L'AFRICA ROMANA

Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi

A cura di Julián González, Paola Ruggeri, Cinzia Vismara, Raimondo Zucca

Volume secondo



Carocci



Collana del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

Nuova serie fondata da Mario Da Passano, Attilio Mastino,
Antonello Mattone, Giuseppe Meloni

Pubblicazioni del Centro di Studi Interdisciplinari
sulle Province Romane
dell'Università degli Studi di Sassari

35**

In copertina: *Arco di Traiano a Thamugadi* (foto di Attilio Mastino).

I lettori che desiderano
informazioni sui volumi
pubblicati dalla casa editrice
possono rivolgersi direttamente a:

Carocci editore
via Sardegna 50 - 00187 Roma
telefono 06 / 42818417 - fax 06 / 42747931

Visitateci sul nostro sito Internet:
http://www.carocci.it

Coordinamento scientifico: Centro di Studi Interdisciplinari
sulle Province Romane dell'Università degli Studi di Sassari

Viale Umberto I 52 - 07100 Sassari
telefono 079 / 2065203 - fax 079 / 2065241
e-mail africaro@uniss.it

La Redazione di questi Atti
si è avvalsa della collaborazione alla revisione scientifica
e al coordinamento redazionale di Maria Bastiana Cocco e di Alberto Gavini

L'Africa romana

Le ricchezze dell'Africa.
Risorse, produzioni, scambi

Atti del XVII convegno di studio
Sevilla, 14-17 dicembre 2006

A cura di
Julián González, Paola Ruggeri,
Cinzia Vismara e Raimondo Zucca

Volume secondo

Carocci editore

Volume pubblicato con il contributo finanziario di

Fondazione Banco di Sardegna

MINISTERIO DE EDUCACIÓN Y CIENCIA

JUNTA DE ANDALUCIA
CONSEJERÍA DE CULTURA

UNIVERSIDAD DE SEVILLA

Ministerio de Educación y Ciencia Acción Complementaria
HUM 2006-27408-E Cofinación FEDER



Dottorato di ricerca
Scuola Europea: "Storia, letterature e culture del Mediterraneo".

1ª edizione, dicembre 2008
© copyright 2008 by
Carocci editore S.p.A., Roma

Finito di stampare nel novembre 2008

ISBN 978-88-430-4833-5

Riproduzione vietata ai sensi di legge
(art. 171 della legge 22 aprile 1941, n. 633)

Senza regolare autorizzazione,
è vietato riprodurre questo volume
anche parzialmente e con qualsiasi mezzo,
compresa la fotocopia,
anche per uso interno o didattico.

Samira Sehili

L'huile de la Byzacène

1
L'oléiculture en Afrique romaine

Les trois plus grandes richesses de l'Afrique antique étaient constituées d'abord du blé, ensuite de l'huile et du vin. L'oléiculture, attestée en Afrique depuis la Haute Antiquité, n'était pas considérée par les sources des premiers siècles de l'Empire comme une culture dominante encore moins en Byzacène. Pour Pline, l'Afrique n'était pas une région à grande production oléicole ou vinicole. Juvenal ironisait sur la qualité de l'huile africaine. Mais à partir de la fin du Ier siècle ap. J.-C. ses moqueries ne sont plus que des souvenirs: déjà à cette époque, l'huile africaine arrivait jusqu'à Rome, où elle était utilisée probablement pour l'éclairage. A partir de la fin du Ier siècle ap. J.-C., la situation a considérablement évolué grâce notamment aux règlementations agraires connues par les grandes inscriptions qui nous ont révélé la *Lex Manciana* et la *Lex Hadriana*. L'oléiculture s'était alors développée dans toute l'Afrique romaine: dans le Nord elle est attestée par les grandes inscriptions identifiant des domaines impériaux où l'oléiculture était pratiquée avec la céréaliculture et d'autres activités agricoles notamment la viticulture; la future Byzacène, devenait une province spécialisée dans la production de l'huile, particulièrement dans sa partie occidentale qui en recèle les plus éloquents témoins[1]. Seulement, le

* Samira Sehili, Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités, Université de la Manouba, Tunisie.

1. La question de l'oléiculture en Byzacène a déjà été posée par deux historiens. D'abord, MATTINGLY (1988), dans une synthèse qui essaye d'évaluer l'importance dans les exportations d'huile de chaque région oléicole dans le bassin occidentale de la Méditerranée, à savoir la Libye, le sud de l'Espagne, la Tunisie et l'Italie. Quant à la deuxième étude, celle de BEN BAAZIZ (1999), elle concerne les établissements ruraux, étudiés d'une façon générale, dans la partie orientale de la Byzacène, l'antique *Byzacium*.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 777-792.

problème auquel l'historien se trouve confronté pour l'étude de l'oléiculture dans cette province de Dioclétien est de taille car il se pose à plusieurs niveaux.

1.2. Diversité des composantes géographiques et humaines de la Byzacène et diversité des paysages géoagraires

Créée par l'empereur Dioclétien, la Byzacène était une province administrative dont les limites[2] n'ont pas de rapport direct avec une régionalisation géographique ou humaine. En effet, nous distinguons au moins six entités géographiques variées non seulement du point de vue du relief et du climat mais également humain, et qui constituait l'antique Byzacène[3]:

– la partie méridionale du Haut Tell appartenait pour la géographie historique à la *Thusca*; c'est une région humide à sols fertiles, territoire des numides sédentaires;
– la partie méridionale du Cap-Bon, appartenant géographiquement au nord de la Tunisie actuelle car elle se situe au nord de l'isohyète 400 mm; largement ouverte sur la mer, cette région dotée de sols fertiles a connu une occupation humaine aussi dense qu'ancienne;
– le *Byzacium* constituant le Sahel actuel et qui appartient géographiquement au centre du pays, région caractérisée par un relief plutôt plat, avec des étendues de *sebkhas* (dépressions salées); pays des libyphéniciens, le Sahel à toujours connu une forte exploitation agricole liée à l'ancienneté et la densité de l'occupation humaine;
– les Basses Steppes qui s'étirent des limites du *Byzacium* vers les hauteurs de la Dorsale Tunisienne, pays steppique dans lequel on distingue deux régions, la *Gamonia* et la *Gamuta*[4], occupées par les *Gamonienses* et les *Gamutenses* qui ne nous sont pas très bien connus;
– les Hautes Steppes, ou la Haute Byzacène, constituait la partie la plus élevée de la Tunisie; elle est dominée par les grands massifs de la Dorsale Tunisienne avec les sommets les plus élevés: les

2. Les limites nord de la province ont été établies par A. M'charek: cf. M'CHAREK (1999). Les limites sud ont été éclaircies par l'étude de A. M'rabet: cf. M'RABET (2003).

3. Pour les composantes géographiques cf. PONCET (1962), DESPOIS (1956), pour les composantes humaines, cf. M'CHAREK (2006), p. 82.

4. M'CHAREK (1999), p. 146, 173.

Châambi, Semmama, Tioucha, Birinou, Selloum, M'ghila. Territoire partagé dans l'Antiquité par les *Musulamii* au Nord et les *Musunii Regiani* au Sud;
– la bordure sud de la province constituait une zone subaride appartenant géographiquement à la région semi-désertique caractérisée par la sécheresse et l'aridité, dont les composantes humaines ne sont pas encore bien identifiées.

2
Les enquêtes de prospection

En général les travaux de terrain sont encore à leurs débuts, la Byzacène est loin d'être entièrement prospectée par les chercheurs archéologues. Néanmoins quelques enquêtes ont été menées, soit au sein du Projet National de la Carte Archéologique, soit par des équipes mixtes en particulier tuniso-américaines. Par rapport à le Projet de la carte archéologique, sur les 77 feuilles topographiques au 1:50.000 couvrant l'antique Byzacène, 22 feuilles seulement ont fait l'objet d'enquêtes de prospection dont les résultats ont été publiés (FIG. 1). L'équipe tuniso-américaine a prospecté des portions restreintes de la Haute Byzacène, autour de Kasserine et de Feriana[5]. D'autres enquêtes sont en cours de réalisation dans le cadre de travaux de thèses[6], intéressant pour la plupart le Haut Tell et les Hautes Steppes. Il s'avère donc que les travaux de terrain restent inachevés et incomplets, de ce fait, les résultats ne rendent pas compte des spécificités régionales et des richesses en vestiges oléicoles de l'ensemble des entités géohumaines de la Byzacène.

3
Le problème de la préservation des sites et des vestiges archéologiques

Ce problème découle de la composante géologique des sols de la Byzacène ainsi que de la densité de l'occupation humaine. En effet deux grandes sous régions s'opposent par leur constitution géologique, tandis que la Byzacène orientale est caractérisée par la domination des composantes marneuses et des sols friables et tendres, la

5. HITCHNER (1988; 1990; 1992-93).

6. Nous citons l'enquête de M. Guérira pour les environs de Sbiba et celle de L. Naddari pour la vallée d'Oued Sarrath sous la direction de A. M'charek.

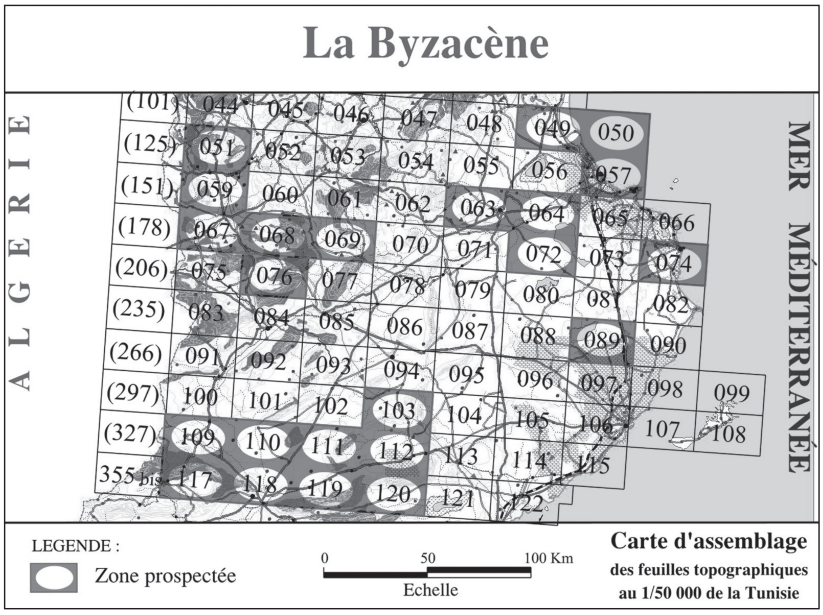


Fig. 1: Carte des zones prospectées, assemblage des feuilles topographiques au 1:50.000 couvrant l'antique Byzacène.

Haute Byzacène se singularise par l'abondance de la pierre dure en particulier le calcaire de type Thala, qui a déterminé le degré de préservation des sites antiques dans cette région ainsi que les vestiges de toutes sortes y compris ceux appartenant à des établissements oléicoles, ce qui n'est pas du tout le cas pour le Sahel et les basses steppes. Cette caractéristique est d'autant plus déterminante qu'elle est doublée par le problème de l'intensité de l'occupation humaine. La Byzacène orientale a toujours été plus densément occupée par l'homme de l'Antiquité à nos jours. Ces données ont largement été évoquées par les chercheurs pour expliquer l'indigence ou l'abondance des vestiges oléicoles dans telle ou telle partie de la Byzacène. La qualité de la roche très friable et fragile et le manque de la pierre dure sont des facteurs qui ont poussé les habitants de la zone orientale de la Byzacène à user largement du remploi tandis que ce problème est totalement absent pour la Byzacène occidentale[7]. Bien que justifiées ces explications ne résolvent pas totalement le pro-

7. Le remploi est aussi attesté dans cette région mais en proportions plus limitées.

blème des différenciations régionales qui vont jusqu'à la distinction de deux sous régions pratiquement opposées.

4
Les résultats des prospections et des enquêtes cartographiques

4.1. La Byzacène orientale[8]

Les sources littéraires la présentent comme une région céréalière. Selon les estimations de S. Ben Baaziz, le Sahel tunisien s'étend sur une superficie de 8.000 km² qui couvre 15 feuilles topographiques; il renferme pas moins de 2.970 sites[9].

Seulement, la prospection n'a intéressée que 6 feuilles et a donné résultats résumés dans TAB. 1.

Sur 1.219 sites nous avons une soixantaine d'huileries ce qui donnerait 0,05 huilerie/site: c'est une moyenne insignifiante et qui ne peut pas être retenue, surtout que l'on n'est pas sûr qu'il s'agisse réellement d'huileries et non pas d'établissements vinicoles. L'auteur n'a pas manqué de relever «l'absence de documents archéologiques relatifs à des pressoirs à huile dans la campagne sahélienne»[10].

Dans l'état actuel de la recherche archéologique, la Byzacène

Tableau 1: Résultats des prospections en la Byzacène orientale.

Feuille	Nombre total des sites	Huileries indiquées
Sidi Bou Ali	265	35
Mahdia	236	2 ou 3
Sidi El Hani	125	?
Sousse	187	9
El Hancha	230	5 ou 6
Oued Cherita	176	7

Source: D'après Ben Baaziz (1999), p. 45, tableau 1.

8. Les auteurs anciens la décrivent comme étant une région plutôt céréalière, tel que PLIN., *nat.*, V, 24; XV, 3; XVII, 41; XVIII, 94; SALL., *Iug.*, XVII. César a imposé un lourd tribut en grains à *Thysdrus*, alors que pour *Lepcis Magna* c'est un tribut en huile qu'il lui a imposé, cf. GSELL (1981), p. 41-6 et, en dernier lieu, GSELL (1924), p. 13; GSELL (1928), p. 38, 153.

9. BEN BAAZIZ (1999), p. 32.

10. *Ibid.*, p. 45.

orientale nous frappe par sa pauvreté en vestiges pouvant être attribués à des établissements oléicoles, de surcroît: il reste toujours difficile de faire la distinction entre les établissements vinicoles et ceux oléicoles. Nous rejoignons dans ce cas, Ph. Leveau, qui a récemment démontré que les critères de distinction entre les deux utilisations sont difficiles à établir par un simple coup d'œil, il faudrait des analyses chimiques poussées pour pouvoir se prononcer[11] en particulier pour certains types de pressoirs qui pourraient servir aussi bien pour l'un que pour l'autre produit.

Des explications variées ont été évoquées, nous en avons parlées plus haut, mais qui nous laissent sur notre faim, le Sahel antique utilisait peut-être d'autres procédés de fabrication de l'huile qui auraient disparus avec le temps.

La photographie aérienne n'a pas révélé grand-chose[12]. Des traces de plantation à l'Ouest d'El Jem, avec des écarts très importants entre les pieds d'arbres ont été signalés et relevés. Ces traces, supposées être celles de plantations d'oliviers nous donnent une densité de près de 40 oliviers par hectare notamment dans la zone de Chorbane, de plus ces traces de plantation ne sont pas datées et de ce fait nous ne pouvons pas les attribuer d'une manière irréfutable à la période romaine[13].

Le dossier de l'oléiculture dans le Sahel antique reste réellement ouvert surtout que les résultats des études de la céramique,

11. Leveau (2005), p. 84-5.

12. Saumagne (1929), p. 307-13; Courtois, Leschi, Perrat, Saumagne (1952), p. 287-301.

13. Mattingly (1988), p. 45. L'auteur estime que la photographie aérienne de certaines zones du Sahel comme Chorbane, El Jem et Chebba, montre des centuries couvertes de traces de plantations, qui donnerait une densité variant de 40 à 50 arbres/ha. Ce postulat lui a permis d'estimer le nombre des arbres à 240.000 et une production d'huile qui serait donc de 96.000 kg/an: il précise que les pressoirs supposés avoir été utilisés pouvaient produire 10.000 kg/an. Nous pensons que ces calculs peuvent être retenus comme de simples suppositions, car les traces de plantations peuvent correspondre à un cumul d'étapes de plantations qui pourraient être post romaines; ensuite les travaux de prospection n'ont pas révélé les traces de pressoirs puissants qui auraient pu avoir une capacité de production comparable à ceux relevés dans la Haute Byzacène, soit les pressoirs à jumelles dont l'auteur estime la capacité à 10.000 kg/an, cf. Mattingly (1993), p. 485-93. De ce fait, il faut être très prudent quant à l'étude des photographies aériennes particulièrement dans des zones où l'occupation humaine a été continuellement dense et distinguer les puissants pressoirs à jumelles qui caractérisent l'Ouest de la province de ceux qui ont été utilisés dans les autres régions, dont on ignore les types.

notamment celle de M. Bonifay[14], vont dans le même sens que l'apport des sources littéraires ainsi que les résultants des enquêtes archéologiques. A cette zone qui nous apparait pauvre en vestiges oléicoles dans l'état actuel de la recherche, s'oppose la partie continentale de cette province.

4.2. La Byzacène occidentale

Elle apparaît non seulement comme étant une région spécialisée dans l'oléiculture mais la plus spécialisée. Les différentes enquêtes archéologiques menées dans cette région ont hautement contribué à faire avancer nos connaissances sur l'oléiculture et la fabrication de l'huile dans cette région[15]. En effet, la documentation archéologique a mis en relief une sous région où dominent les pressoirs à jumelles, qui englobe aussi bien les montagnes que le plat pays et dont les limites nord se situent dans une zone de transition qui est celle de Rohia Ksar Tlili, à l'Est, elle s'étend jusqu'à J. M'ghuila, à l'Ouest elle englobe la région de Tebessa et au Sud elle s'arrête sur les franges nord de Gafsa. Les pressoirs à jumelles sont aussi relevés au sud de la Byzacène mais d'une manière très lâche par rapport à la Haute Byzacène.

Dans la région de Thala Ksar El Tlili, S. Ben Baaziz a dénombré pas moins de 142 établissements oléicoles pour 346 sites, dans la région de Oued El Htab étudiée aussi par S. Ben Baaziz[16], nous comptons plus de 97 établissements pour 900 km², le Tell du Nord-est compte environ 60 établissements pour 2.400 km². D. Mattingly[17] a compté selon les rapports des Brigades topographiques 350 pressoirs pour 1.500 km, chiffre qui est appelé à être doublé ou triplé grâce aux travaux de prospection: la densité serait donc de un pressoir pour 2 km. L'enquête que nous avons menée dans le territoire correspondant à la feuille topographique de J. Semmama a révélé la présence de pas moins de 200 pressoirs pour

14. Bonifay (2004), p. 477 ss.

15. Les résultats que nous présentons ici sont le fruit d'un travail de prospection mené dans le cadre du Projet National de la Carte Archéologique dirigé alors par S. Ben Baaziz, dans le territoire couvert par la feuille topographique au 1:50.000 de Jebel Semmama 076: l'étude est maintenant en cours de publication. Les cartes et les relevés ont été effectués par R. Kooli, ingénieur topographe à l'INP.

16. Ben Baaziz (2003), p. 203-4.

17. Mattingly (1988), p. 47.

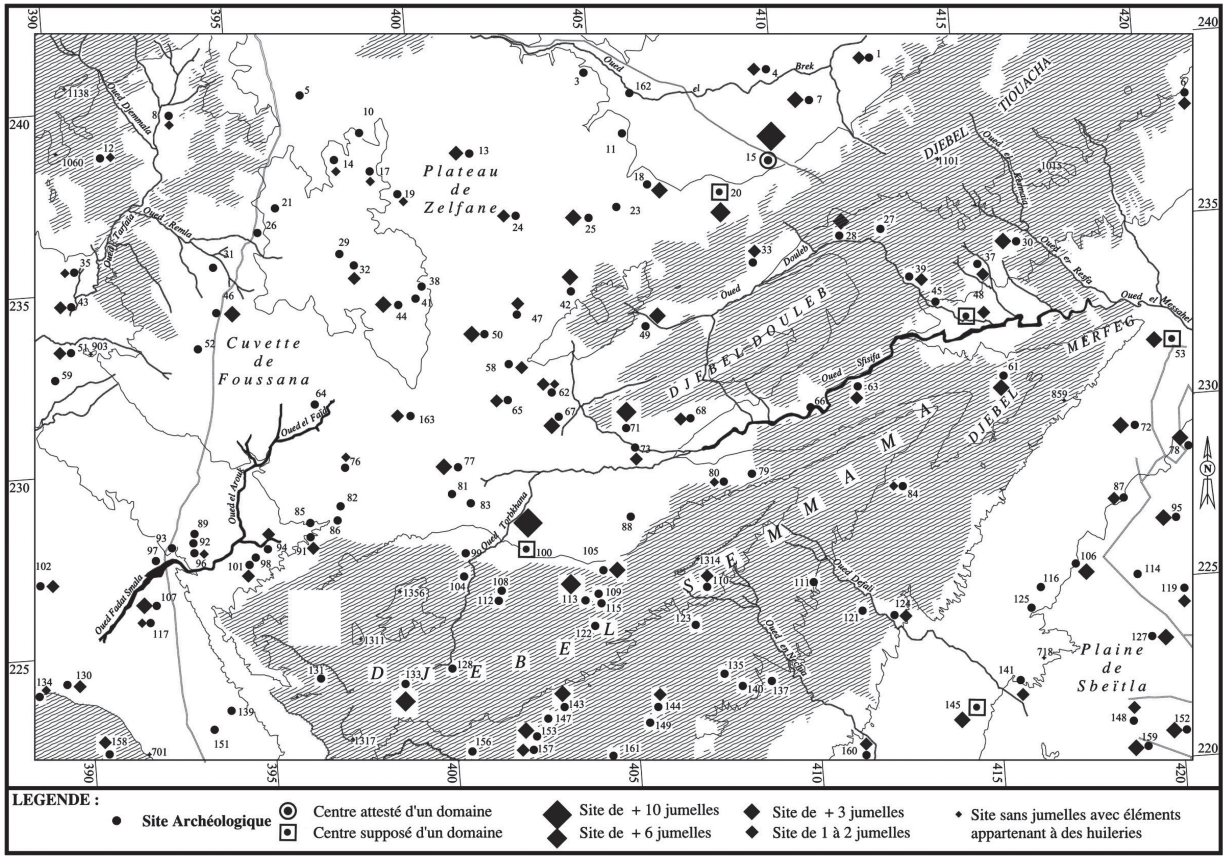


Fig. 2: Carte de sites archéologiques: typologie des centres oléicoles de Jebel Semmama.

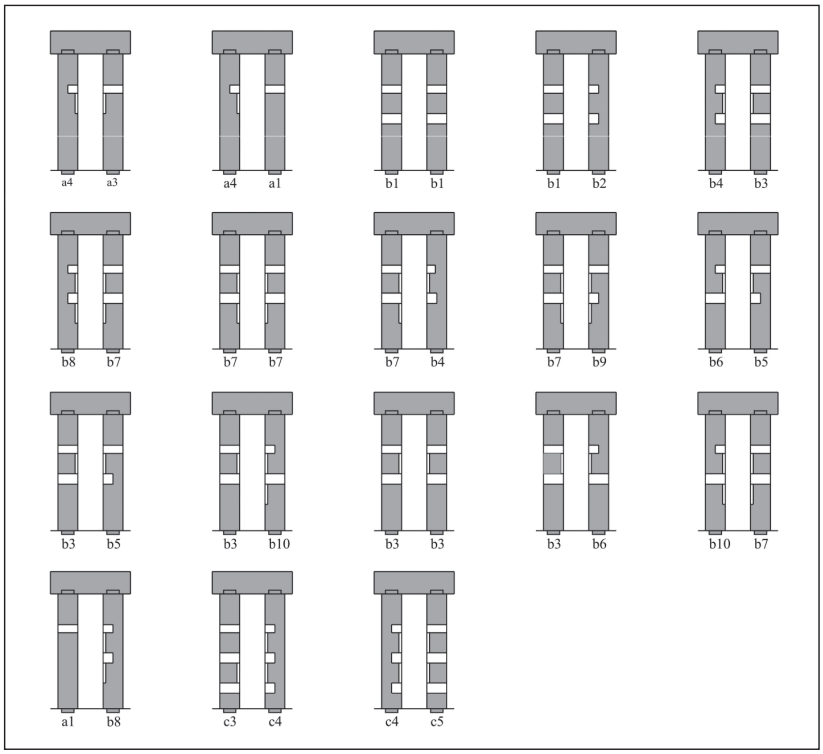


Fig. 3: Typologie des jumelles de Jebel Semmama, établie par S. Sehili (dessin R. Kooli).

640 km², ce qui nous donne une moyenne de 1 pressoir/3,4 km²: il s'agit là d'une moyenne relativement élevée et qui ne rend pas réellement compte de la véritable densité dans la mesure où de larges portions du territoire sont occupées par des massifs montagneux qui n'ont révélé aucun vestige d'huileries, notamment le Douleb et le Tioucha (FIG. 2).

La région ainsi délimitée est caractérisée par la suprématie des: *a*) pressoirs à jumelles type E3 de J. P. Brun[18], les autres types de pressoirs notamment à ancrage en queque d'aronde, type A3 de J. P. Brun, sont presque inexistants ou s'ils existent, ils ont été délaissés au profit des pressoirs à jumelles (FIG. 3). Ces derniers se présentent avec des types très variés qui vont des pressoirs à mon-

18. BRUN (1986), p. 81 ss.

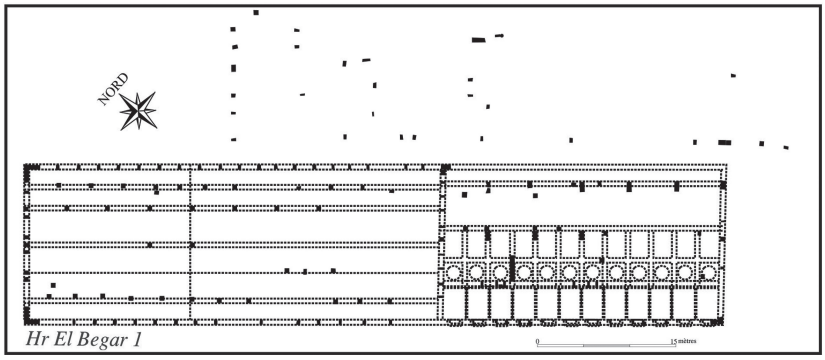


Fig. 4: Le plus grand complexe oléicole de la Byzacène, Hr El Begar 1, centre du *saltus Beguensis*, superficie totale: 2.043 m² (relevé par R. Kooli).



Fig. 5: La plus grande huilerie de la Byzacène dans le site de Hr El Begar.

tants lisses à encoches horizontales en baïonnettes jusqu'aux types les plus évolués comportant deux ou trois trous avec rainures;
b) les huileries de tailles variées mais spécialisées dans une seule opération dans la transformation des olives: le pressurage. Plusieurs huileries en assez bon état de conservation nous ont permis d'établir le plan type des huileries industrielles à jumelles qui caractérisent cette région et que nous avons baptisé «type Semmama». L'organisation de l'espace de ces huileries se distingue par la présence d'au moins quatre compartiments qui occupent toute la lar-

geur du bâtiment: d'abord, le compartiment réservé aux bassins de dépôt de la pate d'olive ou des grignons – ces bassins sont étanches et dotés chacun d'une ouverture donnant sur l'extérieur, ensuite la série de jumelles –; le deuxième compartiment est réservé aux plateaux de pressoirs; lui succède le compartiment des cuves de décantation de l'huile; enfin un compartiment pour les contrepoids dont la largeur peut être assez importante afin de permettre la circulation. Ce compartimentage ne laisse pas de place au broyage qui devait se faire à l'extérieur du bâtiment dans un espace qui reste encore à identifier et par conséquent le plan des huileries type Semmama est celui des huileries les plus spécialisées et à grande capacité de production.

c) la présence de véritables complexes oléicoles intégrant une grande huilerie et un espace construit en annexe correspondant à un établissement de stockage: un certain nombre d'huileries dotées d'édifices annexes a été relevé au cours d'enquêtes sur le terrain dans la région de Kasserine, ce qui dénote de la haute spécialisation de cette région dans la production de l'huile et son stockage (voir FIGS. 4-5).

5
L'apport des études céramologiques

Dans son étude sur les amphores africaines, M. Bonifay a clairement distingué entre les amphores poissées et celles non poissées qui servaient pour le transport de marchandises variées que produisait la province. Ainsi les analyses chimiques ont conclu à l'incompatibilité de la poix avec l'huile, et ont aussi démontré que les amphores poissées servaient comme containers pour des produits comme le vin et les salaisons, l'huile était transportée dans des amphores non poissées. L'auteur dresse un tableau dans lequel il spécifie le type de l'amphore, les traces de poix, son origine et sa datation (cf. TAB. 2).

Il apparaît à travers ces résultats que la partie orientale de la Byzacène exportait plus le vin et les salaisons que l'huile. De surcroît, les exportations de l'huile sont attestées plutôt de l'intérieur de la Byzacène que du littoral et à une période relativement tardive.

Ainsi, du Ier au VIIe siècle le Sahel exportait du vin et des salaisons, l'huile était exportée de la fin du VIe jusqu'au début du VIIe siècle. Pour la Byzacène les exportations de vin sont attestées du IVe au VIIe siècle et l'huile de la fin du IVe jusqu'au VIIe siècle.

Tableau 2: Amphores de la Byzacène selon M. Bonifay.

Type	Index	Poix	Contenu	Origine	Datation
Van der Werff 2	Type 2A	*	Vin?	Sahel	IIe-Ier s. av. J.-C.
Schöne-Mau XL	Type 2B		Vin?	Sahel	Ier s.
Leptiminus II	Type 5	*	*Salsamenta*?	Sahel	Fin Ier-milieu IIIe s.
Leptiminus I	Type 12	?	*Salsamenta*?	Sahel	Fin Ier-IIIe s.?
	Type 16	*/o	?	Sahel	IIe s.
	Type 17	?	?	Sahel	IIe s.
Uzita Pl. 52,10	Type 18	*/o	*Salsamenta*?	Sahel	IIe s.?
Africaine II D	Type 26	*	*Salsamenta*?	Sahel?	Milieu IIIe-IVe s.
Keay 25.1	Type 27	*	Vin?	Zeugitane-Byzacène	IVe s.
Keay 25.3	Type 28	*	Vin?	Zeugitane-Byzacène	IVe s.
Keay 25.2	Type 29	*	Conserves d'olives, vin?	Zeugitane-Byzacène	Fin IVe - milieu Ve s.
«Spatheion» 1	Type 31	*	Conserves d'olives, vin, salsamenta?	Zeugitane-Byzacène	Fin IVe - milieu Ve s.
«Spatheion» 2	Type 32	?	?	Zeugitane-Byzacène	milieu Ve - milieu VIe s.
«Spatheion» 3	Type 33	*	Vin?	Zeugitane-Byzacène	Fin VIe-VIIe s.
Keay 59	Type 37	o	Huile?	Sud Byzacène	Fin IVe - milieu Ve s.
Keay 8B	Type 38	o	Huile?	Sud Byzacène	milieu Ve - milieu VIe s.
Keay 62	Type 46	*/o		Sahel, Nabeul	VIe s.
Keay 62var	Type 47	*	*Salsamenta*, vin?	Sahel	Fin VIe - milieu VIIe s.
Keay 61C	Type 48	o	Huile?	Sahel	Fin VIe - milieu VIIe s.
Keay 8A	Type 50	*	*Salsamenta*, vin?	Sahel? Nord Tunisie	Seconde moitié VIIe s.
Keay 34	Type 53	?	Huile	Sud Byzacène	Fin VIe - VIIe s.

Sans écarter la marge de l'erreur et baisser sa garde, l'auteur a clairement spécifié que le Sahel semble avoir exporté beaucoup plus d'autres denrées que l'huile[19].

6
Les régions oléicoles de la Byzacène à partir des résultats actuels de la recherche (FIG. 6)

A la lumière de la documentation disponible, une opposition nette apparait entre deux régions de la Byzacène.

La région orientale, représentée particulièrement par l'ancien *Byzacium*, est une région dont l'occupation humaine remonte à la période prépunique et où l'oléiculture est attestée depuis l'occupation punique. La documentation la fait apparaitre comme une région à polyculture: particulièrement les céréales, les vignes et aussi les oliviers étaient cultivés. Les écarts d'arbres que font apparaitre les photographies aériennes sont assez importants, ce qui donne une moyenne de 40-50 arbres/ha. Cette lâcheté des plantations, sous réserve qu'elles soient de l'époque romaine, suppose que la production n'était pas très importante et ne revêtait pas le caractère spéculatif qui caractérise la production oléicole de la Haute Byzacène. Elle était probablement destinée à la consommation interne et permettait des cultures intercalaires comme les vignobles qui semblent avoir bien prospéré dans l'antique *Byzacium*. Le zonage dans une propriété au Sahel est toujours de rigueur; possédant le plus souvent une propriété de moyenne ou petite taille à cause du morcellement, le propriétaire choisit de partager le sol mis en valeur en lots: à chaque lot correspondait une culture déterminée. Des cultures vivrières et céréalières étaient sûrement dominantes. Ces données expliqueraient probablement l'absence de grands ensembles oléicoles similaires à ceux que l'on trouve dans la partie continentale de la Byzacène: les procédés et les établissements de transformation devaient être de type artisanal, leurs vestiges n'avaient pas résisté au facteur temps. De plus, et contrairement à la Haute Byzacène, domaine des *saltus*, la propriété foncière dans cette région était dominée par la petite propriété: les grands domaines fonciers semblent avoir été rares[20].

La Byzacène occidentale apparaît comme la région oléicole par

19. BONIFAY (2004), p. 488.
20. KOLENDO (1985), p. 53-62.

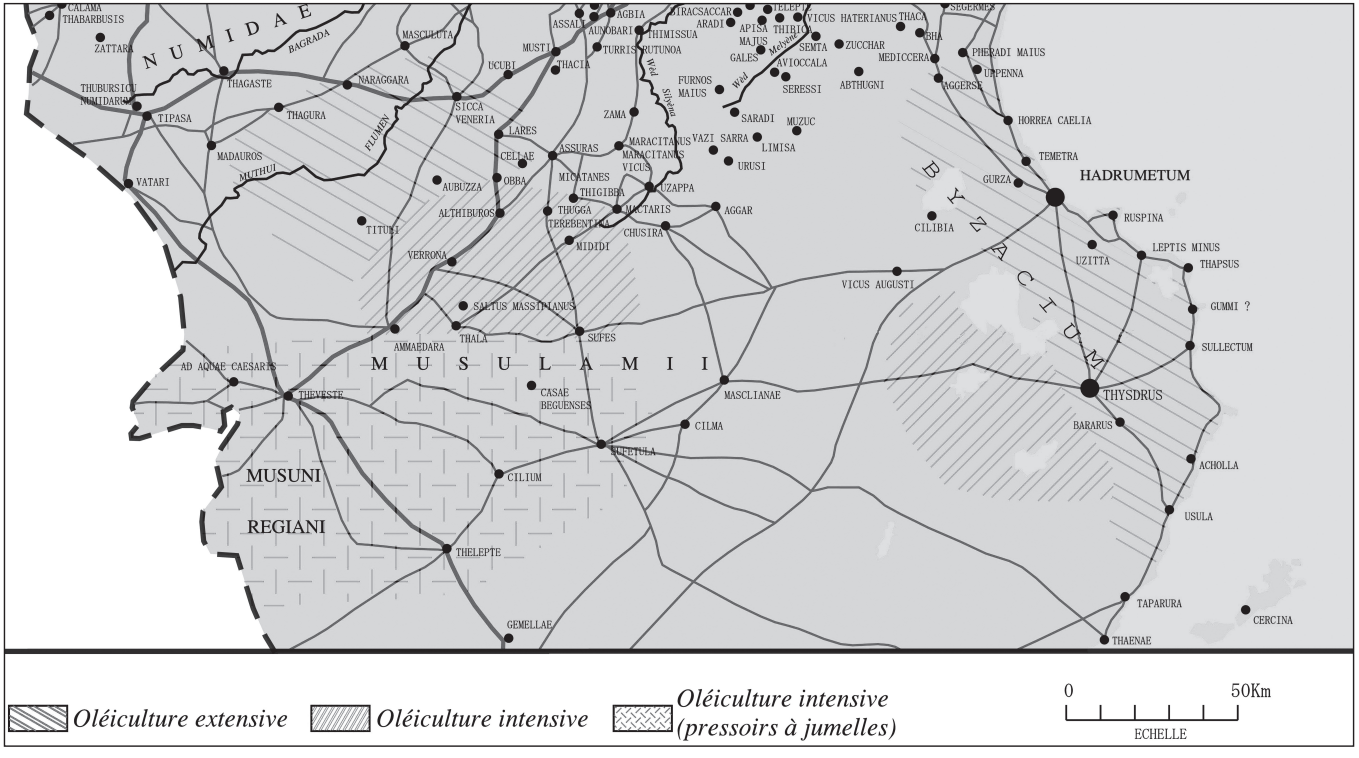


Fig. 6: Les régions oléicoles de la Byzacène telles qu'elles apparaissent à partir des résultas actuels de la recherche archéologique.

excellence, l'olivier était dominant et cultivé d'une manière intensive. La densité élevée des pressoirs ainsi que la suprématie du type à jumelles, la font apparaître comme une région bien distincte et assez homogène. L'oléiculture dominante n'exclut pas la présence d'autres cultures: les céréales étaient présentes comme cultures complémentaires dont la production était destinée à l'autoconsommation. Les nombreux moulins à grains, que l'on relève au cours des enquêtes de prospection, l'attestent largement. La viticulture, que les documents provenant de cette région citent[21], n'est pas à exclure: nous pensons avoir reconnu un établissement vinicole dans le plateau de Zelfane[22].

Cette régionalisation de l'oléiculture bute sur le grand problème de la chronologie qui reste en entier: en effet aucune étude chronologique rigoureuse n'a été jusqu'à présent entreprise pour l'oléiculture d'une façon générale et pour la Byzacène en particulier. Ainsi nous ignorons la datation précise des vestiges en rapport avec l'oléiculture relevés au cours des enquêtes de terrain, ce qui nous empêche de dresser une chronologie de l'évolution régionale de l'oléiculture. La carte que nous proposons reste pour le moment statique, dans la mesure où elle présente les régions d'après les résultats actuels de la recherche, la dimension chronologique et la dynamique temporelle sont absentes.

Les enquêtes de terrain, les sondages de datation et les fouilles entrepris dans des sites ciblés permettront de faire avancer considérablement la recherche dans le domaine de l'oléiculture et des techniques d'oléfaction pour la période qui nous intéresse, elles permettraient également de résoudre l'énigme de l'oléiculture sahélienne et de saisir ainsi, la place qu'occupait chaque entité geohumaine dans l'économie de la Tunisie antique.

Bibliographie

BEN BAAZIZ S. (2003), *Les huileries antiques de la Dorsale Tunisienne (Thala et Ksar Tlili)*, dans *Itinéraire de Saintes à Dougga. Mélanges offerts à Louis Maurin*, Bordeaux, p. 203-19.

BONIFAY M. (2004), *Etudes sur la céramique tardive d'Afrique*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford.

21. Les Tablettes Albertini citent les vignes, cf. COURTOIS, LESCHI, PERRAT, SAUMAGNE (1952); l'inscription du mausolée des *Flavii* de Kasserine cite aussi les vignes.

22. Cet établissement fera l'objet d'une étude à part.

Brun J. P. (1986), *L'oléiculture antique en Provence, les huileries du département du Var*, Paris.
Courtois C., Leschi L., Perrat C., Saumagne Ch. (1952), *Les Tablettes Albertini, Actes privés de l'époque vandale*, Paris.
Despois J. (1956), *La Tunisie Orientale, Sahel et Basses Steppes*, Paris.
Gsell St. (1924), *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, t. iv, Paris.
Gsell St. (1928), *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, t. viii, Paris.
Gsell St. (1981), *L'huile de Leptis*, réédit dans Id., *Etudes sur l'Afrique antique. Scripta varia*, Lille (paru dans «Rivista della Tripolitania», i, 1924, p. 41-6).
Hitchner B. (1988), *The Kasserine Archaeological Survey, 1982-1986*, «Ant-Afr», 24, p. 7-41.
Hitchner B. *et al.* (1990), *The Kasserine Archaeological Survey 1987*, «Ant-Afr», 26, p. 231-60.
Hitchner R. B. (1992-93), *The Kasserine Archaeological Survey, 1982-1985*, «Africa», 11-12, p. 158-98.
Kolendo J. (1985), *Les Domaines des Caelii en Afrique au Ier siècle avant notre ère*, «BCTH», n.s., 19B, p. 53-62.
Leveau Ph. (2005), *A propos de l'huile et du vin en Afrique romaine ou pourquoi déromaniser l'archéologie des campagnes d'Afrique*, dans *L'Afrique romaine, Ier siècle av. J.-C.-début Ve siècle ap. J.-C.*, «Pallas», 68, p. 77-89.
Mattingly D. J. (1988), *Oil for export? A comparision of Libyan, Spanish and Tunisian oil production in the Roman Empire*, «JRA», 1, 1988, p. 33-56.
Mattingly D. J. (1993), *Maximum figures and maximizing strategies of oil production?*, dans M. C. Amouretti, J. P. Brun (éds.), *La production du vin et de l'huile en méditerranée*, «BCH» suppl. xxvi, p. 483-98.
M'charek A. (1999), *De Zama à Kairouan: La Thusca et la Gamonia*, dans C. Lepelley, X. Dupuis, *Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord Antique. Hommage à Pierre Salama*, p. 139-83.
M'rabet A. (2003), *La frontière Sud de Byzacène, observations de géographie historique*, dans *Histoire des Hautes Steppes. Antiquité et Moyen âge, Actes du colloque de Sbeïtla, Session 2001*, Tunis, p. 7-15.
Poncet J. (1962), *Paysages et problèmes ruraux en Tunisie*, Paris.
Saumagne C. (1929), *Les vestiges d'une centuriation romaine à l'est d'El Jem*, «CRAI», 1929, p. 307-13.

Paola Zanovello

Produzione e commerci: aspetti del culto di Mercurio nel Nord-Africa romano

La complessità della figura di Mercurio nel mondo romano è nota, sia per quanto riguarda gli aspetti più strettamente storico-religiosi che quelli iconografici[1]. Nella divinità romana confluiscono elementi propri dell'Hermes greco, ma si sono notate anche molte affinità con divinità indigene, in particolare nelle aree vicino-orientale ed egiziana ed in quelle etrusco-italica e celtica[2]. Anche in Mercurio quindi si assommano, come in molti altri casi, tradizioni ed esigenze connesse alle stratificazioni socio-culturali che vanno a formare la storia di ciascun territorio.

In Grecia, Hermes[3] è in origine dio che sovrintende alla riproduzione animale (l'Hermes crioforo), dio delle strade e degli incroci, dei viaggiatori e dei confini e quindi anche psicopompo, araldo ed interprete, dio dell'ingegno e dell'astuzia, dio del commercio, inventore del linguaggio e di strumenti musicali, come la lira, ottenuta dal guscio di una tartaruga, e del flauto: proprio a questo proposito la tradizione ricorda che in cambio della lira fu perdonato dal fratello Apollo per avergli rubato del bestiame, ma da lui ottenne anche la verga d'oro che utilizzava per radunare il bestiame, in cambio dello strumento a fiato appena inventato. La verga fu perciò oggetto di scambio, divenendo poi nell'iconografia il principale simbolo che contraddistingue e identifica il dio: il caduceo[4]. A questo nella ricca iconografia del dio greco si aggiungono di solito il copricapo ed i calzari alati, segno efficace della rapidità

* Paola Zanovello, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova.

1. Combet-Farnoux (1980); Siebert (1991); Simon (1992).

2. Siebert (1990 e 1991).

3. Un intero Inno Omerico, il IV, è dedicato ad Hermes e alle sue imprese.

4. Secondo la tradizione Hermes lo gettò a terra per separare due serpenti che cercavano di divorarsi e da allora la verga acquisì l'immagine dei due rettili intrecciati sulla sua sommità.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 793-810.

con cui egli si muove tra i mondi divino, umano ed infero, ma anche animali quali l'ariete e la tartaruga, con un riferimento alle tradizioni pastorali e mitologiche nate intorno alla sua figura.

1
Mercurio a Roma: dio dei *negotia* e del *lucrum*

Le fonti antiche ricordano che Mercurio fu tra le prime divinità di origine greca accolte nel mondo romano[5], probabilmente tra VI e V secolo a.C. Questo dio però, a differenza di altre figure divine greche importate a Roma e il cui nome fu semplicemente latinizzato, come Apollo ed Eracle/Ercole, cambia radicalmente denominazione: ciò rappresenta una rottura con la tradizione ed è indizio del fatto che a Roma il greco Hermes assume nuovi ruoli, probabilmente più confacenti alla società romana. Tito Livio (II, 21, 7) afferma che a Roma nell'anno del consolato di Appio Claudio e Publio Servilio, il 495 a.C., alle Idi di maggio fu dedicato a Mercurio un tempio[6]; poco oltre (II, 27, 5-7) l'autore fornisce maggiori dettagli sul complesso contesto socio-politico in cui ciò era avvenuto, in particolare sottolineando il contrasto esistente tra i due consoli, anche in merito alla dedica del tempio: il Senato demandò perciò al popolo la decisione, stabilendo inoltre che il dedicante prescelto sarebbe stato a capo dell'annona, avrebbe istituito il collegio dei mercanti e celebrato il rito al cospetto del pontefice[7] (*Senatus a se rem ad populum reiecit: utri eorum dedicatio iussu populi data esset, eum praeesse annonae, mercatorum collegium instituire, sollemnia pro pontifice iussit suscipere*). Si fissano in questo modo degli elementi fondamentali per la comprensione del ruolo di Mercurio nella gestione dei traffici commerciali, in particolare in relazione all'approvvigionamento pubblico del grano. Ovidio aggiunge una rapida indicazione sul luogo in cui si trovava il tempio: di fronte al circo (Ov., *Fasti*, V, 669), sull'Aventino, come confermano fonti tarde, ad esempio Apuleio (*met*., VI, 8)[8]. Era quindi tra i più

5. Secondo Zevi (1987, pp. 121-32) Mercurio non fu mai considerato dio straniero a Roma; cfr. ANDREUSSI (1996), p. 246.

6. Nello stesso capitolo ricorda anche la dedica di un tempio a Saturno e l'istituzione delle feste dei *Saturnalia* (II, 21, 2).

7. Livio riferisce che la scelta era caduta su un plebeo, il centurione primipilo Marco Letorio: ciò aggiungerebbe nuovi elementi sui rapporti tra le classi sociali in conflitto, ma questo aspetto non è considerato verosimile da molti commentatori.

8. Cfr. ANDREUSSI (1996); l'autrice sottolinea (p. 246) che la data indicata è par-

antichi edifici di culto eretti nella città ed in una zona caratterizzata per la sua vicinanza al Tevere e alle aree a vocazione commerciale, come il Foro Boario. Le Idi di maggio divennero non solo *dies natalis* del dio, ma anche *dies festus mercatorum*.

Il legame di Mercurio con il commercio è dichiarato da un'etimologia "trasparente", come indica Festo (*De verborum significatu*, 123-124 M), che ne fa derivare il nome da *merx*: *Mercurius a mercibus est dictus. Hunc etenim negotiorum omnium aestimabant esse deum*. Non è però il dio delle merci[9], ma piuttosto colui che sovrintende ai *negotia*; il dio romano apparterrebbe quindi a quella fase in cui la ricchezza comincia ad essere calcolata non più in natura, ma attraverso il denaro, come sembra dichiarare anche l'origine del termine *pecunia* da *pecus* cioè il bestiame[10].

Significativa è la testimonianza di Ovidio (*Fasti*, V, 663-692), che definisce Mercurio «mediatore di pace e di guerra tra gli dei»; a lui gli uomini devono l'apprendimento di un efficace linguaggio, necessario per la mediazione commerciale, e a lui si rivolgono affinché sia loro concesso il guadagno (*lucra*) attraverso la vendita delle merci, che a Roma vengono purificate alla fonte di Mercurio presso Porta Capena. Come afferma Apuleio (*met*., VI, 8, 1, 2, 3), il tempio si trovava *retro metas Murtias*, cioè presso il lato curvo del Circo Massimo[11], in relazione con l'*aqua Mercurii* situata vicino a Porta Capena[12] e quindi con gli assi viari che mettevano in comunicazio-

ticolarmente significativa in quanto coincide con la morte di Tarquinio il Superbo e quindi rappresenta anche una svolta nella storia politica e sociale di Roma, eliminando di fatto l'eventualità che potesse essere restaurata la monarchia. Nella topografia sacra di Roma non è casuale la localizzazione del tempio sull'Aventino, compreso nella cinta muraria ma non nel pomerio: esso rappresenta, secondo D. Sabbatucci (1971, pp. 39-40), la non-Roma di Remo contrapposta alla Roma romulea del Palatino e la *vallis Murcia* collocata tra i due colli è una specie di "terra di nessuno", luogo d'incontro tra Romani e stranieri, sacra ad Ercole e dedicata a riti e ludi, dall'epoca regia gravitanti sul Circo Massimo.

9. Ampia discussione sull'origine etimologica in COMBET-FARNOUX (1980), pp. 59-252.

10. SIEBERT (1991), pp. 112-4.

11. Cfr. COMBET-FARNOUX (1980), p. 267.

12. PALOMBI (1993). La fonte è localizzata nell'attuale Villa Celimontana, tra le numerose sorgenti presenti sul Celio. Nelle raccolte alto-medievali di "curiosità" è ricordato un *balneum Mercuri* (*Itinerarium Einsiedeln* 172, VALENTINI-ZUCCHETTI II), mentre più dettagliata notizia vi è nei *Mirabilia* 29 (VALENTINI-ZUCCHETTI III, 61): *In Aventino templum Mercurii aspiciens in Circo, et templum Palladis, et fons Mercurii, ubi mercatores accipiebant responsa*.

ne il Lazio con Roma e il Tevere. Da questo accesso attraverso le mura serviane entrava in città la via Appia, in cui, poco più a sud, confluiva anche la via Latina: Porta Capena quindi si configurava come un punto di passaggio obbligato per tutte le merci che entravano a Roma provenienti dal Lazio meridionale e dalla Campania e, come ricorda Ovidio, l'acqua sacra permetteva la purificazione dei mercanti e delle merci che entravano in città. Qui, con l'accondiscendenza divertita del dio, si purificavano anche gli inganni, che sembrano far parte naturalmente dello "spirito" del commercio: lo stesso Hermes/Mercurio, che aveva rubato le vacche di Apollo, era considerato protettore dei ladri. Come osserva Combet-Farnoux, il culto di Mercurio sottolinea il passaggio dal semplice rapporto di scambio all'economia mercantile[13]: in una dimensione mediterranea del capitalismo mercantile nasce il *lucrum* e Mercurio, mediatore ed interprete[14], assume un nuovo ruolo di garante, ma soprattutto di "purificatore" dell'operazione lucrosa dello scambio. Le notizie che Ovidio riporta sui riti che si svolgevano presso l'*aqua Mercurii* confermano l'importanza ed il ruolo fondamentale che l'acqua aveva nelle transazioni commerciali, non solo per ragioni di carattere pratico ed igienico, ma soprattutto per la garanzia rituale necessaria al tipo di operazione che si svolgeva[15]. Alla sorgente andavano infatti i mercanti, "cinti di tunica" e quindi in veste ufficiale, recando con sé urne per raccogliere l'acqua con cui poi avrebbero purificato, irrorandole con un ramo d'alloro, le cose che "avranno un nuovo padrone"; il rito prevedeva anche la purificazione dei *mercatores*, mediante lo spargimento dell'acqua sacra sul capo.

Nell'iconografia romana il dio mantiene gli attributi dell'Hermes greco, cui si aggiunge significativamente la borsa contenente il denaro: essa è simbolo della circolazione monetaria che alimenta il circuito dell'economia mercantile[16] e quindi efficace immagine del *lucrum*.

La compresenza del caduceo e della borsa del denaro va letta, secondo Combet-Farnoux, come la rappresentazione del duplice aspetto del culto: da un lato quello ufficiale della regolare transazione sottoposta a protezione divina, di cui è simbolo questa sorta di "scettro" carico di significati[17], dall'altro quello popolare del guadagno concreto.

13. Combet-Farnoux (1980), pp. 383-432.
14. Ivi, pp. 219-49.
15. Sul ruolo purificatorio dell'acqua si veda ivi, pp. 300-10.
16. Ivi, pp. 424-5.
17. Il caduceo, una verga d'oro con due serpenti intrecciati, è un simbolo estre-

2
Mercurio in Africa

Nel Nord-Africa romano Mercurio[18] compare in veste ufficiale, generalmente accanto alle due divinità principali di derivazione fenicio-punica: *Caelestis* e Saturno. È chiaro il ruolo rappresentato da questa triade divina: la coppia del pantheon semitico e la personificazione dell'aspetto principale della società e del territorio nordafricano, quello produttivo-commerciale, fondamentale nell'economia del mondo romano ma esistente fin dall'epoca cartaginese.

Ricchissimo è il materiale documentario che riguarda il culto di questa divinità nell'area compresa tra le Mauretanie e la Tripolitania: statuaria, rilievi, bronzi e bronzetti, gemme e monete, lucerne e vasi ma anche mosaici, pitture ed iscrizioni testimoniano una sua diffusa e articolata presenza sia nella religiosità popolare, legata cioè più al territorio rurale, che in quella ufficiale, con monumentali sedi di culto poste spesso nel cuore civile delle città, nei *fora* o nelle immediate vicinanze, come a *Thugga*. Si tratta di circa 140 manufatti e altrettante iscrizioni distribuiti prevalentemente tra Numidia e Proconsolare[19]. Per quanto riguarda gli oggetti, in alcuni casi privi di documentazione grafica o fotografica, nonostante oggettive difficoltà per la loro scarsa omogeneità, a livello di classi di materiali, di funzione e di cronologia, che non sempre è rilevabile e abbraccia un periodo compreso tra l'età augustea ed il IV secolo, si possono individuare alcune iconografie maggiormente riprodotte. L'iconografia più diffusa (un centinaio di pezzi) è sicuramente quella che si ricollega ad un modello "classico", il Mercurio messaggero degli dei e protettore dei commerci, generalmente rappresentato con petaso, clamide e calzari alati, cui si aggiungono caduceo nella mano sinistra e borsa nella destra

mamente complesso, presente nell'iconografia di diverse civiltà con connotazioni non lontane tra loro: nel mondo mesopotamico compare su sigilli e *kudurru*, insegna di potere e di protezione di varchi, passaggi e confini; nella mitologia greca è attributo di Apollo, che lo cede ad Hermes in cambio del flauto da lui inventato e diviene poi l'insegna dell'araldo, cui si ricollega anche l'etimologia; nel mondo punico si trova in particolare sulle stele, ma è anche rappresentato sulla prua delle pentere cartaginesi, grandi navi di linea per i trasporti commerciali (BARTOLONI, 1988, p. 76).

18. Si vedano soprattutto DEONNA (1959); TROUSSET (1986); ARNAUD (1994).

19. RIZZATO (1997-98).



Fig. 1: *Sabratha*, teatro. Particolare della figura di Mercurio (da Bianchi Bandinelli, Caputo, Vergara Caffarelli, 1964).

(FIG. 1) e spesso animali associati anche ad Hermes, come l'ariete, la tartaruga, cui si aggiunge in molti casi il gallo[20]. Il dio è rappresentato sia da solo che con altre divinità e personaggi, a figura intera o semplice busto o testa (come sulle monete), stante o in posizione diversa. In molti esempi Mercurio è associato alle altre divinità preposte ai giorni della settimana, come a Beja-le Kef, *Thuburbo Maius*, *Cuicul*, *Civitas Goritana*[21]; interessante è la rappresentazione del calendario in un mosaico rinvenuto a *Thysdrus* nella Casa

20. SIEBERT (1990); SIMON, BAUCHHNESS (1992).

21. Stele da Beja-le Kef (LE GLAY, 1961, pp. 292-3) e da *Cuicul* (LE GLAY, 1966, pp. 211-3); rilievo da *Thuburbo Maius* (BEN ABDALLAH, 1986, p. 132); mosaico da *Civitas Goritana* - Bir-Chana (YACOUB, 1993, pp. 152-3).



Fig. 2: *Thysdrus*, Casa dei Mesi, mosaico del calendario, particolare del mese di maggio (da Yacoub, 1995).

dei Mesi, dove nel riquadro che rappresenta maggio[22], il mese dedicato a Mercurio, compare una scena di sacrificio di un ariete di fronte ad una statua del dio: scena ufficiale e iconografia "classica" (FIG. 2).

Analizzando i materiali si colgono però anche altri aspetti, che riconducono a caratteristiche proprie di Hermes/Mercurio come psicopompo o dio dei viaggiatori e dei confini[23], oppure a legami particolari come ad esempio con lo scorpione oppure con l'acqua, temi sui quali merita ritornare in questa sede.

2.1. Mercurio e lo scorpione

Il secondo gruppo maggiormente attestato (quasi una ventina di pezzi) riguarda uno schema compositivo solo africano, non attestato altrove, che prevede accanto a Mercurio e ai soliti attributi, anche

22. Interessante è anche il mese di novembre, mese dello Scorpione, con la celebrazione delle feste di Iside, che vede protagonisti tre personaggi probabilmente sacerdoti del culto, tra i quali uno, che indossa la maschera di Anubi a testa di sciacallo, tiene nella destra il caduceo (YACOUB, 1995, pp. 123-4).

23. Si vedano al riguardo i lavori di KHANOUSSI (1990), su Mercurio psicopompo e di KAHN (1979), TROUSSET (1986), FERCHIOU (1988), ARNAUD (1994), su Mercurio delle strade e dei confini.



Fig. 3: Kassel, amuleto di ematite con raffigurazione di Mercurio tra Thot e Anubi (da Simon, Bauchhness, 1992).

la presenza di uno scorpione[24]. Dell'associazione a Mercurio di questo animale dà testimonianza Marziano Capella, erudito cartaginese vissuto nel V secolo, nell'accurata descrizione di un *pinax* (*De nuptiis Philologiae et Mercurii*, II, 171-180). Il soggetto del quadro era l'uccello egiziano ibis, personificazione del dio Thot, rappresentato con la testa coperta dal petaso e con il volto lambito dalle spire di due serpenti: intorno erano dipinti in basso il caduceo[25], a destra una tartaruga ed un minaccioso scorpione, a sinistra una capra e un "pennuto dalla doppia cresta". L'ibis inoltre recava la scritta con il nome di un mese del calendario menfitico, che l'autore non specifica. Il testo non lascia spazio a dubbi sul fatto che questa fosse intesa come una raffigurazione di Mercurio, dio degli affari, nel cui cielo giunge Filologia, rappresentata come "padrona che va a nozze", in un contesto carico di simbologie e riferimenti astrologici. L'iconografia descritta trova analogie con la raffigurazione del dio Thot/Hermes con lo scorpione (FIG. 3) in alcune gemme romane di probabile provenienza africana[26].

24. DEONNA (1959). Sul Mercurio africano e la presenza dello scorpione cfr. COMBET-FARNOUX (1980), p. 486.

25. La verga era d'oro nella parte sommitale, verde-azzurra nella mediana e nera come la pece in basso, quasi a rappresentare i diversi mondi, dal divino all'infero.

26. SIMON, BAUCHHNESS (1992), nn. 178, 180, p. 515. Un legame con l'Egitto si riscontra anche nel citato calendario del mosaico di *Thysdrus*, dove il mese di novem-



Fig. 4: Scorpione in bronzo fuso da Cartagine (da Deonna, 1959).

Su Mercurio e lo scorpione fu condotta in passato un'accurata indagine dal Deonna, che cercava riferimenti nel mondo vicino-orientale ed egiziano, dove lo scorpione, animale legato alla terra, nella quale si insinua e si nasconde, è considerato simbolo della fertilità dei campi e della fecondità umana. Esso è velenoso e può dare la morte e quindi allo stesso tempo indica la vita, la buona sorte, la protezione dal malocchio. In questo senso viene spesso rappresentato associato a divinità come Ishtar (vita/morte), Nebo (vegetazione/destino), Shadrafa (guarigione/fertilità), Serapide (dio dai molteplici aspetti, prodotto da un sincretismo religioso ellenistico-egiziano). In Africa è animale molto diffuso e pericoloso; nella Cartagine romana c'era l'abitudine di seppellire nelle fondazioni delle case riproduzioni di questo animale in bronzo o in piombo (FIG. 4), per proteggerle dalla loro invasione[27], ma anche genericamente dalla cattiva sorte. Lo scorpione diviene ad un certo punto anche simbolo dell'Africa: su monete di Adriano viene rappresentata la provincia come una figura femminile con uno scorpione sulla

bre, legato al segno zodiacale dello scorpione, viene rappresentato con un riferimento alle feste in onore di Iside, cui era sacro l'ibis.

27. DEONNA (1959), p. 18; cfr. DRAPPIER (1908), p. 131, n. 130, tav. LVIII, 10; p. 137, tav. LXX, 4-5.

testa o sulla mano aperta[28]. Sulla base di queste osservazioni il Deonna[29] ipotizzò che nel mondo punico-romano fosse avvenuto uno dei numerosi fenomeni di sincretismo religioso tra due figure dalle caratteristiche analoghe: l'orientale Shadrafa, dio della fecondità dagli stretti legami con il dio egiziano Ched, ai quali si associavano scorpioni e serpenti, ed il romano Mercurio, portatore di petaso e caduceo, dio del commercio. L'unica iconografia nota del dio orientale proviene dalla romana Palmira: su due stele databili intorno alla metà del I secolo compare una figura maschile, vestita con l'abbigliamento militare tipico di molte divinità palmirene, recante nella mano destra una lancia e nella sinistra in un caso lo scudo e nell'altro un grosso scorpione; un altro scorpione è presente su entrambe le stele sopra la spalla sinistra del dio. Come già sottolineava il Deonna[30], è notevole la somiglianza tra questi due documenti ed una stele con dedica a Mercurio ritrovata a *Mascula* in Numidia, dove il dio è abbigliato con una corta tunica, in modo anomalo rispetto alla consueta iconografia, ma soprattutto dove gli si associano uno o forse due scorpioni, scolpiti sotto il piede destro. Va ricordato al riguardo che esisteva in Numidia una vivace comunità palmirena, la cui presenza è attestata soprattutto da iscrizioni rinvenute a *Calceus Herculis* e a *Castellum Dimmidi*, databili alla fine del II secolo: si trattava in particolare di *sagittarii* entrati a far parte della *Legio III Augusta* per difendere il *limes* di questa regione ed è possibile che in questo contesto sia avvenuto un processo di assimilazione tra le due figure divine[31].

Se Mercurio con lo scorpione è attestato solo in Africa, si rileva che ciò avviene quasi esclusivamente su stele, con unica eccezione una statua frammentaria da *Madauros*[32], in cui è rappresentato il dio stante, con la gamba appoggiata ad un tronco su cui si arrampica uno scorpione.

Marcel Le Glay sottolinea che proprio sulle stele si esprime pienamente la religiosità popolare[33]; esse inoltre provengono prevalentemente da regioni interne e quindi le meno toccate dalla romanizzazione. Potrebbero quindi indicare un Mercurio locale, un

28. Deonna (1959), p. 36.
29. Ivi, pp. 38-43.
30. Ivi, pp. 41-2.
31. Picard (1949), pp. 102-10; sulla stessa linea Le Glay (1986).
32. Deonna (1959), p. 7.
33. Le Glay (1986), pp. 219-20.



Fig. 5: *Thamugadi*, stele a Mercurio con scorpione (da Deonna, 1959).

culto popolare legato alla fertilità soprattutto in quelle regioni dell'interno in cui prevale l'aspetto dell'economia rurale: numerosi esempi provengono da Bou-Arada, Sidi Er-Rais, Sed-el-Youdi, *Madauros*, *Mascula*, *Thamugadi* (FIG. 5), Mastar, *Sitifis*, *Rapidum*, tutte località situate nell'area centrale del Nord-Africa, tra Numidia e Proconsolare[34]. L'iconografia è schematica e ripetitiva, con il dio stante, nudo o abbigliato con clamide, circondato dai consueti attributi, cui si aggiunge lo scorpione, raffigurato nella maggior parte dei casi a destra della figura, anche se non in una posizione fissa.

Un riferimento simbolico a Mercurio, genericamente protettore anche in chiave "magica", può essere visto anche nel rilievo apotropaico da una strada di *Leptis Magna* dove un malocchio stilizzato è accerchiato in modo minaccioso da un centauro itifallico ar-

34. PICARD (1951-52), p. 210 (Bou-Arada); MAHJOUBI (1959), pp. 484-5 (Sidi Er-Rais); MERLIN (1906), pp. 123-6 (Sed-el-Youdi); GSELL, JOLY (1922), pp. 42-3 (*Madauros*); FARGES (1901), p. 304 (*Mascula*); LE GLAY (1986), p. 227 (*Thamugadi*); BERTHIER (1942), pp. 139-40 (Mastar); DEONNA (1959), pp. 6-7 (*Sitifis* e *Rapidum*); BERTHIER (1956), p. 337 (Renier).

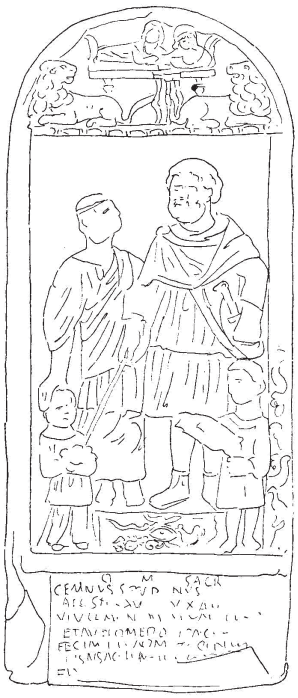


Fig. 6: *Auzia*, stele con rappresentazione del "malocchio" (disegno da Gasperini, 1988).

mato di tridente, da un gallo, un serpente ed uno scorpione[35]. In modo analogo potrebbe essere letto un riferimento al dio protettore nella stele funeraria da *Auzia* (Aumale in Algeria), dove accanto al defunto e ai suoi familiari è scolpito un occhio, "aggredito" ancora da gallo, scorpione e serpente (FIG. 6)[36].

Con riferimenti più o meno espliciti, in questi documenti appare un Mercurio quasi "privato", legato ad esigenze personali e più vicino ad un ruolo di protettore, di dio tutelare nel senso più ampio del termine.

35. BIANCHI BANDINELLI, CAPUTO, VERGARA CAFFARELLI (1964), p. 112. La scritta MAL-ER è di significato controverso (*ILTrip.*, 768; GASPERINI, 1988, pp. 164-6).

36. DEONNA (1959), p. 43; cfr. REINACH (1912), fig. p. 1.

2.2. Mercurio e l'acqua

Come a Roma, anche in Africa il ruolo dell'acqua in relazione alla figura di Mercurio risulta molto importante: ciò appare quasi scontato quando si tratti dei templi eretti nel cuore dei centri urbani, come a *Thugga*, dove gli edifici dedicati a questa divinità si trovano nelle vicinanze del foro e spesso in diretta relazione con il *macellum*, dove consueta è la presenza di fontane e di acqua corrente. In alcuni casi però esiste un collegamento diretto tra Mercurio e l'acqua, sia per la vicinanza del santuario a corsi d'acqua o sorgenti come a *Cirta*-Costantina, sia per il dichiarato collegamento con l'approvvigionamento idrico, come a *Thysdrus* o nel *Municipium Giufitanum*; tra l'altro, secondo Giovanni Lydus (*De mensibus*, IV, 76), funzionario imperiale ed erudito del VI secolo, «il dio Hermes è preposto anche alle acque e per questo motivo all'interno dei suoi santuari vengono consacrate delle sorgenti o vengono scavati dei pozzi». A *Cirta*, sulla sponda sinistra dell'oued Rhummel, l'antico *Ampsaga*, furono rinvenuti cinque gradini ciascuno con iscrizioni[37]: in esse il riferimento ad un *collegium Mercuri*, ad un *Genius Amsige* (il genio del fiume), a *scamna*, cioè gradini donati al collegio o ai suoi membri, ha fatto pensare all'esistenza qui oltre che di un tempio a Mercurio, citato anche in altre epigrafi provenienti da *Cirta* e dal territorio[38], anche di particolari rituali purificatori, simili forse a quelli che avvenivano a Roma presso Porta Capena. È curioso che sia riportato in due casi che il dono era stato ispirato da un sogno (*viso*, *ex viso*), quasi con un riferimento mitologico all'uso tipicamente divino di manifestarsi agli uomini. Da *Cirta* inoltre proviene un bacino marmoreo, oggi al Louvre, anch'esso riportante nell'iscrizione il riferimento ad un sogno che ne richiedeva il dono ai membri di un collegio, con ogni probabilità lo stesso legato al culto di Mercurio[39]. A Mastar, località vicina a *Cirta*, fu rinvenuto poi un cippo-fontana raffigurante l'ingresso di un tempio, con due colonne in facciata e frontone triangolare, al cui interno è rappresentato Mercurio con i suoi attributi, tra cui lo scorpione[40]; un'iscrizione ne dichiara l'appartenenza: *templum*

37. BERTHIER (1942), pp. 131-6; *AE*, 1942-43, nn. 28-32.

38. *CIL* VIII, 6962, 19490; GSELL (1900), p. 386.

39. *CIL* VIII, 6970; cfr. BERTHIER (1942), pp. 135-6.

40. Da Renier, località nel territorio di *Cirta* e *Mastar*, proviene anche un piccolo frontone riferibile ad un'edicola o cappella (BERTHIER, 1956, p. 337) o fontana (?),

Mercuri[41]. A riti purificatori erano destinati con ogni probabilità anche impianti idraulici attestati nel tempio di Mercurio a *Ghigthis*[42], sotto la cui cella esiste una cisterna che alimentava una fontana, oggi scomparsa, mentre ad Henchir Bab-Khaled, presso Djebel Oust nella Proconsolare, il Gauckler[43] segnalava un complesso apparato per la circolazione dell'acqua all'interno del tempio dedicato probabilmente a Mercurio Silvio, cui è da riferirsi un'iscrizione rinvenuta nelle vicinanze.

Accanto a queste testimonianze di carattere cultuale, non va tralasciata un'importante iscrizione[44], che attesta a *Thysdrus* il ruolo di Mercurio, genio protettore della città, per l'opera di deduzione dell'acquedotto, azione fondamentale per l'economia di un territorio arido come quello di questa importante città oleicola. Curioso è il fatto che anche in questo caso l'operazione fosse stata ispirata dal dio stesso (*instinctu Mercurii potentis*), *genius* della colonia. In modo simile anche altri interventi idraulici erano stati dedicati a Mercurio presso il *Municipium Giufitanum* (Bir-Mcherga nella Proconsolare), dove ad un bacino di pietra era stata condotta l'acqua, probabilmente in pressione, mediante una fistula plumbea con applicato un rubinetto di bronzo[45] (*fistula plumbea cum epitonio aereo ad labrum lapideum aqua ut saliret*).

Non è certamente casuale la collocazione di questi siti in relazione alla viabilità nord-africana e in quest'ottica va rivista la connessione tra il dio protettore delle attività commerciali e le operazioni di controllo, che avvenivano lungo assi viari preferenziali, in punti strategici dove dovevano essere collocati i dazi. Un esempio significativo può essere *Ghigthis*[46], il cui tempio a Mercurio, eretto in età giulio-claudia, si trovava non in città, ma in area suburbana, nei pressi della grande via di collegamento tra Cartagine e *Leptis Magna*. Lungo il lato posteriore del tempio si trovava una serie di vani, con ogni probabilità adibiti proprio a questo tipo di operazioni.

con rappresentazione del busto di Mercurio con petaso, caduceo, capride e gallo, mentre sul petto è scolpito lo scorpione.

41. Berthier (1942), pp. 139-40; *CIL* viii, 6355. Cfr. Combet-Farnoux (1980), pp. 303-5.

42. Constans (1916), p. 109.

43. Gauckler (1910), p. 157.

44. *CIL* viii, 51.

45. *CIL* viii, 23991.

46. Constans (1916), pp. 104-10; Ferchiou (1988a); Bullo (1994), pp. 516-7; Bullo (2002), pp. 204-6.





Figg. 7-8: Würzburg, gemme con rappresentazione di Mercurio con lo scorpione (da Simon, Bauchhness, 1992).

Come dimostra l'abbondanza dei toponimi, Mercurio in Africa è protettore dei commerci, ma è in particolare legato alle vie e ai transiti commerciali[47]. L'esistenza di toponimi come *Ad Mercurios*, al plurale, la presenza di dediche ai due Mercurii, come a *Cirta*-Costantina, oppure a Mercurio con diversi epiteti, come *Mercurius Sobrius*, Mercurio Silvio, oppure con associazioni Mercurio-Silvano o Mercurio-Serapide, danno testimonianza della complessità del suo culto in un territorio vastissimo e aperto a culture e tradizioni diverse. Il legame con l'acqua si connette probabilmente al ruolo ufficiale del controllo e della gestione dei traffici commerciali, posti sotto la tutela e la garanzia del dio, che è però anche un protettore personale, che "assiste" l'uomo nelle sue attività quotidiane, legate prevalentemente al mondo rurale e alla produttività. Lo scorpione, sorta di talismano, ancora oggi presente nella cultura nordafricana (come l'occhio porta-fortuna), si associa quindi in modo naturale alla figura divina, soprattutto in quei manufatti più legati alla sfera privata, come le stele, sia votive che funerarie, e le gemme (FIGG. 7-8).

Bibliografia

ANDREUSSI M. (1996), s.v. *Mercurius, Aedes*, in *LTUR*, III, pp. 245-7.

ARNAUD A. e P. (1994), *De la toponymie à l'histoire des religions. Reflections sur Mercure africain*, in Y. LE BOHEC (éd.), *L'Afrique, la Gaule, la Religion à l'époque romaine, Mélanges à la mémoire de Marcel Le Glay*, Bruxelles, pp. 142-53.

BARTOLONI P. (1988), *Le navi e la navigazione*, in *I Fenici*, Catalogo della Mostra, Milano, pp. 72-7.

BEN ABDALLAH Z. B. (1986), *Catalogue des inscriptions latines paiennes du Musée du Bardo*, Roma.

BERTHIER A. (1942), *Le culte de Mercure à Cirta*, «Recueil des notices et mémoires de la Societé archéologique du Départment de Constantine», LXV, pp. 131-40.

BERTHIER A. (1956), *Renier: bas-relief figurant Mercure*, «Libyca», IV, p. 337.

BIANCHI BANDINELLI R., CAPUTO G., VERGARA CAFFARELLI E. (1964), *Leptis Magna*, Milano.

BULLO S. (1994), *Le indicazioni di Vitruvio sulla localizzazione dei templi urbani (De Arch., I, 7, 1): il caso africano*, in *L'Africa romana X*, 2, pp. 515-58.

47. ARNAUD (1994).

BULLO S. (2002), *Provincia Africa. Le città e il territorio dalla caduta di Cartagine a Nerone*, Roma.
CAQUOT A. (1952), *Chadrapha. A propos de quelques articles récents*, «Syria», XXIX, pp. 74-88.
COMBET-FARNOUX B. (1980), *Mercure romain. Le culte public de Mercure et la fonction mercantile à Rome, de la République archaïque à l'époque augustéenne*, (Coll. EFR, 238), Roma.
CONSTANS L. A. (1916), *Gigthis. Étude d'histoire et d'archéologie sur un emporium de la Petite Syrte*, Paris.
DEONNA W. (1959), *Mercure et le scorpion*, Bruxelles.
DRAPPIER M. L. (1908), *Métaux*, in *Catalogue des Musées et Collections Archéologiques de l'Algerie et de la Tunisie, Musée Alaoui*, Supplement, Paris.
FARGES A. (1901), *Inscriptions inedites 1901*, «Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du Départment de Constantine», XXXV, pp. 298-314.
FERCHIOU N. (1988), *A propos de trois inscriptions inédites provenant de la Tunisie centrale*, in *L'Africa romana V*, pp. 145-51.
FERCHIOU N. (1988a), *Le temple de Mercure à Gightis. Recherches sur le décor architectonique*, «Africa», X, pp. 174-96.
GASPERINI L. (1988), *Note di epigrafia lepcitana*, in *L'Africa romana V*, pp. 153-66.
GAUCKLER P. (1910), *Inventaire des mosaïques, Tunisie*, Tunis.
GSELL S. (1900), *Notes sur diverses antiquitès d'Algérie*, «BCTH», pp. 376-87.
GSELL S., JOLY CH. (1922), *Khamissa, Mdaourouch, Announa*, Alger-Paris.
KAHN L. (1979), *Hermès, la frontière et l'identité ambiguë*, «Ktema», 4, pp. 201-11.
KHANOUSSI M. (1990), *Mercure psychopompe en Afrique romaine*, «MEFRA», 102, pp. 647-9.
LE GLAY M. (1961), *Saturne africain, Monuments I*, Paris.
LE GLAY M. (1966), *Saturne africain, Monuments II*, Paris.
LE GLAY M. (1986), *Iconographies classiques et sculptures africaines*, in *Iconographie classiques et identités régionales* (Paris 1983), «BCH», Suppl. XIV, Athenes-Paris, pp. 219-314.
LEGRAND A. (s.d.), s.v. *Mercurius*, in *DA* III, pp. 1802-23.
LENOIR M. (1993), *Ad Mercuri templum. Voies et occupation antiques du Nord du Maroc*, «RM», 100, pp. 507-20.
MAHJOUBI A. (1959), *Découvertes archéologiques a Beja*, «CT», VII, 25, pp. 481-7.
MERLIN A. (1906), *Découvertes à Sed-el-Youdi, près de Kalaat-es-Snam*, «Bulletin de la Société Archéologique de Sousse», IV, pp. 123-6.
PALOMBI D. (1993), s.v. *Aqua Mercurii*, in *LTUR* I, p. 69.
PICARD G. (1951-52), *L'archéologie romaine en Tunisie*, «BCTH», pp. 93-105.

Picard G. Ch. (1949), *Castellum Dimmidi*, Alger-Paris.
Reinach S. (1912), *Répertoire des reliefs*, II, Paris.
Rizzato A. (1997-98), *Mercurio in Africa. Testimonianze archeologiche, epigrafiche, letterarie*, tesi di laurea, Università di Padova, Facoltà di Lettere e Filosofia, a.a. 1997-98.
Sabbatucci D. (1971), *La religione romana*, in *Storia delle Religioni*, III, Torino, pp. 1-80.
Siebert G. (1990), s.v. *Hermes*, in *LIMC*, V, 1, pp. 285-387.
Siebert G. (1991), *D'Hermes à Mercure*, in *Hellenismòs. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, *Actes du Colloque de Strasbourg 1989*, Leiden, pp. 101-17.
Simon E., Bauchhness G. (1992), s.v. *Mercurius*, in *LIMC*, VI, 1, pp. 500-55.
Trousset P. (1986), *Mercure et le limes: a propos des inscriptions de Kriz (Sud Tunisie)*, in *Studien zu den Militargrenzen Roms*, III, *Vorträge des Internationalen Limeskongresses* (*Aalen 1983*), Stuttgart, pp. 661-9.
Yacoub M. (1993), *Le Musée du Bardo (Départments antiques)*, Tunis.
Yacoub M. (1995), *Splendeurs des mosaiques de Tunisie*, Tunis.
Zevi F. (1987), *I santuari di Roma agli inizi della Repubblica*, in *Etruria e Lazio arcaico*, Roma, pp. 121-32.

Habib Baklouti

Les "citernes de la Malga" à Carthage. La chambre de distribution des eaux

Les travaux de recherches d'archéologie que nous avons menés au cours de l'année 2000 et au début de l'année 2001 [1] sur les ci-

* Habib Baklouti, Maître-assistant d'histoire et d'archéologie anciennes, Département des Sciences Humaines, Institut Préparatoire des Études Littéraires et Sciences Humaine de Tunis (IPELSHT), Université de Tunis.

1. Les travaux de terrain que nous avons entrepris au sujet du réservoir de la Malga (relevés, sondages, fouilles,...) ont commencé, en effet, au mois de février 2000 et ont continué sans interruption jusqu'au mois de septembre de la même année; des travaux ponctuels de vérification et de compléments de relevés ont été effectués au début du mois de mars 2001. Ces travaux venaient après l'étude architecturale préliminaire effectuée par Jacques Vérité dans les années quatre-vingt du siècle dernier (J. VÉRITÉ, *Le site de la Malga à Carthage*, «CEDAC Carthage», n. 10, 1989, p. 41-7) et après les judicieuses mises au point apportées à cette étude en 1997 par Andrew Wilson (A. I. WILSON, *Water supply in ancient Cathage*, dans *Carthage Papers: The early colony's economy, water supply, a private bath and the mobilization of state olive oil*, «JRA», Suppl., 28, 1998, p. 65-102, particulièrement p. 74-81). Lorsque nous avons commencé nos travaux sur le site, Hans Vanderleest avait déjà terminé son sondage stratigraphique ("Unit 1") effectué à l'extérieur de l'angle nord-ouest du réservoir (octobre 1999); son second sondage ("Unit 2"), effectué à l'extérieur de l'angle sud-est du monument hydraulique, l'avait commencé en mai 2000 alors que nos travaux étaient déjà bien engagés sur le terrain (H. VANDERLEEST, *Excavations at the la Malga cisterns*, en «CEDAC Carthage», n. 21, 2002, p. 14-17). Au mois de mars 2000, débarque sur le terrain l'équipe italienne du Musée Archéologique de Camarine, conduite par Giovanni Di Stefano. Profitant, entre autres, «di uno scivolo aperto nell'interno ai margini del lato est delle cisterne da mezzi meccanici, in corrispondenza della nona e decima camera, fra lo spazio compreso fra due piloni dell'acquedotto» cette équipe a tiré grand profit de la lecture d'une coupe stratigraphique où les couches étaient, semble-t-il, encore bien scellées. Les résultats auxquels a abouti la lecture de ces couches se sont révélés très intéressants dans la mesure où ils ont apporté de nouvelles précisions sur les différentes étapes de la construction de ce gigantesque complexe hydraulique (G. DI STEFANO, F. CHELBI, dir., *Cartagine. Scavi italiani a Cartagine, 2000-2002*, in A. M. CORDA, dir., *Uomo, Territorio, Ambiente. La cooperazione italo-tunisina nel settore archeologico*, Tunisi, Cagliari, Sassari 2002, p.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 811-856.

ternes dites de la Malga à Carthage[2], ont déjà fait l'objet d'un rapport préliminaire publié dans *Africa, Nouvelle série, Séances Scientifiques*, I, 2003, p. 129-161[3]. Les investigations n'étant pas alors achevées, le rapport s'est limité à présenter le plan d'ensemble et les principales composantes architecturales de cet imposant réservoir dont la contenance maximale, évaluée à 42.000 m³ d'eau environ, fait de lui le plus grand réservoir de l'antiquité romaine[4].

1
Bref rappel des principales composantes architecturales du réservoir

1.1. Les citernes longitudinales

Il est peut-être utile de rappeler brièvement ici que ce réservoir, long de 130,75 m (est-ouest) et large de 102 m (nord-sud) (FIG. 1), était constitué d'une batterie de quinze citernes accolées longitudinalement, couvertes de voûtes en berceau[5] et communicant les unes avec les autres, selon le système des vases communicants, par

127-46). Ces résultats confirment, par ailleurs, la chronologie relative que nous avons proposée nous-mêmes dans le rapport préliminaire que nous avons présenté lors d'une séance scientifique organisée par l'Institut National du Patrimoine (Tunisie) au cours du mois de mai 2001 et qui n'a été publié qu'en 2003 (H. BAKLOUTI, *Les citernes de la Malga à Carthage. Plan d'ensemble et architecture*, «Africa, Nouvelle série, Séances scientifiques», I, 2003, p. 129-61, particulièrement p. 143).

2. Au sujet de l'emplacement de ce monument hydraulique, voir, en dernier lieu BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 129-30. Au sujet du toponyme de la Malga (Mu'allaqa), voir en dernier lieu L. LADJIMI SEBAÏ, *Byrsa au Moyen Age*: *de la "basilique sainte Marie" des Rois vandales à la Mu'allaqa d'Al-Bakri*, dans *Actes du colloque sur l'histoire de l'Afrique vandale et byzantine*, «AntTar», 10, 2002, p. 263-7.

3. Comme nous l'avons indiqué plus haut (n. 1), avant qu'il soit publié dans la revue ci-dessus mentionnée, le rapport en question a déjà fait l'objet d'un exposé oral que j'ai présenté en mai 2001 dans une de ces séances scientifiques mensuelles qu'organise, chaque année, l'Institut National du Patrimoine (Tunisie). Que les instigateurs et organisateurs de ces séances veuillent bien trouver ici l'expression de nos remerciements les plus sincères. Qu'il nous soit également permis de réitérer ici l'expression de notre profonde gratitude aux services de l'INP et, plus particulièrement, à notre ami et collègue Abdelmajid Ennabli, Conservateur du site de Carthage, dont le concours, tant généreux, a beaucoup aidé au bon déroulement des travaux de terrain de la présente recherche.

4. WILSON, *Water supply*, cit., p. 74, 76; BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 135, n. 46.

5. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 134-5 et figs. 6, 12, 13, 15 et 16.

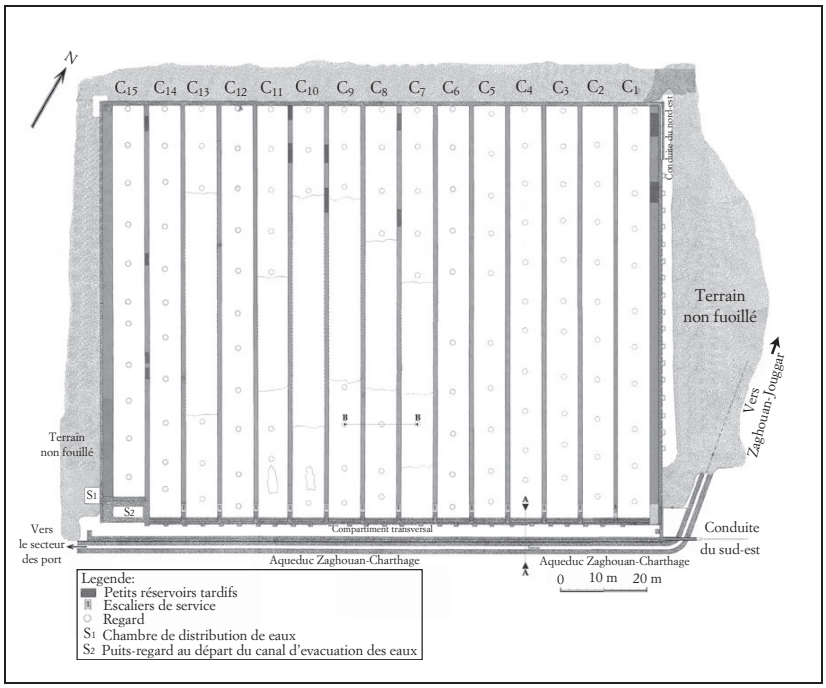


Fig. 1: Citernes de la Malga à Carthage, plan d'ensemble (H. Baklouti).



Fig. 2: Citernes de la Malga à Carthage, intérieur d'un compartiment longitudinal où l'on voit, au premier plan, une porte de communication au bas du mur de refend (H. Baklouti).

des portes aménagées au bas de leurs murs de refend (FIG. 2)[6]. Quatorze de ces citernes avaient chacune, intérieurement, 97 m de long sur 7,40 m de large, avec 4 m de profondeur d'eau. Ayant les mêmes dimensions que les autres de par sa largeur et sa profondeur, la quinzième citerne (C15), celle qui constitue la limite occidentale de l'ensemble, n'avait cependant que 90 m de longueur (FIG. 1)[7]. En effet, son petit côté sud se trouvait à 4,5 m en retrait par rapport au mur périmétral méridional qui délimitait l'ensemble des quinze citernes longitudinales[8]; il dessinait un espace rectangulaire de 9,75 m de long (est-ouest) et 4,5 m de large (nord-sud)[9]. La fouille que nous avons entreprise au sein de cet espace a abouti à la découverte de "la chambre de distribution des eaux" dont l'étude fait l'objet de la présente publication. Nous y reviendrons.

1.2. Le compartiment transversal

En une période ultérieure, fut rattaché au réservoir un compartiment qui occupa transversalement toute la façade méridionale de celui-ci[10]. Les extrados des têtes de voûte des citernes longitudinales servirent de point d'appui au rein septentrional de la voûte en berceau qui couvrait le compartiment, de sorte que la clé de voûte de celle-ci se trouvait à un niveau nettement plus élevé que celle des voûtes des citernes longitudinales[11]. Par un mur qui tenait lieu de piédroit septentrional au compartiment en question, on vint obstruer, de l'intérieur, les têtes de voûte des citernes longitudinales qui étaient, jusque là, maintenues ouvertes (FIG. 3)[12], et, par la

6. *Ibid*., p. 135.

7. *Ibid*., p. 133.

8. Au lieu des 10 m énoncés dans notre rapport préliminaire (BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 133).

9. *Ibid*., p. 133, n. 28 et figs. 7-8.

10. Le bon état de conservation dans lequel se trouvaient, à la date de l'achèvement de nos travaux de terrain, les claveaux des têtes de voûte des citernes longitudinales, tels qu'ils avaient été initialement construits, ne plaide pas en faveur de ce que pense particulièrement Jacques Vérité lorsqu'il écrit à ce sujet, dans son rapport publié en «CEDAC Carthage», 10, 1989, p. 41-7, en part. p. 44: «La citerne (*sic*) transversale [...] a été bâtie à partir de la démolition, sur 3,65 m environ, des voûtes des grandes citernes». Cette assertion s'avère, paraît-il, trop hâtive. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 134, fig. 14.

11. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 138 et figs. 7, 25-28.

12. Elles seraient donc de ce fait, avant l'adjonction du compartiment transversal, exposées à l'air libre.

même occasion, remplir, de l'extérieur, le vide existant entre les extrados de ces mêmes têtes de voûte [13].

Ayant 3,25 m de largeur, le compartiment transversal débordait, de par sa longueur (est-ouest), d'un peu plus de deux mètres la longueur de la façade méridionale des quinze citernes longitudinales. Et contrairement à celles-ci, l'espace qu'il renfermait n'était pas totalement clos. La fouille a montré qu'il ouvrait à l'ouest par une large baie ménagée en guise de porte d'accès (FIG. 1) [14] et que son sol, revêtu d'une légère couche de mortier de tuileau (de 0,05 m d'épaisseur) [15], se situait à plus de 4 m au-dessus du niveau du sol des citernes longitudinales (autrement dit, à moins d'un demi mètre au-dessous du niveau de naissance de leurs voûtes) [16]. Dépourvu de radier, ce sol (revêtement) reposait directement sur une couche de remblai, d'une cinquantaine de centimètres d'épaisseur, qui lui tenait lieu de *statumen* (FIG. 4). Ce remblai était constitué d'une terre sablo caillouteuse, riche en de petits tessons de poterie commune et de céramique sigillée africaine, pour la plupart informes [17]. Ceux que nous avons pu identifier parmi ces tessons appartenaient, pour les plus récents, à la deuxième moitié du IIe-début du IIIe siècle [18]. Aussi serait-il convenable de situer l'aménagement

13. *Ibid*., p. 139, fig. 22.

14. *Ibid*., p. 138, fig. 24.

15. Ce revêtement contraste nettement avec les couches de béton et de mortier de tuileau soigneusement ménagés (*statumen, rudus* et *nucleus* de VITRUVE, VII, 1) dont était fait le sol des citernes longitudinales. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 137.

16. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 139, fig. 27. Plusieurs sondages effectués en plusieurs endroits à l'intérieur de ce compartiment ont pu révéler l'existence de ce sol, mais rares étaient, parmi ces sondages, qui avaient fourni une stratigraphie en place. C'est que les phases d'occupation ultérieures ainsi que les travaux de déblaiement effectués, au cours de l'année 2000, par les services archéologiques du site, avaient gravement affecté les couches archéologiques antiques.

17. Ce sont des tessons de poterie commune, de céramique à vernis noir, d'arétine et de sigillée africaine. Contrairement à l'hypothèse envisagée dans notre rapport préliminaire (BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 139) concernant l'éventualité d'un aménagement tardif de ce sol, il faut noter, qu'après minutieuse vérification, il s'avère que le matériel céramique que nous avons recueilli au sein du sondage que nous avons effectué dans la partie orientale du compartiment transversal, appartient plutôt à une couche archéologique perturbée par une occupation de période moderne.

18. Les formes les plus fréquentes de cette céramique sont celles de Hayes 2-4, 6, 9, 14, 17, 23 et 184 (J.-W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972) ainsi que celles de Bonifay, types 7 A et B (M. BONIFAY, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford 2004).

du sol en mortier de tuileau du compartiment transversal au cours de cette période?

Par ailleurs, le remblai en question était directement ménagé sur une couche d'argile assez épaisse, de couleur jaune verdâtre, qui, de par sa texture ainsi que de par le niveau stratigraphique dans lequel elle se situe, appartiendrait, selon toute vraisemblance, à la même couche de "argilla vergine di base" (couche 30-29) relevée par l'équipe italienne du Musée Archéologique de Camarine, au niveau des fondations du mur méridional du compartiment transversal, du côté de sa face externe[19]. Les constatations faites par la lecture de cette couche et celle des couches venant juste au-dessus (couches 28-23), ont permis à cette équipe de dater la construction du compartiment transversal de la fin du I^e^-début du IIe siècle[20]. Or cette datation n'est pas tout à fait incompatible avec celle que nous croyons pouvoir attribuer à l'aménagement du sol du compartiment en question. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la construction d'un pavement soit réalisée à une date postérieure, de peu ou de beaucoup, à la construction de l'édifice lui-même; l'on pouvait provisoirement se contenter – comme ce fut probablement le cas pour le compartiment qui nous concerne – d'un sol aménagé en terre battue.

En effet, et comme le montre le croquis qui fait l'objet de la figure 4, la face externe du mur périmétral qui délimitait au sud les

19. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus dans la note 1, ces fondations ont été inopinément mises à nue par un engin mécanique lors de travaux de déblaiements effectués par les services archéologiques du site au cours de l'année 2000 (Di Stefano, Chelbi, *Cartagine*, cit., p. 137). La même couche appartiendrait, semble-t-il, à la couche d'argile atteinte par Hans Vanderleest dans le sondage qu'il a effectué à l'extérieur de l'angle nord-ouest de l'édifice hydraulique, "Unit 1" (Vanderleest, *Excavations*, cit., p. 14-5).

20. Di Stefano, Chelbi, *Cartagine*, cit., p. 138. D'autant plus que nous savons maintenant, avec certitude, qu'à la date de la construction du tronçon de l'"aqueduc de Carthage" qui vint longer littéralement, jusqu'à se coller à elle, la face externe du piédroit sud du compartiment transversal, qui était revêtue alors d'une épaisse couche de mortier de chaux soigneusement lissée, le réservoir, avec ses seize vaisseaux, était déjà en pleine activité. C'est dire que, indépendamment de l'aqueduc, il avait déjà son propre dispositif d'approvisionnement en eau. La date communément admise pour l'achèvement de la construction de l'aqueduc étant le milieu du IIe siècle ap. J.-C., l'on peut admettre, sans grand risque de se tromper, que l'adjonction du compartiment transversal précède de peu la construction du tronçon de l'aqueduc de Carthage qui passe par les citernes de la Malga (fin du Ier siècle au plus tôt-début du IIe siècle au plus tard). Cf. Baklouti, *Les citernes*, cit., p. 129, n° 4, p. 131-2, figs. 29-30; Wilson, *Water supply*, cit., p. 77.

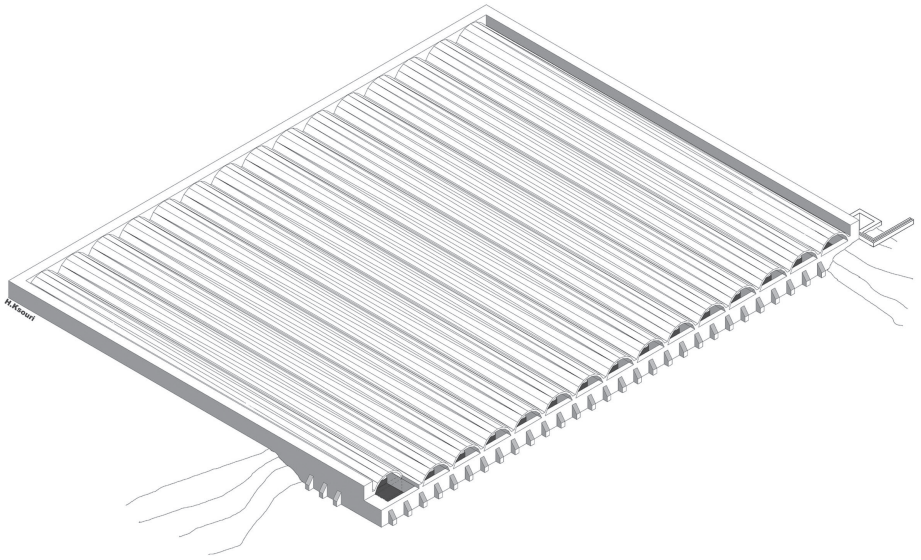


Fig. 3: Citernes de la Malga à Carthage, essai de reconstitution axonométrique du premier état (H. Baklouti et H. Ksouri).

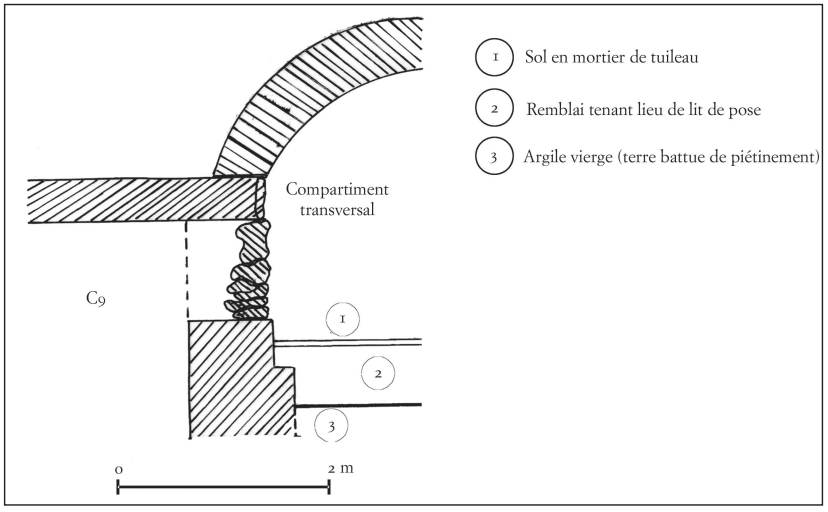


Fig. 4: Citernes de la Malga à Carthage, coupe stratigraphique du sol du compartiment transversal (H. Baklouti et H. Ksouri).

quinze citernes longitudinales, était apparente jusqu'à 0,80 m d'élévation par rapport au niveau représenté par l'interface de la couche d'argile sur laquelle on était venu, peut-être dès le milieu du IIe siècle, étaler une couche de remblai qui servit de lit de pose à la couche de mortier de tuileau qui constitua désormais le sol du compartiment transversal[21]. Cette face était soigneusement badigeonnée de chaux grasse, d'une blancheur éclatante. Cela permet de penser qu'elle était effectivement exposée à l'air libre avant qu'elle ne fut cachée par le remblai. Le profil qu'elle dessinait alors présentait deux niveaux: un niveau inférieur qui se présentait sous forme d'un degré (d'une marche), de 0,20 m de largeur (de giron) et de 0,35 m de hauteur (contre marche), et un niveau supérieur de 0,45 m de hauteur qui, s'arrêtant au niveau de la naissance des voûtes, se dressait en guise de parapet ou de garde-fou pour parer au risque de "tomber" dans les citernes, en une période où celles-ci étaient laissées ouvertes au niveau de leurs têtes de voûte (FIG. 3)[22]. L'interface de la couche d'argile constituait peut-être alors le niveau du sol antique, sol de piétinement[23].

Ces constatations sont corroborées notamment par la présence des contreforts qui soutenaient, de l'extérieur, le mur périmétral en question et qui étaient disposés à intervalles de 2,80 m environ[24]. En parfaite adhésion avec la maçonnerie du mur qu'ils renforçaient, ces contreforts présentaient deux parties: une partie apparente, de 0,50 m environ d'élévation, où l'on voit encore les traces d'un badigeonnage en parfaite cohésion avec celui qui était appliqué sur la face externe apparente du mur périmétral, et une partie cachée (les fondations) qui était bien engagée dans la couche d'argile vierge[25].

Par ailleurs, ni les quelques sondages entrepris par nous-mêmes en différents endroits à l'intérieur du compartiment transversal, ni

21. Cette date coïncide, par ailleurs, avec la datation qu'on attribue généralement à la construction de l'aqueduc.

22. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 134, 139, figs. 22, 27.

23. Cf. VANDERLEEST, *Excavations*, cit., p. 15.

24. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 134, figs. 11.

25. Etant donné que les citernes étaient laissées, pour ainsi dire, accessibles du côté de leur façade méridionale et que le mur périmétral qui les délimitait de ce côté-là s'arrêtait, de par son élévation, au niveau de naissance des voûtes qui les couvraient, à moins d'un mètre d'élévation par rapport au niveau du sol de piétinement, l'on peut penser qu'elles étaient ouvertes au public et que l'on pourrait venir éventuellement y puiser directement de l'eau.

les travaux de déblaiement effectués en l'an 2000 par les services archéologiques du site à l'intérieur des citernes longitudinales n'ont permis, à notre connaissance, de découvrir une quelconque communication entre celles-ci et le compartiment en question. Cela laisserait entendre que ce compartiment dont la disposition architecturale a fait croire, aux uns, à un bassin de décantation[26], aux autres, à un bassin d'arrivée d'eau[27], ne devrait être, selon les données que nous venons d'exposer et jusqu'à preuve du contraire, qu'un compartiment de service. Aussi, serait-t-il désormais plus convenable de ne pas le tenir en considération lorsqu'on aura à évaluer la contenance maximale en eau du réservoir[28].

1.3. Les petits réservoirs tardifs

Le réservoir n'étant certainement plus en fonction quand, en une période tardive, on vint construire entre les extrados des voûtes des citernes longitudinales, de petites citernes qui, de par leurs formes, leurs matériaux et techniques de construction, s'intégraient au sein d'un paysage plutôt rustique[29]. Le mortier, qu'il soit celui qui servit comme liant aux moellons utilisés dans la maçonnerie des structures murales de ces petites citernes ou celui qui servit comme mortier hydraulique dans le revêtement de leurs parois internes, est d'une com-

26. C'est ce qu'on croit comprendre en lisant, par exemple, les conclusions auxquelles ont abouti les travaux récents de l'équipe italienne du Musée Archéologique de Camarina. Cf. DI STEFANO, *Cartagine*, cit., p. 134. Bien que dans son rapport publié en «CEDAC Carthage», 10, 1989, p. 41-7, Jacques Vérité ait émis, quant à lui, des doutes au sujet de l'identification de ce compartiment avec un bassin de décantation (p. 44), il affirme néanmoins, suivi en cela par Andrew Wilson (WILSON, *Water supply*, cit., p. 79), que celui-ci avait servi de bassin d'arrivée d'eau (p. 46), ce qui est, comme nous l'avons montré, très peu probable. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 132 et n° 20.

27. C'est ce que semble croire Jacques Vérité (*Le site de Malga*, cit., p. 46); voir les réserves que nous avons émises à ce propos dans notre rapport préliminaire, (cit., p. 132, en part. n. 20).

28. Et ce, contrairement aux calculs qui ont été faits, paraît-il, par Wilson (*Water supply*, cit., p. 76), suivi par Di Stefano (*Cartagine*, cit., p. 134-5).

29. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 142-3, figs. 34-34bis. A la date de leur découverte, ces petits réservoirs étaient alors relativement en bon état de conservation. Mais les grands travaux de déblaiement effectués à la hâte, au cours de l'année 2000, par les services archéologiques du site, les ont gravement affecté. C'est à peine que nous avons pu alors en relever les vestiges d'une dizaine. Il ne reste malheureusement aujord'hui que les traces de leurs emplacements.

position nettement différente de celle que nous avons observée jusqu'ici dans la maçonnerie des différentes composantes architecturales du réservoir de la Malga, tout autant que dans la maçonnerie du tronçon de l'aqueduc qui passe par la façade sud-est de celui-ci[30]. Ce mortier était fait d'un mélange de sable relativement fin, de cendre et de particules de charbon mêlées à une chaux grasse souffrant d'un mauvais malaxage, et de pisée de poterie qu'on ajoutait dans le mélange de la couche de lissage (enduit)[31]. Selon M. Solignac, ce type de mortier appartient plutôt à la période islamique de l'histoire de la Tunisie; l'on commençait à l'utiliser dès l'époque dite "Aghlabite moyen" (milieu du IXe siècle)[32].

De petits échelons taillés pour la circonstance de part et d'autre dans la maçonnerie des reins des voûtes des citernes longitudinales, au niveau de l'extrados de celles-ci, facilitaient la descente et la montée des maçons lors de la construction des petites citernes qui, épousant la forme trapézoïdale dessinée par le vide qui séparait les extrados, avaient pour sol celui-là même qui, se trouvant à plus de 2 m de profondeur par rapport au niveau de la clé de voûte, constituait le sol antique en *opus signinum* aménagé sur le droit des murs de refend[33]. Bien que d'aspect rustique, il est probable que la construction de ces petits réservoirs, qui appartenaient selon toute logique à des habitations ou édifices d'un quartier (village?) qu'on avait aménagé dans le secteur dit de la Malga[34], n'était pas faite, selon

30. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 137.

31. *Ibid.*, p. 143. Il est peut-être très utile de souligner ici la présence, jusqu'à une période très récente, de petits bassins qui étaient aménagés à l'intérieur même du *specus* du tronçon du grand aqueduc et dont les parois étaient également revêtues d'un mortier hydraulique de mêmes caractéristiques que celui qui revêtait les parois des petits réservoirs. Cela laisse entendre que l'aménagement de ces bassins dont il ne subsiste aujourd'hui que les traces de leurs emplacements, était fort probablement contemporain de l'aménagement des petits réservoirs tardifs construits entre les extrados des quinze citernes longitudinales de la Malga.

32. Cf. M. SOLIGNAC, *Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes du VIIe au XIe siècle (J.-C.)*, Paris 1953, p. 134-70 (Septième partie: «Complément à l'étude des procédés techniques: les mortiers et les enduits»).

33. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 136, n° 54, p. 142.

34. D'anciens habitants du village de la Malga des années soixante du siècle dernier, dont les maisons se tenaient sur les petits réservoirs en question (Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 129, n° 2), m'ont assuré qu'ils n'avaient aucune connaissance de l'existence de ceux-ci et, donc, ils ne les avaient jamais utilisés. Aussi, doit-on éviter, dès l'abord, l'attribution de l'édification de ces "petits réservoirs tardifs" à une période très récente, à savoir le vingtième siècle au moins. Je me dois de remercier ici particulièrement la famille Sassi qui m'a communiqué cette information.

toute vraisemblance, sans "plan d'aménagement" ni sans réflexion concertée[35].

La céramique que nous avons pu recueillir sur le tas au sein du remblai qui remplissait alors les réservoirs ainsi que le vide entre les structures murales de ceux-ci et les extrados des voûtes des citernes longitudinales, était essentiellement constituée d'une poterie commune, parfois de très bonne facture, et de céramiques islamiques émaillées couvrant presque toutes les périodes de l'histoire islamique de la Tunisie, de la période aghlabide à la période husseynite. Pourrait-on, à la lumière de cette céramique, proposer une quelconque hypothèse concernant la date de construction de ces petits édifices hydrauliques? Ça sera, à vrai dire, un peu risqué! L'on peut toutefois se permettre, au préalable, d'avoir une idée sur l'histoire d'occupation humaine de ce lieu[36].

2
La chambre de distribution des eaux

Il est d'usage, lorsqu'il s'agit d'entreprendre, en matière d'histoire et d'archéologie, une étude concernant un monument d'eau, de chercher, au moins de point de vue méthodologique, à déterminer le plan, l'architecture et les matériaux et techniques de construction de ce monument, à résoudre les problèmes que posent éventuellement son système de fonctionnement (ressources et dispositifs de son alimentation en eau, processus de remplissage et de circula-

35. Alors que les extrados des voûtes des citernes longitudinales étaient encore visiblement intacts, on commençait d'abord par tailler les échelons dans la maçonnerie des reins des voûtes correspondantes, et ce, comme nous venons de l'expliquer ci-dessus, afin de faciliter les mouvements de descente et de montée des maçons et maîtres d'œuvres lors de la construction des structures murales des petits réservoirs (piédroits et petits côtés). Une fois la construction de celles-ci terminée et que la couverture voûtée des petits édifices en question est assurée (voûte grossièrement en berceau surbaissée), on passait alors, selon toute vraisemblance, au remblayage systématique du vide subsistant entre les structures murales et les extrados des voûtes des citernes longitudinales jusqu'à comblement total de ceux-ci ainsi que de l'extrados des voûtes des petites citernes. Après avoir nivelé et bien damé la couche de remblai charrié, on passait alors à la construction des maisons et édifices adjacents au sous-sol desquels devaient appartenir les petits réservoirs dont nous parlons. On ne devaient voir alors de ceux-ci que l'orifice du puisard.

36. L'étude de la ceramique fera l'objet d'une publication à part.

tion de celle-ci, dispositifs de son départ[37], système de contrôle et d'entretien, etc.), à appréhender l'environnement urbain dans lequel il s'intégrait et à reconstituer son histoire[38].

Un rapport préliminaire portant sur le plan d'ensemble et l'architecture du réservoir concerné par la présente étude a été déjà publié[39]; nous venons d'en faire ici un rappel avec quelques mises au point. Dans le présent travail, nous nous proposons, comme nous l'avons déjà annoncé dans le rapport sus indiqué[40], d'esquisser l'étude de l'une des composantes architecturales les plus importantes que nous avons découverte lors d'une fouille que nous y avons effectuée, à savoir la chambre de distribution des eaux.

C'était un sondage, que nous avons pratiqué devant C15 au sein d'un espace demeuré jusque là inexploré (FIG. 1, "S1"), qui a révélé la présence de cette chambre[41].

Limitée à l'ouest par le bout méridional du mur périmétral occidental du réservoir, à l'est par le rein ouest de la voûte de C14, la superficie concernée initialement par le sondage en question empiétait au sud sur l'espace occupé par la partie ouest du compartiment transversal. Elle couvrait ainsi 57 m² environ (9,5×6 m). Du fait que la terre comblait cet espace jusqu'à un niveau un peu plus élevé que celui de la naissance des voûtes des compartiments longitudinaux[42], aucune structure murale apparente ne marquait alors

37. Ces dispositifs sont à déterminer en fonction de la détermination de la destination de l'eau (dispositifs de puisage, d'évacuation, de distribution, etc.).

38. Si l'occasion se présente, l'on pourrait même, au sein de cette étude, procéder par approche comparative qui aiderait éventuellement à établir une typologie concernant les monuments d'eau dans l'antiquité romaine.

39. Cf. *supra* p. 811.

40. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 133, n. 31.

41. Rappelons que, contrairement aux quatorze autres citernes longitudinales, la citerne C15 n'a que 90 m de longueur. De ce fait elle se trouvait, du côté sud, en léger retrait par rapport au tracé du mur périmétral sur lequel s'alignaient les autres citernes, mur qui marquait nettement la séparation entre celles-ci et le compartiment transversal. C'est ce fait, que nous avons trouvé un peu curieux, qui nous a incité, entre autres, à pratiquer le sondage "S1" sus indiqué en cet endroit là qui, selon les relevés préliminaires que nous avons pris concernant le plan d'ensemble du réservoir, préludait à la découverte de la chambre ou du canal de départ des eaux. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 133, n. 28.

42. C'était le cas, du reste, de la plupart des citernes longitudinales ainsi que de celui du compartiment transversal. Certaines citernes, celles qui constituaient notamment la partie orientale du réservoir, se trouvaient, à la date du déroulement de notre fouille, complètement emplies de terre.

la séparation entre C15 et le compartiment transversal et, de ce fait, l'on ne savait pas, avec certitude, où s'arrêtait, de ce côté-là, C15. Certains l'ont fait arbitrairement aligner sur le tracé du reste des citernes qui formaient le réservoir[43]. Mais la fouille que nous avons entreprise, et qui s'est déroulée du 14 mars au 20 septembre 2000, a abouti à la mise au jour, au sein de cet espace justement, des vestiges de la chambre de distribution des eaux du réservoir[44]. La terre de remplissage exhumée de cette chambre a livré un mobilier archéologique riche, divers et varié. Des vestiges d'un four à chaux et d'une sépulture, découverts lors du vidage de la chambre, ont permis de déceler, au sein de la terre de remplissage, des horizons chronologiques assez bien distincts. Noud ferons état, ci-après, des objets les plus représentatifs de ce mobilier ainsi que des vestiges des différentes structures que nous avons découvertes au sein de la chambre. Un catalogue consacré au matériel céramique fera l'objet d'une publication ultérieure[45].

Voyons d'abord l'architecture, les matériaux et techniques de construction de la chambre.

2.1. Architecture, matériaux et techniques de construction

2.1.1. *Plan d'ensemble*

On accédait à la chambre à partir du compartiment transversal, par une porte de 1 m de largeur environ, qui paraît avoir été aménagée dans la partie ouest du mur qui formait le côté sud de la pièce. De cette porte, il n'a subsisté que les substructions du pié-

43. Et ce, tel que l'a représenté Jacques Vérité (*Le site de Malga*, cit., p. 42, fig. 1), suivi par Andrew Wilson (*Water supply*, cit., p. 75, fig. 7).

44. Que l'on nous permette de réitérer ici nos remerciements les plus sincères à tous les étudiants, techniciens et ouvriers qui ont participé à cette fouille et qui, avec ferveur et abnégation, nous ont été d'un grand apport. Nous nous devons également de témoigner toute notre reconnaissance à notre collègue et ami Hichem Ksouri, architecte, qui nous a généreusement autorisé d'utiliser et de publier au sein du présent travail les plans et photos auxquels nous avons pris soin d'apporter la mention "H. Ksouri".

45. C'est à Mlle Naouel Selmi, qui avait activement participé à l'étude de ce matériel, que nous avons confié l'élaboration de ce catalogue. Après avoir soutenu deux mémoires, de Maîtrise et de DEA (Master) en céramologie, elle est en train de préparer actuellement une thèse de doctorat sous la direction de notre collègue Habib Ben Younès, Directeur de Recherches à l'Institut National du Patrimoine (Tunisie).

droit est et une dalle calcaire de 0,95 m de long sur 0,42 m de large, disposée en guise de seuil; le piédroit ouest de la porte paraît avoir fait corps avec le bout méridional du mur périmétral occidental du réservoir qui formait, par la même occasion, le côté ouest de la chambre (FIG. 5).

Couvrant intérieurement une superficie de 30 m² environ (un rectangle de 7,60 m est-ouest sur 4 m nord-sud), la chambre était formée de deux niveaux: un niveau supérieur qui était, semble-t-il, de plain-pied avec le sol du compartiment transversal, et un niveau inférieur dont le sol, se situant à 4 m plus bas, se trouvait au même niveau que celui du sol des citernes longitudinales (FIGS. 5-6).

Les deux niveaux étaient reliés entre eux par un escalier droit à retour, disposé en angle droit (FIGS. 5 et 7). Sept marches, dont cinq gardent encore, à la date de leur mise au jour par la fouille, leur revêtement en dalles soigneusement taillées dans le calcaire, constituaient la partie inférieure de cet escalier; elles reposaient sur un massif de maçonnerie et avaient chacune 0,28 m de foulée, 0,17 m de hauteur (contre-marche) et 1,25 m de longueur (FIG. 7).

Portée par une voûte en demi berceau (plate-bande rampante), la partie supérieure de l'escalier, ouverte à droite, était accolée, à gauche, au mur qui formait le côté sud de la chambre. Elle était constituée d'une dizaine de marches qui avaient toutes disparues. Nous supposons qu'elles avaient les mêmes dimensions que les marches de la partie inférieure de l'escalier.

Entre les deux parties de l'escalier en question, se déployait, au pied du mur qui formait le côté est de la chambre, une volée de 2,50 m de longueur (nord-sud) sur plus de 1,25 m de largeur. Son sol, constitué de béton de blocage, massif et compacte, était également revêtu de dalles calcaires, de couleur blanc beige, dont il ne subsiste que deux à l'angle sud-est de la volée[46]. Elles ont chacune 0,75 m de largeur et 0,19 m d'épaisseur; leur longueur varie entre 0,85 m et 1,20 m.

La dernière marche de la partie supérieure de l'escalier (la marche palière) donnait sur un palier qui, disposé en U tourné vers l'est, entourait le jour de l'escalier en se déployant le long des murs qui formaient les côtés ouest, nord et la partie du côté sud non intégrée dans la cage de l'escalier (FIG. 5). L'aménagement de

46. Ces dalles étaient taillées dans le même calcaire que celui dans lequel étaient taillées les dalles qui revêtent les cinq marches de la partie inférieure de l'escalier.

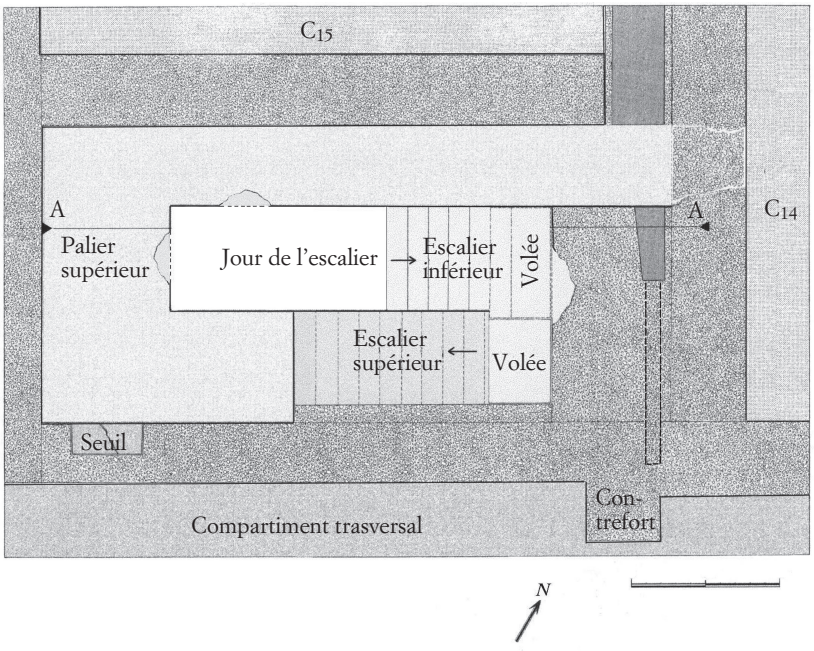


Fig. 5: Chambre de distribution des eaux, vue en plan, niveau ø m (H. Baklouti).

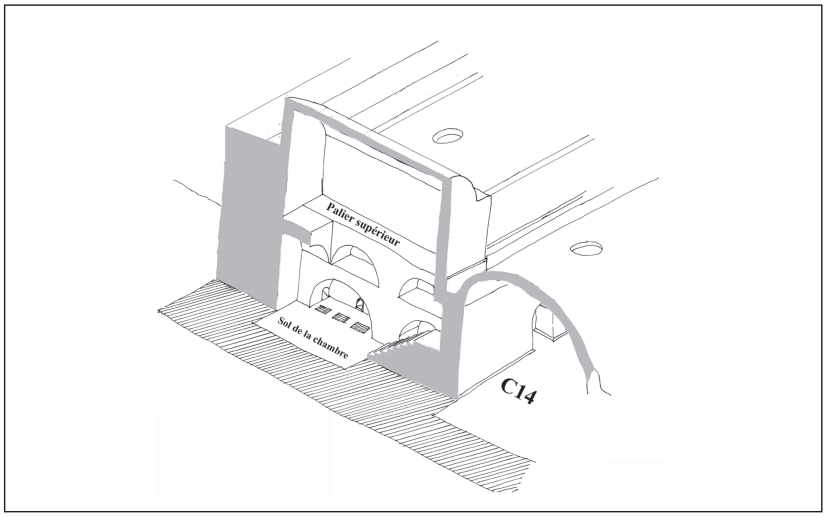


Fig. 6: Chambre de distribution des eaux, essai de reconstitution axonométrique en coupe (H. Baklouti et H. Ksouri).

ce palier était vraisemblablement conçu dans le but de rendre plus aisée l'exécution des travaux de construction et d'entretien des parties supérieures des parois de la chambre ainsi que ceux qui concernaient la toiture dont elle devait être dotée[47].

Ayant en moyenne 1,30 m de largeur, le palier du niveau supérieur de la chambre était porté, au sud, par la même voûte en demi berceau qui portait la partie supérieure de l'escalier[48]; à l'ouest, par une voûte en berceau plein cintre surhaussée[49], accolée au mur qui formait le côté ouest du niveau inférieur de la chambre[50]; au nord, par quatre petites voûtes en berceau disposées horizontalement sur deux rangées, deux en haut et deux en bas (FIG. 8).

Les deux voûtes inférieures de la paroi nord, relativement plus grandes et légèrement surhaussées, sont espacées l'une de l'autre de plus d'un mètre, et profondes, chacune, de 0,90 m environ (vers l'intérieur, sous l'intrados). C'était au fond de la voûte inférieure occidentale qu'ont été mises au jour par la fouille aussi bien la porte de communication entre C15 et la chambre que la bouche du canal de départ des eaux dont il sera question un peu plus loin (FIG. 8)[51].

En plein cintre, les deux petites voûtes de la rangée supérieure sont distantes, l'une de l'autre, d'un demi mètre et profondes de 0,90 m environ chacune. Telles qu'elles se présentent, ces deux petites voûtes ont l'aspect de deux petites niches où l'on avait peut-être déposé des figurines ou des statuettes de Nymphes, sachant que la chambre, en tant que point de départ des eaux, pourrait être assimilée à une "source (*fons*, *lacus*)" et acquérir, de ce fait, une fonction rituelle qui l'assimilait à un *Nympheum*.

Outre qu'elles formaient la paroi nord du niveau inférieur de la chambre et qu'elles servaient de voûtes porteuses au palier supérieur, ces quatre petites voûtes constituaient également l'ossature d'un contre-mur[52], de 1,10 m de largeur, qu'on avait pris soin de construire lors de l'édification de la chambre. Celui-ci devait don-

47. C'est dans ce sens que ce palier pourrait être considéré comme étant un "palier de service".

48. Portée = 6 m; flèche = 2,25 m.

49. Portée = 2 m; flèche = 1,30 m.

50. Celui-la même qui constituait la partie inférieure, enfouie sous terre, du bout méridional du mur périmétral ouest du réservoir (2,30 m de largeur environ).

51. Cf. page suivante.

52. C'était le droit de ce mur qui constituait, par la même occasion, le sol du palier qui longeait la paroi septentrionale de la chambre.



Fig. 7: Chambre de distribution des eaux, voûtes de la paroi septentrionale et escalier (H. Baklouti).

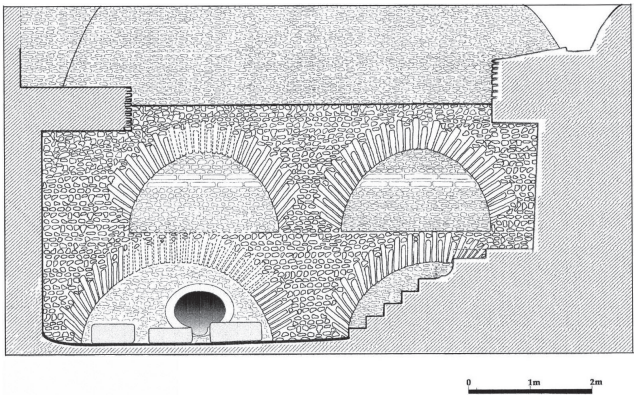


Fig. 8: Chambre de distribution des eaux, coupe longitudinale A-A (H. Baklouti).

ner plus de forces au mur mitoyen qui formait le petit côté sud de C15 afin d'assurer une meilleure résistance à la forte pression exercée par le poids de l'énorme volume d'eau contenu dans le réservoir et qu'il incombait justement à C15 de faire partir à travers la chambre de distribution des eaux.

En effet, au fond de la voûte occidentale de la rangée inférieure, dans sa partie est, la fouille a mis au jour la porte de communication qui établissait le lien entre C15 et la chambre de distribution des eaux. De face, cette porte a une forme grossièrement circulaire, de 1,25 m environ de diamètre. Elle a l'air plutôt d'un trou que d'une porte initialement conçue comme celles qui avaient été aménagées dans les murs de refend des compartiments longitudinaux. À sa base, qui est légèrement plus élevée par rapport au niveau du sol de la chambre, était ménagée une petite rigole en terre cuite, de 0,25 m de large et 0,15 m de profondeur (FIGS. 8-10).

La fouille a également mis au jour, à l'intérieur de la même voûte, dans son rein occidental, la bouche du canal de départ des eaux (*specus*). Construit en blocage et couvert d'une voûte en berceau légèrement surbaissée (0,35 m de flèche), ce canal, d'allure monumentale, avait intérieurement 0,75 m environ de largeur et 1 m environ de hauteur (voûte incluse). Au sein de son sol, qui est incliné en pente douce vers l'intérieur, était creusé, au milieu, un caniveau galvanisé en terre cuite, long de 0,85 m, large de 0,13 m et profond de 0,06 m (caniveau de filtration). Dans la paroi de son piédroit septentrional, était également taillée, de bas en haut, une rainure longue de 0,64 m, large de 0,10 m et profonde de 0,05 m. Cette rainure devait vraisemblablement servir de coulisse à une dalle de fermeture qui était disposée en vanne (FIG. 9).

Sur le tracé de la portée de cette voûte, étaient disposés horizontalement, à intervalles d'une trentaine de centimètres, trois grands blocs de pierre, taillés dans le calcaire dur[53]. Deux de ces blocs sont encore en place à la date de leur mise au jour par la fouille; du troisième, il ne reste que les traces de son emplacement (FIG. 9). Dans la face postérieure du premier bloc (du côté de l'ouest), on voit la rainure qui constituait le pendant de celle que nous avons relevé dans la paroi d'en face, à l'entrée du canal et qui, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, servait de coulisse à une vanne. Ce même bloc paraît avoir servi de "socle" à un muret en petit appareil dont

53. Ces blocs ont, en moyenne, 0,60 m de longueur, 0,50 m de largeur et 0,30 m de hauteur.

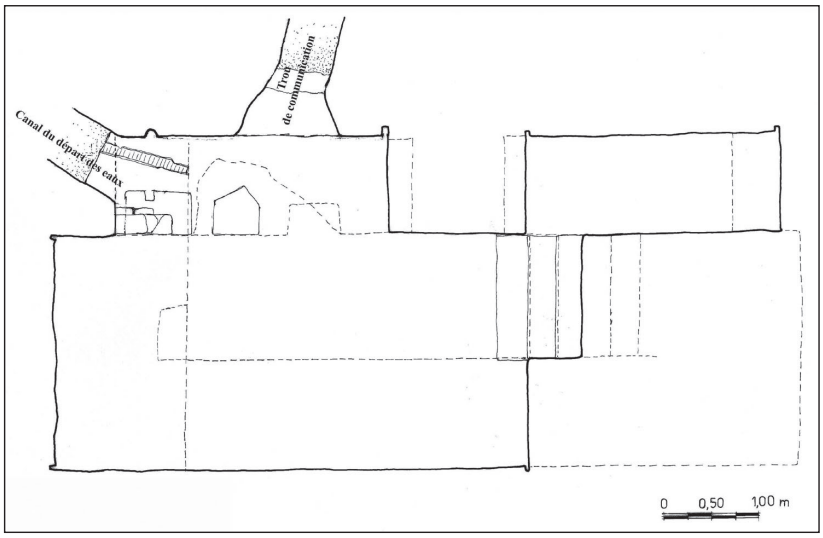


Fig. 9: Chambre de distribution des eaux, vue en plan, niveaux –4 m (H. Baklouti et H. Ksouri).

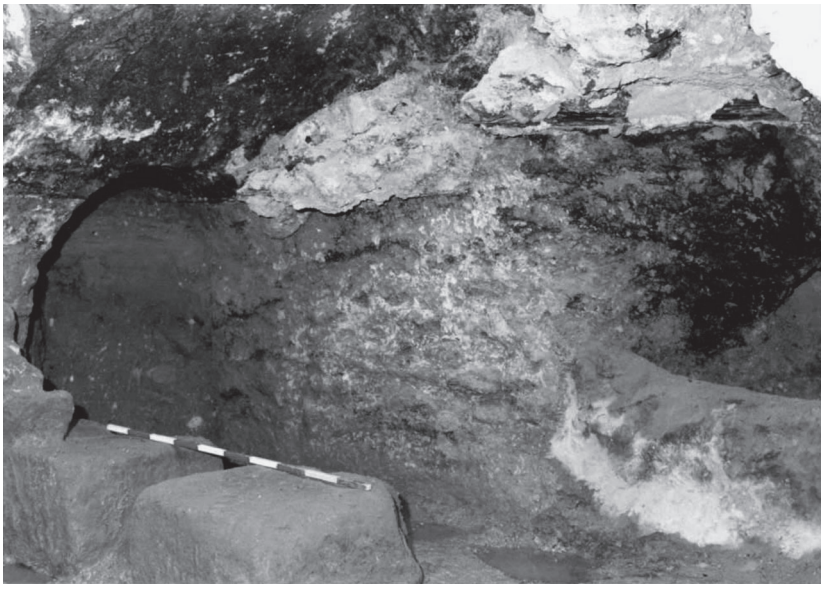


Fig. 10: Chambre de distribution des eaux, trou (porte) de communication avec C15 et départ du canal de distribution (à l'angle, en biais) (H. Baklouti).

seuls quelques moellons, disposés en trois assises jusqu'à hauteur du canal, ont subsisté. Il paraît que ce muret était aménagé en guise d'"œillère de protection" à l'entrée du canal.

Aucun liant ne paraît avoir lié les trois blocs de pierre au sol sur lequel ils avaient été posés. Vu leur disposition, leurs dimensions relativement importantes et le matériau dur et lourd dans lequel ils avaient été taillés, il est fort probable que ces blocs constituaient un dispositif d'amortissement qu'on a voulu opposer au choc de l'eau qui, jaillissant en force de C15 à travers la porte de communication, devait vraisemblablement se déployer sur la surface de la chambre avant d'aller s'engouffrer dans le canal de départ des eaux.

C'était une voûte en berceau qui constituait également l'ossature du mur qui formait le côté est de la chambre (FIG. 7)[54]. Comme dans la paroi nord, il s'agissait, là aussi, d'un contre-mur, de 0,75 m de largeur, qu'on avait accolé au mur de refend massif qui assurait la séparation entre la chambre et C14, et, par là même, entre C14 et C15. Or, si la construction du contre-mur massif de la paroi nord était rendu nécessaire pour parer notamment aux grands risques que pourrait sérieusement représenter la pression de l'eau, l'on aurait pu faire l'économie de la construction du contre-mur du côté est de la chambre en se contentant du mur de refend, assez large et consistant (plus de 1,50 m de largeur), pour parer aux risques, relativement moindres, de la pression latérale exercée par l'eau contenue dans C14.

À bien regarder, nous constatons que, dans sa partie supérieure, juste au-dessus de la tête de voûte, le blocage dont était fait le contre-mur en question, présente les signes d'une structure murale démolie (FIG. 12). C'est que ce blocage aurait constitué le soubassement d'une structure murale construite en élévation et dont la voûte, qui formait l'ossature de la paroi est de la chambre dans son niveau inférieur, lui servait de support ("voûte porteuse"). Cette hypothèse est d'autant plus plausible que la chambre, telle qu'elle se présente, ne pouvait pas rester, à priori, sans couverture. Celle-ci devait être, de par son élévation (par rapport au niveau du palier supérieur de la chambre), au moins à hauteur d'homme[55].

54. C'était une voûte en berceau surbaissée, ayant 2,60 m de portée, 0,90 m de flèche et 0,75 m de profondeur (vers l'intérieur, sous l'intrados).

55. C'est-à-dire à hauteur de la porte d'entrée de la chambre aménagée de plain-pied avec le sol du compartiment transversal. Cf. *supra*, p. 823-4.

Et, s'il est permis de supposer qu'elle s'appuyait sur la voûte de C15, du côté nord[56], et sur les murs en élévation de la chambre des côtés ouest et sud[57], il devait y avoir, selon toute logique, une structure murale en élévation qui devait, du côté est, lui servir également d'appui (FIGS. 6 et 11).

Par ailleurs, par la construction de ce mur, il paraît que l'on avait bien pris soin de préserver, autant que possible, l'interstice qui devait exister entre les extrados des voûtes de C15 et C14, et ce, à l'instar des interstices que nous avons relevés entre les extrados des autres compartiments longitudinaux[58].

En effet, l'interstice qui est mis au jour par la fouille, sur le droit du mur de refend qui sépare la chambre de C14 et auquel était accolé le contre-mur voûté dont il est question, n'est large que d'une trentaine de centimètres, alors qu'il est généralement d'une soixantaine de centimètres de largeur pour ceux des citernes longitudinales (FIGS. 5 et 12). Le mortier hydraulique en *opus signinum* qui revêtait son sol présente quelques différences quant à sa composition et au soin apporté à son application. Alors que le revêtement du sol des "interstices" des citernes longitudinales, d'une dizaine de centimètres d'épaisseur, présente visiblement deux couches grossièrement constituées de gros tuileaux et de gravillons noyés dans de la chaux grasse[59], le revêtement du sol de l'"inters-

56. Et ce, à l'instar de la voûte du compartiment transversal qui s'appuyait sur l'extrados des voûtes des citernes longitudinales.

57. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, le mur qui formait le côté ouest de la chambre n'était autre, en bonne partie, que le bout méridional du mur périmétral ouest du monument hydraulique. Le droit du mur en élévation qui formait le côté sud de la chambre devait en même temps servir, quant à lui, de point d'appui et à la couverture de la chambre elle-même et, dans sa moitié sud, à la voûte du compartiment transversal. Et si le niveau de la couverture de la chambre devait impérativement être plus élevé que celui de la voûte de C15, l'on se permet de supposer qu'il pourrait avoir été au même niveau que celui de la voûte du compartiment transversal.

58. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 136. Cet "interstice" qu'on avait pris soin de préserver en réduisant sa largeur, pourrait n'avoir été, à l'origine, que celui-là même qui préexistait déjà entre C15 et C14 avant la construction, en surélévation, du mur est de la chambre, et ce, dans le cas où l'on suppose, à priori, que l'aménagement de celle-ci date d'une période postérieure à celle de l'édification des quinze citernes longitudinales. Nous verrons, ci-après, que l'examen des matériaux et techniques de construction des structures murales de la chambre, particulièrement ceux du mur qui forme le côté sud de celle-ci, plaident en faveur de cette chronologie relative.

59. Ces deux couches appartenaient, paraît-il, à deux périodes différentes. Cf. VÉRITÉ, *Le site de Malga*, cit., p. 44; BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 134-5, figs. 15-16.

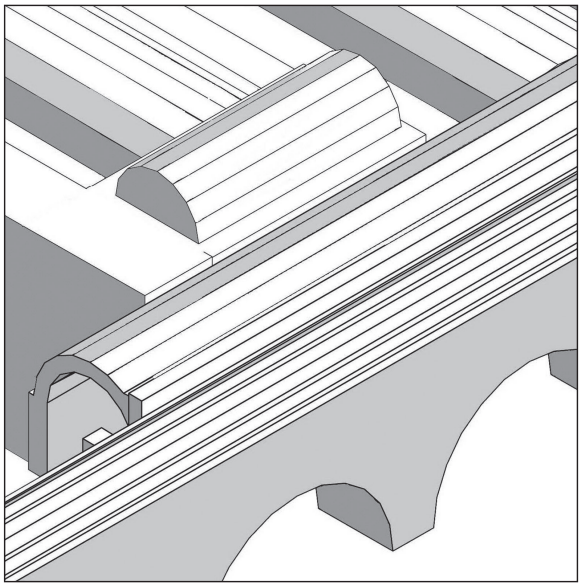


Fig. 11: Citernes de la Malga à Carthage, essai de reconstitution axonométrique du dernier état (avec l'adjonction du compartiment transversal, la construction de la chambre de distribution des eaux et de l'aqueduc de Carthage) (H. Baklouti et H. Ksouri).



Fig. 12: Chambre de distribution des eaux au commencement de la fouille (H. Baklouti).



Fig. 13: Citernes de la Malga, petits escaliers de service entre les extrados des voûtes (H. Baklouti).

tice" entre la chambre et C14, de moindre épaisseur, est fait d'une seule couche constituée de trois niveaux: d'un crépis à prédominance de gravillons, d'un niveau médian à prédominance de tuileaux, et d'un lissage à prédominance de chaux grasse et de pisée de poterie. Les deux bordures de l'"interstice" étaient renforcées de congés en "quart de rond".

A l'extrémité sud de cet "interstice", on voit l'orifice de ce tube de terre cuite dont des similaires ont été relevés à l'extrémité méridionale des "interstices" de plusieurs autres citernes longitudinales et qui, encastrés longitudinalement dans des murs massifs en blocage, de 2,5 m de largeur, donnaient sur le compartiment transversal[60]. For-

60. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 136 et figs. 21-22.

mant le soubassement des petits escaliers de service dont nous avons fait état dans notre rapport préliminaire (FIG. 13)[61] et, par là même, servant de soubassements aux structures murales qui remplissaient le vide entre l'extrados des têtes de voûte des citernes longitudinales sur lesquels s'appuyait le rein septentrional de la voûte du compartiment transversal, ces murs massifs ne présentent aucun lien avec la maçonnerie des extrados des voûtes des citernes longitudinales[62]. Ils furent élevés à même la couche de mortier de tuileau qui revêtait ceux-ci. Leurs matériaux et techniques de construction étant, à vue d'œil, vraisemblablement identiques à ceux utilisés dans la construction des structures murales du compartiment transversal (blocage de gros moellons avec un mortier fait de sable jaune oranger non tamisé et de chaux souffrant d'un mauvais malaxage), il est possible qu'ils en faisaient partie intégrante et que leur construction, ainsi que l'aménagement des tubes de terre cuite que nous venons de mentionner, datent, selon toute vraisemblance, de l'édification de ce compartiment[63].

Tel que la situation se présente, l'on peut supposer que la chambre de distribution des eaux était couverte d'une voûte en berceau coffrée sur banches[64], disposée dans le sens transversal par rapport à la voûte de C15 dont l'extrados devait servir de point d'appui au rein septentrional de cette voûte (FIGS. 6 et 11).

61. *Ibid.*, p. 136, figs. 20-21. C'était la différence de niveaux, assez importante, entre, d'une part la clé des voûtes des citernes longitudinales et le sol du droit des murs de refend qui les séparaient (plus de 2,5 m) et, d'autre part, entre celui-ci et la clé de la voûte du compartiment transversal (plus 3,5 m), qui rendit vraisemblablement nécessaire l'aménagement de ces "degrés", et ce, pour les besoins des travaux d'entretien périodiques de l'édifice hydraulique. Par ailleurs, ces "degrés" auraient facilité, peu après, et pour les mêmes besoins, l'accès au canal du tronçon du grand aqueduc, et ce, à travers l'extrados de la voûte du compartiment transversal. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 136, figs. 20-22, 27.

62. Cf. *supra*, p. 814-5.

63. À propos de la datation de la construction du compartiment transversal: cf. *supra*, p. 815-6.

64. En effet, très riche en moellons et en gros blocs de maçonnerie en blocage, le remplissage de la chambre n'a révélé aucune présence de tuiles ni de ces tubes de terre cuite ("fusées de céramique" ou "tubes d'emboîtement") qu'on utilisait également comme matériau de couvrement ou de coffrage.

2.1.2. *Matériaux et techniques de construction*

Toutes les structures murales de la chambre étaient faites d'un noyau de blocage paré de moellons assez bien équarris, disposés en assises régulières (*opus caementicium)*. Les contre-murs qui formaient les deux parois nord et est étaient cependant renforcées de deux rangées d'arases superposées, constituées de dalles calcaires oblongues, soigneusement équarris, ayant chacune une vingtaine de centimètres d'épaisseur et une soixantaine de centimètres de longueur (FIGS. 7-8)[65].

Les sols, aussi bien ceux de la volée de l'escalier et du palier supérieur que celui de la chambre elle-même, étaient faits d'un béton de blocage très épais, de même texture que celui qui constituait le noyau des structures murales. Comme nous l'avons indiqué plus haut[66], des dalles taillées dans le calcaire, similaires à celles qui revêtaient les marches de l'escalier, devaient couvrir le sol de la volée ainsi que celui du palier supérieur. Le sol de la chambre, légèrement curviligne, était revêtu d'une couche de mortier de tuileau d'une dizaine de centimètres d'épaisseur sur laquelle étaient venues s'accumuler plusieurs couches de chaux grasse pure, dure et compacte. Il présentait une pente de 0,06 m/m vers le centre et, de là, vers le canal de départ des eaux (FIG. 8)[67].

Les voûtes avaient été coffrées sur banches dont les traces sont encore nettement lisibles[68]; leurs têtes étaient soigneusement clavées de voussoirs taillés indistinctement, les uns dans le calcaire, les autres dans le grès[69]. C'étaient des claveaux extradossés pour les voûtes des parois sud et est de la chambre, et disposés "en tas de charge" pour celles des parois nord et ouest. L'on doit remarquer cependant que, à la date de leur mise au jour par la fouille,

65. Ces arases, dont la présence n'a été relevée que dans les contre-murs qui formaient les parois nord et est de la chambre, pourraient-elles servir d'éléments de chronologie relative pour indiquer la postériorité de la construction de ceux-ci par rapport à la construction des murs qui en formaient les parois sud et ouest?

66. Cf. *supra*, p. 824.

67. En effet, si au pied des parois sud, est et ouest le sol de la chambre est à 3,95 m de profondeur par rapport au niveau du sol du palier supérieur, il se trouve à 4,10 m de profondeur au milieu de la chambre et à 4,15 m à la base du canal.

68. Ces banches avaient 0,21 m de largeur, 0,90 m environ de longueur et 0,02 m d'épaisseur.

69. Ils ont chacun 0,50 m de long environ sur 0,35 m de large et 0,07 m d'épaisseur.

ces têtes de voûte ont perdu bon nombre de leurs claveaux, ainsi qu'une bonne partie des assises de moellons équarris qui se situaient juste au-dessus. Et ce ne sont curieusement que les voussoirs et les assises de moellons qui se situaient dans la partie supérieure des deux petites voûtes occidentales de la paroi nord ainsi que dans la partie supérieure des voûtes des parois est et ouest, qui ont disparu[70]. On dirait qu'ils avaient été intentionnellement arrachés pour obtenir, dans le sens vertical, des cavités de 0,70 m à 0,80 m de largeur et 0,75 m environ de profondeur. L'on donnera ci-après une explication du contexte dans lequel ces "cassures" avaient été effectuées[71].

Contrairement au mortier qui était utilisé dans la maçonnerie des compartiments longitudinaux et qui était fait de chaux grasse et de sable gris, riche de petits grains cristallins noirs[72], celui qu'on avait utilisé dans la maçonnerie des structures murales nord, est et ouest de la chambre était fait d'un mélange vraisemblablement identique à celui utilisé dans la maçonnerie du tronçon de l'aqueduc de Carthage qui passe par les citernes de la Malga, à savoir un mélange de sable jaune oranger, non tamisé, et de chaux souffrant d'un mauvais malaxage[73].

Vue de l'intérieur de la chambre, la structure murale qui formait le côté sud de celle-ci et à laquelle était accolée la partie supérieure de l'escalier, présente cependant quelques particularités. En effet, elle était constituée de deux murs superposés: d'un mur supérieur de 0,75 m de largeur qui n'est conservé que jusqu'à 0,70 m environ de hauteur par rapport au niveau du sol du compartiment transversal, et d'un mur sous-jacent dont la largeur déborde d'une vingtaine de centimètres celle du mur qui s'élevait au-dessus et dont l'arasement au niveau de la ligne de reprise des travaux était incliné vers le bas.

Bien que de même technique de construction (en *opus caemen-*

70. Alors que les claveaux des deux petites voûtes orientales de la paroi nord ainsi que ceux de la voûte porteuse de l'escalier dans la paroi sud, ont demeuré intactes.

71. Cf. *infra*, p. 839-40 et 845-6.

72. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 137 et n. 61.

73. À vraie dire, il n'est pas très facile, à vue d'œil, de faire la distinction entre le mortier de chaux qui avait été utilisé dans la maçonnerie du compartiment transversal et celui qui avait été utilisé dans la maçonnerie du tronçon de l'aqueduc qui passait par les citernes de la Malga. Tous les deux avaient pratiquement les mêmes propriétés, sauf que la proportion de chaux utilisée dans le mortier du tronçon de l'aqueduc nous a paru légèrement plus importante.

ticium), l'agencement des assises de moellons qui constituent le parement des deux murs ainsi que la texture du mortier utilisé dans leurs maçonneries présentent cependant quelques différences bien visibles à l'œil nu. En effet, tandis que la maçonnerie du mur en surélévation se trouve en parfaite conformité avec celle de toutes les autres structures murales de la chambre, que ce soit de par l'agencement des moellons de son parement ou de par la texture de son mortier, les moellons qui constituaient le parement du mur sous-jacent sont, pour le moins qu'on puisse dire, sensiblement moins bien équarris et le mortier de chaux avec lequel ils avaient été liés présente une texture plutôt identique à celle qui caractérise le mortier de la maçonnerie des murs périmétraux du réservoir et celui des contreforts qui les soutenaient[74]. Cela sous-entend, à priori, que les deux murs appartenaient à deux périodes différentes. Le mur sous-jacent étant forcément plus ancien que celui qui était venu s'élever sur lui, il aurait fait partie du mur périmétral sud du réservoir et, de ce fait, il aurait constitué le mur qui formait le petit côté sud de C15 en une période où la chambre de distribution des eaux, telle qu'elle est mise au jour par la fouille, n'était pas encore aménagée[75]. Par ailleurs, une tranchée que nous avons ouverte à l'intérieur du compartiment transversal, au pied du mur en surélévation, a permis de constater que le mur sous-jacent, qui a un peu plus de 1 m de largeur[76], s'alignait effectivement sur le tracé du mur périmétral sud du réservoir et sur lequel s'alignaient les quatorze autres compartiments longitudinaux, situés à l'est de C15; le mur en surélévation se trouvait, par contre, en position rentrante de 0,20 m environ par rapport à celui-ci[77].

Hormis les traces de mortier de tuileau que nous avons relevées à l'entrée du canal du départ des eaux et dont étaient revêtus certainement les parois et le sol de celui-ci[78], aucune présence de mortier hydraulique n'a été constatée sur les parois des structures

74. Il s'agit d'un mélange de chaux grasse et de sable jaune assez fin, relativement mieux malaxé.

75. Cela suppose que la chambre aurait été donc construite aux dépens de la partie méridionale de C15, qu'on avait alors démoli.

76. C'est-à-dire la même largeur que le mur périmétral sud du réservoir.

77. Bien que peu déterminant comme argument, cela pourrait servir également d'indice qui atteste la postériorité de l'aménagement de la chambre de distribution des eaux par rapport aux compartiments longitudinaux.

78. Ce mortier de tuileau était de même texture, paraît-t-il, que celui qui revêtait le sol de l'"interstice" entre la chambre et C14. Cf. *supra*, p. 831.

murales de la chambre. Seule une épaisse couche d'enduit de chaux grasse pure et dure (chaux hydraulique) revêtait encore les parois des murs sud et ouest, sous les voûtes, jusqu'à 1,50 m environ de hauteur. Des traces éparses du même enduit sont relevées également au niveau de l'intrados de la voûte porteuse de l'escalier. Mais étant donné que rien de tel n'a été relevé ailleurs, nous ne saurions affirmer que toutes les parois de la chambre en étaient revêtues, et ce, notamment pour ce qui est des parois des murs nord et ouest qui paraissent avoir été sensiblement affectées par le feu d'un four à chaux qu'on était venu aménager ultérieurement dans la chambre, en une période où les citernes de la Malga avaient certainement cessé de fonctionner en tant que telles et où elles étaient entrées dans un long cycle d'abandon attesté par des vestiges d'utilisation ultérieure que nous avons découverts et par des couches de terre de comblement que nous avons dégagées[79].

2.2. Remplissage et vestiges d'utilisation ultérieure

Comme nous l'avons indiqué plus haut[80], la terre de remplissage de la chambre de distribution des eaux des citernes de la Malga comportait deux grandes unités: de grosses couches de remblais et des vestiges d'un four à chaux (ainsi que d'une sépulture) qui marquent l'état de désaffectation de la chambre après qu'elle eut cessé de fonctionner en tant que monument d'eau.

L'étude de ces vestiges et du mobilier archéologique contenu dans le remplissage a permis de déceler trois niveaux différents de remblai sans que la nature de la terre ne changeât pour autant d'une façon systématique. Ces trois niveaux se révèlent d'une semblable richesse et d'une égale variété en matériel archéologique. Cependant, chacun de ces niveaux paraît présenter un certain nombre de caractéristiques propres.

2.2.1. *Le contenu des trois couches de remblai*

Il n'est pas toujours aisé de pouvoir déterminer, au sein d'un remplissage, des couches bien distinctes et des niveaux bien délimités, surtout lorsqu'on se trouve, comme dans notre cas, en présence

79. Cf. *supra*, p. 823 et ce qui va suivre.
80. *Ibid.*

d'une terre dont la nature est quasiment la même du début jusqu'à la fin, et d'un matériel archéologique très entremêlé au sein d'un remblai dense et abondant: la céramique commune, de loin la plus abondante, était essentiellement mêlée de céramiques islamiques émaillées, de céramiques sigillées africaines, de fragments de lampes et d'amphores[81], d'objets de métal ou d'os œuvrés, de plusieurs pièces de monnaie dont rares celles qui sont encore lisibles, de fragments de verre, de vestiges de faune, de fragments d'architecture (fûts de colonne et de colonnettes, pierres de taille, claveaux et fragments de claveaux, fragments de chapiteaux, mortiers hydrauliques, etc.), de fragments d'inscriptions latines et, surtout, d'une quantité énorme de moellons ayant appartenu à des structures murales en *opus caementicium*.

C'est essentiellement grâce à des horizons chronologiques assez bien décelables et à des unités "stratigraphiques" construites (des vestiges d'occupation ultérieure), que nous avons pu distinguer, de haut en bas, quatre couches: une couche superficielle, de période moderne; une couche médiane, de période antique; une couche inférieure, peu épaisse, qui témoignait vraisemblablement de la date d'abandon du monument hydraulique; enfin une pellicule de chaux grasse, vierge de tout mobilier, qui revêtait le sol légèrement curviligne de la chambre.

2.2.2. *Les caractéristiques propres à la couche superficielle*

– *Le mobilier archéologique*. D'un peu plus d'un mètre et demi d'épaisseur, la "couche superficielle" venait juste au-dessous d'une couche de "terre végétale", de 0,30 m environ d'épaisseur, qui s'étendait sur toute la superficie de l'espace concerné par la fouille et que nous avons pris soin de décaper avant d'atteindre le sol maçonné du palier supérieur de la chambre (FIG. 12)[82].

C'est le mobilier attribué à la période islamique qui caractérisait plus particulièrement cette grosse couche. En effet, outre la poterie commune tournée (en très forte densité), la poterie modelée (de gros fragments de braseros de période moderne), les céramiques sigillées africaines et arétines, nous y avons recueilli notam-

81. Les céramiques sigillées, autres qu'africaines, et les céramiques à vernis noir étaient rares.

82. Cf. *supra*, p. 823-4. Ce sol a servi de "niveau zéro" pour les mesures que nous avons prises en profondeur.

ment des tessons de céramiques islamiques émaillées qui datent, les uns du Xe-XIe siècle, les autres du XIe-XIIe siècle, et la plus part de la période moderne (XVIIIe-milieu XXe siècle)[83]. Nous y avons recueilli également deux fourneaux de pipes en forme de "fleur de chardon", attribués à la période turque[84], et notamment trois pièces de monnaie de bronze frappées à Tunis, l'une en l'an 1265 de l'Hégire (1849), au nom du sultan ottoman "Abdulmajid Khan" (1839-1861), l'autre au temps du règne du sultan "Abdulhamid Khan" (1876-1909)[85], la troisième enfin, une pièce de "5 centimes", en l'an 1308 de l'Hégire (1891)[86].

Il est peut-être utile de signaler également la présence, au sein de cette couche, de nombreux morceaux de ce mortier hydraulique caractéristique des "petits réservoirs tardifs" dont nous avons fait état plus haut[87]. Cela laisse entendre que ce remblai date d'une période bien postérieure à la tombée en désuétude des réservoirs en question.

– *La sépulture*. Contrairement à la majeure partie de la superficie concernée par la fouille où, à partir de 1,50 m environ de profondeur, le matériel archéologique qui caractérisait la couche superficielle commençait déjà à faire défaut[88], du côté de la paroi orientale de la chambre, l'épaisseur de cette couche atteignait presque

83. Que notre ami et collègue Adnane Louhichi, Maître de recherche à l'Institut National du Patrimoine (Tunis), trouve ici l'expression de notre profonde gratitude d'avoir bien voulu accepter d'examiner le matériel céramique de la période islamique que nous lui avons montré et de nous avoir communiqué les datations sus indiquées. Au sujet des ces pièces, l'on peut se référer, à titre indicatif, à: A. LOUHICHI, *La céramique fatimide et ziride de Mahdia d'après les fouilles de Qasr Al-Qaïm*, «Africa», XV, 1997, p. 123-38, en part. p. 135, fig. 20; ID., *La céramique islamique de Dougga*, «Africa», XVI, p. 109-27, en part. p. 125, fig. 16; A. DAOULATLI, *Les céramiques de la Kasbah de Tunis*, *Couleurs de Tunisie, 25 siècles de céramique*, Paris 1995, p. 108-9; G. VITELLI, *Islamic Carthage, the archeological, historical and ceramic evidence*, «CEDAC, Carthage Dossier», 2, 1981; A. FERJAOUI, C. TOUIHRI, *Présentation d'un îlot d'habitat médiéval à Jama*, «Africa, Nouvelle série, Séances Scientifiques», III, 2005, p. 87-111, en part., p. 102, pl. 2, n. 1.

84. Cf. J.-P. COQUIN, *Céramiques musulmanes trouvées dans les remparts de Tunis et sur le site de la Malga*, «Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord», 7, 1974, p. 106, pl. XXIII, n. 103.

85. C'était fort probablement Abdulhamid II, fils de Abdulmajid I (Khan).

86. Le diamètre de chacune de ces trois pièces est respectivement de 2,9 cm, 2,2 cm et 2,4 cm.

87. Cf. *supra*, p. 820.

88. C'est-à-dire le matériel céramique émaillé attribué à la période islamique.

les deux mètres. En effet, c'était là qu'on a recueilli, entre autres, les pièces de monnaies de période islamique susmentionnées. À 1,80 m environ de profondeur, on a découvert, sous la voûte qui coiffe la paroi en question[89], un squelette humain allongé sur le dos, la tête au nord, entièrement couvert d'une couche d'argile ocre jaune. Ayant 1,25 m de long et 0,35 m de tour de crâne, ce squelette est vraisemblablement celui d'un enfant qu'on était venu ensevelir en cet endroit, dans une tombe rudimentaire, de 1,50 m de longueur et 0,70 m de largeur.

Cette tombe faisait de la paroi est de la chambre son côté est et, étant située sous la voûte, elle faisait des piédroits de celle-ci ses côtés nord et sud; son côté ouest était vraisemblablement construit de petits moellons liés et revêtu intérieurement d'un mortier d'argile, probablement cette argile même de couleur ocre jaune, qui, cédant à la double pression latérale et verticale du poids de la terre de remplissage d'une part et celui de la terre qui avait servi au remblayage de la tombe d'autre part, s'était ainsi déchargée sur le squelette. Par ailleurs, c'était probablement le creusement de cette tombe qui avait occasionné, de ce côté-là, la disparition des claveaux de la partie supérieure de la tête de la voûte ainsi qu'une bonne partie des assises de moellons équarris qui paraient la paroi, au-dessus des claveaux (FIG. 14)[90].

Aucun mobilier funéraire n'avait été déposé dans la tombe ni aucun matériel archéologique n'y avait été relevé. Seul un morceau de ce mortier hydraulique caractéristique des "petits réservoirs tardifs", recueilli dans la sépulture, laisse entendre que celle ci appartiendrait à une période bien postérieure à celle qui marqua l'état d'abandon des petits réservoirs, voire même légèrement postérieure à la période attestée par la pièce de monnaie de "Abdulmajid Khan" ou celle de "Abdulhamid Khan".

2.2.3. *Les caractéristiques propres à la couche médiane*

– *Le mobilier archéologique*. Dépourvue de céramiques islamiques glaçurées, cette grosse couche, de deux mètres environ d'épaisseur[91], se caractérisait notamment par la prédominance d'une sigillée claire africaine tardive que M.-G. Fulford date du VIe siècle,

89. Au sujet de cette paroi, cf. *supra*, p. 830.
90. Cf. *supra*, p. 830.
91. Cette couche va jusqu'à la profondeur de 3,50 m environ.

voire même de la fin du VIe siècle[92]. Cette céramique se trouvait mêlée à une forte densité de poterie commune, à d'autres tessons de céramiques antiques se situant dans une fourchette chronologique qui va du IIe à la fin du VIIe siècle[93], à des pièces de monnaies de cuivre trop corrodées pour être identifiées, à des particules de charbon, à des os d'animaux divers, pour la plupart calcinés, à des morceaux de ce mortier hydraulique caractéristique des "petits réservoirs tardifs", et, surtout, à une forte concentration de pierres et de fragments d'architecture de toutes sortes dont plusieurs étaient affectées par le feu[94].

Il y avait également, à un niveau qui se situait à 2,40 m environ de profondeur, des blocs entiers de maçonnerie qui avaient appartenu à une construction en *opus caementicium* dont le mortier utilisé comme liant est pratiquement identique à celui qui était utilisé dans la construction des structures murales de la chambre. Il pourrait s'agir de blocs provenant de l'effondrement des niveaux supérieurs des murs de celle-ci.

Au même niveau, s'étalait sur toute la surface occupée par la moitié est de la chambre un pavage rudimentaire fait de moellons disposés sans ordre précis ni liant. Au-dessous, était aménagée, à même les dalles qui revêtaient le sol de la volée, une couche de remblai qui tenait certainement lieu de lit de pose au pavage. À côté de la poterie commune et de la céramique sigillée africaine de la fin du VIe siècle recueillie en grand nombre dans les niveaux supérieurs, nous avons également recueilli au sein de cette couche, relativement bien scellée, de nombreux fragments de cruches bi

92. Il s'agit essentiellement de fragments de cruches bi ansées de différentes tailles, à col tubulaire et à panse globulaire, que nous avons recueilli à profusion dans le remplissage de la chambre, du début jusqu'à la fin. Ces fragments appartenaient à une céramique sigillée africaine tardive connue comme étant une céramique locale, propre au site de Carthage, recueillie dans plusieurs secteurs de celui-ci (secteur des ports, mur de Théodose ...). Cf. particulièrement M.-G. FULFORD, D. P. S. PEACOCK, *Excavations at Carthage: The British Mission. Vol. I, 2. The avenue du Président Habib Bourguiba, Salambo: The Pottery and other Ceramic Objects from the site*, Sheffield 1984, fig. 25, form 1; A. CARANDINI (dir.), *Atlante delle forme ceramiche, I. Ceramica fine romana nel Bacino mediterraneo (medio e tarde impero)*, Roma 1981, p. 117, forme "Atlante": tav. LIII, 8-14.

93. Dont de nombreux fragments de lampes.

94. Les pierres affectées par le feu se situaient particulièrement à l'angle nord-ouest de la superficie concernée par la fouille, au niveau de la voûte occidentale supérieure de la paroi nord de la chambre.

ansées, à pâte fine saumon et à engobe grisâtre beige, portant un décor peint en sépia par bandes. C'est une céramique que M. G. Fulford date de la fin du Ve et du premier tiers du VIe siècle et qui est, pour ainsi dire, conforme au contexte chronologique dans lequel s'intégrait la forme une de Fulford[95]. Cependant, il convient de préciser que c'étaient des tessons de sigillée africaine de la fin du VIIe siècle[96] qui représentaient la céramique la plus récente au sein de cette couche de remblai où, par ailleurs, l'on ne rencontrait plus ces morceaux de mortier hydraulique représentatif des "petits réservoirs tardifs". C'est dire, somme toute, que l'aménagement de ce remblai daterait, selon toute vraisemblance, d'une période bien antérieure à la tombée en ruines des "petits réservoirs tardifs" et postérieure au VIIe siècle, voire au VIIIe siècle[97]. Si l'on considère la datation donnée par la céramique islamique à glaçure la plus ancienne contenue dans le remplissage, l'aménagement de ce pavage ne peut pas être antérieur au Xe-XIe siècle. Cela cadre bien, d'ailleurs, avec l'occupation humaine la plus anciennement attestée à Carthage pendant la période islamique[98].

– *Les vestiges du four à chaux.* À l'ouest, au niveau du retour de l'escalier et sur toute la largeur de celui-ci, le pavage susmentionné était limité par un muret qui était construit en grand appareil (des pierres de remploi taillées dans le grès et liées avec un mortier de chaux) et qui n'était conservé que jusqu'à 1 m environ d'élévation. L'assise de base de ce muret, à moitié engagée dans le pavage, était constituée de trois pierres de tailles accolées en carreau (ayant en moyenne 0,45 m de long, 0,25 m de large et 0,50 m de hauteur) (FIG. 14). Sur cette assise, se dressaient, de part et d'autre, deux chaînes qui étaient formées chacune de deux pierres de tailles superposées, disposées en boutisses dressées et qui étaient accolées, l'une à la paroi nord de la chambre, l'autre à la paroi du pied de la voûte porteuse de l'escalier. Ces pierres étaient liées également, aussi bien les une aux autres qu'aux parois auxquelles

95. M.-G. FULFORD, *The Coarse (Kitchen and domestic) and Painted Wares*, dans FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., p. 225-8; M. BONIFAY, *La villa romaine de Demna-Wedi Arremel. Observations céramologiques préliminaires*, «Africa, Nouvelle série, Séances Scientifiques», III, 2005, p. 79-86, fig. 38, n°s 17-19.

96. HAYES, *Late Roman Pottery*, cit., p. 160-71, forms 104-106.

97. L'on sait que la céramique du VIIIe siècle en Tunisie (de période islamique) pose encore des problémes d'identification. Voir, entre autres, à ce propos, A. LOUHICHI, *La céramique islamique de Dougga*, «Africa», XVI, p. 109-27, en part. p. 111.

98. Cf. LADJIMI SEBAÏ, *Byrsa*, cit., p. 263-7, en part. p. 264.

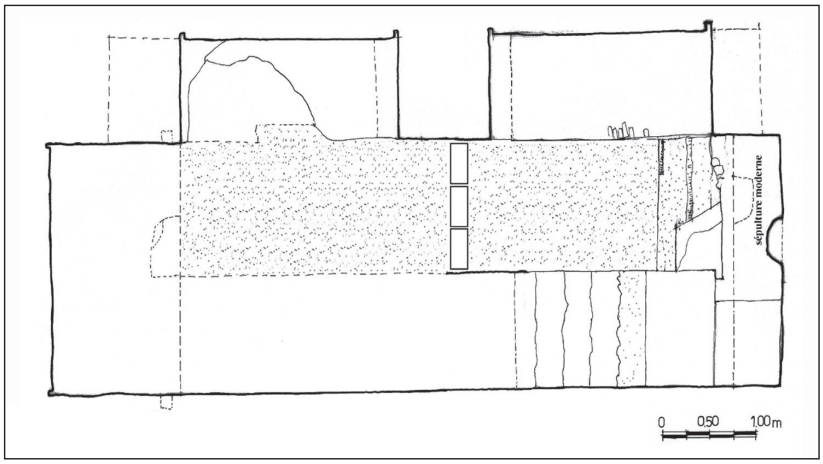


Fig. 14: Chambre de distribution des eaux, plan de situation des vestiges d'utilisation ultérieure (four à chaux et sépulture) niveau –1,80 m (H. Baklouti et H. Ksouri).

elles étaient accolées, avec un mortier de chaux. Une pierre disposée en guise de linteau joignait les deux chaînes. L'ensemble constituait vraisemblablement le soubassement d'une structure murale au milieu de laquelle on avait pris soin de ménager une "petite porte", de 0,50 m de large et 0,70 m environ de hauteur.

Au-delà de ce muret, toute la surface occupée par la moitié ouest de la chambre était particulièrement emplie, jusqu'à 3,50 m environ de profondeur, d'une quantité encore beaucoup plus grande de pierres et fragments d'architecture. Plus on progressait vers l'ouest de la chambre, plus les pierres devenaient amassées et compactes, et plus elles étaient fortement affectées par le feu, voire même complètement calcinées. Comme nous l'avons indiqué plus haut, il y en avait de tout: des pierres de taille en grès et en calcaire, des claveaux et des fragments de claveaux, des fragments de chapiteaux en calcaire, des fûts de colonnes et de colonnettes en marbre blanc, des blocs de mortier de tuileau, des blocs de maçonnerie en *opus caementicium*, des blocs de pavements en *opus tessellatum*, des tubes et fragments de tubes de terre cuite (en petit nombre), des os d'animaux, des coquillages, de petits morceaux de charbon de bois, des résidus de cendre, etc.[99]. Ayant été fortement affectées par la cha-

99. Nous avons également recueilli, mêlés à ces pierres, de la poterie commune

leur, de nombreuses pierres calcaires étaient passées à l'état de chaux vive. Les pierres de parement des parois des deux voûtes occidentales de la paroi nord de la chambre ainsi que celles de la paroi ouest, étaient, pour ainsi dire, fortement consumées par le feu et entièrement noircies par la fumée (FIG. 10).

Ont été également recueillis au sein de cet amas de pierres calcinées, des morceaux de mortier hydraulique caractéristique des "petits réservoirs", des tessons de poterie commune et de céramiques antiques appartenant aux mêmes types mentionnés ci-dessus, de nombreux fragments de lampes chrétiennes portant un décor riche et varié (chrismes, croix monogrammatiques, scènes bibliques, volatiles, gibier, vases, etc.)[100], des pièces de monnaie fortement corrodées, et, plus particulièrement, quatre fragments d'inscriptions latines monumentales, gravées sur du marbre blanc[101].

et des tessons de céramique antique appartenant aux mêmes types mentionnés ci-dessus, ainsi que quelques morceaux de mortier hydraulique caractéristiques des "petits réservoirs", qui étaient paradoxalement indemnes de toute atteinte par le feu. Bien que trouvés dans le contexte des pierres calcinées, ce matériel appartenait probablement à la couche de comblement de ces pierres.

100. Cf. A. ENNABLI, *Lampes chrétiennes de Tunisie (Musées du Bardo et de Carthage)*, Paris 1976, pl. LI, n. 936, pl. XXXII, n. 614, pl. XLV, n. 833 et pl. XXI, n. 414.

101. Que l'on nous permette de nous limiter ici à présenter sommairement ces cinq fragments d'inscriptions gravées sur des plaques en marbre blanc:

– Le premier fragment (fig. 16), incomplet de partout (hauteur max 21,5 cm; largeur max. 26,5 cm; épaisseur 4,6 cm, revers crépu), compte 28 lettres (chacune 3,8 cm de hauteur et 2 cm de largeur) qui sont disposées en cinq lignes (interlignes de 1,5 cm). Dans la première ligne, qui compte huit lettres, seules les cinq dernières lettres sont lisibles: [---]CIVSP[---]; il ne subsiste des trois premières lettres que la queue des hampes. Dans la deuxième ligne, qui compte sept lettres, la septième est séparée du reste des lettres par deux guillemets: [---]CVRENT"P[---]. La troisième ligne compte six lettres [---]OBREPT[---]. La quatrième ligne compte cinq lettres: [---]VIOQV[---]. Dans la cinquième il ne subsiste que le haut de deux lettres indistinctes.

– Le deuxième fragment, incomplet à droite et en bas (20 cm/18 cm/3,8 cm, revers lisse), compte trois lettres (13 cm/4 cm) disposées en une seule ligne. Seules les deux premières lettres sont encore lisibles: [---]SI[---]; de la troisième il ne subsiste que la partie médiane de la hampe.

– Le troisième fragment, incomplet de partout (6,5 cm/12,5 cm/3 cm, revers lisse), ne contient qu'une seule ligne où il ne subsiste que trois lettres (7 cm/2,5 cm); seules les deux dernières lettres sont lisibles: [---]VP[---].

– Le quatrième fragment, incomplet de partout (13 cm/11 cm/3,5 cm, revers lisse), contient deux lignes composées de deux lettres chacune (4 cm/3,5 cm, interlignes 1,5 cm). Il ne subsiste que la queue des hampes des deux lettres de la première ligne; les deux lettres de la deuxième ligne sont: [---]DV[---].

– Le cinquième fragment, incomplet à droite, en bas et apparemment à gauche (6

Ne présentant paradoxalement aucune trace d'atteinte par le feu, ce matériel appartenait probablement à la terre de remplissage plutôt qu'au contexte chronologique auquel appartenaient les pierres calcinées du four.

Il s'agit donc, selon toute vraisemblance, de vestiges d'un four à chaux qui témoignent d'une phase d'occupation ultérieure du monument hydraulique. En effet, la moitié est de la chambre [102], où l'on avait entrepris un pavage rudimentaire sur une couche de remblai datant de la deuxième moitié du VIIe siècle, avait été utilisée comme "secteur de service"; l'on avait édifié le four proprement dit (chambre de chauffe et foyer) dans la moitié ouest du monument hydraulique dont le sol présente une dénivelée de 1,5 m environ par rapport au sol de la volée de l'escalier et qui constituait, avec les parois du niveau inférieur de la chambre, une enveloppe isotherme idéale. L'on avait, pour la circonstance, et comme nous l'avons signalé plus haut, détruit intentionnellement les parties supérieures des arcs des deux voûtes occidentales de la paroi nord de la chambre et de celle de sa paroi ouest pour obtenir des évents (0,70 m à 0,80 m de largeur et 0,75 m environ de profondeur) [103]. La sorte de "baie" ménagée dans le mur qui délimitait, à l'ouest, le secteur de service et le séparait ainsi du four, n'était autre que la porte d'aération et d'alimentation de la chambre de chauffe, le foyer étant aménagé à l'intérieur de la voûte inférieure occidentale de la paroi nord du monument hydraulique, un peu au niveau de la partie supérieure du canal de départ des eaux où l'on a constaté, collée à la paroi de la voûte, à l'intérieur de l'intrados, une couche de matériaux complètement vitrifiés par le feu, de 0,04 m environ d'épaisseur. Cette couche écaillée s'était probablement formée par la transformation chimique des pierres gréseuses qui étaient les plus directement exposées au feu du foyer. C'est dire qu'on se trouvait là en présence de la base du four (la sole?) [104].

cm/8,5 cm/1,5 cm, revers lisse), présente un champ épigraphique composé des trois premières lettres de la première ligne de l'inscription (4,7 cm/2,5 cm): DI(S?) [---].

102. C'est-à-dire celle qui était constituée en grande partie par la volée de l'escalier.

103. Cf. *supra*, p. 830.

104. Pour un bref aperçu sur les fours à chaux dans l'Antiquité, voir notamment J.-P. ADAM, *La construction romaine*, Paris 1995 (3 éd.), p. 69-76. L'on peut consulter également R. GINOUVÈS, R. MARTIN, *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine*, I, Paris 1985, p. 81-2.

Une petite poche de terre noirâtre bien localisée, où l'on a recueilli quelques morceaux de charbon de bois et de chaux vive, marquait l'emplacement du foyer du four.

À quelques centimètres au-dessous de la croûte vitrifiée, face à la porte de communication entre C15 et la chambre de distribution des eaux, sous l'intrados de la voûte, se tenaient deux pierres posées l'une sur l'autre en boutisses dressées, sans aucun liant sinon de la terre. Celle d'en haut était une pierre de taille large de 0,54 m, haute de 0,45 m, et profonde de 0,32 m vers l'intérieur de la porte de communication; celle d'en bas est un gros moellon ayant grossièrement 0,50 m de largeur, 0,45 m de hauteur et 0,40 m de profondeur toujours vers l'intérieur de la porte de communication. Il semble que ces deux pierres servaient, entre autres, à consolider la terre qui bouchait la porte de communication afin d'éviter le problème d'infiltration de l'eau de C15 vers la chambre[105].

À partir de 3,50 m environ de profondeur, les pierres se faisaient de plus en plus rares et c'était de nouveau une terre de remblai, pratiquement de mêmes nature et contenu que celle qui tenait lieu de lit de pose au pavage rudimentaire du "secteur de service" du four, qui s'étalait désormais sur toute la surface occupée par la moitié occidentale de la chambre de distribution des eaux. Cette terre, affectée par le feu et la fumée du four, était d'une couleur qui tirait vers le noir, notamment dans le secteur nord-ouest de la chambre, à l'endroit qui était occupé par le foyer du four[106].

2.2.4. *Les caractéristiques propres à la couche inférieure*

Dès 3,70 m de profondeur, c'est-à-dire à une trentaine de centimètres du sol de la chambre, la terre acquérait une texture plutôt sablo limoneuse et devenait de plus en plus boueuse, submergée par l'eau d'infiltration qui commençait alors à envahir petit à petit le sol de la chambre depuis que nous avons inopportunément enlevé

105. Ces deux pierres, disposées en chaîne, auraient dû également servir comme éléments de support à la sole du four si jamais celui-ci avait été doté d'une sole. Cf. ADAM, *Construction*, cit.

106. Il convient de remarquer que plusieurs tessons de sigillée africaine, datant du VIIe siècle (appartenant, comme nous l'avons indiqué plus haut, notamment aux formes 104-106 de Hayes), ont été recueillis à ce niveau là, à la base du four et dans la terre qui bouchait le canal de départ des eaux. Étant la plus récente, cette céramique permettrait de considérer le VIIe siècle comme étant un *terminus ante quem* pour la datation de l'édification du four.

la terre et les blocs de pierres qui bouchaient la porte de communication entre la chambre et C15[107].

Les tessons de sigillée africaine de la fin du VIe siècle se faisaient de plus en plus rares et, au fur et à mesure que l'on s'approchait du niveau du sol de la chambre (à 4 m environ de profondeur)[108], ce sont les tessons appartenant à une céramique africaine caractéristique de la fin IVe-début Ve siècle qui devenaient de plus en plus nombreux[109]. Il s'agit particulièrement de plats et de bols en sigillée africaine[110], de casseroles[111], de lampes (FIG. 15)[112] et surtout d'une forte densité de cruches bi ansées à col tubulaire cannelé (FIGS. 17-18)[113].

En conclusion, conviendrait-il, à la lumière du mobilier archéolo-

107. Sachant que le canal de départ des eaux était, à la date de l'exécution de nos travaux, lui aussi complètement bouché de terre.

108. Nous rappelons que le sol de cette chambre se situe à 4 m environ de profondeur, c'est-à-dire au même niveau que le sol des citernes longitudinales qui formaient le réservoir. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 135.

109. Il faut dire que c'était au sein de cette couche que nous avons recueilli les vases qui présentaient relativement le meilleur état de conservation.

110. Les formes les plus représentatives appartiennent aux formes 62-67 de Hayes, la forme 26 de Tomber et la forme du tableau. L, 3, p. 108 de l'*Atlante*. Cf. HAYES, *Late Roman Pottery*, cit.; R. S. TOMBER, *Pottery from the 1982-1983 excavations*, dans J. H. HUMPHREY, *Excavations at Carthage. The circus at Byzantine cemetery at Carthage University of Michigan 1982-1983*, vol. I, 1988, p. 437-528; CARANDINI (dir.), *Atlante*, cit.

111. Cf. TOMBER, *Pottery*, cit., fig. 12.

112. Parmi les lampes que nous avons recueilli, il en est une (FIG. 15) qui, en très bon état de conservation, appartient au type Deneauve XI B, n. 1126 que l'auteur décrit comme suit: «Terre jaune pâle. Bec arrondi, court, sans délimitation sur le rebord... Marque en creux (incisée): NVNDINI, au dessus: un chandelier à sept branche». Sans prétendre porter une correction à la lecture faite par l'éminent spécialiste concernant la marque de l'atelier carthaginois qui avait produit ce type de lampe (NVNDINI), il nous semble que celle incisée en creux à la base de la lampe qui nous concerne porte plutôt le mot NANINIO surmonté d'un signe représentant un trident dont la hampe est figurée en palme. Ce type de lampes est daté par Jean Deneauve de la fin du IIIe-début du IVe siècle, mais Lucilla Anselmino le situe un peu plus bas, en l'incluant dans une fourchette qui couvre le IVe et le début du Ve siècle et se trouve ainsi en parfaite conformité avec la datation attribuée au reste du matériel céramique que nous avons recueilli au sein de la couche de remplissage inférieure que nous traitons ici. Cf. J. DENEAUVE, *Lampes de Carthage*, Paris 1969, p. 81, 86 et 222, et pl. CII, n° 1126; L. ANSELMINO, *Le lucerne rinvenute degli scavi della missione archeologica italiana a Cartagine: problemi tipologici e cronologici*, dans *Actes du colloque sur la céramique antique* (*Carthage, 23-24 juin 1980)*, «CEDAC, Carthage Dossier», 1, 1982, p. 160-1 et 168, n°s 6-7.

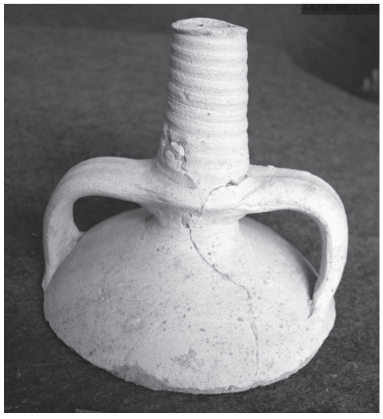
113. Il s'agit de cruches appartenant au type 48, fig. 157, n° 4 de Bonifay. Cf., BONIFAY, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, cit.

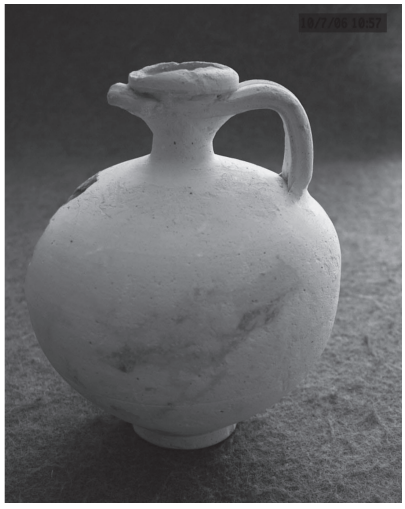


Fig. 15: Chambre de distribution des eaux, lampe portant une marque en creux (H. Baklouti).



Fig. 16: Fragment d'inscription latine.





Figs. 17-18: Chambre de distribution des eaux, cruches bi-ansées à col tubulaire cannelé (H. Baklouti).

gique contenu dans le remplissage ainsi qu'à la lumière des vestiges d'utilisation ultérieure de la chambre, de dater du milieu du Ve siècle, l'abandon du monument hydraulique? Cela pourrait-il être en rapport avec l'occupation de la ville de Carthage par les Vandales en 436? Nous savons, par Procope[114], que l'aqueduc de Zaghouan-Carthage continuait à fonctionner au temps de "l'Afrique vandale"; mais serait-il forcément le cas des "citernes de la Malga"?

Les recherches archéologiques entreprises sur le site de Carthage durant les dernières décennies du siècle dernier ont montré, en effet, que nombreux étaient les monuments, publics ou privés, qui avaient été soit détruits soit abandonnés au cours du Ve siècle par le fait vandale, et ce, dans les différents secteurs urbains de la Carthage romaine, au forum même (la *platea*) et, notamment, dans les secteurs périphériques, au nord-ouest et au nord-est de la ville où se trouvent, justement, les "citernes de la Malga"[115].

Quoiqu'il en soit, nous pouvons considérer, sans grands risques d'erreur, que le VIIe-VIIIe siècle constitue un *terminus ante quem à* la désaffectation de la chambre de distribution des eaux en four à chaux. Le canal de départ des eaux s'était déjà rempli de terre lorsque les édificateurs du four étaient venus étaler, sur la mince couche d'abandon, une bonne couche de remblai qui servit d'assise à l'édification de la chambre de chauffe dans le secteur occidental de la chambre ainsi que de lit de pose au pavage de moellons dans le secteur oriental de celle-ci. L'absence au sein de cette couche de morceaux de ce mortier hydraulique caractéristique de celui qui revêtait les parois des "petits réservoirs tardifs", laisse entendre que l'édification du four daterait d'une période soit contemporaine de l'aménagement des édifices qui prirent naissance au dessus des "citernes de la Malga", soit de très peu antérieure[116].

114. Cité par CH. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, p. 313, n. 11.

115. Au sujet de l'évolution urbaine de la ville de Carthage pendant la période vandale à la lumière des recherches archéologique récentes, voir, entre autres, L. ANSELMINO, *Le secteur nord-ouest de la ville* dans A. ENNABLI (dir.), *Pour sauver Carthage*, UNESCO/INAA, Paris 1992, p. 128; L. NEURU, *Le secteur nord-est de la ville*, *ibid.*, p. 135-42; A. LEONE, *La Carthage tardive du IVe siècle jusqu'à la conquête arabe*, dans G. GULLINI (dir.), *Télédétection. Histoire de l'occupation et système informatisé pour la sauvegarde et la mise en valeur du territoire et de la ville de Carthage*, Tunis 1995, p. 29-35.

116. Il est vraiment bien dommage que les travaux de "mise en valeur" des "citernes de la Malga", ceux engagés par les services du site au cours de l'année 2000, aient été exécutés, pour le moins qu'on puisse dire, avec un rythme "trop précipité" pour qu'on puisse accorder l'intérêt que l'on doit à la sauvegarde de vestiges, tels

L'examen du remplissage montre que les remblais appartenaient à quatre horizons chronologiques, deux se situaient dans la période antique, et deux relevaient de la période islamique. Le premier niveau de remblai de la période antique, le plus ancien, appartiendrait au contexte du début du Ve siècle (remblai d'abandon); le deuxième niveau appartiendrait plutôt au contexte du VIIe-VIIIe siècle (remblai charrié). Le premier niveau de la période islamique appartiendrait au contexte du XVIIe-XVIIIe siècle (remblai charrié); alors que le deuxième niveau, pratiquement le plus récent, daterait de la première moitié du XXe siècle (remblai charrié).

En attendant que l'étude le matériel céramique recueilli au sein de la terre de remplissage soit systématiquement achevée, c'est au sein de ces horizons chronologiques que l'on devrait à priori situer la date de la désaffectation de la chambre en four à chaux. Le comblement de celle-ci s'était fait par deux grosses couches de remblai, une couche inférieure constituée essentiellement d'un mobilier appartenant à l'Antiquité tardive, une couche supérieure relevant de la période islamique. Celle-ci était charriée, sans aucun doute, bien postérieurement à la période pendant laquelle étaient abandonnés et tombés en désuétude, jusqu'au niveau de leur sous-sol, les édifices auxquels appartenaient les "petits réservoirs tardifs".

Pour des raisons d'économie de charroi, il est probable que ces terres de remplissage avaient été prélevées non loin du monument hydraulique, probablement d'une zone artisanale (dépotoir d'ateliers de potiers) qui devait se situer, dans l'Antiquité tardive, dans les secteurs périphériques de la ville de Carthage, non loin de ce que fut le quartier du forum de la Carthage impériale, sur la colline de "Byrsa".

Mais qu'en est-il de la datation de la construction de la chambre de distribution des eaux elle-même?

En l'absence de données stratigraphiques bien précises et en at-

que ceux par exemple des "petits réservoirs tardifs" dont il est question ici, qui, rien qu'à titre représentatif, témoignent des différentes phases d'occupation (ou d'utilisation ultérieure) de ce monument hydraulique (notamment pendant la période islamique). Alors que nous étions occupés à fouiller la chambre de distribution des eaux, c'était à peine que nous avions pu examiner rapidement les matériaux et techniques de construction de ces petits réservoirs, en prendre quelques photos et des relevés sommaires, et, en l'occurrence, recueillir sur le tas quelques tessons de céramique au sein de la terre qui les emplissait. De ces petits réservoirs il ne reste plus aujourd'hui que les traces de leurs emplacements entre les extrados des citernes longitudinales du réservoir. Cf. *supra*, note 29.

tendant qu'un sondage soit effectué dans ce sens, la chronologie que nous proposons ne peut être, en fait, que relative et conjecturale, et ce, à la lumière des indices et des éléments d'architecture que nous avons évoqués plus haut[117].

En effet, de par les matériaux et les techniques utilisés dans sa construction, la chambre, qui n'était probablement pas prévue dans le plan d'aménagement initial de la construction de l'immense réservoir (FIG. 3)[118], présente visiblement de nombreux point communs avec les matériaux et techniques de construction aussi bien du compartiment transversal que ceux du tronçon de l'aqueduc[119]. Et, en partant du fait que le compartiment transversal était construit pour servir de compartiment de service[120], et que le système de fonctionnement et d'entretien des citernes longitudinales avait, paraît-il, connu quelques changements (obturation des trou d'alimentation en eau pluviale; obturation des arcs de tête des voûtes des citernes longitudinales; aménagement des escaliers de service au bout méridional de chaque interstice et équipement de ceux-ci de tubes d'évacuation qui les liaient directement au compartiment transversal)[121], l'on peut se permettre de penser, selon toute logique, que la construction de la chambre de distribution des eaux avait été réalisée dans le cadre des grands travaux de réaménagement qu'avaient connus les citernes de la Malga au cours du IIe siècle avec l'adjonction du compartiment transversal et, peu de temps après, avec la contruction du Grand canal de Carthage[122]. L'on peut supposer, à priori, que lors de la construction du compartiment transversal, alors que l'aqueduc de Carthage n'étant pas encore construit, l'on avait grand besoin de se servir du volume d'eau énorme des "citernes de la Malga" pour l'alimentation d'une ville dont les besoins en eau, rien que par le fait de la romanisation du tissu urbain, ne cessaient de s'accroître[123]. C'était, peut-

117. Cf. *supra*, p. 836-8.

118. *Ibid.*

119. *Ibid.*

120. Cf. *supra*, p. 819.

121. Cf. BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 134-6; VÉRITÉ, *Le site de Malga,* cit., p. 43-4.

122. Cf. *supra*, p. 816 et BAKLOUTI, *Les citernes*, cit., p. 131 et 138-9.

123. Au sujet des transformations urbaines de Carthage entre la fin du Ier et le début du IIe siècle, voir en dernier lieu S. BULLO, *La colonie romaine. Son développement urbanistique de la fondation au début du IIe siècle*, dans GULLINI, *Télédetection*, cit., p. 20-8.

être, en cette période, située, selon toute vraisemblance, dans la première moitié du IIe siècle, que Carthage se dota de son premier "cordon ombilical"[124], et ce, par la construction d'un aqueduc souterrain qui établit le lien entre le réservoir de la Malga et, peut-être, le secteur des ports, en partant de la chambre de distribution des eaux qui fait l'objet de la présente étude. Nous avons fait état, dans la publication de la première partie de nos travaux sur les "citernes de la Malga", de la découverte, à l'extrémité méridionale du mur périmétral occidental de l'édifice hydraulique, de l'autre côté du mur ouest de la chambre, du premier regard de cette canalisation[125].

Mais encore faut-il résoudre le problème de l'alimentation en eau de ce gigantesque réservoir. L'on sait que dans leur état initial, les quinze citernes étaient en bonne partie alimentées par les eaux de pluie, et ce, par le biais des tubes de terre cuite qui étaient alors aménagés, en grand nombre, au bas des reins des voûtes qui les couvraient[126]. Mais, sachant que ces tubes avaient été ultérieurement obturés[127] d'où provenait alors l'eau qui devait subvenir à leur énorme capacité de conservation si ce n'était d'une source pérenne par le biais d'une conduite de grande envergure?

Nous avons signalé, dans notre rapport préliminaire[128], la présence de deux petites conduites situées, l'une au niveau de l'angle sud-est du réservoir, l'autre au niveau de son angle nord-est. Ces deux conduites, dont les sections (*specus*), à ciel ouvert, sont relativement assez importantes[129], devaient certainement avoir contribué à l'alimentation de l'édifice hydraulique en eau. Nous avons montré que la construction de l'aqueduc de Carthage (le "Grand canal") n'avait aucunement empêché la conduite de l'angle sud-est de continuer à fonctionner[130]. Nous ne sommes pas en mesure, dans l'état actuel de nos travaux de recherche, de déterminer l'origine de l'eau apportée par cette conduite ni par celle de l'angle nord-est[131].

124. Expression que nous avons empruntée à F. Rakob, *L'aqueduc de Carthage*, «Les DossArch», 38, 1979, p. 34.

125. Baklouti, *Les citernes*, cit., p. 133, figs. 9-10.

126. *Ibid*., p. 134.

127. Cf. *supra*, note 42; Baklouti, *Les citernes*, cit., figs. 7, 13 et 26.

128. Cf. Baklouti, *Les citernes*, cit., p. 140-2.

129. Le *specus* de la première conduite est large de 0,28 m et profond de 0,45 m; celui de la deuxième conduite est de 0,21 m de largeur et 0,17 m de profondeur.

130. Baklouti, *Les citernes*, cit., p. 140.

131. Elle pourrait provenir d'une source locale qu'on n'est pas en mesure d'i-

Doit-on, par ailleurs, perdre tout espoir de découvrir une quelconque articulation entre le "Grand canal" et les citernes de la Malga? C'est vraiment très curieux – il faut l'avouer – que de faire passer un canal aussi important par un réservoir aussi immense sans qu'il y ait la moindre goutte d'eau qui passe du premier au second! Comment explique-t-on alors le grand changement de régime d'alimentation en eau du réservoir lors de la construction du compartiment transversal et, à forte raison, lors de la construction de l'aqueduc de Carthage?

Nous avons bien montré dans notre rapport préliminaire que, après minutieuse prospection, nous n'avons rien trouvé qui puisse établir le lien entre l'aqueduc et les citernes de la Malga par le biais du compartiment transversal[132]. Nous avions toutefois bien souhaité explorer plus particulièrement le compartiment C1 qui, situé le premier en amont du gigantesque réservoir, devait forcément recevoir la conduite ou le canal d'alimentation en eau pérenne et pourrait, éventuellement, apporter une réponse à la question posée. Or, à la date du déroulement de notre fouille, et jusqu'à tout récemment, ce compartiment était, pour ainsi dire, entièrement bouché de terre jusqu'à la clef de sa voûte, et il fallait alors user de gros moyens pour le vider[133]. Par ailleurs, contrairement aux autres compartiments dont l'extrados des voûtes se trouvait complètement dégagé, on n'a pu dégager de l'extrados de C1 que son tiers septentrional. Pour ses deux tiers restants il se trouvait encore occupé par une maison moderne organisée en petite ferme que j'ai fait figurer dans le plan d'ensemble du réservoir que j'ai publié dans mon rapport préliminaire[134]. Aussi doit-on attendre que C1 puisse être vidé, complètement dégagé et bien exploré de l'intérieur comme de l'extérieur pour prétendre à une meilleur connaissance du système d'alimentation en eau du plus grand réservoir de l'Antiquité romaine et, peut-être, établir une certaine relation entre

dentifier à cause des grands changements que dût connaître la topographie du site de Carthage. Elle pourrait être également desservie par un puits, voire par un impluvium aménagé dans les environs immédiats.

132. Baklouti, *Les citernes*, cit., p. 132, n° 20.

133. L'on comprend que ceux-ci n'étaient ni de mes compétences ni du programme de la fouille qui m'a été autorisée par les services du site.

134. Baklouti, *Les citernes*, cit., p. 146, fig. 3.

celui-ci et le "Grand canal". Et l'on peut proposer, par là même, de dater la construction de la chambre de distribution des eaux des citernes de la Malga de la construction de l'aqueduc de Carthage plutôt que de la construction du compartiment transversal, soit du milieu ou de la deuxième moitié du IIe siècle [135].

135. RAKOB, *L'aqueduc de Carthage*, cit., p. 34.

Annapaola Mosca, Giovanni Di Stefano

Una fontana a cascata a Cartagine: considerazioni sulla sistemazione urbanistica dell'area la Malga

1
Il sito

Sulla base dei dati acquisiti dalle recenti indagini archeologiche e topografiche, sono emersi alcuni elementi che fanno riflettere sull'utilizzazione e sull'importanza dell'area "la Malga", ossia della zona di Cartagine posta al limite fra la centuriazione riferita da Saumagne alla *colonia Iunonia* e quella attribuita alla *colonia Iulia*[1].

Analizziamo anzitutto quanto abbiamo a nostra disposizione per cercare di capire la funzione di questo quartiere a nordovest dell'impianto urbano di Cartagine (FIG. 1).

1.1. Le cisterne

Sia i serbatoi idrici che l'acquedotto principale, proveniente da Zaghouan, sono orientati seguendo l'inclinazione della "centuriazione nord" cioè la *limitatio* con orientamento differente rispetto all'or-

* Annapaola Mosca, Dipartimento di Scienze Storiche Archeologiche e Antropologiche dell'Antichità, Università degli Studi di Roma "La Sapienza".

Giovanni Di Stefano, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi della Calabria, Cosenza.

I paragrafi 1-4 sono di Annapaola Mosca; il paragrafo 5 è di Giovanni Di Stefano. Ringraziamo M. Mohamed el Beji Ben Mami, direttore dell'Institut National du Patrimoine de Tunisie che ha permesso e agevolato il proseguimento delle indagini archeologiche a la Malga. Le ricerche presentate in questa sede sono state effettuate negli anni 2004-06; indagini sono tuttora in corso nell'area urbana limitrofa e tangente l'acquedotto di Zaghouan.

1. C. SAUMAGNE, *Colonia Iulia Karthago*, «BCTH», 1924, pp. 131-6; ID., *Le plan de la colonie gracchane de Carthage*, «BCTH», 1928-29, pp. 648-64; la questione è anche in P. DAVIN, *Étude sur la cadastration de la colonia Julia Carthago*, «RT», n.s., 4, 1930, pp. 73-85; per l'esistenza di una *colonia Iunonia*: PLUT., *C.Gr.* 11,1; SOLIN., 27,11.

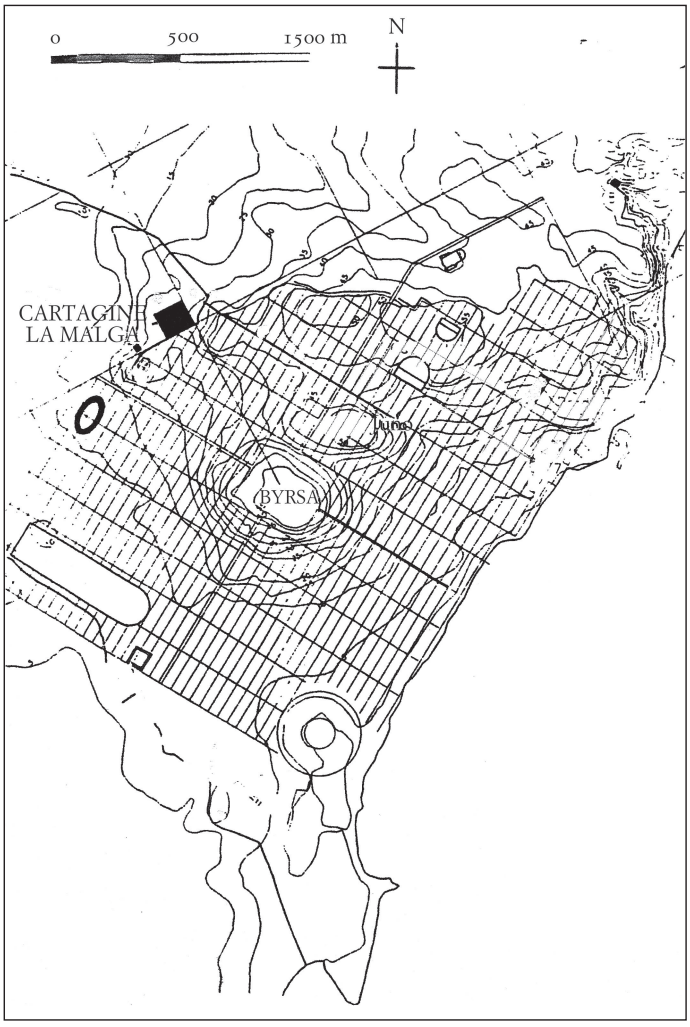


Fig. 1: Cartagine, la Malga: l'area oggetto di indagine (rielaborazione di A. Mosca da A. Wilson, 1998).

ganizzazione dello spazio urbano; le cisterne sono edificate con direzione nordovest-sudest, mentre le arcate dell'acquedotto proveniente da Zaghouan sono perpendicolari alle riserve idriche e seguono il limite centuriale est-ovest.

Nel corso delle ricognizioni si è potuto verificare che le cisterne attualmente conservate sono 15, come già in precedenza affer-



Fig. 2: Cartagine, la Malga: l'area delle cisterne (foto A. Mosca).

mato da Vérité e Wilson[2]; a queste è adiacente una camera di decantazione, parallela alla linea dell'acquedotto di Zaghouan. Complessivamente la zona dei serbatoi idrici copre una superficie di circa 13.000 mq, considerando che ogni cisterna misura 27×102 m. Le volte delle cisterne sono costruite in opera cementizia, una tecnica edilizia utilizzata a lungo nell'antichità, soprattutto a Cartagine[3], e che di per sé non permette di precisarne la datazione, con delle aperture presumibilmente per i tubi che le dovevano collegare all'acquedotto e alla camera di decantazione e con piccoli fori laterali forse per la raccolta dell'acqua piovana; esse sono rivestite di uno strato di intonaco sia interno che esterno[4] (FIG. 2).

Questi serbatoi hanno subito rimaneggiamenti tali nel corso dei secoli da far supporre che degli elementi che ci avrebbero permesso di capire meglio la loro funzionalità siano andati distrutti: siamo infatti informati da una fonte araba che nella metà dell'XI secolo sulle volte delle cisterne si era insediato un villaggio, quando ormai il re-

2. J. VÉRITÉ, *Le site de la Malga à Carthage*, «CEDAC Carthage», 10, 1989, pp. 41-8; A. WILSON, *Water supply in ancient Carthage*, in *Carthage Papers: The early colony's economy, water supply, a public bath and the mobilization of state olive oil*, («JRA» suppl. n.s., 28), Portsmouth 1998, pp. 74-81.

3. H. HURST, *Cartagine. La nuova Alessandria*, in *Storia di Roma* III, 2, Torino 1993, p. 333.

4. Al momento della ricognizione le cisterne erano invase da acqua e da fango, per cui è stato impossibile indagarle internamente. Per gli scavi all'interno delle cisterne: H. BAKLOUTI, *Les citernes de la Malga à Carthage*, «Africa. Nouvelle série, Séances Scientifique», 1, 2003, pp. 130-61 e ID., in questi stessi *Atti*, alle pp. 811-56.

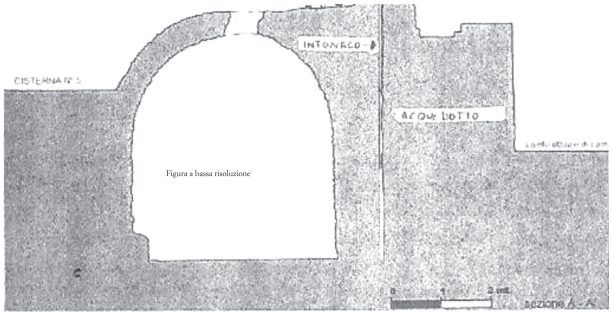


Fig. 3: Cartagine, la Malga: spazio fra acquedotto e cisterna trasversale (disegno G. Di Stefano).

sto della città era disabitato[5]. Il geografo arabo Edrisi conta 24 cisterne, facendoci capire che alcuni serbatoi sono andati distrutti e che le riserve d'acqua occupavano un'area ancora maggiore[6].

Nel XIX secolo le cisterne erano utilizzate internamente per abitazione, come attesta una stampa riprodotta da Davis nel 1861[7].

Per quanto riguarda la loro alimentazione, oltre forse ad una fonte naturale a cui accenna Vérité e verosimilmente anche all'acqua piovana, che doveva essere raccolta dalle volte, sembrerebbe che fossero alimentate dall'acqua sia dell'acquedotto di Zaghouan, sia di un altro acquedotto, o di un ramo alternativo dello stesso acquedotto di Zaghouan, orientato in senso nord-sud.

I due acquedotti, con uno *specus* di dimensioni differenti, si intersecavano nel lato est nell'intera area, dove la camera di decantazione doveva probabilmente servire a smistare l'acqua e ad alimen-

5. Dall'XI secolo, nella *Geografia* di El Bekri, scritta intorno al 1067, è attestato il toponimo la Malga, *'al Muallaquah*, cioè la sospesa, per indicare l'insediamento costruito sopra i serbatoi idrici: W. M. G. DE SLANE, *Description de l'Afrique septentrionale par Abou Obeid El Bekri*, Paris 1965 (2 ed.), p. 93, ma il sito appare descritto assai sommariamente; una descrizione più precisa viene fornita da 'Ibn 'al 'Atir, che riferisce gli avvenimenti del periodo dal 22 maggio 1148 al 10 maggio 1149; M. AMARI, *Biblioteca arabo-sicula*, Torino 1880, I, p. 473.

6. EDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. par R. P. Dozy, M. J. de Goeje, Leiden 1866, p. 112, 131. Secondo Edrisi le cisterne sono alimentate dall'acquedotto.

7. N. DAVIS, *Carthage and her remains*, London 1861, p. 452. Sul problema della trasformazione dell'area a partire dall'insediamento arabo: A. AUDOLLENT, *Carthage romaine*, (BEFAR, 84), Paris 1901, p. 298.

tare le cisterne[8]. Fra il muro della camera longitudinale delle cisterne e l'acquedotto è stato ispezionato dalla nostra équipe uno spazio ridottissimo della camera di decantazione. La presenza di intonaco steso accuratamente sembra attestare che la cisterna trasversale è precedente alla costruzione dell'acquedotto, anche se ancora non è stato possibile stabilire una precisa cronologia (FIG. 3).

Non sono state individuate tracce dell'acquedotto oltre l'area delle cisterne; possiamo quindi immaginare che la distribuzione dell'acqua avvenisse in città tramite una canalizzazione sotto terra: il percorso dell'acquedotto era stato segnalato solo nella pianta del Falbe del 1833[9] in direzione dell'anfiteatro, se ne perdevano poi le tracce; nella carta del Bordy, redatta all'inizio del XX secolo, è indicato sotterraneo[10].

1.2. La strada

Sul versante dell'acquedotto di Zaghouan rivolto verso la città, nel corso di scavi sistematici effettuati negli ultimi anni di indagini in luogo la Malga, è stata notata una strada larga 5,40 m (cioè 18 piedi romani), esterna all'area della riserva idrica, che affianca l'acquedotto fino a quando questo è visibile. Questa via, con fondo in terra battuta e ghiaia, priva di *crepidines*, sembra rappresentare il limite estremo verso il centro urbano della cosiddetta "centuriazione nord" e doveva fungere da raccordo fra le "grandi cisterne" e le "piccole cisterne". È possibile fosse stata tracciata seguendo un primitivo percorso, dopo la costruzione dell'acquedotto, quindi verosimilmente in un lasso di tempo compreso fra l'età adrianea e il 162, cioè contemporaneamente alla costruzione dell'acquedotto di Zaghouan[11] o negli anni immediatamente successivi (FIGG. 4-5).

8. Per la problematica presenza di una camera di decantazione: J. VERNAZ, *Notes sur des fouilles à Carthage 1884-1885*, «RA», 10, 1, 1887, pp. 11-27, 151-70, tav. XIII, 5.

9. C. T. FALBE, *Recherches sur l'emplacement de Carthage, suivies et renseignements sur plusieurs inscriptions punique inédites*, Paris 1833, p. 31 ss.; p. 36, tav. 1, n. 62.

10. P. G. BORDY, *Carte archéologique et topographique des ruines de Carthage dressée d'après le relevés de M. l'adjoint du Génie Bordy avec les concours du R.P. Delattre, general Dolot, P. Gaucler*, s.l. e s.d. [ma Paris, 1913]. Per l'esistenza di una canalizzazione sotterranea da la Malga fino a Bordij Djedid: DAVIS, *Carthage*, cit., p. 393; VERNAZ, *Notes*, cit., pp. 12-3; 23.

11. *SHA, Hadr.* 20; AUDOLLENT, *Carthage*, cit., pp. 300-1, ribatte per primo il problema della datazione in età punica delle cisterne, proponendo una costruzione contemporanea all'acquedotto, non precedente al 146. Secondo Rakob l'acquedotto

1.3. La fontana

La presenza di una fontana ornamentale a cascata posta sotto le "piccole cisterne", poco oltre il punto in cui termina l'acquedotto monumentale di Zaghouan, suggerisce l'esistenza di uno spazio antistante a carattere pubblico[12]. Essa ha una decorazione a mosaico dal valore fortemente simbolico, che evoca l'importanza sia dell'acqua di mare che dell'acqua di fiume; il richiamo a Nettuno è evidenziato dalla presenza del delfino e del tridente.

La costruzione idraulica insiste sull'incrocio teorico fra il decumano I nord, che passa fra la *Byrsa* e la collina di *Iuno,* e il cardine XVI ovest, e doveva fungere da cornice ad uno spazio pubblico nella scacchiera urbana della parte ovest dell'abitato. Tale spazio poteva anche essere utilizzato come cerniera fra zona delle cisterne e area dell'anfiteatro, oltre che come ingresso alla città per chi proveniva dalla campagna[13] (FIG. 6).

1.4. I rilievi

Dall'area la Malga provengono due rilievi recuperati fortuitamente fra le riserve idriche e la *Byrsa* poco dopo la metà del XIX secolo[14]: uno, conservato al Louvre, mostra una scena mitologica connessa con la fertilità della terra, molto vicina per soggetto e stile ad uno dei pannelli dell'*Ara Pacis* di Roma; l'altro, custodito ad

non può essere stato costruito in rapporto alle cisterne della Malga: F. RAKOB, *Le sanctuaire des eaux à Zaghouan*, «Africa», 3-4, 1969-70, p. 134. Per un'attendibile proposta di datazione dell'acquedotto di Zaghouan: F. RAKOB, *Das Quellenheiligtum in Zaghouan und die römische Wasserleitung nach Karthago*, «MDAIR», 81, 1974, p. 66. Per gli scavi nell'area la Malga: G. DI STEFANO, *Scavi italiani a Cartagine. Rapporto preliminare*, in *Cartagine, Homme, territoire, environnement*, in *La coopération tuniso-italienne dans le domaine archéologique*, a cura di A. M. CORDA, Tunis-Sassari 2002, pp. 134-46.

12. Sull'argomento *infra*, PAR. 5.

13. La prima individuazione di una griglia urbana regolare a Cartagine, con *insulae* di 480×120 *pedes* ciascuna, si deve a Saumagne: C. SAUMAGNE, *Les recherches récentes sur la topographie de Carthage*, «JS», 4, 1931, pp. 145-57; per la suddivisione in cardini e decumani a Cartagine: F. RAKOB, *Forschungen in Stadzentrum von Karthago*, «MDAIR», 102, 1995, pp. 416-20; per alcune precisazioni circa l'orientamento della griglia: A. CARANDINI, L. ANSELMINO, C. PANELLA, C. PAVOLINI, R. CACIAGLI, *Scavi italiani a Cartagine. Rapporto preliminare delle campagne 1973-77*, «QAL», 13, 1983, p. 20.

14. «RevAfr», 1, 1856-57, p. 490; 2, 1857, p. 327. Viene però riportata la descrizione solamente del rilievo di Algeri.



Fig. 4: Cartagine, la Malga: strada parallela all'acquedotto (foto M. Russo).

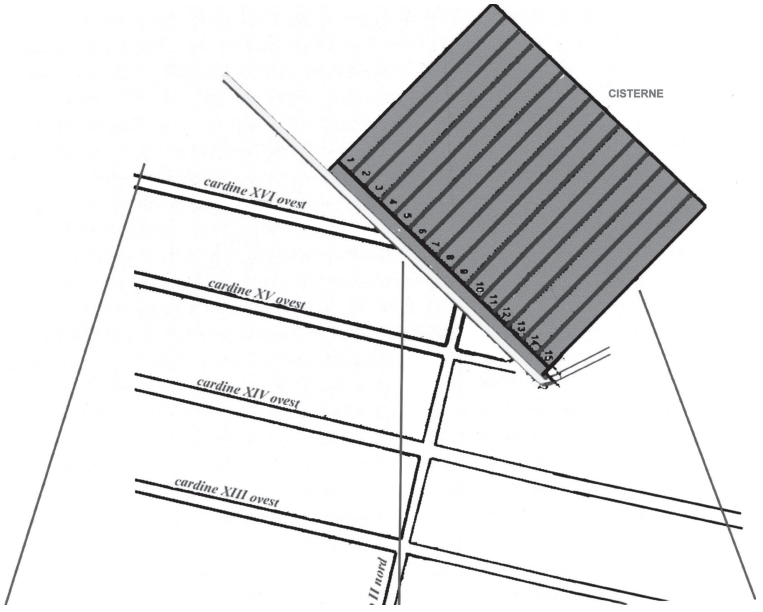


Fig. 5: Cartagine, la Malga: relazione fra cisterne, strada e impianto urbano (disegno A. Mosca).



Fig. 6: Cartagine, la Malga: fontana monumentale (foto M. Russo).

Algeri, presenta Venere genitrice con suo figlio, nel mezzo Marte munito di elmo, e una figura di togato[15]. Questi rilievi, anche se diversi per stile, sono forse attribuibili ad un medesimo altare giulio-claudio, collocato analogamente all'*Ara Pacis* di Roma al margine della città, vicino ad una porta[16], o, comunque, attestano

15. S. Gsell, *Les statues du temple de Mars Ultor à Rome*, «RA», 34, 1899, pp. 37-43; M. Torelli, *Typology and Structure of Roman Historical Reliefs*, Ann Arbor 1982, pp. 38-42; P. Zanker, *Augusto e il potere delle immagini*, Torino 1989, pp. 332-3; T. Hölscher, *Monumenti statali e pubblico*, Roma 1994, p. 166; B. Stanley Spaeth, *The Goddess Ceres in the Ara Pacis Augustae and the Carthage Reliefs*, «AJA», 98, 1994, pp. 65-100. Per una sintesi sui problemi identificativi dei rilievi: S. Bullo, *Provincia Africa. La città e il territorio dalla caduta di Cartagine a Nerone*, (Le rovine circolari, 4), Roma 2002, p. 78.

16. S. Gsell, *Les premiers temps de la Carthage romaine*, «RH», 156, 1927, pp. 235-6; P. Gros, *Le premier urbanisme de la Colonia Julia Carthago. Mythes et réalités d'une fondation cesaro-augustéenne*, in *L'Afrique dans l'Occident romain (Ier siècle av. J.-C.-IVe siècle ap. J.-C.), Actes du colloque organisé par l'École française de Rome sous le patronage de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis (Rome, 3-5 décembre 1987)*, (Coll. EFR, 134), Rome 1990, pp. 566-7.

l'esistenza di importanti monumenti inquadrabili cronologicamente nella prima età imperiale che evocano la pace ristabilita e la prosperità nella colonia.

2
La situazione nel I secolo

Oltre al recupero ottocentesco dall'area la Malga dei due rilievi datati all'età giulio-claudia, un saggio effettuato dalla nostra équipe fra le arcate dell'acquedotto di Zaghouan ha permesso di riconoscere sette periodi d'uso, il più antico dei quali risale alla prima metà del I secolo[17]. Anche l'anfiteatro, collocato a circa 250 m di distanza dalla fontana nella bassura a sud-ovest della Malga, è stato datato, nella fase iniziale, al I secolo[18].

Gli elementi a nostra disposizione portano quindi a credere a una organizzazione dell'intera area nel I secolo come punto di contatto fra la centuriazione della campagna e la primitiva sistemazione urbana. Possiamo ipotizzare che l'area delle cisterne fosse già stata individuata fin dall'iniziale organizzazione della colonia, in quanto il progetto di costruire una città così grande e dotata di infrastrutture non poteva prescindere dal prevedere una riserva d'acqua ai limiti del centro urbano[19].

Sarebbe suggestivo riferire alla zona la Malga il *campus* di cui si fa cenno in un'iscrizione datata dal Mommsen al I secolo[20] proveniente dal cimitero degli *officiales domus Augustae,* situato lungo il *decumanus maximus*, nei pressi dell'anfiteatro (FIG. 7). La presenza di

17. Fra due piloni dell'acquedotto di Zaghouan, fra la nona e la decima camera, è stata riconosciuta una sequenza stratigrafica che comprende almeno sette periodi databili dall'età augustea-tiberiana al VII secolo, contribuendo anche a restringere la forbice cronologica di costruzione delle cisterne nell'ambito del I secolo: DI STEFANO, *Scavi italiani,* cit., pp. 136-43.

18. A. LÉZINE, *Architecture romaine d'Afrique. Recherches et mises au point*, Paris 1961, pp. 60-4; D. L. BOMGARDNER, *The Carthage Amphitheater. A Reappraisal*, «AJA», 9, 1989, pp. 85-103; S. MAGGI, *Gli anfiteatri romani della Tunisia, cerniera urbanistica e ideologica tra città e campagna*, in *L'Africa romana XII*, pp. 276-9.

19. Cartagine era già un centro importante nel I secolo: STRAB., 17, 3,15 afferma che in età augustea era una città popolosa, mentre MELA, 1, 7, 34 dice che aveva riacquistato il suo antico splendore. Per quantificare la popolazione stabilitasi a Cartagine nel I secolo: G. C. PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1990 (2 ed.), p. 156 ss.

20. *CIL* VIII, 12573.

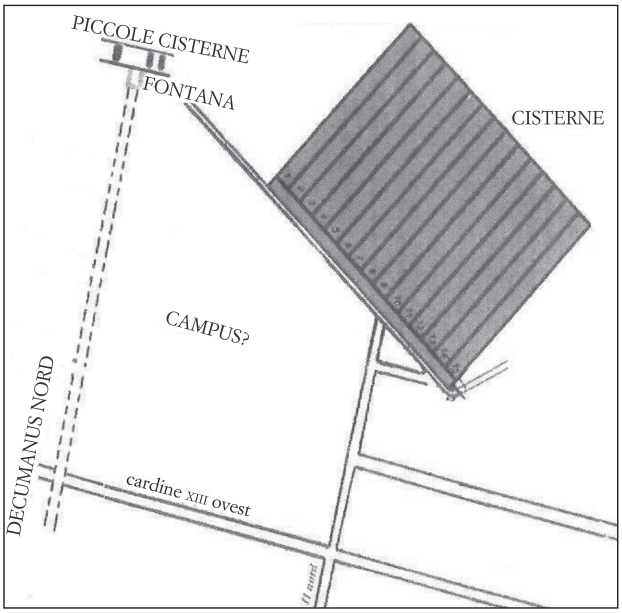


Fig. 7: Cartagine, la Malga: spazio aperto antistante le cisterne (disegno A. Mosca).

un *campus* era già stata ipotizzata per Cartagine, ma era stata pensata una sua collocazione nella zona fra circo e anfiteatro[21].

3
La situazione nel II secolo

La Malga deve aver subito un rifacimento con la costruzione dell'acquedotto che da Zaghouan doveva rifornire la metropoli cartaginese. Esso è stato datato fra l'età adrianea e il 162 d.C, ed è stato considerato dono dell'imperatore Adriano alla città di Cartagine, fatto dopo il lungo periodo di siccità che precedette il suo arrivo nel 128: *Quando in Africam venit, ad adventum eius post quinquennium pluit, atque ideo ab Africanis dilectus est*[22].

21. H. Devijver, F. van Wonterghem, *Der "campus" der römischen städte in Italia und in western*, «ZPE», 54, 1984, pp. 195-206; Id., *The campus in the urban organization of Africa and Sardinia: two examples, Carthage and Carales*, in *L'Africa romana* X, p. 1038. Per la funzione di un *campus* all'interno dell'impianto urbano: Vitr. I, 7, 1.

22. *SHA*, *Hadr*., 22,14. L'acqua giunge finalmente a Cartagine canalizzata tramite

Probabilmente nello stesso periodo di costruzione dell'acquedotto è stata ritracciata la strada pomeriale, proprio per dare una certa funzionalità alla zona, con l'intento di collegare i serbatoi idrici, ma anche, forse, di riproporre l'antica demarcazione fra centuriazione rurale e piano urbanistico di Cartagine.

La strada e l'acquedotto dovevano anche delimitare il lato nordest-sudovest di un'importante area priva di costruzioni. Fino al XIX secolo erano visibili nella zona una serie di altri edifici messi in pianta dal Falbe ai margini dello spazio aperto, ormai obliterati, che avrebbero permesso di chiarire la funzione dell'intera area. A completamento di questo spazio, probabilmente già esistente a partire dal I secolo, è stata costruita la fontana proprio nel punto in cui termina il suo corso l'acquedotto monumentale. Allo stato attuale della ricerca non sappiamo se nella zona ci fossero altre strutture analoghe alla base del tratto terminale dell'acquedotto e se la funzione della piazza sia cambiata fra I e II secolo[23].

4
Considerazioni sul sito

Sembra chiara la presenza di uno spazio aperto, forse un *campus* o una piazza e in tal caso con valore commerciale, direttamente collegata alla campagna, che si aggiungerebbe alle piazze con valore civile individuate sulla *Byrsa*[24] e fra la *Byrsa* e il porto[25].

l'acquedotto. Sono stati documentati dei suoli aridi con la presenza di cristalli di gesso, relativi ai primi anni del II secolo, confermando il lungo periodo di siccità che caratterizzò la vita di Cartagine: G. LENA, G. DI STEFANO, *Scavi italiani a Cartagine: rapporto preliminare sulle campagne 2000-2002*, «Geologia e Ambiente», 10, 4, 2002, pp. 13-6.

23. Interessante la vicinanza fra un edificio da spettacolo (l'anfiteatro) e la fontana. Il valore sacrale esistente tra edifici da spettacolo, considerando però solo i teatri, e le fontane monumentali o i ninfei, è stato evidenziato da M. C. PARRA, *Per la definizione del rapporto tra teatri e ninfei*, «SCO», 25, 1976, p. 117. Per l'anfiteatro di Cartagine sono state ipotizzate *venationes e munera gladiatorum*, ma non espliciti giochi con l'acqua: BOMGARDNER, *The Carthage amphitheater*, cit., pp. 93 ss., con bibliografia ivi citata. Rimane problematica la segnalazione di un *castellum aquae* a la Malga fatta in C. SAUMAGNE, *Vestiges de la colonie de C. Gracchus à Carthage*, «BCTH» 1928-29, pp. 649-64, fig. 3. Tale struttura è stata messa in pianta nel punto in cui è stata invece individuata la fontana.

24. P. GROS, J. DENEUVE, *Hypothèse sur le centre monumental de la Carthage romaine, d'après le recherches récentes sur la colline d Byrsa*, «CRAI», 1980, pp. 311-4; P. GROS, *Byrsa III. Rapport preliminaire de fouilles de 1977 a 1980: la basilique orientale et ses abords*, Rome-Tunis 1985, pp. 133-5; 139-40; ID., *Le premier urbanisme*, cit., pp. 555-6.

25. AUDOLLENT, *Carthage*, cit., pp. 226-8; RAKOB, *Forschungen*, cit., pp. 413-6.

Lo spazio aperto, che si aggira su una quota media di circa 26,5 m, programmato probabilmente già a partire dal I secolo, in previsione dello sviluppo del centro urbano di Cartagine, intorno alla metà del II secolo doveva essere delimitato quindi da un lato dallo scenografico acquedotto di Zaghouan, dall'asse stradale, dalle "piccole cisterne" e dalla fontana monumentale. Nella zona più a sud un edificio messo in pianta dal Falbe, ora in stato di degrado, costruito su podio in opera quadrata e con alzato in opera cementizia, con all'interno tracce di malta idraulica, posto a circa 27 m di quota, sembrerebbe segnare l'altra demarcazione alla piazza. Tale struttura è stata considerata dal Wilson un complesso di bagni[26].

Rimane incerto il raccordo di quest'area con quella del *decumanus maximus* (q. 15 m) e dell'anfiteatro sottostante (q. 12 m circa). Probabilmente il dislivello era colmato da una scalinata o forse da un porticato, di cui sono andate perse le tracce a causa della costruzione della strada a grande percorrenza.

I serbatoi idrici della Malga, insieme alla parte terminale dell'acquedotto, sono stati inglobati nel muro di Teodosio II costruito intorno al 425, dal momento che nella prospezione non sono state trovate tracce dei blocchi del muraglione, il cui corso invece è stato individuato dalla missione archeologica italiana sull'altura (Teurf el-Sour) che sovrasta l'area oggetto dell'indagine[27].

Dalle fonti arabe sappiamo che gli acquedotti di Cartagine non erano stati tagliati prima della fine del VII secolo (almeno fino al 693-694) e che quindi il sistema delle riserve idriche della Malga doveva essere stato sfruttato per tutta l'età tardoantica e anche oltre[28].

La zona la Malga con il suo spazio aperto antistante appare dunque, oltre che una della principali e monumentali riserve idriche del mondo antico, anche una cerniera fra campagna e centro urbano, una zona di raccordo fra anfiteatro e l'importante area civile della *Byrsa*. Dello spazio aperto a ridosso delle cisterne, apparente-

26. WILSON, *Water supply*, cit., p. 75, fig. 7, n. 8.

27. CARANDINI *et al.*, *Scavi*, cit., p. 17; per l'andamento del muro di Teodosio II: C. M. WELLS, *Le mur de Théodose et le secteur nord/est de la ville romaine*, in A. ENNABLI (éd.), *Pour sauver Carthage*, Paris-Tunis 1992, pp. 114-23.

28. AMARI, *Biblioteca*, cit., p. 296; Rîâd 'an Nufûs riferisce di Hassan che entra a Cartagine e comanda di demolire la città e di tagliare gli acquedotti. L'utilizzazione dell'area la Malga fino al VII secolo è documentata anche dall'abbondante presenza di terra sigillata di produzione D tarda rinvenuta nello scavo stratigrafico fra due piloni dell'acquedotto, in corrispondenza del nono e decimo serbatoio idrico.

mente privo al suo interno di significative presenze archeologiche, rimangono ancora da indagare le precise dimensioni e funzioni nel corso dei secoli nell'ambito del tessuto urbano cartaginese.

5
La fontana a cascata

Al di sotto delle "piccole cisterne" nel 2005-06 è stata esplorata una piccola e singolare costruzione idraulica: una vera e propria fontana a cascata o un piccolo ninfeo. Viene preferita la prima denominazione accogliendo la perplessità di Pier Gros[29] sull'accezione del termine *nymphaeum* e di Salvatore Settis in merito al ruolo di questa tipologia architettonica[30].

La fontana è del tipo a *lacus*, a pianta centrale di forma quadrangolare, con *piscina* a *castellum aquae*[31]. La struttura misura 6×4 m. Il *lacus*, nonostante lo stato di conservazione precario, doveva misurare circa 2,50 m di larghezza e 1,25 m di profondità. È possibile, pertanto, ipotizzare la capienza complessiva del bacino in 250 mc.

Non conosciamo il modo in cui il bacino era chiuso sulla fronte, se con lastre verticali, oppure con muro continuo. Allo stato attuale manca traccia del sistema di scarico della fontana. (FIG. 8).

Il fondo del bacino (USM 7) era rivestito di lastre di terracotta, veri mattoni piatti o *tegulae*, posati su uno strato di malta con l'aggiunta di un cordolo stagno. La tenuta della parete verticale (USM 8) era assicurata da malta idraulica di colore rosa colata su uno strato di cocciopesto steso sopra una muratura realizzata in *opus incertum*. Anche le due pareti laterali del *lacus* erano in *opus incertum*.

La *piscina*, ad un livello più alto rispetto al bacino, doveva avere la forma quadrata (manca il lato meridionale) e doveva misurare circa 3 × 3 m con una capienza pari a 300 mc. L'invaso ha sicuramente subito una trasformazione in una fase successiva alla costruzione: infatti alcuni esili muretti (USM 12, 13) hanno diviso la *pi-*

29. P. GROS, *L'architecture romaine. Du début du III siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire, I (Les monuments publics)*, Paris 1996, pp. 418-22.

30. S. SETTIS, *"Esedra" e "Ninfeo" nella terminologia architettonica del mondo romano. Dall'età repubblicana alla tarda antichità*, in *ANRW*, 14, 1973, pp. 661-745.

31. J. P. ADAM, *L'Arte di costruire presso i Romani. Materiali e tecniche*, Milano 2001 (VI ed.), pp. 279-84.

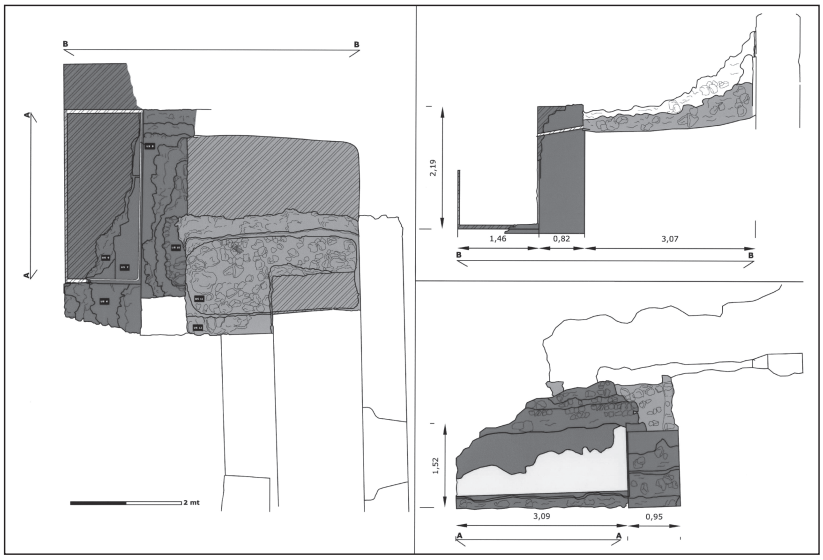


Fig. 8: Cartagine, la Malga: rilievi della fontana (scavi 2005-06, rilievo L. Rodinò).

scina originaria in due vasche di forma rettangolare. Di questa è andata quasi completamente obliterata quella meridionale. Le nuove vasche misurano 3×1,35 m, e sono intonacate con grossolana malta idraulica.

La prima vasca della *piscina* di seconda fase al momento dello scavo si presentava occlusa da un consistente crollo di pietre (US 11), forse appartenenti alla copertura del bacino. Sul lato meridionale della fontana nel punto più danneggiato della costruzione, in corrispondenza della seconda vasca della *piscina*, è apparso al di sotto del riempimento più recente della vasca (USM 14), a circa 40 cm più in basso, l'originario rivestimento mosaicato della *piscina* di prima fase, risalente alla costruzione dell'edificio. Nella seconda fase l'acqua poteva dunque essere riversata nella fontana anche separatamente.

Lo sbalzo fra *piscina* e il bacino è formato da tre gradini (USM 10), oggi solo in parte conservati, realizzate in *opus incertum*. Ogni gradino era largo 22 cm e alto, probabilmente, 17 cm. Originariamente dovevano essere ricoperti da malta idraulica.

5.1. I mosaici parietali del *lacus*

La parete verticale della fontana era rifinita da un mosaico parietale policromo, certamente appartenente alla costruzione originaria, in parte figurato, a due pannelli (A e B), su cui doveva scorrere l'acqua di caduta: forti incrostazioni calcaree, infatti, ricoprivano la parete musiva.

La presenza di due pannelli figurati diversi può indiziare una caduta dell'acqua dall'alto della *piscina* separatamente, cioè da due vasche diverse, già previste nella prima fase architettonica, seppure con il fondo mosaicato, così come poi funzionalmente furono ricostruite nel corso della seconda fase, anche se in maniera molto più modesta.

Del pannello A si conserva un lembo, alto in media 75-80 cm circa. Il pannello è diviso in zone figurate di diversa dimensione, delimitate reciprocamente da una doppia filettatura di colore grigio-verde. La zona di destra del pannello A, all'estremità del *lacus*, è occupata da una fascia verticale larga 50 cm a fondo bianco con al centro un delfino guizzante raffigurato di profilo con la parte anteriore rivolta verso il basso. Il corpo, di colore grigio verde, è delimitato da un filetto di colore rosso con al centro del perimetro della testa l'occhio reso di prospetto, a cerchio puntinato, di colore nero. L'animale è raffigurato con un piccolo cetaceo fra le fauci serrate. Dietro la testa del delfino è raffigurato, fra le onde del mare, rese a tratti orizzontali di colore grigio e bianco, un tridente con le braccia di colore rosso marginate da un doppio filetto grigio-verde (FIG. 9). A sinistra si sviluppa una decorazione geometrica a onde continue e sovrapposte di colore grigio verde, marginate da un doppio filetto di colore bianco e da un doppio filetto esterno a tessere alternate nere e grigie.

Il pannello B, meno conservato in altezza, circa 40 cm, ripete lo stesso motivo del delfino e del tridente verticale, immersi nel mare. L'animale qui è reso con bocca spalancata. Sulla sinistra, invece del motivo a onda continua, si sviluppano su fondo bianco ben sette filetti a tre tessere di colore grigio-verde, rese trasversalmente, ad indicare il fluire continuo di un corso d'acqua che si versa nel mare (FIG. 10). Anche qui la balza marginale inferiore di colore bianco alla base del pannello verso il *lacus* è marginata da un doppio filetto di colore grigio verde.

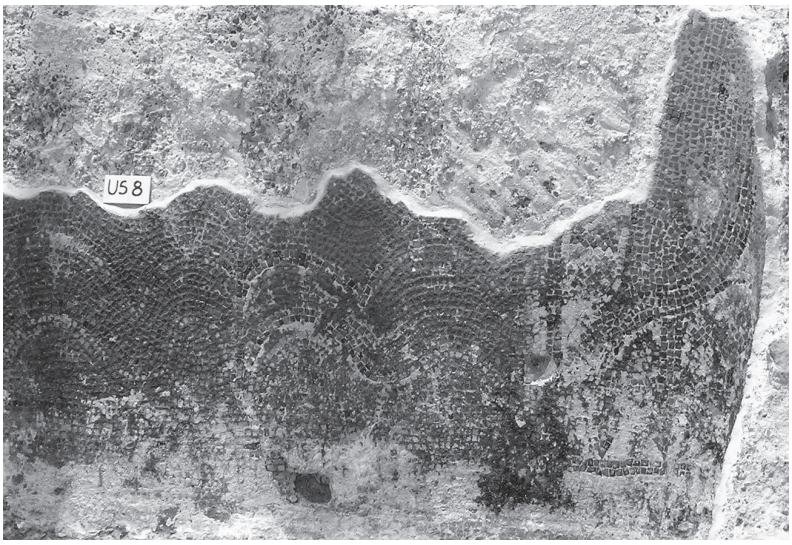


Fig. 9: Pannello A a mosaico, particolare del delfino e onde.

5.2. Cronologia

Dai pochi elementi a nostra disposizione la fontana potrebbe datarsi fra la metà e la fine del II secolo per alcuni motivi esterni: il completamento dell'acquedotto di Zaghouan, avvenuto dopo il 128, la costruzione delle "piccole cisterne", della via pomeriale parallela alle "grandi cisterne".

Confermerebbero queste impressioni l'architettura dell'edificio e la valutazione stilistica dei mosaici. È probabile che la ristrutturazione della struttura per un motivo che non conosciamo, con la realizzazione di due vasche nella piscina originaria, sia avvenuta nel corso del III secolo. Anche le ceramiche raccolte nelle US degli scavi 2005-06 confermerebbero sia la datazione assoluta che le due fasi architettoniche dell'edificio.

5.3. Tipologia della fontana

La fontana di Cartagine, a la Malga, è una fontana ornamentale assegnabile sulla base della struttura alla categoria 4 di P. Aupert[32] (cioè

32. P. AUPERT, *Le Nymphèe de Tipasa, et les nymphées et "Septizonia" nord africains*, (Coll. EFR, 16), Rome 1974, pp. 90-125.

nell'ambito delle fontane "a pianta rettangolare" allungata) ed al tipo A della classificazione di L. Farrar (vasche a forma semplice)[33].

Secondo la recente tipologia delle fontane ornamentali, ma domestiche, di R. Ghiotto, la nostra fontana rientrerebbe nel tipo 4 A (fontane a pianta rettangolare con forme semplici)[34].

Forse andrebbe considerata anche la possibilità di prevedere una nuova tipologia monumentale di fontane pubbliche "a cascata" tipica proprio del Nord Africa, a metà fra i ninfei veri e propri e le più tradizionali fontane a bacino rettangolare. La fontana cartaginese della Malga ne sarebbe l'esempio architettonico più completo e, forse, uno dei più emblematici.

Il quadro riassuntivo delle fontane pubbliche dell'Africa Proconsolare, della Numidia e dell'Egitto[35] propone innumerevoli tipologie, fra cui non mancano proprio le fontane ornamentali "a gradini" o "a cascata" (TAB. 1).

Esempi di fontane a cascata sono noti a *Bulla Regia* e Alessandria[36]. Dal punto di vista percentuale, tuttavia, questo tipo di "fontana a gradini" o "a cascata" appare relativamente poco diffuso: nel 40% dei casi sono attestati i ninfei, nel 30% le fontane a pianta semicircolare; nel 15% dei casi seguono le fontane a nicchia. Infine, in minime percentuali, compaiono le fontane a pianta quadrata (7%), le fontane a pianta rettangolare (5%) e, in ultimo, le fontane "a cascata" (3%) (FIG. 11). Per la fontana di Cartagine è possibile cogliere alcune motivazioni ideologiche legate proprio alla tipologia dell'edificio.

L'articolazione architettonica dei gradini della cascatella artificiale non è solo e soltanto un artifizio puramente scenografico in relazione all'ambiente urbano; infatti la cascata artificiale dà una connotazione dinamica al movimento dell'acqua evocando realisticamente sensazioni naturalistiche e riproponendo con un meccanismo di fruizioni del costruito, luoghi semanticamente naturali legati

33. L. FARRAR, *Ancient Roman Gardens*, Phoenix Mill 1998, p. 98; confronti anche in F. GLASER, *Fountains and Nymphaea*, in *Handbook of ancient water technology*, Leiden 2000, pp. 413-51.

34. R. GHIOTTO, *Le fontane e le vasche ornamentali*, in F. GHEDINI, S. BULLO (a cura di), *«Amplissimae atque ornatissimae domus»: Aug. Civ., 2, 20, 26. L'edilizia residenziale nelle città della Tunisia romana*, vol. I, Roma 2003, pp. 90-104.

35. AUPERT, *Le Nymphèe*, cit., pp. 90 ss.

36. Per la fontana a cascata di Alessandria: A. ADRIANI, in *Repertorio d'arte dell'Egitto greco-romano*, Palermo 1966, serie C, I, II, p. 168; per *Bulla Regia*: AUPERT, *Le Nymhèe*, cit., p. 92.

Tabella 1: Tipologia delle fontane pubbliche del Nord Africa (elaborazione di G. Di Stefano) (da tipologia Ghiotti, modificata; e da Aupert 1974, aggiornato).

	Fontane a pianta semicircolare	Fontane a cascata	Fontane a pianta semicircolare	Fontane a pianta quadrata	Fontane a pianta rettangolare	Fontane a pianta circolare	Ninfei	Ninfei semplici	Castello acqua
Aïn-Drinn	•						•?		
Aïn-Hedja			•				•?		
Aïn-el-Ioudi			•				•		
Aïn-el-Metonia				•					
Aïn-Mouss							•?		
Alessandria		•							
Althiburos					•		•?		
Althiburos									
Announa	•								
Bulla Regia							•		
Bulla Regia		•							
Bulla Regia					•				
Cartagine		•							
Cartagine		•							
Chemtou	•								
Cherchel	•								
Cherchel			•						
Cincari				•			•?		
Costantine	•						•?		
Costantine			•						
Djemila				•					
Djemila									•

(*segue*)

Tabella 1 (*seguito*)

| | | |



Fig. 10: Pannello B a mosaico, particolare del cetaceo e tridente verticale.

alla tracimazione dell'acqua dalla sorgente, probabilmente richiamando proprio la sorgente di Zaghouan di cui la fontana legata all'acquedotto è il terminale. Ma i rimandi simbolici legati alla tipologia della fontana non si limitano solo a evocazioni ideologiche sulla naturalità del luogo, ma si arricchiscono di vere consacrazioni culturali a Nettuno[37].

Infatti i simboli del dio (il delfino e il tridente) sono raffigurati nel mosaico parietale della fontana, così che l'acqua della fontana rappresenta ideologicamente l'acqua in assoluto (del mare e dei fiumi) come segno di prosperità e come tale posta sotto la protezione di Nettuno. Nettuno non è solo il dio del mare, ma anche il dio delle sorgenti e della vita e qui, nella fontana delle cisterne della Malga, dove arrivava l'acqua di Zaghouan, l'acqua, come simbolo di prosperità, è stata visivamente consacrata al dio.

Certamente la fontana cartaginese della Malga assume un mes-

37. N. Jeddi, *Gli dei, le dee e gli eroi*, in F. Bejaoui *et al.*, *I mosaici romani in Tunisia*, Milano 1995, pp. 66-71; inoltre M. H. Fantar, *Á propos de Neptune sur une mosaique d'epoque romaine decouverte à Oudna*, «Studi Magrebini», 2, 1968, pp. 105-12; S. Gozlan, *La maison du triomphe de Neptune à Acholla (Boitra-Tunisie)*, 1, (Coll. EFR, 160), Rome 1992.

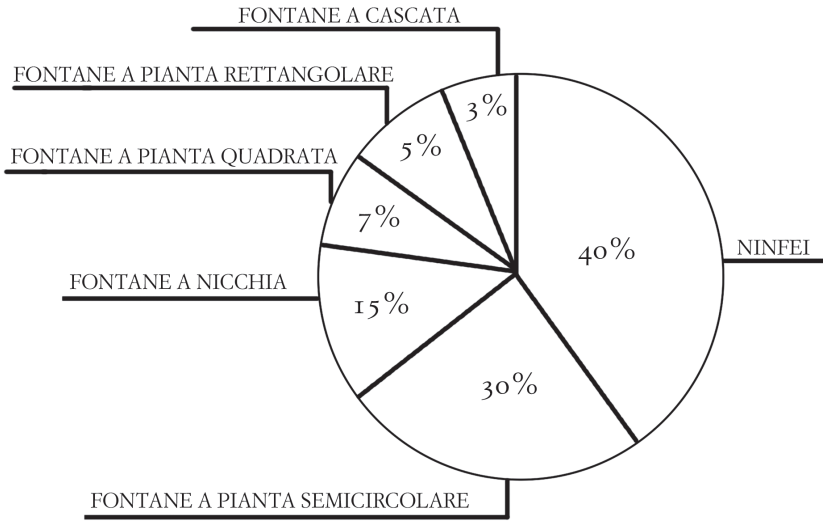


Fig. 11: Percentuali delle tipologie delle fontane pubbliche del Nord Africa (G. Di Stefano).

saggio spaziale nel contesto urbano non dissimile dalle architetture dei ninfei e delle fontane di altre città imperiali dell'Africa, ad esempio nei modelli eccezionali di *Leptis Magna*[38]. Questo tipo di fontane possono essere considerate delle vere e proprie risorse e ricchezze urbanistiche che nelle città africane esaltano e coniugano la fruizione del paesaggio urbano con l'architettura, alla cui realizzazione non sono estranee anche motivazioni sociali ed evergetiche.

38. F. Tomasello, *Fontane e ninfei minori di Leptis Magna*, Roma 2005.

Amel Tekki

L'artisanat métallurgique punique à Carthage: l'exemple des ateliers de réduction du fer et du cuivre

La métallurgie punique est un thème de recherche qui a été peu exploré jusqu'à présent. Les études qui lui ont été consacrées restent très limitées[1]. En revanche, les découvertes archéologiques témoignant de cet artisanat sont nombreuses et assez révélatrices. Depuis 1976[2] jusqu'à ces dernières années, les fouilles archéologiques n'ont cessé de nous livrer des vestiges attestant d'une activité métallurgique punique (FIG. 1). Les ateliers liés au travail de réduction des minerais de fer et de cuivre ont été découverts lors des fouilles de la mission française à Carthage sur le flanc sud-est de la colline de Byrsa[3]. La durée d'utilisation de ces installations est d'environ deux siècles, du début du IVe siècle aux toutes premières années du IIe siècle avant J.-C. (FIG. 2).

La mission avait pour objectif de déterminer l'extension et la densité de ces aires de métallurgie, de définir la nature exacte et la fonction spécifique de ces installations et enfin de déterminer la durée de leur fonctionnement.

L'objectif de cette étude est de reconstituer les étapes de la chaîne opératoire de l'élaboration du minerai en métal, d'identifier la nature des installations mises en place pour ce travail, de déterminer un certain nombre de choix techniques qui ont guidé le travail au sein de ces ateliers et de proposer des pistes de réflexion sur l'origine des minerais.

* Amel Tekki, doctorante Université de Provence Aix-Marseille I - Centre Camille Jullian.

1. TYLECOTE (1987).

2. C'est la date de la mise en place d'un programme international pour le sauvegarde du site de Carthage. Cf. ENNABLI (1992).

3. LANCEL et *al.* (1977), p. 13-130; LANCEL (1976), p. 60-78; (1978), p. 300-31; (1981), p. 156-93; (1982), p. 149-55, 217-60; (1983), p. 16-9.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 879-892.

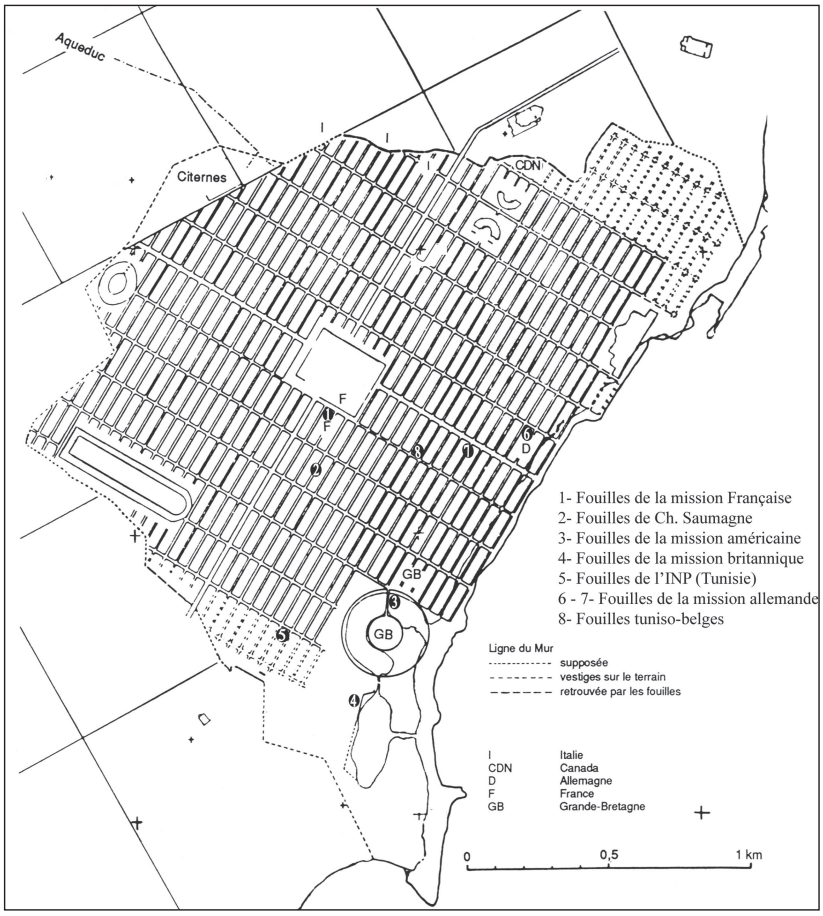


Fig. 1: Les vestiges d'activité métallurgique découverts à Carthage (source de la carte: Ennabli, 1992).

1
Les vestiges des ateliers de réduction du fer

Quatre sondages réalisés sous les sols de la maison 1 et 2 de l'îlot C de l'habitat punique tardif ont livré des vestiges relatifs à l'activité de réduction du fer (FIG. 3). Il s'agit d'amas d'argile rouge, de poches de cendres, de charbons, de scories et de terres cuites[4]. Tous les vestiges confirment bien des travaux de réduction du fer.

4. LANCEL (1982), p. 218-9.

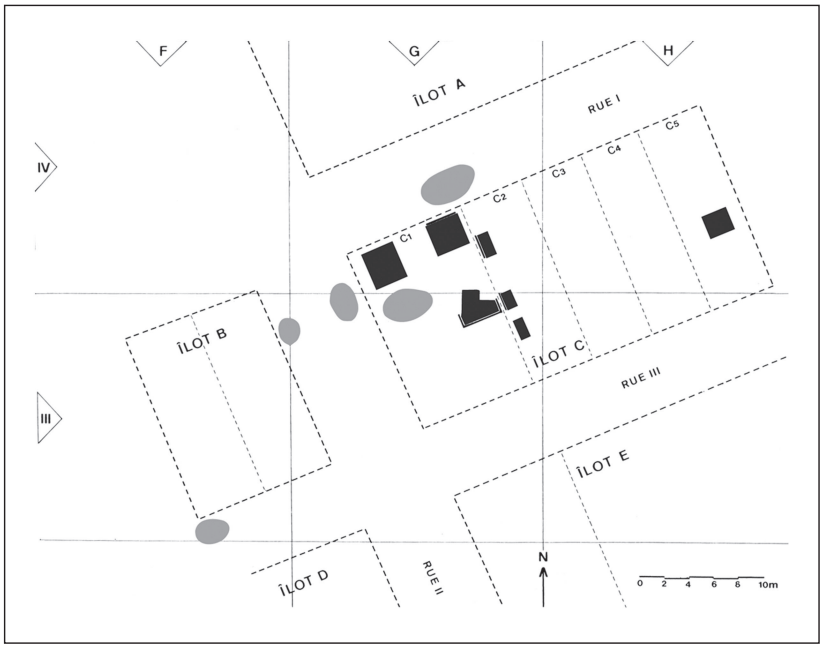


Fig. 2: Plan de situation des vestiges repérés de l'activité métallurgique: en gris foncé les sondages dans l'îlot C avec report (en C1 et C2) des structures de murs liées à l'activité métallurgique; en grisé clair de forme non géométrique, les trouvailles sporadiques de tuyères et de scories (*Byrsa II*, p. 367, fig. 602).

Les fouilles ont livré deux fonds de bas foyer ainsi qu'un grand nombre de fragments de bas fourneau. Ces fragments de four correspondent à ceux trouvés par Charles Saumagne qui a reconstitué la cuve en forme de four à pain[5] (FIG. 4). Il s'agit probablement d'un bas fourneau à usage permanent, c'est-à-dire, employé plusieurs fois. Il est de dimension moyenne de 40 à 45 cm de diamètre et de forme circulaire. Il est de type bas fourneau à scories piégées[6]. Il se compose de deux parties: une fosse semi-circulaire creusée sous la cuve qui servait à recueillir la loupe de métal et les scories et une

5. CINTAS (1962), p. 238-9, pl. LVI, 3. Pour plus de détails sur ce type de four voir CAMPANELLA (2005), p. 489-98.

6. LEROY, MERLUZZO (2004), p. 64; CLEERE (1972), p. 21-2; SERNEELS (1998), p. 15-6.

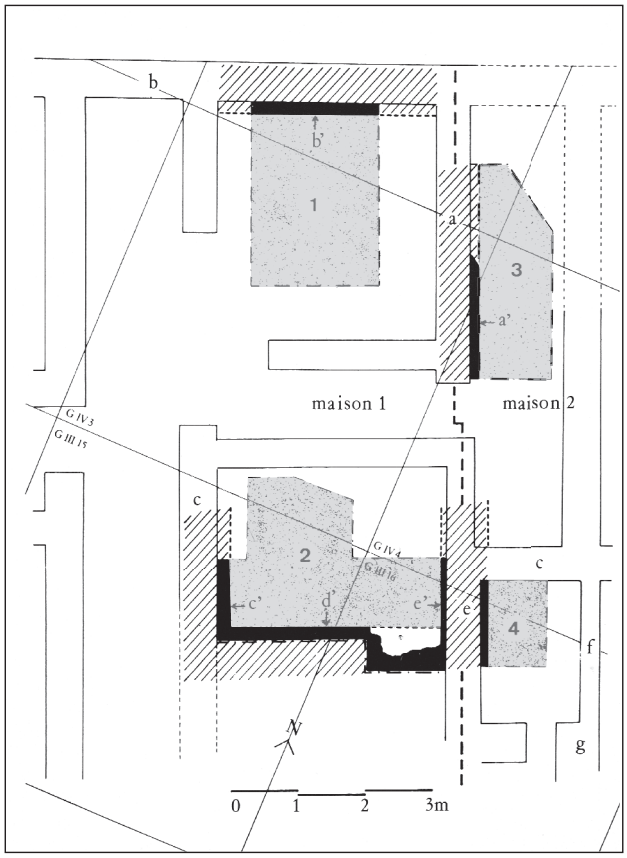


Fig. 3: Les quatre sondages réalisés sous les sols des maisons 1 et 2 de l'îlot C a', b', c', d' et e' sont les murs liés au niveau d'atelier (*Byrsa II*, p. 247, fig. 315).

cuve en élévation amovible, en forme de four à pain. Le four est doté de trois ouvertures de 15 cm de largeur et 18 à 21 cm de longueur (FIG 4). Ces ouvertures facilitent l'installation d'un système de ventilation artificielle à l'aide des soufflets en introduisant des tuyères. L'air est pulsé à travers des tuyères débouchant dans le fond du fourneau. Une grande partie de ces tuyères a été récupérée dans un dépotoir à une dizaine de mètres du four. Nous avons pu distinguer deux types de tuyères selon leurs dimensions:

– tuyères de dimension moyenne de 20 à 25 cm de longueur
– tuyères de grande dimension de 30 à 35 cm de longueur.



Fig. 4: Fourneau de type «tabouna» découvert par Ch. Saumagne (H: 0,75 m) (cliché CNRS-CCJ, fonds Lancel).

Leur diamètre est toujours situé autour de 15 à 20 mm. Selon leur morphologie nous avons distingué deux types, en nous fondant sur la nature de la conduite d'air (FIG. 5):
– tuyères bifides permettant l'usage de deux soufflets[7]
– tuyères bifides qui convergent pour avoir une seule conduite au fond du fourneau permettant également l'usage de deux soufflets[8].

Pour toutes ces tuyères on a remarqué un axe d'inclinaison qui permet d'identifier leur position par rapport au four. Elle était oblique par rapport aux parois du four[9]. Une telle position permettait d'une part le développement d'une température maximale à la base et, d'autre part, sa diminution vers la partie supérieure. Cette position a nécessité probablement des pyramidions en tant que cales-tuyères afin d'assurer le bon fonctionnement de soufflets. Il faut penser que toutes les tuyères ne s'adaptent pas forcément à la taille de l'ouverture qu'on leur aménage, cela peut expliquer l'usage de ces pyramidions et les traces de vérifications qui figurent sur leurs extrémités. Nous ne connaissons pas d'équivalent à ce ty-

7. Pour l'usage de deux soufflets voir SERNEELS *et al.* (2004), p. 88, fig. 2.
8. TYLECOTE (1987), p. 120-3.
9. LANCEL (1982), p. 227, fig. 288b, 229, fig. 292.

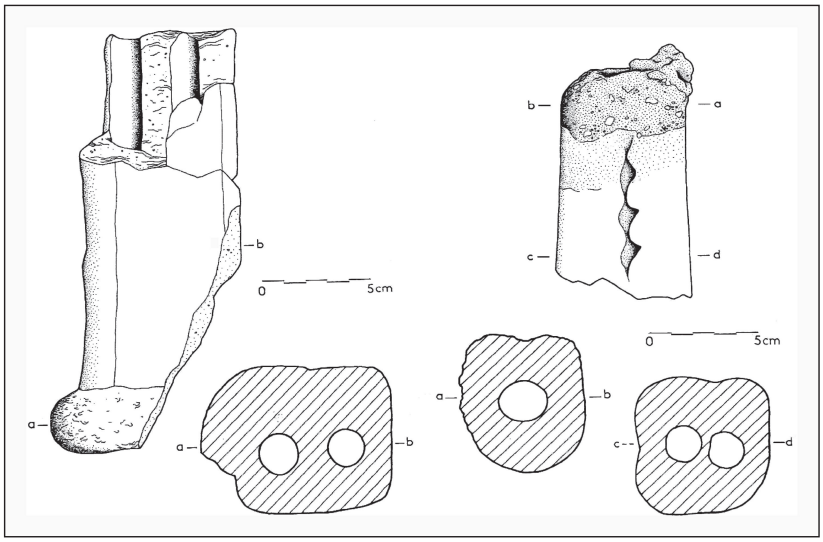


Fig. 5: Les deux types de tuyères découverts à Carthage.

pe de dispositif. Par conséquent, la fonction de ces pyramidions reste douteuse; il est difficile d'en dire plus dans l'état actuel de nos recherches.

Une restitution de ce basfourneau a été proposée par Aimé Thouvenin[10]. Nous avons modifié cette restitution en adaptant la cuve aux données de la fouille (FIG. 6). Etant donné que tous les fragments de paroi découverts à Carthage sont de même type, il semblerait que la cuve soit en forme de cloche adoptant ainsi la forme de four à pain. Il correspond dans ce cas au type 3 de la classification des fourneaux de Paul-Louis Pelet: fourneau à creuset enterré, surmonté d'une cuve en coupole[11]. Ce type de four permet de réduire à peu près 160 kg de minerai, ce qui permet de fournir une quantité d'environ 30 kg de métal brut[12]. Ce type de

10. LANCEL (1982), p. 233, fig. 297.

11. PELET (1982), p. 207.

12. Ces chiffres sont approximatifs. Nous avons voulu juste donner une idée générale sur la quantité de métal qu'on peut réduire dans ce type de bas fourneau. Notre calcul se base sur une étude expérimentale d'Inagina: une réduction selon les techniques traditionnelles des Dogons (Mali), cf. *Inagina. L'ultime maison du fer* (1997), un film ethnoarchéologique sur la fabrication du fer chez les Dogons de Eric Huysecom.

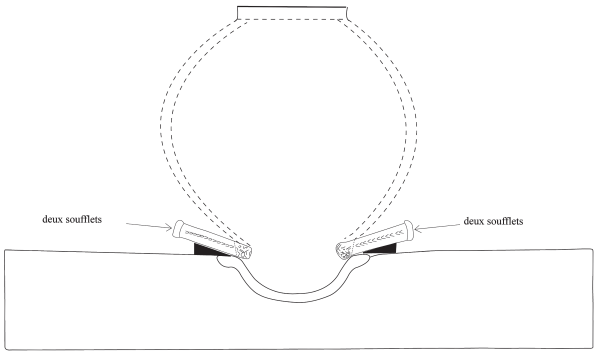


Fig. 6: Proposition d'une nouvelle restitution du basfourneau de type «tabouna» découvert à Carthage.

fourneau amovible était utilisé en Afrique noire à Télé-Nugar, au Tchad jusqu'à 1935[13].

A quelques mètres de ces deux fourneaux, on a mis au jour plusieurs fonds d'amphore enterrés dans le sol de l'atelier[14]. Certaines de ces amphores montrent qu'une fois abandonnées, on implante une deuxième voire une troisième dans le même emplacement que la première[15]. Deux types d'amphores sont présents dans ces ateliers. Trois amphores de type punique (312/313 et 314) et une amphore du type grec de Chio. Ces amphores servaient probablement au stockage de l'eau, des minerais, des minerais grillés, du charbon de bois et de l'argile nécessaire pour la fabrication des tuyères, du fourneau, etc.

Au-delà de la nature des structures trouvées *in situ*, ces fouilles nous renseignent également sur l'organisation de l'espace au sein de ces ateliers de réduction. L'emplacement de ces ateliers ne semble pas arbitraire. Ces installations métallurgiques prenaient place en hauteur sur le flanc sud-est de la colline de Byrsa. En effet, l'installation d'un four sur des reliefs irréguliers permet de faciliter plusieurs tâches de l'activité de la réduction, notamment le tirage. Un tel emplacement permet également de réduire les problèmes liés à l'humidité et d'améliorer l'isolation thermique.

13. Grébénart (1988), p. 26.
14. Lancel (1982), p. 221, fig. 281.
15. Lancel (1982), p. 226, fig. 287.

L'aire de l'atelier est fermée comme en témoignent les murs mis au jour[16]. L'espace de l'atelier s'étend sur environ 32 m² (FIG. 3). Les deux bas fourneaux furent placés dans la partie sud. Il n'est pas certain qu'ils aient fonctionné concomitamment. Les structures de stockage prennent place dans la partie nord.

En ce qui concerne l'origine des minerais, des échantillons des scories trouvés au fond du basfourneau ont été analysés. Les résultats de ces échantillons ont révélé un fer composé de trois oxydes: la magnétite Fe_3O_4; l'hématite Fe_2O_3 et le corindon Al_2O_3[17]. En se fondant sur la présence de la magnétite, Jacques Debelmas[18] pense que ce fer arrivait d'Algérie étant donné que la magnétite était rare en Tunisie et au contraire assez fréquente en Algérie, notamment à Aïn Mokra (Massif de l'Edough, près d'Annaba, ex-Bône)[19]. On pense que c'est plutôt par voie maritime que le minerai fut transporté.

D'autres pistes de réflexions peuvent être envisagées afin de déterminer l'origine du minerai de fer. Dans la région du Tell et du Haut Tell en Tunisie certaines mines de fer ont révélé des traces d'exploitation antique mais pas forcément d'époque punique[20] (voir carte, FIG. 7). Citons parmi ces mines: Nefza à l'Est de Tabarca, Douar Douamès au Nord de Béjà, à l'Ouest de Mejez el Bab, dans la région du Kef: Nebeur et Oued Kohol au Nord-Est, Jebel Jerissa au Sud-Sud-Ouest. La mine la plus proche de Carthage est celle située à l'Ouest de Mejez el Bab. Seule l'analyse des échantillons de ces minerais pourraient nous apporter des précisions sur ce sujet.

Les activités métallurgiques sur le site étaient limitées aux dernières phases de la transformation des minerais en métal (préréduction, grillage, et réduction). La réduction est réalisée dans des basfoyers de dimension moyenne permettant de réduire de petites quantités de minerais. Le basfoyer est doté d'un système de ventilation artificielle à l'aide de soufflets. Nous pensons que la fréquence des scories et des tuyères trouvées sur le site est due essentiellement à une accumulation dans le temps et non à une grande production.

16. LANCEL (1982), p. 247, fig. 315.
17. LANCEL (1982), p. 233.
18. Directeur de l'Institut Dolomieu, Université de Grenoble I en 1980.
19. LANCEL (1982), p. 233.
20. GSELL (1928), p. 11-21; PEYRAS (1991), p. 402.

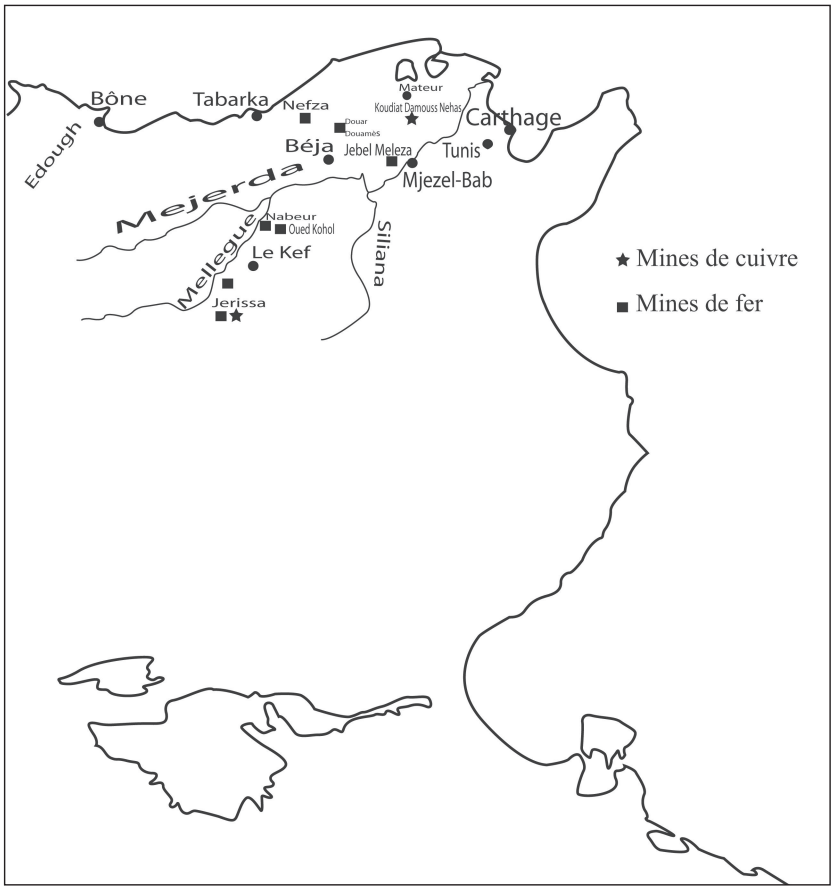


Fig. 7: Carte des anciennes exploitations minières en Tunisie.

2
Les vestiges des ateliers de réduction de cuivre

Les fouilles sur la colline de Byrsa ont mis en évidence d'autres vestiges liés au travail de réduction du cuivre. Ces fouilles ont été réalisées par Jean-Paul Thuillier. Elles ont été effectuées sous le sol d'une pièce de la maison 5 de l'îlot C et sous la rue IV (FIG. 2).

Deux fonds de fourneaux appartenant au type «bowl-furnace»[21] ont été mis au jour (FIG. 8, F1 et F2). Un des ces fonds

21. LANCEL (1982), p. 250-1, figs. 317-318, n°s 1, 3.

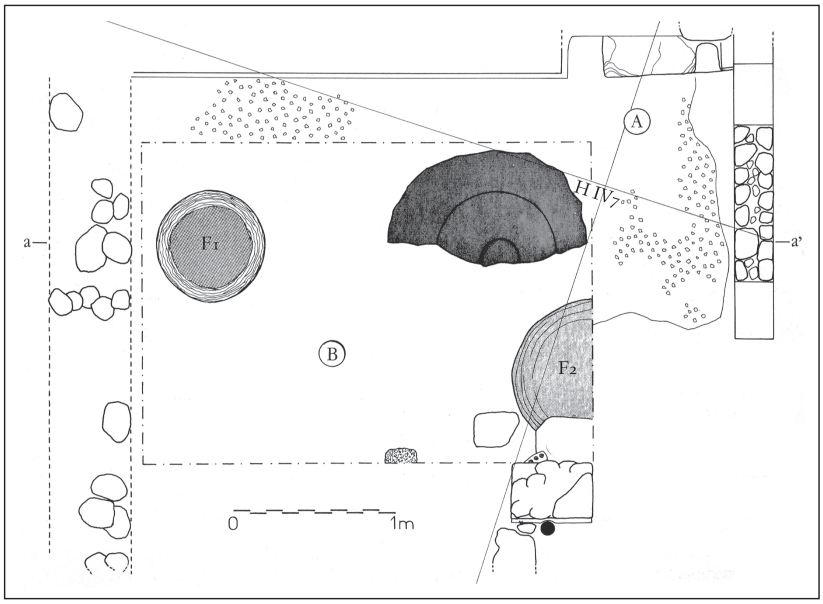


Fig. 8: Les vestiges de l'atelier de réduction de cuivre mis au jour à Carthage (*Byrsa II*, p. 521, fig. 318).

de fourneau n'a été dégagé qu'à moitié, son diamètre est d'environ 95 cm. Le fond le mieux conservé est en forme de fosse quasi hémisphérique dans sa partie supérieure et de forme rectangulaire dans sa partie inférieure[22]. Il était rempli de terre noire. Son diamètre est de 65 cm. En ce qui concerne la ventilation, aucun élément n'a été fourni par les fouilles; aucun fragment de tuyère n'a été trouvé dans ce secteur. Dans ce cas un système de ventilation naturelle aurait été adopté. Les tuyères ont pu être aussi placées dans un dépotoir loin du four comme le pense Jean-Paul Thuillier qui a fouillé ce secteur[23]. Il pense que le four était alimenté en air par des soufflets. En revanche, les vestiges de parois de fourneaux sont abondants. Ces fragments de parois de fourneaux sont identiques à ceux recueillis dans la zone de réduction de fer. En effet, il pouvait s'agir du même type de fourneau que celui utilisé pour la réduction des minerais de fer: le four «tabouna»[24] (FIG. 4).

22. LANCEL (1982), p. 252, fig. 321.
23. LANCEL (1982), p. 250.
24. LANCEL (1982), p. 251.

Entre ces deux fourneaux, une autre structure a été signalée: elle se présente sous la forme d'un bassin de 1,20 m de diamètre fait de cendre fine, sur une armature de petites pierres[25] (FIG. 8). La fonction de cette dernière n'est pas déterminée. La forme de cette structure peut correspondre, en effet, à un four de grillage des minerais de forme circulaire[26]. En outre, les analyses de certaines scories ramassées dans cette zone attestent de l'existence de cette phase de pré-réduction: grillage. Enfin, deux fonds d'amphore ont été mis au jour dans un sondage effectué sous la rue IV. Ces amphores avaient probablement la même fonction de stockage que celle des amphores découvertes dans les ateliers de réduction du fer.

Bien qu'on ait analysé certaines scories, plusieurs données manquent. Par conséquent, il est difficile de comprendre le système de fonctionnement de ces fourneaux. En fait, la nature du cuivre n'était pas signalée dans la lettre adressée par Aimé Thouvenin[27] à la mission française; des analyses de ces scories pourraient nous apporter de la lumière sur l'origine de la mine. Le nombre d'échantillons analysés et leurs résultats n'ont pas été tous fournis dans ces rapports. Ainsi, nos informations sur ce sujet demeurent assez lacunaires. C'est un travail que nous tentons de compléter dans le cadre de notre thèse en cours.

En ce qui concerne l'origine des minerais quelques pistes de réflexion pourraient être émises.

Dans la région du Nord-Est, différentes traces d'exploitation minière ont été identifiées; toutes ces exploitations ont été datées de l'époque romaine bien qu'aucun indice ne le prouve: rien n'exclut qu'elles ne soient pas plus anciennes. Dans cette région, précisément dans la moyenne vallée de l'oued Tine dans un lieu – dit «Koudiat Damous en-Nehas» – est un toponyme arabe qu'on peut traduire par «la colline de la galerie du cuivre»: une mine de cuivre a révélé des traces d'une exploitation antique ou médiévale[28]. Elle se situe à quelques kilomètres de Carthage. Le filon semble peu abondant aujourd'hui et uniquement en surface. Les galeries étant assez profondes, il semble que l'exploitation ait été poussée d'après une pros-

25. LANCEL (1982), p. 250, fig. 318, p. 251, n. 2.

26. Pour ces types de structures voir TYLECOTE (1987), p. 131, fig. 4.16; SERNEELS (1998), p. 14, fig. 8, n. 5.

27. Il était dans les années quatre-vingt, le directeur adjoint du laboratoire d'Archéologie des Métaux (54140, Jarville).

28. PEYRAS (1991), p. 402 et carte p. 404.

pection faite dans cette région[29]. Des exploitations anciennes ont été identifiées dans la mine de Jebel Jerissa, qui est actuellement un gisement de fer encore en exploitation (carte, FIG. 7). Les témoignages d'une exploitation minière pendant l'Antiquité restent difficiles à établir et d'autant plus pour la période punique. Un travail de prospection s'avère nécessaire dans toute la région où sont localisées des mines de cuivre et de fer.

3
Conclusion

Des ressources locales auraient été exploitées. L'établissement des cartes et des inventaires minéralogiques à partir des données géologiques et archéologiques est essentiel pour évaluer le potentiel local. Toutefois, il n'est pas toujours facile d'identifier une exploitation antique. En effet, le fer est un minerai très abondant sur l'écorce terrestre mais l'exploitation ancienne pouvait se limiter parfois à de petits filons qui ne laissent aucune trace sur le terrain[30].

Les artisans maîtrisaient toutes les techniques liées à la réduction. Le travail dans ces ateliers correspond à la toute première étape de la chaîne opératoire: la transformation du minerai en métal (la réduction) ainsi nous notons que le minerai a souvent subi un traitement pré-réduction: grillage.

Malheureusement, la plupart des rapports de fouilles que nous avons consultés porte peu d'intérêt à la description des scories: les premiers témoins de cette activité. En effet, la quantité des scories ainsi que leur morphologie et leur métrologie ne sont presque jamais indiquées, cela limite considérablement notre compréhension de cette activité métallurgique.

Enfin, des analyses des scories, des tuyères et des fragments de four nous semblent nécessaires afin de dépasser les résultats partiels et limités obtenus jusqu'à présent.

Bibliographie

CAMPANELLA L. (2005), *Dal Tannūr al Κλίβανος: considerazione sul pane Syriaci Genus,* in A. SPANÒ GIAMMELLARO, *Atti del V congresso internazionale di studi fenici e punici (Marsala-Palermo, 2-8 ottobre 2000)*, vol. I, Palermo, p. 489-98.

29. PEYRAS (1991), p. 404.
30. ROVIRA (1998), p. 67.

CINTAS P. (1962), *Tābūna*, «OA», vol. I, fasc. 2, p. 233-44.
CLEERE H. F. (1972), *The Classification of Early Iron-Smelting Furnaces*, «AntJ», LII, part I, p. 8-23.
ENNABLI A. (1992), *Pour sauver Carthage: exploration et conservation de la cité punique, romaine et byzantine*, Tunis.
GRÉBÉNART D. (1988), *Les premiers métallurgistes en Afrique Occidentale*, Paris.
GSELL S. (1928), *Exploitation minière dans l'Afrique du Nord*, «Hespéris», VIII, 1er trimestre, p. 1-21.
LANCEL S. (1976), *Nouvelles fouilles de la mission archéologique française à Carthage sur la colline de Byrsa*, «CRAI», p. 60-78.
LANCEL S. *et al.* (1977), *Fouilles françaises à Carthage (1974-1975)*, «Ant-Afr», 11, p. 13-130.
LANCEL S. (1978), *Fouilles de Carthage 1976-1977: la colline de Byrsa et l'occupation punique*, «CRAI», p. 300-31.
LANCEL S. (1981), *Fouilles françaises à Carthage. La colline de Byrsa et l'occupation punique (VIIe siècle-146 avant J.-C.). Bilan de sept années de fouilles*, «CRAI», p. 156-93.
LANCEL S. (1982), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques,* (Coll. EFR, 41), Rome.
LANCEL S. (1983), *Introduction à la connaissance de Carthage: la colline de Byrsa à l'époque punique*, Paris.
LANCEL S. (1984), *Remarques sur la topographie urbaine de la Carthage punique*, «BCTH», Nouvelle série, p. 35-53.
LEROY M., MERLUZZO P. (2004), *La réduction: du minerai au métal*, dans M. MANGIN (éd.), *Le fer*, Paris, p. 49-80.
PELET P.-L. (1982), *Recherches sur la métallurgie du fer dans le Jura Vaudois*, dans *Mines et fonderies antiques de la Gaule, Université de Toulouse-Le Mirail, 21-22 novembre 1980, Table ronde du CNRS*, Paris, p. 205-14.
PEYRAS J. (1991), *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité. Essai de monographie régionale*, Paris.
ROVIRA C. (1998), *Le travail du fer en Catalogne du VIIe au Ier siècle avant notre ère*, dans M. FEUGÈRE, V. SERNEELS (éds.), *Recherches sur l'économie du fer en Méditerranée nord-occidentale*, Montagnac, p. 65-75.
SERNEELS V. (1998), *La chaîne opératoire de la sidérurgie ancienne*, dans M. FEUGÈRE, V. SERNEELS (éds.), *Recherches sur l'économie du fer en Méditerranée nord-occidentale*, Montagnac, p. 7-44.
SERNEELS V. *et al.* (2004), *Les activités de forge: le travail du métal*, dans M. MANGIN, *Le fer*, Paris, p. 81-112.
TYLECOTE R. F. (1987), *The Early History of Metallurgy in Europe*, London, New York.

Silvia Bullo

Echi di tradizioni orientali nel santuario di *Caelestis* a Cartagine

Dea dall'aspetto complesso, che risente delle sue controverse origini[1], *Caelestis* è sicuramente, nel *pantheon* romano d'Africa, la figura divina femminile principale: nei suoi confronti, soprattutto i rinvenimenti epigrafici restituiscono l'impressione di una devozione particolarmente sentita e diffusa in modo capillare[2], anche se le immagini che la rappresentano con sicurezza rimangono pochissime. Due, al

* Silvia Bullo, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova.

Questo articolo si inserisce nell'ambito degli approfondimenti condotti durante il mio Assegno di Ricerca, sul tema: "Santuari e culti nel Nord-Africa d'età imperiale", diretto dalla prof. ssa Paola Zanovello. Vd. anche P. ZANOVELLO, *Produzioni e commerci: aspetti del culto di Mercurio nel Nord Africa*, in questi Atti, alle pp. 793-810 e S. BULLO, *Santuari e culti nel Nord-Africa d'età imperiale: "topografie del sacro" tra persistenze punico-numide ed influenze romane. Presentazione di un progetto*, in *Saturnia Tellus. Definizioni dello spazio consacrato in ambiente etrusco, italico, fenicio-punico, iberico e celtico. Convegno Internazionale di Studi (Roma 2004)*, cds.; EAD., *Attori del sacrificio privato nel Nord-Africa d'età romana: tra rito romano e tradizioni locali*, in *Gli operatori cultuali. Atti del II Incontro di Studio organizzato dal "Gruppo di contatto per lo studio delle religioni mediterranee"* (Roma 2005), a cura di M. ROCCHI, P. XELLA, J. A. ZAMORA, Verona 2006, pp. 151-69. Un ringraziamento particolare rivolgo a Sergio Ribichini che mi ha sostenuto su questa strada con indicazioni preziose ed incoraggiamenti. Di tutto ciò che segue mi assumo piena responsabilità.

1. Sulla dea in generale, ma con ricostruzioni non sempre condivisibili, G. H. HALSBERGHE, *Le culte de Dea Caelestis*, in *ANRW*, II.17.4, 1984, pp. 2203-23. Discusso è se essa sia da considerare come l'*interpretatio* di Tanit, o di Astarte, oppure se abbia preso da entrambe. *Status quaestionis* e nuove ipotesi in proposito in A. CADOTTE, *Les syncrétismes religieux en Afrique Romaine d'Auguste à Dioclétien. Étude épigraphique*, vol. 1, Lille 2001, pp. 31-43. Vd. anche S. BULLO, *La Dea Caelestis, nell'epigrafia africana*, in *L'Africa romana XI*, pp. 1597-628 e S. BULLO, C. ROSSIGNOLI, *Il santuario rurale presso Bir Bou Rekba* (Thinissut): *uno studio iconografico ed alcune riconsiderazioni di carattere architettonico-planimetrico*, in *L'Africa romana XII*, pp. 256-7.

2. BULLO, *La Dea Caelestis,* cit., con bibliografia antecedente.

momento, sono i tipi iconografici accertati[3]: il primo è attestato dalla celebre statua di terracotta del santuario di *Thinissut*[4] e da una stele da *Thibilis*[5] e la vede rappresentata in piedi, stante, sulla groppa di un leone; il secondo è stato recentemente identificato grazie al rinvenimento di un cippo frammentario ad *Uchi Maius*[6], sul quale la dea compare seduta su di un trono ad alto schienale, con un copricapo sulla testa e uno scettro nella mano sinistra.

Naturalmente, il culto della dea *Caelestis* è attestato anche nella città di Cartagine[7], colonia romana di fondazione e capitale provinciale per più di sette secoli, e su questa presenza vorrei, ora, concentrare la mia attenzione: nello specifico, su alcuni dati relativi alle particolarità dei riti che si svolgevano all'interno del suo santuario e alle caratteristiche del personale che vi era addetto. In entrambi i casi, come si vedrà, sembra di poter cogliere chiari echi di antiche tradizioni d'Oriente. L'analisi procederà, essenzialmente, attraverso la rilettura di alcuni brani letterari già noti, dai quali si trarrà spunto per suggerire nuovi temi di approfondimento, particolarmente interessanti in questo senso.

Alcune fonti tardo-antiche – e in particolare, in più punti, l'*Historia Augusta*[8] – portano testimonianza del fatto che, almeno a partire dal II secolo, la dea *Caelestis* fosse solita interloquire con i suoi fedeli, o, comunque, con chi la interrogava, per mezzo di una sacerdotessa o, più semplicemente, anche per tramite degli adepti che, a diverso titolo, erano preposti al suo santuario. Personaggi

3. Sulla questione iconografica: S. BULLO, s.v. *Virgo Caelestis*, in *LIMC*, VIII.1, 1997, pp. 269-72; EAD., in *LIMC*, Suppl., cds.; EAD., *Ancora sulla dea Caelestis: tipi iconografici*, in *Iconographie et Religions dans le Maghreb antique et médiéval*, *Actes du Colloque* (*Tunis 2008*), cds.

4. BULLO, ROSSIGNOLI, *Il santuario rurale*, cit., pp. 254-7; con testo iscritto sul retro: *C(aelestis) (Augustae) s(acrum)*.

5. A. MERLIN, *Séance du 13 décembre*, «BCTH», 1954, pp. 194-5; *ILAlg* II, 4628; con testo iscritto: *Caeles(ti)*.

6. A. IBBA (a cura di), *Uchi Maius 2: le iscrizioni*, Sassari 2006, pp. 3-4, n. 2; con testo iscritto: *Caelesti Aug(ustae) sacrum*.

7. Da ultimo: Z. BEN ABDALLAH, L. ENNABLI, *Caelestis et Carthage*, «AntAfr», 34, 1998, 175-83.

8. *SHA*, *Macr.*, III; *SHA*, *Pert.*, IV; *XXX Tyran.*, XXIX; vd. *infra*. In generale: T. D. BARNES, *The goddess Caelestis in the Historia Augusta,* «JThS», XXI, 1970, pp. 96-101, che negava veridicità a questi brani, poi rivalutati in G. ZECCHINI, *Il santuario della dea Caelestis e l'Historia Augusta*, in *Santuari e politica nel mondo antico*, a cura di M. SORDI, (Contributi dell'Istituto di Storia Antica, IX), Milano 1983, pp. 150-67.

pubblici e gente comune chiedevano a lei consiglio e sembrerebbe che ai suoi responsi si attribuisse un'autorità particolare.

Memoria di questa funzione oracolare del culto rimase viva fino alla Pasqua del 399 d.C., quando, in occasione dell'insediamento del Vescovo di Cartagine sul trono della dea, un pagano, preso da nostalgia per i bei vecchi tempi, mise in circolazione un oracolo, che l'autore non ha remore a definire falso, ma che venne fatto circolare «come se provenisse dalla stessa dea»[9].

Come accennato, i vaticini sembrano essere stati di due tipi differenti. In qualche caso, veniva interrogata una profetessa, sul cui modo di procedere nulla è dato sapere, come succede in un passo della Vita di Macrino[10], che narra come, all'epoca di Antonino Pio, i proconsoli della provincia d'Africa invocassero il responso della dea. In altri casi, invece, erano coloro che gravitavano attorno al tempio – i *canes*, secondo la lettura che, di un passo corrotto della Vita di Pertinace, fa Picard[11] – a far circolare i vaticini di *Caelestis*; causando anche problemi d'ordine pubblico, come all'epoca del proconsolato del futuro imperatore, quando si verificarono in città, a causa di ciò, *multas seditiones*[12].

Secondo Picard[13], è probabile che questi disordini fossero sorti proprio a seguito della decisione, da addebitarsi al potere centrale, di regolamentare, attraverso l'istituzione di un sacerdozio specifico, la consuetudine di far circolare delle profezie, al di fuori delle mura del santuario di *Caelestis*, senza alcuna forma di controllo. Nel passo esaminato, l'integrazione <*canes*> è giustificata, essendo il termine la traduzione del fenicio KLBM, nome che identifica, per esempio nel santuario di Astarte a Kition, una particolare categoria di addetti al culto: degli uomini, solo ipoteticamente dediti alla prostituzione rituale[14].

9. *Liber de prom.*, III, 38, 44, 24-26: *Cumque a quondam pagano falsum vaticinium velut eiusdem Caelestis proferretur...*; ZECCHINI, *Il santuario*, cit., pp. 165-7. Su tutto il brano, da ultimo, H. HURST, *The Sanctuary of Tanit at Carthage in the Roman Period*, Portsmouth 1999, pp. 91-5.

10. *SHA*, *Macr.*, III, 1: *Vates Caelestis apud Carthaginem, quae dea repleta solet vera canere, sub Antonino Pio, cum sciscitanti proconsuli de statu, ut solebat, publico et de suo imperio futura preadiceret.*

11. G. CH. PICARD, *Pertinax et les prophètes de Caelestis*, «RHR», CLV, 1959, pp. 41-62.

12. *SHA*, *Pert.*, IV, 2: *In quo proconsulatu multas seditiones perpessus dicitur vaticinationibus <canum> quae de templo Caelestis emergunt.*

13. PICARD, *Pertinax*, cit., pp. 50-1 e 55-62.

14. O. MASSON, M. SZNYCER, *Recherches sur les Phéniciens à Cypre*, Genève/

Nella Cartagine di II secolo il termine – come la corrispondente categoria di inservienti – rappresenterebbe, quindi, la sopravvivenza di un antico retaggio, da ascrivere alle origini orientali del culto della dea[15]. Come i *canes* giungessero a conoscenza degli oracoli, per poi dispensarli ai fedeli, non è possibile dire: si può ragionevolmente pensare a forme di oniromanzia, oppure, più semplicemente, a forme di epifania da parte della dea o anche di estasi da parte dei devoti[16].

In proposito, è molto probabile che a queste stesse pratiche si riferisca anche Firmico Materno, in un brano del suo *De errore profanarum religionum*[17], quando, parlando dell'*Aere*, divinizzata dagli Africani e da loro assimilata sia a Venere, sia a Giunone – figura che risulta avere indubbie consonanze con la dea *Caelestis* – racconta di come gli uomini a lei devoti fossero soliti, dopo aver raggiunto l'estasi, predire il futuro.

Che la dea intrattenesse un rapporto privilegiato con i suoi fedeli è, d'altronde, confermato anche dall'epigrafia[18]: pur non numerosissimi, infatti, esistono comunque casi in cui i testi iscritti riportano formule come: *iussu deae*[19], o *ex praecepto*[20], oppure *ex imperio*[21], o

Paris 1972, pp. 65-8; C. BONNET, *Astarté. Dossier documentaire et perspectives historiques*, Roma 1996, p. 71. *Contra* S. RIBICHINI, *Al servizio di Astarte. Ierodulia e prostituzione sacra nei culti fenici e punici*, in *El mundo púnico. Religión, Antropología y cultura material*, a cura di A. GONZÁLEZ BLANCO, G. MATILLA SÉIQUER, A. EGEA VIVANCOS, Murcia 2004, pp. 55-68.

15. Il *Carmen contra paganos*, scritto alla fine del IV secolo, al v. 65, definisce *canes* anche gli adepti di Cibele: *cum canibus Megalis semper circumdatus esses*; per cui non è da escludere che il nome identificasse categorie di devoti di entrambe le dee.

16. Su queste pratiche in Siria e Fenicia d'età romana: Y. HAJJAR, *Divinités oraculaires et rites divinatoires en Syrie et en Phénicie à l'époque greco-romaine*, in *ANRW*, II.18.4, 1990, pp. 2237-320.

17. IV, 1: *pars Afrorum Aerem ducatum habere elementorum volunt et imaginata figuratione venerantur [...] nomine Iunonis vel Veneris virginis [...] consecrarunt*; IV, 2: *viros [...] vocant deam suam, ut nefario repleti spiritu vanis hominibus quasi futura praedicant*.

18. Sul caso Cisalpina: S. BURNELLI, *L'ispirazione divina nelle iscrizioni: la Cisalpina e le aree limitrofe*, «Acme», 55, 2002, pp. 117-49.

19. Da Cartagine, *AE*, 1913, n. 47: *Caelesti Augustae sacrum Lucius Egrilius Felix Maximus Praenestinianus iussu deae fecit*; CADOTTE, *Les syncrétismes*, cit., vol. 2, pp. 104-5, n. 344.

20. Da *Thugga*, *CIL* VIII, 26474: *Ex praecepto deae Caelestis Augustae simulacrum Iunonis Reginae cum exhedra sua Lucius Magnius Felix Remmianus sacerdos excoluit*; CADOTTE, *Les syncrétismes*, cit., vol. 2, p. 144, n. 464.

21. Da *Masculula*, *CIL* VIII, 27476: *Ex imperio dominae Caelestis*.

anche *numine ipso dictante*[22]. Non c'è prova, però, che le direttive cui si fa, qui, riferimento siano da attribuire ad un responso uscito dalla bocca dei profeti della dea e, visto che i testi citati provengono da città molto distanti tra di loro – e pur non escludendo che l'oracolo abbia potuto operare anche in altri luoghi, oltre a Cartagine[23] – si può più ragionevolmente pensare a forme di comunicazione dirette, senza intermediari tra divinità e fedele, secondo una delle modalità appena citate: oniromanzia, epifanie, o estasi[24].

L'impressione che si ricava da questa serie di dati è, comunque, quella di un culto dalle caratteristiche prettamente private.

Diverso il caso dei responsi dei quali era responsabile la sacerdotessa e che assumevano un carattere di ufficialità ed una precisa valenza pubblica, dato che, nel già citato passo della Vita di Macrino, specificando che quella di invocare la dea *Caelestis* era, per i proconsoli della provincia d'Africa, un'abitudine, si sottolinea anche che essi lo facevano espressamente in relazione a questioni legate alla situazione pubblica e alla loro carica[25]. Tant'è vero che, nell'occasione sopra ricordata, all'epoca di Antonino Pio, la sacerdotessa finì per dare indicazioni sul numero degli Antonini che, in futuro, avrebbero preso il potere a Roma. Sembrerebbe quasi che, chiedendo che la dea esprimesse la sua opinione, ogni proconsole utilizzasse la sua parola per dare, ad un potere attribuitogli da Roma, la legittimità necessaria a livello locale. D'altra parte lo facevano spesso anche gli stessi imperatori, interrogando oracoli nei vari territori dell'Impero[26].

Ma l'autorità della dea *Caelestis* in questo campo non si esprimeva esclusivamente attraverso l'oracolo.

Indicativi, in questo senso, sono i particolari relativi all'elezione dell'usurpatore Celso, avvenuta attorno al 265 d.C., durante il re-

22. Da *Albulae*, *CIL* VIII, 9796: *deae magnae virgini Caelesti restituerunt templum numine ipso dictante*.

23. Vd., ad es., il caso spagnolo di Torreparendones, H. UROZ RODRÍGUEZ, *Sobre la temprana aparición de los cultos de Isis, Serapis y Caelestis en Hispania*, «Lucentum», XXIII-XXIV, 2004-05, p. 173.

24. Una dedica *numini Caelesti* da Ostia (*CIL* XIV, 4318; L. CORDISCHI, *La dea Caelestis ed il suo culto attraverso le iscrizioni*, «ArchClass», XLII, 1990, pp. 179-80, n. 14), che specifica *somnu monitu*, farebbe propendere per la prima.

25. *SHA, Macr.*, III, 1: *de statu, ut solebat, publico et de suo imperio*.

26. Per l'Egitto: D. VALBELLE, G. HUSSON, *Oracles égyptiens et légitimité impériale dans l'Égypte romaine*, in *Images et répresentations du pouvoir et de l'ordre social dans l'Antiquité (Angers 1999)*, a cura di M. MOLIN, Paris 2001, pp. 311-4.

gno di Gallieno, per iniziativa dello stesso proconsole della provincia, Vibio Passieno, sostenuto, all'epoca, dall'esercito[27]. Dalla lettura del passo dell'*Historia Augusta* che ne tratta[28] si apprende, infatti, che, nell'occasione, Celso fu proclamato imperatore dopo essere stato ornato con il manto della dea *Caelestis*: *peplo deae Caelestis ornatum*. Si sarà trattato, presumibilmente, del manto che ornava la statua della dea dentro la cella del suo tempio[29], utilizzato in un gesto che sembra avere tutte le caratteristiche di un rituale. Ed essendo, il manto, oggetto connotato di uno specifico significato specialmente nelle scene di matrimonio o, meglio, in quelle di unione sessuale in generale[30], a mio avviso, condiviso tra la dea e l'ex tribuno, o, forse, preso dalle spalle della prima per porlo su quelle del secondo, esso diventa, qui, lo strumento attraverso il quale celebrare una loro simbolica unione[31]: una vera e propria ierogamia, ad immagine di quelle delle quali erano state protagoniste alcune dee d'Oriente, Astarte tra le altre[32].

27. A. AUDOLLENT, *Carthage romaine*, Paris 1901, pp. 74-5; B. E. THOMASSON, *Fasti Africani. Senatorische und ritterliche Amtsträger in der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diokletian,* (Acta Instituti Romani Regni Sueciae, s. in 4°, LIII), Stockholm 1996, p. 92, n. 126.

28. *XXX Tyran*., XXIX, 1: *Afri quoque auctore Vibio Passieno, proconsule Africae, et Fabio Pomponiano, duce limitis Libyci, Celsum imperatorem appellaverunt peplo deae Caelestis ornatum*.

29. La stessa che vide sant'Agostino, *civ. Dei*, II, 26, 2: *ante ipsum [...] delubrum, ubi simulacrum illud locatum conspiciebamus.*

30. Sul ruolo del manto/copriletto come simbolo dell'unione sessuale, anche, e soprattutto, tra uomini e dèi, in qualche caso "mistica": B. M. FRIDH-HANESON, *Le manteau symbolique. Étude sur les couples votifs en terre cuite assis sous un même manteau*, (Acta Instituti Romani Regni Sueciae, s. in 4°, XL), Stockholm 1983, pp. 74-82; G. ARRIGONI, *Amore sotto il manto e iniziazione nuziale*, «Quaderni Urbinati di Cultura Classica», n.s. 5, 1983, pp. 41-8; M. BAGGIO, *I gesti della seduzione. Tracce di comunicazione non-verbale nella ceramica greca tra VI e IV sec. a.C.*, Roma 2004, pp. 28-36.

31. Sul ruolo che una statua poteva assolvere nell'ambito della rappresentazione di una ierogamia, vd., relativamente alle Adonie, M. TORELLI, *Les Adonies de Gravisca. Archéologie d'une fête*, in *Les plus religieux des hommes. État de la recherche sur la religion étrusque (Paris 1992)*, a cura di F. GAULTIER, D. BRIQUEL, Paris 1997, pp. 233-91.

32. Sulla pratica ierogamica in Oriente, in generale, C. GROTTANELLI, *La religiosità e il culto*, in *L'alba della civilità*, a cura di S. MOSCATI, vol. III, Torino 1976, pp. 404-5; G. GARBINI, *I Fenici. Storia e Religione*, Napoli 1980, p. 58; C. GROTTANELLI, *Servio Tullio, Fortuna e l'Oriente*, «DialArch», III s., 5, 1987, pp. 87-90. Ma sulla ierogamia di Astarte a *Pyrgi* vd. ora G. GARBINI, *Culti fenici a Pyrgi*, «SEAP», 11, 1992, pp. 77-85.

La dea *Caelestis* era propensa al matrimonio ed è probabile che sia stato questo il motivo per cui, già nel 221 d.C., era stata scelta dall'imperatore Elagabalo per celebrare, a Roma, una spettacolare teogamia con il siriano *Sol Invictus*[33].

Secondo questa interpretazione, allora, esattamente come le sue antesignane orientali, la *Caelestis* cartaginese è, ancora nel III secolo, una "dea che dà il regno", una dea in grado di legittimare un potere, anche se usurpato – e forse proprio per quello – concedendosi all'uomo prescelto, in questo caso, non attraverso una donna, una sacerdotessa che ne impersonificasse il ruolo, ma solo metaforicamente.

Il tema qui sfiorato è di tale ampiezza e complessità e – purtroppo – il passo dei Trenta Tiranni, utilizzato come fonte, così scarno di particolari da non consentire di trarre ulteriori considerazioni: solo un'ipotesi è per esempio, visto il legame che caratterizzava, all'origine, ogni ierogamia con la sua proclamazione[34] che, alla celebrazione dell'unione, sia seguito un oracolo della dea *Caelestis*, che dava conto dell'elezione di Celso. In questo modo, anche l'oracolo operante in città potrebbe essere letto come parte di questo più complesso ed antico rituale, del quale si trova traccia ancora nel III secolo[35].

Vorrei, però, sottolineare un altro dettaglio singolare, contenuto nel medesimo passo. Nella seconda parte del paragrafo, si racconta che questo Celso, il settimo giorno di regno, venne ucciso da una donna, una tale Galliena, cugina dell'imperatore Gallieno, all'epoca

33. G. H. Halsberghe, *The cult of Sol Invictus,* Leiden 1972, 91-6; Id., *Le culte*, cit., pp. 2213-4.

34. Sul rapporto tra ierogamia e sua proclamazione: F. Coarelli, *Il Foro Boario*, Roma 1988, pp. 310-4; Torelli, *Les Adonies*, cit., p. 263; E. Di Filippo Balestrazzi, *Adone o quando la regalità è finzione*, «Ostraka», 8, 1999, pp. 319 e 337-8; S. Roman, *Il motivo iconografico della donna alla finestra sugli avori orientali del I millennio a.C.*, in *Tra Oriente e Occidente. Studi in onore di E. Di Filippo Balestrazzi*, a cura di D. Morandi Bonacossi, E. Rova, F. Veronese, P. Zanovello, Padova 2006, pp. 64-72.

35. In realtà, lo si è spesso considerato un'innovazione romana: Audollent, *Carthage*, cit., pp. 389-91; Halsberghe, *Le culte*, cit., p. 2221; *contra* G. Ch.-Picard, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, p. 108. Culti oracolari non erano certo ignoti ai Fenici, vd. S. Ribichini, *L'aruspicina fenicio-punica e la divinazione a Pafo*, «Ugarit-Forschungen», 21, 1989, pp. 307-17. In parallelo al mio si porrebbe il discorso condotto da M. P. García-Bellido, *Altares y oraculos semitas en Occidente: Melkart y Tanit*, «RStudFen», XV, 1987, pp. 145-55, che ipotizza l'esistenza di un oracolo di Tanit.

legittimo detentore del potere[36]. Se ad una dea Celso doveva la sua ascesa, ad una donna mortale deve, quindi, secondo questo breve resoconto, la sua fine.

Ora – nonostante la grande distanza cronologica che, certo, non va sottovalutata – questa serie di elementi riporta immediatamente alla memoria le considerazioni fatte da Cristiano Grottanelli[37], in un articolo oramai celebre, a proposito di Servio Tullio e dei suoi complessi rapporti, da un lato, con la dea Fortuna, che ne legittimò il potere concedendogli i suoi favori, dall'altro, con le due donne che ne segnarono il destino: la matrigna Tanaquilla, determinandone l'ascesa, e la figlia Tullia, causandone la morte a tutto vantaggio del marito. Estremamente interessante, ai fini del discorso che si sta conducendo, è che l'intera vicenda è stata riportata, dall'Autore, a prototipi orientali, per la trasmissione a Roma dei quali egli non esclude che un ruolo di primo piano abbia giocato proprio la temperie culturale della Cartagine fenicio-punica, dove è probabile che questo tipo di temi fossero, in qualche modo, già noti[38].

La versione dello stesso racconto, che si sta qui esaminando, ambientata nella Cartagine romana del III secolo e i cui protagonisti sono Celso e Galliena, è sicuramente molto abbreviata, tuttavia, non per questo – io credo – meno interessante. Gli elementi essenziali ci sono tutti: la ierogamia con la dea e la morte per volere di una donna. Mentre la prima sembra da localizzarsi nel tempio di *Caelestis*, dove e come sia avvenuta la seconda non è, purtroppo, specificato. Alla romana dea Fortuna[39], le cui caratteristiche già Filippo Coarelli avvicinava a quelle di Astarte[40], si è, qui, sostituita l'africana *Caelestis*, il cui legame con il mondo orientale non ha certo bisogno di essere giustificato. Anche se, è vero, Galliena non è l'ambiziosa compagna di un nuovo aspirante al trono ma, semplicemente, un membro

36. *SHA*, *XXX Tyran.*, XXIX, 3: *Quare creatus per quandam mulierem, Gallienam nomine, consobrinam Gallieni, septimo imperii die interemptus est*.

37. GROTTANELLI, *Servio Tullio*, cit.

38. Già il culto di Astarte e di Pigmalione ne sarebbe testimonianza, GROTTANELLI, *Servio Tullio*, cit., pp. 93 e 104. Sul famoso medaglione che cita entrambi, vd. BONNET, *Astarté*, cit., p. 101.

39. Figura divina legata anch'essa alla divinazione. Non si dimentichi che la stessa *Caelestis* è invocata come *Fortuna Caelestis* a *Cirta*, *CIL* VIII, 6943 = *ILAlg* II, 472; CADOTTE, *Les syncrétismes*, cit., vol. 2, p. 236, n. 777. Vd. anche FILASTR., *haer.*, 15: *quam Fortunam [...] quam et Caelestem vocant in Africa*.

40. COARELLI, *Il Foro*, cit., pp. 310-28.

della famiglia imperiale che ristabilisce l'ordine[41]; essa, inoltre, non guida il carro nella spettacolare scena di vilipendio al cadavere come invece fa Tullia, nell'episodio legato alla morte del padre[42].

Nonostante ciò, si noti che il corpo dell'usurpatore finirà comunque oltraggiato e, addirittura, sbranato dai cani[43], secondo uno stilema classico che si ritrova nei libri dell'Antico Testamento[44], come nell'Iliade[45], e che continua ad essere utilizzato nel tempo come l'estremo vilipendio cui si possa sottoporre un cadavere, lasciato senza cure e senza sepoltura[46]; il modo, in questo caso, per annullare definitivamente qualsiasi eventuale memoria dell'usurpatore, impersonando il cane, tra l'altro, l'animale impuro per eccellenza[47]. Ma non basta; perché si potesse ristabilire l'ordine infranto – come in qualche caso avvenne anche dopo la morte di cattivi imperatori[48] – era bene che pure il popolo partecipasse al crudele rito: perciò si inscenò, presumibilmente a Cartagine, la crocifissione di un fantoccio che rappresentava il cadavere di Celso. Pena infamante, quest'ultima, anch'essa, proprio in queste forme *post mortem*, non ignota alla Cartagine punica[49], che di per se stessa non prevedeva la sepoltura[50].

A corollario di ciò, va, però, sottolineato che, alla luce di quanto detto prima, quest'ultimo atto della vicenda di Celso si presta anche ad una diversa interpretazione. Il termine *canes*, infatti, come si è detto, potrebbe aver identificato una particolare categoria di addetti al culto di *Caelestis*: per cui non è da escludere che

41. Coarelli (ivi, pp. 313 e 315) considera Tullia, responsabile della caduta di Servio Tullio, come una ipostasi della stessa dea Fortuna che ne aveva determinato l'ascesa.

42. Grottanelli, *Servio Tullio*, cit., pp. 80-5; Coarelli, *Il Foro*, cit., pp. 315-6.

43. *SHA, xxx Tyran.*, xxix, 4: *Corpus eius a canibus consuptum est Siccensibus qui Gallieno fidem servaverant perurgentibus et novo iniuriae genere imago in crucem sublata persultante vulgo, quasi patibulo ipse Celsus videtur adfixus.*

44. 1 Re, 21, 19; *2 Re*, 9, 36.

45. C. Mainoldi, *L'image du loup et du chien dans la Grèce ancienne d'Homère à Platon*, Paris 1984, p. 104-9.

46. J. Prieur, *La morte nell'antica Roma*, Genova 1986, pp. 16 e 57.

47. C. Mainoldi, *Cani mitici e rituali tra il regno dei morti e il mondo dei viventi*, «Quaderni Urbinati di Cultura Classica», n.s., 8, 1981, pp. 28-38.

48. Prieur, *La morte*, cit., pp. 55-7.

49. G. Minunno, *La crocifissione cartaginese*, «Studi Epigrafici e Linguistici sul Vicino Oriente», 22, 2005, pp. 79-93.

50. E. Cantarella, *I supplizi capitali. Origine e funzioni delle pene di morte in Grecia e a Roma*, Milano 2005, pp. 156-64; Prieur, *La morte*, cit., p. 11.

siano stati loro a fare sfregio del cadavere. L'uso sfacciatamente politico di un culto dalle caratteristiche prettamente private sarà, forse, sembrato un abuso insostenibile? L'ipotesi è suggestiva; anche in considerazione del fatto che il testo dell'*Historia Augusta* aggiunge l'aggettivo *Siccensibus* che, invece che essere letto indipendentemente – nelle traduzioni si aggiunge «per le insistenze degli abitanti di *Sicca Veneria*, che erano rimasti fedeli a Gallieno»[51] – potrebbe semplicemente qualificare gli incalzanti *canes* di *Sicca Veneria*: *qui Gallieno fidem servaverant*. D'altra parte, è noto, anche a *Sicca*, come a Cartagine, si venerava un importante culto femminile dalle antiche origini: quello di Astarte Ericina, che si era trasformata, in epoca romana, in Venere[52], nel cui santuario non si può escludere si trovasse una categoria di inservienti simile – vista anche la vicinanza tra le figure divine implicate – a quella che si presuppone esistesse nella capitale. Se così fosse, sarebbe, alla fine, la dea stessa ad intervenire, per mezzo dei suoi intermediari, e a dare il suo contributo per rimediare all'abuso commesso[53].

Infine, se – come sembra – in epoca romana, attorno al santuario di *Caelestis* a Cartagine, si conservava effettivamente traccia di temi e di riti di antica tradizione orientale, si deve ammettere che non sarebbe corretto tacere sulla possibilità che essi abbiano incluso anche la pratica della prostituzione cosiddetta "sacra"; pratica attestata, per quanto riguarda il Nord Africa punico, esclusivamente nella sua forma di prostituzione prenuziale, almeno per il già citato santuario di Astarte/Venere Ericina a *Sicca Veneria*[54]. Ma sul tema le opinioni continuano ad essere discordi, poiché i dati a disposizione non sembrano sufficienti a dirimere la questione in maniera definitiva[55].

51. Traduzione a cura di P. Soverini per i Classici Latini, Torino 1983, pp. 977-9.

52. R. Zucca, *Venus Erycina tra Sicilia, Africa e Sardegna*, in *L'Africa romana VI*, p. 774; Bonnet, *Astarté*, cit., p. 107.

53. Anche per la vicenda di Servio Tullio si è ipotizzato che, attraverso Tullia, sia stata la stessa dea Fortuna l'artefice della sua rovina, Grottanelli, *Servio Tullio*, cit., pp. 104-9.

54. Val. Max., II, 6, 15: *Siccae enim fanum est Veneris, in quod se matronae conferebant atque inde procedentes quaestum, dotis corporis iniuria contrahebant*.

55. Rimando al bell'articolo di Sergio Ribichini: Ribichini, *Al servizio di Astarte*, cit., e alla bibliografia ivi citata, per un quadro molto chiaro sulla complessa problematica. Per il caso specifico della Cartagine romana, vd. l'analisi di Henry Hurst: Hurst, *The Sanctuary*, cit., pp. 56-7.

In questa sede, perciò, mi limiterò a rileggere rapidamente una delle fonti principali sul tema, cioè i due famosi passi di sant'Agostino nei quali il Vescovo di Ippona ricorda di aver assistito, nella città di Cartagine, verso la fine del IV secolo, alle feste in onore della dea *Caelestis*; non tanto per fornire una mia ipotesi a riguardo, quanto, piuttosto, per aggiungere un altro tassello alla ricostruzione che sto delineando.

Nel primo dei due brani[56], che, in realtà, accomuna i riti rivolti a *Caelestis* e alla *Magna Mater* – sembrerebbe raccontando della processione nel giorno della *lavatio* di quest'ultima[57] – l'Autore sferra genericamente una dura invettiva contro l'immoralità delle parole pronunciate e degli atti messi in scena davanti ad una gran folla di cittadini. Più circostanziato è il secondo passo[58], soprattutto quando dice: *exhibebatur quod de templo domum matrona doctior reportaret* («si offriva ciò che rendeva una donna più informata nel tornare dal tempio alla casa»[59]); oppure: *hoc tamen palam di-*

56. AUG., *civ. Dei*, II, 4: *Veniebamus etiam nos aliquando adulescentes ad spectacula ludibriaque sacrilegiorum, spectabamus arrepticios, audiebamus symphoniacos, ludis turpissimis, qui diis deabusque exhibebantur, oblectabamur, Caelesti virgini et Berecynthiae matri omnium, ante cuius lecticam die sollemni lavationis eius talia per publicum cantitabantur a nequissimis scaenici, qualia, non dico matrem deorum, sed matrem qualiumcumque senatorum vel quorumlibet honestorum virorum, immo vero qualia ipsorum scaenicorum deceret audire.*

57. Sul culto della *Magna Mater* in Africa e sulle interferenze con quello di *Caelestis*, vd. H. PAVIS D'ESCURAC, *La Magna Mater en Afrique*, «BAA», VI, 1975-76, pp. 223-42; L. BRICAULT, *Les dieux de l'Orient en Afrique romaine*, «Pallas», 68, 2005, 293-7.

58. AUG., *civ. Dei*, II, 26, 2: *Ubi et quando sacrati Caelestis audiebant castitatis praecepta, nescimus; ante ipsum tamen delubrum, ubi simulacrum illud locatum conspiciebamus, universi undique confluentes et ubi quisque poterat stantes ludos agebantur intentissime spectabamus, intuentes alternante conspectu hinc meretriciam pompam, illinc virginem deam; illam suppliciter adorari, ante illam turpia celebrari; [...] cuncta obscenitas implebantur officia. Sciebatur virginali numini quid placeret, et exhibebatur quod de templo domum matrona doctior reportaret. [...] Hoc tamen palam discendum praebebatur in templo, ad quod perpetrandum saltem secretum quaerebatur in domo. [...] Quis enim alius spiritus [...] instat faciendis adulteriis.*

59. La traduzione dei brani è tratta da www.augustinus.it/, sito web realizzato per Nuova Biblioteca Agostiniana e Città Nuova Editrice. Vd. anche la traduzione di L. Alici per Rusconi Editore, Pavia 1984, p. 166: «Ciò che era gradito alla vergine dea ormai si conosceva e il portarlo sulla scena permetteva ad una sposa di tornare a casa con una certa esperienza. [...] Questo era l'insegnamento pubblico che si teneva nel tempio; per metterlo in pratica, poi, si cercava a casa un posto che almeno fosse segreto. [...] Quale altro spirito [...] spinge all'adulterio».

scendum praebebatur in templo, ad quod perpetrandum saltem secretum quaerebatur in domo («si dava ad apprendere pubblicamente in un tempio un'azione per compiere la quale si cercava, per lo meno, l'intimità nella casa»). Queste frasi – soprattutto quando si pensa che, poco dopo, si specifica: *instat faciendis adulteriis* (si «spinge a commettere adulteri») – sembrano proprio voler fare riferimento ad atti sessuali, o ai preliminari ad essi, che, evidentemente, venivano, da qualcuno[60], in queste occasioni, mimati in pubblico. Che, ancora nel IV secolo, si mettessero in scena vere e proprie "pantomime" in onore di alcune divinità pagane lo conferma, d'altra parte, il racconto di Arnobio[61], africano di *Sicca*, che proprio con questo termine identifica gli spettacoli dedicati alla dea Venere, presumibilmente nella sua città natale.

Credo, perciò, che, sulla base di quanto detto finora, non si possa escludere che, con gli atti cui allude sant'Agostino, si volesse, in realtà, evocare l'unione sessuale con la stessa divinità, quella ierogamia della quale, evidentemente, potevano essere protagonisti anche i fedeli della dea; probabilmente non tutti, ma forse solo i *sacrati* che, come si specifica espressamente qualche riga sopra, prendevano parte alla festa. Per questi ultimi, esattamente come forse avveniva per gli adepti di Cibele[62], così vicina a *Caelestis* almeno nelle sue caratteristiche generali[63], il matrimonio simbolico poteva rappresentare una vera e propria iniziazione al culto[64].

60. La famosissima *meretricia pompa* citata qualche riga sopra; AUG., *civ. Dei*, II, 26, 2.

61. ARNOB., *adv. nat.*, VII, 33, 3: *Obliterabit offensam Venus si Adonis in habitu gestum agere viderit saltatoriis in motibus pantomimos?* La questione è stata recentemente trattata da Mario Torelli, a proposito delle Adonie, TORELLI, *Les Adonies*, cit., p. 275, nota 200. Nei due brani citati, sant'Agostino parla di *ludi* o di *spectacula* e di *scaenici* che ne erano protagonisti.

62. H. GRAILLOT, *Le culte de Cybèle*, Paris 1912, pp. 182-4. *Contra*: G. SFAMENI GASPARRO, *Soteriology and mystic aspects in the cult of Cybele and Attis*, Leiden 1985, p. 81.

63. PAVIS D'ESCURAC, *La Magna Mater*, cit., pp. 228-33.

64. Un accenno a questo, forse, già in CH.-PICARD, *Les religions*, cit., p. 157. D'altra parte, l'amore degli dèi è, di per se stesso, un'iniziazione; vd. ARRIGONI, *L'amore*, cit., p. 46; FRIDH-HANESON, *Le manteau*, cit., pp. 81-2. Una cosa simile ipotizza anche Mario Torelli per le Adonie, TORELLI, *Les Adonies*, cit., p. 259. Sull'esistenza di iniziazioni al culto di *Caelestis* si esprimono favorevolmente: CH. PICARD, *Les religions*, cit., p. 136; HALSBERGHE, *Le culte*, cit., pp. 2218-9 PAVIS D'ESCURAC, *La Magna Mater*, cit., p 230. Sul rito ierogamico di Eleusi, vd. G. SFAMENI GASPARRO, *Misteri e culti mistici di Demetra*, Roma 1986, pp. 85-6; sulla ierogamia tra la basilinna e Dioniso, vd. J.

Condizione comune a molti se, qualche decennio dopo, ancora Salviano[65], parlando degli Africani e riferendosi a *Caelestis*, può dire: «Chi non era iniziato al culto di quest'idolo? Chi non gli era consacrato fin dalla nascita?».

Di più non è, in questa sede, possibile dire: la questione dell'esistenza di veri e propri misteri della dea *Caelestis* rimanendo aperta[66].

A. Dabdad Trabulsi, *Dionysisme. Pouvoir et société*, Besançon 1990, pp. 207-11. Per il ruolo della ierogamia nei misteri greci in generale, vd. P. Lévêque, *Structures imaginaires et fonctionnement des mystères grecs*, «Studi Storico Religiosi», VI, 1-2, 1982, pp. 185-208.

65. Salv., *gub.*, VII, II, 10: *Quis ergo illi idolo non initiatus? Quis non a stirpe ipsa forsitan ac nativitate votus?*

66. Sull'esistenza di culti misterici in Africa, vd. Ch. Picard, *Les religions*, cit., *passim*, soprattutto pp. 85-93 e 136-41. Sui *sacrati Caelestis*, anche Cordischi, *La dea Caelestis*, cit., p. 181.

Elisa Panero

L'entroterra di Cartagine: produzioni e organizzazione territoriale

Il presente contributo nasce da alcune considerazioni storico-scientifiche sorte a margine del progetto intergovernativo italo-tunisino del "Parco Culturale e Ambientale della Maalga e dei Porti Punici a Cartagine", avviato nell'ottobre 2003 e concluso nel dicembre 2005 [1]. L'attività, che ha visto una collaborazione congiunta in un'ottica multidisciplinare per la realizzazione di uno studio di parco culturale, ha previsto una serie di campagne di ricognizione sul terreno, confluite in un GIS archeologico, relative all'area della Maalga e dei porti punici, che ha portato a chiarire o individuare nuovi elementi di discussione su alcune tematiche relative all'organizzazione dell'entroterra cartaginese tra l'età punica e l'epoca romana [2].

La ricognizione è stata effettuata tra il 2003 e il 2004 attraverso campagne di *field-walking* sistematico del territorio oggetto di indagine [3]. La regione della Maalga – l'areale posto a nord-nordovest dell'impianto di epoca romana di Cartagine, costituito da una striscia di terra dalla superficie di poco meno di 150 ha, che fin dalle

* Elisa Panero, Dipartimento di Scienze della Storia, Università degli Studi di Milano.

1. Il progetto è stato diretto per gli anni 2003-04 dal compianto professor Giorgio Gullini e per l'anno 2005 da chi scrive. Il programma è stato realizzato grazie alla partecipazione congiunta del Centro Ricerche Archeologiche e Scavi di Torino (che ha coordinato i lavori), del Ministero per i Beni e le Attività Culturali e dell'Institut National du Patrimoine de Tunis con l'ausilio del Ministero degli Affari Esteri, del Ministero del Tesoro, del Parco Regionale dell'Appia Antica e del Consiglio Nazionale delle Ricerche-Istituto Tecnologie Applicate ai Beni Culturali.

2. Per una più dettagliata descrizione del progetto si rimanda a PANERO (2008a; 2008b, pp. 55-70).

3. Per la metodologia adottata si vedano: BARKER (1991), pp. 1-9; BINTLIFF (1992), pp. 89-137; CAMBI (2000), pp. 174-84; GALLANT (1986), pp. 403-18; SIMPSON (1984), pp. 115-7.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 907-916.

origini del centro punico si è posta come fascia di confine tra la città e il suo entroterra – è stata infatti monitorata uniformemente, suddividendo il terreno in quadrati "naturali" rappresentati dalle diverse proprietà terriere, che sono stati percorsi dall'équipe archeologica disposta in file parallele, a distanze regolari di 5 o 10 m, secondo la visibilità e lo stato della superficie e la presenza di emergenze architettoniche di interesse archeologico al fine di offrire un'osservazione costante e completa di ogni porzione del territorio, denominata in questa sede "area" o "sito" a seconda della minore o maggiore concentrazione di materiali rispetto alla media circostante[4].

L'indagine sul campo è stata affiancata dall'analisi congiunta di fonti storiche e d'archivio (che, a partire da El-Bekri, nell'XI secolo, il quale cita il sito di *El-Moallaqa*, ossia "la sospesa", con riferimento alle volte in muratura, presumibilmente delle Grandi Cisterne, menzionano costantemente il sito di *El-Malgah*, *Mahelka*, *Malqa*)[5] con la documentazione archeologica già precedentemente edita, evidenziando la posizione nodale di tale territorio fin da epoca punica, presumibilmente extraurbano, ma strettamente connesso alla città.

Per meglio comprendere tale legame si è voluto qui citare alcune emergenze archeologiche, in parte già note, in parte non ancora indagate in maniera approfondita, ma significative per la ricostruzione del quadro storico immediatamente precedente e subito successiva alla distruzione della Cartagine punica. Innanzitutto l'ipotetico circuito murario punico della città, che le fonti antiche tracciano con diverse ipotesi di ricostruzione, ma che si trovano tutte concordi nel descriverne l'imponenza, l'estensione e la duplicazione, almeno in alcuni settori.

Una glossa virgiliana di *Servius* riporta infatti la descrizione del centro come una doppia città fortificata con la parte interna costituita dalla Byrsa e una esterna – e quindi periferica – rappresentata da una non meglio identificata *Megalia* o *Megara*, un territorio

4. Per ciascuno di questi settori i materiali individuati sono stati raccolti sistematicamente e sono stati inseriti in una scheda informatizzata di ricognizione (*fiche de reconnaissance*). Per le aree indagate si è inoltre effettuato un posizionamento secondo sistema satellitare con GPS palmare (e, nel caso di emergenze architettoniche di consistente rilievo, anche con GPS stazionario). Tutta la documentazione è stata successivamente acquisita all'interno del Sistema Informativo Territoriale (Geographical Information System o GIS).

5. EL BEKRI (1913) (rist. anast.), p. 93.



Fig. 1: Localizzazione delle strutture idriche rinvenute nel corso della ricognizione – in bianco – e delle Grandi Cisterne della Maalga – più grande – (elaborazione E. Panero su immagine IKONOS 2001, copyright Space Imaging).

che le indagini storico-archeologiche sono comunque concordi nel definire come un'area non pienamente edificata, presumibilmente connotata da edifici a carattere insediativo-produttivo alternati a un sistema misto a colture, ma comunque strettamente connessa con il centro-città vero e proprio[6].

Appiano poi, riprendendo presumibilmente un passo di Polibio, afferma che la città per un tratto – verosimilmente il lato costiero sud-est, come gli scavi inglesi e tedeschi e la ricognizione archeologica effettuata nell'ambito del progetto del "Parco Culturale e Ambientale della Maalga e dei Porti Punici" hanno confermato[7] – era difesa da una sola cinta muraria di imponente apparato; per un altro tratto – e specificatamente presso la Byrsa e nel settore est –

6. SERV., *Aen.*, I, 368.

7. HURST (1994); LANCEL (1992), pp. 297-314; RAKOB (1995), pp. 343-52; RAKOB *et al.* (1999). Cfr. anche nota 2.

la cortina diventava invece un triplo muro fortificato[8]. Lo storico greco descrive inoltre i tre circuiti murari di ineguale forza, frase che aiuterebbe parzialmente a comprendere sia perché, sempre dalla narrazione della fonte antica, Scipione sia riuscito a forzare un varco nel circuito difensivo ed entrare nella *Megara* (e non nel cuore vero e proprio della città, né, almeno in un primo momento, dal lato a mare), sia perché la documentazione archeologica, che dagli scavi tedeschi e inglesi, condotti nella seconda metà del Novecento lungo la costa e nel complesso dei porti, ha offerto dati concreti sulla struttura del circuito murario punico, sia oltremodo lacunosa per quanto attiene la porzione di mura che guardavano verso l'entroterra.

Si può immaginare una organizzazione topografica sul modello – spogliato delle estremizzazioni – riportato nei rilievi di Falbe, ossia non tanto, o almeno non ovunque, un triplo muro massiccio, costituito da una poderosa struttura in blocchi, un antemurale, un fossato e delle palizzate (come è attestato, ad esempio, a *Hadrumetum* e *Tapsos*)[9], quanto piuttosto un'organizzazione difensiva basata su un nucleo urbano centrale, fortificato, contrapposto a un'area più ampia, sempre di pertinenza dell'insediamento urbano (per tale motivo compresa all'interno di una qualche forma di circuito difensivo), ma presumibilmente non interamente edificata, bensì organizzata in giardini, orti e sistemi di irrigazione a questi afferenti, che doveva racchiudere una porzione molto più ampia di territorio di quanto il concetto di città antica – intesa come città greca o romana – faccia comunemente considerare[10].

Ma se le fonti letterarie non sembrano discostarsi da tale lettura, quali informazioni riportano i dati archeologici? In particolare, che cosa si può dire dell'organizzazione territoriale tra l'epoca punica e la prima dominazione romana della Maalga, l'unica area che, a tutti gli effetti si può ritenere il vero filtro di passaggio tra il nucleo urbano e il territorio propriamente detto, almeno da quanto emerge nel periodo pienamente romano?

8. App., *Lib.*, 95.

9. Baradez (1959); Foucher (1964); Tracy (2000).

10. Gli scarsi dati sulla strutturazione dei centri urbani di epoca e di influsso culturale punico, e sulla Cartagine *ante* 146 a.C. prima di tutto, non permettono infatti di operare formulazioni più approfondite sui nuclei urbani di area punica ma all'interno di circuiti e influenze che, a tutti gli effetti, si possono dire ellenistici.

Se si esclude il circuito monumentale che si sviluppa, in epoca tardoantica, nel settore orientale di tale areale, con la fondazione di basiliche funerarie, edifici di culto cristiano, oltre alle mura teodosiane, di cui peraltro restano scarse attestazioni visibili, l'emergenza monumentale più antica e più consistente è rappresentata dal complesso delle c.d. Grandi Cisterne[11].

Se il complesso monumentale riveste grande importanza nel panorama archeologico cartaginese (le misure imponenti dei 15 bacini longitudinali, di 7,40 m per 102 m di lunghezza inducono infatti a ipotizzare una capienza complessiva di circa 51.000 m^3 di acqua), numerosi problemi porta il suo inquadramento cronologico. Tra gli ultimi studiosi ad aver analizzato il complesso, Andrew Wilson lo data a una fase pienamente romana, di poco anteriore all'edificazione dell'acquedotto, soprattutto sulla base di indagini autoptiche condotte sulla malta delle murature[12]. Se tuttavia appare leggibile una successione di fasi che vede, in un primo momento, il complesso longitudinale, in un secondo, il bacino trasversale (di cui lo stesso Wilson individua una diversa composizione delle malte da costruzione), successivamente, la costruzione dell'acquedotto, nei confronti del quale non è al momento possibile vedervi una connessione con le Cisterne, e infine, un ipotetico riuso in epoca vandala, la datazione rimane comunque ancora molto incerta.

Recenti analisi chimiche eseguite, da parte di équipes tunisine, proprio sui materiali da costruzione dei bacini longitudinali sembrano infatti riportare una composizione delle malte analoga a quella di strutture individuate nell'abitato punico sulla collina di Byrsa, aprendo il problema di ascrivere almeno il nucleo primitivo dell'impianto, se non a una fase decisamente preromana, quantomeno a un momento di transizione – relativo ai materiali e, presu-

11. Attualmente sopravvive, recentemente restaurato, un nucleo di 15 bacini rettangolari in muratura, con volta a botte, orientati nordovest/sudest, più un bacino ad essi trasversale, di incerta funzione e presumibilmente posteriore, posto a sud tra questi e il tratto dell'acquedotto romano – quest'ultimo datato intorno al II secolo e proveniente dai monti di Zaghouan –, più altri nuclei minori, in parte apparentemente coevi al gruppo di strutture principale. Per le più recenti indagini di scavo nel settore, si rimanda ai contributi di Baklouti e di Di Stefano e Mosca in questi stessi Atti, rispettivamente alle pp. 811-58 e 857-78 (che tuttavia considerano esclusivamente la *facies* romana, senza affrontare il problema delle preesistenze puniche e tardorepubblicane, chiaramente desumibili, se non sulla ristretta area degli scavi, dalle indagini nei settori circostanti).

12. WILSON (1998), pp. 65-102.

mibilmente, alle tecniche utilizzate – dal mondo punico a quello propriamente romano[13].

La conformazione degli scarsi lacerti di canalizzazioni rinvenuti nell'area delle Grandi Cisterne che, per l'epoca punica, sono confrontabili solo con rarissimi esempi analoghi (solo una decina di casi sono attestati per il singolo sito di Cartagine), l'utilizzo delle volte a botte che, per quanto largamente diffuso nel mondo romano, non rappresenta una prerogativa esclusiva dell'età imperiale (momento al quale si vuole ascrivere l'impianto idrico)[14] e la disposizione topografica del complesso che, in passato, si è segnalato avere il medesimo orientamento di alcune strutture insediative puniche presenti sulla collina della Byrsa, lasciano aperta la questione, soprattutto alla luce di alcuni dati emersi nel corso della ricognizione archeologica condotta dall'équipe italo-tunisina negli anni 2003-04.

Le indagini di *survey* nella regione in esame hanno infatti messo in evidenza una ricca rete di pozzi e cisterne, concentrati particolarmente nella porzione centrale e meridionale dell'area della Maalga, e soprattutto nella fascia compresa tra rue Roosevelt e boulevard de l'Environnement, una zona che in epoca romano-imperiale si trova in parte all'interno del catasto urbano della colonia *Iulia Augusta Carthago*, in parte in area extraurbana a ridosso del circuito murario, ma che si può ipotizzare, in epoca punica, appartenente a quel contesto periurbano precedentemente descritto.

Tali strutture, che l'indagine preliminare ha rilevato in alcuni casi parzialmente scavate nel terreno con copertura in muratura affiorante in superficie, e in altri casi con pareti e volta in muratura, risultano rivestite internamente da spessi strati di malta idraulica, stesa a più mani che, dall'analisi macroscopica, appare simile a quella delle fasi più antiche delle Grandi Cisterne. A ciò va aggiunto il fatto che i materiali rinvenuti nel medesimo contesto riportano a una fase cronologica più antica che quella di altri settori.

In particolare, proprio l'area tra rue Roosevelt, boulevard de l'Environnement e la strada di recente costruzione che porta alla nuova moschea Abidine ha permesso di individuare materiali che,

13. Per un analisi dei materiali da costruzione si veda BAKLOUTI (2003), pp. 129-61. Cfr. anche nota 2.

14. Basti ricordare l'impiego di volte e archi nel mondo etrusco, nelle tombe macedoni e in alcune strutture della Pergamo ellenistica. Cfr. anche ADAM (1984), pp. 173-211. Per la cronologia bassa si veda invece la nota 11.

se non si possono definire esclusivamente punici o tardo-punici, sono comunque da ritenersi appartenenti a un circuito commerciale che a buon diritto può dirsi ellenistico[15].

L'indagine di ricognizione ha inoltre segnalato come la presenza di ceramica punica sui siti abitativi suburbani o periurbani di epoca romano-imperiale del settore sud-occidentale della Maalga sia sempre associata al rinvenimento della ceramica a vernice nera[16]. Essa è ben documentata tanto attraverso i manufatti di importazione dall'Italia centrale e meridionale, in forme tipiche del II-I secolo a.C.[17], quanto con una produzione ceramica che si può definire locale[18].

La vernice nera corrisponde a quasi il 6% dei materiali rinvenuti sull'intera area indagata e risulta concentrata pressoché esclusivamente in tutti quei settori toccati dal *survey* che si sono definiti, sulla base della concentrazione di materiali per mq, "siti" a destinazione insediativa (ad es. i nn. 123, 126, 150, 153, 192).

Il dato materiale, unitamente a quanto individuato per il complesso delle Grandi Cisterne (in particolare per l'orientamento e le fasi di uso iniziali delle stesse) e alla distribuzione di quell'articolato sistema idrico individuato nel corso della ricognizione, suggerisce che l'occupazione stabile di questa parte del territorio abbia conosciuto una fase consistente di epoca punica, presumibilmente già con le medesime finalità funzionali.

Si verrebbe pertanto a delineare un'organizzazione dell'immediato entroterra cartaginese, con ogni probabilità direttamente affe-

15. In particolare, le attestazioni ceramiche – ancora in fase di studio – rilevano come le testimonianze esclusivamente puniche (corrispondenti a circa il 3% del totale dei materiali rinvenuti sull'intero sito della Maalga, ma concentrate pressoché esclusivamente nell'area sopra menzionata), pur non abbondanti in un panorama dove la presenza romana ha praticamente cancellato ogni fase pregressa, consistono soprattutto in frammenti di ceramica comune o decorata a bande e sovraddipinte, oltre che in un discreto numero di anfore di tipo Mañá C e Mañá D.

16. Con particolare concentrazione nei siti 123 e 201, in parte sconvolti dai recenti lavori edilizi per la costruzione della nuova strada.

17. Ad esempio dall'area 139 e dal sito 150. Per quanto riguarda le produzioni di ceramica a vernice nera presenti a Cartagine dal IV secolo a.C. fino al 146 a.C., cfr. CHELBI (1992) con relativa bibliografia, dove viene proposto un completo quadro di sintesi della situazione cartaginese.

18. Talora realizzata con la riproduzione in ceramica acroma di forme tipiche della vernice nera e attestata nei siti 120, 126, 147, 153, 192, 200 e 201. Per lo studio dei manufatti ceramici si rimanda allo studio di COLOSI (2008).

rente al centro urbano e, forse, in qualche misura, controllata anche "strategicamente" da questo, a carattere presumibilmente agricolo-produttivo e connotato da una continuità di vita, se non di destinazione d'uso, nei settori che furono probabilmente inclusi nel catasto urbano della Cartagine romana.

Un sistema agrario, quindi, costituito da campi, frutteti e appezzamenti a produzione diversificata, ben ricordato dalle fonti latine – che a ragione vedevano in Cartagine anche un pericolo per il grande latifondo italico –, in qualche modo "autonomo" per quanto riguarda l'approvvigionamento idrico a breve termine, ma in una certa misura organizzato in una rete di fruizione articolata e con una lottizzazione del terreno che, a questo punto dell'indagine, si può affermare che i Romani ampliarono e potenziarono, ma, presumibilmente, non crearono ex novo e, con buona probabilità, senza una spiccata cesura temporale.

Bibliografia

Adam J.-P. (1984), *L'arte di costruire presso i Romani. Materiali e tecniche*, Milano.

Baklouti H. (2003), *Les citernes de la Malga à Carthage. 1ère partie: plan d'ensemble et architecture*, «Africa», n.s. Séances Scientifiques, I, pp. 129-61.

Baradez J. (1959), *Nouvelles fouilles à Tipasa: les fours à chaux des constructeurs de l'enceinte*, Alger.

Barker G. (1991), *Approaches to archaeological survey*, in G. Barker, J. Lloyd (eds.), *Roman Landscapes. Archaeological Survey in the Mediterranean Region*, London, pp. 1-9.

El Bekri (1913), (rist. anast.), *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. di M. G. De Slane, Alger.

Bintliff J. (1992), *Appearance and reality. Understanding the buried landscape through new techniques in field survey*, in *Archeologia del paesaggio*, IV. *Ciclo di lezioni sulla ricerca applicata in archeologia, Certosa di Pontignano* (*Siena, 14-26 gennaio 1991*), Firenze, pp. 89-137.

Cambi F. (2000), *Pottery and territory. A tormented relationship*, in R. Francovich, H. Patterson, G. Barker (eds.), *Extracting Meaning from Ploughsoil Assemblages*, Oxford, pp. 174-84.

Chelbi F. (1992), *Céramique à vernis noir de Carthage*, Tunis.

Colosi F. (2008), *I materiali della ricognizione archeologica nell'area della Maalga: studio preliminare*, in E. Panero (a cura di), *La Maalga e i Porti Punici di Cartagine. Una città e il suo territorio dalla fondazione fenicia alla dominazione romana*, (Monografie di Mesopotamia, X), Firenze 2008.

Foucher L. (1964), *Hadrumentum*, Paris.

GALLANT T. W. (1986), *Background noise and site definition. A contribution to survey methodology*, «JFieldA», 13, 1986, pp. 403-18.

HURST H. R. (1994), *Excavations at Carthage. The British mission, II.1. The Circular Harbour, North Side. The site and finds other than pottery* (British Academy monographs in Archaeology, 4), Oxford.

LANCEL S. (1992), *Les ports puniques de Carthage. Etat des questions*, in *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord. Spectacles, vie portuaire, religions*, *Actes du Ve Colloque international réuni dans le cadre du 115e Congrès national des Sociétés savantes (Avignon, 9-13 avril 1990)*, Paris, pp. 297-314.

PANERO E. (a cura di) (2008a), *La Maalga e i Porti Punici di Cartagine. Una città e il suo territorio dalla fondazione fenicia alla dominazione romana*, (Monografie di Mesopotamia, X), Firenze.

PANERO E. (2008b), *Il Parco Archeologico di Cartagine*, in *Giornata Lincea in ricordo di Giorgio Gullini (Accademia Nazionale dei Lincei, Roma, 10 maggio 2006)*, Roma.

RAKOB F. (1995), *Karthago. Die Topographie der punischen Metropole. Forschungsbilanz und Forschungsperspektiven*, in *I Fenici. Ieri, oggi, domani. Ricerche, scoperte, progetti*, *Convegno (Roma, 3-5 marzo 1994)*, Roma, pp. 343-52.

RAKOB F. *et al.* (1999), *Karthago, III: Die Deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz.

SIMPSON R. H. (1984), *The Analysis of Data from Surface Surveys*, «JFieldA», 11, 1984, pp. 115-7.

TRACY J. D. (2000), *City Walls: The Urban Enceinte in Global Perspective*, Cambridge.

WILSON A. (1998), *Water supply in ancient Carthage*, in *Carthage papers. The early colony's economy, water supply, a public bath, and the mobilization of state olive oil*, («JRA», Suppl. n.s., 28), Portsmouth, pp. 65-102.

Naïdé Ferchiou

Un sanctuaire de sommet à *Furnos Maius*, note préliminaire

Nous avons par le passé consacré plusieurs études à ce site qui n'a jamais cessé de nous interpeller [1], car il nous semble d'une grande importance pour comprendre l'évolution historique de la région, d'une part, et certains processus de romanisation ou de résistance d'autre part.

Rappelons tout d'abord brièvement les données essentielles. Le site archéologique de Aïn Fourna, situé non loin du Jebel Bargou [2], est probablement l'antique *Furnos Maius* (FIG. 1). Il se trouve sur le cours supérieur de la vallée de l'O. Kebir, qui constitue un axe militaire majeur, reliant la côte au Haut Tell tunisien [3]. Par ailleurs, il est implanté au voisinage de la *Fossa Regia* séparant, à partir de 146 av. J.-C., le royaume numide du territoire punique conquis par Rome. Il semblerait que la cité se trouve du coté romain, à l'intérieur du *pagus Gunzuzi* [4]. C'était une ville riche, d'origine ancienne, et déjà municipe vers 183/185 ap. J.-C., qui pourrait auparavant être restée un certain temps dans la mouvance de Carthage.

Dans ce contexte, il était important de chercher des données concrètes permettant de mieux appréhender le processus de romanisation, et de tenter de cerner l'évolution des mentalités, comme

* Naïdé Ferchiou, Directeur de Recherches, Institut National du Patrimoine, Tunis.

1. En dernier lieu, cf. N. FERCHIOU, *Aïn Fourna, antique Furnos Maius, ville de confins territoriaux, porte du Haut Tell*, «Africa», XVI, 1998, p. 31-58 avec bibliographie antérieure.

2. Feuille au 1/50.000 è du Dj. Mansour, n. XLI, coordonnées Lambert 471-316/317. R. CAGNAT, A. MERLIN, *Atlas Archéologique de la Tunisie* (au 1/100.000 e), 2ème série, Paris 1932, feuille de Jama, n. 187.

3. A. M'CHAREK, *Un itinéraire inédit dans la région de Maktar: tronçon de la voie augustéenne Carthage-Ammaedara*, «BCTH», n.s., 22, 1987-89 (1992), p. 162-3.

4. FERCHIOU, *Aïn Fourna*, cit., p. 33.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 917-934.

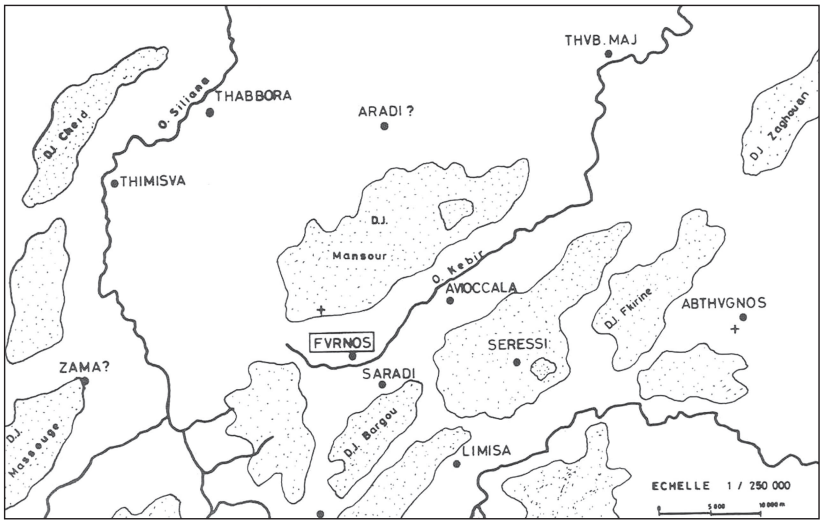


Fig. 1: Carte archéologique de la Tunisie, part. le site de Aïn Fourna - *Furnos*.

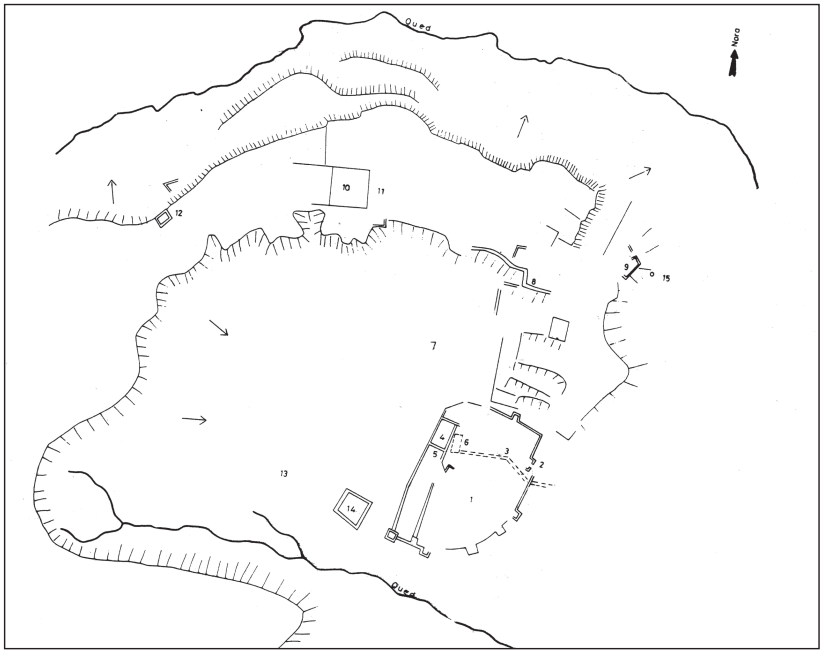


Fig. 2: Plan schématique du site de Aïn Fourna.

celle des choix religieux. Dans cette optique, un sanctuaire à Baal-Saturne pouvait constituer un révélateur particulièrement riche.

C'est pourquoi nous nous sommes attachés au monument de sommet construit sur une colline allongée dessinant un croissant le long de la bordure septentrionale de la ville basse. Il se trouve ainsi sur le point le plus haut du site, en dehors de l'agglomération, et dominant celle-ci du haut du promontoire où il se dresse (FIG. 2). Ces différents traits, ainsi que les premiers indices recueillis en prospection de surface, pourraient bien en faire un sanctuaire d'origine punique, et c'est la raison pour laquelle nous nous sommes acharnés à tenter de le dégager dans des conditions de travail très difficiles[5]. C'est pourquoi, d'ailleurs, j'ai été contrainte de suspendre les recherches, mais les premiers résultats obtenus ouvrent déjà des perspectives intéressantes. Nous nous contenterons ici d'en exposer les grandes lignes. Une première approche de la céramique s'est révélée très importante et, pour certaines périodes au moins, la chronologie peut être mise en parallèle avec les données du décor architectonique et, dans un cas, de l'épigraphie[6].

I
Les phases punique et néo-punique

Ce lieu haut a connu une présence humaine au moins dès la fin du IVe siècle ou le début du IIIe siècle av. J.-C., comme le montre un filtre d'orifice de remplissage d'un *guttus*[7] et un fond de coupe[8]. Puis l'occupation s'est prolongée apparemment sans interruption tout au long du IIIe siècle, du IIe siècle et du Ier siècle av. J.-C.[9] (FIG. 3). On peut donc en inférer que la localité était déjà importante au

5. En raison de l'incompétence totale et l'absentéisme du chef de chantier.

6. Une première analyse de la céramique récoltée a été faite par Mahmoud Sebaï, qui l'a menée avec autant de compétence que de passion. Qu'il soit ici vivement remercié pour l'aide apportée.

7. J.-P. MOREL, *Céramique campanienne*: *les formes*, (BEFAR, 244), Rome 1981, forme 8173. Cf. F. CHELBI, *Céramique à vernis noir de Carthage*, Tunis 1992, forme 532.

8. Céramique punique à vernis noir; fond d'une petite coupe carénée, à pied haut, de forme annulaire.

9. Les fragments de céramique à vernis noir (campanienne ou punique) sont nombreux. L'étude détaillée sera faite dans un autre cadre. Signalons aussi une petite cruche d'importation italienne (IIe siècle av. J.-C.) (FIG. 2).

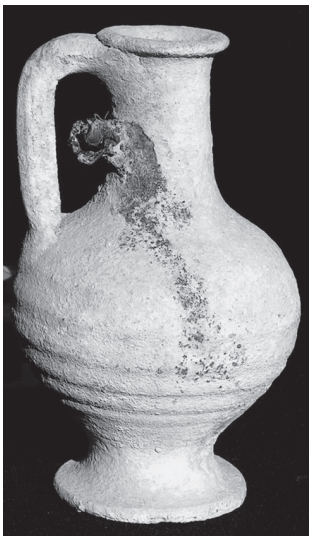


Fig. 3: Petite cruche (IIe siècle av. J.-C.).

temps de la Carthage punique, dès avant la défaite de Zama. Malgrè l'affaiblissement, puis la destruction de l'antique métropole, la vie a continué, et la fréquentation de la colline, également. C'est peut-être au cours de la phase carthaginoise qu'à été édifiée une structure quadrangulaire, une sorte de plateforme dont le dégagement est resté inachevé (FIG. 4). Elle mesure environ 9,50 m de large sur plus de 11 m de long, car la face postérieure a été en partie démantelée. Elle est pourvue d'un escalier d'accès désaxé par rapport au centre du coté où il se trouve (FIG. 5). Cette structure est construite en appareil irrégulier alliant moellons et gros blocs. Ceux-ci ne sont pas très nombreux et ont peut-être pour rôle de renforcer la construction. L'un comporte un bossage brut cerné d'un cadre irrégulier, et une entaille dans un angle pour recevoir une pierre d'une assise appartenant à la portion de mur voisine, faite de moellons et d'éléments plus importants, de forme allongée, et posés à plat (FIG. 6).

Un peu plus loin, un autre bloc est pentagonal, avec les deux cotés biseautés tournés vers le bas et reposant sur deux pierres brutes, disposées de manière à s'adapter à l'angle très obtus (FIG. 7). D'autres portions de parement sont en moellons. Dans certains cas, ces derniers sont relativement bien alignés en rangées plus ou moins régulières, et calés par de petits éclats de calcaire. A peine plus loin,

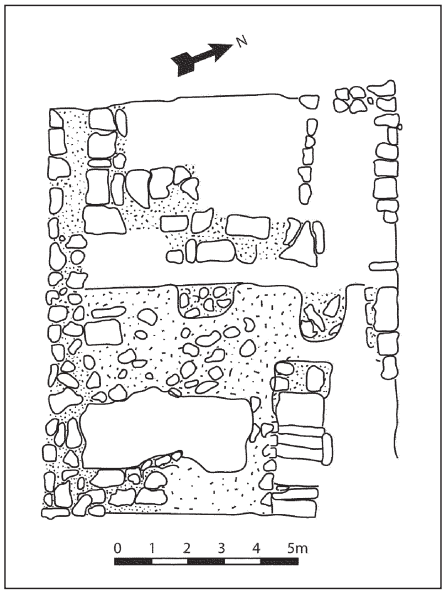


Fig. 4: Structure quadrangulaire: autel?



Fig. 5: Escalier d'accès au supposé autel.



Fig. 6: Mur ouest-sud ouest de cette structure: détail.



Fig. 7: Même mur, autre portion.

le même parement est fait d'éléments beaucoup plus hétéroclites, et disposés de manière plus anarchique. Cette sorte d'appareil est assez différente de celle utilisée pour la plupart des tumulus ou des remparts d'époque hellénistique que nous avons eu l'occasion d'étudier[10]. Par certains cotés, elle pourrait évoquer les bazinas quadrangulaires découvertes sous le forum de *Simitthus*[11], mais il y a quand même des différences assez sensibles, peut-être dues aux matériaux utilisés. La rusticité relative de l'ensemble pourrait le faire remonter à une époque assez ancienne, à moins qu'il ne s'agisse d'une variante locale des modes de construction libyco-puniques.

Comment interpréter cette structure? Il s'agit probablement d'un autel orienté ouest-nordouest, est-sudest; l'escalier d'accès se trouve du coté est-sudest, ce qui fait supposer que l'officiant regardait vers l'ouest où se trouve le temple romain construit ultérieurement sur la colline. Il subsiste ici et là des restes de dallage. L'angle oriental de la plateforme n'est pas encore dégagé. Au sud de l'escalier se trouve un petit espace rectangulaire contenant de la terre noire; y déversait-on les cendres des sacrifices, ou bien était-ce là qu'on allumait le foyer de l'autel? Si bien des questions restent encore en suspens concernant la datation, le rôle et l'aménagement de cette structure[12], il est hors de doute qu'elle constitue un élément majeur de ce lieu haut.

A la phase tardo-hellénistique[13], pourraient peut-être être rapportés, d'une part un bloc profilé en cavet assez ample surmonté d'un bandeau, qui constituerait un dérivé de la gorge égyptienne et, d'autre part, une corniche à denticules allongés. En raison de leurs proportions relativement réduites, ils appartiennent à des chapelles ou à des baies, plutôt qu'à un monument de grande taille[14].

10. Cf. par exemple, N. Ferchiou, *Le paysage funéraire pré-romain dans deux régions céréalières*, «AntAfr», 23, 1987, p. 13-70; Id., *L'habitat fortifié pré-impérial* en *Tunisie antique aperçu sur la typologie des sites perchés et des sites de versant*, dans *Actes du IVe Coll. sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord,* Strasbourg 1988, t. 1, p. 229-52; Id., *Les habitats fortifiés pré-impériaux en Tunisie antique*, «AntAfr», 26, 1990, p. 43-86.

11. F. Rakob, *Simitthus 1*, Mainz 1993, p. 4-5, abb. 3-4; taf. 8, b; 9, b; 10, a-b.

12. Des sondages s'avèrent nécessaires, aussi bien à l'intérieur que sous le niveau du sol extérieur.

13. Ou, à la rigueur proto-impériale.

14. Dans les décombres figurent également des montants de porte moulurés mais ceux-ci sont difficiles à dater. Par ailleurs, ou peut se demander si ces chapelles supposées se trouvaient à l'air libre ou bien à l'intérieur d'un édifice de plus grandes dimensions, comme des sortes de baldaquins.

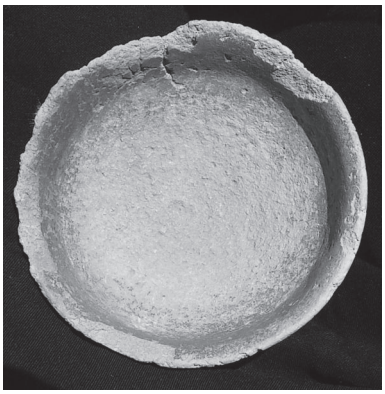


Fig. 8: Coupelle en céramique modelée (50 av.-20 ap. J.-C.).

2
Le premier siècle ap. J.-C.

La fin de la République, le règne d'Auguste et celui de Tibère ne sont pas absents de la récolte de céramique (sigillée italique en particulier)[15] (FIG. 8).

Une phase d'activité particulièrement importante a eu lieu vers le milieu du 1er siècle ap. J.-C. De nombreux tessons de céramique, ainsi qu'un lot d'*unguentaria*[16] sont à situer sous les règnes de Claude ou de Néron (FIG. 9). Cette phase se trouve confirmée par la découverte que j'avais faite autrefois sur le plateau même d'un fragment de bloc frise-corniche de petites dimensions, portant mention du consul Volasenna, proconsul d'Asie en 62/63 et consul probablement dans les années 53/54 ap. J.-C.[17] (FIG. 10). Il y a donc eu sur le lieu haut édification d'un petit monument cultuel, à mettre en liaison avec des cérémonies religieuses au cours desquel-

15. Bord d'une coupe à paroi convexe et fond plat (*Conspectus Formarum*, forme 9.1.2); fragment d'assiette (*ibid*., forme 21.4.1.); fond de coupe (forme 15.1.10.), coupelles (imitation de la forme Lattara CTN-ALP 11) (FIG. 8); jatte (CTN-ALP 4d 1) (100-1 av. J.-C.) etc. (d'après Mahmoud Sebaï).

16. A fond plat, à lèvre triangulaire, ou corps allongé ovoïde ou piriforme (Lattara 6, 1993, forme unguent D. 3.; A. FERJAOUI, *Le sanctuaire de Henchir El Hami* (à paraitre): peu après 50 ap. J.-C.

17. N. FERCHIOU, *Décor architectonique d'Afrique Proconsulaire*, Gap 1989, t. 1, n. XVIII, 1, D. 1, p. 331.

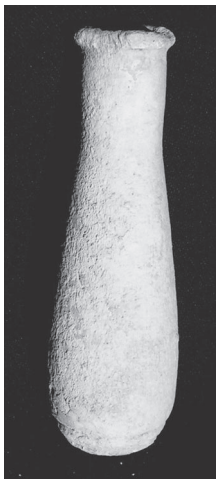


Fig. 9: *Unguentarium* (50 ap. J.-C.).

les ont été utilisés les *unguentaria* découverts dans une *favissa* où ils ont été regroupés par la suite[18].

Après ce pic, la fin du règne de Néron et la dynastie flavienne sont moins bien représentées, essentiellement par de la céramique. Signalons par ailleurs des restes de statuettes en terre cuite, qui sont trop fragmentaires pour être identifiées et datées avec précision, mais qui doivent être antérieures au IIe siècle ap. J.-C., ainsi que deux pierres percées d'un trou, dont la destination est inconnue (support d'offrandes?) (FIG. 11). C'est aussi du courant du Ier siècle qu'il faut sans doute dater quelques stèles attribuées au site de *Furnos*; deux d'entre elles au moins comportent un sommet arrondi qui reflèterait une origine relativement ancienne. Certains motifs sculptés sur ces reliefs rappellent ceux qui figurent sur les stèles dites de La Ghorfa; citons par exemple les oiseaux, les dauphins situés sur le registre supérieur, ainsi que le soleil et la lune, le dédicant dans une niche ou à l'intérieur d'un cadre architectural, une tête dans une couronne, le triskèle[19] ou les animaux de

18. Tout un lot d'*unguentaria* a également été autrefois découvert par Mustafa Khanoussi qui a bien voulu nous faire part de sa découverte.

19. Le professeur M. Hassine Fantar a annoncé un'étude sur ce thème (non encore parue), dans son article intitulé: *Nouvelles stèles à épigraphes néopuniques de Mididi*, «Semitica», XXXVI, 1986, p. 25-42. Pour le motif du triscèle, cf. p. 41-2. Ce motif, qui

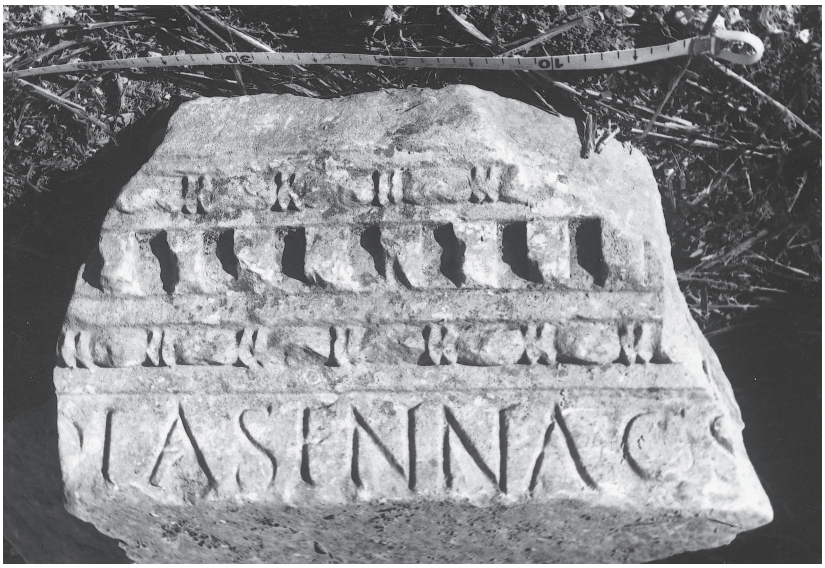


Fig. 10: Dédicace au consul Volasenna.

sacrifice. Cependant, les ex-voto de *Furnos Maius* offrent une ornementation moins chargée, et les symboles directement hérités de Carthage, comme le signe de Tanit ou le caducée, font défaut.

Bien que le lieu de découverte exact de ces stèles ne soit pas connu, celles-ci s'insérent apparemment dans la phase d'activité particulièrement intense de l'époque julio-claudienne qu'a connu le sanctuaire de sommet et que nous avons analysée plus haut. Parmi les vestiges qui ne s'intègrent pas dans le courant romanisant, il reste à mentionner un édifice quadrangulaire, toujours situé sur la colline, mais nettement en arrière du groupe principal, aux abords d'un léger ensellement du relief, emprunté par une piste qui paraît très ancienne. Cet édifice est très ruiné. Il y a une trentaine d'années, le seul côté non encore débité à la masse était composé de trois gros blocs juste dégrossis et posés à sec (FIG. 12). Ces blocs ne sont pas du tout jointifs et les joints sont très ouverts vers l'in-

symbolise en général la Sicile (ou Trinacrie), est difficile à expliquer, faute de documentation, d'autant qu'il se trouve en général situé dans le fronton des stèles, ce qui lui confère une valeur religieuse. Pour deux illustrations de ces stèles, cf. N. FERCHIOU, *Recherches sur le paysage humain antique dans le centre nord-est de l'Afrique Proconsulaire, entre Abthugnos et Coreva*, (résumé), «Africa», 18, 2000, p. 73, figs. 5-6.



Fig. 11: Pierres percées d'un trou.



Fig. 12: Monument mégalithique?

térieur. La longueur conservée du mur était de 4,90 m environ. Sans nettoyage préalable, il est difficile d'interpréter cette structure. Avait-elle un rapport avec le chemin auprès duquel elle se trouve? S'agit-il d'un mégalithe ruiné? Quels seront ses liens avec le sanctuaire supposé, ainsi que sa destination? Autant de questions à élucider.

Nous ne savons dans quel contexte placer un bloc haut de 21 cm, se trouvant à quelque distance de là, en direction du «sanctuaire». De bas en haut, il se compose d'un filet, d'un chanfrein et d'un bandeau; il s'agit donc d'un élément de couronnement d'un *naïskos* ou d'une porte. Sur la face du chanfrein, on distingue des stries peut-être dues au soc d'une charrue, mais aussi un signe composé d'un triangle et d'une barre verticale, plus profondément gravée, qui rappelle soit la lettre aleph, soit le rhô de l'alphabet phénicien. Comme le dessin est maladroit, et par endroit à peine incisé, on peut se demander s'il s'agit d'un graffito moderne d'enfant, ou réellement d'un dessin antique.

3
Le début du IIe siècle ap. J.-C.

Au début du IIe siècle, a été édifié sur la colline un grand monument précédé d'une colonnade, qui a été détruit par la suite et dont le parement a été complètement spolié, sans doute au moment de la construction de la forteresse byzantine. Il est possible que l'édifice ait été octostyle. Son ornementation était somptueuse, car nous avons retrouvé le béton de pose d'un *opus sectile* dont de nombreux restes ont été recueillis dans les remblais. Il s'agit de placages ou de petits éléments moulurés de marbres et de roches ornementales, dont une partie est d'origine africaine, et l'autre, importée. Parmi les premières, citons un calcaire fin blanc, un autre gris-crème un peu cristallin, et des calcaires schisteux gris-brun mat, brun rougeâtre, et noir dense; sans compter le plus célèbre marbre africain, le *marmor numidicum* (ou marbre de Chimtou) qui offre toute une palette de nuances (crème, jaune, saumon plus ou moins soutenu, orange, ou tirant sur le marron). Parmi les roches ornementales, le porphyre-serpentine vert de Grèce (ou marbre de Lacédémone) se trouve en abondance, et sa teinte vert sombre mouchetée de clair devait mettre en valeur les couleurs chaudes du Chimtou. Il y avait aussi différents types de cipollin (gris, gris-vert, vert), de *pavonazzetto* (marbre de Phrygie dit de

Synnada, ou de *Docimium*), de marbre blanc saccharoïde ou moucheté de taches noirâtres, de Cap de Garde. Le *rosso antico* et le porphyre rouge d'Egypte sont beaucoup plus rares, mais se rencontrent quand même.

Des fragments de placage plus fin que d'autres, appartenant aux mêmes variétés, pourraient faire supposer qu'il y avait aussi un *opus sectile* pariétal. Nous avons également récolté de petites corniches à moulures lisses en marbre blanc, qui décoraient des murs et en rythmaient les divisions. Enfin, d'autres parties de l'édifice comportaient des mosaïques.

Dans la mesure des critères stylistiques disponibles, les composantes de la colonnade semblent issues d'un atelier qui a eu recours à un répertoire, non pas régional, mais «Urbain», bien représenté à la fin de la dynastie flavienne et sous le règne de Trajan notamment. En le transcrivant dans un calcaire local, il s'inspire du décor de grands monuments impériaux de cette période (palais flavien; forum de Nerva; forum de Trajan; temple de *Venus Genetrix*; temple de Vénus et de Rome[20])[21].

D'autres structures (notamment deux bassins) émergent ici et là, et sont très endommagées.

C'est vers la même époque que se situerait une statue cuirassée en marbre blanc importé, autrefois découverte en contrebas du monument de sommet, sur la pente du versant sud de la colline[22]. Il n'est pas dans notre intention d'analyser ici en détail cette statue. Disons simplement qu'elle présente un certain nombre de traits originaux (FIG. 13, a-c), qui font qu'elle ne s'intègre pas pleinement dans les séries typologiques rassemblées par Klaus Stemmer et, auparavant, par Cornelius Vermeule[23]; elle ne trouve également aucun parallèle direct avec les exemples découverts en Tu-

20. Ce temple est un peu plus tardif (règne d'Hadrien).

21. L'officine de *Furnos* semble cependant avoir travaillé antérieurement à l'arc de Trajan à Mactar (116 ap. J.-C.) et au forum voisin, dont le répertoire semble déjà adapté et codifié.

22. Elle a déjà été étudiée par Neïla Attia Ouertani dans un colloque tenu à Siliana en 1997, mais sa communication n'a pas été publiée.

23. KL. STEMMER, *Untersuchungen zur Typologie, chronologie und Ikonographie der Panzerstatuen*, (Archälogische Forschungen, Bd. 4), Berlin 1978; C. CORNELIUS VERMEULE, *Hellenistic and Roman Cuirassed Statues*, «Berytus», XIII, 1, 1959, p. 1 ss.; ID., *Hellenistic and Roman Cuirassed Statues, a supplement*, «Berytus», XV, 1964, p. 95 ss.; ID., *Hellenistic and Roman Cuirassed Statues, a supplement*, «Berytus», XVI, 1966, p. 49 ss.; ID., *Hellenistic and Roman Cuirassed Statues, a supplement*, «Berytus», XXVI, 1978, p. 85 ss.

a



b





c

Fig. 13: Statue cuirassée: a) face; b) détail; c) dos.

nisie. Le port du *paludamentum* fixé sur l'épaule droite par une broche, passant sur la poitrine qu'il laisse assez découverte, et rejeté en arrière sans revenir sur un avant-bras, est moins courant que d'autres types définis par Klaus Stemmer[24]. En outre, ce dernier ne recense qu'un seul cas comportant deux rangs de lambrequins[25]. Le motif des griffons affrontés est certes banal, mais n'apparaît pas sous la forme qui figure sur le pectoral de la cuirasse de *Furnos*. On peut en dire autant du *cingulum*. L'identification du marbre dans lequel est sculptée cette pièce pourrait peut-être aider à en déterminer la provenance.

Quoi qu'il en soit, son originalité rejoint celle du décor architectural, et montre bien que l'édification du monument de sommet au dessus du supposé sanctuaire s'inscrit dans un programme original, qui n'a vraisemblablement pas été conçu à la simple échelle régionale. Bien au contraire, il a apparemment fait appel à des officines venues de l'extérieur, et obéi aux choix de commanditaires de haut rang, sans doute dans le cadre de décisions politiques importantes concernant la région.

4
L'évolution du secteur jusqu'à l'époque islamique

Dans le cadre des données actuellement disponibles, le monument de sommet ne paraît pas avoir connu de transformation majeure jusqu'à son abandon vers la fin du IVe siècle ap. J.-C., puis la ruine et la destruction définitive. La céramique reflète une continuité de l'occupation des lieux du IIe au IVe siècle. Les fragments qu'il est possible de rapporter à cette longue période sont peu nombreux, mais cela s'explique peut-être de deux façons: tout d'abord, en raison de l'inachèvement de la fouille, nous n'avons probablement pas découvert les éventuelles *favissae* correspondant à cette phase; en second lieu, les structures sont celles d'un grand ensemble monumental et non d'une aire sacrée recevant de multiples offrandes; il est donc normal que la céramique soit proportionnellement peu représentée.

24. La statue de *Furnos* s'apparente au type VIII de Klaus Stemmer, la variante la plus proche étant le n. VIII, 8.

25. Un seul exemple figure chez cet auteur: n. II, 8.

Les derniers tessons datables se situent au cours du IVe siècle, et il est très probable que le lieu de culte a dû être désaffecté à la suite de l'édit de 395, promulgué par Théodose, puis de l'envoi des comtes Gaudentius et Jovius par Honorius en 399, pour renforcer les mesures déjà prises. Le triomphe du Christianisme a sans doute entraîné l'abandon du plateau, tandis que la vie se recentrait sur les premières pentes de l'extrémité orientale de la colline, et dans la ville basse. Puis le splendide édifice d'autrefois a servi de carrière de pierre et a été démantelé jusqu'à ses fondations. Il ne reste plus rien, non seulement des superstructures et notamment de la *cella*, mais même du parement du soubassement. Des piles de soutènement des colonnes du pronaos, seules ont survécu quelques dalles gisant au fond d'une tranchée[26]. On peut supposer que tous les blocs récupérables ont été remployés dans la forteresse byzantine. Enfin, jusqu'à présent, aucun témoignage d'une présence humaine quelconque pendant la période islamique n'a pu être recueilli dans le secteur, alors que la forteresse byzantine a continué à être occupée après la conquête arabe.

Au terme de cette présentation préliminaire, le monument de sommet de *Furnos Maius* ne manque pas de soulever de nombreuses questions. Et, tout d'abord, celle de la divinité qui y était vénérée. Baal-Saturne? Tanit-*Caelestis*? Les deux? Dans un certain nombre de cas, les anciennes aires sacrées dédiées à Baal ont été désaffectées vers la fin du IIe siècle ap. J.-C., et remplacées par de véritables temples construits, dédiés à Saturne (à Dougga, ou à Mactar par exemple). Les temples de *Caelestis*, quant à eux, ont parfois été édifiés au début du IIIe siècle (Dougga; *Seressi*). A *Furnos Maius*, il semblerait que cette mutation ait eu lieu plus tôt et que l'autel primitif ait été englobé dans les nouvelles structures.

On peut aussi s'interroger sur les raisons de l'ampleur du programme, beaucoup plus luxueux qu'à Dougga, *Thuburnica,* et pour bien d'autres temples de Saturne. Quelle est la signification de la présence d'une statue cuirassée, qui suggère l'influence du culte impérial?[27] Le complexe est-il resté voué à une divinité africaine, ou bien a-t-il changé de destination? La question est d'importance, car la chronologie du décor architectonique, telle qu'on peut la cerner

26. L'une n'est plus *in situ*.

27. Peut-être l'évocation d'hommes illustres de la cité.

actuellement sur la base de critères stylistiques, ne coïncide pas avec celle d'un temple à Saturne, édifié à *Furnos Maius* sous le règne de Marc Aurèle, comme le montre une frise d'entablement sculptée dans du marbre, et remployée dans la forteresse byzantine[28].

Autant de questions dont un certain nombre resteront sans doute sans réponse, en raison du naufrage qu'a connu l'édifice, à moins que la reprise des fouilles ne fournissent de nouvelles données. Cependant, aussi limités soient-ils, les premiers résultats obtenus sont déjà importants et apportent un éclairage intéressant sur l'histoire de la ville.

28. *CIL* VIII, 23798.

Sihem Aloui Naddari

Cérès et céréaliculture à travers le secteur méridional du Haut Tell tunisien

1
Témoignages du culte des *Cereres* et de *Tellus*

Les *Cereres*, omniprésentes à travers toutes les provinces romaines d'Afrique[1], elles jouissent d'une importance particulière à travers le secteur méridional du Haut Tell tunisien comme en dénote une documentation épigraphique et archéologique relativement importante datant de époque romaine (FIG. 1)[2]. En effet, textes funéraires commémorant le souvenir de *sacerdotes Cererum* ou de l'un de leurs parents, ainsi qu'un répertoire iconographique aussi riche que varié, tendent à confirmer la primauté qu'occupe ce culte.

Le secteur méridional du Haut Tell tunisien, tant par ses caractéristiques climatiques[3] que pédologiques, est un «pays» céréalier par excellence. De nos jours les activités céréalières occupent une position primordiale parmi les activités agricoles de la région étudiée. En effet, les gouvernorats de Siliana, du Kef et de Kasserine sont aujourd'hui parmi les régions où sont attestées les plus gran-

* Sihem Aloui Naddari, Département d'Histoire, Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis.

1. A. DRINE, *Les Cereres en Afrique du Nord*, Thèse de IIIe cycle, sous la direction de M. Le Glay, Université de Paris-Sorbonne, Paris IV, 1986; ID., *Cérès, les Cereres et les sacerdotes magnae en Afrique: quelques témoignages épigraphiques et littéraires (Tertullien)*, dans *L'Afrique, la Gaule, la religion à l'époque romaine, Mélanges à la mémoire de M. Le Glay*, «Latomus», 226, Bruxelles 1994, p. 174-84.

2. C'est dans le cadre d'un mémoire de DEA préparé sous la direction du professeur A. M'Charek que j'ai eu l'occasion d'examiner une documentation aussi riche que varié relative au secteur méridional du Haut Tell tunisien: *AAT au 1/100.000^e: feuilles de Thala et du Ksour: enquête sur la toponymie antique et la microtoponymie*, Faculté des Sciences humaines et sociales de Tunis, 2004.

3. La moyenne annuelle des précipitations oscille entre 300 et 400 mm.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 935-950.

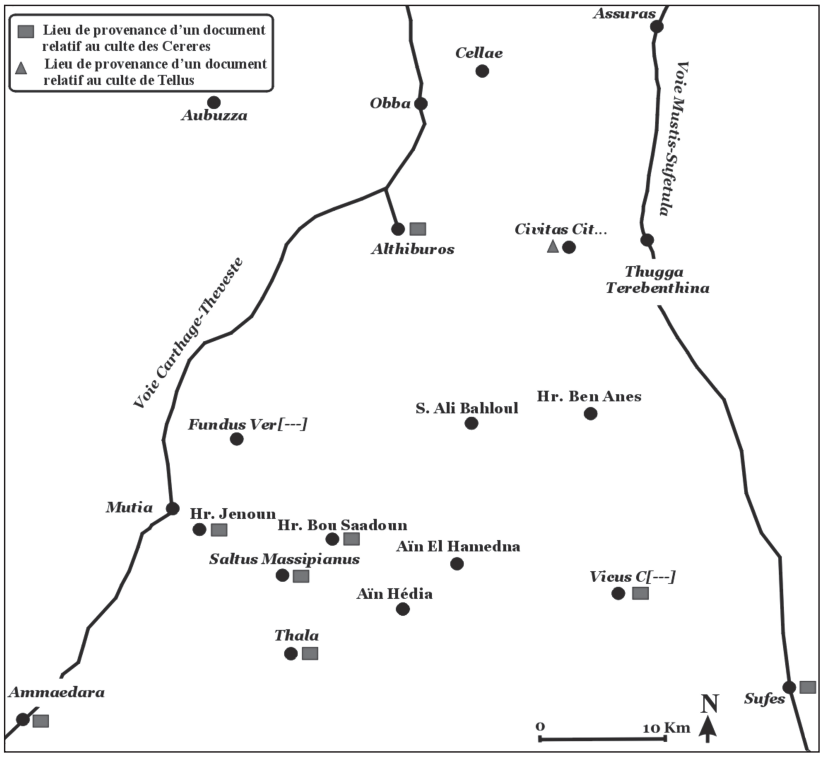


Fig. 1: Répartition des documents relatifs au culte des *Cereres* et de *Tellus* dans le secteur méridional du Haut Tell tunisien.

des superficies destinées aux activités céréalières. En effet, selon des statistiques fournies par l'Office Nationale de l'Agriculture, dans les trois gouvernorats précités s'étend le $^1/_3$ de la superficie des céréales en Tunisie.

Le tableau 1 résumera la diffusion et la répartition de ce culte dans la région étudiée.

Soulignons au préalable que la région étudiée est comprise entre une série de cités antiques: du nord au sud on distingue: *Althiburos*, *Thugga Terebenthina*, *Thala*, *Sufes* et *Ammaedara*. Il s'agit d'une région ponctuée par un nombre relativement important de propriétés impériales et privées (*Saltus Massipianus*, *Fundus Ver[---]*).

Outre une documentation publiée et commentée, on se bornera ici tout d'abord à présenter deux nouveaux documents (FIGS. 2-4) qui manifestent une relation avec la fertilité de la terre, et *ipso fac-*

Tableau 1: Résumé de la diffusion et de la ripartition du culte des *Cereres* et de *Tellus* dans le secteur méridional du Haut Tell tunisien.

Provenance	Référence	Support	Nature	Décor	Texte	Datation
Aïn Maja	*IlAfr.* 199 = *ILPB*, 25	cippe	funéraire	Prêtresse, un enfant portant flambeaux; deux canéphores, une truie	*Sacerdos*, age (C)	Ier s. ap. J.-C.
Althiburos	*CMA* c. 771-791, 780 [1]	2 stèles	votive	Candélabres, épis de blé et des colombes	–	Ier s. ap. J.-C.
	Recherches [2]	cippe	funéraire	Deux rangées de torches emboîtées	*Sacerdos magna Cererum*	IIe-IIIe s. ap. J.-C.
	Recherches [3]	cippe	funéraire	Deux rangées de torches emboîtées	*Sacerdos magna*	IIe-IIIe s. ap. J.-C.
Ammaedara	*Recherches* [4]	caisson	funéraire	–	*Sacerdos Cererum*	IIe-IIIe s. ap. J.-C.
	Recherches [5]	cippe	funéraire	–	*Sacerdos Cererum*	IIe-IIIe s. ap. J.-C.
Civitas Cit[---]	Cf. *infra* FIGS. 2-3.	cippe	funéraire	Cf. *infra*, description à p. 938	*Sacerdos Telluris*	IIe-IIIe s. ap. J.-C.
Hr. Bou Saadoun	Inédit, FIG. 4.	stèle anépigraphe	votive	Un prêtre (?) barbu en position centrale; à droite une femme, dédicante, portant un brûle-parfum, à gauche un serpent	–	–
Hr. Jenoun	*CIL* VIII, 591	cippe	funéraire	Une femme en position de sacrifice, une *canephoros*	*Sacerdos castissima*	IIe-IIIe s. ap. J.-C.
Saltus Massipianus	*CIL* VIII, 580 = *C.* 11732	linteau	funéraire	Deux vases couronnées d'un décor végétal	*Sacerdos Cererum*	IIe s. ap. J.-C.
Sufes		brûle-parfum	–	Brûle-parfum a buste de femme en tunique plissée sur la poitrine	–	Ier siècle ap. J.-C.
Thala C.	505 = *CIL* VIII, 11681	–	funéraire	–	*Sacerdos magna*	Fin Ier- début IIe s. ap. J.-C.

Notes
[1] DRINE, *Les Cereres en Afrique*, cit., p. 234-6.
[2] FR. BARATTE, F. BEJAOUI, Z. BEN ABDALLAH, *Recherches archéologiques à Haïdra. Miscellanea 2*, (Coll. EFR, 17/2), Rome 1999, p. 4, n. 2, fig. 2.
[3] *Ibid.*, p. 6, n. 2a, fig. 3.
[4] *Ibid.*, p. 7, n. 3, fig. 4.
[5] *Ibid.*, p. 8, n. 4 = *CIL* VIII, 11547 (=361).



Fig. 2: Cippe funeraire qui commémore le souvenir d'une *sacerdos Telluris*.

TITIA C. F. MELLI
MA SACERDOS
TELLVRIS PIA
VIXIT ANNIS
LXXXV HSE

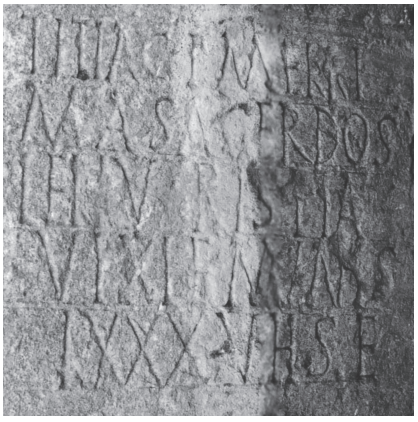


Fig. 3: Champ épigraphique.

to, avec le culte des *Cereres* à travers ce secteur méridional du Haut Tell tunisien.

Le premier document est un cippe funéraire qui commémore le souvenir d'une *sacerdos Telluris*, prêtresse de *Tellus* (FIGS. 2-3). Le monument épigraphe fut réemployé dans une bâtisse tardive faisant partie du site archéologique de Sidi Hamed el Hacheni (*Civitas Cit[---]*)[4]. En pierre calcaire, le cippe est haut de 134 cm, large de 41 cm, épais de 43 cm. Il présente deux registres surmontés d'une couronne végétale en bas-relief à laquelle sont attachés des rubans à lemnisques.

Le registre supérieur est occupé par la représentation en bas-relief d'une femme vêtue d'une longue tunique descendant jusqu'aux chevilles; elle se tient debout dans une position frontale entre deux torches emboîtées reliées en haut par une couronne végétale dessinant la forme d'un croissant lunaire aux extrémités tournées en bas dessinant peut-être l'entrée d'un temple. De la main droite elle tient une torche à deux ou à trois cornets abîmés. Le registre inférieur présente un texte funéraire qui court sur cinq lignes en capitales allongées; traces de lignes de guidage.

On peut lire aisément

Titia C(aii) f(ilia) Melli-
ma sacerdos
Telluris pia
vixit annis
LXXXV. H(ic) s(ita) e(st).

* l. 3: *vacat* entre V et R de TELLVRIS. On peut voir les restes de deux hastes obliques correspondant peut-être avec la lettre *A*.
* Un grand *vacat* est attesté à la fin du texte.

Traduction: Titia Mellima, fille de Caius, prêtresse de *Tellus*, pieuse, a vécu 85 ans. Elle repose ici.

4. *AAT, Ksour*, XXIX, 121. Ce document fut repéré par M. Hatmi, lors des missions de prospection effectuées à travers le secteur central du plateau de Sra-Ouertane dans le cadre d'un mémoire de Maîtrise intitulé *Prospection archéologique dans le plateau de Sra-Ouertane (secteur central)*, préparé sous la direction de Mr. L. Naddari, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Kairouan, 2005-2006, p. 37. Qu'il me soit permis de lui exprimer ici ma profonde gratitude de m'avoir communiqué la fiche complète du document.



Fig. 4: Hr. Bou Saadoun, stèle anépigraphe à double sommet triangulaire.

Le deuxième document découvert à Hr. Bou Saadoun (FIG. 4)[5] est une stèle anépigraphe à double sommet triangulaire sculpté en art grossier. Brisée en cinq fragments jointifs, elle est haute de 110 cm, large de 55 cm et épaisse de 32 cm. Elle aligne deux registres; un registre supérieur surmonté de deux pommes de pin au-dessus desquelles sont sculptées deux couronnes végétales en relief présentant la forme d'un croissant lunaire aux extrémités tournées vers le haut.

5. *AAT*, 1/100.000e, *Thala*, XXXV, nº 45. Je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à Mr. Sadok Ben Baaziz, alors responsable du projet de la Carte Nationale des Sites archéologiques et des Monuments historiques, qui m'a permis de participer dans certaines missions de prospection de la feuille au 1/50.000e de Aïn el Kseïba et de m'avoir autorisé de publier ce document.

Elles sont composées en réalité d'une série de cornets emboîtés rappelant peut-être les torches attestées sur les stèles des *sacerdotes Cererum*. C'est un registre qui présente une scène d'offrande: une femme dédiant un objet de forme triangulaire difficile à identifier à un homme barbu portant une tunique descendant jusqu'aux chevilles au voisinage duquel se dresse un serpent en positon verticale.

Cette abondance de la documentation devait témoigner de l'importance de ce culte durant l'époque impériale. En effet, elle serait concomitante avec d'autres aspects de la présence romaine dans cette région, les aspects économiques en particulier. La diffusion de ces cultes trouve certaines justifications dans l'exploitation agricole, céréalière en particulier. Ainsi, ce culte paraît répondre aux aspirations, aux besoins et aux espoirs d'une société dont la survie et l'aisance sont étroitement tributaires des activités céréalières.

Rappelons que le culte des *Cereres* est attesté également dans une région limitrophe; le pays de la *Tusca*. En effet, le dossier épigraphique et iconographique de la cité de *Mactar* offre neuf documents relatifs à ce culte ainsi que le fameux texte funéraire, perpétuant le souvenir du «Moissonneur de Mactar»[6]. Une stèle funéraire fut également découverte à Sidi Ali el Médiouni refermant un décor iconographique rappelant les attributs de Cérès[7].

Sur un autre plan, ce secteur, pour ses potentialités et ses aptitudes céréalières, paraît l'une des premières régions à avoir accueilli des colons à l'instar d'autres régions réputées par une importante productivité céréalière: la vallée du *Bagradas* et de l'Oued Tessa et la région de *Thugga* et tout le Haut Tell tunisien. Les premières créations coloniales, datant du règne d'Auguste, correspondent avec des régions céréalières par excellence, comme il est remarquablement démontré par J.-M. Lassère dans son livre *Ubique populus* lorsqu'il a traité de la colonisation de César et d'Auguste[8].

6. Drine, *Les Cereres en Afrique*, cit., p. 213-26; *CIL* viii, 11824.

7. G. Ch. Picard, *Deux nouveaux documents sur la religion de l'Afrique romaine*, «CRAI», 1951, p. 308, n. 2.

8. J.-M. Lassère, *Ubique populus, Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 av. J.-C. - 235 ap. J.-C.)*, Paris 1977, p. 203.

2
Á propos des deux nouveaux documents

Concernant le premier document provenant de la *Civitas Cit[---]*, il mentionne pour la première fois un culte rendu à *Tellus* à travers la région étudiée. En effet, il est question d'un culte qui est en relation avec la fertilité et la fécondité de la terre. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que «*Tellus* est, à Rome, la personnification de la Terre nourricière. Elle est parfois honorée sous le nom de *terra mater*»[9].

Citoyenne romaine, comme l'indique sa nomenclature, la *sacerdos Telluris* de la *Civitas Cit[---]*, porte un *nomen gentilicium* (*Titius*) fréquent dans toute l'Italie et très peu attesté en Afrique[10]. Son *cognomen* (*Mellima*) n'offre pas de parallèle dans le tableau onomastique romain en Afrique ou ailleurs. Il s'agit peut être d'un nom d'origine numide jusque là inconnu ou d'une forme légèrement déformée d'un nom d'origine grecque: *Melema*[11].

Le décor sculpté fait rapprocher la *sacerdos Telluris* des *sacerdotes Cererum*. Les torches emboîtées font rappeler la quête nocturne de Déméter à la recherche de sa fille Coré (Perséphone) enlevée par son oncle Pluton (Hadès) tombé amoureux d'elle. Tenant également une torche de sa main droite, *Titia Mellima* s'apparente avec les prétresses des *Cereres* (Déméter et Coré) sculptées sur les deux faces opposées de la stèle funéraire provenant de *Theveste* commémorant le souvenir d'*Aelia Leporina*[12].

Ainsi, peut s'affirmer la simultanéité entre le culte des *Cereres* et celui de *Tellus*. En effet, nous devons à A. Drine l'établissement d'un tableau récapitulatif qui présente l'aire géographique où sont attestés les cultes des deux divinités ensemble[13]. Dans la mythologie gréco-romaine *Tellus* s'identifie le plus souvent à Cérès-Déméter[14]. C'est ainsi qu'Ovide, qui écrivit pendant le siècle d'Auguste, précise qu'il était d'usage que les dévots sacrifient une

9. P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris 1988, p. 442.

10. Lassère, *Ubique populus*, cit., p. 191, 345.

11. H. Solin, *Die griechischen personennamen in Rom, ein namenbuch,* Berlin-New-York, 1982, n. 1245, p. 1550.

12. M. Le Glay, *Junon et les Cereres d'après la stèle d'Aelia Leporina trouvée à Tébessa*, «Libyca», iv, 1958, p. 39-40.

13. Drine, *Les Cereres en Afrique*, cit., p. 370-1.

14. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie*, cit.

truie lors des fêtes célébrées après les semailles d'hiver pour rendre hommage à *Ceres* et à *Tellus*[15]. Mieux encore, J. Carcopino propose d'identifier les *Cereres* avec Cérès et *Tellus*[16]. La parenté entre les deux divinités trouve justification également dans le choix des *sacerdotes* parmi les femmes âgées à l'instar de *Titia Mellima* qui a trouvé la mort à l'age de 75 ans[17]. Le choix de femmes âgées pour présider aux cultes constitue un autre aspect pour confirmer la parenté entre les deux divinités.

Au sujet du deuxième document, dont le caractère votif est indubitable, on se bornera essentiellement à commenter son registre supérieur. L'aspect votif de ce document est révélé par l'attitude d'une femme debout à gauche se préparant à offrir un objet de forme triangulaire difficile à déterminer pour accomplir ainsi un vœu. Ce caractère est révélé également par le serpent sculpté du côté d'un homme barbu (peut-être un prêtre). En effet, comme l'a souligné M. Le Glay, le serpent «devait être à coup sûr objet de vénération»[18]. D'autre part, le serpent constitue en réalité l'un des attributs de Cérès comme en témoignent certains ex-voto relatif au culte de Cérès[19]. En effet, le serpent est représenté sur six documents parmi un dossier épigraphique et iconographique relatif au culte de Cérès examiné par A. Drine[20].

Toutefois, le serpent n'est pas l'apanage du culte des *Cereres*; il

15. Ov., *Fastes*, I, 657 et suiv. (*non vidi*, cité par Drine, *Les Cereres en Afrique*, cit., p. 369).

16. J. Carcopino, *Le culte des Cereres et les Numides*, dans *Aspects mystiques de la Rome païenne*, Paris 1941, p. 17-8.

17. Dans la page 372 de sa thèse sur culte de Cérès en Afrique A. Drine a établi un tableau figurant les différentes prêtresse de *Tellus*; elles sont respectivement âgées de:

– 90 ans: *Iulia Kattulina* (*ILAlg.* 2227).
– 83 ans: *Macrinia Matrona* (*ILAlg.* 1373).
– 80 ans: *Rufina [---]* (*ILAlg.* 1373).
– 75 ans: *Iulia Prima* (*AE*, 1909, 13).
– 75 ans: *Caelia Sperata* (*ILAlg.* 2214).
– 70 ans: *Bassilia Prim[o]sa* (*ILAlg.* 2213).
– 70 ans: *Femina [---]* («BAC», 1928-29, p. 163, n. 7).

Pour savoir plus sur l'âge avancé des prêtresses de Cérès, cf. Drine, *Cérès, les Cereres et les sacerdotes magnae*, cit., p. 178-81.

18. M. Le Glay, *Le serpent dans les cultes africains, Hommage à Waldemar Deonna*, Bruxelles 1957, p. 340.

19. *Ibid.*, p. 348, note 1.

20. Drine, *Les Cereres en Afrique*, cit., p. 400.

constitue également l'un des attributs d'autres divinités du panthéon gréco-romain: Sérapis, Esculape en l'occurrence, assurant ainsi une valeur thérapeutique. D'ailleurs, pas loin de Hr. Bou Saadoun, lieu de découverte de cette stèle anépigraphe, à Aïn el Hamedna, fut découvert un autel votif rendant hommage à Neptune Auguste; le serpent est enroulé autour d'un bâton que tient le dieu Neptune représenté nu debout de face (FIG. 5)[21].
La proximité des deux sites (Hr. Bou Saadoun et Aïn el Hamedna, cf. FIG. 1) ne peut pas empêcher d'identifier le serpent de Hr. Bou Saadoun avec l'un des attributs des *Cereres*: le site n'est pas aménagé au voisinage d'une source; d'autre part, contrairement au document découvert à Aïn el Hamedna le dieu Neptune n'apparaît pas à travers le nouveau document. Ainsi, le serpent, par son caractère chtonien s'associe aux autres attributs animaux du culte de Cérès.

3
Cereres, *Tellus*, céréaliculture et colonisation

La région semble avoir été précocement occupée et colonisée. Depuis les premières années de l'époque impériale des attributions de lots de terre ont été effectuées dans ce secteur méridional du Haut Tell tunisien. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler l'exemple des vétérans de l'armée romaine et les citoyens de colonie de la Carthage dans les environs d'*Ammaedara* et de *Thala* installés depuis l'époque Julio-Claudienne et Flavienne. Ils sont révélés par une série de textes funéraires non placés sous la tutelle des dieux Mânes; certains sont tribules de l'*Arnensis*, de la *Galeria*, de la *Pollia* et de la *Sergia*[22].

21. S. BEN BAAZIZ, *Neptune, dieu «guérisseur». L'homme méditerranéen et la mer, Actes du 3e congrès international d'études des cultures de la Méditerranée occidentale,* Jerba 1981, p. 425-36.

22. * *CIL* VIII, 345*: M. Caelius / P(ublii) f(ilius) Arn(ensi tribu) / Quadratus / vix(it) an(nis) L. / H(ic) s(itus) e(st).*

* *CIL* VIII, 470: *[---]/ Rufus, vetera/nus leg(ionis) (teritae) Aug(ustae) / vix(it) an(nis) XCIIII. / H(ic) si(tus) e(st) M(arcus) Nunnius Se/cundinus / Avunculo pio posuit.*

* *CIL* VIII, 11680: *T(itus) Arranius T(iti) f(ilius) Ar(nensi tribu) Peregrinus / mil(es) leg(ionis) III Aug(ustae) mil(itavit) ann(is) XII / v(ixit) a(nnis) XXX. H(ic) si(tus) e(st).*

* *ILTun*. 463 (= *ILPB*, 41): *Q(uintus) Fabius Vic/tor, vetera/nus leg(onis) (tertiae) Aug(ustae)/ vixit annis/ LXXI. H(ic) [s(itus) e(st)].*

* *ILTun*. 464 (= *ILPB*, 42): *Q(uinto) Faianio / Clementi / mil(iti) leg(ionis) III*

Il serait possible même d'imaginer une colonisation qui remonte à la fin du IIe siècle av. J.-C., c'est-à-dire juste après la fin du *Bellum Iugurthinum*. Une série de *Marii* y sont attestés[23]: six à Haïdra, deux à *Thala* et un aux alentours du *Saltus Massipianus*. Ils seraient probablement les descendants de gétules naturalisés citoyens romains sous l'initiative de *C. Marius* et qui reçurent des lots de terres en vertu de la *lex Appuleia Saturnina*.

Mieux encore, il y a lieu de rappeler l'exemple de la création de la colonie Julienne d'*Assuras*, une cité limitrophe de la région étudiée. Déduite sur «une position naturellement fortifiée par l'O. Zanfour» la cité domine toute la plaine céréalière de Sers.

Une telle précocité d'occupation et de colonisation dans cette région s'explique particulièrement par ses potentialités économiques, céréalières en l'occurrence, comme en témoigne le nombre aussi important de grandes propriétés, les domaines impériaux en particulier situés au milieu de la plaine céréalière située en gros entre les cités: *Althiburos*, *Thala* et *Sufes*. Dans l'état actuel des connaissances on compte cinq propriétés impériales:

– *Saltus Massipianus*[24],
– *Fundus Ver[---]*[25].

Aug(ustae) / (centuria) Atrocis / vix(it) an(nis) XLIIII mil(itavit) / annis XXIIII. / M(arcus) Cornelius (centuria) / Sextili(i) heres fecit. / H(ic) s(itus) e(st).

* *ILTun.* 465 (= *ILPB*, 47)*: L(ucio) [---]rio (?) / Gallico [- f(ilio?)] / militi leg(ionis) III Aug(ustae) [---]so / (centuria) Volusi(i) militavit ann(is) / XXVIIII vixit annis LVIIII. / H(ic) s(itus) e(st). / M(arcus) Cornelius Martialis com/milito et amicus (centuria) Cluenti(i) d(e) s(ua) p(ecunia) / fecit pro meritis Gallici amici [posuit (?)].*

* *ILTun.* 466 (= *ILPB*, 43): *Q(uintus) Geminius Q(uinti) f(ilius) / Pol(l)ia (tribu) Thunusid/a eques (centuria) Catonis / vixit an(n)is XXXVI / militavit an(n)is IIX./ H(ic) s(itus) e(st).*

* *ILTun.* 467: *M(arcus) Sempronius / M(arci) f(ilius) Gale(ria tribu) Lugud(uno) / mil(es) leg(ionis) (tertiae) Aug(ustae) (centuria) Ex(?) / vix(it) an(nis) XXV / mil(itavit) an(nis) V. / H(ic) s(itus) e(st). / T(itus) Babonius (centuria) Sallu/sti(i) heres posuit.*

* *ILTun.* 468 (= *ILPB*, 48): *L(ucius) Tadius Cn(aei) f(ilius) Arn(ensi tribu) / domo Carthag(ine) / miles leg(ionis) (tertiae) Aug(ustae) / vixit ann(is) XLVI / milit(avit) ann(is) XXV. / H(ic) s(itus) e(st). / Cur(am) egit / [C]assius Carus/ amicus post mort(em).*

* *ILTun.* 469 (= *ILPB*, 62): *Q(uintus) Gavius Q(uinti) fili/us Arn(ensi tribu) Repen/tinus pius vix(it) / annis LXXXV. / H(ic) s(itus) e(st). / Q(uintus) Gavius Stercei/us filius pio [pa]/tri [posuit].*

23. J. Gascou, *Inscriptions de Tébessa*, «MEFRA», lxxxi, 1969, p. 563.

24. *AAT, Thala*, xxxv, 073-074; *CIL* viii, 587 = *ILTun.* 500, *ILS*, 5567.

25. *AAT, Thala*, xxxv, 040; *CIL* viii, 11736.

– Aïn Hedia, dit également Hr. Roumia[26]. Ici furent découverts deux textes épigraphiques latins: une dédicace impériale faisant hommage d'Antonin le Pieux et les siens[27] et une épitaphe conservant le souvenir d'un certain *Felix Caesaris servus*[28].
– Henchir Ben Anès/Aïn el Kerma[29]: l'identification de ce site archéologique avec un domaine impérial s'appuie essentiellement sur une épitaphe dédiée par un procurateur au temps de Trajan, *M. Ulpius Quartio*, affranchi d'Auguste, à son petit esclave nommé *Salutaris*[30].
– Sidi Ali el Bahloul[31]: c'est à travers une épitaphe qui fait allusion à un couple d'affranchis impériaux, *Helenus* et *Aquilina*[32], qu'il est possible d'identifier ce site avec une propriété impériale.

Il s'agit en effet de propriétés impériales qui dominaient de vastes territoires à production céréalière par excellence. Le matériel archéologique identifié par S. Ben Baaziz lors de la prospection des feuilles au 1/50.000e de *Thala* (067) et de Ksar Tlili (068) vient à l'appui de tels constats[33]. Le matériel oléicole identifié est nettement démesuré par rapport à celui identifié dans les régions de *Sufes, Sufetula* et *Cillium*. Ainsi, on devine un paysage agricole céréalier; l'activité oléicole paraît être liée à une consommation locale et non point une activité spéculative. D'ailleurs on note au moins une concordance entre un domaine impérial, le *Saltus Massipianus*, et une épitaphe commémorant le souvenir d'une prêtresse de *Ceres*[34].

Sur un autre plan le secteur méridional du Haut Tell a été remarquablement investi par un important réseau routier faisant ainsi partie d'une infrastructure viaire et portuaire destinée à l'acheminement des produits céréaliers annonaires vers la rive septentrionale

26. *AAT, Thala*, XXXV, 082.
27. *CIL* VIII, 577.
28. *CIL* VIII, 578.
29. *AAT, Thala*, XXXV, 162.
30. S. BEN BAAZIZ, *Rohia et Sra Ouertane dans l'Antiquité*, Tunis, 2000, p. 166.
31. *AAT, Thala*, XXXV, 120.
32. *CIL* VIII, 11734 = *CIL* VIII, 23336.
33. S. BEN BAAZIZ, *Carte Nationale des Sites Archéologiques et des Monuments Historiques, Thala (067)*, Tunis, 2005; ID., *Carte Nationale des Sites Archéologiques et des Monuments Historiques, Ksar Tlili (068)*, Tunis, 2005; ID., *Les huileries antiques de Dorsale tunisienne* (*Thala et Ksar Tlili*), dans *Itinéraire de Saintes à Dougga, Mélanges offerts à Louis Maurin*, Bordeaux 2003, p. 203-19.
34. *CIL* VIII, 580 = *CIL* VIII, 11732.



Fig. 5: Aïn el-Hamedna, autel votif rendant hommage à Neptune Auguste.

de la Méditerranée et à subvenir aux besoins de la plèbe romaine. Très tôt, depuis l'époque d'Auguste, la *Legio III Augusta* aménagea une voie reliant la capitale provinciale à *Ammaedara*, alors son nouveau quartier général, aux environs de laquelle furent possessionnés des colons romains (des citoyens de la colonie de Carthage, tribules de l'*Arnensis*, un citoyen d'Utique et d'autres venus de l'extérieur d'Afrique). Révélée par la borne découverte par le

Professeur A. M'charek à Hr. El Henza dans la région mactaroise[35], cette voie à valeur stratégique, paraît répondre également à des nécessités d'ordre économique. Dans le même ordre des idées, la *via Hadrumetina* révélée par une épitaphe provenant d'*Ammaedara*, conçue dans les mêmes perspectives doit relier cette région céréalière aux ports de la Byzacène, celui d'*Hadrumetum* en particulier, lieu d'aboutissement de cette voie[36]. Des vestiges de voies antiques ont été repérés par les brigades topographiques au niveau de la région étudiée faisant partie de ces deux dernières voies[37]. Il s'agit en fait de voies à valeurs multiples, mais il semble que c'est la valeur économique qui l'emporte assurant un «volume commercial» considérable.

Le secteur méridional du Haut Tell tunisien constitue également une étape aussi importante de la voie Carthage-Theveste. Il s'agit d'une voie fondée en l'année 123 de l'ère chrétienne sous le règne de l'empereur Hadrien, par les soins de la *Legio III Augusta* sous la légation de *P. Metilius Secundus*. L'intérêt économique de cette voie n'est pas à démontrer.

L'entretien de ces voies jusqu'à une date tardive explique amplement l'importance d'une production céréalière qui n'a pas périclité au profit d'une activité oléicole qui a envahi la Byzacène steppique. En effet, dans l'état actuel des connaissances, les dernières interventions de restauration de la voie Carthage-Theveste par exemple datent du règne de l'empereur Théodose (379-395)[38]; celles de la voie *Mididi-Mactar* datent du règne de l'empereur Honorius[39], durant les années 402-408 ap. J.-C. Aux dires de S. Ben Baaziz ce fait «est le témoignage de la vitalité de ce service d'entretien des routes»[40]. En d'autres termes, il s'agit d'une série d'interventions qui devaient répondre vraisemblablement à des nécessités d'ordre économique. Il s'agit de l'entretien d'un dispositif capital susceptible d'assurer un acheminement fluide des produits céréaliers.

35. A. M'CHAREK, *Un itinéraire inédit dans la région de Maktar: tronçon de la voie augustéenne Carthage-Ammaedara*, «BAC», n.s., 22, 1987-89, p. 153-67.

36. P. SALAMA, *La Via Hadrumetina en Byzacène*, «CT», XII, 1964, p. 73-85.

37. «BAC», 1900, p. CXXIII-CXXIV.

38. *CIL* VIII, 22086.

39. *CIL* VIII, 21965.

40. S. BEN BAAZIZ, *Rohia et le Sra-Ouertane dans l'Antiquité*, Tunis 2000, p. 290.

4
Conclusions

De toutes ces données on peut retenir les conclusions suivantes.

1. Produits annonaires, les céréales ont occupé une place de choix dans la stratégie romaine en matière de colonisation.
2. Une colonisation précoce à travers l'appropriation de colons romains ainsi que la confiscation des bonnes terres au profit du patrimoine de l'empereur.
3. La mise en place d'une importante infrastructure permettant une exploitation poussée des potentialités agricoles du secteur méridional du Haut Tell tunisien: un réseau viaire, la centuriation.
4. L'omniprésence du culte des *Cereres* et de *Tellus*; des cultes de la fertilité et de la fécondité de la terre témoignent de l'importance de l'activité céréalière parmi les choix économiques durant la période romaine.

Thomas J. Morton

Meninx: The Luxury of the Purple Dye Industry and the Richness of Architecture

Nestled on the southeastern tip of the Tunisian island of Jerba are the remains of the Roman city of *Meninx*. Traces of habitation at *Meninx* date from as early as the fourth century B.C.E., and as late as the seventh century C.E. Crushed murex shells in stratified layers indicate that the purple dye industry was active from the second century B.C.E. through at least the sixth century C.E. Pliny the Elder wrote that the purple dye from the murex shellfish at *Meninx* was the best in Africa (*nat*., IX, 60). Due primarily to its apparent lack of monumental architectural remains and sculptures on site, *Meninx* has received only the most cursory treatment in scholarship, and has not been considered a significant city. Carried out in conjunction with the Jerba Project [1], my work at *Meninx* has concentrated in the forum area [2]. In this paper I briefly comment on my reconstruction of the forum basilica (FIG. 1) and its portico, and then place these structures in a larger context [3]. I have chosen the basilica, because more is known about it than any other structure on the forum and because it is a good exemplar of

* Thomas J. Morton, School of Architecture and Landscape, Arizona State University, Tempe.

1. Ali Drine, Elizabeth Fentress, and Renata Holod directed the Jerba Project (1996-2000), and the goal of the project was to study the settlement history of the island through time. See DRINE, FENTRESS, HOLOD (forthcoming).

2. To begin to understand this area without extensive excavation, the visible architectural fragments had to be analyzed carefully. During parts of four field campaigns of the Jerba Project as well as many of my own additional visits to the site, I catalogued approximately 150 fragments in the forum area. This documentation of the architectural fragments combined with magnetometric and aerial studies as well as limited, yet focused excavations allow me to offer a reasoned reconstruction of the forum of *Meninx* and its surrounding structures.

3. A detailed analysis of the forum basilica appears in MORTON (2003); ID. (forthcoming).

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 951-962.

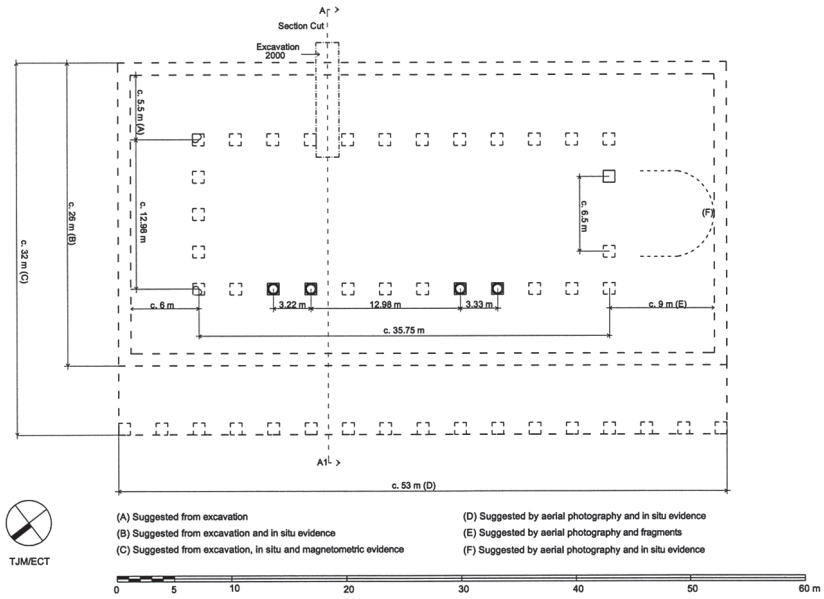


Fig. 1: Reconstructed plan of the forum basilica at *Meninx*.

the buildings around the forum. I will conclude with some comments about the purple dye industry at *Meninx* and its impact on the forum architecture.

Constructed with at least ten different kinds of stone, the two-story basilica dominated the southeastern side of the forum at *Meninx*. More architectural fragments survive from this three aisled building than from any other structure in the forum. These fragments as well as limited *in situ* remains, combined with results of the sondage, were used to reconstruct the building. A row with four column bases, and the remains from two different pavements is the extent of the *in situ* evidence. Evidence from our small excavation suggests that the basilica measured about 26.5 m by 53 m. Ceramic evidence from stratified contexts suggests that the basilica was built during the first half of the second century C.E.

The nave was demarcated by twelve green cipollino columns on the long sides, and five cipollino columns across the back. Four columns separated the nave from the apse. The shafts rested on grayish-white Proconnesian marble bases and supported white marble Corinthian capitals. The floor of the basilica was paved in a green shist, while the apse appears to have been paved with thin

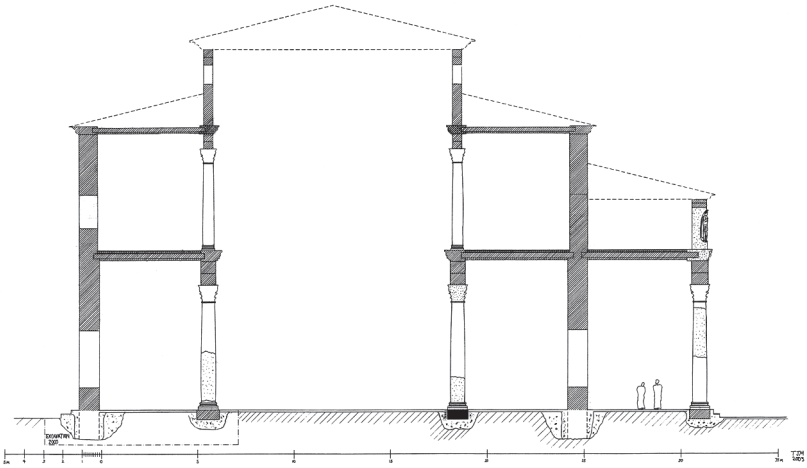


Fig. 2: Reconstructed section of the forum basilica at *Meninx*.

slabs of giallo antico. The upper story has white marble composite bases and green cipollino shafts. The roof consisted of tiles imported from Italy. Many of the basilica's other construction and decorative details are unknown and cannot be determined from the existing evidence (FIG. 2).

According to the magnetometry data, parallel to and north of the row of *in situ* column bases are two linear features[4]. The closer of the two represents the outer wall of the basilica and the other, I propose, is the edge of a portico that connected the basilica to the forum square. Facing the open forum square, this two-story portico appears to have had red limestone shafts on the ground story and a striated limestone entablature. Sculpted pillars of winged Victories and men in eastern dress (FIG. 3), which were labeled as barbarians in the Museum catalogs, decorated the upper story[5]. During my research I located in the storage areas of the Bardo Museum six sculptures that I believe came from *Meninx*. These sculptures were not labeled; however, based upon catalog descriptions and a similar sculpture in the Louvre I was able to

4. See BROWN (forthcoming).

5. DU COUDRAY DE LA BLANCHÉRE, GAUCKLER (1897), p. 52 (C 37-8); GAUCKLER, POINSSOT (1907), p. 65 (C 1100-5); DUVAL (1942), pp. 221-5.



Fig. 3: *Meninx*, a sculpted pillar, Musée National du Bardo.

identify them[6]. Fragments from other sculptures, including pillar tops, a knee, and one mutilated sculpture remain on site. So few sculpted pillars remain that a complete sculptural program along the façade cannot be proposed. Instead, I offer a partial reconstruction (FIG. 4).

Compared to other basilicas in North Africa, it is clear that the basilica at *Meninx* was an extraordinary building. The basilica at

6. MORTON (2003), pp. 61-9 and 90-5; Louvre: BARATTE (1994), p. 100.

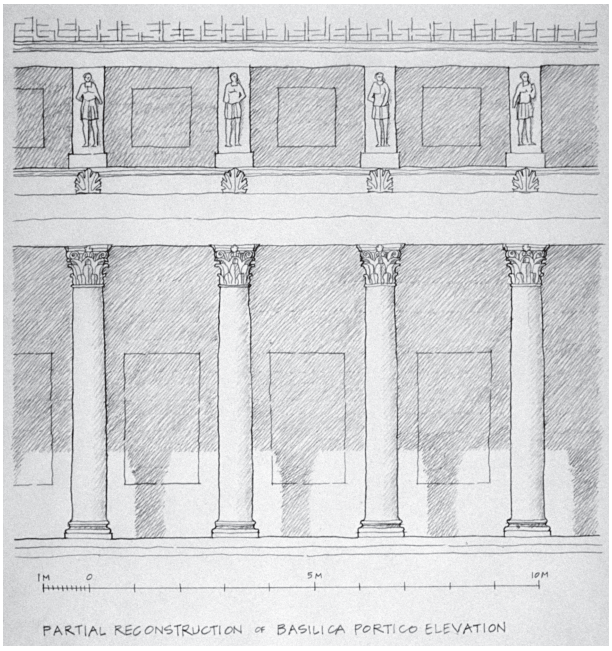


Fig. 4: Reconstructed elevation of the forum basilica's portico at *Meninx*.

Meninx was one of the larger basilicas in North Africa at the time of its construction. Only the basilicas at *Sabratha*, in the Old Forum at *Lepcis Magna*, and *Volubilis* were comparable[7]. The basilica at *Meninx* completely overshadowed the small basilicas in *Gigthis*, Timgad, *Bulla Regia*, and Djemila – just to name a few[8]. But what truly separated the basilica at *Meninx* from the others was its prolific use of marble for bases, column shafts, capitals, and entablature. For other basilicas, such as those at *Gigthis*, Timgad, and *Volubilis* – again just to name a few – local limestone was used for architectural ornament. Only the tantalizing evidence

7. *Sabratha*: Kenrick (1986); *Lepcis Magna*: Ward-Perkins (1949), pp. 401-5; *Volubilis*: Lenoir, Akerraz, Lenoir (1987), pp. 203-19; Luquet (1967), pp. 407-45; E. Fentress (pers. comm.), co-director of the University College of London's Institute of Archaeology's Excavations at *Volubilis*, discussed the data for the early second century date with me.

8. *Gigthis*: Constans (1916), pp. 1-116; Timgad: Boeswillwald, Cagnat, Ballu (1905); *Bulla Regia*: Beschaouch, Hanoune, Thébert (1997); Djemila: Gsell (1914).

from the Flavian basilica at Sabratha suggests a possible architectural peer for the basilica at *Meninx*. The distinctiveness of the *Meninx* basilica would be short-lived as the Antonine basilica in Carthage, built roughly 30 years later, would surpass the forum basilica in scale and richness of architectural ornament[9]. Thus, based on the available evidence, I propose that at the time of its completion the forum basilica at *Meninx*, with its use of imported marble, was the most elaborate basilica in all of Roman North Africa.

The question becomes, what distinguished *Meninx* economically from other North African cities such that it could afford significant amounts of very expensive imported marble?

In several of his articles concerning murex dye production, Reese tabulates the number of shells in certain strata and parts of sites around the Mediterranean[10]. This is not necessary, or practical, at *Meninx*; a series of crushed murex shell mounds, some measuring several meters high, covers an area of *ca* 550×350 m, i.e., at least 192,500 cubic meters of shells. This is a very conservative estimate; it could easily be twice this. In addition, millions of shell fragments are found throughout the Roman city. This evidence indicates that purple dye was produced on a massive scale for an extended period of time. One must keep in mind that 12,000 *Murex brandaris* were required to produce only 1.5 grams of dye[11]. The production process of purple dye is quite complex. Pliny provides many details about it, and Doumet has tried to replicate the process recently[12].

Murex brandaris, *Murex trunculus*, and *Purpura haemostoma* were the three major types of muricids from which the dye was created along the Mediterranean, and Andrew Wilson has identified the shell-heaps at *Meninx* as largely composed of *Murex trunculus*[13]. Because Doumet has demonstrated that purple dye created from murex loses its dying potency after several days, it can be argued that *Meninx* must have also participated in the extensive textile industry. Large flocks of sheep, necessary for the production of wool, could have been supported in the countryside surrounding *Meninx* or on the mainland.

9. Gros (1985).
10. Reese (1987), pp. 201-6.
11. Reese (1987), p. 204; Croom (2000), p. 25, and Sebesta (1994), p. 69.
12. Plin., *nat*., ix, 63; Doumet (1980); Reese (1987), p. 203.
13. Wilson, pers. comm.

The wealth created by the purple dye industry is difficult to quantify. However, one aspect of this wealth can be determined by an examination of the tariff structures and price controls in effect during the High and Late Empire. The excessive value of purple garments is found in Diocletian's Price Edict from 301 C.E. where eleven of the thirty-two sections relate to textiles[14]. The copy found at Aphrodisias provides details for different qualities of purple-dyed unspun wool; the value of *Purpurae hypoblattae* is 32,000 *denarii*[15]. Meanwhile, the largest sum for an article of clothing that is not dyed in purple is less than half that, 12,500 *denarii*.

Duncan-Jones' compilation of the known costs of temples and other buildings in North Africa offers a good starting point in our efforts to position the temples and basilica at *Meninx* economically[16]. Unfortunately inscriptions listing the cost of temples are limited, and of these inscriptions, only a few mention major temples. However, these inscriptions help position the temples of *Meninx* and by extension, the basilica. Of the six most expensive temples, none are known to have been as large as the temples at *Meninx*, and most of these temples were constructed from limestone. Further, these six temples were constructed from 72 through 305 C.E. and range in cost from 100,000 to 600,000 *sestertii*. Obviously inflation is a factor.

With that said though, it is interesting to consider these costs in relation to the value of purple dye. As stated above, the price for a pound of *Purpurae hypoblattae*-dyed wool in Diocletian's Price Edict was 32,000 *denarii*. The Temple of Apollo at Calama in Numidia, which was constructed from 286 to 305 and thus contemporaneous with the Price Edict, cost at least 350,000 *sestertii* and is the second most expensive temple included in Duncan-Jones' list. One *denarius* equals four *sestertii*[17]; therefore the temple at Calama cost about 87,500 *denarii*, or 2.73 pounds of *Purpurae hypoblattae*-dyed wool[18].

Very little is known about *Calama* and its Temple of Apollo. Calama, located *ca* 60 km southwest of the coastal city of *Hippo Regius*, probably was elevated to the status of *municipium* under

14. Horden, Purcell (2000), p. 357.

15. Erim, Reynolds, Wild, Balance (1970), pp. 120-41.

16. Duncan-Jones (1982), p. 90.

17. Greene (1986), p. 49.

18. I would like to thank E. Fentress and B. Shaw for discussing and reviewing these figures with me.

Trajan and raised to the rank of *colonia* during the third century[19]. Due to their inclusion in a Byzantine wall, a number of inscriptions remain from the site. One inscription names Arminia Fadilla as donating 150,000 *sestertii* for the construction of the Temple of Apollo[20]. Also mentioned in the same inscription is an additional 200,000 *sestertii*, possibly donated by another person[21]. Sadly, this inscription is the only evidence for the temple[22].

What was the relative value of 350,000 *sestertii*? Duncan-Jones notes that the sum appears to reflect uncontrolled inflation during the reign of Diocletian[23]. Lepelley notes that with the extreme devaluation of money at the end of the third century, the 350,000 *sestertii* could have been for a restoration rather than for a new construction[24]. Even if this amount paid only for a restoration, it is still striking that this financial contribution to the temple is the second largest sum recorded and that it is less than the cost of three pounds of *Purpurae hypoblattae*-dyed wool. Even if this is only an approximation, there should be no doubt as to the critical role of the purple dye industry to the wealth of *Meninx* and its ability to acquire expensive building materials with which it could construct its edifices.

Having offered a reconstruction of the forum basilica and an examination of the importance of the purple dye industry at *Meninx*, one needs to return to a curious feature on the basilica's portico, the figures carved in purplish stones. While most commonly used for the emperor's robes and stripes on senators' togas, purple was also used during triumphs. In his eyewitness description of the Flavian triumphal procession in Rome following the sack of Jerusalem in 70 C.E., the historian Josephus stated that not only was the emperor wearing purple robes, but those participating in the triumph were dressed in purple as well[25]. The purple garments of the animal handlers were accentuated with golden thread, and the prisoners were also beautifully adorned. Therefore,

19. Lepelley (1981), p. 91.

20. *CIL* viii, 5333 and 17487. For a brief discussion of this inscription see Duncan-Jones (1982), p. 72, and Lepelley (1981), p. 91.

21. Lepelley (1981), p. 91.

22. Kleinwächter (2001), p. 204.

23. Duncan-Jones (1982), p. 72.

24. Lepelley (1981), p. 91.

25. Jos., *Bell. Iud.*, vii, 123-38.

it is plausible that the Dacians were also dressed in purple during Trajan's triumph following the Dacian Wars. Sculptures of Dacian warriors, which were carved from "pavonazzetto", a purplish stone, were placed within the Forum of Trajan[26].

Placed within this context, *Meninx*'s sculpted pillar figures clad in purple garments makes sense[27]. It has been noted that the red and purplish-gray limestone from which the sculpted pillars are carved is poorly adapted for sculpture, but the critical characteristic of the stone is its color. Of fourteen known sculptures of figures in eastern dress from *Meninx*, twelve were carved from a variety of purplish stones. At *Meninx*, the sculptors were not merely copying what was in Rome; rather, the purple color takes on an added meaning at *Meninx*. As the famed producer of purple dye, *Meninx*'s sculptural response to Rome implies a unique self-reference. Any Roman notable who would have visited *Meninx* and seen the basilica and these sculptures could not have escaped the association between the purple dye industry of *Meninx* and the dress of the sculpted barbarians. Thus, the color of the stone, not the quality of the stone could be of primary importance. This theory is supported by the color of the remaining two sculptures; they were carved from a yellow stone. Recalling the passage from Josephus, the pairing of purple and gold was also used in the dress of various individuals in the triumph. Metaphorically, the sculpted pillar façade at *Meninx* corresponds to what was acted out on the streets of Rome during a triumph.

Meninx might have been a city in the provinces, but it was not to be associated with the barbaric frontiers of the Empire alone. It was in constant dialogue, especially architecturally, with its neighbors and, more importantly, it attempted to join in a visual conversation with Rome. Its famed purple dye industry gave it the assurance to do so.

26. For a complete bibliography of the Forum of Trajan see PACKER (1995), pp. 348-56; PACKER (1997); MENEGHINI (1999), pp. 258-9; PACKER (1999), pp. 260-1. For scholarship and extensive bibliography that supplements those sources and concentrates on the Dacian warriors, see WAELKENS (1985), pp. 641-53; SCHNEIDER (1986); DE NUCCIO, UNGARO (2002), pp. 333-40. For material and a thorough bibliography concentrating on the use of colored marble, see: SCHNEIDER (1986); DE NUCCIO, UNGARO (2002).

27. For an extended discussion of the connection between the purple dye and the sculptures, see MORTON (2003), pp. 141-6.

Bibliography

Baratte F. (1994), *Figure 68. Figure in Eastern Dress*, in M. Seefried Brouillet (ed.), *From Hannibal to Saint Augustine, Ancient Art of North Africa from the Musée du Louvre*, Atlanta.

Beschaouch A., Hanoune R., Thébert Y. (1997), *Les Ruines de Bulla Regia*, Rome.

Boeswillwald E., Cagnat R., Ballu A. (1905), *Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain*, Paris.

Brown K. (forthcoming), *The Magnetometry*, in Drine, Fentress, Holod (forthcoming).

Constans M. (1916), *Rapport sur une mission archéologique à Bou-ghara (Gigthis) (1914 et 1915)*, «NAM», n.s., xxi, fasc. 14, pp. 1-116.

Croom A. (2000), *Roman Clothing and Fashion*, Charleston.

De Nuccio M., Ungaro L. (a cura di) (2002), *I marmi colorati della Roma imperiale*, Venezia.

Doumet J. (1980), *A Study on Ancient Purple Colour*, Beirut.

Drine A., Fentress E., Holod R. (eds.) (forthcoming), *Jerba Studies*, «JRA», Suppl. Series.

Du Coudray de la Blanchère F., Gauckler P. (1897), *Catalogue du Musée Alaoui*, Paris.

Duncan-Jones R. (1982), *The Economy of the Roman Empire*, Cambridge.

Duval P. (1942), *Recherches archéologiques à Meninx*, «CRAI», pp. 221-5.

Erim K., Reynolds J., Wild J., Balance M. (1970), *The Copy of Diocletian's Price Edict on Maximum Prices from Aphrodisias in Caria*, «JRS», 60, pp. 120-41.

Gauckler P., Poinssot L. (1907), *Catalogue du Musée Alaoui*, 1 suppl., Paris.

Greene K. (1986), *The Archaeology of the Roman Economy*, Berkeley.

Gros P. (1985), *Byrsa III, Raport sur les campagnes de fouilles de 1977 à 1980: la basilique orientale et ses abords*, (Coll. EFR, 41), Rome.

Gsell S. (1914), *Khamissa, Mdaourouch, Announa, I: Khamissa*, Paris.

Horden P., Purcell N. (2000), *The Corrupting Sea, a Study of Mediterranean History*, Oxford.

Kenrick P. (1986), *Excavations at Sabratha 1948-1951*, (JRS, Monograph/1), London.

Kleinwächter C. (2001), *Platzanlagen Nordafrikanischer Städte: Untersuchungen zum sogenannten Polyzentrismus in der Urbanistik der römischen Kaisereit*, Mainz.

Lenoir M., Akerraz A., Lenoir E. (1987), *Le Forum de Volubilis. Elements du dossier archéologique*, in *Los Foros Romanos de las Provincias Occidentales*, Madrid, pp. 203-19.

Lepelley, C. (1981), *Les cités de l'Afrique Romaine au Bas-Empire. Notices d'histoire municipale*, tome 2, Paris.

Luquet A. (1967), *La basilique judiciare de Volubilis*, «BAM», 7, pp. 407-45.
Meneghini R. (1999), *Forum Traiani*, in *LTUR* v, pp. 258-9.
Morton T. (2003), *The Impact of Luxury: The Forum of Meninx, an architectural investigation*, doctoral thesis, University of Pennsylvania, 2003.
Morton T. (forthcoming), *The Public Buildings*, in Drine, Fentress, Holod (forthcoming).
Packer J. (1995), *Forum Traiani*, in *LTUR* i, pp. 348-56.
Packer J. (1997), *The Forum of Trajan in Rome: a Study of the Monuments*, Berkeley.
Packer J. (1999), *Forum Traiani*, in *LTUR* v, pp. 260-1.
Reese D. (1987), *Palaikastro Shells and Bronze Age Purple-dye Production in the Mediterranean Basin*, «BSA», 82, pp. 201-6.
Schneider R. (1986), *Bunte Barbaren*, Worms.
Sebesta J. (1994), *Tunica Ralla, Tunica Spissa: The Colors and Textiles of Roman Costume*, in J. Sebesta, L. Bonfante (eds.), *The World of Roman Costume*, (Wisconsin Studies in Classics), Madison, pp. 65-76.
Waelkens M. (1985), *From a Phrygian Quarry: the Provenance of the Statues of the Dacian Prisoners in Trajan's Forum*, «AJA», 89, pp. 641-53.
Ward-Perkins J. (1949), *Excavation and survey in the Forum Vetus at Lepcis Magna*, «FA», 4, pp. 401-5.

Fouad Essaadi

Les productions de plomb en Tunisie ancienne

Au point où nous en sommes, il n'est pas aisé de débattre à part entière sur une telle production; pas plus que sur celles d'autres métaux ayant circulé et à la même époque et dans les limites du cadre que je propose d'étudier.

Autant les découvertes de témoins de cette production dans la foulée des recherches archéologiques n'ont jamais fait défaut[1], autant les réflexions sur de maintes problématiques se font rares, notamment en ce qui concerne l'origine géologique de ces produits et le cadre technologique dans lequel ils ont été élaborés.

Claude Domergue[2], l'un des rares de ces derniers temps à nous faire redécouvrir dans ce cadre euro-méditerranéen nos productions antiques en plomb et en argent[3], aurait précipité ses éléments d'appui en particulier chronologique, toutefois sa contribution s'avère utile pour rompre avec le désintérêt vis-à-vis de nos métaux et nos mines anciennes, lequel comme on le sait a son origine dans la non consécration des auteurs latins[4]. Dans cet état d'esprit et afin de combler cette lacune, l'appel aux sources du Moyen Age arabe reste indispensable dans le domaine, mais sous

* Fouad Essaadi, Institute Supérieur des Sciences Humaines, Tunis.

1. Les plombs attestés à Carthage couvraient toutes les périodes de l'antiquité.

2. C. Domergue, *Les mines et la production des métaux dans le monde méditerranéen au 1er millénaire avant J.-C.*, dans A. Lehoerff, *L'artisanat métallurgique dans les sociétés anciennes en Méditerranée occidentale. Techniques, lieux et formes de production* (Coll. EFR, 332), Rome 2004, p. 129-59.

3. *Ibid*., tableau 1, fig. 1, p. 131.

4. Je cite en particulier Pline l'Ancien qui nous a informé sur d'autres substances de nos régions le marbre de Numidie et le tuf de Carthage; cf. N. Geroudet. *Le monde minéral africain dans l'Histoire naturelle de Pline l'Ancien*, dans *Actes du VIe Colloque International sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord antique et médiévale (Pau, octobre 1993)*, Paris 1995, p. 47-56.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 963-968.

réserve: il s'agit en premier lieu d'Ibn Hawqal[5]. D'une part, de son information sur les métaux parvenue en termes généraux, on ne retient guère la réalité de chaque pays (l'auteur écrit: «Le fer, le plomb et le mercure étaient au nombres des denrées exportées du Maghreb dans le Levant»). D'autre part de son voyage de l'Ifriqiyya et plus précisément de son signalement de la ville Lorbos, on ne peut pas garder à la lettre les détails concernant la Mine[6].

Cependant, une éventuelle production à partir de cette mine destinée à la consommation locale ou à l'exportation n'est pas à exclure. Les choses iront vers la précision au cours des siècles suivants, émanant notamment des traités de commerce établis entre le Maghreb et le Sud de l'Europe, lesquels nous informant qu'à partir du XIIIe siècle les Vénitiens recevaient le Pb du royaume de Tunis et de Bougie[7].

Dans ce cas une question s'impose d'elle-même: ce plomb serait-il, celui extrait de Jebel Ressas? Il est fort possible, car ces même Vénitiens auraient été évoqués deux siècles plus tard quand Anselme Adorne signalait, en qualité de premier voyageur européen, la mine de plomb en question[8].

Plus tard le regard de J. Peyssonnel aurait été celui d'un naturaliste ethnographe[9] car en plus d'une redécouverte de la mine Jebel Ressas et au fil de ses itineraires, il nous signale un autre gisement plombifère jusque là inconnu[10], mais exploitable à l'époque puisque il nous a décrit le savoir faire en matière de métallurgie chez les populations exploitantes du gîte. Celles-ci l'auraient même informé sur ceux qui les ont devancés sur le lieu[11].

Ce n'est qu'à partir de la fin du XIXe siècle que le plomb géo-

5. Géographe et voyageur, son principale œuvre *Sourat-al-Ard* a été publiée en 967 et revue par l'auteur 977/988.

6. Au dire des ingénieurs de l'ONM, la mine de Lorbos-Bougrin n'aurait attesté guère de fer; quant à sa première exploitation elle pourrait remonter à l'antiquité.

7. Le comte de L. DE MAS LATRIE, *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Maghreb avec les nations chrétiennes au Moyen Age*, Paris 1886, p. 381.

8. R. BRUNSCHWIG, *Deux récits de voyage inédits en Afrique du Nord au XVe siècle*, Paris 1936, p. 139.

9. J. PEYSSONNEL, LR. DES FONTAINES, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, éd. par Dureau de la Malle, Paris 1838.

10. Au dir de Peyssonnel: «Nous vîmes sur notre chemin à environ 5 lieue du Cap Negre une mine de plomb très abondante»; il s'agit de Khanget-Keftout.

11. PEYSSONNEL, FONTAINES, *Voyages*, cit.: «les Maures qui y travaillaient nous dirent qu'elle avait été ouverte par les anciens chrétiens...».

logique et minéralogique fut repéré voire inventorié dans le cadre des missions scientifiques entreprises dans ce sens sur tout le territoire[12]. Prospecteurs et ingénieurs, concessionnaires quant à eux, se sont penchés sur les substances métalliques exploitables[13]. Les puits anciennement creusés ici et là, leur servaient d'indicateurs. L'approche de ceux-ci et de ceux-là est certes économique, mais leur rapport sur l'état de lieux a permis à certains historiens, impliqués à l'époque dans d'autres missions de terrain[14], de revisiter ces lieux-ci et de nous faire part de leurs observations quant à l'identification des traces de passages anciens d'exploitants et des objets présumés outils qu'ils ont utilisés[15].

Allant inévitablement vers la hausse, au fur et à mesure que des signalements fondés se multipliaient[16], les mines anciennes constitueront plus tard et pour la 1ère fois, matière à inventaire et à réflexion dans les travaux de St. Gsell[17], celle-ci servira à son tour de toile de fond à tous les débats ultérieurs sur la question[18].

A l'opposé de cette réalité, l'information sur la circulation des métaux à des époques différentes, était largement disponible grâce aux découvertes quasi-permanentes d'objets métalliques dans la foulée des recherches archéologiques engagés sur tout le territoire.

Pour ce propos, les découvertes attestées par le sol de Carthage étaient plus représentatives[19], et les milliers d'objets exhumés des tombes puniques caractérisaient encore plus l'archéologie de ce site.

De part l'approche inventaire et les descriptions au detail-près,

12. Inventoriée lors des levées des cartes géologiques, G. LEMESLE, *Exploration scientifique de la Tunisie – Mission géologique Avril-Mai-Juin 1887*, Paris 1888.

13. Son acte institutif en concession minière date de 1889.

14. E. BABELON, R. CAGNAT, S. REINACH, *AAT*, 1/50000, Paris 1892-1913 (Nord/Nord-Est).

15. Revisitée par A. MERLIN, *Découvertes archéologiques en Tunisie et en Tripolitaine*, «BCTH», 1912, p. CLXXX.

16. Les informations à propos des mines anciennes creusées au travers des filons métalliques proviennent de toutes les régions.

17. Dans plus d'un chapitre de son *HAAN*, 1913-1928, St. Gsell n'a cessé d'évoquer les métaux et les mines, ces dernières lui ont particulièrement retenu l'attention c'est ainsi qu'il leur a réservé une étude à part entière: ST. GSELL, *Vieilles exploitations minières dans l'Afrique du Nord*, «Hesperis», 8, 1928, p. 1-21.

18. La question est reprise un quart de siècle plus tard par un ingénieur géologue P. Sainfeld, il s'est intéressé aux gîtes de plomb exploités en Tunisie antique.

19. Tous les métaux sont représentés: l'or, l'argent, le cuivre, le plomb et le fer; y figurent aussi des alliages anciens comme le bronze.

communes à tous les métaux[20] le père A. L. Delattre – au centre de cette action – s'est toutefois plus investi pour le Pb[21] répondant ainsi à la multitude de ses formes ainsi qu'à une diversité des domaines que celles-ci touchent, jusqu'à s'élargir à d'autres contextes voire à d'autres chronologies[22].

Des inventaires cumulatifs parus incessamment traitant, en même temps les principaux domaines de l'archéologie, notamment les stèles, les céramiques et s'étendant cette fois-ci à tout le territoire y compris Carthage, nous ont fait connaître davantage et sans le réfléchir, des panoplies d'objets, métaux et alliages confondus.

D'autres initiatives consistaient à passer en revue ces mêmes objets afin de les revaloriser par rapport aux autres éléments de civilisation. Toutefois ces dernières comme les premiers n'ont vieilli en rien et à ce jour, les études de Delattre sur le plomb de Carthage.

Le regain d'intérêt observé il y a quelques décennies, il a ciblé entre autre les inscriptions portées par certains types d'objets; alors que les compositions chimiques formulées à l'occasion, sont restées isolées[23], les hypothèses de provenance s'investissaient plutôt dans des trouvailles hors commun et hors contexte[24], lorsqu'une perspective s'est donnée les moyens en vue d'une approche analytique. Ce type d'hypothèse s'est construit sur un échantillonnage restreint[25] et on aurait pu intégrer dans cette action, d'abord les compositions chimiques citées ci-dessus[26], et pourquoi pas élargir l'échantillonnage à l'environnement géologique voisin de Carthage; s'agissant des Hedil, surtout qu'on vient de nous rendre compte dans la même période et par l'intermédiaire d'une prospection, d'un bilan riche en la ma-

20. Dans le cadre des rapports de fouilles consacrés à chacune des nécropoles qu'il a étudiées: St. Monique, Junon, Douimes, Byrsa.

21. Des séries d'objets puniques étaient publiées systématiquement des bulles, des poids, des *exagia*... etc.

22. Des objets provenant de monuments romains et byzantins comme les plombs chrétiens.

23. Ferron, *L'inscription dite bilingue des disques en plomb de Carthage*, «Cahiers de Byrsa», t. 10, 1964-65, pp. 65-84.

24. J. D. C. Boulakia, *Lead in the Roman World*, «AJA», lxxv, 1972, p. 139-44.

25. R. M. Farquhar, V. Vitali, *Lead isotope measurements and their application to Roman lead and bronze artefacts from Carthage*, «Masca Research Papers in Science and Archaelogy», vi, 1989, p. 39-45.

26. Ferron, *L'inscription dite bilingue*, cit.

Tab. 1: Les régions productrices d'argent et de plomb autour du monde méditerranéen au 1er millénaire av. J.-C.

N°	Région	- 1000	900	800	700	600	500	400	300	200	100	0	+ 100
1	Sud-Ouest pén. Ibérique												
2	Sierra Morena												
3	Sierra de Gador												
4	Sierra de Cartagena												
5	Mazarrón												
6	Sierra Almagrera												
7	Plasenzuela												
8	Vizcaye												
9	Priorato												
10	Baléares												
11	Cévennes												
12	*Britannia*												
13	Sardaigne												
14	*Africa*												
15	*Germania*												
16	Norique (Gurina)												
17	Dalmatie												
18	Bulgarie (Ogosovo)												
19	Serbie												
20	Mont Pangée-Chalcidique												
21	Thasos												
22	Siphnos												
23	Laurion												
24	Bulgarmaden												
25	Pont (Tirebolu)												
26	Egypte (Gebel el Zeit)												

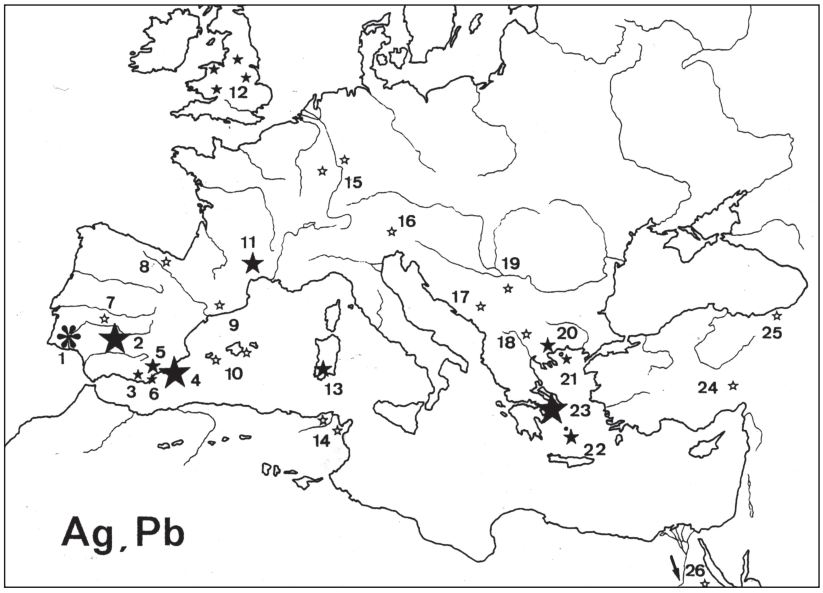


Fig. 1: Les principaux secteurs de production de plomb et d'argent autour du monde méditerranéen, au 1er millénaire av. J.-C. (les chiffres correspondent à ceux du table 1). Les étoiles blanches désignent des sites de moindre importance; l'astérisque (no 1) signale la ceinture pyriteuse du sud-ouest de la Péninsule Ibérique.

tière[27] s'agissant de résidus antiques d'industries plombifères. Une spécificité minéralogique propre à notre métal risque de tomber dans l'oubli, il s'agit de son association avec l'argent dans un de ses états naturels, de ce fait il y a réalité de plomb argentifère[28] ou galène et Pb non argentifère. Le double regard émanant des historiens des mines se fait toujours rare[29]. La tendance de «métaux précieux» et «métaux non précieux» détache encore l'argent de cette réalité et l'implique au côté de l'or dans des approches esthétiques et artistiques, en particulier à propos des objets dits de luxe et de prestige[30]. L'heure n'est certainement pas à la précipitation sur les provenances lointaines et l'état que je viens de relever devrait engager davantage des approches de terrain notamment sur les lieux anciens aussi bien d'extraction que de traitement.

27. J. Peyras, *Le Tell nord-est tunisien dans l'antiquité. Essai de monographie régionale*, Paris 1991.

28. Les mines de Jebel Ressas, Khanget-Keftout et Jebba.

29. C. Domergue, *Les mines de la péninsule ibérique dans l'Antiquité romaine*, Paris 1988.

30. B. Quillard, *Les bijoux Carthaginois*, Louvain-La-Neuve I, 1979; II, 1987.

Catherine Dobias-Lalou

Richesse et onomastique dans la Cyrénaïque antique

La Cyrénaïque était réputée pour sa richesse, richesse naturelle d'une contrée qui attira les Théréens à l'étroit dans leur île et richesse commerciale qui fit passer à l'état de proverbe le *Battou silphion*, de manière similaire à l'or de Crésus. Le développement urbain n'est pas en reste et les monuments élevés à grand prix avec des ornements de marbre coûteux, car importé, laissent encore subsister aujourd'hui le souvenir de l'opulence passée. Ce n'est pas par hasard que les Cyrénéens ont été, comme les Sybarites, taxés de *tryphè*.

La richesse agricole, depuis Hérodote et Pindare, valut à cette région une flatteuse réputation de fécondité et d'abondance: déjà la Pythie la disait *mèlotrophos* «nourricière de brebis» (Hdt., IV, 155). L'élevage des chevaux, réputé avoir été enseigné aux Grecs de Libye par les Garamantes et les Bakales, devint une spécialité renommée de la région. Plus concrètement, les comptes établis annuellement par les démiurges entre le Ve et le IIe siècle av. J.-C. font état d'une grande diversité de produits agricoles [1].

La prospérité de l'agriculture se reflète dans la toponymie. Un très grand nombre de noms de lieu sont assurément d'origine libyque, mais quelques-uns se laissent identifier comme des noms grecs significatifs: à l'est, *Hespérides*, «le pays du couchant», et plus exactement *Eu-hespérides*, «la contrée aux beaux soirs» [2], est aussi, selon

* Catherine Dobias-Lalou, Université de Bourgogne, Dijon.

1. Pour une présentation d'ensemble de ces documents, voir Fr. CHAMOUX, *Les comptes des démiurges à Cyrène*, dans D. KNOEPFLER (éd.), *Comptes et inventaires de la cité grecque*, Neuchâtel-Genève 1988, p. 143-54; sur le vocabulaire des produits agricoles, cf. C. DOBIAS-LALOU, *Le dialecte des inscriptions grecques de Cyrène*, «Karthago», 25, Paris 2000, p. 195-203.

2. Voir sur ce sens l'explication convaincante de J. L. GARCÍA RAMÓN, présentée dans *Chronique d'étymologie grecque 8*, «RPh» 77, 2003, p. 116-7.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 969-976.

le mythe, la contrée où les pommes étaient en or. Au centre de la Cyrénaïque, juste à l'Ouest du bassin de l'Ouadi Giargiarummah, *Olbia* (mod. Gasr el-Libia) signale sa prospérité par son nom-même. La *Callis* de la Table de Peutinger, qu'A. Laronde situe à Sidi Nuah, près de l'Ouadi el-Laulab[3], offre un nom à la connotation également élogieuse. Plus concrètement encore, *Ampelos* est une bourgade mal localisée où la vigne devait prospérer, tandis qu'*Hydrax* (mod. Ain Mara) et *Limnias* (mod. Lamluda), à l'Est de Cyrène, étaient des *kômai* bien dotées en eau.

L'anthroponymie, quant à elle, offre un matériel plus abondant qui reflète cette richesse[4]. On sait que les Grecs puisaient pour se nommer dans un abondant matériel lexical, soumis à quelques menues transformations pour son emploi onomastique. La grande majorité des anthroponymes antiques est analysable et identifiable à des mots du lexique véhiculant des notions dont le choix est considéré comme significatif pour l'histoire des mentalités. On distingue principalement deux types d'anthroponymes: les composés, associant deux bases lexicales à la manière de phrases en réduction. Ces noms longs (*Vollnamen* en allemand) reposaient sur une tradition indo-européenne héritée, liée à un processus de nomination solennelle par-devant le groupe social. Les couches dominantes de la société choisissaient les noms de leurs jeunes enfants en espérant les voir incarner les valeurs qu'ils véhiculaient et auxquelles ils croyaient. Mais il existait aussi des noms de forme simple, c'est-à-dire constitués à partir d'une seule base lexicale, probablement plus descriptifs à l'origine et pouvant être soit donnés dès la naissance, soit inventés au cours de l'existence: ce sont les sobriquets ou surnoms.

Dans leur développement effectif au cours des siècles, les noms composés fonctionnent comme des noms doubles, chacun des deux éléments pouvant entrer dans les associations les plus libres d'éléments issus eux-mêmes de composés dissociés. Ainsi, ils entrent dans un ensemble qui n'a pas forcément une signification réaliste ou logique, mais forme un tout phonique harmonieux et

3. A. Laronde, *Cyrène et la Libye hellénistique. Libykai Historiai*, Paris 1987, p. 270.

4. Pour les données anthroponymiques en Cyrénaïque, on peut combiner les recensements de S. M. Marengo, *Lessico delle iscrizioni greche della Cirenaica*, Roma 1991 et du *LGPN I* (= P. M. Fraser, E. Matthews, éds., *A Lexicon of Greek Personal Names*, vol. I, Oxford 1987), qui a profité de nombreuses révisions inédites de J. Reynolds.

permet de sauvegarder un élément commun à d'autres noms composés de la même cellule familiale. En dépit de l'attachement à ces noms composés et forcément longs, on a souvent ressenti dans l'usage le besoin de recourir à des formes abrégées. Ces diminutifs, plus familiers, réduisent plus ou moins le second membre du composé, au risque de rendre ces hypocoristiques identiques aux surnoms simples.

Pour la nomination, qui n'a pas pour objectif nécessaire d'être fidèle à une réalité extra-linguistique, le choix est immense, mais le sens lexical propre ou dérivé du ou des constituants est révélateur des idées, des goûts, des rêves et des espoirs. C'est ainsi que quelques anthroponymes cyrénéens nous disent la richesse, présente ou attendue.

Comme il arrive parfois, la notion de «richesse» est véhiculée en anthroponymie, non pas par le mot vivant et banal du lexique qui exprimait cette idée, à savoir *ploutos*[5], mais par un vieux mot, qui se trouve encore parfois dans la langue épique et chez les poètes et disparaît ensuite du vocabulaire usuel: *aphenos*. Les composés qui l'incluent se rencontrent en nombre limité et dans un domaine relativement restreint[6]. D'un côté, il existe un petit nombre de composés en *-aphenes*. Les premiers ont été connus seulement en milieu éolien d'Asie, mais par la suite le champ des attestations s'est étendu à l'ensemble des îles de l'Egée, de Thasos à Amorgos, avec aussi, sur les franges continentales, un exemple en Thrace et un autre en Malide. D'un autre côté, on peut s'attendre, selon le même système que par exemple *-klees* au second membre et *Kleo-* au premier (ou *-sthenes / Stheno-*), à trouver au premier membre *Apheno-*. Or justement, les seuls exemples connus sont cyrénéens: d'une part, dans une grande liste de souscripteurs qu'A. Laronde date de 280 av. J.-C. environ pour des raisons prosopographiques[7], est mentionné un *Aphenokles* fils d'*Astykratès* (*SEG* 20, 735 b I, l. 79). D'autre part, une petite base votive dont seule la moitié gauche est conservée et dont l'écriture semble remonter aussi à la première moitié du IIIe siècle, porte les vestiges suivants:

5. *Ploutarkhos* est à peu près le seul qui ait connu quelque succès en grec, mais n'a encore jamais été retrouvé en Cyrénaïque.

6. Voir la mise au point d'O. Masson, «RPh», 39, 1965, p. 235-40 (= O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, éd. par C. Dobias, L. Dubois, Paris-Nanterre s.d. [1990], I, p. 55-60).

7. Laronde, *Cyrène*, cit., p. 121.

Aphen[-
Asty[-
Apheno[-

La reconstitution la plus plausible suppose que le nom de la première ligne, à l'accusatif, est celui du personnage honoré et probablement portraituré, les deux lignes suivantes correspondant au nom et au patronyme du dédicant. Il est dès lors fort tentant de penser que ce dernier était *Astykratès* le fils du souscripteur, et qu'il a fait ériger ce monument en l'honneur de son père. En ce cas, les trois mentions du nom *Aphenoklès* renverraient au même individu. Mais d'autres solutions sont possibles, avec la transmission des deux noms en alternance non pas sur deux, mais sur quatre, voire six générations.

Outre ce nom composé, on a un hypocoristique féminin en *-oy-*, suffixation assez répandue à Cyrène. Une même tombe porte deux fois ce nom, probablement pour deux femmes différentes de la même famille. Connues grâce à Pacho qui les copia en 1825, insérées dans le *CIG* III, reprises dans la *SGDI*, ces mentions portées dans la tombe à chambre au-dessus des portes des *loculi* ont été revues en 1970 par J. Reynolds, qui les attribue à l'époque romaine[8]. Deux dames *Aphenoi* différentes y sont mentionnées. Jusqu'à nouvel ordre, ce petit groupe, fort évocateur de la prospérité régionale, semble avoir connu un développement proprement cyrénéen.

Les autres anthroponymes relevant du champ sémantique de la richesse sont surtout des sobriquets. Un adjectif qui exprime autant la prospérité que le bonheur est *eudaimon*. Il apparaît comme anthroponyme en Cyrénaïque, une fois dans une liste de noms de la fin de l'époque hellénistique (à El Gubba, *SEG* 9, 348, l. 125), et une bonne demi-douzaine de fois à l'époque romaine dans des milieux divers: pour le père d'un nomophylaque de Cyrène (*SEG* 9, 133 en 17/6 av. J.-C.); dans des graffiti éphébiques à Taucheira (*SEG* 9, 500) et à Ptolémaïs (*SEG* 46, 2218, à côté d'un *Felix*, ce *cognomen* ayant peut-être servi de modèle au sobriquet grec); dans des inscriptions funéraires à Tocra (*CIG* 5264b, *SEG* 9, 581; 655); dans une signature de visiteur au sanctuaire campagnard de Bu-

8. *CIG* III, 5163; *SGDI*, 4864; S. FARAG, J. REYNOLDS, *Inscriptions from two Hellenistic tombs in Cyrene*, «LibAnt», 15-16, 1978-79, p. 231-7.

drasc près de Cyrène (*SEG* 9, 766)[9]. Dans la même tonalité, on peut mentionner *Euporos*, patronyme probable d'un Cyrénéen décédé à Athènes à l'époque romaine (*IG* II², 9129).

Un certain nombre d'autres composés à premier membre *eu-* relèvent de cette thématique et nous pouvons saluer leur présence comme anthroponymes dans la région: *Euklaros*, «qui a un bon lot de terre», est aussi un nom porté par un officier au Ve siècle av. J.-C. (*SEG* 9, 45, l. 4) et par un éphèbe de Taucheira vers notre ère (*SEG* 9, 529). Qu'un riche terrain produise de belles récoltes, c'est ce que l'on devait souhaiter en donnant à un enfant le nom *Eukarpos*: cinq exemples l'illustrent dans des milieux dominants de Cyrène à l'époque hellénistique, notamment un officier du IVe siècle (*SEG* 9, 49, l. 23) et un nomophylaque du Ier siècle (*SEG* 9, 132), mais on le trouve aussi deux fois dans la liste plus campagnarde d'El Gubba (*SEG* 9, 348, l. 63 et 110). On rappellera aussi qu'à l'époque antonine un certain *Karpos* a consacré le relief représentant Libye couronnant Cyrène qui étrangle le lion, aujourd'hui conservé au British Museum[10].

Eumèlos est un nom plein de sens dans un pays qui se targue d'avoir de belles brebis. Dans la liste de militaires précédemment citée (*SEG* 9, 49, l. 7), un autre officier porte ce nom, qui est aussi attesté dans le cadastre de Marmarique au IIe siècle ap. J.-C. Mais c'est surtout le dérivé *Eumèlidas* qui a connu le succès, avec douze emplois à Cyrène[11], s'étageant du IVe siècle au début de l'Empire et concernant les milieux influents de la cité. *Euippos* a connu aussi un bon succès dans les mêmes milieux. Même si les composés fondés sur *hippos* au second membre sont assez fréquents partout, l'association avec *eu-* n'est pas des plus répandues et gardait probablement tout son sens dans la région dont les *Barkaioi okhoi* étaient passés à l'état de proverbe. D'autres animaux d'élevage sont présents dans l'anthroponymie cyrénéenne, surtout

9. On y ajoutera une mention à Cyrène dans un contexte non précisé, résultant d'une lecture inédite de J. Reynolds, n° 4 du *LGPN I*, et peut-être un autre encore, dont la référence semble erronée n° 2 du *LGPN I*.

10. *BMI* (= F. H. MARSHALL, *Ancient Greek Inscriptions in the British Museum*, vol. IV, fasc. 2, Oxford 1916), 1061.

11. Cette fréquence est particulièrement remarquable, si on la confronte à l'unique exemple de la forme correspondante en Eubée et à l'absence du nom dans les autres domaines couverts par le *LGPN I*, alors que des emplois sont recensés dans tous les autres volumes.

sous forme de sobriquets: veaux, génisses, bouvillons, béliers sont à l'origine respectivement de *Moskhiôn*, *Portis*[12], *Boïskos* et *Krios*.

On pourrait s'attendre enfin à ce que les noms de plantes, évoquant la prospérité agricole, fournissent des anthroponymes dans la région. Pour l'époque classique, je n'en connais qu'un, qui semble être un *hapax*. C'est *Oiinos*, nom d'un militaire dans une liste du Ve siècle av. J.-C. (*SEG* 9, 45, l. 48). A cause du double *iota* il convient de le dissocier des quelques noms connus ailleurs qui reposent sur *oinos* «vin», lequel, en Cyrénaïque même, a produit les hypocoristiques *Oineus* et *Oinis*. Je préfère donc faire d'*Oiinos* un sobriquet reprenant un adjectif de matière en *-inos*, dérivé du nom d'arbre *o(i)a* «sorbier, cormier». Avec un suffixe différent et bien plus tard, on peut relever aussi en Cyrénaïque un *Ampelios*, mentionné dans une lettre de Synésios (*epist*., 80).

Une remarque s'impose ici. Le silphion, qui a contribué de façon si nette à la richesse des rois de Cyrène, est absent de l'onomastique historique, telle que nos sources permettent d'en dresser l'inventaire. Seule exception, apparente seulement, le nom *Sliphomakhos*, bien expliqué par Neumann comme le «pétrisseur de silphion»[13], sur la célèbre coupe dite d'Arcésilas, conservée au Cabinet des Médailles à Paris. Mais dans cette scène, qui décrit la livraison du silphion au roi cyrénéen ne figure pas d'autre personnage historique que le roi. Les serviteurs ont des noms fonctionnels, qui sont autant de vignettes décrivant leur rôle: le bon porteur *Isophortos* («Au chargement égal») et «Pétrisseur de silphion» n'ont pas plus d'existence historique que *stathmos* «la balance».

Cette brève esquisse aura permis, j'espère, d'entrevoir ce que peut nous apprendre l'onomastique, toujours vivante et renouvelée, de cette partie grecque du continent africain. On constate que la richesse évoquée est essentiellement agricole et ne reflète pas les activités commerciales ou artisanales. Pourtant les ports ont été des lieux d'échange indubitablement actifs, où l'on importait le marbre

12. Ce nom est connu par une liste de théorodoques de Delphes au début du IIe siècle av. J.-C. (A. PLASSART, «BCH», 45, 1921, p. 21, col. IV, l. 21-23. Sauf erreur du graveur, le père des deux théorodoques cyrénéens s'appelait, comme le théorodoque de Ptolémaïs, *Portis* (le génitif doit être rectifié en *Porti[os]* l. 22). Peut-être est-ce le même personnage. De façon incompréhensible, le second emploi est dissocié du premier sous la forme improbable *Poptis* dans le *LGPN I*.

13. G. NEUMANN, *Die Beischriften der Arkesilas-Schale*, «ZPE», 33, 1979, p. 85-92.

et d'où l'on exportait le silphion et les céréales. Tout se passe comme si ces activités n'étaient pas aussi valorisées dans l'imaginaire des Cyrénéens que la générosité de leur terre et la richesse de leurs troupeaux.

Maria Paola Del Moro

Le calcare a Cirene: "luoghi di distruzione" e "officine di costruzione". Per una rilettura dei contesti tardoantichi della *polis*

Nel contesto urbano dell'antica Cirene è attestata la presenza di sei calcare (FIG. 1). La loro distribuzione è concentrata nel settore ovest della città: esse sono poste, infatti, sulla terrazza del Santuario di Apollo e sulla piazza dell'Agorà. Alle diverse collocazioni corrispondono differenti modalità di occupazione: un insieme di 5 calcare riempie lo spazio del Giardino di Afrodite compreso tra la parete della collina della *Myrtousa* ed il Sedile di Elaiitas (FIG. 2), mentre un'unica struttura è addossata al muro nord del Tempio di Apollo Archegeta, nell'Agorà (FIG. 3).

L'attività delle fornaci per calcificare i materiali lapidei è connessa e consequenziale alla spoliazione degli edifici pubblici, sacri e civili, che componevano i due complessi monumentali, ed è legata, quindi, alla loro destrutturazione, funzionale alle occupazioni e rioccupazioni degli spazi attuate a partire dal tardo Impero.

Il processo di smagliatura del tessuto urbano è in genere ritenuto il prodotto naturale degli effetti devastanti dei terremoti che si sono susseguiti nel 262, nel 365 e nel 400 d.C., e che hanno

* Maria Paola Del Moro, Museo dei Fori Imperiali, Sovrintendenza ai Beni Culturali del Comune di Roma.

Dal 2001 l'autrice fa parte del gruppo di lavoro della Missione Archeologica Italiana a Cirene, diretto da Serenella Ensoli, docente presso la Seconda Università di Napoli. Lo studio oggetto di questo contributo è frutto delle ricerche scientifiche in corso nel Santuario di Apollo e nel Teatro-Anfiteatro (vd. S. ENSOLI, *Per i cinquant'anni di attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene*, in questi Atti, alle pp. 2355-82). Si ringraziano la professoressa Ensoli e i curatori del XVII Convegno internazionale di studi su "L'Africa romana" per averla potuta presentare in questa sede; inoltre, il professor Marco Milanese per averle segnalato lo scavo della calcara che ha condotto nel Foro di *Uchi Maius*, in un contesto simile a quello dell'Agorà di Cirene. Rispetto all'ampia bibliografia raccolta, in relazione allo spazio editoriale concesso, il corredo bibliografico è limitato ai testi più significativi e recenti.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 977-990.

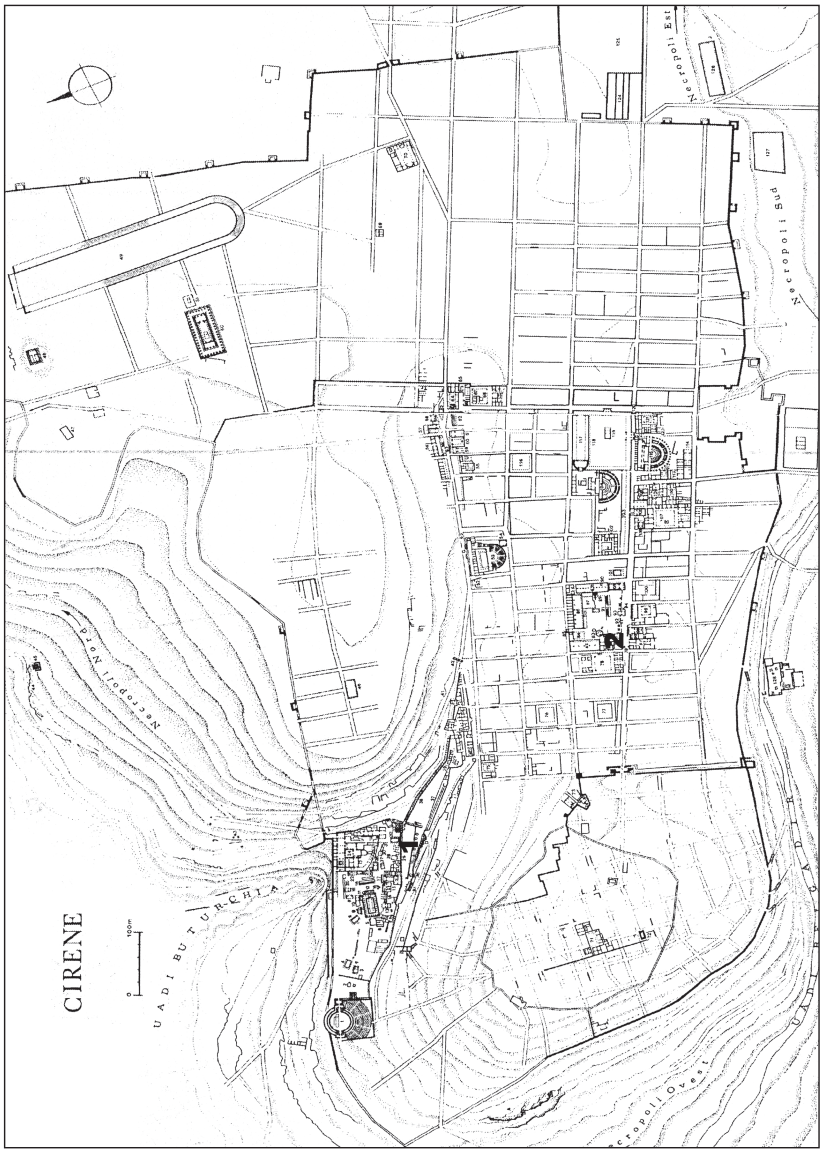


Fig. 1: Planimetria di Cirene. 1) le calcare del Santuario di Apollo; 2) la calcara dell'Agorà (rielaborazione da *Cirene*, cit., fig. a pp. 38-9).



Fig. 2: Le cinque calcare del Santuario di Apollo (foto MAIC, P. Semprucci).



Fig. 3: La calcara dell'Agorà, da nord-est (foto MAIC).

comportato la riconversione o l'abbandono di organismi architettonici e di aree della città secondo un processo di trasformazione, di contrazione e di graduale spostamento dell'abitato verso est. Di questa fase, tuttavia, e di come abbia segnato e modificato l'assetto urbanistico, si conoscono in modo puntuale pochi dati, relativi a specifiche indagini archeologiche [1].

È quindi significativo, ai fini della comprensione dei fenomeni urbanistici avvenuti in età tardoantica, considerare l'attività delle calcare nel loro duplice significato di "luoghi di distruzione" della città antica, e di "officine per la costruzione" di una nuova realtà abitativa, in continuità topografica, ma non più storica, con la Cirene greco-romana.

Le calcare risultano rilevate nelle planimetrie di Cirene e menzionate negli studi sulla città, ma, sostanzialmente, sono inedite [2]. Non sono note da fonti; non sono state oggetto di indagini stratigrafiche, né di riflessioni. La loro collocazione nel tempo risulta, dunque, poco definita; genericamente, le fornaci del complesso

1. Per le fonti antiche sui terremoti susseguiti a partire dal III fino all'inizio del V secolo d.C.: LIBAN., *or*., XVIII, 291-3: OROS., *hist. adv. Pag*., VII, 32; AMM. MARC., XXVI, 10, 15-18. Per i dati archeologici: S. STUCCHI, *Architettura cirenaica*, Roma 1975, pp. 234, 333-4, 351, 357, 360, 363, 418, 445, 448, 536; D. ROQUES, *Synèsios de Cyrène et la Cyrénaïque du Bas-Empire*, Paris 1987, pp. 41-52; S. ENSOLI, *La Terrazza Superiore dell'Agorà di Cirene. Il Tempio di Zeus e l'Arco Occidentale della Skyrotà*, in *Studi in memoria di L. Bacchielli*, «QAL», 18, 2003, pp. 1-45. Per l'analisi storico-urbanistica di Cirene in età tardoantica: *EAA*, Suppl., s.v. *Cirene* [S. STUCCHI], (1970), Roma 1973, pp. 221-7; S. STUCCHI, *Dal terremoto del 365 al 640*, in *Architettura*, cit., pp. 355-544; vd. inoltre: A. L. ERMETI, *Note sull'urbanistica di Cirene in età tardoantica*, in *La Cirenaica in età antica, Atti del Convegno Internazionale (Macerata 18-20 maggio 1995)*, a cura di E. CATANI, S. M. MARENGO, Pisa-Roma 1998, pp. 243-54; *Enciclopedia Archeologica, L'Africa*, s.v. *Cirene* [R. M. CARRA BONACASA], Roma 2005, pp. 490-1. In particolare, per la continuità di frequentazione dei santuari pagani in età tardoantica: S. ENSOLI VITTOZZI, *Indagini sul culto di Iside a Cirene*, in *L'Africa romana IX*, pp. 239-41; S. ENSOLI, *Il Santuario di Iside e Serapide sull'Acropoli. III. La fase tardoantica del culto isiaco a Cirene*, in *Isis en Occident, Actes du IIe Colloque international sur les études isiaques (Lyon, 16-17 mai 2002)*, a cura di L. BRICAULT, Leiden-Boston 2004, pp. 200-19.

2. Per le calcare del Santuario di Apollo: R. GOODCHILD, *Kyrene und Apollonia*, Zürich 1971, pp. 112-3, 120, fig. 13, 3, ft. 48; STUCCHI, *Architettura*, cit., pp. 445, 596 nota 10; J. M. BLAS DE ROBLÈS, *Libye grecque, romaine et byzantine*, Aix-en-Provence 1999, p. 148 n. 3; S. ENSOLI, C. PARISI PRESICCE, *Il Santuario di Apollo*, in N. BONACASA, S. ENSOLI (a cura di), *Cirene*, Milano 2000, p. 117; ENSOLI, *Il Santuario di Iside*, cit., p. 207. Per la calcara dell'Agorà: S. ENSOLI, *L'Agorà*, in BONACASA, ENSOLI (a cura di), *Cirene*, cit., fig. a p. 77, p. 79; V. PURCARO, *L'Agorà di Cirene*, II.3. *L'area meridionale del lato ovest dell'Agorà*, Roma 2001, pp. 20, 103, fig. 5.

apollineo sono definite "bizantine", mentre quella dell'Agorà sarebbe successiva al 365 d.C.

Le 5 calcare sono citate da S. Stucchi a proposito del "Santuario Bizantino", fondato a sud di esse, presso la Grotta Sacra della Fonte di Apollo[3]. Il monumento, di cui sono stati rinvenuti lacerti di muri e 6 altari, era stato eretto su platea, sopra un accumulo di blocchi informi formato in seguito ad una frana della parete rocciosa, ed era collegato attraverso una porta-finestra alla Grotta Sacra, ormai inaccessibile sul piano originario. Il crollo, infatti, ne aveva obliterato l'ingresso, danneggiando un muro costruito nel II-III secolo. La cronologia del muro costituisce, pertanto, un *terminus post quem* rispetto al crollo, alla creazione del nuovo livello di vita, e, di conseguenza, alle strutture pertinenti ad esso. La frana deve essere stata causata dal terremoto avvenuto del 365 d.C., o, piuttosto, da quello registrato intorno al 400 d.C., «data la quota del monumento», corrispondente «alla bocca delle calcare»[4]. Il santuario attesta, in ogni caso, il perdurare nel IV-V secolo del culto pagano in uno dei luoghi in cui era più profonda la tradizione religiosa legata alle origini della città, e dove non sembra essersi sostituita la monumentalizzazione cristiana che ha invece segnato i quartieri Centrale ed Orientale, con la fondazione delle rispettive basiliche[5].

Gli sterri condotti nell'area dalle missioni storiche tra le due guerre hanno in parte asportato la stratigrafia formata nel periodo postclassico, per mettere in luce le fasi più antiche. Allo stato attuale, quindi, le fornaci risultano isolate dal proprio contesto stratigrafico, risparmiato in corrispondenza del taglio delle fosse di fondazione

3. STUCCHI, *Architettura*, cit., pp. 445, 593-6. Non è escluso, tuttavia, che il crollo fosse dovuto al terremoto del 365, secondo quanto osservato in altri monumenti del Santuario: ENSOLI VITTOZZI, *Indagini*, cit., pp. 239-41; ENSOLI, PARISI PRESICCE, *Il Santuario di Apollo*, cit., p. 126 (Parisi Presicce) e pp. 127-91 (Ensoli); S. ENSOLI, *Studi, scavi e scoperte dal 1996 al 2003: nuovi elementi per servire alla storia della religione e dei complessi monumentali di Cirene* in *Cirenaica: studi, scavi e scoperte, Atti del X Convegno di Archeologia Cirenaica (Chieti, 24-26 novembre 2003)*, a cura di E. FABBRICOTTI, O. MENOZZI (BAR Int. Ser., 1488), Oxford 2006, p. 27.

4. STUCCHI, *Architettura*, cit., pp. 445, 596 nota 10.

5. Per il presunto inserimento di un sacello cristiano nel Tempio di Apollo: L. PERNIER, *Il tempio e l'altare di Apollo a Cirene (scavi e studi dal 1925 al 1934)*, (Africa Italiana, V) Bergamo 1935, pp. 126-8. Per il paesaggio monumentale cristiano nella zona est della città, e per la fondazione dell'οἶκος Κυριακός nella basilica romana a lato della *Porticus Caesarum*: *EAA*, Suppl., s.v. *Cireaica, basiliche cristiane;* [S. STUCCHI], (1970), Roma 1973, pp. 218-21; STUCCHI, *Architettura*, cit., pp. 380-439.



Fig. 4: Le calcare 3-5 con i resti dell'interro in cui sono state tagliate le loro fosse, da sud-est (foto MAIC).

(FIG. 4). Esse sono disposte, lungo un asse di 42 m, all'interno di uno spazio già circoscritto, delimitato a nord dal recinto del Sedile di Elaiitas. Questo muro, innalzato nel II secolo a.C.[6], era forse in parte ancora visibile sul livello rialzato: le calcare, infatti, sono parallele ad esso, e sembrano rispettarlo. In coincidenza con le loro aperture, tuttavia, i blocchi di coronamento del recinto sono stati asportati; le due strutture più ad ovest, inoltre, si impostano sul suo filare inferiore (FIG. 5), mentre nella prima e nella quarta da est risultano reimpiegati nelle aperture alcuni dei blocchi rimossi (FIG. 6)[7].

Le calcare, quindi, sono state inserite in un paesaggio urbano in disgregazione. Le emergenze monumentali sopravvissute o fondate sul piano relativo alla fase del loro impianto e della loro atti-

6. Per la datazione del Sedile di Elaiitas, sulla base delle indagini archeologiche svolte nel 2004: ENSOLI, *Studi*, cit., p. 20. Per la sua analisi: S. ENSOLI VITTOZZI, *I rifornimenti idrici del Santuario cireneo di Apollo dal IV secolo a.C. alla fine dell'età tolemaica*, in *Scritti di antichità in memoria di Sandro Stucchi*, I. *La Cirenaica; la Grecia e l'Oriente mediterraneo*, a cura di L. BACCHIELLI, M. BONANNO ARAVANTINOS, Roma 1996, pp. 94-8. Per il suo parziale interro realizzato per «una buona metà, quella a quota più bassa, verso est»: STUCCHI, *Architettura*, cit., p. 596 nota 10.

7. Per convenzione, e secondo l'orientamento della sequenza costruttiva, le calcare sono state numerate da 1 a 5, procedendo da est verso ovest; è pertanto a questa numerazione che si fa riferimento nel testo e nelle didascalie delle immagini.

vità dovevano avere perso l'originaria connotazione sacra e pubblica, ed erano utilizzate soprattutto come cave.

La presenza di ben 5 fornaci contigue e la loro collocazione presso la Fonte di Apollo erano legate alle condizioni ambientali favorevoli del luogo, rappresentate dalla vicinanza dell'acqua e dalla disponibilità di legname nei pressi, elementi indispensabili per il processo di calcificazione dei materiali lapidei, e dalla protezione sul lato sud assicurata dalla parete di roccia della *Myrtousa*, necessaria per la cottura isotermica; erano connesse, inoltre, all'ampia possibilità di reperimento di marmi sul posto, garantita dalla notevole ricchezza della decorazione architettonica e scultorea dei monumenti del santuario.

L'insieme delle calcare è unitario. La posizione e l'orientamento verso nord dipendevano dallo spazio ancora libero e dal collegamento con la viabilità persistente a nord del Sedile di Elaiitas[8]. Secondo l'uniformità tipologica della categoria, le strutture hanno tutte pianta circolare e forma troncoconica[9]; il diametro interno maggiore misura 3,60 m; l'altezza massima conservata corrisponde a 3 m. Esse sono costituite da una fossa terragna rivestita all'interno da pietre refrattarie legate con argilla, e da un elevato in blocchi (FIGG. 7, 8). Non è accertabile la profondità dei vani interni,

8. Per l'uso della via processionale: ENSOLI VITTOZZI, *I rifornimenti idrici*, cit., pp. 89-106.

9. Per la descrizione più completa della struttura e del sistema di lavorazione delle calcare, conseguenti all'adozione della tecnica della muratura in calcestruzzo: CATO, *agr.*, XXXV-XXXVIII, 1-4. Per le fonti di età romana sull'attività della calcificazione e sui suoi aspetti giuridici ed economici: S. FONTANA, *Un impianto per la produzione di calce presso Lucus Feroniae*, in *Settlement and economy in Italy, 1500 B.C. - AD 1500, Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology, (Oxford, 11-13 december 1992)*, a cura di N. Christie, Oxford 1995, pp. 569-70. Per la tecnica: J. P. ADAM, *L'arte di costruire presso i Romani: materiali e tecniche*, Milano 1989 (ed. or. *La construction romaine: matériaux et techniques*, Paris 1984), pp. 69-76. Per alcuni esempi di calcare attive in contesti nordafricani di età romana imperiale: J. BARADEZ, *Nouvelles fouilles à Tipasa. Les fours à chaux des constructueurs de l'enceinte*, «Libyca», 5, 2, 1957, pp. 277-93; S. GELICHI, M. MILANESE, *Uchi Maius: la Cittadella e il Foro. Rapporto preliminare sulla campagna di scavo 1995*, in A. MASTINO, M. KHANOUSSI (a cura di), *Uchi Maius. Scavi e ricerche epigrafiche in Tunisia*, Sassari 1997, pp. 80-2; M. MILANESE, *L'attività di ricerca in Sardegna e in Tunisia delle Cattedre di Metodologia della Ricerca Archeologica e di Archeologia Medievale delle Università di Pisa e di Sassari*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 2460-1. Per un approccio metodologico e non solo descrittivo sull'attività delle calcare in età postclassica: P. LENZI, *«Sita in loco qui vocatur calcaria»: attività di spoliazione e forni da calce a Ostia*, «ArchMed», 25, 1998, pp. 247-63.



Figg. 5-8: Le calcare del Santuario di Apollo, particolari: 5) l'apertura della calcara 4, impostata sul Sedile di Elaiitas, da nord; 6) particolare del reimpiego dei blocchi nell'apertura della calcara 1, da nord; 7) la muratura esterna della calcara 3, da sud-est; 8) parte della muratura interna della calcara 4, da ovest (fotografie MAIC).

attualmente interrati. Gli elevati sono costruiti con blocchi prevalentemente squadrati di reimpiego, sistemati secondo una tessitura nel complesso regolare. Le pareti murarie, spesse 0,60 m circa, sono verticali e dovevano rastremarsi verso l'alto per la copertura.

Rispetto alla omogeneità tipologica, tuttavia, si distinguono differenze costruttive (FIG. 9). La prima calcara da est ha il diametro maggiore e si dispone nell'area più estesa; si allineano ad essa la seconda e la quarta, ma non le altre due, che hanno il diametro minore, di 2,80 m circa, e che sembrano essere state costruite per ultime, inserendosi nell'area disponibile e chiudendo il passaggio verso la Fonte.

A differenza delle calcare del Santuario di Apollo, sorte in un contesto di abbandono, quella dell'Agorà è posta nel quartiere di modeste abitazioni denominate "casette bizantine", formato sul posto degli edifici e degli spazi pubblici (FIG. 10).

La fornace, ricavata nel lastricato della platea inferiore, lungo il lato nord del Tempio di Apollo Archegeta, è conservata a partire dalla quota del livello pavimentale (FIG. 11): di forma circolare,

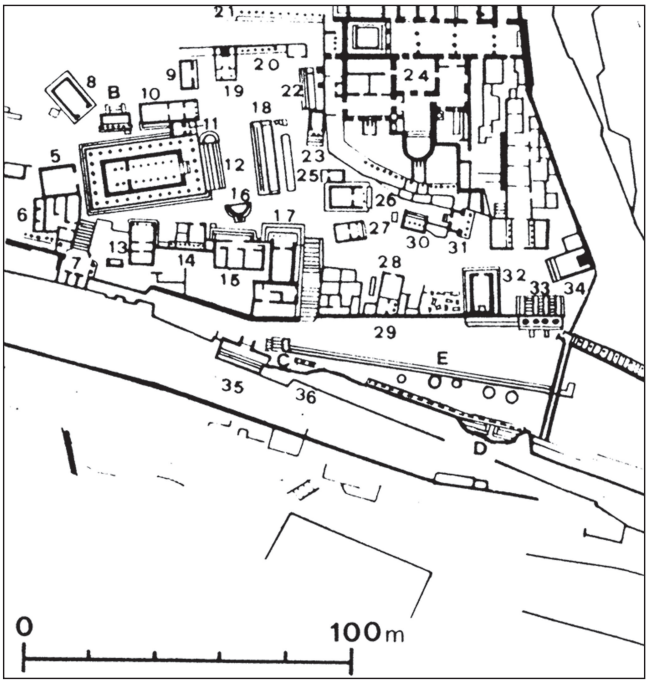


Fig. 9: L'insieme delle cinque calcare (E) (da *Cirene*, cit., part. della fig. a p. 105).

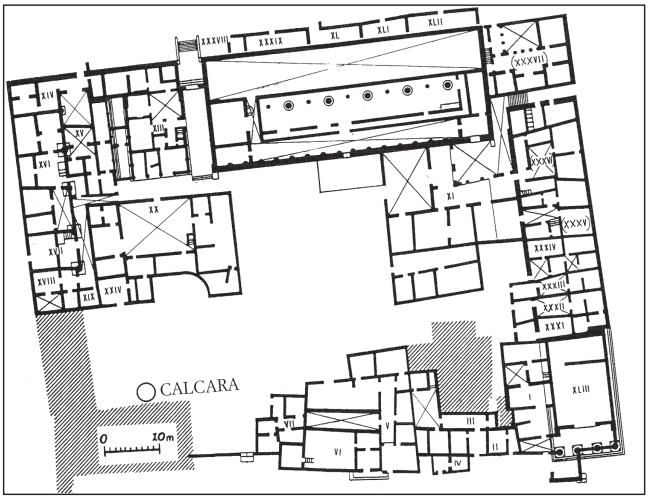


Fig. 10: Planimetria dell'Agorà in età tardoantica, con i monumenti inediti segnati in tratteggio (da *Cirene*, cit., fig. a p. 77).



Fig. 11: La calcara dell'Agorà, da est (foto MAIC).



Fig. 12: La muratura interna della calcara, da sud-est (foto MAIC).



Fig. 13: Il vano interno della calcara, con materiali lapidei da calcinare, da sud-est (foto MAIC).

essa ha il diametro di 3 m e conserva l'attacco dell'imposta della copertura; le pareti verticali della fossa sono rivestite da filari regolari di blocchi quadrangolari in calcare con argilla nei giunti, che presentano tracce di combustione (FIG. 12). Nella cavità interrata, misurabile per 0,80 m di altezza, sono ammucchiati frammenti di decorazione architettonica e pietrame anche di grandi dimensioni (FIG. 13).

Un *terminus post quem* per la sua datazione è dato dalla chiusura dell'ingresso della casa XXIX, costruita all'interno del recinto del tempio forse dopo il terremoto del 262 d.C., «per mezzo di un muro, quando sorse la calcara»[10].

La documentazione grafica precedente la scomposizione delle unità abitative condotta dagli archeologi italiani nel 1929 ha consentito di ricostruire il processo di riconversione urbanistica del complesso monumentale avviato dopo il terremoto e seguìto in età tardoantica fino all'invasione del piazzale[11], con il frazionamento

10. PURCARO, *L'Agorà di Cirene*, cit., p. 103.

11. S. STUCCHI, *L'Agorà di Cirene*, I.1, *I lati nord ed est della platea inferiore*, Roma 1965, pp. 298-301, 318-23, 343-6; ID., *Architettura*, cit., pp. 256-60, 297-300;

degli spazi pubblici e con la spoliazione dei materiali lapidei per reimpiego.

L'installazione della calcara è invece significativa di un'attività edilizia monumentale, superiore all'impianto delle case nelle strutture già esistenti sfruttandone muri e materiali. All'organizzazione del lavoro va forse riferita la notizia del rinvenimento di «frammenti trovati ammucchiati sulla platea perché inutilizzati in età tardoromano-bizantina» [12].

Le calcare, dunque, sono pertinenti ad una fase costruttiva non più in rapporto con la monumentalizzazione della città antica, se non in termini di recupero strumentale del materiale lapideo. L'attività industriale era verosimilmente ancora più diffusa: l'esistenza di almeno un'altra calcara sembra documentata da una fotografia storica all'interno dell'orchestra del Teatro 3 [13]. I cantieri relativi dovevano essere in funzione nel V-VI secolo, per i nuovi edifici pubblici di committenza ancora pagana e ormai cristiana, e per le *domus* delle famiglie facoltose che si appropriava degli spazi migliori [14].

L'identità sacra del Santuario di Apollo, ancora viva nell'immaginario collettivo e demonizzata dai cristiani, deve avere avuto un ruolo decisivo per l'impianto delle calcare presso la Fonte. Nei luoghi di culto cirenei, infatti, è attestata la distruzione volontaria dei simulacri delle divinità da parte dei cristiani [15]. In questo caso,

L. Bacchielli, *L'Agorà di Cirene*, II.1, *L'area settentrionale del lato ovest della platea inferiore*, Roma 1981, pp. 183-98; S. Stucchi, L. Bacchielli, *L'Agorà di Cirene*, II.4, *Il lato sud della platea inferiore e il lato nord della terrazza superiore*, Roma 1983, pp. 109-17; Purcaro, *L'Agorà*, cit., p. 103; Ensoli, *La terrazza superiore*, cit., pp. 61-2.

12. S. Stucchi, *I monumenti dell'Agorà vera e propria*, in Id. (a cura di), *Un decennio di attività della missione archeologica italiana a Cirene*, Tripoli 1967, p. 84.

13. Stucchi, *Architettura*, cit., p. 292, fig. 298: veduta aerea da sud del Teatro 3, segnalatami dalla professoressa S. Ensoli, che ringrazio.

14. Per l'impianto degli ultimi santuari pagani, delle terme, delle fontane, degli edifici pubblici e delle ricche *domus* tardoantiche: Stucchi, *Architettura*, cit., pp. 441-96; Ermeti, *Note sull'urbanistica*, cit., pp. 244-7, 250; N. Bonacasa, *Topografia e urbanistica*, in Bonacasa, Ensoli, *Cirene*, cit., pp. 47-9: Ensoli, *L'Agorà*, cit., pp. 78-80; Ensoli, Parisi Presicce, *Il santuario di Apollo*, cit., pp. 116-8 (Ensoli); Ensoli, *Il santuario di Iside*, cit., p. 206-9. Le considerazioni storico-topografiche ed i rapporti di stratigrafia sia verticale, sia orizzontale, con le strutture pertinenti ai medesimi contesti, orientano la cronologia in questo senso; naturalmente, le fasi di impianto e di attività nel tempo delle calcare potranno essere definite in modo puntuale solo con l'indagine archeologica.

15. Ensoli Vittozzi, *Indagini*, cit., pp. 239-41; D. White, *Foreign schrecklich-*

alla frammentazione avrebbe seguito la cancellazione della "memoria" dell'iconografia pagana, ridotta a calce, nell'ambito di un programma edilizio di grande respiro e di matrice ormai cristiana, che si è imposto malgrado la sopravvivenza e la fondazione nel posto di edifici sacri e di ricche *domus*, di proprietà forse dell'aristocrazia sacerdotale o comunque pagana[16].

Nell'Agorà, l'antico centro politico della città, perdurava invece la vita civile, e l'impianto della calcara (o, piuttosto, delle calcare) è stato immesso in un quartiere densamente abitato e di carattere popolare, provvisto di fabbriche per la produzione di manufatti domestici[17].

L'attività industriale delle fornaci, pertanto, rappresenta il contesto tardoantico nel quale esse, legate alla disponibilità di monumenti da spoliare, erano "luoghi di distruzione", ma anche, contestualmente, "officine di costruzione" degli edifici funzionali alla inedita realtà urbana.

La loro collocazione lungo le direttrici viarie che servivano il Quartiere Centrale ed il Quartiere dell'Agorà, è infatti indicativa dello spostamento della città verso i nuovi centri di aggregazione urbana spostati nel settore orientale.

Non a caso, le attestazioni della successiva occcupazione araba saranno localizzate presso i contesti delle calcare, nelle Terme del Santuario di Apollo e nella Fortezza ricavata nel Foro Cesareo[18].

keit and homegrown iconoclasm: two faces of communal violence at Cyrene, in *Cirenaica*, cit., pp. 191-204.

16. Per le numerose fondazioni nel Santuario di Apollo successive al terremoto del 365 d.C., del Tempietto di Apollo Citaredo, del Tempietto di Zeus Ombrios, di quello del Mosaico a Petali, del recinto per il culto imperiale nel Donario degli Strateghi, dell'edificio dinanzi all'Edicola dei Carneadi, e del Santuario Bizantino: STUCCHI, *Architettura*, cit., pp. 441-5; ENSOLI, PARISI PRESICCE, *Il santuario di Apollo*, cit., pp. 116-7 (Ensoli); per le *domus* tardoantiche: STUCCHI, *Architettura*, cit., pp. 490-6; ENSOLI, *L'Agorà*, cit., pp. 78-80.

17. M. LUNI, *Atelier di Lucerne di Cirene*, in J. BARKER, J. LLOYD, J. M. REYNOLDS (eds.), *Cyrenaica in Antiquity, Colloquium on Society and Economy in Cyrenaica, Cambridge March-April 1983*, (BAR Int. Ser., 236), Oxford 1985, pp. 259-76.

18. PARISI PRESICCE, *Il santuario di Apollo*, cit., p. 80; ENSOLI, PARISI PRESICCE, *Il santuario di Apollo*, cit., p. 117 (Ensoli).

Virginie Delrue

Les gisements de sel du désert dans l'Antiquité

Des gisements de sel existaient en Afrique aux dires d'Hérodote[1] sur un «bourrelet de sable» (ὀφρύς ψάμμου), qui se serait étendu de l'Egypte jusqu'à la longitude des Colonnes d'Hercule[2]. L'expression est bien évidemment une métaphore du désert, principalement du plus grand de tous, le Sahara, qui est parcouru, comme on sait, de nombreuses dunes, dont certaines s'étendent sur plusieurs kilomètres[3]. Du pays des Ammoniens au pays des Atlantes ce paysage dunaire est ponctué de tertres ou de collines de sel (κολωνός). Au-delà vers l'Ouest, Hérodote[4], signale, sans pouvoir les localiser, d'autres gisements de ce type qu'il désigne du nom de μέταλλον. Ce terme s'applique sans doute à l'ensemble des gisements, car les Anciens ne faisaient pas de différence entre «mine» et «carrière», le sel étant obtenu dans l'un ou l'autre cas par extraction[5].

A ces éminences naturelles sont associées des implantations humaines. Tous les dix jours, un voyageur peut s'arrêter dans des lieux que l'on peut interpréter comme des oasis, peuplées d'hommes regroupés autour d'une source et exploitant du sel. Dés le premier tiers du XIX[e] siècle, plusieurs chercheurs comme A.-H.-L.

* Virginie Delrue, Centre de Recherches d'Histoire Atlantique et Littorale (CRHAEL), Université du Littoral Côte d'Opale (ULCO), Boulogne-sur-Mer.

1. HDT., IV, 181-184.

2. LEGRAND (1985), p. 187, note 4.

3. GAUTIER (1928), p. 49.

4. HDT., IV, 185.

5. GSELL (1915), p. 105 signale par ailleurs que c'est la première mention connue de ce terme. Il n'y a pas lieu de supposer qu'Hérodote distingue des tertres ou des collines au début du périple et des «mines» souterraines au-delà de la zone connue [HEEREN (1832), p. 268; W. W. How et J. Wells, cités par LAW (1967), p. 184]: n'ayant pas d'information sur la configuration des gisements situés après le pays des Atlantes, il emploie probablement μέταλλον comme un mot générique.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 991-1008.

Heeren, sur la base des récits d'explorateurs tels que F. Hornemann ou encore G. Nachtigal, ont tenté de repérer les pistes qui menaient aux gisements de sel évoqués par Hérodote. Ceux-ci ont-ils été localisés avec certitude? Ont-ils fait l'objet d'un commerce avéré aux époques grecque et romaine? Il nous a paru nécessaire de faire le point sur les gisements attestés, mais également sur ceux qui pouvaient avec plus ou moins de vraisemblance correspondre au témoignage d'Hérodote.

1
Les gisements attestés ou très probables

L'itinéraire d'Hérodote, au moins dans ses premières étapes, a été notamment recherché à la fin du XVIIIe siècle par un explorateur moderne, F. Hornemann[6], qui a permis d'établir des correspondances entre le pays des Ammoniens et l'actuelle oasis de Siwa, entre *Augila* et l'actuelle oasis d'Awjilah, ou encore entre le pays des *Garamantes* et la région du Fezzan (FIG. 1).

1.1. Le sel d'Ammon

Le premier gisement de sel cité par Hérodote[7] était exploité dans l'actuelle oasis de Siwa, intégrée à l'Egypte au cours de la XXVIe dynastie (664-525 av. J.-C.)[8]. Située en Cyrénaïque, à la frontière égypto-libyenne et à 400 km de la mer, l'oasis se trouve à 24 mètres sous le niveau de la mer (FIG. 1). Elle regroupe trois grands lacs et de nombreuses sources, alimentés par la nappe d'eau souterraine, qui fait remonter le sel jusqu'à la surface du sol (FIG. 2).

Les sources pharaoniques n'évoquent pas ce sel et il est possible que son exploitation n'ait débuté qu'à la période Perse, vers la XXVIe dynastie, car nous n'avons aucune preuve de son commerce avant cette date[9]. L'oasis était célèbre pour son sanctuaire oraculaire d'Amon ou Amun. Cependant le qualificatif ἀμμωνιακός par lequel on désigne ce sel n'est pas dérivé du nom du dieu, mais du grec ἄμμος qui signifie «le sable». Comme l'indique clairement Pli-

6. Son périple est cité par HEEREN (1832), p. 228-59.
7. HDT., IV, 181.
8. LECLANT (1950), p. 193-253.
9. AUFRÉRE (1994), p. 145.

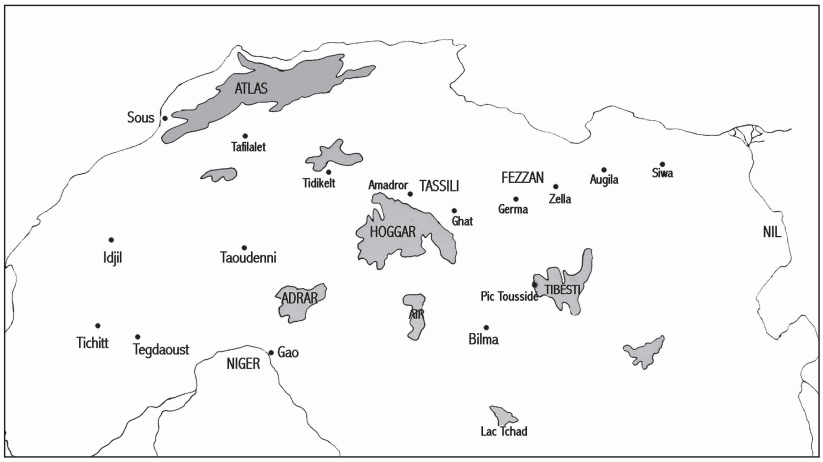


Fig. 1: Carte générale de la région (dessin V. Delrue).

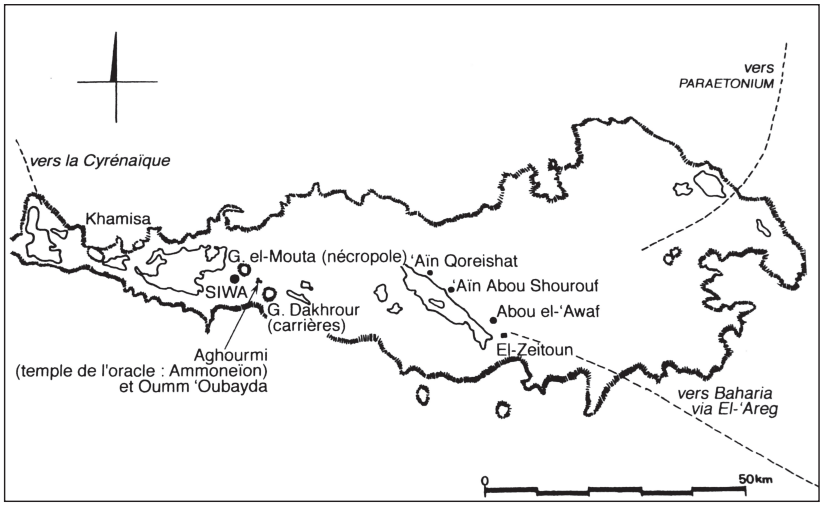


Fig. 2: Carte générale de Siwa (d'après Aufrére, 1994, p. 144).

ne l'Ancien [10], le sel d'Ammon (*sal ammoniacus*) est un sel «situé sous le sable» [11]. Il était récolté dans des «excavations» (*specus*) [12] ou extrait de terre [13]. En réalité le sel est présent partout sur le sol, mêlé au sable. Dès que l'on tente de travailler la terre on en retrouve, ce qui rend l'exploitation des cultures difficile. Dans «ce grand magasin de sel» offert par la nature [14], les voyageurs modernes évoquent les craquements du sel sous leurs chaussures lors de leur visite à l'oasis [15]. J. Minutoli [16] écrit même que dans cette zone «il y a des endroits qui [...] sont tellement couverts de sel, qu'ils ressemblent à un champ de glace».

Les auteurs qui ont évoqué le sel d'Ammon ont des points de vue divergents sur la définition chimique du produit [17]. Pour certains il s'agit de gypse [18], pour d'autres [19] de sel commun que l'on extrait de la terre ou que l'on recueille dans des salines. Qu'en est-il réellement?

Si l'on s'appuie sur le témoignage de Pline l'Ancien, il se présente sous la forme de blocs longs, il est clivable et parfois diaphane [20], caractères qui conviennent en effet au gypse et c'est comme tel qu'il servirait en médecine. Pour le chimiste J. Minutoli,

10. Plin., *nat*., xxxi, 79.

11. En latin, lorsque le terme *ammoniacum* (ou *hammoniacum*) est employé seul, il désigne la gomme ammoniaque, qui provient d'une plante. Pour désigner le sel, les auteurs latins parlent systématiquement de *sal ammoniacus*. Les Grecs ne font aucune distinction entre ces deux termes, de sorte que dans certaines recettes, il nous est impossible d'identifier clairement le produit, comme dans le *P. Teb.*, 273.

12. Plin., *nat*., xxxi, 79.

13. Arr., *an*., iii, 4, 3-4.

14. J. Minutoli, cité par Heeren (1832), p. 236.

15. Voir par exemple Azadian (1927), p. 105; J. Minutoli cité par Heeren (1832), p. 236.

16. Cité par Heeren (1832), p. 236.

17. Notons ici que le sel ammoniac antique n'a rien de commun avec le sel ammoniac actuel, qui est un produit de fabrication industrielle. Leurs formules chimiques sont totalement différentes et leurs applications également.

18. Blümner (1920); Serbat (1972), p. 156.

19. Par exemple Leclant (1950), p. 247.

20. Plin., *nat*., xxxi, 79: *Similis est colore alumini, quod schiston vocant, longis glaebis neque perlucidis, ingratus sapore, sed medicinae utilis. Probatur quam maxime perspicuus, rectis scissuris* («Il est d'une couleur semblable à celle de l'alun nommé *schiston*, formant des blocs allongés, non transparents, d'un goût désagréable, mais il est utile en médecine. On estime celui qui est le plus diaphane et dont le clivage est rectiligne»).

c'est un mélange de gypse et de 10 à 20% de sel de cuisine[21]. Pourtant nous savons que l'oasis de Siwa possédait de nombreuses sources salées et trois grands lacs[22] sur les bords desquels du sel, entraîné par l'eau de la nappe phréatique à la surface du sol, se déposait par évaporation. Ce sel qui était un sel gemme contenant sans doute des impuretés spécifiques à son milieu – vraisemblablement un peu de gypse –, était certainement aussi exploité dans l'Antiquité: c'est à du sel que s'applique en tout cas, nous semble-t-il, la description d'Arrien: «ce sel se présente en gros grains (on en a déjà trouvé qui font plus de trois doigts), aussi purs que du cristal»[23]. Il nous semble donc plus probable que c'était bien ce sel qu'on utilisait en médecine puisque le gypse seul ou en forte proportion était dangereux pour l'homme en cas d'absorption[24].

Les Anciens attribuaient au sel d'Ammon une place particulière parmi les sels. Etant du «sel natif» (*sal nativus*), exploitable à l'état naturel, il était déjà considéré comme un sel de plus haute qualité que le sel fabriqué (*sal facticius*)[25], obtenu par un procédé artificiel, comme celui de la lixiviation. Dans la mesure où on avait l'habitude de le désigner par le terme précis de ἅλς ἀμμωνιακός, on le distinguait aussi du sel gemme habituel appelé ἅλς ὀρυκτός dans les papyrus[26]. De plus Celse[27] le classe parmi les sels de qualité supérieure, ainsi quand il préconise dans l'une de ses médications «du sel ammoniac ou tout autre sel, le meilleur possible». Quant à Pline l'Ancien, il souligne que «la plupart des médecins lui accordent depuis longtemps la palme sur toutes les espèces de sel»[28].

Ses utilisations connues en médecine confirment ces louanges. En effet, comme l'indiquent Celse, Cassius Félix, Dioscoride ou encore Galien, ainsi que les *Géoponiques*[29], le sel d'Ammon était inté-

21. Cité par HEEREN (1832), p. 237 n. 1, qui emploie le mot «plâtre» pour «gypse»; SERBAT (1972), p. 156.

22. *Supra*, p. 993, FIG. 1.

23. ARR., *an*., III, 4, 4.

24. PLIN., *nat*., XXXVI, 59, dans un passage qui contredit ce qu'il écrit en XXXI, 79, voir ci-dessus note 20.

25. PLIN., *nat*., XXXI, 73.

26. CADELL (1966), p. 274.

27. CELS., VI, 6, 39.

28. PLIN., *nat*., XXXI, 80.

29. CELS., *De medicina*, V, 18, et VI, 6, 39; CASS. FEL., XXIX, 21; DSC., V, 109; GAL. (*Galeni opera omnia*, éd. C. G. Kühn), XIII, 942; *Gp*., VI, 6 et XIV, 17, 1.

gré à des collyres[30], des emplâtres[31], des malagmes[32], ou encore à un dentifrice[33]. Il semble particulièrement efficace dans le traitement des affections des yeux, comme le confirment Columelle et Celse[34] ainsi que plusieurs papyrus d'époque romaine[35], ou encore dans le soin de la peau[36]. Il est principalement utilisé en application externe, mais il entre dans la fabrication d'un catapote[37] et Apicius l'introduit dans l'une de ses recettes[38], sous la raison qu'il est bon pour la digestion et empêche les maladies.

Le sel d'Ammon sert également en médecine vétérinaire. Dans un autre papyrus du IVe siècle de notre ère[39], un certain Isidôros, réclame en effet du sel d'Ammon pour soigner son poulain.

Au-delà de ses emplois médicinaux, le sel d'Ammon est couramment présent dans des pratiques purificatrices, que ce soit dans la vie quotidienne, puisqu'il était censé débarrasser la maison des puces et des punaises[40], ou dans le domaine religieux, puisqu'il était associé à des sacrifices rituels[41] ou à des incantations magiques destinées à obtenir des révélations surnaturelles[42]. Nous savons d'ailleurs que le sel d'une manière générale était efficace pour protéger les temples ou les fondations des villes, c'est-à-dire pour attirer la faveur des dieux, bien que dans la tradition égyptienne, le natron ait été davantage employé pour cet usage[43].

Produit réputé dans la médecine[44], le sel d'Ammon était un présent précieux offert aux rois égyptiens, d'après Arrien[45] et Di-

30. Cass. Fel., xxix, 21.
31. Cels., v, 19, 14-15,17, 19, 22.
32. Cels., v, 18, 2, 7, 14, 16-17.
33. Cass. Fel., xxxii, 10.
34. Col., vi, 17, 7; Cels., *De medicina*, vi, 6, 39.
35. *P. Ryl.* i 29 (IIe siècle de notre ère); *P. Strassb.* Inv. GR 90 (IIe siècle de notre ère); *P. Teb.* 273 (fin du IIe ou du début du IIIe siècle de notre ère).
36. Ov., *med*., 90-98.
37. Médicament qu'on avale sans le mâcher, cf. Cels., *De medicina*, v, 25, 13.
38. Apic., i, 13.
39. *P. Oxy.*, ix 1222.
40. *P. Londres*, i 121 (III ou IVe siècle de notre ère).
41. Arr., *an*.. iii, 4, 4.
42. *P. Londres*, i 46 (IIIe siècle de notre ère).
43. Delrue, Napoli (sous presse).
44. Leclant (1950) p. 247 pour qui le sel d'Ammon était célèbre au point d'être «légendaire».
45. Arr., *an*., iii, 4, 3.

non[46]. Mais sa célébrité s'est étendue largement en dehors du territoire où il était produit. Il était commercialisé en Grèce et probablement en Italie[47] et même bien au-delà, puisqu'on l'acheminait en Perse[48], et même jusqu'en Inde[49].

D'après Arrien[50], il semble que les prêtres d'Amon assuraient la gestion de ce gisement, peut-être comme les prêtres de l'époque pharaonique qui assuraient celle des gisements de natron. Mais si tel était le cas, ils devaient probablement en confier le ramassage à des paysans, comme celui qui récoltait le natron de l'oasis du Ouadi Natroun[51]. Le sel d'Ammon était conditionné dans des corbeilles tressées de feuilles de palmier[52], puis chargé sur des ânes[53]. Transporté ensuite par caravane, il était conduit jusqu'à la vallée du Nil.

Le *Papyrus Oxy Frhynchus*. 1905[54] nous apprend qu'une taxe était payée sur l'ἀμμωνιακόν, au moins à l'époque romaine. Le terme employé désigne probablement le sel, car le produit était associé à l'alun, lui-même soumis à une taxe[55] comme le sel commun[56] ou comme le natron[57].

Enfin les habitants de Siwa avaient des conditions de vie communes à tous ceux qui étaient regroupés autour des éminences de sel: ils bénéficiaient d'eau douce et érigeaient des maisons de sel. «Au sommet de chacune de ces élévations de sel – écrit Hérodote[58] – jaillit avec force, du milieu du sel, une eau fraîche et douce». Il n'indique pas seulement ici que ces lieux sont des oasis et que les hommes pouvaient y vivre. Il souligne une curiosité na-

46. Dinon, *Persica*, fr. 15.

47. Voir ci-dessus son utilisation dans la médecine grecque et romaine.

48. Dinon, *Persica*, fr. 15. Durant la période de domination Perse sur l'Egypte, le souverain montre un attrait particulier pour ce sel.

49. Nielsen (1987), p. 59.

50. Arr., *an*., iii, 4, 3.

51. Cf. Le Guilloux (2002), p. 22-4.

52. Arr., *an*., iii, 4, 3.

53. Les ânes étaient privilégiés dans cette oasis, car une mouche y menaçait les chameaux. Voir Aufrére (1994), p. 143.

54. ive siècle ap. J.-C.

55. Deleage (1945), p. 80.

56. *P. Teb.*, i 40 datant de 117 ap. J.-C., qui évoque l'*alikè*.

57. *P. Mich.*, 245 datant de l'an 47 ap. J.-C. dans lequel est évoqué la *nitrikè*. Cette question et celle de l'utilisation des sels seront plus largement traitées dans le cadre de notre thèse sur *Les sels dans l'Antiquité romaine* (ulco).

58. Hdt., iv, 181.

turelle. Nous serions tentée comme Strabon[59] de penser qu'il s'agissait plutôt d'eau salée. Pourtant J. Minutoli note qu'«au milieu des couches salsugineuses [de Siwa] jaillissent quelquefois des sources d'eau douce»[60]. Peut-être cette eau était-elle aussi parfois tout simplement celle d'un lac sur les bords duquel se déposait le sel. L'eau aurait alors paru venir du milieu, alors qu'en réalité, c'était une croûte qui se formait tout autour, comme à Siwa[61], ou comme dans les gisements à l'Ouest de Gao et du fleuve Niger[62]. Mais les zones où l'on recueille du sel ne sont pas nécessairement pourvues de source, elles peuvent correspondre à d'anciens bassins saumâtres, asséchés au cours de la période préhistorique[63].

Les indigènes construisaient-ils leurs maisons en blocs de sel?[64] C'est possible. Pline l'Ancien mentionne le même type de construction chez les *Garamantes*[65], mais aussi à Gerra, en Arabie[66]. Vers 1823, J. Jomard nous indique que certaines maisons de Siwa étaient encore bâties avec un mélange de sel et de terre[67]. Les conditions climatiques permettaient de construire des maisons avec ce matériau, particulièrement périssable et fragile lorsqu'il est exposé à l'humidité, mais très solide dans les zones désertiques. Toutefois, étant donné la valeur monétaire et l'importance vitale du sel dans l'Antiquité, il est probable qu'on devait plutôt privilégier des matériaux locaux plus simples, comme la terre et le limon ou la pierre. Ces constructions devaient donc être plus rares qu'Hérodote le prétend.

1.2. *Augila*

La seconde étape attestée de l'itinéraire d'Hérodote est l'oasis d'*Augila* ou Awjila, à 10 jours de marche de Siwa[68], située sur la

59. Strab., *geogr.*, I, 3, 4.

60. Cité par Heeren (1832), p. 236. Voir aussi Legrand (1985), p. 188, qui précise que «dans certaines oasis, des sources d'eau douce jaillissent au milieu de dépôts salins».

61. Voir Petit-Maire (2002), p. 90.

62. Gautier (1928), p. 73.

63. Petit-Maire (2002), p. 90; Kachkarov, Korovine (1942), p. 64.

64. Hdt., IV, 185 (*Histoires*, IV, éd. par Ph.-E. Legrand, Paris 1985): «Les demeures de tous ces hommes sont construites avec des blocs de sel; c'est que déjà ces régions de la Libye ne reçoivent pas de pluies; car les murs, étant de sel, ne pourraient subsister, s'il pleuvait».

65. Plin., *nat.*, V, 34.

66. Plin., *nat.*, XXXI, 78; Besnier (1963), p. 1009.

67. Jomard (1823), p. 14.

68. Hdt., IV, 182.

même latitude qu'elle et assez aisément accessible (FIG. 1). L'oasis d'*Augila* ne comporte qu'une seule source, Sibilleh, identifiée par Pacho[69], qui serait donc peut-être celle d'Hérodote. L'oasis était plus connue pour ses dattes que pour son sel. La reconnaissance des gisements de sel sur le terrain n'a, semble-t-il, préoccupé ni les voyageurs ni les savants, car nous ne savons pas s'il existe actuellement du sel à *Augila*. Toutefois, Synésios de Cyrène[70] évoque des «sels d'Ammon» différents de ceux de Siwa et explique qu'ils étaient produits à l'intérieur des terres, au Sud de Cyrène, ce qui pourrait correspondre aux environs d'*Augila*.

1.3. Le pays des *Garamantes*

La troisième étape est le pays où vivent les *Garamantes* qui «apportent de la terre sur le sel, et, cela fait, ensemencent»[71], autrement dit qui parviennent à cultiver la terre malgré la présence de sel, comme à Siwa.

Les distances, exprimées par Hérodote en journées de marche, sont confirmées jusqu'ici par les sources arabes[72] et les témoignages d'Hornemann[73] et démontrent que les oasis d'Hérodote sont en réalité des haltes caravanières[74]. Cependant la distance entre *Augila* et *Germa*, la capitale des *Garamantes*, est d'environ 20 journées de marche[75]. Il y aurait donc une étape intermédiaire qui n'est pas citée par Hérodote. Il pourrait s'agir de Zella, située à une dizaine de jours d'*Augila*[76]. Elle correspond peut-être à la première oasis du pays des *Garamantes* qui, comme on sait, dominaient un vaste territoire (FIG. 3)[77].

On peut supposer que plusieurs gisements de sel étaient exploités en pays garamante, dont la récolte aurait été amenée à Zel-

69. Cité par HEEREN (1832), p. 243.

70. SYNESIOS DE CYRÈNE, lettre CXLVIII à Olympios.

71. HDT., IV, 183.

72. LIVERANI (2000b), p. 498-501.

73. Cité par HEEREN (1832), p. 242.

74. LIVERANI (2000b), p. 498-505.

75. HEEREN (1832), p. 249.

76. Comme l'indique Al-Bakri et Idrisi: HEEREN (1832), p. 249; LIVERANI (2000b), p. 501.

77. Voir par exemple la synthèse de DANIELS (1970) ou LIVERANI (2000a; 2001) et enfin ID. (2005), pp. 431-63.

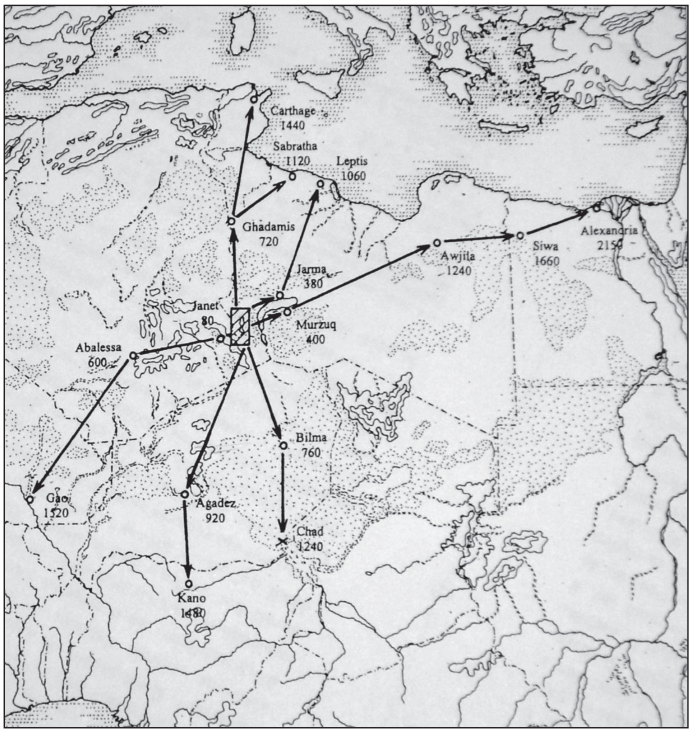


Fig. 3: Zone d'influence des *Garamantes* (d'après Liverani, 2005, p. 451).

la. Gautier mentionne des lacs salés dans la région du Fezzan[78], et même à *Germa*, tout comme Heeren[79] qui mentionne le «grand champ de sel de Mafen», à proximité de Zuila qui n'est qu'à une journée de marche de *Germa* et prés duquel on trouve également les lacs d'eau douce de Traghan[80].

2
Les gisements probables

Si nous tentons de repérer à présent les gisements situés au-delà de ces trois premiers gisements attestés, nous sommes confrontée à des hypothèses divergentes, mais qui offrent l'avantage de se rattacher à des gisements de sel connus.

78. Gautier (1928), p. 183.

79. Heeren (1832), p. 345.

80. D'après George Lyon, cité par Heeren (1832), p. 247, il s'agit des seules sources du Fezzan.

2.1. Les gisements du Tassili et du Hoggar

Les deux dernières étapes indiquées explicitement par Hérodote[81] sont dans le pays des *Atarantes* et dans celui des *Atlantes*, ainsi nommés, car ils vivent près d'une montagne qui s'appelle l'Atlas.

La localisation des *Atarantes* et des *Atlantes* est un peu plus délicate. Selon R. C. C. Law[82] et M. Liverani[83], l'hypothèse la plus probable est que l'itinéraire caravanier d'Hérodote se poursuivait vers le Tassili, puis vers le Hoggar, l'Adrar et enfin Gao.

La piste se dirigerait vers Ghat, puis passerait par le Tassili qui correspondrait au pays des *Atarantes*, puis vers le Hoggar, qui correspondrait au pays des *Atlantes*. Cet itinéraire passe à proximité de deux zones salées: celle de Barakat et de la saline d'Amadror[84] (FIG. 1). Cette saline est dominée par le mont Oudan, un point particulièrement haut du Sahara qui pourrait être identifié avec la montagne de l'Atlas mentionnée par Hérodote. L'influence des *Garamantes* semble s'être étendue jusqu'à cette région du Hoggar (FIG. 3), selon un itinéraire qui se prolongeait jusqu'aux environs de Gao.

Des images rupestres de chars sont présentes sur cet itinéraire[85], mais d'une part nous ne savons pas si elles figurent aussi des caravanes de dromadaires[86], d'autre part nous ne pouvons envisager que les marchandises aient pu être transportées sur les chars à deux places abondamment représentés sur les parois rocheuses du Sahara[87]. En revanche les fragments d'amphore romaine découverts dans la région de Ghat mettent bien en évidence l'existence d'un commerce entre le pays des *Garamantes* et le littoral[88].

Nous avons d'autres preuves d'exportations romaines dans le Fezzan, de la sigillée claire, des lampes en terre cuite découvertes dans les environs de *Germa*[89]. Enfin, certaines gravures et peintu-

81. HDT., IV, 184.

82. LAW (1967), p. 183-84.

83. LIVERANI (2000b).

84. BERTHELOT (1927), p. 162.

85. LHOTE (1982), *passim* et cartes 60-61.

86. LIVERANI (2000b), p. 509. Sur la question de l'introduction du dromadaire au Sahara, peut-être vers 500 avant notre ère, *ibid.*, p. 508-10. Les dromadaires constituent l'étage le plus récent de l'art rupestre: voir aussi GAUTHIER, GAUTHIER, MOREL, TILLET (1996), p. 63 et fig. 55 représentant un dromadaire et un cheval montés par des guerriers («grotte du Ficus»).

87. LIVERANI (2000b), p. 510.

88. LIVERANI (2005), p. 446.

89. LAW (1967), p. 194; LIVERANI (2005), p. 446-7.

res du Fezzan et du Tassili semblent faire référence à des dieux égyptiens[90], ce qui pourrait suggérer aussi des relations culturelles étroites et donc peut-être un commerce avec l'Egypte sur l'itinéraire qui allait de Siwa au Tassili.

2.2. Les gisements de Berthelot?

Nous devons citer ici une suggestion de A. Berthelot selon lequel cet itinéraire pouvait prendre la direction du nord après le Fezzan pour rejoindre les Colonnes d'Hercule par Tidikelt, Tafilalet, et Sous ou l'oued Drah où se trouvent autant de zones salées[91]. Une piste existait peut-être dans cette direction, passant par l'oasis d'Aïn Salah à proximité de laquelle est situé le gisement de Tidikelt. De là une piste pourrait se diriger vers le littoral, mais elle n'est actuellement attestée par aucune trouvaille et ses étapes sont très éloignées les unes des autres. Cependant une étude plus précise reste à faire sur les aspects qui pouvaient rendre cette piste praticable.

3
Les gisements éventuels

3.1. Les gisements du Tibesti

En dehors de l'itinéraire probable qui relie le Fezzan ou pays des *Garamantes*, le Tassili, le Hoggar, l'Adrar et qui semble rejoindre Gao, nous pourrions peut-être reconnaître d'autres zones salées. R. Carpenter[92] évoque une autre possibilité que nous ne pouvons écarter. Selon lui les *Atarantes* seraient localisés entre la région du Fezzan et celle du Tibesti, tandis que les *Atlantes* auraient vécu à proximité du Tibesti, plus précisément du pic volcanique Toussidé[93] (FIG. 1). Nous savons que les Toubous se faisaient inhumer de la même manière que les Egyptiens jusqu'au XVIIIe siècle de notre ère[94], ce qui permet d'induire des relations très anciennes entre les deux peuples. De plus, c'est un peuple qui ne porte pas de

90. LAW (1967), p. 186.
91. BERTHELOT (1927), p. 161-5.
92. CARPENTER (1956), p. 231-42.
93. CARPENTER (1956), p. 238.
94. D'après l'explorateur Nachtigal cité par DUROU (1993), p. 24.

nom individuel, de même que les *Atarantes* d'Hérodote[95]. Pour l'époque romaine, les indices sont rares. Signalons toutefois la découverte de deux monnaies romaines près de Tummo et au Sud du Tibesti[96], ce qui pourrait suggérer des relations commerciales avec les peuples de ces régions. La région posséde une importante zone salée, le «trou au natron»[97] situé dans le massif du Tibesti, où l'on recueille du natron, mais aussi du sel commun et de l'alun. Enfin Hérodote (IV, 184) évoque également une montagne d'une dimension considérable qui pourrait correspondre au massif du Tibesti, le plus haut point du Sahara, qui culmine à plus de 3.000 mètres d'altitude[98].

En se dirigeant vers le Sud-Ouest, on trouve également des gisements salins importants dans cette zone, en particulier à Bilma dont la saline a été exploitée au moins à partir du VIIIe siècle ap. J.-C.[99] et l'est encore de nos jours[100]. Nous n'avons malheureusement pas d'indice d'exploitation antique à Bilma, mais les *Garamantes* auraient pu s'intéresser à cette région qui produisait aussi de l'alun[101]. Par ailleurs on ne peut négliger l'hypothèse que *Septimius Flaccus*, parvenu au Fezzan vers 70 ap. J.-C.[102], ait poursuivi sa route jusqu'à Bilma, et même au-delà, «après trois mois de route en direction du midi au-delà du pays des *Garamantes*»[103].

Nous pouvons enfin peut-être envisager qu'il existait un itinéraire dont nous avons perdu la trace entre Bilma et Gao: la caravane traditionnelle de sel rejoint en effet jusqu'à aujourd'hui l'Aïr à la saline, en passant par le désert du Ténéré[104].

95. HDT., IV, 184 (*Histoires*, IV, éd. par LEGRAND, cit.): «Si tous réunis portent le nom d'*Atarantes*, chacun d'eux n'a pas de nom particulier».

96. REBUFFAT (2003), p. 244 et fig. 19.

97. NANTET (1978), p. 60.

98. BERTHELOT (1927), p. 163.

99. Voir M. Milburn, cité par REBUFFAT (2003), p. 247. Son exploitation doit être antérieure à cette date, même si les sources antiques manquent cruellement pour l'affirmer.

100. MANAUD, GUICHENEY (2002).

101. REBUFFAT (2003), p. 244.

102. PTOL., *geogr.*, I, 8, 4, d'après Marin de Tyr malgré les réserves qu'il émet à ce sujet en *geogr.*, I, 8, 5-6.

103. DUROU (1993), p. 34; DESANGES (1999), p. 242, qui suggère aussi que le toponyme Βάρδιτον qui désigne une montagne (PTOL., *geogr.*, IV, 8, 2-3) se rapproche du toponyme Bardaï du Tibesti.

104. MANAUD, GUICHENEY (2002).

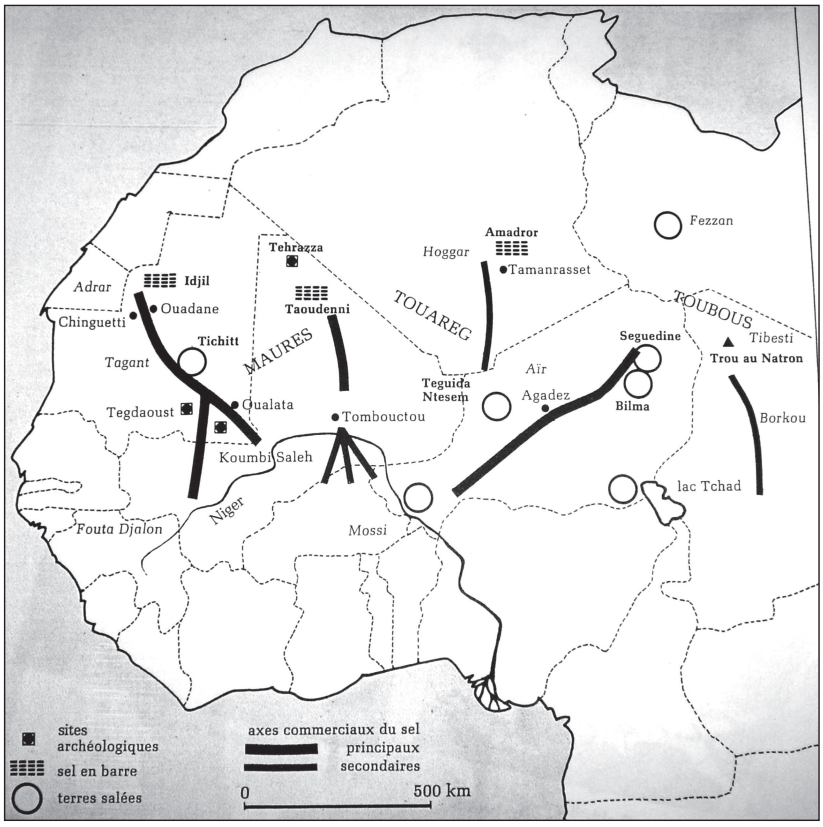


Fig. 4: Les zones salées de l'Afrique (d'après Nantet, 1978, p. 57).

Que la route d'Hérodote se dirigeât vers le Tibesti ou vers le Hoggar, nous pouvons supposer qu'elles se rejoignaient vers Gao. Si l'on s'en tient à l'exploitation du sel, les deux itinéraires sont possibles, même si les indices et les arguments concernant la route du Hoggar sont plus convaincants et plus nombreux.

3.2. Les gisements à l'ouest de Gao

Il existe également des gisements de sel dans l'extrême Nord du Tchad, du Niger, du Mali, en Mauritanie et dans le Sud de l'Algérie. Ce sont les terres salées de l'Ouest de l'Aïr, celles de Tegdaoust, puis celles de Fdérik et de l'erg Iguîdi (FIG. 4). Certaines

d'entre elles pour lesquelles nous disposons de sources arabes [105] sont attestées à partir du Moyen Âge [106]. Déjà présente dans l'Antiquité, cette vaste zone salée aurait pu être exploitée dès l'époque d'Hérodote. Rien n'indique pour le moment l'existence d'une piste ancienne ou d'un échange avec le monde gréco-romain. Mais les Romains, entraînés par les *Garamantes* pouvaient emprunter des routes qui pénétraient profondément dans les terres d'Afrique.

4
Conclusions

Nous avons tenté de mettre en évidence les gisements de sel qui pourraient correspondre aux «éminences» de sel évoquées par Hérodote sur l'itinéraire caravanier qui menait du pays des Ammoniens au pays des *Atarantes*. Nous avons distingué tout d'abord les gisements dont la localisation est ou semble bien établie. Il apparaît que le premier d'entre eux, celui de l'oasis de Siwa, livrait un sel recherché et célébré par les médecins grecs et romains. Si les trois premières étapes caravanières sont clairement attestées, il est encore difficile de localiser avec certitude les deux dernières. Toutefois nous pensons que deux grandes zones, celles du Hoggar et du Tibesti étaient exploitables, sinon exploitées dans l'Antiquité gréco-romaine.

Certes, rien ne prouve l'existence d'exploitations antiques de sel au Sud du pays des *Garamantes*, mais nous avons pu recouper le témoignage d'Hérodote avec ceux des explorateurs modernes et porter à son crédit, à la lumière des analyses contemporaines, la véracité des gisements de sel gemme au cœur du Sahara et la possibilité de leur exploitation.

Il peut paraître bien sûr surprenant que les Grecs et les Romains aient cherché le sel aussi loin, alors que des sebkhas ponctuent par endroits le littoral, comme au Sud d'Oran et de Bône. En réalité, échanger leurs produits contre des matières premières de valeur leur permettait de créer des liens à la fois commerciaux et diplomatiques avec les indigènes, d'explorer les richesses du monde. Ce fut le cas, par exemple, avec les *Garamantes*. Ce pourrait être celui des différents peuples du Tibesti. Il s'agira à l'avenir de déterminer le début de la mise en valeur des gisements de sel

105. MAUNY (1961).

106. Certaines n'ont été exploitées qu'au Moyen Âge, voir NANTET (1978), p. 51.

sahariens, notamment de ceux du Tibesti qui restent encore peu connus et de découvrir d'autres preuves d'un commerce entre les peuples éthiopiens et ceux du littoral de l'Afrique du Nord.

Bibliographie

Aufrére S., Golvin J.-Cl., Goyon J.-Cl. (1994), *L'Egypte restituée*, Paris.

Azadian M. A. (1927), *L'oasis de Siouah et ses sources*, «Bulletin de l'Institut d'Egypte», ix, pp. 105-14.

Berthelot A. (1927), *L'Afrique Saharienne et soudanaise, ce qu'en ont connu les Anciens*, Paris.

Besnier M. (1963), *DA*, s.v. *Sal*, iv, 2ª partie, Graz, p. 1009-12.

Blümner H. (1920), *RE*, s.v. *Salz*, 1 A2, col. 2075-2099.

Cadell H. (1966), *Problèmes relatifs au sel dans la documentation papyrologique*, dans *Atti dell'xi Congresso Intermarginale di Papirologia, Milano 2-8 settembre 1965*, Milano, p. 272-85.

Caillaud F. (1826), *Voyage à Méroé, au fleuve blanc, au delà de Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres oasis*, t. 1, Paris.

Cannon W. A. (1914), *Recent exploration in the Western Sahara*, «Bulletin of the American Geographical Society», vol. 46, 2, p. 81-99.

Carpenter R. (1956), *A Trans-Saharan caravan route in Herodotus*, «AJA», 60, p. 231-42.

Carpenter R. (1957), *Houses built of salt*, «AJA», 61, p. 176-7.

Chevallier R. (1997), *Les voies romaines*, Paris.

Daniels C. (1970), *The Garamantes of Southern Libya*, New York.

Deleage A. (1945), *La Capitation du Bas-Empire*, Macon.

Delrue V., Napoli J. (sous presse), *L'utilisation du natron dans la pharmacopée médicale antique*, dans N. Morere, *Las Salinas y la sal de interior en la historia: economia, medioambiente y sociedad, Congreso Internacional, (Sigüenza, 6-10 septiembre 2006)*.

Desanges J. (1999), *Aperçus sur les contacts transsahariens d'après les sources classiques*, dans Id., *Toujours Afrique apporte fait nouveau*, Paris, pp. 239-47.

Durou J.-M. (1993), *L'exploration du Sahara*, Paris.

Gautier E.-F. (1928), *Le Sahara*, Paris.

Gauthier Y., Gauthier C., Morel A., Tillet T. (1996), *L'art du Sahara*, Paris.

Gsell S. (1915), *Hérodote*, Alger.

Gsell S. (1920), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 4, Paris.

Heeren A.-H.-L. (1832), *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. 4, Paris.

Johnson A. C., West L. C. (1967), *Byzantine Egypt Economic studies*, Amsterdam.

Jomard J. (1823), *Voyage à l'oasis de Syouah*, Paris.

Kachkarov D. N., Korovine E. P. (1942), *La vie dans les déserts*, Paris.
Law R. C. C. (1967), *The Garamantes and trans-saharan enterprise in classical times*, «The Journal of African History», vol. viii, n° 2, p. 181-200.
Legrand Ph.-E (1985)., *Hérodote. Livre iv*, Paris.
Le Guilloux P. (2002), *Le Conte du paysan éloquent*, «Cahiers de l'association d'égyptologie Isis», 2, Angers, p. 22-4.
Leclant J. (1950), *«Per africa sitientia» témoignages des sources classiques sur les pistes menant à l'oasis d'Ammon*, «BIFAO», 49, p. 193-253.
Lhote H. (1952), *Gravures, peintures et inscriptions rupestres du Kaouar, de l'Aïr et de l'Adrar des Iforas*, «Bulletin de l'Institut français d'Afrique noire», t. 14, Paris, p. 1286-339.
Lhote H. (1982), *Les Chars rupestres sahariens, des Syrtes au Niger, par le pays des Garamantes et des Atlantes*, Paris.
Liverani M. (2000a), *The Garamantes: a fresh approach*, «LibStud», 31, p. 17-28.
Liverani M. (2000b), *The Libyan caravan road in Herodotus iv, 181-185*, «JESHO», 43, p. 496-520.
Liverani M. (2001), *Looking for the Southern frontier of Garamantes*, «Sahara», 12, p. 31-2.
Liverani M. (2005), *Aghram Nadharif: the Barkat oasis in Garamantian times* (The Archaeology of Libyan Sahara, 2), Firenze, 2005.
Liverani M., Cremaschi M., Di Lernia S. (2000), *The «Archeological park» of the Tadrart Acacus and Messak Settafet (South-Western Fezzan, Libya)*, «Sahara», 12, p. 121-40.
Manaud J.-L., Guicheney P. (2002), *La caravane de sel*, Paris.
Mauny R. (1961), *Tableau géographique de l'ouest africain au moyen âge, d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*, Paris.
Marganne M.-H. (1981), *Inventaire analytique des papyrus grecs de médecine*, Paris.
McDougall E. A. (1990), *Salts of the Western Sahara: myths, mysteries, and historical significance*, «The International Journal of African Historical Studies», vol. 23, 2, p. 231-57.
Mokhtar G. (éd.), *Afrique Ancienne*, dans *Histoire générale de l'Afrique*, t. ii, Paris.
Nantet B. (1978), *Les routes du sel*, «L'Histoire», 4, p. 51-61.
Nielsen H. (1987), *Medicaments used in the treatment of eye diseases, in Egypt, the countries of Near East, India and China in antiquity*, Odense.
P. Mich.: *The University of Michigan Papyrus Collection*, textes sur Internet: http://www.perseus.tufts.edu/cache/perscoll_DDBDP.html
P. Oxy.: *Papyrus Oxyrhynchus*, textes sur Internet: http://www.perseus.tufts.edu/cache/perscoll_DDBDP.html
P. *Ryl.*: *Catalogue of the Greek and Latin in Papyri in the John Rylands Library*, Manchester.
P. Strassb.: *Griechische Papyrus der kaiserlichen Universitäts- und Landesbibliothek zu Strassburg*, Leipzig.

P. Teb.: *Papyrus Tebtunis*, textes sur Internet: http://www.perseus.tufts.edu/cache/perscoll_DDBDP.html.

Petit-Maire N. (2002), *Sahara, sous le sable... des lacs*, Paris.

Posnansky M. (1973), *Aspects of early West African trade*, «World Archeology», vol. 5, n. 2.

Rebuffat R. (2003), *Les Romains et les routes caravanières africaines*, dans M. H. Fantar, *Le Sahara, lien entre les peuples et les cultures (Douz 2002)*, Tunis, p. 221-60.

Rebuffat R. (2004), *Mobilité des personnes dans l'Afrique romaine*, dans Moatti C., *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'antiquité à l'époque moderne, procédures de contrô le et documents d'identification*, (Coll. EFR, 341), Rome, p. 155-203.

Rennell J. (1979), *Geographical system of Herodotus*, (1830 2e éd.), London.

Serbat G. (1972), *Pline l'Ancien, Histoire Naturelle, Livre IV*, Paris.

Swanson J. T. (1975), *The myth of trans-saharan trade during the Roman Era*, «The International Journal of African Historical Studies», vol. 8, no 4, p. 582-600.

Valloggia M. (1989), *Les routes du désert dans l'Egypte ancienne*, dans Christie Y., *Le désert image et réalité, Actes du Colloque de Cartigny, 1983*, (Les Cahiers du cepoa, 3), Leuven, p. 165-71.

María Paz García-Gelabert Pérez

La cría y exportación de caballos en la Península Ibérica y en el Norte de África en época romana

Cuando Dios creó al caballo dijo a esta magnifica criatura:
Te he hecho sin igual.
Todos los tesoros de la tierra están entre tus ojos.

Corán

En Iberia se criaban magníficos y numerosos caballos. Según palabras de J. M. Blázquez, Hispania en las fuentes clásicas va unida inseparablemente a sus caballos, y aunque llegó a constituir un tópico éste se basó en la realidad[1]. Concerniente a los équidos que se criaban en el Norte de África, los textos que narran los sucesos acaecidos en Iberia y en Italia en el transcurso de la II Guerra Púnica y en épocas posteriores, aportan pinceladas muy vívidas de la inmejorable cabaña equina[2], sobre todo de la inmejorable de las tribus númidas y de la destreza de sus jinetes, como era bien consciente Escipión (Liv., XXVIII, 35, 1) (no hay que perder nunca de vista la caballería de las tribus libias). El modo de montar de los númidas asombró a los romanos que lo consideraban propio de gentes toscas (Liv., XXXV, 11, 8)[3]. Llegaban a cabalgar sin silla, estribos, bocado, utilizando únicamente una cuerda alrededor del cuello del animal, como es apreciable en la Columna Trajana[4] (FIG. 1[5]).

* María Paz García-Gelabert Pérez, Departamento de Historia de la Antigüedad y de la Cultura Escrita, Universidad de Valencia.

1. J. M. BLÁZQUEZ, *La economía ganadera de la España antigua a la luz de las fuentes literarias griegas y romanas*, «Emerita», 25, 1957, p. 163.

2. Hay autores que escriben sobre los caballos africanos, entre ellos Estrabón (XVII, 8, 19). En diversos textos son alabados (*CIL* VI, 10047, 10053; *CIL* VIII, 4508).

3. F. QUESADA, *El gobierno del caballo montado en la Antigüedad clásica con especial referencia al caso de Iberia. Bocados, espuelas y la cuestión de la silla de montar, estribos y herraduras*, en M. BARRIL, F. QUESADA (eds.), *El caballo en el mundo prerromano*, «Gladius: estudios sobre armas antiguas, armamento, arte militar y vida cultural en Oriente y Occidente», XXV, 2005, p. 6.

4. Los peninsulares no contaban tampoco para sus caballerías con estribos, ni silla, aunque sí con bocado y con una especie de manta que les servía de silla análoga al *ephippion* de los griegos.

5. Las ilustraciones proceden de las siguientes publicaciones y de la autora: F.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1009-1024.



Fig. 1: Relieve de la Columna Trajana, Jinete ligero númida (según P. Connolly; foto F. Quesada).

Y transcurridos los años, asentada ya Roma en los territorios hispanos y africanos, tanto unos como otros caballos de unas y otras tribus, constituyeron la base étnica para la cría de los magníficos que llegaron a los circos, o que cabalgaron aquéllos que, por su poder adquisitivo, se lo podían permitir. Y es de suponer que las yeguadas de los latifundios estarían manejadas por los descendientes, genéticamente expertos, de los númidas, libios, iberos, celtas, etc., que antaño formaron como mercenarios en los ejércitos cartagineses y romanos, o hicieron frente a las armas de los conquistadores.

La comercialización de caballos hispanos y africanos en el transcurso del desarrollo del Imperio romano

En el tiempo en el que el Norte-Noroeste de África y la Península Ibérica ya se habían constituido en provincias del Imperio, la cría y exportación de caballos en ambos territorios, con destino a las carreras en el circo (FIG. 2) y a otras actividades, constituyó una generosa fuente de riqueza para sus criadores y tratantes, y un

R. COWELL, *Costumbres de la antigüedad. La vida cotidiana en Grecia y Roma*, en *El nacimiento de la civilización occidental. Grecia y Roma*, Barcelona 1966, pp. 175-208. J. B. WARD-PERKINS, *Arquitectura romana*, Madrid 1976. K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978; P. CONNOLLY, *Greece and Rome at War*, London 1981.



Fig. 2: Cartago: Mosaico con carreras en el circo (foto K. M. D. Dunbabin).

atractivo para los habitantes de la metrópoli italiana y para los de las provincias. Los mismos acudían al circo, provistos de comida y bebida, a contemplar y participar activamente en las pugnas entre los troncos de caballos de las cuadrigas, conducidas por los aurigas de alguna de las cuatro facciones (roja, blanca, verde, azul). Imaginamos el ambiente popular, enardecido, pletórico, recibiendo con aclamaciones a sus corredores favoritos, abucheando a los contrarios, apostando de viva voz por unos u otros; imaginamos peleas y toda suerte de ruidos, conversaciones, gritos, maldiciones, juramentos, palabras malsonantes, canciones, palmas; imaginamos vasijas de barro rotas, líquidos vertidos, desperdicios de comida (escasos) pisoteados, imaginamos un abigarrado colorido, olores, nubes de moscas y mosquitos, y tantos y tantos trazos más en el cuadro derivado de una gran multitud congregada; imaginamos la prestancia de los aurigas y de los caballos, éstos con suntuosos arreos, aqué-

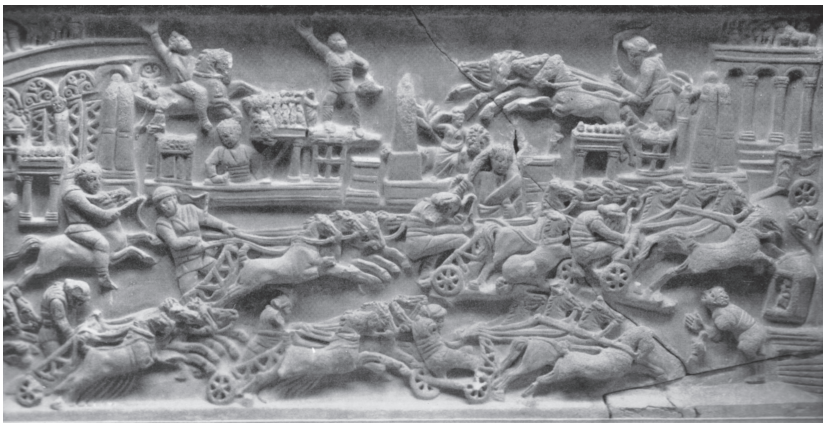


Fig. 3: Carrera de cuadrigas en el Circo Maximo, representada en un sarcófago, fines siglo III (foto Instituto Arqueológico Alemán, en F. R. Cowell).

llos con los colores de las facciones, los carros engalanados (FIG. 3), la entrega de premios, la música, el desorden en la salida y los comentarios, una vez finalizada la fiesta, etc.

Y un apunte añadido a la fiesta circense, las tramas, incisas[6], demarcadas en el suelo, de unos posibles juegos, todas de pequeño tamaño, acerca de las que ya se han ocupado investigadores y acerca de las que no voy a tratar más que muy ligeramente, se encuentran en ciudades romanas, o de impronta romana, ciudades de África como *Thugga*, *Volubilis*, etc., ciudades de Hispania como *Italica* (FIGS. 4-5), Mérida, etc., ciudades de Oriente como Apamea, y tantas y tantas otras, cuya relación excede los límites de este escrito. Los contemplamos allí donde hay una superficie lisa, enlosada: en algún que otro foro, zona pública civil y religiosa por excelencia, el ámbito de la soberanía del pueblo; pero son también comunes en otros puntos, como bajo las arcadas de los edificios ciudadanos y en las plazas donde se situaban los mercados; igualmente los hay, sin interesar excesivamente que se estuviera interrumpiendo al paso, en aceras de viales principales que no eran muchas y nunca amplias, aunque sí a veces porticadas[7]; los hay en los

6. Pudieron trazarse tableros con ladrillo/teja/carbón/yeso, que una vez utilizados desaparecían.

7. En las colonias Roma tendió a implantar el urbanismo de los campamentos, construyendo en torno a dos ejes que se cortaban en ángulo recto, el *cardo* y el *decu-*





Figs. 4-5: Italica, tableros de juegos, inciso.

campamentos; los hay en los accesos al circo, teatro y anfiteatro. Los juegos, situados en las áreas reseñadas, debieron servir como esparcimiento para entretener la espera, originada por numerosas y diversas causas, según los sitios en los que se hallan o según las circunstancias y apetencias de los jugadores, que podían engolfarse en ellos incluso sin que mediara ningún motivo añadido, simplemente para amenizar el ocio. Bien, al respecto de los circos, a los que aludo circunstancialmente líneas atrás, con motivo del protagonismo en ellos de los caballos, los que acudían muy anticipadamente para ocupar un buen lugar, a la vez que otros entretenimientos a los que se dedicaban, si es que no discutían acerca de las cuadras, de los equipos en competencia, que desataban violentas pasiones, o estaban a la expectativa de lo que ocurría alrededor, se dedicaban a jugar. Entre los juegos se suponen: de manos, de palabras, de dados, el muy extendido de las "tabas" [8], el de las

manus, y con un trazado ortogonal. Otro aspecto urbanístico, caótico, tienen, en cambio, las ciudades peregrinas que, poco a poco, y por causas diversas se van convirtiendo en municipios o en colonias, y en cierta medida, salvando envergadura, extensión y otros ítems, se parecía al de Roma, acerca del que Cicerón (II, 35, 36) escribe «Roma, ciudad de colinas y valles encajonados, Roma, suspendida por encima de sus edificios, con sus estrechas callejuelas» (*Discursos*, I: traduc. J. M. Requejo Prieto, ed. Gredos, Madrid 1990). Livio (V, 55), coincide con el anterior, indicando que para Roma no hubo una planificación inicial.

8. El juego de tabas (astrágalos), está bien atestiguado a través de la investigación arqueológica y documental en la civilización occidental. Restringiendo su extensión geográfica y cronológica, se encuentra en Roma, en Grecia y en las colonias griegas y

"canicas" (bolas de barro, vidrio y otras materias duras), y los que se desarrollaban con fichas, que eran desplazadas sobre los casilleros de diferente estructura compositiva, apuntados anteriormente. Y tal vez los jugadores incluso apostaban, siendo pues un medio más para estimular la actividad y el interés colectivos.

Acerca de estos juegos, porque se hallan al aire libre en los lugares públicos, porque son tan escuetos, tan simples, la autora es del parecer que fueron privativos del pueblo llano y no obstante de adultos. Circunstancialmente, si es que estos juegos verdaderamente no eran solo patrimonio exclusivo de las clases más bajas, pudieron proyectarse en las casas, por ejemplo en la arena del *viridarium* del *peristylium* o, saltando de zona, en la servil, para solaz del servicio en no conocidos momentos.

El trasunto de los juegos en el pavimento pudo ser el casillero de mesa, con variaciones o no, con respecto a los trazados al aire libre. En este caso sí puede pensarse en que el juego se desarrollaría en el interior de las casas, hasta en las mansiones de los grupos sociales de alto rango. Y las piezas destinadas al juego mueble no serían fichas con elementos reutilizados, sino otras fabricadas expresamente con materia prima preparada al efecto (pasta vítrea, madera, hueso, metal, etc.).

No conocemos adecuadamente el método de los juegos romanos sobre tablero móvil o fijo, aunque se haya escrito mucho sobre ello. Pero porque determinadas actitudes hacia los pasatiempos colectivos, solo determinadas actitudes, se resuelven de la misma manera en los ambientes populares a través de la historia, no debieron diferir mucho de los juegos de que disfrutaron todas las comunidades humanas, de todas las épocas desde las ciudades a las aldeas, es decir, según las reglas adecuadas, capturar o detener las fi-

romanas de la Península Ibérica y de África. El juego de tabas igualmente lo hallamos entre las tribus ibéricas hispanas, cuyas piezas, naturales o artificiales, constan en enterramientos, formando parte de los ajuares, como en necrópolis de Jaén: La Guardia, Castellones de Ceal, Estacar de Robarinas (aquí localizamos, además, un juego con fichas y un dado de piedra. Consistía en cierta cantidad de piezas de pizarra, cuadradas, rectangulares y romboidales, otras sobre hueso, circulares y en forma de cuña); en Cabecico del Tesoro (Verdolay, Murcia); en Medellín (Badajoz), etc.; en poblados: Cerro de la Cerámica (Murcia), etc. Y entre las tribus celtas: necrópolis de la Osera de Chamartín de la Sierra, castro de Mesa de Miranda (Ávila), etc. M. P. García-Gelabert Pérez, J. M. Blázquez Martínez, *Castulo*, *Jaén, España. II. Excavaciones en la necrópolis ibérica del Estacar de Robarinas (siglo IV a.C.)*, (BAR Int. Ser., 425), Oxford 1988, pp. 244-6.

chas, o lograr las posiciones que fueren. Los juegos sencillos, primarios, tanto de adultos como de niños, desde la prehistoria hasta la edad contemporánea, son muy intuitivos, y así ha de imaginarse que se generaron en la gran mayoría de las civilizaciones, sin importaciones y/o exportaciones, juegos en respuesta a las necesidades de emplear cierto tiempo libre, que para los adultos de las agrupaciones primitivas era absolutamente escaso, aunque siempre hubo, seguro, un pequeño hueco que podía llenarse con el ocio.

Repito, básicamente no conocemos el desarrollo de los juegos romanos, pero el paralelismo más primordial en cuanto a los de pequeña trama, que en parte perduran hasta ahora, pudieron ser: el alquerque árabe, que quizá derivó al "juego de damas", el juego de "tres en raya", y otros semejantes a nuestros relativamente más complicados "juego de la oca" o *parcheesi*, que igualmente se han desarrollado, sin préstamo cultural alguno, con ligeras variaciones, en civilizaciones distantes en el espacio y en el tiempo, por ejemplo en Mesoamérica el *patolli*[9].

Para la mayoría de los juegos con casillas incisas fue necesario el concurso de fichas, ya está dicho, cuyo tamaño era, indiscutiblemente, proporcional al entramado en cuestión, es decir, de escaso diámetro, las cuales, en las situaciones que fuere, podían ser sustituidas por piedrecillas, ramitas, frutos secos, semillas, legumbres, etc. Y cedo a la tentación de hacer una segunda acotación, tanto en el desarrollo del núcleo central del estudio, como en estas líneas en las que he esbozado una disquisición sobre los juegos incisos, para derivar a escribir unos párrafos acerca de las fichas, parte integrante de aquéllos, que proliferan en los yacimientos. Y no espigo entre la bibliografía, sino que estrictamente manejo datos tomados de mi experiencia investigadora en distintos depósitos arqueológicos, que cubren un amplio arco cronológico (edad del Bronce/Islam). En conjunto las fichas oscilan desde algo menos de 1 cm, hasta algo más de 10/15 cm (FIG. 6). No todas sirvieron para los mismos juegos, las menores para moverlas a través de los tableros; y en cuanto a las de mayor tamaño no puede pensarse que son componentes de los juegos cuya trama contemplamos en los lugares

9. En Perú en la civilización incaica se practicaban muchos juegos de tablero: *guayro*, *taptana*, *wayru*, *halankolasitha*, *chunkara*, etc., se movían guijarrillos o pequeños frutos sobre rayas y hoyitos, conforme marcara el dado. En Egipto también se han encontrado dados, en la Península Ibérica, en Grecia, en Roma, en realidad en gran parte de las civilizaciones.

arriba citados. Así pues hubo otro tipo de actividad o actividades lúdicas en las que se servían de ellas. Hay que pensar en unas prácticas para el asueto en las que los participantes, lanzándolas o arrastrándolas las empleaban, o incluso empleaban, sin más, tejos, menos elaborados que las fichas, y que por ello han pasado desapercibidos. Para su cumplimiento sería necesaria una gran retícula, más o menos complicada, cuyo croquis se marcaría en la tierra, o en las superficies pavimentadas. Los sistemas de juego tenderían a ser semejantes a aquéllos para los cuales los niños, en un dilatado espacio temporal y geográfico, porque éstos últimos juegos, desconocidos pero intuidos, sí creemos que lo eran infantiles, planteaban tramas, como en el "juego de la golondrina", en el "juego de la coxcojilla, reina mora o truque" (con la última denominación hay un juego de cartas), en el "juego de la rayuela" u otros, con perduración hasta hoy desde periodos tempranos (de ahí que se hallen fichas incluso en despoblados pertenecientes al siglo XX). Aunque los pensamos en su mayor parte infantiles, no hay que descartar algún juego de adultos, en cierta medida semejante al de la "petanca". Las fichas las descubrimos en estratigrafía y en superficie, lo cual es indicativo de que eran numerosas y diversas y de que, por tanto, su uso estuvo ampliamente extendido. Efectivamente, numerosas y diversas en cuanto al tamaño y en cuanto al material. Véase, en el conjunto arquitectónico del Olivar de la ciudad oretano romana de Castulo (Linares, Jaén, España) – sólo cito un lugar de cultura romana como modelo –, en los estratos de la fase flavia aislamos, en la campaña del año 1991, un gran espacio porticado y enlosado, de circulación y distribución hacia una *natatio*, hacia los sectores termales calefactados[10] y hacia otras zonas públicas de la ciudad (tal vez el foro, no excavado)[11]; pues bien, en esa franja de tránsito es donde hallamos más fichas que en otros lugares del Olivar, aunque no localizamos en los suelos ningún trazo de la base. En toda el área del complejo también arquitectónico se encontraron fichas, y en realidad en toda la ciudad de Castulo – hasta en las inmediaciones del torreón árabe sobre cerámica tratada mediante el caracterís-

10. Se hallaron numerosas en las inmediaciones del área termal, en la campaña de 1971: J. M. Blázquez, F. Molina, *La villa urbana del Olivar*, en J. M. Blázquez, *Castulo* II, (Excavaciones arqueólogues en España, 105), Madrid 1979, pp. 109-254.

11. J. M. Blázquez Martínez, M. P. García-Gelabert Pérez, *Castulo, Jaén, España. II. El conjunto arquitectónico del Olivar*, (BAR Int. Ser., 789), Oxford 1999, pp. 153-9.

tico vidriado –[12]. No obstante en el estado actual de las excavaciones fue en el lugar indicado del Olivar donde se recobró mayor cantidad. Téngase en cuenta que nuestra teoría es que la complicada planimetría de edificaciones, patios, termas, letrinas, el espacio enlosado citado arriba y otros rasgos, denotan un lugar de esparcimiento, de reunión, teoría que reafirma el protagonismo, allí, de juegos.

En el transcurso de las labores de campo no detectamos en ningún yacimiento fichas para cuya factura no se hayan reutilizado fragmentos del material que fuere, parece que en ningún caso emplearon base nueva, excepto para algunos ejemplares piedra arenisca y para otros pasta vítrea. Y es de admirar como los que las trabajaban solían conseguir un círculo perfecto, con las aristas bien limadas. Tal vez el prepararlas era un entretenimiento añadido al juego. Y tal vez los jugadores rivalizaban en quien las lograba de mejor calidad y factura. Desde luego, en ocasiones, el resultado llegaba a constituir un alarde de virtuosismo. El principal componente de las fichas lo constituyen trozos de recipientes de barro – modelados a mano o a torno, según los tiempos – de los que los pueblos primitivos se sirvieron para los más diversos trabajos domésticos. Y como dato curioso destaco que una escasa cantidad llevan grafitos. Pero no sólo las fichas están construidas sobre pedazos de cerámica común o de cocina, las hay que lo fueron, en la civilización romana, con fragmentos de terra sigillata (TS) (sudgálica, hispánica, africana, paleocristiana), según los tiempos y los lugares y estas fichas nunca son de gran tamaño. De los cuencos, platos copas de TS, puesto que ya da la forma, solían aprovechar, con preferencia, los pies de anillo, atrofiados o no y, en general, los soleros; si no era factible hacían uso de los galbos. Y han de verse algunas magníficamente "ornamentadas", porque el fragmento de TS empleado lo estaba, con diversos motivos vegetales o geométricos, mediante ruedecilla o impresos, estampados, etc., incluso una, localizada en superficie en Castulo, para la que se utilizó un galbo de ollita de TSH2, estaba decorada con pequeños mamelones de barbotina. Sobre trozos de *tegulae*, *imbrices* o ladrillos son escasas tal vez porque estos componentes constructivos resultaban demasiado gruesos. El segundo soporte preferido para conseguir fichas es are-

12. A la entrada del torreón árabe fue localizado un ladrillo en el que estaba marcado un juego simple, probablemente un alquerque o similar (comunicación personal D. Abelardo Tornero Rascón, de Linares).

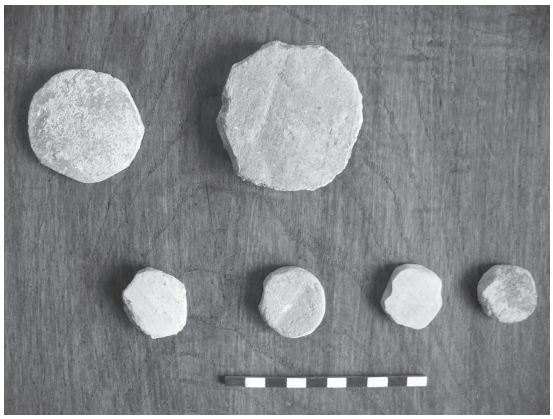


Fig. 6: Castulo. Fichas de diferentes tamaños utilizadas para juegos.

nisca de grano fino, medio o grueso, y además el mármol blanco, puro o veteado en rosa, o rosa con vetas blancas, gris veteado en blanco, o en castaño-rojizo, etc. Diversas fichas de esta roca metamórfica tienen las superficies bellamente pulimentadas porque, no nos olvidemos, los autores de las tales siempre reutilizaban partecillas de placas, que en otros tiempos habían sido elementos de arquitectura. En cuanto a la cierta riqueza del soporte hay que destacar algunos discos sobre pórfido verdoso y gris cálido con un toque acarminado, de la *villa* de Carranque (Toledo, España). Constan en registro apenas algunas pequeñas fichas sobre pasta vítrea. Y nunca las recuperamos sobre metal. No hay medio de saber si se elaboraron en madera, porque es sustancia perecedera, y en hueso no aparecieron en nuestros trabajos, salvo las referidas en nota 8 del Estacar de Robarinas.

Retomemos el discurso del tema central. La cría de caballos en África y en Hispania fue un factor de enjundia en el ámbito económico, y se tejió un complejo entramado en el que eran partes integrantes los criadores, los exportadores, los importadores, los receptores, llegando los animales, según consta para los caballos hispanos, a los circos de Constantinopla (Amm. Marc., XX, 8, 14) y de Antioquia (Symm., *epist.* IV, 62); incluso, según Silio Itálico (*Pun.*, XVI, 583), uno de los premios que se distribuían después de los juegos circenses consistía en un tiro de corceles asturianos. ¿Dónde se atendían las yeguadas, por quienes y cómo se transportaban los caballos? ¿Que raza era la más adecuada para la exportación? ¿Cual era el flu-



Fig. 7: Cartago, Bordj-Djedid. En la escena de caza el caballo porta una marca en el anca (foto K. M. D. Dunbabin).

jo prioritario: Hispania-África, África-Hispania y/o de ambos lugares hacia Roma y otras regiones? Estas y más cuestiones habrían de abordarse. Hay pocos vestigios, pocos datos textuales y plásticos, pero es con lo que contamos, y han sido manejados reiteradamente por diversos autores. A más de los textos, los mosaicos, del Norte de África y de la Península Ibérica, más los primeros, tienden, en cierto modo, a esclarecer la problemática en relación al trasiego de caballos por las provincias del Imperio [13]. En estos magníficos suelos pueden contemplarse los nombres de los animales, de los aurigas, de las ganaderías, de los criadores, tal vez exportadores/importadores. Hasta incluso, como apunta G. López Monteagudo, los caballos pudieron estar marcados a fuego, con el nombre propio, o el del propietario, o el de la ganadería, y así se nos muestran en los mosaicos (FIG. 7) [14]. Además aportan información acerca de los équidos los circos, cuyos vestigios se encuentran en Roma (FIG. 8) y en las provincias

13. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Inscripciones sobre caballos en mosaicos romanos de Hispania y del Norte de África*, en *L'Africa romana* IX, pp. 965-6. Mosaicos con las características que reseño los hay, en menor cantidad, en Oriente, mas este estudio sólo comprende los pavimentos de Hispania y África. En el mismo trabajo, nota 83, para la exportación de caballos desde Hispania cf. *FHA* VIII, 88.

14. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Inscripciones sobre caballos*, cit., pp. 974-5, 981-3, núm. 76, con la bibliografía empleada.



Fig. 8: Circo de Majencio. Detalle (foto J. B. Ward-Perkins).

del Imperio, delimitando, en las de Hispania y en las del Norte de África. Los mismos son testimonio de la popularidad de que gozaron los juegos entre los provinciales, igual que entre los habitantes de la Metrópoli. A fines del Bajo Imperio aún consta el concurso de los ciudadanos a los juegos circenses. Los escritores cristianos, amparándose en una religión, entonces vigorosa, joven y pujante, reflejaron su repulsa hacia aquéllos, en razón de que en su preludio se celebraban actos religiosos en honor de la triada capitolina, conforme a la práctica ancestral romana. Y sus diatribas violentas y sus prohibiciones constituyen una valiosa fuente de información: Canon 62 del Concilio de Elvira; Juan Crisóstomo (*Contra circenses ludos et theatra)*; Tertuliano (*spect*., IV); Novaciano (*spect*., IX); Cesáreo (*serm*., XII, 4); Salviano de Marsella (*gub*., VI, 10-38, 53-65).

También contribuye a aclarar el panorama el conocimiento de la realidad medioambiental, de los ecosistemas activos en los tiempos en estudio. La Península Ibérica tuvo y tiene una enorme variedad de ecosistemas; menos el Norte de África, relativamente más homogéneo en cuanto a paisaje. Mas en una y otra región, allí donde había agua, se arbitró, tanto por parte de los colonizadores semitas, como después por los conquistadores romanos, una compleja infraestructura hidráulica que aprovechaba cada gota de agua. Consecuencia, a ambos lados de los dos mares se originaron en los latifundios, en sus extensos y fértiles territorios, bien regados, muchas puestos en valor a través de roturaciones intensivas, de las

que obtuvieron empresas agropecuarias productos agrícolas, cereales, olivo, vid, horticultura, así como ganado, entre él el caballar.

Volvamos a los équidos que pastaban en las praderas de los latifundios africanos y peninsulares, sean cuales fueren sus explotadores. Tanto los hispanos como los africanos, en el correr del tiempo, y durante todo el Imperio, desde las zonas prioritarias de cría, Sur de Hispania[15], Norte de África, fueron exportados a Roma y otras provincias del Imperio. En las referidas regiones, consideradas excepcionales como proveedoras de caballos especiales, eran adquiridos los precisos, destinados a las clases sociales privilegiadas – Suetonio (*Nero*, XLVI, 1), narra que el caballo favorito de Nerón era un asturcón. El caballo de Honorio, aludido por Claudio Claudiano en *Carmina minora* (XLVII, 3-6), sin especificar raza, también pudiera ser de Hispania, aunque al respecto de esta montura duda si procede de aquélla, de Capadocia o de Tesalia, es decir, nombra tres territorios exportadores de caballos –; además eran requeridos, probablemente en alto número, para las carreras en los hipódromos, aludí ya ello. Un dato más al respecto, en la *Historia Augusta*, y con relación a Gordiano III (*Gord*., III, 4), se indica que envió 200 caballos de las ganaderías africanas a Roma, de lo que debe deducirse que a la Metrópoli llegaba gran cantidad de estos animales específicos para las carreras[16]. Igualmente hay que pensar que el que existieran tales zonas, no excluía que todos los puntos de la geografía imperial, incluyendo los más destacados

15. Hispania, excepto el Norte pudo constituir una inmensa reserva para la cría caballar, mas los territorios perfectos fueron los de la Bética.

16. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Inscripciones sobre caballos*, cit., pp. 984-5, aporta datos concretos, acerca de la exportación de caballos africanos hacia la Metrópoli, y diversas regiones del Imperio basándose en los epigráficos, textuales (para la exportación desde África: CLAUD., *carm*. 24 (*de consulatu Stilichionis*), III, 325, ss.; AELIAN., *hist. an*., X, 17; SYMM., *epist*., IX, 17), y en el análisis de los mosaicos africanos. Esta autora opina que los caballos africanos eran requeridos con mayor abundancia desde fines del siglo I hasta la mitad del II, y en cambio en el Bajo Imperio se escribe más acerca de los caballos de Hispania y de Capadocia, lo que, en principio, debe implicar una mayor preferencia por los de ambas regiones en detrimento de los africanos. No obstante la exportación de los caballos procedentes de África no debió cesar. Y los mecanismos económicos por los que Hispania se coloca por delante de África en cuanto a la exportación de caballos, si es que se coloca, apenas son apreciables para la historia. Téngase presente que nos apoyamos en unas informaciones excesivamente tenues, poco consistentes.

de cría, procuraran caballos de monta y labor no tan selectos como los destinados a los fines indicados.

¿Algunos latifundistas pudieron ser criadores profesionales de caballos, con los que personalmente participaban en las carreras? No se sabe, pero como hipótesis inicial habría de indicarse que en cierto sentido sí, puesto que estando en contacto tan directo con las yeguadas, aunque las gestiones materiales derivaran hacia sus subordinados, cabe la posibilidad de que tantearan la suerte presentando sus caballos en el circo, lo que les serviría, además, de propaganda para los futuros compradores.

Paulatinamente, a medida que la administración romana conoce las realidades hispana y africana, se impone en los textos, más en los tardíos, como un lugar común, la comparación entre los caballos de Hispania y los de África, a más de entre los de otros lugares célebres por su cría y número. Véase, sin totalizar: ya en tiempos de Augusto, Estrabón, citando a Posidonio (III, 4, 15), escribe que los caballos celtíberos se parecen a los párticos. Oppiano (*cyn*. I, 278-279, 289-290), indica que los caballos hispanos eran más veloces que los partos y que los africanos, y más resistentes los libios que los hispanos; y relaciona como los équidos más óptimos a los de Capadocia, Hispania y Grecia. El poeta Marco Aurelio Olimpio Nemesiano (*cyn*., 251-258), describiendo a los caballos hispanos y alabando su carrera, los considera no inferiores a los tesalios. Nuevamente, en otro texto, se incluyen los caballos hispanos entre los de las regiones más afamadas, siempre África está entre ellas, se trata de la referencia de la *Expositio totius mundi*. Vegecio (*mulom*. III, 6, 4), asemeja los caballos hispanos a los africanos e indica que son de cualidades análogas, y no obstante para él los caballos capadocios de carreras son mejores que los hispanos. En el *Corpus hippiatricorum Graecorum* (II, 123,15 y II, 124, 4), se lee que los caballos libios (Cirene), y los de Marruecos tenían cualidades parecidas a las de los hispanos. El autor o autores desconocidos de este *Corpus* (I, 5, 11-13), equiparan a los caballos de Hispania con los que se crían en regiones, que asimismo fueron notorias en el Bajo Imperio por sus yeguadas, Arcadia, Cirene, Capadocia, Tesalia, Mauritania y Persia. Ammiano Marcelino en su *Historia* (XX, 8,13), hace alusión a los caballos de carreras de Hispania, considerándolos efectivos en los hipódromos. Claudio Claudiano se ocupa de los caballos hispanos en dos obras, reconociéndolos como idóneos para participar en los juegos circenses, y califica a Hispania como opulenta en caballos (*paneg*., 285-287; *carm. min*., 30, 54; 47,

3-6). La correspondencia de Symmaco (*epist*., LVIII-LX, LXII-LXIII), con latifundistas hispanos, sobre todo con Eufrasio, un probable propietario de yeguadas en Hispania, relacionada con la petición de caballos destinados a juegos para preparar la pretura de su hijo, son de obligada referencia. Sus epístolas arrojan datos interesantes acerca de los mecanismos de compra/venta, menos de los modos de remitirlos hacia Roma, y otros aspectos [17].

¿Cómo se transportaban? Por tierra, por mar, probablemente por ambos medios, los escritos de Symmaco, los más extensos en relación con la materia tratada, contribuyen muy poco a aclarar el panorama en este aspecto, y otros datos textuales apenas existen [18]. Verdaderamente era una mercancía delicada, y a la vez difícil de trasladar por su calidad y envergadura, teniendo en cuenta la precariedad de medios, a pesar de los avances técnicos de la navegación romana, y de las buenas calzadas que surcaban el Imperio. El envío por tierra no era posible realizarlo en invierno, máxime desde Hispania, de hecho las actividades comerciales de este tipo o similares se realizaban cuando predominaba el bueno tiempo. Los mercaderes, salvo por motivos de urgencia o de unas fuertes ganancias, no se aventuraban por los puertos en época invernal, cuyo tránsito podía costarles la vida o las mercancías. Y la geografía peninsular era pródiga en pasos sinuosos, senderos por montañas, y no menos el tránsito hacia Italia. Por defecto, los caballos africanos habían de ser transportados en embarcaciones, a menos que, pasando a Hispania, a continuación fueran conducidos por tierra, lo cual de ninguna manera podía ser rentable. Hay pocos datos, pero la razón se impone. Tropillas de ganado caballar, – en ocasiones semisalvaje, si es que habían descendido recientemente de los pastos de altura (está implícito en este supuesto que no se trata de caballos escogidos) –, desde tiempos muy arcaicos hasta nuestra época han transitado a menudo por los paisajes peninsulares y africanos. Su primer destino era el de las dehesas o cercados al aire libre, menos los establos cubiertos, porque hasta no ser amansados convenientemente no era posible mantenerlos durante mucho tiempo en un encierro privados del aire libre. En estos lugares se les

17. J. M. BLÁZQUEZ, *La caballería en Hispania durante el Bajo Imperio*, en *Hestíasis, Studi di tarda antichità offerti a Salvatore Calderone*, (Studi Tardoantichi, II), Messina 1988, pp. 49-56. Tal vez otros personajes a los que se dirige, Sallustio y Estilicon, entre ellos, o bien vivieron en Hispania, o poseyeron latifundios en ella.

18. *Ibid*., pp. 54-5, citando a Friedländer.

sometía, se les acostumbraba a la sujeción, se les adecuaba, se les organizaba físicamente para, a continuación, ser conducidos a los mercados o entregados, como último destino, a los propietarios que ya podían haber contratado con anterioridad la compra del producto.

Y para concluir, con respecto a los dispositivos de compra/venta, no los conocemos, más hay que pensar que en el mundo en el que se movía la cría de caballos de raza, en el que se manejaban sumas altas, sería expuesto engañar a los clientes con animales dañados. Y debieron darse garantías, con el cambio por otro caballo, si se recibía uno que se probaba ya deficiente en origen. Otro supuesto sería si el caballo se lesionaba durante el transporte, si así sucediera es de suponer que se estipularía en el contrato quien, si vendedor o comprador, corría el riesgo y asumía las consecuencias. Realmente no llegamos a conocer casi nada acerca de estos extremos, excepto alguna que otra pequeña nota, apenas esclarecedora. En cambio con referencia a la adquisición en mercados o ferias locales de una sencilla cabalgadura por un sencillo labrador, si cabría la figura de la trampa, tan vieja como la humanidad, disfrazando por el vendedor alguna que otra lacra de la bestia en venta, como por ejemplo conformación defectuosa en las extremidades.

Nada más, finalizo esta comunicación subrayando que queda abierta a otras investigaciones. Las hipótesis esbozadas están basadas en los textos existentes, en la comparación, en la intuición y poco más, porque por lo que se refiere a los grandes temas acerca de la existencia de criadores de caballos en Hispania y África, de su exportación, de su utilización, de su transporte, los datos, hasta ahora, son imprecisos y en muchos casos indirectos, y apenas permiten hacernos una idea de la realidad, por mucho que se haya escrito.

Paola De Vita

Mozia, Kerkouane e Cartagine: le arule fittili

In questi ultimi anni si è cercato, in più interventi, d'individuare i caratteri portanti del programma d'acculturazione "politica" che la Cartagine d'Africa persegue dal VI secolo a.C. nel Mediterraneo punico a sostegno del proprio progetto "imperiale" [1]. In tale complesso disegno d'aggregazione, di razionalizzazione e di riconversione economica, la migrazione dei cittadini e la cultura materiale che l'accompagna costituiscono elementi strategici di notevole importanza [2].

La sostanziale uniformità dei corredi, che dalla fine del VI secolo a.C. caratterizza le necropoli e i luoghi di culto dei maggiori centri del Mediterraneo, costituisce, al riguardo, un utile elemento di riflessione. Per converso, le specificità regionali e le connessioni fra centri senza puntuali riscontri a Cartagine individuano spesso coinvolgimenti culturali complementari del disegno politico delineato. Le motivazioni alla base di queste anomalie possono essere le più diverse: dal ruolo di nicchia ricoperto da alcune regioni nel diacronico processo politico unitario, all'articolata presenza di gruppi etnici di sostrato e di adstrato che nei differenti centri sono chiamati a svolgere funzioni socialmente e culturalmente rilevanti, tali da incidere nella fornitura di determinati arredi e manufatti. La Sardegna punica offre per quest'ultimo aspetto dati significativi, registrando

* Paola De Vita, Dipartimento di Storia e Metodi per la Conservazione dei Beni Culturali, Università degli Studi di Bologna, Polo scientifico-didattico di Ravenna.

Il presente intervento nasce nell'ambito della ricerca eseguita per lo svolgimento della tesi da me presentata e discussa presso la facoltà dei Beni Culturali dell'Università di Bologna. Un ringraziamento particolare al Prof. Enrico Acquaro per il costante sostegno e i preziosi suggerimenti.

1. Acquaro (2001) e (2003), pp. 129-39.

2. Acquaro, Fariselli (2001); Acquaro (2003), pp. 79-126; Acquaro, Savio (2004).

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1025-1036.

l'acquisizione di manufatti propri dell'aristocrazia paleosarda in contesti funerari e votivi punici o, viceversa, recependo in contesti d'antica tradizione indigena arredi d'acculturazione punica[3].

Nella prospettiva di ricerca ora ricordata giocano un ruolo importante la consapevolezza del peso che può avere l'argomento *ex silentio* e la necessità, mai così viva e determinante, di procedere nell'individuazione dei fenomeni e della loro incidenza per grandi numeri.

Qualora si volesse affidare ad una rapida verifica le considerazioni avanzate, basterebbe rivolgersi ad alcune "categorie" artigianali e all'evoluzione nel tempo delle loro letture a dimensione regionale. Dalle uova di struzzo[4] ai gioielli[5], dagli amuleti[6] alla glittica[7] e alle matrici decorate fittili[8] il ruolo di suggestione culturale e di distribuzione primaria e/o secondaria di Cartagine nelle province è, dal VI secolo a.C., altamente probabile, con delle specificità locali legate a produzioni, per vocazione funzionale e impatto sociale, più aperte alla recezione di forti tradizioni locali, quali la pittura parietale, la ceramica e la coroplastica.

Da questa logica distributiva si distaccano, allo stato attuale della documentazione, i rasoi votivi in bronzo[9] che non possono sinora contare su ritrovamenti in Sicilia: ma qui, come già ricordato, è molto probabile che il dato abbia tutte le caratteristiche d'inaffidabilità proprie dell'argomento *ex silentio*. La Sicilia punica non è del resto nuova a queste flessioni documentative, che possono ben essere esemplificate dai gusci di uovo di struzzo, che solo negli ultimi decenni hanno visto un incremento consistente, tale da potersi confrontare per quantità e tipologie di taglio ai ritrovamenti nord-africani, iberici ed ibicenci[10]. Un incremento, quello palermitano e moziese, che ha superato il numero dei documenti sardi, anch'essi acquisiti con specificità di documentazione solo negli ultimi anni[11].

3. Bernardini, D'Oriano, Spanu (1997).
4. Savio (2004).
5. Acquaro (2000).
6. Acquaro (2006).
7. Acquaro (2003a).
8. Mattazzi (2004).
9. Sulla categoria cfr. da ultimo Acquaro (2006a).
10. Savio (2004), pp. 43-7; Sconzo (2005).
11. Savio (2004), pp. 47-9.



1



2

Figg. 1-2: Due arule in terracotta con bassorilievi raffiguranti due grifoni che attaccano un cavallo abbattuto, retrospiciente (seconda metà del IV sec. a.C.); una (a sinistra) conservata a Palermo, Museo Archeologico Regionale A. Salinas; l'altra (a destra) conservata a Mozia, Museo G. Whitaker.

In questo contesto documentario la presenza di connessioni dirette fra regioni diverse dell'ecumene punico, senza apparente riscontro a Cartagine, costituisce motivo di riflessione. La Sicilia occidentale offre alcuni esempi di tale fenomeno, che non s'indirizza, come già notato verso la sola Malta[12], ma investe anche centri del Nord Africa: è il caso di arule presenti a Mozia, nella Sicilia occidentale[13] e a Kerkouane[14]. Di là dalla tipologia votiva comune alle due aree, è il tema dei grifoni e della sfinge quale appare sulle arule fittili siciliane e nord-africane che rende più puntuale la connessione. Connessione già notata da A. M. Bisi[15] e da S. Moscati[16] che hanno ipotizzato l'importazione degli altarini di Kerkouane dalla Sicilia nord-occidentale, dando ulteriore significato alla presenza nel centro africano di particolari soluzioni idrauliche di tradizione greca, le vasche a sedere[17], che non sembrano essere state adottate a Cartagine,

Le arule dalla Sicilia Occidentale, in particolare da Mozia, e da Kerkouane utili al confronto iconografico seguono in catalogo: le schede delle arule siciliane sono il risultato di una lettura autoptica, mentre quelle degli altarini di Kerkouane possono contare sul solo riscontro bibliografico.

12. Moscati (1976-77); Ciasca (1999).
13. Acquaro, De Vita (2004-05).
14. Fantar (1986), pp. 321-3, tavv. 168-74; e Id. (2003), p. 823.
15. Bisi (1966), pp. 43-4.
16. Moscati (1987), p. 208.
17. Fantar (1985), p. 358.

ISic Palermo, Museo Archeologico Regionale A. Salinas. Inv. 41531 (FIG. 1).
Selinunte (?), acquisto dell'ottobre 1865; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 14; lungh. 22,4; largh. 14,4; spess. pareti 1/2,5.
La stessa matrice è all'origine della decorazione che interessa un lato lungo delle arule nn. IISic-VISic.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 1.

IISic Palermo, Museo Archeologico Regionale A. Salinas. Inv. 1400.
Mozia (?), dono Viviani 1869; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 14,1; lungh. sup. 22,3; lungh. inf. 23,9; largh. 14,9; spess. pareti 1/1,6.
La stessa matrice è all'origine della decorazione che interessa un lato lungo delle arule nn. ISic, IIISic-VISic.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 2.

IIISic Palermo, Museo Archeologico Regionale A. Salinas. Inv. 1192.
Pizzo Cannita, dono; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 13,4; lungh. 23,6; largh. 15,1; spess. pareti 0,8/1.
La stessa matrice è all'origine della decorazione che interessa un lato lungo delle arule nn. ISic-IISic, IVSic-VISic.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 3.

IVSic Palermo, Museo Archeologico Regionale A. Salinas. Inv. 44828.
Provenienza sconosciuta; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 13,6; lungh. sup. 21,8; lungh. inf. 24; largh. 14,6; spess. parete lunga 1.
La stessa matrice è all'origine della decorazione che interessa un lato lungo delle arule nn. ISic-IIISic, VSic-VISic.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 4.

VSic Palermo, Museo Archeologico Regionale A. Salinas. Inv. 1408.
Mozia, scavi; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 13,2; lungh. sup. 19,9; lungh. inf. 20,7; largh. 11,3; spess. pareti 1,5/3,3.
La stessa matrice è all'origine della decorazione che interessa un lato lungo delle arule nn. ISic-IVSic, VISic.
Ritocchi a stecca intervengono sulla zampa levata in alto del grifone di destra e sulle ali d'entrambi.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 5.

VISic Palermo, Museo Archeologico Regionale A. Salinas. Inv. 44829.
Pizzo Cannita; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 13; lungh. sup. 20,9; lungh. inf. 22,8; largh. 11,5; spess. parete lunga 1,3.
La stessa matrice è all'origine della decorazione che interessa un lato lungo delle arule nn. ISic-VSic.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 6.



Fig. 3: Arula con bassorilievo raffigurante due grifoni che attaccano un cavallo retrospiciente (seconda metà del IV sec. a.C.), proveniente da Mozia e conservata al Museo G. Whitaker.

VIISic Mozia, Museo G. Whitaker. Inv. 513 (FIG. 2).
Mozia, «terre di Motya», scavi Whitaker; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 11,6; lungh. sup. 20,5; lungh. inf. 21,5; largh. 11,6; spess. pareti 1,6/2.
La stessa matrice è all'origine della decorazione del lato lungo delle arule nn. VIIISic-IXSic.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 7.

VIIISic Mozia, Museo G. Whitaker. Inv. 514.
Mozia, «terre di Motya», scavi Whitaker; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 11,2; lungh. sup. e inf. 20,5; largh. 11,4; spess. pareti 2,3/3.
La stessa matrice è all'origine della decorazione del lato lungo delle arule nn. VIISic, IXSic.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 8.

IXSic Palermo, Museo Archeologico Regionale A. Salinas. Inv. 43643.
Marineo; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 11,8; lungh. sup. 21; lungh. inf. 21,5; largh. 12,4; spess. pareti 0,8/2,1.
La stessa matrice è all'origine della decorazione del lato lungo delle arule nn. VIISic-VIIISic.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 9.

XSic Mozia, Museo G. Whitaker. Inv. 515 (FIG. 3).
Mozia, «terre di Motya», scavi Whitaker; seconda metà del IV secolo a.C.
Argilla, alt. 12; lungh. sup. 22,3; lungh. inf. 23; largh. 13,2; spess. pareti 0,9/2.
Acquaro, De Vita (2004-05): n. 10.



4



5

Figg. 4-5: Arula (a sinistra) e blocco in calcarenite (a destra) con bassorilievi raffiguranti una sfinge a destra (V sec. a.C.), provenienti da Mozia e conservati al Museo G. Whitaker.

XISic Mozia, Museo G. Whitaker. Inv. 6020 (FIG. 4).
Mozia, «terre di Motya», scavi Whitaker; prima metà del V secolo a.C.
Argilla, alt. 15,7; lungh. sup. 18,2; lungh. inf. 19; largh. 12,5; spess. pareti 2,4/3,2.
Bondì (1985), pp. 26-7, fig. 11; van der Maijden (1993), pp. 284-5, cat. n. FA 20.

XIISic Mozia, Museo G. Whitaker. Inv. 415.
Mozia, «terre di Motya», scavi Whitaker; V secolo a.C.
Calcarenite, alt. 21,5; lungh. 15,3; largh. 13,4.
Titone (1964), p. 139, fig. 46; Moscati (1995), p. 73.

XIIISic Mozia, Museo G. Whitaker. Inv. 494.
Mozia, dall'area del «Cappiddazzu»; V secolo a.C.
Calcarenite, alt. 21, 4; lungh. 14,5; largh. 14,4.
Whitaker (1921), pp. 277-8, fig. 57; Moscati (1995), p. 73; Acquaro, Ferrari (2004), p. 96, n. 134.

XIVSic Mozia, Museo G. Whitaker. Inv. 497 (FIG. 5).
Mozia, «tra le rovine vicino alla porta a sud»: V secolo a.C.
Calcarenite, alt. 17,2; lungh. sup. 20; lungh. inf. 19,5; largh. 16,5.
Whitaker (1921), pp. 276-8, fig. 56; Titone (1964), p. 139, fig. 46; Moscati (1980), p. 126; Moscati (1987), p. 80, fig. 33; Aa.Vv. (1988): p. 647; Moscati (1995), p. 73.

IKer. Kerkouane. Abitato (FIG. 6).
Argilla, alt. 15; lungh. 25; largh. 15.
Fantar (1986), pp. 321-2, 371, tav. CLXI.



Fig. 6: Arula in terracotta, con bassorilievo raffigurante due grifoni che abbattono un cavallo (V-IV sec. a.C.), proveniente da Kerkouane e conservata a Tunisi, Musée du Bardo.

IIKer. Kerkouane. Abitato.
Argilla, alt. 15; lungh. 12; largh. 18. Con inclusi micacei. Colore rosso, rivestimento bianco.
Si conserva la metà longitudinale destra dell'arula, che per tipologia è simile alla n. IKer: la stessa matrice dell'arula n. IKer è all'origine della decorazione a bassorilievo su una parete lunga, di cui si conservano il grifone e parte del cavallo.
Fantar (1986), pp. 322, 372, tav. CLXII.

IIIKer. Kerkouane. Abitato (FIG. 7).
Argilla, alt. 21; lungh. 19; largh. 14.
Fantar (1986), pp. 322, 372, tav. CLXIII.

IVKer. Kerkouane. Abitato (FIG. 8).
Argilla, alt. 19,5; lungh. 16; largh. 10.
Fantar (1986), pp. 322, 372, tav. CLXIV.

Le arule nord-africane con scene di zoomachia mostrano nella resa dei grifoni soluzioni diverse rispetto a quelle nord-siciliane. A Kerkouane i grifoni, che decorano arule analoghe per dimensioni a quelle siciliane, non riportano sul collo la cresta e hanno lunga coda che passa tra le zampe posteriori e termina al suolo con un evidente ispessimento. In Sicilia i grifoni mostrano una cresta sul



Fig. 7: Arula in terracotta con una sfinge a destra (II sec. a.C.) proveniente da Kerkouane.



Fig. 8: Arula in terracotta con *shu*/atlante (V sec. a.C.) proveniente da Kerkouane.

collo, diversamente resa (a tratti distanziati o dentellata o irta). L'animale che subisce l'attacco dei grifi sia in Sicilia sia a Kerkouane è un cavallo e non un cervide, come letto da alcuni autori: ha testa alta in linea con il corpo sugli altarini nord-africani, è costantemente retrospiciente in Sicilia. Dai confronti proposti rispetto al tema della zoomachia con grifi e cavallo emerge, dunque, una consonanza tematica, ma non un'identicità di soluzioni: le matrici di riferimento sono diverse e quindi non è possibile andare oltre la registrazione nella città berbera punicizzata di una linea di trasmissione culturale di portati che muovono dalla Sicilia sotto controllo cartaginese. L'ambientazione storica che sottende a tale fenomeno ben si collocherebbe in anni di poco successivi al trattato siracusano-punico del 374 a.C., trattato che segna il passaggio sotto controllo cartaginese di Selinunte con la sua *chora* e della *chora* d'Agrigento[18].

Analogo raffronto fra documenti dei due centri può tenersi per il motivo della sfinge[19]. L'arula di Kerkouane si presta in realtà a poche considerazioni, visto il cattivo stato di conservazione. Pur tut-

18. Anello (2005).

19. Sulla trasmissione del tema della sfinge nella cultura fenicia, cfr. fra gli altri Scandone Matthiae (1995), Cherif (1988).

tavia, insieme all'altra arula "a dado" con l'immagine di Shu/Atlante, n. IVKer, sono evidenti la pesantezza del rilievo e la massiccia resa della figura nordafricana, che è ben lontana dalle realizzazioni su un'arula fittile e su alcuni blocchi in pietra, letti anch'essi come altarini, di Mozia. La lettura di Shu data al personaggio dell'arula n. IVKer, in alternativa a quella di Atlante proposta dall'editore, sembra più in linea con l'ambientazione punica del centro. La divinità egizia presta, infatti, la sua figura a più amuleti rinvenuti in contesti punici, a cominciare da Cartagine[20]: l'arula africana registrerebbe la ripresa di una delle due varianti della divinità, attestata con una certa frequenza in Sardegna, quella «statuaria»[21], a fronte di quella più rara a placchetta, con incisione di profilo[22].

Il complesso delle considerazioni fatte contribuisce a definire un aspetto che andrà verificato di volta in volta e con documentazione certamente più consistente: centri con forti radici nel proprio contesto territoriale, come lo sono con aspetti diversi la siciliana Mozia e la libica Kerkouane, pur raggiunti dalla normalizzazione cartaginese, conservano una qualche autonomia nella fitta rete di rapporti binari, che sembrano emergere in «pratiques cultuelles au sein de la famille»[23], meno cariche di significati politici e più aperte alla recezione di suggestioni dirette. La mobilità e l'incidenza di tali gruppi familiari all'interno del tessuto del progetto politico di Cartagine costituiscono, a nostro parere, motivo di nuovo interesse per gli studi. Una sollecitazione a proporre problematiche di questo genere viene da tempo dalla glittica, dove tuttavia il ruolo del sigillo, come provano i rinvenimenti di Cartagine[24] doveva avere un qualche accreditamento pubblico.

Bibliografia

AA.VV. (1988), *I Fenici*, Milano.

ACQUARO E. (1977), *Amuleti egiziani ed egittizzanti del Museo Nazionale di Cagliari*, (Collezione di Studi Fenici, 10), Roma.

ACQUARO E. (1982), *La collezione punica del Museo Nazionale «Giovanni Antonio Sanna» di Sassari – Gli amuleti*, (RStudFen, Suppl. 10), Roma.

20. VERCOUTTER (1945), p. 267.
21. ACQUARO (1977), nn. 550-569, e ID. (1982), nn. 93-97.
22. ACQUARO (1977), nn. 548-549, e ID. (1982), nn. 89-92.
23. FANTAR (2003), p. 823.
24. BERGES (1997).

Acquaro E. (2000), *I gioielli punici in Sardegna*, in *Gli ornamenti preziosi dei Sardi*, ed. M. Atzori, Sassari, pp. 71-89.

Acquaro E. (2001), *Carthage et ses provinces: administration et organisation sociale*, in *Os Púnicos no extremo ocidente*, *Actas do Colóquio Internacional realizado na Universidade Aberta* (Lisboa, *27 e 28 de Outubro de 2000*), ed. A. A. Tavares, Lisboa, 47-56.

Acquaro E. (2003), *I Fenici fra Oriente e Occidente*, Milano.

Acquaro E. (2003a), *Note di glittica punica: Cartagine, Tharros e Ibiza*, in E. Acquaro, P. Callieri (a cura di), *Transmarinae imagines. Studi sulla trasmissione di iconografie tra Mediterraneo ed Asia in età classica ed ellenistica*, (Studi e ricerche sui beni culturali, 5), Sarzana, pp. 1-23.

Acquaro E. (2006), *Aegyptiaca*, in E. Acquaro, C. Del Vais, A. C. Fariselli (a cura di), *Beni culturali e antichità puniche: la necropoli meridionale di Tharros*, (Tharrhica, 1), Roma, pp. 236-42.

Acquaro E. (2006a), *Incidere rasoi, a Cartagine*, «Gerion», 24, pp. 27-33.

Acquaro E., De Vita P. (2004-05), *Note iconografiche: su alcune arule di Mozia*, «Byrsa», III-IV, pp. 93-123.

Acquaro E., Fariselli A. C. (2001), *Libî, mercenari e l'emigrazione dei cittadini. Nota a seguire*, in *Architettura e artigianato nel Mediterraneo dalla Preistoria all'Alto Medioevo*, *Atti della Tavola Rotonda Internazionale in memoria di Giovanni Tore*, (*Cagliari, 17-19 dicembre 1999*), a cura della Associazione Culturale "Filippo Nissardi", Oristano, pp. 263-8.

Acquaro E., Ferrari D. (edd.) (2004), *I Fenici: l'Oriente in Occidente*, Milano.

Acquaro E., Savio G. (edd.) (2004), *Studi iconografici nel Mediterraneo antico: iconologia ed aspetti matrici*, (Studi e ricerche sui beni culturali, 6), Sarzana.

Anello P. (2005), *Cittadini e barbari in Sicilia*, in *Il cittadino, lo straniero, il barbaro, fra integrazione ed emarginazione nell'antichità*, *Atti del I Incontro Internazionale di Storia Antica*, (*Genova, 22-24 maggio 2003*), (Serta antiqua et mediaevalia, VII), edd. M. G. Angeli Bertinelli, A. Donati, Roma, pp. 143-76.

Berges D. (1997), *Die Tonsiegel aus dem karthagischen Tempelarchiv*, in D. Berges, W. Ehrhardt, A. Laidlaw, F. Rakob (Hrsgg.), *Die deutschen Ausgrabungen in Karthag*, «Karthago», II, pp. 10-214.

Bernardini P., D'Oriano R., Spanu P.G. (edd.) (1997), *Phoinikes b Shrdn. I Fenici in Sardegna. Nuove acquisizioni. Oristano, Antiquarium Arborense, luglio-dicembre 1997*, Oristano.

Bisi A. M. (1966), *Motivi sicelioti nell'arte punica di età ellenistica*, «ArchClass», 18, pp. 41-53.

Bondì S. F. (1985), *La Sicilia fenicio punica: il quadro storico e la documentazione archeologica*, «Bollettino d'Archeologia», 31-32, pp. 13-32.

Cherif Z. (1988), *L'image du sphinx sur les monuments carthaginois*, «Reppal» 4, pp. 171-203.

Ciasca A. (1999), *Sicilia e Malta. Note su repertori ceramici a confronto*, in

La cerámica fenicia en Occidente: centros de producción y áreas de commercio, Actas del I Seminario Internacional sobre Temas Fenicios. Guardamar del Segua, (21-24 de noviembre de 1997), ed. A. González Prats, Alicante, pp. 69-87.

Fantar M. H. (1985), *Kerkouane. Cité punique du Cap Bon*, II, Tunis.

Fantar M. H. (1986), *Kerkouane. Cité punique du Cap Bon*, III, Tunis.

Fantar M. H. (2003), *Espaces cultuels à Kerkouane*, «Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres», II, pp. 817-24.

Kekulé R. (1884), *Die Terracotten von Sicilien*, 2, Berlin.

Mattazzi P. (2004), *Le matrici decorate puniche in terracotta di Mozia*, in Acquaro, Savio (edd.) 2004, pp. 91-123.

Moscati S. (1976-77), *Sicilia e Malta nell'età fenicio-punica*, «Kokalos» 22-23, pp. 147-61.

Moscati S. (1980), *Il mondo punico*, Torino.

Moscati S. (1987), *L'arte della Sicilia punica*, Milano.

Moscati S. (1995), *Italia punica*, Milano.

Savio G. (2004), *Le uova di struzzo dipinte nella cultura punica*, (Publicaciones del Gabinete de Antigüedades de la Real Academia de la Historia – Bibliotheca Archaeologica Hispana, 22), Madrid.

Scandone Matthiae G. (1995), *La sfinge dall'Egitto alla Fenicia. Passaggio e modificazioni di un'iconografia*, in *I Fenici: ieri oggi domani. Ricerche, scoperte, progetti, (Roma, 3-5 marzo 1994)*, Roma, pp. 525-36.

Sconzo P. (2005), *Uova di struzzo dipinte da Mozia*, in *Atti del V Congresso internazionale di studi fenici e punici, (Marsala-Palermo, 2-8 ottobre 2000)*, a cura di A. Spanò Giammellaro, Palermo, pp. 603-14.

Titone E. (1964), *Civiltà di Motya*, Trapani.

van der Maijden H. (1993), *Terrakotta-arulae aus Sizilien und Unteritalien*, Amsterdam.

Vercoutter J. (1945), *Les objets égyptiens et égyptisants du mobilier funéraire carthaginois* (Bibliothèque archéologique et historique, XL), Paris.

Whitaker J. I. S. (1921), *Motya. A Phoenician colony in Sicily*, London.

Francesca Arianna Ossorio

Immagini dall'Africa: ricerche iconografiche sulla sigillata africana

La terra sigillata africana, classe di ben nota importanza in termini cronologici e come indicatore economico[1], consta di vasellame prevalentemente liscio: su 176 forme classificate da John Hayes[2], circa la metà non reca alcuna decorazione. Tra quelle decorate, gli esemplari con decorazione figurata sono poco più di un quarto del totale.

Queste considerazioni, unite al fatto che sono ormai ben avviati gli studi sulle officine[3], offrono interessanti prospettive per la comprensione di vari aspetti produttivi, tra cui l'attribuzione a determinati *ateliers* di repertori decorativi specifici. Ciò, per esempio, è possibile per alcune botteghe di Sidi Marzouk Tounsi, dove venivano realizzati molti pezzi decorati di produzione C[4].

La decorazione figurata compare, per lo più, su pezzi realizzati a matrice (come i grandi piatti rettangolari Hayes 56, la cui forma

* Francesca Arianna Ossorio, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Milano.

1. Il successo di tale merce è così grande in tutto l'Impero che si può parlare di vera e propria «egemonia africana», cfr. C. Panella, *Merci e scambi nel Mediterraneo tardoantico*, in *Storia di Roma*, 3, *L'età tardoantica*, 2, *I luoghi e le culture*, Torino 1993, p. 624 ss.

2. Cfr. J. W. Hayes, *Late Roman Pottery. A catalogue of Roman Fine Wares*, London 1972.

3. Cfr. M. Mackensen, G. Schneider, *Production centres of African Red Slip Ware (3rd-7th century) in Northern and Central Tunisia: Archaeological provenance and reference groups based on chemical analysis*, «JRA», 15, 2002, pp. 121-58.

4. Cfr. per es., D. P. S. Peacock, F. Bejaoui, N. Ben Lazreg, *Roman pottery production in Central Tunisia*, «JRA», 3, 1990, pp. 59-84, pp. 66-74. Qui è stata collocata anche la produzione di El Aouja, a partire al più tardi dalla metà del III secolo, cfr. M. Mackensen, *Productions of 3rd century Sigillata A/C (C 1-2) or «El Aouja» Ware and its transition to Sigillata C3 with Appliqué decoration in Central Tunisia*, «RCRF», 38, 2003, pp. 279-86, in part. pp. 284-5.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1037-1048.

è derivata da esemplari metallici, e che hanno caratteristiche tecniche riconducibili alla produzione C_4; sono datati fra la seconda metà del IV e la prima metà del V secolo[5]), e su forme create al tornio e successivamente decorate con *appliques* (per esempio, sulle scodelle Hayes 53A, i cui motivi decorativi sono spesso simili a quelli delle Hayes 56, prodotte tra la metà del IV e la prima metà del V secolo[6]).

Le raffigurazioni ci testimoniano la ricchezza dell'*imagerie* africana e uno dei modi in cui si esprime l'arte della provincia d'Africa, giacché sono ampi i confronti iconografici fra la ceramica e le altre forme artistiche locali, primi tra tutti i mosaici.

Vi sono scene di vita quotidiana, come nel caso dell'*applique* di vasaio seduto al tornio su una bottiglia Hayes 171[7], immagini di animali e di *ludi*, siano esse figure di aurighi vincitori[8] o cacce nell'anfiteatro; gli aurighi sono rappresentati con il medesimo schema iconografico, che prevede visione frontale della quadriga e disposizione chiastica dei cavalli, tanto sul fondo del vasellame, quanto nei mosaici, come per esempio in quello di Dougga[9]. Le scene di caccia nell'anfiteatro, come quella che decora il fondo di un piatto Hayes 56 trovato al Cairo (FIG. 1)[10], sono talora scandite in pannelli rettangolari, che nella forma richiamano i dittici in avorio; la stretta analogia tra questo tipo di decorazione e i dittici è ancora più evidente nel confronto tra una matrice per un piatto Hayes 56 (FIG. 2)[11], recuperata ad El Djem (ma proveniente forse da Haf-

5. Cfr. HAYES, *Late Roman Pottery*, cit., pp. 83-91; per il luogo di produzione, cfr. MACKENSEN, SCHNEIDER, *Production centres of African Red Slip Ware*, cit., pp. 131-2.

6. Cfr. J. W. SALOMONSON, *Spätrömische rote Tonware mit Reliefverzierung aus nordafrikanischen Werkstätten*, in «BABesch», 44, 1969, pp. 4-98, e HAYES, *Late Roman Pottery*, cit., pp. 78-82.

7. Cfr. M. MACKENSEN, *Die spätantiken Sigillata und Lampentöpfereien von El Mahrine (Nordtunesien). Studien zur nordafrikanischen Feinkeramik des 4. bis 7. Jahrhunderts*, München 1993, fig. 12, p. 65.

8. Su scodelle Hayes 53A, cfr. per es. C. PARISI PRESICCE, *Scodella decorata con scena di auriga vincitore*, in *387 d.C. Ambrogio e Agostino: le sorgenti d'Europa*, *Catalogo della mostra (Milano, novembre 2003 - gennaio 2004)*, Milano 2003, n. 75, p. 367, o su piatti Hayes 56, cfr. per es. J. W. SALOMONSON, *Late Roman Earthenware with relief decoration found in Northern Africa and Egypt*, «OMRL», XLIII, 1962, pp. 53-95, tav. XVII.1.

9. Cfr. F. BARATTE, *La coupe a l'aurige vainquer (sigillé claire) du Musée du Louvre*, «BSNAF», 1971, pp. 178-93, tav. XXIII.4.

10. Cfr. SALOMONSON, *Late Roman Earthenware*, cit., tav. XIII.1.

11. Cfr. R. GUERY, L. SLIM, *Trois matrices de plats rectangulaires à décor moulé du Bas-Empire*, «AntAfr», 34, 1998, pp. 199-212, fig. 5, p. 203.



Fig. 1: Piatto Hayes 56 con scena di caccia nell'anfiteatro, da Il Cairo.



Fig. 2: Matrice di piatto Hayes 56 con scena di caccia nell'anfiteatro, da Haffouz (?).



Fig. 3: Dittico in avorio conservato al Museo del Louvre.

fouz, un sito produttivo non lontano da Sidi Marzouk Tounsi), e un dittico eburneo conservato al Museo del Louvre, di incerta origine, ma datato agli inizi del V secolo (FIG. 3)[12]. Si può notare che i due manufatti presentano un'impostazione dell'immagine molto simile, con la rappresentazione di alti dignitari in tribuna e di scontri con belve feroci sul campo; la somiglianza è tale da far ipotizzare che talvolta i proprietari di dittici potessero fare realizzare delle copie in argilla di questi preziosi oggetti, dai quali si ricavavano i punzoni successivamente impiegati per la creazione di matrici[13]. È interessante osservare che lo stesso schema presente in tali pezzi si ritrova nel famoso mosaico con i tori dormienti da El Djem[14].

12. Cfr. SALOMONSON, *Late Roman Earthenware*, cit., tav. XV.2.
13. Cfr. GUERY, SLIM, *Trois matrices de plats rectangulaires*, cit., p. 209.
14. Cfr. C. VISMARA, *La giornata di spettacoli*, in *Sangue e arena*, *Catalogo della*

Molte decorazioni della sigillata africana si riferiscono all'ambito religioso: troviamo sia immagini degli dei greco-romani, anche figure minori, come per esempio Oceano[15], anch'esso ampiamente attestato nei mosaici di tante *domus*[16], sia divinità egizie ed orientali[17], nonché numerose immagini di episodi cristiani[18]. Anche queste testimonianze iconografiche si inseriscono appieno nella temperie religiosa, culturale e filosofica dell'Africa della tarda antichità.

Importantissime sono poi le scene del mito, con alcuni eroi particolarmente amati e rappresentati: tra tutti, gran rilievo riveste la figura di Ercole. Vi sono, infatti, sia scodelle decorate ognuna con una fatica, verosimilmente pezzi di servizi da dodici[19], ma anche scodelle con miti piuttosto rari, come nel caso di una Hayes 53A trovata in una tomba di Alba (Cuneo), che reca sul fondo una complessa *applique* con la contesa sorta fra Ercole e Marte per via dell'uccisione di Cicno, figlio del dio (FIG. 4)[20].

Un altro eroe spesso raffigurato dai ceramisti africani, e ampiamente rivalutato in età tardoantica[21], è Achille, che possiamo vede-

mostra (Roma, giugno 2001 - gennaio 2002), a cura di A. LA REGINA, Roma 2001, pp. 199-221, fig. 1, p. 201.

15. Cfr. per es. G. SENA CHIESA, *Le arti suntuarie*, in *Costantino il grande. La civiltà antica al bivio tra Occidente e Oriente*, *Catalogo della mostra (Rimini, marzo-settembre 2005)*, a cura di A. DONATI e G. GENTILI, Milano 2005, pp. 188-201, fig. 12, p. 199.

16. Cfr. per es. il mosaico del bacino di una *domus* di *Hadrumetum* (Sousse) con testa di Oceano fra alghe e pesci. F. BEJAOUI *et al.*, *I mosaici romani di Tunisia*, a cura di M. H. Fantar, F. Ghedini, Milano 1995, p. 69.

17. Molto spesso sul fondo di scodelle Hayes 53A, cfr. per es. F. NAUMANN-STECKNER, *Coppa con la barca di Iside*, in *387 d.C. Ambrogio e Agostino*, cit., n. 73, p. 366, e C. PARISI PRESICCE, *Scodella decorata con doppia rappresentazione di Mitra*, in *387 d.C. Ambrogio e Agostino*, cit., n. 78, p. 368.

18. Cfr. per es. il frammento di orlo a tesa di Hayes 55 trovato ad Aquileia, L. BERTACCHI, *Frammento di piatto in terra sigillata chiara*, in *Milano Capitale dell'impero romano, 286-402 d.C., Catalogo della mostra (Milano 1990)*, Milano 1990, n. 3f.5a, p. 221.

19. Cfr. S. TORTORELLA, *Il repertorio iconografico della ceramica africana decorata a rilievo del IV-V secolo d.C.*, «MEFRA», 117-1, 2005, pp. 173-98.

20. Cfr. F. FILIPPI, *Una coppa di sigillata africana figurata con il mito di Eracle e Kyknos da una tomba tardoromana di Alba Pompeia*, «Quaderni di Archeologia del Piemonte», 13, 1995, pp. 59-72, tav. 12. Esiste almeno un altro esemplare integro con tale episodio, conservato al museo di Colonia (J. W. SALOMONSON, in *Römische Kleinkunst: Sammlung Karl Löffler, Wissenschaftliche Kataloge des Römisch-Germanischen Museums Köln*, hrsg. von P. LA BAUME, J. W. SALOMONSON, III, Köln 1976, pp. 120-87, tav. 59.4).

21. Cfr. F. GHEDINI, *Achille "eroe ambiguo" nella produzione musiva tardo antica*, «AntTard», 5, 1997, pp. 239-64.



Fig. 4: Scodella Hayes 53A con la contesa tra Ercole e Marte, da Alba.

re, per esempio, sul fondo di un grande piatto Hayes 56 (FIG. 5)[22]: il Pelide è seduto in trono, affiancato da Briseide pensosa (con riferimento a Omero, *Iliade*, XXIV, 473-474)[23] e da un giovane identificato con Automedonte, e volge lo sguardo verso l'anziano Priamo, il quale avanza supplice per chiedere la restituzione del corpo del figlio[24]. Assai interessante è la decorazione dell'orlo, che presenta vari episodi della vita dell'eroe, dalla nascita fino almeno al soggiorno a Sciro, con ampio spazio riservato all'educazione presso Chirone[25]. Attorno alla scena principale c'è un fregio di medaglioni, in cui

22. Il disegno ricostruttivo (FIG. 5) è stato realizzato tramite il rilievo di frammenti conservati a Berlino, a Hildesheim e ad Atene; cfr. SALOMONSON, *Late Roman Earthenware*, cit., fig. 6, p. 77.

23. C'è chi preferisce vedervi Polissena, in base a testimonianze letterarie diverse (tra gli altri, Filostrato e Servio), cfr. GHEDINI, *Achille "eroe ambiguo"*, cit., p. 255.

24. Gli episodi di Achille a Troia nel tardoantico sono rari, cfr. ivi, pp. 251-3.

25. Sui vari esemplari noti di Hayes 56 con orlo decorato da episodi della vita di Achille vi sono, nella resa delle immagini, dettagli differenti, e ciò ha fatto ipotizzare che siano state usate matrici diverse forse riprese l'una dall'altra, cfr. R. GUERY, *Noveaux fragments de plats rectangulaires de terre cuite*, «BABesch», 47, 1972, pp. 114-24.

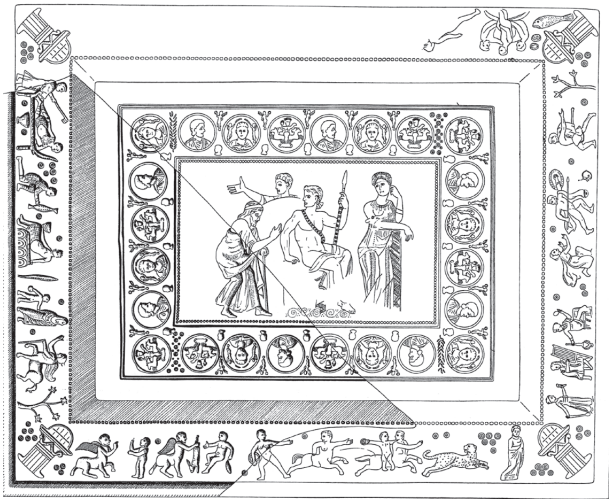


Fig. 5: Disegno ricostruttivo del piatto Hayes 56 con Achille e Priamo (cfr. nota 22).

compaiono una quadriga, un busto di profilo ed uno frontale, sotto ad un arco formato da rami di palma retti da Vittorie su globo; la forma dei medaglioni rimanda alle monete ed ai contorniati[26], non per derivazione diretta, bensì con il tramite di placchette decorative di astucci in metallo[27]; l'insieme dei motivi rimanda all'arte trionfale, con riferimento alla gloria eroica di Achille e dell'imperatore (evocato nei busti). Per vari aspetti, dunque, sia morfologici che iconografici, questo piatto dipende da modelli toreutici. In effetti, ci sono interessanti confronti, pur non africani[28], con alcuni piatti in argento: quello ottagonale del tesoro di Kaiseraugst, del IV secolo, decorato sul fondo e sull'orlo con episodi della vita di Achille[29], e quello conservato ad Avignone, di fine IV-inizio V secolo[30], che presenta al-

26. Cfr. A. J. B. WACE, *Late roman pottery and plate*, «Bulletin de la Societé Royale d'archeologie, Alexandrie», XXXVII, 1948, pp. 47-57, in part. pp. 50-1.

27. Cfr. SALOMONSON, *Late Roman Earthenware*, cit., pp. 83-4.

28. Le testimonianze sull'uso e la produzione di vasellame in argento in Africa non sono molto abbondanti, ma i pezzi ritrovati sono tipici esempi di toreutica tardoantica, cfr. F. BARATTE, *La vaisselle d'argent dans l'Afrique romaine et byzantine*, «AntTard», 5, 1997, pp. 111-32.

29. Cfr. SALOMONSON, *Late Roman Earthenware*, cit., tav. XXVIII.5.

30. Cfr. *Tresors d'orfèvrerie gallo-romains*, *Catalogue (Paris, février-avril 1989)*, éd. par F. BARATTE, K. PAINTER, Paris 1989, fig. a p. 269.



Fig. 6: Piatto Hayes 56 con *toilette* di Pegaso, da Il Cairo.

cune analogie con l'esemplare in sigillata, soprattutto nella figura di Briseide e in quella del personaggio con cui parla Achille.

Molto interessante è anche una serie di piatti Hayes 56 decorati con la *toilette* di Pegaso eseguita dalle ninfe (FIG. 6)[31]. L'esemplare conservato al Cairo presenta il cavallo alato, cinto da una corona di fiori, accudito da tre ninfe: la scena sembra voler suggerire la docilità dell'animale, ormai addomesticato, di cui si prendono cura le ninfe *Pegasides* nate da un colpo del suo zoccolo, subito dopo la fonte dell'Ippocrene. Oltre alle fanciulle, ai piedi del cavallo, c'è in piccolo amorino che reca un ramo di palma ed una corona.

Sul piatto trovato a Djemila (FIG. 7)[32], con la stessa scena di *toilette*, nella parte alta ci sono dei tralci di vite che fuoriescono da due *kantharoi*: questa aggiunta può essere legata alla presenza del ramo di palma e della corona portati dall'amorino, il tutto inteso come simbolo di vittoria e d'immortalità. Infatti, in età imperiale, si diffonde la credenza che Pegaso, già accolto tra gli dei, conduca verso le sfere celesti le anime meritevoli, anche nel senso di un'ele-

31. Cfr. SALOMONSON, *Late Roman Earthenware*, cit., tav. XXIII.1.

32. Y. ALLAIS, *Plat de Djemila à decor mythologique*, «Libyca», VII, 1959, pp. 43-58, fig. 1, p. 44.



Fig. 7: Piatto Hayes 56 con *toilette* di Pegaso, da Djemila.

vazione favorita dalla speculazione filosofica[33]; rappresentato da solo, spesso simboleggia il trionfo della vita sulla morte[34]: per tale aspetto può essere, quindi, più chiaro il legame con oggetti pertinenti alla sfera dionisiaca, che rimandano alla protezione dell'iniziato e alla promessa di una vita serena nell'Aldilà (sappiamo, peraltro, che in Africa il culto di Dioniso è ben attestato). Il cavallo alato e i *kantharoi* con tralci di vite sono anche simboli cristiani[35],

33. L'interpretazione filosofica della figura di Pegaso è sostenuta da M.-H. Quet (M.-H. Quet, *De l'iconographie a l'iconologie: approce méthodologique. La symbolique du décor des pavements de la «Maison des Nymphes» de Nabeul*, «RA», 71, 1984, pp. 79-104) e da F. Ghedini (F. Ghedini, *Nuove testimonianze pittoriche da Sabratha*, in G. Caputo, F. Ghedini, *Il tempio di Ercole a Sabratha*, [Monografie di Archeologia Libyca, 19], Roma 1984, pp. 155-200).

34. Allais, *Plat de Djemila*, cit., p. 56.

35. In Tunisia si sono trovate, per esempio, piastrelle fittili con la *toilette* di Pegaso impiegate come rivestimento parietale di edifici cristiani, cfr. G. Guidi, *La Villa del Nilo*, «Africa Italiana», v, 1933, pp. 1-56, fig.12, p. 21.

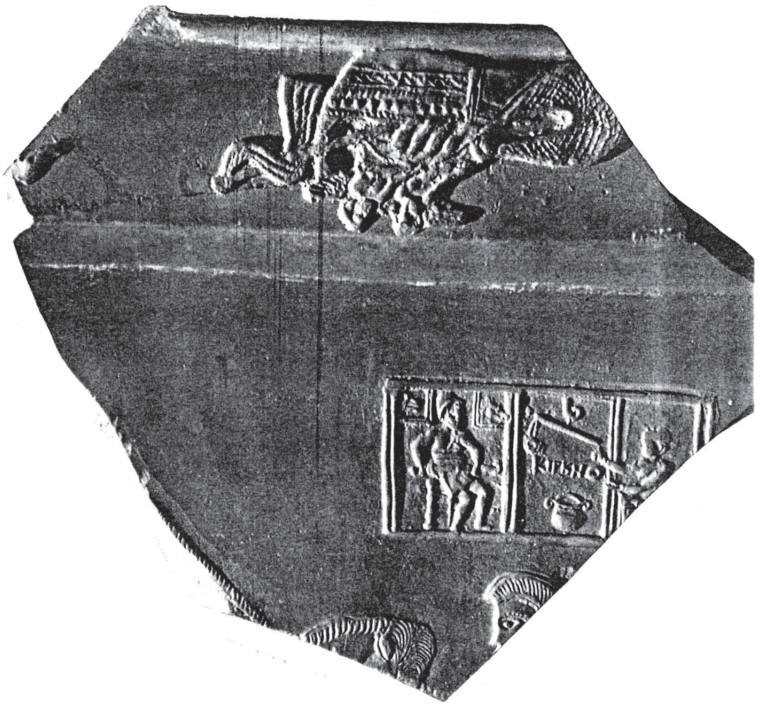


Fig. 8: Frammento di piatto Hayes 56 con *toilette* di Pegaso e immagine di Circe e Odisseo, da Djemila.

pertanto possiamo attribuire al piatto di Djemila un'interpretazione sia in chiave pagana che cristiana. L'orlo di questo pezzo è decorato con il motivo a medaglioni già visto sul piatto con Achille: può essere un riferimento al trionfo e alla gloria, forse in questo caso dell'anima; non bisogna, poi, dimenticare che Pegaso è anche legato alla gloria poetica, avendo fatto scaturire la fonte alla quale attingono i poeti con il tramite delle ninfe, assimilate spesso alle Muse[36]. Ecco, dunque, la possibilità di vedere il cavallo alato come simbolo di elevazione ed eroizzazione dell'anima attraverso la cultura[37].

In un frammento di Djemila (FIG. 8)[38], in cui restano solo po-

36. Cfr. M. CADARIO, *La "toilette di Pegaso" nella "Croce di Desiderio" a Brescia*, «Acme», LII-2, 1999, pp. 201-218, in partic. p. 208.

37. Ivi, p. 211.

38. ALLAIS, *Plat de Djemila*, cit., fig. 5, p. 49.

chi elementi della *toilette*, c'è un'associazione di miti molto lontani tra loro. Infatti, accanto al motivo principale, c'è un'immagine rettangolare divisa in tre campi, in cui compare a destra la maga Circe (come sappiamo dall'iscrizione in greco al centro), inginocchiata presso una bilancia, che è sospesa su un calderone, mentre a sinistra c'è un uomo armato, evidentemente Odisseo, che sfodera la spada per minacciare la dea; alle sue spalle, affacciati a due piccole finestre, ci sono un cavallo ed un lupo, i compagni dell'eroe trasformati in animali[39].

Questo episodio di per sé potrebbe avere una valenza erotica, pensando all'*Odissea* (X, 325-335), in cui leggiamo che Circe, non riuscendo a trasformare Odisseo e spaventata dai suoi gesti minacciosi, gli propone di giacere con lei, e alle *Metamorfosi* di Ovidio (XIV, 243-319), in cui la maga è un'amante capace di passioni travolgenti.

Ma l'associazione con la *toilette*, che, come si è detto, è una scena con valenze piuttosto spirituali, e che, verosimilmente, non è qui scelta a caso, deve far pensare ad altro.

Si può immaginare che Pegaso e Circe possano avere funzioni analoghe: sono due creature divine, ai margini della comunità umana, che sono state o devono essere in qualche modo "addomesticate"; così, vediamo il cavallo alato che riceve mansueto le cure delle ninfe, e vediamo l'infida maga resa docile e supplice dalla minaccia dell'eroe. Inoltre, Pegaso, come già visto, è ritenuto un mezzo per ascendere alla *sapientia* o arrivare alla beatitudine dell'Aldilà, e Circe è colei che indica ad Odisseo il modo per andare nell'Aldilà ad interrogare Tiresia (*Od.*, X, 490-492), circostanza che gli permette di acquisire la conoscenza del suo destino; Circe, peraltro, dai neopitagorici e neoplatonici è ritenuta figura allegorica della metempsicosi, con un parallelo tra la trasformazione degli uomini in animali e il ciclo di reincarnazioni dell'anima[40].

39. Un esemplare con la stessa associazione è al Museo di Sousse, cfr. A. REBOURG, *Museo di Sousse*, Tunisi 1995, p. 28; si conoscono altri frammenti dell'*applique* con Circe ed Odisseo, cfr. per es. P. M. PRÖTTEL, *Mediterrane Feinkeramikimporte des 2. bis 7. Jahrhunderts im oberen Adriaraum und in Slowenien*, Köln 1996, tav. 87, 1a e 1b.

40. Così in Porfirio e nello Pseudo-Plutarco, cfr. *LIMC*, s.v. *Kirke* [F. CANCIANI], vol. 6.1, 1992, pp. 48-59, p. 50.

Quindi, si può pensare che i due miti siano accostati senza difficoltà, alla luce di una loro risemantizzazione, che, del resto, è un fenomeno che in età tardoantica si verifica spesso verso il patrimonio mitico classico[41].

41. Cfr. QUET, *De l'iconographie a l'iconologie*, cit., pp. 100-2; CADARIO, *La "toilette di Pegaso"*, cit., pp. 213-4.

Rosalba Arcuri

Il "buono" e il "cattivo" uso delle ricchezze nell'Africa romana tardoantica: due modelli di *euerghesìa* a confronto

Due amori hanno costruito due città: l'amore di sé spinto fino al disprezzo di Dio ha costruito la città terrena, l'amore di Dio spinto fino al disprezzo di sé la città celeste [...]. Quella cerca la gloria tra gli uomini, per questa la gloria più grande è Dio [...]. L'una, nei suoi capi e nei popoli che sottomette, è posseduta dalla passione del potere; nell'altra prestano servizio vicendevole nella carità chi è posto a capo provvedendo, e chi è sottoposto adempiendo [1].

Così Agostino descrive i fondamenti della città terrena – che possiamo tranquillamente identificare con la *civilitas* classica, sebbene osservata da un'ottica eminentemente cristiana [2] – nel XIV libro della sua grande opera di filosofia della storia, ispirata, com'è noto, dall'*excidium Romae* del 410, la città terrena per eccellenza, acco-

* Rosalba Arcuri, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina.

1. AUG., *civ. Dei*, 14, 28 (trad. it. L. ALICI, Milano 2001, pp. 691 s.).

2. C'è da dire che il netto dualismo "città terrena-città celeste" è una prerogativa della riflessione agostiniana sulla Storia, in quanto il primo elemento del binomio – sebbene considerato afferente a una dimensione caduca e transitoria a fronte della spiritualità metafisica del *Regnum* celeste – quale espressione per eccellenza della civiltà romana al momento del suo tramonto, viene compianto anche dai Padri della Chiesa, non solo perché ci si trova dinanzi a una manifestazione macroscopica del *mundus senescens*, ma anche perché un simile crepuscolo è avvertito quale autentica perdita culturale, in termini di civiltà, per la storia umana: cfr. a tal proposito le parole accorate di Girolamo (forse il meno "urbano" tra gli scrittori cristiani della tarda antichità) nell'*epist.* 127, 12 (*CSEL* 56, p. 154) nell'apprendere del sacco di Roma, da lui compianta con toni da autentico epicedio: *Haeret vox et singultus intercipiunt verba dictantis. Capitur urbs, quae totum cepit orbem [...] deus, venerunt gentes in hereditatem tuam, polluerunt templum sanctum tuum [...]. Quis funera fando explicet aut possit lacrimis aequare dolorem? Urbs antiqua ruit multos dominata per annos*. Da notare l'accenno su Roma come eredità divina per gli uomini, dove già si annuncia la visione tipicamente medievale della nuova Urbe dei papi, cuore del cristianesimo, erede e continuatrice

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1049-1062.

stata a Sodoma nel *sermo* 397[3]. La visione tradizionale che si aveva di questa civiltà – che è urbana per definizione, dal momento che un ordine superiore, quasi divino, sembrava agli antichi presiedere alle organizzazioni umane quando si configuravano nella disciplinata stabilità della struttura poleica[4] (e in tale direzione trovano senso, dopo il 410, le proteste dei pagani per quegli dei negletti che avevano a loro volta abbandonato Roma, cioè il mondo, alla barbarie[5]) – è quella di un'ecumene punteggiata di città fiorenti

della civiltà romana universale (cfr. nota seguente). *Contra* i versi di Commodiano, poeta cristiano variamente ascritto dagli studiosi tra il III e il V secolo d.C., il quale nel suo *Carmen de duobus populis* (vv. 921-3, *CCSL* 128, p. 107) sembra esultare – stando all'interpretazione di alcuni – della rovina di Roma del 410: *Haec quidem gaudebat, sed tota terra gemebat; / vix tamen adinvenit illi retributio digna. / Luget in aeternum, quae se iactabat aeterna*. Va da sé che il suddetto dualismo fu una connotazione introdotta dal cristianesimo nella cultura antica, in quanto già dai tempi di Fustel de Coulanges (XIX secolo) si riconosceva la città antica (leggi: classica) come un connubio perfetto e inscindibile tra politica e religione, al punto che non solo risultava inconcepibile un conflitto tra le due sfere, ma era altresì impossibile la distinzione dell'una dall'altra. Il cambiamento di prospettiva introdotto con l'avvento del cristianesimo è ben delineato nei suoi tratti essenziali in A. Di Berardino, *I cristiani e la città antica nell'evoluzione religiosa del IV secolo*, in E. Dal Covolo, R. Uglione (a cura di), *Chiesa e Impero. Da Augusto a Giustiniano*, *Atti delle Prime e delle Seconde Giornate Patristiche Torinesi (1994-1996)*, Roma 2001, pp. 209-43.

3. Aug., *serm*. 397, 2, 2: il discorso reca il titolo *De excidio Urbis Romae* e nel passo citato si dice che la rovina abbattutasi su Roma non è comunque paragonabile a quella dell'antica città biblica di Sodoma, distrutta totalmente dal fuoco, per cui il sacco dell'Urbe – sciagura rimediabile e non annichilente – si configura come castigo e prova messi in atto da Dio sul suo popolo. Sull'argomento J. Doignon, *Oracles, prophéties, "on-dit" sur la chute de Rome (395-410). Les réactions de Jérôme et d'Augustin*, «REAug», 36/1, 1990, pp. 120-46; R. Dodaro, *Augustine of Hippo between the Secular City and the City of God*, in *"Augustinus Afer": Saint Augustin, africanité et universalité*, *Actes du colloque. International (Alger-Annaba, 1-7 avril 2001)*, 1, Fribourg 2003, pp. 287-306.

4. Cfr. le parole di Nettario, nobile pagano di *Calama* (*PCBE*, *AC*, pp. 776-9), che scrive ad Agostino (*epist*. 90) in difesa dei propri concittadini, i quali, per celebrare le feste dei loro idoli, avevano trasgredito l'editto emanato da Onorio nel 407: *Caritas patriae [...] sola est quae parentum iure vincat affectum*. Alla lettera Agostino risponderà con una trattazione basata sulla contrapposizione tra patria terrena e patria celeste (*epist*. 91 e 103; cfr. *infra*, nota 33).

5. Il sacco alariciano di Roma fu forse l'autentico *incipit* per quello che, non del tutto esageratamente, come oggi da più parti si pensa (una visione più ridimensionata è ad es. in A. Marcone, *La fine del paganesimo a Roma: per un'interpretazione politica*, in *Studi offerti ad Anna Maria Quartiroli e Domenico Magnino*, Pavia 1987, pp. 57 ss.), è stato definito "conflitto tra paganesimo e cristianesimo": infatti è a partire dal 410 che i toni della polemica si fanno davvero accesi, ben dopo gli attacchi di Giulia-

per risorse economiche, traffici a lungo e medio raggio e ricchezza degli abitanti, che si traduceva a sua volta in splendore edilizio ed evergetismo ludico. Da questo punto di vista, la città alto-imperiale fu erede diretta della *polis* ellenistica[6], e l'amore della patria indi-

no ai "Galilei" e la controversia tra Ambrogio e Simmaco. Parlando di paganesimo colto (distinto cioè dalle credenze magiche e superstiziose della gente di campagna, da cui pure venne la designazione di *paganus*, forse anche in ragione del fatto che il *christianus* del *pagus* avrebbe continuato fino a tardissima età a servirsi di amuleti e formule di scongiuro) sono illuminanti le epistole che corrispondenti pagani inviarono ad Agostino, insieme alle lettere che costui indirizzò in risposta, o ancora quelle in cui si registrano eclatanti casi di "resistenza pagana", anche violenta, in città africane (cfr. *epist*. 16, 17, 50, 90, 91, 97, 136, 138, 232, 233, 234 e *supra*, nota 4), come pure le posizioni del campione della reazione pagana in campo storiografico, Zosimo, il quale, sebbene attivo nei primi anni del VI secolo, riflette in pieno il sentimento dell'élite pagana dopo quel tragico 24 agosto 410. Non sarà scontato osservare che la cristianizzazione dell'Impero, soprattutto tra le classi sociali più vicine alla *domus* imperiale, non fu così rapida e consequenziale alla conversione di Costantino (su cui D. M. NOVAK, *Constantine and the Senate: an Early Phase of the Christianization of the Roman Aristocracy*, «AncSoc», 10, 1979, pp. 271-310), poiché le famiglie nobili, soprattutto a Roma, continuarono a sentirsi depositarie di quelle tradizioni illustri – anche cultuali – che avevano fatto grande la *res publica*, *in primis* il culto degli dei, che manteneva ai loro occhi una funzione di presidio statale. Lo stesso Agostino ci testimonia come il paganesimo fosse tutt'altro che scomparso tra IV e V secolo, non solo a Roma (dove, in *Conf*., 8, 2, 3, parlando del retore Mario Vittorino, dice che prima della conversione era *venerator idolorum sacrorumque sacrilegorum particeps, quibus tunc tota fere Romana nobilitas inflata spirabat*), ma anche e soprattutto tra i colti notabili d'Africa (cfr., oltre al succitato "dossier" desunto dalla corrispondenza di Agostino, P. BROWN, *Augustine of Hippo. A Biography*, London 1967, p. 302; C. LEPELLEY, *L'aristocratie lettrée païenne: une menace aux yeux d'Augustin (à propos du sermon Dolbeau 26-Mayence 62*, in ID., *Aspects de l'Afrique romaine. Les cités, la vie rurale, le christianisme*, Bari 2001, pp. 397-413). Non è azzardato dire che se A. BEUGNOT (*Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, I, Paris 1835, p. 2) ha affermato che la storia non si è degnata di assistere ai funerali del paganesimo, l'impressione desunta da una larga fetta di storiografia moderna sull'argomento è che, al contrario, si sono cercati spasmodicamente i segni del *rigor mortis* in un organismo tutto sommato ancora in buona salute, come già nel 1964 aveva brillantemente spiegato A. H. M. JONES nel suo *Survey* sul *Later Roman Empire* (trad. it. *Il Tardo Impero romano*, III, Milano 1981, pp. 1389-95). Per una delineazione generale della problematica, si vedano a titolo indicativo L. CRACCO RUGGINI, *Il paganesimo romano tra religione e politica (384-395): per una reinterpretazione del "Carmen contra paganos"*, «AANL», s. 8, 23, 1, 1979, pp. 47-74; F. SCORZA BARCELLONA, *La cristianizzazione dell'aristocrazia a Roma e in Italia*, in *Storia della Società italiana*, IV. *Restaurazione e destrutturazione nella tarda antichità*, Milano 1998, pp. 575-98, in part. pp. 581 ss., con bibliografia essenziale.

6. È noto che i principali meccanismi evergetici messi in atto dai notabili locali in età romana erano già presenti nella città ellenistica, per cui cfr. W. W. TARN, *La*

viduale, del proprio microcosmo cittadino, attraversò come una costante i primi due secoli della storia imperiale, sopravvivendo, seppure in forme umbratili, alla crisi del III secolo[7], per poi rifiorire nei secoli della tarda antichità[8], rivivificato in forme tradizionali e nuove nel contempo.

Nell'Africa di Agostino, testimone privilegiato dei nuovi – ma del pari ben collaudati – meccanismi economici innescati dalla cristianizzazione dei ceti abbienti[9], l'aspirazione dei ricchi a migliorare l'ornato cittadino si tradusse in una fervente attività edilizia, di cui sono visibili cospicui resti a *Leptis Magna*, *Thamugadi*, *Cuicul*, Ippona[10] (per

civiltà ellenistica, trad. it. Firenze 1978, pp. 151 ss.; L. MORETTI, *Finanze della polis*, in R. BIANCHI BANDINELLI (a cura di), *La società ellenistica*, II. *Economia, diritto, religione*, Milano 1990, pp. 337-53; M. D. CAMPANILE, *La vita cittadina nell'età ellenistica*, in *I Greci*, II/3. *Trasformazioni*, Torino 1998, pp. 379-403; R. FÖRTSCH, *L'immagine della città e l'immagine del cittadino*, ivi, pp. 405-65, ai quali si rimanda per la bibliografia precedente.

7. Gli evergeti di età severiana preferirono profondere le proprie ricchezze per edificare luoghi di culto dedicati alle divinità locali: F. GHEDINI, *L'Africa Proconsolare*, in *Storia di Roma*, III/2. *I luoghi e le culture*, Torino 1993, p. 316; su tale aspetto socio-economico in Africa per il III secolo in generale G. WESCH-KLEIN, *Liberalitas in rem publicam. Private Aufwendungen zugunsten von Gemeinden in römischen Afrika bis 284 n.Chr.*, Bonn 1990.

8. Tuttavia C. LEPELLEY (*La crise de l'Afrique romaine au début du Ve siècle, d'après les lettres nouvellement découvertes de Saint Augustin*, «CRAI», 1981, p. 449) dice che le tracce di una fiorente attività evergetica, attestata dall'epigrafia, scompaiono dopo la morte di Teodosio I (ma cfr. ID., *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, Paris 1979, pp. 140-9, 298-318; II, Paris 1981, pp. 233-5).

9. Sulle ripercussioni sociali della cristianizzazione dell'aristocrazia, P. BROWN, *Religione e società nell'età di Sant'Agostino*, trad. it. Torino 1975, pp. 151-71; ID., *Dalla "Plebs romana" alla "Plebs Dei": aspetti della cristianizzazione di Roma*, in P. BROWN, L. CRACCO RUGGINI, M. MAZZA (a cura di), *Governanti e intellettuali, popolo di Roma e popolo di Dio*, Torino 1982, pp. 123-45; G. CLEMENTE, *Cristianesimo e classi dirigenti prima e dopo Costantino*, in S. RODA (a cura di), *La parte migliore del genere umano. Aristocrazie, potere e ideologia nell'Occidente tardoantico*, Torino 1996, pp. 59-78; P. BROWN, *Povertà e leadership nel Tardo Impero romano*, trad. it. Roma-Bari 2003, pp. 3-25; R. ARCURI, *I percorsi dell'evergetismo nella Tarda antichità: la Chiesa, l'Impero e la "susceptio peregrinorum" (IV-VI sec. d.C.)*, Reggio Calabria 2005, pp. 13-22 con note per la bibliografia precedente.

10. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine*, II, cit., pp. 335-68 (*Leptis Magna*); pp. 444-76 (*Thamugadi*); pp. 113-25 (Ippona); L. BACCHIELLI, *La Tripolitania*, in *Storia di Roma*, III/2, cit., pp. 342 ss. (*Leptis Magna*); E. FENTRESS, *La Numidia*, ivi, pp. 355 s. (*Cuicul*); pp. 357 s. (*Thamugadi*); GHEDINI, *L'Africa Proconsolare*, cit., pp. 311 ss. (Ippona). In genere cfr. A. BOURGAREL-MUSSO, *Recherches économiques sur l'Afrique romaine*, «RAfr», 75, 1934, pp. 354-414, 491-520 (evergetismo *ob honorem*);

citare solo alcuni casi), laddove l'epigrafia [11] soccorre qualora non sopravvivano tracce materiali; d'altra parte l'*amor civium* si concretizzò in fastosi intrattenimenti ludici e teatrali [12], di cui Agostino è instancabile fustigatore per il popolo di Cartagine, come per quello di *Bulla Regia* [13].

Ma su un altro versante, l'attivismo espletato dai cristiani nell'ambito della *caritas* aveva fatto emergere la profonda ingiustizia in-

B. H. WARMINGTON, *The Municipal Patrons of North Africa*, «PBSR», 22, 1954, pp. 39-55; R. DUNCAN-JONES, *Wealth and Munificence in Roman Africa*, ivi, 31, 1963, pp. 159-77; C. LEPELLEY, *Augustin et la cité romano-africaine*, in CH. KANNENGIESSER (éd.), *Jean Chrysostome et Augustin*, *Actes du Colloque de Chantilly*, Paris 1975, pp. 13-39, in part. pp. 27 ss.; H. JOUFFROY, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique romaine*, Strasbourg 1986. Un documento giustamente famoso, che può essere citato a testimonianza della vitalità di *Thamugadi*, è il suo albo cittadino, l'elenco dei patroni, funzionari civici e sacerdoti del culto pagano: M. LE GLAY, *La vie intellectuelle d'une cité africaine des confins de l'Aurès*, in *Hommages à Léon Hermann*, (Coll. Latomus, 44), Bruxelles 1960, pp. 485-91, accanto ai classici A. PIGANIOL, *La signification de l'album municipal de Timgad*, in ID., *Scripta varia*, III, Bruxelles 1973, pp. 537 s.; A. CHASTAGNOL, *L'album municipal de Timgad*, Bonn 1978.

11. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine*, I, cit., pp. 98-108; cfr. il contributo di M. ARENA, Divites *ed* euerghetai *nell'Africa dei* carmina latina epigraphica, in questi Atti, alle pp. 1063-72. A *Uchi Maius* i rinvenimenti epigrafici testimoniano di una fiorente attività evergetica, concentrata tra il II e il III secolo d.C.: E. UGHI, *L'evergetismo cittadino*, in M. KHANOUSSI, A. MASTINO (a cura di), *Uchi Maius*, I: *Scavi e ricerche epigrafiche in Tunisia*, Sassari 1997, pp. 217-44, in part. pp. 228 ss. (appendice epigrafica). La fioritura in età tardoantica di molte città del Nord Africa è stata considerata da B. H. WARMINGTON (*The North African Provinces from Diocletian to the Vandal Conquest*, Cambridge 1954, p. 37) uno dei fatti più interessanti rivelati dall'epigrafia in questo settore geografico.

12. In Africa associazioni di evergeti, nate durante l'Alto Impero, resistettero al rigore dei tempi, e ancora all'epoca di Agostino organizzavano spettacoli, corse nel circo e combattimenti, ai vincitori dei quali venivano distribuiti oggetti in forma di corona, di cui è rimasto il ricordo nei fastosi mosaici: Y. LE BOHEC, *Histoire de l'Afrique romaine (146 avant J.-C.-439 après J.-C.)*, Paris 2005, p. 233 con nota 38. Su altre forme di spettacoli africani, come i *gymnasia*, S. LANCEL, *Populus Thabarbusitanus et les Gymnasia de Quintus Flavius Lappianus*, «Lybica», 6, 1958, pp. 143-51; T. KOTULA, *Les curies municipales en Afrique romaine*, Wroclaw 1968, pp. 57 s. La sopravvivenza della munificenza pubblica in tante forme tradizionali nell'Africa tardoantica si spiegherebbe come la conseguenza di un certo isolamento provinciale, che in tal caso avrebbe avuto ripercussioni positive: M. BÉNABOU, *L'Afrique et la culture romaine: le problème des survivances*, «CT», 29, 1981, pp. 9-21; 117 s.; alcuni casi, che rivelerebbero una tendenza di segno opposto, sono presi in esame da F. JACQUES, *Ampliatio et mora: évergètes récalcitrants d'Afrique romaine*, «AntAfr», 9, 1975, pp. 159-80.

13. AUG., *serm.* 17, 7-9 (*Bulla Regia*); per Cartagine cfr. *infra*, nota 26.

trinseca all'uso "sociale" della ricchezza – per dirla con Peter Brown[14] –, contrapposto all'*amor pauperum* che distingue il benefattore cristiano[15]. Sotto tale specie, la città terrena e la città celeste, secondo la descrizione da cui siamo partiti, possono essere assunte a immagini esemplificative dell'evergetismo classico da un lato e della beneficenza cristiana dall'altro, dacché l'uno scaturisce dalla vanagloria degli abitanti della città terrena e l'altro dalla pietà religiosa degli appartenenti alla *civitas Dei*. Il criterio del discrimine non nasce solo dalla contrapposizione tra orgoglio e generosa umiltà, ma anche e soprattutto da una profonda e consapevole scelta fideistica, che si traduce in una norma di vita sfrondata dai valori antichi, secondo il vescovo di Ippona superati, e capace in tal modo di proiettare «il riflesso di un'esperienza personale [...] nella storia»[16].

Una tale impostazione di pensiero è talmente radicata nella riflessione agostiniana, che è quasi possibile riunire dalle epistole e dai sermoni del vescovo un dossier *de divitiis*[17], dove vediamo declinato in varie sfumature il tema del buono e del cattivo uso delle ricchezze materiali che Dio si è compiaciuto di concedere agli uomini.

Per Agostino c'è una contraddizione di fondo nei meccanismi evergetici della città classica, laddove i benemeriti cittadini, pur nella munificenza del dono, elargivano il superfluo, dagli edifici pubblici agli spettacoli teatrali, mentre gli indigenti abbisognavano del necessario, del pane quotidiano, provvedendo al quale però i

14. Sul concetto ritorna spesso BROWN, in *Religione e società*, cit. Si tratta, com'è noto, dell'uso "filantropico" delle ricchezze nel senso classico del termine, per cui rimane fondamentale la monografia, anche se ormai un po' datata, di P. VEYNE, *Le pain et le cirque, sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris 1976 (trad. it. *Il pane e il circo*, Bologna 1984), accanto a lavori ormai classici, come quelli di F. JACQUES, *Le privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161-244)*, Rome 1984, e di A. GIARDINA, *Amor civicus. Formule e immagini dell'evergetismo romano nella tradizione epigrafica*, in *La terza età dell'epigrafia*, *Colloquio AIEGL (Bologna 1986)*, Faenza 1988, pp. 67-87.

15. Sull'evergetismo di impronta dichiaratamente cristiana, J.-P. CAILLET, *L'évergetisme monumental chrétien en Italie et à ses marges* (Coll. EFR, 175), Rome 1993; L. PIETRI, *Évergétisme chrétien et fondations privées dans l'Italie de l'antiquité tardive*, in J.-M. CARRIÉ, R. LIZZI TESTA (éds.), *Humana sapit. Études d'antiquité tardive offertes à Lellia Cracco Ruggini*, Turnhout 2002, pp. 253-63; ARCURI, *I percorsi dell'evergetismo*, cit., *passim* con bibliografia; per l'Africa in particolare, cfr. *infra*, nota 34.

16. K. JASPERS, *I grandi filosofi*, trad. it. Milano 1973, p. 454.

17. Solo per fare qualche esempio: *epist*. 122, 2; 130; 157, 35; 262, 5 (elemosine dannose); *serm*. 41, 7; 345; 359/A, 11-7; 389; 390 (*De faciendis eleemosynis*); 399, 7-11.

potentiores pensavano di non rendere giustizia al proprio rango: a tal proposito nel *sermo* 21 Agostino usa l'espressione *non est decus auri*[18], quasi ironizzando sulla gloria al contrario conferita dall'assumersi gravosi *munera* patrimoniali, quali gli spettacoli teatrali. Il rimprovero non va necessariamente inteso come rivolto a un uditorio pagano, in quanto la ritualità della città antica (o terrena, per usare le categorie di pensiero agostiniane) imponeva ai notabili di ogni credo l'espletamento di talune funzioni evergetiche cui neppure il pio benefattore cristiano poteva sottrarsi, pena una scandalosa impopolarità. Solo per fare un esempio, il flaminato, attestato in Africa fino ad età vandalica[19], imponeva atti di pubblica munificenza cui il popolino di ciascuna città difficilmente avrebbe rinunciato[20].

Una delle più lucide descrizioni di un evergete tradizionale sul finire del IV secolo d.C. in Africa si deve a un passo del *Contra Academicos*, in cui Agostino descrive la generosità del suo benefattore, Romaniano, nella natia Tagaste, il quale, molto ricco grazie al possesso di vasti beni fondiari, intorno al 370-380 aveva devoluto parte delle proprie rendite nell'offerta di un'*editio muneris* a teatro e di *munera ursorum* nell'anfiteatro a beneficio dei propri concittadini, per i quali aveva inoltre fatto imbandire ricchi banchetti pub-

18. AUG., *serm.* 21, 10: *Edit pompaticos ludos, insana munera donat histrionibus, pauperibus non donat: non est decus auri*; cfr. anche *serm.* 32, 20; *en. in psalm.*, 149, 10; C. LEPELLEY, *La lutte en faveur des pauvres: observations sur l'action sociale de saint Augustin dans la région d'Hippone*, in *"Augustinus Afer"*, cit., pp. 101 s. Le spese folli che ancora si sostenevano, secondo Agostino, per tenere in vita l'evergetismo ludico avevano anche lo scopo di mantenere l'immagine di fasto nobiliare che i ricchi tenevano a proporre di sé al mondo esterno: cfr. S. RODA, *Nobiltà burocratica, aristocrazia senatoria, nobiltà provinciali*, in *Storia di Roma*, III/1. *Crisi e trasformazioni*, Torino 1993, pp. 661 ss.

19. LE BOHEC, *Histoire de l'Afrique romaine*, cit., pp. 248 s. con nota 104; in generale M. S. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*, Roma 1974.

20. A tal proposito sarà utile ricordare che il can. 3 del concilio di Elvira (in K. J. HEFELE, H. LECLERCQ, *Histoire des Conciles d'après les documents originaux*, I/1, Hildesheim-New York 1973 (2ª ed.), p. 222), tenutosi al tempo di Diocleziano (300 ca.), aveva definito le condizioni rispettando le quali un cristiano poteva essere flamine, ovvero non compromettendosi con alcun rito di chiara impronta pagana; per il resto, feste e distribuzioni al popolo potevano avvenire senza danno per l'anima, e d'altra parte le punizioni previste per i trasgressori erano piuttosto blande, secondo un indirizzo disciplinare un po' lassista, che già nel III secolo Cipriano (*epist.* 67) rimproverava al cristianesimo iberico.

blici, a cui ciascuno poteva prender parte gratuitamente e addirittura quotidianamente[21]. Sembra che qui non ci sia ombra di condanna morale per un uso della ricchezza che Agostino altrove stigmatizza, nel caso specifico non solo a causa del vincolo affettivo che lo legava al ricordo del suo benefattore, ma anche perché le tavole imbandite a Tagaste avevano sfamato pure i veri poveri[22], quegli indigenti che sono l'immagine vivente del Cristo[23]. Per il resto, come già accennato, è univoca e assoluta la condanna dell'evergetismo ludico da parte di Agostino, per la duplice motivazione dell'uso immorale delle ricchezze da un lato, profuse per rappresentare nelle commedie le sconcezze dei pagani (si veda l'*epist.* 91, 5[24]), della ricerca di vani onori dall'altro[25]; per questi gli evergeti giungevano a rovinarsi economicamente, come accadeva per i *munera* decembrini a Cartagine, a seguito dei quali le casse degli *editores auro exinanitur*, ed essi stessi *plangunt*, *vendentes villas suas*[26]. Nel *Commento al salmo 149* Agostino si

21. Aug., *c. acad.*, 1, 2: a seguito di tali atti munifici a Romaniano erano state dedicate statue onorarie e conferiti diversi *honores* municipali e provinciali (il *sacerdotium* d'Africa): *Collocarentur statuae, influerent honores, adderentur etiam potestates quae municipales habitum supercrescerent*. A lui Agostino dedica il trattato summenzionato e il *De vera religione*; cfr. anche le *epist.* 15, 27, 5 e 32 (Paolino a Romaniano) e *PCBE, AC*, pp. 994-7.

22. Significativo a tal proposito è il passo del *sermo* 359/A, 11, pronunciato in data incerta: *Intellegimus faciendas esse eleemosynas, nec multum eligendos cum quibus faciamus, quia corda discutere non possumus. Quando facis cum omnibus, tunc pervenies ad paucos qui digni sunt*.

23. Cfr. Aug., *serm.* 32, 20: *Ludos et ursos emit, donat res suas bestiariis, esuriente Christo in pauperibus*; *serm.* 359/A, 11: *Facile est quidem intellegere eleemosynas esse faciendas, tribuendum esse egentibus, quia in eis Christus accipit*; *serm.* 389, 5 col commento a *Mt.* 25, 34 ss.

24. *Cum haec histriones agunt et saltant effundantur patrimonia divitum, civitates florere dicuntur?*

25. Cfr. Aug., *epist.* 22, 8: *Magnum est de honoribus et laudibus hominum non laetari, sed et omnem pompam inanem praecidere, et si quid inde necessarium retinetur*.

26. Aug., *en. in psalm.*, 80, 7, *CCSL* 39, p. 11. Su questi spettacoli annuali a Cartagine, per accorrere ai quali il popolino lasciava deserta la chiesa anche il giorno di Natale, con grande scandalo di Agostino, invitato lì a predicare, cfr. *en. in psalm.*, 103; *serm.* 3, 12; Di Berardino, *I cristiani e la città antica*, cit., p. 242. A Cartagine era attiva una cerchia di aristocratici (di cui faceva parte anche Firmo, il corrispondente di Agostino di *epist.* 2* Divjak), legati al culto pagano e alle tradizioni della città antica in genere, i quali saranno stati forse i principali promotori dei giochi. Sugli evergeti ridotti all'elemosina dalle *editiones* dei *munera* cfr. Chrys., *de vana gloria*, *SC* 188, pp. 74-89, éd. par A.-M. Malingrey). Questo testo, insieme al passo citato del *Contra academicos* agostiniano (*supra*, nota 21), può essere considerato la descri-

esprime in termini se possibile più duri, nel descrivere i ricchi come presi da una malvagia voluttà di dispendio, *donando scaenicis*, *histrionibus*, *venatoribus, aurigis*, e a seguito della quale essi *effundunt vires, non patrimonii tantum, sed etiam animi sui*[27], perché essi non donavano ai poveri, e questo era il più significativo discrimine tra chi, pur professandosi cristiano, continuava a considerare lecito dissipare le proprie ricchezze in questi *insana munera*[28], e invece l'autentico cristiano, che non lesinava la propria generosità a favore di coloro che mancavano del necessario per vivere. Strettamente correlata alla condanna delle frivolezze mondane è di converso l'esortazione incessante all'elemosina, una pia pratica tanto più indispensabile quanto più si osserva la caducità di ogni costruzione umana: è il tono dell'*epist*. 122, scritta nel 410 sotto la suggestione dei tragici eventi d'Italia, dopo i quali i buoni cristiani, avvertendo sempre più vicino lo sfacelo del mondo, devono affrettarsi a trasferire i propri beni in *thesau-*

zione più dettagliata dell'evergetismo in una città tardoantica (ma per l'Occidente cfr. AMBR., *off*., 2, 109 s.; GAUDENT., *serm*, 13; MAX. TAUR., *serm*. *app*. 26, *PL* 57, col. 902). La condanna degli spettacoli teatrali è del resto tratto comune nella riflessione morale degli scrittori cristiani, a cominciare da Tertulliano e dal suo *De spectaculis* (199 d.C.) e dallo Pseudo-Cipriano, autore di un'opera omonima; ARNOB., *nat*., 7, 33; CYPR., *ad Donat*., 7 s.; cfr. anche A. BIGELMAIR, *Die Beteiligung der Christen am öffentlichen Leben im vorcostantinischer Zeit*, München 1970 (2ª ed.), pp. 256-83. Nell'età di Agostino, il suo contemporaneo Aurelio, primate di Cartagine (a lui Agostino scrive nell'*epist*. 174; *PCBE*, *AC*, pp. 105-27), sollecitò spesso all'imperatore provvedimenti per la proibizione degli spettacoli scenici e di giochi, in particolare per quelli che si svolgevano in concomitanza con le feste cristiane: Y. DUVAL, *L'Africa: Aurelio e Agostino*, in *Storia del cristianesimo*, II. *La nascita di una cristianità (250-430)*, Roma 2002, p. 751. Tuttavia anche gli imperatori cristiani compresero che sarebbe stato molto pericoloso togliere al sottoproletariato urbano il divertimento degli spettacoli, che, persa la loro valenza sacrale di feste in onore degli dei, rimasero sollazzi per il popolino: cfr. *CTh*., 16, 10, 17 di Arcadio e Onorio (20 agosto del 399 d.C.) ad Apollodoro proconsole d'Africa, in cui si dice: *Ut profanos ritus iam salubri lege submovimus, ita festos conventus civium et communem omnium laetitiam non patimur submoveri. Unde absque ullo sacrificio atque ulla superstitione damnabili exhiberi populo voluptates secundum veterem consuetudinem, iniri etiam festa convivia, si quando exigunt publica vota, decernimus*.

27. AUG., *en. in psalm*., 149, 10, *CCSL* 40, p. 2184.

28. AUG., *serm*. 21, 10. Il richiamo all'*insania* potrebbe qui intendersi anche come riferimento a quella sorta di grave regresso psicologico cui andava soggetto lo spettatore di ludi circensi, osservata da Agostino in *Conf*., 6, 8, 13, in cui si assiste al rapimento di Alipio dinanzi alla violenza dello spettacolo: *Delectabatur scelere certaminis et cruenta voluptate inebriabatur et non erat iam ille qui venerat sed unus de turba ad quam venerat, et verus eorum socius a quibus adductus erat*.

rum coelestem ed essere ancora più generosi verso i poveri[29]. Nel 411-412, nel rispondere a Marcellino[30] circa le asserzioni e i dubbi espressi da Volusiano[31] – in realtà da quasi tutti gli intellettuali pagani del tempo – secondo cui i princìpi fondanti del cristianesimo sarebbero dannosi alla *res publica*[32], Agostino non perde occasione per ricordare quali siano davvero i mali che affliggono la città terrena, tra cui primeggia il disprezzo per i bisognosi e per la virtù:

Cum theatrorum moles exstruuntur, et effodiuntur fundamenta virtutum; cum gloriosa est effusionis insania et opera misericordiae deridentur; cum ex his quae divitibus abundant, luxuriantur histriones, et necessaria vix habent pauperes[33].

Ma i ricchi veramente cristiani aprono la propria dimora alla pratica dell'ospitalità, spezzano il pane con il povero, rivestono il nudo, riscattano il prigioniero[34].

29. Aug., *epist.* 122, 2: *Sic corda christiana quanto magis sentiunt mundi huius ruinam crebrentibus tribulationibus propinquare, tanto magis debent bona [...] in thesaurum coelestem impigra celeritate transferre*.

30. Flavio Marcellino, *tribunus et notarius* a Cartagine, *vir clarissimus et spectabilis*, cfr. la voce in *PCBE*, *AC*, pp. 671-88.

31. Fu prefetto urbano nel 417-418 (cfr. la voce in *PLRE*, II, pp. 1184 s.; *PCBE*, *AC*, p. 1228), ma nel 411-412 si trovava a Cartagine, in quella cerchia di intellettuali pagani cui sopra si è accennato (nota 26), e qui intrattiene una corrispondenza cordiale con Agostino a proposito delle difficoltà che gli si frapponevano sulla via della conversione al cristianesimo: cfr. Aug., *epist.* 132, 135, 137.

32. Cfr. *supra*, note 4-5.

33. Aug., *epist.* 138, 14. In *epist.* 91, 3 Agostino combatte le obiezioni dei pagani sul loro stesso terreno, infatti rispondendo a Nettario (*supra*, nota 4) a proposito di ciò che rende fiorente una città, lo esorta a riprendere i libri *De re publica* di Cicerone e a considerare *quantis ibi laudibus frugalitas et continentia preaedicetur, et erga coniugale vinculum fides*, *castique honesti ac probi mores, quibus cum praepollet civitas, vere florere dicenda est* (il riferimento è a Cic., *rep. frg.* 4, 7, 7 Müller).

34. Aug., *epist.* 157, 35. Si tratta di una lunga lettera, quasi un trattato, scritta tra il 414 e il 415 a Ilario, di cui i *capp.* 34-40 sono dedicati alla rinuncia dei beni quale precetto evangelico, all'uso corretto di essi e a come i ricchi possano comunque guadagnarsi il paradiso avendo appunto cura dei bisognosi e timore di Dio. Interessante (ivi, 37) l'accenno ad alcuni eretici, nemici della Chiesa, che avrebbero approfittato della generosità di cristiani ricchi e devoti per farsi mantenere. Sul corretto uso delle ricchezze e sui veri beni della vita terrena cfr. anche l'*epist.* 130 alla *nobilissima* Anicia Faltonia Proba (la stessa che i pagani accusarono di aver consegnato Roma ai Visigoti, cfr. Procop., *Vand.*, 1, 2; F. Paschoud, in Zosime, *Histoire nouvelle*, III/1, Paris 1986, pp. 275 ss.; *PCBE*, *IC*, s.v. *Anicia Faltonia Proba 2*, pp. 1831-3). Sull'evergetismo cristiano in Africa, M. Le Glay, *Évergétisme et vie religieuse dans*

Non mancano tuttavia casi, contemplati da Agostino, di *bonorum profusio inconsiderata* e del pari condannata, come quella praticata da Ecdicia, la quale aveva donato tutte o quasi le proprie ricchezze a sedicenti monaci itineranti, pensando che fossero distribuite ai poveri e incorrendo così nelle ire del marito [35]. In verità, Agostino risulta in genere diffidente nei confronti di qualsivoglia forma di ricchezza materiale, anche quando si tratti di donazioni fatte alla Chiesa di Ippona [36], perché il costituirsi di vasti patrimoni avrebbe indotto i poveri a considerare la comunità ecclesiastica non diversamente da un gran-

l'Afrique romaine, in *L'Afrique dans l'Occident romain. Ier siècle av. J.C.-IVe siècle ap. J.C., Actes du colloque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'Archéologie et d'Art de Tunis, Rome 1987*, Rome 1990, pp. 77-88; R. Arcuri, *Agostino e il movimento dei pellegrini verso l'Africa romana*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 945-58 (costruzione di uno xenodochio a Ippona).

35. Aug., *epist*. 262, scritta poco dopo il 395; su Ecdicia, *PCBE*, *AC*, pp. 333 s. Nel 445 Teodosio II avrebbe emanato *CI*, 1, 3, 22, 2 per sancire che chierici e monaci giunti a Costantinopoli dovessero essere muniti di *litterae commendaticiae*, pena l'esclusione dal trattamento riservato alle due suddette categorie; la *lex* è stata interpretata come un tentativo di porre un freno alle attività, non sempre trasparenti o pacifiche, dei monaci (o presunti tali) girovaghi. Sul tema L. De Giovanni, *Monaci pericolosi. A proposito di CTh. 16, 3, 1 e CI 1, 3, 29*, in *Sodalitas. Scritti in onore di A. Guarino*, II, Napoli 1984, pp. 997-1002; su *CI*, 1, 3, 22, 2 cfr. B. Bellomo, *Le immunità ecclesiastiche. Dinamiche sociali, religiose ed economiche da Costantino a Teodosio II*, Roma 2006, pp. 221 s. (dove la costituzione viene datata al 430).

36. Per vari motivi, e non solo di ordine morale ma anche economico e burocratico, Agostino non vede di buon occhio il costituirsi di grandi patrimoni ecclesiastici: cfr. *epist*. 102, 103; *serm*. 355; discussione in L. De Salvo, *"Nolo ista munera" (Aug., serm. 355, 3): eredità e donazioni in Agostino*, «AARC», 9, Perugia 1993, pp. 299-323. Un complesso caso di donazione è in *epist*. 7* Divjak, dove una somma di denaro, promessa inizialmente dal famoso *comes Africae* Bonifacio (ucciso da Ezio in battaglia nel 432, cfr. *PLRE*, II, s.v. *Bonifatius 3*, pp. 237-40) alla chiesa di Ippona e devoluta per il tramite del *tribunus* Basso, viene invece trattenuta dalla vedova di quest'ultimo, che dà inizio così alla *querelle* se il denaro spetti in effetti a lei o alla Chiesa; dopo vari accordi e patteggiamenti, in cui entrano in gioco diversi personaggi, *collectarii* (*sc*. banchieri), vescovi, diaconi, tribuni e sequestratarii, il tutto si risolve con una decisione del tribuno Feliciano di *Sitifis* (*PCBE*, *AC*, pp. 783 s.), che proibisce il versamento alla Chiesa e accontenta così le pretese della vedova. Sulla presenza nelle epistole Divjak del diritto romano, in qualche modo "volgarizzato", cioè diffuso tra le classi subalterne e ad esse adattato, diverso anche nel lessico da quello di pertinenza dei tecnici (cfr. l'*epist*. 24* Divjak, dove Agostino interpella un giureconsulto a proposito della facoltà dei coloni di un grande *fundus* di alienare la propria libertà), cfr. K. Raikas Kauko, *The principle of juridical volgarization in the Letters of St. Aug. edited by I. Divjak*, «Studia Ephemeridis Augustinianum», 31 (Inc. di studiosi di Antich. cristiana su *La tradizione: forma e modi*, Roma, 7-9 maggio 1989), Roma 1990, pp. 413-25.

de proprietario, da cui aspettarsi atti evergetici di tipo tradizionale, basti ricordare cos'era accaduto a Ippona nel 411 per la "carità eversiva" di Melania e Piniano[37].

Del resto, la società politica – nel senso di consorzio umano inquadrato nella struttura della *polis* e impegnato al migliore funzionamento di quest'ultima – sembrava al vescovo di Ippona esser nata quale espressione delle passioni più venali e terrene dell'uomo, vettore privilegiato di queste, e perciò la città terrena *in suis potentibus diligit virtutem suam*[38].

In ultima analisi, quale, tra i due modelli di *euerghesìa*, prevalse nell'Africa tra IV e V secolo? Gli studiosi hanno espresso al proposito pareri discordi: Paul Veyne ha pensato a un dualismo insormontabile tra la beneficenza cristiana e la munificenza civica di marca tradizionale[39], mentre Claude Lepelley, analizzando singoli casi cittadini nell'Africa romana tardoantica, si è mostrato giustamente scettico sulle conclusioni dello studioso francese, quand'anche si pensi alle sopravvivenze ideologiche e all'ineludibile retaggio culturale intrinseci alla mentalità degli aristocratici convertiti. Tuttavia Lepelley non crede alla piena e armonica fusione della città terrena con quella celeste, tantomeno a un prevalere dell'una sull'altra: nonostante le accanite rampogne di Agostino contro i piace-

37. AUG., *epist*. 125, 126. Sull'episodio resta fondamentale A. GIARDINA, *Carità eversiva: le donazioni di Melania la Giovane e gli equilibri della società tardoromana*, in *Hestíasis. Studi di tarda antichità offerti a Salvatore Calderone*, II/2, Messina 1986, pp. 77-102.

38. AUG., *civ. Dei*, 14, 28; cfr. anche *serm*. 345, 5, dove Agostino, rivolto al ricco, dice: *Anhelas superbus. Non est expletio ista indigentiarum, sed fumus curarum* («Sospiri pieno di superbia. E non per appagamento di bisogni, *ma per fumo di uffici da ricoprire*» [mio il corsivo, trad. di V. Paronetto, A. M. Quartiroli]). Sul pensiero politico di Agostino, BROWN, *Religione e società*, cit., pp. 17-36.

39. VEYNE, *Le pain et le cirque*, cit., pp. 44 ss.; Di Berardino (*I cristiani e la città antica*, cit., pp. 238 s.) con una serie di articolate argomentazioni sostiene convincentemente che col tramonto del paganesimo nella città tardoantica da un lato le istituzioni municipali si laicizzano – nel senso che non viene più considerato di pertinenza dei rappresentanti del potere costituito celebrare i *sacra* delle divinità poliadi, poiché il cristianesimo aveva una propria casta sacerdotale dedita al culto divino –, dall'altro la munificenza municipale non è comunque rivolta alla Chiesa cristiana, la quale a sua volta è fatta oggetto di beneficenza da parte di singoli evergeti cristiani o essa stessa può procedere alla costruzione di edifici (ad es. luoghi di culto o infrastrutture di accoglienza per i bisognosi) attingendo al patrimonio ecclesiastico; in ultima analisi, dal punto di vista "evergetico", «il cristianesimo non è l'erede del paganesimo» (ivi, p. 239).

ri della *civitas* terrena, le due città coesistevano all'interno di un'unica realtà urbana[40]. Ci sentiamo di essere d'accordo: anche una celebrata benefattrice cristiana come Melania la Giovane sarebbe stata ricordata per l'edificazione di un complesso termale a Tagaste, secondo un'identificazione proposta per un componimento dell'*Anthologia Latina*[41]. Il suo biografo Geronzio non ne avrebbe fatto menzione perché sarebbe stato sconveniente registrare il coinvolgimento di Melania in una faccenda tanto secolare e profana come la costruzione di *balnea*, simboli per eccellenza, insieme al foro, della città antica[42].

40. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine*, I, cit., p. 403: «Deux "cités" coexistaient de fait, dans une ville africaine du temps de saint Augustin».

41. J. EVANS-GRUBBS, E. COURTNEY, *An identification in the Latin Anthology*, «CPh», 82, 3, 1987, pp. 237-9: il nome di Melania al genitivo si ricostruisce dal telestichio dei versi, mentre dall'acrostico risulta *Filocali*, identificabile a sua volta con il Filocalo di AUG., *epist*. 222, 223, cfr. la voce in *PCBE*, *AC*, p. 875.

42. EVANS-GRUBBS, COURTNEY, *An identification*, cit., p. 239.

Mariagrazia Arena

Divites ed *euerghetai* nell'Africa dei *carmina latina epigraphica*

Un *carmen epigraphicum* è un testo in un contesto: è comunicazione affidata all'effetto di parole in versi e pubblicata su un supporto che è in strada, su una *tabula*, a una parete, in un *monumentum*. La scelta d'esso è una scelta d'intenzione e gusto per *dichiarar-si* con un certo effetto, ovvero per pubblicizzare, affermare e alla memoria affidare *il fatto*, una vita, un'opera o solo e semplicemente un sentimento o un affetto.

E ciò si pone come evidenza.

Nel numero dei *carmina latina epigraphica* delle province d'Africa[1] non sono molti gli *euerghetai*. L'atto munifico e liberale, che dona e offre e, quindi, *in titulo*, dedica e commemora, torna in pochi *carmina*: e vi torna in modo esplicito, quando esso è dichia-

* Mariagrazia Arena, Dipartimento di Storia Antica, Università degli Studi di Messina.

1. Da questa breve comunicazione sono tenuti fuori e lasciati ad altro momento i documenti per ambito e ideologia esplicitamente cristiani. S'è altresì ritenuto opportuno, per questo momento, limitare la nota ad alcuni *carmina* che si pensa più significativi, riservando a un'ulteriore e più compiuta stesura il dossier completo e una panoramica più ampia e puntuale. L'arco cronologico dei documenti di seguito presentati si pone prevalentemente fra II e IV secolo d.C. I documenti sono stati individuati tenendo conto delle principali raccolte dei *carmina latina epigraphica*: F. BÜCHELER, *Anthologia Latina sive Poesis Latinae Supplementum II. Carmina Latina Epigraphica*, I-II, Lipsiae 1895-97 (Amsterdam 1972), con il *Supplementum III* curato da E. LOMMATZSCH, Lipsiae 1926 (Amsterdam 1972), di seguito indicato in sigla *CLE*; E. ENGSTRÖM, *Carmina Latina Epigraphica post editam collectionem Bücheleriana in lucem prolata*, Gotoburgi 1912 – indicato in sigla *ENG*; W. ZARKER, *Studies in the Carmina Latina Epigraphica*, Diss. Princeton 1958, indicato ZARKER; J. CHOLODNIAK, *Carmina Sepulcralia Latina*, Petropoli 1897, 1904², indicato *CHOL*. S'è altresì tenuto conto di D. PIKHAUS, *Répertoire des inscriptions latines versifiées de l'Afrique romaine (I^e-VIe siècles)*, t. I, *Tripolitane, Byzacène, Afrique proconsulaire*, (Epigraphica Bruxellensia, 2), Bruxelles 1994 (indicato PIKHAUS), dell'*Année épigraphique* e delle pubblicazioni di riferimento specifico cui esso rimanda.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1063-1072.

rato attraverso i versi e, anche, in modo implicito quando nei versi l'*euerghesia* si coglie e intuisce alla base d'una descrizione d'opera o, semplicemente, nel racconto d'una vita (e meglio sarebbe dire, visto che è lo stesso, d'una morte).

Un primo punto d'interesse che cogliamo nei *carmina* attiene al senso stesso dell'azione evergetica, all'accezione e concezione d'essa e, quindi, al suo valore e uso.

Così, in appena un distico elegiaco, *Acilius Clarus*, che, dal *subscriptum*, sappiamo *vir consularis* e *praeses provinciae Numidiae*, dedicando e commemorando i *moenia* della cui realizzazione nel Forum di *Lambaesis* egli s'è fatto promotore, dà la cifra stessa dell'evergetismo: *moenia quisque dolet nova condere successori / inculto maneat lividus hospitio*[2] (chi si duole di porre nuove mura per chi verrà, / livido resti in desolato ospizio).

Non si tratta già, come altri ha pensato, d'una formula mirata ad «allontanare il *phtonos* che potrebbe scatenarsi per lo splendore delle nuove costruzioni»[3], ma è piuttosto l'invito a realizzare, a *condere* per sé, per gli altri, per il futuro e chi ciò non vuole e non si prova a fare che resti – e resterà – *lividus*, corrucciato e astioso, a rodersi solo in un tugurio (*inculto hospitio*).

Sempre in Numidia, ad Henchir Fegousia, sulla stessa linea della massima che stimola e invita, si leggeva un breve *carmen*[4] di due esametri che è apostrofe all'*aemulus*, a chi non è di posizione *invidus*, ma piuttosto è in potenza capace (*si qui potes*) di *aemulare* – gareggiare: provati, quindi, a imitare *nostros labores* e *si malevolus es, geme, si benevolus, gaude!*

L'iscrizione di suo non è una dedica e non commemora alcunché, tuttavia, il riferimento che è in *nostros labores*, suggestivo, fa intuire che un'opera è stata compiuta e resta, comunque, l'invito, come nel carme precedente, a realizzare. Di là da questa evidenza interna, si può con buona probabilità ritenere che l'epigrafe fosse compresa nel numero di un insieme epigrafico che, di recente, P. Morizot e X. Dupuis hanno riferito a un unico complesso monumentale, verosimilmente un edificio termale, fatto realizzare da nota-

2. *CLE*, 890 = *CIL* VIII, 2729, *Lambaesis* - Lambesi (Numidia): età di Diocleziano o Costantino.

3. P. Cugusi, *'Invidia' e 'coppa d'amore'. Due temi presenti nei carmi epigrafici*, «Res Publ. Litter.», 27, 2004, pp. 83-103.

4. *CLE*, 334 = *CIL* VIII, 2521, Henchir Fegousia (*Lambiridi*): età incerta (IV secolo?).

bili del luogo (i *clarissimi*, non altrimenti noti, *[A]mpelius* e *[Ma]ximilla*) e aperto al pubblico[5]. Nello stesso dossier rientra un'altra iscrizione metrica il cui primo esametro raccoglie l'aspirazione prima che, indipendentemente dalla destinazione e la finalizzazione dell'opera realizzata, muove il destinatore: la gloria pubblicamente e durevolmente riconosciuta e acquisita: *Moenia quisque [f]acit famae et[ernae studet ille]*. Il seguito del *carmen*, che con falsata modestia fa vanto di quanto s'è fatto e reso, è ancora una volta l'invito a fare: *Qui maiora tenent ponunt de m[ontibus altis] / Ad nobis satis est parvo de cul[mine parva] / Et tamen aequ[a]t amor parvas re[s grandibus ardens]*[6].

È la *laus* che si può ottenere lo stimolo primo e l'immediata ricompensa d'un atto munifico. Così, a *Mustis* (Africa Proconsolare), in un *carmen*, purtroppo oggi mutilo, che sembra dovesse commemorare il restauro d'una struttura attinente al *forum* della città (forse un edifico, forse meglio una cloaca), si leggeva e si legge: *honestam praebens ornatui publico laudem*[7].

L'abbellimento della cosa pubblica è, quindi, cagione di un'*honesta laus* per chi ne è stato promotore e autore. Nel fatto, la *munificentia* è in sé un atto principalmente pubblico, in quanto nel rapporto dell'evergete con la comunità s'esplica e concreta. In quanto atto pubblico, alla sua base v'è un compromesso sociale, un *do ut des*, uno scambio d'obblighi fra l'evergete che offre un *munus* e la comunità che di quel *munus* potrà usufruire. L'epigrafia in prosa attesta abbondantemente quest'interscambio: così, al *titulus* col quale, per obbligo di carica e per evidenza pubblicitaria e, quindi, per un ritorno sociale, l'evergete dedica e commemora il suo atto liberale (sia la realizzazione d'una costruzione come anche un'elargizione), rispondeva spesso un altro *titulus* col quale la comunità destinataria ringraziava. Nei *carmina* delle province africane, purtroppo, non ci troviamo di fronte a una simile occorrenza e tuttavia in alcuni d'essi è destinatore un magistrato e, comunque, il

5. Cfr. P. Morizot, X. Dupuis, "*Moenia quisque facit famae eternae studet ille*", *La dédicace versifiée des praedia d'un clarissime à Henchir Fegousia (Numidie Meridionale)*, «CRAI», 2001, pp. 893-913.

6. Ivi, nn. 1-2.

7. *CLE*, 293 = *CIL* VIII, 1584 (cfr. 15572), probabilmente da completare con *CLE*, 282 = *CIL* VIII, 15584 e *CIL* VIII, 27442; cfr. L. Poinssot, *Monuments et inscriptions de Musti en Tunisie*, «BCTH», 1930-31, pp. 362-74, in part. pp. 372-3, n. 3 = Zarker 83 = Pikhaus A 119, *Mustis*: IV o V secolo.

rapporto fra l'individuo che gode di prestigio e la sua comunità di riferimento sembra emergere chiaramente. Così, ad *Auzia*, *Felix* e *Calvus*[8], che, *gratantes* (in atto di riconoscenza) e *sumptibus e propriis* (a proprie spese), dedicano un'ara a Febo, ciò fanno *tempore quo patriae fasces [gessere] sacratos*, nella qualità, quindi, di magistrati municipali[9]. Lo stesso sentimento di riconoscenza sembra emergere in un altro *carmen* col quale, a *Lambaesis*, *Laetus* dedica un'ara alla Ninfe e al *Numen Aquae Alexandrianae*[10]. In questo caso, il personaggio fa esplicito vanto: egli ha ricoperto *fasces patriae rumore secundo* e, di più, ha ricevuto tale onore proprio quando nella sua città fu fatto realizzare dall'imperatore Severo Alessandro un acquedotto, cui la sua ara si lega esplicitamente nella dedica *in praescripto* (*Numini aquae Alexandrianae*), inserendosi a pieno e chiaro titolo, come testimonia l'epigrafia in prosa, in un più ampio contesto d'azione evergetica che vede l'imperatore come promotore, il *praeses Numidiae* come curatore e, con tutta probabilità, i legati e soldati della *Legio III Augusta* come operatori ed esecutori, per sé ergo per i *castra* ma anche e soprattutto per le comunità viciniori[11]. Fra questi s'inserisce con la dedica sua di un'ara il nostro *Laetus*, un magistrato municipale[12].

Il rapporto evergete-comunità appare più significativo in un'iscrizione metrica che è stata rinvenuta, purtroppo ridotta in frammenti, fra i resti d'un edificio termale di *Satafis*. Il *carmen* rivendica come opera di *Quintinus*, uomo di classe senatoria che ha saputo distinguersi per forza dimostrata e meriti acquisiti (riconosciuti), il restauro delle terme, restauro che un riferimento sembra riportare a un'occasione in particolare: egli ciò ha fatto, a quel che sem-

8. *CLE*, 261 = *CIL* VIII, 9019, *Auzia* - Aumale (*Mauretania Caesariensis*): III secolo? (cfr. H. BIANCHI, *Carmina Latina Epigraphica Africana*, «SIFC», 18, 1910, pp. 41-76, in part. p. 45).

9. Sui *fasces patriae* come magistratura municipale cfr. E. DE RUGGIERO, *Dizionario epigrafico di Antichità romane*, ed. an., Roma 1962, p. 38.

10. *CLE*, 252 = *CIL* VIII, 2662 = *ILS*, 3895: 222-235 d.C.

11. Cfr. la documentazione in prosa: *maxime CIL* VIII, 2659: *(aquas) alexandrinas lambaesitanis dedit* (222-235 d.C.) e *CIL* VIII, 2657-2658 (prima metà III secolo), *CIL* VIII, 2660-2661-2663 (fine III secolo). Sull'approvvigionamento d'acqua a Lambesi in rapporto all'estensione urbana della città fra II e III secolo, cfr. in particolare M. JANON, *Recherches à Lambèse: II Aquae Lambaesitanae*, «AntAfr», 7, 1973, pp. 222-54.

12. Cfr. *supra*, nota 9. La questione relativa al ruolo e alla funzione sociale di *Laetus*, nonché l'identificazione del personaggio restano ancora aperte, cfr. JANON, *Recherches à Lambèse*, cit., p. 254.

bra, avendo ottenuto la carica di *praefectus Mauris*[13]. Anche un non meglio noto *Frumentius* s'è distinto, come si legge in un *carmen* su mosaico d'un edificio termale di *Tigava*: questi, domato con valore il ribelle, restaura ora le terme che in abbandono fra sterpi e cespugli erano rimaste (*Tu modo, Frumenti, domito virtute rebelli / respicis ac reparas dumis contecta lavacra*)[14]. Altre terme sono state offerte in Africa, affidando dedica e commemorazione a un *titulus* in versi: ne sono promotori e autori a Cartagine *Attalus*, che afferma *haec feci*[15], e a *Sullecthum*, su un mosaico che si trovava nella piscina del *frigidarium*, un membro di un'associazione o di un collegio dionisiaco che ai *fratres* suoi si rivolge destinando la *grata voluptas baiaru(m)*[16]. Nel VI secolo è un re dei Vandali, Gebamund, che a Tunisi realizzerà delle terme: il *carmen*[17] che accompagna, dedica e commemora questa realizzazione, con chiaro rimando alla tradizione classica, si chiude con un'apostrofe al suo autore: *Gaude operi, Gebam[unde, tu]o, regalis origo, / deliciis sospes ute[re cum] populo*[18].

13. *CLE*, 1802-1911 = *CIL* VIII, 20267, *ILCV*, 229, cfr. E. COURTNEY, *Musa Lapidaria*, *A Selection of Latin Verse Inscriptions*, Atlanta 1995, n. 41 e S. BUSCH, *Versus Balnearum*, *Die Dichtung über Bäder und Baden im römischen Reich*, Stuttgart-Leipzig 1999, pp. 227-9, *Satafis* - Perigotville (*Mauretania Sitifensis*): IV secolo (359 o 388 – *subscriptum*).

14. *CLE*, 281 = *CIL* VIII, 10946, *Tigava* - El Kherba (*Mauretania Caesariensis*): IV secolo (?). Cfr. BUSCH, *Versus Balnearum*, cit., pp. 226-7.

15. *CLE*, 1630 = *CIL* VIII, 13473 e 24657, *ILCV*, 1903, PIKHAUS A 26. Il *carmen* non presenta alcun elemento interno che possa permettere di considerarlo cristiano piuttosto che pagano. Il rinvenimento fra i resti della basilica cristiana di Damous el Karita non è determinante.

16. *AE*, 1968, 610 = A. BESCHAOUCH, *Echec à l'envieux, d'après une inscription métrique sur mosaïque découverte dans des Thermes à Sullecthum en Tunisie*, «RAL», XXIII, 1968, pp. 59-68, PIKHAUS B5, *Sullecthum* - Rass Salakta (*Byzacena*): III secolo (?); cfr. anche BUSCH, *Versus Balnearum*, cit., pp. 235-9, che data al V o VI secolo (?).

17. *CLE*, 1754 (parte destra), 2039 (testo intero) = *CIL* VIII, 25362 = *ILCV*, 787, PIKHAUS A78 (con bibliografia di riferimento) e COURTNEY, *Musa Lapidaria*, cit., n. 43, *Tunes* - Tunisi (*Africa Proconsularis*): VI secolo. Cfr. anche BUSCH, *Versus Balnearum*, cit., pp. 242-6.

18. Nel numero delle terme potremmo, forse, includere anche quelle di cui ad *Auzia* (*Mauretania Caesariensis*) nel IV secolo è stato *auctor*, proprietario e gestore *Constantius*. Il *carmen* (*AE*, 1937, 31 che integra *CLE*, 577 = *CIL* VIII, 9183 e 20821) dedica e commemora *balnea*, *rura* e *domus* che questi *fecit* e probabilmente si riferisce a una proprietà privata che comprendeva terme aperte al pubblico. Di là dalla questione relativa alla gestione d'esercizio delle terme e ai problemi che pongono la restituzione e interpretazione del testo, è suggestivo notare che la realizzazione delle varie strutture e dell'e-

Anche altri potevano essere gli oggetti della *munificentia*. Un *carmen*, rinvenuto a *Sitifis* e, purtroppo, mutilo per la gran parte, il che compromette una chiara comprensione e nega l'individuazione d'un personaggio, sembra, tuttavia, far chiaro riferimento a *dona* elargiti e, soprattutto, alla realizzazione d'un ponte: *miliori auspi-[cio flu]men cum pontis munere iuncxit*[19].

Non solo, però, la realizzazione di splendidi edifici, di cui i versi potevano ben vantare la bellezza, ma anche l'offerta di spettacoli e giochi poteva rendere benemerito un evergete. È questo il caso del *medicus Marcellus*, il cui epitaffio in versi è stato rinvenuto a *Sufetula*[20]. L'*euerghesia* è in questo caso testimoniata per via indiretta e non vantata: la triste sorte del giovane medico, infatti, ha voluto che egli trovasse la morte in un'occasione particolare, nel terzo dei tre giorni di ludi gladiatori che egli aveva fatto allestire come *munus*. L'iscrizione mutila dell'inizio, cui dovevano essere affidate le informazioni individuanti d'anagrafe e *cursus* del defunto, nulla ci dice oltre l'arte medica in cui Marcello si distinse e oltre l'occasione della sua morte. Tuttavia, il fatto che egli si sia fatto carico dell'allestimento d'uno spettacolo gladiatorio fa pensare anche a una sua funzione sociale, il che trova conforto in un'altra iscrizione di *Sufetula*[21] che, in prosa, è la dedica al medico, Q. Iulio Rogaziano, da parte delle *curiae ob honorem aedilitatis et medicae professionis largamque liberalitatem duplicis editionis ludorum in sacerdotio liberorum*. Rapportando fra loro le due iscrizioni, diverse

dificio termale, in particolare (l'apostrofe al *lotor*), è affermata e riconosciuta come motivo di gloria in diretto ed esplicito rapporto con la città: ll. 7-10: *ut nomen, ut quae-[stu]s, ut honor ampliet in aevum / Auzias, quia poten[s eri]s his per saecula vita. / Tuque dabis civibu[s decus] et tibi patria laudes, / et dabis ut supere[s homin]um linguas inanes*. Cfr. la nota di L. Leschi, *Sur une inscription d'Aïn Bessem*, «BCTH», 1936-37, pp. 197-201 = *Études d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaine*, Paris 1957, pp. 361-3 e, più di recente, Busch, *Versus Balnearum*, cit., pp. 219-25.

19. *CLE*, 294 = *CIL* VIII, 8692, *Sitifis* - Setîf (*Mauretania Sitifensis*): cronologia incerta.

20. *CLE*, 1521 = *CIL* VIII, 241 – 11347 = *CHOL* 990 = *ILS*, 7891, Pikhaus B 30, *Sufetula* - Sbeitla (*Byzacena*): seconda metà del II secolo. Cfr. anche N. Duval, *Inventaire des inscriptions chrétiennes en Afrique du Nord*, «MEFRA», 101, 1989, pp. 403-88, in part. pp. 444-5, n. 65 e fig. 42.

21. *CIL* VIII, 11345. Il rapporto fra quest'iscrizione e il *carmen* del *medicus Marcellus* è stato già evidenziato da I. Bitto, *Medici, malati e cause di morte nei CLE büchelereriani*, in *Poveri ammalati ed ammalati poveri, Dinamiche socio-economiche, trasformazioni culturali e misure assistenziali nell'Occidente romano in età tardoantica*, *Atti del Convegno di Studi, Palermo 13-15 ottobre 2005*, Catania 2006, pp. 123-44, in part. pp. 130-1.

per forma, ma provenienti da uno stesso contesto e afferenti a una stessa categoria d'individui, apprendiamo che un medico, rivestendo oltre la sua professione d'arte, anche una magistratura come ad esempio l'edilità, poteva essere un evergete il cui atto liberale poteva concretarsi in un'elargizione come allestimento di ludi.

Probabile riferimento all'attività evergetica v'è anche nella iunctura *largus munidator* che torna nell'epitaffio metrico di *T. Clodius Loquella*[22]: questi morì a 49 anni con lode e onore, dopo un'onesta carriera, che, sia nel *praescriptum* in prosa sia nell'*elogium* in versi, è ricordata e celebrata nelle tappe dell'edilità, del duumvirato, della questura, del flaminato e, in ultimo, del sacerdozio per il dio *Liber Pater*.

Gli *euerghetai* che incontriamo nei *carmina latina epigraphica* sono quelli stessi che l'epigrafia in prosa abbondantemente attesta: l'imperatore *in primis* e poi, di seguito, i magistrati provinciali e municipali, i corpi militari, legati e soldati, particolari collegi e associazioni, uomini degli *honores*, che hanno saputo distinguersi, come *Frumentius*, che il ribelle domò, e come il *medicus Marcellus*. I loro atti si concretano in rapporto alla comunità organizzata-urbanizzata (*moenia*, *ludi*) e privilegiano, per così dire e in generale, i punti d'acqua e, in particolare e per meglio dire, tutto quanto attiene al regolamento e allo sfruttamento delle acque (acquedotti, ponti, cloache e anche e logicamente le terme) nel riferimento a una struttura come quella africana (granaio di Roma) che è, nei secoli qui presi in considerazione, principalmente, se non esclusivamente, legata all'uso e alla valorizzazione delle risorse agricole.

La *largitas muneris* di cui fin qui abbiamo cercato nei *carmina* testimonianza, però, nel fatto presupponeva una certa sostanza e da qui è facile il passaggio al secondo oggetto di questa comunicazione: la ricchezza. Una ricchezza che, nei *carmina*, è concepita principalmente come possesso di terra e che, attraverso il lavoro (soprattutto attraverso il lavoro della terra) e una condotta che è esemplare perché frugale, può esser conseguita, mantenuta e accre-

22. *CLE*, 511 = *CIL* VIII, 4681 = *ILAlg* I, 2207 = *CHOL* 995, PIKHAUS A 159 (con bibliografia di riferimento), *Madauros* - Mdaourouch (*Africa Proconsularis*): III secolo o inizi IV. *Munidator* è *verbum novum*. BÜCHELER (*CLE*, 511) rimanda a *munificus*. BIANCHI, *Carmina Latina Epigraphica Africana*, cit., p. 55, propone di intendere *numi dator et sator*, ovvero *qui numos dabat et serabat inter suos*. Migliore sembra la proposta di GSELL (*ILAlg* I, 2207), e di CHOLODNIAK (*CHOL* 995) d'intendere *munidator* come *munerarius*, che trova conforto in *ILAlg* I, 2144 e in *CIL* VIII, 241.

sciuta e, quindi, riconosciuta, come affermazione o promozione sociale, dagli *honores* ricoperti in seno alla comunità e, in ultimo, meritoriamente ripartita fra gli eredi e, con una scelta che potremmo intendere come "evergetica", anche distribuita socialmente.

Così, su un cippo rinvenuto a *Mactaris* in Bizacena, il famoso *carmen*[23] che raccoglie l'epitaffio d'un anonimo *rusticulus*, oltre ad essere in immediato il racconto d'una vita, è anche la summa di una concezione e si fa portatore di un'ideologia che possiamo (forse, addirittura, dobbiamo) pensare condivisa. Il lavoro dei campi (sarebbe meglio dire *nei* campi d'Africa, dalla Bizacena alla Numidia) e una parsimoniosa condotta hanno conquistato al mietitore una posizione che lo riscatta dalla *paupertas* delle sue origini (*paupere progenitus lare sum parvoque parente, cuius nec census neque domus fuerat*: sono nato da una povera famiglia, mio padre non aveva né risorse né una casa), che si concreta nel possesso d'una *domus* e d'un podere e si compie come affermazione e riconoscimento sociale nella vita politica della comunità d'appartenenza: di cui la sintesi è in *de rusticulo censor*.

In rapporto al contesto socio-politico di riferimento, la comunità mactariana, il monumento funebre del mietitore, per posizione pubblico e, quindi, condiviso, nell'esaltazione del lavoro e dell'ascesa economico-politica e, di più, nella trasposizione intenzionale della propria esperienza come paradigma, si fa portatore d'un contenuto ideologico che doveva consonare perfettamente con l'ambiente di riferimento o di destinazione dell'epigrafe. Così, sempre a *Mactaris* in altri due *carmina*[24], com'è stato notato[25], torna la stessa soddisfazione per la vita condotta e la medesima celebrazione

23. *CLE*, 1238 = *CIL* VIII, 11824 = *CHOL* 1142, PIKHAUS B74, *Mactaris* - Maktar (*Byzacena*): III secolo (tra il 260 e il 270 d.C. cfr. G. CH. PICARD, H. LE BONNIEC, J. MALLON, *Le cippe de Beccut*, «AntAfr», 4, 1970, pp. 125-64, in part. pp. 147-8 e fig. 20). Sul *carmen* cfr. anche F. BARATTE, *Epitaphe du "moissonneur" de Mactar*, in *De Carthage à Kairouan. 2000 ans d'histoire en Tunisie*, Paris 1983, p. 102, n. 147; P. DESIDERI, *L'iscrizione del mietitore (CIL VIII 11824): Un aspetto della cultura mactariana del III secolo*, in *L'Africa romana IV*, pp. 137-49; D. PIKHAUS, *Littérature latine et bourgeoise municipale: l'épigramme funéraire du moissonneur (CLE 1238 = CIL VIII 11824)*, (Studia varia bruxellensia, 1) Leuven 1987, pp. 82-94.

24. I post-bücheleriani ZARKER 77 = *AE*, 1946, 62, PIKHAUS B81 e *AE*, 1960, 116, PIKHAUS B 82, epitaffio di *Pinarius Mustulus*, *Mactaris* - Maktar (*Byzacena*): III secolo.

25. Cfr. G.-CH. PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1990², pp. 114-5.

dell'ascesa dalla *paupertas* agli *honores* attraverso una condotta di vita che, essendo *sine fraude*, sul lavoro poggia – anche se non sappiamo in qual campo i due personaggi degli epitaffi si siano arricchiti. Il senso tutto dell'epitaffio del mietitore è raccolto in tre versi che tornano quasi uguali negli altri due *carmina*: *et rem non modicam / e minimo questui fraude sine ulla / atque meis propriis natorum et honoribus auctus*. Ai tre *carmina* mactariani, possiamo aggiungere un'ulteriore testimonianza che risale suppergiù allo stesso periodo (II-III secolo) e che al lavoro riconosce il merito dell'ascesa sociale: a *Madauros*, nell'Africa Proconsolare, *Laelius Timminus* fu uomo *patiens laborum, frugi, vigilans, sobrius, qui rem paravit haud mediocrem familiae, domunque tenuem ad equestrem promovit gradum*[26]. A quest'uomo probo, capace di sopportare le fatiche, con sollecitudine e sobrietà, è riconosciuto il merito d'aver procurato alla sua famiglia una condizione non mediocre, d'aver conquistato, fornito di umili mezzi, il rango equestre, i 400.000 sesterzi. Alcuni altri epitaffi ci fanno pensare che anche la donna, spesso riconosciuta e celebrata in Africa come *comes* e *socia* (si pensi all'epitaffio di *Urbanilla*[27]), poteva contribuire al conseguimento e mantenimento della *res* familiare: così, a *Sigus*, due epitaffi di donne si chiudono con un'espressione che, pur essendo chiaramente formulare, appare significativa per il riferimento al lavoro e alla fatica: *omnia quae sunt nobis, tuo sunt quaesita labori*[28].

Una condotta morigerata e frugale è esaltata anche come la qualità di chi è ricordato per aver saputo ripartire la sua *substantia* nel momento di dipartire. Su questo pone l'accento il *carmen* che a *Mactaris* è dedicato a *Umbrius Victorianus qui suis omnes partitus opes (?)/ posteritati ea magna pietate relinquit*[29]. Per lo stesso, è ricordato, in maniera però più diffusa, a *Sicca Veneria*, *Alfius Felix Flavianus*, *qui partam nimia frugalitate substantiam in diem mortis servavit incolumem sibi* e, *consulens concordiae*, distribuì tutti i suoi

26. *CLE*, 1868 = *ILAlg* I, 2195, PIKHAUS A160, *Madauros* - Mdaourouch (*Africa Proconsularis*): terminus post quem II secolo (cfr. J. M. LASSÈRE, *Recherches sur la chronologie des epitaphs païennes de l'Afrique*, «AntAfr», 7, 1973, pp. 7-151, in part. p. 122 e PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, cit., p. 116.

27. *CIL* VIII, 152 = *CLE*, 516 = *CHOL* 164.

28. *CLE*, 635 (= *CIL* VIII, 5834 e 19189) e *CLE*, 636 (*CIL* VIII, 5804 e 19118), *Sigus* - Bordj-Ben-Zekri (*Numidia*).

29. *CLE*, 774 = *CIL* VIII, 684 = *CHOL* 992 = *ILCV*, 4838, PIKHAUS B 97, *Mactaris* - Maktar (*Byzacena*): III o IV secolo.

beni *aequaliter*[30]. Fu uomo ricco, sobrio, generoso ed equo, *Alfius Felix Flavianus*, *gratum se atque pium ut commendaret suis*, lui che a molti il bene seppe portare e che per questo *Felix vocatus felix vixit cum suis*.

Concludendo. La concezione della ricchezza che affiora per aspetti nei *carmina* fin qui presi in considerazione trova la sua più alta espressione nel lungo *carmen* che era apposto sul Mausoleo dei Flavii a *Cillium*, nella Bizacena[31]. In questo, che è senz'altro uno dei più bei carmi che dell'epigrafia in versi ci resta, confluisce, articolata e compiuta, una vera e propria ideologia della ricchezza, d'una ricchezza che è concepita non già come «lusso insolente e prodigo che si disperde fra vani piaceri»[32], ma piuttosto come fondata sul possesso della terra e sul lavoro d'essa, sull'impegno e sul buon uso, e che per ciò stesso, con saggia e frugale condotta, deve essere trasmessa integra all'erede e come bene sociale praticata e profusa. Così, *T. Flavius Secundus*, il veterano che è riconosciuto come capostipite della famiglia e al quale l'opera è destinata, può gioire da morto, non solo per il dono che la *pietas* filiale ha concretato in un mausoleo che è l'*imago* evidente di un'affermazione e collocazione sociale, ma anche per «i doni che un tempo egli fece ad onore di questo luogo: vi introdusse i doni di Bacco in abbondanza, volle piantare la prima vigna in filari, mise a frutto i boschi con meandri d'acqua corrente»[33], ovvero per quei doni che attraverso il lavoro egli ha elargito anche alla comunità, introducendo la vite fra le colture, piantando la prima vigna in filari e realizzando importanti lavori di irrigazione.

30. *CLE*, 1869 = *CIL* VIII, 27587 = *ENG*, 51, PIKHAUS A 126, *Sicca Veneria* - Le Kef (*Africa Proconsularis*): probabilmente III secolo.

31. *CLE*, 1552 = *CHOL* 878 = *CIL* VIII, 212-213 (p. 925, cfr. 11300 e p. 2353), PIKHAUS B 25. Nuova edizione: AA.VV., *Les Flavii de Cillium. Etude architecturale, épigraphique, historique et littéraire du mausolée de Kasserine (CIL VIII, 211-216)*, Rome 1993.

32. Ll. 23-4: *fusae vanis in amoribus errans gloria luxuriae*.

33. Ll. 50-3: *Numinibus dederis haec gaudia saepe videntem, / quae quondam dedit ipse loco, dum munera Bacchi / multa creat primasq(ue) cupit componere vites / et nemus exornat revocatis saepius undis.*

Chiara O. Tommasi Moreschini

Splendore e ricchezza dell'Africa vandalica nel giudizio delle testimonianze letterarie coeve

Qualunque valutazione complessiva sulle vicende dell'età vandalica oscilla ancora tra le tesi "classiche" di Courtois e Courcelle, di cui sono ben noti, riassumendoli in maniera schematica e per molti aspetti semplicistica, le valutazioni e gli atteggiamenti rispettivamente filo- e anti-vandalici [1]. Bisognerà inoltre tenere conto dei notevoli progressi di cui lo stato degli studi ha potuto beneficiare dopo la pubblicazione di queste due monografie, grazie soprattutto ai nuovi e significativi dati offerti dalle *Realien* archeologiche ed epigrafiche, che hanno non di rado contribuito a sfatare il mito inveterato secondo cui il V secolo in Africa fu nella sua totalità un periodo di decadenza e di regresso [2]. Non è naturalmente mia intenzione riproporre nella loro interezza i termini della questione, che meriterebbero uno spazio assai ampio (considerando ad esempio, in forma contrastiva, la persecuzione subita dal clero cattolico) [3], e che del resto esulano dalla portata e dalle competenze di questo intervento.

* Chiara O. Tommasi Moreschini, Dipartimento di Filologia Classica, Università degli Studi di Pisa.

1. CHR. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955; P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris 1964. Cfr. anche J. DIESNER, *Das Vandalenreich*, Stuttgart 1966. Una buona sintesi sui Vandali è ora offerta in lingua italiana per le cure di una germanista: N. FRANCOVICH ONESTI, *I Vandali*, Roma 2002.

2. Cfr. soprattutto F. M. CLOVER, *The Late Roman West and the Vandals*, Variorum Reprints, Aldershot 1993. Lo studioso ha annunciato nel fascicolo 10 (2002) della rivista «Antiquité Tardive», dedicato all'Africa del V e VI secolo, la prossima pubblicazione di una sua monografia sui Vandali, che, tuttavia, a quanto lo studioso gentilmente mi comunica, non ha ancora visto la luce (cfr. *A book in progress*, pp. 73-4).

3. Si veda, da ultimo, A. ISOLA, *I cristiani dell'Africa Vandalica*, Milano 1990; differente e innovativa la prospettiva di Y. MODÉRAN, *Une guerre de religion: les deux églises d'Afrique à l'époque vandale*, «AntTard», 11, 2003, pp. 21-44; cfr. anche J. SPIELVOGEL, *Arianische Vandalen, katholische Römer: die reichspolitische und kulturelle Dimension des christlichen Glaubenskonflikts im spätantiken Nordafrika*, «Klio», 87, 2005, pp. 201-22.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1073-1080.

Nell'ambito di un incontro consacrato a mettere in luce le ricchezze dell'Africa, *tertia pars mundi*[4], desideriamo invece porre in evidenza le testimonianze letterarie dell'età dei Vandali, le quali potranno utilmente integrare il dato storico-archeologico, e mostrare come, particolarmente nella seconda fase del regno, vale a dire da Guntamondo fino alla riconquista bizantina, la regione poté godere di una relativa pace e financo prosperità. Mentre alcune di esse appaiono piuttosto generiche o comunque improntate a un *topos* stereotipo volto a enfatizzare lo splendore e la floridezza dell'Africa, che erano del resto proverbiali nel mondo antico[5], altre sono piuttosto degne di rilievo, in quanto appaiono strettamente legate alla situazione contemporanea.

Tra i testi "stereotipi" si può fare riferimento a Vittore di Vita (*hist.*, 1, 1, 3), che parla di *pacata quietaque provincia* e di *speciositas totius terrae florentis*, ovvero a Quodvultdeus (*temp. barb.*, serm. 2, 5: *ubi est Africa quae toto mundo fuit velut hortus deliciarum?*). In questi passi è particolarmente stridente il contrasto tra il motivo del *locus amoenus* e le razzie compiute dagli iniqui Vandali (*agmina impietatis* è, ad esempio, la significativa giuntura impiegata da Vittore), secondo una struttura binaria e piuttosto semplicistica che caratterizza la maggior parte di queste fonti. Un elevato livello di ricchezza e benessere è documentato, per la città di Cartagine agli inizi del V secolo, anche in due passi famosi di Salviano di Marsiglia, il quale riformula la nozione dell'antica inimicizia tra Roma e Cartagine nei termini di una rinnovata rivalità per splendore e gloria (non senza aggiungere una nota di sprezzo per l'immoralità dei suoi abitanti, che continuano a dilettarsi degli spettacoli e delle corse pur con i barbari alle porte)[6]. Una immagine assai simile, che presenta la con-

4. A partire da SALL., *Iug.*, 17, 3 (e cfr. inoltre LUCAN., 9, 411; PLIN., *nat.*, 30, 4, 8; CLAUDIAN., *carm.*, 15, 161). Importanti considerazioni svolge F. M. CLOVER, *Felix Carthago*, «DOP», 40, 1986, pp. 1-16 (= F. M. CLOVER, R. S. HUMPHREYS, eds., *Tradition and Innovation in Late Antiquity*, London 1989, pp. 129-69; CLOVER, *The Late Roman West*, cit., n. IX).

5. Cfr. inoltre *Exp. tot. mund.*, 61, p. 200 (éd. par J. ROUGÉ), e le osservazioni di C. LEPELLEY, *Peuplement et richesses de l'Afrique romaine tardive*, in *Hommes et richesses dans l'Empire byzantine*, I, Paris 1989, pp. 17-33, in part. p. 27.

6. SALV., *gub.*, 7, 16, 67-68; 6, 12, 69-71 (éd. par G. LAGARRIGUE [Sources Chrétiennes] Paris 1975), con le considerazioni di F. M. CLOVER, *Carthage in the Age of Augustine*, in J. H. HUMPHREY (ed.), *Excavations at Carthage 1976 conducted by the University of Michigan*, Ann Arbor 1978, pp. 1-14 (= CLOVER, *The Late Roman West*, cit., n. V); SPIELVOGEL, *Arianische Vandalen*, cit., p. 216.

trapposizione tra Cartagine *pridem inclyta armis, nunc felicitate reverenda*, si ritrova nello scritto dell'avvocato africano Marziano Capella (6, 669) ed è vanamente stata impiegata per datarne l'opera, senza che tuttavia gli studiosi abbiano potuto accordarsi su un periodo anteriore al 439, ovvero posteriore, sulla base di altre testimonianze inerenti alla *felicitas* di cui l'Africa avrebbe potuto godere anche sotto i Vandali[7]. Espressioni di questo tipo si ripetono infatti largamente, per giungere, ad esempio, fino a Corippo, il cantore della rinascenza bizantina, il quale tuttavia, è cosa nota, sostituisce, come avversari della potenza romana, le tribù ribelli dei Mauri ai Vandali. Il suo intento è, comunque, pressoché equivalente, stabilire cioè un'equazione tra la prosperità di cui può godere l'Africa sotto il dominio romano e, viceversa, le condizioni rovinose in cui essa versava prima dell'arrivo dei Bizantini. Per tale motivo la *Iohannis* spesso offre una personificazione assai retorizzata dell'Africa, ove se ne accentuano i toni patetici, con l'impiego, tradizionale fin dagli autori del periodo flavio, della prosopopea in funzione poetica[8]. Va notato, comunque, come la personificazione della terra africana (o anche della città di Cartagine) fosse assai comune in età tardoantica anche su monete e manufatti[9], e basterà qui rammentare soltanto la celebre immagine che orna il manoscritto bodleiano della *Notitia dignitatum*, che presenta motivi analoghi a quelli espressi nei versi di Corippo[10]. Il poeta sviluppa variamente le sue descrizioni ponendo l'accento sulle tradizionali fonti di ricchezza dell'Africa, vale a dire l'agricoltura e in particolare la produzione della vite; allude talora anche a quella dell'olio, mediante l'immagine della Pace incoronata, anche qui in maniera piuttosto stereotipa, da rami d'olivo[11].

7. Riconsideriamo il problema nel nostro lavoro *Il De Nuptiis di Marziano Capella: da manuale "privato" a testo canonico*, in F. Bellandi, R. Ferri (a cura di), *Aspetti della scuola nel mondo antico*, Amsterdam 2008, pp. 199-219.

8. G. Williams, *Change and Decline. Roman Literature in the Early Empire*, Berkeley-Los Angeles-London 1978, pp. 263 ss.

9. Talora questo dettaglio implicava una eventuale deificazione della terra: cfr. M. Troussel, *Le Dieu Ammon et la déesse Afrique*, in *Actes du 79e Congrès International des Sociétés Savants, Alger 1954*, Paris 1957, pp. 123-61.

10. Rimandiamo, per approfondimenti, al contributo di L. Di Paola, *Immagini tardoantiche dell'Africa a confronto*, in questi stessi Atti alle pp. 1091-1110. Cfr. inoltre Clover, *Felix Carthago*, cit.

11. Citiamo solamente, tra i molti passi che potrebbero essere ricordati, Coripp., *Ioh.*, III, 67-76, che si conclude con una elaborata similitudine astronomica, impreziosita dall'allitterazione e dal poliptoto: *nam tempore prisco / pax erat in cunctis Libyae*

Che l'Africa avesse mantenuto le sue ricchezze e il suo splendore anche lungo il secolo della dominazione dei Vandali, malgrado il momento iniziale delle devastazioni e dei saccheggi, e malgrado anche la spoliazione dei proprietari terrieri e il passaggio delle terre ai Vandali, è però testimoniato anche da altre fonti letterarie (o semi-letterarie, come le celebri *Tablettes Albertini*). Una in particolare può essere di qualche interesse: si tratta di un passo del *Chronicon* attribuito a Zaccaria Scolastico (ma verisimilmente nella sezione aggiunta a posteriori): ivi si osserva come molti nobili cartaginesi esiliati facessero leva proprio sulle ricchezze africane per convincere l'imperatore Giustiniano a intraprendere la lotta contro gli usurpatori[12]. Più in generale, tali fonti permettono altresì di evincere sia la persistenza di una *élite* romana (composta per la maggior parte di letterati, avvocati o medici e documentata anche dal persistere di formule quali *spectabilis*, *illustris*, *clarissimus* e simili), sia il formarsi di una nuova classe dirigente legata al clan degli Hasdingi, costituita dai notabili e dal clero ariano; e del resto, pare ormai acclarata anche una certa continuità a livello politico o istituzionale, con la "cristallizzazione" di certe espressioni o titolature, nelle quali si veniva a sostituire il nuovo sovrano vandalo all'imperatore[13]. Emerge tuttavia, dal forte contrasto tra il perdurare

tutissima terris. / gaudebat miseranda novis ornata coronis / Africa. nectebant flavis gestamen aristis / agricolae, solitoque rubens in palmite Bacchus / Paxque sua laetam fulgens ornabat oliva. / [...] nostrique potens pars maxima mundi / claruit, ut toto praefulgens Lucifer axe / stellarum flamma flamma meliore revincit.

12. ZACH., *chron*., 9, 17 (K. AHRENS, G. KRÜGER, hrsg., *Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor*, Leipzig 1899, p. 205).

13. Sul ruolo svolto dalla burocrazia romana e dalla classe dominante cfr. F. M. CLOVER, *The Symbiosis of Romans and Vandals in Africa*, in E. K. CHRYSOS, A. SCHWARCZ (hrsg.), *Das Reich und die Barbaren*, Wien 1989, pp. 57-73, in part. pp. 60 ss. (= CLOVER, *The Late Roman West*, cit., n. X); C. LEPELLEY, *L'administration d'Afrique avant la conquête vandale*, «AntTard», 10, 2002, pp. 61-72; W. LIEBESCHUETZ, *Gens into regnum: The Vandals*, in H. W. GOETZ, J. JARNUT, W. POHL (eds.), *Regna and Gentes. The Relationships between Late Antiquity and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World*, Boston-Leiden 2003, pp. 55-83; V. AIELLO, *Che fine ha fatto l'élite burocratica romana nel regno dei Vandali?*, in R. LIZZI TESTA (a cura di), *Le trasformazioni delle élites in età tardoantica*, Roma 2006, pp. 15-40. Sullo statuto del re vandalo, se possa o meno assimilarsi a quello dei regni clienti della tarda Repubblica o del primo Impero, ovvero sui loro rapporti con l'imperatore cfr. Y. MODÉRAN, *L'établissement territorial des Vandales en Afrique*, «AntTard», 10, 2002, pp. 87-122, in part. pp. 96 ss.; sotto un'altra angolatura F. M. CLOVER, *Le culte des empereurs dans l'Afrique vandale*, «BCTH(B)», 15-16, 1984, pp. 121-8 (= CLOVER, *The Late Roman West*, cit., n. VIII).

della vita e delle istituzioni romane (prima fra tutte la scuola)[14] e il nuovo assetto socio-politico, una forte "rottura", per usare le parole di Clover, che rese difficile e non sempre agevole la "simbiosi" tra Romani e Vandali[15]. Una sorta di simbiosi, tuttavia, è documentata in una certa misura soprattutto sotto il regno di Trasamondo e di Ilderico, come mostrano alcuni componimenti della *Anthologia Latina*, scritti da prominenti membri dell'aristocrazia romana per celebrare l'evergetismo dei sovrani vandali[16]. Non più considerati, secondo le parole sprezzanti di Courcelle, espressione del servilismo più vile e privi di ogni reale afflato poetico, tali carmi risultano una preziosa testimonianza del modo di vivere quotidiano (nella duplice realtà di *relax* e lavoro) di Vandali e Romani a Cartagine e nei dintorni, per quanto osti a una valutazione obiettiva il loro iperclassicismo e, talora, la marcata insistenza sull'elemento grottesco e bizzarro, come è soprattutto nel caso di Lussorio[17]. Nondimeno, la situazione che poeti come il già nominato Lussorio, o personalità più oscure, quali Fiorentino, Felice e Catone, ci descrivono tende a mettere in chiara luce l'aspetto di ricchezza e prosperità di cui la città di Cartagine e la sua nobiltà o alta borghesia potevano fruire. Bisogna, comunque, mostrare una certa cautela nel mettere questi testi a confronto con altre fonti, sia pure databili a qualche decennio prima, come Vittore di Vita, il quale narra a forti tinte la carestia del 484, vedendo in essa il giusto castigo di Dio per i peccati di Unirico, in una descrizione intrisa di un nutrito corredo di immagini bibliche[18]. È probabile, chiaramente, che la distanza cronologica e i differenti intenti dei vari autori abbiano portato ciascuno di essi a privilegiare letture della

14. Cfr. H. Laaksonen, *L'educazione e la trasformazione della cultura nel regno dei Vandali*, in *L'Africa romana* VII, pp. 357-61; e soprattutto K. Vössing, *Die "Anthologia Salmasiana", das vandalische Karthago und die grenzen der Stilanalyse*, in *Der Stilbegriff in den Altertumswissenschaft*, Rostock 1993, pp. 149-55.

15. Cfr. Clover, *The Symbiosis*, cit.

16. Di capitale importanza M. Chalou, G. Devallet, P. Force, M. Griffe, J. M. Lassère, J. N. Michaud, *Memorabile factum: une célebration de l'évérgetisme des rois Vandales dans l'Anthologie Latine*, «AntAfr», 21, 1985, pp. 207-62; cfr. anche F. M. Clover, *Carthage and the Vandals*, in J. H. Humphrey (ed.), *Excavations at Carthage 1978 conducted by the University of Michigan*, Ann Arbor 1982, pp. 1-22, in part. pp. 20-2 (= Clover, *The Late Roman West*, cit., n. VI).

17. Cfr. da ultimo M. Giovini, *Studi su Lussorio*, Genova 2004; oltre al "classico" M. Rosenblum, *Luxorius: a Latin Poet among the Vandals*, New York 1962.

18. Ulteriore documentazione nell'ottima edizione di S. Lancel, Paris 2002.

vita sotto i Vandali palesemente diverse, e a osservare i singoli aspetti della realtà da prospettive nettamente antitetiche, o che si escludevano a vicenda. E pare anche di un certo rilievo che tra i vari personaggi menzionati in questi componimenti poetici vi siano aristocratici chiaramente cristiani o persino sacerdoti: per usare ancora una volta le parole di Clover, «Roman life still had its attractions, even for Christians»[19].

Un esame complessivo dei carmi contenuti nel Codice Salmasiano permette pertanto di suffragare in parte le acquisizioni risultanti dal confronto col materiale archeologico ed epigrafico: infatti, la documentazione archeologica ci offre la testimonianza di una città molto ricca, con edifici sontuosi, talora soggetti a trasformazioni e rimaneggiamenti, e ricche ville private nei sobborghi. Utili confronti al riguardo sono già stati compiuti per quanto attiene alle numerose raffigurazioni musive, o anche a complessi architettonici. Gli stessi carmi, inoltre, possono testimoniare il perdurare dei costumi romani nella vita quotidiana e nelle occasioni di divertimento, unitamente a una parziale integrazione dell'aristocrazia vandala: infatti, i Vandali con tutta verosimiglianza non ebbero la capacità di soppiantare lo stile di vita raffinato ed elegante delle classi elevate romane, né di sostituirlo con uno loro proprio, ma si adattarono piuttosto ad esso e seppero così bene fruire delle comodità e degli ozi da provocare le descrizioni sdegnate di storici come Procopio e Malco di Filadelfia, i quali ne stigmatizzano la dissolutezza e rilassatezza di costumi (rovesciando in tal modo il quadro offerto da Salviano per il secolo precedente, anche se naturalmente va tenuto conto dell'atteggiamento pregiudizialmente ostile nei confronti dei barbari)[20].

Apprendiamo in tal modo una serie di dettagli della vita quotidiana, quali la passione per la caccia o i banchetti, unitamente a dettagli sugli spettacoli, con la menzione di mimi o pantomimi, e sui giochi, e sulle stesse ornamentazioni del circo (la fontana e il dipinto della Vittoria), i cui spettacoli evidentemente dovevano essere finanziati dalla splendida generosità delle *élites* locali[21].

In questo contesto di evergetismo, ove la munificenza serva a

19. CLOVER, *Carthage and the Vandals*, cit., p. 19.

20. Traggo l'informazione da ivi, p. 7. Cfr. PROCOP., *Vand.*, 2, 6, 5-9; MALCH., *frg.* 13 Müller. Su quest'ultimo passo e, più in generale, sui frgg. 3, 8a, 19 di Malco, che presentano il punto di vista di un legato imperiale alla corte dei Vandali, cfr. B. BALDWIN, *Malchus of Philadelphia*, «DOP», 31, 1977, pp. 89-107, in part. p. 102.

21. CLOVER, *Carthage and the Vandals*, cit., pp. 10 ss.

generare emulazione e sia al tempo stesso espressione della larghezza e della benevolenza del sovrano, talora in occasione della ricorrenza di un anniversario o della celebrazione dei *vota publica*, merita di essere ricordata in particolare una serie di composizioni ecfrastiche[22] scritta da Felice per celebrare le terme di Aliana, fatte ricostruire da Trasamondo. Esse non solo brillano per lo splendore del marmo e delle decorazioni in metallo, per l'altezza delle volte e le statue di cui sono ornate, che danno l'impressione di una serie di giochi d'acqua (senza contare l'iperbolico contrasto tra acqua e fuoco che assume valore quasi "cosmico"), ma possono rivaleggiare con quelle, celeberrime nel mondo antico, di Baia. Non credo necessaria l'ipotesi di Clover, secondo cui Felice avesse scritto questi carmi affinché almeno uno venisse scelto dal re per ornare l'ingresso delle terme[23]; piuttosto, essi mi danno l'impressione di una sorta di variazione sul tema, conformemente a un sentire usuale nella tarda antichità. La perizia tecnica si unisce peraltro alla tendenza, da lungo evidenziata, a ottenere un "jeweled style"[24], pure tipica del periodo. Infine, i contenuti eterogenei e miscellanei tradiscono da un lato la componente di occasionalità, e allo stesso tempo fanno rientrare, ancora una volta, a pieno titolo nella tipologia tardoantica tutte queste composizioni, di non alta levatura poetica, per quanto di buona fattura (gli autori, prevalentemente maestri di scuola o avvocati, avevano una discreta padronanza del magistero retorico). Essi ricordano per molti aspetti i *Carmina minora* di Claudiano o alcuni testi di Ausonio, o molti componimenti dell'*Anthologia Latina*, nei quali si manifesta un certo gusto per l'*ekphrasis*, per l'elemento prezioso e inusitato, unitamente all'attenzione per argomenti sino a quel momento non presi in considerazione come materia poetica[25].

22. *AL*, 210-214 (Riese) = 201-205 (Shackleton Bailey).

23. Cfr. Id., *The Symbiosis*, cit., p. 66.

24. Per rifarci al titolo del noto saggio di M. Roberts, *The Jeweled Style. Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Ithaca-London 1989. Una raccolta antologica di simili carmi (per la massima parte tratti dall'*Anthologia Latina* e da Venanzio Fortunato e organizzati per temi) è offerta da L. De Salvo, *Felicis munera mali. Momenti di vita quotidiana nella poesia romanobarbarica*, Roma 2005, con traduzione e note critiche (alle pp. 147 ss. si commentano componimenti dedicati alle terme, tra cui anche quelli di cui discutiamo).

25. Si citino, ad esempio, altre *ekphraseis* come quelle del palazzo di Ilderico (*AL* 215 Riese = 206 Shackleton Bailey), con raffigurate scene delle gesta degli imperatori del passato, o quella dell'aula del palazzo regale in cui rifulgono come specchi i lucidi marmi (*AL*, 203 Riese = 194 Shackleton Bailey). Entrambi questi testi, come

Il nostro breve esame della produzione poetica del V-VI secolo in Africa vuole concludersi con una ulteriore riproposizione del tema, ampiamente sviluppato, delle *laudes Africae*, le quali, a loro volta, trovavano un illustre precedente nelle *laudes Italiae* poste a conclusione del II libro delle *Georgiche* virgiliane – che ne impreziosisce quindi la componente panegiristica, richiamandosi esplicitamente al caso di Ottaviano. Allo stesso tempo, le testimonianze di panegirici per i sovrani vandali che ci offrono Draconzio nella *Satisfactio* e l'altrimenti sconosciuto Fiorentino[26] presentano motivi abbastanza diffusi anche nella letteratura di elogio di altri sovrani di regni romano-barbarici, con i quali si possono utilmente raffrontare. Anche nel componimento di Fiorentino, Cartagine è celebrata come splendida e ricchissima oltremodo, superiore alle altre terre usualmente famose per ricchezza e prosperità; se ne lodano le nobili origini, la potenza dei sovrani Hasdingi, le scuole illustri e rinomate, le alte e possenti mura; le si augura fama eterna e gloria imperitura[27]. Il perdurare, anche nel corso del periodo vandalico, di un motivo letterario assai diffuso come quello della *felicitas* di Cartagine e più in generale dell'Africa, sembra pertanto andare al di là del semplice *topos* celebrativo o adulatorio, ma si inserisce in un quadro più generale di benessere e ricchezza. È dunque possibile affiancare, almeno dopo il momento iniziale, la realtà del regno vandalo di Cartagine ad analoghe situazioni di "rinascita" già largamente documentate ad esempio per la Gallia o l'Italia.

quelli di Felice, sono commentati anche da CHALOU *et al.*, *Memorabile factum*, cit. Cfr. recentemente S. BUSCH, *Versus balnearum: die antike Dichtung über Bäder und Baden im römischen Reich*, Stuttgart 1999, pp. 218 ss., in part. pp. 240 ss.; A. BESCHAOUCH, *Introduction au colloque*, «AntTard», 10, 2002, pp. 34-6.

26. *AL*, 376 (Riese) = 371 (Shackleton Bailey).

27. Cfr. CHALOU *et al.*, *Memorabile factum*, cit.; CLOVER, *Carthage and the Vandals*, cit., p. 19; ID., *Felix Carthago*, cit., pp. 8-9; SPIELVOGEL, *Arianische Vandalen*, cit., p. 219. Importanti considerazioni svolge anche il recente lavoro di J. W. GEORGE, *Vandal Poets in their Context*, in A. H. MERRILLS (ed.), *Vandals, Romans and Berbers. New Perspectives on Late Antique North Africa*, Aldershot 2004, pp. 133-43. Ho potuto prendere visione dello studio di V. AIELLO, *I vandali nell'Africa romana*, «MedAnt», 8, 2005, pp. 547-59, solo quando il presente lavoro era in corso di pubblicazione.

Lilia Palmieri

I Vandali e l'olio: produzione e commerci nell'Africa del V secolo d.C.

Il dominio vandalico sulle province romane d'Africa riveste un ruolo di primario interesse nelle analisi storiografiche inerenti al contesto socio-economico del Mediterraneo occidentale nel V secolo d.C.[1].

Nel corso degli studi le ipotesi prospettate dai ricercatori riguardo agli effetti di tale dominio sulla produzione e sul commercio delle merci africane si sono rivelate discordanti, poiché a una prima interpretazione tesa a dipingere uno scenario di distruzione e sterminio[2], che portò «al termine [...] la vita urbana, quale essa era stata intesa perfino nel quarto secolo»[3], si contrappone, con l'emergere della documentazione archeologica, una visione moderata, che contribuisce a definire, per tali territori, una struttura economica senza soluzione di continuità con l'età precedente[4].

In parte immuni alla crisi socio-economica che colpì l'Impero tra il III e il IV secolo d.C.[5], le ricche province romane d'Africa furono esposte ai mutamenti politico-amministrativi che caratterizzarono il V secolo d.C.: nel 428, infatti, un gruppo di Vandali guidati dal re Genserico, fuggito dalla Spagna meridionale a causa della pressione esercitata dai Visigoti, passò dapprima nella *Mauretania Caesariensis* e in un decennio, nel 439, stabilì il proprio dominio

* Lilia Palmieri, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Sezione di Archeologia, Università degli Studi di Milano.

1. Merrills (2004), ove bibliografia precedente.

2. Courtois (1955); Clover (1993).

3. Frend (1978), p. 483.

4. Lepelley (1981), in part. II, p. 52; Id (1992).

5. Il III secolo d.C. in particolare rappresenta un momento di grande floridezza economica, da connettersi con gli interventi operati nella provincia dalla dinastia dei Severi e mirati alla sua valorizzazione. Cfr. Romanelli (1959), pp. 392-446; Lepelley (1981); Panella (1993).

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1081-1090.

su Cartagine, ponendo le basi del primo regno germanico in Africa settentrionale.

Sebbene l'evidenza del dato storico sia incontrovertibile e il paesaggio politico del Nord Africa fosse cambiato in seguito a questi eventi, con forti ripercussioni nei principali centri urbani interessati dall'occupazione vandalica, tuttavia il richiamo al modello proposto dall'Impero fu costante, ed è possibile, attraverso un'attenta analisi dei dati derivanti dalle indagini storico-archeologiche, riscontrare importanti esempi di continuità con l'amministrazione precedente. Lo sfruttamento fondiario, infatti, e i rapporti economici regionali si modificarono più lentamente rispetto ai cambiamenti politici, e la vita rurale delle province africane appare parzialmente interessata dalle vicende di Cartagine: nonostante il provvedimento di esproprio terriero a cui fu sottoposta l'aristocrazia provinciale da parte di Genserico in favore delle famiglie vandaliche[6], non sembra tuttavia che l'organizzazione delle proprietà fondiarie subisse alterazioni rilevanti, come peraltro non furono soggetti a variazioni i legami commerciali che univano tali province ai principali centri del bacino del Mediterraneo.

Sulla base dei dati acquisiti negli ultimi venti anni attraverso le attività di scavo condotte in numerosi siti dell'odierna Tunisia, è dunque difficile riconoscere nel V secolo d.C. un improvviso crollo dell'economia africana: sebbene l'arrivo dei Vandali abbia turbato il sistema, la tesi che le esportazioni africane abbiano subito una drammatica contrazione a causa degli eventi politici della metà del V secolo è confutata dall'imponente volume di anfore africane tipologicamente riconoscibili e di ceramiche in terra sigillata chiara recuperate nei principali centri del bacino del Mediterraneo.

L'elemento a cui affidarsi, al fine di comprendere la fisionomia della regione in età vandalica, è da individuarsi nell'olio, la cui produzione e commercio contribuiscono a delineare la struttura economica dell'Africa in questo particolare momento storico.

Da secoli principale risorsa commerciale dell'area[7], l'olio assume ancora una volta il ruolo di protagonista nelle esportazioni africane, al punto tale che le anfore destinate al suo trasporto sono considerate dagli studiosi un fossile guida per le stratigrafie riconducibili al V secolo d.C.

6. Cfr. COURTOIS (1955), pp. 132-4.

7. In generale si veda MATTINGLY (1985 e 1988); MANACORDA (1988); per gli aspetti tecnologici, si veda CAMPS FABRER (1953).

All'indomani della conquista vandalica, all'interno dei principali centri urbani si assiste alla proliferazione di torchi per la spremitura delle olive in siti precedentemente occupati da prestigiosi edifici pubblici, suggerendo l'ipotesi che tale cambiamento nella topografia urbana sia da imputare più a nuovi impulsi economici che a semplici modelli di declino urbano[8].

Se il fenomeno interessa le città della *Zeugitana* e della *Byzacena*[9], è tuttavia sul territorio che si avvertono i segni di una sostanziale continuità con la precedente amministrazione romana, e la combinazione dei dati archeologici ed epigrafici riguardanti i modelli produttivi permette di cogliere le caratteristiche della struttura economica della regione[10].

Attraverso l'analisi delle evidenze archeologiche riscontrate dalle ricerche di superficie condotte in due territori della regione in esame, *Segermes* nella Tunisia settentrionale e Kasserine in quella centrale, è possibile leggere uno sviluppo economico senza soluzione di continuità rispetto al passato e, per quanto riguarda il V secolo d.C., uno sfruttamento intensivo dei terreni e delle strutture produttive ad essi connesse.

Nella regione di *Segermes*[11] il periodo tardoantico è caratterizzato da un aumento delle attività produttive installate sul territorio: negli anni successivi al 350 d.C., infatti, considerata l'importanza che la città di *Segermes* assume in quanto principale centro amministrativo della valle in cui sorge, tutte le aree prese in esame appaiono densamente popolate, e vengono individuate dai ricercatori nuove installazioni nella zona centro-occidentale dell'altopiano[12].

8. Il moltiplicarsi dei frantoi all'interno delle aree pubbliche testimonierebbe, secondo alcuni studiosi, la persistenza nella regione di un'economia a carattere agrario. Cfr. CARANDINI (1970); LEONE (2003).

9. Cfr. MERRILLS (2004), pp. 10-1 e note 23-4.

10. Per un esame dei modelli produttivi si veda PALMIERI (2004), pp. 86 e ss.

11. Tra il 1987 e il 1989 ricercatori danesi, in collaborazione con l'Institut National d'Archéologie et d'Art di Tunisi, svilupparono il progetto *Africa Proconsularis*, conducendo cinque campagne di ricerca nella valle di *Segermes*, il territorio dell'antica *civitas* di *Segermes* (la moderna Henchir Harratt), nella Tunisia nord-orientale: tale indagine portò all'individuazione di 193 siti, riconducibili a diversi modelli insediativi, tipologicamente suddivisi in villaggi, ville e fattorie caratterizzate dalla presenza di impianti produttivi, in particolare torchi destinati alla spremitura delle olive. Cfr. CARLSEN, TVARNOE (1990); ØRSTED, LADJIMI SEBAÏ *et al.* (1992); LADJIMI SEBAÏ (1992-93); DIETZ, LADJIMI SEBAÏ, BEN HASSEN (1995); CARLSEN (1998); ØRSTED, CARLSEN, LADJIMI SEBAÏ *et al.* (2000).

12. Risultano attivi 55 siti (quasi un terzo del totale) distribuiti in un'area di 45 kmq. Cfr. DIETZ, LADJIMI SEBAÏ, BEN HASSEN (1995), p. 781, fig. 5i.

Dal 400 d.C. circa e, includendo il primo periodo vandalico, dal 439, il modulo insediativo rimane costante e si registra un leggero incremento [13].

L'indagine archeologica che ha tuttavia restituito maggiori informazioni riguardo ai modi di sfruttamento agricolo e ai sistemi produttivi ad esso collegati è la ricerca di superficie effettuata da studiosi americani, in collaborazione con l'Institut National d'Archéologie et d'Art di Tunisi, nella regione di Kasserine [14]. I dati derivanti da tale ricerca rivelano per questo territorio una grande vitalità produttiva in età tardoantica: dal III al V secolo d.C., infatti, si assiste a un incremento demografico, a cui corrispondono un ampliamento delle proprietà fondiarie e un'intensificazione della produzione, che può definirsi in alcuni casi a carattere industriale per la presenza di impianti produttivi con numerosi torchi [15]. Tale presenza ha condotto i ricercatori a una particolare lettura della strutturazione fondiaria della regione: è stata ipotizzata la formazione di nuclei di insediamento a una certa distanza dai centri urbani e una concentrazione delle attività produttive nel territorio. Gli impianti probabilmente costituivano la *pars rustica* di grandi proprietà terriere suddivise in piccole unità (*fundi* e *loci*), mantenute da affittuari (*coloni*) sotto l'autorità di un fattore (*vilicus*) [16].

La ricerca di superficie ha inoltre permesso di condurre un'analisi puntuale sulle metodologie impiegate nello sfruttamento agricolo: era utilizzato infatti un elaborato sistema di irrigazione destinato a guidare e incanalare le inondazioni, ottenuto attraverso la costruzione di un complesso insieme di sbarramenti e dighe nei bacini dei torrenti. Le origini di questo insieme, denominato dagli studiosi anglosassoni «floodwater farming» [17], le cui tracce sono state evidenziate anche presso la porzione mediana del *limes tripo-*

13. Sono stati registrati 59 siti distribuiti in un'area di 48 kmq, con una media di 1,2 impianti per kmq. Cfr. ivi, p. 781, fig. 5k.

14. Il progetto aveva come obiettivo principale il tentativo di delineare la struttura socio-economica della regione intorno alle città romane di *Cillium* (la moderna Kasserine) e *Thelepte*, nella Tunisia centrale, attraverso la registrazione e l'analisi delle evidenze di superficie: l'indagine portò all'individuazione, tra il 1982 e il 1987, di 178 siti, riconducibili alle medesime tipologie insediative riscontrate nella valle di *Segermes*. Cfr. HITCHNER (1983; 1988; 1989; 1990; 1992-93).

15. HITCHNER (1990), pp. 233-40.

16. Ivi, p. 246.

17. Ivi, pp. 243-4.

litanus[18], possono essere ricondotte al periodo pre-romano, ma i dati ottenuti dalla ricerca suggeriscono che il suo completo sfruttamento e sviluppo appartengono a un periodo compreso tra il III e il V secolo d.C., quando l'economia della regione fu costretta a produrre un surplus per rispondere alla domanda, sempre più pressante, del fisco e del mercato, evidenziando così una particolare vivacità economica e produttiva in età vandalica[19].

Tale vitalità territoriale rilevata attraverso le ricerche di superficie prese in esame, è testimoniata anche da alcune fonti epigrafiche ascrivibili al V secolo d.C., tra cui le più celebri risultano le cosiddette Tavolette Albertini: esse forniscono una ulteriore prova della sopravvivenza in Africa durante l'età vandalica di elementi propri della struttura economica romana[20]. Nelle tavolette, infatti, sono riportati in latino degli atti di vendita, distribuiti tra il 493 e il 496 d.C.: in molti di essi si registra la cessione, in cambio di denaro contante, delle *partes mancianae*, cioè le parti che il diritto romano aveva giuridicamente diviso tra i *domini*, che esercitavano la proprietà, e i *coloni* che, in cambio del loro lavoro, ne avevano acquistato il possesso indefinito. Anche nell'Africa vandalica lo sfruttamento del terreno continuava così ad essere regolato dalle prescrizioni e dalle percentuali stabilite dalla *lex Manciana*, provvedimento da ascrivere con tutta probabilità alla prima età flavia[21].

A tale vitalità produttiva corrisponde una chiara vivacità commerciale, che vede l'esportazione di prodotti africani, e in particolare di olio, nei principali centri del bacino del Mediterraneo.

Intorno ai decenni centrali del V secolo si ripropone un fenomeno già verificatosi alla fine del III secolo d.C.: si assiste, infatti, a una proliferazione dei centri di produzione ceramica, che porta all'introduzione di nuovi modelli tipologici nella terra sigillata chiara D e C e alla nascita di nuovi tipi di contenitore da trasporto, le anfore cilindriche di grandi dimensioni[22].

18. Barker (1985); si veda anche Barker, Gilbertson, Jones, Mattingly (1996).

19. Hitchner (1990), p. 247.

20. Cfr. Courtois, Leschi, Perrat, Saumagne (1952); Mattingly (1989); Hitchner (1995); Dorbane (2003).

21. La *lex Manciana* offriva incentivi per incrementare la produzione agricola. Si veda Mattingly (1988), p. 51.

22. Cfr. Tortorella (1986 e 1987); Mackensen (2004), ove bibliografia precedente; Panella (1986a e 1986b); Carignani (1986); Keay (1984 e 1998).

Attraverso lo studio della Panella[23], pubblicato venti anni fa, sulla distribuzione delle anfore tardoantiche, i cui dati sono stati per la maggior parte confermati da una ricerca del Keay[24] di dieci anni posteriore, è possibile seguire la diffusione delle anfore africane tra il IV e il VII secolo d.C. e comprendere la portata di tale fenomeno economico.

Nel IV secolo, e fino all'invasione vandalica, l'esportazione dei prodotti africani, e in particolare dell'olio, è affidata alle cosiddette anfore cilindriche di medie dimensioni: la geografia dei rinvenimenti di tali contenitori sembra rivelare una certa contrazione nella diffusione rispetto ai traffici del III secolo, interessando comunque tutto il bacino del Mediterraneo[25]. Contemporaneamente, appaiono sui mercati le anfore affusolate, i cosiddetti *spatheia*, la cui distribuzione interessa in modo significativo tutto il bacino del Mediterraneo, compreso l'Oriente, fino al VII secolo d.C.[26].

Ad essi si affianca, proprio a partire dall'età vandalica, la produzione di un nuovo contenitore da trasporto, l'anfora cilindrica di grandi dimensioni, la cui diffusione si riscontra soprattutto nel bacino occidentale del Mediterraneo[27], con l'abbandono progressivo dei mercati dell'Europa interna e dell'Oriente[28]. Tra i mercati preferenziali, quello della Spagna orientale, in particolare la *Tarraconensis*, privilegiato forse dal fatto che, come suggerisce la Panella, i Vandali controllavano le rotte verso la Penisola iberica, e avevano mantenuto buoni rapporti con il regno visigoto[29].

23. Panella (1986a).

24. Keay (1998).

25. Panella (1986a), p. 258; Carignani (1986), p. 273, fig. 3.

26. Panella (1986a), pp. 258-9; Carignani (1986), p. 276, fig. 4.

27. Panella (1986a), pp. 259-61, figg. 3-8; Carignani (1986), pp. 276-7, fig. 5. La preferenza accordata al Mediterraneo occidentale emerge anche attraverso l'analisi dei relitti datati tra la seconda metà del V e l'inizio del VI secolo: in particolare, si possono isolare tre relitti, nel cui carico si riscontra la presenza di anfore cilindriche di grandi dimensioni, da localizzarsi nei pressi della costa italiana, francese e spagnola. Cfr. Parker (1992), nn. 375, 401, 506.

28. La Panella mette in relazione tale dato con l'interruzione, in seguito all'invasione vandalica, del rapporto privilegiato Roma-Africa, da cui deriverebbe il conseguente smistamento dell'eccedenza di derrate alimentari africane su mercati diversi da quelli italici. Cfr. Panella (1986b), p. 445.

29. Lo stretto legame commerciale che si viene a creare in questo momento tra l'Africa e la *Tarraconensis* è peraltro testimoniato non solo dalla rilevante quantità di anfore cilindriche recuperate, ma anche da altre categorie di manufatti, quali la terra sigillata chiara o i sarcofagi di produzione africana. Cfr. Blázquez Martínez (2002),

Centro di emissione dei flussi commerciali di tale periodo è Cartagine: in quanto principale base navale della costa africana, essa aveva conservato le infrastrutture necessarie a un centro di commercio marittimo e il rinnovamento del suo porto mercantile durante il periodo vandalico è un rimando alla continua importanza dell'Africa nel commercio a lunga distanza del bacino del Mediterraneo [30].

In conclusione, si può asserire che la crisi politica e istituzionale derivante dall'occupazione del territorio africano da parte dei Vandali si risolse in pochi anni, con una ristrutturazione della produzione, una rivitalizzazione e moltiplicazione delle officine ceramiche e una riorganizzazione del commercio, in particolare dell'olio, prodotto destinato a una ancora apprezzabile esportazione.

Bibliografia

BARKER G. (1985), *The UNESCO Lybian Valleys Survey: Developing Methodologies for Investigating Ancient Floodwater Farming*, in D. J. BUCK, D. J. MATTINGLY, *Town and Country in Roman Tripolitania*, Oxford, pp. 291-306.

BARKER G., GILBERTSON D., JONES B., MATTINGLY D. J. (1996), *Farming the Desert, The UNESCO Libyan Valleys Archaeological Survey*, Paris.

BEN ABDALLAH Z., BEN HASSEN H. (1991), *Rapport préliminaire sur la fouille du port marchand de Carthage*, «CEDAC», 12, pp. 6-7.

BLÁZQUEZ MARTÍNEZ J. M. (2002), *Relaciones de España en la tarda antigüedad con África y el Oriente. Ultimas aportaciones de la cerámica*, in J. M. CARRIÉ, R. LIZZI TESTA (eds.), *Humana sapit. Études d'Antiquité tardive offertes à Lellia Cracco Ruggini*, Turnhout, pp. 299-307.

CAMPS FABRER H. (1953), *L'olivier et l'huile dans l'Afrique Romaine*, Algeri.

CARANDINI A. (1970), *Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale. Appunti sull'economia della Zeugitana e della Byzacena*, in AA.VV., *Studi miscellanei*, 15. Omaggio a Ranuccio Bianchi Bandinelli, Roma, pp. 97-119.

CARIGNANI A. (1986), *La diffusione delle anfore africane dal III al VII secolo d.C.*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, III (Le merci. Gli insediamenti), Roma, pp. 273-7.

p. 307 e nota 27, e MARINON RIBAS, RIERA RULLAN, CAU ONTIVEROS, ORFILA PONS (2005).

30. BEN ABDALLAH, BEN HASSEN (1991), p. 6.

Carlsen J. (1998), *The Rural Landscape of the Segermes Valley. Some Propositions*, in *L'Africa romana* XII, pp. 239-47.

Carlsen J., Tvarnoe H. (1990), *The Segermes Archaeological Survey (Region of Zaghouan). An Interim Report*, in *L'Africa romana* VII, pp. 803-13.

Clover F. M. (1993), *The Late Roman West and the Vandals*, Aldershot.

Courtois C. (1955), *Les vandales et l'Afrique*, Paris.

Courtois C., Leschi L., Perrat C., Saumagne C. (1952), *Tablettes Albertini. Actes privés de l'époque vandale (fin du* V *siècle)*, Paris.

Dietz S., Ladjimi Sebai L., Ben Hassen H. (1995), *Africa Proconsularis, Regional Studies in the Segermes Valley of Northern Tunisia*, I-II, Copenhagen.

Dorbane M. (2003), *Les tablettes vandales, témoins d'une époque d'ombre*, in *L'Algérie en héritage. Art et histoire (Paris, 7 octobre 2003 - 25 janvier 2004)*, Paris, pp. 221-2.

Frend W. H. C. (1978), *The Christian Period in Mediterranean Africa*, in J. D. Fage (ed.), *The Cambridge History of Africa*, II, Cambridge, pp. 410-89.

Hitchner R. B. (1983), *Society and Economy in Late Antique North Africa. Some Preliminary Evidence from the Region of Kasserine, Tunisia*, in *Ninth Annual Byzantine Studies Conference. Abstract of Papers (Durham, November 4-6 1983)*, Washington, pp. 38-9.

Hitchner R. B. (1988), *The Kasserine Archaeological Survey, 1982-1986*, «AntAfr», 24, pp. 7-41.

Hitchner R. B. (1989), *The Organization of Rural Settlement in the Cillium-Thelepte Region (Kasserine, Central Tunisia)*, in *L'Africa romana* VI, pp. 387-402.

Hitchner R. B. (1990), *The Kasserine Archaeological Survey, 1987*, «AntAfr», 26, pp. 231-59.

Hitchner R. B. (1992-93), *The Kasserine Archaeological Survey 1982-1985*, «Africa», 11-12, pp. 158-97.

Hitchner R. B. (1995), *Historical Text and Archaeological Context in Roman North Africa. The Albertini Tablets and the Kasserine Survey*, in D. B. Small (ed.), *Methods in the Mediterranean: Historical and Archaeological Views on Texts and Archaeology*, Leiden, pp. 124-42.

Keay S. J. (1984), *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean: A Typology and Economic Study: the Catalan Evidence*, Oxford.

Keay S. (1998), *African Amphorae*, in L. Saguì (a cura di), *La ceramica in Italia: VI-VII secolo*, *Atti del Convegno in onore di John Hayes (Roma, 11-13 maggio 1995)*, Firenze, pp. 141-56.

Ladjimi Sebaï L. (1992-93), *Segermes. Monographie d'un site*, «Africa», 11-12, pp. 65-88.

Leone A. (2003), *Topographies of production in north African cities during the Vandal and Byzantine periods*, in L. Lavan, W. Bowden (eds.), *Theory and Practice in Late Antique Archaeology*, Leiden, pp. 257-87.

LEPELLEY CL. (1981), *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, 2, Paris.
LEPELLEY CL. (1992), *The Survival and Fall of the Classical City in Late Roman Africa*, in J. RICH (ed.), *The City in Late Antiquity*, London, pp. 50-76.
MACKENSEN M. (2004), *Produzione e diffusione della ceramica sigillata africana nella Tunisia centrale e settentrionale dalla metà del III secolo alla metà del V secolo d.C.*, in M. DE VOS (a cura di), *Archeologia del territorio. Metodi, materiali, prospettive. Medjerda e Adige. Due territori a confronto*, Trento, pp. 131-60.
MANACORDA D. (1988), *Testimonianze sulla produzione e il consumo dell'olio Tripolitano nel III secolo*, «DArch», 9-10, pp. 542-600.
MARINON RIBAS P., RIERA RULLAN M., CAU ONTIVEROS M. A., ORFILA PONS M. (2005), *Ánforas de la Antigüedad Tardía de la cisterna de Sa Mesquida*, in *L'Antiguitat clàssica i la seva pervivència a les illes Balears*, *XIII Jornades d'Estudis Locals (Palma, 17-19 novembre 2004)*, Palma, pp. 409-21.
MATTINGLY D. J. (1985), *Olive Oil Production in Roman Tripolitania*, in D. J. BUCK, D. J. MATTINGLY, *Town and Country in Roman Tripolitania*, Oxford, pp. 27-46.
MATTINGLY D. J. (1988), *Oil for Export? A Comparison of Libyan, Spanish and Tunisian Olive Oil Production*, «JRA», 1, pp. 33-56.
MATTINGLY D. J. (1989), *Olive Cultivation and the "Albertini Tablets"*, in *L'Africa romana VI*, pp. 403-15.
MERRILLS A. H. (ed.) (2004), *Vandals, Romans and Berbers. New perspectives on Late Antique North Africa*, Aldershot.
ØRSTED P., LADJIMI SEBAÏ L. *et al.* (1992), *Town and Countryside in Roman Tunisia: a Preliminary Report on the Tuniso-Danish Survey Project in the Oued R'mel Basin in and around Ancient Segermes*, «JRA», 5, pp. 69-96.
ØRSTED P., CARLSEN J., LADJIMI SEBAÏ L. *et al.* (2000), *Africa Proconsularis, Regional Studies in the Segermes Valley of Northern Tunisia*, III, Copenhagen.
PALMIERI L. (2004), *La provincia d'Africa dal I al VI secolo d.C. Analisi dei modelli insediativi presenti sul territorio*, «ACME», LVII, fasc. III, settembre-dicembre, pp. 81-116.
PANELLA C. (1986a), *Le anfore tardoantiche: centri di produzione e mercati preferenziali*, in GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, cit., pp. 251-72.
PANELLA C. (1986b), *Le merci: produzioni, itinerari, destini*, in GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, cit., pp. 431-59.
PANELLA C. (1993), *Merci e scambi nel Mediterraneo in età tardoantica*, in A. CARANDINI, L. CRACCO RUGGINI, A. GIARDINA (a cura di), *Storia di Roma. L'età tardoantica. I luoghi e le culture*, III.2, Torino, pp. 613-97.
PARKER A. J. (1992), *Ancient Shipwrecks of the Mediterranean and the Roman Provinces*, Oxford.
ROMANELLI P. (1959), *Storia delle province romane d'Africa*, Roma.

Tortorella S. (1986), *La ceramica fine da mensa africana dal IV al VII secolo d.C.*, in Giardina (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, cit., pp. 211-25.
Tortorella S. (1987), *La ceramica africana: un riesame della problematica*, in *Céramiques hellénistiques et romaines*, 2, Paris, pp. 279-314.

Lucietta Di Paola

Immagini tardoantiche dell'Africa a confronto: note di lettura

Se è vero che in nessun altro settore della storia provinciale romana è possibile registrare negli ultimi decenni uno sviluppo delle ricerche, una ricchezza e vivacità di dibattito storiografico, un progresso delle conoscenze, paragonabili agli studi sull'Africa romana anche in epoca tardoantica [1], è altrettanto vero che inesplorate piste investigative sono state battute grazie ai sempre più numerosi ritrovamenti archeologici [2], alla ricca documentazione epigrafica [3],

* Lucietta Di Paola, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina.

1. Le iniziative scientifiche ed editoriali sono innumerevoli. Per un orientamento sui progressi degli studi, cfr. gli Atti dell'*Africa romana*, giunti con l'odierno convegno alla loro XVII edizione. Un quadro critico aggiornato del dibattito storiografico, delle più recenti acquisizioni e delle attuali tendenze è in CL. LEPELLEY, *The perception of Latin Roman Africa from Decolonization to the Re-appraisal of the Antiquity*, in C. STRAW, R. LIM (eds.), *The Past before Us. The Challenge of Historiographies of Late Antiquity*, (Bibliothèque Antiquité Tardive, 6), Paris 2004, pp. 25-32.

2. Ai resoconti degli scavi condotti da missioni italiane e internazionali e pubblicati su riviste specializzate vanno aggiunti gli studi relativi a siti e città dell'Africa, quali, ad esempio, N. DUVAL, F. BARATTE, *Les ruines de Sufetula. Sbeitla*, Tunis 1973; J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972; ID., *A supplement to Late Roman Pottery*, London 1980; A. MAHJOUBI, *Permanences et transformations de l'urbanisme africain à la fin de l'Antiquité. L'exemple de Belalis Maior*, in *150 Jarh-Feier. Deutsches Arch. Inst. Rom. 1979*, Roma 1982, pp. 77-83; R. BRUCE HITCHNER, *The Kasserine Archeological Survey 1982-1986*, «AntAfr», 24, 1988, pp. 7-41; ID., *The Kasserine Archeological Survey 1987*, «AntAfr», 26, 1990, pp. 231-60; da ultimo J. EINGARTNER, *Templa cum porticibus*, Berlin 2005.

3. La documentazione epigrafica è abbondantissima; oltre alle numerose specifiche raccolte di iscrizioni relative alle singole province, cfr. N. FERCHIOU, *Un temoignage de la vie municipale d'Athungni*, in *L'Africa romana VII*, pp. 753-61; D. PRINGLE, *The defence of Bizantine Africa from Justinian to the Arab conquest*, (BAR Int. Ser., 99), 2 voll., Oxford 1981; J. DURLIAT, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, Roma 1981; N. DUVAL, *L'état actuel des recherches sur les fortifications de Iustinien*

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1091-1110.

alla valorizzazione di opere come, ad esempio, le epistole Divjak[4], i 26 nuovi sermoni di Agostino oppure gli *Acta Gallonii* e dei martiri africani[5]; senza contare i risultati a cui sono giunti alcuni studiosi[6] con la rilettura più equilibrata delle testimonianze agiografiche[7] relative alle vicende africane di V e VI secolo.

Grazie ancora alle ricerche sulla proprietà imperiale e sui latifondi privati[8], alle indagini sulla gestione della terra e sul sistema agra-

en Afrique, in *XXX Corso di cultura sull'arte Ravennate e Bizantina*, Ravenna 1983, pp. 167 ss.; Y. MODÉRAN, *La renaissance des cités dans l'Afrique du VIe siècle d'après une inscription récemment publiée*, in C. LEPELLEY (éd.), *La fine de la cité antique et le début de la cité médiévale*, Bari 1996, pp. 85-114; M. KHANOUSSI, A. MASTINO (a cura di), *Uchi Maius 1. Scavi e ricerche epigrafiche in Tunisia*, Sassari 1997; A. IBBA (a cura di), *Uchi Maius 2*, Sassari 2006, con una ricchissima appendice epigrafica.

4. J. DIVJAK, *Sancti Aurelii Augustini Opera: Epistulae ex duobus codicibus nuper in lucem prolatae*, rec. J. Divjak, *CSEL*, 88, Wien 1981; *Oeuvres de Saint Augustin*, 46B, *Lettres 1*-29**, nouv. éd. par J. DIVJAK, Institut d'études augustiniennes, Paris 1987.

5. P. CHIESA, *Un testo agiografico africano ad Aquileia: gli Acta di Gallonio e dei Martiri di Timida Regia*, «Analecta Bollandiana», 114, 1996, pp. 241-68.

6. Degne di rilievo sono soprattutto le proposte interpretative di Y. MODÉRAN, *L'établissement territorial des Vandales en Afrique*, «AntTard», 10, 2002, pp. 87-122; CL. LEPELLEY, *L'administration d'Afrique avant la conquête vandale*, ivi, pp. 61-72; V. AIELLO, *Che fine ha fatto l'élite burocratica romana nel regno dei Vandali?*, in R. LIZZI TESTA (a cura di), *Le trasformazioni delle élites in età tardoantica*, *Atti del Convegno Internazionale*, *(Perugia, 15-16 marzo 2004)*, Roma 2006, pp. 15-40.

7. Mi riferisco in particolare alle testimonianze di ispirazione anti-ariana e di conseguenza anti-vandalica di Vittore di Vita e di Fulgenzio di Ruspe, i quali hanno interpretato le vicende dei Vandali in chiave negativa sottolineando la crudeltà e la ferocia con cui essi perseguitarono i cristiani e principalmente i vescovi. Sulla posizione dei due autori e relativa bibliografia cfr. AIELLO, *Che fine ha fatto l'élite burocratica romana*, cit., p. 16, note 3-6.

8. L'estensione della proprietà imperiale e dei latifondi privati in Africa è attestata da diverse fonti, come, ad esempio, PLIN., *nat.*, 18, 7, 35; LACT., *mort. pers.*, 8, 3; *Vie de sainte Mélanie*, éd. par D. GORCE (=*SC*, 90), pp. 169-70. Negli atti della conferenza di Cartagine, 1, 4 (ed. S. LANCEL), *SC*, 195, pp. 562-4, inoltre l'Africa è detta *regni nostri maxima pars*. Enorme la bibliografia sull'argomento; impossibile una rassegna esaustiva; si ricordano pertanto solo alcuni saggi, L. CRACCO RUGGINI, *Coloni e inquilini: «miseri et egeni homines»*, «AARC», 8, 1990, pp. 199 ss.; E. LO CASCIO, *Forme dell'economia imperiale romana*, in *Storia di Roma*, II. 2, Torino 1991, pp. 313-65; ID. (a cura di), *Terre, proprietari e contadini dell'impero romano: dall'affitto agrario al colonato tardoantico*, Roma 1997; D. VERA, *Conductores domus nostrae, conductores privatorum. Concentrazione fondiaria e redistribuzione della ricchezza nell'Africa tardoantica*, in *Institutions, société et vie politique dans l'Empire romain au IVe siècle ap. J.C*, *Actes de la table ronde autour de l'oeuvre d'André Chastagnol (Paris 1989)*, Rome 1992, pp. 465-90; A. MARCONE, *Storia dell'agricoltura romana. Dal mondo arcaico all'età imperiale*, Roma 1997; P. ROSAFIO, *Studi sul colonato*, Bari 2002.

rio[9], all'analisi del rapporto terra-lavoro[10], agli studi sulle città e sulla classe curiale africana[11], è stata ribaltata la visione storiografica tradizionale intorno a una crisi economica generalizzata dell'Africa tardoantica, acclarando l'ipotesi che la prosperità economica africana non subì arresti né danni irreversibili con l'invasione dei Vandali[12] e neppure con il successivo dominio bizantino, come peraltro è affiorato dalle relazioni di alcuni dei partecipanti[13] a questo stesso convegno.

In verità, l'Africa durante la *Spätantike* non conosce crisi economiche particolarmente rilevanti, anzi proprio in questo periodo

9. D. Vera, *Strutture agrarie e strutture patrimoniali nella tarda Antichità: l'aristocrazia romana fra agricoltura e commercio*, «Opus», 2, 1983, pp. 489-580; Id., *Simmaco e le sue proprietà: struttura e funzionamento di un patrimonio aristocratico del IV secolo d.C.*, *Colloque gènevois sur Symmaque*, Paris 1986, pp. 231-76; Id., *Enfiteusi, colonato e trasformazioni agrarie nell'Africa proconsolare del Tardo Impero*, in *L'Africa romana IV*, pp. 285-326. Per riferimenti e paralleli tra l'Africa romana e altre zone dell'Occidente cfr. D. Vera, *Paesaggi e insediamenti rurali del Meridione tardoantico: bilancio consuntivo e preventivo*, in G. Volpe, M. Turchiano (a cura di), *Paesaggi e insediamenti rurali in Italia meridionale fra Tardoantico e Altomedioevo*, *Atti del Primo Seminario sul Tardoantico e l'Altomedioevo in Italia Meridionale, (Foggia, 12-14 febbraio 2004)*, Bari 2005, pp. 75 ss.

10. Dopo gli studi di P. Romanelli, *Le condizioni giuridiche del suolo in Africa*, in *I diritti locali nelle province romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo*, *Atti del Convegno Internazionale (Roma 1971)*, Firenze 1974, pp. 171-225 = *In Africa e a Roma. Scripta minora selecta*, Roma 1981, pp. 319-63; Ch. R. Whittaker, *Land and Labour in North Africa*, «Klio», 60, 1978, pp. 331-62; cfr. D. Vera, *Terra e lavoro nell'Africa Romana*, «StudStor», 29, 1988, pp. 967-92; E. Caliri, *Praedia pistoria e possessores africani in età vandalica: a proposito di Valentiniano III, Nov. 34*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1693-710. Sui rapporti dell'Africa vandalica con la Sicilia, cfr. le notazioni di M. Mazza, *I Vandali, la Sicilia e il Mediterraneo*, «Kokalos», 43-4, 1997-98, 1, pp. 118 ss.; E. Caliri, *Il cubicolario Lauricio e la gestione dei praedia nella Sicilia di V secolo*, Messina 2001; Ead., *Il cubicolario Lauricio. Squarci di storia agraria siciliana nel V secolo d.C.*, «MedAnt», VI, 1, 2003, pp. 429-68.

11. Sulle città dell'Africa, cfr. Cl. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I-II, Paris 1979-81; Modéran, *La renaissance des cités dans l'Afrique du VIe siècle*, cit., pp. 85 ss.; sulla classe curiale africana, oltre a Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, cit., pp. 243 ss., cfr. R. Soraci, *Il curialato nella legislazione di Onorio*, «AARC», 13, 2001, pp. 537-604, in part. p. 586 e nota 214; L. Di Paola, *I curiales nella legislazione di Valentiniano e Valente*, in *Le Code Théodosien et l'histoire sociale de l'Antiquité tardive, Neuchâtel 15-17 febbraio 2007*, (cds.).

12. Cfr. *supra*, nota 6.

13. Cfr. i contributi di C. O. Tommasi Moreschini, *Splendore e ricchezza dell'Africa vandalica nel giudizio delle testimonianze letterarie coeve*, e V. Aiello, *La marina vandala e il commercio mediterraneo*, in questi stessi Atti, rispettivamente alle pp. 1073-80 e 1111-26.

registra un'ancor vivace attività produttiva e commerciale, rintracciabile nell'efficiente viabilità e nel correlato servizio dei trasporti [14], e soprattutto nel potenziamento del servizio dei trasporti marittimo, come traspare dalla presenza di rotte mediterranee nell'*Itinerarium Maritimum*, aggiornato, secondo Giovanni Uggeri [15], in epoca vandalica. Ma sono soprattutto gli assetti amministrativi provinciali, le opere pubbliche e private, il persistente e diffuso fenomeno evergetico a rivelare i segni di una continuità istituzionale e civica di *longue durée*.

A ben guardare, Christian Courtois [16] nel noto saggio *Les Vandales et l'Afrique*, alle due Afriche distinte da un punto di vista propriamente geografico e territoriale, ne aggiungeva una terza dal duplice volto di Giano che era: «une Afrique indépendant et par consequent berbére, mais en même temp une Afrique dèpositaire de biens de Rome: la vie urbane et le Christianisme». Ma poi precisava: «il faut aller au-de-là de cette détermination [...] il faut admetre la survie d'institutions romaines». Notazione importantissima, quest'ultima, a cui fece seguito l'altra altrettanto importante: «il n'est pas vrai que les Vandales auraient ruiné l'Afrique» [17], che ha avuto un notevole peso sull'orientamento degli studi successivi [18].

Courtois scriveva nel 1955, lo stesso anno in cui Petit [19] pubblicava il suo studio sulla vita municipale ad Antiochia: i due lavori analizzano realtà lontane, diverse e complesse, l'una più ampia, l'altra più circoscritta, comune in ogni caso la volontà dei due di illustrare alcuni aspetti del processo di romanizzazione con gli esiti

14. L. Di Paola, *La "reparatio veredorum": il caso della proconsolare*, in *L'Africa romana XI*, pp. 425-35.

15. G. Uggeri, *Relazioni tra Nord Africa e Sicilia in età vandalica*, in *L'Africa romana XII*, pp. 1457-67; Id., *Portolani romani e carte nautiche: problemi e incognite*, in G. Laudizi, C. Marangio (a cura di), *Porti, approdi e linee di rotta nel Mediterraneo antico*, Galatina 1998, pp. 31-78, in part. pp. 52-6, afferma che alcune rotte mediterranee presenti nell'*Itinerarium Maritimum* rifletterebbero gli interessi politico-commerciali dei Vandali.

16. C. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, rist. Darmstadt 1964, pp. 65-91, 112 ss., 320.

17. Ivi, p. 358.

18. Cfr. ad es. Cl. Lepelley, *Quelques aspects de l'administration des provinces d'Afrique avant la conquête vandale*, «AntTard», 10, 2002, pp. 61-72; Aiello, *Che fine ha fatto l'élite burocratica romana*, cit., nota 6.

19. P. Petit, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IVe siècle après J.-C.*, Paris 1955.

che noi tutti conosciamo. Da allora è trascorso più di mezzo secolo. E l'idea della permanenza della *civilisation romaine* in Africa, come pure quella di una visione più equilibrata del periodo vandalico a favore di una continuità istituzionale ed economica sono state sviluppate e approfondite in vario modo da Lepelley[20], da Duval[21] e da Yves Modéran[22], per fare qualche nome.

Lepelley, inoltre, nel saggio *The perception of Latine Roman Africa from decolonization to the re-appraisal of Late Antiquity*, scrive:

> the transformations of the cities in late antiquity were both deep-rooted and undeniable [...] the evidence of continuity appears predominant, the regular operation of the traditional Roman municipal institutions, the existence of a ruling class willing to take on burdens for the administration of the cities and continue to dispense the usual largesse [...]. All of this was based on an ongoing economic prosperity[23].

Lo studioso non rimarca solo la continuità istituzionale romana collegandola alla floridezza economica, ma discute anche dell'influsso del cristianesimo sul processo di romanizzazione dell'Africa tardoantica e dell'atteggiamento dei Vandali nei confronti dei cristiani. Attenzione rivolge inoltre alle vicende amministrative che in qualche misura hanno investito questa terra prima e durante la conquista vandala.

Della dominazione vandala si sono occupati in tempi più recenti tra gli altri anche Aiello[24] e Castrizio[25], segnalandone aspetti burocratici e finanziari che pongono la stessa non in opposizione, ma in linea di continuità con quella romana.

Orbene: è proprio la continuità istituzionale strettamente correlata alla prosperità economica, che costituisce il *fil rouge* delle immagini dell'Africa che sto per presentare. Sono immagini di diversa

20. Cl. Lepelley, *Aspects de l'Afrique romaine. Les cités, la vie rurale, le Christianisme*, Bari 2001.

21. N. Duval, *Influences byzantines sur la civilisation chrétienne de l'Afrique du Nord*, «REG», 401-3, 1971, p. xxvi; Id., *Rapport*, in Cl. Lepelley, *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin,* iv-viie *siècle*, 1, Paris 1989, pp. 32-3.

22. Modéran, *La renaissance des cités dans l'Afrique du* vi^e^ *siècle*, cit., pp. 100 ss.

23. Lepelley, *The perception of Latin Roman Africa*, cit., p. 30.

24. V. Aiello, *I Vandali nel Mediterraneo e il problema del limes*, in *L'Africa romana xv*, pp. 723-40.

25. D. Castrizio, *Per una rilettura del sistema monetario vandalo (note preliminari)*, in *L'Africa romana xv*, pp. 741-56.

origine e provenienza, testimonianze iconologiche e giuridiche, rappresentazioni musive e monumentali, sequenze letterarie che riproducono e/o descrivono l'Africa tra il IV e il VI secolo.

Esse riflettono l'orientamento politico e l'ideologia ufficiale dell'Impero d'Occidente e del regno dei Goti che ad esso subentrò dopo il 476; rivelano il punto di vista di autori africani e occidentali; nel loro insieme consentono di ridisegnare il profilo di questa terra.

Si tratta di un profilo che, da una parte, è il risultato dell'elaborazione di un modello ufficiale, dall'altra, è espressione della complessa e variegata realtà socio-economica coeva. Esso, inserito in un'ottica squisitamente occidentale[26], è imperniato sull'asse Cartagine-Roma e poi su quello Cartagine-Ravenna, e pur proiettato in qualche caso sulla traiettoria di Costantinopoli, *Nea Roma*, vede alla fine il ritorno alla città eterna.

Tale ritorno postulato anche da persistenti temi e motivi pagani, rintracciabili nel perdurare, ad esempio, del flaminato e del sacerdozio, viene fatto poggiare non solo sul recupero e sulla conservazione delle tradizioni e delle istituzioni romane, ma anche sulla massiccia ristrutturazione urbanistica di molte città realizzata dalle comunità municipali, anzi dai notabili locali che così riescono a mettersi nuovamente in gioco ponendo in evidenza se stessi e il loro status sociale.

Renovatio, conservatorismo, recupero della *Romanitas* occidentale in una terra come quella africana, la cui prosperità conobbe uno splendore eccezionale sotto i Severi, quando Tertulliano con orgoglio poteva dire: *ubique domus, ubique populus, ubique respublica, ubique vita?*[27]

Difficile trovare la risposta, ancor più difficile scindere i tre aspetti della questione inseriti in una sorta di *ring composition* che da Roma s'inizia e a Roma finisce.

Prendiamo le mosse dalle immagini "africane", affidate ai cosiddetti *insignia*[28] che, com'è noto, accompagnano e corredano ogni se-

26. Il punto di vista orientale è stato preso in considerazione da G. TRAINA, *L'Africa secondo Costantinopoli: il VI libro del «De Aedificiis» di Procopio di Cesarea*, in *L'Africa romana VII*, pp. 341-6.

27. TERT., *anim.*, 30, 3, cfr. LEPELLEY, *Aspects de l'Afrique*, cit., pp. 47 ss.

28. Sulle illustrazioni, oltre a E. BÖCKING, *Ueber die «Notitia Dignitatum»*, Berlin 1834; ID., *Notitia Dignitatum*, I, Bonn 1839, pp. 371 s.; O. SEECK, *Notitia Dignitatum et Administrationum tam civilium quam militarium. Accedunt Notitia Urbis Constantinopolitanae et Laterculi provinciarum*, Berlin 1876, rist. an. Frankfurt 1962; cfr. H. STERN, *Le Calendier de 354; Étude sur son texte et ses illustrations*, Paris 1953; E.

zione di quell'elenco di cariche che è la *Notitia Dignitatum*[29], la cui redazione definitiva almeno per la parte occidentale si colloca nella prima metà del V secolo[30]. Nelle illustrazioni attinenti a funzionari dell'amministrazione civile africana, risultano associati i simboli relativi alla prosperità con quelli inerenti a funzioni amministrative. Sono presenti infatti oggetti che alludono a prodotti e oggetti che evocano le prerogative dei funzionari interessati.

La prima illustrazione (FIG. 1) appartiene alla sezione del prefetto del pretorio d'Italia e riguarda le diocesi poste sotto la sua giurisdizione, una di esse è l'Africa, come emerge dall'iscrizione che sovrasta la personificazione dell'unità amministrativa. Siamo di fronte a una

KITZINGER, *The Role of Miniature Painting in Mural Decoration*, in K. WEITZMANN *et al.*, *The Place of Book Illumination in Byzantine Art*, Princeton 1975, pp. 99-142; R. GRIGG, *Portrait-bearing Codicils in the Illustrations of the Notitia Dignitatum*, «JRS», 69, 1979, pp. 107-24; ID., *Illustrations and Text in the lost Codex Spirensis*, «Latomus», 46, 1987, pp. 204-10; P. D. A. HARVEY, *The History of Topographical Maps: Symbols, Pictures and Surveys*, London 1980; H. OMONT, *Le plus ancien Manuscrit de la Notitia Dignitatum*, «MSAF», 51, 1980, pp. 225-44; P. G. BERGER, *The insignia of the Notitia Dignitatum: A Contribution to the Study of Late Antique Illustrated Manuscripts*, New York-London 1981; K. M. JENERETTE, *A re-Examination of the Insignia of the Notitia Dignitatum*, University Sud-Caroline 1998; S. MADDALO, *In Figura Romae. Immagini di Roma nel libro medioevale*, Roma 1990; F. KOLB, *Herrscherideologie in der Spätantike*, Berlin 2001; B. M. DI DARIO, *La Notitia Dignitatum. Immagini e Simboli del Tardo Impero Romano*, Padova 2006, pp. 7 ss., ove viene affrontato il problema dell'ermeneutica del simbolo.

29. Cfr. E. BÖCKING, *Notitia Dignitatum*, I-III, Bonn 1839-53; SEECK, *Notitia Dignitatum et Administrationum tam civilium quam militarium*, cit.; G. CLEMENTE, *La Notitia Dignitatum*, Cagliari 1968; C. NEIRA FALEIRO, *Nueva Edición de la Notitia Dignitatum y commentario historico*, Madrid 2005, con utili riferimenti bibliografici.

30. Sulla cronologia del documento i pareri degli studiosi sono divergenti, essendo legati gli uni alla tesi dell'unitarietà e gli altri a quella della stratificazione.Tuttavia l'ipotesi più convincente per la parte occidentale ci sembra quella che considera il documento *work in progress* con aggiornamenti fino alla prima metà del V secolo, periodo della redazione definitiva. Sulla *vexata quaestio*, cfr. BÖCKING, *Ueber die Notitia Dignitatum*, cit., pp. 1-32; ID., *Notitia Dignitatum*, cit., I, pp. 380 ss.; O. SEECK, *Quaestiones de Notitia Dignitatum*, Berlin 1872, pp. 1-32; F. S. SALISBURY, *On the date of the Notitia Dignitatum*, «JRS», 17, 1927, pp. 217-20; CLEMENTE, *La Notitia Dignitatum*, cit., pp. 26 ss.; J. M. WARD, *The Notitia Dignitatum*, «Latomus», 33, 1974, pp. 397 ss.; L. DI PAOLA, *I curiosi e la datazione della Notitia Dignitatum*, «AAPel», 55, 1979, pp. 249 ss.; J. C. MANN, *The Notitia Dignitatum: dating and survival*, «Britannia», 22, 1991, pp. 215 ss.; G. PURPURA, *Sulle origini della Notitia Dignitatum*, «ASGP», 42, 1992, pp. 469 ss.; M. E. KULIKOWSKI, *The Notitia Dignitatum as a historical source*, «Historia», 49, 2000, pp. 358 ss.; NEIRA FALEIRO, *Nueva Edición de la Notitia Dignitatum*, cit., p. 589; da ultimo DI DARIO, *La Notitia Dignitatum*, cit., pp. 23 ss.



Fig. 1: *Not. Dign. Occ.* II: *Praefectus Praetorio Italiae*.

figura femminile stante, con nimbo, con un cesto nelle mani probabilmente ricolmo di monete o di prodotti annonari. L'illustrazione successiva riguarda il proconsole d'Africa (FIG. 2) e presenta degli importanti elementi simbolici. La Proconsolare viene rappresentata da una figura femminile stante con nimbo e recante nelle mani delle spighe. Il tavolo in alto a destra allude al potere giudiziario esercitato dal proconsole *vice-sacra*; la tavoletta sovrapposta al tavolo rappresenta il codicillo di nomina. Il treppiede o calamaio da cerimonia composto da più registri reca in alto due figure di fronte che potrebbero essere i due imperatori e simboleggiare l'unità dell'Impero. Nella parte inferiore sono raffigurate due navi cariche di sacchi di grano: evidente l'allusione alla prosperità economica della provincia basata essenzialmente sulla produzione cerealicola.



Fig. 2: *Not. Dign. Occ. XIX: Proc. Africae.*

Anche gli *insignia* del *vicarius Africae*[31] (FIG. 3) presentano simboli meritevoli di attenzione. Il tavolo in alto a destra rappresenta le prerogative giudiziarie del funzionario che nella gerarchia burocratica viene collocato dopo il proconsole; la tavoletta sovrapposta indica il codicillo di nomina, l'iscrizione allude forse a una formula augurale o ricorda qualche privilegio del vicario[32]. Nel re-

31. Su questo funzionario e sul suo ufficio cfr. P. BARRAU, *À propos de l'officium du vicarie d'Afrique*, in *L'Africa romana IV*, pp. 79-100.

32. L'iscrizione F. L/INTAL/COM.ORD./PR. è stata variamente interpretata; BÖCKING, *Notitia Dignitatum*, cit., I, p. 283, propone *F(oelix) l(iber) i(niunctus) t(ribunis) a l(aterculo) c(ontinens) m(andata) o(rdine) p(rimicerii)*, oppure ritiene COMORD PR = *c(ivitates) o(mnes) m(aiestati) o(bediant) r(egiae) d(omini) p(opuli) r(omani)*; per SEECK, *La Notitia Dignitatum*, cit., p. 52, nota 1, COMORD PR= *c(ivitates) o(mnes) m(aiestati) o(bediant) r(ecte) n(ostrae) d(ignitati)*; W. D. JR. BURGUESS, *The Isaurians in the Fifth Century*, University Microfilms International, Ann Arbor (Michigan)



Fig. 3: *Not. Dign. Occ. XX: Vicarius Africae*.

gistro inferiore sono raffigurate in ordine gerarchico le cinque province sotto la sua giurisdizione, ancora una volta rappresentate dal busto femminile. Nelle illustrazioni ricorrono segni e simboli attinenti a prodotti africani e all'assetto amministrativo di questa provincia nella prima metà del V secolo. Si tratta di una rappresentazione ufficiale dell'Africa, elaborata dalla cancelleria occidentale dell'Impero romano e da essa propagandata. Tale rappresentazione comunque si inserisce nel contesto delle raffigurazioni dell'Africa provenienti da altri documenti di III e IV secolo.

L'Africa sotto forma di figura femminile circondata da fiere e

1985, p. 58, propone la seguente lettura: FL(AVIVS) INTALL(ICVS) COM(ES) ORD(INIS) PR(IMI); V. MAROTTA, *Liturgia del potere: documenti di nomina e cerimonie di investitura fra principato e tardoimpero romano*, «Ostraka», 8, 1, 1999, pp. 148 ss., condivide quest'ultima lettura; anche la NEIRA FALEIRO, *La Notitia Dignitatum*, cit., n. 29, p. 589, accetta l'ultima proposta ma ritiene che la lettera F della prima linea sia da sciogliere con *floreas* adducendo altri esempi. Per conto nostro riteniamo più convincente l'ipotesi della Neira Faleiro.



Fig. 4: Mosaico di Villa del Casale a Piazza Armerina (*LIMC*, 1/2, tav. 54).

da simboli di prodotti o di risorse ricorre in una rappresentazione musiva della villa del Casale di Piazza Armerina[33] (FIG. 4). Se questo mosaico, come ha affermato Carandini[34] e come anch'io ritengo, riproduce l'Africa di IV secolo, reputo interessanti alcuni suoi elementi decorativi. Non entro in merito alla questione dei caratteri stilistici, come pure dei dettagli artistici presi in considerazione sia da Carandini che da altri specialisti[35]; noto solo che al centro del mosaico c'è una donna seduta su di una roccia, che dovrebbe essere l'Africa, con la parte bassa del corpo coperta da un mantello che gira sulla spalla sinistra: con la mano destra abbraccia un albero e nella sinistra tiene una zanna di elefante. Accompagnano la figura un elefante, una tigre e una fenice, quest'ultima forse per simboleggiare l'eternità dell'Impero di Roma.

Evidente l'allusione ai prodotti dell'Africa, in questo caso costituiti dalle fiere che, come è stato anche sottolineato da altri studiosi[36], erano la risorsa principale dei giochi circensi sia sul posto che a Roma. Prodotti africani sono raffigurati anche in una statuetta in

33. L. DI PAOLA, *Problemi cronologici e decorazione musiva nella villa del Casale di Piazza Armerina*, «Messana», 3, 1990, pp. 281-7; EAD., *Per la storia degli occhi del re. I servizi ispettivi nella Tarda Antichità*, (Pelorias, 12), Messina 2005, pp. 118 ss.

34. A. CARANDINI, *La personificazione dell'Africa*, «Studi Miscellanei», 7, 1962, pp. 43 ss.

35. B. PACE, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, Genova-Città di Castello 1935-38, 2, pp. 185-6 (fig. 173), ha visto in questa immagine la rappresentazione di una *Ghe-Nubia*; G. V. GENTILI, *I mosaici della villa romana del Casale di Piazza Armerina*, «BA», 37, 1952, pp. 33 ss., ritiene che si tratti della personificazione dell'Africa o dell'Egitto.

36. C. GEBBIA, *Le ferae: una ricchezza dell'Africa*, in questi stessi Atti, alle pp. 195-202.



Fig. 5: Statuetta di *Lambaesis* (*LIMC*, 1/2, tav. 38).

bronzo (FIG. 5) del III d.C., trovata a *Lambaesis*, che rappresenta l'Africa e si caratterizza per la presenza di spighe e della cornucopia. Spighe e cornucopia ricorrono, com'è noto, nella tipologia monetale imperiale a corredo dell'immagine che rappresenta l'Africa[37] e che qui tralascio.

Le spighe ritornano in un bassorilievo proveniente da un sarcofago di tardo III secolo (FIG. 6). In tunica e mantello, la figura femminile sulla destra ha la testa sormontata dalla pelle di elefante, tiene nella mano destra delle spighe in atto di deporle nel modio ai suoi piedi già pieno di spighe. Al di sopra della figura l'iscrizione: *[A]f[rica]*.

Le spighe e la zanna di elefante, insieme ad altri attributi, costituiscono una costante della tipologia iconologica africana; questi due simboli ricorrono anche in due differenti sequenze narrative che dell'Africa ha lasciato Claudiano. Nel *De bello gildonico*[38] l'Africa è rappresentata in atteggiamento triste e dimesso: appare nel cielo stellato con le vesti strappate, le spighe gettate a terra, la zan-

37. Monete di Adriano, di Antonino Pio, di Settimio Severo, di Massimiano e di Costantino riproducono spesso la testa o il busto dell'Africa secondo una tipologia ricorrente (quale ad esempio la *provincia capta*, la provincia inginocchiata e la provincia *fidelis*, o il tipo militare) e con attributi di pace e di dominio (*excuviae elephantis*, *proboscis*, spighe, cornucopia, leone ecc.), cfr. *LIMC*, 1, s.v. *Africa*, pp. 250-5; 2, pp. 184-9, tavv. 1-56; anche M. JATTA, *Le rappresentanze figurate delle province romane*, Roma 1908, pp. 9 ss., 51 ss.

38. CLAUD., *carm.* 15, 135-60.



Fig. 6: Bassorilievo da sarcofago del III secolo (*LIMC*, 1/2, tav. 35).

na d'avorio spezzata, mentre invoca l'intervento di Giove contro Gildone; preferisce essere inghiottita dal mare anziché finire sotto il dominio del tiranno: *si mihi Gildonem* – chiede a Giove – *nequeunt abducere fata / me rapit Gildoni*. L'Africa qui viene definita *tertia pars mundi*; questa nozione geografica correlata alla tradizionale tripartizione dell'ecumene ritorna in Sidonio Apollinare[39].

Nel *De consulatu Stilichonis*[40], invece, l'Africa riconquistata da Stilicone, rientrata in possesso delle insegne del potere, appare di nuovo in tutto il suo splendore con le spighe e la zanna d'avorio (*tum spicis et dente comas inlustris eburneo et calido*), pronta a esercitare l'attività giudiziaria: *ut fruar presente* – essa dice – *conscendentemque tribunal prosequar*. Prodotti e attività giudiziario-amministrativa sono ancora una volta ricordati insieme.

Che l'Africa occupasse un ruolo di primaria importanza nell'economia dell'Impero emerge anche dal Codice teodosiano, in cui rimangono tracce significative della sua ricchezza e dei suoi pro-

39. SIDON., *carm.* 5, 56.
40. CLAUD., *carm.* 22, II, 256 ss.

dotti, nonostante qualche studioso[41], senza mettere in dubbio la tradizione sulla prosperità africana, abbia tentato di ridimensionare la portata di talune costituzioni, vedendovi situazioni ipotetiche più che reali. Io credo che tale giudizio possa essere rivisto. Sono diverse le costituzioni del Teodosiano che menzionano l'Africa e i *privilegia* accordati a questa zona dell'Impero già a partire da Costantino e non legati necessariamente all'insorgere di problemi economici. Riporto alcuni esempi: nel 319[42] si dispone che i fondi patrimoniali imperiali dell'Africa siano esentati dai *munera extraordinaria*, dal momento che si sa che essi pagano già *auri species et frumentum plurimum*; nel 334[43] i curiali d'Africa che avevano ricoperto il *flaminato* o il *sacerdotium* vengono esonerati dalla *praepositura mansionum*[44]. Nel 364[45] ai *navicularii* africani che trasportano legna vengono riconfermati i privilegi riconosciuti in precedenza. Nel 377[46] si stabilisce che la Proconsolare, a differenza di tutte le altre province che rinnovano il 25% dei cavalli delle stazioni di posta, fornirà solo il necessario. Questa esenzione va sicuramente correlata al rinnovamento del sistema produttivo africano, allo spostamento dell'asse stradale dalle vie principali a quelle secondarie, fenomeno attestato anche in Sicilia già sotto Giuliano, e infine alla preferenza data dal punto di vista della circolazione delle merci alle vie marittime fino all'epoca vandala. Ancora. Nel 410[47] viene ricordata l'*Africae devotio*. Nel 414[48] viene disposto l'allontanamento dall'Africa dei *curiosi*, una particolare categoria di *agentes-in rebus* a cui erano affidati compiti di controllo cursuale, portuale e fiscale sia per venire incontro soprattutto ai *navicularii* che subivano spesso le loro prevaricazioni sia per agevolare le opera-

41. M. Cataudella, *L'economia africana del Basso Impero: realtà di una crisi?*, in *L'Africa romana VI*, pp. 373-85.

42. *CTh.*, 11, 16, 1.

43. *CTh.*, 12, 1, 21.

44. Sulla prepositura, cfr. L. Di Paola, *Viaggi, trasporti e Istituzioni. Studi sul cursus publicus*, (Pelorias, 5), Messina 1999, pp. 41 ss.

45. *CTh.*, 13, 5, 10.

46. *CTh.*, 8, 5, 34; cfr. Di Paola, *La reparatio veredorum: il caso della proconsolare*, cit., pp. 429 ss.

47. *CTh.*, 11, 28, 6.

48. *CTh.*, 6, 29, 11. Sui privilegi ai *navicularii*, cfr. L. De Salvo, *Economia privata e pubblici servizi nell'impero romano, I corpora naviculariorum*, (Kleio, 5), Messina 1992, pp. 412 ss.; sul provvedimento e sui *curiosi* cfr. Di Paola, *Per la storia degli occhi del re*, cit., pp. 45 ss.

zioni commerciali. Nel 422[49] viene ordinata la registrazione nei *breves*[50] dei tributi imponibili sui *iugera* della Proconsolare e della Byzacena. Nel 428[51] la Proconsolare viene definita regina delle province africane: *provincia quae omnium intra Africam provinciarum obtinet principatum*. Nel 429[52] si stabilisce che nessun *possessor africanus* debba essere terrorizzato da un *compulsor* o da un *opinator*. Nel 430[53] viene accolta la richiesta di riaffidare ai curiali gli *horrea* della Byzacena. Anche nelle novelle di Valentiniano III, peraltro già studiate e commentate opportunamente[54], c'è grande attenzione nei confronti dei *possessores africani* in occasione dell'occupazione vandala. Penso che ciò sia un'ulteriore prova della continuità di una tradizione a favore di questa provincia, potremmo dire dell'*antiqua consuetudo*, di privilegi e immunità che risale ad epoca costantiniana.

Vorrei segnalare comunque un comma della *nov*. 13 di Valentiniano III, del 445, nel quale è testimoniato il mantenimento della prassi amministrativa romana nelle province africane dopo l'occupazione vandala. Infatti al prefetto del pretorio al quale la legge è indirizzata si ordina di continuare a inviare in tali province i funzionari abitualmente a ciò deputati e cioè, *dux*, *consularis* e *praeses*, mentre si vieta l'invio di *curiosi litorum*: un utile e necessario intervento dal punto di vista amministrativo e commerciale? Probabilmente sì.

L'immagine dell'Africa che emerge dai testi legislativi esaminati non mi pare sia quella di una provincia povera, devastata e abbandonata.

Ulteriori spunti sulla continuità istituzionale romana e sulla prosperità africana emergono dalle opere di alcuni autori africani. Del-

49. *CTh*., 11, 28, 13. Sul testo cfr. CL. LEPELLEY, *Déclin ou stabilité de l'agriculture africaine au Bas-Empire?*, «AntAfr», 1, 1967, pp. 135-44; ID., *Les cités*, cit., 1, pp. 31-3.

50. Sui *breves*, cfr. L. DI PAOLA, *Sull'uso dei 'breves' nell'amministrazione romana tardoantica*, in G. LANATA (a cura di), *Il Tardoantico alle soglie del Duemila*, *Atti del V convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi, Genova 1999*, Pisa 2000, pp. 189-204.

51. *CTh*., 7, 13, 22.

52. *CTh*., 11, 1, 34; sugli *opinatores* cfr. SORACI, *Il curialato nella legislazione di Onorio*, cit., pp. 588 ss.

53. *CTh*., 12, 6, 33.

54. F. ELIA, *Valentiniano III*, Catania 1999, pp. 76 ss.; CALIRI, *Praedia pistoria e possessores africani in età vandalica*, cit., pp. 1698 ss.

l'amministrazione romana e della tradizione circense troviamo tracce anzitutto nelle opere di Quodvultdeus[55]. Quest'ultimo, nell'opuscolo *Gloria sanctorum*[56], descrive la cerimonia di nomina dei proconsoli, che si svolgeva a Cartagine, e che culminava nella proclamazione ufficiale dei governatori che avevano preceduto il nominando, e il loro inserimento nell'albo, nel senso che l'onesto veniva acclamato e iscritto all'albo, mentre il disonesto era ricoperto di ingiurie. Era questa una messinscena del potere del governatore provinciale che veniva indicata con l'espressione *erat sollemnis dies albi citatio*. Nel *De tempore barbarico*[57], invece, egli si chiede come il popolo in tempi così tristi possa continuare ad assistere agli spettacoli del circo: *in tantis angustiis [...] cotidie frequentantur spectacula et voces insanientium crepitant in circo*. La sua riflessione è interessante, perché riguarda una delle tradizioni romane più radicate e ancora in vigore ai suoi tempi, quella appunto degli spettacoli circensi. Questi ultimi sono infatti attestati nell'*Anthologia palatina*, espressione di una fervida attività letteraria a Cartagine durante il secondo periodo del regno vandalo. I segni di tale ripresa cominciano a notarsi intorno agli anni ottanta del V secolo, quando nella scuola di Feliciano Romani e Vandali leggono insieme i classici. Ma il personaggio più rappresentativo del fervore letterario coevo, indicatore di vitalità economica, è Lussorio[58], il quale pare che dimorasse alla corte degli ultimi re vandali, anche se non sappiamo con quali funzioni, pur essendo *vir clarissimus et spectabilis.* Senza entrare in merito alla questione se fosse cristiano o pagano e quali fossero i suoi rapporti con i sovrani vandali, mi sembra assai in-

55. Sulle opere di questo vescovo e sulla paternità delle stesse cfr. P. SCHEPENS, *Un traité à restituir à St. Quodvultdeus*, «RecSR», 9, 1919, pp. 230-43; ID., *Les oeuvres de St. Quodvultdeus*, ivi, 13, 1923, pp. 76-8; M. SIMONETTI, *Studi sulla letteratura cristiana d'Africa in età vandalica*, «RIL», 83, ser. III, 14, 1950, pp. 407-24; A. NAZZARO, *Promesse e predizioni di Dio*, Roma 1989.

56. QUODV., *glor. sanct*., 13, 15, in *SC*, 102, pp. 665-6.

57. QUODV., *temp. barb*., 1, 11, in *CSEL*, 60, p. 424; LEPELLEY, *Quelques aspects de l'administration des provinces d'Afrique*, cit., p. 61 e nota 1.

58. Su Lussorio, oltre all'edizione critica con commento di H. HAPP, *Luxurius, Text und Untersuchungen, Kommentar*, I-II, Stuttgart 1986, cfr. gli studi di M. ROSENBLUM, *Luxorius, a Latin poet among the Vandals*, New York 1961; V. TANDOI, *Luxoriana*, «RFIC», 98, 1970, pp. 37-63; D. ROMANO, *Letteratura e storia nell'età tardoromana, Ritratto di Lussorio*, Palermo 1979, pp. 223-51; F. BERTINI (a cura di), *Luxoriana*, Genova 2002; M. GIOVINI, *Ancora su Lussorio: lettura dei Carmi 292, 297, 312, 317, Shackleton Bailey*, «Silvae di Latina Didaxis», 2000, 1, pp. 19-41; ID., *Velut iocosa si theatra pervoles*, «Maia», 55, 2, 2003, pp. 325-59; ID., *Studi su Lussorio*, Genova 2004; TOMMASI MORESCHINI, *Splendore e ricchezza dell'Africa*, cit.

teressante l'immagine della società cartaginese di cui egli dà uno spaccato in alcuni epigrammi, nati come egli stesso dice *in foro*. Sono avvocati che testimoniano il persistere dell'attività giudiziaria *ad praetoria*[59], sacerdoti[60], oppure medici e filosofi. In altri epigrammi sono descritti i giochi del circo[61] e gli anfiteatri. Nel descrivere l'anfiteatro cartaginese Lussorio scrive: *metuunt omnes sua fata ferae*[62]. La tradizione circense di chiara matrice romana poteva essere mantenuta in Africa solo in condizioni di prosperità; una prosperità a cui fa riferimento lo stesso Lussorio nell'epigramma 350, allorché si chiede se la terra africana è sterile e risponde *fumantia vernat pascua, luxuriat gramine, cocta silex*. All'epigramma 346 invece affida due splendide immagini dell'agricoltura e del commercio, le principali fonti dell'economia africana: l'*agrestis turba* che *arando spectat novos labores*; e il nauta che *videt de pelago gaudia mixta*.

Fervidi di sviluppi interpretativi sono infine gli indizi "africani" presenti in Ennodio e in Cassiodoro[63], ispirati entrambi dall'ideologia dei re dei Goti[64] che si erano fatti custodi della *civilitas ro-*

59. Lux., *anth*. 350.

60. Lux., *anth*. 303.

61. Lux., *anth*. 334-5; 353-54; cfr. inoltre G. Laville, *La vita del circo ed altri spunti di realtà quotidiana negli epigrammi di Lussorio*, «AAP», 23, 1974, pp. 271-86.

62. Lux., *carm*. 346; G. Uggeri, *Per l'iconografia della Cavaspina di Lussorio*, «Annali della Facoltà di Magistero dell'Università di Palermo», 1, 1968, pp. 8 ss.

63. Su Cassiodoro cfr. L. Di Paola, *I censitores provinciae Siciliae (Cassiod. Var. 9, 11; 9, 12)*, in "*Ad contemplandam sapientiam*", *Studi di Filologia, Letteratura e Storia in memoria di S. Leanza*, Soveria Mannelli 2004, pp. 213-23, note 1-2; e, soprattutto, A. Giardina, *Cassiodoro politico*, Roma 2006; V. Fauvinet-Ranson, *Decor civitatis, decor Italiae*, Bari 2006.

64. Su Teoderico e sui Goti, oltre ai classici lavori di W. Ensslin, *Theoderic der Grosse*, München 1947, e di P. Lamma, *Teoderico*, Brescia 1951, cfr. E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, trad. fr. par J. R. Palanque, Paris-Bruges 1948, rist. Amsterdam 1968; P. Vaccari, *Concetto ed ordinamento dello Stato in Italia sotto il governo dei Goti*, in *I Goti in Occidente*, *Settim. 3, Spoleto 1955*, Spoleto 1956, pp. 585 ss.; G. Vismara, *Romani e Goti di fronte al diritto nel regno ostrogotico*, ivi, pp. 409 ss.; M. Lecce, *La vita economica dell'Italia durante la dominazione dei Goti nelle "Variae" di Cassiodoro*, «Economia e Storia», 3, 1956, pp. 354 ss.; L. Cracco Ruggini, *Economia e società nell'Italia annonaria. Rapporti tra agricoltura e commercio dal IV al VI sec. d. C.*, Milano 1961, rist. agg. Bari 1995, pp. 205 ss.; Ead., *Ticinum dal 476 alla fine del regno gotico*, in *Storia di Pavia*, 1, Milano 1984, pp. 272 ss.; P. Scardigli, *Die Goten. Sprache und Kultur*, München 1973; R. Soraci, *Aspetti di storia economica italiana nell'età di Cassiodoro*, Catania 1974; Th. Bruns, *A History of the Ostrogoths*, Bloomington 1983; W. C. Schneider, *Animal laborans*, in *CISAM*, Spoleto 1983, Spoleto 1985, pp. 457 ss., in part. pp. 568 ss.; H. Wolfram, *Die Goten*, Leipzig 1990; B.

mana[65]. L'epistolario di Ennodio[66] dà un'immagine equilibrata dell'Africa vandala. Trasamundo[67] viene presentato come *piissimus dominus* (*ep*. 4, 10); la persecuzione dei cristiani, a cui si accenna nell'*epist*. 2, 14, non ha i toni apocalittici usati da Vittore di Vita con devastazioni, confische e torture. Ai vescovi africani perseguitati Ennodio suggerisce di continuare ad essere testimoni di fede contro il nemico, forti del fatto che niente e nessuno potrà togliere loro le *infulae* del sacerdozio. Nell'epistolario, inoltre, viene dato ampio spazio ad Agnellus[68], destinatario di sette lettere (7, 4; 11; 15; 16; 26; 8, 20; 9, 19), oltre che del carme 2, 107. Questi appare come un personaggio potente, influente e di primo piano, *hominum potentissimus*, *vir sublimis*, *dominus*, non solo in Italia, ma anche in Africa, ove pare che abbia soggiornato a lungo, come riferisce anche Cassiodoro. Che Agnellus fosse molto potente emerge da

Luiselli, *Storia culturale dei rapporti tra mondo romano e mondo germanico*, Roma 1992, pp. 700 ss.; B. Saitta, *La 'civilitas' di Teodorico. Rigore amministrativo, "tolleranza" religiosa e recupero dell'antico nell'Italia ostrogota*, (Studia Historica, 128), Roma 1993, pp. 98 ss.; G. Coppola, *Cultura e potere. Il lavoro intellettuale nel mondo romano*, Milano 1994, pp. 362 ss.; P. Stoffel, *Über die Staatspost, die Ochsengenspanne und die requirierten Ochesengenspanne. Eine Darstellung der römischen Postwesens auf Grund der Gesetze des Codex Theodosianus und des Codex Iustinianus*, Frankfurt 1994, pp. 157 ss.; Di Paola, *Viaggi, trasporti e Istituzioni. Studi sul cursus publicus*, cit., pp. 104 ss.; Ead., *Roma caput mundi e natalis scientiae sedes. Il recupero della centralità di Roma in epoca tardoantica*, in F. Elia, *Politica Retorica e Simbolismo del Primato: Roma e Costantinopoli (secoli IV-VII d.C.)*, in *Atti del Convegno Int*., (*Catania, 4-7 ottobre 2001)*, Catania 2002, pp. 140 ss.; M. Vitiello, *Teoderico a Roma. Politica, amministrazione e propaganda nell'adventus dell'anno 500 (Considerazioni sull'"Anonimo Valesiano II")*, «Historia», 53, 2004, pp. 73-120; Giardina, *Cassiodoro politico*, cit., pp. 46 ss.

65. P. Martino, *Gothorum laus est ciuilitas custodita (Cassiod. 9, 14, 18)*, «Sileno», 8, 1982, pp. 31-45; A. Marcone, *A proposito della "civilitas" nel Tardo Impero: una nota*, «RSI», 97, 1985, pp. 969-82; Saitta, *La civilitas di Teodorico*, cit., pp. 102 ss.; Di Paola, *Roma caput mundi e natalis scientiae sedes*, cit., pp. 135 ss.; E. Malaspina, *La civilitas romana nell'ottica delle nazioni barbariche*, «RomBarb», 2003-5, pp. 31-46.

66. Per la bibliografia su quest'autore si rinvia agli esaustivi riferimenti in F. Gasti (a cura di), *Atti della prima Giornata Ennodiana*, Pisa 2001; S. Rota, *Magno Felice Ennodio, Panegirico del clementissimo re Teoderico*, Roma 2002; L. Di Paola, *Ennodio e l'Italia teodericiana*, in *Atti del VI convegno internazionale dell'Associazione di Studi Tardoantichi, (Napoli, S. Maria Capua Vetere, 29 settembre - 2 ottobre 2003)*, «Koinonia», 36-37, 2006-07, II, pp. 257-87, in part. p. 277, nota 13.

67. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, *I*, cit., pp. 456 ss.

68. *PLRE*, 2, s.v. *Agnellus*, pp. 35-6.

un'altra lettera di Ennodio con la quale chiede al prefetto Fausto[69] di intervenire presso di lui in favore di Opilione, affinché venga nominato prefetto dell'Africa. L'esito della richiesta è positivo. Ancora. Nella lettera 9, 19, Agnellus riceve le congratulazioni di Ennodio per il conseguimento di *summa honorum*. Cosa dobbiamo intendere per *summa honorum*? La *comitiva sacrarum largitionum*? Il consolato? Il patriziato? Oppure un'altra carica di cui egli fu investito dopo il suo viaggio in Africa, compiuto per rafforzare i rapporti di Teoderico con Trasamundo? Jones[70] avrebbe pensato alla carica di *magister officiorum*, suggestione interessante, ma difficilmente dimostrabile.

Nelle *Variae*[71] di Cassiodoro sono attestati i rapporti tra Ravenna e l'Africa. In esse (1, 15; 1, 37; 4, 53; 5, 35; 5, 43; 5, 44; 9, 1; 11, 13; 12, 9) l'autore appunta l'attenzione su alcuni funzionari teodericiani che hanno avuto a che fare con l'amministrazione africana, come il potentissimo *comes sacrarum largitionum* Agnellus, inviato in Africa per cementare i rapporti gotico-vandali; si sofferma sui rapporti tra il regno gotico e quello vandalo e sulla loro fine, dopo la morte di Amalafrida; menziona la vendita *in partibus Africae* del frumento destinato a Roma; discute di concessione di terre a stranieri emigrati dall'Africa. Per l'assunto proposto mi sembrano degne di rilievo la lettera 4, 53 e la 11, 13. La prima, riguardante l'assunzione di un *aquilegus*[72], cioè di un tecnico della ricerca dell'acqua proveniente dall'Africa, si colloca nell'ambito dei rapporti di amicizia tra il regno gotico e quello vandalico[73], la seconda è un indicatore efficace dell'ottica orientaleggiante dei sovrani di Ravenna[74]. Il richiamo alla figura del cercatore d'acqua nella prima lettera consente a Cassiodoro, com'è sua abitudine, di fare un *excursus*

69. ENNOD., *epist.* 4, 18.

70. *PLRE*, 2, s.v. *Agnellus*, p. 35.

71. A. GIARDINA, *Cassiodoro politico e il problema delle Variae*, in *Teoderico il Grande e i Goti d'Italia*, *Atti del XIII Convegno internazionale di Studi sull'Alto Medioevo (Milano 1992)*, Spoleto 1993, pp. 45-73, ora in ID., *Cassiodoro politico*, cit., pp. 15-46.

72. Cfr. *ThLL*, s.v. *aquilex*; *CIL* II, 2694. Per la traduzione e il commento di *Var.*, 4, 53, riguardante l'*aquilegus*, ringrazio il collega V. Neri per avermi dato la possibilità di leggere il manoscritto dell'una e dell'altro, facente parte di un progetto di traduzione e commento delle lettere di Cassiodoro, coordinato da A. Giardina, in corso di stampa.

73. ENNOD., *paneg.*, 70; J. MOORHEAD, *Theoderic in Italy*, Oxford 1992, pp. 63 s.

74. A. GAUDENZI, *Sui rapporti tra l'Italia e l'impero d'Oriente tra il 476 e il 554 d.C.*, Bologna 1888, pp. 36 ss; P. LAMMA, *Oriente e Occidente nell'Alto Medioevo. Studi storici sulle due civiltà*, Padova 1968.

sui metodi dell'idroscopia con un'efficace rielaborazione letteraria. Nella seconda lettera il Senato per suo tramite chiede l'intervento dell'imperatore d'Oriente in Italia salutandolo come colui che ha dato la libertà alla Libia[75], termine quest'ultimo utilizzato per indicare l'Africa, si direbbe *pars pro toto*. È Roma che si rivolge a Giustiniano, è Roma che trovandosi in pericolo chiede all'imperatore di salvarla. In questa lettera l'Africa e l'Italia appaiono insieme, e insieme guardano alla *Nea Roma*, per la difesa della Roma eterna[76].

In conclusione, attraverso l'esame combinato e articolato delle immagini dell'Africa desunte da varie fonti si è tentato di ridisegnarne il profilo economico e istituzionale, un profilo certamente meno catastrofico e più dinamico di quanto finora non sia stato descritto, dato che anche questa parte dell'Impero, pur privilegiata per risorse, ricchezze e prodotti, è stata investita da episodi di corruzione e dal fenomeno della migrazione di popoli provenienti dall'interno e dall'esterno. Tuttavia, pur costretta a confrontarsi e scontrarsi con situazioni e realtà difficili, l'Africa ha trovato in se stessa quella forza reattiva che altre parti dell'Impero non hanno saputo o non hanno potuto mostrare.

75. A. Mastino, R. Zucca, *La Libia dai Garamanti a Giustiniano*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1995-2024.

76. Traina, *L'Africa secondo Costantinopoli*, cit., pp. 341 ss.

Vincenzo Aiello

La marina vandala e il commercio mediterraneo, un problema storiografico

Gli studi di questi ultimi decenni[1] hanno mostrato come l'arrivo dei Vandali in Africa non abbia segnato in quella regione un crollo delle attività economiche, e soprattutto della produzione agricola, che rimase sostanzialmente attiva, per buona parte ancora controllata dagli antichi proprietari romani, con una discreta produzione di grano, e poi certamente di olio e vino[2].

Erano tutte merci certamente destinate in gran parte al mercato locale, come riteneva Courtois[3], ma molte di esse – come anche in questa sede hanno mostrato le relazioni di Giovanna Pietra[4], Chiara Tommasi[5] e Lilia Palmieri[6] – finirono con l'alimentare un'attività commerciale relativamente intensa. Il grano africano, per qualche tempo, probabilmente continuò ad arrivare a Roma, in virtù del trattato del 442[7].

* Vincenzo Aiello, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina.

1. Per un orientamento sulle ultime ricerche cfr. V. Aiello, *I Vandali nell'Africa Romana: problemi e prospettive di ricerca*, in *Le frontiere dell'impero nella Tarda Antichità*, *Atti del Convegno internazionale di studi, Matera 18-20 maggio 2004*, «Med Ant», 8, 2005, pp. 547-69.

2. Ch. Courtois, L. Leschi, Ch. Perrat, Ch. Saumagne, *Les Tablettes Albertini. Actes privés de l'époque vandale (fin du ve siècle)*, Paris 1952; Ch. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, pp. 316-24; Y. Modéran, *L'établissement territorial des Vandales en Afrique*, «AntTard», 10, 2002, pp. 87-122.

3. Courtois, *Les Vandales*, cit., p. 319.

4. G. Pietra, *La ceramica sigillata D in Sardegna. Il quadro regionale e il caso di Olbia* (relazione non pervenuta per la pubblicazione in questi Atti).

5. C. Tommasi, *Splendore e ricchezze dell'Africa in età vandala secondo le fonti letterarie coeve*, in questi Atti, alle pp. 1073-80.

6. L. Palmieri, *I Vandali e l'olio: produzioni e commerci nell'Africa del v secolo d.C.*, questi Atti, alle pp. 1081-90.

7. Cfr. V. Aiello, *I Vandali nel Mediterraneo e la cura del limes*, in *L'Africa romana xv*, pp. 723-40.

L'Africa romana xvii, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 1111-1126.

La diffusione di ceramica fine da mensa africana e delle anfore cilindriche di grandi dimensioni è prova evidente di un'attività produttiva e di una conseguente iniziativa commerciale dei territori africani in piena età vandala, almeno per tutta la durata del regno di Geiserico[8].

Questi, dopo il 455, dà inizio a una serie di azioni a lungo raggio che, al di là dell'espansione in Africa, si muovono lungo due itinerari. Una è la direttrice Sardegna, Corsica, Baleari, Ibiza per controllare punti strategici lungo le principali rotte del Mediterraneo occidentale (fra queste, la rotta che metteva in comunicazione l'Africa e la Spagna, che divenne, a opinione della Panella, una delle mete privilegiate del *surplus* produttivo delle regioni nordafricane)[9].

L'altra direttrice è quella che tocca Sicilia, Italia meridionale, Illirico, Peloponneso, Grecia, e che segue perfettamente la rotta segnalata dall'*Itinerarium Maritimum*[10], lungo la quale viaggiavano anche quelle merci che, nella seconda metà del V secolo, dall'Oriente raggiungevano l'Italia e Roma, ma anche l'Africa[11].

Tutte azioni finalizzate probabilmente a rafforzare un *limes* marittimo che permettesse di controllare le rotte verso l'Africa[12], ma anche di proteggere gli scambi commerciali con Italia, Gallia e Spa-

8. C. PANELLA, *Le merci: produzioni, itinerari e destini*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e impero tardoantico*, Roma-Bari 1986, 3, pp. 431-59 e pp. 843-5, in part. pp. 446-58; C. PANELLA, *Le anfore tardoantiche: centri di produzione e mercati preferenziali*, ivi, pp. 251-84, in part. pp. 261-2; S. TORTORELLA, *La sigillata africana in Italia nel VI e nel VII sec. d.C.: problemi di cronologia e distribuzione*, in A. SAGUÌ (a cura di), *La ceramica in Italia: VI-VII secolo*, Firenze 1998, pp. 41-69 con ampia bibliografia precedente.

9. PANELLA, *Le anfore tardoantiche*, cit., pp. 261-2. Su queste rotte cfr. L. DE SALVO, *Economia privata e pubblici servizi nell'impero romano. I corpora naviculariorum*, Messina 1992, p. 38; G. VOLPE, *Relitti e rotte commerciali nel Mediterraneo tardoantico*, in *L'Africa romana XV*, pp. 239-50.

10. *It. mar.*, 487, 5; 493, 3; cfr. G. UGGERI, *Relazioni tra Nord Africa e Sicilia in età vandalica*, in *L'Africa romana XII*, pp. 1457-67, secondo il quale la redazione, o forse un rifacimento, dell'*Itinerarium Maritimum* potrebbe essere collocata fra il 450 e il 530, in piena età vandala.

11. J. A. RILEY, *New light on relations between the Eastern Mediterranean and Chartage in the Vandal and Byzantine periods: the evidence from the University of Michigan excavations*, in *Colloque sur la céramique antique, (Carthage, 23-14 juin 1980)*, Carthage 1982, pp. 111-22.

12. Cfr. su questo AIELLO, *I Vandali nel Mediterraneo*, cit.

gna e nel contempo di controllare il flusso delle merci dall'Oriente, nella seconda metà del V secolo divenuto sempre più intenso.

Dello strumento fondamentale per un controllo delle coste e dei mari, cioé di una consistente flotta a disposizione dei Vandali, sembrerebbe non esservi traccia nelle fonti antiche, come osservava Courtois[13]. Queste, quando ci informano sui movimenti dei Vandali, lo fanno in maniera generica. Sembrerebbe dunque doversi affermare che una flotta vandala non sia mai esistita, che il regno vandalo, sostanzialmente terrestre, non abbia mai avuto bisogno di una flotta poderosa e organizzata[14].

Come si sono dunque mossi i Vandali? Iniziamo dal passaggio dalla Spagna in Africa. Non è questa la sede per esaminare il problema dello stanziamento dei Vandali nella Penisola Iberica nel 409, distinti nei due gruppi di Silingi e Hasdingi[15]. Una presenza stabilizzatasi dal 411 nella Galizia, nella Lusitania meridionale e nella Betica (ma solo dal 420-422), allorquando i Silingi subirono gravi sconfitte e furono parzialmente decimati dai Visigoti spinti dal *patricius* Costanzo, mentre gli Alani (dopo una serie di sconfitte) si legarono agli Hasdingi e ne riconobbero il re Gunderico, pur mantenendo viva la propria identità (la definizione *rex Vandalorum et Alanorum* sta forse a indicare la fusione tra i due gruppi). Il conflitto del 419 tra Vandali e Suebi per il possesso delle miniere della Galizia si risolse con l'aiuto portato dai Romani ai Suebi, molti dei quali tuttavia, probabilmente i prigionieri catturati nel corso della guerra, vennero assorbiti dai Vandali.

Alla morte di Costanzo, nel 421-422, nel tentativo di contrasta-

13. COURTOIS, *Les Vandales*, cit., p. 207.

14. Cfr. ad esempio le osservazioni di L. SCHMIDT, *Geschichte der Vandalen*, München 1942, pp. 164 ss., in part. p. 167; P. M. GIUSTESCHI CONTI, *Barbari e navi nel Mediterraneo*, in A. ZIRONI (a cura di), *Wentilseo: i germani sulle sponde del Mare nostrum*, *Atti del convegno di Padova, 13-15 ottobre 1999*, Padova 2001, pp. 7-23, in part. p. 16.

15. Su questo tema, oltre alle pagine fondamentali di COURTOIS, *Les Vandales*, cit., pp. 11-50, e all'efficace ricostruzione di N. FRANCOVICH ONESTI, *I Vandali. Lingua e storia*, Roma 2002, pp. 20-8, si è di recente soffermato W. LIEBESCHUETZ, *Gens into Regnum: the Vandals*, in H.-W. GOETZ, J. JARNUT, W. POHL (eds.), *Regna and Gentes. The Relationship between Late Antiquity and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World*, Boston-Leiden 2003, pp. 55-83. Sulla presenza vandala in Spagna cfr. in particolare J. ARCE, *Los Vándalos en Hispania (409-429 A.D.)*, «AntTard», 10, 2002, pp. 75-85 e più in generale ID., *Bárbaros y Romanos en Hispania (400-597 A.D.)*, Madrid 2005.

re i Vandali, i Romani fecero ampio ricorso ai federati visigoti, i quali però defezionarono, lasciando così ai Vandali il controllo della Betica e della Cartaginense. In questo contesto si formò il gruppo etnico composto dai Vandali, soprattutto Hasdingi con i pochi Silingi rimasti, dagli Alani, dai Suebi oltre che da Goti e Ispanici che con essi erano venuti a contatto. Nello stesso contesto potrebbe essersi realizzata la conversione al cristianesimo nella forma ariana.

Punto di partenza del nostro discorso è la morte avvenuta nel 428, a *Hispalis*, nella nostra Siviglia dunque, del re Gunderico. Le circostanze di questa morte ci vengono narrate in maniera sintetica dallo spagnolo Idazio Lemico, vescovo cattolico di *Aquae Flaviae* in Lusitania dal 427 al 468, autore di un *chronicon*, continuazione di quello geronimiano, dal 378 al 460[16]; una testimonianza importante da parte di un contemporaneo, che vive la drammaticità di quegli avvenimenti in Spagna. Idazio, dunque, interpreta la morte di Gunderico come una punizione divina per aver il Vandalo sottratto le chiese ai cattolici e averle affidate poi al clero ariano[17].

A questa morte segue l'ascesa al potere del fratellastro Geiserico (secondo Procopio sarebbe stato lui ad assassinare Gunderico[18]) – nato dalla relazione del comune padre Godagisel con una schiava[19] – instaurando una prassi, quella della successione agnatizia[20], che poi verrà seguita alla morte dello stesso Geiserico con la presa del potere di Unerico. Sarà quindi Geiserico a condurre l'operazione di trasferimento in Africa di quella congerie di popoli di cui si è già detto.

L'interesse per l'Africa, secondo alcuni[21], sarebbe da porre in relazione con le ricchezze di quei territori, da una parte, e con la progressiva insicurezza dei territori spagnoli sotto la pressione soprattutto dei Visigoti, dall'altra. E tuttavia le vittorie vandale su Visigoti e Romani, dimostrazione di una salda presenza dei Vandali in Spagna, sembrerebbero opporsi a una simile interpretazione.

16. Sull'opera cfr. C. Molè, *Uno storico del v secolo: il vescovo Idazio*, «SicGymn», 1974, pp. 279-351; 1975, pp. 58-139 (= Catania 1978).

17. Hyd., *chron*., 89 (*s.a.* 428).

18. Procop., *Vand*., 1, 3; Courtois, *Les Vandales*, cit., p. 236.

19. Cfr. Courtois, *Les Vandales*, cit., p. 392, nota 5 e p. 395, nota 13.

20. Cfr. ivi, pp. 238 ss.

21. Francovich Onesti, *I Vandali*, cit., p. 28, che riporta in realtà una opinione diffusa.

Sempre secondo Idazio, Geiserico, prima di intraprendere il passaggio in Africa, avendo avuto notizia di azioni del Suebo Eremigario che si dirigeva verso il sud della Spagna – probabilmente sollecitato dai Romani per contrastare i Vandali[22] – decise di tornare indietro e di attaccare il Suebo, sconfitto presso *Emerita*[23].

Proprio il fatto che Geiserico interrompa i preparativi del viaggio per respingere i Suebi di Eremigario sembrerebbe presupporre, più che un tentativo di non lasciarsi nemici alle spalle nel momento del passaggio, piuttosto un interesse per i territori della Spagna meridionale che forse non intendeva abbandonare del tutto, territori nei quali peraltro la presenza vandala ha lasciato tracce importanti[24].

In ogni caso presumibilmente nel maggio del 429 Geiserico e i suoi passano in Africa. Così scrive il ben informato Idazio[25]:

Gaisericus rex de Baeticae provinciae litore cum Vandalis omnibus eorumque familiis mense Maio ad Mauritaniam et Africam relictis transit Hispaniis.

La notizia contiene dunque alcune indicazioni interessanti: l'abbandono della Spagna da parte di Geiserico e di tutti i Vandali, compresi i familiari, e la data della partenza[26]. Ancora, Idazio da una parte sottolinea, presumibilmente con soddisfazione, l'abbandono della Spagna (*relictis Hispaniis*) e dall'altra indica i luoghi verso cui il trasferimento dei Vandali si muove, Mauritania e Africa.

22. Cfr. su queste azioni COURTOIS, *Les Vandales*, cit., p. 56, nota 5.

23. HYD., *chron*., 90 (*s.a.* 429).

24. Come è noto, il moderno nome della regione, Andalucia, sembrerebbe derivare da **Vandalicia*. Su questo e sulla difficoltà di definire esattamente i territori sottoposti ai Vandali cfr. COURTOIS, *Les Vandales*, cit., pp. 56-7.

25. HYD., *chron*., 90 (*s.a.* 429).

26. Prospero Tirone (*Chron*., 1295) e Cassiodoro (*Chron*., 1215) collocano l'avvenimento nel 427 sotto il consolato di Hierius e Ardabures (O. SEECK, *Regesten der Kaiser und Päpste*, Stuttgart 1919, pp. 352-3), ponendo cronologicamente questo passaggio, come vedremo, immediatamente dopo la rivolta di Bonifacio. A concordare con Idazio è il *Chronicon Paschale* che colloca il passaggio sotto il consolato di Felix e Taurus, dunque al 428, anche se, come notava Courtois (*Les Vandales*, cit., p. 155, nota 2) almeno sino alla fine di febbraio 429 si continua a datare con il loro post-consolato (SEECK, *Regesten*, cit., pp. 354-5). Courtois (*Les Vandales*, cit., pp. 155-6, nota 2), ancora, ritiene la data del maggio 429 compatibile con l'arrivo dei Vandali a Ippona nel giugno del 430, dunque dopo tredici mesi dallo sbarco e non, nell'ipotesi del 427, dopo quasi quattro anni.

Orbene, se la prima indicazione appare coerente con lo spirito antibarbarico del vescovo spagnolo, la seconda appare singolare: *Mauritania* e *Africa* non possono in nessun modo essere considerati due sinonimi, e dunque si riferiscono a due ben precise entità geografiche, appunto la provincia di Mauritania e quella d'Africa[27].

Quanti sono i Vandali che raggiungono l'Africa? La testimonianza della *Historia persecutionis Africanae provinciae* legata al nome di Vittore di Vita dà, come è noto, un'indicazione precisa: 80.000 fra guerrieri, bambini e giovani, donne, anziani e schiavi[28], cifra che è stata e continua sostanzialmente ad essere considerata attendibile[29].

Altro problema è conoscere il punto di partenza e quello di arrivo. Idazio, come abbiamo visto, non offre indicazioni a tale proposito; Prospero Tirone, alla metà del V secolo, appare ancora più vago limitandosi a osservare che *gens VVandalorum ab Hispania ad Africam transit*[30].

Affermazione, questa di Prospero, che è ripresa da Cassiodoro agli inizi del VI secolo, con un'aggiunta importante, il fatto cioè che a spingere i Vandali in Africa sarebbe stata la pressione dei Goti, notizia che forse rispondeva al desiderio dell'autore di affermare la supremazia dei Goti in Spagna[31]. Così pure il *Chronicon Paschale*, agli inizi del VII secolo, indica semplicemente l'arrivo dei Vandali in Africa nell'anno 428, senza ulteriori indicazioni[32].

Così agli inizi del VII secolo Isidoro di Siviglia si limita sostanzialmente a riprendere la notizia da Idazio[33], come pure Beda, agli inizi dell'VIII secolo[34]. Ma anche un contemporaneo come Possidio, nella biografia di Agostino, sostiene che la schiera dei Vandali, e delle altre etnie, *ex Hispaniae partibus transmarinis navibus Africae influxisset et inruisset*[35].

27. La Mauritania come luogo di sbarco dei Vandali è anche segnalata in *Chron. Gall. a. DXI*, 584, V: *Vvandali [...] Mauritaniam petunt.*

28. VICT. VIT., 1, 2: *Qui reperti sunt, senes, iuvenes, parvuli, servi vel domini, LXXX milia numerati.*

29. Per l'esame di questa cifra cfr. COURTOIS, *Les Vandales*, cit., pp. 215-21; MODÉRAN, *L'etablissement*, cit., p. 106.

30. PROSP., *chron.*, 1295 (*s.a.* 427).

31. CASS., *chron.*, 1215: *Gens Vandalorum a Gothis exclusa de Hispaniis ad Africam transit.*

32. *Chron. Pasch.* (*s.a.* 428).

33. ISID., *Vand.*, 74.

34. BEDA, *chron.*, 480.

35. POSSID., *V. Aug.*, 28, 4: *Verum brevi consequenti tempore divina voluntate et*

E ancora un altro testimone, che si qualifica oculare, come Vittore di Vita nella *Historia persecutionis*, sempre attento a stigmatizzare le gesta dei Vandali e a testimoniare la crudeltà e la ferocia del loro agire[36], a proposito del passaggio in Africa appare estremamente sintetico[37], rilevando la facilità del passaggio (*facili transitu*) determinata certo dalla esiguità del percorso, ma forse anche dall'assenza di reazioni.

L'unica indicazione del porto di partenza ci viene fornita da Gregorio di Tours nella *Historia Francorum* e dunque alla fine del VI secolo, a quasi 150 anni dalla vicenda[38]. Il porto sarebbe quello di *Iulia Traducta*, identificata con l'attuale Tarifa. Bisogna però chiedersi se si tratta di un dato che l'autore ricava dalle sue fonti (quali?) oppure se è una congettura: la località, infatti, ha il merito di essere vicinissima alla punta estrema della Spagna, la Punta Marroquí, e dunque costituisce il punto più vicino alla costa africana.

Sul porto di arrivo non abbiamo alcuna indicazione. Tenuto conto che l'assedio alla città di Ippona avviene nel giugno del 430[39], numerose sono le ipotesi avanzate: da quella di Gautier, che colloca l'arrivo direttamente nella Mauritania Cesariense, presso la località di *Ad Fratres* (l'odierna Nemours) nei pressi di Orano, a oltre 400 km di distanza dal punto di partenza[40], a quella di quanti, come Le Gall e Courtois[41], indicano come luogo di sbarco

potestate provenit, ut manus ingens, diversis telis armata et bellis exercitata, inmanium hostium Vandalorum et Alanorum, commixtam secum habens Gothorum gentem aliarumque diversarum personas, ex Hispaniae partibus transmarinis navibus Africae influxisset et inruisset. Courtois (*Les Vandales*, cit., p. 161, nota 1) lega l'aggettivo *transmarinis* a *navibus*, interpretando tuttavia una tale indicazione come riferita genericamente all'uso di battelli per superare lo Stretto di Gibilterra. In realtà, come nota Bastiaensen nel commento a Possidio (*Vite dei Santi. Vita di Agostino*, Milano 1997, 4ª ed., p. 431), *transmarinis* deve riferirsi a *Hispaniae partibus*, nella prospettiva di uno scrittore che dall'Africa guarda alla Spagna.

36. Su quest'opera cfr. V. AIELLO, *Vittore di Vita e la legislazione vandala in Africa*, in *Testi giuridici e letterari per la storia del diritto tardoantico. Atti del XV Congr. dell'Accademia Romanistica Costantiniana, (Perugia-Spello, 8-10 ott. 2001)*, Napoli 2005, pp. 253-83.

37. VICT. VIT., 1, 1.

38. GREG. TOUR., *Franc.*, 2, 2. Cfr. COURTOIS, *Les Vandales*, cit., pp. 57 e 158.

39. Agostino muore nel terzo mese dell'assedio dei Vandali, nell'agosto del 430 (POSSID., *V. Aug.*, 29, 3).

40. F. E. GAUTIER, *Genséric, roi des Vandales*, Paris 1937, pp. 167 ss.

41. J. LE GALL, *L'itinéraire de Genséric*, «RPh», 62, 1936, pp. 268-73; COURTOIS, *Les Vandales*, cit., p. 159.

Tingi, l'attuale Tangeri, da cui avrebbe avuto inizio una marcia terrestre verso le città della Cesariense, come sembrerebbe dimostrato dal ritrovamento di una iscrizione di *Altava*, datata al 429, che riferisce la morte del personaggio per mano di barbari nell'agosto di quell'anno[42].

Quali i mezzi utilizzati dai Vandali? Courtois considera non ipotizzabile un percorso marittimo sino alla Mauretania Cesariense, in quanto 400 km non potevano essere coperti se non con una flotta di circa 2.500 vascelli, che sulle coste spagnole della Cartaginense e della Tarraconense sarebbe stato difficile reperire: infatti – sostiene – una tale concentrazione di navi in quei luoghi, seppure possibile, tenendo conto di una flotta commerciale spagnola di 5.000 navi secondo Sidonio Apollinare[43], appare improbabile; e ancora si porrebbe il problema del modo in cui i Vandali avrebbero utilizzato quelle navi, dal momento che essi non avevano alcuna esperienza sul mare[44]: chi dunque avrebbe condotto le navi? Per ovviare a un tale problema Gautier parla di una «association amicale» con i proprietari delle navi spagnole, i quali avrebbero messo a disposizione dei Vandali le proprie imbarcazioni[45].

Courtois, che considera una tale ipotesi «irrecevable», sostiene invece un viaggio breve, fra *Iula Traducta* e *Tingi*, effettuato con piccole imbarcazioni, recuperate sulle coste spagnole, in numero circa di 500; barche da pesca sequestrate, secondo Courtois[46] (*arreptis navibus*, sostiene la *Chronica Gallica ad a. DXI*[47], espressione tuttavia piuttosto ambigua), che avrebbero effettuato un viaggio al giorno, con 5 uomini imbarcati, per 32 giorni[48].

A corredo di una tale ipotesi è necessario, in realtà, sostenere una totale assenza di difesa in Africa, anzi bisognerebbe ammettere l'esistenza di un atteggiamento positivo da parte delle popolazioni locali, specie fra ariani, donatisti ed ebrei[49], in ciò forse enfatizzando eccessivamente le parole di quanti, come il vescovo Quodvultdeus, stigmatizzavano l'ignavia degli abitanti di Cartagine, impegna-

42. *AE*, 1935, 85. Cfr. COURTOIS, *Les Vandales*, cit., p. 159, che appare tuttavia piuttosto dubbioso.

43. SIDON., *carm.* 5, 49.

44. COURTOIS, *Les Vandales*, cit., pp. 160 ss.

45. GAUTIER, *Genséric*, cit., p. 109.

46. COURTOIS, *Les Vandales*, cit., p. 160, nota 9

47. *Chron. Gall. a. DXI*, 584, V.

48. COURTOIS, *Les Vandales*, cit., p. 161.

49. FRANCOVICH ONESTI, *I Vandali*, cit., p. 31.

ti più nelle corse del circo che nella difesa della loro città[50]. Una situazione che sembrerebbe però contrastare con l'esistenza di un imponente ed efficace apparato militare romano in quei territori, come ha mostrato la recente accurata analisi di Claude Lepelley[51].

Questa soluzione di Courtois – che pur partendo da premesse ragionevoli arriva però a conclusioni improbabili – ha raccolto molti consensi, anche di recente[52]; essa tuttavia pone non pochi problemi, in quanto una simile operazione poteva essere attuata solo in un contesto totalmente tranquillo, sia sull'una che sull'altra sponda: insomma un traghettamento di vacanzieri e non di un popolo in armi! Una soluzione, quella adottata da Courtois, che, non so quanto consapevolmente, sembrerebbe ripresa dalla narrazione di Plutarco dell'impresa di Timoleonte, che attraversa lo stretto di Messina anche con le barche da pesca reperite in zona[53].

Forse è possibile fare qualche conto. Procopio indica, per la flotta di Belisario diretta verso l'Africa nel 535, 30.000 uomini di equipaggio e 16.000 uomini armati (fra i quali anche 5.000 cavalieri, immaginiamo con il proprio cavallo) per un totale di 46.000 uomini imbarcati su 500 navi[54]. Si potrebbe quindi dedurre, con un calcolo che naturalmente è solo indicativo, che su ogni nave ci fossero circa 92 uomini, di cui circa 60 d'equipaggio e circa 32 militari in armi. Dividendo il numero di 80.000 Vandali per 32 si avrebbe così una necessità teorica di circa 2.500 navi[55].

Ma possiamo utilizzare un altro dato, più lontano nel tempo ma non per questo meno utile. Allorquando Costantino, nel 324, si

50. QUODV., *temp. Barb.*, 1. Cfr. SALV., *gub.*, VI, 12: *circumsonabant armis muros Cirtae atque Carthaginis populi barbarorum, et ecclesia Carthaginensis insaniebat in circis, luxuriabat in theatris. Alii foris iugulabantur, alii intus fornicabantur; pars plebis erat foris captiva hostium, pars intus captiva vitiorum.*

51. Cfr. C. LEPELLEY, *Quelques aspects de l'administration des provinces romaines d'Afrique avant la conquête vandale*, «AntTard», 10, 2002, pp. 61-72.

52. Cfr. M. REDDÉ, *Mare nostrum*, Rome 1986, p. 648; GIUSTESCHI CONTI, *Barbari e navi nel Mediterraneo*, cit., p. 15; ARCE, *Los Vándalos*, cit., p. 83.

53. PLUT., *Tim.*, 19.

54. PROCOP., *Vand.*, 1, 11.

55. Courtois (*Les Vandales*, cit., p. 160) arriva alla medesima conclusione numerica pur con una interpretazione diversa del passo procopiano. Su questo cfr. anche le osservazioni di REDDÉ, *Mare nostrum*, cit., pp. 119-24, dove si discute di tutti i limiti di un simile calcolo. Un dato in qualche modo analogo si ricava da un altro passo di Procopio (*Vand.*, 1, 11), secondo cui in occasione di una spedizione in Sardegna 5.000 Vandali vennero imbarcati su 120 navi, per cui si avrebbero 41 uomini per nave.

prepara a combattere la seconda definitiva guerra contro Licinio, fa preparare nel porto di Tessalonica una flotta di 2.000 navi da carico sulle quali colloca 120.000 fanti, dunque con una media di 60 uomini per nave, per cui, tenendo come valido il dato di 90 uomini imbarcati per nave[56], l'equipaggio si sarebbe ridotto a circa 30 marinai[57].

Il dato mi sembra importante: mentre nel caso della flotta di Belisario ad essere imbarcato è un equipaggio consistente che deve far fronte a una lunga navigazione (da Costantinopoli alla Sicilia e poi all'Africa), nel caso della flotta costantiniana si tratta solo di un trasporto a breve distanza (da Tessalonica a Bisanzio) che, presumibilmente, necessita di un equipaggio ridotto.

Il dato di età costantiniana mi sembra per questo più utilmente confrontabile con la vicenda vandala[58]. E dunque dividendo 80.000 per 60, si arriva a circa 1.350 navi, cifra molto più realistica delle 2.500 navi ipotizzate da Courtois. Resta il problema di comprendere quali fossero queste navi e da chi fossero condotte: le considerazioni di Courtois sulla impossibilità di utilizzare direttamente una qualsiasi flotta, per le scarse attitudini marinare dei Vandali, restano valide.

Come è noto Procopio offre di questi avvenimenti una interessante ricostruzione, spesso sottovalutata. Lo storico bizantino narra[59] di un conflitto esistente tra i due generali romani Aezio e Bonifacio. Il comando dell'Africa affidato da Placidia a quest'ultimo avrebbe fatto ingelosire Aezio, che prima avrebbe insinuato in Placidia il sospetto che Bonifacio ambisse a usurpare il titolo imperiale, e poi le avrebbe consigliato di richiamare Bonifacio per provarne la fedeltà: se questi si fosse rifiutato, avrebbe così implicitamente dimostrato la propria colpevolezza.

Nel contempo Aezio avrebbe scritto a Bonifacio comunicandogli l'intenzione di Placidia di estrometterlo. Bonifacio, così avvertito, di fronte alla richiesta di rientro avrebbe avuto conferma del-

56. Reddé, *Mare nostrum*, cit., pp. 124-33.

57. Zos., II, 22. Sulla vicenda V. Aiello, *Il controllo militare del Mediterraneo in età tetrarchica e costantiniana*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 201-20.

58. Singolarmente Courtois (*Les Vandales*, cit., p. 160, nota 4) accenna alla vicenda costantiniana, ma solo per osservare che il numero di navi allora utilizzate, 2.000 appunto, rappresenterebbe un fatto eccezionale.

59. Procop., *Vand.*, I, 3.

l'inganno ordito nei suoi confronti e si sarebbe rifiutato di obbedire, inconsapevolmente così confermando le insinuazioni di Aezio.

Bonifacio, a questo punto – continua Procopio – in cerca di sostegno contro l'imperatrice, si sarebbe rivolto ai Vandali (sia Gunderico che Geiserico) per stringere un'alleanza, in base alla quale, in cambio dell'aiuto richiesto, avrebbe promesso un terzo dei territori africani. A seguito di questo accordo i Vandali sarebbero passati in Africa attraverso lo stretto di Gades. Solo in quel momento il potere sarebbe passato nelle mani di Geiserico, che aveva ucciso il fratellastro[60].

Nel frattempo, grazie ad alcuni amici che lo difendono presso Placidia, alla quale vengono rivelate le trame di Aezio, Bonifacio recupera credito a corte. Quindi tenta di sottrarsi all'accordo con i Vandali, i quali ovviamente non vogliono saperne. Inizia così una serie di scontri, ai quali partecipano anche le truppe giunte in aiuto da Costantinopoli e guidate da Aspar; tali scontri tuttavia si risolvono in una serie di sconfitte per i Romani, per cui Bonifacio e Aspar sono costretti ad abbandonare l'Africa. Fin qui la narrazione di Procopio, che dichiara di conoscere questi fatti perché glieli hanno narrati i Vandali stessi.

La medesima notizia è possibile leggerla nelle pagine del Goto Iordanes, il quale, sulla scia probabilmente della perduta *Storia dei Goti* di Cassiodoro, scrive che

Gyzericus rex Vandalorum iam a Bonifatio in Africam invitatus, qui Valentiniano principi veniens in offensa, non aliter se quam malo reipublicae potuit vindicare. Is ergo suis precibus eos invitans, per traiectum angustiarum, qui dicitur fretus Gaditanus, et vix septem milibus Africam ab Hispaniis dividet, ostiaque maris Tyrreni in Oceani estu egeritur, transposuit[61].

L'ipotesi di una richiesta d'aiuto rivolta da Bonifacio ai Vandali non ha goduto di molta fortuna fra i moderni. Stein la considerava

60. Procopio in realtà riferisce anche la notizia, diffusa fra i Vandali, che la morte di Gunderico sarebbe avvenuta già in Spagna, prima della partenza.

61. Iord., *Get*., 167. Cfr. anche *Rom*., 330: *Africana provincia per Bonifatium comitem Vandalis tradita et a Romano iure subtracta est, quia Bonifatius, dum in offensa Valentiniani venisset, malo publico se defendere voluit invitatoque ab Spaniis Gizerico Vandalorum rege dolum quod conceperat peperit*. La notizia poi compare in Paul. Diac., 13, 10.

attendibile[62], mentre Courtois pur giudicandola non del tutto assurda, sulla scia dell'interpretazione di Schmidt, riteneva che il racconto di Procopio, derivato forse da Prisco, e successivamente confluito nella tradizione storiografica bizantina[63] con Giovanni Antiocheno[64], Teofane[65] e Niceforo Callisto[66], contrasta con il silenzio delle fonti contemporanee, che, come Possidio, non avrebbero avuto difficoltà a denunciare il tradimento di Bonifacio. In ogni caso – continua Courtois – la possibile richiesta d'aiuto ai Vandali si configurerebbe semplicemente come l'istigazione a compiere un'impresa che era già nella mente di Geiserico[67].

In realtà un qualche legame tra il transito dei Vandali in Africa e la vicenda di Bonifacio traspare già in Prospero Tirone. Nel suo *Chronicon*, nell'anno 427, viene annotato il passaggio in Africa dei Vandali[68], ma poco prima viene anche ricordata la vicenda di Bonifacio. Prospero infatti scrive[69] che Bonifacio, il cui potere in Africa era cresciuto, si era rifiutato di tornare a Roma, e dunque venne attaccato per volontà di Felix, *magister militum* (dietro il quale ci sarebbe però Aezio[70]), e per mano dei *duces* Mavorzio, Gallione e Sanece. Per il tradimento di Sanece, che comunque trovò la morte, gli altri due furono sconfitti da Bonifacio durante lo scontro. A questo punto compare una notizia importante: il mare viene attraversato da popolazioni che non avevano alcuna esperienza di navigazione (*exinde gentibus, quae uti navibus nesciebant, dum a concertantibus in auxilium vocantur, mare paervium factum est*)[71].

62. E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, èd. franç. par J-R. Palanque, Paris 1959, p. 319.

63. Courtois, *Les Vandales*, cit., p. 156, nota 1. A questa medesima tradizione Courtois lega correttamente la testimonianza di Iordanes.

64. Iohan. Ant., *frg.* 196.

65. Thphn., *chron.*, 5931.

66. Nic. Call., 14, 56.

67. Courtois, *Les Vandales*, cit., pp. 155-7. Recentemente è tornato sul tema P. Heather, *La caduta dell'impero romano. Una nuova storia*, trad. it., Milano 2006, pp. 326 ss., secondo il quale al momento dell'arrivo dei Vandali in Africa Bonifacio si era già riconciliato con la corte imperiale. Questo, tuttavia, sarebbe accaduto nella seconda metà del 429, mentre i Vandali giungono in Africa nella primavera di quell'anno (sui tempi cfr. *PLRE*, 2, s.v. *Bonifatius 3*, pp. 237-40).

68. Prosp., *chron.*, 1295.

69. Prosp., *chron.*, 1294.

70. P. Romanelli, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma 1959, p. 644.

71. L'inciso *dum a concertantibus in auxilium vocantur*, come notava Romanelli (*Storia*, cit., p. 644), sembrerebbe essere riferito ad aiuti richiesti sia da Bonifacio che

Il riferimento ai Vandali come a coloro che portano aiuto a Bonifacio è apparso evidente[72], anche se Prospero non li nomina direttamente; cosa che invece fa subito dopo, ricordo nell'ambito del medesimo anno 427, quando annota il loro passaggio in Africa (*gens Vandalorum ab Hispania ad Africam transit*). Probabilmente proprio la scelta di registrare sotto lo stesso anno l'inizio della rivolta di Bonifacio, la risposta di Roma, la richiesta d'aiuto di Bonifacio e il passaggio dei Vandali in Africa – fatti tutti questi che si sarebbero svolti invece fra il 427 e il 429 – potrebbe essere un implicito riferimento a un accordo tra Bonifacio e i Vandali.

Una tale ipotesi, è stato detto, sembrerebbe svilire il ruolo autonomo di Geiserico, che risulterebbe essere un burattino nelle mani dei Romani[73]; e tuttavia si potrebbe ribaltare il giudizio ritenendo che Geiserico abbia approfittato di una situazione favorevole per utilizzarla ai propri fini.

Merita qualche considerazione la vicenda di Bonifacio[74]. Nel 422 è in Spagna con Flavio Castino in una spedizione contro i Vandali, ma un contrasto fra i due lo porta in Africa. Dal 423 al 425 è *comes Africae*, nominato da Teodosio II dopo la morte di Onorio. Legato a Galla Placidia, le era rimasto fedele dopo l'esilio voluto dal fratello Onorio. Tornati Placidia e Valentiniano in Occidente, Bonifacio li raggiunge e forse nel 426 è in Italia, per poi subito tornare in Africa. Il conflitto con Aezio è di questi anni, un conflitto che evolve con l'arrivo in Africa di un esercito per ordine del *magister utriusque militiae* Felix, tuttavia sconfitto; viene dunque inviato un nuovo esercito guidato da Sigisvulto. Prima dell'arrivo di questo, fra il 428 e i primi mesi del 429, sarebbe da collocare la richiesta d'aiuto rivolta ai Vandali, seguita però dal ripensamento di Bonifacio che porta allo scontro presso Ippona nel 430-431 e poi, nonostante gli aiuti giunti da Costantinopoli guidati da Aspar, alla nuova sconfitta avvenuta nel 432.

L'esistenza di un accordo di Bonifacio con i Vandali – un accordo di cui è difficile stabilire i termini – appare in ogni caso la

dalle truppe romane che avevano perso i loro comandanti. Una richiesta di aiuto che venne accolta, per il primo con l'arrivo di *gentes* che non sapevano navigare e per i secondi con l'arrivo di Sigisvulto, che – continua Prospero – assume il comando dell'azione.

72. ROMANELLI, *Storia*, cit., p. 644.

73. ARCE, *Los Vándalos*, cit., pp. 82-3.

74. *PLRE*, 2, s.v. *Bonifatius*, cit. Cfr. ROMANELLI, *Storia*, cit., pp. 460 ss.

giustificazione che alcuni dei contemporanei come Prospero e poi Procopio e Iordanes danno del passaggio dei Vandali in Africa, per motivare un trasferimento che appare ancora per molti versi oscuro nelle ragioni che lo hanno determinato. Nell'ipotesi dell'esistenza di questo accordo, i mezzi utilizzati dai Vandali per raggiungere i nuovi territori potrebbero essere quelle navi che si trovavano nei porti dell'Africa, una flotta commerciale estremamente consistente, che stando alle parole di Orosio poteva contare nei primi decenni del V secolo su 3.700 navi[75], una cifra ben superiore alle 1.350 navi che, come abbiamo visto, presumibilmente dovevano servire allo scopo. E proprio il *comes Africae* Bonifacio poteva imporre alle flotte commerciali della provincia d'Africa, quella a lui sottoposta, di imbarcare i Vandali, per farli giungere forse in più punti della costa africana, anche sulle coste della Mauretania e della Proconsolare come sembrerebbe indicare Idazio (*ad Mauritaniam et Africam*).

Una tale ipotesi potrebbe anche spiegare la facilità del passaggio verso un territorio che, per quello che risulta, era comunque ben protetto. Appare difficile immaginare che i Vandali, sbarcati nel 429 sulle coste della Tingitana con un andirivieni indisturbato, siano potuti avanzare facilmente sino ai confini della Proconsolare a metà del 430, con gli eserciti romani così sbandati da non aver potuto opporre alcuna resistenza[76]. Interessante appare una notizia di Vittore di Vita, secondo il quale man mano che Geiserico avanza in Africa fa terra bruciata dei territori attraversati[77], per cui sembrerebbe che durante la marcia Geiserico non tema l'azione degli eserciti che ha di fronte, ma quella degli eserciti che avrebbero potuto inseguirlo, dalla Spagna in altre parole: non dimentichiamo che poco prima del passaggio in Africa aveva eliminato la minaccia del Suebo Eremigario che stava per occupare i territori che i Vandali si apprestavano a lasciare.

L'obiezione all'esistenza di un accordo tra Bonifacio e i Vandali basata sul silenzio delle fonti più vicine agli avvenimenti è certamente interessante[78], anche se proprio la testimonianza, certo non esplicita, di un contemporaneo come Prospero sembrerebbe contraddire una tale interpretazione. In ogni caso, nelle fonti contem-

75. Oros., 7, 42, 12-3.
76. Courtois, *Les Vandales*, cit., p. 163.
77. Vict. Vit., 1, 3.
78. Courtois, *Les Vandales*, cit., p. 156.

poranee, che – non dimentichiamolo – sono tutte di parte cattolica, e quindi antivandala, potrebbe essere presente un atteggiamento di cautela.

Come si è detto, i rapporti tra Bonifacio e la famiglia imperiale erano ottimi. Il legame con Galla Placidia e con il figlioletto Valentiniano venne dal *comes* sempre alimentato e la carriera di quest'ultimo ne è una chiara testimonianza: Bonifacio arriverà al rango di *magister utriusque militiae* per l'Occidente nel 432 e contemporaneamente otterrà il titolo di *patricius*[79]. Un personaggio importante, dunque, il cui tradimento – pur momentaneo – non era forse opportuno ricordare. Ancora un elemento. Bonifacio aveva sposato in seconde nozze Pelagia, donna di origini barbariche, forse visigota; una donna di fede ariana, che si converte al cattolicesimo al momento del matrimonio, ma che farà poi battezzare la figlia da un vescovo ariano. La stessa Pelagia, morto Bonifacio, sarà la moglie di Aezio, l'uomo forte dell'Occidente[80]. E dunque dichiarare che tante sofferenze ai cattolici africani erano derivate dalle scelte di un personaggio, Bonifacio, vicino alla teodosiana Galla Placidia, poteva apparire inopportuno, tenuto conto anche dei legami fra Placidia e gli imperatori di Costantinopoli.

Procopio, al di là di una poco probabile manipolazione dei fatti, ha le mani più libere, ormai erano passati molti anni dalla vicenda e dunque ricordare quegli avvenimenti non doveva costituire più un problema. Procopio, inoltre, sostiene di aver attinto le sue informazioni direttamente dai Vandali e questo è un dato, credo, da non trascurare.

Navi commerciali, navi da carico, quelle dunque che effettuano probabilmente il traghettamento dei Vandali nel 429. È questa la flotta, una flotta commerciale, che i Vandali avranno poi a disposizione in Africa; una flotta che nel tempo, a fronte delle evidenti perdite, viene incrementata con nuove costruzioni, come testimonia una notizia ancora una volta di Vittore di Vita, secondo il quale numerosi vescovi cattolici erano stati inviati in Corsica per tagliare i tronchi d'albero necessari alla costruzione di navi[81]. Navi da carico che saranno lo strumento attraverso il quale i Vandali attueranno il controllo militare e commerciale del Mediterraneo, con a bordo forse marinai romani.

79. *PLRE*, 2, s.v. *Bonifatius*, cit.
80. *PLRE*, 2, s.v. *Pelagia*, pp. 856-7.
81. Vict. Vit., 3, 20.

Infatti, una flotta militare vandala, con marinai vandali (e non potrebbe essere diversamente su navi militari), non è mai esistita[82]. Nel 468 l'impresa di Basilisco contro i Vandali, forte di una flotta di 1.100 navi, miseramente fallisce per una grave sconfitta a Capo Bon, grazie all'attacco condotto da Geiserico con piccole barche incendiarie e non con una flotta che non esisteva[83]; una tattica certo non ortodossa, che per questo suscitava paura nei marinai bizantini, come testimonia sempre Procopio[84].

Sappiamo di un'altra flotta vandala che viene affrontata in Corsica da Ricimero, *magister militum praesentalis* di Avito, il quale sconfigge nel 456 una squadra di 60 navi che da Cartagine si era mossa *ad Gallias vel ad Italiam*, ma probabilmente si trattava, anche in questo caso, di navi da carico[85].

Con questi strumenti, con queste navi, i Vandali esercitarono un controllo del *limes* mediterraneo e delle rotte commerciali che quel mare attraversarono[86]. Un'attività commerciale costante per tutta l'età vandala e che non cessa neppure nei momenti più difficili. Quando l'esercito di Belisario entra a Cartagine – racconta ancora Procopio[87] – i soldati vedono uscire dal porto una nave mercantile che – specifica l'autore – viaggiava per affari e che, avendo trovato il vento favorevole, aveva fatto rotta verso la Spagna. Neppure la guerra incombente aveva fermato quei mercanti.

82. Una tale esistenza viene affermata nel volume di F. Morales Belda, *La marina vándala. Los Asdingos en España*, Barcelona 1969, in realtà una semplice raccolta di fonti antiche e di autori moderni, con forti venature nazionalistiche.

83. Procop., *Vand.*, 1, 6.

84. Procop., *Vand.*, 1, 14.

85. Hyd., *chron.*, 176 (*s.a.* 456?).

86. Aiello, *I Vandali nel Mediterraneo*, cit.

87. Procop., *Vand.*, 1, 24.

Claudia Neri

Rendite private e donazioni di beni nel cenobitismo africano

La ricerca che, per tanti anni, ho condotto sui vari aspetti del monachesimo egiziano mi ha spinto a indagare sui meccanismi economici delle comunità africane, ma devo confessare che mai avrei pensato di trovare delle caratteristiche così marcatamente differenti.

Secondo il Colombás [1], la Chiesa africana ha conosciuto, fin dalle sue origini, una grande tradizione ascetica, feconda di vergini e continenti, di grandi passioni e di martiri, come, del resto, dimostrano le figure dell'apologista Tertulliano, del vescovo martire Cipriano o, più tardi, quella del grande vescovo numidico, Ottato, impegnato nella battaglia antidonatista. Ma, al di là di queste testimonianze, delle *Passiones*, durante le persecuzioni, e di alcuni canoni conciliari, dopo, bisognerà attendere Agostino per poter avere delle vere e proprie fonti sulle organizzazioni monastiche.

Ricordiamo, solo per comodità di ragionamento, che l'ideale comunitario agostiniano è particolare, rispetto alle canoniche, seppur varie e complesse, forme conosciute, e muta nel tempo, passando, come sappiamo, in un primo tempo, attraverso l'esperienza italiana della fondazione di un cenacolo filosofico, dove poter disputare di filosofia e di letteratura, alla ricerca della verità, con un pugno di amici eletti e fidati, nella quiete della campagna, adottando "in comune" uno stile di vita pio, casto e frugale, al riparo dal

* Claudia Neri, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina.

1. G. M. Colombás, *Il monachesimo delle origini*, trad. it., I, Milano 1990, pp. 279-82. Lo stesso Colombás ricorda che ancora adesso si discute sulle origini del monachesimo africano, dividendosi tra la posizione tradizionale, che individua in Agostino il padre di ogni forma monastica in quella regione dell'Impero, e la più recente tesi, che sostiene la presenza di alcune forme comunitarie precedenti alle prime fondazioni agostiniane, che, tra l'altro, coesistono con esse, nel tempo, senza lasciarsi influenzare.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1127-1138.

mondo[2]. La seconda tappa, una volta tornato in patria, è il ritiro di Tagaste[3], ove fonda, in una sua proprietà, quello che il Marrou ha definito un «monastero di filosofi»[4], per servire Dio *in otio*[5], nel luogo in cui, come scrive Possidio

> viveva per Dio insieme a chi si era unito a lui, nel digiuno, nella preghiera, nelle opere buone, nelle meditazioni, di notte e di giorno, della legge del Signore. Le rivelazioni che Dio faceva alla sua intelligenza durante le meditazioni e le preghiere, egli le manifestava e ne istruiva i presenti e gli assenti con discorsi e libri[6].

Ma, fin qui, sappiamo che la parola *monasterium* non compare mai nel ricordo di queste esperienze, né in Agostino né in Possidio. Sarà ad Ippona[7] che, dopo essere stato ordinato prete, «subito istituì un *monasterium intra ecclesiam* e prese a vivere coi servi di Dio secondo l'uso e la norma in vigore dei santi Apostoli»[8], cioè mettendo in pratica quello che riteneva fosse il punto fondamentale della scelta comunitaria: la rinuncia a ogni possesso privato e la condivisione dei beni, con conseguente redistribuzione del necessario, in base alle esigenze di ognuno.

È un precetto che sta alla base di ogni comunità monastica, al di là della tipologia di appartenenza, ed è, in altri "monachesimi", strettamente legato alla prescrizione del lavoro.

Anche quando, divenuto vescovo, fonderà il *monasterium cleri-*

2. Ci si riferisce agli anni 386-387, a Cassiciaco, un luogo di campagna non lontano da Milano. Senza voler procedere nella disamina della bibliografia agostiniana, fin troppo nota, cfr., comunque, COLOMBÁS, *Il monachesimo*, I, cit., p. 283: «quel gruppo di amici più o meno amanti della filosofia era molto lontano dall'essere una comunità di asceti cristiani».

3. È il 388 e Agostino s'imbarca con Alipio per Cartagine. Quindi, in una sua proprietà, a Tagaste, insieme con il figlio Adeodato, e con Evodio, Luciniano e Possidio, fonda la comunità.

4. H. I. MARROU, *Saint Augustine et la fin de la culture antique*, Paris 1949², p. 167. Cfr. P. MONCEAUX, *Saint Augustine et Saint Antoine. Contribution à l'histoire du monachisme*, (Miscellanea Agostiniana, 2), Rome 1931, p. 74, che ritiene non prudente esagerare sulla formula di "monastero erudito".

5. Cfr. G. FOLLIET, *Aux origines de l'ascétisme et du cénobitisme africain*, in *Saint Martin et son temps*, (Studia Anselmiana, 46), Roma 1961.

6. POSSID., *V. Aug.*, 3, 2. L'edizione di riferimento sarà, in questa sede, quella curata da A. A. R. Bastiaensen, per la Lorenzo Valla 1989³.

7. Nel 391, come è noto.

8. POSSID., *V. Aug.*, 5, 1.

corum[9], Agostino si farà promotore della povertà dei chierici, in nome della *vita apostolica*. Egli stesso scrive sul sistema di vita adottato nella *domus episcopi*:

> Ecco come viviamo. Nella nostra società a nessuno è consentito possedere qualcosa di suo. Forse c'è chi possiede qualcosa, ma a nessuno è lecito. Chi possiede qualcosa fa ciò che non è lecito[10].

Potremmo sarcasticamente dire che non era certamente facile imporre ai privilegiati membri dell'organizzazione ecclesiastica tardoantica una norma del genere – e lo stesso Agostino, dal 425 in poi, dovrà ammorbidire il rigore della sua posizione – ma è chiaro che, in queste comunità, dove poi si formava la classe dirigente della Chiesa, si viveva soprattutto delle donazioni dei ricchi potentati locali e delle rendite dei patrimoni degli accoliti, che, nel caso in cui non fossero stati venduti, al momento dell'adesione alla *militia Christi*, per distribuirne il ricavato ai poveri, venivano versati nella cassa comune.

Siamo, dunque, molto lontani dal brusio, che le pagine di Palladio sembravano evocare, nella descrizione della febbrile attività lavorativa della colonia di Nitria[11], e lontanissimi dalle precise prescrizioni pacomiane sui modi, i tempi, i ruoli e gli attrezzi di lavoro[12].

Ciò non toglie che Agostino conosca perfettamente i termini del grande dibattito monastico sulla necessità per il monaco di lavorare e l'elaborazione intorno alla differenza tra la "pratica manuale", per rispondere al precetto di automantenimento, di applicazione continua e di obbedienza, e il "lavoro", per il sostentamento di grandi e popolose comunità.

Infatti, già tra il 399 e il 401, aveva scritto un trattato, in risposta ad Aurelio, vescovo di Cartagine, che lo aveva consultato sulla condotta di alcuni monaci cartaginesi, i quali non volevano lavorare con le loro mani, giudicando il lavoro manuale indegno della

9. Ricordiamo che, dopo l'ordinazione a vescovo del 396, per non turbare la quiete dei fratelli, con il rumore delle continue visite che il suo ruolo gli imponeva, si trasferisce nella "casa del vescovo" e fonda questa famosa comunità, in cui propugna la povertà dei chierici e l'ideale comunitario, di chiara impronta monastica.

10. AUG., *serm.* 355, 8. Il passo è del 425 circa.

11. PALL., *HL*, 7, 1-6.

12. Pacomio scrive i *Regolamenti* per "i fratelli incaricati della cucina" (*reg.* 22-33); "come bisogna comportarsi durante la mietitura" (*reg.* 34-8); "regole per la panetteria" (*reg.* 39-54); "regole per il lavoro dei campi" (*reg.* 55-64), senza dimenticare che anche i *Praecepta*, gli *Instituta* e le *Leges* sono ricchi di prescrizioni sul lavoro.

condotta di un monaco, e giustificavano il loro comportamento sulla base dell'interpretazione di due passi del Nuovo Testamento[13]. L'interpretazione era, dal punto di vista esegetico, molto debole[14] e non preoccupava Agostino; ciò che, invece, lo rendeva attento era la posizione assunta dai confratelli: con il pretesto di doversi dedicare solo alla ricerca del cibo spirituale, si avvicinavano pericolosamente alle manichee posizioni dei messaliani, i quali si astenevano da ogni attività manuale, considerandosi dei puri oranti, che, attraverso la preghiera continua e assoluta, unico scopo di vita del monaco, riuscivano a unirsi a Dio.

Ovviamente, tra le diverse correnti di *euchiti*, quelle di cui si sono occupati Agostino[15] e altri padri, come Epifanio di Salamina[16], Teodoreto di Cirro, Giovanni Damasceno, sono formate dagli estremisti, che sono stati condannati come eretici da diversi Concili[17], e il loro comportamento da "agitatori" sociali, secondo Quacquarelli, fa pensare alla opportunità della legislazione teodosiana di occuparsi degli «*scelera* dei monaci come di un attentato all'ordine sociale»[18].

Il *De opere monachorum*, quindi, tratta, in forma organica, il tema del lavoro e nasce dalla necessità di rimproverare i monaci, che nascondevano la propria indolenza[19] dietro i testi delle Scrit-

13. Il *De opere monachorum* (tra il 399 e il 401) è il primo trattato sul tema e influenzò molto Isidoro di Siviglia, che lo trasmise a tutto il Medioevo, nella sua *Regula*. I due brani del Nuovo Testamento sono: *Mt* 6, 26 (dal Discorso della Montagna: «Guardate gli uccelli del cielo: non seminano, né mietono, né ammassano nei granai; eppure il Padre vostro celeste li nutre. Non contate voi forse più di loro?») e 2 *Ts* 3, 10 (il testo di san Paolo: «Chi non vuol lavorare, neppure mangi», che veniva interpretato in senso figurato, comparato a 1 *Cor*. 3, 5-10, in cui l'Apostolo usa una terminologia agricola per parlare del lavoro apostolico, e veniva usato dai monaci di Cartagine per concluderne che i lavori, che i sacri testi esigevano da loro, potevano essere soltanto la lettura spirituale e l'orazione).

14. AUG., *op. monach*., 3, 4: «e di fronte a queste parole fin troppo chiare dell'Apostolo, la smettano con le loro dispute».

15. AUG., *haeres*., 57. Cfr. anche G. FOLLIET, *Des moines euchites à Carthage en 400-401*, «Studia Patristica», II, 1957, pp. 386-99.

16. EPIPH., *pan*., 80.

17. Dal Concilio di Side (390) e dal Concilio di Efeso (431).

18. A. QUACQUARELLI, *Lavoro ed ascesi nel monachesimo prebenedettino del IV e V secolo*, Bari 1982, p. 93. Cfr. L. DE GIOVANNI, *Chiesa e Stato nel codice teodosiano. Saggio sul libro XVI*, Napoli 1980, in part. pp. 73-7. Cfr. C. NERI, *Il monaco e il vescovo*, «AARC», 13, 2001, pp. 423-37; mentre sulla considerazione che i monaci avevano dei provvedimenti legislativi, assunti nei loro confronti, cfr. EAD., *Ci sono testimonianze giuridiche nelle fonti monastiche?*, «AARC», 15, 2005, pp. 107-17.

19. AUG., *op. monach*., 9, 10. E ancora, in 22, 25: «Il ricordo di tali ammaestra-

ture, senza contare, inoltre, che davano il cattivo esempio, convincendo gli altri confratelli, più semplici. Il monaco è un essere bisognoso come tutti[20], come è stato dimostrato dall'Apostolo, che ha lavorato con le proprie mani, per non essere di peso alla comunità[21]; l'importante è esercitare un mestiere che produce qualche articolo socialmente utile, come quello dell'artigiano, del muratore, del calzolaio, del contadino e di altri dello stesso genere, che sono innocui e onesti, non come il ladro, il bandito, l'auriga o il combattente contro le fiere del circo o il ciarlatano[22].

Nel propugnare il dovere del monaco di lavorare, Agostino s'inserisce pienamente nella tradizione monastica, cosa che riscontriamo anche nel *De regula*[23], dove sul lavoro è scritto:

> Allo stesso modo nessuno mai lavori per se stesso, ma tutti i vostri lavori tendano al bene comune e con maggiore impegno e più fervida alacrità che se ciascuno li facesse per sé [...][24].

L'impressione è, allora, che qui ci si riferisca a tutti quei lavori di servizio comune, che erano regolamentati e svolti a turno nei cenobi egiziani, pacomiani e non.

Ma è questo il lavoro che i monaci cartaginesi non volevano svolgere? Quello del quotidiano servizio nel monastero?

Nel *De opere monachorum* è introdotta un'importante riflessione, che rivela una preoccupazione sociale del nostro dottore e che forse

menti, santi e salutari, fa sí che in monastero vengano ammessi anche coloro che non presentano alcun documento a comprovare che abbiano cambiato in meglio la loro vita [...]. Orbene, costoro, non potendosi sottrarre al lavoro con la scusa della salute malferma, pretendono di farla franca celandosi all'ombra di una dottrina erronea».

20. Ivi, 23, 27-9.

21. Ivi, 12, 13.

22. Ivi, 13, 14. E ai monaci che oppongono a una quotidianità lavorativa uno stile di vita fatto di preghiere, letture e salmodie, Agostino risponde (17, 20): «Quanto al cantare i canti divini, può esser fatto – e con facilità – anche mentre si lavora con le mani. Anzi, è bello rallegrare così il lavoro quasi col ritmo di un divino *celeuma*». Su questo, cfr. QUACQUARELLI, *Lavoro*, cit., p. 56.

23. Una volta conosciuto come l'*Ad servos Dei*, ora più comunemente detto *Praeceptum*.

24. AUG., *reg.*, 5, 2 e prosegue: «Per cui vi accorgerete di aver tanto più progredito nella perfezione quanto più avrete curato il bene comune anteponendolo al vostro». Per riassumere i termini della *Regula Augustini*, la questione dell'autenticità e dei destinatari, nonché il dibattito sorto intorno ad essa, cfr., tra gli altri, l'edizione curata da N. Cipriani, per Città Nuova Editrice, Roma 2001.

potrebbe spiegare perché, in ambiente africano, non si trovano le organizzazioni produttive o le norme "commerciali o salariali", per così dire, che, invece, troviamo nelle fonti monastiche egiziane.

Quanto poi ai nostri fratelli che avanzano il diritto di esentarsi dal lavoro, mi sembra che se l'attribuiscono con troppa faciloneria[25].

Fossero stati almeno dei benestanti allorché erano nel mondo e mai avessero avuto bisogno di lavorare per il sostentamento![26]

Ma, la più parte di essi o provengono di tra gli schiavi o son dei liberti che per motivo religioso hanno ottenuto la libertà; ovvero son dei contadini vissuti nei campi o artigiani che hanno esercitato l'uno o l'altro mestiere o attività in uso tra i plebei [...]. Né sempre consta con sicurezza se siano venuti con l'intenzione di servire Dio o non piuttosto perché, fuggendo a tasche vuote una vita intollerabile e per il lavoro e per la povertà, si son ripromessi di venir mantenuti, vitto e vestito, dalla comunità. Tanto più che vengono anche a riscuotere onori da parte di coloro da cui non solevano ricevere se non disprezzo e umiliazioni[27].

Il problema delle differenze sociali doveva essere particolarmente sentito dentro le comunità che, a quanto pare, nelle *provinciae* d'Africa, non vivevano del guadagno del faticoso lavoro dei monaci e che potevano rappresentare una comoda soluzione per molti. Dalla *regula* si comprende chiaramente di cosa vivevano questi cenobiti[28]:

25. AUG., *op. monach.*, 21, 24, visto che neanche l'Apostolo restò ozioso, come ricordato ivi, 10, 11.

26. Ivi, 21, 25, dove continua: «In tal caso, se dopo che si son dati a Dio e han distribuito ai bisognosi i loro averi non se la sentono di lavorare, questa esigenza della loro fragilità dev'essere presa in considerazione e sopportata. Di solito, infatti, questi uomini, educati non meglio (come qualcuno pensa) ma piuttosto con minore vigoria, non reggono alle fatiche corporali».

27. Ivi, 22, 25, e continuando: «Gente, quindi, che ha sortito un'educazione vigorosa e per questo più fortunata di quella degli altri. Gente che, se ci si rifiutasse d'accettare in monastero, si commetterebbe un grave errore, poiché proprio tra costoro sono usciti uomini veramente eccellenti e degni d'essere imitati». E, più avanti, spiega quale dovrebbe essere l'atteggiamento del monaco, che proviene da una condizione agiata, e quello di colui che si è lasciato alle spalle una situazione di povertà, di fronte al lavoro: ivi, 25, 32-3.

28. AUG., *reg.*, 1, 4-7: «Chi, da secolare, possedeva dei beni, entrato che sia nel monastero, li metta volentieri in comune. Chi non ne possedeva, non ricerchi nel monastero ciò che nemmeno fuori poteva avere. Tuttavia si vada incontro ai bisogni del-

Né si vantino per aver trasferito alla comunità qualche parte dei loro beni; né il fatto di distribuire al monastero le loro ricchezze, anziché averle godute nel mondo, costituisca per essi motivo di maggiore orgoglio[29].

Chi ha voluto ricostruire dalle parole agostiniane uno spaccato sociale dell'Africa romana tardoantica, come di una società piena di contrasti, divisa tra pochi ricchissimi e un'immensa classe povera[30] – che, poi, per molto tempo è stata l'unica linea d'indagine per la Tarda Antichità – stavolta non ha tenuto conto di un movimento, come quello monastico che, da alcuni, per le sue proporzioni, è stato definito un vero e proprio fenomeno di massa e che, quindi, poneva alla sua *élite* dirigente, anacoretica o cenobitica che fosse, quasi ovunque, gli stessi interrogativi.

Basti già ricordare Antonio, che, come racconta Palladio[31], aveva stabilito un codice tra lui e Macario, per le udienze. Infatti chiedeva "sono egiziani o di Gerusalemme?", e se l'altro rispondeva che i pellegrini erano egiziani, Antonio gli ordinava di preparare un piatto di lenticchie e dar loro da mangiare, e, dopo aver recita-

la sua insufficienza, anche se, quando egli si trovava fuori, la sua povertà non era neppure in grado di procurargli l'indispensabile. Solo che non si ritenga felice per aver conseguito quel vitto e quelle vesti che fuori non si poteva permettere. Né si monti la testa per il fatto di essere associato a chi, nel mondo, nemmeno osava avvicinare, ma tenga il cuore in alto e non cerchi le vanità della terra, affinché i monasteri, se ivi i ricchi si umiliano e i poveri si vantano, non comincino ad essere utili ai ricchi e non ai poveri». E, giustificando qualche riguardo riservato ai ricchi, che scelgono il monastero, suggerendo di tenere nella dovuta considerazione la loro debolezza e la minore resistenza alle privazioni, insiste su un tema a lui molto caro, affrontato, come si è visto, anche nel *De opere monachorum*: «E poi, non debbono tutti pretendere quelle cose che sono concesse in più ad alcuni non per onore ma per tolleranza, onde evitare quel disordine detestabile per cui in monastero i ricchi si mortificano quanto più possono, mentre i poveri si fanno schizzinosi», AUG., *reg.*, 3, 4.

29. Ivi, 1, 7: «D'altra parte, quelli che credevano di valere qualcosa nel mondo, non disdegnino i loro fratelli che sono pervenuti a quella santa convivenza da uno stato di povertà. Vogliano anzi gloriarsi non della dignità di ricchi genitori ma della convivenza con i fratelli poveri [...]. Se infatti ogni altro vizio spinge a compiere azioni cattive, la superbia tende insidie anche alle buone per guastarle; e che giova spogliarsi dei propri beni dandoli ai poveri e diventare povero, se la misera anima nel disprezzare le ricchezze diviene più superba che non quando le possedeva?».

30. Cfr. G. CH. PICARD, *La Carthage de Saint Augustin*, Paris 1965, pp. 154-5; A. MANDOUZE, *Note sur l'organisation de la vie chrétienne en Afrique à l'époque de Saint Augustin*, in *L'année théologique augustinienne*, 1953, pp. 151-71; 201-31; A. BRUCCULERI, *Il pensiero sociale di Sant'Agostino*, Roma 1933, p. 74.

31. PALL., *HL*, 21, 8-10.

to una preghiera, li congedava; se, invece, erano di Gerusalemme, restava a parlare con loro di Dio anche tutto il giorno. Si potrebbe ancora citare Cassiano, che, nell'ultima *conlatio*[32], attraverso le parole di *abbas* Abramo, rende tutto possibile, dal punto di vista sociale, nella *società degli asceti*[33]:

Può essere che l'oscurità della loro nascita o la loro condizione servile li avrebbe resi disprezzabili per le loro bassezze, anche nella classe media, se fossero rimasti nella vita secolare. Ma la *militia Christi* li ha nobilitati.

O il Crisostomo, che, nel *Contro i detrattori della vita monastica*, sottolinea

anche figli di contadini o di operai hanno fatto la scelta monastica e sono divenuti degni di onore da parte di tutti, a tal punto che nessuno di coloro che pur godono di alte dignità si vergogna di frequentare il loro povero abitacolo, di intrattenersi con loro e di sedersi alla loro mensa[34].

La diversità sta nel fatto che il cenobitismo agostiniano, che sembra essere l'unica forma su cui abbiamo molto materiale a disposizione, è un modello per il monachesimo africano[35], e anche ingombrante, visto che, per avere un'altra testimonianza, bisogna riferirsi, nella prima metà del VI secolo, al *bios* di San Fulgenzio di Ruspe, su cui pesa, comunque, tutta l'esperienza dell'illustre compatriota. Anche qui non troveremo racconti di monaci che escono dal monastero per fare la mietitura, né norme comportamentali per i cenobiti che vanno al mercato a vendere gli oggetti prodotti nel monastero, ma l'esperienza di un monaco che viene da una nobile e ricca famiglia e che è dentro l'organizzazione della Chiesa, tanto da essere ordinato prima presbitero e poi vescovo, e che, come Agostino, pur rifuggendo dall'eroismo ascetico degli anacoreti[36],

32. CASS., *conl.*, XXIV, 26.

33. C. NERI, *La société ascétique dans les Conlationes de Jean Cassien*, (Études Coptes VI, Cahiers de la Bibliothèque Copte, 11), Louvain-Paris 2000, pp. 135-41.

34. CHRYS., *adv. opp. mon.*, 2, 8. La traduzione è di L. Dattrino, nella Collana di testi patristici, 130, per Città nuova, Roma 1996, p. 125.

35. Per esempio, sull'influenza esercitata dal monachesimo di Agostino nei secoli successivi, cfr. A. TRAPE, *San Agustín y el monacato occidental*, «La Ciudad de Dios», 169, 1956, pp. 425-55.

36. Fulgenzio era contrario all'immagine del monaco taumaturgo e su questo argomento il suo biografo scrive: «Il beato Fulgenzio si tenne sempre sollecitamente lontano dalla vanità, né ricercò la gloria terrena nei doni spirituali, contento della te-

continuerà a mantenere vivo il tradizionale stile di vita del monaco-vescovo e vivrà in una comunità-"vivaio" di futuri chierici.

Secondo il suo biografo, Ferrando di Cartagine, il primo monastero nasce grazie alla donazione di un tale Silvestrio, notabile della Bizacena, che offre a Fulgenzio

> un appezzamento adatto a costruirvi un monastero: terra grassa e fertile per coltivare orti capaci di una produzione abbondante quanto si possa desiderare. Inoltre, poiché nelle proprietà vicine risiedevano numerose famiglie importanti, la frequente generosità di queste assicurava ai monaci una felicissima sussistenza e consentiva loro di cercare il regno di Dio senza la minima preoccupazione per le cose temporali[37].

Quando il nostro abate sente il peso della responsabilità della comunità, fugge in un monastero su un isolotto scoglioso, vicino Iunca[38], dove, ovviamente, non si potevano coltivare gli orti e non c'era neppure la minima risorsa di legno e di acqua potabile, dei quali si faceva giornalmente provvigione tramite una barchetta. Qui, siamo informati del fatto che, meditando le Scritture, Fulgenzio esercitava l'attività manuale consona a un monaco: copiava manoscritti e fabbricava ventagli, intessendo foglie di palma[39].

Quando viene ordinato vescovo di Ruspe, un nobile locale, Postumiano, sapendo della sua intenzione di vivere in un monastero, gli dona un campetto accanto a un bosco di pini e Fulgenzio trasferisce una parte della sua antica comunità[40].

stimonianza della propria coscienza e fiducioso nella sola misericordia di Dio [...]. Per non dilungarci oltre misura, contentiamoci di ricordare un solo pensiero di Fulgenzio, sul dono dei miracoli: "Essi – diceva – non conferiscono senso di giustizia all'uomo, ma notorietà"»: PSEUDO-FERRANDO, *Vita Fulgentii*, 22. Eppure, è bene ricordare che strumento della conversione di Agostino è proprio la *Vita Antonii*, così come saranno le opere di Cassiano, sulla vita dei grandi asceti egiziani, a suscitare grande ammirazione e desiderio di emulazione nella vita di Fulgenzio: «fin quando il beato Fulgenzio, all'improvviso, venendo a leggere la vita mirabile dei monaci egiziani e infervorato al contempo da meditazioni spirituali sulle *Institutiones* e sulle *Conlationes*, stabilisce d'imbarcarsi per l'Egitto»: PSEUDO-FERRANDO, *Vita Fulgentii*, 8.

37. Ivi, 10.

38. *Macomades Minores*, oggi Bordji Younga, in Tunisia. Monastero contiguo a quello di *Bennefa*, da cui provengono diversi vescovi, già dal IV secolo in poi, come *Guntasius Bennefenses*, ricordato da Agostino.

39. PSEUDO-FERRANDO, *Vita Fulgentii*, 12.

40. Fulgenzio convince l'abate Felice «a raggiungerlo con gran parte della comunità religiosa: restavano in quel monastero solo pochi confratelli, uno dei quali, di

Ma Fulgenzio vive sotto la dominazione vandalica e, durante l'esilio in Sardegna[41], fonda una comunità mista a Cagliari, con monaci e chierici[42], che vivono assieme, ma con norme diverse. Dopo un breve soggiorno a Cartagine, tornato a Cagliari, fonda a sue spese un vero monastero, dove vige la norma agostiniana sul possesso comune[43], ma il suo biografo scrive:

I monaci, che dedicavano ogni energia ai lavori manuali trascurando lo studio della Scrittura, li amava di meno e non li riteneva degni di ricoprire le cariche monasteriali più importanti; invece, chi aveva a cuore la scienza sacra, benché, debilitato nel fisico, non potesse mai dedicarsi ai lavori manuali, era considerato da Fulgenzio con affetto e stima particolari[44].

Alla fine del *bios*, Ferrando ci fa capire chiaramente che il cuore di Fulgenzio è per i monaci perché, rientrato a Ruspe, decide di abitare ancora nel monastero, del quale, però, da vescovo non volle assumere la guida, rispettando l'autorità dell'abate Felice[45]. E, per dimostrare questa predilezione, con i fatti, si occupa di questioni economiche

avendo fissato per iscritto che egli non rivendicava niente di proprio in quel monastero [...], attento a che in futuro i semplici servi di Dio non patissero qualche pregiudizio, con questo documento toglieva ogni possibilità di contestazione ai suoi successori [interpreto: vescovi], poiché nulla andava anteposto all'interesse dei monaci [...] e, per non far mancare una dimora

nome Vitale, assumeva la funzione di priore. Fulgenzio volle inoltre che i due monasteri vivessero in tale rapporto di carità da essere intimamente congiunti, come se tra di essi non ci fosse di mezzo la lontananza»: ivi, 16. È un'organizzazione gerarchica, che ricorda un po' quella delle comunità pacomiane.

41. Ivi, 17.

42. Ivi, 19: «Essi avevano in comune la mensa e la dispensa; inoltre pregavano e studiavano insieme [...]. Sola differenza: i monaci, che obbedivano al beato Fulgenzio osservando una regola più austera, non possedevano assolutamente nulla di proprio e non vivevano secondo le abitudini dei preti, benché vi stessero in mezzo».

43. Ivi, 24: «entro il quale radunò più di quaranta monaci e mantenne incontaminato l'ordinamento della disciplina cenobitica [...]; ma soprattutto, dispose che nessuno dei monaci possedesse qualcosa a titolo personale e che ogni risorsa dovesse considerarsi della comunità».

44. *Ibid.*

45. Infatti, scrive Ferrando: «In ogni adunanza ecclesiastica della Bizacena, sui problemi di maggiore importanza, Fulgenzio veniva consultato per primo; laddove nel proprio monastero chiedeva umilmente consiglio all'abate Felice anche per le cose più minute»: ivi, 27.

al suo successore, comprò un terreno vicino alla cattedrale e vi fece costruire una casa, con la massima cura [...] prestava anche la massima attenzione a impedire che qualche prete fosse ricercato nel vestire o troppo occupato in affari profani [...]. A tutto il clero impose di non abitare lontano dalla chiesa e di coltivare l'orto con le proprie mani[46].

È un comportamento che ormai non risponde più al precetto *Chi non vuol lavorare, neppure mangi*, e forse serve più a plasmare l'obbedienza e l'umiltà del clero, che lo spirito di sopportazione della fatica e, come conseguenza, il vigore spirituale dei monaci. Comunque nulla che abbia a che fare né con i grandi cicli produttivi del Monastero Bianco dell'*apa* Shenute né con la povera economia di scambio del deserto.

I monasteri africani, almeno quelli della Proconsolare e della Numidia, dunque, venivano fondati sulla base di grandi donazioni e prosperavano grazie alle ricchezze che le molte vocazioni portavano alle loro casse[47]. Questi monaci non avevano bisogno di lasciare le comunità, per andare a svolgere faticosi lavori stagionali o "a giornata" nei campi, facendosi confondere con i *circumcelliones*, perché, come sostiene il Lepelley[48] nel suo studio sulle città del-

46. *Ibid.*

47. Come sostiene anche A. MANRIQUE, *San Agustín y el monaquismo africano*, «La Ciudad de Dios», 173, 1960, pp. 129-204.

48. C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, Paris 1979; II, Paris 1981. L'autore ricorda, infatti, tra i moltissimi dati a sostegno della sua tesi, che la reputazione di terra ricca e prospera è confermata dall'*Expositio totius mundi*, 60 ss., *SC*, 124 (ed. J. Rougé), Paris 1966, pp. 200 ss., o da SALV., *gub.*, 7, 14, *CSEL*, 8 (ed. Pauly), p. 171; ma, del resto, basti ricordare la lettera di Onorio al Concilio di Cartagine, nella quale l'Africa è definita la parte più importante del suo impero; o la vicenda legata alle proprietà africane di Melania e la disperazione dei suoi operai, quando la nobildonna decide di donare tutto in elemosina (cfr. A. GIARDINA, *Carità eversiva. Le donazioni di Melania la Giovane e gli equilibri della società tardoromana*, «Studi Storici», 29, 1988, pp. 127-42); o, per sottolineare il gusto e la raffinatezza delle città africane, basti tenere presente che sono africane le maestranze dei mosaici di Piazza Armerina. E sull'errata interpretazione di *CTh.*, 11, 28, 13, del 422, che per molto tempo è stata la testimonianza di una forte crisi dell'agricoltura africana, cfr. ancora LEPELLEY, *Les cités*, cit., pp. 31 s., che lo interpreta come un provvedimento sull'abbandono, e parzialmente, delle proprietà imperiali. Ancora, ovviamente, cfr. E. ALBERTINI, *Un témoignage de Saint Augustine sur la prospérité relative de l'Afrique au IVe siècle*, in *Mélanges P. Thomas*, Paris 1930, pp. 1-5, anche a proposito del passo in cui il dottore della Chiesa narra la sua meraviglia, quando, vivendo ancora in Italia, scoprì che avere delle lampade ad olio da poter lasciare accese anche di notte, per poter leggere o scrivere, era considerato un lusso: AUG., *ord.*, 10, 1, 3; *CSEL*, 63, p. 125.

l'Africa romana tardoantica, il mantenimento delle ricchezze economiche, la prosperità delle città e il loro modo di vita brillante avevano consentito agli aristocratici, o, più in generale, ai notabili, la conservazione delle proprie posizioni, tanto da essere considerati dei privilegiati tra gli occidentali. Una felice congiuntura, per usare le parole dello studioso, confermata dalle testimonianze archeologiche, epigrafiche e letterarie, che ricade, a quanto mi è sembrato, su un monachesimo che rispetta i privilegi, visto che il *De opere monachorum* raccomanda che non vengano meno i contributi dei fedeli, per poter somministrare ai servi di Dio quanto manca loro, poiché dedicano delle ore all'istruzione – ore in cui, naturalmente, non possono eseguire lavori materiali – e non devono per questo essere ridotti in completa miseria[49].

Come si può vedere, dunque, il monachesimo africano, che spesso coincide con il cenobitismo agostiniano, non si occupa di questioni economiche ed è molto più simile al monachesimo degli occidentali cenobiti che a quello del vicinissimo Egitto.

49. AUG., *op. monach.*, 17, 20. Ma, in un monastero, non sono tutti conferenzieri, anche per le diverse situazioni di vita, da cui provengono i monaci, e questo lo sa pure Agostino: ivi, 18, 21. Senza affrontare, poi, il problema del rapporto tra la carità e il lavoro, che viene trattato nel *De mor. Eccl. Cath.*, 31, 67, ma vale solo come aiuto ai cristiani. Infatti, mentre in Egitto le comunità monastiche si occupavano dei barbari indigenti, pagani sì, ma da cristianizzare, Agostino, in più occasioni, dimostra di avere nei confronti dei barbari un atteggiamento non ostile, ma poco impegnato, per così dire: come dimostra l'*epist.* 46 a Publicola, che gli aveva ricordato che i barbari ingaggiati per condurre i carri o fare la guardia ai raccolti prestavano giuramento, davanti al decurione *praepositus limitis* o davanti al tribuno, sui loro demoni; ma ebbe, dal vescovo, come risposta che quei giuramenti garantivano la pace non solo al *limes*, ma all'insieme delle province. Cfr. R. REBUFFAT, *Les grandes tribus des confins africains: insurrections et alliances*, in F. VALLET, M. KAZANSKI, *L'armée romaine et les barbares du IIIe au VIIe siècle*, Saint-Germain-en-Laye 1993, pp. 77-81. E questo sembra che abbia valore anche per i Mauri, il cui rapporto con il mondo romano pare sovrapporsi al rapporto con il mondo cristiano. Cfr., solo alcuni tra i tanti, LEPELLEY, *Les cités*, cit., pp. 45-6; C. GEBBIA, *I Mauri: un profilo storico*, in *L'Africa romana XV*, pp. 479-504; S. RAVEN, *Rome in Africa*, London-New York 1993[3]; A. LUISI, *Popoli dell'Africa mediterranea in età romana*, (Quaderni di *Invigilata Lucernis*, 2), Bari 1994; D. CHERRY, *Frontier and Society in Roman North Africa*, Oxford 1998; R. REBUFFAT, *Mobilité des personnes dans l'Afrique romaine*, in C. MOATTI (éd.), *Mobilité des personnes en Méditerranée de l'antiquité à l'époque moderne*, Rome 2004, pp. 155-203; Y. MODÉRAN, *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècle)*, Rome 2003; ID., *L'établissement de barbares sur le territoire romain*, in MOATTI (éd.), *Mobilité des personnes*, cit., pp. 381-4.

Elena Caliri

La *penuria cultorum* nel patrimonio ecclesiastico africano in età gregoriana e l'utilizzazione dei *daticii*

Sono all'incirca una cinquantina le epistole inviate da papa Gregorio Magno ad amministratori, prelati, chierici e personaggi africani o in Africa residenti. Questo piccolo *corpus* di lettere risulta quasi interamente incentrato su argomenti dottrinali, su problematiche eresiologiche, su denunzie circa il grave stato di corruzione in cui versava il clero africano, dilaniato dalla piaga della simonia e dalla dilagante diffusione del donatismo [1], e sui relativi tentativi, da parte del pontefice, di moralizzare ed epurare le gerarchie ecclesiastiche [2]. Pochissimi i riferimenti al *patrimonium* della Chiesa in Africa

* Elena Caliri, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina.

1. W. H. C. Frend, *The Donatist Church*, Oxford 1952; E. Tengström, *Donatisten und Katholiken: soziale, virtshaftliche und politische Aspekten einer Nordafrikanischen Kirchenspaltung*, Göteborg 1964; R. A. Markus, *Donatism: the last phase*, in *Studies in Church History*, 1, ed. by C. W. Dugmore, C. Duggan, London 1964, pp. 118-26, ora in R. A. Markus, *From Augustine to Gregory the Great: History and Christianity in Late Antiquity*, London 1983 (= *Collected Studies*, VI); Id., *Reflections on religious dissent in North Africa in the Byzantine period*, in *Studies in Church History*, 3, Leiden 1966, pp. 140-9 (= *Collected Studies*, VII); Id., *The imperial administration and the Church in Byzantine Africa*, «ChHist», 36, 1967, pp. 18-23; Id., *Christianity and dissent in Roman North Africa: changing perspectives in recent work*, in *Studies in Church History*, 9, Cambridge 1972, pp. 21-36 (= *Collected Studies*, VIII); Id., *Country bishops in Byzantine Africa*, in *Studies in Church History*, 16, 1969, pp. 1-15 (= *Collected Studies*, IX); Id., *The problem of "donatism" in the sixth century*, in *Gregorio Magno e il suo tempo*, a cura dell'Institutum Patristicum Augustinianum, Roma 1991, pp. 159-66; A. Cameron, *Byzantine Africa: the literary evidence*, in J. H. Humphrey (ed.), *Excavations at Carthage*, 7, Ann Arbor 1982, pp. 29-62, 49-53; J. Cuoq, *L'Église d'Afrique du Nord du IIe au XIIe siècle*, Paris 1984, pp. 95 ss.

2. Che tale immagine della Chiesa africana in età gregoriana debba essere fortemente ridimensionata, se non addirittura rivista, è opinione espressa da Y. Duval, *Grégoire et l'église d'Afrique. Les "hommes du pape"*, in *Gregorio Magno e il suo tempo*, cit., pp. 129-58.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1139-1150.

e veramente limitata l'attenzione del papa verso esso. Di qui la nostra scarsissima conoscenza circa i possedimenti della Chiesa in territorio africano nel VI secolo: incerta la loro ubicazione – è stata insistentemente proposta la Numidia[3]; imprecisata la loro estensione; impossibile da quantificare, ovviamente, la loro redditività. Ci è noto soltanto che nel 591 sarebbe stato inviato, col compito di provvedere alla loro amministrazione, il notaio Ilaro[4], peraltro già esperto di cose africane, essendo stato in precedenza incaricato da Pelagio II della medesima mansione.

Qualche altra notizia sul patrimonio della Chiesa in Africa in età gregoriana è desumibile da Giovanni Diacono[5], che nella sua biografia di Gregorio Magno fornisce un elenco delle persone di fiducia nominate dal pontefice con l'incarico di amministrare e gestire le *res pauperum*, i vari patrimoni della Chiesa. Il criterio da lui seguito nel succitato elenco è quello di menzionare il nome dell'amministratore prescelto con la qualifica di sua pertinenza (*notarius*, *defensor*, *subdiaconus*) unitamente al genitivo dell'aggettivo connotante geograficamente il patrimonio a cui egli afferiva (ad es. *Cyprianus diaconus patrimonii Siculi*, *Romanus notarius Apuli*, *Antonius subdiaconus Dalmatiani* ecc.). Curiosamente, non compare un patrimonio africano o numida o con qualsiasi altra caratterizzazione topografica che possa all'Africa riferirsi. Viene però menzionato Ilaro, che, come si è detto, da alcune epistole gregoriane sappiamo aver avuto il mandato di amministrare il patrimonio africano. Di lui, nell'elenco di Giovanni Diacono, si dice che era *notarium Germaniciani*. Ciò ha indotto a supporre che l'intero patrimonio africano fosse denominato appunto *patrimonium Germanicianum*.

Su di esso e sulla sua possibile localizzazione possiamo avvalerci di altre due testimonianze: la prima è un'epistola inviata da Sant'Agostino a un tal Pancarius[6], nella quale il santo prese le difese di Se-

3. Così V. RECCHIA, *Gregorio Magno e la società agricola*, Roma 1978, p. 12, nota 7; pp. 75-81.

4. GREG., *epist.* I, 73. Su tale personaggio cfr. GREG., *epist.* I, 74; 75; 82; II, 39; IX, 133; X, 16; XII, 2; 8, 9. Cfr. *PCBE II*, *IC*, s.v. *Hilarus*, 12, p. 997. Su tale *notarius* e *chartularius* come «légat pontifical officieux, surveillant les prélats, les réprimant au nom du Pape, provoquant les réunions des conciles», cfr. P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam*, t. II, 2, Paris 1965, pp. 232-3; CH. PIETRI, *Clercs et serviteurs laïcs de l'Église romaine au temps de Grégoire le Grand*, in *Grégoire le Grand*, *Colloques internationaux du CNRS*, Paris 1986, pp. 107-22, in part. p. 114.

5. IOH. DIAC., *V. Greg.*, 2, 53, *PL* 75, p. 110.

6. Cfr. *PCBE I, AC*, s.v. *Pancarius*, p. 812.

condino[7], presbitero cattolico a servizio dei *Germanicianenses*, abitanti, a quanto pare, una località compresa nella circoscrizione ecclesiastica di Ippona, tra l'attuale Hippo Regius, in Numidia, e Annaba, in Algeria.

E ancora, la *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, che fornisce un elenco dei vescovi partecipanti al sinodo tenuto a Cartagine nel 484[8], per tentare di ricomporre il conflitto tra ariani e ortodossi, menziona un tal *Crescentius germaniensis*.

Appurato, dunque, che in una zona del Nord Africa, presumibilmente in Numidia, vivevano dei *Germanicenses* o *Germanicianenses* e che, plausibilmente, la Chiesa romana possedeva in questa zona delle terre, il *patrimonium Germanicianum*, appunto, risulta difficilissimo se non impossibile determinare l'origine di tale nome, che potrebbe essere connesso a un etnico oppure perpetuare ed eternare quello del più antico proprietario[9]. Oscuro, comunque, rimane il motivo per cui con questo nome si intendesse, a quanto pare, l'intero *patrimonium* africano. Bisogna forse ipotizzare che esso si fosse assottigliato[10] a tal punto da comprendere solo ed

7. Aug., *epist.* 251, *CSEL*, 57, 599. A Secondino, fatto bersaglio di accuse da non meglio precisati eretici, presumibilmente donatisti, Agostino assicurò un'attenzione particolare affinché il procedimento legale in corso si svolgesse in modo trasparente, senza essere "inquinato". Cfr. *PCBE I, AC*, cit., s.v. *Secundinus*, 3, p. 1050.

8. *MGH*, *AA*, III/1 Halm, 66. Cfr. Y. Modéran, *The «Notitia provinciarum et civitatum Africae»: an understimated document for the history of the Vandal kingdom*, in G. Ausenda (ed.), *Vandals and Suevi*, *Proceedings of the International Symposium of San Marino, 12-16 September 2002*, San Marino 2003. Sulla possibile partecipazione di Vittore di Vita al concilio cfr. V. Aiello, *Vittore di Vita e la legislazione vandala in Africa*, in *Testi giuridici e letterari per la storia dal diritto tordoantico*, *Atti del XV Convegno Internazionale dell'Accademia Romanistica-Costantiniana*, *Perugia-Spello 8-10 ottobre 2001*, Napoli 2005, pp. 253-83.

9. Così J.-M. Lassère, *Ubique populus*, Paris 1977, p. 322, nota 112: «Près d'Hippone, lieu dit *Germaniciana* sur un ancien domaine de Germanicus?».

10. Sulla consistenza del patrimonio ecclesiastico africano in età precedente all'invasione vandalica è pleonastico soffermarsi. Basti considerare le otto *massae fundorum* che vengono menzionate nella *Vita Silvestri* del *Liber pontificalis* (175, ed. Duchesne I, pp. 170-201; III, pp. 76-81) (*Camaras*, *Candida*, *Capsis*, *Iuncis*, *Numas*, *Sulphorata*, *Varia Sardana*, *Walzari oliaria*) localizzabili in Proconsolare, Byzacena, Numidia e Mauretania. È certo possibile che molti possedimenti appartenessero alle chiese locali, anche se riesce difficile, dalle testimonianze in nostro possesso, operare delle distinzioni. Significativo il fatto che nel Concilio di Cartagine del 407 sia stata pianificata la designazione di *advocati*, riconosciuti dallo Stato, che avevano il compito di provvedere ad amministrare i *fundi* delle chiese (*Cod. Afr.*, XCVII, Mansi III, col. 802; *CTh.*, XVI, 2, 38); così come appare degna di nota la creazione di *praepositi* col me-

esclusivamente una zona limitata della Numidia, abitata appunto da non meglio noti *Germanicenses*? Che fine aveva fatto il patrimonio della Proconsolare, ad esempio, o quello della Byzacena?

Non è possibile esaminare in questa sede, per ovvie ragioni di tempo, tale problema le cui radici vanno ricondotte, essenzialmente, alla confusione patrimoniale ingenerata durante il *tyrannicum tempus*, la dominazione vandalica, con l'assegnazione alle chiese ariane dei possedimenti della chiesa ortodossa[11], confusione che il successivo riassetto giustinianeo non riuscì a cancellare, nonostante i provvedimenti legislativi emessi al riguardo[12].

desimo compito a Ippona (POSSID., *V. Aug.*, XXIII-XXIV). Molte le lettere di sant'Agostino in cui si fa riferimento a donazioni da parte di nobili e ricchi latifondisti alla Chiesa cattolica. Esempio paradigmatico quello di Melania e Piniano, dei quali una cospicua parte dei beni fu trasferita alla chiesa di Thagaste (AUG., *epist.* 125-6, *CSEL*, 44, 3 ss.; GERONT., *Vita s. Mel.*, 20 ss.). Altri esempi di donazioni alla Chiesa in *sermo* CCCLV, *PL* 38-9, col. 1568, in cui il navicolario Bonifacio diseredò i propri figli a vantaggio della chiesa di Ippona; o di un anonimo, senza figli, che fece donazioni alla chiesa di Cartagine. Cfr. anche AUG., *epist.* 262, 3 ss., *CSEL*, 57, 623 ss.

11. Oltre alle spoliazioni operate da Genserico, sulla entità e sulla localizzazione delle quali le opinioni degli studiosi risultano oltremodo divergenti (per una disamina delle varie ipotesi cfr. Y. MODÉRAN, *L'établissement territorial des Vandales en Afrique*, «AntTard», 10, 2002, pp. 87-122, in part. pp. 118 ss.) è incontrovertibile che con Unirico le chiese cattoliche siano state spogliate dei propri beni, a vantaggio di quelle ariane. In base all'editto del 25 febbraio 484 fu infatti stabilito che *veris autem maiestatis divinae cultoribus, id est sacerdotibus nostris, ecclesias universas vel totius cleri nominis supradicti quibuscumque terris et regionibus constitutas, quae propitia divinitate imperii nostri regimine possidentur, una cum rebus quae ad easdem pertinent, hoc decreto statuimus debere proficere, non dubitantes quod plus alimoniae inopum proficere, quod sacrosanctis pontificibus iuste conlatum est* (VICT. VIT., III, 14).

12. Risale al 535 la *Novella* XXXVII con la quale Giustiniano ordinò che *sine ulla concussione, sine aliqua dilatione, nulla prolixitate temporis* si procedesse alla riassegnazione di *possessiones, domus, ecclesiarum ornamenta sacrosanctis ecclesiis orthodoxae fidei* da parte di *Ariani vel pagani* e di generici *aliqui*, che indebitamente ne avevano preso possesso durante il *tempus tyrannicum*. Come per la restituzione delle terre ai discendenti dei legittimi proprietari la confusione regnò sovrana – confusione ingenerata anche da differenti orientamenti da parte del governo, che nel giro di un biennio riuscì a emanare leggi fra loro in intima contraddizione (sul problema e sulle relative "motivazioni politiche" cfr. MODÉRAN, *L'établissement territorial des Vandales en Afrique*, cit., pp. 118 ss.) – così, per quanto riguarda la restituzione alla chiesa ortodossa di terre delle quali, a quanto risulta nella *Novella* XXXVII, non solamente si erano impossessati gli ariani, ma anche pagani e non meglio precisati *aliqui*, le disposizioni dettate dal governo non trovarono immediata applicazione. Che il potere imperiale cercasse, appena avvenuta la riconquista dell'Africa, di usare prudenza nel risolvere l'intricato problema dei possedimenti e delle ricchezze ecclesiastiche è desumibile da

L'ipotizzata riduzione del patrimonio della Chiesa potrebbe, forse, però, spiegare il disinteresse da parte di Gregorio, che, invece, rivelò le sue doti di oculatissimo amministratore dei patrimoni che risultavano particolarmente redditivi, come, ad esempio, quello siciliano, con interventi mirati e puntuali, con scelte produttive persino audaci[13].

Nulla di simile, invece, come si è detto, per il patrimonio africano. Non una deliberazione, non una decisione che denotino interesse gestionale e preoccupazioni di carattere economico.

All'ipotizzata riduzione della superficie bisogna aggiungere un

quattro lettere della *collectio Avellana* (85-86-87-88, éd. GUENTHER, *CSEL*, 35, 1, 1895, 328-38), nelle quali emergono i tentativi fallimentari di adoperare termini di conciliazione e di mediazione tra ariani e cattolici. Obiettivo della politica giustinianea era di evitare uno scontro religioso, in un momento in cui l'Impero si accingeva alla riconquista dell'Italia e necessitava, di conseguenza, di tutte le energie disponibili, tenuto conto del fatto che l'esercito bizantino era costituito anche da unità ariane, e della delicata situazione dei soldati che avevano sposato donne vandale. Dalle parole dell'imperatore nella succitata *Novella* XXXVII emerge comunque con evidenza l'assoluta confusione patrimoniale di cui, molto verisimilmente, non pochi avevano approfittato. Tale precarietà viene confermata indirettamente da una legge successiva, emanata da Giustino II nel 566 (cfr. G. F. HÄNEL, *Berichte uber die Verhandlungen der Königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenchaften, Philologisch-Historische Classe*, 1857, pp. 2-3), nella quale l'imperatore si impegnò a intervenire qualora *aut earum (scil. Sanctarum Ecclesiarum) ministri vel res ad eas pertinentes illegitime vel contra iustitiam quibuslibet molestiis agitentur*. L'espressione *res ad ecclesias pertinentes* può semplicemente riferirsi ad arredi sacri e ornamenti che venivano trafugati e non necessariamente sottintendere delle proprietà immobili; tuttavia attesta, se mai ce ne fosse il bisogno, una situazione estremamente instabile e incerta a trent'anni di distanza dalle leggi emesse da Giustiniano al riguardo. Per un'attenta analisi delle disposizioni giustinianee cfr. CH. SAUMAGNE, *Études sur la propriété ecclésiastique à Carthage d'après les novelles 36-37 de Justinien*, «ByzZ», 21, 1913, pp. 77-87; R. DEVREESSE, *L'Église d'Afrique durant l'occupation Byzantine*, «MEFR», 57, 1940, pp. 113-166; W. E. KAEGI, *Arianism and the Byzantine Army in Africa, 533-546*, «Traditio», 21, 1965, pp. 23-53; Y. MODÉRAN, *L'Église d'Afrique et la reconquête byzantine*, in J. M. MAYEUR, *et al.*, *Histoire du christianisme*, t. III, Paris 1998, pp. 699-717; MODÉRAN, *L'établissement territorial des Vandales en Afrique*, cit., pp. 118 ss.

13. Significativa, al riguardo, ad esempio, la decisione di vendere le *greges equarum* e le vacche sterili (GREG., *epist.* II, 50), per non citare le numerosissime disposizioni emanate al fine di sollevare le condizioni dei contadini che operavano nel *patrimonium* isolano. Cfr. E. CALIRI, *Società ed economia della Sicilia di VI secolo attraverso il «Registrum Epistularum» di Gregorio Magno*, Messina 1997; EAD., *Povertà e assistenza nella Sicilia protobizantina*, in R. MARINO, C. MOLÈ, A. PINZONE (a cura di), *Poveri ammalati e ammalati poveri. Dinamiche socioeconomiche, trasformazioni culturali e misure assistenziali nell'Occidente romano in età tardoantica*, Catania 2006, pp. 145-66.

altro problema: la mancanza di manodopera. Alla *penuria cultorum* che gravava sui possedimenti della Chiesa in Africa si fa esplicito riferimento nella succitata epistola di Gregorio Magno in cui è menzionato il *defensor* Ilaro[14]. Tale lettera, datata all'agosto del 591, fu inviata dal papa al patrizio Gennadio, esarca d'Africa[15], per congratularsi delle vittorie da lui riportate sui Mauri[16] e per lodarne l'energica e zelante condotta nella lotta al donatismo. A tali elogi il pontefice aggiunse anche un ringraziamento speciale, dal momento che Gennadio aveva sopperito alla mancanza di braccia nelle terre della Chiesa risanando i *non parva loca patrimonii propriis nudata cultoribus largitis daticiorum habitatoribus*.

L'esarca aveva dunque trapiantato non meglio specificati *habitatores daticii* nelle proprietà ecclesiastiche per rimpolpare la manodopera che scarseggiava. Chi erano però i *daticii*?[17]

Sulla base della glossa di Isidoro[18], di Papia[19] e dalla glossa Sangerman n. 501[20], che confermano l'identità dei *datitii-daticii* con i *deditícii*[21], bisognerebbe intendere *daticii* come quei barbari

14. Greg., *epist*. I, 73.

15. La prima testimonianza di un esarca, fregiato della dignità di *patricius*, residente a Ravenna è databile al 584 ed è contenuta in una lettera inviata da Pelagio II (P. Jaffé, *Regesta Pontificum Romanorum ab condita ecclesia ad annum post Christum natum* MCXCVIII, Lipsiae 1885, I, p. 138) al futuro papa Gregorio Magno, a quel tempo apocrisario a Costantinopoli. La trasformazione dell'assetto istituzionale rispetto all'originaria struttura col passaggio di potere all'esarca fu determinata presumibilmente dalle pressanti esigenze politico-militari. Cfr. J. Durliat, *Magister militum-στρατηλάτης dans l'empire byzantin (VIe-VIIe siècles)*, «ByzZ», 72, 1979, pp. 314 ss.; S. Cosentino, *Prosopografia dell'Italia bizantina (493-804). I. A-F*, Bologna 1996, pp. 54-63; E. Zanini, *Le Italie bizantine. Territorio, insediamenti ed economia nella provincia bizantina d'Italia (VI-VIII secolo)*, Bari 1998, pp. 59-64.

16. È possibile che le vittorie a cui Gregorio fa riferimento siano quelle riportate da Gennadio contro le forze mauritane nel 584, secondo quanto ci è dato sapere da Teofilatto Simocatta (*hist*., III, 4, 9, De Boor, p. 117). Cfr. Goubert, *Byzance avant l'Islam*, cit., t. II, 2, pp. 206-9; Y. Modéran, *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècle)*, Rome 2003.

17. Cfr. C. Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris 1883-87, rist. Graz 1954, s.v. *Datitii*; Th. Mommsen, *Die Bewirthschaftung der Kirchengüter unter Papst Gregor I*, in Id., *Juristiche Schriften*, Berlin 1907, pp. 171-91, in part. p. 182, n. 25.

18. Isid., *orig*., s.v. *Daditius, Latinum non est, sed deditius. Si barbarus dedat se Romanis, deditítius est.*

19. Papiae *el*., s.v. *Daticius, deditítius, pro filiis datus, qui victus hosti se tradit*.

20. *Datici, hostes qui victi tradunt se in servitute*.

21. Si è arrivati a ipotizzare (Recchia, *Gregorio Magno e la società agricola*, cit.,

che vinti si "davano" al "nemico". Si deve tenere in conto, però che il termine *daticius* appare solo nelle glosse e a partire dal VII secolo[22].

È necessario ricordare ancora che proprio Giustiniano eliminò la differenza tra la *latina libertas* e la *dediticia libertas*, con una *constitutio*[23] che sanciva, dal punto di vista giuridico, una situazione di fatto ormai da tempo consolidata.

Se, in ogni caso, si accetta la summenzionata identificazione dei *daticii* si spiegherebbe il motivo per cui il pontefice, solitamente contrario a fenomeni di deportazione, sia individuale che di massa, come rivelano episodi e circostanze analoghi[24], abbia invece giudicato l'operato di Gennadio non solo vantaggioso per la Chiesa ma anche moralmente ineccepibile. Evidentemente, la possibilità di

pp. 76-7) che non si sia trattato di «barbari *dediticii* veri e propri, arresisi ai Romani», ma «di popolazioni ai margini dell'impero che lottavano per una sempre più accentuata indipendenza dall'Africa romana, di masse contadine indigene che facevano causa comune coi proprietari dei terreni che coltivavano, per difendere le loro tradizioni e alleggerirsi in parte o del tutto dei pesi tributari». Queste ultime affermazioni lasciano in effetti un po' perplessi, in quanto la geografia patrimoniale africana all'indomani della restaurazione giustinianea risulta quanto mai complessa ed eterogenea. Basti pensare alla succitata annosa questione delle terre, rivendicate, dopo il 535, dalle donne vandale che si erano unite ai soldati bizantini, e che Giustiniano, invece, avrebbe voluto incamerare nel *Basileos oikon*, come beni dello Stato, questione che determinò, com'è noto, l'ammutinamento delle milizie imperiali nella Pasqua del 536. Estremamente azzardato mi pare, dunque, ipotizzare la persistenza di dinamiche sociali che ben si attagliano a età precedenti ma che difficilmente possono aver connotato l'Africa di VI secolo.

22. *Cod. Vat.*, 3321. Cfr. MOMMSEN, *Die Bewirtschaltung der Kirchengüter unter Papst Gregor I*, cit., p. 182, n. 5.

23. *CI*, VII, 5, p. 295. Cfr. *RE*, s.v. *dediticii* [A. SCHULTEN], 1901, pp. 2359-63. Secondo G. Damizia, (*Il «Registrum Epistularum» di S. Gregorio Magno ed il «Corpus Iuris Civilis»*, «Benedictina», 2, 1948, pp. 196-226, in part. p. 211), i *dediticii*, menzionati da Gregorio non avrebbero nulla a che vedere coi barbari vinti che "si davano" al nemico, ma sarebbero stati coloro che avevano acquisito la *dediticia libertas* prima della pubblicazione della succitata legge giustinianea che ne aveva sancito l'abolizione.

24. GREG., *epist.* IX, 10; 193; 201. D'altra parte esistevano precise norme che garantivano l'indivisibilità delle famiglie di coloni e dei servi che lavoravano nelle campagne, come è attestato da *CTh.*, II, 25, 1; *CI*, III, 38, 11. Per Mommsen, (*Die Bewirthschaftung der Kirchengüter unter Papst Gregor I*, cit., p. 182, nota 25) è plausibile ipotizzare un trasferimento di proprietà dal patrimonio imperiale al patrimonio ecclesiastico. Se si congettura appunto che *loca daticia* fossero in origine proprietà imperiali, donate successivamente alla chiesa, si spiegherebbe l'assenza di proteste in merito al trasferimento degli *habitatores daticii*.

convertire al cattolicesimo gli *habitatores daticii*[25], presumibilmente tribù mauritane, era una motivazione ben più forte rispetto al riguardo da sempre usato dal papa affinché le famiglie e le comunità non venissero smembrate.

Perché, però, si era verificata una contrazione nel numero dei lavoratori agricoli?

Una serie di indizi induce a ritenere che la mancanza di braccia fosse un problema generale che investì l'intera Africa e non fosse circoscritto al patrimonio ecclesiastico. Alcuni interventi legislativi coevi o quasi alla testimonianza gregoriana sostanziano, infatti, quest'ipotesi.

Sappiamo che Giustiniano emise una legge in base alla quale i figli di un *adscripticius* e di una donna libera avrebbero goduto della condizione giuridica materna, e, pertanto, sarebbero stati dichiarati formalmente liberi[26]. In conseguenza di ciò si verificò che moltissimi coloni lasciarono le terre in cui erano nati e nelle quali avevano fino a quel momento lavorato. La succitata legge giustinianea suscitò, ovviamente, aspre proteste da parte dei proprietari terrieri che lamentavano lo stato di abbandono in cui versavano le loro terre, tant'è che l'imperatore dovette procedere a delle rettifiche, ribadendo, in primo luogo, la non retroattività della disposizione da lui emanata, e stabilendo, conseguentemente, che i figli nati da tali unioni prima della promulgazione della legge non potessero chiedere la libertà. In seguito alle rimostranze sempre più pressanti dei proprietari dell'Illirico, Giustiniano fu costretto a procedere a ulteriori aggiustamenti, sancendo che i figli di tali matrimoni misti, pur essendo liberi, rimanevano però coloni, ed erano quindi legati con un vincolo ereditario alla terra. Questa legge fu applicata originariamente solo in Illirico[27], ma sotto Giustino II i proprietari africani, per mezzo del loro prefetto al pretorio Teodoro, denunciarono che *desolatos agros remansisse*[28], e presentarono

25. È questa l'opinione di RECCHIA, *Gregorio Magno e la società agricola*, cit., pp. 75 ss.

26. *CI*, XI, 48, 24; *Nov.* 54 (del 537). Cfr. M. BIANCHINI, *Sul regime delle unioni fra libere e "adscripticii" nella legislazione giustinianea*, *Studi in onore di C. Sanfilippo*, V, Milano 1984, pp. 59-107.

27. *Nov.* Iust., II, 162 (del 539).

28. *Nov.* Iust., II, 6, *Ius graecoromanum*, ed. C. E. Zachariae von Lingenthal, Leipzig 1857, ll. 5 ss.: *Suggessit autem tua magnitudo, maximam partem possessorum Africanae provinciae precibus suis intimare desolatos agros remansisse, quum divina lex promulgata fuisset, constituens creatos ex libera matre et adscriptitio marito liberos esse.*

una petizione affinché anche l'Africa godesse dei vantaggi apportati dalla disposizione promulgata per la prefettura illirica. Nel 570, dunque, Giustino II accolse le richieste avanzate dai *possessores* africani, e stabilì che, pur riconosciuta la *condicio* di *ingenuitas* ai figli di una donna libera e un ascripticio, essi, tuttavia, non avrebbero potuto abbandonare le terre in cui erano nati, permanendo comunque la loro condizione di coloni, in modo da non arrecare detrimento alcuno né al fisco, né ai proprietari terrieri[29].

Come è evidente, le disposizioni giustinianee avevano innescato un meccanismo pericolosissimo, provocando un'emorragia di manodopera, che rendeva deserte le proprietà, con conseguenze disastrose per i *possessores Africanae provinciae*. Non si trattava di una generica *penuria* di quei *coloni* che avevano da sempre costituito una delle principali ricchezze dell'Africa[30], ma degli effetti di una poco lungimirante politica economica.

A tale abbandono, da parte dei lavoratori, delle proprietà in cui erano nati, in conseguenza della summenzionata disposizione di Giustiniano, bisogna aggiungere un altro elemento che aveva contribuito alla diminuzione della manodopera agricola in Africa. Per ben due volte, sia nel 552 che nel 558[31], Giustiniano aveva dovuto ribadire il divieto a ricondurre *ad colonatus condicionem* quei *coloni* che, ai tempi dei Vandali, avevano abbandonato le loro terre e avevano vissuto *inter liberos*, comminando pene pecuniarie a quei proprietari che, disattendendo le sue precedenti deliberazioni in materia (*sacri apices*), avessero preteso di applicare con la forza nei riguardi loro e dei loro figli il *colonorum status*. È evidente che l'imperatore bizantino, consapevole della costante minaccia dei confinanti popoli berberi, al tempo della riconquista dell'Africa

29. *Nov.* Iust. II 6, cit.: *Unde sancimus, in Africana provincia filios ex libera matre et adscriptitio patre productos liberos quidam esse et res proprias habere, in ordine tamen colonorum esse, et non posse eos dimettere praedia, in quibus nati sunt, et excolere aliena, sed vicos ipsos, in quibus orti sunt, cum libertate colore.*

30. Erodiano nel III secolo aveva sottolineato l'alto indice demografico, di qui il gran numero di contadini. Cfr. S. MAZZARINO, *L'impero romano*, Roma-Bari 1973, t. III, p. 783. Sulla carenza di manodopera nei possedimenti imperiali, motivo che avrebbe spinto Onorio nel 422 a promulgare una notissima e dibattutissima legge (*CTh.*, XI, 28, 13), cfr. la discussione in CL. LEPELLEY, *Déclin ou stabilité de l'agriculture africaine au Bas Empire? A propos d'une loi de l'empereur Honorius*, «AntAfr», 1, 1967, pp. 135-44; ID., *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris 1979, pp. 31-6.

31. *App. Nov.*, 6 e 9.

aveva mirato a ricostituire una popolazione libera romana assumendovi persino ex-coloni, per evitare crisi sociali e demografiche[32]. Non aveva tuttavia fatto i conti con le conseguenze economiche di tali scelte: i proprietari africani rischiavano enormi perdite per l'abbandono dei campi da parte dei coltivatori.

Il fatto che, a distanza di più di venti anni da quando Belisario aveva sconfitto le milizie vandale, vi fossero ancora, da parte di proprietari, contenziosi e rivendicazioni di *rustici ex iure colonatus* lascia supporre la persistenza di serie difficoltà a dirimere tali questioni da parte del governo bizantino.

I successori di Giustiniano dovettero fare i conti con il gap produttivo e il correlato deficit fiscale che erano scaturiti in conseguenza delle leggi emanate dal loro predecessore. Quando Tiberio Costantino successe a Giustino, i proprietari africani, desiderando cautelarsi, chiesero e ottennero la conferma della disposizione di Giustino, che, come si è detto, aveva sancito la proibizione, da parte dei liberi figli di un ascripticio e di una donna libera, di abbandonare le terre in cui erano nati e l'obbligo, da parte loro, di coltivarle[33].

Degno di considerazione il fatto che la richiesta per ottenere la conferma della legge di Giustino fu inoltrata non solamente dai *possessores Africanae provinciae*, ma anche da *Publianus*, *antistes* della città di Cartagine, indizio, questo, che spinge a ipotizzare che la Chiesa stessa nutrisse interesse a risolvere il problema della *penuria cultorum*. Al di là del fatto che un vescovo potesse, nel VI secolo, rappresentare gli interessi della classe dirigente della propria diocesi[34], in questo specifico caso mi pare ci fosse un diretto coinvolgimento, una convenienza particolare a guidare l'azione del vescovo di Cartagine.

La *Pragmatica lex* di Tiberio fu promulgata nel 582, nove anni prima, quindi, dell'epistola inviata da papa Gregorio per ringraziare l'esarca che aveva provveduto a ripopolare il *patrimonium* eccle-

32. In tale prospettiva V. VON FALKENHAUSEN, *I Bizantini in Italia*, in G. PUGLIESE CARRATELLI (a cura di), *Antica Madre*, Milano 1982, pp. 3-45, in part. pp. 8-9.

33. *Nov.* Tib. 13, *De filiis adscriptitiorum et liberarum*, ed. C. E. Zachariae von Lingenthal, *Ius graecoromanum*.

34. Cfr., al riguardo, le riflessioni di J. DURLIAT, *Les attributions civiles des évêques byzantins: l'exemple du diocèse d'Afrique (533-709)*, in *Akten XVI Internationaler ByzantinistenKongress, Wien 4-9 ott. 1981*, Wien 1982, t. II/2, pp. 73-84; S. PULIATTI, *Le funzioni civili del vescovo in età giustinianea*, «Athenaeum», 92, 2004, pp. 39-168.

siastico rimasto pressoché privo di propri *cultores*, con l'immissione di *daticii*.

È possibile che gli aggiustamenti, le "correzioni" apportati da Giustino II e da Maurizio Tiberio alle disposizioni giustinianee non siano bastati a sanare una situazione che nel tempo si era, per così dire, cronicizzata[35].

La *penuria cultorum*, dunque, la riduzione della manodopera erano un problema generale, di tutta l'Africa, non circoscritto al solo patrimonio ecclesiastico, ed erano state causate, almeno in parte, dalle disposizioni giustinianee.

Con quali strumenti avrebbe potuto la Chiesa risolvere il problema della carenza di braccia?

L'intervento dell'esarca Gennadio nel patrimonio ecclesiastico, con l'immissione forzata di *habitatores daticii* come forza lavoro suppletiva fu una soluzione alternativa, un'operazione dettata dall'impossibilità di intervenire in modo differente per risolvere il problema. Per l'Impero bizantino il trapiantare nelle terre della Chiesa masse indigene sradicandole dalle sedi d'origine, ove potevano attivare azioni di disturbo con guerriglie e insurrezioni, risultava sicuramente vantaggioso. Agli occhi di papa Gregorio Magno, inoltre, tali deportazioni, dal punto di vista etico, non risultavano esecrabili, giacché trovavano la loro giustificazione nella possibilità di convertire masse ancora restie al cattolicesimo.

35. D'altra parte, il venire incontro alle richieste dei proprietari africani da parte degli imperatori rispondeva anche, ovviamente, a precise necessità di carattere economico. Nelle due leggi summenzionate, sia in quella di Giustino II che in quella di Tiberio, si ribadisce più volte, infatti, il detrimento subito dal *fiscus* e l'*utilitas* che tali correttivi avrebbero recato ai *possessores*, in quanto *collatores*.

Hanène Ben Slimène Ben Abbès

La production de la monnaie d'or en Afrique byzantine au VIIe siècle: étude statistique

Le monnayage d'or frappé irrégulièrement en Afrique dès le début de la conquête byzantine sous Justinien, en 533, va donner lieu à des émissions de plus en plus abondantes au VIIe siècle. Des études de coins, faites notamment par C. Morrisson, ont été menées sur les *solidi* africains du VIe siècle. Elles ont permis de cerner l'évolution relative de la production monétaire de Justinien à Maurice [1]. Pour le VIIe siècle, on ne dispose pas encore de telles analyses. Dans cette recherche préliminaire, on propose d'étudier le monnayage d'Héraclius et de Constant II, en insistant sur l'analyse de coins, ce qui va nous permettre de faire une estimation statistique du nombre originel de coins des émissions, et d'avoir par conséquent une idée sur le rythme de la frappe et ses fluctuations.

1
La problématique

Pendant l'Antiquité, et jusqu'à une époque assez récente, quand on veut produire une émission monétaire, on fixe d'abord le nombre de pièces à frapper. Comme cette quantité de pièces est souvent plus grande de celle qui peut être frappée d'un seul coin, on prépare alors plusieurs coins analogues entre lesquels on répartit la fabrication de cette masse monétaire. Or, vu le procédé artisanal employé, l'analogie entre deux coins quelconques ne peut jamais être absolue, et il en résulte, inévitablement, des traits différents. Si on arrive à estimer, d'une part, le nombre des coins originels employés (et cela à

* Hanène Ben Slimène Ben Abbès, Université de Tunis.

1. C. Morrisson, *Carthage: The moneta Auri under Justinian I and Justin II*, pp. 537-8, dans W. Hahn, W. E. Metcalf (eds.), *Studies in the early Byzantine gold coinage*, «ANSNS», 17, 1988, p. 42-64; Ead., *Estimation du volume des émissions de solidi de Tibère et Maurice à Carthage (578-602), Statistique et numismatique*, «PACT», 5, 1981, p. 267-82.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1151-1164.

partir de l'observation portant sur les exemplaires appartenant à une même espèce) et, d'autre part, le nombre de pièces frappées par chaque coin[2], on parviendrait peut-être à estimer le volume total de l'émission. Mais, vu l'incertitude sur le nombre de pièces par coin, nous nous intéressons dans cette recherche uniquement à l'estimation du nombre originel de coins utilisés pour chaque émission, laissant de côté la question si controversée du volume de l'émission. Les monnaies de l'atelier de Carthage étant datées[3], les variations du nombre originel de coins reflètent les variations de la production monétaire de cet atelier. Ces méthodes statistiques apparaissent de prime abord assez compliquées, mais les progrès effectués, depuis une trentaine d'années, dans l'élaboration et l'application de ces méthodes appropriées aux problèmes numismatiques rendent aujourd'hui indispensable le recours à ce genre d'étude. Nous l'avons préférée aux méthodes traditionnelles qui s'appuyaient sur les indications très défectueuses tirées du nombre de pièces conservées par an et qui ne permettent pas de suivre de façon précise l'évolution de la production et les variations du volume originel d'émission.

Evidemment, notre propos dans cette communication n'est pas celui d'un spécialiste de méthodes statisques, mais d'un numismate et d'un historien utilisant ces méthodes.

2
L'échantillon

La population étudiée est constituée par un échantillon de monnaies d'or byzantines (*solidi*) frappées à Carthage sous le règne de Héra-

2. Théoriquement, si avec chaque coin on essayait de frapper le plus grand nombre possible d'exemplaires, on aurait alors des quantités sensiblement égales pour chaque coin. Mais, en réalité, la capacité de production d'un coin est très variable: voir par exemple le schéma établi à partir des documents médiévaux de l'atelier de Londres, par M. MATE, *Coin dies under Edward I and II*, «NC», 129, 1969, p. 207-18. Ce problème est à nouveau discuté par la polémique Callatay-Buttrey: cf. F. DE CALLATAY, *Calculating ancient coin production: Seeking a balance*, «NC», 145, 1985, p. 289-311; *contra* T. V. BUTTREY, *Calculating ancient coin production: Facts and fantasies*, «NC», 153, 1993, p. 335-51.

3. PH. GRIERSON, *Dated solidi of Maurice, Phocas and Heraclius*, «NC», 6, 13, 1953, p. 146-8. La première datation certaine par l'indiction des *solidi* de Carthage avait eu lieu sous le règne de Tibère II en 581/582; elle était attestée par un *solidus* daté au droit par la huitième année régnale AN H (du 7 décembre 581-14 août 582) et au revers par l'indiction IC (581/582).

clius (610-641) et Constant II (642-668). Cette série provinciale présente une caractéristique favorable, à savoir leur datation précise par l'indiction (cycle de 15 ans dont chaque année est indiquée par une des lettres de l'alphabet grec: A = 1; B = 2 etc.). Ceci permet d'analyser l'évolution, d'année en année, de la production monétaire. La présente étude porte sur un échantillon de 874 *solidi* répartis comme suit: 551 pièces d'Héraclius et 323 de Constant II. Ces pièces proviennent des collections conservées dans les musées tunisiens et dans plusieurs autres musées européens et américains (que ce soit des trésors ou des pièces isolées) et aussi de plusieurs collections privées et catalogues des ventes[4]. Ces pièces couvrent la quasi-totalité des années de règne de d'Héraclius et de Constant II.

3
La méthode

Différentes méthodes d'estimation ont été proposées par des statisticiens pour déterminer le nombre originel de coins utilisés pour une émission monétaire. Nous avons opté pour la méthode proposée par I. D. Brown[5], en raison de sa commodité d'emploi, même si elle a ses défaillances. Cette méthode consiste en l'équation suivante: $x = n\ (n-1)\ /2\ z^*$ dans laquelle x désigne le nombre de coins estimé, n désigne le nombre de monnaies de l'échantillon, z désigne le nombre de pairs de coins[6].

4. Je veux ici exprimer ma grande reconnaissance à Madame C. Morrisson, qui m'a aimablement communiqué les photos d'une grande partie de ces pièces, notamment celles conservées en dehors de la Tunisie. Ma gratitude s'adresse aussi aux conservateurs des Musées nationaux du Bardo et de Carthage.

5. I. D. Brown, *Statisticals methods as a tool in Numismatics*, «Cornucopia», 3, 1975, p. 33-56; Id., *On the use of statistics in Numismatics*, «NC», 7, 9, 1969, p. 83-4.

6. Les numismates aujourd'hui utilisent de plus en plus la méthode proposée par: W. W. Esty, *Estimating the size of coinage: a survey and comparison of method*, «NC», 146, 1986, p. 185-215; Id., *Statistics in Numismatics*, dans *Survey of Resarch in Numismatics, 1990-1995*, (International Association of Professional Numismatists, Special Publication, 13), Berlin 1997, p. 817-23; Id., *How to estimate the original number of dies and the coverage of a sample*, «NC», 166, 2006, p. 359-64. Sa méthode consiste en l'équation suivante: $D = (d/C)\ (1+d_1/2d)$ dans laquelle D désigne le nombre originel de coins utilisés pour une émission monétaire, d désigne le nombre de coins différents, d_1 désigne le nombre de coins aynt frappé une seule pièce de l'échantillon, et C désigne le taux de couverture de l'échantillon obtenu par l'équation suivante: $C = 1-d_1 / n$; n étant le nombre de pièces dans l'échantillion.

Tableau 1: Estimation du volume des émissions de *solidi* de Héraclius (610-641).

Date de l'émission	Monnaie de l'échantillon	N. de coins ayant frappé une seule pièce	Coins de droit	Paires de coins de droit	Coins de revers	Paires de coins de revers	Estimation du nombre de l'émission selon la méthode Brown		Part de l'émission représentée par les coins connus Equ. de Good.		Rapp. coins observés/ coins estimés	
							Droit	Revers	Droit	Revers	Droit	Revers
Type I												
(610/11)IΔ IЄ	9	6	7	3	7	3	12	12	0,3	0,3	7/12	7/12
(611/2)	4	4	4	0	4	0	–	–				
A (612/3)	4	2	3	1	3	1	6	6	0,5	0,5	3/6	3/6
Type II												
A (612/3)	10	6	8	2	9	1	22	45	0,4	0,3	8/22	8/22
B (613/4)	7	2	3	10	4	6	2	3	0,7	0,6	3/2	3/3
Γ (614/5)	30	12	18	17	16	30	25	14	0,6	0,6	18/25	16/14
Δ (615/6)	24	10	16	8	17	6	34	46	0,6	0,6	16/34	17/46
Є (616/7)	35	17	23	21	27	10	28	42	0,5	0,4	23/28	27/42
S (617/8)	54	25	31	51	36	54	28	26	0,5	0,4	31/28	36/26
Z (618/9)	10	6	7	1	9	1	45	45	0,4	0,4	7/45	9/45
H (619/20)	48	13	21	82	27	81	13	14	0,7	0,6	21/13	27/14
θ (620/1)	36	20	27	15	29	19	42	35	0,4	0,4	27/42	29/35
I (621/2)	32	21	25	6	22	17	82	29	0,3	0,4	25/82	22/29
IA (622/3)	23	15	19	13	17	5	19	50	0,3	0,4	19/19	17/50
IB (623/4)	11	7	9	2	10	1	27	55	0,3	0,1	9/27	10/55
IΓ (624/5)	34	21	27	10	26	19	56	29	0,4	0,4	27/56	26/29

(*suit*)

Tableau 1: (*suivi*)

Date de l'émission	Monnaie de l'échantillon	N. de coins ayant frappé une seule pièce	Coins de droit	Paires de coins de droit	Coins de revers	Paires de coins de revers	Estimation du nombre de l'émission selon la méthode Brown		Part de l'émission représentée par les coins connus Equ. de Good.		Rapp. coins observés/ coins estimés	
							Droit	Revers	Droit	Revers	Droit	Revers
IA (625/6)	14	7	10	5	10	5	18	18	0,5	0,5	10/18	10/18
IЄ (626/7)	34	17	19	65	25	17	8	33	0,5	0,3	19/8	25/33
A (627/8)	14	4	7	17	8	6	5	15	0,7	0,6	7/5	8/15
B (628/9)	35	9	15	43	18	62	13	9	0,7	0,6	15/13	18/9
Γ (629/30)	9	5	6	6	8	1	6	36	0,4	0,2	6/6	8/36
Δ (630/1)	31	13	16	55	18	56	8	8	0,6	0,5	16/8	18/8
Є (631/2)	11	3	4	28	4	28	2	2	0,7	0,7	4/2	4/2
S (632/3)	10	0	2	13	2	13	2	2	1 0	1	2/2	2/2
Z (633/4)	0	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–
H (634/5)	5	3	4	1	4	1	10	10	0,4	0,4	4/10	4/10
θ (635/6)	4	1	2	3	2	3	2	2	0,7	0,7	2/2	2/2
I (636/7)	3	1	2	1	2	1	3	3	0,7	0,7	2/3	2/3
IA (637/8)	3	1	2	1	2	1	3	3	0,7	0,7	2/3	2/3
IB (638/9)	0	0	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–
IΓ (639/40)	0	0	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–
IΔ (640/1)	3	3	3	0	3	0	–	–	–	–	–	–
IЄ (641/2)	6	6	6	–	6	–	–	–	–	–	–	–

Tableau 2: Estimation du volume des émissions de *solidi* de Constant II à Carthage (642-660).

Date de l'émission	Monnaie de l'échantillon	N. de coins ayant frappé une seule pièce	Coins de droit	Paires de coins de droit	Coins de revers	Paires de coins de revers	Estimation du nombre de l'émission selon la méthode Brown		Part de l'émission représentée par les coins connus Equ. de Good.		Rapp. coins observés/ coins estimés	
							Droit	Revers	Droit	Revers	Droit	Revers
A (642/3)	32	16	19	38	26	10	21	62	0,5	0,3	19/21	26/62
B (643/4)	48	28	37	20	38	19	56	70	0,4	0,4	37/56	38/70
Γ (644/5)	33	24	28	6	29	7	88	75	0,3	0,2	28/88	29/75
Δ (645/6)	50	30	38	29	44	18	42	68	0,4	0,3	38/42	44/68
∈ (646/7)	11	9	10	1	11	0	55	–	0,2	–	9/55	–
S (647/8)	5	3	4	1	5	0	10	–	0,4	–	3/10	–
Z (648/9)	0	0	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–
Type II												
H (649/50)	9	7	8	1	8	1	36	36	0,2	0,2	8/36	8/36
θ (650/1)	20	13	14	12	16	8	15	47	0,3	0,3	14/15	16/47
I (6151/2)	7	3	5	2	5	2	10	10	0,6	0,6	5/10	5/10
IA (652/3)	3	3	3	0	3	0	–	–	–	–	–	–
Type III												
I (651/2)	9	5	7	2	9	0	18	–	0,4	–	7/18	–
IA (652/3)	11	8	9	3	9	3	18	18	0,3	0,3	9/18	9/18
IB (653/4)	13	5	7	11	8	10	8	8	0,6	0,5	7/8	8/8
IΓ (654/5)	6	4	5	1	5	1	15	15	0,3	0,3	5/15	5/15
Type IV												
IΓ (654/5)	10	8	9	1	8	3	45	15	0,2	0,3	9/45	8/15
IΔ (655/6)	10	8	9	1	7	2	55	27	0,2	0,5	9/55	7/27
II∈ (656/7)	7	5	6	1	6	1	21	21	0,3	0,3	6/21	6/21
A (657/8)	8	8	8	0	7	1	–	28	–	0,2	–	7/28
B (658/9)	23	14	18	9	18	5	28	50	0,3	0,4	18/28	18/50
Γ (659/60)	5	3	4	1	4	1	10	10	0,4	0,4	4/10	4/10

Pour tester la représentativité des résultats obtenus, on a fait recours à l'équation de Good qui détermine le pourcentage de l'émission représentée par les coins connus[7]: *n–d / n* dont *n* désigne le nombre de monnaies de l'échantillon et *d* désigne le nombre de coins représentés une seule fois. Toutes ces données ont été portées sur les tableaux 1-2.

4
L'interprétation

Dans les interprétations qui vont suivre, nous nous basons essentiellement sur les résultats qui concernent les coins de droit qui nous a paru comme l'indicateur le plus fiable que celui des coins de revers qui s'usent beaucoup plus rapidement.

4.1. Estimation du nombre de coins de droit des émissions de Héraclius (610-640)[8] (TAB. 3)

Le règne d'Héraclius est le plus long de tous les empereurs byzantins depuis Justinien. Ce règne couvre en tout ou en partie 3 cycles indictionnels, soit les deux dernières années d'un premier (du 5/10/610, date du sacre au 31/8/612); la totalité d'un second (du 1/9/612 au 31/8/627) et les 14 premières années d'un troisième (du 1/9/612 à la mort de l'empereur le 11/1/641). On constate sous le règne de Héraclius une succession de pointes et d'années creuses.

1. Le creux inhabituel au début du règne correspondant au type I qui couvre la période comprise entre le couronnement d'Héraclius et l'association au pouvoir de son fils aîné Héraclius Constantin le 22/1/613. Quelques exemplaires seulement de ce type sont parvenus jusqu'à nous.

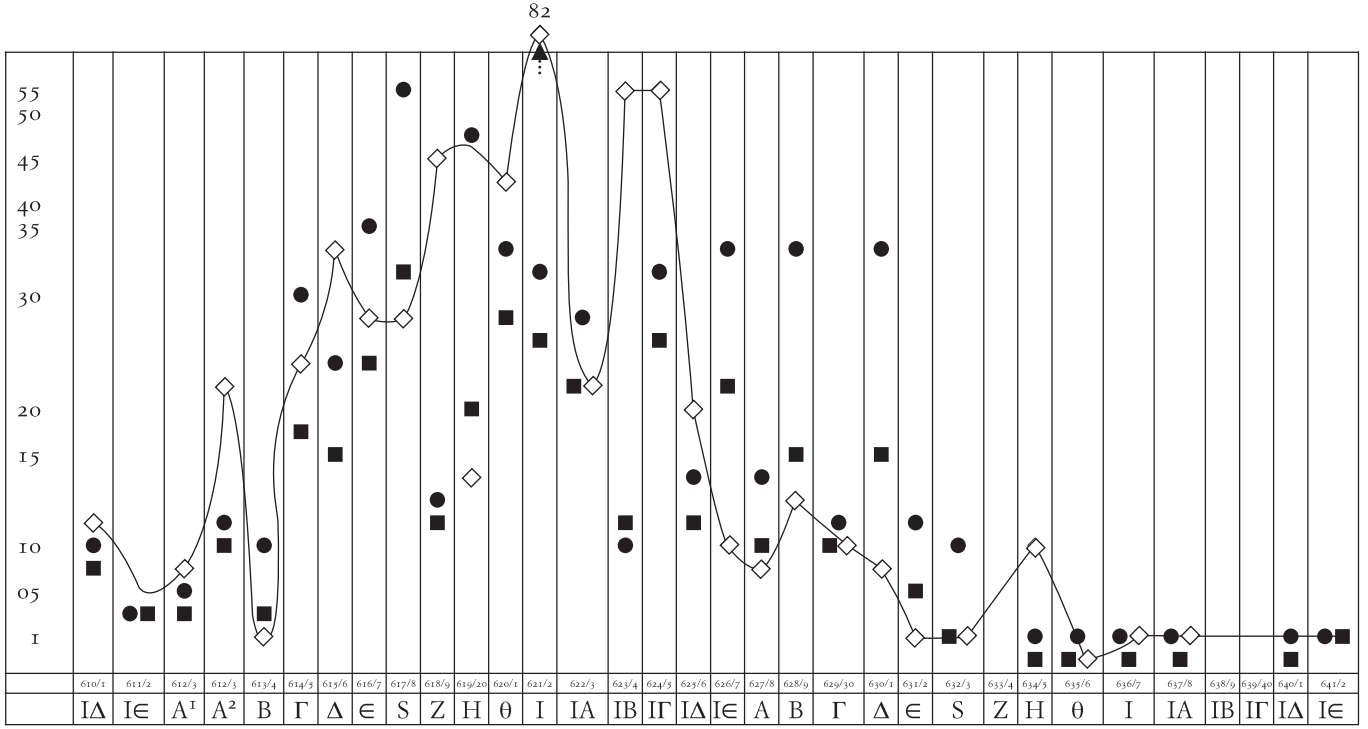
2. La première pointe de 612/3 correspond à l'adoption du type II avec l'association au pouvoir de son fils aîné Héraclius Constantin. Il était d'usage que, avec l'adoption d'un nouveau type, on produisait une grande quantité de numéraires.

3. Exception faite du creux de l'année 613/4 et celui de l'an-

7. I.-J. GOOD, *The population frequencies of species and the estimation of population parameters*, «Biometrika», 40, 1963, p. 237-64.

8. La monnaie de Carthage commence en fait dès le début de la révolte du patrice Héraclius, père du futur empereur, c'est à dire au cours de l'année 608.

Tableau 3: Estimation du nombre de coins de droit des émissions d'Héraclius.



● Nombre de monnaies de l'échantillon; ■ Nombre de coins de droit dans l'échantillon; ◇ Estimation du nombre de l'émission d'après la méthode Brown; A^1 = Il s'agit des solidi de type I; A^2 = il s'agit de solidi de type II.

née 619/20, d'une façon générale il y a eu une augmentation progressive de la masse monétaire frappée au moins jusqu'à 624/5.

4. Le creux très relatif de l'année 619/20 représente un cas de divergence assez gênant. En effet la formule Brown nous donne une estimation du nombre de coins 13/14 inférieure au nombre de coins observés 21/27. Pour ce cas, l'explication tient davantage à la structure imbriquée de l'échantillon de cette année (le nombre élevé de liaisons fait que les 48 exemplaires conservés ne représentent qu'un nombre beaucoup plus réduit de coins: 21 droit et 27 revers).

5. La plus remarquable des pointes se situe à la dixième indiction du second cycle du règne (soit l'année 621/22), suivie d'un creux pendant l'indiction suivante (ind. 11). Le test Good nous indique que les coins connus ne représentent que 30% de l'émission, ce qui montre que la probabilité d'une estimation plus haute pour cette indiction est très forte.

6. La hausse ultérieure s'étale sur deux indictions: la douzième et la treizième du même cycle (623/4 et 624/5). Le test Good nous indique que les coins connus ne représentent que 20% de l'émission dans le premier cas et 40% dans le second. D'où la grande possibilité d'une hausse qui pourrait atteindre 80% dans le premier cas et 60% dans le deuxième.

7. Après 626, commence une "régression" très lente mais progressive de la production au moins jusqu'à 631, avec une faible hausse en 628/9. Cette baisse ne correspond pas, comme il est attendu, avec une baisse du nombre de pièces parvenues jusqu'à nous. Deux hypothèses peuvent être avancées. Il est possible de la mettre en rapport avec l'adoption de la forme globulaire des coins, qui avait pour effet la diminution de l'usure des coins, soit un nombre plus élevé de pièces frappées par les même coins (soit, grande quantité de pièces/ petit nombre de coins)[9]. Dans ce cas, il semble difficile de parler d'un creux de production. Une autre explication est possible, celle qui traduit une politique générale à l'échelle de l'Empire. En effet, après la guerre contre les Perses en 628 et jusqu'à la fin du règne d'Héraclius, il y a eu une restriction généralisée du nombre des hôtels monétaires en dehors de Cons-

9. F. Delamare, P. Montmitonnet, C. Morrisson, *Une approche mécanique de la frappe des monnaies: application à l'étude de l'évaluation de la forme du solidus byzantin*, «RN», 26, 1984, p. 7-39.

tantinople[10]. L'atelier de Carthage aurait peut-être limité relativement son activité à cette époque[11].

8. Un véritable creux s'étale sur le reste du règne d'Héraclius (632-642). Le nombre très faible de pièces et de coins conservés pour une seule émission, témoigne de la raréfaction de la production monétaire en Afrique.

En tout cas l'indiction 640/1 a vu la mort successive d'Héraclius (janvier 641) et de Constantin Héraclius (avril 641). Seul resta au pouvoir le jeune empereur Héraclonas, fils d'Héraclius de son mariage avec sa nièce Martine et associé au pouvoir depuis 632. Les pièces datées de la 15ème indiction (641/2), quoique frappées certainement sous le règne d'Héraclonas, portent probablement les noms de deux empereurs récemment décédés (Héraclius et Constantin)[12]. Mais le règne d'Héraclonas fut très court, car il dut abdiquer en faveur de son neveu Constant II Héraclius, qui régna entre 642 et 668.

4.2. Estimation du nombre de coins de droit des émissions de Constant II (TAB. 4)

Les *solidi* frappés à Carthage sous le règne de Constant II sont invariablement de forme globulaire. Dans l'échantillon étudié nous nous sommes arrêtée à l'année 659/60, date après laquelle la mention de l'indiction a disparu des monnaies carthaginoises[13].

Le graphique de ces estimations révèle une succession de pointes et d'année creuses. La hausse semble étalée sur les cinq premières années du règne de Constant II avec 2 pointes. La plus re-

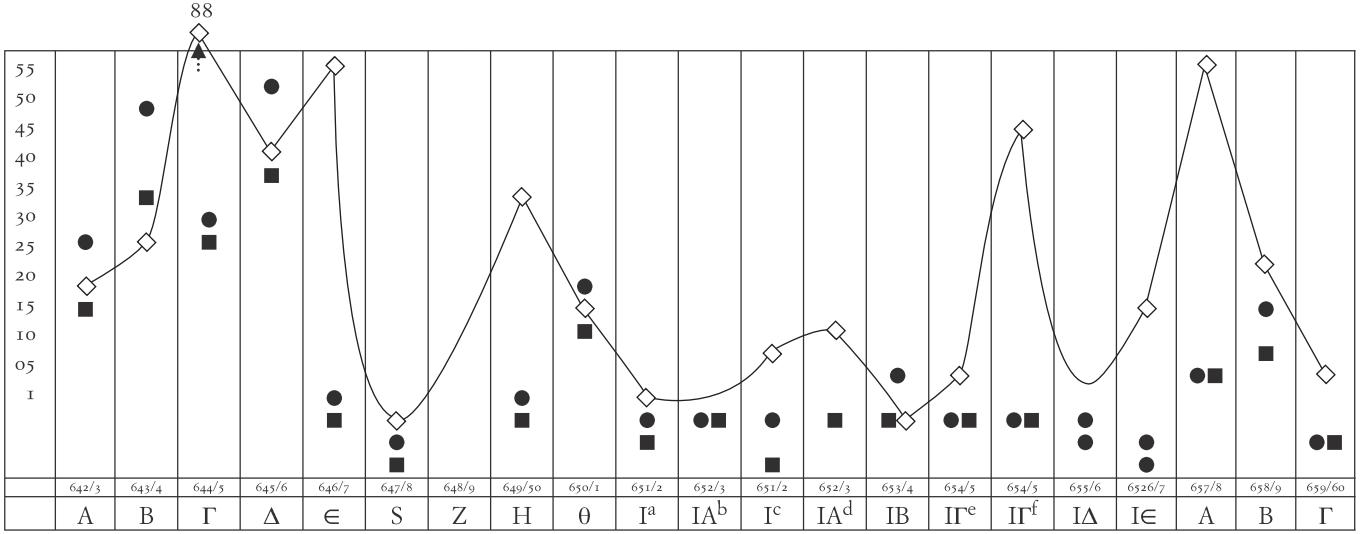
10. La restriction généralisée du nombre des hôtels monétaires en dehors de Constantinople affecte aussi les ateliers frappant le Bronze. Cf. M. F. HENRY, *Studies in the Byzantium Monetary, c. 300.1450*, Cambridge 1985.

11. Dans l'atelier de Carthage cette politique pouvait s'appliquer en réduisant le nombre de coins utilisés pour une même indiction.

12. La mention d'Héraclius Constantin sur les *solidi* datées de 641 est peut-être en faveur de l'hypothèse qui voit dans l'absence de Héraclonas sur les monnaies de Carthage une certaine répugnance des Africains à honorer celui qu'ils considéraient comme le fruit de l'union illicite et incestueuse d'Héraclius et de sa seconde épouse, sa propre nièce Martine. Voir R. GUÉRY, C. MORRISSON, H. SLIM, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Rougga III*, *Le trésor de monnaies d'or byzantines*, (Coll. EFR, 60), Rome 1982, p. 40.

13. Vu l'exiguïté du flan, la mention de l'indiction a été remplacée par les figures des nouveaux empereurs qui occupent toute la surface du coin.

Tableau 4: Estimation du nombre de coins de droit des émissions de Constant II.



● Nombre de monnaies de l'échantillon; ■ Nombre de coins de droit dans l'échantillon; ◇ Estimation du nombre de l'émission d'après la méthode Brown.

[a] Il s'agit des *solidi* de type II.
[b] Il s'agit des *solidi* de type II.
[c] Il s'agit des *solidi* de type III.
[d] Il s'agit des *solidi* de type III.
[e] Il s'agit des *solidi* de type III.
[f] Il s'agit des *solidi* de type IV.

marquable se situe à la 3e indiction (l'année 644/5), tandis que la seconde pointe se situe à la 5e indiction (646/7). Ce sont les deux années où les estimations du nombre de coins d'après la méthode Brown sont les plus élevés (88 et 55). En plus, l'équation Good montre que la probabilité d'une estimation plus haute est largement possible pour les deux années (70% et 80%), ce qui ne peut qu'appuyer la tendance vers la hausse.

Ainsi, il apparaît bien que durant toutes ces premières années du règne de Constant II, la production monétaire de l'atelier de Carthage fut encore assez active. Il s'agissait probablement de combler la relative pénurie des dix dernières années du règne d'Héraclius. De même, les autorités locales en Afrique étaient toujours en mesure de mettre en abondance des espèces en circulation nécessaires à une économie encore prospère. Cette tendance, comme le confirment aussi plusieurs trésors qui remontent à ces années-là (ex. les trésors de Rougga, Carthage 1945), est un signe de la reprise du début de règne de Constant II, qui témoigne peut-être d'un sursaut face aux succès des Arabes en Orient et leur progression le long du littoral méditerranéen.

Tout de suite après, à partir de l'année 647/8, le graphique révèle un creux qui s'étale sur deux années. Le fond du creux se situe en 648/9 (7e indiction), où aucune pièce frappée au cours de cette année ne nous est parvenue. Quant à l'indiction 6, c'est-à-dire, l'année précédente, elle n'est représentée que par 3 coins seulement, ce qui constitue suivant l'équation Good presque la moitié de l'émission.

Ce creux pourrait être expliqué par les circonstances qui ont eu lieu en Afrique pendant ces deux années. En effet, le patrice Grégoire, exarque d'Afrique, se révolta contre l'Empereur Constant II, en 647, en déclarant son indépendance vis-à-vis de l'Empire[14]. Il aurait fort probablement frappé des *solidi* à son effigie, même si en nombre assez limité puisque aucune pièce de cette frappe ne nous est parvenue. Quelques mois plus tard, en 648[15], les Arabes envahirent

14. On a découvert quelques *solidi* frappés à Carthage à l'effigie de Costant II et datés de l'indication S (septembre 647-août 648). Ces *solidi* ont été donc frappés avant la dissidence de l'exarque d'Afrique. Ceci prouve que la révolte du patrice Grégoire eut lieu sans doute après septembre 647.

15. L'année 27 H. va d'octobre 647 à septembre 648. La date traditionnelle de la première incursion arabe en Byzacène est celle de 647. Or, d'après les chroniqueurs arabes, cette première expédition eut lieu quelques mois après l'insurrection de l'exarque Grégoire: ceci nous ramène obligatoirement à l'année 648.

l'Afrique et arrivèrent jusqu'en Byzacène où ils affrontèrent l'armée byzantine commandée par le patrice Grégoire, déjà rentré dans l'obédience de Constantinople. La défaite et probablement la mort de l'exarque d'Afrique expliquent sans doute la cessation totale de la frappe par l'atelier de Carthage pendant toute la septième indication (entre septembre 648 et août 649). L'expédition des Arabes dura un peu plus d'une année (treize mois)[16], avant qu'ils ne se retirent pas moyennant un tribut dont le montant fut trop exagéré par les chroniqueurs arabes, mais qui ne devait pas dépasser les deux mille *solidi*[17]. Le paiement de cette grosse somme d'argent aurait épuisé la masse monétaire en circulation, ce qui expliquerait probablement la pointe constatée pour l'année suivante 649/50, qui visait à remédier à cette pénurie. Pour cette indiction l'équation Good nous indique que les coins connus ne représentent que 20% de l'émission, donc une possibilité de hausse de l'estimation actuelle de 80%.

Après la pointe de l'année 649/50, la situation est beaucoup moins nette. D'après le graphique, il y a eu environ 4 ou 5 années (pendant les 9e, 10e, 11e, 12e et 13e indictions) de «stagnation monétaire», avec une frappe quantitativement modeste, mais assez régulière. On relève ensuite une assez forte pointe qui s'étale, avec une légère différence, sur deux années indictionnelles 654/5 et 655/6, et qui s'explique probablement par l'adoption d'un nouveau type (type IV), après quoi on retrouve la stabilité des 5 années précédentes.

Conclusion

Les méthodes statistiques, malgré leurs imperfections, permettent d'élucider certaines questions auxquelles les méthodes numismatiques traditionnelles, basées sur le nombre d'exemplaires conservés par an, n'ont pu donner de réponse précises. Ainsi, l'étude de coins a mis en relief les fluctuations de la production monétaire de l'atelier de Carthage au VIIe siècle. L'analyse statistique des variations des volumes des émissions d'Héraclius et de Constant II nous a révélé des pointes qui correspondent au début de chaque cycle indictionnel et de chaque lustre, rythme lié à un contrôle régulier de l'atelier de Carthage[18]. Le même fait a été constaté par C.

16. Elle a duré 13 mois d'après les chroniqueurs arabes.
17. C'est le chiffre avancé par un auteur chrétien oriental, Elie de Nisibe.
18. GRIERSON, *Dated solidi*, cit., 1953, p. 49. L'auteur attire notre attention sur

Morrisson pour les *solidi* carthaginois de Tibère et Maurice. Pour des raisons fiscales, chaque cycle indictionnel présente des pointes correspondant au début de chaque lustre et qui coïncident à des variations des fabrications d'or de l'atelier de Carthage. Ceci nous amène à admettre une organisation lustrale de la production de la monnaie d'or par cet atelier provincial.

la relation entre l'usage de l'indiction et la fiscalité: «The indiction was a fifteen-year cycle, originally connected with the periodic revaluation of property for purposes of taxation». Le classement lustral de la production monétaire était démontré par W. Hahn pour de nombreux ateliers byzantins du VI[e] siècle.

Vanni Beltrami

Miseria ricchezza e nobiltà dei Tubu del Sahara centro-orientale

Il termine onomastico *Tubu* è proprio della lingua *Kanuri* e significa "abitante di Tu", traducendosi *Tu* con Tibesti e *Bu* con "colui che vive in": e si può ricordare per analogia che i *Kanem-Bu* sono "coloro che vivono nel Kanem". Di fatto, l'area dove i *Tubu* variamente nomadizzano è molto più estesa del pur immenso massiccio montuoso del Tibesti: comprende l'estremo sud del Fezzan libico, parte del Niger desertico oltre il Tenerè, il massiccio dell'Ennedi con l'area degli Erdi a nord, i deserti del Borku e le savane del Sahel ciadiano. Peraltro, tutti gli appartenenti ai vari nuclei famigliari e di *clan* che hanno sede nelle aree citate – noti ai *Tuareg* come *Ikaraden* e agli arabi ciadiani come *Goranes* – sono componenti di una medesima etnìa e, per parte loro, si definiscono *Teda*, essendo sahariani pastori di cammelli, nomadi o seminomadi, che parlano il dialetto *tedaga*; oppure *Daza*, essendo invece sahariano-saheliani pastori di cammelli e anche di buoi, nomadi o seminomadi o anche raramente residenziali nelle pianure a nord del lago Ciad, che parlano una variante del *tedaga*, il *dazaga*.

I territori sia sahariani che saheliani sopra citati rappresentano di per se stessi un cimento quotidiano per la vita di coloro che li occupano. Il clima delle montagne, specialmente del Tibesti, è dettato dalle altitudini che possono essere notevoli: specialmente d'inverno, si possono avere nottate decisamente gelide, ma le precipitazioni sono comunque ridotte. Per contro le pianure, sia sahariane desertiche che saheliane, risentono dell'aridità che si accompagna a temperature diurne molto elevate, cui fa riscontro una notevole escursione termica notturna. Dal clima impervio deriva la scarsità delle risorse alimentari di derivazione vegetale, donde un proverbio

* Vanni Beltrami, Università degli Studi di Roma "La Sapienza" e Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente, Roma.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 1165-1170.

sahariano che afferma: "I *Tubu* possono vivere per tre giorni con un dattero: mangiando la buccia il primo giorno, la polpa il secondo e il nocciolo il terzo".

Per quanto riguarda i *Teda*, in particolare, l'ambiente li obbliga a un'alimentazione estremamente modesta, limitata a una polenta fredda di farina di grano impastata con acqua (*tibi*), a focacce di orzo e grano con succo di noce "dum" cotte su piastra (*doga*), a un impasto di datteri secchi frantumati e grani di miglio (*fufi*). Riserve alimentari sono rappresentate da una pasta di datteri e burro (*saa*) conservata in giare e dai prodotti dei miseri "giardini", pomodori e cipolle, opportunamente essiccati al sole. Di uso comune sono anche alcune specie della flora spontanea quali i grani del *bou-rekba*, che riesce a crescere anche in quota nelle crepe del terreno e può fungere da sostituto del miglio. Per le trasferte in carovana, vengono preparate delle pagnottelle (*abra*) di datteri, poca farina e cavallette essiccate: a forma discoide, pesanti circa mezzo chilo e con un foro al centro per facilitarne il trasporto, necessitano di un poco di acqua che bagnandole le renda masticabili. Sempre presso i *Teda*, il latte di capra allungato con acqua è alimento prevalentemente infantile, ma vi è interdizione per ogni suo spreco e lo si vede soltanto talora "sacrificato" per le libagioni rituali; peraltro, può essere venduto o scambiato nei mercati, cosa questa che incontra la riprovazione degli arabi; la carne della capra poi viene arrostita soltanto nelle grandi occasioni cerimoniali oppure viene essiccata e conservata. Presso i *Daza* delle pianure l'allevamento dei bovini costituisce parte determinante della copertura dei fabbisogni sia alimentari che economici. Il latte è l'alimento principale e se la carne è più spesso disponibile, i grani selvatici sono molto più rari che nelle aree montuose del settentrione e gli altri alimenti debbono essere acquistati sui mercati meridionali.

La caratterialità dei *Tubu* è molto particolare, e obbliga a considerarli con attenzione e rispetto. Essenzialmente fieri e diffidenti nei riguardi di chiunque non conoscano, essi assumono un atteggiamento guardingo se non francamente ostile a fronte di ogni contatto umano: instabili, irritabili e impulsivi, sono degli interlocutori assai imprevedibili. Un altro aspetto sempre sottolineato dagli osservatori è la totale mancanza di senso della comunità, al di fuori dell'elemento di coesione rappresentato dallo stretto nucleo familiare, mentre l'appartenenza al *clan* è ben lontana dall'avere le conseguenze che comportano analoghe affiliazioni presso altre popolazioni sahariane.

Il *clan* può essere di fatto definito come un "gruppo acefalo di famiglie, discendenti per filiazione patrilineare da un antenato comune spesso eponimo, talora storico talora mitico, ma sempre mitizzato". L'appartenere a un *clan* è un privilegio che comporta un legame indelebile e il riconoscimento di un patrimonio comune esclusivamente di tipo morale, rappresentato dal "nome" – che si ricollega alla storia più o meno leggendaria del *clan* stesso –, da un "soprannome", dal cosiddetto "blasone" – che è il marchio con il quale si identificano gli oggetti di proprietà – e inoltre da una o più "interdizioni" e da una formula "ufficiale" per i giuramenti. Le famiglie che fanno parte di un *clan*, pur essendo inserite in un sistema di classi sociali strutturate, vivono in completa separazione l'una dall'altra, senza alcuna socializzazione o riconoscimento di qualsiasi autorità: gli occasionali "capi" sono figure labili, oggetto di investiture spesso finalizzate e temporanee, ovvero hanno mere funzioni di arbitri o giudici, come nel caso del cosiddetto *Derdè* residente a Bardai in Tibesti. I *Tubu* manifestano di fatto un individualismo esasperato in ogni occasione, anche la più estrema: riconoscendo soltanto alcuni obblighi comportamentali ed escludendo ogni commistione con individui appartenenti alle classi servili, alla categoria dei fabbri e ovviamente ad altre etnìe.

Coerente con un atteggiamento che privilegia al massimo il vantaggio famigliare è un grande senso della praticità, che non lascia molto spazio alle manifestazioni non strettamente utilitaristiche: ove si escludano infatti una assai ristretta favolistica, alcuni canti che si uniscono per lo più alla danza e l'uso di alcuni strumenti musicali – fra i quali prevalgono quelli a percussione che accompagnano la danza stessa – non si conoscono da parte loro altre attività che possano in qualche modo definirsi "artistiche". Peraltro, nessun osservatore ha potuto mai negare a questa gente una intelligenza assai vivace, un notevole tachipsichismo e un attivismo rimarchevole: doti queste che appaiono come l'esatto contrario della pacifica indolenza delle popolazioni sedentarie con le quali i *Tubu* entrano in contatto.

Per quanto riguarda le manifestazioni di aggressività – almeno fino alla rivolta contro il governo del Ciad indipendente e alla resistenza accanita opposta alle truppe libiche durante l'invasione – esse si limitavano alle rapide e audaci razzìe, attuate da piccole bande occasionalmente formate al solo fine della spedizione e subito dissolte non appena diviso il bottino. Tali azioni, che dal punto di vista occidentale erano atti di puro brigantaggio, rappresentava-

no con la caccia e l'allevamento nomadico l'attività di base del maschio adulto, legittimandone il passaggio di età dopo la cerimonia della circoncisione: e l'audacia delle azioni stesse – interdette nel periodo coloniale ma in certa misura incontrollabili – è rimasta leggendaria anche presso i *Tuareg*, gli unici vicini ai quali i *Tubu* riconoscano doti di coraggio degne di rispetto.

Se negli ultimi decenni sono state raccolte molte informazioni relative alla morfologia e alla preistoria dei territori dei quali si è detto, nonché all'antropologia, alla cultura e alla storia recente dei *Tubu*, sono di fatto rimaste indeterminate le origini remote di questa etnìa, anche se varie ipotesi sono diventate possibili. Paradossalmente poco utili a questo riguardo si sono con il tempo rivelate le tradizioni registrate presso i *Tubu* stessi, concentrate soprattutto sui singoli *clan*, sui relativi antenati eponimi e sulle loro gesta: le poche narrazioni legate alla presunta provenienza dall'Arabia sono da considerare come il frutto di elaborazioni islamiche tardive. Decisamente vaghe appaiono anche le informazioni che si sono potute trarre dalla letteratura classica e araba e dalle cronache di alcune delle popolazioni limitrofe, quali i *Tuareg* dell'Air e i *Fulani* del Sokoto: gli unici documenti seriamente utili sono un testo di Erodoto che nel V secolo a.C. descrive gli *Etiopi Troglodìti* e il *Diwan* dei Sultani del Kanem-Bornu. Assai importanti si sono poi rivelate molte delle ricerche variamente condotte in epoca coloniale e post-coloniale dagli studiosi occidentali, specialmente francesi e italiani, con particolare riguardo per quelle antropologiche e per le più recenti osservazioni glottologiche. Comunque, per affrontare con ordine i dati disponibili e trarne le possibili deduzioni, è il caso di riconsiderare in primo luogo le singolari caratteristiche somatiche delle genti *Tubu*.

Il colore molto scuro della pelle e la lingua di gruppo niloticosudanese, da un lato; la statura elevata, la corporatura snella, l'ossatura delicata e la muscolatura assai asciutta, la fronte alta, le labbra in genere non spesse, i capelli per lo più lisci, il naso diritto e spesso sottile, i gruppi sanguigni assimilabili a quelli dei gruppi libico-berberi, dall'altro lato: sono tutti elementi dai quali si è dedotto che ci si possa trovare di fronte a una popolazione che sia stata frutto di una commistione di caratteri verificatasi probabilmente in epoca non determinabile e con modalità non facilmente definibili e divenuta stabile, come spesso avviene. Tale stabilizzazione dei caratteri misti costituisce prova essenziale del fatto che la citata commistione sarebbe avvenuta in tempi molto remoti; ed è qui il caso di ricordare che i *Tubu* – che trovano già posto nelle

cronache del Kanem nel periodo di passaggio fra primo e secondo millennio – in base al testo di Erodoto potrebbero essere identificati con gli *Etiopi Trogloditi*: l'etnìa, con caratteri genericamente sovrapponibili a quelli attuali, potrebbe quindi essere stata già presente nel sud del Fezzan e nel Tibesti intorno al V secolo a.C. Quando poi ulteriormente si risalga nel tempo, si può ricordare che su ossa umane appartenenti a un soggetto "negroide", rinvenute presso Bardaguè, il radiocarbonio ha fornito[1] dati pari all'inizio del III millennio a.C.; mentre quelle di un soggetto genericamente definito "non negroide", ovvero "nord-africano", sono state trovate nella stessa zona[2] in prossimità di resti di elefante datati alla metà dello stesso millennio. In base a tali dati e alle deduzioni consentite dai vari reperti di arte parietale, si può quindi addirittura arrivare alla formulazione di una ipotesi quanto mai audace: che cioè i *Tubu* siano di fatto diretti discendenti di due gruppi di popolazione neolitica, conviventi nel Sahara centro-orientale, in particolare in Tibesti, per un periodo abbastanza lungo da permettere lo stabilizzarsi dei caratteri comuni.

Bibliografia

AA.VV. (1996), *Arte rupestre del Tchad: Borku, Ennedi, Tibesti*, Milano.

ALIMEN H. (1955), *Préhistoire de l'Afrique*, Paris.

BAROIN C. (1988), *Gens du roc et du sable. Les Toubou*, Paris.

BAROIN C. (2003), *Les Toubou du Sahara Central*, Paris.

BELTRAMI V. (2003), *Deserto vivo. Sahara e Sahel fra passato e presente*, Milano.

BELTRAMI V. (2007), *Tubu. Un'etnìa nomade del Sahara Centro-Orientale*, Roma.

BELTRAMI V., PROTO H. (2007), *The Central-Oriental Sahara. From Prehistory to the times of the nomadic Tubus*, (BAR Int. Ser., 2667), London.

CHAPELLE J. (1957), *Nomades noirs du Sahara*, Paris.

DESIO A. (1942), *Sahara Italiano. Il Tibesti nord-orientale*, Roma.

GABRIEL B. (1970), *Bauelemente praeislamischer Graebertypen im Tibesti-Gebirge*, «Acta Praehistorica et Archaeologica», 1, pp. 1-28.

JAEKEL D. (1965), *Vorlaeufiger Bericht ueber Untersuchungen fluviatiler Terrassen im Tibesti-Gebirge*, «Berliner Geogr. Abh.», 5, pp. 39-49.

LE ROUVREUR A. (1989), *Sahariens et Saheliens du Tchad*, Paris.

TUBIANA J. (1994), *L'identité Tchadienne*, Paris.

1. JAEKEL (1965).
2. GABRIEL (1970).

Iván Fumadó Ortega

Arqueología postcolonial en Cartago. Un camino por recorrer

El marco teórico postcolonial es el único capaz de dar cuenta de la entera complejidad de una situación social en la que interactúan múltiples protagonistas bajo la influencia de variados factores. Grupos sociales, clases, géneros, individuos, se relacionan de forma bidireccional y contaminante. Esta realidad que podemos captar incluso desde nuestra experiencia personal tan sólo con algo de sensibilidad histórica, banaliza el presupuesto de que el registro material arqueológico y la cultura en el sentido amplio del término están unidas por un nexo mecánico, unidireccional y unívoco [1]. Si queremos entender el pasado no podemos desprendernos de «la consapevolezza che gli stereotipi hanno un ruolo essenziale nell'affermare e nel mantenere le differenze» [2].

Cartago es sin duda uno de los yacimientos mediterráneos que cuentan con una más larga tradición arqueológica. Esta curiosidad por parte de los investigadores, que refleja la de sus sociedades, está provocada por un pasado que reservó a Cartago en numerosas ocasiones un papel de actor principal. Una parte más del rico patrimonio de este yacimiento es ya la vasta herencia bibliográfica que se acumula y crece desde aproximadamente dos siglos. Un capital historiográfico que los estudiosos contemporáneos y futuros tienen la obligación de conocer y valorizar. Para ello, es imprescindible desentrañar los contextos que han influido en cada una de

* Iván Fumadó Ortega, Escuela Española de Historia y Arqueología, Consejo Superior de Investigaciones Cientifícas, Roma.

1. J. VIVES-FERRÁNDIZ SÁNCHEZ, *Negociando encuentros. Situaciones coloniales e intercambios en la costa oriental de la península Ibérica (siglos VIII-VI a.C.)*, «Cuadernos de Arqueología Mediterránea», 12, 2006, pp. 46-8.

2. P. VAN DOMMELEN, *Momenti coloniali. Cultura materiale e categorie coloniali nell'archeologia classica*, en N. TERRENATO (a cura di), *Archeologia teorica*, Firenze 2000, pp. 293-310.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1171-1180.

las excavaciones, catalogaciones de materiales, reflexiones sobre los textos clásicos o sobre todo el conjunto de datos disponibles, y que han determinado su dinámica particular. Pero este ejercicio de valorización necesita una actitud crítica que con este texto pretendemos suscitar, denunciando la ausencia en todo ese bagaje bibliográfico de obras que apliquen una óptica postcolonial.

Es evidente que el arqueólogo trabaja en un contexto científico (formado por colegas y rivales, instituciones, paradigmas, etc.)[3], que a su vez está inserto en un contexto sociocultural y economicopolítico. El desarrollo interno de cada uno de estos ámbitos así como sus conexiones e interacciones mutuas, describen una compleja red de factores en mayor o menor medida interdependientes. Estas dinámicas y sus relaciones esconden claves interpretativas tanto del producto científico final, la publicación, como de su propio devenir histórico. Su estudio y comprensión nos permitirá pensarlas de forma relacional, entendiendo el porqué la historiografía cartaginesa se ha escrito desde ciertas perpectivas y no desde otras.

A lo largo de la historia, la élite cultural occidental nunca perdió la memoria de la existencia de Cartago, si bien era un recuerdo basado en los textos grecolatinos o relacionados con los pasajes bíblicos en los que se menciona a los fenicios. Podemos remontarnos hasta mediados del siglo XVII para encontrar las obras de Bochart[4] y de Heinrich[5] ya preocupadas en reconstruir una historia del pasado fenicio y cartaginés, evidentemente con la falta de contacto con evidencias materiales característica de la época. Al mismo tiempo se iba desarrollando un gusto por la narración del viaje exótico cuyas rutas incluían frecuentemente esta península de la costa tunecina[6]. El siglo XVIII ve el surgimiento y consolidación de numerosas instituciones científicas[7], de la mencionada costumbre

3. T. KUHN, *La estructura de las revoluciones científicas*, Fondo de Cultura Económica-México, 1981.

4. S. BOCHART, *Geographia Sacra*, Caen 1646.

5. C. HEINRICH *Carthago sive Carthaginensium respublica, quam ex totius fere antiquitatis ruderibus primus instaurare conatur Christ*, Becman, Frankfurt 1664.

6. S. PURCHAS, *His Pilgrimage or Relations of the world and the religions observed in all Ages and places discovered, from the Creation unto this Present*, H. Fetherstone, London 1626; P. DAN, *Histoire de Barberie et de ses corsaires*, P. Rocolet, Paris 1637; A. PHÉROTEE DE LA CROIX, *Relation universelle de l'Afrique ancienne et moderne*, 4 vols., Th. Amaulry, Lyon 1688; AL-KAIROUANI, *Histoire de l'Afrique de Mohammed ben abi el-Raini el-Kairawani traduite de l'Arabe par MM. E. Pellisier et Rémusat*, Paris 1845.

7. La Académie des Inscriptions et Belles Lettres (AIBL), la Royal Society of London, la Society of Antiquaries of London o la Society of Dilettanti.

del viaje[8], y de una incipiente crítica documental[9] que confluyó en el paso al siglo XIX en una parte del *corpus* de conocimientos e instituciones destinados a gestionar las relaciones de dominación y poder europeas, fundamentalmente las inglesas y francesas, respecto a los países árabes y a toda Asia. Este conglomerado, heterogéneo donde los halla, quedó acuñado en la terminología de la época y hasta nuestros días como *Oriente*. El entramado académico que gestionaba el conjunto de disciplinas y estudios sobre los pueblos denominados *orientales* conformaron el *orientalismo* tal y como viene definido por Said[10]. Los historiadores y arqueólogos que presten su atención al pasado de Cartago podrán ser adscritos en mayor o menor medida a este *establishment* académico. Será quizá Stephane Gsell la personificación más evidente del sentimiento de heroicidad, filantropía y autoridad moral ejercida entre sus contemporáneos académicos y políticos de la que gozaron muchos de estos estudiosos del pasado cartaginés. Pero antes de él otros habrán sido los protagonistas de esta historia que a continuación pasamos a resumir.

Como habíamos apuntado antes, hasta la definitiva implicación política del gobierno francés en la colonización tunecina, los objetivos de la investigación estaban movidos principalmente por una curiosidad apasionada por el exotismo y la leyenda cartaginesa. La versión más evidente, también lo hemos mencionado, la encarnan

8. F. COMELIN, PH. DE LA MOTTE, *Etat des royaumes de Barberie, Tripoli, Tunis et Alger*, P. Mauchel, Rouen 1731; M. D. SHAW, *Voyages de Mons. Shaw M. D. (1738), dans plusieurs provinces de la Barberie et du Levant*, J. Neaulme, La Haya 1738; M. POIRON, *Mémoire concernans l'etat Présent du Royaume de Tunis et ce qui s'est passé de plus remarquable entre la France et cette Régence depuis 1701 jusqu'en 1752*, Paris 1752, p. 148-276; E. STANLEY, *Observations on the city of Tunis and the adjacent country*, Edwards, London 1786; L. R. DESFONTAINES, *Fragments d'un voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger, fait de 1783 à 1786*, Paris 1838; J. A. PEYSSONNEL, *Relation d'un voyage sur les côtes de la Barberie, fait par ordre du Roi en 1724 et 1725*, Paris 1838.

9. Ver la comunicación a la AIBL de J. J. Barthélémy, de 1758 sobre el alfabeto fenicio. Ya en el siglo XIX consultar a A.-H.-L. HEEREN, *Handbuch der Geschichte der Staaten des Alterthums:mit besonderer Kuecksicht auf ihre Verfassungen, ihren Handel und ihre Colonien*, Göttingen 1793-96; F. H. W. GESENIUS, *Scripturae linguaeque phoenicae monumenta quotquot supersunt edita et inedita ad autographorum optimorumque exemplorum fidem edidit additisque de scriptura et lingua Phoenicum...*, Leipzig 1837. Renan comenzará a trabajar en el *Corpus Inscriptionum Semiticarum* en 1867.

10. E. W. SAID, *Orientalismo*, Milano 2005.

los viajeros que durante el siglo XIX continúan publicando con éxito sus aventuras[11]. El peso innegable que tenía la profunda convicción de la intelectualidad francesa del deber de continuar la obra civilizadora del Imperio Romano[12] no coartó hasta más adelante las iniciativas personales de diferentes investigadores. Este es el caso de los Falbe o Beulé, que dedican su principal atención a las fases prerromanas, así como de los Daux y Sainte-Marie, especialmente comisionados para el estudio del sistema defensivo y epigrafía púnicas. La obra póstuma de Tissot[13] podría tomarse como el colofón a una época previa al desembarco del orientalismo académico en los estudios cartagineses.

El panorama cambiará con la instauración de la IIIª República Francesa y la entrada de su ejército en Túnez. A partir de mayo de 1881 el Estado colonial se dispuso a emplear convenientemente las instituciones creadas[14] para promover los estudios sobre el norte de África. El yacimiento de Cartago ocupará un papel muy relevante convirtiéndose en una etapa recurrente del *stage archéologique* organizado por Cagnat para los estudiantes de la École Française de Rome desde 1889. En la situación política internacional de expansión de los colonialismos europeos, los Estados-nación buscaban establecer unas raíces que uniesen a sus propias poblaciones con las fascinantes culturas materiales que la Arqueología estaba poniendo de manifiesto en Oriente. Los orientalistas debían hacer frente por lo tanto al problema de conjugar el espléndido pasado que se descubría en los territorios colonizados con la necesaria inferioridad genética de sus actuales pobladores[15]. La solución gene-

11. T. MAGGIL, *Nouveau voyage à Tunis, publié en 1811, et traduit de l'anglais avec des notes*, par M. Panckoucke, Paris 1815; F.-R. CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, Garnier, Paris 1859 (ed. Castellana: *De París a Jerusalén y de Jerusalém a París*, La Coruña 2005); G. BOISSIER, *Archeological Walks in Algeria and Tunis*, Putmans, New York 1899. Para un interesante estudio sobre este género literario ver M. LUCENA GIRALDO, J. PIMENTEL IGEA (eds.), *Diez estudios sobre literatura de viajes*, Madrid 2006.

12. P. A. FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain*, 2 vols., Aix-en-Provence 1989.

13. CH. TISSOT, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Imprimerie Nationale, Paris 1884.

14. La École Française de Rome en 1872, el Service de Monuments Historiques en 1880, la École Superior des Lettres d'Alger en 1882, la Commission d'exploration de l'Algérie en 1883 (en el seno del CTHS fundado en 1834) y el SAA en 1885.

15. Inferioridad que sustentaba gran parte de los discursos políticos sobre los diferentes proyectos coloniales, y que nadie debía arriesgarse a poner en duda.

ral fue propuesta por Ratzel[16], quien planteó las migraciones demográficas y los difusionismos culturales, también por contacto entre poblaciones, como explicación del hecho de que cada avance de civilización hubiera tenido un único origen geográfica y cronológicamente determinado después del cual, dicho conocimiento se había extendido al resto de grupos humanos. Para el caso tunecino, marcado por la gran metrópoli cartaginesa, la explicación era sencilla: podía pensarse en el entero Maghreb e implícitamente en los maghrebíes, como en un objeto que durante siglos ha estado a la espera de la llegada de culturas superiores, conquistadoras y educadoras, ya sean fenicios, romanos o árabes, retrocediendo casi hasta la Prehistoria en los desgraciados momentos en que dicha tierra fue abandonada a sí misma. Será el momento de las excavaciones de Delattre[17], cuya trayectoria evidenciará cómo basculó el interés principal dirigido al yacimiento desde la época púnica[18] hacia la imperial y cristiana[19]. Tras su labor arqueológica se desarrollaba una reivindicación, muy conveniente a la administración colonial francesa, de la cristiandad de la tierra que vio nacer a san Agustín.

En esta línea *oficialista* de la política arqueológica colonial podemos situar a uno de los primeros grandes productos de la École Française de Rome, el gran epigrafista Audollent cuya Tesis Doctoral se centrará en la Cartago del 146 a.C. al 698 d.C. Su visión del colonialismo romano estará marcada por su éxito en cuanto que solución a la conflictividad social y proletaria de la metrópoli[20], y por su carácter de inevitable consecuencia de una desigualdad cultural previamente existente entre colonos y colonizados. Hasta aquí hemos visto cómo difusionismo y positivismo han sido los principales instrumentos teóricos empleados a la hora de construir el entramado del relato histórico. Los elementos que se han ido agre-

16. F. RATZEL, *Anthropogeographie*, Engelhorn, Stuttgart 1882-91.

17. La mejor recopilación de su dilatadísima bibliografía es la realizada por J. FREED, *Bibliography of publications by Alfred-Louis Delattre (1850-1932)*, «CEDAC», 20, 2001.

18. Llegó a excavar aproximadamente 1.100 tumbas en diferentes zona, prácticamente todas durante el siglo XIX.

19. A finales del siglo XIX y progresivamente según avanzaba el siglo XX, se centró en la arqueología cristiana y su epigrafía.

20. A. M. H. AUDOLLENT, *Carthage romaine: 146 a.C.-698 d.C.*, Fontemaing, Paris 1901, pp. 36-7.

gando han pasado de la exclusividad de los textos clásicos a una creciente importancia del material epigráfico[21], pero también arqueológico[22]. Este esfuerzo, paralelo a la presión en la explotación colonial[23], fue sintetizado en la obra de Gsell[24] claramente dedicada a la resolución de los problemas franceses en la colonia, sin llegar a considerar la cuestión maghrebí. Su trabajo se reveló enormemente útil en las décadas siguientes, incluso desde el punto de vista político. A partir de su obra, la atención dirigida por la escuela francesa hacia la Cartago prerromana quedó marcada por una curiosa simbiosis: más allá de centrarse en resaltar las diferencias entre lo fenicio-púnico oriental y el Imperio Romano occidental como hasta ahora, prima la visión de fenicios y romanos como colonizadores educadores frente al indígena maghrebí[25]. Desde este momento, los sucesores de Delattre, Lapeyre[26], el nuevo director del Service des Antiquités Gilbert Picard[27] y el propio Cintas[28] no harían sino confesar su humilde afán de actualización de la obra de Gsell en base a los últimos resultados de las excavaciones arqueológicas, sin pretender modificar sus grandes parámetros explicativos.

Mantener una serie de privilegios políticos requiere construir las correspondientes justificaciones, tanto frente al resto como frente a uno mismo. Dibujar un panorama de neta separación racial y cultural entre grupos humanos facilita enormemente la tarea política de la discriminación. Explicar el pasado en términos difusionistas lleva a jerarquizar las sociedades en beneficio inevitable de los que saben sobre los que ignoran, de los que enseñan sobre los que aprenden, de los que llegan y controlan sobre los que estaban y quedan controlados. Franquear la delgada línea que separa a colonizadores y colonizados de la Antigüedad y del presente es una ta-

21. Consultar la gran cantidad de noticias epigráficas de Delattre, muchas de ellas recogidas en una de sus últimas monografías: A. L. Delattre, *L'épigraphie funéraire chrétienne à Carthage*, Tunis 1926.

22. Muy privilegiado el ámbito funerario, donde sí tenía gran cabida la época fenicio-púnica.

23. A. Laroui, *L'histoire du Maghreb*, Casablanca 1995.

24. S. Gsell, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, 8 vols., Paris 1913-28.

25. Visto como un pueblo de *barbares miserables*. Ch. G. Picard, C. Picard, *La vie quotidienne a Carthage (III a.C.)*, Paris 1958, p. 25.

26. G. Lapeyre, A. Pellegrin, *Carthage punique*, Paris 1942; Idd., *Carthage latine et chrétienne*, Paris 1950.

27. Picard, Picard, *La vie quotidienne*, cit.

28. P. Cintas, *Manuel d'Archéologie punique*, 2 vols., Paris 1970-76.

rea que cualquier lector podía realizar por sí mismo, pero que algunos autores realizarán de forma explícita[29].

Cuando durante la década de los años 30 se empiece a gestar la voluntad independentista de los tunecinos, la administración colonial se apoyará con más fuerza en las razones que le daba el discurso histórico de la diferencia y de la cristiandad. Aliado con las potencias del Eje, el SAA reservaba el contacto con la evidencia material a quienes estuvieran suficientemente lejos de peligrosas interpretaciones marxistas.

Tras la Independencia y desde el punto de vista de la arqueología cartaginesa, una de las consecuencias más importantes fue el aumento de la presión inmobiliaria sobre el yacimiento. Un recién estrenado, Institut National d'Archéologie et Arts, quedaba al cargo de su propio patrimonio arqueológico. Pero lo cierto es que la creciente urbanización del actual barrio residencial de Cartago puso bajo seria amenaza la conservación del yacimiento según lógicas que también se han verificado tristemente en la costa norte del Mediterráneo, y que en este caso incluyeron la construcción del palacio presidencial sobre la necrópolis de Bordj Djedid[30]. La ausencia de excavaciones programadas dirigió la atención de los estudiosos hacia los almacenes de los museos (el Nacional de Cartago y el del Bardo) que rebosaban de objetos sobre los que pese a la larga tradición de estudios cartagineses, poco podía decirse. Como resultado nos han quedado grandes útiles para la investigación en forma de catálogos de materiales[31] que sin embargo no desembo-

29. AUDOLLENT, *Carthage romaine*, cit., p. 31; GSELL, *HAAN*, cit., vol. I, p. 40; LAPEYRE, PELLEGRIN, *Carthage punique*, cit., p. 52.

30. M. H. FANTAR, *Nouvelles tombes puniques découvertes sur les flancs de la colline du Borj Jedid à Carthage*, «OA», X, 1970, p. 315, nota 3; ID., *Récents découverts dans les domaines de l'archéologie et de l'épigraphie puniques*, «BCTH», 1971, n.s. VII, p. 241.

31. M. ASTRUC, *Empreintes et reliefs carthaginois de terre cuite*, «Mélanges d'Archéologie et d'Histoire», LXXI, 1959, pp. 107-34; G. J. JENKINS, R. B. LEWIS, *Carthaginian gold and electrum coins*, London 1963; G. HALFF, *L'onomastique punique de Carthage*, «Karthago», XII, 1965, pp. 61-145; C. PICARD, *Sacra punica. Étude sur les masques et rasoirs de Carthage*, «Karthago», XIII, 1967, pp. 1-125; A. M. BISI, *I pettini d'avorio di Cartagine*, «Africa», II, 1968, pp. 11-74; J. DENEAUVE, *Lampes de Carthage*, Paris 1969; J. FERRON, M. E. AUBET, *Orants de Carthage*, Paris 1974; J. FERRON, *Mort-Dieu de Carthage ou les stèles funéraires de Carthage*, Paris 1975; P. BARTOLONI, *Le stele arcaiche del tofet di Cartagine*, Roma 1976; C. PICARD, *Les représentations de sacrifice molk sur les ex-voto de Carthage*, «Karthago», XVII-XVIII, 1976-78.

caban en modificaciones de calado sobre el discurso histórico ya establecido. Ante la comprensible falta de madurez de la investigación tunecina[32], los grandes programas explicativos siguieron durante los 60 y 70 llegando principalmente desde las tradicionales filas francesas[33].

La llegada a la Arqueología del Maghreb de un movimiento de respuesta anti colonialista[34], coincidió aproximadamente con la puesta en marcha de la campaña internacional de la UNESCO[35]. La comunidad científica esperaba obtener una avalancha de nuevos datos extraídos del campo. Así parecía razonable esperar a ver publicadas el mayor número posible de piezas del puzzle antes de intentar nuevas composiciones. La efectiva profusión de resultados de excavación publicados en la década de los 80 retrasó la publicación de una nueva Historia de Cartago hasta principios de los 90. En este momento aparecen las obras de Lancel y Fantar. Ambos autores adoptarán posiciones diferentes sin llegar a ser contrarias, dentro del marco historiográfico tradicional de cada una de sus escuelas. Así Lancel continúa la visión de la cultura cartaginesa mantenida como no-africana a lo largo de la historia[36], virando hacia una consideración global positiva. En esta noción de identidad sociocultural, los cambios, las contaminaciones, las construcciones individuales y colectivas suponen un riesgo de pérdida, con la clara connotación negativa que ello conlleva. La cuestión *libiofenicia* aparece enmarcada en una cronología y geografía que podríamos calificar de excesivamente estrecha[37]. Fuera de estos límites, cartagineses y africanos conviven *juntos pero no revueltos* durante siglos. La relación que los une será de explotador y explotado, similar a la mantenida posteriormente entre romanos y ro-

32. La excepción la forman las obras de M. FANTAR, *Carthage, la prestigeuse cité d'Elissa*, Tunis 1970; S. E. TLATLI, *La Carthage punique. Étude urbaine, la ville, ses functions, son rayonnement*, Paris 1978.

33. CH. G. PICARD, *La Carthage de Saint Augustin*, Paris 1965; CH. G. PICARD, C. PICARD, *The Life and Death of Carthage*, London 1968; A. PARROT, M. CHÉHAB, S. MOSCATI, *Les Phéniciens. L'expansion phénicienne: Carthage*, Paris 1975. De otras nacionalidades son las siguientes obras: B. H. WARMINGTON, *Carthage*, London 1960; D. HARDEN, *Los fenicios*, Barcelona 1967; F. BARRECA, *La civiltà di Cartagine*, Cagliari 1964; S. MOSCATI, *I fenici e Cartagine*, Torino 1972.

34. La obra más representativa del movimiento es la de M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romaisation*, Paris 1975.

35. Los primeros trabajos de campo dieron comienzo en 1973.

36. S. LANCEL, *Cartago*, Barcelona 1994, cap. VII, pp. 239 y ss.

37. *Ibid*., p. 243.

manizados[38]. Por su parte, Fantar se esfuerza por separar la historia cartaginesa de la alargada sombra romana, tan manida a la hora de realizar paralelos. Además de reclamar con mayor énfasis la revalorización de la cultura fenicio-púnica, deja bien clara la africanidad de la historia de Cartago[39]. Su discurso se recrea en la *punicité* prerromana del Maghreb dejando poco espacio a las monarquías norteafricanas[40]. Esta retórica puede asimilarse a la de la independencia tunecina frente a las ingerencias occidentales y a su propuesta de ejemplo a seguir en tanto que país musulmán tolerante y próspero.

Fruto de diversas trayectorias historiográficas, que no podrían entenderse sin sus respectivos contextos sociopolíticos con los que interactúan, ambos casos defienden una relación excesivamente rígida entre cultura material e identidad social. En el anhelo de reforzar identidades colectivas presentes resulta útil recurrir a una imagen del pasado homogénea y unívoca a través de categorías no siempre contrastables con un registro arqueológico convenientemente contextualizado. Como bien señala Van Dommelen

> la cultura materiale può essere stata vista ed usata in modi ben diversi da gruppi diversi, il che significa che gli stessi oggetti e gli stessi spazi nella città e nelle case avevano significati diversi per persone diverse[41].

De este modo, las diferentes fases históricas de fundación fenicia, de expansión africana, de helenización, de colonización romana, de conquista vándala y reconquista imperial, así como todos los procesos religiosos y socioeconómicos que como consecuencia se desarrollaron en la dinámica urbana cartaginesa, deben ser releídos repensados, pero sobre todo reescritos bajo una nueva óptica. El prisma postprocesual y postcolonial que en otros lugares (Cerdeña y la costa de Levante de la Península Ibérica para cronologías fenicio-púnicas, norte de Europa para cronologías romanas) está dando cuenta de la complejidad de diversas realidades históricas debe ser aplicado también a Cartago y en toda la extensión de su diacronía.

38. *Ibid*., p. 251.
39. M. H. Fantar, *Carthage*, Tunis 1993, vol. I, p. 10.
40. *Ibid*, vol. II, pp. 7 y ss.
41. Van Dommelen, *Momenti coloniali*, cit., p. 307.

Salvador Bravo Jiménez, Rafael Dorado Cantero,
Miguel Vila Oblitas, Antonio Soto Iborra

La Segunda guerra púnica en la costa occidental malagueña. El hallazgo de Cerro Colorado Benahavís (Málaga)

Durante los meses de julio a septiembre de 2005, tuvimos ocasión de acometer la segunda fase de los trabajos arqueológicos que desde 2004 se habían llevado a cabo en Cerro Colorado, un cerro amesetado artificialmente con una altura media de 146 metros sobre el nivel del mar entre los términos municipales de Marbella y Benahavís en la margen izquierda del río Guadaiza.

Durante la primera fase se constató un asentamiento que se regía por el patrón de un *oppidum* cuya cronología se delimitó, merced a varios sondeos arqueológicos y una prospección superficial, entre los siglos IV-I a.C.

La segunda fase, acometida en 2005 y de la que es objeto la presente comunicación, estuvo motivada por varios objetivos entre los cuales destacaríamos dos: 1) delimitación del asentamiento; 2) adscripción cronológica y cultural. Ambos objetivos creemos que han sido suficientemente solventados durante la campaña del 2005 para lo cual se abrieron 7 sondeos en la meseta superior del cerro y tres zanjas o transets en las laderas Oeste, Norte y Sur. Con ello se pretendía obtener una secuencia estratigráfica completa y delimitar en la medida de lo posible la extensión del asentamiento.

La delimitación la logramos, al menos en las vertientes Norte, Oeste y Sur mediante la documentación de una muralla de época púnica construida probablemente entre los años 240 a 220 a.C. Es cierto que tanto el poblado del siglo IV a.C. (época mastiena) y el asentamiento de época romano republicana excedían los límites de

* Salvador Bravo Jiménez, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Centro Asociado en el Campo de Gibraltar.
Rafael Dorado Cantero, Miguel Vila Oblitas y Antonio Soto Iborra, Universidad de Málaga.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1181-1186.



Fig. 1: Sondeo A/2, muralla de época púnica.



Fig. 2: Sondeo L, muralla de época púnica.

este *pomerium* hacia el lado Oeste aunque por lo demás parece muy probable que acomodaran la cerca púnica a los límites del asentamiento romano. La muralla aparece recorriendo toda la falda sur a una cota de unos 125 metros para ir subiendo por la falda oeste y llegar a la meseta superior en torno a la cota de los 146 m.s.n.d.m. Está fabricada mediante dos líneas de mampuestos irregulares de mediano tamaño que sirven de soporte a un relleno de mampuestos pequeños y guijarros del río.



Fig. 3: Tesorillo púnico en el momento de su aparición.



Fig. 4: Orza no. 1.

Por lo que respecta a la adscripción cronológica, hemos podido agotar secuencia en la mayoría de los sondeos destacando por encima de todos la estratigrafía obtenida en el Sondeo L el cual nos ha deportado niveles que arrancan de mediados del siglo IV a.C. merced al hallazgo de barnices negros datables en torno al 350 a.C. (copas de labio interior Grupo Viena 116); niveles que, sin solución de continuidad, continúan con sus distintas fases hasta los primeros decenios del siglo II a.C.

Especial mención merece el hallazgo en la UE-12008 de una ocultación basada en tres orzas de cerámica con cuerpo globular y

borde exvasado con tapaderas de borde entrante y pie indicado las cuales contenían diversos objetos de plata entre los cuales destacamos joyas (anillos, torques, gargantillas, cadenas, pendientes, etc), vasos y monedas (hispano cartaginesas, romano campanas e hispanas), cuya fecha nos marca claramente el verano del año 206 a.C. cuando las tropas del almirante Lelio, lugarteniente de Escipión, comienzan el cerco de Gadir mediante su acercamiento por la costa occidental malagueña hacia el estrecho.

El hallazgo es de una naturaleza singular, aún en proceso de estudio pero cuyo estado de conservación y la magnitud de las piezas (más de 136 monedas inventariadas) hablan por si solos de la importancia del mismo. Se encuentran monedas de plata hispano cartaginesas, las más numerosas, con un amplio repertorio iconográfico. También romano campanas y de cecas hispanas, en concreto de Gadir, Ebusus e imitaciones ampuritanas.

Este elenco nos lleva a plantearnos las posibles causas de la ocultación. Para ello, acudimos a las fuentes las cuales nos marcan dos momentos cronológicos muy precisos: la acometida que Lelio realiza en 206 a.C. enmarcado en la Segunda guerra púnica y la revuelta que en 196 a.C. (ya establecido el poder romano) tiene lugar en tierras malacitanas. La anuencia de denarios nos inclina por la primera de las opciones aun sin desmerecer la segunda pues somos conscientes de que el numerario que circularía a principios del siglo II a.C. por la Ulterior estaría basado en las monedas hispano cartaginesas.

Para terminar, estamos ante un yacimiento que se conserva bastante bien a nivel estratigráfico el cual puede dar la pauta para el conocimiento de un periodo tan apasionante como es la Segunda guerra púnica en la costa occidental malagueña. Desgraciadamente, un rebaje de tierras sin control arqueológico destruyó los niveles romanos aunque conservamos perfectamente los inmediatamente anteriores.

A mediados del siglo IV a.C., probablemente motivado por la firma del tratado romano cartaginés del año 348 a.C. y la consiguiente hegemonía cartaginesa en la zona, una comunidad mastiena (si hacemos caso a las fuentes) toma asiento en Cerro Colorado, un cerro situado en la margen izquierda del río Guadaiza y a poca distancia del mar. Dicha comunidad mastiena será pronto intervenida por, probablemente, un aporte poblacional de gentes africanas de marcado carácter militar las cuales llevarán a cabo una remodelación total del asentaiento y la consiguiente construcción de una cerca.

El cerro será testigo de los avatares producidos durante el con-

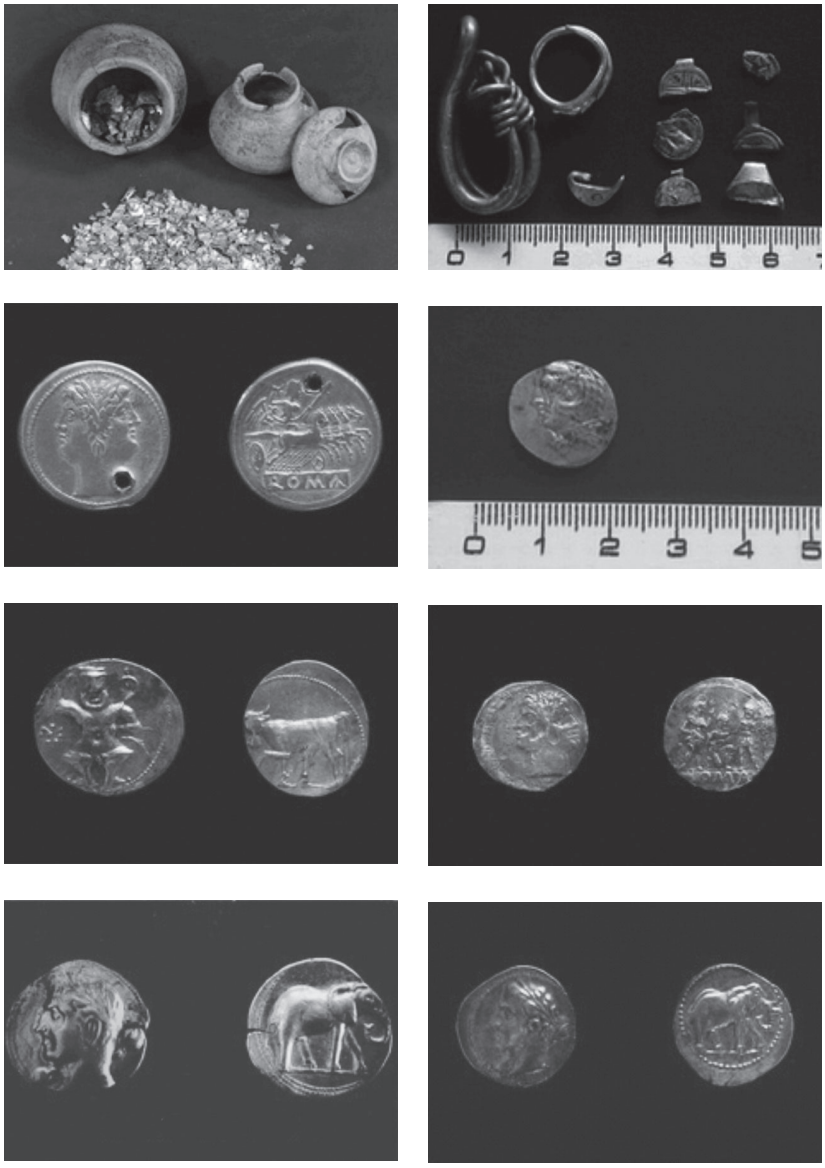


Fig. 5: Diversas monedas y objetos contenidos en las orzas.

flicto con Roma; hablamos de la resulta contra Asdrúbal en 216 a.C. y de la llegada de las tropas romanas en 207 a.C. Roma se mantendrá en el Cerro hasta los primeros decenios del siglo II a.C., posiblemente motivado su abandono por el conflicto sertoriano.

El Cerro no volverá a ser ocupado hasta el siglo XIX cuando se acometan labores agrícolas de abancalamiento motivadas por la reforma agraria impuesta por Madoz[1].

Bibliografía

ALFARO ASINS C., *Sylloge Nummorum Graecorum España. Volumen I. Hispania. Ciudades Feno-púnicas. Parte 1: Gadir y Ebusus*, Madrid 1994.

BLÁZQUEZ MARTÍNEZ J. Mª, GARCÍA-GELABERT Mª P., *Los Bárquidas en la Península Ibérica*, en *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici (Roma, 9-14 novembre 1987)*, Roma 1991, vol. 1. pp. 27-50.

BRAVO JIMÉNEZ S., SOTO IBORRA A., *Cerro Colorado: Un asentamiento de época púnica en la costa occidental malagueña*, «ETF», s. I, (en prensa).

CASADO BELLAGARZA J. L., *Ocultación de la riqueza agraria en el municipio de Marbella. El catastro de 1897* (Cilniana, 16. Imágenes de Marbella, VIII), Marbella 2003, pp. 8-39.

CORZO SÁNCHEZ R., *La segunda guerra púnica en la Bética*, «Habis», 6, 1975, pp. 213-40.

DÍAZ TEJERA A., *Polibio 3, 24, 1. El segundo tratado entre Roma y Cartago. Problemas de interpretación y textuales*, *Ξαιρε. IIª Reunión de historiadores del mundo griego antiguo, Sevilla 18-21 de diciembre de 1995. Homenaje al Prof. F. Gascó*, Sevilla 1997, pp. 261-8.

GARCÍA BELLIDO Mª P., CALLEGARIN L., *Los cartagineses y la monetización del Mediterráneo Occidental*, *Actas de la mesa redonda Madrid, enero 1999*, (Anejos de AEspA, 22), Madrid 2000.

GOLDSWORTHY A., *Las guerras púnicas*, Barcelona 2002.

MANFREDI L. I., *Monedas púnicas*, «Revista de Arqueología», 119, 1991, pp. 28-37.

MAYORGA J. *et al.*, *Informe de la Prospección Arqueológica de Urgencia sobre el trazado de la autopista de la Costa del Sol. Tramos Fuengirola-Marbella y Marbella-Estepona*, (Anuario Arqueológico de Andalucía/ 1996), Sevilla 2001, pp. 360-76.

ROBINSON E. S. G., *Punic Coins of Ancient Spain*, Chicago 1978.

VILLARONGA L., *Corpus Nommorum Hispaniae ante Augusti Aetatem*, Madrid 1994.

1. En el estudio de la ocultación están participando los técnicos D. Rafael Dorado Cantero y D. Miguel Vila Oblitas. Agradecemos igualmente al Museo Municipal de Estepona las facilidades dadas para el estudio del mismo.

Carlos Gozalbes Cravioto,
Enrique Gozalbes Cravioto

Sobre algunas monedas africanas descubiertas en el Sur de España

La circulación de monedas en la antigüedad entre ambas orillas del Estrecho es un elemento documental que permite obtener algunas conclusiones acerca de las relaciones entre *Hispania* y las *Mauretaniae*. En el Sur de la Península Ibérica existieron una gran cantidad de ciudades que, a partir de la utilización de modelos diferentes, incluso con alfabetos distintos, en los siglos II y I a.C., establecieron una ceca que emitió moneda bien en algún momento concreto, bien durante un periodo más extenso[1]. En el Norte de África, por el contrario, fueron muchas menos las ciudades que, en especial en el siglo I a.C., establecieron una ceca, y que emitieron monedas con leyendas púnicas tardías, y con la introducción del latín en fechas avanzadas[2].

* Carlos Gozalbes Cravioto, Instituto de Enseñanza Secundaria, Ciudad de Melilla, Málaga.

Enrique Gozalbes Cravioto, Universidad de Castilla-La Mancha, Cuenca.

1. Dentro de la extensísima bibliografía al respecto destacamos como buena puesta a punto con bibliografía la realizada por F. CHAVES, *Moneda y ciudad en el Sur de la Península Ibérica*, en *L'Africa romana X*, pp. 1305-18; C. ALFARO ASINS *et al.*, *Historia monetaria de la Hispania Antigua*, Madrid 1998; M. P. GARCÍA Y BELLIDO, C. BLÁZQUEZ, *Diccionario de cecas y pueblos hispánicos*, I, Madrid 2001.

2. El estudio tradicional y más completo, aunque precisado ya de revisión y addendas, es el de J. MAZARD, *Corpus Nummorum Numidiae Mauritaniaeque*, Paris 1955; ID., *Création et diffusion des types monétaires maurétaniens*, «BAM», 4, 1960, pp. 107-16. Vid. estudios recientes en L. CALLEGARIN, F. Z. EL HARRIF, *Ateliers et échanges monétaires dans le circuit du détroit*, en M. P. GARCÍA Y BELLIDO, L. CALLEGARIN (eds.), *Los cartagineses y la monetización del Mediterráneo occidental*, Madrid 2000, pp. 23-42; M. AMANDRY, *Transformation des villes indigènes en villes romaines en Maurétanie: apport de la numismatique*, *ibid.*, pp. 53-8; E. GOZALBES, *Imagen y escritura en las monedas de cecas locales neopúnicas de la Mauritania Occidental*, en F. CHAVES, F. J. GARCÍA FERNÁNDEZ (eds.), *Moneta qua scripta. La moneda como soporte de la escritura*, Sevilla 2004, pp. 141-9.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1187-1198.

El denominado "círculo del Estrecho" se manifiesta, con sus peculiaridades, en la circulación monetaria. No obstante, debe indicarse que la circulación de monedas de cecas hispanas en la Mauritania occidental fue mucho más intensa que a la inversa. En efecto, si observamos los casos de algunos asentamientos africanos podemos deducir esa fuerte proporción de monedas hispanas. Entre las monedas circulantes en *Tamuda* (Tetuán, Marruecos), de acuerdo con el estado de su colección en 1948, las piezas hispanas representaban en torno al 16% de las que circulaban entre mediados del siglo I a.C. y la conquista romana[3]. También los estudios de las monedas que aparecen en Ceuta o en Melilla muestran la fuerte proporción de las piezas de talleres hispanos, entre los que siempre existe un neto predominio de *Gades*, de *Carteia* o de *Malaca*[4]. En una proporción algo menor, pero esa importancia de las monedas hispanas también está presente en otros asentamientos tales como *Lixus*, *Banasa*, *Sala* o *Volubilis*.

Por el contrario, las monedas de cecas africanas son mucho menos numerosas en los hallazgos realizados en España. Aunque siempre se han producido problemas de identificación de estos numismas, basta con repasar las colecciones españolas para detectar esta escasez. No están presentes en la colección de la Real Academia de la Historia; en la del Museo Arqueológico Nacional hay 21

3. E. GOZALBES, *Economía de la Mauritania Tingitana (siglos I a.C.-II d.C.)*, Ceuta 1997; ID., *La colección numismática de Tamuda (Tetuán) de época mauritana*, «Cuadernos del Archivo Municipal de Ceuta», 11, 1997, pp. 7-22. Otras cifras que reflejan las tendencias: el 9,8% en *Volubilis* o el 10,9% en *Banasa*; J. MARION, *Note sur la contribution de la numismatique à la connaissance de la Maurétanie Tingitane*, «Ant-Afr», 1, 1967, pp. 97-117. En *Sala* la proporción de monedas hispanas es todavía más alta, aproximándose al 25%; J. BOUBE, *La circulation monétaire à Sala à l'époque préromaine*, *Lixus. Actes du Colloque*, Rome 1992, pp. 255-65. En las excavaciones realizadas entre 1977 y 1993 en *Zilil* (Dchar Jdid), las monedas hispanas de este periodo constituyen tan sólo el 6,2%, con presencia de las cecas de *Carteia* y *Gades* pero no de la de *Malaca*. Vid. G. DEPEYROT, *Zilil. I. Étude du numéraire*, Rome 1999; E. GOZALBES, *Notas sobre las relaciones hispano-tingitanas en la antigüedad clásica*, en *Vivre, produire et échanger: reflets méditerranéens. Melanges offerts à Bernard Liou*, Montagnac 2002, pp. 135-7.

4. Como ejemplo, C. POSAC MON, *La Historia de Ceuta a través de la numismática*, Ceuta 1989. En las monedas, junto con algunas de la monarquía mauritana, se indica la aparición de monedas con leyenda púnica de *Gades*, siendo bastante numerosas las de *Malaca*, pero también de otros puntos más alejados como *Castulo*, *Carthago Nova* o *Caesaraugusta*. Vid. también E. GOZALBES, *Moneda y proyección económica: la difusión de las monedas de cecas hispano-romanas en el Norte de Àfrica*, «Numisma», 234, 1994, pp. 47-59.

monedas del tipo númida, 4 de Iugurtha, 24 de Iuba I, 2 de Hiarbas, 16 de Bochus o Bogud, 20 de Iuba II, 12 de Iuba II y Cleopatra, 1 de Iuba y Ptolomeo, 2 de Cleopatra, 19 de Ptolomeo y una gran cantidad de producciones de cecas locales númidas y mauretanas, con predominio de *Tingi, Saldae, Semesh* y *Lixus*[5].

En la antigua colección "Sánchez de la Cotera", formada sobre todo (aunque no de forma única) con los hallazgos realizados en la cuenca del Guadalquivir, aparecían 23 monedas de cecas de la *Mauretania* occidental, que fueron cllasificadas por el propio autor de la colección. De ellas había 17 ejemplares de la ceca de *Tingi*, 5 de la ceca de *Lixus*, y 1 de la ceca de *Zilil*[6]. Las monedas de la ceca de *Tingi* corresponden con tipos diversos, tanto de las que tienen en el anverso la cabeza de Baal-Melkart, y en el reverso las espigas y el nombre de la ciudad en rótulo neopúnico, como las de la segunda serie, con la presencia de los rótulos latinos.

Los ejemplares de *Lixus* son también diferentes, hay uno de la primera emisión conocida (nº 630 de Mazard), otras dos con leyenda púnica y reverso con racimo de uvas (nº 632 de Mazard), una cuarta moneda con la leyenda bilingüe, en el anverso cabeza de *Chusor-Ptah* y nombre de LIX, en el reverso dos racimos y letras púnicas del nombre de la ciudad; finalmente, un quinto ejemplar tiene dos espigas en el anverso, y dos atunes en el reverso, y también rótulos bilingües. La moneda de *Zilil* presenta el rótulo púnico de ASLIT, junto con dos espigas de trigo en el reverso (nº 627 de Mazard).

En la más reciente publicación de la colección de monedas del Instituto de Valencia de Don Juan en Madrid, aparecen monedas de cecas mauretanas, sobre las que en algunos casos existían referencias antiguas. En efecto, en este repertorio aparece una moneda de la ceca de *Rusaddir* (nº 579 del repertorio de Mazard), dos numismas de la ceca de *Tamuda*, 10 de la ceca de *Tingi* (de ellas 7 con leyenda púnica y 3 con rótulos latinos), 8 de la ceca de *Lixus* (6 con letras neopúnicas y 2 bilingües), 4 piezas de la ceca de *Semesh*, 2 de *Sala* y de *Zilil*, 1 de *Siga*[7].

5. C. Cabrerizo, *Monedas de Numidia y Mauritania. Colección del Museo Arqueológico Nacional (Madrid)*, «Numario Hispánico», 10, 1961, pp. 103-22.

6. M. Asorey, *Las monedas tingitanas de la colección Sánchez de la Cotera*, «Numisma», 229, 1991, pp. 87-104, y también reproducción fotográfica de las mismas en M. P. García y Bellido, M. García de Figuerola, *Album de la antigua colección Sánchez de la Cotera de moneda ibero-romana*, Madrid 1986, pp. 144-7.

7. M. Ruiz Trapero, *Las monedas hispanas del Instituto de Valencia de Don Juan*, I, Madrid 2000, pp. 397-402.

En lo que se refiere a hallazgos en el Sur de *Hispania*, aún siendo escasas las referencias, como veremos más adelante, los datos que en el momento actual conocemos señalan que el mayor número de piezas africanas en *Hispania* aparecen en los actuales territorios de Málaga y de Cádiz. En la primera de ellas, desde hace años, uno de nosotros viene publicando los hallazgos de monedas africanas, bien documentadas, y que en su mayor parte se encuentran en manos de coleccionistas privados[8]. En este caso publicaremos cinco de ellas que se encuentran inéditas y halladas en las provincias de Málaga y de Cádiz, cuatro de ellas pertenecientes a la ceca de *Tingi* y una a la de *Tamuda*.

Inventario

1. Ceca de *Tamuda*, conservada en la colección D. Fgla.
   Procedencia: Cortijo de Acebedo en Mijas.
   Anverso: Cabeza de trazos primitivos con casco a la derecha. Detrás leyenda ilegible, pero quizás en las últimas letras podría apreciarse XIS (DMT). El tipo de anverso con casco es inédito en monedas de *Tamuda*, aunque se asemeje mucho a los números 585 y 588 del Corpus de Mazard. Leves restos de grafila.
   Reverso: Dos espigas bien visibles y entre las mismas el signo de un meandro.

El yacimiento de Acebedo formaba parte del territorio del municipio latino de *Suel*, conocido por la epigrafía y por el Itinerario de Antonino. Se encuentra aproximadamente a 1,5 kilómetros de la costa, en una zona de débil defensa, pero en hasta donde seguramente podrían llegar las barcazas siguiendo el curso del río. Hoy día el yacimiento está en gran parte destruido por las instalaciones del cementerio de Fuengirola. En este lugar y a raíz de las obras del cementerio, se produjeron numerosos hallazgos numismáticos no controlados, y que serán objeto de publicación[9].

2. Ceca de *Tingi*. Procedencia: Cortijo de Acebedo en Mijas (mismo lugar anterior). Colección M. Fgla.
   Anverso: cabeza con barba a la izquierda y sin cuello, de Baal Melkart, con grafila de puntos. Cospel ligeramente deformado.

8. Como hemos indicado en otras ocasiones, para poder recoger los datos de una colección privada resulta necesario estar seguros de la fiabilidad del coleccionista a la hora de indicar la procedencia.

9. M. Carcedo, J. A. Martin Ruiz, J. R. Garcia Carretero, *Depósito de antoninianos del siglo III procedente del cortijo Acebedo (Mijas)*, (en prensa).

Reverso: dos espigas, y entre ellas en la zona inferior el creciente lunar con las puntas hacia abajo cerrando un globo. A los lados, leyenda con letras púnicas, *BALT*, y *TGNT*.
Estado de conservación: Bueno.
Clasificación. Moneda de *Tingi*. Pertenece al tipo 591 de Mazard, o al Grupo I de Beltrán Martínez[10].
Ceca de *Tingi*. Procedencia: Cortijo de Acebedo en Mijas. Colección M. Fgla.

3. Ceca de *Tingi*. Procedencia: Cortijo de Acebedo en Mijas. Colección M. Fgla.
Anverso: cabeza con barba, sin cuello, de Baal Melkart, con grafila de puntos.
Reverso: dos espigas, y entre ellas en la zona inferior el creciente lunar. No se ve la leyenda.
Estado de conservación: muy deficiente (lo que dificulta su más precisa identificación).
Clasificación. Moneda de *Tingi*. Pertenece a los tipos 589 a 594 de Mazard, o al Grupo I de Beltrán Martínez.

4. Ceca de *Tingi*. Procedencia: Cerro de Barbésula (término de San Roque en Cádiz, límite con la provincia de Málaga). Colección E. Fgla.
Anverso: cabeza con casco a la derecha.
Reverso: dos espigas con la leyenda a la derecha *TNGA*. Abajo creciente lunar con las puntas abajo, encerrando un globo. Gráfila.
Clasificación. Moneda de *Tingi*. Pertenece a los tipos 589 a 594 de Mazard (en concreto, posibles números 589 o 591), o al Grupo I de Beltrán Martínez.

El yacimiento se sitúa en la margen derecha de la desembocadura del río Guadiaro, apenas a unos 600 metros de la línea de costa actual, esencialmente sobre un cerrito que todavía se conserva sin construcciones, aunque a su alrededor, toda la zona baja ha sido arrasada por diversas construcciones que han dado lugar a multitud de hallazgos. Correspondió al municipio latino de Barbesula, citado en el Itinerario de Antonino y que conocemos también a través de la epigrafía.

5. Ceca de *Tingi*. Procedencia: Dehesa de la Fantasía (*Saepo*) (Cortes-Jerez de la Frontera). Colección P. Cor.
Anverso: Cabeza a la derecha. No se aprecia bien si se trata de Baal Melkart, dado su estado deficiente.

10. A. Beltrán Martínez, *Las monedas de Tingi y los problemas arqueológicos que su estudio plantea*, «Numario Hispánico», I, 1952, pp. 89-114.

Reverso: Se aprecia muy bien una de las espigas y se deduce la segunda. Estado de conservación muy deficiente.
Debe pertenecer a los tipos 589 ó 591 del corpus de Mazard.

El yacimiento del Cerro de la Fantasía, se corresponde con el municipio latino de *Saepo*, conocido por la epigrafía. Se encuentra en las actuales lindes entre las provincias de Málaga y Cádiz, y entre los municipios de Cortes y Jerez de la Frontera. Aún conserva las señales del recinto de la acrópolis y restos de un posible templo, después utilizado como depósito de agua. Los hallazgos arqueológicos se remontan a la época del Bronce final, existiendo presencia de restos fenicio-púnicos (bordes triangulares de ánforas), cartagineses (monedas), romanos y visigodos. Por los hallazgos numismáticos, la mayor importancia de la ciudad se alcanzaría en el cambio de Era, decayendo en el Bajo Imperio.



Fig. 1: Monedas de Tingi halladas en Andalucía: Cortijo de Acebedo (Mijas), y la inferior en la Dehesa de la Fantasía (Cortes de la Frontera).

Estos hallazgos, por tanto, se suman a los realizados en las dos provincias españolas, en donde aún siendo escasas son más numerosas las piezas africanas que en otras zonas hispanas (como era previsible por otra parte). En cualquier caso, ejemplos significativos de esta escasez son los de dos puertos de la Hispania meridional que, por las fuentes literarias, sabemos que mantuvieron potentes relaciones con el Norte de la Tingitana. Nos referimos a las ciudades de *Baelo* (Bolonia, Tarifa) y *Carteia* (bahía de Algeciras).

En el caso de *Baelo* en la publicación sobre las monedas tan sólo se menciona la existencia de 31, ninguna de ellas de cecas africanas[11]. Por el contrario, José Maria Vidal cita de forma muy genérica las piezas de *Baelo* conservadas en el Museo Arqueológico Nacional, indicando la escasez de acuñaciones de esta época: cinco asess romano-republicanos, predominio de la ceca de Carteia, y representación de las de *Bailo*, *Gades* y Norte de África[12]. Esta extremada escasez, si bien como veremos después no ausencia, refleja que en el conjunto de las monedas en circulación en el puerto hispano eran muy pocas las piezas africanas.

Ejemplo paralelo es el de *Carteia*, puerto hispano ubicado en la bahía de Algeciras y en contacto directo con la zona de Ceuta. De hecho, las monedas acuñadas por *Carteia* eran de circulación frecuente en las urbes africanas: la ceca de *Carteia* es, después de la de *Gades*, la más representada en Marruecos y Argelia. Pues bien, en *Carteia* se han estudiado poco menos de centenar y medio de monedas de esta época, con neto predominio de las de la propia ciudad (que constituyen en torno al 60% de las mismas. Del Norte de África tan sólo se mencionan dos monedas, que no son de cecas de la *Mauretania* occidental, sino del tipo númida, con anverso con una cabeza masculina, y reverso de un caballo corriendo a derecha[13].

Estas monedas, o más bien la ausencia de las mismas, deben ponerse en relación con otros hallazgos particularmente escasos en la zona meridional española. En efecto, hasta estos últimos años tan sólo se habían señalado cuatro monedas norteafricanas en la

11. J. P. Bost, F. Chaves, G. Depeyrot, J. Hiernard, J. C. Richard, *Belo IV. Les monnaies*, Madrid 1987, pp. 15-8.

12. J. M. Vidal, *Aproximación a la circulación monetaria de Baelo Claudia (Bolonia, Cádiz)*, *Homenaje al prof. Martín Almagro*, III, Madrid 1983, p. 372.

13. F. J. Presedo (dir.), *Carteia. II*, Madrid 1982, pp. 288-9. Sobre las monedas de *Carteia*, vid. F. Chaves, *Las monedas hispano-romanas de Carteia*, Barcelona 1979.

zona malagueña. Una de ellas era la pieza de la ceca de *Caesarea* documentada en *Acinipo*, cerca de Ronda[14]. A las anteriores se suma una moneda de *Tingi* aparecida en el siglo XIX en Málaga, en lugar concreto desconocido, otra de *Lixus*, descubierta en la zona de la antigua *Suel*, actual Estepona, finalmente un tercer ejemplar descubierto en el siglo XIX en Antequera, y que pertenecía igualmente a la ceca de *Tingi*[15].

Junto a estos ejemplares, en los últimos años ya habíamos añadido algunos más referidos a la zona malagueña: dos monedas africanas del cerro del Aljibe en Coín (el 0,7% de las de esta época), de las que una es de tipo hasta ahora desconocido, del tipo de las acuñaciones númidas, con doble rostro de perfil en el anverso, y con dos caballos al paso en el reverso[16]. Otras piezas las presentamos uno de nosotros en un Congreso anterior del África romana, y son las siguientes[17]: en el Peñón del Negro en Alora, una pieza de *Iol Cesarea*, que es del mismo tipo que hasta el momento sólo se conocía una pieza en el gabinete medallístico de la Biblioteca Nacional de Paris[18]; en el Castillón de Antequera una moneda de la ceca de *Siga*, de la que también Mazard solo reflejaba el conocimiento de una pieza en la misma colección anterior; en las escombreras de un polígono industrial, con tierras procedentes del centro de Málaga, moneda númida de Micipsa; otra moneda de este mismo soberano númida del cerro del Aljibe en Coín; aladíamos entonces una tercera pieza de este mismo lugar, una moneda acuñada por *Tamuda*[19]; en el Cerro del Conde de Málaga una moneda del rey Micipsa; en el Castillón de Mollina una pieza de la ceca de *Tingi*; finalmente, en la Loma Gamberiense, junto al río Guadalhorce en término de Málaga, una moneda de *Macomada*.

Respecto a la zona de la actual provincia gaditana, con mucha

14. P. RODRÍGUEZ OLIVA, *Noticias numismáticas de la Andalucía mediterránea*, «Numisma», 180-185, 1983, p. 126.

15. E. GOZALBES, *Un documento del comercio hispano-africano: las monedas de cecas mauritanas aparecidas en Hispania, Homenaje a Carlos Posac Mon*, Ceuta 2000, pp. 207-27.

16. C. GOZALBES, *Una moneda inédita del Norte de África hallada en el cerro del Aljibe (Coín, Málaga)*, «Cuadernos del Archivo Municipal de Ceuta», 11, 1997, pp. 23-30.

17. C. GOZALBES, *Monedas del Norte de África halladas en la provincia de Málaga*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1529-40.

18. *Ibid.*, p. 1531. Corresponde al número 562 del catálogo de Mazard.

19. *Ibid.*, p. 1535.

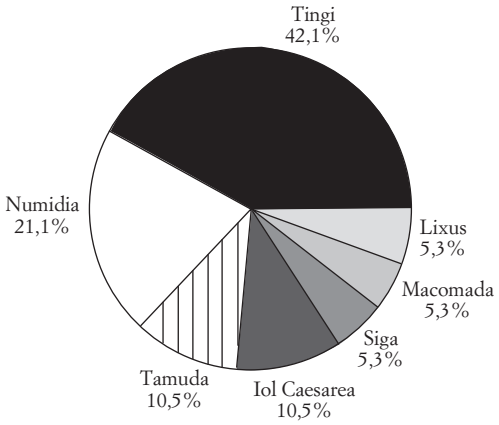


Fig. 2: Monedas norteafricanas en Málaga.

diferencia era, y más aún continúa siéndolo ahora, la de mayor difusión de la moneda africana. Así tenemos constancia de la aparición hacia 1950 de una moneda de *Tamuda* en la zona de *Baelo*[20], sin mayores indicaciones sobre las circunstancias del hallazgo; en la zona de Tarifa también se indica la aparición en esa misma época de una moneda de *Tingi*, de las acuñaciones a nombre de Agrippa (tipo 624 de Mazard)[21].

En la antigua *Gades* desde fechas muy antiguas se refleja la aparición de monedas africanas que, sin embargo, no están documentadas en excavaciones más modernas. No cabe duda de que algunas de ellas, como las reproducidas en dibujo en obras del siglo XIX, están mal identificadas. En cualquier caso, revisando las reproducciones y descripciones de los numsimas, hemos detectado 9 monedas de cecas de la *Mauritania* occidental: de ellas hay 4 de *Tingi* (números 607, 623, 624 de Mazard, y una pieza imprecisa), 3 de *Tamuda*, una de *Lixus* y otra de *Semesh*[22]. Debe tenerse en cuenta la importancia que el litoral africano tuvo para las actuaciones de los comerciantes y pescadores gaditanos.

A los hallazgos anteriores deben sumarse los siguientes de la

20. F. MATEU Y LLOPIS, *Hallazgos numismáticos (VII)*, «Numario Hispánico», 1, 1952, p. 244.

21. ID., p. 248.

22. GOZALBES, *Un documento*, cit., pp. 216-7.

zona gaditana[23]: en Algodonales una pieza de *Lixus*; en algún lugar impreciso de la provincia, pieza de *Iol-Caesarea* y otra mal clasificada, casi con total seguridad de *Semesh*. También en hallazgos más recientes, Francisca Chaves, Enrique García y Eduardo Ferrer han publicado un conjunto de monedas aparecidas en el área gaditana, repartidos de la siguiente forma:

– En Donadío, una moneda de *Saldae* y 5 de *Zilil*, una de ellas de tipo inédito.

– En Vejer, cuatro monedas de *Saldae*.

– San Ambrosio, tres monedas de *Saldae*, otra inédita quizás de la misma ceca, y 1 de *Zilil*.

– Manzanete, 3 monedas de *Saldae*, 1 de *Zilil*, 1 de *Tamuda*, 1 de *Tingi*, 3 de *Semesh*.

– Patría, 2 monedas de *Zilil*, 1 de *Semesh*.

– Cerrado de los Mimbres, 2 monedas de *Tingi* (de ellas una de tipo inédito), una de *Iol-Cesarea*.

En las cifras estadísticas que recogimos en su momento, sobre poco más de 2.000 monedas de esta época procedentes de tierras malagueñas, las del Norte de África constituyen una insignificante proporción, meramente anecdótica[24]. Hoy, aún con el añadido de estas nuevas piezas, la proporción de monedas africanas es muy inferior al 1% del total en circulación en la época.

En cualquier caso, los nuevos hallazgos vienen, en una cierta forma, a acercar más los resultados a los conocidos en la zona de Cádiz. En efecto, entre las monedas africanas en circulación en tierras malagueñas, un total de 19, existe un predominio relativo de las de la ceca de *Tingi*, con un total de 8 piezas (42% del total). Ocupan una segunda posición las acuñaciones del tipo númida, en especial de Micipsa, con 4 piezas (el 21%), mostrando vagamente esas intensas relaciones de *Malaca* con el litoral numida. Después de las anteriores, monedas de cecas diversas, dos de *Iol-Cesarea* y otras dos de *Tamuda* (el 10,5%), una de *Siga, Macomada* y *Lixus*.

Por el contrario, los hallazgos gaditanos realizados últimamente alteran con claridad la estadística hasta ahora conocida. Las mone-

23. F. Chaves, E. García, E. Ferrer, *Datos relativos a la pervivencia del denominado Círculo del Estrecho en época republicana*, en *L'Africa romana XII*, pp. 1307-20; F. Chaves Tristán *et al.*, *Sertorio: de África a Hispania*, en *L'Africa romana XIII*, pp. 1463-86.

24. Gozalbes, *Monedas del Norte de África*, cit., p. 1530.

das africanas constituyen el doble de las aparecidas en tierras malagueñas, y entre ellas ocupan unas atípicas posiciones primeras las de *Saldae* con 12 piezas (con un 30% de las mismas), seguidas de las *Zilil* (con un 26%). Nos tenemos datos suficientes como para discutir la estadística resultante, si bien no podemos menos que destacar unos resultados atípicos. En cualquier caso, más normales son la proporción relativamente alta de monedas de *Tingi* (el 21%), hasta los últimos hallazgos la ceca más presente, y también de las piezas de *Tamuda* (con el 13%).

La escasez de las amonedaciones norteafricanas en las tierras peninsulares es otro argumento contrario a la hipótesis de la existencia de *homonoias* o pactos comerciales, en donde se llegaban a acuerdos para que las monedas de las distintas cecas funcionasen a ambos lados del Estrecho[25]. Lo residual de los hallazgos, nos lleva a considerarlos simplemente como recuerdos u olvidos en las bolsas de los soldados o comerciantes, que pasaban continuamente a uno y otro lado del Estrecho, ya que los hallazgos son puramente anecdóticos. Las piezas norteafricanas no circulaban en la Península, mientras que las ibéricas sí lo hacían en el Norte de África, pero no por acuerdos, tácitos o no, sino simplemente por el prestigio comercial y económico de determinadas ciudades del Sur peninsular. Podríamos buscar similitudes actuales en la diferente circulación y aceptación del dólar estadounidense y la piastra por ejemplo. Todo ello, sin olvidar el valor intrínseco del material, en este caso del bronce, que no constituye a priori un metal para atesorar.

Si consideramos que la ceca que está mas representada es la de *Tingi*, vemos que se corresponde con su importancia comercial y sus relaciones constantes con la orilla norte de Estrecho; puerto de entrada y salida principal de los viajeros y de las mercancías. Pero también podemos ver que sus elementos iconográficos pudieron ser confundidos con los de *Gades* y pasar por ellos. El anverso es prácticamente idéntico y el reverso, las figuras de las dos espigas, podría confundirse con la de los dos atunes de la monedas de *Gades* o *Sexi*. De hecho, no es raro incluso hoy día que se atribuyen las monedas tingitanas a las de Gades, tal como hemos podido comprobar en algunas colecciones particulares e incluso en algún museo local.

Los elementos iconográficos de los reversos, casi siempre están

25. B. Mora, *Notas sobre numismática e historiografía: Berlanga y las homonoias hispano-africanas*, IX *Congreso Nacional de Numismática*, Elche 1994, pp. 67-74.

basados en la agricultura (espigas, racimos), ganadería o pesca (toros, elefantes, atunes, delfines), repitiéndose estos motivos a uno y otro lado, sin que al parecer exista una relación de proximidad, ni de ningún otro tipo. Podría pensarse que los motivos, tendrían una relación directa con la producción de la zona (relación evidente en algunos casos), puesto que las elites gobernantes en las ciudades presumirían de las señas de identidad, pero en algunos casos no es así. Este hecho se muestra en ciudades del interior que presentan motivos relacionados con la pesca, en la zona gaditana, pero también en el Norte de África en el caso de *Babba*. En estos casos, quizás, la explicación haya que buscarla en una participación muy importante de sus habitantes en la producción e industrialización de la pesca.

Posiblemente fuese el prestigio comercial de algunas ciudades el que motivaba que su iconografía fuese imitada por ciudades próximas y en algún caso se añadiera algún detalle que diera personalidad propia. De esta forma, *Tingi* imitó a *Gades*, cambiando los atunes por espigas; por el contrario, *Lixus* imitará esa acuñación con la introducción de los dos atunes en algunas de sus emisiones. Estos cambios mínimos eran suficientes para que sus monedas fuesen al menos más aceptadas en las áreas comerciales influenciadas por el comercio gaditano. En cualquier caso, está bastante claro que el motivo más difundido en el reverso, en ambas orillas del mar de Alborán, era la figuración de una sola espiga.

Si analizamos los yacimientos en los que aparecen en la provincia malagueña, vemos que se centran en la zona costera (lógico) o en lugares del interior con un eminente carácter castrense y muchas veces en relación directa con los pocos lugares en los que se ha podido documentar hallazgos de moneda cartaginesa. En el interior, los escasos hallazgos se corresponden exclusivamente a cerros fortificados o fortificaciones romanas que pudieron tener su antecedente en época anterior, como ocurre por ejemplo con El Castillón de Mollina o en el Cerro del Negro de Álora. Seguramente fueron transportadas por soldados. Dentro de la costa, los hallazgos se centran en los cerritos costeros formados en las desembocaduras de aluvión. Las monedas aparecidas en fechas más recientes en el área gaditana han sido puestas en relación, por parte de los investigadores, con la intervención de Sertorio. Muy probablemente esta hipótesis haya que revisarla, por cuanto la mayor parte, si no la totalidad, de esas acuñaciones se produjeron con bastante posterioridad a las actuaciones del general romano.

Ildefonso David Ruiz López

Las relaciones económicas entre *Baelo Claudia* y la *Mauretania Tingitana*

Esta comunicación[1] parte de la siguiente pregunta: ¿por qué, pese a constatar relaciones comerciales entre *Baelo* y el Norte de África ya desde época republicana[2], no hemos encontrado presencia de monedas de *Baelo* en el Norte de África, ni de las cecas norteafricanas en *Baelo*? La pregunta es compleja y aún hoy no ha encontrado respuesta.

Efectivamente, estas relaciones comerciales entre *Baelo* y el Norte de África vistas exclusivamente desde la óptica de la circulación monetaria, apenas existirían. Sin embargo, sabemos por toda otra serie de fuentes que eran muy importantes, sobre todo con la ciudad de *Tingi*. Así pues, con este trabajo vamos a intentar demostrar la importancia de las relaciones comerciales entre ambas zonas del Estrecho, utilizando las fuentes literarias, numismáticas, arqueológicas y epigráficas.

Esta comunicación se basará en dos puntos fundamentales: para comenzar desarrollaremos las fuentes para el estudio de estas relaciones, y continuaremos con el estudio en sí de las relaciones entre *Baelo* y la *Mauretania Tingitana*, centro de esta comunicación, del que surgirán las conclusiones pertinentes.

* Ildefonso David Ruiz López, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada.

1. Esta comunicación se inserta dentro de las investigaciones que realizo en mi tesis doctoral, titulada *Circulación monetaria en el sur peninsular durante el periodo romano-republicano*, gracias a la concesión de una beca FPU por parte del Ministerio de Educación y Ciencia y del Departamento de Historia Antigua de la Universidad de Granada.

2. Cf. E. GOZALBES CRAVIOTO, *Economía de la Mauritania Tingitana (s. I a.C. - II d.C.)*, Ceuta 1997, pp. 135-70; cf. P. SILLIÈRES, *Baelo Claudia una ciudad romana de la Bética* (Collection de la Casa Velázquez, 61), Madrid 1997, pp. 25, 27, 40-41.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1199-1208.

Fuentes para el estudio de las relaciones

Las fuentes literarias más importantes que hacen referencia a los contactos existentes entre *Baelo* y las ciudades africanas del Norte de África son las que hacen referencia a las rutas comerciales[3]. Uno de los primeros autores que documenta esta ruta marítima es Plutarco[4], cuando cita que fue utilizada por Sertorio en el año 81 a.C., cuando iba desde *Baelo* a *Tingi*. Pero una de las principales fuentes va a ser Estrabón, que en época de Augusto nos dice «Ciudad y río *Belon*. *Belon* es el puerto donde generalmente se embarca hasta *Tingis*, en *Maurosia*. Es también un emporio que tiene fábricas de salazón»[5]. Además Blázquez[6] añade que el puerto de *Menesteo* que cita Estrabón sería el de *Baelo*. Esta ruta se afianzará aún más con la conquista romana de la zona Tingitana: así Plinio en su *Naturalis historia*, documentando la ruta *Ostia-Gades*, nos dice «*Tingi* está a una distancia de treinta millas de la ciudad de *Baelo* en la Bética, siguiendo el trayecto más corto»[7]. Solino (*Collectanea rerum memorabilium*) da la misma información: «Viaje de España a Libia: quienes han salido de *Belo*, ciudad de la Bética, cruzan un estrecho de 33.000 pasos y desembarcan en *Tingi*, que ahora es colonia de la *Mauretania*»[8]. Todavía en el siglo III d.C. en el *Itinerarium Maritimum* se cita como fundamental esta ruta, «estableciendo 220 estadios de distancia»[9]. No obstante, la intensidad de esta relación económica y humana entre ambos puertos fue indudablemente decayendo a lo largo del siglo IV. La cita de la ciudad por Marciano de Heraclea, y sus datos sobre una frecuente navegación entre los puertos del Estrecho[10], no parecen responder a situaciones del siglo IV sino del Alto Imperio. Así con todas estas fuentes tenemos constancia de las relaciones entre *Baelo* y la *Mauretania Tingitana* desde el siglo I a.C. hasta el siglo III d.C.,

3. Cf. E. GOZALBES CRAVIOTO, *El papel económico de los puertos de la Tingitana*, en *L'Africa romana XIV*, pp. 549-68

4. PLUT., *Sert*., IX.

5. STRAB., III, 1, 8.

6. J. M. BLÁZQUEZ, *Historia económica de la Hispania Romana*, Huesca 1978, p. 59.

7. PLIN., *nat*., III, 7.

8. SOL., 24, 1.

9. *It. Mar*., 495, 4-6.

10. Cf. M. PASTOR, La *península Ibérica en Marciano de Heraclea*, «HAnt», 8, 1978, pp. 89 ss.

momento en que sabemos que las relaciones económicas entre *Hispania* y la *Mauretania* eran muy importantes.

En cuanto a las fuentes numismáticas, pese a que la ceca de *Bailo* acuña moneda desde finales del siglo II a.C., durante gran parte del siglo I a.C. no constamos la existencia de monedas en ninguno de los hallazgos realizados en el territorio de la *Tingitana*. Tan sólo contamos con un testimonio de J. M. Vidal Bardan[11], que nos habla de la presencia de una moneda norteafricana en *Baelo*, con una cronología anterior al año 27 a.C., pero sin dar ningún dato más. Igualmente constatamos esta ausencia de monedas en el caso inverso, pues durante parte del siglo II y I en la *Tingitana* acuñarán cecas como *Tingi*, *Lixus*, *Rusaddir*, *Tamuda* o *Zilil*, pero tampoco encontramos presencia de sus monedas en las excavaciones realizadas en *Baelo*[12]. Sin embargo, pese a que no encontramos circulación monetaria entre ambos territorios, sí vemos similitudes en sus monedas. Una de las primeras similitudes es la presencia en las leyendas de las monedas de *Baelo* y de las cecas mauritanas de la escritura feno-púnica. Estas cecas también compartirán parte de su iconografía[13]: todos los tipos son claramente de iconografía púnica y van a tener a la ceca de *Gadir* como máximo exponente en la zona del Estrecho. Y también comparten el patrón metrológico púnico, así como la cronología, que va situarse entre finales del siglo II a.C. y gran parte del I a.C.

Otro dato numismático importante es la enorme presencia de monedas hispánicas en la *Mauretania Tingitana*; ordenemos la presencia de estas monedas por círculos monetarios[14]: destaca fundamentalmente el círculo de *Gadir*, al que posiblemente perteneciera *Baelo*, pero también encontramos otros círculos como el de *Carteia*, ocupan-

11. Cf. J. M. Vidal Bardan, *Aproximación a la circulación de Baelo Claudia (Bolonia, Cádiz)*, en *Homenaje al profesor Martín Almagro Basch*, Madrid 1983, pp. 371-7.

12. Cf. J. P. Bost, F. Chaves, G. Depeyrot, J. Hiernard, J. C. Richard, *Belo IV. Les Monnaies* (Publications de la Casa de Velázquez, serie Archéologie/6), Madrid 1987.

13. Cf. M. P. García-Bellido, *Leyendas e imágenes púnicas en las monedas libio-fenicias*, «Veleia», 2-3, 1985-86, pp. 499-519; J. M. Blázquez, *Los templos de Lixus (Mauritania Tingitana), y su relación con los templos de ciudades semitas representadas en las monedas*, en *El Estrecho de Gibraltar, Actas del I Congreso Internacional, Ceuta 1987*, Madrid 1988, vol. I, pp. 542-3; S. Ripoll López, *El atún en la moneda antigua del Estrecho y sus simbolismo económico y religioso*, *ibid.*, I, pp. 484-5.

14. Gozalbes Cravioto, *Economía de la Mauritania Tingitana*, cit., pp. 156-7.

do toda la zona de la bahía de Algeciras, el de *Malaca*, el de Cartagonova y *Castulo*, el de la zona de norte, y, por último, el grupo del curso de Guadalquivir, que extrañamente cuenta con poca presencia de cecas y monedas. Comparando las cifras de presencia de moneda hispánica en la Mauritania con las monedas encontradas en *Baelo*, encontramos que son muy parecidas. Con estos datos tenemos como las cecas de *Gadir* y *Carteia* son las más importantes, aunque según las zonas, y después tenemos cecas como *Castulo* o Carmo, que tendrán la misma proporción. Esta comparación de circulación también la vamos a ver con las monedas romanas [15], con una presencia destacable aunque inferior a la hispánica, pero su proporción aumentará conforme van pasando los años del Imperio.

Todos estos datos indican claramente que *Mauretania* era una prolongación de la Bética, incluso en época prerromana. Muchos estudiosos destacan la existencia de un pacto para que circulasen libremente las monedas entre las ciudades hispanas y norteafricanas, personalmente no sé si llega a tanto, pero lo que sí es cierto, es que las monedas del sur hispano eran muy bien aceptadas en la *Mauretania Tingitana* [16], lo que demuestra un predominio económico, algo que no sucedía con las monedas de cecas tingitanas. Estas apenas tienen presencia en *Hispania*: tan sólo algunas monedas de *Tingi* (17), *Lixus* (8), *Zilil*, *Tamuda*... restringidas a las zonas gaditana y malagueña [17]. La escasa presencia de monedas tingitanas en la *Bética* es reflejo del prestigio y predominio económico hispano, con una fuerte presencia de comerciantes y *negotiatores* en la *Tingitana*.

En cuanto a los testimonios arqueológicos que constamos entre *Baelo* y el Norte de África, en *Baelo* constatamos la presencia de ladrillos fabricados en la otra orilla del Estrecho. Por ejemplo, los ladrillos de los arcos en los hipocaustos de las termas proceden de las manufacturas de Gandori, situadas a 5 km al este de Tánger.

15. Cf. Bost, Chaves, Depeyrot, Hiernard, Richard, *Belo IV,* cit., pp. 56-90.

16. Cf. E. Gozalbes Cravioto, *Moneda y proyección económica: La difusión de las monedas de cecas hispano-romanas en el Norte de África*, «Numisma», 234, 1994, pp. 47-59; Id., *Economía de la Mauritania Tingitana*, cit., pp. 141-57.

17. Cf. M. Asorey García, *Las monedas Tingitanas de las colección Sánchez de la Cotera*, «Numisma», 229, 1991, pp. 87-104; cf. C. Gozalbes Cravioto, *Monedas del Norte de África halladas en la provincia de Málaga*, en *L'Africa romana XIV*, pp. 1529-40; cf. B. Mora Serrano, *Notas sobre numismática e historiografía: Berlanga y las homonoias hispano-africanas*, *IX Congreso Nacional de Numismática, Elche 1994*, Elche 1995, pp. 67-74; P. Rodríguez Oliva, *Noticias numismáticas de la Andalucía Mediterránea*, «Numisma», 185, 1983, pp. 126-7.

Son ladrillos del siglo III con sellos EX FIGVLIS CAES N, IMP AVG, IMPA o IMPC, lo cual prueba las relaciones económicas[18]. También encontramos en *Baelo* la presencia de un tipo de monumento funerario semi-cilíndrico, llamado *cupa*[19], que tiene origen africano, data del siglo II-III y se encuentra presente en toda la costa peninsular. D. Julia[20] estudia los encontrados en la Tarraconense, en concreto en *Barcino*, pero nos dice que los encontrados en *Baelo* tienen una tipología mucho más próxima a los prototipos africanos que los estudiados por ella. Otros restos de comercio los encontramos con la presencia de cerámicas, tanto africanas en *Baelo* como hispánicas en la *Mauretania*[21].

Para comenzar veamos algunos datos de las cerámicas que encontramos en *Baelo*: en época republicana constatamos la presencia de ánforas construidas en un taller propio (*C. Avenus*)[22] y alguna cerámica de exportación helenística; ya en época augústea la ciudad sufre una reestructuración, y encontramos gran cantidad de cerámicas importadas, aunque ninguna africana. Desde Claudio a fines del siglo II se producirá el periodo de mayor apogeo de la ciudad, en el que encontramos mucha cerámica importada, incluida alguna africana del tipo terra sigillata clara A (Lamb. 4/36). Durante el siglo III la ciudad sufre un retroceso y muchos de sus edificios son demolidos; en este momento es cuando comenzamos a ver masivamente cerámicas africanas del tipo sigillatas claras C (Lamb. 40). Estas cerámicas tendrán una cronología que va desde siglo III al IV. A finales del siglo VI e inicios del VII aún se constatan cerámicas africanas en *Baelo*, que serán sigillatas africanas D (Lamb. 1 y 51 B).

Por lo que respecta a las cerámicas importadas que encontramos en la *Mauretania*, destacar la presencia de cerámicas hispánicas de Andújar o de *Tritium Magallum* (Logroño). Muchos autores plantean la tesis de que este tipo cerámica saldría desde el puerto

18. Cf. R. Étienne, F. Mayet, *Briques de Belo. Relations entre la Maurétanie Tingitane et la Bétique au Bas-Empire*, «MCV», 7, 1971, pp. 59-74; A. Padilla Monge, *La provincia romana de la Bética (253-422)*, Écija 1989, p. 111.

19. Blázquez, *Historia económica*, cit., pp. 203-7.

20. D. Julia, *Les monumentos funéraires en forme de demi-cylindre dans la province Romaine de Tarragonaise*, «MCV», 1, 1965, p. 51.

21. Cf. A. Bourgeois, F. Mayet, *Belo VI. Les Sigillées* (Publications de la Casa de Velázquez, serie Archéologie, 14), Madrid 1991, pp. 267-365.

22. Sillières, *Baelo Claudia*, cit., pp. 25, 52.

de *Baelo* a las ciudades de la *Mauretania Tingitana*[23]. También desde este puerto se plantea que llegasen las cerámicas galo-romanas. Por ejemplo G. Martín[24] propone que la cerámica gala de La Graufesenque, o bien se hacía in situ en la *Mauretania* por artesanos sudgálicos, o bien era exportada desde el puerto de *Baelo*.

Las fuentes epigráficas las vamos a utilizar para conocer a través de ciertos documentos la presencia de personas africanas en *Baelo*, o de gentes hispanas en la *Mauretania*, relacionándolas con *Baelo*. Así por ejemplo en *Baelo Claudia* encontramos estelas funerarias con cognomina típicamente africanos, como *Honoratus, Novata, Optata, Rogata, Novellus y Saturninus*[25]. Este grupo de *cognomina* nos permite decir como en *Baelo* existe una sociedad abierta a la inmigración, sobre todo dentro del ámbito del comercio y la artesanía. M. Ponsich[26] plantea también la posibilidad de que muchas de estas personas con *cognomina* de grupos africanos podían estar unidas a los trabajos en las industrias de salazones, ya que el autor propone que durante los meses de mayo y junio se trabajaría en la zona norteafricana y en los meses de julio y agosto en el sur peninsular. Según esto, la mano de obra podría trasladarse de una a otra orilla del Estrecho, según los meses del trabajo. También debemos hacer referencia a un diploma militar de un soldado encontrado en *Baelo*[27], en el que se cuenta cómo éste pertenece a una cohorte de caballería, la *Cohors II Hispanorum Civium Romanorum* (los diplomas conocidos de esta *cohors* van del año 109 al 161), dentro de la defensa del territorio mauritano planteada por los antoninos, y en la que participan en

23. Blázquez, *Historia económica*, cit., p. 132; Cf. E. Gozalbes Cravioto, *Las ánforas Béticas en Mauritania Tingitana: ¿Importación o exportación?*, en *Conservas, aceite y vino en la Bética en el Imperio Romano*, *Actas del Congreso Internacional Ex Baetica Amphorae, Sevilla-Ecija 1998*, Écija 2001, vol. III, pp. 887-99; M. Sotomayor, *El cristianismo en la Tingitana, el Africa Proconsular y la Bética y sus relaciones mutuas*, en *El Estrecho de Gibraltar, Actas del I Congreso Internacional*, *Ceuta 1987*, Madrid 1988, vol. I, p. 1077.

24. Cf. G. Martín, *Comercio y producción de cerámicas finas en época imperial (s. I-IV d.C.)*, en *I Reunión de Historia de la Economía Antigua de la Península Ibérica*, Valencia 1968, p. 107 y ss.

25. Sillières, *Baelo Claudia*, cit., p. 35.

26. M. Ponsich, *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geo-ecomómicos de Bética y Tingitana*, Madrid 1988, pp. 94-6.

27. E. Gozalbes Cravioto, *Las tropas de origen hispano en la provincia romana de la Mauritania Tingitana (s. II)*, en *Actas del II Congreso Internacional de Historia Antigua, Valladolid, 10-12 noviembre 2004*, Valladolid 2005, p. 262; Ponsich, *Aceite de oliva y salazones de pescado*, cit., p. 94.

gran número tropas hispanas (40% de las tropas auxiliares). Este soldado, una vez que sirvió en la *Mauretania*, se retiraría a *Baelo*, quizás para ejercer una función relacionada con la pesca.

Estudio de las relaciones entre *Baelo* y la *Mauretania Tingitana*

Las relaciones de la Península Ibérica con la Mauritania[28], se documentan desde la protohistoria (presencia de vasos campaniformes y otros elementos en la necrópolis), pero de este momento no tenemos ninguna documentación que relacione a la Mauritania con *Baelo*, ni tampoco de los primeros contactos fenicio-púnicos que existen entre ambas partes del Estrecho. Por su origen feno-púnico esta ciudad en algún momento entra a formar parte de lo que hemos denominado el "Círculo del Estrecho"; M. Tarradell en su *Historia de Marruecos Púnico* menciona la ciudad de *Baelo* dentro de las ciudades que lo componen[29]. Ya en el siglo I a.C. Plutarco[30] constata cómo el puerto de *Baelo* sería utilizado por Sertorio para embarcar hacia la *Mauretania*, en concreto en el año 81 a.C. También el rey mauritano Bogud, en el año 38 a.C., utilizaría la ruta de *Tingi* a *Baelo* para atacar la ciudad de *Gades*. Pero será con Augusto cuando esta ciudad adquiera gran importancia comercial, pues, como dice Estrabón[31], esta ciudad establece una ruta comercial con *Tingi* tan importante que sustituye a la ruta comercial que unía *Gades* con *Lixus*. A partir de este momento y durante todo el Alto Imperio la ruta que une *Baelo* con *Tingi* se convierte en la ruta comercial más importante del Estrecho. Por otra parte, esta ruta que unía *Baelo* y *Tingi* formaba parte de una gran ruta que ya

28. Cf. Ll. Pons Pujol, *La economía de la Mauretania Tingitana y su relación con la Bética en el Alto Imperio*, en *L'Africa romana* XIII, pp. 1251-89; Cf. F. López Pardo, *Apuntes sobre la intervención hispana en el desarrollo de las estructuras económicas coloniales en Mauritania Tingitana*, en *El Estrecho de Gibraltar, Actas del* I *Congreso Internacional, Ceuta 1987*, Madrid 1988, vol. I, pp. 741-48. Cf. E. Gozalbes Cravioto, *Observaciones acerca del comercio de época romana entre Hispania y el Norte de África*, «AntAfr», 29, 1993, pp. 163-76; N. Villaverde Vega, *Tingitana en la Antigüedad Tardía (s.* III-VII*). Autonomía y romanidad en el extremo Occidente Mediterráneo* (Biblioteca Arqueológica Hispana, 11), Madrid 2001, pp. 48-51, 299-300; P. Leal Linares, *La Bética bajo Claudio. Una perspectiva económica*, Écija 2005, pp. 284-6.

29. M. Tarradell, *Historia de Marruecos. Marruecos Púnico*, Tetuán 1960, p. 65.

30. Plut., *Sert.*, IX.

31. Strab., III, 1, 8.

desde la conquista romana de *Hispania* unía *Gades* con *Ostia*, por lo que *Baelo* era nexo de unión entre la *Mauretania* y Roma, a través del comercio con *Gades*. Esta ruta funciona ya en el siglo II a.C., pero con el reinado de Bocchus I se cerrará para posteriormente abrirse en época del rey mauritano Bogud. El comercio de esta ruta aumentará considerablemente en época de Augusto para, en época de Claudio y con la conquista romana de la *Mauretania*, decrecer, pues ya el comercio se hacía directamente con Roma. Pese a esto, la ruta *Baelo-Tingi* no se verá muy afectada, pues el comercio en esta ruta fue siempre importante.

Sin duda alguna el momento de mayor esplendor de esta zona coincide con los emperadores Claudio y Nerón, que van a desarrollar una política que llevará las relaciones comerciales ente la *Bética* y la *Mauretania* a su máxima expresión, para lo que realizarán en el Estrecho una organización geoestratégica de la zona reformando las ciudades y puertos de *Baelo* y *Tingi*. A esto ayudará la *Pax romana*, la apertura de nuevas rutas comerciales en el Atlántico y la erradicación de la piratería. Pero además, se produce la conquista y anexión al Imperio de la que será la provincia *Mauretania Tingitana*, después de que Calígula matase a Ptolomeo, hijo de Iuba II. De esto ninguna ciudad va a sacar más provecho que *Baelo*, pues su puerto fue utilizado para el transporte de tropas desde la Península al Norte de África en los años 40-44 d.C.

Pero sobre todo *Baelo* se va a convertir en un gran puerto comercial (*emporion*), al que llegarán muchos de los productos importados por la *Tingitana*, y ya desde finales del siglo I y durante todo el siglo II comienzan a llegar cerámicas africanas del tipo sigillata clara A. Del puerto de *Baelo* también se cree que saldrían muchos de los productos exportados a la *Tingitana*, como las cerámicas hispánicas de Andújar y *Tritium Magallum* (Logroño), el aceite bético o los salazones y las ánforas utilizadas por su transporte, que provenían de los talleres de la zona de la Bahía gaditana, e incluso del taller de *Baelo* (*C. Avenus*). Pero esta relación en las industrias de los salazones no sólo es de obreros, sino también del mismo producto, ya que algunos autores piensan que los salazones producidos en la *Mauretania* eran recogidos ya desde épocas tempranas en ánforas hispanas y trasladas a la zona de *Gades*, donde se unía a lo producido en la zona, que desde aquí se reexportaba. Todo este comercio estará al principio en manos de grandes compañías de comerciantes gaditanos, aunque luego también participarán *socii* romanos. Esta

teoría también la defenderá J. M. Blázquez[32] y M. Ponsich para el aceite, pues piensan que el poco aceite producido en la *Mauretania* en el siglo I y II, era exportado a la Bética, en donde se mezclaba y posteriormente se reexportaba a la *Mauretania* entre otras zonas. También se exportaría a la *Tingitana* el vino y el *garum* hispanos, cerámicas extranjeras, como las galas de La Graufesenque, o las itálicas, utilizando el ramal que comunicaba *Baelo* con *Tingi*, dentro de la ruta *Gades-Ostia*. Durante los siglos II y III se puede también atestiguar la presencia del culto a *Isis* tanto en *Baelo* como en ciudades mauritanas como *Septem Fratres*, *Banasa* y *Volubilis*, culto a *Isis* que está en íntima relación con la explotación y comercialización de los salazones de pescado de ciudades privilegiadas, e incluso, como dicen Darío Bernal y otros autores en un artículo dedicado al culto de *Isis* en la ciudad *Tingitana* de *Septem Fratres*, «El hallazgo de este testimonio de culto a *Isis*, [...] convierte a esta ciudad africana del "Círculo del Estrecho" en un fiel reflejo de *Baelo Claudia* en *Tingitana*, a una escala, eso sí, bastante más modesta»[33].

Como dice E. Gozalbes Cravioto[34], hay datos para pensar que la relación entre estos dos puertos se mantuvo con intensidad incluso después de la crisis del siglo III. Destaca la presencia de *sigillatas* claras C o la llegada de ladrillos de *Tingi*, procedentes de las manufacturas de Gandori, que serán utilizados en la reconstrucción de los arcos de los hipocaustos de las termas. Pero ya en el siglo III *Iulia Traducta*[35], con su *Portus Albus*, será la principal ruta de navegación para el cruce del Estrecho, dejando de lado la antigua *Baelo-Tingi*. Durante el siglo IV se producirá un hecho que activará las relaciones comerciales: la adscripción de la *Mauretania Tingitana* a la administración hispánica. Para constatar esto contamos con el *Breviarium* de Rufius Festus en el que se dice *trans fretum etiam*

32. BLÁZQUEZ, *Historia económica*, cit., p. 177 propone, siguiendo la tesis de Ponsich en *Aceite de oliva y salazones de pescado*, cit., que el aceite producido en la Mauritania era exportado a la Bética y desde allí se reexportaba.

33. D. BERNAL, J. DE HOYO, J. M. PÉREZ, *Isis en Mauretania Tingitana: un nuevo testimonio epigráfico de su culto procedente de Septem Fratres (Ceuta)*, en *L'Africa romana XII*, pp. 1149-59, p. 1159.

34. Cf. E. GOZALBES CRAVIOTO, *Las rutas del comercio marítimo entre Hispania y el Norte de África en la Antigüedad Tardía*, en *Actas del II Congreso Internacional de Caminería Hispánica*, I, *Guodalajara (Madrid) en julio de 1992*, Madrid 1993, pp. 530-1.

35. Cf. S. BRAVO JIMÉNEZ, *Iulia Traducta y Tingi: dos ciudades romanas en los confines del Imperio*, en *L'Africa romana XV*, pp. 651-72.

in solo terrae Africanae provincia Hispaniarum est, quae Tingitana Mauretania cognominatur[36]. Por lo que respecta a los contactos comerciales, estos siguen existiendo, como puede verse en la llegada de *sigillatas* africanas claras C, aunque en el siglo IV se inicia un declive de las relaciones comerciales, y hasta inicios del siglo VII sólo tenemos constancia de contactos entre *Baelo* y *Mauretania* a través de la llegada de cerámica africanas C y D.

Conclusiones

El objetivo de este trabajo ha consistido en establecer la presencia de fuertes relaciones económicas entre *Baelo Claudia* y las ciudades de la *Mauretania Tingitana*, utilizando distintas fuentes (literarias, numismáticas, arqueológicas y epigráficas). Así, en cuanto a la pregunta inicial de este trabajo sobre el por qué no tenemos constancia de monedas de *Baelo* en las ciudades *Tingitana*s, y de éstas en *Baelo*, podríamos llegar a la conclusión de que posiblemente ambas zonas pudiesen negociar con monedas de otras ciudades o incluso con los productos de que ellas mismas disponían, o de que tal vez las excavaciones realizadas hasta el momento no han tenido la suerte de encontrar constancia de su circulación en estas zonas. Sin embargo, considerando textos literarios como los Estrabón, Plinio o Solino, el uso de unas monedas comunes y de acuñaciones similares en cuanto a leyendas e iconografía, la presencia de las cerámicas, ánforas y ladrillos utilizados una y otra vez por sus puertos para el comercio o la epigrafía, que constata el paso de ciudadanos de uno a otro sitio, es posible admitir la posibilidad de que las relaciones entre *Baelo* y las ciudades de la *Mauretania Tingitana*, en especial *Tingi*, existieran ya desde antes de la conquista romana y llegaran hasta el siglo VII, aunque no serían verdaderamente importantes hasta el siglo I a.C. y cobrarían aún mayor relevancia durante el Alto Imperio. Para concluir debemos hacer notar que aunque este trabajo se ha ocupado sobre todo de las relaciones a nivel económico y comercial, también se constatan a nivel social, ideológico, religioso y político, por lo que sería muy interesante hacer un estudio integrado sobre todos estos aspectos.

36. RUF. FEST., *Breviarium rerum gestarum populi Romani*, cap. V (ed. J. EADIE, *The Breviarium of Festus*, London 1969, p. 168); y citado por J. ARCE, *El último siglo de la Hispania Romana 284-409*, Madrid 1986, pp. 34-5.

Eva María Morales Rodríguez

Algunas consideraciones sobre relaciones prosopográficas entre *Mauretania Tingitana* y *Baetica*

En este trabajo[1] se analiza la problemática en torno al estudio de la movilidad territorial de individuos desde la provincia romana de la *Baetica* a la *Mauretania Tingitana*; y viceversa, así como sus circunstancias: carácter de la emigración, desplazamientos temporales o permanentes, consecuencias en la sociedad bético-mauretana: relaciones familiares, etc. (FIG. 1).

1. En la *Mauretania Tingitana* el origen mayoritario de los desplazados durante el siglo I-II d.C. procede de *Hispania* (vid. TAB. 1), es el caso de *Mamilia Lucilla* de *Conobaria (IAMar., lat.*, 469) en *Volubilis*[2], *Valeria Bastula* de *Corduba (IAMar., lat.*, 30) en *Tingi*[3]; *Valeria Messia* de *Iulia Traducta (IAMar., lat.*, 239) en *Banasa*[4]; *Licinius Iulianus* de *Isturgi (IAMar., lat.*, 418) en *Volubilis*[5], *M. Sen[tius] Victor* de *Faventia (IAMar., lat.*, 253) adscrito a la *cohors As-*

* Eva María Morales Rodríguez, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada.

1. El presente trabajo se inserta dentro del proyecto "La emigración en la Hispania romana" (MEC-HUM 2006-10320) dirigido por el prof. C. González Román.

2. Cf. *IAMar., lat.*, 469: *Mamiliae. C(aii). f(iliae). Lucill[ae] / ex Baetica municipio / Conobaria annorum / XXXIII dier(um) XVI / L(ucius). Valerius Saturninus uxori / optime meritae / remissa inpensa funeris et / statuae quam et ordo Volubil/(itanus) / [decre]vit de suo posuit.*

3. Cf. *IAMar., lat.*, 30: *Valeria Bastula / Cordube(n)sis an(norum) LXXX / h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) Valerius Seve/rus eq(ues) alae Gemellianae / monimentum matri p(osuit). e? o f(ecit).*

4. Cf. *IAMar., lat.*, 239: *Valeria Messi fil. Messia.*

5. Cf. *IAMar., lat.*, 418: *[Res publica? Isturgitana] hospiti[um fecit cum...] Licinio [Iuliano eumque sibi liberis poste]risque [suis patronum] cooptav[it]. [...Licinius] Iulianus [hospitium fecit cum populo?] Isturg(itano) l[iberos posterosque eorum in fidem clientelamque suam] suorum[que recepit]. [Egerunt legati...] L(ucius) Semp(ronius) Faustus?.*

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1209-1220.

Tabla 1: Individuos movilizados de *Baetica* e *Hispania* a *Mauretania Tingitana*.

Nombre	Ciudad procedencia	CD Destino	Ref.
Mamilia Lucilla	*Conobaria* (Cabezas de San Juan, Sevilla)	*Volubilis*	*CILASE**, 994 *IAMar., lat*, 469
Valeria Bastula	*Corduba* (Córdoba)	*Tingi*	*IAMar.*, *lat*, 30
Valeria Messia	*Iulia Traducta* (Algeciras, Cádiz)	*Banasa*	*IAMar.*, *lat*, 239
*Licinius Licinianus**	*Isturgi* (Los Villares de Andújar, Jaén)	*Volubilis*	*CIL* II²/7, 12* *IAMar.*, *lat*, 418
M. Sentius Victor	*Colonia Iulia Augusta Faventia Paterna Barcino* (Barcelona)	*Thamusida*	*IAMar.*, *lat*, 253
Aemilius	*Toletum*	*Volubilis*	*IAMar.*, *lat*, 517
?	*Lacaetanus*	*Volubilis*	*IAMar.*, *lat*, 611
?	*Tolosa*	*Volubilis*	*IAMar.*, *lat*, 511
?	*Lusitania*	Souk-el-Arba-du-Rharb	*IAMar.*, *lat*, 82

* *CILASE* = *Corpus de Iscripciones latines de Andalucìa*, II: *Sevilla*, par J. Gonzáles Fernández.

Fuente: Elaboración propia.

turum et Callaecorum y muerto a los 16 años en *Thamusida*[6]. También conocemos a otros dos residentes hispanos asentados en *Volubilis*: un *Lacaetano* de nombre desconocido *(IAMar.*, *lat.*, 611)[7] y a *Emilius* de *Toletum*, *(IAMar., lat.*, 517)[8]; aunque también se constatan contigentes que llegan desde otras zonas del Imperio: de *Lusitania* (*IAMar., lat.*, 82)[9] en Souk-el-Arba-du-Rharb; de Tolosa

6. Cf. *IAMar.*, *lat.*, 253: *M(arcus). Sent[ius?] / Victo[r] / Asturum/ Faventia [ann(orum)] / stip(endiorum) XVI h(ic) s(itus) [e(st)] / Latiurus [f(ecit)].*

7. Cf. *IAMar.*, *lat.*, 611: *Lacaetanoc/um est.*

8. Cf. *IAMar.*, *lat.*, 517: *Dis Ma[(nibus) s(acrum)] / Emiliu[s] / Toleta[nus] / an[n]orum / pr(aefectus) eq(uitum)?.*

9. Cf. *IAMar.*, *lat.*, 82: *Rusticus Simit(thu) [S]everi f(ilio) Lusit(ano).*


BAETICA
¶ Ciudades de partida
Ciudades receptoras
Fuente: Atlas Barrington y elaboración propia.
¶ CORDUBA/COL. PATRICIA
¶ HISPALIS/COL. ROMULA
¶ CONOBARIA
¶ IULIA TRADUCTA/
BELLEIA?
M. IULIA IOZA/
TINGENTERA
B(A)ELO
GADEIRA/GADES/
COL. AUGUSTA GADITANA
Aphrodisias/Erythea/Iunonis
CONTRIBUTA IULIA UGULTUNIA
NERTOBRIGA
CONCORDIA IULIA
MUNICIPIUM
FLAVIUM V(...)
Mellaria
Regina
Lacunis
Curiga
Iporca
MUNIGUA
Celti?/Leptis?
SEGIDA
NAEVA
Ilipa
Magna
Oducia
ARVA
CANAMA
AXATI
Lastigi
ASTIGI/
COL. AUGUSTA FIRMA
Obulcula
Carruca
ULIA (FIDENTIA)
SABETANUM
Castra Postumiana?
Ateguа
Ipagrum/Epagrum
ITALICA
CARMO
Laelia
Ostur
(I)Tucci
Cu,Au?
Paisoula
Tarazona
Haza de Isbares
La Portuguesa
Cortijo de Fuentidueñas
Ad Áras
Detumo
Carbula
Encinarejo de los
Frailes de S. Jerónimo
Cortijo del
Alcaide
Ad Decumum
Cerro Muriano
Cu
Ag,Pb,Cu
Ag,Cu,Pb
Pozoblanco
Cu,Au?
Los Escoriales
Los Pedroches
Solia
Baedro
Phornakis
Los Barros
Vama
Los Cuadriales
Zafra
SEGIDA
Brovales
La Alconera
SERIA
Bienvenida
Triunfo
Cu
Fuente de Apio
El Piconcillo
Ag,Pb,Cu
Navalespino
Mellaria
La Loba
Cabeza de Vaca
Cerro de los
Castillejos
Los Castillejos
Encinasola
Castrejón de Capote
Sierra de la
Marteria
Cumbres Mayores
Cueva del Agua
Potosi
La Oruza
Arroyo del Alamo
La Gran Mina
Cerro Muriano
Ribera de Huesna
Kortikata
Alajar
Los Castillejos
de la Sierra
Calla
Cu,Au?
Almadén de la Plata
MARMORARIUS
PAGUS
Gibia
Cu
S. Bárbara
Ag,Pb,Cu
Cortijo del
Alcaide
Carmelo
Bajo
Colina de los
Quemados
Telmo
Cu
S. Eulalia
Urium
Cu,Ag,Fe
Fodinae
Rotrio
El Cañuelo
La Horadada
Piedra
Campanario
Cu
Convento de
S. Francisco
Crispinos
Cu
Cu,Au?
Sulfaina
(I)Tucci
Ostur
Laelia
Paisoula
Villar de Brenes
Cortijo de la Cartuja
Cerro Macareño
Cortijo del Acebrero
Hacienda del Real Tesoro
Obulcula
Via Augusta
Lora la Vieja
Cerro del Pescador
El Torrejón
Huerta
Alta
Selefilla
Montilla
La Muela
Ilip(ou)la
Palma del
Condado
Ag,Pb,Cu
Río Corumbel
Sanlúcar la Mayor
Castilleja de la Cuesta
OSSET
El Carambolo
Haza de las Piedras
Olontigi
Palomares del Río
S. Juan de la
Moranilla
Maenuba
Caura
Orippo
Toruño
Las
Canteras
Huerta de Fabiana
Chorrillo
Basilippo
Tanque de
Agua
Cortijo de
Casullas
Villo
Pajares
Carula
Lomas del Castillo
S. José
LUCURGENTUM
Maribañez
SAL(PENS)A
Munda
Marinaleda
Alhonoz
Ostippo
Ventipo
Caserío de Riquelo
Urgapa
Montemolín
URSO/
COL. GENETIVA
IULIA
Hacienda del Ciprés
LAURO/
OLAURUM
Ilipula Minor
La Bobadilla
Singili(a) Barba
SIARUM
CALLET
IRNI
Irippo?/Seripo?
Cortijo del Tajo
NESCANIA
SABORA
ILURO
Carrascona
Loma de
la Viña
NABRISSA
Conobaria/Colobana
Cappa
CARIS(S)A
Gibalbin
Saudo/
Sandone
Haza de la Torre
Aipora/
Ebora
Phospheros/
Lux Dubia
Glaukou? Akra
Menestheus
Iunonis
Loma de la Cartuja
Caepionis Monu.
(H)ASTA/
COL. HASTA REGIA/
Ligystine?
Ceret
CIMBII?
Ad Portum/Gaditanus Portus
Lacca
Acinippo
Cilpe?/
Lacilbula?
Arunda
Hacienda de Manguarra y S. José
CARTIMA
Arcos de la Frontera
El Santiscal
Iptuci
Burdoga
Kalath(ous)a/
Kaldouba
OCUR(R)I
Coin
M
TURIRECINA/
REGINA
Saguntia
Saepo
Ciniana
Villa de Río Verde
Las Torres
SUEL
Erisane/Arsa
Lascutana Turris
Ad Pontem
Cotinussa
Ad Herculem
Curense
Litus
Cerro de los Mártires
ASIDO
Lascuta
O(no)ba
Lacippo
Salduba/
Saltum
Heraklelon
Barbesula/Barbariana?
Mercablum/Merifabion
Iunonis Pr.
Baesippo
CARTEIA/CALPE/KARPESSOS
Albus
Portus
TINGENTERA
Mellaria
Cetaria
Columnae Herculis
CALPE MONS
Horae?
GADITANUM FRETUM
BAETURIA
TURDULI VETERES
TURDETANI
CELTICA
TURDULI MONTES
ILIPOULA MONS
BASTOULOIPPONA MONS
ARTESSOS
HARENI MONTES
LIGUSTINUS
LACUS
Anatolikon
Stoma
Guadalquivir
Guadiana
Guadalete
Barbate
Salado
Tinto
Odiel
Piedras
Huelva
Tarsis
Lacca
Lethes
Ilipoula
Rubricatum
Lascuta
Barbesula
Baesippo
Tingentera
Cetaria
Mellaria
Iunonis Pr.
Cotinussa
Litus
Curense
Heraklelon
Ceret
Caepionis Monu.
Menestheus
Iunonis
Glaukou? Akra
Phospheros/
Lux Dubia
Aipora/
Ebora
Conobaria/Colobana
Gibalbin
Saudo/
Sandone
Haza de la Torre
Loma de la Cartuja
(H)ASTA/
COL. HASTA REGIA/
Ligystine?
CIMBII?
Ad Portum/Gaditanus Portus
GADEIRA/GADES/
COL. AUGUSTA GADITANA
Aphrodisias/Erythea/Iunonis
Ad Pontem
Cotinussa
Ad Herculem
Curense
Litus
Cerro de los Mártires
Heraklelon
Erisane/Arsa
Lascutana Turris
ASIDO
Lascuta
Saguntia
TURIRECINA/
REGINA
Ad Portum/Gaditanus Portus

(*IAMar., lat.*, 511) en *Volubilis*[10], etc. En el contexto de los movimientos migratorios, el trasvase de individuos de unas *civitates* a otras es un fenómeno normal[11]; una de las manifestaciones documentadas está constituida por la mención del *origo*, como son los ejemplos que estudiamos. Los documentos epigráficos referidos a béticos son escasos, la mayoría de los epitafios conocidos proceden de necrópolis. No obstante, mencionan a: *Mamilia Lucilla*, *Valeria Bastula* y *Valeria Messia*, ciudadanas procedentes de *Conobaria* (Cabezas de San Juan, Sevilla), *Corduba* (Córdoba) e *Iulia Traducta* (Bahía de Algeciras, Cádiz), y asentadas en *Volubilis* (prox. Moulay Idriss del Zerhoun), *Tingi* (Tánger) y *colonia Iulia Valentia Banasa* (Sidi Ali bou Djenoun).

1.a. En primer lugar, nos centramos en la figura de *Mamilia Lucilla*, una dama de procedencia bética, que aparece mencionada en un epígrafe de *Volubilis* (prox. Moulay Idriss del Zerhoun), como natural de *ex Baetica municipio Conobaria* (*AE*, 1955, 42; Balil, 1958, 129, *IAMar.*, *lat*. 469) y en otra inscripción hallada en *Conobaria* (Las Palmillas, las Cabezas de San Juan, Sevilla), su localidad de origen (*CILASE*, 994). En el caso del texto hispano, esta ciudadana, *Mamilia Lucill[a]*[12], se halla en un pedestal en el municipio flavio de *Conobaria*; donde aparece como *mater* de *L. Acilius Albanus*, al que costea estatua con la autorización del pueblo *Conobariense* a fines del siglo I d.C. Esta actividad evergética es indicio de la posición económica alcanzada. Además, se deduce que los *Mamilii* se habían asociado a los *Acilii* a través del enlace de *Mamilia Lucilla* con *L. Acilius* y que de su unión nacería *L. Acilius Albanus*. El gentilicio *Mamilius* se extiende por Campania, *Praeneste, Tusculum* y área de los picenos[13]. En *Hispania* la *gens Mamilia* se

10. Cf. *IAMar.*, *lat*., 511: *M(arcus) Vale/rius M(arci) [f(ilius)] / Vol(tinia tribu) Tol(osa) / Rufinus / mil(es) leg(ionis) X / Gem(inae) / [(centuria)] / Atii an(norum) XXX / ae(rum) XI h(ic) s(itus) / e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) / Sec(undus) Her(es) f[ec(it)]*.

11. Cf. A. Pérez Almoguera, A. Prieto Arciniega, *Aspectos de los movimientos de población en la provincia romana de Bética*, «Memorias de Historia Antigua», III, 1979, pp. 239-58; E. W. Haley, *Migration and economy in Roman imperial Spain*, Barcelona 1991.

12. Cf. *CILASE*, 994: *L(ucio) Acilio Quirina / Albano f(ilio) huic / ex consensu / populi Conoba(riensis) / s[t]a[tu]am poni plaquit / Mamilia Lucill[a] / mater i[mpens]/am [remisit]*.

13. Cf. R. S. Conway, *The Italic dialects*, Hildesheim 1967, p. 574.

concentra en distintas ciudades (*Asturica Augusta, Bracara Augusta, Barcino* y *Tarraco*) y conocemos a ocho personajes[14]. Para la Bética se constatan otros seis miembros, asentados en *Epora* (Montoro), *Corduba* (Córdoba), *Nescania* (Valle de Abdalajis), *Aurgi* (Jaén) y *Tucci* (Martos)[15]. *Lucilla* es sobrenombre derivado de *praenomen*[16]. De los miembros hispanos Mamilios algunos alcanzaron cargos muy relevantes; es el caso de *Q. Mamilius Capitolinus*, que por su *cursus honorum*, de orden senatorial (*dux* y *aerarium Saturni*) sufragó una inscripción votiva a Mithras y Baco en Astorga en el 220-230 d.C. o *T. Mamilius Silonis fil Quir. Praesens* que alcanzó el flaminado en *Tarraco*. Asimismo, conocemos a *Mamilia Prisca*, una destacada dama tarraconense, que se casó con el *legatus L. Numerius* y tuvo a su cargo libertos como *L. Mamilius Fortunatus*. Asimismo, en *Epora*, *L. Mamilius Avitus* y *L. Mamilius Tuscus*, recibieron distintos honores del *ordo decurionum*. Por otra parte, el *nomen Acilius* está muy difundido en Italia[17] e *Hispania*[18]. En la Bética es uno de los grupos más documentados por la epigrafía[19]. *Albanus* es *cognomen* geográfico[20]. Los *Acilii* aparecen representados en tres municipios de la Bética, como son *Aurgi*[21], *Conobaria*[22] y *Singilia Barba*[23], a través de diversos miembros. En *Aurgi* conocemos a figuras como *Acilia Ploce*, que se enlaza con los *Aelii*. *L. Acilius Albanus* es honrado por el *ordo Conobariensis* con una estatua en el foro. Las actividades evergéticas del núcleo de *Acilii* de *Singilia Barba* destacan dentro del panorama ciudadano. *Acilia Plecusa* las practica con su marido *M. Acilius Fronton* y su hijo

14. Cf. G. Alföldy, *Die Römischen Inschriften vom Tarraco*, (=*RIT*) Berlin 1975, n. 502, 617; *CIL* II, 2634, 2425, 4227, 6171, 4388.

15. Cf. J. M. Abascal, *Los nombres personales en las inscripciones latinas de Hispania*, Murcia 1994, pp. 179-80; concretamente, *CIL* II, 4162, II²/7, 151, 486, II²/5, 844, 38, 105.

16. Cf. I. Kajanto, *The Latin cognomina*, rist. an. Roma 1982, p. 173.

17. Cf. Conway, *The Italic*, cit., pp. 556-7.

18. Cf. Abascal, *Los nombres*, cit., pp. 63-4.

19. Cf. C. Castillo, *Prosopographia Baetica*, Pamplona 1965, pp. 379-81; C. Castillo, *Städte und Personen der Baetica*, en *ANRW*, II. 3, (1975), pp. 631-3; J. F. Rodríguez Neila, *Sociedad y administración local en la Bética romana*, Córdoba 1981, p. 56.

20. Cf. Kajanto, *The Latin*, cit., pp. 44, 181.

21. *CIL* II²/5, 49.

22. *CILASE*, 994.

23. *CIL* II²/5, 775; 5, 782; 5, 784; 5, 795; 5, 796; 5, 802 y 5, 803.

M. Acilius Phlegon al costear los gastos de los *ornamenta decurionalis*. También se testifican otros individuos de la familia *Acilia Singiliensis* como *Acilia Septumina*, *Acilia Sedata Septumina*, *M. Acilius Ruga* y *M. Acilius Fronton*. El gentilicio *Acilius* más de la mitad de sus miembros se encuentra en ciudades de la Bética[24], como demuestran las figuras de *Acilius Lucanus* en *Corduba*[25], *Q. Acilius Montanus* en *Astigi*[26], *M. Acilius Silo* en *Asido*[27] o *L. Acilius Barba* y *L. Acilius Terentianus* en *Sacili Martialis*[28]. En *Singilia Barba*, como hemos observado, es uno de los *nomina* que con más frecuencia se documentan. Además, a este gentilicio se vincula un nutrio grupo de libertos.

Curiosamente, esta dama aparece en otro epígrafe hallado en *Volubilis*, lo que indica que emigró a esta ciudad[29]. El dato se extrae por la mención de su *origo*, *conobariense*. Además, el documento epigráfico refleja un acontecimiento concreto, el enlace matrimonial entre miembros de distintas comunidades. Se trata de una dedicatoria de *L. Valerius Saturninus* hacia *Mamilia Lucilla*, su esposa, fallecida a los 33 años. Con seguridad *Mamilia Lucilla* se volvió a casar en segundas nupcias con un miembro de la aristocracia de *Volubilis* de origen africano. En esta ciudad recibió distintos honores tras su muerte como *remissa inpensa funeris et statuae quam e[t] ordo Volubil(itanus) / [decre]vit, de suo posuit*. Su marido se adscribe a la *gens Valeria*, una de las familias más destacadas en el norte de África y aparecen ampliamente representados en las distintas ciudades de la *Mauretania Tingitana* como *Volubilis*, Tocolosida, *Lixus*, *Sala*, *Thamusida*, *Tingis* y *Banasa*; concretamente, el grupo más nutrido se documenta en *Volubilis*[30]. Alguno de sus componentes lograron puestos muy destacados, como se observa en el *cursus honorum* de *M. Valerius Severus*, (*aedilis, sufeta, IIvir*, *flamen primus* y *praefectus*).

24. Cf. Castillo, *Prosopographia Baetica*, cit., pp. 379-81; Id., *Städte und Personen*, cit., pp. 631-2; Rodríguez Neila, *Sociedad*, cit., p. 56.

25. Cf. Castillo, *Prosopographia Baetica*, cit., p. 5.

26. *CIL* v, 5127.

27. *CIL* ii, 1314.

28. *CIL* ii, 2188 y 2128.

29. Cf. *IAMar.*, *lat.*, 469.

30. *IAMar., lat.*, 419b, 499, 656, 439, 651. 661, 499, 652, 653, 478, 654, 655, 656, 657, 658, 495, 499, 493, 491g, 659, 446, 447, 499, 660, 480, 476, 419, 661, 618, 662, 479, 475, 654, 499, 480, 663, 511, 672, 477, 469, 481, 449, 448, 664, 446, 499, 664, 650, 483, 665, 834, 666, 481, 475, 667, 658, 668, 669, 460, 476, 670, 671, 672, 462, 475, 477, 673, 425, 674, 495, 482.

1.b. Otro ejemplo de movilidad es el *Valeria Bastula (IAMar., lat.*, 30)[31], que procedente de *Corduba* fallece a los 80 años en *Tingi*. Su hijo, *Valerius Severus, eques alae Gemellianae*, le sufraga el monumento funerario. Se trata de otro traslado por motivos matrimoniales, esta vez entre miembros de la misma *gens*, la *Valeria*, ya que el hijo porta el gentilicio del padre, un *Valerius*.

1.c. Finalmente desde *Iulia Traducta*, llega a *Banasa*, *Valeria Messi fil. Messia (IAMar., lat.*, 239)[32]. De ella sólo conocemos que es hija de *Messius* casada con *M. Antonius Maximus* y originaria de la colonia *Iulia Traducta*. Para R. Cagnat se trataría de una *Messia* adoptada por un *Valerius* en testamento[33]. En este caso, la adoptada continua indicando su filiación por el nombre del padre natural. Al mismo tiempo, constituye otra prueba de enlace entre familias *Antonia-Valeria*.

Observamos como dos miembros de los *Valerii*, procedentes de *Corduba* e *Iulia Traducta* llegan a *Tingi* y *Banasa* respectivamente. En *Corduba* conocemos a casi una veintena de ellos[34] y en el área gaditana a cuarenta y seis[35]. Aparecen ampliamente documentados en otros municipios de la Bética; concretamente, se documentan en *Aurgi*[36], *Cartima*[37], Castro del Río[38], *Cisimbrium*[39], *Igabrum*[40], *Iluro*[41], *Malaca*[42], *Mellaria*[43], *Munigua*[44], *Segovia*[45], *Singilia Barba*[46] y La Atalaya[47]. Su poder económico se manifiesta en las dis-

31. Cf. *IAMar., lat.*, 30.
32. Cf. *IAMar., lat.*, 239.
33. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, Paris 1914, p. 76.
34. *CIL* II²/5, 228, 720, 550, 347, 394, 716, 234, 348, 255, 349, 259, 551, 552, 533, 371, 395, 699b, 610.
35. *IRPC*, 293, 504, 430, 388, 288, 289, 290, 431, 291, 325, 292, 293, 86, 110, 294, 295, 344, 96b, 299, 168, 384, 361, 297, 537, 440, 399, 1, 298, 296, 130, 43, 300, 429, 73, 329, 301, 302, 70, 303, 324, 304, 347, 305, 149, 69D, 518.
36. *CIL* II²/5, 34 y 5, 93.
37. *CIL* II, 5488.
38. *CIL* II²/5, 393.
39. *CIL* II²/5, 296.
40. *CIL* II²/5, 309.
41. *CIL* II, 5487.
42. *CIL* II, 1970, 1971, 1973 y 1977.
43. *CIL* II²/7, 801.
44. *CILASE*, 1054, 1076 y *CIL* II²/5, 523.
45. *CIL* II²/5, 1020.
46. *CIL* II²/5, 89.
47. *CIL* II²/5, 1128.

tintas actuaciones; concretamente, en *Tucci*, pero oriundo de *Aurgi* encontramos a *M. Valerius M.f. Quir. Marcellus*, *aedilis* y *duumvir*, que realiza distintos actos evergéticos en la colonia *Augusta Gemella*. En *Cartima Valeria C.f. Situllina*, *sacerdos perpetua*, costeó un edificio para la ciudad y ofreció un banquete. En Castro del Río Valerius Flavius efectúa una *dedicatio* a Júpiter. En *Cisimbrium Valeria Acte* recibió *ob merita* una estatua decretada por el *ordo*. Del mismo modo, el *duumvir [-] Valerius C.f. Quir. Rufus* obtuvo la ciudadanía *per honorem* en el año 77 d.C. y *G. Valerius C.f. Gal. Valerianus*, *duumvir*, *pontifex perpetuus* costeó diversas actuaciones evergéticas en la ciudad. En *Igabrum* aparece *Valeria Com(p)se*. En *Iluro* se presenta *L. [P. R(ocilius?)]. Val(erius) Valerianus*. En *Malaca* es muy notable el número de *Valerii*; entre ellos se encuentra *Valeria C.f. Lucilla* honrada junto con *L. Valerius L.f. Quir(ina) Proculus* por el *ordo malacitano*, *Valeria Macrina* casada con *L. Caecilius Q.f. Bassus*, *G. Valerius Crescens* niño de un año y *L. Valerius L.f. Quir. Florinus*, *patronus* de la *Res Publica Malacitana*; en *Mellaria* se encuentra *Q. Val[eri]us [-f.] Quir. Probu[s]*, *pater* de *Q. Valerius [-f.] Quir. Severin[us]*, al que sufraga estatua decretada por el *ordo* durante el reinado de Adriano. Las posiciones de poder de la *gens muniguense* son evidentes. *[L. Vale]rius Qu[ir. Firmus]*, *civis, IIvir bis*, de la tribu *Quirina* financió la construcción de un templo, pórtico, *exedra*, *tabularium* y *forum*. *L. Valerius Celerinus*, *patronus* de *L. Valerius Aelius Severus*, sufragó su ascenso al sevirato y *L. Valerius Aelius Severus* ofreció una escultura a *Bonus Eventus Augustus*. Otro componentes es *Valer[ia---] Il[---]* que inmigró a *Sabetum*. En *Segovia* se destaca *L. Val(erius) De[ut]erus*. En *Singilia Barba*, el *duumvir M. Valerius M.f. M.n. G.pron. Quir. Proculinus* costeó en el 109 d.C. la construcción del teatro de la ciudad y ofreció *publicos ludos* durante varios dias, donó para hombres y mujeres aceite para los baños y financió la apertura gratuíta de las termas; los *cives et incolae* en reconocimiento a su labor, *ob rem publicam bene administratam*, lo homenajearon y le dedicaron en el foro una estatua costeada por suscripción popular. El *ordo* de los *decuriones* aumentó los honores permitiendo escoger el espacio donde se instalaría la escultura; en el Cerro de la *Atalaya* aparece *Valeria G.f. [---]*.

En suma, se trata de tres damas notables, que formaban parte de la élite de sus ciudades y marchan a África por motivos económico-familiares, el material epigráfico refleja estos eventos; concretamente, los enlaces matrimoniales entre miembros de distin-

Tabla 2: Individuos movilizados de *Mauretania Tingitana* a *Baetica*.

Nombre	Ciudades acogida	Ref.
Cornelius Africanus	*Corduba* (Córdoba)	*CIL* II²/7, 237
Cornelius Restitutus	*Corduba* (Córdoba)	*CIL* II²/7, 237
Vibia Modesta	*Italica* (Santiponce, Sevilla)	*CILASE*, 358
Iunia Africana	*Italica* (Santiponce, Sevilla)	*CILASE*, 392
C. Sentius Africanus	*Italica* (Santiponce, Sevilla)	*CILASE*, 348
Naevius Africanus	*Hispalis* (Sevilla)	*CILASE*, 1018
Aedistus	*Colonia Augusta Gaditana* (Cádiz)	*CIL* II, 1755
Maurus	*Asido* (Medina Sidonia)	*IRPC*, 17

Fuente: Elaboración propia.

tas comunidades, es el caso de la *conobariense Mamilia Lucilla* y el *volubilitano L. Valerius Saturninus*; la *cordubense Valeria Bastula* y el *tingitano L. Valerius [---]*; y la dama de *Iulia Traducta Valeria Messia* y el *banense M. Antonius Maximus*.

2. En sentido inverso, se localizan emigrantes de *Mauretania Tingitana* en: *Italica, Corduba, Hispalis, Gades*, *Asido, Baelo* y otras ciudades béticas (vid. TAB. 2). En *Italica* (Santiponce, Sevilla) hallamos a *Iunia Africana* (*CILASE*, 392)[48], esposa de *M. Cocceius Iulianus* y a su hijo *Cocceius Quirinus*, asi como *C. Se[n]tlius Africanus* (*HAE* 356 = *CILASE*, 348)[49] y *Vibia Modesta, flaminica* (*CILASE*, 358)[50].

48. *CILASE*, 392: cara a) *[Rei publicae] / Italicens(ium) / M(arcus) Cocceius / Iulianus / cum Quirino / fil(io) et Iunia / Africana uxso/re columnas / carystias II / et epistylium / cum cancellis / aereis et ara / ex voto / ludis editis / d(ono) d(edit)*; cara c) *I(unia) A(fricana)*; cara d) *C(occeius) Q(uirinus)*; cara e) *M(arcus) C(occeius) I(ulianus)*.

49. *CILASE*, 348: *Caelest[i] piae Aug(ustae) / G(aius) Se[n]tius Africanus cum liberis / a(nimo) l(ibens) v(otum) s(olvit)*.

50. *CILASE*, 358: *Vict(oriae) Aug(ustae) Vibia Modesta G(ai) Vib(ii) Libonis fil(ia) or[iunda ex] / Mauretania iterato honore bis flaminica sacerdo[s col(oniae) A(eliae) A(ugustae) I(talicae)] / statuam argenteam ex arg(enti) p(ondo) CXXXII: et cum inauribus tri[bacie mar]/garitis n(umero) X. et gemmis n(umero) XXXX et berull(is) n(umero) VIII et corona aurea / cum gem(m)is n(umero) XXV et gem(m)areis 7 accep(to) loc(o). ab splendid[issimo or]/[d]in(e) in temp(lo) suo corona(m) aurea(m) flaminal(em) capitul(um) aure[um do]/[mi]na(e) Isidis alter(um) Cerer(is) cum m[a]nib(us) arg(enteis) item Iunoni(s) R[eginae d(ono) d(edit)]*.

La dama, *Iunia Africana*, aparece junto con su marido Marco Coceyo Juliano y su hijo Quirino en una *dedicatio* a la república de Itálica, en cumplimiento de un voto y ofreciendo unos juegos, dos columnas caristias con arquitrabes de bronce y un ara. La familia *Cocceia* se localiza en *Banasa* y *Volubilis* y la *Iunia* en *Volubilis, Sala, Thamusida, Banasa*, Souk-el-Arba-du-Rhab (*Tremuli?*). Se trataría de una familia que se traslada desde *Mauretania* a *Italica* por motivos desconocidos, pero que se insertan en la vida de la ciudad, como otros ciudadanos más, realizando demostraciones evergéticas públicas notorias.

El segundo ejemplo referido a Gayo Sentio Africano, indica que junto con sus hijos cumplió un voto de buen grado a *Caelestis Pia Augusta*. La familia *Sentia* se constata en *Volubilis, Banasa* y *Thamusida*. Se observa como padre e hijos también emigran a Itálica, y ofrecen una *dedicatio* a Celeste.

La tercer emigrante asentada en la colonia de *Italica*, es *Vibia Modesta*, hija de Gayo Vibio Libón, oriunda de *Mauretania*, dos veces elegida *flaminica* por el *ordo*, sacerdotisa de la *colonia Aelia Augusta Italicensis*, ofreció a la *Victoria Augusta* como presente una estatua de plata de 132 libras y dos onzas y media de peso, con pendientes de tres racimos de diez perlas, 40 gemas, ocho aguamarinas y una corona de oro de 25 gemas y GEM.AREIS 7. Aceptado el lugar por decreto del esplendidísimo ordo de la colonia, ofreció como presente en su templo su corona flaminal de oro, junto con un busto de oro de Isis, otro de *Ceres* con manos de plata y otro de *Iuno Regina*. Tenemos ejemplos de este tipo de manifestaciones en *Acci* con *Fabia Fabiana Avia* (*CIL* II, 3386) y Algeciras con *Fabia Fabiana* (*AE*, 1974, 384). Los *Vibii* se localizan en *Thamusida*.

En *Corduba* (Córdoba) conocemos a *Cornelius Africanus* y *Cornelius Restitutus* que ofrecen una *dedicatio* a *Dea Caelestis* (*CIL* II, 2195 = *CIL* II²/7, 237)[51]. Los *Cornelii* se documentan en las ciudades de *Volubilis* y *Sala*.

En *Hispalis* (Sevilla) aparece *Naevius Africanus* (*CIL* II, 5396 = *CILASE*, 1018)[52] vivió 75 años. Valencina de la Concepción. Se data en el siglo III. La familia *Naevia* se constata en *Banasa*.

51. *CIL* II²/7, 237: *Nemesi / Cornelii Res[ti]/tutus et African[us] / exacto flamonio / votum reddiderun[t].*

52. *CILASE*, 1018: *D(is) M(anibus) s(acrum) / Naevius Africanus / vixit ann(is) LXXV / h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis).*

En *Gades* (Cádiz) conocemos a *Aedistus, Maurus, puer* (*CIL* II, 1755 = *IRPC*, 151)[53] de 24 años, cronológicamente se sitúa en el siglo II.

Enterrado en *Asido* (Medina Sidonia, Cádiz) aparece *Maurus*, (*IRPC*, 17)[54] un niño de 13 años.

En suma, algunas de las familias asentadas en tierras béticas y conocidas gracias a la epigrafía son sin duda de origen africano. Es el caso de los *nomina* siguientes: *Cocceius*[55] que existe como gentilicio en *Banasa* (1 ind.) y *Volubilis* (1 ind.), *Cornelius*[56] en *Volubilis* (2 ind.) y *Banasa* (4 ind.), *Iunius*[57] en *Volubilis*, *Sala*, *Thamusida* (1 ind.), *Banasa* (2 ind.) y Souk-el-Arba-du-Rhab (*Tremuli*?) (1 ind.), *Naevius*[58] en *Banasa* (1 ind.), *Sentius*[59] en *Volubilis* (1 ind.), *Banasa* (1 ind.) y *Thamusida* (1 ind.), *Vibius*[60] en *Thamusida* en *Banasa* (1 ind.). Las razones son de índole económico (unión de fortunas), personal (matrimonios, adopciones, etc.), religiosos-profesionales (cargos de magistrados).

Otros ejemplos que proporciona la documentación epigráfica nos remiten a los *cognomina* de origen africano (3); un nutrido grupo, recogidos por J. N. Bonneville, S. Dardaine y P. Le Roux para *Baelo Claudia*[61], lo representan *Honoratus*[62], *Novata*[63], *Optata*[64], *Rogata*[65],

53. *IRPC*, 151: *D(is) M(anibus) s(acrum) / A[e]distus / Maurus pu[e]r / an(norum) XXIIII / pius in suis / h(ic) s(itus) e(st) [s(it) t(ibi) t(erra) l(evis)].*

54. *IRPC*, 17: *D(is) M(anibus) s(acrum) / Maurus / annor(um) XIII / pius in suis / h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis).*

55. *IAMar., lat.*, 148: *Cocc[eius?]*, 808: *Cocceius Co[---].*

56. *IAMar., lat.*, 583: *Corn(elius)...*, 307/3: *Q. Cor(nelius) Capella*, 307/2: *Cn. Cornelius Cornelianus*, 315 bis: *Cor[nelius?] Dom[itianus?]*, 581: *C. Cornelius Severus*, 307/2: *L. Cornelius Victor*, 424: *Cornelia Amma.*

57. *IAMar., lat.*, 491 g: *Iunius Aiax*, 307/2: *C. Iunius Cassianus. M. Iunius Cassianus*, 284: *[C. Iunius Euty?]chus*, 95: *Q. Iunius G[---]*, 507: *C. Iun(ius) Iu[---] Sen(ior)*, 307/2: *Q. Iunius Rufinianus*, 125: *Q. Iunius Rusticus*, 82: *[T.] Iunius Severus*, 610: *Iun[ia?].*

58. *IAMar., lat.*, 143: *[N?]aevi[us]...*

59. *IAMar., lat.*, 499: *Sentius Bargbal*, 126 *415: *Sex. Sentius Sex. f. Caecilianus*, 253: *Sentius Saturninus.*

60. *IAMar., lat.*, 285: *[L. Vibius] Vibianus.*

61. J. N. Bonneville, S. Dardaine, P. Le Roux, *Belo V. L'épigraphie. Les inscriptions romaines de Baelo Claudia* (= *IRBCl.*), Madrid 1988.

62. *IRBCl.*, 21 = *IRPC* 53, 48.

63. *IRBCl.*, 28.

64. *IRBCl.*, 22.

65. *IRBCl.*, 35.

Novellus[66] y *Saturninus*[67]. Para otras ciudades del área gaditana: *Honorata/us*[68] y *Maura*[69], que se constatan en *Barbesula* (Torre y Ctjo Guadiaro), *Maurus*[70] en *Asido* (Medina Sidonia) y *Gades* (Cádiz), *Numida*[71] en *Gades* (Cádiz), etc. En el resto de la *Baetica Novatus* que aparece en *Iluro*, *Salpensa*; *Optatus* en *Aratispi*, *Ilipula Minor*, *Ilurco*, *Nescania*, *Oducia*, *Sabora*, *Sosontigi*, *Villo*, Castro del Rio; *Saturninus* en *Axati*, *Cartima*, *Iponoba*, *Ostippo*, *Salpensa*, *Singilia Barba*, *Sosontigi*, etc.

En suma, nuestro análisis ha consistido en un estudio de la documentación de emigrantes béticos en la *Mauretania Tingitana*; concretamente, en tres localidades: *Tingi*, *Banasa* y *Volubilis*. En sentido inverso, se atestiguan individuos de origen mauretano en *Corduba*, *Italica*, *Hispalis*, *Gades*, *Asido* y *Baelo*. Para ello, se ha llevado a cabo un estudio onomástico-prosopográfico e histórico compuesto por un análisis de los *nomina, cognomina* y *origo* de los emigrados. El estudio onomástico-prosopográfico distingue entre gentilicios de difusión muy escasa (*Mamilius*) y de expansión más amplia (*Valerius*). El análisis histórico lo vertebra un examen de las fuentes epigráficas referentes a la entrada en dichos territorios de estas personas.

66. *IRBCl.*, 23.
67. *IRBCl.*, 24.
68. *IRPC* 75, 77.
69. *IRPC* 78.
70. *IRPC* 17, 151.
71. *IRPC* 329.

Lluís Pons Pujol, Eduard Garrote Sayó,
Xavier Soria Rincón

La captación del aceite annonario en Bética y África, un análisis comparativo

1
El sistema annonario

Bajo el gobierno de Augusto se creó el servicio de la *annona*[1]. Por primera vez se instauró una verdadera administración que se encargaba de que los alimentos de primera necesidad llegasen regularmente a la *Urbs* y a los ejércitos. Estos productos se captaban en las provincias romanas por diversas vías: como tributos en especies, por compra a cuenta del Estado o mediante ventas obligatorias (*indictiones)*, o bien como rendimientos de los latifundios imperiales[2]. Esta tarea fue encomendada a la *praefectura annonae*[3].

* Lluís Pons Pujol, becario postdoctoral (MEC), Université Paris IV-La Sorbonne y Centro para el Estudio de la Interdependència Provincial en l'Antigüedad Clàsica-CEIPAC, Barcelona.

Eduard Garrote Sayó y Xavier Soria Rincón, Clàsica-CEIPAC, Universitat de Barcelona.

1. *RGDA*, 5. Coincidimos en la hipótesis expuesta por J. REMESAL, *La annona militaris y la exportación de aceite bético a Germania*, Madrid 1986, pp. 81-9, p. 104; ID., *Heeresversorgung im frühen Prinzipat. Eine Art, die antike Wirtschaft zu verstehen*, «Münsterische Beiträge zur Antiken Handelsgesichte», 21, 2002, pp. 82-3, en la cual Augusto creó la *praefectura annonae* entre el 8 y el 14 d.C. Cf. LL. PONS, *La annona militaris en la Tingitana: observaciones sobre la organización y el abastecimiento del dispositivo militar romano*, en *L'Africa romana XV*, p. 1663, nota 3.

2. J. REMESAL, *El sistema annonario como base de la evolución económica del Imperio romano*, en *Le commerce maritime romain en Méditerranée occidentale. Colloque international tenu à Barcelone, Centre européen por le Patrimoine Culturel du 16 au 18 mai 1988*, ed. by T. HACKENS and M. MIRÓ, «PACT», 1990 [1995], pp. 357-8.

3. R. ÉTIENNE, *Les amphores du Testaccio au IIIe siècle*, «MEFRA», 41, 1949, pp. 151-81; M. P. ASTRÖM, *Roman amphora stamps from Monte Testaccio*, «Opuscula Archaeologica. Acta Instituti Regni Sueciae», 7, 1952, pp. 167-71; E. RODRÍGUEZ ALMEIDA, *Novedades de epigrafía anforaria del Monte Testaccio*, en *Recherches sur les amphores romaines. Colloque de Rome (4 mars 1971)*, (Coll. EFR, 10), Rome 1972, pp.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1221-1246.

Estos recursos iban destinados tanto a la plebe de Roma, pues como conquistadores del Imperio les correspondía beneficiarse de los bienes obtenidos, como al ejército, garante de la supervivencia y seguridad del mismo[4].

197-241; ID., *Bolli anforari di Monte Testaccio*, «BCAR», 84, 1974-75 [1977], pp. 199-248; ID., *Bolli amforari di Monte Testaccio. 2*, «BCAR», 86, 1981, pp. 109-35; ID., *Ánforas olearias béticas: cuestiones varias*, «Gerión», Anejos III, 1991, pp. 243-59; ID., *Canna Micipsarum (IVVEN., V, 89)*, en *L'Africa romana VIII*, pp. 571-8; J. REMESAL, *Problematica della provenienza e diffusione delle anfore nel Mediterraneo antico*, en *1st European Workshop on Archaeological Ceramics*, ed. F. BURRAGATO, O. GRUBESSI, L. LAZZARINI, Roma 1994, pp. 37-42; ID., *Los sellos en ánforas Dr. 20. Nuevas aportaciones del Testaccio*, en *Epigrafia della produzione e della distribuzione. Actes de la VIIe rencontre franco-italienne sur l'épigraphie du monde romain organisée par l'Université de Roma - La Sapienza et l'École française de Rome sous le patronage de l'Association internationale d'épigraphie grecque et latine. Rome, 5-6 juin 1992*, Roma 1994, pp. 93-110; ID., *Epigrafía y arqueometría: el Programa Testaccio*, en *Estudis sobre ceràmica antiga. Proceedings of the European Meeting on Ancient Ceramics*, Barcelona 1995, pp. 109-13; J. M. BLÁZQUEZ, J. REMESAL *et al.*, *Excavaciones arqueológicas en el Monte Testaccio (Roma). Memoria de la campaña 1989*, Madrid 1994; P. BERNI, A. AGUILERA, *La base de datos Testaccio*, en *Estudis sobre ceràmica antiga. Proceedings of the European Meeting on Ancient Ceramics*, Barcelona 1995, pp. 119-22; F. BURRAGATO, P. L. DI RUSSO *et al.*, *Le anfore africane di Monte Testaccio (Roma). Considerazioni sulla composizione. Nota II*, en *Estudis sobre ceràmica antiga. Proceedings of the European Meeting on Ancient Ceramics*, Barcelona 1995, pp. 115-8; M. DI FILIPPO, O. GRUBESSI *et al.*, *Progetto Testaccio: un esempio di applicazione del metodo gravimetrico nell'area archeologica del Monte Testaccio (Roma)*, en *Actes du colloque de Périgueux 1995*, «Revue d'Archéométrie», Suppl., 1996, pp. 31-6; J. M. BLÁZQUEZ, M. P. GARCÍA-GELABERT *et al.*, *Comercio del aceite de oliva*, en *Enciclopedia mundial del olivo*, Barcelona 1996, pp. 41-2; J. M. BLÁZQUEZ, *Origen y difusión del cultivo*, en *Enciclopedia mundial del olivo*, Barcelona 1996, pp. 19-20; ID., *Últimos trabajos sobre la exportación de aceite de oliva bético a Roma y al ejército*, en *Enciclopedia mundial del olivo*, Barcelona 1996, pp. 43-6; J. REMESAL, *Oleum baeticum. Consideraciones y propuestas para su estudio*, en *Congreso Internacional Ex Baetica Amphorae. Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano. Sevilla-Écija, 17-20 de diciembre de 1998*, Écija 2001, pp. 373-92.

4. El aceite bético llegaba en Dressel 20 a las provincias del *limes* renano-danubiano o a *Britannia* para aportar a la dieta del legionario romano un producto de origen mediterráneo: REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit.; C. CARRERAS, *Las ánforas romanas en Britannia. Reconstrucción del intercambio a larga distancia a partir de su evidencia arqueológica*, Barcelona 1995; D. F. WILLIAMS, C. CARRERAS, *North African Amphorae in Roman Britain: a Re-appraisal*, «Britannia», XXVI, 1995; P. P. A. FUNARI, *Dressel 20 Inscriptions from Britain and the consumption of Spanish olive oil*, Oxford 1996; E. HÖBENREICH, *Annona. Juristische Aspekte der Stadtrömischen Lebensmittelversorgung im Prinzipat*, Graz 1997; C. CARRERAS, *Los beneficiarii y la red de aprovisionamiento militar de Britannia e Hispania*, «Gerión», 15, 1997, pp. 151-76; C. CARRERAS, P. P. A. FUNARI, *Britannia y el Mediterráneo: estudios sobre el abastecimiento de*

La institución destinada a abastecer Roma era la *annona* propiamente dicha, y la destinada a abastecer al ejército era la llamada *annona militaris*, que en sentido estricto no existía como administración independiente[5].

Durante el Alto Imperio no existió ningún cargo militar directamente relacionado con la *annona*. El emperador se hallaba en el vértice de la estructura annonaria, controlando todo el proceso. El motivo, sin duda, estaba relacionado con el poder que concentraba

aceite bético y africano en Britannia, Barcelona 1998; J. REMESAL, *Heeresversorgung und die Wirtschaftlichen Beziehungen zwischen der Baetica und Germanien. Materialen zu einen Corpus der in Deustchland veröffentlichten Stempel auf Amphoren der Form Dressel 20*, Stuttgart 1998; ID., *Hispania en la política alimentaria del Imperio Romano* en *Hispania. El legado de Roma*, s.e., Zaragoza 1998, pp. 249-256; ID., *Baetican olive oil and the Roman Economy*, en S. KEAY (ed.), *The Archaeology of Roman Baetican*, 1998, pp. 183-99; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Producción y comercio del aceite en los mosaicos romanos* en *L'Africa romana XII*, pp. 359-76; C. CARRERAS, *Economía de la Britannia romana: la importación de alimentos*, Barcelona 2000, pp. 177-88; REMESAL, *Oleum baeticum. Consideraciones y propuesta*, cit., pp. 373-92; U. EHMIG, *Dressel 20/23: Ex Baetica originalis - imitatio ex Germania Superiore*, en *Congreso Internacional Ex Baetica Amphorae. Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano. Sevilla-Écija, 17-20 de diciembre de 1998*, Écija 2001, pp. 1143-52; ID., *Garum scombri aus der Küche des Statthalters*, en *Congreso Internacional Ex Baetica Amphorae. Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano. Sevilla-Écija, 17-20 de diciembre de 1998*, Écija 2001, pp. 1153-7; REMESAL, *Heeresversorgung im frühen Prinzipat*, cit., pp. 69-84; M. P. SAN NICOLÁS, *El transporte marítimo en los mosaicos romanos* en *L'Africa romana XIV*, pp. 277-83; P. P. A. FUNARI, *The consumption of olive oil in Roman Britain and the role of the army*, en P. ERDKAMP (ed.), *The Roman Army and the Economy*, Amsterdam 2002, pp. 235-63. Llegaba incluso a provincias productoras de aceite, como la *Narbonensis*, para satisfacer el déficit de este producto: E. GARROTE, *L'oli bètic de la Gallia Narbonensis a tres departaments de l'Estat francès: als Pyrenées-Orientales, a l'Aude i a l'Herault*, «Pyrenae», 27, 1996, pp. 193-213; E. GARROTE, P. BERNI, *L'Eix Empúries-Narbona en els circuits comercials de l'oli bètic durant l'Imperi Romà*, en *Comerç i vies de comunicació (1000 a.C. - 700 d.C.). XI Colloqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, s.e., Puigcerdà 1998, pp. 243-54; ID., *El consum de l'oli bètic a l'Empúries romana*, «Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos», 31, 1998, pp. 95-109; E. GARROTE, *Análisis de los sellos en ánforas Dressel 20 hallados en una provincia romana: la Gallia Narbonensis*, en *Congreso Internacional Ex Baetica Amphorae. Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano. Sevilla-Écija, 17-20 de diciembre de 1998*, Écija 2001, pp. 825-36. Para el transporte de otros productos, como el vino y la cerveza al *limes* renano-danubiano, cf. E. MARLIÈRE, *L'outre et le tonneau dans l'Occident romain*, Montagnac 2002, pp. 192-6.

5. La hipótesis de la existencia independiente de una *annona militaris* es de D. VAN BERCHEM, *L'annone militaire dans l'empire romain*, «Mémoires de la Société Na-

quién controlase el suministro y la distribución de alimentos a Roma capital y al ejército[6]. El emperador podía delegar parte de sus atribuciones: a nivel de todo el Imperio, en el *Praefectus annonae* en Roma; a nivel provincial en los *Procuratores augusti*, que eran los que dirigían la recogida de los productos[7]; y a nivel local o regional, en algunos militares integrados en el *officium* del gobernador, que eran los que acaparaban efectivamente los productos[8]. Por tanto, diversos cargos militares (*praefectus castrorum*, *primus pilus*, *signifer*, *optio*, *beneficiarius*, *tesserarius*, *curator*, *summus curator*, *frumentarius*, *actuarius*, *exceptor*, *mensor frumentarius*, *duplicarius*, *cibariator*, etc.) podían estar relacionados con el abastecimiento annonario, pero su vinculación con la *annona* debe ser considerada como meramente hipótetica mientras su titulatura no lo indique expresamente[9].

Desde sus inicios, se requirió de diversos funcionarios públicos o de agentes controlados por el Estado, para que trabajasen en el aprovisionamiento regular y sin interrupciones de los recursos alimentarios.

tionale des Antiquaires de France», 79, 1934 [1937], pp. 143-7, que la data en época de Severo. Sobre el concepto *annona* en la Historia Augusta, que ha inducido a error a varios autores, cf. A. CHASTAGNOL, *Histoire Auguste. Les empereurs romains des IIe et IIIe siècles*, Paris 1994, pp. CLXV-CLXIX. Cf. también J. LESQUIER, *L'armée romaine d'Egypte d'Auguste à Diocletien*, El Cairo 1918, pp. 349-50; A. CERATI, *Caractère annonaire et assiette de l'impot foncier au Bas-Empire*, Paris 1975, pp. 103-51; REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., pp. 81-9, 104; ID., *Heeresversorgung im frühen Prinzipa*, cit., pp. 82-3; T. KISSEL, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres in den provinzen des griechischen Ostens (27 v. Chr. - 235 n. Chr.)*, St. Katarinen 1995, pp. 123-4; F. MITTHOF, *Annona militaris. Die Heeresversorgung im spätantiken Ägypten. Ein Beitrag zur Heeresgeschicte des Römischen Reiches im 3. bis 6. Jh. n. Chr*, Firenze 1996, pp. 68-70, 79-81; PONS, *La annona militaris en la Tingitana*, cit., p. 1663, nota 2.

6. REMESAL, *El sistema annonario como base*, cit., pp. 355-67.

7. *Ibid*., pp. 87-9; KISSEL, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres*, cit., pp. 124-42, sobre el *Praefectus annonae* y 142-51, sobre los *procuratores Augusti*. Cf. también H. PAVIS D'ESCURAC, *La préfecture de l'Annone, service administratif impérial d'Auguste à Constantin*, Rome 1976, pp. 160-4, para quien la estructura annonaria a nivel provincial dependía directamente del gobernador, no del procurador.

8. REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., p. 89.

9. *Ibid*., p. 89, 91-4; KISSEL, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres*, cit., pp. 161-6 sobre el *primus pilus*, 166-70 sobre el *summus curator*.

1.1. Funcionarios estatales relacionados con la captación de aceite norteafricano

Solamente nos han llegado noticias sobre dos altos cargos relacionados con el servicio de la *annona*. El primero se trata de un anónimo que fue *procurator ad olea comparanda per regionem Tripolitanam* (de mediados del siglo III d.C.)[10]. Su función, desempeñada en Roma[11], sería la de comprar aceite en esa región africana para la *annona*, quizás de modo puntual[12]; o bien, sería la de administrar las propiedades que Severo confiscó en la *Tripolitania*[13]. Se ha propuesto que este procurador era de rango sexagenario por el hecho de haberse establecido un paralelismo con un sexagenario de época trajanea, un *curator frumenti comparandi in annonam urbis*. Posteriormente nuestro anónimo ocupó el cargo de *subpraefectus annonae* y el de *procurator monetae*, ambos de rango centenario.

Y el segundo es *Sextus Iulius Possesor*, que bajo los principados de Marco Aurelio y Lucio Vero, fue *adiutor Ulpii Saturninii praefecti annonae ad oleum Afrum et Hispanum recensendum item solamina transferenda item vecturas navicullariis exsolvendas*[14]. Desarrolló sin duda, como el personaje anterior, sus funciones desde la misma Roma[15], en la *praefectura annonae*, como misión puntual y

10. REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., p. 107; D. MANACORDA, *Testimonianze sulla produzione e il consumo dell'olio tripolitano nel III secolo*, «DArch», 9-10, 1976-77, pp. 542-55. Sobre el significado de la palabra *regio*, cf. ID., *Testimonianze sulla produzione e il consumo*, cit., pp. 549-54.

11. REMESAL, *El sistema annonario como base*, cit., p. 107.

12. Sobre la significación de la palabra *regio*, cf. MANACORDA, *Testimonianze sulla produzione e il consumo*, cit., pp. 549-54.

13. D. J. MATTINGLY, *The Olive Boom. Oil Surpluses, Wealth and Power in Roman Tripolitania*, «LibStud», 19, 1988, p. 36.

14. *CIL* 2, 1180; G. E. RICKMAN, *The corn supply of ancient Rome*, Oxford 1980, pp. 224-5; REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., pp. 100-1; P. LE ROUX, *L'huile de Betique et le prince sur un itineraire annonaire*, «REA», 88, 1986, p. 255; J. REMESAL, *Sextus Iulius Possesor en la Bética*, «Gerión», Anejos III, 1991, pp. 281-95; KISSEL, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres*, cit., pp. 212-3; J. T. PEÑA, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa: the evidence of late 4th century ostraca from Carthage*, «JRA», Suppl. Ser. nr. 28, 1998, p. 157; M. CHRISTOL, *A propos d'une inscription de Lattes relative à Deus Mars Augustus: l'acte religieux et le don*, «Archéologie en Languedoc», 27, 2003, pp. 49-56; J. REMESAL RODRÍGUEZ, *Oleum afrum et hispanum*, en A. MRABET, J. REMESAL RODRÍGUEZ (éds.), *In Africa et in Hispania: études sur l'huile africaine*, Barcelona 2007, pp. 315-28.

15. D. COLLS, R. ETIENNE *et al.*, *L'épave Port-Vendres II et le commerce de la*

extraordinaria relacionada con la primera guerra marcomana; aunque se ha propuesto también que se desarrollaran en *Ostia*[16] o incluso en provincias[17]. Controlaba tanto la recepción del aceite africano y bético, así como el transporte de otros productos annonarios y pagaba los costes del transporte que los *navicularii* realizaban para la *annona*. En cuanto al término *afrum*, es poco preciso, pudiendo tanto referirse a la *Mauretania Tingitana*[18] como al *Africa Proconsularis*, hipótesis ésta sostenida por los estudios de etimología latina[19].

1.2. Funcionarios estatales relacionados con la captación del aceite bético

En la Bética solamente conocemos a *Posessor*, del que ya hemos hablado, como alto cargo público relacionado directamente con el abastecimiento de la *annona*.

Por lo que respecta a los demás actores relacionados con la captación y transporte del aceite annonario, son denominados en la epigrafía extra anfórica y en las fuentes literarias como *navicularius, negotiator, mercator o diffusor* y, de una forma u otra, todos traba-

Bétique à l'epoque de Claude, «Archaeonautica», 1, 1977, p. 103, n 338; RICKMAN, *The corn supply of ancient Rome*, cit., pp. 224-5; REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., p. 101; ID., *Sextus Iulius Possesor*, cit., p. 287; LE ROUX, *L'huile de Betique et le prince*, cit., p. 255.

16. M. CHRISTOL, *Les hommages publics de Volubilis: épigraphie et vie municipale*, en *L'Africa romana III*, pp. 74-5; P. HERZ, *Studien zur roemischen Wirtschaftsgesetzgebung. Die Lebensmittelversorgung*, Stuttgart 1988, pp. 137-8; A. J. B. SIRKS, *Food for Rome: the legal structure of the transportation and processing of supplies for the imperial distributions in Rome and Constantinople*, Amsterdam 1991, pp. 30-1, 123; CHRISTOL, *A propos d'une inscription de Lattes*, cit., p. 214. Los argumentos para situar a *Possesor* en *Ostia* se reducen en realidad a la suposición que debía controlar directa y personalmente la llegada del aceite en las cantidades y calidades esperadas. abviamente esta labor podía llevarse a cabo desde Roma.

17. PAVIS D'ESCURAC, *La préfecture de l'Annone*, cit., pp. 91, 128, 133, 190, 214; L. DE SALVO, *Economia privata e pubblici servizi nell'impero romano, I Corpora Naviculariorum*, Samperi-Messina 1992, pp. 122-6; HÖBENREICH, *Annona. Juristische Aspekte der Stadtrömischen*, cit., pp. 74, 86.

18. H. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile de l'Afrique romaine*, Alger 1953, p. 75, que lo sitúa en la *Baetica*.

19. Cf. *Enc. Ber.*, sv. *Afri*; «le terme d'Afer ait pu désigner une tribu de la région de Sua, au nord de la Bagrada», P. A. FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain. Pouvoirs, différences et conflits*, Aix-en-Provence 1990, p. 141.

jan para la *annona*, aunque los rasgos específicos que los diferencian entre ellos nos son prácticamente desconocidos. Los *navicularii* son aquellos que transportan el aceite previamente controlado por el Estado hacia los centros de consumo y que por ello reciben un pago del Estado (*vectura*) por los trabajos prestados[20].

Los *negotiatores* y los *mercatores* son los comerciantes privados de mayor o menor envergadura, que ayudaron a la *praefectura annonae*, en su labor de facilitar el acopio del aceite en la Bética. Estos personajes recibieron a cambio beneficios y privilegios[21].

Y, por último, los *diffusores olearii*, estaban organizados en *corpora* y eran reconocidos oficialmente por el Estado. Esta figura solo aparece en relación con la captación de aceite bético annonario, y su posterior envio a los centros consumidores. Actuaban como agentes del Estado para acaparar el aceite envasado en ánforas y ponerlo a disposición de los *navicularii*. Estos últimos se encargaban del transporte del aceite bético hacia Roma y hacia los campamentos militares, en base a unos controles estipulados por la *praefectura annonae*. Los *diffusores* eran intermediarios entre los propietarios del aceite en la Bética y los comerciantes/transportistas afincados en otros lugares del Imperio, los cuales encontramos en los puertos principales del Mediterráneo occidental como Narbona, Arles, Ostia, etc. Los *diffusores* acaparaban el producto para destinarlo a la *annona*, y complementar la cantidad de aceite que percibía regularmente el Estado a través de los impuestos recaptados en especies[22]. Tenemos que resaltar la importancia de estos personajes como interlocutores directos con el Estado. Adquirieron mayor importancia a partir de finales del principado de Adriano debido a la necesidad del Estado de aumentar la cantidad de aceite destinado a la *annona*. Las posibles causas de este incremento las encontramos en, por un lado, la llegada de la peste a Roma y, por otro lado, a la reactivación de las guerras en las fronteras del Imperio[23].

20. J. Remesal, *L. Marius Phoebus mercator olei hispani ex provincia Baetica. Consideraciones en torno a los términos mercator, negotiator y diffusor olearius ex Baetica*, en G. Paci (a cura di), *Epigraphia. Miscellanea epigrafica in onore di Lidio Gasperini*, Tivoli 2000, p. 794.

21. Svet., *Claud*., 18.4; Tac., *ann*., 13, 51; *Dig*., 50, 6, 6, 5 y 50, 6, 6, 8.

22. Remesal, *L. Marius Phoebus mercator olei hispani*, cit., p. 796.

23. Ch. Rico, *Mercatores, negotiatores et diffusores olearii et le commerce de l'huile de Bétique à destination de Rome aux Ier et IIe siècles de notre ère*, «REA», 105, 2003, pp. 413-33.

Se han encontrado varias inscripciones, en las que aparecen diversos *diffusores olearii*:

1a – *M. Iulius Hermesianus*[24]. *Diffusor olei ad annonam Urbis.*
Sevilla. Datación: segunda mitad siglo II d.C.
1b – *M. Iulius Hermesianus*[25]. *Diffusor olearius*.
Écija.
2 – *M. Cassius Sempronianus*[26]. *Diffusor olearius*.
Tocina (Sevilla). Datación: principios del siglo II d.C.
3 – *D. Caecilius Onesimus*[27]. *Diffusor olearius ex Baetica*.
Roma. Datación: principado de Marco Aurelio.
4 – *C. Sentius Regulianus*[28]. *Diffusor olearius ex Baetica*.
Roma. Datación: siglo II d.C.
5 – *D. Caecilius Abascantus*[29]. *Diffusor olearius ex provincia Baetica*.
Roma.

Es en la inscripción hallada en la catedral de Sevilla, a los pies de la Giralda, donde aparece el *diffusor olearius M. Iulius Hermesianus*, y donde por primera se refleja la relación entre la función del

24. G. Chic *et al.*, *Una nueva inscripción annonaria de Sevilla: «M. Iulius Hermesianus, Diffusor olei ad annonam Urbis»*, «Habis», 32, 2001, pp. 357-9; Rico, *Mercatores, negotiatores et diffusores*, cit., pp. 15-41; Étienne, *Diffusor olei ad annonam Vrbis*, en *Hommages à Monique Clavel-Lévêque*, «Espaces et marges de l'Antiquité», 2, 2003, pp. 245-6; R. Étienne, F. Mayet, *L'huile hispanique*, Paris 2004, p. 178, n. 1; J. Remesal, *Olearii a Roma*, en *Epigrafi, epigrafia, epigrafisti, XIV Rencontre sur l'épigraphie du monde romain (Roma, 18-21 ottobre 2006)*, Roma.

25. *CIL* II, 1481; Le Roux, *L'huile de Betique et le prince*, cit., p. 268, n. 4.

26. *AE*, 1984, 528; J. González, *Nueva inscripción de un diffusor olearius en la Bética*, en *Producción y comercio del aceite en la Antigüedad. Segundo Congreso Internacional (Sevilla, 24-28 Febrero 1982)*, ed. par J. M. Blázquez, J. Remesal, Madrid 1983, p. 183; Le Roux, *L'huile de Betique et le prince*, cit., p. 267, n. 2; Étienne, Mayet, *L'huile hispanique*, cit., pp. 178-9, n. 2.

27. *AE*, 1980, 98. S. Panciera, *Olearii*, en J. H. D'Arms, E. C. Kopff (eds.), *The Seaborne Commerce of Ancient Rome: Studies in Archaeology and History*, «MAAR», 36, 1980, p. 242; Le Roux, *L'huile de Betique et le prince*, cit., p. 268, n. 7; Étienne, Mayet, *L'huile hispanique*, cit., p. 179, n. 3.

28. *CIL* VI, 29722; Le Roux, *L'huile de Betique et le prince*, cit., p. 269, n. 8; Étienne, Mayet, *L'huile hispanique*, cit., p. 179, n. 4.

29. *CIL* VI, 1885; Panciera, *Olearii*, cit., p. 245; M. G. Granino, *D. Caecilius Abascantus, diffusor olearius ex Provincia Baetica (CIL VI, 1885)*, en *Epigrafia della produzione e della distribuzione*, cit., pp. 705-19; Étienne, Mayet, *L'huile hispanique*, cit., pp. 179-80, n. 5.

diffusor y la administración annonaria[30]. Nuestro personaje era miembro del colegio de aceiteros de *Hispalis*, de la corporación de *negotiatores olearii* que trataban directamente con la administración annonaria.

Septimio Severo introdujo una serie de cambios económicos que afectaron al equilibrio augusteo entre el Estado y los particulares. Su política intervencionista se orientó hacia la supresión de los intermediarios privados que se ocupaban tanto de la captación del aceite como de su transporte. Y, a partir de este momento, el Estado se encargó de la gestión y del transporte del abastecimiento oleario, prefiriendo tratar directamente con los *navicularii*, pero exclusivamente como transportistas del aceite annonario[31]. No hay indicios de la creación de una flota annonaria porque a Severo sólo le interesó controlar todas las fases del transporte y distribución del aceite, con el fin de reducir el gasto público. Debido a esto, eliminó de la función pública a *diffusores*, *mercatores* y *negotiatores*[32].

Este intervencionismo estatal duró unos 30 años, hasta la llegada del emperador Severo Alejandro que fomentó unas reformas encaminadas a liberalizar parcialmente de nuevo el transporte annonario mediante la utilización de transportistas privados[33]; como, por otro lado, lo demuestra la reaparición de privados en los *tituli picti* de las ánforas Dressel 20.

30. Remesal, *L. Marius Phoebus mercator olei hispani*, cit., pp. 796-7; Chic *et al.*, *Una Nueva Inscripción Annonaria de Sevilla*, cit.

31. J. Remesal, *Reflejos económicos y sociales en la producción de ánforas olearias béticas*, en *Producción y comercio del aceite en la Antigüedad. Primer Congreso Internacional (Madrid, 1979)*, ed. par J. M. Blázquez, J. Remesal, Madrid 1980; E. Rodríguez, *Vicissitudini nella gestione del commercio dell'olio betico da Vespasiano a Severo Alessandro*, «MAAR», xxxvi, 1980, pp. 282-7; G. Chic, *El Estado y el Comercio Aceitero Durante el Alto Imperio*, en *Producción y comercio del aceite en la Antigüedad. Segundo Congreso Internacional (Sevilla, 24-28 Febrero 1982)*, ed. par J. M. Blázquez, J. Remesal, Madrid 1983; L. De Salvo, *Pubblico e privato in età severiana: il caso del transporto dell'olio betico e l'epigrafia anforaria*, en *Navires et commerces de la Méditerranée antique. Hommage à Jean Rougé*, «CH», xxiii, 1988, pp. 333-44; E. Rodríguez, *Los tituli picti de las ánforas olearias de la Bética*, Madrid 1989, pp. 35-7; P. Berni, *Las ánforas de aceite de la Bética y su presencia en la Cataluña romana*, Barcelona 1998, pp. 47-53.

32. De Salvo, *Economia privata e pubblici servizi nell'impero romano*, cit., p. 213.

33. *SHA*, *Alex.*, 22

2
La captación del aceite annonario. Tipos de aprovisionamiento

2.1a. *Captación vía impuestos en el Norte de África*

La principal fuente de abastecimiento de aceite para el Estado romano en el Norte de África fue la percepción de impuestos en especies[34] en lugar de en numerario[35].

El aceite era llevado por los contribuyentes a *horrea* estatales, civiles o militares, distribuidos localmente[36]. Creemos que aquí se

34. KISSEL, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres*, cit., pp. 113-6. Desde posturas primitivistas se ha tendido a minusvalorar el pago en especies: K. HOPKINS, *Rent, taxes, trade and the city of Rome*, en *Mercati permanenti e mercati periodici nel Mondo romano. Atti degli incontri capresi di storia dell'economia antica (Capri, 13-15 ottobre 1997)*, a cura di E. LO CASCIO, Bari 2000, p. 256 considera que el Estado monetiza el pago en natura por medio de su venta. En el polo opuesto, M. GARCÍA MORCILLO, *El fenómeno de la compensación financiera en natura en época romana*, «Pyrenae», 31-32, 2000-01, pp. 89-97, considera que el Estado utilizaba ampliamente los cobros y pagos en *natura*, pero también que un *argentarius* podía abrir cuentas de este tipo a clientes particulares.

35. Para el periodo republicano, cf. P. ERDKAMP, *Hunger and the Sword. Warfare and food supply in Roman Republican Wars*, Amsterdam 1998, pp. 84-111; para el periodo altoimperial, cf. L. NEESEN, *Untersuchungen zu den Direkten Staatsgaben der Römischen Kaiserzeit (27 v. Chr. - 284 n. Chr.)*, Bonn 1980, esp. pp. 104-16; para el periodo bajoimperial, cf. a la síntesis de PEÑA, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit., pp. 157-60.

36. *RE*, s.v. *Horrea*; *DA*, s.v. *Horreum* [H. THÉDENAT] vol. 3, 1899, pp. 274-5 (apartado IV, dedicado a los *horrea* provinciales). En la *Proconsularis*: en Cartago, los citados por AMM. MARC., 28, 1, 17; en Gamart un *horreum publicum* dudoso; unos *Utika horreorum Augustae* (*CIL* VIII, 13190); en *Horrea Caelia* (hoy, Hergla); en *Hadrumentum* J. TORRES COSTA, *Ex Horr(eis) Had(rumetinis). À propos d'un titulus picti mentionnant les entrepôts d'Hadrumentum au IIIe s. ap. J.-C.*, A. MRABET, J. REMESAL RODRÍGUEZ (eds.), *In Africa et in Hispania: études sur l'huile africaine*, Barcelona 2007, pp. 299-314. En *Numidia*: en *Rusicade* (*CIL* VIII, 19852); en *Cuicul* (hoy, Djemila). En la *Mauretania Caesariensis*: en *Saldae* (= Bougie) y en Aïn Zada (*CIL* VIII, 425). Cf. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile de l'Afrique romaine*, cit., p. 70. Los de *Cuicul* se encuentran en buen estado. Según las inscripciones en ellos conservadas, fueron construidos a expensas de la colonia y funcionaron dependiendo de la *annona*. Se interpretan las habitaciones con una sobreelevación de unos 80 cm. y con doble pavimento como destinadas a la conservación de granos. La sobreelavación sería para facilitar la descarga del grano y el doble pavimento tendría la función de aislarlo de la humedad. Las que no tienen estas características se interpretan como para conservar vino o aceite. Aquí se ha conservado una tabla de medidas del s. IV d.C. que contiene referencias al vino, al trigo y a la cebada. Según Camps-Fabrer esto no ex-

controlaba con pesos y medidas oficiales la cantidad aportada por el contribuyente y se le entregaba un recibo sobre la misma. A partir de aquí, se trasladaban estos productos a otros *horrea* más importantes, situados en las principales vías de comunicación, seguramente muy cercanos a las *mansiones* o *mutationes*[37]. Pero Camps-Fabrer considera que el control oficial de las cantidades pagadas por el contribuyente se efectuaría en las *mansiones* y no en el momento de entregar el recibo por las mismas[38].

Entonces los productos se dirigían hacia las principales ciudades del interior si debían abastecer al ejército asentado allí o bien hacia el puerto más cercano si debían abastecer a Roma o a otras unidades del ejército asentadas en otra parte del Imperio.

Para el Bajo Imperio disponemos de una interesante documentación en relación a la captación de aceite. Se trata de los 32 ostraca hallados en el llamado *Âlot de l'Amirauté* de Cartago que datan del año 373 d.C. (Febrero-Julio)[39].

Los ostraca se dividen en dos grupos. El grupo 1, formado por 6 ejemplares, expone información relativa a la llegada a Cartago por mar de varios cargamentos de aceite[40]. Indica los datos siguientes: la fecha de la recepción del aceite, sin indicación del año; el nombre del patrón o dueño del barco que se hace responsable del cargamento[41]; el resultado de una inspección del cargamento por parte de un funcionario, indicando las ánforas que acepta y las que rechaza[42]. En algunos casos (5 ejemplares), llevan además informaciones

cluye que no hubieran contenido aceite en otro momento. Cf. Y. Allais, *Les greniers publics de Djemila*, «RAfr», 1933, pp. 259-68; Camps-Fabrer, *L'olivier et l'huile de l'Afrique romaine*, cit., p. 71.

37. En *Mauretania Caesariensis*: en Henchir bit el mal (al Sudeste de *Thabudeos*) y a 1,5 km al Norte de *Castrum* du Confluent; cf. J. Baradez, *Fossatum Africae. Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris 1949, pp. 202-7; 215-99. Sobre el equipamento de una *mutatio* de la *Narbonensis*, cf. J.-L. Fiches, *Ambrussum. L'équipement d'une estation*, en P. Arnaud, P. Counillon (éds.), *Geographica historica*, Bordeaux 1998, pp. 239-53.

38. Camps-Fabrer, *L'olivier et l'huile de l'Afrique romaine*, cit., p. 70.

39. R. Cagnat, A. Merlin, *Ostraka latins de Carthage*, «JS», 1911, pp. 514-23; Peña, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit. Con todo, se trata de una documentación parcial al no aportar ni un solo dato procedente de regiones claramente productoras de aceite como el valle del Bagadras.

40. Peña, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit., pp. 122-30.

41. Se indica por medio de una «n» barrada y un genitivo: *n(avicula) / Ianuari* (nº 1, ll. 1-2); *n(avicula) [cilindri]* (nº 2, l. 1); *n(avicula) felicis* (nº 3, l. 1).

42. Una "*f*" ha sido interpretado como *fero* (= Yo acepto) y una "*r*" barrada

complementarias: otra fecha, con la datación consular del año 373 d.C., que corresponde a entre 1 y 4 días después de la fecha inicial[43]; el nombre del supuesto autor del documento, un funcionario que recibe el título de *mensor fori Karthag*(*iniensis*)[44]; y se inscribe otra vez el resultado de la inspección de cargamento[45].

El grupo 2 está formado por 17 ostraca, relativos a las llegadas a dos almacenes de otros cargamentos de aceite, así como su pesado y traslado a ánforas, supuestamente para ser expedidos por mar[46]. Ofrecen las siguientes informaciones: la fecha en que se escribe el documento[47]; una relación de nombres y cantidades de aceite a ellos atribuidas; y una relación de entradas de contenedores de aceite o de cantidades de aceite que se hallan en un almacén.

El tercer grupo, de 9 ostraca, no pueden ser atribuidos por su pobre estado de conservación a ninguno de los dos grupos anteriores.

La riqueza de estos ostraca nos permite incluso identificar la región de procedencia de cada cargamento, pues los del grupo 2 indican los topónimos "*Tebelbucitan qz*"[48], "*Macrinenses*", "*Caprorenses*" y "*Vol Calassini*", que han sido identificados como el distrito de la "*plebs Tubulbacensis*", el de la "*plebs Macrianensis*", (estos dos en la Bizacena), los "*Caprarienses montes*" (en la Zeugitana) y el distrito de la "*plebs Volitana*" (cercano a Cartago)[49]. Los tres primeros tienen en común sus topónimos, las cantidades de aceite que aportan, alrededor de 190.000 libras cada uno, como el hecho de aparecer en el llamado *Règlement Fiscal de Carthage*[50].

como *reprobo* (= Yo rechazo). Los contenedores aceptados estan cada vez entre 200 y 215 y los rechazados entre 5 y 13.

43. PEÑA, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit., p. 128. La datación consular se expresa de modo irregular y gramaticalmente incorrecto: *pos(t) con(sulatu)s / Modesto et Arinthei / XIIII K(a)l(endas) Mar(ias)* (nº 2, ll. 1-3).

44. *Felix mensor olei fori / Karthag(iniensis)* (nº 2, ll. 3-4).

45. *Sus[ce]pimus per nav(i)c(u)la(m) felicis X[eri] c(a)pro / reses centenaria levia ducenta / et octo et reproba(ta sunt) t[re]decim* (nº 3, ll. 4-7).

46. PEÑA, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit., pp. 130-52.

47. *VII kal(endas) mai(as) ad oct(obrem)* (nº 16, l. 1). No se indica la datación consular. La referencia al mes de Octubre debe seguramente relacionarse con el fin del año administrativo al cual el documento pertenece.

48. La abreviatura "qz" no ha sido resuelta; PEÑA, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit., p. 194.

49. PEÑA, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit., pp. 193-201.

50. C. SAUMAGNE, *Un tarif fiscal au quatrième siècle de notre ère*, «Karthago», 1, 1950, pp. 105-54; SIRKS, *Food for Rome: the legal structure*, cit., pp. 150-4. Se trata

Pero el que más aporta es "*Vol Calassini*", que proporciona más aceite que los otros juntos.

En cuanto a los contenedores mediante los cuales es transportado este aceite, "*Vol Calassini*" utiliza odres en un 95%, "*Tebelbucitan qz*" en un 84%, "*Macrinenses*" en un 14% y "*Caprorenses*" en un 0%, pues todos sus envios son por medio de ánforas[51]. Esto podría explicarse por la proximidad de "*Vol Calassini*" a Cartago pues los odres podrían así ser reutilizados.

Esta documentación ha sido interpretada del siguiente modo. El aceite que es llevado a Cartago es propiedad del Estado. Se desconoce el origen administrativo del mismo, es decir, si proviene del pago de impuestos[52], de las propiedades imperiales[53] o de compras en el mercado libre o mediante *coemptio*[54]. El aceite llegaba a Cartago por vía marítima o terrestre. Tanto si era por una u otra vía, era recogido a nivel local y llevado a almacenes secundarios cercanos a las principales vías de comunicación o llevado a los puertos desde los que era expedido. Supuestamente se hacía cargo del traslado hasta Cartago el *cursus publicus*. Ya en Cartago era consignado al *praefectus annonae Africae* que se ocupaba de su traslado donde el Estado lo necesitara por medio de *navicularii*[55].

2.1b. *Captación vía impuestos en la Bética*

La mayor parte del aceite que el Estado romano obtenía en la *Baetica* era a través del pago en especies de los tributos estatales.

En época Julio-Claudia los *tributa*, eran pagados unas veces en especies y otras en moneda, una parte de la cual había de ser reinvertida para comprar más productos básicos, a través de subastas públicas,

de una compilación de cargas fiscales relacionadas con la *praestatio annonaria* en parte de la Diócesis de África durante los reinados de Constantino a Valentiniano I.

51. Peña, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit., pp. 197-8; É Marliere, J. Torres Costa, *Transport et stockage des denrées dans l'Afrique romaine: le rôle de l'outre et du tonneau*, en A. Mrabet, J. Remesal Rodríguez (eds.), *In Africa e in Hispania: études sur l'huile africaine*, Barcelona 2007, pp. 85-106.

52. *Ibid*., pp. 156-60.

53. *Ibid*.., pp. 160-2.

54. *Ibid*., p. 162.

55. E. Tengström, *Bread for the People: Studies of the Corn-Supply of Rome during the Late Empire*, Stockholm 1975, pp. 30-4; Peña, *The mobilization of state olive oil in Roman Africa*, cit., pp. 162-5.

controladas por compañías de publicanos que negociaban directamente con los *navicularii* para el transporte annonario del aceite[56].

Los flavios reorganizaron el sistema: desaparecen las antiguas subastas por el peligro de las fluctuaciones al alza del precio del aceite a causa de las posibles especulaciones, y como el aceite era un producto de vital importancia para la *annona*, aumentó el grado de control que el Estado ejercía sobre los recursos agrarios de la Bética. Creemos que la mayor complejidad de los *tituli picti* en las ánforas aceiteras a partir de Vespasiano[57] refleja estas reformas.

Disponemos de una inscripción de gran valor, hallada en Cástulo: se trata del *Rescriptum sacrum de re olearia*, publicado por D'Ors y Contreras[58]. Según D'Ors este rescripto trataría de las instrucciones para el acopio del aceite fruto de la tributación de los ciudadanos que era dirigido hacia la *annona*. Al tratarse de un *rescriptum* y no de una *lex dicta* o unos *mandata*, debemos pensar que tuvo su origen en una consulta al emperador[59] hecha por un particular quejándose por un motivo que desconocemos. La inscripción alude a unos *diffusores olearii*, que serían, en opinión de D'Ors, los agentes del *adiutor praefectus annonae* documentado en *CIL* II, 1180, que se encargarían de fiscalizar – en algunos casos

56. G. Chic, *Comercio, fisco y ciudad en la provincia romana de la Bética*, en *Ciudades privilegiadas en el Occidente romano*, Sevilla 1999, p. 37.

57. B. Liou, R. Marichal, *Les inscriptions peintes sur amphores de l'anse Saint-Gervais, à Fos-sur-Mer*, «Archaeonautica», 2, 1978, p. 128.

58. A. D'Ors, R. Contreras, *Nuevas inscripciones romanas de Cástulo*, «AEspA», 29, 1956, pp. 126-7; A. D'Ors, *El conjunto epigráfico del Museo de Linares (VII)*, «Oretania», 5, 1963.

59. Según D'Ors el rescripto podría datarse en época adrianea, pudiendo entonces tener relación con la ley olearia de Atenas (*IG II²*, 1100 = J. Kirchner, ed., *Inscriptiones Atticae Euclidis anno posteriores*, 1913-1940). G. Chic, *El intervencionismo estatal en los campos de la producción y distribución durante la época de los Antoninos*, «MHA», 3, 1979, pp. 125-37; F. J. Lomas, P. Sáez, *El Kalendarium Vegetianum, la Annona y el comercio del aceite*, «MCV», 17, 1981, pp. 67 y ss., recogieron esta sugerencia y la ampliaron hasta desarrollar la hipótesis según la que debía haber existido una ley general para todo el Imperio en la cual se basaría la de Atenas y a cuyo desarrollo correspondería el rescripto castulonense. Se opone a esta hipótesis F. Martín, *Las constituciones imperiales de Hispania*, en *Roma y las provincias: realidad administrativa*, Madrid 1994, pp. 169-88; Id., *De Re Olearia: La ley ateniense de Adriano y el rescripto de Cástulo*, en J. M. Blázquez, J. Remesal (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio II*, Barcelona 2001, p. 483, para el que el rescripto también puede datarse en época flavia, en tiempos de Vespasiano, aunque la paleografía de la inscripción no es decisiva para datarla.

abusivamente y de ahí la queja del particular – la producción de aceite para calcular y recaudar el porcentaje debido por el productor al fisco[60].

2.2a. *Captación vía latifundios imperiales en el Norte de África*

Esta fue la segunda vía más importante de abastecimiento del Estado romano. Sabemos por Plinio (*nat.* 18, 35) que en la provincia de *Africa*, durante el principado de Nerón, se produjo el acrecentamiento de las propiedades imperiales a costa de las de privados. Según Plinio, seis grandes propietarios poseían la mitad de la provincia y Nerón los condenó a muerte para apropiarse de sus bienes. Quizás el desarrollo de los acontecimientos no fue exactamente así, pero sí nos indica cierta tendencia en el cambio de manos de los latifundios[61].

Las inscripciones halladas en el Valle del Medjerda (*Bagrada*)[62], aportan muchos y diversos datos sobre la organización interna de los latifundios imperiales en el *Africa Proconsularis*, siendo además extensible su funcionamiento al resto del Imperio[63]. Podría decirse

60. Sobre la naturaleza de este documento, nos parece interesante la hipótesis de A. AGUILERA, *Los tituli picti del Monte Testaccio. El control fiscal del aceite bético*, Departamento de Prehistòria, Història Antiga i Arqueologia, Universitat de Barcelona, tesis inédita, Barcelona 1999, pp. 165-6, según la que los particulares castulonenses estaban obligados a llevar sus impuestos en aceite desde sus propiedades hasta el almacén del fisco más cercano. Pero por razones prácticas, el aceite de Cástulo y su región debió salir por una provincia que no era la suya, a través del río *Baetis*; con lo que estos particulares serían agraviados al tener de sufragar los costes del transporte de sus impuestos hasta otra provincia. De ahí la queja de uno de ellos al emperador. Vespasiano o Adriano respondieron afirmativamente a esta queja, al conservarse inscrito en piedra el rescripto, y a partir de entonces los castulonenses sólo tuvieron que transportar su aceite hasta su municipio, haciéndose luego responsable del resto del transporte el Estado o los mismos municipios.

61. REMESAL, *El sistema annonario como base*, cit., p. 87; KISSEL, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres*, cit., pp. 117-9.

62. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile de l'Afrique romaine*, cit., p. 31-6; D. P. KEHOE, *The Economics of Agriculture on Roman Imperial Estates in North Africa*, Göttingen 1988; J. KOLENDO, *Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire*, Paris 1991, pp. 47-74.

63. Otras propiedades imperiales conocidas en el Norte de África: En *Tripolitania*, cf. J. KOLENDO, *Les grands domaines en Tripolitaine d'après l'Itinéraire Antonin*, en *Histoire et Archéologie de l'Afrique du Nord. Actes du IIIe Colloque International (Montpellier, 1-5 avril 1985)*, Paris 1986, pp. 152-3; en el *Africa Proconsularis*, el *saltus Massipianus* (Henchir el-hamman, Túnez), *fundus Ver[---]*, *fundus [---]ilitani* (Henchir Sidi Salah, Túnez*), fundus Iub<a>l(tianensisis)* (Kairouan, Túnez); en *Numidia*, *fundus Thavagel[---]*

que este valle funcionaba como *hinterland* de la ciudad de Roma ya que producía para ella del mismo modo que los territorios del Lacio[64]. ¿Cómo se organizan estos latifundios? La información proviene esencialmente de las siete inscripciones encontradas en este valle situado a unos 60 km. al Sur de Cartago[65]. Las cuatro primeras nos exponen las regulaciones contenidas en la *lex Manciana* y en la *lex Hadriana de rudibus agris* y las tres restantes, contienen quejas de los colonos.

Los *coloni*[66], campesinos aparceros, eran una de las tres partes

(Henchir el-Aouinet), en la *Mauretania Caesariensis*, defenicio *Matidiae* (El-Mehiriss, Argelia), *saltus Horreor(um) Pardalari* (Aïn Zada, Argelia), *kastellum Thib[---]* (Aïn Melloul, Argelia); cf. KEHOE, *The Economics of Agriculture*, cit., pp. 197-215.

64. KEHOE, *The Economics of Agriculture*, cit., p. 19.

65. Inscripción de Henchir-Mettich (116-117 d.C.), *CIL* VIII, 25902; de Aïn-el-Djemala (adrianea), *CIL* VIII, 25943; de Aïn-Wassel (198-209 d.C.), Suplemento del *CIL* VIII, 26416; de Aïn Drebblia, DE VOS, 2000: 35, photos 57, 1-6 y *AE*, 2001, 2083; de Souk-el Khmis (182 d.C.), *CIL* VIII, 10570 y 14464; de Aïn-Zaga (181 d.C.), *CIL* VIII, 14451 y de Gasr-Mezuar (181 d.C.), *CIL* VIII, 14428.

66. Los trabajos sobre el colonato son abundantísimos. Los primeros que estudiaron estas inscripciones, consideraron a los colonos como campesinos pobres. Para M. WEBER, *Historia agraria romana*, Madrid 1891 [1982], pp. 289-343, 372-410, los colonos son una clase rural empobrecida forzada a trabajar en la tierra propiedad de la élite y obligada a producir un excedente sobre el que no ejercen ningún control, por tanto la relación entre ellos y la élite es claramente de explotación. Para Rostovtzeff eran la clase destinada a sustituir a los esclavos y los emperadores romanos favorecieron su aumento por dos motivos: en primer lugar, porque estaban directamente ligados a ellos con vínculos parecidos a los que unían al campesinado semilibre a los monarcas helenísticos; y, en segundo lugar, porque así tenían más fuerza para oponerse a la voluntad de la aristocracia senatorial. Este autor generalizó el estado de los colonos en el Valle del *Bagrada* a todo el Imperio (M. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford, 1957). Posteriormente, la investigación reaccionó a esta generalización, viendo en el colonato una institución esencialmente africana y de raíces locales a la que la presencia romana había modificado poco. Whittaker defiende esta postura: el sistema por el que se cultivaba la tierra en el Valle del *Bagrada* se basaba en costumbres ancestrales y la legislación romana las modificó mínimamente o incluso se inspiró en ellas (C. R. WHITTAKER, *Land and Labour in North Africa*, «Klio. Beitrage zur alten Geschichte», 22, 1978, pp. 355-61). La investigación francesa, al contrario, opinaba que fue precisamente la presencia romana lo que posibilitó el auge económico del Norte de África ya que favoreció la desaparición del nomadismo y la puesta en cultivo de grandes extensiones (CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile de l'Afrique romaine*, cit.; G.-C. PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1959; J. M. LASSÈRE, *Ubique Populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 av J.-C.-235 apr. J.-C.)*, Paris 1977). La historiografía marxis-

del triangulo económico a tener en consideración aquí. Constituían las otras dos el Estado, que delegaba en un *procurator* el control de una o más propiedades[67], y el *conductor*, arrendador de la totalidad o parte del *fundus*[68].

El Estado deseaba maximizar los rendimientos de sus propiedades para destinar su producción a abastecer la ciudad de Roma por lo que le interesaba el cultivo de productos annonarios, especialmente grano y aceite. Productos que debían llegar a Roma, además, de modo regular, pues sus necesidades annonarias fueron siempre en aumento. Para obtener estos fines, el Estado decidió no explotar directamente cada uno de sus *fundi* sino que permitió al *conductor* que lo administrara en su totalidad o en parte y que lo

ta revisó las opiniones de Rostovtzeff buscando las causas del empobrecimiento de esta clase y de su creciente dependencia de la élite latifundista. En general se cree que el modo de producción esclavista no es apropiado para los grandes latifundios norteafricanos (E. M. STAERMAN, *Die Krise der Sklavenhaltenordnung im Westen des römischen Reiches*, Berlin 1964, pp. 185-204); o no lo eran los modos de producción indígenas (N. BROCKMEYER, *Arbeitsorganisation und ökonomisches Denken in der Gutswirtschaft des römischen Reiches*, Bochum 1968, pp. 204-27 y 245-51); por otra parte, las leyes *Manciana* y *Hadriana* habían sido los instrumentos del estado romano para obligar a los indígenas a adaptarse al *modus vivendi* romano (A. DEMAN, *Matériaux et réflexions pour servir à une étude du développement et du sous-développement dans les provinces de l'empire romain*, en *ANRW*, II.3, 1977, pp. 17-83). KOLENDO, *Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire*, cit., (1ª ed. de 1976, 2ª ed. revisada y aumentada de 1991, que es la que citamos; ID., *À propos des méthodes de recherche sur le colonat en Afrique romaine*, «Scienze dell'Antichità. Storia, Archeologia, Antropologia», 6-7, 1992-93, pp. 269-81) considera al colono un representante del sistema local de propiedad de la tierra y traza sus orígenes prerromanos (ID., *Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire*, cit., pp. 7-43). Su contribución más importante es el haber advertido sobre el conflicto económico entre los *conductores* y el *fiscus* y cómo éste podría afectar a los ingresos de los colonos. Kehoe considera que el colono no es un elemento empobrecido de la sociedad norteafricana sino todo lo contario, ya que tiene los recursos para afrontar las inversiones necesarias y poder sobrevivir los primeros años hasta que reciba los primeros frutos de su inversión (KEHOE, *The Economics of Agriculture*, cit., pp. 71-100); además, el hecho que sean capaces de organizarse y elevar una denuncia al emperador contra un procurador y un *conductor*, refuerza su idea (ID., *The Economics of Agriculture*, cit., pp. 64-9, 105-16 y 146-53).

67. Como, por ejemplo, un *procurator regionis hadrumetinae* (*CIL* VIII, 7039). Cf. *Enc. Ber.* s.v. *Hadrumetum*.

68. Cf. J. CARLSEN, *Estate management in Roman North Africa. Transformation or Continuity?*, en *L'Africa romana* VIII, pp. 625-37, para la definición de *conductor* y *actor*; e ID., *Dispensatores in Roman North Africa*, en *L'Africa romana* IX, pp. 97-104, para *dispensator*.

dividiera en parcelas[69], otorgadas a los *coloni* en virtud de las leyes citadas. Por lo tanto, eran los colonos los que proveían de trabajo y capital al *fundus* que, así, podía llevar a cabo una explotación más intensiva de la tierra[70].

Se cree que el origen de la *lex Manciana* estaría en la legislación promovida por *T. Curtilius Mancia* (cónsul sufecto en el año 55 d.C. y legado de *Germania Superior* en los años 56-58 d.C.)[71] con el fin de regular estos temas en *fundi* imperiales, aunque se podía haber inspirado en una ley anterior para *fundi* privados[72]. En la inscripción de Henchir-Mettich (116-117 d.C.) se otorgaban nuevas parcelas de tierra inculta, *subseciva*, a los colonos del *fundus Villae Magnae Varianae*, sin variar la legislación por la que se regían los anteriores otorgamientos: la *lex Manciana*. Según esta ley, las tierras incultas del *fundus* podían ser cultivadas por los colonos y recibían, además el *ius propius*[73], con el que tenían la potestad de transmitir hereditariamente la tierra y sus herederos la podrían poner como garantía de préstamos. En caso que la tierra permaneciera sin cultivar durante dos años seguidos, la parcela revertiría al *fiscus*. A cambio de este "alquiler perpetuo" o división de los derechos de uso de la tierra[74], el colono debía pagar anualmente al *conductor*, una renta en especie sobre la producción: para el trigo, la cebada, el aceite, el vino y los árboles frutales, un tercio; para las habas, un quarto o un quinto; para la miel, parece que un sexto. Los procuradores incentivaban la producción de aquellos productos que requerían inversiones considerables ya que, si no lo hicieran, los colonos no estarían interesados en producirlos, como es el caso del olivo, con diez años de excensión[75].

69. Sobre el tamaño de éstas, cf. KEHOE, *The Economics of Agriculture*, cit., pp. 229-34.

70. Se ha propuesto que permitieron un crecimiento sostenido de la producción agrícola del *Africa Proconsularis*, *Numidia* y *Tripolitania*, favoreciendo la aparición de las industrias de cerámica africana. Cf. Y. ZELENER, *Market dynamics in Roman North Africa*, en *Mercati permanenti e mercati periodici nel Mondo romano*, cit., pp. 223-35.

71. *PIR*², 1605.

72. KEHOE, *The Economics of Agriculture*, cit., pp. 50-5.

73. Cf. F. DE MARTINO, *Storia della Costituzione Romana*, Napoli 1975, pp. 881-5.

74. Sobre la enfiteusis, cf. a los diccionarios de derecho romano de F. GUTIERREZ-ALVIZ, *Diccionario de Derecho Romano*, Madrid-Reus 1982; A. BERGER, *Encyclopedic Dictionary of Roman Law*, Philadelphia 1953 [1991].

75. KEHOE, *The Economics of Agriculture*, cit., pp. 40-3.

La *lex Hadriana de rudibus agris* se muestra de cariz más general que la *lex Manciana*. Regula los incentivos que podían recibir ciertas producciones, con el fin de aumentar su producción en los *fundi* imperiales. No sabemos si tuvo su origen en las regulaciones para las propiedades privadas o imperiales pero sólo se hallan restos epigráficos de ella en lugares que fueron propiedades imperiales norteafricanas[76].

Las llamadas *Tablettes Albertini*, documentos jurídicos de finales del siglo V d.C., demuestran que estas dos leyes pervivieron en el Norte de África despues de la desaparición del Imperio Romano, pues se basan en ellas[77].

2.2b. *Captación vía latifundios imperiales en la Bética*

En este punto encontramos la que puede ser una de las mayores diferencias en cuanto a la captación del aceite annonario, en África y Bética, se refiere.

Respecto a la duda de si la explotación aceitera en la Bética, se articulaba en grandes o en pequeñas propiedades, consideramos que esta debía responder generalmente a la segunda opción. Algunos investigadores consideraron que el cultivo del olivar debió ocupar más a terratenientes[78] rentistas, que a verdaderos agricultores propietarios de pequeñas o medianas parcelas. No creemos que en la Bética hubiese un sistema de grandes latifundios como en Italia o en África.

76. *Ibid*., p. 63.

77. Se trata de 45 tablillas de madera descubiertas al Sur de Tébessa (Argelia), con inscripciones en tinta de las que se pueden leer treinta y una. Son actas de compra-venta de un molino de aceite (una) o del derecho a explotar en superficie algunas tierras (veintisiete). Las otras tres se leen muy confusamente. Se vende el derecho a explotar la producción de unas tierras que pertenecen a otro y se utiliza como regla jurídica la *lex Manciana*. A. BERTHIER, *L'Algérie et son passé*, Paris 1951, p. 135; J. LAMBERT, *Les "Tablettes Albertini"*, «RAfr», 97, 1953; KEHOE, *The Economics of Agriculture*, cit., pp. 47-8; D. J. MATTINGLY, *Olive cultivation and the Albertini Tablets*, en *L'Africa romana VI*, pp. 387-402, J.-M. LASSÈRE, *Onomastica africana XVI*, en F. BEJAOUI, *Histoire des hautes steppes. Antiquité-Moyen Âge. Actes du colloque de Sbeitla. Sessions 1998 et 1999*, Tunis 2001, pp. 35-45; J.-M. LASSÈRE, *Les cultures sur le fundus tuletianensis. Une société rurale en crise?* en F. BEJAOUI, *Histoire des hautes steppes. Antiquité-Moyen Âge. Actes du colloque de Sbeitla. Session 2001*, Tunis 2003, pp. 39-47.

78. P. SÁEZ FERNÁNDEZ, *Agricultura romana de la Bética, I*, Sevilla 1987, pp. esp. 150 y ss.

Rostovtzeff sí defendía el latifundio, dando especial relevancia a las grandes propiedades de la administración imperial, fruto de confiscaciones o de herencias. Por otro lado, Étienne defendía la existencia de fincas de entre 1500 y 2500 hectáreas para el cultivo tanto del trigo como del aceite. Planteaba cierta oposición entre la pequeña y mediana propiedad, organizadas alrededor de las villas, trabajadas por personal libre; y la gran propiedad, que requeriría de grandes inversiones de dinero y que serían trabajadas primero por esclavos y después por colonos[79].

En el campo opuesto nos encontramos las opiniones de Blázquez, Ponsich, Remesal, Thouvenot, Domergue o Zevi, que tienden a rechazar el gran latifundio en esta riquísima provincia senatorial, y se inclinan por una mediana o pequeña propiedad[80]. Blázquez, resume las razones, que serían las siguientes:

– la concentración de colonias y municipios en un área de extensión relativamente pequeña[81];

79. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, cit., pp. 201, 207, 209, 247, 453, 871; R. ÉTIENNE, *Les problèmes historiques du latifundium*, «MAV», 8, 1972, pp. 625 y ss., donde que propone que el paso de la mano de obra servil al colonato se produciría en época de Marco Aurelio.

80. J. M. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, *Economía de la Hispania romana*, Bilbao 1978, pp. 395 y ss.; ID., *¿Gran latifundio o pequeña propiedad en la Bética (Hispania) en época imperial?*, en *Miscelanea in onore di Eugenio Manni*, Roma 1979, pp. 245 y ss. (= *¿Gran latifundio o pequeña propiedad en la Bética (Hispania) en época imperial?*, en *España Romana*, Madrid 1996, pp. 233-41), ID., *La exportación del aceite hispano en el Imperio Romano. Estado de la cuestión*, en *Producción y comercio del aceite en la Antigüedad. Primer Congreso Internaciona (Madrid, 1979)*, ed. por J. M. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, Y REMESAL RODRÍGUEZ, Madrid 1980, pp. 42 y ss; Cf. M. PONSICH, *Implantation rurale antique sur le Bas-Guadalquivir*, Madrid 1974; J. REMESAL RODRÍGUEZ, *La economía oleícola bética: nuevas formas de análisis*, «AEspA», 50-51, 1977-78, pp. 87-142; Cf. R. THOUVENOT, *Essai sur la province romaine du Betique*, Paris 1940; Cf. CL. DOMERGUE, *Rapport entre la zone minière de la Sierra Morena et la plaine agricole du Guadalquivir à l'époque romaine*, «MAV», 8, Madrid 1972; F. ZEVI, *Introduzione*, en *Amphores romaines et histoire économique: dix ans de recherche, Siena 22-24 mai 1986*, Roma 1989, pp. 3-15, esp. p. 6.

81. Las colonias son: *Asido, Astigi, Carteia, Cordoba, Hasta Regia, Híspalis, Ucubi, Urso, Tucci, Iulia Transducta, Italica*. Para la concentración de municipios en la Bética cf. F. VITTINGHOFF, *Römische Kolonisation und Bürgerrechtspolitik unter Caesar und Augustus*, Mainz 1954, pp. esp. 1364 y ss.; T. R. S. BROUGHTON, *Municipal Institution in Roman Spain*, «CHM», 9, 1965, pp. 3 y ss.; R. K. MACELDERRY, *Vespasian's reconstruction of Spain*, «JRS», 8, 1918, pp. 33 y ss.; H. GALSTERER, *Untersuchungen zum römischen Städtewesen auf der Iberischen Halbinsel*, Berlin 1971, ofrece un mapa de distribución de los municipios de la Península Ibérica. Muchas de estas nuevas colonias fueron

– la abundancia de restos de villas romanas [82];

– la gran cantidad de nombres de dueños de fundos que existen, sobre todo para época bajoimperial [83];

– los vestigios de centuriación [84].

En relación con el último punto, Ponsich ha observado que muchas de las mejores zonas agrícolas fueron centuriadas [85], debido a la intensa colonización de la Bética como consecuencia de los asentamientos de veteranos de Augusto. Esta colonización iría acompañada del reparto de tierras en lotes que no debieron ser excesivamente grandes.

Otro argumento a favor de la teoría de la pequeña propiedad podría ser el gran número de veces que aparece la abreviatura *C(larissimus) V(ir)* en los sellos anfóricos africanos. Manacorda y Panella contrastaron esa abundancia con la relativamente escasa cantidad de esta abreviatura en la Bética, de lo que ellos suponen, en consecuencia, que en la provincia hispana dominaba la pequeña propiedad [86].

Un hecho histórico a tener en cuenta son las confiscaciones llevadas a cabo por el emperador Septimio Severo. En la *Historia Augusta*, *Vita Severi*, 12-13, podemos leer que tras la derrota de Albino, Septimio Severo mandó ejecutar a muchos de sus partida-

fundadas en época de Augusto y la mayoría fueron *deductiones* de veteranos, cf. A. D'Ors, *La condición jurídica del suelo en las provincias de Hispania*, en *I diritti locali nelle province romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo (Roma, 26-28 ottobre, 1971)*, Roma 1974, pp. 253-68, esp. p. 256 y ss.

82. Ponsich, *Implantation rurale*, cit.

83. J. M. Pabon, *Sobre los nombres de villa romana en Andalucía*, en *Estudios dedicados a R. Menéndez Pidal, III*, Madrid 1953, pp. 87 y ss.; J. M. Blázquez, *Estructura económica y social de Hispania durante la Anarquía Militar y el Bajo Imperio*, Madrid 1964.

84. Ponsich, *Implantation rurale*, cit.

85. *Ibid*., pp. 20 y ss. Por ello, la propiedad en la Bética no se caracterizó por las grandes extensiones, como sí sucedió en Italia o Africa, *ibid*. p. 281.

86. D. Manacorda, *Testimonianze sulla produzione e il commercio dell'olio tripolitano nel III secolo*, «DArch», 9-10, 1976-77, pp. 542-601; Id., *Prosopografia e anfore tripolitane: nuove osservazioni*, en *Producción y comercio del aceite en la Antigüedad. Segundo Congreso Internacional. (Sevilla, 24-28 Febrero 1982)*, ed. por J. M. Blázquez, J. Remesal, pp. 483-500; D. Manacorda, C. Panella, *Anfore*, en W. V. Harris (ed.), *The Inscribed economy. Production and distribution in the Roman Empire in the light of instrumentum domesticum: the processings of a conference held at the American Academy in Rome 1992*, «JRA», Suppl. 6, 1993, pp. 54-64.

rios, siguiendo la práctica habitual de confiscar parte de sus bienes. También da una lista de estos personajes[87].

¿Se produjó, en este caso, un proceso similar al que hace referencia Plinio[88] en África en tiempos del emperador Nerón? ¿Acaparó Septimio Severo grandes propiedades en la Bética de donde abastecer de aceite a Roma y al ejército?

A la cuestión sobre si los bienes confiscados por Severo en la Bética se quedaron en manos del emperador, fomentando así el latifundio imperial, hallamos la respuesta en la propia *Historia Augusta*, *Vita Severi, 12*. Por consiguiente, estaríamos hablando más que de acaparamiento en los medios de producción, de cambio en su titularidad[89].

Tal y como explicamos anteriormente cuando tratábamos de los actores del abastecimiento, lo que le interesa a Septimio Severo es controlar de forma mucho más intensa que antes el proceso de aprovisionamiento, centrándose no tanto en dominar el proceso de

87. Sobre la naturaleza de esta lista y su veracidad se ha escrito mucho. La teoría general acepta la existencia de algunos de los personajes referidos en este texto; duda, o, descarta los otros. Sobre la lista en general y la existencia y parentela de *Mummius Secundinus*: *PIR²* M 709. G. Alföldy, *Septimius Severus und der Senat*, «BJ», 168, 1968, pp. 112-60; Id., *Eine Proskriptionliste in der Historia Augusta*, en *Historia-Augusta-Colloquium*, Bonn 1968-69, pp. 1-12; reeditado en Id., *Die Krise des Römischen Reiches. Geschichtsschreibung und Geschichtsbetrachtung. Ausgewälte Beiträge*, Stuttgart 1989, pp. 164-74, donde el autor comparando la *Historia Augusta* con Dión Casio (Dio, 75, 4-5; 75, 9), llega a la conclusión de que el biográfo de la *Historia Augusta* falsea la lista con el objeto de dibujar un Severo mucho más cruel, de ahí el autor extrae que el conflicto civil (193-197 d.C.) y las subsiguientes confiscanciones fueron el resultado de un choque entre facciones políticas, y no entre el Senado y el poder militar; P. M. M. Leunissen, *Konsuln und Konsulare in der Zeit von Commodus bis Severus Alexander (180-235 n. Chr.)*, Amsterdam 1989, p. 198; A. Caballos Rufino, *Los senadores hispanorromanos y la romanización de Hispania. I Prosopografía*, Écija 1990, núm 34, núm. 130, núm. 131 y núm 132; J. González, *Eine Inschrift des Mummius Sisenna Rutilianus*, «ZPE», 52, 1983, p. 172, núms. 1-2; Id., *Corpus de inscripciones latinas de Andalucía*, Sevilla 1991, p. 180 núm 589.

88. Plin., *nat*., 18, 35. Vide *supra*.

89. J. M. Blázquez, *La Historia Augusta e Hispania. Algunos aspectos a la luz de la arqueología*, en *Historiae Augustae Colloquium Barcinonense*, Bari 1996, pp. 83-7; J. Remesal, *Mummius Secundinus. El Kalendarium Vegetianum y las confiscaciones de Severo en la Bética (HA Severus 12-13)*, «Gerión», 14, 1996, pp. 195-221; Id., *Escrito en barro: el Monte Testaccio y la Historia Augusta*, en G. Bonamente, M. Mayer (eds.), *Historiae Augustae. Colloquium Barcinonense*, Bari 2005, pp. 249-56; M. García Morcillo, *Las ventas por subasta en el mundo romano: la esfera privada*, Barcelona 2005, pp. 301-3.

captación como en estatalizar el transporte de los productos annonarios y, en consecuencia, abaratar los costes del mismo[90].

Las propiedades que Severo no subastó pasaron a formar parte de la procuratela del *Kalendarium Vegetianum*[91]. Bajo el principado de Severo Alejandro estas propiedades volverían a manos de privados, pudiendo seguirse, en definitiva, todo este recorrido, gracias a la epigrafía anfórica[92].

2.3. Captación vía *indictiones* en el Imperio Romano

La *indictio* es una requisición obligatoria de productos, útiles o animales fijada por el Estado a un precio generalmente por debajo del de mercado[93]. Veamos algunos ejemplos: en época julio-claudia se conocen, entre otras referencias literarias[94], el decreto sobre las requisiciones de *Sex. Sotidius Strabo Libuscinianus*, que limita las contribuciones de los ciudadanos[95]. En época de Tito[96] y Domiciano[97] se tienen noticias sobre otras *indictiones* y quizás fue en época de Domiciano cuando se organizaron administrativamente; aunque no se paliaron los problemas y malestares que creaban

90. REMESAL, *Mummius Secundinus*, cit., p. 212.

91. Sobre la naturaleza del *Kalendarium Vegetianum* se han dado varias interpretaciones. Una de ellas dada por H. G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris 1960-61, II, pp. 633-38, nº 236; compartida por P. GUICHARD, *Sur les procurateurs du Kalendarium Vegetianum et quelques notables municipaux*, en *Alimenta. Estudios en homenaje al Dr. Michel Ponsich*, «Gerión», Anejos III, 1991, pp. 297-309; la otra es la dada por REMESAL, *Mummius Secundinus*, cit., pp. 195-221 y por D. MANACORDA, *Il Kalendarium Vegetianum e le anfore della Betica*, «MEFRA», 89, 1977, pp. 313-32. Otro artículo a tener en cuenta sobre el *Kalendarium Vegetianum* es el de SÁEZ, *El Kalendarium Vegetianum, la Annona*, cit., pp. 55-84. Sobre el concepto de *Kalendarium* en general, ver G. MINAUD, *La comptabilité à Rome. Essai d'histoire économique sur la pensée comptable comerciale et privée dans le monde antique romain*, Lausanne 2005; I. FERNÁNDEZ, *Tabularium: El archivo en época romana*, «Anales de Documentación», 6, 2003, pp. 59-70.

92. REMESAL, *Mummius Secundinus*, cit.

93. REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., pp. 96-7.

94. SVET, *Cal*., 42; SVET., *Nero* 38, 2; TAC, *ann*., 4, 6.

95. S. MITCHELL, *Requisitioned transport in the Roman Empire. A new inscription from Psidia*, «JRS», 66, 1976, pp. 87-105; ID., *The Requisitioing Edict of Sex. Sotidius Strabo Libuscidianus*, «ZPE», 45, 1982, pp. 99-100; REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., pp. 87, 96.

96. SVET., *Tit*., 2; REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., p. 96.

97. PLIN, *Pan*., 29. 4-5; REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., p. 96.

al ciudadano hasta que Trajano decidió pagarlas a precios de mercado[98], como lo a Plinio en el *Panegirico* (29, 4-5), el fisco paga realmente lo que compra. La documentación es escasa durante el principado de Adriano, que mantuvo una política pacifista; así como durante el principado de Antonino Pío que quiso, siguiendo a Trajano, mantener un equilibrio entre productores, comerciantes y las necesidades del fisco, además de evitar al ciudadano las *indictiones*, mediante la compra de su propio peculio de productos alimentarios en momentos de carestía[99]. Marco Aurelio recurrió a la venta de objetos de Palacio para evitar recurrir a las requisiciones[100]. Del periodo severiano se tienen muchas noticias de *indictiones* a través de textos legales que demuestran la frecuencia con que se producían y sus consecuencias en la economia de los privados y del Estado[101]. La respuesta del Estado a esta situación fue la fijación, legal y administrativamente, del precio de los productos, la *coemptio* o *comparatio*[102].

En realidad, no disponemos de datos concretos para el Norte de África o la Bética. Pero, en cuanto a la Bética, las ventas obligatorias al Estado podían haber estado estrechamente relacionadas con la aparición de *los diffusores olei ad annonam Urbis*, personajes desconocidos durante los primeros decenios del Imperio. El primer *diffusor olearius* datado, *M. Cassius Sempronianus*, a finales del siglo I d.C.[103], relacionaría la aparición de estos intermediarios del Estado con las reformas anteriormente expuestas de época flavia.

3
Conclusiones generales

En primer lugar, permítasenos expresar una obviedad: en nuestra opinión, el Estado romano instauró el mismo sistema administrativo y legal para todos los territorios que conquistó. Por lo que las posibles diferencias en relación a la estructura de la *annona* entre las

98. REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., p. 97.

99. *Ibid*., p. 97.

100. MARC, 21. 9; REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., p. 99.

101. ULP., *Dig*. 7. 1. 27. 3; 19. 1. 13. 6; 26. 7. 32. 6; 33. 2. 28; 50. 4. 14. 2; 50. 5. 8. 3.

102. REMESAL, *La annona militaris y la exportación*, cit., p. 108; KISSEL, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres*, cit., pp. 116-7.

103. Cf. GONZÁLEZ, *Nueva inscripción de un diffusor olearius*, cit.

provincias de Bética y África no fueron debidas a distintas legislaciones, sinó a sus distintas configuraciones geográficas y climáticas.

En segundo lugar, la principal diferencia estriba en las fuentes epigráficas que aluden a la captación del aceite annonario. Mientras que para el África disponemos de los *ostraca* del llamado Îlot de l'Amirauté de Cartago (datados en el Bajo Imperio), para la Bética disponemos de la ingente información conservada sobre las ánforas Dressel 20, que data de época altoimperial.

En tercer lugar, sin duda, en ambas provincias la principal vía de aprovisionamiento sería a través de los impuestos. A este respecto, queremos puntualizar la importancia del río Guadalquivir como vía de comunicación que estructuraba la provincia de la Bética y que permitía una salida fácil del aceite annonario, permitiendo a su vez un control fiscal más exhaustivo. En África, por el contrario, la salida del aceite annonario se realizaba por vía marítima.

En cuarto lugar, respecto al abastecimiento vía latifundios imperiales, y como ya hemos dicho, no creemos que la Bética hubiera sido una provincia eminentemente latifundista, como sin duda fue el África Proconsular. Debido a esto, África acapararía más aceite que la Bética por esta vía.

En quinto y último lugar, destacar el papel de *Sextus Iulius Possesor*, importante personaje en la administración romana que desarrolló su cargo en tiempos de Marco Aurelio, ejerciendo sus funciones tanto sobre el África como sobre la Bética.

Sabine Armani

Un *sobrinus* chez des Carthaginois de Barcelone: influence locale?

L'inscription qui a inspiré cette réflexion et qui sert de point de départ à l'étude qui va suivre est celle de *Q. Cornelius Secundus*, originaire de Carthage, et de sa famille établie à Barcelone[1]. Ses parents – sa mère, son épouse, ses enfants, sa sœur et son *sobrinus*, c'est-à-dire son neveu[2] – sont en effet connus grâce à l'hommage collectif qui leur est rendu. Cependant, je souhaiterais aborder cette étude sous un angle particulier: celui de la parenté et de son vocabulaire[3]. C'est une familiarité relativement ancienne avec l'expression de la parenté en Hispanie[4] qui m'a suggéré cette nouvelle approche qui s'appuie sur la présence dans l'inscription d'un terme relativement rare: celui de *sobrinus*. En effet, si dans la péninsule Ibérique, le terme *sobrinus* se rencontre à 14 reprises, ailleurs, son emploi est,

* Sabine Armani, Département d'Histoire, Université Paris - 13.

Je remercie les organisateurs du colloque qui ont bien voulu accueillir ma communication dans le cadre de la section consacrée aux rapports entre l'Afrique romaine et l'Hispanie. Ma gratitude va aussi à P. Le Roux qui a bien voulu relire cet article.

1. *AE*, 1966, 207 = *IRC*, IV, 59 = *HEp*, 7, 208.

2. L'évidence de cette traduction – différente de celle encore couramment admise – s'est d'ailleurs imposée aux éditeurs des *IRC*, peut-être par attraction avec le sens moderne de *sobrino/sobrinho* en espagnol et en portugais.

3. C'est en effet comme illustration des courants migratoires inter-provinciaux que l'inscription a souvent retenu l'attention: E. HALEY, *Foreigners in Roman Imperial Spain: investigations of Geographical mobility in the Spanish provinces of the Roman empire (30 B.C. - A.D. 284)*, Ann Arbor 1986, p. 163-75; ID., *Migration and economy in Roman Imperial Spain*, Barcelone 1991, p. 44-52 et, récemment, S. LEFEBVRE, *Les migrations des Africani en péninsule Ibérique: quelle vérité?*, dans A. CABALLOS RUFINO, S. DEMOUGIN (éds.), *Migrare. La formation des élites dans l'Hispanie romaine*, (Ausonius. Études, 11), Bordeaux 2006, notamment p. 104, 118, 136.

4. Cf. S. ARMANI, *Relations familiales, relations sociales en Hispanie sous le Haut-Empire: étude épigraphique*, sous la direction de P. Le Roux, thèse dactylographiée, Université de Rennes II - Haute-Bretagne, 2002, p. 35-71.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1247-1262.

soit rare, soit inconnu. En Afrique, le mot n'est utilisé qu'une fois, à *Volubilis* (voir Annexe, nº 19). Le choix d'associer à la famille nucléaire un parent plus éloigné – en l'occurrence le *sobrinus* – et la fortune particulière rencontrée par le terme en Hispanie (passé dans les langues ibériques[5]) font-ils, pour autant, des membres de cette famille, des Espagnols "d'adoption"? En d'autres termes, peut-on considérer le déséquilibre des sources en faveur de la péninsule Ibérique comme l'expression d'un régionalisme?

Voici le texte et la traduction établis par les *IRC*, IV que nous avons retenus:

[Q(uintus) Co]rnelius Sp(urii) f(ilius) Sec[undus] / d[o]mo colonia Ca[rtha]/gine Magna sibi et Corne[liae] / Quartae matri Gem<i>niae Q[uar]/tae uxori Corneliae Tertull[ae] / f(iliae) Q(uinto) Corn(elio) Seran(o) f(ilio) aed(ili) II(duum)vi[ro] / Corn(eliae) Quartill(ae) f(iliae) Cor(neliae) Dubit[atae] / f(iliae) Cor(neliae) Sp(urii) f(iliae) Tertull(ae) sorori / L(ucio) Mae[vio] / Rogato sobrino.

Quintus Cornelius Secundus, fils de *Spurius*, domicilié dans la colonie de *Carthago Magna* (a fait faire ce monument) pour lui-même et pour *Cornelia Quarta* sa mère, pour *Geminia Quarta* son épouse, pour *Cornelia Tertulla* sa fille, pour *Quintus Cornelius Seranus* son fils, édile, duovir, pour *Cornelia Quartilla* sa fille, pour *Cornelia Dubitata* sa fille, pour *Cornelia Tertulla*, fille de *Spurius*, sa sœur, pour *Lucius Maevius Rogatus* son neveu.

I
La famille de *Q. Cornelius Secundus*: statut et onomastique[6]

Q. Cornelius Secundus et sa sœur *Cornelia Tertulla* sont nés de "père inconnu" comme a toutes les chances de l'indiquer dans leur filiation le recours au prénom *Spurius*[7] qui marque cependant leur ingénuité. Citoyens romains comme leur mère, *Cornelia Quarta*, qui leur a transmis son propre gentilice en l'absence de justes noces avec le père de ses enfants, ils ne peuvent en effet faire mention

5. Sur cet héritage linguistique, voir déjà S. ARMANI, *A propos d'une inscription du musée de Mérida: le sens de sobrinus dans l'épigraphie latine*, «Le Jardin des Antiques. Revue des amis du Musée Saint-Raymond», 25, 1998, p. 11-6.

6. Voir l'arbre généalogique en Annexe, nº 18.

7. J.-M LASSÈRE, *Manuel d'épigraphie latine*, Paris 2005, p. 97-9.



Fig. 1: *IRC*, IV, 59, avec l'autorisation du Museu d'Història de la Ciutat de Barcelona (MHCB, 8860).

de l'identité de leur père biologique juridiquement défaillant. Il est probable que *Q. Cornelius Secundus* et sa sœur aient été les enfants "illégitimes" de qui était, peut-être le patron de leur mère. Chez elle, à la différence de ses petits-enfants, l'absence de filiation est certainement révélatrice d'une naissance servile. Dans ce contexte, on a prêté à cette famille une activité commerciale qui l'aurait poussée à quitter l'Afrique pour élire domicile dans la riche cité portuaire de *Barcino*[8].

Pour comprendre les raisons qui ont conduit *Q. Cornelius Secundus* à faire graver une commémoration collective, on a émis l'hypothèse d'une épidémie qui aurait décimé une partie de la famille[9]. Rien ne permet bien sûr de corroborer cette hypothèse. D'ailleurs, rien non plus n'indique que les parents soient décédés

8. G. ALFÖLDY, *Drei städtische Eliten im römischen Hispanien*, «Gerión», 2, 1984, p. 193-238.

9. *AE*, 1966, 207: «L'inscription paraît être faite par un père et mari survivant à sa mère, sa femme, ses divers enfants, sa sœur et un parent (un cas où il est permis de penser aux ravages d'une épidémie)».

au moment où *Q. Cornelius Secundus* a décidé de faire rédiger la dédicace. L'ordre d'énumération des proches ne correspond donc probablement pas à la chronologie des décès. La mise en page[10] comme la rédaction du texte tiennent compte, en effet, d'une hiérarchisation implicite, elle-même fonction de l'ordre des générations et de la position généalogique de chacun: d'abord la cellule nucléaire qui regroupe les ascendants et les descendants immédiats du dédicant, ensuite seulement le cercle des collatéraux, avec la sœur et le neveu.

Cependant, on n'a jamais relevé qu'en plus d'autoriser la restitution d'un arbre généalogique assez étoffé sur trois générations, l'épitaphe permet aussi de déduire l'ordre de naissance des enfants. Certes, rien ne permet d'affirmer que l'on est en présence de la fratrie complète, mais tout indique que l'on est bien devant une séquence ordonnée de germains. Dans le cas contraire, on aurait attendu que le fils, qui exerça les plus hautes charges dans la cité, fût mentionné en premier (comme dans *IRC*, IV, 66), alors qu'ici, il figure en position intermédiaire, entre deux de ses sœurs. D'autre part, si les études précédentes ont surtout souligné la fréquence avec laquelle on rencontre en Afrique Proconsulaire certains des noms portés par la famille[11], le caractère répétitif de l'onomastique mérite aussi une attention particulière car il révèle, que pour la dénomination de certaines des filles au moins, on a puisé dans un stock familial. Ainsi, si l'on a donné au fils aîné un *cognomen* qu'il est le seul ici à porter, la sœur cadette, tire le sien de celui de sa grand-mère paternelle ou de sa mère; la petite dernière porte cependant un surnom que l'on ne peut rapprocher d'aucun parent connu, comme son cousin qui tient peut-être le sien de sa famille paternelle. En revanche, l'aînée est l'homonyme – filiation exceptée – de sa tante paternelle.

La pratique de la réitération d'un nom d'une génération à l'autre est bien connue[12]. Elle est par exemple attestée dans une ins-

10. *IRC*, IV, 59, p. 133: «... leur hauteur [des lettres] décroissante permet de distinguer plusieurs groupes de lignes correspondant aux indications successives de l'auteur du monument (l. 1-2), de son épouse (l. 3-4), d'une fille et du fils (l. 5-6), des deux autres filles (l. 7), de la sœur et du neveu (l. 8-9)».

11. Sur ce point, voir néanmoins les récentes mises au point de Y. LE BOHEC, *L'onomastique de l'Afrique romaine sous le Haut-Empire et les cognomina dits «africains»*, «Pallas», 68, 2005, p. 217-39.

12. A. BRESSON, *Règles de nomination dans la Rhodes antique*, «DHA», 7, 1982, p. 345-62.

cription d'*Aeso* que la dédicante consacre à celle qui fut à la fois sa tante paternelle (*amita*) et sa belle-mère (*socrus*)[13]. L'homonymie parfaite des deux femmes rappelle celle rencontrée dans l'inscription de Barcelone de la nièce et de sa tante, respectivement fille et soeur de *Q. Cornelius Secundus*. Dans les deux témoignages, les deux couples de parentes occupent des positions généalogiques identiques (tantes paternelles et nièces) et, dans le cas d'*Aeso*, cette homonymie a eu pour corollaire le mariage avec le cousin croisé patrilatéral[14]. On est alors naturellement tenté de voir peut-être dans la transmission du surnom de la tante paternelle à sa nièce – qui lui est symboliquement donné[15] – l'indice d'une union possible avec le fils de cette tante. A Barcelone, cependant, le mariage avec le *sobrinus* n'a vraisemblablement pas eu lieu sans qu'on sache si la mort prématurée des cousins l'a empêché ou s'il n'a même jamais été envisagé. Cette union préférentielle, si elle existait – mais des mariages privilégiés sont attestés sous d'autres formes ailleurs[16] – n'avait de toute façon rien d'obligatoire et n'allait pas à l'encontre des traditions romaines qui autorisaient indifféremment le mariage entre cousins germains, sans pour autant privilégier celui conclu avec la cousine patrilatérale[17].

On le voit, le *sobrinus* tenait dans la famille une place particulière à laquelle le paragraphe qui suit sera particulièrement attentif.

13. *IRC*, II, 50, Isona (*Aeso*): *Porciae [---] / Catullae / Porcia M(arci) [f(ilia)] / Ca[t]ul[l]a / amitae [et] socrui / optimae*.

14. M. Corbier, *Construire sa parenté à Rome*, «RH», 575, 1990, p. 9: «la désignation de la même femme comme *socrus* et *amita* par sa nièce révèle un mariage entre cousins croisés».

15. Bresson, *Règles de nomination*, cit., p. 345-6: «En fait, faire revivre un nom, celui d'un oncle, d'une grand-tante, etc., en le donnant à son enfant, créait une forme d'affinité entre celui qui en était nouvellement doté et la personne qu'il faisait revivre: c'était donc un moyen d'attirer sur l'enfant en question le capital matériel et symbolique de cette dernière».

16. Le lévirat, par exemple, en Tripolitaine: cf. M. Corbier, *Family and Kinship in Roman Africa*, in M. George (ed.), *The Roman Family in the Empire. Rome, Italy and Beyond*, Oxford 2005, p. 270-1.

17. M. Corbier, *Parenté et alliance dans le monde romain (IIe siècle a.C.- VIe siècle p.C.)*, dans *Parenté et société dans le monde grec de l'Antiquité à l'Âge moderne, Colloque international Volos (Grèce, 19-21 juin 2003)*, (Ausonius éditions. Études, 12), Bordeaux 2006, p. 204.

2
Le sens de *sobrinus*

Contrairement à la *communis opinio*, l'usage épigraphique de *sobrinus*, *-a*, ne désigne pas le cousin issu du cousin germain, mais le neveu, la nièce[18], et je rajouterais, plus précisément encore, un type de neveu: le fils ou la fille de la sœur[19], c'est-à-dire le *filius*, *-a sororis*, conformément d'ailleurs à l'étymologie du mot qui vient de *soror*, et dont E. Benvéniste avait eu l'intuition[20].

Deux observations épigraphiques illustrent cette filiation linguistique.

1. D'une part, en épigraphie, le mot est en effet souvent associé à *soror*, soit que le lien de germanité soit suggéré – lorsque *sobrinus* est employé dans un rapport de symétrie avec la *matertera* (tante maternelle)[21] – soit que ce degré de parenté soit clairement exprimé (TAB. 1). C'est le cas dans une inscription de Mérida, où *sobrinus*, comme à Barcelone, figure aux côtés de proches parents: l'épouse et la sœur du dédicant dans un cas[22], la mère, l'épouse, les enfants et la sœur du dédicant dans l'autre[23]. A Oliva, le groupe est élargi, du côté de la sœur, au beau-frère du dédicant[24],

18. Voir notes n°s 4 et 5.

19. Il semble, après un premier sondage, que les occurrences littéraires aillent dans le même sens. Le cadre géographique qui m'est imparti ici ne me permet pas de me livrer à une analyse critique et exhaustive des attestations littéraires dont l'examen déborderait de toute façon le thème de cette communication, mais je me réserve d'y consacrer très prochainement une étude.

20. Cité par M. BETTINI, *De la terminologie romaine des cousins*, dans P. BONTE (sous la direction de), *Épouser au plus proche. Inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris 1994, p. 230-1: «C'est à Benvéniste (1965) (sur les traces de Leumann [1959], en vérité) que nous devons l'interprétation la plus ingénieuse et la plus complète du terme *consobrinus*. Reprenons donc son argumentation. Elle part de l'adjectif **swe-sr-inus* > *sobrinus* qui signifierait «fils de sœur»: comparativement, ce terme aurait des correspondances précises sans la sphère balto-slave. Uni au préfixe *con–*, ce **swe-sr-inus* aurait impliqué une valeur de réciprocité pour désigner ceux qui peuvent mutuellement se désigner comme «fils de sœur», c'est-à-dire les cousins parallèles matrilatéraux...».

21. Cf. TAB. 1, n° 5 à compléter par *AE*, 1993, 903. Mérida (*Augusta Emerita*): *D(is) M(anibus) s(acrum) / Argent(ariae) Veranae Emer(itensi) ann(orum) LXV Ar(gentarius) / Vegetinus materterae et patro/nae faciendum curavit / h(ic) s(ita) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis).*

22. Cf. TAB. 1, n° 6.

23. Cf. TAB. 1, n° 18.

24. Cf. TAB. 1, n° 17. Voir S. ARMANI, *Relations familiales, relations sociales dans une inscription d'Oliva*, à paraître.

tandis qu'à Astorga[25], Carthagène[26] et Évora[27] il est réduit à sa plus simple expression (le dédicant et sa ou ses soeurs). A Rome et en Italie, on rencontre des séries épigraphiques identiques[28]. Il me paraît également indispensable, à ce stade de l'analyse, de signaler qu'en Hispanie, à la différence d'autres provinces, le terme *sobrinus*, *-a* n'a pas de concurrent: la périphrase *filius, -a sororis* y est singulièrement absente.

2. D'autre part, dans un contexte romain, on constate que le *sobrinus* ne porte jamais le gentilice du parent avec lequel il est placé dans un rapport de symétrie sauf lorsqu'il est son affranchi[29]. Or, si les règles romaines de dénomination s'appliquent normalement, dans le cadre de justes noces, il est admis que – pour les garçons au moins – le nom se transmette en général du père aux enfants[30].

Dans ces conditions, seuls l'oncle et la tante du côté paternel (le *patruus* et l'*amita*) et leur neveu (en l'occurrence le *filius fratris*) sont théoriquement titulaires du même gentilice. Dans les deux autres cas (neveu, oncle et tante maternels – l'*avunculus* et la *matertera* –), le type de neveu qui correspond au *filius sororis*, a toutes les chances de porter un nom différent[31].

Une fois la position généalogique du terme rétablie, reste à évoquer le contexte social de son utilisation, susceptible de nous livrer des éléments de compréhension sur les conditions de sa diffusion.

25. Cf. TAB. I, n° 14.

26. Cf. TAB. I, n° 16.

27. Cf. TAB. I, n° 9.

28. Cf. TAB. I, n°s 1 et 3.

29. Dans l'inscription TAB. I, n° 5, *Argentaria Verana* – la *matertera* – dont le degré de parenté est précisé par un témoignage symétrique, porte le même gentilice que ses neveux car elle les a affranchis. Dans l'inscription TAB. I, n° 17, l'identité de l'oncle est supposée. Mais l'homonymie, dans ce milieu d'affranchis, ne fait pas obstacle: elle peut s'expliquer par des co-affranchissements ou par des rachats de liberté à l'intérieur de la famille.

30. En dehors des milieux aristocratiques, des cas de transmission du gentilice maternel sont également attestés, mais concernent majoritairement les filles: cf. pour l'Hispanie, S. ARMANI, *La transmission du gentilice maternel en Hispanie sous le Haut-Empire*, dans *Epigrafía y sociedad en Hispania durante el Alto Imperio: estructuras y relaciones sociales, Madrid (Casa de Velázquez) - Alcalá de Henares, avril 2000*, ed. por S. ARMANI, B. MARTINEAU-HURLET, A. U. STYLOW, Madrid 2004, p. 75-92.

31. C'est la situation constatée aux n°s 1, 4, 6, 7, 9, 10, 11, 18 et 19 (TAB. I), soit l'ensemble des documents exploitables sous cet angle (à l'exclusion des cas réels ou supposés de co-affranchissement).

Tableau 1: La proche parenté de *sobrinus/a*.

N.	Références*	Identité du parent symétrique associé à *sobrinus/a*	Identité de *sobrinus/a*	Remarques éventuelles
1	*CIL* VI, 1916 Rome	*[M.] Apusceius M.l. Hermaphilus*	*...[A]nicius M. f. Daphnicus*	Le *sobrinus* est associé à la sœur du dédicant: *[Ap]usceia Promethia*
2	*CIL* VI, 34623 Rome	*D. Aur(elius) Epipodius Arriani*	?	
3	*CIL* IX, 761 Larino	*Oriens pub(licus)*	*.....nus*	Le *sobrinus* est associé à la sœur du dédicant: *[C]alvilla*
4	*CIL* IX, 762 Larino	*C. Otacidius Pisidinus*	*M. Pontius Marcellus*	
5	*AE*, 1993, 904 Mérida	*Argentar(ia) Verana*	*M. Argentarius Achaicus sobrinus et libertus*	On déduit par rapprochement avec *AE*, 1993, 903 qu'*Argentaria Verana* est sa *matertera*.
6	*AE*, 1999, 876 Mérida	*P. Sertorius Niger*	*M. Didius Postumus*	Le *sobrinus* est associé à la sœur du dédicant: *Sertoria Tertulla*
7	*ERAE*, 387 Mérida	*[P]ublicia Olivola*	*Vibia Asclepiace*	
8	*ERAE*, 394 Mérida	?	*Vict(or) Victulla* et *Ter(tullus) Novelle [s(ervus)]*	
9	*CIL* II, 5193; *IRCP*, 446. Évora	*L. C(aecilius) Galio*	*M. Ful(vius?) Caecilianus*	Le *sobrinus* est associé à la sœur du dédicant: *C(aecilia) Vitalis*
10	*CIL* II, 5191 Évora	*T. Calleus Marcianus*	*Cas(sia) Marcella*	

* Pour les abréviations bibliographiques, consulter la liste des abréviations donnée à la fin des Actes.

(suit)

Tableau 1 (suivi)

N.	Références*	Identité du parent symétrique associé à *sobrinus/a*	Identité de *sobrinus/a*	Remarques éventuelles
11	*CIL* II²/7, 968 = *HEp*, 4, 152 Magacela (BA)	*P. Acilius Rufus Rufionis f.*	*P. Fabius Modestus*	
12	*CIL* II, 1215 = *CILA*, 2, 52 Séville	*C(aius) [---V]enustus V[---] Fabul?*	*L. Avilius Succes[sus]*	
13	*IRPLE*, 101 Astorga	*Calpurnia Elanis*	Anonyme	
14	*CIL* II, 2657 = *IRPLE* 123 Astorga	*Domitius Senecio*	– *Caesia Cloutai f(ilia)* – *Coporinus Copori f(ilius)*	Les *sobrini* sont associés aux sœurs du dédicant: *Pellia Visali f(ilia)* et *Visalia Visali f(ilia)*
15	*LICS*, 87 = *HEp* 4, 130 Guisando (AV)	?	*T. Sempronius Reburr[us]*	
16	*DECAR*, 3¹, 40 Carthagène	*[– Helvi]us Pollio*	anonyme	Le *sobrinus* est associé à la sœur anonyme du dédicant.
17	*IRIlici*, 184 = *IRSAF*, 6 Oliva	*[G. Pompeius?]*	*G. Pompeius Nicostratus*	Le *sobrinus* est associé à la sœur du dédicant: *Pompeia [Venu?]sta* et à son beau-frère: *[C.* ou *G.] P[om]peius Philipus*
18	*AE*, 1966, 207 ; *IRC*, IV, 59 = *HEp*, 7, 208 Barcelone	*[Q. Co]rnelius Sp. f. Sec[undus]*	*L. Mae[vius] L. f. Rogatus*	Le *sobrinus* est associé à la sœur du dédicant: *Cor(nelia) Sp. f. Tertulla*
19	*AE*, 1954, 156 = *IAM*, 547 *Volubilis*	*Bolanius Sabinus Syrofoenix*	*Ausius Ausonius*	

* Pour les abréviations bibliographiques, consulter la liste des abréviations donnée à la fin des Actes.

Est-il possible d'établir une sociologie du mot et de son usage? A l'évidence, oui: l'élément civique est certes prépondérant dans les témoignages, mais le terme n'est pas inconnu des pérégrins[32]. Cependant, on observe que son emploi est particulièrement lié aux milieux affranchis et serviles.

3
Les attestations épigraphiques de *sobrinus* dans l'Occident romain

En effet, à Rome, en Italie et en Afrique, les *cognomina* grecs trahissent l'origine servile des familles concernées[33]. A *Larinum*[34], c'est même un esclave public, *Oriens* – que son statut prive théoriquement de toute attache familiale – qui réalise l'épitaphe de son *sobrinus*. Dans les provinces hispaniques, la situation est à peu près identique: là encore, l'élément affranchi ou servile domine. Six attestations émanent sûrement de familles d'anciens esclaves ou d'esclaves. Le point d'orgue est atteint à Mérida où 100% des mentions sont le fait de non-ingénus. Dans tous ces cas, le statut des individus y est, soit clairement exprimé (avec la mention du lien de dépendance, par exemple), soit suggéré (onomastique grecque à Oliva, absence de filiation légitime à Barcelone). Dans les autres témoignages, à l'exception de la famille de *Domitius Senecio* d'Astorga, la naissance libre des différents parents n'est pas non plus assurée en l'absence de l'indication de la filiation ou d'inscription dans une tribu. On observe cependant que la majorité de ces familles sont en voie de structuration: certains de leurs membres sont les premiers à changer de statut en passant du rang d'esclaves à celui d'affranchis, par exemple, ou de pérégrin à celui de citoyen romain, dans le cas de *Domitius Senecio*. Le succès du terme, dans ces milieux en quête d'une nouvelle expression de leur identité, s'explique vraisemblablement par la configuration originale de ces unités familiales, pour la plupart, juridiquement privées de toute indication d'ascendance: en l'absence de réelle profondeur généalogique, il n'est pas anormal qu'on ait cherché à développer les relations qui unissaient les membres d'une même génération avec leurs descendants.

32. Une seule attestation en l'état de nos connaissances: TAB. I, n° 14.
33. Cf. TAB. I, n°s 1-4; 19.
34. Cf. TAB. I, n° 3.

Par ailleurs, la carte de la distribution du terme en Occident suggère que son emploi est fortement lié aux secteurs les plus urbanisés. En plus de Rome et de l'Italie où le terme apparaît, on relève en effet pour l'Hispanie des zones de forte concentration, notamment dans les centres administratifs: le Levant, dans de riches cités portuaires, à *Asturica Augusta*, cité augustéenne devenue chef-lieu de la procuratèle d'Asturie-Galice, en Lusitanie, en particulier dans la capitale provinciale et ses abords ainsi qu'à *Ebora*, probablement dotée du droit latin dès avant Auguste et enfin, le Nord-Ouest[35]. Dans ces conditions, la présence d'un *sobrinus* affranchi à *Volubilis*, municipe romain claudien, n'est pas surprenante.

Conclusion

La typologie de l'emploi de *sobrinus* suggère que le terme était surtout répandu chez les affranchis, en Hispanie et dans le reste de l'Occident romain. La sociologie particulière d'un terme latin interdit donc que l'on attribue sa fréquence dans la péninsule Ibérique à un quelconque indigénisme ou régionalisme qui se serait maintenu dans les langues romanes sous la forme portugaise de *sobrinho* ou castillane avec *sobrino*. L'adoption de ce terme dans la famille de *Q. Cornelius Secundus* a peut-être été favorisée par son installation en Hispanie où l'usage du terme était courant[36], mais c'est sans conteste son statut de descendant d'affranchi de la première génération – qui en fait du même coup un chef de famille au sens romain du terme – qui l'a poussé à honorer son neveu. A cet égard, les anciens esclaves et leurs descendants apparaissent, une fois encore, attachés plus que d'autres, à l'expression de leur parenté, symbole de leur nouvelle liberté.

35. 6 mentions en Citérieure (1 à Barcelone, 2 à Carthagène et Astorga, 1 à Guisando, dans les environs de l'actuelle Àvila), 2 en Bétique (1 à Séville, 1 dans les environs de Badajoz), 6 en Lusitanie qui se partagent entre Mérida (4 attestations) et Évora (2).

36. Il faut peut-être mettre le déséquilibre des sources – qui restent rares même en Hispanie – sur le compte du hasard des découvertes.

Annexe

Les attestations de *sobrinus* dans l'Occident romain

Rome

1) *CIL* VI, 1916:
[M(arco)] Anicio Daphno... [et] /[---] [A]nicio M(arci) f(ilio) Daphnico ***sobr[ino*** *et / Ap]usceiae Promethiae sorori et / [A]pusceiae Doridi filiae et Apusceiae [M(arci) lib(ertae)] / Chrysidi et Corneliae Epictesi uxori f[ec(it) M(arcus)] / Apusceius M(arci) lib(ertus) Hermaphilus viator q[ui] / Caesaribus et consulibus et praetoribus / apparet sibi et libertis libertabusque suis poster[isq(ue)] / eorum.*

Date: I[er] siècle ap. J.-C. probablement.

2) *CIL* VI, 34623:
D(ecimus) Aur(elius) Epipodius Arriani fecit sibi [---] / et Aureliis Chrestedi Bacchidi Aelianedi Chrysidi Chrest[--] / Rufinae Maximae Polynoe Polychroniae Bioticae Pollia[e ---] / ***sobrino*** *meo Ariano Paulo Chresto Musonio Olympo Telesph[---]mne / Pelagio et eorum libertis et filis et co(n)iugibus et libertis l[ib]ertabusq(ue) / posterisque eorum siquis autem post obitum meum corpus extraneu[m] / intulerit vel donationem fecerit inferat populo SS (sestertium) L (quinquaginta) n(ummum) vel qui donationem ac/ceperit eadem poena populo inferat in fronte p(edes) XIII (tredecim) in agro p(edes) XII (duodecim) / DD(ecimis) Antonio Espero cum co(n)iuge locus n(umero) I (uno) et Aur(elio) Callicore loc(us) n(umero) I (uno).*

Date: III siècle ap. J.-C.

Italie

Regio IX

3) *CIL* IX, 761. Larino (*Larinum*):
D(is) M(anibus) s(acrum) / Oriens pub(licus) / [---] no ***sob(rino)*** */ [C]alvillae / sor(ori) / [f]r[a]t[ri]b(us)* (?) *b(ene) m(erentibus) / [an]imo lib(ens) / p(osuit). / H(avete) et val(ete).*

Variante: l. 6: on ne peut exclure *[pa]r[en]t[i]b(us)*, plus en accord avec les degrés de parenté exprimés dans l'inscription.

Date: II[e] siècle ap. J.-C.?

4) *CIL* IX, 762. Larino (*Larinum*):
C(aius) Otacidius Pisidi/nus vivos sibi et / Ortoriae Lochiadi / contubernali / suae M(arco) Pontio / Marcello ***sobrino*** */ suo C(aio) Otacidio Floro / patri suo / in agro p(edes) XII (duodecim) in fr(onte) p(edes) XII (duodecim).*

Date: I[er] siècle ap. J.-C. probablement.

Hispanie

Lusitanie
Conventus Emeritensis

5) *AE*, 1993, 904. Mérida (*Augusta Emerita*):
*D(is) M(anibus) s(acrum) / M(arcus) Argentarius / Achaicus Emer(itensis) / an(norum) XXII /h(ic) s(itus) es(t) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) / Argentar(ia) Verana / **sobrino** et liberto f(ecit).*

Variante: l. 6: *...lib(erto)...* (*HEp*, 5, 89).

Date: 2e ou 3e quart du IIe siècle ap. J.-C. (*AE*).

6) *AE*, 1999, 876. Mérida (*Augusta Emerita*):
*P(ublius) Sertorius Niger medic(us) / sibi et P(ublio) Sertorio patri suo / et Caeciliae / Vrbanae uxori suae Serto/riae Tertullae sorori / suae et M(arcus) Didius Postumus / **sobrinus** et heres / P(ublii) Sertori(i) Nigri de suo sibi / statuam pos(u)it.*

Date: 2e moitié du Ier siècle ap. J.-C. (J.-L. Ramírez-Sádaba, *Relaciones sociales y familiares en Augusta Emerita (Lusitania). Dos inscripciones peculiares y desconocidas*, dans *Atti del XI congresso internazionale di Epigrafia Greca e Latina, Roma, 18-24 settembre 1997*, Roma 1999, p. 211-81).

7) *ERAE*, 387. Mérida (*Augusta Emerita*):
*D(is) M(anibus) s(acrum) / Vibia Asclepiace / ann(orum) XV m(ensium) V / Vib(ius) Asclepiades / frater et / [P]ublicia Olivola / **sobrinae** dulcissi/mae et piissimae / fecerunt / h(ic) s(ita) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis).*

Date: fin du IIe siècle ap. J.-C.

8) *ERAE*, 394; *ILER*, 4791. Mérida (*Augusta Emerita*):
D(is) M(anibus) s(acrum) / Vict(or) Victulla / ann(orum) XXXV / Ter(tullus) Novelle (sic) *[s(ervus)] / **sobrinis** suis / f(aciendum) c(uravit).*

Variantes:
ILER 4791: *D(is) M(anibus) s(acrum) / Vict(oria?) Victulla / ann(orum) XXXV / Ter(entii) Novelli / **sobrinis** suis / f(aciendum) c(uravit)*. Mais pour *ERAE*, 394, il n'existe pas de restitution satisfaisante.

Date: IIe siècle ap. J.-C.

Conventus Pacensis

9) *CIL* II, 5193; *IRCP*, 446. Évora (*Ebora*):
*L(ucius) C(aecilius) Galio ann(orum) L / h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) C(aecilia) Vi/talis sor(or) et / M(arcus) Ful(vius?) Caeci/lianus **sobri-(nus)** / f(aciendum) c(uraverunt).*

Variantes: *CIL* II, 5193: l. 1 *Gallo*; l. 2: manquent *terra levis*; l. 4-5: *[l]ianus sobri/[nus] c(uraverunt).*

Date: Ier siècle ap. J.-C. (*IRCP*).

10) *CIL* II, 5191. Évora (*Ebora*):
*T(itus) Calleus / Marcianus / an(norum) XX h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) / Cas(sia) Marcella / **sobrina** f(aciendum) c(uravit) / item amici Nemesiaci / ex lapide s(estertium) n(ummorum) II (duo) (milia) / [.]EM ESIACI.*

Variantes: l. 1: *Callaeus* (*ILER*, 4792); l. 4-5: *Marcelle*; *sob. pin* [?] (*IRCP*, 390); l. 5: *sob(rino) pin(irapo?)* (lecture inédite aimablement communiquée par J. Gómez Pantoja); l. 9: {*Emesiaci*}.

Date: IIe siècle ap. J.-C. (*IRCP*).

Bétique[37]

Conventus Cordubensis

11) *CIL* II²/7, 968 = *HEp*, 4, 152. Magacela, Badajoz (*Contosalia*?):
*P(ublius) Fabius M/odestus / Rufionis f(ilius) / h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) / P(ublius) Acilius / Rufus / **sobrino** / d(e) s(uo) p(osuit).*

Date: le formulaire et la paléographie datent du Ier siècle ap. J.-C. (*CIL* II²/7, 968).

Conventus Hispalensis

12) *CIL* II, 1215 = *CILA*, 2, 52. Séville (*Hispalis*):
*D(is) M(anibus) s(acrum) / Lucii Avili Succes[si] / **sobrini** pientissimi / qui vixit ann(is) XXII / C(aius) [---V]enustus / V[---] Fabul [---] / fecit.*

Variante: *ILER* 4789: l. 2: *Successi*; l. 5-6: *[---] Venustus / [--- ---] tabul.*

Date: 2e moitié du IIe siècle ap. J.-C. à cause de la formule de consécration, de l'emploi du superlatif et de l'expression "*qui vixit annis*".

Espagne citérieure

Conventus Asturum

13) *IRPLE*, 101. Astorga (*Asturica Augusta*):
*D(is) M(anibus) / Calpu/rnia E/lanis / suo **sob/rino** pia / pientis(simo) / pos(u)it an(norum) / [XV].*

Date: IIe siècle ap. J.-C. en raison de l'emploi du superlatif.

37. Dans cette liste, n'a pas été retenu *CIL* II, 3334; *CILA*, 7, 399; *HEp* 5, 512. Santo Tomé, Jaén: ----- / *h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) sob[rini] / ouiari clipum [---].* D'après *HEp*, la lecture *sob[rini]* serait fautive et il convient de s'en tenir pour la l. 2 à *CIL* (*cippum*) et de lire à la fin de la l. 1 *sod[ales].*

14) *CIL* II, 2657 = *IRPLE*, 123. Astorga (*Asturica Augusta*):
*Pelliae Visali f(iliae) an(norum) XXX / Visaliae Visali f(iliae) an(norum) XXV / sororibus / Caesiae Cloutai f(iliae) an(norum) XXV / Coporino Copori f(ilio) an(norum) XXII / **sobrinis** / Domitius Senecio f(aciendum) c(uravit).*

Date: l'emploi du datif et l'état civil du dédicant réduit aux *nomen* et *cognomen* sont caractéristiques de la 2e moitié du Ier siècle ap. J.-C., avant la diffusion de la formule de consécration "DM".

Conventus Carthaginiensis

15) *LICS*, 87 = *HEp*, 4, 130. Guisando, Àvila:
*Caecilia Vacemq(um) Re/burri f(ilia) et T(iberius?) Sem/pronius Reburr[us] **sobrin[us]** /v(i)v(i) f(aciendum) c(uraverunt).*

Variantes:
CIL II, 3053: *Caecilia[e T(iti) S]em[p]ro[ni Reb]/urri f(iliae) et T(ito) Sem/proni[o] Reburro sobrino / [m(ater?)] f(aciendum) c(uravit).*
ILER, 4788: *Caecilia Vacemo Re/burri f(ilia) et T(iberius?) Sem/pronius Reburro sobrino / v(i)v(i) f(aciendum) c(uraverunt).*
Mª L. Albertos Firmat, *Organizaciones suprafamiliares en la Hispania antigua*, «Studia Archaeologica», 37, 1975, p. 17, nº 175 = Mª C. González Rodríguez, *Las unidades organizativas indígenas del área indoeuropea de Hispania* (Anejos de Veleia, 2), Vitoria 1986, p. 135, nº 198 = E. Sánchez Moreno, *A propósito de las gentilitates: los grupos familiares del área vettona y su adecuación para la interpretación de la organización social prerromana*, «Veleia», 13, 1996, p. 132, nº 63: *Caecilia Vacemorq(um) / [Re]burri f(ilia) et T(itus) Sem/pronius Reburro Sobrino / v(icus) f(aciendum) c(uravit).*

Date: l'onomastique suggère le IIe siècle ap. J.-C. (*HEp*).

16) *DECAR*, 31, 40. Carthagène (*Carthago Nova*):
*[-Helvi]us Pollio L(---) / [ex le]gato? / [s]oror(is) et **sobri[ni** / -]Aug·d[t].*

Variantes: *CIL* II, 3411: *C(aius) Titius Pollio L(ucii) / f(ilio?) [--- --- ex le-]gato? / [----- s]oror(is) et [s]obri/[nae? Fi]dei Aug(ustae) da[t].*

Date: la présence de l'épithète *Augusta*, indépendamment de la divinité à laquelle elle se rapporte suggère une chronologie postérieure au milieu du Ier siècle ap. J.-C. (*DECAR*).

17) *HEp*, 5, 809. Cf. S. Armani, *Relations familiales, relations sociales dans une inscription d'Oliva*, à paraître. Oliva (*Denia*):

*D(is) M(anibus) // Pompeiae [Venu?]/stae [G(aius) Pompeius ? / -----] soror[i / c]arissimae ar[am / p]osuit et G(aio) Pom[pe]/io Nicostrato **s[o]/brino** et [C(aio) vel G(aio)?] P[om]/peio Philipo (sic) s[o]/roris viro ad[fi]/nibus piissi/mis.*

Variantes:
IRSAF, 6 = *HEp*, 5, 809; *IRIlici*, 184: l. 2-3: *Pompeiae Ven[us/t]ae (?) an-(norum) LXX [c. 6]/us (?) [u]xori*; l. 6-9 : *[---] Pom[pe/i]o Nicostrato [con/so]brino et Q(uinto) Pom/[p]eio Philipo.*
IRSAF, 6 = *HEp*, 5, 809: l. 4: *vir (?)* à la place de *us (?)*.

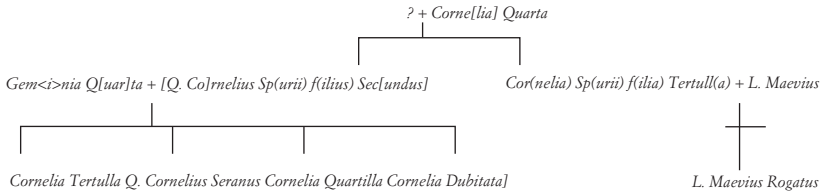
Date: 150-250 ap. J.-C.

Conventus Tarraconensis

18) *IRC*, IV, 59 = *HEp*, 7, 208. Barcelone (*Barcino*).

Variantes:
AE, 1966, 207: ll. 1-2: *Sec[undus] / [dom]o [---]*; ll. 4-5: *Geminiae O[pta] –/tae [---] Tertull[inae]* ; l. 7 : *[---] Dubis[---?]*; ll. 8-9: *[---] Mae[cio?] / L(ucii) f(ilio). ...*

Date: en raison de la simplicité du formulaire et de la nature du support, le texte pourrait dater de la fin du Ier siècle ap. J.-C. (*IRC*).



Afrique

Maurétanie Tingitane

19) *AE*, 1954, 156 = *IAMar., lat.*, 547. *Volubilis*:
*D(is) M(anibus) s(acrum) / Bolanius / Sabinus Syro/foenix vix(it) ann(is) LV hic s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) / Ausius Ausonius / **sobrinus** fecit.*

Date: l'absence de prénom et les ligatures suggèrent que l'inscription est du IIIe siècle ap. J.-C. (*IAMar., lat.*).

Javier Cabrero Piquero

La riqueza de las villas de la Meseta a través de los mosaicos romanos

Según las fuentes antiguas la Meseta no contaba con los magníficos recursos naturales de otras regiones peninsulares. La visión que los historiadores greco-romanos dan de las riquezas y de sus condiciones de habitabilidad es poco alentadora, aunque en ocasiones su información resulta contradictoria. Ya Estrabón habla de región inhóspita y pobre, al referirse a la Celtiberia (III, 4-12-13). Apiano (*Ib.*, 47) señala la carencia de madera, lo que dificulta la construcción de las casas e incluso hacer fuego; sin embargo, más adelante menciona que la región de Numancia estaba rodeada de bosques (*Ib.*, 78), lo que debía ser verdad ya que en el siglo IV Marcial proporciona la noticia de la existencia del encinar sagrado de Buradón, al sur del Moncayo (Mart., V, 55). También sabemos que, durante la guerra de Numancia, los ejércitos pasaron grandes dificultades para aprovisionarse de alimentos, hasta el punto de que muchos de sus soldados, desnutridos, se veían obligados a abandonar el campamento en su búsqueda (App., *Ib.*, 47 y 55). A todo esto se añade un clima también muy duro, que en opinión de Apiano (*Ib.*, 47) llevó a la muerte a muchos soldados durante ese mismo asedio de Numancia, cita que corrobora Marcial al referirse a la existencia de vientos desagradables (Mart., V, 22 y ss.).

En la zona E. de la Meseta, la ganadería, lanar y vacuno, era uno de los fundamentos de la economía y la carne era la base fundamental de la alimentación (Diod., 5.32.2); también eran abundantes los caballos, uno de los botines de guerra más codiciados por los romanos. En materia agrícola, trigo y cebeda eran los cultivos más fre-

* Javier Cabrero Piquero, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid.

Este trabajo a sido realizado en el marco del proyecto de investigación "Economía y sociedad en los mosaicos hispano-romanos". Plan Nacional I+D, HUM 2004-01056.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1263-1274.

cuentes (App., *Ib*., 89; Liv., *Frag*., 91; Sall., *hist*. 2; Flor., 1.39.11; Oros., 5.7). La caza era el complemento perfecto a los recursos económicos de la Meseta (Varro, *re rust*. 3.21.5); abundaban los conejos (Catull., 37.18; Plin., *nat*., 8.104), así como ciervos, corzos y jabalíes (Mart., 1.49.14). En menor cantidad que otras regiones, la Meseta era productora de minerales y metales. Famosas eran las minas de espejuelo de las proximidades de Segóbriga, que se extraía de pozos muy profundos (Plin., *nat*., 36.160-161), así como las piedras de afilar de la citerior (Plin., *nat*., 36.165). A esto se añadía algunas explotaciones de metales preciosos, pero sobre todo hierro, en cuya forja los celtiberos se convirtieron en auténticos expertos (Mart., 1.49.12, 3.14.35), cuyo ejemplo más claro es la espada adoptada por los ejércitos romanos (Liv., 31.34.4).

La larga ocupación romana mejoró las condiciones económicas meseteñas, sobre todo en lo referente a los sistemas de explotación, gracias al auge de las *villae* rústicas y de los *fundi*, que a partir del Alto Imperio se diseminaron por toda la Meseta. En estas villas las actividades económicas fundamentales fueron las agropecuarias. Muchas de ellas debieron estar construidas conforme a los cánones vitrubianos, con recintos separados para los sirvientes y amos, establos para bueyes y caballos; recintos para *cellae* vinarias y olearias (lagares, prensas de aceite, almacenes de ánforas), aves, estanques, graneros, despensas para frutas, molinos, hornos, etc.[1]. Con el paso del tiempo estas villas se convirtieron en centros básicos para la explotación de amplias zonas de territorio. La Meseta Castellana se pobló de este tipo de *villae*, algunas de las cuales debieron alcanzar un alto grado de desarrollo y proporcionaron cuantiosos ingresos a los *domini* propietarios de ellas[2].

La importancia de estas grandes villas, de alguna manera, queda reflejada en la riqueza de sus sistemas decorativos. En muchos casos estaban adornadas con preciosistas pinturas en sus paredes y con magníficos mosaicos en sus suelos. La calidad de pinturas y mosaicos reflejan el poder adquisitivo de los *domini*, y el alto *status* social alcanzado por ellos[3]. Conocemos la existencia de un considerable

1. A. Blanco Freijeiro, *La villa rústica romana*, «Investigación y Ciencia», junio 1981, pp. 54 ss.

2. J. M. Blázquez, *Aportaciones al estudio de la España Romana en el bajo Imperio*, Madrid 1990; Id., *Urbanismo y sociedad en Hispania*, Madrid 1991; M. C. Fernández Castro, *Villas romana en España*, Madrid 1982.

3. J. M. Blázquez, *Arte y sociedad en los mosaicos del Bajo Imperio*, «Bellas Artes»,

número de villas en la meseta, alguna de las cuales pertenecieron a importantes personajes de la administración romana, como la de Carranque, en Toledo, propiedad de un pariente del emperador Teodosio, Cinegio Materno[4].

Uno de los marcadores que nos indican la riqueza de las villas y el *status* social de sus propietarios son precisamente los pavimentos, que cubren el suelo de algunas de sus habitaciones y en especial aquellos que llevan escenas figuradas. En estos pavimentos en ocasiones aparecen representadas arquitecturas, que eventualmente podrían identificarse con villas, aunque no necesariamente son el retrato de la propia villa en la que están ubicados[5].

En la Meseta podemos destacar tres casos.

En el mosaico de Cacería de la Villa de La Olmeda[6], en Pedrosa de Vega, en la parte superior de mosaico aparece una construcción en perspectiva, con una habitación absidiada a la derecha. A pesar de las dificultades que presenta su interpretación aquí nos encontramos, probablemente, ante una de estas villas (TAV. Ia).

También presenta dificultades de interpretación del mosaico circular del vestíbulo de la Villa de Carranque[7], la parte exterior del mosaico está adornada toda ella con una arquería enrejada a través de la cual se contempla un jardín, que ha sido interpretado como el jardín de la propia villa (TAV. Ib).

Finalmente, más claras son las interpretaciones de los edificios que aparecen en las lunetas del mosaico de peces de la Villa de la Vega Baja de Toledo[8]. En dos de ellas la identificación como villas rústicas parece no ofrecer demasiadas dudas: En la primera probablemente contemplamos el jardín, con un edificio a la derecha (gra-

75, 1975, pp. 18 ss. y «Bellas Artes», 78, 1976, pp. 13 ss.; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Mosaicos romanos y élites locales en el N. de África y en Hispania*, «AEspA», 75, 2002, pp. 251 ss.

4. D. FERNÁNDEZ GALIANO, *Carranque: centro de Hispania romana. Exposición Alcalá de Henares 27 de Abr. 23 de Sep.*, Madrid 2001.

5. M. P. SAN NICOLÁS PEDRAZ, *Arquitectura rural en los mosaicos hispanos* en *L'Africa romana XII*, pp. 891 ss.; J. M. BLÁZQUEZ, *El entorno de las villas en los mosaicos de Africa e Hispania*, en *L'Africa romana X*, pp. 1171 ss.

6. P. DE PALOL, *Villa romana de la Olmeda en Pedrosa de la Vega (Palencia): guía de excavación*, Palencia 1993.

7. D. FERNÁNDEZ GALIANO, *Carranque: Centro de Hispania Romana*, Alcalá de Henares 2001.

8. SAN NICOLÁS PEDRAZ, *Arquitectura rural*, cit.; ID., *Los espacios ajardinados en la musivaria hispana*, «ETF(hist.)», 10, 1997, pp. 137 ss.

nero, establo o residencia de la servidumbre) y un templete a la izquierda, con imagen de una divinidad sobre un pedestal (TAV. Ic). En la segunda podemos contemplar lo que pudiera ser una villa con torres en las esquinas, con una galería columnada en la fachada y otra semicircular, interpretada como el peristilo de la casa, en la parte trasera (TAV. Id). Una tercera luneta, muy deteriorada, de este mismo mosaico pudo contener también información al respecto. Los musivarios, por tanto, dejaron traslucir, en sus pavimentos, la riqueza que muchas de estas villas proporcionaban a sus propietarios, ya sea mediante la calidad de su trabajo o mediante los temas representados.

Existen una serie de temas y de símbolos que son un indicativo del grado de riqueza o del *status* social de los propietarios. Los símbolos de riqueza los podemos agrupar en tres categorías.

I
Representaciones alegóricas de la riqueza y de la abundancia

Los propietarios probablemente ponían en relación este tipo de representaciones con los bienes que les debían proporcionar sus posesiones[9]. La alegoría de la Abundancia la podemos encontrar en dos mosaicos de Soria. El primero pertenece a la Villa de los Quintanares (TAV. Ie). Una dama, con las características estilísticas de las representaciones bajoimperiales, aparece con la cornucopia en sus brazos. En la misma postura e idénticos atributos se ha figurado la alegoría de Santervás del Burgo (TAV. IIa), identificada e esta ocasión con la diosa Ceres por Teógenes Ortego y por Blázquez[10]. Ceres está relacionada con los cultivos y sobre todo con el cultivo del cereal, abundante en la región.

En conexión con la prosperidad cíclica y con la abundancia de frutos deseada por los propietarios de las villas, podía estar asimismo el Annus de un mosaico de Aranjuez[11] (TAV. IIb). Este genio del año, representado también con la cornucopia repleta de frutos en sus

9. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Personificaciones alegóricas en mosaicos del Oriente y de Hispania: la representación de conceptos abstractos*, «Antigüedad y Cristianismo», 14, 1996, pp. 335 ss.

10. J. M. BLÁZQUEZ, T. ORTEGO, *Mosaicos Romanos de Soria*, en *CMRE*, IV, 1983, pp. 16-9, lám. 1; pp. 42-4, lám 18.

11. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, J. M. BLÁZQUEZ, *Representaciones del tiempo en los mosaicos romanos de Hispania y del Norte de África*, «Anas», 11-12, 1988-89, pp. 37 ss. y «Anas», 13, 2000, pp. 235 ss.

brazos, auna en su persona, de alguna manera, la bonanza de las estaciones, tema muy frecuente en los pavimentos de las villas.

2
Representaciones de tareas agrícolas y ganaderas

En los mosaicos romanos del Norte de África aparecen frecuentemente representadas las faenas agrícolas [12], sin embargo este tema es poco habitual en los mosaicos hispanos. Podemos encontrar algunos relacionados con la vendimia en mosaicos de tema mitológico, como la escena de pisado de la uva en el lagar en la parte inferior del mosaico báquico de *Complutum* (TAV. IIc).

La cría de ganado, otra de las riquezas que producían las villas de la meseta, tiene su reflejo en algunos mosaicos con caballos [13], uno de los botines de guerra preferidos por los romanos, dada la gran fama que alcanzaron los caballos hispanos: como el caballo *Amoris*, uno de esos caballos hispanos tal vez famoso por su actuación en el circo, que en el mosaico de Dueñas (Palencia) (TAV. IId) aparece acompañado por su palafrenero, o el mosaico con caballos de Aguilafuente (Segovia) identificados por sus nombres (TAV. IIIa).

3
Representaciones de esclavos y sirvientes

Este estrato de la sociedad era la mano de obra fundamental en la explotación de todas estas villas. Ya el profesor Blázquez ha establecido la dificultad de identificar a los esclavos por la indumentaria que llevan, cuando estudió este tema en los mosaicos africanos, pues no siempre la túnica corta es indicativo de la condición servil [14]. A la hora de identificarlos, además de la indumentaria, puede sernos de ayuda el tipo de trabajo que están realizando. Sabemos que era frecuente que los esclavos acompañaran a sus señores en las cacerías, donde su misión se limitaba a llevar todo aquello que pudiera necesitar su amo, a preparar la comida o, como mu-

12. J. M. BLÁZQUEZ, *Técnicas agrícolas representadas en los mosaicos del norte de África*, en *L'Africa romana XI*, pp. 517 ss.

13. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Inscripciones sobre caballos en mosaicos de Hispania y del N. de África*, en *L'Africa romana IX*, pp. 965 ss.

14. J. M. BLÁZQUEZ, *Representaciones de esclavos en los mosaicos africanos*, en *L'Africa romana XII*, pp. 1029 ss.

cho, servir de ojeadores[15]. Así aparecen en algunos mosaicos hispanos de otras zonas, como los de Conímbriga[16] y Centcelles.

En la meseta tenemos muy pocos ejemplos; dos de ellos ya comentados: el palafrenero de Dueñas y los pisadores de uva de *Complutum*. Un tercer ejemplo son los coperos que aparecen representados en otro mosaico de la Casa de Baco en *Complutum* (TAV. IIIb). En los mosaicos con escenas de banquete suelen ser frecuentes las representaciones de sirvientes, y éste podría ser el caso del mosaico de *Complutum*.

4
Representaciones que indican el *status* social

A parte de estos símbolos de riqueza, la explotación de las villas proporcionaba a los *domini* un elevado *status* social, que está íntimamente ligado a los símbolos de riqueza. Este elevado nivel de vida también tiene su reflejo en los pavimentos que hemos agrupado en varias categorías.

4.1. La riqueza material con la que las damas aparecen representadas

En ocasiones se trata diosas, seres semidivinos o personajes mitológicos, pero que son representadas con los aderezos y peinados típicos de las damas de la alta sociedad romana de la época[17]. Así tenemos las dos ninfas enjoyadas, con diadema y collares, del mosaico de Hylas y las Ninfas de Quintana del Marco, en León (TAV. IIIc); la Nereida, también con collares y diadema del mosaico de Océano y las Nereidas, de Dueñas (Palencia) (TAV. IVa); o las Ninfas de la Toilette de Pegaso de Almenara de Adaja (TAV. IVb). Mucho más característicos son los retratos, probablemente de miembros de la familia del propietario de la *villa*[18], de la orla del mosaico con el tema de

15. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *La caza en el mosaico romano. Iconografía y simbolismo*, «Antigüedad y Cristianismo», 8, 1991, pp. 497 ss.

16. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Programa iconográfico de la Casa de los Sur-tidores en Conimbriga*, «ETF(hist.)», 3, 1990, pp. 199-232. J. M. BAIRRÃO, *Mosaicos romanos de Portugal. Conventos Scallabitanus, I, Conimbriga. Casa Repuxos*, Conimbriga 1992, pp. 117 ss.

17. *CMRE* León y *CMRE* Valladolid; J. CORTES, *Rutas y villas romanas de Palencia*, Palencia 1996, pp. 52-8.

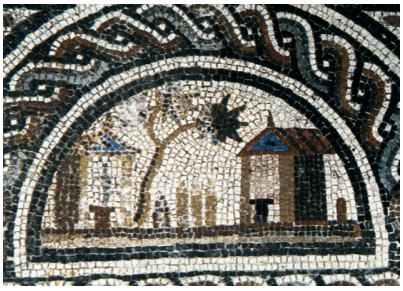
18. J. M. BLÁZQUEZ, *Arte y mitología en los mosaicos palentinos*, en *Actas del I Congreso de Historia de Palencia*, I, Palencia 1987, pp. 361 ss. En general sobre los re-



a



b



c



d



e

Tav. I: a) Construcción en perspectiva, Villa de la Olmeda (Pedrosa de la Vega, Palencia); b) Arquería enrejada con jardín al fondo. Villa de Carranque (Toledo); c-d) Lunetas del Mosaico de pecese de la Villa de la Vega Baja (Toledo); e) Alegoría de la abundancia, Villa de los Quintanares (Soria).

TAV. II



a



b

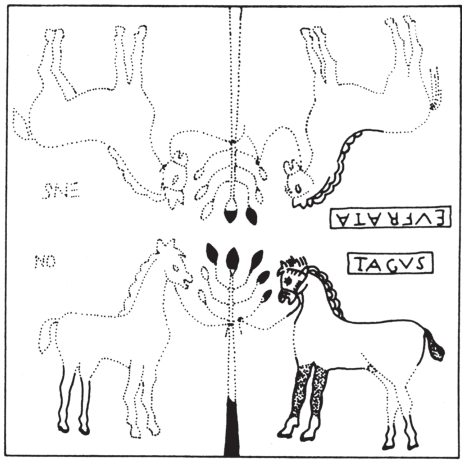


c



d

Tav. II: a) Alegoría de la abundancia, Santervás del Burgo (Soria); b) Annus representado en un mosaico de Aranjuez (Madrid); c) Pisadores de uva, mosaico báquico de *Complutum* (Madrid); d) Caballo *Amoris*, en un mosaico de Dueñas (Palencia).



a



b



c

Tav. III: a) Mosaico con caballos de Aguilafuente (Segovia); b) Coperos en un mosaico de la Casa de Baco, *Complutum* (Madrid); c) Damas de la alta sociedad, mosaico de Hylas y las Ninfas Quintana del Marco (León).

TAV. IV



a



b



c



d

Tav. IV: a) Nereida del mosaico de Océano y Nereidas, Dueñas (Palencia); b) Ninfas del mosaico dela Toilette de Pegaso, Almenara de Adaja (Valladolid); c) Retratos de la orla del mosaico de Aquiles en Skyros, Villa de la Olmeda (Palencia); d) Hijas de Licomedes intentando retenere a Aquiles en el gineceo, mosaico de Aquiles en Skyros, Villa de la Olmeda (Palencia).



a



b

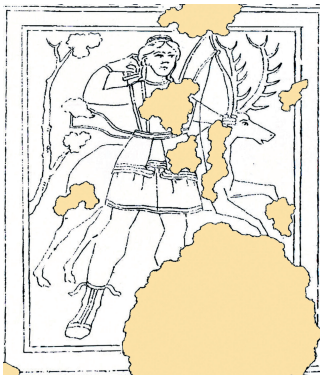


c

Tav. v: a) Adonis cazando un jabalí, mosaico del *oecus* de la Villa de Materno, Carranque (Toledo); b) Cupido y Diana contemplan como un jabalí ed acosado por un perro, mosaico de San Pedro del Arroya (Ávila); c) Atalanta y Meleagro cazan el jabalí de Calidón, mosaico de Cardeãjimeno (Burgos).



a



c



b



d

Tav. VI: a) Diana. Mosaico de Villa de Prado (Villadolid); b) Cazador a caballo acosa a un ciervo, mosaico de Campo de Villavidel (León); c) Diana, Mosaico de Villabermudo (Palencia); d) Escena de caza en un mosaico de la Villa de la Olmeda (Palencia).



a



b

Tav. VII: a) Hylas raptado por las Ninfas, mosaico de Quintana del Marco (León); b) Mosaico de Oceanos y las Nereidas, Villa de Dueñas (Palencia).



a



b

Tav. VIII: a) Cuadriga con su auriga, mosaico de la Villa de Val. Alcalá de Henares (Madrid); b) Escena de *munera*, mosaico perdido de Rielves (Toledo).

Aquiles en Skyros, de la Villa de la Olmeda (TAV. IVc). Las damas aparecen ricamente enjoyadas, al igual que las representaciones de las estaciones, que ocupan las esquinas del mosaico, o las hijas de Licomedes, que intentan retener a Aquiles en el gineceo. Al fondo de la escena está representada también la mujer de Licomedes ricamente enjoyada (TAV. IVd). Otro ejemplo, de características semejantes, en cuanto a representar a los habitantes de la villa, es el de Baños de Valdearados (Burgos), aunque en esta ocasión las damas están menos enjoyadas, y tan solo se adornan con un delgado collar.

4.2. Las actividades cinegéticas

Las actividades que realizan los *domini*, son un claro indicativo de su *status* social, y una de estas, sin duda la más apreciada por los hispanos, era la caza[19], como demuestran las numerosas estelas con escenas de cacería de la provincia de Burgos y que fueron recogidas por A. García y Bellido[20]. La caza siempre ha sido practicada mayoritariamente por las élites[21] y era un símbolo del elevado *status* social alcanzado[22]. Los mortales cazaban a imitación de los dioses y los ejemplos de cazas mitológicas son bastante frecuentes; así encontramos a Adonis cazando a un jabalí, mientras que es

tratos en las mosaicos romanos en Hispania; ID., *Retratos en mosaicos del Bajo Imperio en Hispania y en el Próximo Oriente*, «Antigüedad y Cristianismo», 14, 1997, pp. 457 ss.; M. P. GARCÍA GELABERT, *Estudio de la representación de retratos en mosaicos romanos del Norte de África y de Hispania*, en *VII CMGR*, Tunis 1999, pp. 585 ss.

19. Las fuentes clásicas, y más concretamente la Historia Augusta nos habla de la pasión de algunos personajes relacionados con Hispania por la caza, es el caso de Zenobia que en el siglo IV acudía a frecuentes cacerías en Palencia (*SHA, Tyr. Trig.* 30, 18), y con anterioridad el mismo Adriano (*Hadr.* 2, 1) era también muy aficionado a las actividades cinegéticas.

20. A. GARCIA Y BELLIDO, *Esculturas de España y Portugal*, Madrid 1949, pp. 340 y ss.

21. Sobre las escenas de cacería en la antigüedad, vid. J. M. BLÁZQUEZ, M. A. MEZQUIRIZ, *Mosaicos romanos de Navarra*, Madrid 1985, p. 65; J. M. BLAZQUEZ, G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Iconografía de la vida cotidiana: temas de caza*, en *Mosaicos Romanos. Estudios sobre Iconografía*, Guadalajara 1990, pp. 59 ss.; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *La caza en el mosaico romano. Iconografía y simbolismo*, «Antiguedad y Cristianismo», 8, 1991, pp. 497 ss. Para África: M. ENNAÏFER, *La cité d'Althiburos et l'edificie des Asclepeia*, Tunis 1976, pp. 110 ss.

22. I. LAVIN, *The Hunting Mosaics of Antioch and their Sources. A Study of Composition at Principles in the Development of Early and Mediaeval Style*, «DOP», 17, 1963, pp. 178 ss.

observado por Venus y Marte, en el *oecus* de la Villa de Materno en Carranque (Toledo) (TAV. Va).

También una cacería mitológica parece ser la que está representada en el mosaico recientemente descubierto en San Pedro del Arroyo, Ávila[23], en él un jabalí es acosado por un perro, mientras contemplan la escena Diana y Cupido (TAV. Vb). Una caza mitológica se representa en la parte central de un mosaico de Cardeñajimeno, Burgos[24], donde Atalanta y Meleagro acaban de dar caza al jabalí de Calidón, tras ellos aparece un personaje, que por las ricas vestiduras que lleva, podría ser el propietario de la villa (TAV. Vc).

Relacionadas con la caza están también las representaciones de Diana, a la que los cazadores se encomendaban para obtener buenas piezas. En la meseta tenemos la Diana de Villa de Padro[25] (Valladolid) (TAV. VIa) y la de Villabermudo[26] (Palencia) (TAV. VIc).

La caza va a ser recurrente en los mosaicos romanos y se produce un claro incremento de este tema a partir del siglo III[27]. En la península, los *domini*, aparte de imitar cacerías mitológicas, se ven influenciados por las cacerías orientales, pues muchos de ellos han estado en Oriente y allí han presenciado la caza de animales exóticos. Cuando encargan mosaicos para sus villas, aunque este tipo de animales no sean típicos de la fauna hispana, hacen que sean representados en ellos. Un ejemplo característico es la cacería que podemos contemplar en la villa de La Olmeda (tav. VId), don-

23. Descubierto durante la remodelación del cementerio pertenece a una villa del siglo IV. La escena representada parece ser de cacería, en la que se aprecia un jabalí rodeado de perros y una lanza junto a sus patas, otros animales salvajes y domésticos como pájaros y un gato y las figuras de Diana y Cupido. Para J.A. Abásolo, director de la excavación, la interpretación como escena de cacería ha de ser puesta en cuarentena hasta que se completen los trabajos.

24. J. M. BLÁZQUEZ, *Atalanta y Meleagro en un mosaico romano de Cardeñajimeno (Burgos, España)*, «Latomus», 45, 1986, pp. 555 ss.; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, R. NAVARRO, P. DE PALOL SALILLAS, *Mosaicos romanos de Burgos*, en *CMRE*, XII, 1998, pp. 21-8, fig. 5, láms. 7-10 y 35 ss.

25. M. L. NEIRA, T. MAÑANES, *Mosaicos romanos de Valladolid*, en *CMRE*, XI, 1998, pp. 48-53, lám. 35.

26. J. M. BLÁZQUEZ, *Arte y mitología en los mosaicos palentinos*, *Actas del I Congreso de Historia de Palencia*, cit., pp. 361 ss.

27. Buenos ejemplos son: los dos del Hijonal (habitaciones 10 y 13), con cacería de jabalí y pantera; el de Conímbriga, de época de los Severos; el de la villa del El Ramalete (Navarra), Jardines de Puerta Oscura (Málaga), Centcelles (Tarragona), entre otros, cf. BLÁZQUEZ, LÓPEZ MONTEAGUDO, *Iconografía*, cit.; LOPEZ MONTEAGUDO, *La caza*, cit.

de vemos a un cazador acosando a un oso, en idéntica actitud a la que tenía Adonis con el jabalí en Carranque; también vemos cómo los cazadores persiguen a leopardos desde sus caballos; cómo uno de ellos ha sido derribado del caballo y es atacado por un ágil felino, mientras que otro se protege de un ataque semejante detrás de su escudo. Similar es la cacería que adorna la orla del citado mosaico de Atalanta y Meleagro en Cadeñajimeno. En este mosaico podemos ver como una cacería mitológica se complementa con una real de influencia oriental, en la que probablemente se ven reflejados los dueños de la villa: persiguen las piezas a caballo, y dos distinguidos personajes, a pie, acosan a sendos jabalíes con sus lanzas, mientras tanto, en otra parte del mosaico, aparecen felinos cazando impalas. Un último caso de cacería figura en un mosaico de Campo de Villavidel en León[28]. Lamentablemente está muy fragmentado y tan sólo podemos apreciar un caballo a galope, con su jinete, probablemente acosando a un ciervo (TAV. VIb); lo poco conservado parece indicar que en este caso sí nos encontraríamos ante una cacería de fauna peninsular.

4.3. El conocimiento de la cultura clásica

Otro indicativo del elevado *status* social de los *domini* es su conocimiento de la cultura clásica, conocimiento que también se manifiesta a través de los mosaicos, y sobre todo en la elección de temas mitológicos, como motivo central para sus pavimentos[29]. Este tipo de temas van a ser bastante abundantes en toda la Península y en ocasiones podemos encontrar varias versiones de una misma escena, siguiendo las distintas fuentes literarias[30].

A modo de ejemplo hemos recogido cuatro de ellas pertenecientes a mosaicos de la Meseta: las tres primeras ya las hemos mencionados en los apartados anteriores. De Quintana del Marco es el mosaico que presenta la escena de Hylas raptado por las

28. J. M. BLÁZQUEZ, *Mosaicos romanos del Campo de Villavidel (León) y de Casariche (Sevilla)*, «AEspA», 58, 1985, pp. 107 ss.; *CMRE*, León.

29. J. M. BLÁZQUEZ, G. LÓPEZ MONTEAGUDO, G. NEIRA, M. P. SAN NICOLÁS PEDRAZ, *La mitología en los mosaicos hispano-romanos*, «AEspA», 59, 1986, pp. 101 ss.; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Los mosaicos mitológicos hispano-romanos en el contexto de la cultura mediterránea de la Antigüedad*, «Vestrik Drejnev Istorii», I, 2005, pp. 74 ss. (en ruso).

30. G. LOPEZ MONTEAGUDO, *Texto literario e imagen en la Antigüedad Clásica*, en *Revista Litterae*, (Cuadernos sobre Cultura Escrita, 1), Getafe 2001, pp. 63 ss.

Ninfas cuando buscaba agua en un bosque de Misia (TAV. VIIa), donde había llegado con la expedición de los Argonautas, acompañando a Heracles. Las Ninfas pretendían así conferirle la inmortalidad. El segundo es el mosaico de Aquiles en Skyros, de la villa de la Olmeda. En él se representa un conocido pasaje de la vida de este semidios griego escondido por su madre Tetis en el gineceo de Licomedes, para evitar que fuera a la guerra de Troya, allí mantuvo amores con la hija de Licomedes, Deidamia, hasta que Ulises le descubrió y le convenció para que le acompañara a la guerra de Troya. El mosaico recuerda este momento y vemos como Deidamia intenta retener a Aquiles, dispuesto ya a partir con Ulises. El tercer mosaico es el de Oceanos y las Nereidas, de la villa de Dueñas, Palencia (TAV. VIIb). Se trata de un tema de eminente ambiente marino, pues las Nereidas, hijas de Nereo y Doris, eran muy veneradas por los navegantes por su predisposición a ayudar a los hombres. El último mosaico al que vamos a hacer referencia es el de la Toilette de Pegaso de Almenara de Adaja, Valladolid[31], cuya especial característica es que Pegaso aparece representado sin alas y, como suele ser más habitual, va flanqueado por dos ninfas, que están realizando la toilette del animal, sobre ellos una dama recostada identificada como la personificación de la fuente Hipocrene y a la derecha, el monte Helicón, vuelto ya a su ser después de que Pegaso, por orden de Poseidon, le golpeara para detener su crecimiento, que había sido estimulado por el concurso de canto entre las Pierides y las Musas.

4.4. Acciones de prestigio personal

En último lugar hemos recogido aquellas representaciones que de alguna manera pudieran recordar, aunque sea remotamente, actos munificentes costeados por los *domini*, como *munera* o carreras.

Tanto los *munera* como las carreras alcanzaron una gran popularidad en todas las provincias del Imperio y han sido abundantemente representados en los mosaicos[32]. Fue bastante común que

31. *CMRE*, Valladolid; M. P. SAN NICOLAS PEDRAZ, *Representaciones alegóricas de fuentes y ríos en los mosaicos romanos de Hispania*, en *Termalismo Antiguo. I Congreso Peninsular (Arnedillo, Logroño 1996)*, Madrid 1997, pp. 453 ss.

32. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Mosaicos hispanos de circo y anfiteatro*, en *VI CIMA*, Guadalajara 1994, pp. 343 ss.; ID., *El mosaico del Auriga de Conimbriga. Ensayo de interpretación*, «Arys», 2, 1999, pp. 249 ss.; J. M. BLÁZQUEZ, *El Circo Máximo de Roma y los espectáculos circenses hispanos de Barcelona, Gerona e Itálica*, en *El Circo en Hispania Ro-*

los cargos públicos costearan este tipo de espectáculos, para atraerse la devoción y la admiración de sus conciudadanos. No se puede afirmar que las representaciones de este tipo de espectáculos en los pavimentos de las villas, estén directamente relacionados con los posibles actos evergéticos realizados por sus propietarios, en ocasiones habría que buscar más la admiración hacia un determinado auriga, victorioso en múltiples ocasiones en las carreras, o el homenaje a los caballos vencedores, que pudieron salir de las propias cuadras del *dominus*; ya hemos mencionado la fama que alcanzaron los caballos hispanos y sabemos que muchos de ellos alcanzaron la victoria en el mismo circo de Roma. Sin embargo, y a pesar de lo dicho, pudo existir una cierta relación subliminal entre las representaciones de *munera* o de carreras, y los actos evergéticos realizados por los propietarios de las villas.

En la Meseta no tenemos demasiados ejemplos de este tipo de representaciones. De carreras podemos mencionar la cuadriga con su auriga de un mosaico de la Villa del Val en Alcalá de Henares (tav. VIIIa). De *munera*, tenemos la escena perdida de Rielves (tav. VIIIb), que presenta numerosas dificultades de interpretación y hoy en día, tanto Dimas Fernández Galiano, como José María Blázquez tienden a considerarla como una escena de la Iliada, aunque no se puede descartar que, aún siendo así, lo que está representado sea un combate ritual, que se situaría en los antecedentes de los *munera* gladiatorios.

mana, Madrid 2002, pp. 197 ss.; ID., *La popularidad de los espectáculos en la musivaria romana*, en *Ludi Romani. Espectáculos en Hispania Romana*, Madrid 2002, pp. 65 ss.

Pedro Rodríguez Oliva, José Beltrán Fortes

Villae romanas de la costa malacitana frontera al África. Las *villae* de Torrox-costa y de la Torre de Benagalbón

En la antigüedad romana la ocupación de los espacios costeros determinó un modelo de poblamiento específico, de gran singularidad, con base en ciudades costeras y en *villae maritimae*, que desarrollan una especial vinculación económica con los recursos marinos, como queda de relieve sobre todo en las costas tirrénicas de la zona media de la Península Itálica, desde la Etruria a la Campania[1]. La investigación arqueológica del litoral de la actual provincia de Málaga – aunque en el marco de una problemática de conservación patrimonial acentuada por los excesos constructivos de la llamada "Costa del Sol" – presenta un rico panorama que, si no comparable al modelo itálico, sí destaca en el contexto de las provincias romanas occidentales, y se articula efectivamente en torno a *villae maritimae* que forman parte del territorio de ciudades portuarias[2].

Si ese esquema que se constata en esta zona litoral del sector mediterráneo de la *Hispania Ulterior Baetica* tuvo parangón en las costas fronteras de la *Mauretania Tingitana* es algo que sólo investigaciones futuras podrán establecer, constituyendo una línea de investigación arqueológica de evidente interés. Para el caso malacitano en otras ocasiones nos hemos ocupado de la cuestión de una manera más o menos general[3], por lo que queremos en esta breve

* Pedro Rodríguez Oliva, Departamento de Arqueología e Historia medieval, Universidad de Málaga.

José Beltrán Fortes, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad de Sevilla.

1. Es básico ahora, X. Lafon, *Villa Maritima. Recherches sur les villas littorales de l'Italie Romaine (IIIe siècle av. J.-C. – IIIe siècle ap. J.-C.)*, Roma 2001, con bibliografía anterior.

2. Para el ámbito vecino de la costa meridional de la *Lusitania*, cf. V. Gil Mantas, *As cidades maritimas da Lusitania*, en *Les villes de la Lusitaine romaine. Hiérarchies et territories*, Paris 1990, p. 149 y ss.

3. J. Beltrán Fortes, M. L. Loza Azuaga, *Producción anfórica y paisaje costero*

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1275-1288.

aportación centrarnos en dos de los yacimientos más significativos de la serie de *villae* costeras malacitanas, especialmente por la novedad que presenta uno de ellos en el campo de la ornamentación musivaria. Ambos asentamientos rurales se sitúan en el sector oriental del litoral malagueño y debieron formar parte, en época romana, del *ager* de la ciudad de *Maenoba*, localizable en la desembocadura del río Vélez, en concreto en el cerro del Mar (Torre del Mar, Vélez-Málaga), si descartamos – como se dirá más adelante – que en el yacimiento de Torrox-costa, la *mansio Cauiclum*, deba situarse una ciudad romana. Aparte de su ubicación y ciertas referencias literarias[4], poco conocemos arqueológicamente del urbanismo de la ciudad romana de *Maenoba*, ya que las excavaciones se han centrado en áreas industriales periurbanas[5] a ambos lados del estuario antiguo del río[6]. La importante dedicación económica

en el ámbito de la Malaca romana durante el Alto Imperio, en *Figlinae Malacitanae. La producción de cerámicas romanas en los territorios malacitanos*, Málaga 1997, pp. 107-46; J. Beltrán Fortes, M. L. Loza Azuaga, *El territorio de Mijas en época romana. Síntesis arqueológica*, en II *Jornadas de Historia y Etnografía Villa de Mijas*, Mijas 2007, p. 179 y ss.; J. Beltrán Fortes, *Una introducción al sistema constructivo de las villae béticas*, en *Actas del Congreso Málaga en la Antigüedad*, «Mainake», XXIX, 2007, pp. 183-202; P. Rodríguez Oliva, J. Beltrán Fortes, *Arqueología de las villae romanas de la costa malacitana*, «Habis», 39, 2008, pp. 223-44; cf., además, B. Mora Serrano, M. P. Corrales Aguilar, *Establecimientos salsarios y producciones anfóricas en los territorios malacitanos*, en *Figlinae Malacitanae*, cit., pp. 27-59; E. García Vargas, E. Ferrer Albelda, *Salsamenta y liquamina malacitanos en época imperial romana. Notas para un estudio histórico y arqueológico*, en II *Congreso de Historia Antigua de Málaga. Comercio y comerciantes en la Historia Antigua de Málaga (siglo VIII a.C.-año 711 d.C.). Actas*, Málaga 2001, pp. 573-94; P. Corrales Aguilar, B. Mora Serrano, *Historia de la provincia de Málaga. De la Roma Republicana a la Antigüedad Tardía*, Málaga 2005, p. 46 y ss.

4. Cf. P. Rodríguez Oliva, *La Antigüedad*, en *Málaga. II. Historia*, Granada 1984, p. 437 y ss.

5. O. Arteaga Matute, *Excavaciones arqueológicas en el cerro del Mar. Campaña de 1982*, «NAH», 23, 1985, p. 195 y ss. (= «Madrider Mitteilungen», 25, 1984, p. 34 y ss.), en que se documentaron piletas con recubrimiento de *opus signinum* y amplias áreas de almacenaje de ánforas salsarias asociadas al envase de las salazones de pescado, desde la 1ª mitad del siglo I a.C., con ánforas de Kouass y Mañá C2, que serán sustituidas por las Beltrán 7-11 desde época augustea.

6. O. Arteaga Matute, *Los hornos romanos del Manganeto, Almayate Bajo (Málaga). Informe preliminar*, «NAH», 23, 1985, pp. 175-93 (= «Madrider Mitteilungen», 23, 1982, p. 234 y ss.); en este sector en el margen derecho de la desembocadura del río Vélez – al norte del asentamiento fenicio de Toscanos – se localizó un importante alfar con varios hornos que están en funcionamiento durante aproximada-

de la ciudad maenobense hacia las salazones de pescado queda asimismo en evidencia en las *villae* costeras de su entorno, en un esquema que se va repitiendo en toda la costa de la actual provincia malagueña.

El ejemplo más singular de *villa maritima* de este sector costero de la Bética sigue siendo la importante *villa* romana del Faro de Torrox (Torrox-costa)[7], que responde bien incluso a los parámetros más rigurosos para su calificación, ya que se encuentra ubicada en un espigón del acantilado rocoso que se adentra en el mar y su arquitectura residencial y elementos económicos están vinculados estrechamente al cercanísimo mar. El problema para conocer exactamente su estructura arquitectónica es que los trabajos arqueológicos son antiguos y el hecho de que la *villa* se ha situado en el recinto ocupado por el faro había impedido en fechas más recientes su exploración, por lo que debemos fiarnos del antiguo plano realizado por su excavador – precisamente el torrero Tomás García Ruiz – a partir de los trabajos de los años 1905 y entre 1909-11[8]. Los posteriores trabajos, en 1940, del entonces comisario provincial de excavaciones Simeón Giménez Reyna sólo se centraron en la zona del atrio[9] – sector NO de la *villa* – y, finalmente, las excavaciones de uno de nosotros, desde comienzos de los años 80 del siglo XX, no afectaron a la *villa* por la razón antes citada, sino a otros ámbitos del yacimiento, documentándose un *balneum*[10], la facto-

mente un siglo, desde época de Claudio hasta mediados del siglo II d.C., produciendo ánforas Dressel 14, Beltrán IIB y Dressel 17, además de ánforas oleícolas Dressel 20 y vinarias derivadas de la Dressel 2-3, constatando que junto a la primordial actividad económica de salazones de pescado se comercializaban asimismo productos como el aceite y el vino.

7. A. Balil Illana, *Casa y urbanismo en la España antigua*, «BSEAA», XXXIX, 1973, p. 115 y ss.; P. Rodríguez Oliva, *La villa romana del Faro de Torrox (Málaga)*, (Studia Archaeologica, 48), Valladolid 1978.

8. La memoria inédita que resumía los trabajos de T. García Ruiz fue analizada en Rodríguez Oliva, *La villa romana del Faro de Torrox*, cit., *passim*, donde se reproduce la planta general de la *villa* en p. 16.

9. S. Giménez Reyna, *Memoria Arqueológica de la provincia de Málaga hasta 1946*, Málaga 1946, p. 77 y ss. Existe una edición facsímil, editada en Málaga, 1998.

10. Se trata de una importante instalación termal construida en los inicios del siglo II d.C., en un edificio independiente y alejado un centenar de metros de la *villa*, aunque no sabemos si sólo respondía a las necesidades de ésta o a otras más amplias en aquellos momentos de la segunda centuria de la Era; cf. P. Rodríguez Oliva, R. Atencia Páez, *Excavaciones arqueológicas en Torrox-costa (Málaga): las termas*, «NAH», 16, 1983, pp. 225-76; V. García-Entero, *Los balnea domésticos-ámbito rural y urbano – en la Hispania romana* (Anejos de AEspA, XXXVII), Madrid 2005, pp. 620-7.

ría de salazones (luego ocupada por una necrópolis)[11] y los hornos cerámicos[12]. No obstante, la planta de T. García Ruiz ha servido tradicionalmente para clasificar el núcleo residencial como una *villa* de atrio y peristilo[13], aunque el elemento arqueológicamente identificado es sólo el atrio[14]; actualmente se han llevado labores de limpieza y puesta en valor en esta zona[15] (FIG. 1), como previo a un proyecto más amplio de investigación, cuyos resultados corroborarán o no las hipótesis previamente establecidas. Como se dijo, la arquitectura está estrechamente relacionada con el mar, ocupando el espigón rocoso adentrado en el mar y situado entre la desembocadura del río Torrox en la parte oriental y una pequeña cala en la occidental; así, en la parte occidental del recinto se reconocen estancias que se abren hacia la pequeña cala que se dispone

11. Se testimoniaba una extensa necrópolis que se extendía en todo el sector occidental del yacimiento, testimoniada por GIMÉNEZ REYNA, *Memoria Arqueológica de la provincia de Málaga*, cit., p. 66 y ss., y que fue destruida hacia los años 60/70 del siglo XX por las construcciones modernas.

12. P. RODRÍGUEZ OLIVA, *Los hornos romanos de Torrox*, en *Figlinae Malacitanae*, cit., pp. 271-303.

13. M. C. FERNÁNDEZ CASTRO, *Villas romanas en España*, Madrid 1982, pp. 172-4. Esta autora sólo recogía cinco ejemplos hispanos para este tipo, al descartar los ejemplos de La Cocosa (que se fecharía en todo caso a mediados del siglo I d.C.) y Falces (que se fecharía en el siglo II d.C.). Se trataría, pues, de dos ejemplos malagueños – Torrox-costa y Sabinillas – y los de Torre Llauder (con atrio corintio), Bruñel y la *villa suburbana* de la Casa del Mitreo, en Mérida, con fechas desde fines del siglo I d.C. para la última y siglo II d.C. para las otras dos, frente a las fechas tardías de las malagueñas.

14. Para FERNÁNDEZ CASTRO, *Villa romanas*, cit., pp. 172-4, estos atrios siempre ocupan una posición secundaria y periférica en la *villa* de atrio y peristilo, acorde con sus momentos relativamente avanzados de construcción. Un atrio tetrástilo de estas características se documenta ahora en una *domus* tardorromana de *Hispalis*, excavada recientemente por Fernando Amores (Univ. de Sevilla) en el solar de la plaza de La Encarnación (Sevilla), correspondiente al sector septentrional de la ciudad romana; F. AMORES CARREDANO, D. GONZÁLEZ ACUÑA, *V fase de intervención arqueológica en el mercado de la Encarnación (Sevilla). Contextos tardoantiguos*, en *Anuario Arqueológico de Andalucía. 2003*, Sevilla 2006, vol. IV, pp. 197-206. Sobre la ciudad romana, cf. J. BELTRÁN FORTES, D. GONZÁLEZ ACUÑA, S. ORDÓÑEZ AGULLA, *Acerca del urbanismo de Hispalis. Estado de la cuestión y perspectivas*, «Mainake», XXVII, 2005, pp. 61-85.

15. Los resultados aún inéditos de tales trabajos parecen apuntar a que algunas de las estructuras recogidas en el plano de T. García Ruiz de los inicios del siglo XX corresponderían a los restos de la fortaleza del siglo XVIII que ocupó asimismo este privilegiado lugar en la costa malagueña, como posteriormente lo haría el faro moderno.

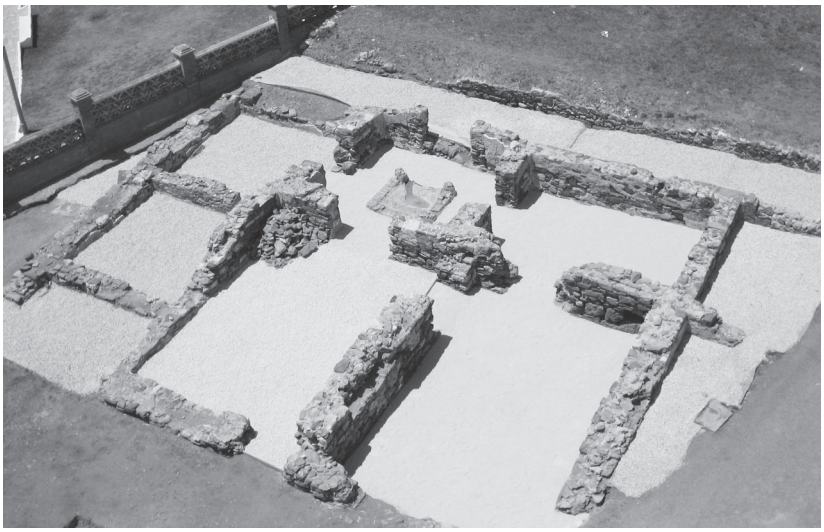


Fig. 1: Vista actual de la *villa* del faro de Torrox (Málaga), sector NO en torno al atrio.

algo más al oeste, mientras que en el sector oriental pudo existir una galería abierta al mar; más hipotético es que pensemos que la construcción romana que se dibuja en el centro del espacio pudiera corresponder a una *maritima piscina*[16]. Sí puede reconocerse todavía en el frente SE del espigón – y a pesar de que se encuentra parcialmente hundida la parte superior y enterrada por la arena marina – dos grandes oquedades paralelas que pudieron corresponder a una gruta marina agrandada artificialmente, lo que constituiría un elemento excepcional en la arquitectura de las *villae* costeras. La ya citada factoría de salazones, que sería el principal sustento económico de la *villa*, se sitúa en un segundo espigón rocoso algo más retraído y situado hacia el oeste – que posteriormente fue ocupado por una necrópolis tardía – a cuyo envasado se vincula la producción de dos hornos anfóricos de un conjunto seguramente más numeroso, aunque asimismo se produjeron otros tipos de vasijas cerámicas y elementos constructivos. Si bien la *villa* siguió es-

16. Aunque no debemos olvidar que existen estanques de este tipo que no comunican directamente con el mar; p.e., la llamada "piscina de Lúculo" del Circeo se encontraba a unos centenares de metros de distancia de la playa; cf. H. MIELSCH, *La villa romana*, trad. Firenze 1990, p. 26 y s.

tando ocupada en momentos tardíos – tradicionalmente se había datado en el siglo IV d.C., a lo que apuntan los mosaicos, aunque al menos llegaría hasta la centuria siguiente – en el lugar debió desarrollarse, ya en época imperial avanzada, un asentamiento mayor, que seguramente no llegó a tener entidad urbana, y que se denomina como la *mansio Caviclum* en el Itinerario de Antonino, localizada entre las ciudades de *Sexi* (Almuñécar) y la ya citada de *Maenoba* (cerro del Mar, en la desembocadura del río Vélez)[17].

Al oeste de esta ciudad de *Maenoba*, podemos mencionar la importante *villa* de la Torre de Benagalbón (Rincón de la Victoria). Junto a la zona termal, que era la conocida[18], se han puesto al descubierto en los últimos años el sector residencial y, algo más alejado, parte de un sector industrial que estaría conformado por una factoría de salazones de pescado, en el esquema típico ya documentado en el yacimiento del Faro de Torrox. La *pars urbana* se encuentra, pues, independiente del *balneum*, y ha sido excavada en la totalidad de sus lados occidental y septentrional, desconociéndose, al encontrarse cubierta por la antigua carretera nacional, cómo sería su planta en la zona que daba a la orilla del mar[19]. En el lado oriental, una habitación en forma de ábside semicircular (donde ha aparecido una cabeza de una *herma* de unos 15 centímetros, en mármol blanco y de estilo arcaizante)[20] se une al exterior con otras estructuras arquitectónicas de escasa calidad que forman varias habitaciones y que, en dirección hacia el lugar de las termas, se pierden bajo las casas modernas que allí actualmente existen. Todos los mosaicos encontrados aquí son de

17. P. RODRÍGUEZ OLIVA, *Las ruinas romanas del Faro de Torrox y el problema de Caviclum*, «Jábega», 20, 1979, pp. 11-26.

18. E. SERRANO RAMOS, *Arqueología romana malagueña: Torre de Benagalbón*, «Baetica», 8, 1986, pp. 191-203; E. SERRANO RAMOS, *Notas sobre el yacimiento arqueológico de la Loma de Benagalbón*, «Baetica», 15, 1993, pp. 199-205; F. J. MEDIANERO SOTO, A. PÉREZ PLAZA, E. SERRANO RAMOS, *Memoria de la excavación arqueológica de urgencia en la Loma de Benagalbón (Rincón de la Victoria, Málaga)*, en *Anuario Arqueológico de Andalucía, 1989*, Sevilla 1991, vol. II, pp. 382-8; GARCÍA-ENTERO, *Los balnea domésticos*, cit., pp. 616-9. Nuevos trabajos en el sector termal han sido dirigidos por A. Pérez Plaza, aún inéditos.

19. J. B. SALADO ESCAÑO, *La villa romana de la Torre de Benagalbón, Málaga. Primera descripción*, «Mainake», XXVII, 2005, pp. 353-78.

20. Sobre el marco general de las decoraciones escultóricas de estas *villae*, cf., especialmente, P. RODRÍGUEZ OLIVA, *Ciclos escultóricos en la casa y en la ciudad de la Bética*, en *Actas de la I Reunión sobre Escultura Romana en Hispania*, Madrid 1993, pp. 23-61.



Fig. 2: *Emblema* de un mosaico de la *villa* de la Torre de Benagalbón, con Antíope y Zeus-Sátiro.

esquema geométrico, polícromos y uniformes en cuanto a su estilo y cronología, que debe ser el siglo III d.C. avanzado; alguno de ellos tiene la particularidad de aparecer rodeado de una cenefa externa de teselas de gran tamaño en cerámica cocida, aunque sobresale el motivo de un *emblema* que decora el centro de uno de ellos, que supone una interesante novedad que los trabajos arqueológicos han aportado en el campo de la musivaria romana de Andalucía[21]. Ese emblema que, incluida la orla geométrica que lo rodea mide un metro de diámetro, representa el mito de Zeus metamorfoseado en sátiro en el acto de enamorar a la bella Antíope (FIG. 2). Las dos figuras que aquí representan a ambos personaje mitológicos van acompañadas, además, de las correspondientes leyendas explicativas: SATYR y ANTIOPA, hechas en letras capitales con *tesellae*, por lo que sabemos que ilustra la leyenda en la que Zeus, para conseguir el amor de la joven Antíope se metamorfosea bajo la apariencia de un *satyros*. Rechazado en un principio por la princesa tebana aquel Zeus-*Satyros* pronto lograría sus propósitos y, aceptado al fin por ella, ambos,

21. Cf. P. RODRÍGUEZ OLIVA, *Nuevos mosaicos romanos de la provincia de Málaga*, «Anuario de la Real Academia de Bellas Artes de San Telmo», 6, 2006, pp. 21-33.

como dos criaturas salvajes de los bosques, comenzaron a danzar[22]. Ése es, precisamente, el momento descrito en el mosaico de Benagalbón en el que la joven, ya desembarazada de gran parte de sus vestiduras y con el pelo cubierto de plantas silvestres, eleva con su mano izquierda el *tympanon* para hacerlo sonar, al tiempo que, como el desnudo *satyros* que está a su lado, con los primeros sones inicia los pasos de la frenética danza de las ménades. Vistiendo él pieles de animales salvajes y cubierta su cabeza de cañas y plantas silvestres; semidesnuda ella y coronada de hojas y tocando el *tympanon* como una bacante, ambos corrieron sus amores en el rústico ambiente del monte *Kithairon*[23]. Fruto de esos amores habrían de ser los gemelos *Amphion* y *Zethos*[24]. Deshonrado *Nykteus* por el embarazo de su hija, el rey tebano se quitó la vida no sin antes haber exigido venganza a Lico, su hermano y heredero. Éste apresó a la joven, la obligó a abandonar en las montañas a sus gemelos recién nacidos que fueron salvados por unos pastores que habían de criarlos[25] y, durante años, en su corte de Tebas él y su esposa, la cruel Dirce, maltrataron a la amada de Zeus. La historia que siguió luego, cuando, adultos ya *Zethos* y *Amphion*, se vengaron de Dirce, a la que despedazaron atándola a los cuernos de un toro que la arrastró entre las rocas[26] fue también un motivo documentado. Sin embargo, como no son demasiados los monumentos que narran las aventuras y desventuras de Antíope, mosaicos como el ahora hallado en Rincón de la Victoria cobran mayor valor por lo que cuentan, ya que no cabe olvidar que ese mito sirvió de inspiración a algunos autores griegos y latinos (Eurípides, Pacuvio...), cuyas obras, además, se han perdido.

Este mismo mito de Antíope también se describe así mismo en un mosaico que se data entre fines del siglo III y los principios del IV d.C. y que se halló en la localidad argelina de Ouled Agla (Bordj bou Arrèrid), exponiéndose sus fragmentos en el Museo de Argel[27]; en él, frente al espectador y en alegre maridaje, Antíope y el sátiro han sido presentados en la escena central de este mosaico

22. NONN., *D.*, 16, 240 y 33, 301.
23. HYG., *Fab.*, 7.
24. *Od.*, 11, vv. 260-5.
25. HYG., *Fab.*, 7-8.
26. APOLL., *Bibl.* III, 5, 5.
27. F. G. DE PACHTÉRE, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Áfrique. III. Afrique Proconsulaire, Numidie, Mauretanie (Algérie)*, Paris 1911, nº 319; K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978, pp. 42, 267.

junto a los personajes y al principal protagonista de algunas de esas aventuras amorosas de Zeus: el joven Ganímedes escanciando la copa a un sedente y nimbado padre de los dioses, Antíope con el sátiro que lleva en su diestra el cayado de los pastores (*pedum*), Leda con el cisne?, Europa acariciando al toro y Dánae sentada recibiendo la lluvia de oro[28].

Al mismo mito se refieren otros dos mosaicos de hallazgo muy reciente en la antigua *Zeugma*, en Belkys, a orillas del río Eúfrates, en la provincia turca de Gaziantep y a no mucha distancia de la actual frontera de este país con Siria[29]; en concreto en la zona oriental del yacimiento, se ha constatado una serie de edificios domésticos pavimentados con mosaicos de temas mitológicos que pueden fecharse entre el siglo II y la mitad del III d.C. y que presentan una muy clara influencia de las mejores escuelas musivarias de Antioquia[30]. En ese amplio lote de mosaicos figuran los dos a los que nos venimos refiriendo y que representan aspectos del mito de Zeus y Antíope. En ambos, la interpretación de la escena representada no ofrece duda alguna, pues, como en el mosaico de Torre de Benagalbón, las imágenes van acompañadas (aquí, evidentemente, en grafía griega) de los correspondientes textos explicativos: ANTIOΠH / CATYPOC. En el primer pavimento musivo, su espacio central se ha dividido en dos mitades iguales, ocupando la de abajo la representación de la nereida Galatea (GALATIA) a la que se la muestra, mientras viaja sobre las aguas, sentada sobre el lomo de un tigre marino (*pardalokampos*), llevando un velo hinchado por los vientos. En el recuadro de arriba se ve al *satyros*, que soporta sobre sus brazos la piel moteada de una *pardalis* y que lleva el *pedum* en su mano izquierda, junto a Antíope que muestra su torso al desnudo y eleva con su diestra un *tympanon* (FIG. 3). En el centro del otro mosaico, rodeado de un marco de rectángulos dentro de los cuales se han representado aves, animales y

28. I. LAVIN, *Hunting Mosaics of Antioch and their sources*, «DOP», 17, 1963, p. 264, fig. 131.

29. J. WAGNER, *Seleukia am Euphrat, Zeugma. Studien zur historischen Topographie und Geschichte*, Wiesbaden 1976; D. L. KENNEDY, *Zeugma. Une ville antique sur l'Euphrate*, «Archéologia», 306, 1994, pp. 26-35.

30. C. ABADIE-REYNAL, *Les maisons à décors mosaïqués de Zeugma*, *Communication devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (juin 2002)*, «CRAI», avril-juin 2002, pp. 743-71; C. ABADIE-REYNAL, J.-P. DARMON, *La maison et la mosaïque des Synaristôsai*, «JRA» Supp. Series, 51, 2003, pp. 79-99; J.-P. DARMON, *Le programme idéologique du décor en mosaïque de la maison de la Télétè dionysiaque, dite aussi de Poséidon, à Zeugma (Belkis, Turquie)*, en *IX CMGR (5-10 novembre 2001)*, p. 223 y ss.



Fig. 3: Detalle de Zeus-Sátiro y Antíope en un mosaico de *Zeugma* (Belkys, Turquie).

sendas cráteras, se ve una escena donde Antíope se muestra con gesto temeroso y rechazando enérgicamente al sátiro que intenta despojarla de sus vestiduras.

A estas representaciones musivas hay que añadir otras ya conocidas de antiguo. Una es la que, acompañada del texto: FILADELFIS VITA, ocupa el centro del mosaico que cubre el *calidarium* de las termas de los Filadelfos en Timgad[31] (FIG. 4). Como en este caso las figuras carecen de textos explicativos, la escena se ha prestado a interpretaciones bastante diversas: "Sátiro atacando a una ninfa", "Apolo y Bacante", "Apolo y Antíope", "Licurgo y la ninfa Ambrosía"..., aunque ahora deberá aceptarse sin dudas la opinión de quienes han reconocido a Antíope en esta mujer de cuerpo desnudo, arrodillada bajo un árbol y que lleva un *tympanon* en su mano derecha y a Zeus metamorfoseado en sátiro en el personaje semidesnudo que en la escena aparece corriendo, con el pelo hirsuto, cubierto con un taparrabo y una capa corta de piel felina y llevando el pastoril *pedum* en una de sus manos[32].

El último de los mosaicos conocido por nosotros que se refiere a este mito es uno que se halló en 1914 en *Italica* (Santiponce, Sevilla) y que lleva la representación de algunas de las metamorfosis

31. PACHTÉRE, *Inventaire des mosaïques*, cit., nº 77.

32. S. GERMAIN, *Les Mosaïques de Timgad. Étude descriptive et analytique*, Paris 1973, pp. 77-9, núm. 96, láms. XXXIII-XXXIV.



Fig. 4: Mosaico del *caldarium* de las termas de los Filadelfos, en Timgad, con escena de Zeus-Sátiro y Antíope.

y amores de Zeus (Leda, Ganímedes, Dánae, Io, Europa, Arcas...) y, entre aquellas, la de Antíope y el sátiro[33] (FIG. 5). Conservado actualmente como pavimento del patio principal del palacio de los Condes de Lebrija, en Sevilla, la escena que muestra el mito que aquí nos interesa presenta una Antíope desnuda, agachada como en el ejemplar de Timgad pero de espaldas al espectador, en actitud que haría pensar que está huyendo con desesperación de Zeus convertido en sátiro. Éste, de pie, desnudo, con una piel corta colocada a modo de clámide sobre sus hombros y tocada su cabeza con ramas, se dirige hacia la joven portando el bastón de pastor

33. A. BLANCO FREIJEIRO, *Mosaicos romanos de Italica (1)*, en *CMRE* III, Madrid 1978, pp. 25-6, láms. 1 y 4.



Fig. 5: Mosaico de los "Amores de Zeus" de *Italica* (Santiponce), conservado en el palacio de los Condes de Lebrija (Sevilla): detalle de un motivo con Antíope y Zeus-Sátiro.

en su mano izquierda y con la otra mano hace ademán de entregar un objeto a Antíope que – a la vista de los ejemplos que antes hemos aducido – quizá sea la pandereta del ritual dionisíaco.

Con excepción del ejemplar de Timgad en el que se ven un árbol y vegetación en el suelo, en ninguno de los restantes mosaicos la escena se ha ambientado con un fondo paisajista; en todos, empero, el Zeus transformado en sátiro y su amada Antíope se representan al modo como habitualmente lo son las ménades y sátiros del *thiasos* báquico; de ahí que los mejores paralelos del mosaico de Torre de Benagalbón se encuentren en composiciones del repertorio de ambientes dionisíacos: bacantes bailarinas y sátiros tocados con la *nebrís* en movimientos de danza, como los que se ven en un *opus sectile* de Pompeya[34], en los relieves de un puteal de fines del siglo I-comienzos II d.C. conservado en el Museo del Prado[35] o, en fin, en otros ejemplos en relieves, de sarcófagos, pinturas o mosaico, que se cuentan por multitud. En este sentido quizá conviene traer a colación

34. T. Dohrn, *Crustae*, «RM», 72, 1965, p. 127 y ss.

35. S. Schröder, *Museo del Prado. Catálogo de la Escultura Clásica, II. Escultura mitológica*, Madrid 2004, pp. 285-91, núm. 158.



Fig. 6: Detalle de una de las escenas de un sátiro persiguiendo a una ménade (¿Antíope y Zeus-Sátiro?) en un mosaico de Tellaro (Siracusa).

uno de los mosaicos del excepcional conjunto del siglo IV d.C., de fuerte influencia norteafricana, de la *villa* del Tellaro, en el lugar de los Caddeddi, a unos tres kilómetros de distancia de la antigua Eloro, en Noto (Siracusa)[36]. El mosaico figurado de una de las estancias de esta *villa*, parcialmente conservado, llevaba en sus cuatro ángulos otros tantos vasos de los que salen flores, frutos y unos festones florales que dejan unos espacios semicirculares en cada uno de los lados y dentro de los cuales unos paneles rectangulares muestran escenas de sátiros y ménades de los que el mejor conservado[37] (FIG. 6) es un buen paralelo para este tema de Zeus metamorfoseado en sátiro conquistando a Antíope, si no se trata de diversos pasos de este mito. Todas estas representaciones están inspiradas en las variantes del mito sobre los amores de Zeus con la princesa tebana muchos de los cuales no han llegado hasta nosotros, pero que eran fuentes literarias antiguas disponibles en su tiempo[38].

36. G. VOZA, *I mosaici della villa del Tellaro*, en G. VOZA, P. PELAGATTI, *Archeologia della Sicilia sud-orientale*, Napoli-Siracusa 1973, pp. 173-9; G. VOZA, *Le ville romane del Tellaro e di Patti in Sicilia e il problema dei rapporti con l'Africa*, en *150 Jahr-Feier Deutsches Archäologisches Instituts (Rom, 4-7 Dezember 1979)*, Mainz am Rheim 1982, pp. 202-9; G. VOZA, *Aspetti e problemi dei nuovi monumento d'arte musiva in Sicilia*, en *Il Mosaico Antico. Atti III Colloquio internazionale sul mosaico antico, Ravenna, 6-10 settembre 1980* (AIEMA), Ravenna 1983, pp. 5-18; G. VOZA, *I mosaici della villa del Tellaro*, «Kokalos», XXVI-XXVII, 1980-81, p. 674 y ss.

37. G. VOZA, *I mosaici del Tellaro. Lusso e cultura nel sud-est della Sicilia*, Siracusa 2003, p. 2.

38. APOLLOD. III, 5, 5; *Narrat. Fab.*, VI, 1; *Schol. Ap. Rh.*, IV, 1090; NONN., *D.*, 31, 218; cf. *LIMC* II, s.v. *Antiope*, pp. 854-7; *EAA* I, s.v. *Antiope*, p. 436.

Javier Ángel Domingo Magaña

Los capiteles norteafricanos e hispanos (IV-VII d.C.): dos excepcionales ejemplos en Medina Sidonia y Plà de Nadal

No disponemos todavía de suficientes investigaciones acerca de la relación existente entre elementos de decoración arquitectónica hispana y norteafricana, principalmente en época tardoantigua[1]. Es por ello que confiamos con el presente estudio[2] aportar un poco más de luz acerca de estos vínculos, basándonos para ello en dos capiteles peninsulares de especial relevancia; el primero, del siglo IV d.C., reaprovechado en el interior de la ermita de los Santos Mártires de la localidad gaditana de Medina Sidonia, y el otro, de la segunda mitad del siglo VII d.C., procedente del yacimiento conocido como Plà de Nadal, a escasos 20 km de Valencia, en el levante peninsular.

* Javier Ángel Domingo Magaña, Universitat Rovira i Virgili (Tarragona).

1. Uno de los primeros estudios que analizó las relaciones artísticas existentes entre la península y el norte de África fue: R. LANTIER, *Les arts chrétiens de la Péninsule Ibérique et de l'Afrique du Nord*, «Anuario del Cuerpo Facultativo de Archiveros, Bibliotecarios y Arqueólogos», 1935, pp. 257 ss. Sin embargo, uno de los estudios más importantes a este respecto fue publicado en 1937: R. THOUVENOT, *Chapiteaux romains tardifs de Tingitane et d'Espagne*, «PSAM», 3, 1937, pp. 63-82. Años más tarde, vio la luz otro importante trabajo: C. MÁRQUEZ, *Notas sobre la decoración arquitectónica del África Romana y de la Bética en el s. III*, en *L'Africa romana X*, pp. 1279-88. Además, P. Palol insistió siempre en estos vínculos, hasta el punto de afirmar que: «Nuestras relaciones con el África cristiana son constantes, intensas y claras»: P. PALOL, *Arqueología Cristiana de la España Romana. Siglos IV-VI d.C.*, Valladolid 1967, p. 322.

2. Este relación presenta algunas de las conclusiones incluidas en la tesis doctoral que he defendido recientemente y que lleva por título: *Capiteles Tardorromanos y Altomedievales de Hispania (ss. IV-VIII d.C.)*, Universitat Rovira i Virgili, Tarragona 2006. La tesis ha sido codirigida por el Dr. Patrizio Pensabene, de la Università degli Studi di Roma "La Sapienza", y por la Dra. Eva Subías Pascual, de la Universitat Rovira i Virgili. Para su realización he contado con una beca predoctoral otorgada por la URV y con una beca para la investigación otorgada por la Generalitat de Catalunya en 2006 con destino en la Università degli Studi di Roma "La Sapienza".

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1289-1298.



Fig. 1: Ermita de los Santos Mártires de Medina Sidonia.

Ermita de los Santos Mártires Justo y Pastor de Medina Sidonia (Cádiz)

La ciudad de Medina Sidonia, cuyo origen se sitúa en época fenicio-cartaginesa, vivió uno de los momentos más importantes de su historia en época visigoda, cuando se erigió como sede episcopal en el 497 d.C. Sin embargo, pocos años más tarde pasó a manos de los bizantinos hasta que el 571 d.C. fue recuperada por las tropas de Leovigildo[3].

En las afueras de esta localidad se levanta la ermita de los Santos Mártires (FIG. 1). Además, sabemos de la existencia allí de un templo visigodo que fue bendecido por el obispo Pimenio el 16 de diciembre de 630 d.C., según consta en una inscripción realizada sobre un pedestal romano reaprovechado y actualmente situado en la segunda columna de la izquierda de la ermita[4].

3. M. RAMOS ROMERO, *Medina Sidonia. Arte, Historia y Urbanismo*, Cádiz 1981, pp. 101-8; ID., *Medina Sidonia. Diagnóstico del Conjunto Histórico*, Sevilla 1992, p. 18.

4. RAMOS ROMERO, *Medina Sidonia*, cit., p. 274.



Fig. 2: Capitel reaprovechado en el interior de la ermita.



Fig. 3: Capitel procedente del *decumanus maximus* de *Volubilis*.

En la cabecera del edificio se halla reaprovechado un capitel corintio del siglo IV d.C. muy próximo a algunas producciones norteafricanas (FIG. 2)[5]. Una de las características más notables de este ejemplar es la presencia en las enjutas, entre los tallos de las hélices y las volutas, de dos nuevos tallos superpuestos que generan unas pequeñas volutas situadas justo encima de las que ya le corresponden al capitel corintio.

Esta es una característica que observamos también en numerosos capiteles de la ciudad de *Volubilis* (Marruecos)[6] como, por ejemplo, en un ejemplar del primer tercio del siglo III d.C. procedente del *decumanus maximus* (FIG. 3)[7], en un capitel del palacio de Gordiano III, levantado hacia mediados del siglo III d.C. (FIG. 4)[8], en un ejemplar procedente de la Casa del Efebo, en otro de la basílica de Ca-

5. DOMINGO, *Capiteles Tardorromanos* cit., pp. 139-40, 474-475, núm. SCO006. Sin embargo, E. Camps Cazorla lo fecha en el siglo VII d.C.: E. CAMPS CAZORLA, *El Arte Hispanovisigodo*, en R. MENÉNDEZ PIDAL, *Historia de España*, III, Madrid 1976, p. 523, de la misma forma que E. DOMÍNGUEZ PERELA, *Capiteles hispánicos altomedievales*, Universidad Complutense de Madrid, Colección Tesis Doctorales, núms. 40-87, Madrid 1987, p. 440, núm. MSI01, lám. CDXXIV, a. Las medidas principales de este capitel son: Altura: 41,5 cm.; Diámetro inferior: 29 cm.; Altura del Ábaco: 5,5 cm.; Altura de la primera corona de hojas: 15 cm.; Altura de la segunda corona de hojas: 28 cm.; Altura de las volutas: 5 cm.; Altura de las hélices: 5 cm.

6. J. O. FARREL, *Note sur les chapiteaux de Volubilis*, «PSAM», fasc. 6, 1941, p. 111.

7. Fotografía extraída de THOUVENOT, *Chapiteaux romains tardifs*, cit., pp. 72-3, fig. 7.

8. Fotografía extraída de THOUVENOT, *Chapiteaux romains tardifs*, cit., planche IV, 3. Este palacio, considerado por algunos como la residencia del Gobernador, tiene una fase de época preclaudiana. Este es quizás el edificio más notable de la ciudad y pudo haber



Fig. 4: Capitel procedente del palacio de Gordiano III de *Volubilis*.

racalla[9] o, finalmente, en un capitel hallado junto al Arco de Triunfo de la ciudad y que podría fecharse hacia el primer tercio del siglo III d.C.[10].

Sin embargo, estos capiteles, que participan de un modelo que gozó de gran prestigio en *Volubilis*, como demuestra su aparición en numerosas obras públicas, presentan algunas importantes diferencias respecto al ejemplar de Medina Sidonia; principalmente en la configuración de las dos coronas de hojas que decoran el cálatos. De hecho, el prestigio de este modelo de capitel puede explicar su presencia al otro lado del estrecho de Gibraltar mientras que la distinta configuración de las hojas, mucho más esquemáticas en el ejemplar peninsular, nos habla de la participación de un taller probablemente local en su labra.

Además, no hemos de perder de vista que el estrecho de Gibraltar se convirtió ya desde época fenicia y cartaginesa en una importante vía de circulación comercial de todo tipo de productos[11].

sido el palacio de Iuba II: A. JODIN, *Volubilis Regia Iubae. Contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique préclaudien*, Paris 1987, pp. 159-62.

9. FARREL, *Note sur les chapiteaux*, cit., p. 100 y 103-8, figs. 4-5.

10. THOUVENOT, *Chapiteaux romains tardifs*, cit., pp. 71-2, fig. 6.

11. A. Siraj cree que estas relaciones comerciales siempre estuvieron dominadas por comerciantes peninsulares, A. SIRAJ, *Le rôle de l'Espagne dans le commerce de la Maurétanie occidentale jusqu'aux premiers siècles de l'Islam*, en *L'Africa romana XII*, pp. 1356-7.

Estos importantes vínculos comerciales pueden observarse de forma clara en la ciudad gaditana de *Baelo Claudia*, a pocos kilómetros de Medina Sidonia, que llegó a ser el puerto más importante para iniciar la travesía hacia *Tingis*. Es más, cuando a partir de Diocleciano la Mauritania Tingitana fue incorporada a la diócesis de *Hispania*[12], *Baelo Claudia* se convirtió en el centro de las comunicaciones administrativas y en la base principal de las operaciones de transporte de tropas entre las dos orillas del estrecho[13].

Yacimiento de Plà de Nadal

El yacimiento de Plà de Nadal se halla a escasos kilómetros de la actual población de Riba-Roja de Turia, a unos 20 km al noroeste de Valencia, sobre una ligera elevación.

La planta del edificio es poco convencional (FIG. 5)[14], circunstancia que ha hecho pensar a algunos autores que nos hallamos ante una basílica cristiana o ante un palacio visigodo[15]. La mayoría de investigadores cree, no obstante, que el edificio fue levantado a lo largo del siglo VII d.C., quizás hacia la segunda mitad, momento en el que podrían fecharse algunas inscripciones aparecidas[16]. Además, las últimas investigaciones apuntan la posibilidad que todo el complejo fuera afectado por un incendio en el siglo VIII

12. La incorporación de este territorio tuvo lugar en el 297-298 d.C. con el objeto de controlar el estrecho de Gibraltar y evitar de esta forma el paso de pueblos nómadas como los Mauri o los Bereberes, J. ARCE, *El último siglo de la España romana: 284-409*, Madrid 1986, pp. 37, 48 y 544-6; M. C. FERNÁNDEZ CASTRO, J. S. RICHARDSON, *Historia de España dirigida por John Lynch. I. Historia Antigua*, Barcelona 2005, pp. 577-8.

13. P. SILLIÈRES, *Baelo Claudia. Una ciudad romana de la Bética*, Madrid 1997, pp. 27-8.

14. Imagen extraída de S. GUTIÉRREZ LLORET, *La Cora de Tudmir. De la Antigüedad Tardía al Mundo Islámico. Poblamiento y Cultura Material*, Madrid-Alicante 1996, fig. 107, p. 257.

15. Sobre esta problemática ver: E. JUAN, J. VICENT LERMA, *La villa áulica del Plà de Nadal (Riba-Roja de Túria)*, en A. RIBERA I LACOMBA (ed.), *Los orígenes del cristianismo en Valencia y su entorno*, Valencia 2000, p. 141; E. JUAN, F. X. CENTELLES, *El yacimiento de época visigoda del Plà de Nadal (Riba-Roja de Turia, Camp de Turia; Valencia)*, en *Actas del I Congreso de Arqueología Medieval Española*, Tomo 2, Huesca 1985, p. 34; GUTIÉRREZ LLORET, *La Cora de Tudmir*, cit., p. 256.

16. S. GUTIÉRREZ LLORET, *Algunas consideraciones sobre la cultura material de la época visigoda y emiral en el territorio de Tudmir*, en L. CABALLERO ZOREDA, P. MATEOS CRUZ (eds.), *Visigodos y Omeyas. Un debate entre la Antigüedad Tardía y la Alta Edad Media*, «Anejos de AEspA», XXIII, 2000, pp. 104-5.

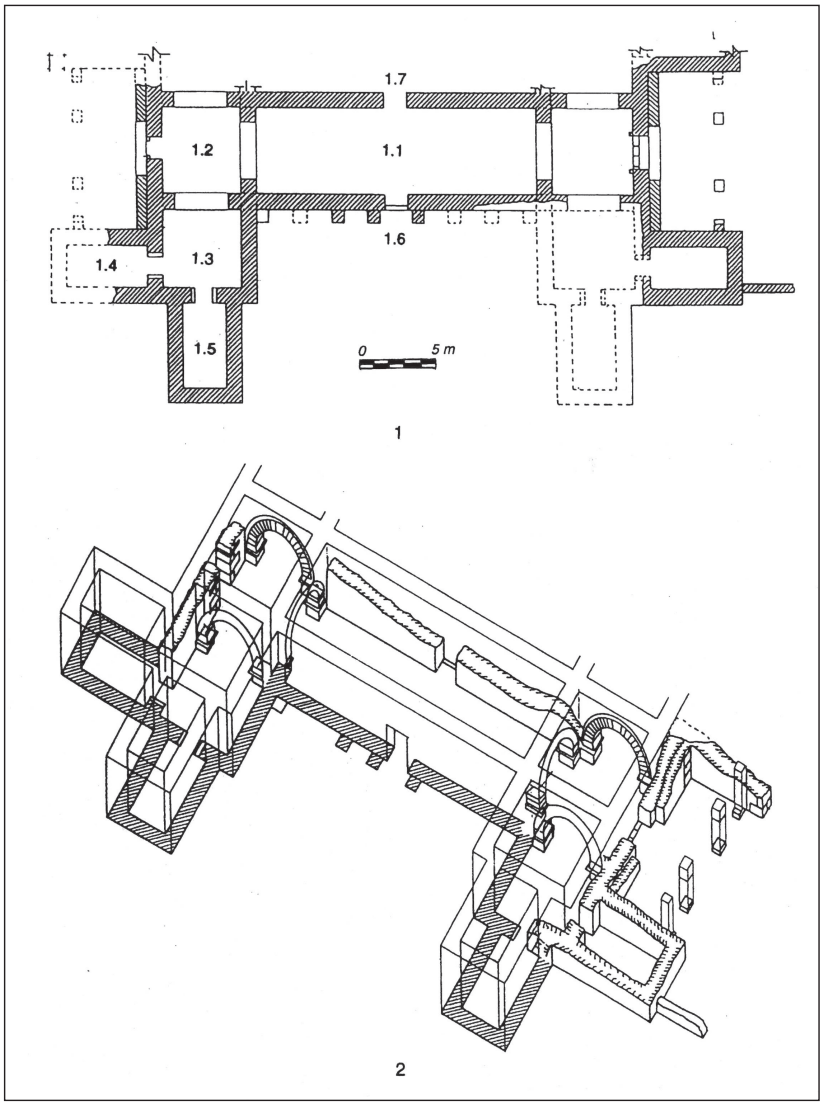


Fig. 5: Planta y alzado del yacimiento de Plà de Nadal (planta de G. Lloret).



Fig. 6: Capitel procedente de Plà de Nadal (Museu de Prehistòria de Valencia).



Fig. 7: Capitel procedente de Aïn-Beïda, en Numidia.

d.C.[17], siendo abandonado a finales de la misma centuria, quizás con motivo de la destrucción de Valencia por parte del emir Abd al-Rahman I en el 778-779 d.C.[18].

Sin embargo, no hemos de perder de vista que son pocos los datos cronológico-arqueológicos de que disponemos, pues en las excavaciones aparecieron escasos restos cerámicos que podrían fecharse entre la segunda mitad del siglo VI d.C. y el siglo VII d.C.[19].

De entre los más de 25 capiteles que fueron hallados en este complejo, la mayoría de ellos de pequeño tamaño y pertenecientes a ventanas geminadas, podemos destacar uno decorado mediante dos coronas de hojas completamente lisas -12 en la inferior y 4 en la superior (FIG. 6). De las hojas únicamente se ha representado su contorno mientras que el interior aparece vacío, dejando ver la superficie del cálatos. Sin embargo, el elemento más destacado es la presencia de un potente ábaco, con perfil cuadrangular, sección plana y superficie profusamente decorada. En el centro de cada una de sus caras aparece una banda decorada con trifolias interrumpida en el eje por una gran roseta tetrafoliada.

Este capitel constituye una interpretación muy particular del modelo bizantino denominado "a imposta" que surgió en la primera mitad del siglo VI d.C.[20] y que fue reinterpretado por algunos talle-

17. GUTIÉRREZ LLORET, *Algunas consideraciones*, cit., pp. 104-5.

18. JUAN, VICENT LERMA, *La villa áulica*, cit., p. 142.

19. GUTIÉRREZ LLORET, *Algunas consideraciones*, cit., pp. 104-5; JUAN, CENTELLES, *El yacimiento de época visigoda*, cit., p. 37.

20. A. FROVA, *Di un tipo di capitello bizantino a Cesarea*, «Notizie dal Chiostro

res de Hispania en la centuria siguiente[21]. Sin embargo, sus más próximos paralelos se hallan en Numidia, concretamente en cuatro ejemplares procedentes de una basílica cristiana situada a 8 km de Aïn-Beïda (FIG. 7)[22], localidad situada muy cerca de la ciudad romana de Bagaï, la que fuera "cuartel general" de los donatistas[23].

Las similitudes estructurales del capitel de Plà de Nadal con los ejemplares de Aïn-Beïda son más que notables, pues aquéllos son fruto también de la reinterpretación local del modelo de capitel bizantino "a imposta"[24]. Estos capiteles norteafricanos se decoran mayoritariamente mediante una corona de ocho hojas lisas que cubren la totalidad del cálatos sobre el que aparece un potente ábaco decorado con diversos motivos que pueden variar incluso entre las distintas caras de un mismo capitel, predominando las formas geométricas, las dobles S y los motivos vegetales. De todos ellos podemos destacar un capitel que presenta una roseta central en una de las caras del ábaco, de la misma forma que sucede en el ejemplar de Plà de Nadal, aunque flanqueada por motivos circulares[25]. Además, los capiteles de Aïn-Beïda deben fecharse entre el siglo VI-VIII d.C.[26], coincidiendo plenamente con la construcción de Plà de Nadal, en torno a la segunda mitad del siglo VII d.C.

No deja de ser curioso que sea precisamente en la zona de Valencia donde aparezca este capitel tan próximo a las producciones de Aïn-Beïda, pues es en el levante peninsular donde muchos inve-

del Monastero Maggiore», 1967, p. 20; C. BARSANTI, *L'esportazione di marmi dal Proconneso nelle regione pontiche durante il IV-VI secolo*, «Rivista dell'Istituto Nazionale di Archeologia e Storia dell'Arte», serie III, anno XII, 1989, pp. 170-4.

21. DOMÍNGUEZ PERELA, *Capiteles hispánicos*, cit., p. 194.

22. Foto extraída de M. PINARD, *Chapiteaux byzantins de Numidie actuellement au Musée de Carthage*, «Cahiers de Byrsa», 1951, planche VI. Otros capiteles similares en PINARD, *Chapiteaux byzantins*, cit., pp. 231-9, planches VI-XIV.

23. Algunos autores piensan que esta basílica sería una fundación donatista, PINARD, *Chapiteaux byzantins*, cit., p. 231. Acerca del donatismo ver: M. SOTOMAYOR, *El donatismo y la crisis arriana. Osio de Córdoba, Potasio de Lisboa y Gregorio de Granada*, en R. GARCÍA VILLOSLADA (dir.), *Historia de la Iglesia en España. Vol. I. La iglesia en la España romana y visigoda (siglos I-VIII)*, Madrid 1979, pp. 187-232; P. LANGA, *Historia del Donatismo*, (Obras Completas de San Agustín. Escritos Antidonatistas, Biblioteca de Autores Cristianos, XXXII), Madrid 1988, pp. 5-86.

24. No hemos de perder de vista que la basílica de la que proceden estos capiteles es de tipo bizantino, tal como atestigua la decoración de su arco de triunfo, PINARD, *Chapiteaux byzantins*, cit., p. 233.

25. *Ibid*., planche VI.

26. *Ibid*., p. 239.

stigadores han supuesto que Donato, huyendo junto a 70 monjes y sus libros tras las revueltas protagonizadas por los donatistas en el norte de África en el 347 d.C.[27], fundó el Monasterio Servitano[28].

Las similitudes que se observan entre el capitel de Plà de Nadal y algunas producciones norteafricanas se inscriben dentro de un proceso de acercamiento entre las costas del levante peninsular y aquéllas situadas al sur del estrecho de Gibraltar a partir de la segunda mitad del siglo VI-VII d.C. Momento que coincide también con la masiva llegada de ánforas norteafricanas[29]. Además, tanto en la Bética como en la Lusitania tenemos atestiguada la llegada de diversas comunidades de monjes procedentes del norte de África, como aquélla del africano *Sanctus*, fundador de un cenobio en las proximidades de la ciudad de Mérida y que algunos investigadores han querido identificar con la basílica de Casa Herrera[30].

Conclusiones

El análisis del capitel reaprovechado en el interior de la ermita de los Santos Mártires de Medina Sidonia y del capitel de Plà de Nadal no hace más que confirmar unos vínculos estilísticos con el norte de África que pueden observarse en infinidad de capiteles peninsulares. Muchas veces estos vínculos se refieren simplemente a pequeños motivos decorativos mientras que en otras ocasiones es la propia estructura del capitel la que se asemeja a aquellos mode-

27. SAN ILDEFONSO DE TOLEDO, *De viris illustribus*, IV.

28. No disponemos de suficientes datos para poder afirmar que Donato fundase precisamente en este sector peninsular su monasterio, salvo que esta zona es una de las más próximas a la costa norteafricana, A. LINAGE, *El monacato en el País Valenciano hasta la reconquista*, en *Actas del I Congreso de Historia del País Valenciano (Valencia, 14-18 abril 1971)*, Valencia 1980, vol. I, pp. 380-2. Por el contrario, E. A. Llobregat cree, gracias al estudio de una carta redactada por el obispo Eutropio del Monasterio Servitano, que esta fundación se levantaría en la actual provincia de Cuenca, puesto que en la carta el mencionado obispo se excusa ante el obispo Pedro de Ercávica de las acusaciones efectuadas por sus monjes. El hecho que no se excuse ante los obispos de Saetabis o de Valencia indicaría que el monasterio se hallaba en las proximidades de esta ciudad conquense, E. A. LLOBREGAT, *La primitiva cristiandat valenciana. Segles IV al VIII*, València 1977, pp. 99-100.

29. M. ROSSELLÓ MESQUIDA, *Economía y comercio en época visigoda*, en A. RIBERA I LACOMBA (ed.), *Los orígenes del cristianismo en Valencia y su entorno*, Valencia 2000, pp. 212-3.

30. J. FONTAINE, *L'art préroman hispanique*, Paris 1973 (1978), p. 430.

los; vínculos que fueron favorecidos por una proximidad geográfica como demuestra la circunstancia que sean precisamente el sur, el oeste y el levante peninsular aquellas zonas donde se observa una mayor influencia norteafricana [31].

31. Datos extraídos de la tesis doctoral: DOMINGO, *Capiteles Tardorromanos*, cit.

Mercedes Durán Penedo

Dirce y Antiope: dos imágenes de valores contrapuestos del ciclo tebano en los mosaicos hispano-romanos

Como es sabido, históricamente Tebas fue una de las ciudades más importantes de Beocia y pasó por momentos de rivalidad y de alianza con Atenas. Presentaba unas narraciones legendarias alusivas a sus orígenes, los cuales traspasaron el mundo literario y fueron recogidos por el arte de la imagen: pinturas, esculturas, mosaicos y artes menores. Después de su destrucción por Alejandro Magno en el 335 a.C. fue reconstruida en el año 315 a.C. por Casandro de Macedonia y es de suponer que ello influyó de nuevo en la utilización de esas narraciones de forma gráfica durante el helenismo. Serán estas imágenes, concretamente las que reproducirá el arte romano y que encontramos en la copia del Toro Farnesio, en las pinturas murales de las domus y en algunos de los mosaicos que las pavimentarían.

Los motivos iconográficos relacionados con personajes legendarios del ciclo tebano son diversos, los que más interés de reproducción han tenido han sido el Rapto de Europa, hermana de Cadmo y la temática de Dionisos, nieto de Cadmo y Harmonia, que ya han sido ampliamente analizados y estudiados [1].

* Mercedes Durán Penedo, Directora del Museo Municipal de Montcada i Reixac de Barcelona.

1. F. Collantes de Teran, *Catálogo arqueológico y artístico de la Provincia de Sevilla*, III, Sevilla 1951, pp. 73-5, fig. 88; A. Blanco, *Mosaicos antiguos de asunto báquico*, Madrid 1952; K. M. D. Dunbabin, *The Triumph of Dionysus on mosaics in North Africa*, «PBSR», XXXIX, 1971, pp. 52-3; J. M. Blázquez, *Mosaicos hispanicos de tema homerico*, en *VI CIMA (octobre 1990)*, Palencia-Merida, 1994, pp. 279-92; D. Fernández Galiano, *El Triunfo de Dionisio en mosaicos hispano romanos*, «AEspA», 57, 1984, pp. 103-5, fig. 2; M. C. García Hoz *et al.*, *La villa romana del "Olivar del Centeno" (Milanes de la Mata, Cáceres)*, «Extremadura Arqueológica», II, 1991, pp. 387-402, figs. 3-4; L. Foucher, *Le char de Dionisos*, en *II CMGR*, 1975, pp. 55-61, pl. XXI, 1-2, XXII, 2, XXIII, 1 y XXIV, 1 y 4; M. Durán, *Iconografía de los mosaicos romanos en la Hispania alto-imperial*, Barcelona 1993, pp. 264-90, láms. XLIII a XLVIII; M. P. San Nicolás Pedraz, *Mosaicos y espacio en la villa romana de Fuente Alamo (Córdoba, España)*, en *L'Africa romana X*, pp.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1299-1322.

Las representaciones de Dirce y de Antiope

Son las imágenes de Dirce y de Antiope las que nos llaman la atención. Se relacionan con la leyenda de los primeros momentos de la ciudad de Tebas y concretamente el Suplicio de Dirce, aunque con una limitada representación en los mosaicos romanos del Imperio, su uso presenta connotaciones de interés relacionadas con la justicia y la moralidad. Estudiaremos nuevamente esta temática, procediendo a una revisión, analizando sistemáticamente este motivo e intentando dar una valoración de las razones que han influido en ello.

En principio la imagen de Dirce tan solo la encontramos en este tema cruento en el que se narra el castigo que los hijos de Antiope, Amphion y Zhetos, inflingen a Dirce. Esta narración fue desarrollada por Euripides en una tragedia perdida denominada *Antiope*[2] y recogida por Pausanias[3] y Apolodoro[4] quién la describe.

Según nos cuentan las fuentes antiguas, Dirce era la ninfa de una fuente, hija de Ismeno o de Acheloo[5] y Antiope era hija del rio Asopo[6]. En otras versiones[7] será la hija de Niceto, rey de Te-

1289-304, tavv. VI-IX, XI-XIII; ID., *Iconografía de Dionisos y los indios en la musivaria romana, Origen y pervivencia*, en *Congreso Internacional sobre "La tradición en la Antigüedad Tardía" (Madrid 1993)*, «Antigüedad y Cristianismo», XIV, 1997, pp. 404-18; J. M. BLÁZQUEZ *et al.*, *La mitología en los mosaicos hispano-romanos*, «AespA», 59, 1986, p. 119; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, M. P. SAN NICOLÁS, *El mito de Europa en los mosaicos hispano-romanos. Análisis iconográfico e interpretativo*, «ETF», II/8, 1995, pp. 420-3, fig. 36; *LIMC* IV, s.v. *Europe I*, núms. 191 y 199; O. WATTEL-DE CROIZANT, *Les mosaïques représentant le mythe d'Europe (Ier-IVe siecle). Evolution et interprétation des modèles grecs*, Paris 1995, láms. XXIII y XXX; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, M. P. SAN NICOLÁS, *Astarte-Europa en la Península Ibérica. Un ejemplo de interpretatio romana*, «Complutum» Extra, 6 (1), 1996, pp. 451-70; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *El simbolismo de la travesía marina en algunos mitos clásicos*, «Latomus», 57/1, 1998, pp. 38-51.

2. EURIPIDES, *Sämtliche Tragödien und Fragmente*, Bd. VI: *Fragmente; Der Kyklop; Rhesos*, hrsg. von G. A. SEECK, München 1981, p. 89 ss., fr. 223.

3. PAUS., II, 6, 6; IX, 17.3 ss.; X, 132, 6.

4. APOLLOD., *Bibl.* III, 5, 5: «Ellos Amphion y Zethos, habiendo reconocido a su madre, dan muerte a Lycus y a Dirce la atan a un toro y la arrojan después de muerta a la fuente que tomó de ella el nombre de Dirce» (traduc. di P. Scarpi, 1996).

5. EUR., *Heracl.*, 27.

6. HOM., *Od.*, XI. 260 ss.: «Vi después a Antiope hija de Asopo, que se enorgullecía de haber dormido en los brazos de Zeus y engendró dos hijos que fueron Amfion y Zetos. Los fundadores de Tebas con siete puertas y la fortificaron, ya que sin torres no se podía vivir en la gran llanura de Tebas por mucho valor que tuvieran».

7. PAUS., II, 6, 2 s.; IX, 17, 3 s., X, 32, 6; HYG., *Fab.*, 8 y 7.

bas, famosa por su belleza en toda Grecia. Seducida por Zeus escapa a la corte de Epafus o Epopeo, rey de Sición con quien se casa. Su tío Lycus atacará Sición, tomará la ciudad, matará a Epopeo y se llevará a Antiope prisionera. En el camino hacia Tebas esta dará a luz dos hijos gemelos de Zeus, llamados Amphion y Zhetos, que serán abandonados por orden de su tío-abuelo en el monte Citerion donde unos pastores los recogerán.

Seguidamente Antiope se casa con su tío Lycus quién pronto la repudiará y la segunda esposa del mismo, Dirce, cruel y celosa castiga a Antiope, la hace prisionera y pretende que sus propios hijos desconociendo que es su madre la maten. La intervención de Zeus aclarando el engaño a Amphion y Zhetos, hará que estos se venguen y le otorguen a Dirce el castigo que aquella tenía preparado para su madre: la muerte a merced del toro.

Se trata de una temática trágica y dramática donde Antiope lucha contra el infortunio de caer en las redes de Zeus y contra la perversidad de Dirce, de la cual tan solo nos llega la representación gráfica del castigo ejemplar. De este se cuenta hoy por hoy con tan solo dos representaciones musivas en la Península Ibérica y que son el mosaico de Sagunto[8] y el mosaico de Écija en Sevilla[9] actualmente pavimentando la sala capitular del Ayuntamiento de Écija.

Esta iconografía se presenta desde diversas vertientes: el instante previo a la sujeción de Dirce al toro, su actitud suplicante, el momento de la sujeción al animal, la contención del mismo por los dos hermanos en un esquema piramidal o longitudinal y el inicio del castigo, arrancando al toro o este ya en plena carrera.

8. E. Blanco Ximénez, *Sagunto. Guía turística*, Valencia 1958, p. 79 y ss.; M. A. Vall De Pla, *Mosaicos romanos de Sagunto*, «Archivio Prehistoria Levantina», ix, 1961, p. 153 y ss.; V. Bru, *Les terres valencianes durant l'época romana*, Valencia 1963, p. 184 y ss.; M. Tarradell, M. Sanchis-Guarner, *Historia del País Valenciano*, i, Barcelona 1975, p. 66, lám. xxxv; A. Balil, *Mosaico del suplicio de Dirce hallado en Sagunto*, «Zephyrus», xxviii-xxix, 1978, pp. 265-74; Durán, *Iconografía de los mosaicos*, cit., pp. 331-4, láms. lv-lvi, fig. 56.

9. F. Collantes de Teran, *Catálogo Arqueológico y Artístico de la Provincia de Sevilla* iii, Sevilla 1951, pp. 72-3, figs. 84-85; J. M. Blázquez, *Mosaicos romanos de Sevilla, Granada, Cádiz y Merida*, Madrid 1981, pp. 25 y ss., pp. 25-7, láms. 7-9.; J. M. Blázquez *et al.*, *La mitología en los mosaicos hispano-romanos*, «AEspA», 59 1986, p. 119; Durán, *Iconografía de los mosaico*, cit., pp. 335-6, lám. lvi.; G. López Monteagudo, *Los mosaicos romanos de Ecija (Sevilla). Particularidades iconográficas y estilísticas*, en *viii Colloque International pour l'étude de la mosaïque antique et medievale*, Lausanne 1997, p. 130 y 141, lám. ii y iii.



Fig. 1: Calyx-cratera siciliano, 390-380 a.C. (Antikemuseum, Berlin, F 3296, LCS 203, n. 2.27).

En un primer análisis observamos que la escenificación del momento previo a la sujeción de la protagonista se encuentra ya en piezas cerámicas de la Magna Grecia, como sucede con el calyx-cratera siciliano del 390-380 a.C. del Antikemuseum de Berlín (FIG. 1) donde observamos a Dirce danzando cual si de una ménade se tratara entre dos sátiros: Lycos arrodillado en el suelo, vencido por los hijos de Antiope, y Dirce asustada iniciando la huida. Todo ello es observado por Antiope que se presenta en busto mientras que el toro corretea libre.

En otras representaciones Dirce suplica perdón, pero no es este el motivo más representado en los mosaicos.

Encontramos esta tipologia en las urnas funerarias etruscas de Volterra[10]. En una de ellas[11] Dirce está caída en el suelo, parcialmente desnuda, en el centro de la composición suplicando la benevolencia de los dos hermanos que intentan controlar al toro. En el extremo derecho una figura femenina expectante y girando el rostro hacia el lado contrario nos muestra su desnudez retirándose el

10. L. B. VAN DER MEER, *Etruscan Urns from Volterra. Studies on Mythologial Representations*, «BABesch», 52-53, 1977-78, pp. 57-98, figs. 99-131.

11. S. REINACH, *Répertoire des reliefs Grecs et Romains*, vol. III: *Italie, Suisse*, Roma 1968, p. 21.

manto, pudiera tratarse de Antiope, aunque no estamos seguros (FIG. 2) ya que normalmente aparece cubierta.

Otra pieza de interés sería el torso loricato del santuario de Dionisio en Iria, hoy en el Museo de Naxos[12] que sigue el mismo esquema con Dirce arrodillada cogiéndose a una pierna de Amphion. En la pintura romana encontramos cuatro frescos, uno en los plafones de la casa de *Iulius Polibius* en Pompeya[13] (FIG. 3) donde en un extremo de un paisaje con un fondo arquitectónico de ciudad se observa la conducción de Dirce hacia el toro, otro en el columbario Pamphili de Pompeya[14] (FIG. 4) con la protagonista caída en el suelo con los brazos en alto suplicando mientras que una figura sentada señala la escena[15] y otros dos frescos en Herculano, uno en la casa de Argos[16] y otro en la casa del Atrio[17] (FIG. 5). En este último, en un fondo paisajístico con un edificio en último termino, los dos hermanos cogen al toro y Dirce caída en el suelo, suplica piedad.

Ya en el Bajo Imperio concretamente en el siglo IV d.C. tenemos una persistencia de esta variante en el mosaico de Pula en Croacia[18] (FIG. 6) lo cual indica que a pesar de su escasa representación, existía aún en los repertorios de los mosaistas.

Será el momento en el que los dos hermanos sujetan a Dirce al toro el que contará con un mayor predicamento, especialmente en lo que se refiere al esquema compositivo piramidal, que parte sin lugar a dudas y como ya se ha dicho en diversas ocasiones del antecedente helenístico, concretamente el famoso conjunto escultórico del *Toro Farnese* (FIG. 7) estudiado por E. La Rocca[19]. Para este

12. E. LA ROCCA, *Artisti rodii negli Horti romani*, en *Horti romani*, *Atti del Convegno, Roma 1995*, a cura di M. CIMA, E. LA ROCCA, Roma 1998, pp. 262-3, fig. 54.

13. E. W. LEACH, *The Punishment of Dirce: a Newly Discovered Painting in the Casa di Giulio Polibio and its Significance within the visual Tradition*, «Römische Mitteilungen», 93, 1986, pp. 157-82, láms. 49-59.

14. REINACH, *Répertoire*, cit., p. 185.

15. Esta imagen F. Heger (s.v. *Dirke* en 1986, *LIMC* III, pp. 635-44, láms. 503-507) la identifica con Bukolos o Dionisios, pero al no portar ningún elemento identificativo también podría tratarse de cualquier otro de los personajes que intervenían en la narración.

16. L. B. JOYCE, *Dirce disrobed*, «ClAnt», 20, 2001, p. 231.

17. LEACH, *The Punishment of Dirce*, cit., pp. 157-82, láms. 49-59.

18. J. MEDER, *Podni Mozaici u Hrvatskof*, Stoljeca-Zagreb 2003, p. 55 y ss.

19. Localizado en las termas de Caracalla. Cf. LA ROCCA, *Artisti rodii negli Horti*, cit., pp. 203-74.

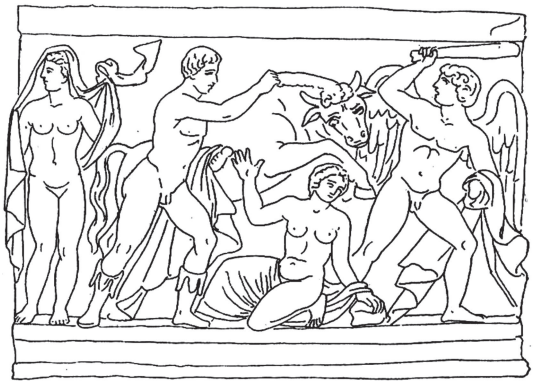


Fig. 2: Urna de Volterra (dibujo S. Reinach, 1968).



Fig. 3: Casa de *Iulius Polibius* en Pompeya.

autor esta obra se trataría de una copia del trabajo de Apollonios y Tauriskos descrito por Plinio, transferido de Rodas a Roma y que a su vez dependería de un prototipo más antiguo. Estos escultores harían su obra coetánea al altar de Zeus y los rodios celebrarían al rey Eumene II y a su padre Atalo, dedicándole un grupo colosal en aquella isla.

Esta obra escultórica presenta una cronología poco clara que oscila entre la segunda mitad del siglo II a.C. y mediados del siglo I a.C. Su magnifico trabajo está relacionado con el ambiente micro asiático del momento helenístico en su etapa final y será este mo-



Fig. 4: Columbario Pamphili de Pompeya (dibujo S. Reinach, 1968).



Fig. 5: Casa del Atrio de Herculano.

delo el que se traspasará a similares representaciones en diversas manifestaciones artísticas.

Concretamente en este prototipo que analizamos será donde encuadraremos el mosaico de Sagunto junto a los mosaicos de Adana y *Aquincum*[20], estos últimos de cronología bajo imperial. En el mosaico de Sagunto[21] (FIG. 8) del siglo II d.C., el toro está sujetado por Amphion y Zhetos, uno por delante y otro por detrás pasándole la

20. L. NAGY, *Dirke bűnhödése az aquincumi mozaikon*, Budapest 1943, pp. 77-102.

21. Ver nota 5.



Fig. 6: Mosaico de Pula (Croacia), siglo IV d.C. (foto J. Meder)

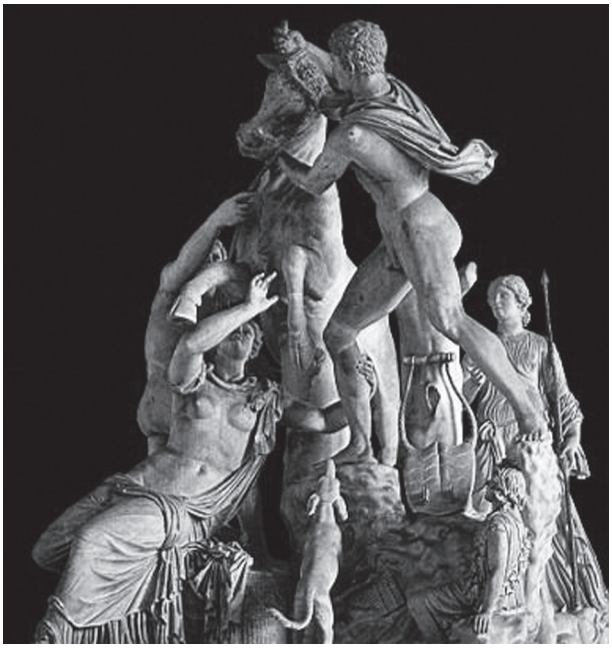


Fig. 7: *Toro Farnese*, Museo di Capodimonte, Napoli.



Fig. 8: Emblema central del mosaico de Sagunto (foto T. Pasies).

cuerda a la que está atada Dirce por la testuz. La protagonista se encuentra caída en el suelo, arrodillada en actitud suplicante.

La escena es vibrante y tensa, llena de dinamismo, donde la furia contenida del toro queda manifiesta en las patas delanteras al aire y los músculos tensos de las traseras. Se trata del momento previo a la muerte, tal y como observamos en el prototipo escultórico. Este emblema se completa en el tapiz con las imágenes de tres sátiros y una ménade con los atributos estacionales lo cual nos conduce a la relación de este tema con la interpretación filo-pergama del culto dionisiaco. La Rocca[22] considera al toro como símbolo de Dionisos, dios al que Dirce rendía culto cual si de una ménade se tratara[23], sin embargo recibe el castigo de la muerte por el intento de matricido sin que los propios hijos de Antiope lo supieran.

Es sabido que el culto de Dionisio tauromorfo se documenta en Tebas y posiblemente fue transmitido a Cizico en el estrecho del mar Negro, al Helesponto y a Magnesia Meandro en Grecia, tal y como se desprende de la obra de Euripides[24]. E. Ohle-

22. La Rocca, *Artisti rodii negli Horti*, cit., pp. 203-74.
23. Joyce, *Dirce disrobed*, cit., p. 221 y ss.
24. *Bacc.*, 509-510, 616-622 y 920-924.

mutz[25] supone que el culto fue legado a la familia real de Pérgamo, ya que Attalo I en dos oráculos aparece nombrado hijo de Dionisio Tauro[26] o *taurokeros*[27], testimoniándose en Pérgamo un culto al dios Dionisio Kathegemon.

Por estas razones consideramos y coincidimos con Joyce[28] que las imágenes dionisíacas que acompañan la escena del suplicio de Dirce tiene una clara conexión con la temática representada y de forma única se muestran en simbiosis con la reproducción de las estaciones portando *kalatoi* y cestos con frutos de tan amplia aceptación en todo el mundo romano.

Un paralelo próximo cronológicamente a este mosaico lo encontraríamos en piezas de orfebrería, básicamente camafeos, como por ejemplo la gema de Aquileia[29], donde también los hijos de Antiope atan la cuerda a la testuz del toro. El animal está contenido y Dirce caída, presenta la cabeza y el torso de perfil con los brazos atados a la cuerda del toro. También algunas piezas de joyería del Museo Británico[30] y del Museo de Munich[31] son un claro exponente de la alta aceptación que tuvo esta iconografía.

Similar disposición se produce en el Bajo Imperio en los mosaicos de Adana y de *Aquincum*[32]. Este último muy deteriorado y actualmente en proceso de restauración. Se conserva un dibujo interpretativo de la época del hallazgo (FIG. 9), donde vemos a Dirce sentada en el suelo con el pecho desnudo y Amphion le coge el brazo derecho con una mano para atárselo al toro. Dirce se muestra de frente mientras los dos hermanos uno a cada lado del animal que se sostiene sobre los cuartos traseros, se ven de perfil.

Una variante de esta misma tipología compositiva sería la que sigue un esquema narrativo longitudinal y que encontramos en la urna etrusca de Cortona[33]. Dirce ya está atada al toro por un solo brazo, los dos hermanos controlan el animal y dos figuras masculi-

25. E. OHLEMUTZ, *Die Kulte und Heiligtümer der Götter in Pergamon*, Würzburg 1940, p. 90 y ss.

26. PAUS., X, 15, 3.

27. DIOD., XXXIV, 13.

28. JOYCE, *Dirce disrobed*, cit.

29. www.museoarcheologico-aquileia.it., Sala V (Glittica e Ambra).

30. F. H. MARCHALL, *Catalogue of the Jewellery*, London 1911, núm. 140.

31. E. BRANDT, *et al.*, *Antike Gemmen in deutschen. Sammlungen*, vol. 1.3, München 1968, núm. 3217, A. 864 entre otras presentan similar disposición.

32. NAGY, *Dirke bűnhödése*, cit., fotografía por gentileza de Tóthné Láng Orsolya.

33. REINACH, *Répertoire*, cit., p. 21.

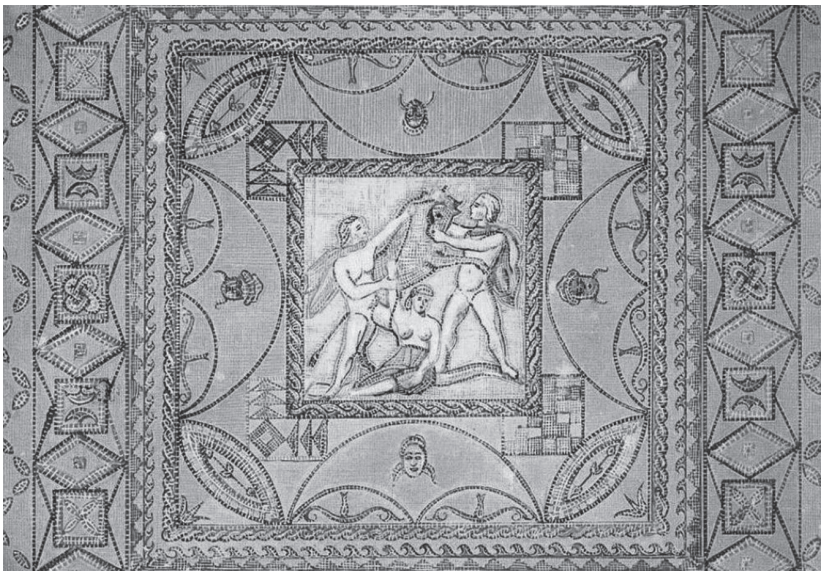


Fig. 9: Mosaico de *Aquincum* (dibujo y foto en Nagy, *Dirke bűnhödése*, cit).

nas, posibles sirvientes les ayudan mientras un hombre anciano en el extremo derecho contempla la escena. Dirce sigue siendo en este caso el motivo principal. Su vestimenta tan solo muestra un pecho, a la vez que su manto al viento nos indica el inicio de la carrera del toro y por tanto del suplicio.

De todas maneras será la Casa de los Vetii en Pompeya[34] la que nos ofrece un plafón pictórico donde se narra este tema. En este caso el artista introduce una variante, Dirce esta atada al vientre del toro y no a los cuernos. Amphion controla el animal y el cuerpo femenino se nos presenta de frente con un escorzo en diagonal respecto al del toro (FIG. 10).

Relacionado con el ciclo de leyendas sobre la ciudad de Tebas, encontrámos en esta misma habitación del *oecus*, además del suplicio de Dirce, a Hércules niño luchando con las serpientes y en otro plafón el castigo de Pentheo. Es una decoración extremadamente cruenta que en ocasiones estaba en relación con propietarios de riqueza emergente ("nuevos ricos") que pretendían dar una

34. Hoy en el Museo Nacional de Nápoles. LEACH, *The Punishment of Dirce*, cit., p. 180; LA ROCCA, *Artisti rodii negli Horti*, cit., pp. 203-74.



Fig. 10: Casa de los Vetii en Pompeya, Museo Archeologico Nazionale, Napoli.

imagen de conocimientos literarios, pero les faltaba el concepto del buen gusto y del refinamiento, cayendo en representaciones truculentas y poco atractivas a la vista del espectador.

C. Baroin[35] considera que las imágenes dispuestas en la decoración de una casa tenían como objetivo, llamar la atención del espectador, suscitar sus capacidades para descifrar y tener que utilizar la memoria para recordar las distintas narraciones literarias. Por tanto en función del nivel intelectual de los visitantes este ejercicio sería más fácil o más dificultoso y el propietario podría hacer gala de sus conocimientos.

Seguidamente nos detendremos en la escena en la que se nos presenta el momento en el que el toro inicia la carrera o bien ya está en ella, produciendo la muerte de la protagonista, como es el caso del mosaico de Écija[36] en Sevilla (FIGS. 11 y 12).

Al igual que en otros ejemplos, Dirce está frente al espectador, desnuda con el manto cubriéndole tan solo el pecho izquierdo y el resto ondeando al viento. Delante del toro, el joven Amphion o

35. C. BAROIN, *La maison romaine comme image et lieu de mémoire*, en *Images romaines. Etudes de Littérature Ancienne*, t. 9, Paris 1998, pp. 177-92.

36. F. COLLANTES DE TERAN, *Catálogo Arqueológico y Artístico de la Provincia de Sevilla*, III, Sevilla 1951, pp. 72-3, figs. 84-85; BLÁZQUEZ, *Mosaicos romanos*, cit., p. 25 y ss., p. 25-27, láms. 7-9; BLÁZQUEZ *et al.*, *La mitología en los mosaicos*, cit.; DURÁN, *Iconografia*, cit., p. 335 y ss., lám. LVI; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Los mosaicos romanos de Écija (Sevilla). Particularidades iconográficas y estilísticas*, en *VIII CMGR*, Lausanne 1997, pp. 130-41, láms. 2-3.



Fig. 11: Sala capitular del Ayuntamiento de Écija.



Fig. 12: Detalle del Suplicio de Dirce en Écija.

Zethos sujeta el extremo de la cuerda a la que está atada Dirce, mientras que por detrás del animal su hermano le instiga a la carrera corriendo con el *pedum* en alto, el manto enrollado en el antebrazo izquierdo y dispuesto a golpear al toro para que corra o a la propia Dirce.

El único elemento ambiental que se dispone en la escena es un árbol situado detrás del toro, que se utilizaría como elemento referencial del medio en el que se desarrolla la escena[37].

Desde el punto de vista formal, coincidimos con G. López[38], en el aspecto de la disposición compositiva de la escena que es muy similar a la del Rapto de Europa, donde los erotes de los Raptos de Djemila, Lullingstone y Samin ocupan similar disposición a las figuras de Amphion y Zhetos, produciéndose una contaminación compositiva, de ahí el interés del autor en disponer un elemento ambiental terrestre como es el árbol para que el espectador no haga la asociación con el Rapto de Europa que se produce en la orilla del mar.

En la orla de este mosaico de Écija aparecen unas aves zancudas similares a las que encontramos en la orla del mosaico de la Pza. de Sto. Domingo núms 5 y 7[39] de la misma población y con un emblema sin identificar, posiblemente de Dionisos.

Volviendo a la temática que nos ocupa, el momento de la muerte de la protagonista, tenemos antecedentes en cerámicas griegas, como el pelike de Policoro en el Museo Nacional[40]. Será en las pinturas pompeyanas como las de la casa de la Cuadriga[41], donde veremos la carrera del toro en medio de un roqueral y arrastrando a Dirce completamente desnuda o la del *triclinium* de la Casa Marinaio[42] con el animal corriendo en medio de un paisaje llano, donde un rebaño de cabras pace tranquilamente, mientras que en un extremo los dos hermanos contemplarían el episodio.

37. M. Durán Penedo, *Pervivencia de motivos campestres en la iconografía musiva hispana de los siglos I al III d.C.*, en *X CMGR*, 2005, Conimbriga (en prensa).

38. López Monteagudo, *Los mosaicos romanos de Écija*, cit., p. 130-41.

39. S. Garcia-Dils, G. López, S. Ordoñez, *Mosaicos romanos de Écija (Sevilla). Tltimos hallazgos*, en *X CMGR*, 2005, Conimbriga (en prensa).

40. K. Schefold, F. Jung, *Die Urkönige, Perseus, Bellerophon, Herakles und Theseus in der klassischen und hellenistischen Kunst*, München 1988, p. 39.

41. Hoy se encuentra en el Museo Nacional de Nápoles, catalogado por Helbig (H.1153): Reinach, *Répertoire*, cit., p. 185, lám. XXXVIII, 1; Leach, *The Punishment of Dirce*, cit., pp. 181-2. *Pompei: Pitture e Mosaici. La documentazione nell'opera di disegnatori e pittori del secoli XVIII e XIX*, Roma 1995, p. 309, n. 109. (cf. Reinach *Répertoire*, cit., p. 185, lám. XXXVIII.2). El animal corre en medio de un paisaje con animales paciendo tranquilamente. Tanto en uno como en el otro ejemplo Dirce iría atada al cuerpo del animal.

42. Hoy desaparecida. Reinach, *Répertoire*, cit., p. 184, lám. XXXVIII.2; Leach, *The Punishment of Dirce*, cit., VII.15.2; *Pompei Pitture e Mosaici*, cit., p. 767, n. 240; p. 852, n. 19.

En el plafón pictórico del *tablinium* de la casa del Granduca[43] se ofrece la escena en la que uno de los dos hermanos tira de la cuerda del toro para que inicie la marcha ante la presencia de una figura femenina que observa la situación y a su vez ayuda también a tirar de la soga. Pudiera tratarse de Antiope y aunque no es muy usual su representación, en este caso quedaría patente la contraposición simbólica de ambas imágenes.

El esquema compositivo de esta temática en sus diferentes variantes tiene similar aceptación en las artes figurada. Entre los pocos mosaicos localizados con el sacrificio observamos una mayor predilección por el prototipo helenístico de estructura triangular, suponemos que ello se debe especialmente a que se adecua bien al espacio rectangular, cuadrangular o simplemente centralizado del emblema e incluso del tapiz, siendo en definitiva un motivo poco usado por los mosaistas y por tanto, poco solicitado por los propietarios.

Como vamos explicando a lo largo de este análisis Antiope aparece en pocas ocasiones en los mosaicos hispanos, generalmente cuando lo hace es en la escena de ser sorprendida por Zeus bajo la figura de un sátiro. De momento tan solo conocemos los altoimperiales, de los amores de Zeus de Itálica[44] (FIG. 13), el de Fernán Nuñez[45] en Córdoba, también con la persecución (hoy desaparecido) y el mosaico de La Malena de Azuara, Zaragoza[46] (FIG. 14), ya entre los siglos IV y V d.C., donde Antiope se nos muestra en diversos episodios narrativos de sus peripecias junto al tema principal de las bodas de Cadmo y Harmonia. Se trata hasta ahora de un *unicum*.

En la escenificación de las bodas se nos presenta en el centro de la escena a Cadmo con túnica y toga acompañado por Atenea

43. REINACH, *Répertoire*, cit., p. 185, lám. XXXVIII.2; *Pompei Pitture e Mosaici*, cit., p. 224, n. 119.

44. DURÁN, *Iconografía de los*, cit., pp. 215-25.

45. *Ibid*., pp. 221-3. Desconocemos si el mosaico localizado en Córdoba que contenía los bustos con Europa y el toro, posiblemente también el busto de Ganímedes se representaría a Antiope (*ibid*., pp. 220-1).

46. D. FERNÁNDEZ GALIANO, *Mosaicos romanos del conventus Caesaraugustano*, Zaragoza 1987; ID., *La villa tardorromana de la Malena en Azuara y sus mosaicos* y *Cadmo y Harmonia: imagen, mito y arqueologia*, «JRA», 5, 1992, pp. 148-78; J. M. BLÁZQUEZ, *Aportaciones de los mosaicos de Hispania a la técnica de fabricación y a la temática de los mosaicos romanos*, «Anas», 6, 1993, pp. 95-110. Mª P. SAN NICOLÁS, *Los amores de Zeus en los mosaicos romanos de Hispania*, en *X CMGR*, 2005, Conimbriga (en prensa).



Fig. 13: Antiope y Zeus en el mosaico de los Amores de Zeus en *Italica*, Sevilla (foto M. Durán).

con lanza y casco. Harmonia, la novia, con velo y adornada por una diadema es entregada al esposo por Poseidón y junto a esta se encuentra Afrodita. En el centro y entre los dos esposos, Zeus coronado y con cetro, en segundo plano suponemos una galería de dioses presenciando la ceremonia y entre los que se identifica a Hermes con caduceo.

Un detalle anecdótico y simbólico sería el de los dos erotes en el centro de la composición y entre los novios.

Mª Pilar San Nicolás[47] ha estudiado recientemente este mosaico y considera que esta temática central presentaba a su alrededor cuatro cuadritos con diversas escenificaciones aludiendo como ya hemos dicho, a la historia de Antiope[48].

En el cuadro del ángulo superior izquierdo se encuentra un anciano con cetro sentado y a cada lado queda la cabeza de un joven y una mujer velada de difícil interpretación. En el cuadro del ángulo superior derecho tendríamos la representación de Antiope, Circe e Ismeno (FIG. 15). Esta se enmarca en un paisaje con una ciudad amurallada, posiblemente Tebas, y una sencilla vivienda dispuesta a las orillas del rio en el cual nada Antiope, desnuda y liberada de las cadenas que la sujetaban; en primer término las representaciones alegóricas de Circe e Ismeno contemplan la huida de Antiope.

En la escena del ángulo inferior aparecía una mujer reclinada

47. *Ibid.*
48. BLÁZQUEZ, *Aportaciones de los mosaicos*, cit., p. 110.

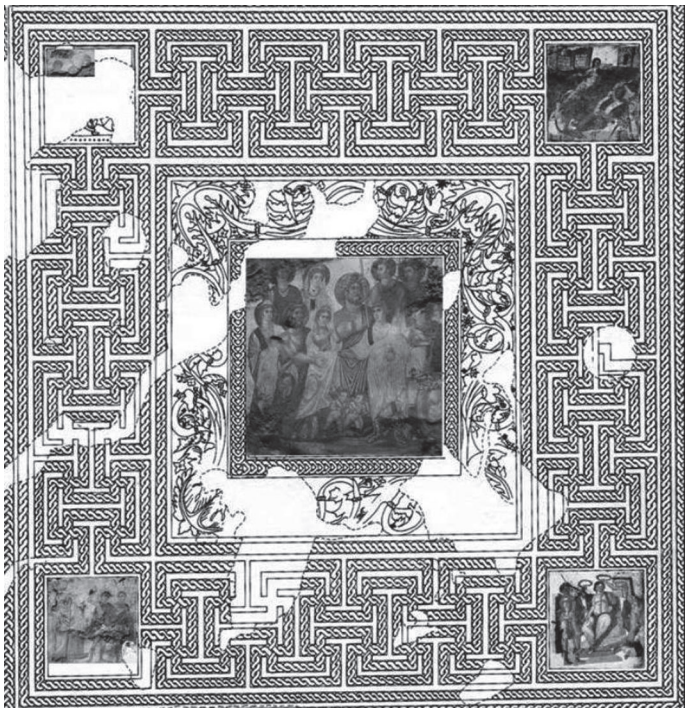


Fig. 14: Bodas de Cadmo y Harmonia, mosaico de La Malena Azuara, Zaragoza (foto M. P. San Nicolás).



Fig. 15: Detalle de antiope, Circe e Ismeno en el mosaico de La Malena, Zaragoza (foto M. P. San Nicolás).



Fig. 16: Detalle del Triunfo de Antiope en el mosaico de La Malena, Zaragoza (foto M. P. San Nicolás).

sobre un pedestal acompañada por dos jóvenes cazadores, identificándose con el encuentro de Antiope y sus hijos.

Finalmente, en el cuarto cuadro ya tendríamos a Antiope sentada en el centro de la composición y coronada por Amphion y Zhetos (FIG. 16).

Por la iconografía mostrada, como ya hemos visto, este mosaico se convierte en un *unicum*, ya que rompe con la trayectoria iconográfica representada hasta entonces y donde la verdadera protagonista, Antiope, recupera la merecida atención, parece ser por parte de un culto propietario que debió considerar importante dignificar a esta figura femenina, pero desde un plano secundario, ya que el motivo principal eran las bodas. Existe la hipótesis propuesta por D. Fernández Galiano[49] de que este mosaico se vinculara con las religiones mistéricas de Samotracia, tratándose de una residencia de creyentes denominada cabirion.

En las partes conservadas de este mosaico no aparece el dolor, tan solo se intuye en la huida. En las escenas alusivas a la historia

49. FERNÁNDEZ GALIANO, *Cadmo y Harmonia*, cit., pp. 162-77.



Fig. 17: Mosaico de Ganymedes, *domus Sollertiana* en *Thysdrus* (foto G. Mernet).

de Antiope predominan las representaciones de su liberación y de su Triunfo junto a sus hijos.

Será en el Norte de Africa donde encontraremos un mayor número de mosaicos con la imagen de Antiope siempre en relación con los amores de Zeus. Concretamente el mosaico Filadelfi de las Termas de Timgad[50] del siglo III d.C. donde se muestra la escena de la seducción de Antiope por parte del dios, el mosaico de *domus Sollertiana* en *Thysdrus* (FIG. 17) con la ninfa sorprendida por Zeus y el mosaico de los Amores de Zeus de Ouled Agla en Argelia[51] (FIG. 18) ya en el siglo IV d.C. En él encontramos un panel principal con Zeus en el centro y acompañado a cada lado por los distintos protagonistas de sus amores: Danae, Europa, Ganymedes, Leda, Mercurio y posiblemente Antiope, mientras que en la orla se

50. K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, p. 275; REINACH, *Répertoire*, cit., p. 27, núm. 4.

51. *Ibid*., p. 42; REINACH, *Répertoire*, cit., p. 10, lám. IV.1.

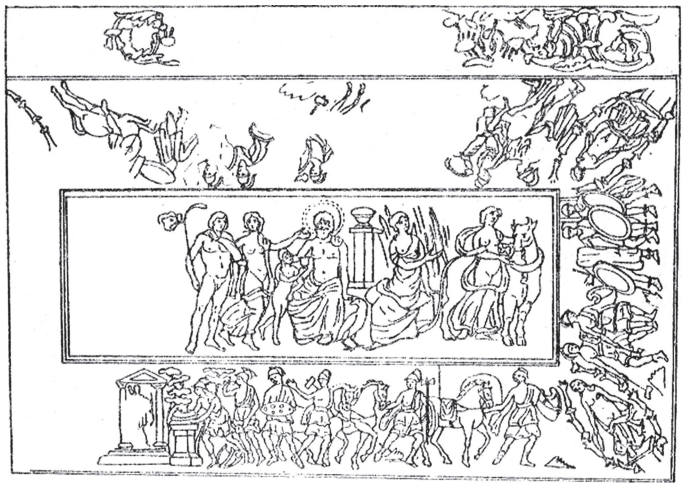


Fig. 18: Mosaico de Ouled Agla en Argelia, siglo IV (dibujo S. Reinach).

dispone el sacrificio de Pentesilea y la marcha de las Amazonas a la guerra.

Se trata de un mosaico espléndido dónde se combina la disposición estática de los personajes del panel central con un importante dinamismo en las escenas de alrededor que obliga al espectador a ir siguiendo la narración. Aunque a simple vista parezca existir desconexión entre los motivos representados consideramos que es en apariencia, ya que Aquiles, el vencedor de Pentesilea era hijo de la ninfa Tetis a la cual Zeus cortejó pero a la que no se unió, por miedo a la profecía. Ésta establecía que el hijo de ella destacaría sobre su padre, de ahí que se estuviera representando en una narración bastante completa de los Amores de Zeus.

Otros paralelos a destacar también relacionados con los amores y donde se reproduce la escena de la persecución de Antiope por el dios serían el mosaico de Palermo[52] del siglo III d.C. y en el Museo arqueológico de Palermo, los dos mosaicos de Zeugma[53], fechados

52. O. Wattel-De Croizant, *Les "amours des dieux" sur les mosaïques du Musée National de Beyrouth*, en *VIII CIMA* (*octobre 1997*), vol. II, Lausanne 2001, pp. 265-75.

53. M. Önal, *Mosaics of Zeugma*, Istanbul 2003, pp. 42-3.

en el siglo III d.C. y conservados en el Museo arqueológico Gaziantep en Turquía y el mosaico de Beirut[54] del siglo IV d.C.

Finalmente diremos que Antiope recibirá el castigo de enloquecer por parte de Dionisio, convirtiéndose en una ménade que danzará sin parar por toda Grecia hasta que Phokos la cure y se case con ella, localizándose este episodio en la pintura del *triclinium* de la Casa de Citarista de Pompeya[55].

Consideraciones iconográficas a destacar en torno a los valores contrapuestos en las imágenes de Dirce y Antiope

A Dirce tan solo la encontramos representada recibiendo el castigo y se convierte en el tema principal del mosaico. El motivo se usa a través del tiempo en cerámicas, relieves de urnas funerarias, grupos escultóricos, pinturas, mosaicos, y en pequeños objetos como pueden ser las gemas o las monedas. Antiope se nos muestra en la narración de los amores de Zeus, ya sea en la persecución por parte del dios, en ocasiones bajo la apariencia de un sátiro o en el momento de ser sorprendida por el como en el mosaico de los amores de Zeus de Itálica, hoy en la colección Lebrija. Reduce mucho más su presencia cuando se muestra amparada por sus hijos, tal y como vemos en el mosaico de Azuara.

En algunas ocasiones se produce una contaminación de imagen de Antiope con la de una ménade con thyrso y tamboril dionisiaco como vemos en Palermo y en Zeugma, al igual que sucede con la figura de Dirce, especialmente en la iconografía griega. Estamos de acuerdo con L. B. Joyce en la interpretación menádica de la figura de Dirce[56], donde resalta la combinación de moralidad, drama, violencia y erotismo a la vez que refuerza las acciones patriarcales de la sociedad greco-romana. En esta utilización menádica aunque ambas imágenes coinciden, ambas serán dominadas por el mismo dios, Antiope satisfacerá con su belleza su apetito sexual y Dirce será castigada por su intento de matricidio.

Un aspecto a resaltar será la escasa utilización de la imagen de

54. Wattel-De Croizant, *Les "amours des dieux"*, cit.

55. *Pompei, Pitture e Mosaici*, cit., pp. 146-8. En la escena Antiope está caida en el suelo exhausta con el tamboril al lado, se ven las piernas de Phokos y todo ello es contemplado por Thyias la ménade principal que está sentada.

56. Ya que parece que en la *Anthiope* de Eurípides existía una clara relación de Dirce con Dionisio, siendo el argumento central de la representación.

Antiope en el suplicio, en realidad ella era la víctima de las insidias de Dirce y sin embargo aparece poco. En nuestro sondeo inicial tan solo la encontramos en algunas ocasiones: en la cerámica siciliana del siglo IV a.C., en el *Toro Farnese* y en la pintura de la casa del Granduca de Herculano (ayudando a tirar de la cuerda del toro para que inicie la carrera).

Antiope generalmente, aparece vestida y contrasta su apariencia respetable con la desnudez de Dirce. De todas maneras y en algunas ocasiones encontramos figuras femeninas contemplando la escena y de las que dudamos si entre ellas estaría Antiope. Es el caso del relieve de la urna Volterra, o el de las pinturas del columbario Pamphili o el de la casa de *Iulius Polibius* en Pompeya.

En los mosaicos hispanos de Sagunto y Écija no aparece su imagen, al igual que en otras muestras pictóricas, escultóricas o de artes menores, de ahí que nos llame la atención. El principal interés gráfico, es el momento previo a la muerte o la muerte misma de Dirce. Por tanto el protagonismo pasa a los hijos de Antiope que son los que ejecutarán el castigo en nombre de Zeus y de su madre.

Estos aparecen en la mayoría de las ocasiones dominando a Dirce que está en medio de ellos. Las múltiples representaciones muestran a ésta en el centro de la composición, de tal forma que la vista del espectador se dirige al toro y a Dirce, convirtiéndose en el objetivo fundamental de la narración gráfica.

Todas las escenificaciones emiten un aire de triunfo de los dos hermanos, donde no hay piedad y la justicia implica el castigo que ellos han de aplicar.

Si consideramos que la sociedad patriarcal en la que nos encontramos, veía como muy natural que los valores positivos, moralizantes y beneficiosos estuvieran encarnados en los dos hermanos, que adoptaban la tutela de su madre Antiope y que vengaban sin piedad la maldad de la esposa de Lycos, Dirce, entenderemos que las imágenes que se nos muestren sean precisamente en ese sentido.

Hay una mera pervivencia de la etapa griega, donde los hermanos aparecen afirmando sus virtudes, en los relieves funerarios como el de Spada en Roma[57] donde los dos hermanos conversan ante un edículo que contiene la figura de Antiope. Ambos portan sus atributos, la lira y las armas junto al perrillo que asoma tras la construcción. En el sarcófago de la masacre de los Niobidas, tam-

57. REINACH, *Répertoire*, cit., p. 323, n. 2.

bién aparece una posible imagen de Amphion sentado acompañado por una ninfa en medio de una escena campestre donde se ven dos bueyes en primer término[58] y en el mosaico de la villa de Baccano[59] en Italia también encontramos un *emblemata* donde se resaltan los poderes de la música y de la inteligencia.

Zethos representará el aspecto del individuo más primario, la supervivencia. Es el que se dedica a cultivar los campos, a cuidar el ganado y a luchar por cubrir las necesidades básicas. Amphion recibe de Hermes la lira para que cultive con la música el espíritu. La unión de ambas virtudes representara el ideal griego.

Por tanto el empleo de estas imágenes traspasará su valor simbólico al mundo romano, el cual verá en ellas, el amor filial, la justicia de los dioses y la unión de fuerza y espíritu, de ahí su utilización incluso en artes menores y en monedas como el ejemplo de la ciudad de Lidia en África, de época severa[60] ofreciendo en el reverso la imagen del emperador Septimio Severo. Las imágenes de las monedas tenían un claro valor simbólico y en este caso probablemente moralizante, asociando las virtudes del emperador a las de los dos hermanos que habían conseguido con energía y sensibilidad, la fortificación de Tebas[61].

Volviendo al mundo del mosaico hispano y al del resto del Imperio, este no sintió una especial atracción por las imágenes de Antiope y Dirce. Tal y como he puesto en el título de este trabajo, cuando se utilizan, aparecen representando valores contrapuestos. Antiope que encarna los positivos, será seducida, perseguida, envidiada, odiada y al borde de la muerte tan solo por ser bella. Representa la debilidad femenina en la soledad hasta que sus hijos se conviertan en sus protectores y la defiendan, el único mosaico hispano con la narración de su historia y de su apoteosis es el de La Malena en Zaragoza. Dirce en cambio es el prototipo femenino que encarna los valores negativos, envidiosa, celosa, cruel y matricida, en definitiva la típica contraposición entre el bien y el mal con el triunfo de Antiope y el castigo de Dirce[62] a manos de los hijos de aquella.

58. *Ibid*., p. 277.

59. J. LANCHA, *Mosaïque et cultura dans l'Occident romain Ier-IVe siècle*, Rome 1997, p. 162.

60. N. R. FORSYTH, *The Punishment of Dirce and the Death of Laocoon on Contorniate Reverses*, «RN», 23, 1981, pp. 80-95, láms. 18-19 (cit. por Joyce).

61. HOM., *Od*., XI, 260 y ss.

62. Sin embargo no debemos olvidar que ambos personajes femeninos también reciben el castigo de los dioses: Zeus castigará a Dirce con la muerte que le infligirán

Como hemos argumentado, en el mosaico no encontraremos a ambas figuras compartiendo escena, mientras que si sucede esto en la escultura y la pintura.

Sobre la escasa utilización de la temática de Dirce en los mosaicos, es lógico imaginar que una representación dramática de estas características no sería atractiva visualmente, ni a los propietarios de las mansiones ni siquiera a sus visitantes, por mucho simbolismo justiciero que se le diera y por muy relacionado que estuviera con los relatos literarios. Se trataba de un motivo ejemplarizante pero excesivamente cruento que aunque se empleara en determinadas ocasiones no gozaba de las preferencias del gran público hispano-romano, de hecho tan solo tenemos dos mosaicos con esas características y de la misma forma sucederá en el resto del Imperio, donde su frecuencia de utilización es muy limitada.

En cuanto a la representación de Antiope también reduce su empleo en el mosaico hispano, siendo en África donde encontraremos una mayor representación.

Consideramos que esta circunstancia estaría en función de la moda por la que las narraciones literarias pasaban en determinados momentos y por tanto su uso quedaba reducido a unas personas muy selectas, cultas y que obligaba a los mosaistas a recuperar motivos que no figuraban en sus repertorios, como sucede en el mosaico *unicum* de La Malena de Zaragoza.

Finalmente, valoramos que a pesar de todo, estas imágenes que tienen sus orígenes en las representaciones griegas y helenísticas, serán heredadas por el arte funerario etrusco y transmitidas al arte romano que de una forma ralentizada las conservará hasta una avanzada cronología que nos llevará hasta el Bajo Imperio.

los hijos de Antiope en venganza y Dionisos, protector de Dirce, castigará a Antiope con la locura temporal que la hará deambular por toda Grecia hasta que una vez curada se case con Foco.

Macarena Oncala Mellada

Algunas consideraciones sobre la tecnología del mosaico romano: generalidades técnicas de pavimentación en las provincias occidentales

La pavimentación, en origen, nace como una necesidad de aliviar tensiones y crear estabilidad superficial, añadiendo, a su vez, elementos de orientación, limitación y modulación, lo que podrá propiciar, además, una mayor complejidad en la planta de los edificios, así como una eventual codificación de los circuitos y espacios. Con el tiempo, más aún, los pavimentos pudieron convertirse en excepcionales soportes iconográficos, con todo lo que ello conllevaba, tanto desde el punto de vista estético como simbólico o ideológico, entre otros aspectos. La pavimentación no debería ser concebida fuera del ordenamiento arquitectónico, ya que participa de su espacio, dotándole eventualmente de mayor sentido. A pesar del enorme interés de todos estos aspectos, trataremos aquí exclusivamente de los procesos tecnológicos y de lo que de ellos deriva; es decir, se trata tan sólo de una mínima parte de un proceso tremendamente complejo que nos puede ayudar a entender, tanto la evolución arquitectónica como económica e histórica de la sociedad que creó e hizo uso de ciertos mosaicos que, si bien hoy vemos como obras maestras del arte, quizá en su momento no fueran tan sólo entendidas así.

Preparación y realización del pavimento

Poseemos un conocimiento preciso de las camas preparatorias de los mosaicos romanos que extraemos de la obra de Vitruvio [1], quién otorgaba gran importancia a la calidad del terreno, es decir, a los ajustes y nivelaciones que se le debían dar para la correcta construcción del suelo que se iba a pisar. Así pues encontramos (FIG. 1):

* Macarena Oncala Mellada, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad Hispalense de Sevilla.

1. VITR., 1, 7.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1323-1332.

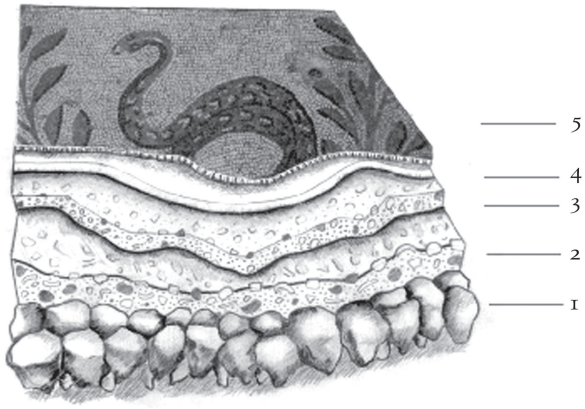


Fig. 1: Estratigrafía de un mosaico; 1) *statumen*, 2) *rudus,* 3) *nucleus* (primera capa), 4) base de cal, 5) mosaico.

0. Acotación del terreno y conocimiento de los desniveles del mismo a través de las medidas tomadas con la *dioptra*[2].

1. *Statumen*. Cama preparatoria compuesta por piedras de mediano tamaño encajadas entre sí, que facilitaba el drenaje de las posibles filtraciones de agua que recibiría el pavimento[3].

2. *Rudus*. Cama niveladora, compuesta por una cuarta parte de argamasa de cal y tres cuartas partes de arena y guijarros o nódulos cerámicos, que subsanaba los desniveles del terreno. Llegaba a alcanzar hasta unos 25 cm de grosor[4].

3. *Nucleus*. Segunda cama niveladora, sobre la que se asientan las teselas que compondrán el mosaico. La argamasa que conforma dicho estrato se obtiene a partir de la mezcla de fragmentos de *te-*

2. B. Pistone, *Ipotesi sulla struttura di uno strumento di calcolo utilizzato dagli ingegneri dell'Impero Romano per le grandi opere pubbliche*, Milano 2006, pp. 1-17 (v. http://traianus.rediris.es); I. Moreno Gallo, *Dioptra, Nuevos elementos de ingeniería romana*, en III *Congreso de Obras Públicas Romanas de Castilla y León*, Astorga 2006, pp. 379-89.

3. Aunque así lo expone Vitruvio, hemos de decir que la potencia de cada estrato queda supeditada a la superficie de contacto y al material empleado en la cama de *rudus* que en muchos casos llevaba como consolidante mortero de cal o arcilla.

4. Hemos de hablar de medidas relativas, por ello las aquí presentadas siempre son en términos aproximados y nunca absolutos.

gulae, de recipientes cerámicos y mármol, con mortero de cal y arena. Podía presentar un espesor de entre 10 y 14 cm[5].

4. Por último, existen algunos mosaicos que utilizan una capa de cal (que a veces casi se confunde con el *nucleus* ya que es muy sutil) que se va manteniendo húmeda durante la elaboración del mosaico, donde se insertan las teselas (5).

Pese a haber presentado los cinco puntos anteriores como síntesis de la composición, potencia y función de las distintas capas que conforman la estratigrafía de la base preparatoria del mosaico, de acuerdo a las propuestas por Vitruvio, hacemos notar que, en la práctica, éstas no son canónicas. De hecho, la tecnología empleada en estos procesos, dependerá[6] en buena medida de condicionantes como: los propios trabajadores, los distintos talleres que realizaban la obra, la situación geográfica, las características geológicas del lugar donde se proyecta la obra o la cronología de la misma[7]. En último término, el virtuosismo final del mosaico no dependía de las capas de base que poseyera éste – aunque sí su estabilidad y durabilidad –, sino de las manos de los artesanos, creadores y ejecutores de la composición.

5. Es lo que conocemos como *opus signinum*. Vitruvio lo designa como un aparejo formado por un mortero de cal, arena y fragmentos pequeños de roca silícea que se apisonaban para compactarlo. Este *opus* parte de la región Lacial de Segni que contaba con un arena fluvial muy fina, que al triturarse con la ayuda de pisones, ganaba solidez en los enlucidos, utilizándose, por ello, para la impermeabilización de ciertos edificios o sistemas hidráulicos. Así pues contamos con los restos de una cisterna de agua de Signia del siglo II a.C., aproximadamente (VITR., 8, 7, 14-15). Esta información es recogida también por Plinio el Viejo en *nat*., XXXV, 46, 165, donde se refiere al término como un mortero de cal y cerámica triturada usada para la confección del paramento de edificios como acueductos, cisternas, canales y todo edificio que contuviera el agua, y además para la confección de mosaicos.

6. Consideramos de gran importancia la geometría utilizada en la pavimentación, no obstante dada la extensión del tema consideraremos a tener en cuenta la tesis de G. VERDE, *Rilevare per rilevare: indagini metriche, geometriche ed archeologiche nella Villa del Casale a Piazza Armerina 2000/2006*, Università di Palermo, Facoltà di Architettura, donde nos habla de las modulaciones del pavimento en relación a la arquitectura.

7. W. PERKINS, *Storia Universale dell'Architettura: Architettura Romana*, Milano 2001; O. RODRIGUEZ, *Sobre tecnología romana: algunos datos en torno a la fabricación de elementos arquitectónicos*, «Cuadernos de Prehistoria y Arqueologia», 24, 1997, pp. 209-52.

Técnicas de ejecución

La realización de un mosaico se llevaba a cabo según dos procedimientos o técnicas de ejecución: de forma directa o de forma indirecta.

La técnica directa consistía en hacer marcas, *synopia*, para trazar el ritmo que las teselas debían seguir en concordancia con el dibujo de la obra proyectada. Los *synopium*, se trazaban con un punzón afilado o con la tinta negra de una sepia en el enlucido de cal que, a su vez, se mantenía fresco durante toda la realización, ya que se trabajaba por jornadas. Una vez establecidas las pautas del módulo a realizar, las teselas se insertaban en la cal reblandecida.

Esta técnica era, por ejemplo, se aplicaba a *cloisonné*, que consistía en dejar unos alvéolos vacíos, para insertar en estos espacios, una vez terminada la composición, material semiprecioso (malaquita, lapislázuli, cornalina). Otro ejemplo, eran los pavimentos de arcilla apisonada en los que se encastraban teselas de mármol blanco, que destacaban así del fondo marronáceo, creando juegos geométricos, los pavimentos de *opus scutulatum*[8], los de *opus barbaricum* de cantos rodados o los de arcilla cocida en forma de espina de pez o *spicatum*.

La técnica indirecta, era posible realizarla en el taller, en módulos menores, fácilmente transportables.

Sobre un soporte plano de madera se colocaba un patrón, de dimensiones semejantes a la base, con el dibujo de la composición a seguir; sobre él se fijaban las teselas. Cuando la composición estaba terminada, se enmarcaba dicho soporte con unas cinchas también de madera, que servían de contenedor para que la colada de cal semilíquida que se vertía no se derramase. La cal penetraba así por todos los intersticios de la base, sirviendo de fuerte sujeción de las teselas, cuando se secaba y endurecía. Una vez que fraguaba se giraba, se quitaba el tablón de madera, se despegaba el patrón que había servido de soporte de las teselas y se limpiaba. Luego se transportaría hasta el lugar para el que se contrató dicho pavimento, insertando los casetones decorativos en la superficie preparada, nivelando cada cuadrante. Todo este proceso daba como resultado una superficie homogénea y unitaria.

8. M. L. Morricone, *Scutulata pavimenta: i pavimenti con inserti di marmo o di pietra trovati a Roma e nei dintorni*, Roma 1980.

Este modo de ejecución[9] era el que se utilizaba para los *emblemata* muchos de ellos en *opus vermiculatum*, de temática figurativa.

Restauración en la antigüedad

Dado su carácter de pavimentos (utilizados como tales), los mosaicos, se deterioraban, bien por las propias pisadas del hombre, por movimientos de dilatación (debido a cambios de temperatura), o por movimientos en la superficie de asiento. En ciertas ocasiones los propietarios no querían o no podían permitirse la sustitución total del mosaico deteriorado, de ahí que hayan sido documentadas *in situ* numerosas restauraciones de época antigua. Dichas restauraciones, en muchos casos, podían tratar de reproducir, con mayor o menor pericia, el motivo desarrollado por su artífice primigenio, mientras que, en otras ocasiones, era extraída la parte dañada del diseño originario, siendo sustituida por una temática completamente diferente a la proyectada inicialmente y en casos más extremos, se creaba un nuevo mosaico superponiéndolo a otro existente[10]. De esta forma, en ejemplos en los que se documenta una continuidad temática, puede no obstante observarse:

a) Discontinuidad en líneas de trazado morfológicas. Los trazados lineales de teselas siguen otro ritmo diferente, marcando pautas de diversidad, como enlechados más amplios, diferencias en el tamaño, en los cortes y en los colores de las teselas, cambios en el material o cambios en la temática (FIG. 2).

b) Cambios entre la nivelación original del pavimento y la del sector restaurado. Ello suele deberse a la extracción de parte del *nucleus*[11], generándose así una laguna a su vez rellenada con un nuevo forjado que podía ser de cal o de *opus signinum*. Éste, al fraguar, propiciaba la sujeción en el pavimento de las nuevas teselas colocadas.

c) Cambios en el material añadido. El material dominante original podría variar: de mármol a pasta vítrea, de pasta vítrea a mármol, de mármol a cerámica, de cerámica a mármol, entre otras combinaciones. Incluso, el área degradada, antes teselada, se susti-

9. J. M. BLÁZQUEZ, *Aportaciones de los mosaicos de Hispania a la técnica de fabricación y a la temática de los mosaicos romanos*, «Anas», 6, 1993, p. 95.

10. Bien por cambios de moda, o a los supuestos posteriormente presentados.

11. Muchas veces se extraía parte de la capa de *rudus*.



Fig. 2: Discontinuidad en líneas de trazado morfológicas, detalle de mosaico de Piazza Armerina.



Fig. 3: Cambios en el material añadido (mosaico procedente de Tuga del British Museum).

tuíase sustituía por placas de mayor tamaño, en ocasiones, material reutilizado o de acarreo (FIG. 3).

A su vez, en aquellas que presentan una discontinuidad temática es posible documentar: a) añadiduras de filetes geométricos, de fondos de campo, de motivos figurados, a una superficie musiva primigenia que presentaba una geometría, modulación y temática



Fig. 4: Rotura en filete vegetal por ampliación o embellecimiento arquitectónico, detalle de mosaico Piazza Armerina.

unitaria, y que por, ampliación-reducción o embellecimiento arquitectónico, varía su composición original (FIG. 4).

El material

Es, junto con la capacidad creadora del ejecutor, uno de los elementos más importantes en la diferenciación del virtuosismo y la grandiosidad de un mosaico u otro.

Ya desde época helenística se valían de elementos marinos como conchas o guijarros[12]. Utilizaban, también piedras semipreciosas como la malaquita, lapislázuli o cornalina (que encontramos en los mosaicos *cloisonné* sirios), esmaltes, cerámicas, pan de oro, pasta vítrea (muy difundido para mosaicos murales ya desde finales de la República), mármoles[13] (basalto, granito, pórfido, serpentina,

12. Que rastreamos en los *lithostratos* griegos y en ninfeos, o fuentes, desde el siglo V a.C. hasta bien entrado el siglo I d.C. en Roma (como el Ninfeo di Anzio).

13. P. PENSABENE, L. LAZZARINI, *I marmi colorati della Roma Imperiale, Catalogo*

etc.) o en su defecto calizas locales, ampliamente utilizadas ya desde la tardorepública por su gran versatilidad y resistencia en pavimentación. Del mármol[14], podemos afirmar que gran cantidad del material empleado eran recortes, reutilizaciones, desperdicios, provenientes de canteras locales (de tonos rojizos, verdosos, marronáceos), y en el menor de los casos (sólo para ciertos colores, ya que encarecía el precio de la obra) importados de canteras cercanas o mediterráneas.

La circulación de cartones y su influencia en los mosaicos

Los romanos se valían de prediseños dibujados o *paradeigma*. Algunos adoptaban cánones estipulados, rastreables en los parecidos iconográficos y en las líneas de ejecución de los mosaicos, asegurando los resultados finales, en cuanto a temática, composición, colores, módulos, orientaciones y perspectivas de estos mosaicos en relación con la arquitectura que los englobaba.

Roma había absorbido, reelaborado y transmitido esquemas iconográficos provenientes de Grecia, Siria, Alejandría y de otros centros importantes del Mediterráneo. Posteriormente, las grandes obras norteafricanas de los siglos II y III d.C, fueron resultado de modelos helenístico-romanos, a los que se le añadieron formas o rasgos propios de una población que quería sentirse romana, que absorbió dichos esquemas y que al mismo tiempo reelaboró y codificó[15], creándose nuevas y originales temáticas[16]. Al mismo tiempo que se desarrollaban nuevas temáticas, entraban en los círculos comerciales, extendiéndose hacia otras zonas mediterráneas[17].

El *paradeigma* constituye un objeto importante de transmisión de

della mostra ai Mercati Traianei (Roma, 28 settembre 2002 - 19 gennaio 2003), Venezia 2002.

14. P. PENSABENE, *Marmi antichi: problemi di impiego, di restauro e d'identificazione*, Roma 1985.

15. B. BIANCHI, *Circolazione di maestranze e cartoni nell'Occidente romano: esempi tripolitani*, en *L'Africa romana XVI*, pp. 1587 y ss. Pone como ejemplo iconografías de corte helenístico como el triunfo de Dionisios, que después pasarán a ser de corte africano en el siglo II d.C. También, K. DUNBABIN, *The triumph of Dionysus on mosaics in North Africa*, «PBSR», XXXIX, 1971.

16. Ya las provincias africanas en el siglo II d.C., experimentan un gran desarrollo tecnológico debido a la gran eclosión comercial.

17. A. CARANDINI, A. RICCI, M. DE VOS, *Filosofiana, The Villa of Piazza Armerina; the image of a Roman aristocrat at the time of Constantine*, trad. M. C. Keith, Palermo 1982, pp. 74-85.

un tema, pero hemos de tener en cuenta que éstos, también respondían a las exigencias del mecenas que reclamaba, ciertas veces, cambios en las temáticas o en los diseños generales compositivos.

Las transmisiones embebían también, las obras observadas y estudiadas en los viajes que los artistas realizaban [18], a partir de los calcos, a través de las enseñanzas de un maestro a su discípulo [19], o de varios talleres que trabajan en un mismo contexto (en un mismo edificio o edificios colindantes [20]). Los pintores de cartones y artífices musivos, viajaban a la búsqueda de nuevos trabajos ya fuere en ámbito regional, a grandes urbes mediterráneas [21], o incluso, a lugares nuevamente romanizados.

Otra forma de propagación de las obras podría darse gracias a las descripciones o libros de reproducciones de modelos detallados (esquemas, motivos, decoraciones) [22] lanzados al mercado por los mecenas o por los propios artesanos como modo de adquirir mayor número de trabajos.

Artesanos del mosaico

Al igual que otro tipo de trabajos como los de cantería, los artesanos del mosaico estaban agrupados en *collegia* con una organización artesanal muy estructurada, divididos en distintas categorías para cada tipo de trabajo [23] a realizar. Por encima de todos se en-

18. C. Buencasa Pérez, *Mosaicos romanos de Siria. Pintura de piedra*, *Catálogo de la exposición temporal del Museo Egipci de Barcelona*, *Fundación Arqueológica Clós*, Barcelona 2007, p. 31, una inscripción funeraria de Perinto (siglos II-III d.C.), explica la vida de un artesano musivario fallecido a la edad de 80 años, que ejerció su arte por muchos lugares.

19. Bianchi, *Circolazione di maestranze* cit., p. 1585. C. Balmelle, J.-P. Darmon, *L'artisan-mosaïste dans l'Antiquité tardive*, en *Artist, artisans et production artistique au Moyen Age, Actes du Colloque Universitè de Rennes II (Haute-Bretagne, 2-6 mai 1983)*, Paris 1986-1990, I, pp. 246-7.

20. Como la Casa de la caza en *Bulla Regia*, Túnez, donde los tres ambientes presentan la misma tipología de pavimento musivo en decoración geométrica. R. Hanoune, *La transmission de quelques images romaines; l'exemple de la mosaïques*, en D. Mulliez (éd.), *La transmission de l'image dans l'Antiquité*, (Cahiers de la Maison de la Recherche, 21), Lille 1999, pp. 51-8.

21. Centros como Roma o Nápoles enviaban artistas a ciudades próximas como Ostia, Pompei, Ercolano, Stabia.

22. R. W. Scheller, *Model-Book drawings and the Practice of Artistic Trasmisión in the Middle ages (ca 900-ca. 1470)*, Amsterdam 1995.

23. J. M. Blázquez, *La situación de los artistas y artesanos en Grecia y Roma*, «Cuadernos Emeritenses», 8, 1994, p. 9.

contraba el maestro de taller que realizaba las partes más complicadas (como los *emblemata*) y que podía ser el que firmara el mosaico[24]. Por debajo de éste hallamos al *pictor imaginarius*[25], que diseñaba los patrones. En una escala inferior se encontraba el *lapidarius* quién se encargaba de la talla de las teselas. De entre los *lapidarii* reconocemos al *scutularius* al cual se le asignaba la labor de incrustar el material en la eventual superficie lisa de fondo, como por ejemplo el *opus signinum*, el *tesselarius* dedicado a teselas más grandes (8 mm hasta 2 cm) o el *vermiculator* que se ocupaba de las teselas más pequeñas (1 a 8 mm). Ulteriormente, estaba el *instructor pavimentarius* que preparaba el *statumen* y el *rudus*.

Para finalizar advertimos que el artículo presentado no pretende esclarecer nuevas investigaciones, tan sólo pretende aunar ciertos aspectos que hasta el momento se habían entendido por separado y que servirán de referente para un próximo estudio más detallado y extenso, para llegar a la comprensión de los procesos tecnológicos de la pavimentación y su relación con la arquitectura.

24. Solo el 1% de ellos se firmaba debido al poco reconocimiento que se les daba. Otras veces, podemos encontrar la fórmula *ex oficina*, seguido del nombre del taller que había realizado el mosaico, pero esto se da en pocas ocasiones.

25. Muchas veces, un mismo artesano podía realizar varias tareas, ya que la delimitación entre ellas no es tal como se advierte; el maestro de taller podía idear el diseño y al mismo tiempo dedicarse a las tareas más elaboradas del mismo. La "especialización" o división de trabajos podía darse en talleres de mayor entidad, talleres que contaban con un número más elevado de trabajadores, en donde era necesario esta fragmentación de labores.

Pedro A. Carretero Poblete

Arqueología toponímica: traslación de algunos topónimos norteafricanos a Turdetania

1
Introducción

Los investigadores nos hemos interesado más por identificar el significado que los nombres de las ciudades o pueblos poseían cuando todavía significaban algo, es decir, cuando describían una realidad en la lengua que los empezó a utilizar. No obstante se trata de un trabajo extremadamente complicado, ya que tras el paso de tantos pueblos diferentes por el Sur Peninsular y Norte de África, los topónimos se irían deformando y adaptando a las lenguas llegadas y más aún teniendo en cuenta que en la composición de un topónimo puede estar presente cualquier elemento léxico de una lengua.

Para el caso de nuestro estudio, la posible procedencia de numerosos topónimos surpeninsulares del Norte de África, uno de los principales problemas que tenemos es que no sabemos el significado o la realidad que identificaban para esos pueblos dichos topónimos. Este es el mayor problema que nos encontramos para el sur Peninsular con los topónimos formados con *oba/uba*, *ipo, tuci* o *igi*, de los que desconocemos claramente su origen pero que, como indica F. Villar[1], no serían ni de origen indoeuropeo, ni íbero, ni vasco.

El rastreo de estos topónimos, como procedentes de otras zonas, nos estaría indicando, de algún modo, un proceso colonizador, que no tiene por qué ser mediante la invasión, sino mediante meros traslados poblacionales por diferentes motivos. Para intentar identificar esos traslados poblacionales, que nos puedan indicar una presencia colonizadora, vamos a señalar una serie de topónimos formados con los mismos componentes coincidentes entre el Sur Peninsu-

* Pedro A. Carretero Poblete, Centro de Arqueologia, Universidade de Lisboa.

1. Villar (2000).

L'Africa romana xvii, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 1333-1340.

lar y el Norte de África. Debemos tener en cuenta que esta coincidencia puede ser casual, solamente por el hecho, difícil pero posible, de haber confluido en el mismo significante palabras que en su origen eran distintas. También es posible que se de la *poligénesis*, es decir, que por mera coincidencia un mismo topónimo surja en zonas con lenguas independientes. Pero lo más probable, y en lo que se basa nuestra hipótesis de partida, es que entre dos topónimos repetidos exista una relación de dependencia genética.

Mediante el método comparativo empleado para este estudio, en el caso de la localización de una serie de topónimos idénticos en diferentes zonas del Sur Peninsular y el Norte de África, podemos insinuar que estamos ante el trasplante de una nueva realidad para el pueblo que llega y este tipo de trasplantes suelen ser motivados por una colonización. Aunque podríamos cometer con este método alguna irregularidad, los numerosos estudios lingüísticos sobre toponimia señalan que éstos son trasladados de unos lugares a otros, de forma que las coincidencias que vamos a ver entre el Sur Peninsular y el Norte de África pueden corresponder perfectamente a esos traslados. A esto hay que añadir, que en el caso de que se produjeran traslados de población que se asentaran en los cursos bajos de los ríos Guadiana y Guadalquivir, está claro que en caso de ser del ámbito púnico, no se encontrarían con una cultura muy diferente, ya que se trata de zonas pobladas con antiguas colonias fenicias. Al tratarse de pueblos con una cultura no muy diferente y con lenguas de la misma familia, no eliminarían los nombres autóctonos por completo, sino que los transformarían o adaptarían al nuevo dialecto predominante.

En definitiva, este estudio se va a centrar en una idea fundamental: cuando un topónimo posee un rasgo dialectal diferente de los de la zona donde se sitúa, pero curiosamente coincide con una serie de topónimos de otro territorio con los mismos rasgos dialectales, significa que es muy posible que aquel sea debido a un traslado. Para ello vamos a emplear el método de series toponímicas, recogiendo todos los elementos en los topónimos similares del Norte de África y sur de Península Ibérica para los que no suponemos un origen indoeuropeo, íbero o vasco. Debemos tener en cuenta que casi todas las ciudades del Sur Peninsular que vamos a citar no son de nueva fundación, sino que son de tradición fenicio-tartésica o fenicio-turdetana. Lo normal en centros receptores de poblaciones sería que adoptaran un nombre preexistente, casi siempre describiendo un aspecto orográfico del lugar en lengua autóctona y con otra de lengua

púnica que podría estar describiendo incluso la misma característica orográfica u otro elemento. En el presente estudio vamos a intentar mostrar las semejanzas toponímicas de la serie *oba/uba* entre ambos lados del Estrecho, zona en la que es muy numerosa esta serie, lo que no puede deberse al azar. Al tratarse de una serie sistemática estaríamos ante una prueba de parentesco genético entre las lenguas de ambas orillas en la Edad del Hierro II.

2
El posible origen libio-púnico de las formas *oba/uba*

Somos conscientes en nuestro estudio que la nuestra es una hipótesis arriesgada, no obstante, el estudio detallado de los topónimos que contienen dichas formas nos indican su gran abundancia en la órbita norteafricana de Cartago, con un número que incluso supera a los de la Península Ibérica, lo que nos ha llevado al atrevimiento, aún a costa de estar confundidos, de dar un origen púnico-libio a dichas formas.

2.1. Topónimos con la forma *oba/uba* del Sur Peninsular

La relación que presentamos a continuación se refiere a los nombres tanto de asentamientos como de accidentes geográficos recogidos de las fuentes clásicas escritas y la numismática: *oba* se trata de un topónimo de forma simple recogido de una serie de monedas debería estar en los alrededores de Jimena de la Frontera (Cádiz). ***Colobana/ Colobona*** es una ciudad citada por Plinio (*nat*., III, 11); ***Conobaria*** aparece en una inscripción de *Volubilis*; CVNBARIA aparece en una serie de monedas en grafía latina. Estaría situada en la actual Cabezas de San Juan (Sevilla); ***Calduba*** citada por Ptolomeo (*geogr*., II, 4, 13), situada en el interior de Cádiz; ***Conoba*** aparece en una inscripción latina (*CIL* II, 1294: *ex consensu populi Conoba...*) que Tovar completa como *Conobaria*, de forma que tenemos la primera identificación idéntica entre un topónimo surpeninsular y otro norteafricano; CORDVBA ciudad que también emite moneda con leyenda latina. Es la actual Córdoba. ***Iponuba*** aparece en una inscripción (*CIL* II, 166: 5465) y estaríamos ante un dato curioso, ya que es un compuesto entre la serie meridional no indoeuropea *ipo* y el topónimo tan abundante en la zona *Onuba*. La ciudad estaría situada entre el Guadalquivir y el Genil, en territorio ibero. ***Maenuba*** referido por Plinio (*nat*., III, 8), se trata de un hidrónimo que parece identificar al actual

río Vélez (Málaga); ***Maenuba*** se trata de otro hidrónimo, idéntico al anterior, pero en esta ocasión se trata de un río afluente del Guadalquivir por su orilla izquierda (puede ser el Guadiamar). Lo cita Plinio (III, 2); ***Mainoba*** mencionado por Hecateo de Mileto (finales siglo VI a.C.) como la ciudad de *Mainobora*; ***Onoba*** citada por Ptolomeo (II, 4, 9) en la costa malagueña, en pleno territorio Bastetano; ***Onoba*** citada entre otros muchos por Ptolomeo (II, 4, 11) que la menciona como *Onuba Aestuaria* (Huelva); ***Onuba*** es un topónimo conocido gracias a la cita que hace Plinio (III, 10) y a la aparición de una serie de monedas con la leyenda en latín ONVBA. La cita de Plinio se está refiriendo a una ciudad en pleno campo Cordobés, posiblemente en El Carpio. ***Ossonoba*** es la actual Faro (Algarve), mencionada por Plinio (IV, 16) y Mela (III, 7). Aparece con el mismo nombre en alguna inscripción latina (*CIL* II, 5141) y una serie de monedas; ***Osunba*** conocida por la existencia de acuñaciones donde aparece esta leyenda, se trataría de la misma ciudad de Faro y por tanto una posible variante del topónimo *Ossonoba*; ***Salduba*** situada en El Torreón (Málaga), es citada por Ptolomeo (II, 4, 7) al referirse a un río que existe entre Suel y Málaga; ***Uduba*** mencionado por Plinio (III, 20) y situado en la costa de Alicante; ***Obanae*** aparece recogido en una inscripción (*CIL* II, 5849) procedente del valle del Ebro.

2.2. Topónimos con la forma *oba/uba* norteafricanos

Dentro de este grupo también hemos dividido en los claros de formación y los dudosos que no hemos incluido en el estudio. Como veremos es el grupo que vamos a usar como clave para intentar dar una explicación al origen de esta serie. Lo que tenemos claro es que las formas norteafricanas se van a presentar como las más puras de la serie junto a las meridionales peninsulares.

Aunque Villar cita numerosos topónimos con la forma *oba/uba* de Europa Occidental[2], hemos de señalar que la mayoría de ellos corresponden a variables de la serie que no están del todo claros, mientras que los africanos que veremos, mucho más numerosos que los que él propone, responde más a la tipología formal de los hispanos que los europeos: ***Abathouba***, según Ptolomeo (IV, 5, 3) es una ciudad libia situada al suroeste de *Masoukhis*; ***Autoba***, situada esta ciudad en la Etiopía subegipcia por Ptolomeo (IV, 7, 15); ***Banioubae*** es el nombre dado a una tribu por Ptolomeo (IV, 1, 5) que se situaría según este

2. VILLAR (2000), p. 144.

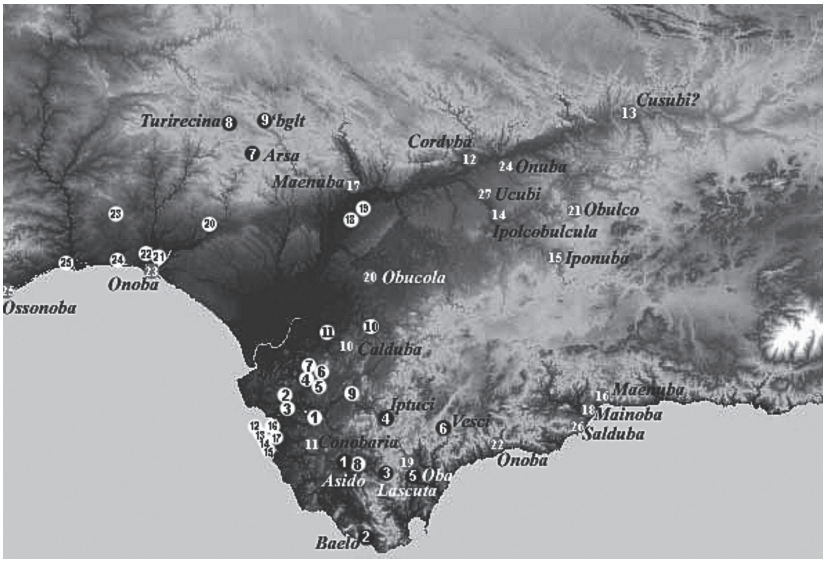


Fig. 1: Situación de los topónimos peninsulares con la forma *oba/uba*.

autor en la moderna Bahirt el Hamra (entre el oued Tensift y el Atlas, en la *Mauritania Tingitana*); ***Banubaroi***, citada por Ptolomeo (VI, 7, 4) como ciudad de Etiopía subegipcia; ***Bulluba*** es una ciudad mencionada por Plinio (V, 37); ***Choba*** sería la actual ciudad de Ziama, conocida desde la antigüedad y que estaría situada en la ruta entre las ciudades costeras de Djidjelli (*Igilgili*) y Bejaïa (*Saldae*); ***Colluba*** también aparece recogida como *Cilliba*, la cita Plinio (V, 35) situándola bajo la pequeña *Syrte*; ***Hobas***, ciudad líbica mencionada en la *Tabula Peutingeriana*[3]; ***Iobakkhi*** son los miembros de una tribu situada por Ptolomeo (IV, 5, 12) al sur de Libia; ***Iubalena***, tribu a la que hace mención Amiano Marcelino (XXIX, 5, 44) situada en *Mauritania Caesariensis*; ***Nobades/Nobatae/Noubades***, en los diferentes nombres con que aparece esta tribu africana vemos las dos formas más puras de la serie *oba/uba*, de forma indiferente. Los conocemos por Esteban de Bizancio que, citando a Apolodoro, dice que es un pueblo líbico que habita a lo largo del Nilo. ***Nouba*** es el nombre de un lago situado en Libia interior, Ptolomeo (IV, 6, 5); ***Noubae*** es el nombre de otra tribu africana, que Estrabón (XVII, 1, 2) sitúa en Etiopía subegipcia,

3. López Pardo, Suárez Padilla (2002), p. 136.

pero cercanos a Libia interior, en la región de *Napata*; ***Novar*** estaría situada en *Mauritania Caesariensis* y se trata de la moderna Sillègue; ***Nuba*** es el topónimo actual que reciben unos montes de Libia interior, situados al norte del lago *Nouba* y dentro de los límites de la tribu de los *Noubae*; ***Obba***, nombre de ciudad situada en territorio libio-púnico y que parece un claro cognato de la *oba* gaditana (Jimena de la Frontera, Cádiz), es citada por Livio (30, 7); ***Subafrenses*** es el nombre de una tribu de dudosa localización, aparece citada en un decreto del 20 de julio de 399; ***Talaubath***, es el nombre de una ciudad de Libia interior citada por Ptolomeo (IV, 6, 25); ***Thubba***, como nos indica López Pardo, es muy posible un cognato de las formas *Obba* con la partícula líbica *Th-* delante; ***Thunuba*** es el nombre de una ciudad citada por Ptolomeo (IV, 3, 33), como en el caso anterior, es muy posible que se trate de un cognato del topónimo *Onuba* peninsular anteponiendo la partícula líbica *Th-*; ***Tonobari*** es el nombre de una tribu que Plinio sitúa cerca del Nilo en la Etiopía subegipcia (VI, 192); ***Tubactis***, ciudad situada en la costa entre *Leptis Magna* y *Macomades*, según Di Vita-Evrard[4]; ***Ubaba*** sería una ciudad de la *Mauritania Caesariensis*, según el Anónimo de Rávena (III, 7) y la *Tabula Peutingeriana* (IV, 3); ***Ubata*** es una ciudad identificada por Ptolomeo (IV, 3, 38); ***Ubaza*** es otra ciudad, muy parecida a la anterior, pero esta vez localizada por la *Tabula Peutingeriana* (IV, 5).

2.3. Otros topónimos de la serie *oba/uba* extrapeninsulares

Nos vamos a referir en este apartado a los topónimos que puedan pertenecer a esta serie y que se encuentran fuera de la Península Ibérica, exceptuando los norteafricanos, mencionados más arriba. No haremos una análisis lingüístico de estos topónimos, orónimos e hidrónimos localizados, ya que entendemos que es un trabajo que se escapa de nuestras posibilidades, sino que teniendo en cuenta las fuentes antiguas y los diversos estudios al respecto, sobre todo la obra de Villar[5], donde aparecen recogidas las formas más numerosas y claras; citaremos aquellos que parezcan tener relación con los de la serie hispana, sobre todo con la meridional.

En **Anatolia**, Villar[6] recoge topónimos como ***Alube*** (la tan dis-

4. Según indican López Pardo, Suárez Padilla (2002), p. 136, citando a Di Vita-Evrard (1991), pp. 426-44.

5. Villar (2000), pp. 141-5.

6. Villar (2000), p. 143.

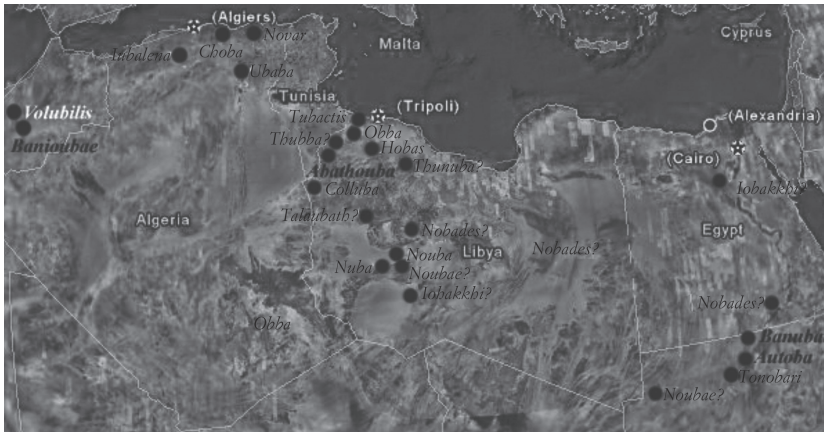


Fig. 2: Situación de los topónimos norteafricanos con la forma *oba/uba*.

cutida ciudad a la que se refiere la *Ilíada* y que Estrabón sitúa en Capadocia); ***Canduba*** (Ptolomeo V, 3, 4), que según la traducción de Müller estaría en Lidia; ***Chalubes***, que parece un cognato del hispano *Chalybe*, y que es localizado por Estrabón (470, 30) y por Plinio (VI, 11) en Asia; ***Chordube***, que nos recuerda a nuestro topónimo *Corduba* (Córdoba) incluido en esta serie, es situado por Ptolomeo (V, 6, 6) en Capadocia; ***Colobatos***, localizada en Pisidia por Polibio (22, 18); ***Costoboci*** la sitúa Plinio (VI, 19) a orillas del río Tanais; ***Hubanda*** fue identificada por Tischler[7] en Caria; ***Soroba***, localizada en Capadocia por Ptolomeo (V, 6, 15).

En **Oriente Medio** y **Arabia** localiza otro buen número: ***Obana***, en territorio asirio, mencionada por Ptolomeo (VI, 1, 4); ***Obareis***, en la misma zona también citada por Ptolomeo (VI, 17, 3); ***Oroba*** es el topónimo de dos ciudades diferentes localizadas por Ptolomeo también en Asiria (VI, 1, 3; 1, 4); mientras que ***Theggubis***[8] la sitúa algo más al interior de Mesopotamia (V, 18, 11); ***Coloba*** está situada según Mela en Arabia (III, 80); y ***Obaira*** está situada en la misma zona por Ptolomeo (V, 19, 7).

En la zona de **Sarmatia** sitúa a ***Suruba***, según Ptolomeo (V, 9, 28); y en la región de la **India** cita ***Cacobai***, referida por Ptolomeo

7. TISCHLER (1977), p. 64.

8. Aún a riesgo de equivocarnos, incluimos esta ciudad en el grupo al considerar que son numerosos los nombres de localidades y ríos líbicos que incluyen como sufijo o prefijo la partícula *Th-*: *ibid.* nota 3, p. 136.

(VII, 2, 19); ***Corcoba***, citada también por Ptolomeo (VII, 4, 5) y ***Modubae***, mencionada por Plinio (VI, 67).

En **Europa** oriental, identifica algunos claros topónimos que pueden pertenecer a esta serie y otros muchos que no hemos incluido porque no estamos de acuerdo en su adscripción, ya que se trata de variables de la serie que no vemos como nombres seguros de pertenencia a la misma. Así tendríamos: ***Rhocobae*** par Plinio (IV, 44) en Tracia; y ya en Grecia, ***Cercoba***, situada en el Peloponeso por Ptolomeo (III, 16, 15).

Con respecto al grupo de **Europa Occidental**, Villar recoge una serie de topónimos que para él pertenecen sin ninguna duda a este grupo, de los que también hemos suprimido muchos porque entendemos que no pertenecen a él, y con respecto a otros de los que incluimos tenemos muchas reservas, ya que pueden ser de época romana: en Germania recoge ***Abnoba***, mencionada por Ptolomeo (II, 11, 7) y ***Gelduba***, citada por Plinio (XIX, 90); en las Galias solo reconocemos ***Saruba***, que es mencionada por el Anónimo de Rávena (235, 14). Por su parte, en Italia solamente existen ***Rutuba***, que la sitúa Plinio en Liguria (III, 48), y ***Ubartum***; mientras que en Sicilia tenemos ***Tardoba*** (Anónimo de Rávena, 470, 9). En la región de Hibernia solo tenemos ***Ausoba***, mencionada por Ptolomeo (II, 2, 4).

Bibliografía

DI VITA-EVRARD G. (1991), *Gasr Duib: construit ou reconstruit sous les Philippes*, en *IV Colloque International d'Histoire et d'Archéologie de l'Afrique du Nord (Strasbourg 1988)*, Paris, pp. 426-44.

LÓPEZ PARDO F., SUÁREZ PADILLA J. (2002), *Traslados de población entre el Norte de África y el sur de la Península Ibérica en los contextos coloniales fenicio y púnico*, «Gerión», 20, pp. 113-52.

TISCHLER J. (1977), *Kleinasiatische Hydronymie*, Wiesbaden.

VILLAR F. (2000), *Indoeuropeos y no indoeuropeos en la Hispania prerromana. Las poblaciones y las lenguas prerromanas de Andalucía, Cataluña y Aragón según la información que nos proporciona la toponimia*, Salamanca.

Silvia Cappelletti

CIL VIII, 8499. La presenza ebraica in Mauretania

La presenza ebraica in Mauretania, l'analisi delle scarne rimanenze archeologiche e delle poche iscrizioni a nostra disposizione sono state oggetto di studio solo di recente. Solin[1], ma soprattutto Le Bohec[2], hanno raccolto, schedato e commentato le fonti che riguardavano una minoranza non secondaria dell'Africa tardoantica, una minoranza, tuttavia, che poco emerge dai documenti. Sono state avanzate riflessioni di natura onomastica e linguistica, sempre in costante raffronto con la realtà imperiale, e si è tentato, per quanto possibile, di rintracciare le linee essenziali della presenza ebraica in regione.

In questa sede non intendo riproporre un quadro del giudaismo in Mauretania. Piuttosto, partendo da alcuni dati che emergono dalle poche iscrizioni in nostro possesso, vorrei avanzare alcune riflessioni che riguardano i problemi di identità, vale a dire la percezione che i giudei avevano di se stessi e del tessuto sociale e culturale circostante. Si cercherà quindi di comprendere il significato di alcuni termini peculiari utilizzati nelle iscrizioni, nel tentativo di cogliere i legami che i giudei mauretani avevano mantenuto con la madrepatria e con la propria tradizione o, di contro, le aperture operate nei confronti della realtà sociale non giudaica in cui erano immersi.

* Silvia Cappelletti, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Milano.

1. H. SOLIN, *Note sulla presenza ebraica in Africa*, in *L'Africa romana* VIII, pp. 615-23. ID., *Juden und Syrer in Römischen Welt*, in *ANRW*, II, 2, 1983, pp. 770-9. Cfr. anche E. SCHÜRER, *Storia del popolo giudaico al tempo di Gesù Cristo (175 a.C.-135 d.C.)*, ed. riveduta da G. VERMES, F. MILLAR, M. GOODMAN, Edinburgh 1986, ed. it. a cura di C. GIANNOTTO, Brescia 1997, vol. 3, 1, pp. 106-10.

2. Y. LE BOHEC, *Inscriptions juives et Judaïsantes de l'Afrique romaine*, «AntAfr», 17, 1981, pp. 165-207; ID., *Juifs et Judaïsantes dans l'Afrique romaine: remarques onomastiques*, «AntAfr», 17, 1981, pp. 209-29.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1341-1350.

L'iscrizione *CIL* VIII, 8499

Avilia As/ter Iudea / M. Avilius Ianuarius / pater sinagogae fil(iae) / dulcissimae

L'iscrizione proviene da *Sitifis* e viene datata al II-III secolo su base paleografica. La presenza di giudei nell'area è scarsamente attestata dalle fonti. Oltre alla presente iscrizione, è stata trovata a Khalfoun, a circa 7 km a ovest di Sitif, un'iscrizione analoga dedicata da *M. Avilius Ianuarius* alla moglie[3] e una *memoria* collocata da un giudeo convertito al cristianesimo per il fratello *Istablicus*[4]. Malgrado l'irrilevanza quantitativa dei ritrovamenti, si può ipotizzare che la presenza ebraica in regione fosse più significativa.

Il titolo di *pater synagogae* di *Ianuarius* fa presupporre l'esistenza di una comunità organizzata attorno a una casa di culto, notizia che potrebbe essere indirettamente confermata dal plurale *de Iudaeis* dell'iscrizione cristiana. Si tratta di un'informazione preziosa. A parte la sinagoga di Hammam-Lif (*Naro*) in *Proconsularis*[5], siamo a conoscenza della presenza di sinagoghe nell'Africa romana solo da documentazione letteraria ed epigrafica. L'attestazione di un titolo di questo genere permette di applicare nell'area di *Sitifis* un preciso modello organizzativo attestato altrove in diaspora. Il titolo di *pater* o *mater synagogae* non è particolarmente frequente nel panorama mediterraneo, ed è attestato prevalentemente nella comunità ebraica di Roma, in iscrizioni coeve alla nostra (o di poco più tarde)[6]. Il *pater synagogae* era ai vertici della comunità, tanto da essere citato nella legislazione romana tardoantica al pari del *cohen* (del sacerdote) e dell'ἀρχισυνάγωγος[7], il capo effettivo

3. *CIL* VIII, 8423: *Caelia Tha/lassa Iudaea / vixit ann(is) (viginti) / m(ensibus) (quattuor); M. Avi/lius Ianuarius / coniugi karis/simae*.

4. *CIL* VIII, 8640: *Memoria in/nocenti(um) Istablici qu/i et Donati. P(osuit) / frater ip/si<i>us Pereg/riniu(s) q(ui et) Mos/attes, de Iude[i]s / SUIS EIV*.

5. C. KRAELING, *The Earliest Synagogue Architecture*, «BASOR», April, 1934, pp. 8-20; E. GOODENOUGH, *Jewish Symbols in Greco-Roman Period*, New York 1953-68, I, pp. 89-110; LE BOHEC, *Inscriptions juives*, cit., pp. 176-7.

6. Da Roma: *JIWE*, 209, 288, 540, 544, 560, 576, 578, 584; da Stobi in Macedonia (seconda metà del II d.C.-prima metà del III d.C.): *IJO, II, Mac* 1, ll. 4-5, pp. 62-71. *CPJ*, III, 473, papiro di Ossirinco, 291 d.C. A Mantinea è attestato un titolo analogo πατὴρ λαοῦ διὰ βίου (*IJO I, Ach* 54, ll. 2-3, pp. 196-7, IV secolo d.C.). Il titolo di *mater synagogae* è attestato a Roma (*JIWE*, II, 251, 542, 577) e Brixia (*JIWE*, I, 5, IV secolo d.C.).

7. *C.Th.*, XVI, 8, 4 (1 dic. 330). Cfr. A. LINDER, *The Jews in Roman Imperial Le-*

della comunità, noto anche in Africa da una dedica trovata nella sinagoga di Hammam-Lif[8]. Stando a quanto pare emergere dalle attestazioni romane, il *pater* era una carica onoraria, non connessa con il reddito[9]. Il titolo era probabilmente vitalizio e veniva dato a persone di indiscusso spessore morale. Non è l'unico testo mauritano a noi noto che riporti questo titolo.

Un *pater synagogae* è attestato anche in Mauretania Tingitana, a *Volubilis*[10]. L'iscrizione, in lingua greca, è stata pubblicata nel 1958 da R. Thouvenot, ma commentata, per l'apporto che può arrecare agli studi sulla presenza ebraica nell'area, nel 1967 da Frézouls[11]. Si tratta di un'iscrizione riutilizzata in periodo dioclezianeo, datata su base paleografica e archeologica al III secolo, sostanzialmente coeva all'attestazione di *Sitifis*. Mentre nel primo caso l'iscrizione presentata è l'unico documento che faccia pensare all'esistenza di una comunità organizzata, a *Volubilis* si può presupporre la presenza di una casa di culto anche da un'altra iscrizione funeraria redatta in ebraico e dedicata a *Matrona*, figlia del rabbino *Ioudas*[12]. Tuttavia, non si può dire molto sulla natura di queste due comunità.

gislation, Detroit-Jerusalem 1987, pp. 132-8; T. RAJAK, D. NOY, *Archosynagogoi: office, title and social status in the Graeco-Roman World*, «JRS», 83, 1993, pp. 75-93.

8. LE BOHEC, *Inscriptions juives*, cit., n. 14, p. 178: *Asterius, filius Rus/tici archosynagogi, / Margarita, (uxor?) Riddei, par/tem portici tessalavit*.

9. Si tratta della posizione più tradizionale, appoggiata tra gli altri da SCHÜRER, *Storia del popolo giudaico*, cit., III, 1, pp. 152-3, e da M. HENGEL, *Proseuche und Synagoge. Judische Gemeinde, Gotteshaus und Gottesdienst in der Diaspora und in Palästina*, in G. JEREMIAS (hrsg.), *Tradition und Glaube. Das frühe Christentum in seiner Umwelt. Festgabe für K.G. Kuhn*, Göttingen 1971, pp. 176-8. *Contra* P. VAN DER HORST, *Ancient Jewish Epitaphs. An introductory survey of a millennium of Jewish funerary epigraphy (300 BCE-700 CE)*, (Contributions to Biblical Exegesis and Theology, 2), Kampen 1991, pp. 93-4 e p. 107. Il problema del rapporto carica-reddito è complesso perché le informazioni sul livello economico del defunto si devono dedurre dall'iscrizione stessa. A parte alcuni documenti epigrafici espressamente ricercati e messi in rapporto con tombe particolarmente ricche, il panorama delle sepolture ebraiche in diaspora è generalmente molto semplice, come si può ricavare non solo a Roma, ma anche nella necropoli coeva di Gamart nei pressi di Cartagine o nelle necropoli più tarde di Venosa.

10. LE BOHEC, *Inscriptions Juives*, cit., n. 79, p. 194: ὧδε κοιμᾶτε / Καικιλιανὸς ὁ / προτοπολίτες, πατὴρ τῆς συνα/γωγῆς τῶν Ἰου/δέων· ἠτῶν με', / μῆνας η', ἡμέρας γ'.

11. E. FRÉZOULS, *Une synagogue juive attestée à Volubilis*, in *Acta of the 5th International Congress of Greek and Latin Epigraphy (Cambridge 1967)*, Oxford 1971, pp. 287-92.

12. LE BOHEC, *Inscriptions Juives*, cit., n. 80, p. 195: *MTRWN' / BT RBY / YHWDH NH*. "Matrona, fille du rabbin Judas. Repos [de l'ame?]" (trad. Le Bohec).

Il termine stesso συναγωγή, che compare nel titolo, è di fatto molto più complesso di quello che sembra, andando a definire sia la casa di culto, corrispettivo della προσευχή egiziana, sia la comunità nel suo insieme, sia un gruppo esistente all'interno della comunità[13], come nel caso delle tredici συναγωγαί attestate nelle iscrizioni di III-IV d.C. di Roma[14]. Nella documentazione epigrafica ebraica, la polisemanticità del termine è piuttosto evidente, ed è riscontrabile in molti nuclei della diaspora. Συναγωγή intesa come comunità ricorre con particolare incidenza in iscrizioni risalenti al I-III secolo d.C. provenienti dall'area del Mar Nero[15], ma anche dall'Asia Minore[16] e dalla Macedonia[17]. Συναγωγή intesa come edificio di culto è meno documentata ed è stato riscontrata principalmente nella penisola balcanica, in iscrizioni di III-IV d.C.[18]. Questa è l'accezione con cui viene definito l'edificio di culto nella dedica posta all'ingresso della sinagoga di Hammam-Lif[19].

Possiamo chiaramente presupporre che l'ambito d'azione del

13. Cfr. D. URMAN, P. FLESHER (eds.), *Ancient Synagogues: historical analysis and archaeological discovery*, Leiden 1994; P. WEXLER, *Terms for "Synagogue" in Hebrew and Jewish Languages*, «REJ», 140, 1981, pp. 101-38; H. BLOEDHORN, G. HÜTTENMEISTER, *The Synagogue*, in W. HORBURY, W. DAVIES, J. STURDY (eds.), *The Cambridge History of Judaism*, III, Cambridge 1999, pp. 267-97.

14. S. CAPPELLETTI, *The Jewish Community of Rome*, Leiden 2006, pp. 3-30.

15. Come συναγωγῆς τῶν Ἰουδαίων a Panticapaeum, *IJO I*, Black Sea 5, l. 19, p. 270 (genn.-febb. 81 d.C.), Black Sea 6, ll. 22-23, p. 276 (fine I-inizio II d.C.), Black Sea 7, ll. 8-9 p. 280 (I-II d.C.), Black Sea 9, p. 285 (I-II d.C.) e a Phanagoria,*IJO I*, Black Sea 18, ll. 17-19, p. 300 (mar.-apr. 52 d.C.).

16. In Ionia a Kyme o Focea, *IJO II*, 36, l. 6 p. 163 (dat. incerta); in Frigia ad Acmonia, *IJO II*, 168, l. 11, p. 349 (II d.C.); e in Bitinia a Nicomedia, *IJO II*, 157, ll. 5-6 p. 331 (dat. incerta).

17. A Filippi, *IJO I*, *Mac* 12, ll. 7-8 p. 89 (fine III-inizio IV d.C.).

18. A Corinto, *IJO I*, *Ach* 47, p. 183 (fine III d.C.); Mantinea, *IJO I*, *Ach* 54, l. 5, pp. 196-197 (IV d.C.); ed Egina, *IJO I*, *Ach* 58, p. 206 (300-350 d.C.).

19. *CIL* VIII, 12457A: *Sancta sinagoga Naron(itana), pro sal/utem suam, ancilla tua Iulia/na Pt(olemaeensis?) de suo proprium tesselavit*. (Menorah). Il concetto di sinagoga come ἅγιος τόπος trova confronti epigrafici in Caria (a Hyllarima, *IJO II*, 20, l. 5 p. 123 III d.C.), Lidia (a Filadelfia, *IJO II*, 49, ll. 1-2 p. 204 IV d.C.), Frigia (a Hierapolis, *IJO II*, 191, fine II-inizio III d.C.), Bitinia (Nicomedia, *IJO II*, 158, III d.C.), in Tessaglia (a Tebe Ftiotica, *IJO I*, Ach 23, ll. 9-10 p. 138 fine III-inizio IV d.C.), in Macedonia (a Berea, *IJO I*, *Mac* 7, ll. 12-13 p. 79 IV-V d.C.), a Gaza (B. LIFSHITZ, *Donateurs et fondateurs dans les synagogues juives*, Paris 1967, n. 73a) e Gerasa (ivi, n. 78). A Stobi, nella già citata *IJO I*, *Mac* 1, si indica la sinagoga anche come ἅγιος τόπος (ll. 10-11). Cfr. V. L. LEVINE, *The Ancient Synagogue*, New Haven 2000, pp. 220-9.

pater synagogae fosse l'edificio di culto, ma non possiamo necessariamente dedurre che quest'edificio fosse definito *synagoga* o, per meglio dire, cosa si intendesse a *Volubilis* o a *Sitifis* con il termine *synagoga*. In ultima analisi, non possiamo capire, in base a questo termine, quale fosse il modo in cui i giudei di questi due centri si autodefinissero.

A questo proposito vorrei aggiungere un'altra notazione.

Se guardiamo ancora all'iscrizione di *Volubilis*, oltre al titolo di *pater synagogae* ricorre un titolo del tutto eccezionale, *protopolites*, primo cittadino, che non trova riscontri nelle attestazioni epigrafiche della regione. Già Frézouls[20] nota la peculiarità del termine, soprattutto nel panorama dell'epigrafia giudaica. Ne deduce che *Caecilianus* avesse raggiunto una posizione di priorità nell'ambito religioso come padre della sinagoga, ma anche nella gestione amministrativa della comunità, come capo del πολίτευμα ebraico locale. Primo cittadino, dunque, della πολιτεία che deriva dall'appartenenza a un πολίτευμα. La sua interpretazione, alla luce degli studi fatti negli ultimi trent'anni sul significato di πολίτευμα ebraico, non è condivisibile[21]. L'esistenza stessa di πολιτεύματα ebraici in epoca tanto avanzata non è stata finora riscontrata. Tuttavia un suo spunto può essere interessante, l'idea di priorità assunta dal defunto non nell'ambito del corpo civico municipale, ma nell'ambito della πολιτεία ebraica, un concetto quest'ultimo ispirato dal mondo greco e fatto proprio dal pensiero ebraico[22]. Il termine *protopolites*

20. FRÉZOULS, *Une synagogue juive*, cit. Sul problema si era espresso anche F. VATTIONI, *A proposito di πρωτοπολίτης*, «Studia papyrologica», 16, 1, gennaio-giugno 1977, pp. 23 ss.

21. Sugli spunti più recenti del dibattito, successivi alla pubblicazione di M. S. COWEY, K. MARESCH, *Urkunden des Politeuma der Juden von Herakleopolis (144/3-133/2 v. Chr.) (P. Poli. Iud.). Papyri aus den Sammlungen von Heidelberg, Köln, München und Wien*, (Abhandlungen der Nordrhein-Westfälischen Akademie der Wissenschaften. Papyrologica Coloniensia XXIX), Wiesbaden 2001. Cfr. S. HONIGMAN, *The Jewish politeuma at Herakleopolis*, «SCI», 21, 2002, pp. 251-66 e *Politeumata and Ethnicity in Ptolemaic and Roman Egypt*, «Ancient Society», 33, 2003, pp. 61-102; J. MÉLÈZE-MODRZEJEWSKI, *La Diaspora Juive d'Egypte*, in *L'Orient Méditerranéen. De la mort d'Alexandre au Ier siècle avant notre ère*, Nantes 2003, pp. 333-7. Cfr. le recensioni a M. Cowey e K. Maresch, *Urkunden des Politeuma der Juden von Herakleopolis*, cit. *supra* di A. KASHER in «JQR», 91, 2002, pp. 257-69 e di B. MC GRIEG in «JRS», XCV, 2005, pp. 271-3.

22. L. TROIANI, *The politeia of Israel in the Graeco-Roman Age*, in F. PARENTE, J. SIEVERS (eds.), *Josephus and the History of the Graeco-Roman Period. Essays in Memory of Morton Smith*, Leiden 1994, pp. 11-22.

non è attestato nella Settanta e non ricorre nella principale letteratura giudaica in lingua greca. Tuttavia, grazie a un raffronto con una bilingue greco-aramaica trovata a Khirbet Zif nei pressi di Hebron[23] e datata al III secolo, coeva quindi all'attestazione di *Volubilis*, si può pensare di mantenere il termine in un ambito ebraico. Considerato che si tratta dell'unica attestazione nota, si deve escludere l'importazione *tout court* di un modello organizzativo dalla Palestina: più probabilmente, in entrambi i casi si tratta di una traduzione in lingua greca di un concetto di priorità all'interno della comunità di cui si possono rintracciare ascendenti biblici o letterari. Se con *protopolites* si intende il primo cittadino, il membro più importante della comunità, il termine assume un significato analogo a quello di *rosh ha-'ir*, capo della città, o semplicemente di *rosh*, capo, che compare in molti libri biblici[24]. In sintesi, potrebbe indicare, in un ambito ebraico, il vertice di una struttura comunitaria o collegiale.

La diaspora ebraica nel contesto mauretano

La presenza ebraica in Mauretania Caesariense, in quella Tingitana e nell'area di *Sitifis* è sporadica e tarda, successiva al II secolo. Per quanto riguarda la *Caesariensis*, le fonti cristiane attestano la presenza di una sinagoga a *Tipasa*, trasformata in basilica, e a Cherchel[25], mentre due iscrizioni sono state trovate ad *Auzia*[26], ma non lasciano presupporre la presenza di un centro ebraico *in loco*. In Mauretania Tingitana esisteva una comunità raccolta attorno a

23. B. Lifshitz, *Une inscription bilingue des environs de Hébron*, «Epigraphica», 36, 1974, p. 98: Κυνωρὸς Διο/δό[τ]ου πρω/τοπολείτη/ς.

24. Il termine potrebbe essere confrontato con il ben più comune ἄρχων, che in Flavio Giuseppe ricorre per indicare i capi di alcuni centri di Galilea (*B.J.*, II, 20, 5), S. Cohen, *Josephus in Galilee: his vita and development as a historian*, Leiden 1979, pp. 207-9; G. Alon, *The Jews in their Land in the Talmudic Age (70-640 C.E.)*, Jerusalem 1980, p. 177; S. Freyne, *Galilee from Alexander the Great to Hadrian*, Notre Dame 1980, p. 198; Z. Safrai, M. Stern (eds.), *The Jewish People in the First Century: Historical Geography, Political, Social, Cultural and Religious Life and Institutions*, Assen 1974, pp. 414-5; A. N. Sherwin-White, *Roman Society and Roman Law in the New Testament*, Oxford 1963, p. 133; H. Cotton, *Some Aspects of the Roman Administration of Judaea/Syria-Palaestina*, in W. Eck (hrsg.), *Lokale Autonomie und Römische Ordnungsmacht in den kaiserzeitlichen Provinzen von 1. bis 3. Jahrhundert*, München 1999, p. 88.

25. Le Bohec, *Inscriptions juives*, cit., p. 192.

26. *CIL* VIII, 20759; *CIL* VIII, 9114.

una sinagoga a *Volubilis*, e un'attestazione isolata segnala una presenza ebraica a *Sala*[27]. In *Sitifensis*, infine, si può presupporre una comunità organizzata nel III secolo nella sola Sitif. Considerato che si tratta di un'area marginale della diaspora ebraica, l'importanza dei dati trovati non è comunque secondaria, se confrontata, per esempio, con le attestazioni provenienti dalle *Hispaniae* o dalla *Gallia*. Tuttavia, non è facile recuperare da queste poche attestazioni delle indicazioni che permettano di capire i livelli di integrazione della comunità.

La prevalenza del latino, dato sulla cui portata è necessaria molta prudenza per il numero ridotto di documenti, non sorprende in una regione che nel III-IV secolo era largamente latinofona. I pochi documenti in nostro possesso attestano l'uso di un latino privo di semitismi, con fenomeni linguistici del tutto comuni per il periodo.

Malgrado effettive somiglianze onomastiche con la comunità romana, proprio queste differenze linguistiche (e quindi culturali) non permettono di condividere la tesi di Lassère[28] di un'origine italica di questa diaspora. L'intuizione di Lassère, peraltro, riguarda direttamente anche la nostra iscrizione. *Aster*, difatti, è un nome variamente interpretato[29], in ambito ebraico probabilmente da considerarsi una latinizzazione di Esther, ma attestato in Mauretania anche nella sua variante maschile di *Asterius*[30]. In diaspora, è attestato proprio in Italia, in un'iscrizione funeraria di grande rilevanza perché dedicata a *Claudia Aster Hierosolymitana captiva*, prigioniera di Gerusalemme, catturata probabilmente con l'assedio del 70[31]. Tuttavia, come già aveva notato Le Bohec, la presenza di un'onomastica orientale simile non indica dipendenza tra le due comunità, ma dipendenza da un'unica tradizione, soprattutto di

27. LE BOHEC, *Inscriptions juives*, cit., n. 78, p. 194.

28. J.-M. LASSÈRE, *Ubique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dinastie des Sévères (146 a.C.-235 p.C.)*, Paris 1977, pp. 413-26.

29. H. SOLIN, *Die Griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, Berlin-New York 1982, II, pp. 1121-4.

30. Nella già citata dedica della sinagoga di Hammam-Lif.

31. *JIWE*, I, 26: *[Cl]audia Aster / [H]ierosolymitana / [ca]ptiva. curam egit / [Ti(berius)] Claudius Aug(usti) libertus / [Pro(?)]culus. rogo vos fac(ite) // [prae]ter licim ne quis / [mi]hi titulum deiciat cu/[ra]m agatis. Vixit annis / XXV*. L'iscrizione è l'unica attestazione epigrafica trovata in Italia che nomini prigionieri di guerra catturati con la presa di Gerusalemme.

fronte a nomi particolarmente diffusi e significativi, come in questo caso. Piuttosto, sembra di poter intravedere un adeguamento della comunità alla lingua parlata dalla maggioranza della popolazione, almeno fino al risorgere dell'ebraico alla fine del IV secolo, con un atteggiamento opposto rispetto a quello che si registra nella coeva comunità romana, largamente grecofona[32].

Si deve pensare quindi a piccole comunità perfettamente integrate nel contesto mauretano? È una tesi non del tutto convincente. Le iscrizioni in lingua greca a *Sala* e a *Volubilis*, datate sempre al III secolo, attestano la permanenza del greco come lingua comunque in uso nella diaspora mauretana. Inoltre, se torniamo ancora al dato onomastico, si deve rilevare una peculiarità di questa regione, che può suggerire un quadro più complesso del giudaismo in Mauretania. L'appellativo *Iudaeus/-a* ricorre con estrema frequenza, di molto maggiore rispetto ai dati coevi provenienti dal resto della diaspora. *Avilia Aster* viene definita *Iudea*, lo stesso vale per *Caelia Thalassa*, moglie di *Ianuarius*, ma il termine ricorre in altre due iscrizioni[33], delle nove trovate in Mauretania. Perché questa incidenza, del tutto peculiare? Come ha ben dimostrato Margaret Williams[34], il termine "giudeo" nelle fonti epigrafiche è polivalente; tuttavia, l'indicazione geografica di provenienza (dalla Giudea o, in senso lato, dalla Palestina) è sostanzialmente minoritaria. In questo caso, si predilige l'indicazione della città di provenienza, da *Caesarea* (*JIWE*, II, 459 e *JIWE*, II, 112), da *Sapphoris* (*JIWE*, II, 60), da *Tiberias* (*JIWE*, II, 561) per citare alcuni esempi romani. Di contro Ἰουδαῖος viene ad assumere un connotato etnico, cui si va ad aggiungere una sfumatura marcatamente religiosa che diventa prioritaria nelle attestazioni tardoantiche, in ambienti di

32. Sulla lingua utilizzata nelle iscrizioni ebraiche in periodo imperiale cfr. VAN DER HORST, *Ancient Jewish epitaphs*, cit., pp. 23-32.

33. LE BOHEC, *Inscriptions juives*, cit., n. 76: *Furfarius Honoratus Iudeus*, da Auzia, *Caesariensis*; ivi, n. 78, Μαρεῖνος / Πτολεμαῖ/ος Ἰου/δέος, da *Sala*, Tingitana; inoltre ivi, n. 33, TI / [ἰο]υδέ[ος, -α?], da Gamart, Cartagine; ivi, n. 69, *Iulius Ania/[n]us Iudeus*, da *Cirta*, Numidia; ivi, n. 70, *Pompeio / Restituto / Iudeo*, da *Cirta*, Numidia; ivi, n. 71, *Iuliae Vic/toriae [Iu]/deae*, da *Cirta*, Numidia.

34. M. WILLIAMS, *The Meaning and Function of Ἰουδαῖος in Graeco-Roman Inscriptions*, «ZPE», 116, 1997, pp. 249-62. Ma sul problema cfr. anche R. KRAEMER, *On the meaning of the term "Jew" in Graeco-Roman Inscriptions*, «HthR», 82, 1989, pp. 35-53; S. COHEN, *The Beginnings of Jewishness*, Berkeley 1999, pp. 69-106. Più recentemente T. ILAN, *The New Jewish Inscriptions from Hierapolis and the Question of Jewish Diaspora Cemeteries*, «SCI», 25, 2006, pp. 71-96, in part. pp. 83-4, in cui esprime perplessità sulle valutazioni di Le Bohec riguardanti le iscrizioni giudaiche di Gamart.

contatto con il mondo cristiano sempre più prevalente. È questo, credo, il caso delle iscrizioni mauretane. In un ambiente sempre più cristianizzato, in cui le poche comunità ebraiche dovevano essere costituite da un numero di membri piuttosto ridotto, l'affermazione della propria appartenenza etnica ma soprattutto religiosa doveva essere una necessità forte, uno strumento per affermare la propria individualità in un tessuto sociale comunque estraneo, secondo un processo cui non si assiste in comunità molto più popolose o in gruppi molto più radicati.

Davide Locatelli

L'oro verde di Malta. Stime sulla produzione olearia nella villa San Pawl Milqi

Un titolo così "ricco" allude a un particolare aspetto emerso nel corso delle ricerche che la Missione Archeologica Italiana conduce a Malta sul complesso archeologico ai piedi della cappella secentesca dedicata a San Pawl Milqi (cioè San Paolo "accolto, incontrato"). La chiesa e le strutture archeologiche dominano dalle pendici del Ġebel Għawzara il centro agricolo di Burmarrad e la piana che giunge sino alle insenature di Salina e St. Paul's Bay, sulla costa nord-orientale dell'isola di Malta (FIG. 1).

Il sito, messo in luce nel corso di otto campagne di scavo negli anni Sessanta [1], rappresenta – al momento – uno dei contesti di età classica fra i meglio noti dell'arcipelago maltese. Le indagini della Missione sono riprese nel 2000 con un nuovo progetto di ricerca, finalizzato all'edizione completa del monumento e alla sua valorizzazione come elemento del panorama culturale dell'arcipelago [2].

Il cantiere di scavo è ancora aperto e sono numerosi gli interrogativi che rimangono senza risposta, ma non è certo in dubbio la qualità dell'insediamento. Le particolarità dell'accurata fabbrica in *opus quadratum* e la presenza di un quartiere residenziale (in alcune fasi dotato anche di eleganti decorazioni parietali) non offuscano la netta caratterizzazione rustica: si tratta di una struttura essenzialmente funzionale, una villa destinata allo sfruttamento del territorio e del fondo cui doveva essere legata [3]. L'immagine generale

* Davide Locatelli, Missione Archeologica Italiana a Malta, Istituto di Archeologia, Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano.

1. *Missione 1963*; *Missione 1964*; *Missione 1965*; *Missione 1966*; *Missione 1967*; *Missione 1968*.

2. Per il background della ricerca e le linee del nuovo progetto, LOCATELLI (2002) con bibliografia; (2005), pp. 1-9. Cfr. inoltre CASSAR, CEFAI, LOCATELLI (2006), pp. 782-800.

3. Oltre alle indicazioni fornite nei resoconti interpretativi sopra citati, rimando a CAGIANO DE AZEVEDO (1966); CIASCA, ROSSIGNANI (2000); LOCATELLI (2002; 2006).

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1351-1374.

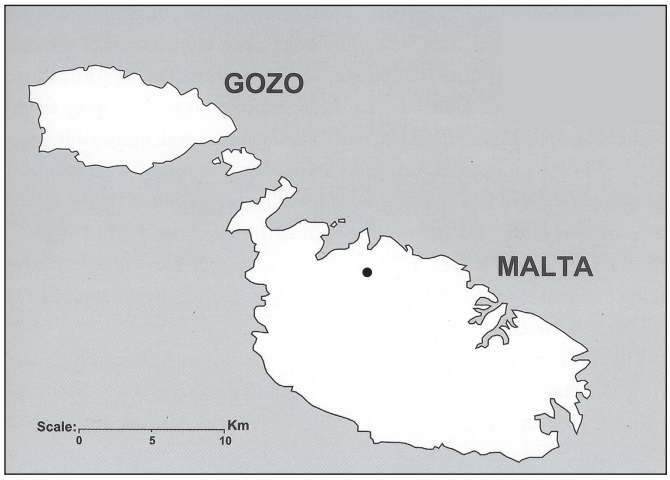


Fig. 1: L'arcipelago maltese e la posizione di San Pawl Milqi, segnalata dal punto nero.

del complesso denuncia la vocazione di centro gestionale di un'azienda agricola: anche l'affaccio sul paesaggio si riconduce, oltre che alla piacevolezza della vista, al ruolo esercitato dall'edificio, da cui si dipartono le attività agricole, si controllano le pendici coltivate della collina e l'insenatura sottostante e nel contempo si pone un forte segno, un *landmark* visibile da terra e dal mare.

In questo suo carattere, San Pawl Milqi non rappresenta nelle isole maltesi un caso isolato. Il record archeologico rivela, sulla superficie complessiva dell'arcipelago (poco meno di 350 kmq), una sorprendente densità di ritrovamenti che la letteratura riconduce a ville, dotate o meno di impianti per la trasformazione dei prodotti dell'agricoltura[4]. Ciò nonostante, la materia, al momento, non ha ricevuto la dovuta attenzione[5]: dei 48 siti segnalati (per lo più da

4. Bonanno (1976; 1976-77); Bruno (2004), pp. 48-50. Da ultimo Locatelli (2005), in particolare *Apparati. 3 . Archeologia delle ville a Malta: il quadro di riferimento*.

5. Sull'argomento, dopo i già citati contributi di A. Bonanno, cfr. alcune considerazioni in Bruno (2004), pp. 42 ss. Per il tema del popolamento rurale di epoca classica cfr. Said Zammit (1997). In generale, una più accurata valutazione dei dati è subordinata all'approfondimento delle indagini su scala territoriale, con progetti di *survey* per arrivare alla definizione di dati quantitativi distribuiti nel tempo. Deve essere valutato e quantificato anche l'impatto sul record archeologico (certamente deva-

ricognizioni di superficie) solo alcuni sono stati oggetto di scavo, meno ancora sono stati editi[6].

A San Pawl Milqi la lettura stratigrafica degli alzati e limitati saggi di scavo permettono di scandire la vicenda edilizia del complesso in periodi che attendono ora una precisa definizione cronologica[7]. Il primo edificio (verosimilmente una villa fattoria punico-ellenistica di ridotte dimensioni) presenta una pianta compatta e regolare, con ambienti rettangolari disposti sui due lati di un cortile interno. Organizzato su assi ortogonali, condizionerà buona parte degli sviluppi seguenti, attuati per giustapposizione di vani e senza stravolgimenti nell'impianto, almeno per i due periodi successivi. Si data probabilmente alla fine del I secolo d.C. il momento in cui il complesso raggiunge la massima espansione, ampliandosi su sostruzioni anche verso il lato a mare. È però nel periodo VI (a partire dal secondo quarto del III secolo d.C.) che si colloca un cambiamento radicale nella fisionomia della villa, trasformata in un fortilizio dall'aspetto massiccio e imponente raccolto entro mura di difesa e dotato di spazi esterni non protetti ma controllati. Distrutta da un incendio tra la fine del III e gli inizi del IV secolo, è questa la villa le cui strutture si leggono con maggiore evidenza.

I macchinari rinvenuti nei suoi ambienti sono riconducibili a un *torcularium* (FIG. 2), e indicano nella trasformazione dei prodotti dell'olivicoltura quello che deve essere stato il cardine dell'eco-

stante) dell'intenso sfruttamento del territorio e dell'elevato popolamento in uno spazio ridotto come il contesto territoriale maltese attuale. Questo vale soprattutto per la possibilità di individuare sul territorio antiche tracce di coltivazione, ma anche per la conservazione di informazioni più macroscopiche, come quelle raccolte nel corso di altri progetti di *survey* (cfr. per esempio l'associazione ricorrente "chiese-torchi" messa in luce per il periodo tardoantico nelle recenti ricognizioni condotte dall'Università di Trento nell'area di Dhougga: DE VOS, 2007).

6. Oltre a San Pawl Milqi, per la cui edizione si fa riferimento ai volumi *Missione 1963-1968*, per la villa di Ta' Kaċċatura cfr. ASHBY (1915). La villa di Żejtun, negli anni Settanta «in corso di scavo da parte del Dipartimento delle Antichità» (BONANNO, 1976-77, p. 392), è oggetto dallo scorso anno di un rinnovato progetto di ricerca dell'Università maltese. Quella di L-Iklin, scavata in parte – ancora negli anni Settanta – da Museums Department e University of Malta, sfugge forse alla categoria delle ville: in proposito cfr. anche BONANNO (1981), pp. 212-20. Le indagini eseguite nel casale medievale di Ħal Millieri hanno permesso di definire una fase di occupazione in epoca classica, senza che ciò portasse a delineare strutture chiaramente ascrivibili ad essa: cfr. BLAGG, BONANNO, LUTTRELL (1990).

7. LOCATELLI (2006), pp. 263-72, figg. 2-3. Per la cronologia ivi, p. 261, nota 16.



Fig. 2: San Pawl Milqi (Malta), gli impianti del *torcularium* al momento del rinvenimento (per gentile concessione di P. Bartoloni).

nomia dell'insediamento[8]. Tra le varie attività economiche ricostruibili attraverso l'indagine archeologica la produzione di olio di oliva (e conseguentemente la coltivazione dell'olivo) appare pienamente affermata nelle isole maltesi in epoca romana[9]. Al rinvenimento di attrezzature e impianti in tutto l'arcipelago si accosta poi l'individuazione di anfore prodotte localmente dall'età ellenistica al primo Impero, la cui destinazione olearia acquista verosimiglianza anche alla luce del dato rilevabile nell'arcipelago di una netta sproporzione tra importazioni vinarie, abbondantissime, e importazioni olearie, quasi inesistenti[10].

8. La presenza di presse ma soprattutto di un *trapetum* e le caratteristiche delle vasche di decantazione collocate negli ambienti vicini non lasciano dubbi sulla destinazione olearia e non vinaria dell'impianto: Brun (2004), pp. 5-35.

9. In Bonanno (1976) e più esaustivamente in Bruno (2004) si tratteggia un quadro articolato in cui assumono peso differente la viticoltura, la coltivazione di cereali, di lino e di rose, l'apicoltura e la pesca, lo sfruttamento delle saline e la cospicua dotazione di approdi in posizione strategica al centro del Mediterraneo. In tale panorama la produzione di olio, probabilmente un'eredità punica, viene considerata tra le attività economiche pienamente affermate in epoca romana: cfr. Bruno (2004), p. 61.

10. Bruno (2002); (2004), pp. 85-97. Le produzioni anforarie locali recentemente

Se quindi l'olio di Malta non rappresenta un elemento di novità, nuova è invece la percezione della scala della produzione. A San Pawl Milqi la rilevanza di questo settore produttivo viene sottolineata dal carattere stesso degli impianti, che definisce anche il livello qualitativo del *technology shelf* maltese e suggerisce la portata dei costi d'investimento[11]. Il *torcularium*, oggetto di una prima analisi ricostruttiva al momento del rinvenimento, è stato sottoposto a riesame nell'ambito della lettura globale del complesso[12] (FIG. 3): nella ricostruzione proposta è dotato di almeno un *trapetum*, due impianti di spremitura documentati da *areae* di pressione e contrappesi per l'ancoraggio di verricelli, vari serbatoi per la raccolta del liquido spremuto e un set di vasche per la decantazione, cui dovevano certo accompagnarsi spazi per la raccolta delle olive e lo stoccaggio del prodotto. Non è questa la sede in cui presentare le ipotesi di ricostruzione sul funzionamento dei dispositivi di pressione[13]. Piuttosto, il livello di conservazione dei resti permette di formulare stime sulla possibile portata della produzione olearia, proponendo una valutazione delle capacità produttive della villa.

I calcoli

Le ipotesi prendono avvio dalla valutazione del significato di dispositivi come quelli individuati, alla luce dell'equazione (proposta in letteratura) presse = *surplus*[14]. Si tratta di stimare le potenziali-

individuate da B. Bruno si inseriscono fra i documenti a favore di un *surplus* produttivo, sebbene la scala della diffusione di tali contenitori resti da definire (Bruno propone una distribuzione a breve-medio raggio). L'archeologia maltese non ha ancora condotto a stabilire l'ubicazione dei centri di produzione di tali contenitori – per l'impostazione del problema, oltre ai contributi citati sopra, cfr. BRUNO, CAPELLI (2000), pp. 59-65 –, ma mi pare piuttosto verosimile considerare che esistesse un legame (quantomeno operativo) tra questi e le strutture che ne producevano il contenuto.

11. Per il concetto di *technology shelf* cfr. MATTINGLY (1996), pp. 577-95, in part. pp. 582-4 con bibliografia. Le caratteristiche dell'impianto rappresentano un investimento che non denuncia solo le possibilità del proprietario (evidenziate inoltre dalle caratteristiche dell'intera fabbrica), ma anche il meccanismo economico in cui la villa era inserita.

12. PENNACCHIETTI (1964); ROSSIGNANI (1966); LOCATELLI (2005), pp. 131-48.

13. La proposta ricostruttiva per il funzionamento dell'impianto del periodo VI della villa è oggetto di un contributo in preparazione da parte di chi scrive.

14. MATTINGLY (1988a), p. 24, ribadito in MATTINGLY (1993), p. 485. È stato più volte sottolineato che l'installazione di macchine come quelle presenti a San Pawl Milqi non è riconducibile a un'economia di sussistenza basata sull'olio, ma costituisce

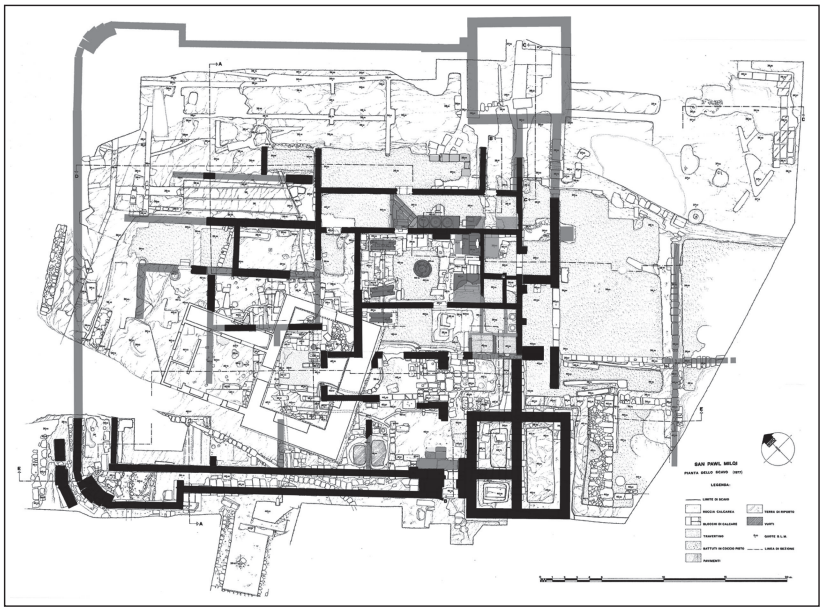


Fig. 3: San Pawl Milqi (Malta), la villa nel periodo VI; negli ambienti centrali del lato sud-orientale le attrezzature del *torcularium*.

tà produttive di ognuna delle presse (e quindi se possibile determinare l'ordine di grandezza del *surplus* prodotto dal *torcularium*) a partire dai dati tecnici delle attrezzature e prendendo a modello i lavori di D. J. Mattingly sulla capacità produttiva delle presse da olio tunisine e tripolitane[15]. I parametri sintetizzati nella TAB. 1 indicano che la possibilità di ricavare informazioni quantitative credibili sulla capacità produttiva di una pressa è subordinata alla disponibilità di dati sulla sua altezza operativa, in associazione all'ampiezza delle *areae*[16]. Le due misure conducono a calcolare il

piuttosto chiara indicazione di un *surplus* di produzione, e che l'esistenza nel record archeologico di presse – quale che sia la loro dimensione – indica già di per sé in modo non equivoco un'economia rurale orientata al mercato. Anche esempi in contesti etnografici documentano la produzione di olio per uso domestico con metodi più rudimentali e che non richiedono presse, come la pigiatura o la spremitura per torsione.

15. MATTINGLY (1988a); (1988b); (1988c); (1993); (1994).

16. MATTINGLY (1988c), pp. 184-5, pp. 190-2; (1993), pp. 486-91. Le indagini in ambito africano dimostrano la crescente serializzazione nella scelta del materiale, nel progetto e nelle specifiche tecniche delle presse dell'*Africa* e della *Tripolitania*: HITCHNER

volume del cilindro formato dagli sportini riempiti di pasta di olive e posto sotto la trave della pressa. Il valore più alto per l'altezza rappresenta la misura della pila nel momento iniziale del processo di spremitura, quello inferiore il momento finale. Il procedimento di pressione prevede infatti che il fulcro della leva possa essere modificabile con continuità da una posizione che comunque non può superare una ragionevole altezza[17] a un minimo al di sotto del quale non è efficiente il lavoro svolto. La differenza tra le altezze operative massima e minima (ovvero la corsa del punto di ancoraggio della trave) rappresenta la parte comprimibile del cilindro (ovvero la parte costituita dalla polpa delle olive).

A San Pawl Milqi, un censimento analitico degli elementi dell'impianto ha registrato la superficie delle due aree di spremitura, il peso degli ancoraggi per gli argani, la capacità dei serbatoi di raccolta e delle vasche di decantazione (TABB. 2-5). Non è tuttavia possibile rilevare alcuna misura per il punto di fissaggio della trave[18]: l'unico parametro disponibile è quindi la superficie delle due aree di pressione. Il procedimento proposto mira a ottenere una stima del carico delle presse (e quindi della loro produttività) a partire dalle caratteristiche tecniche rilevabili dell'impianto, derivando poi dalla letteratura alcuni dati non direttamente conoscibili e restringendo infine il numero delle possibili soluzioni sulla base di alcune considerazioni circa la struttura dell'impianto stesso (TAB. 6 a-b).

L'algoritmo considera un intervallo di valori per l'altezza massima operativa delle presse e quindi per il possibile volume del carico spremuto. Il valore più alto è desunto dal confronto con i dati

(1993) riconduce tali scelte alla precisa volontà di accrescere la produttività per unità di pressione. Fra le conseguenze archeologiche, l'impiego della pietra per la realizzazione degli elementi delle macchine (*arbores* in primo luogo) mette a disposizione dati altrove non ricostruibili: in particolare le altezze di aggancio dell'estremità fissa della trave, traducibili nelle altezze operative della singola pressa.

17. Lo spazio utile per l'impilamento degli sportini è determinato innanzitutto dal limite di stabilità sotto carico che un'altezza eccessiva può presentare per le pile con base ristretta, oltre che dai limiti dimensionali imposti dall'ambiente in cui è ospitato il *torcularium*.

18. La presenza di sistemi che prevedono parti di carpenteria, e quindi la mancata conservazione delle stesse, implica la perdita dei dati di partenza per la valutazione dell'altezza operativa delle presse. Il dato risulta piuttosto curioso a Malta, dove la pietra rappresenta una risorsa abbondante e facilmente lavorabile e tutto dimostra l'esistenza di una lunga tradizione di lapicidi.

forniti in letteratura[19], selezionando quelli adattabili alle presse di San Pawl Milqi sulla base della valutazione della distanza tra le quote delle aree di pressione[20] e un limite superiore determinato dallo spazio di manovra per la pressa, al di sotto del soffitto ipotizzato a copertura dell'ambiente. Il valore più basso è stato ritenuto il minimo verosimile perché le presse potessero lavorare, a partire dai dati dimensionali rilevati.

Il diametro interno del solco tracciato sulla superficie dell'area di pressione doveva corrispondere al diametro massimo degli sportini una volta giunti al termine della spremitura: è stato quindi ridotto del 15% circa rispetto a quello rilevato, in considerazione della dilatazione degli sportini stessi.

Il valore del 50% per la frazione di polpa di olive sull'intero volume del cilindro rappresenta un valore minimo, calcolato sulla base delle indicazioni fornite in letteratura[21] (TAB. 1).

Per quanto riguarda la proporzione olive/olio, un valore compreso tra 15 e 20% rappresenta la resa media estrapolata dalla lettura delle fonti[22]. Una media tra i dati etnografici raccolti in altre regioni del Mediterraneo (TAB. 7), caratterizzati da una pronunciata "stabilità" statistica[23], spinge, anche in assenza di dati di confronto validi per il contesto maltese, a considerare accettabile il valore più alto.

Una volta calcolata la resa di ognuna delle presse nell'arco di un ciclo di pressione, la produttività al termine della stagione si basa sulla possibilità di stimare la durata del singolo ciclo e quella della stagione stessa.

Evidenze etnografiche (FIG. 4) a supporto delle affermazioni degli agronomi latini[24] conducono a determinare la durata del pro-

19. Tenendo anche conto della proporzione riscontrata tra superficie dell'area di pressione e altezza della trave e dei valori rilevati per le *areae* a San Pawl Milqi.

20. Ancora rilevabile *in situ* per la pressa 1, ricostruibile per la pressa 2.

21. Per una discussione di tale parametro per le presse del Gebel cfr. MATTINGLY (1988c).

22. Ivi, p. 184.

23. MATTINGLY (1994), p. 98, tab. 3: i dati presentati nella prima parte della tabella (resa olive e olio per albero) mostrano una deviazione standard molto contenuta, nonostante la considerevole variabilità delle condizioni climatiche, degli aspetti sociali, del territorio di coltivazione, delle caratteristiche agronomiche e di altri fattori influenti.

24. MATTINGLY (1993), p. 487: il confronto etnografico fissa a 24 ore la durata del processo, e il valore è confrontabile con quelli riportati in Varrone e Plinio.

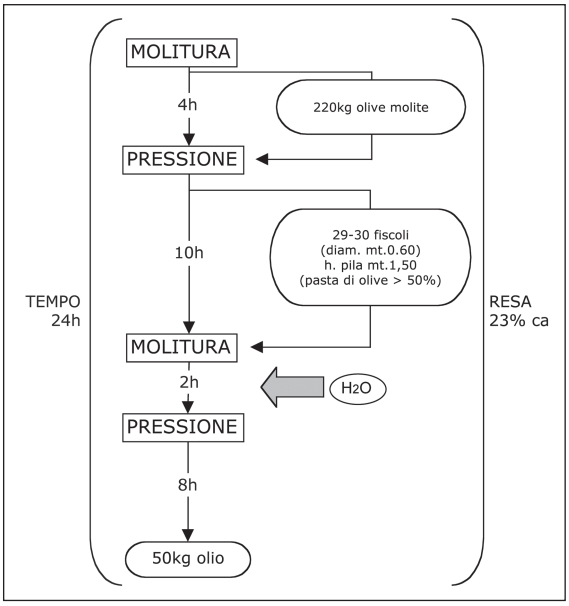


Fig. 4: La sequenza del ciclo di lavorazione di una pressa tradizionale osservata a Doiret, nella Tunisia meridionale: qui la stagione di pressa è di 4 mesi (30 giorni lavorativi al mese), per un totale di produzione di 6.000 kg di olio/anno (elab. da Mattingly, 1993).

cesso di lavorazione nei termini delle 24 ore: un *factus*[25] al giorno, quindi. La stagione di pressione, invece, varia ovviamente secondo la ricchezza dell'annata[26], ma sembra comunque verosimile ipotizzare un periodo di attività massima di 90 giorni[27].

25. Gli agronomi antichi descrivono la capacità delle presse in termini di *factus*, ovvero il carico spremibile in una volta: cfr. Cato, *agr.*, xviii; Varro, *rust.*, i, 24, 3, commentati in Mattingly (1988c), pp. 184-5.

26. Nella definizione della durata di questo periodo entrano in gioco anche le strategie di pressione adottate dai singoli produttori.

27. Il dato, disponibile in letteratura, trova conforto anche nella pratica attuale a Malta. A questo proposito colgo l'occasione per ringraziare nuovamente di tutte le informazioni l'amico S. Cremona, che con la sua famiglia si dedica alla re-introduzione dell'ulivo, e che attraverso il varo del progetto primo – Project for the Revival of the Indigenous Maltese Olive – sta favorendo, con il supporto di istituti bancari e del Ministry for Rural Affairs and the Environment, la diffusione della cultura dell'olio nell'arcipelago.

I risultati

L'*output* potenziale dell'impianto viene così determinato nell'ordine di diverse migliaia di kg di olio annui (TAB. 8 a-b). Fissando infatti l'intervallo di produttività della pressa 1 tra i 65 e i 120 kg circa per *factus* e quello della pressa 2 tra i 18 e i 30 kg circa per *factus*, si propone un valore variabile tra 7.500 e 14.000 kg circa di olio per la produzione dell'intero impianto (ovvero l'olio prodotto dalla pressa 1 e dalla pressa 2) per una stagione di tre mesi[28]. Altri elementi, quali i volumi dei serbatoi di accumulo che fiancheggiano le presse, confermano una stima della produzione nell'ambito delle migliaia di litri[29].

I risultati, è chiaro, rappresentano la produzione nei termini di un ordine di grandezza e non di valore assoluto, e sono espressi in termini di intervallo. Infine, richiedono di essere letti alla luce dell'assunto che l'oleificio fosse attrezzato per capitalizzare sulle annate eccezionali in termini di raccolto, e che quindi i rapporti tra le dotazioni e la resa in olio fossero stabiliti in base alle stagioni in cui la produzione di olive era molto abbondante[30].

L'uliveto

Dobbiamo tenere presente quanto appena affermato qualora volessimo procedere a un calcolo ipotetico del numero di ulivi necessari, sino a proporre un intervallo di valori anche per le dimensioni del territorio di pertinenza della villa.

In linea di principio è infatti verosimile che il numero di presse fosse proporzionato non solo a una stima del raccolto nell'annata migliore, ma anche alle dimensioni del possedimento[31]. La densità

28. Per un termine di paragone, la stima produttiva per una grande pressa del Gebel tripolitano viene determinata da MATTINGLY (1988c), p. 193, nell'intervallo 9-10.000 kg olio/anno.

29. MATTINGLY (1988c), p. 188. Sugli indicatori archeologici per la valutazione della capacità produttiva di un impianto cfr. MATTINGLY (1993), pp. 493-4.

30. Il dato è corroborato dalla ricerca etnoarcheologica, cfr. MATTINGLY (1994), p. 91, con bibliografia, e p. 103. Variabilità del clima e della produttività di un'agricoltura non irrigua, unite alla naturale tendenza biennale degli ulivi, dovevano far sì che si affrontassero stagioni in cui la dotazione di impianti era sovradimensionata rispetto alle esigenze: cfr. anche MATTINGLY (1996), p. 581.

31. AMOURETTI, BRUN (1993b), p. 555.

di complessi dotati di dispositivi per l'oleificazione segnalati nell'area di San Pawl Milqi spingerebbe a escludere che il *torcularium* esaminato dovesse costituire un punto di riferimento per più installazioni rurali nella zona[32]. Si può quindi dedurre che ognuna delle installazioni segnalate fosse responsabile di una parte di territorio, nell'ambito di un sistema di gestione più o meno organizzato (cfr. *infra*). Ancora una volta, si tratta di valutare se le dimensioni di detta parte (per lo meno della parte coltivata a olivi) possano essere determinate a livello ipotetico.

I parametri necessari sono la produttività di olio (stimata) per l'impianto, la densità di alberi per ettaro e la resa in olio di ogni albero. Il primo parametro, espresso in termini di intervallo, è il risultato dell'algoritmo della TAB. 6 a-b[33].

La densità di alberi per ettaro, valore che varia in funzione del sesto di impianto adottato, è un dato che sia l'analisi delle fonti antiche sia confronti con i dati moderni mostrano molto variabile[34]. A Malta l'abbandono dell'olivicoltura in epoca antica e l'assenza di una tradizione al riguardo non rendono inoltre disponibili indicazioni su base etnografica locale[35]; in mancanza anche di informazioni archeologiche dirette, è consigliabile limitarsi a considerare sesti di impianto ipotetici, stabiliti tra 4 e 8 metri. Il valore più basso corrisponde alla pratica odierna, con la re-introduzione

32. Certo non si può escludere l'esistenza di installazioni di importanza minore o di piccoli produttori che portassero le proprie olive al frantoio, secondo un modello ampiamente documentato in ambito archeologico ed etnografico.

33. È necessario rimarcare come si tratti di valori stimati per un picco di produzione (cfr. *supra*).

34. Sesti di impianto "modello" sono illustrati, ancora una volta, dagli agronomi latini: cfr. BRUN (2003), p. 124; MATTINGLY (1994), pp. 93-7, tab. 1. Per un raffronto etnografico, cfr. negli stessi testi rispettivamente p. 129 e p. 94, tab. 2.

35. La storia dell'agricoltura medievale e post-medievale delle isole maltesi illustra modifiche radicali nel sistema di sfruttamento del territorio (in momenti e modalità non ancora del tutto chiariti), tali da impedire un approccio globale che prenda le mosse da testimonianze di altri periodi per chiarire le pratiche colturali di Malta punica e romana: in proposito cfr. WETTINGER (1981), pp. 1-48; BLOUET (1997). Per il periodo moderno le indicazioni sono limitate: nonostante condizioni ambientali ottime, da almeno duecento anni – e fino a qualche anno fa – l'olio non solo non è prodotto a Malta, ma non costituisce nemmeno una parte determinante della dieta maltese. Un'analisi condotta su fonti FAO su coltivazione, produzione e consumo dell'olio d'oliva colloca Malta al ventunesimo posto nel consumo pro-capite (penultimo fra i paesi del Mediterraneo), al ventiquattresimo e ultimo posto (tra i paesi mediterranei e non) per la produzione. Cfr. GRIGG (2001), pp. 163-72.

delle nuove colture olivicole a Malta[36]: si tratta di un sesto molto serrato, favorito da particolari condizioni microclimatiche (che consentono una disposizione ravvicinata degli alberi), ma anche dal fatto che le colture moderne sono irrigue, a differenza di come doveva essere in antico. Il valore più alto corrisponde alla distanza maggiore indicata dalle fonti antiche per colture non miste: è stato scelto anche in considerazione della variabilità orografica del sito, che rende meno verosimili colture promiscue. Il valore medio del sesto di impianto, ossia 6 metri, costituisce probabilmente quello più prossimo al reale: è la distanza media registrabile per gli ulivi millenari dell'area di tal-Bidni, poco lontano da San Pawl Milqi, che rappresentano una sorta di incunabolo dell'olivicoltura maltese, e comunque l'unico esempio locale antico utile[37].

L'ultima variabile, la resa di un albero in termini di olive o di olio, richiesta per determinare il numero di alberi necessari al funzionamento dell'oleificio, non è facilmente determinabile su base archeologica[38], e della tradizione olivicola maltese si è già detto. Il dato utilizzato è quindi ancora una volta desunto dalla letteratura, e corrisponde al rendimento medio di olio per albero, calcolato a partire da rilevamenti moderni effettuati in diverse aree del Mediterraneo[39] (TAB. 7).

Garantire una produzione come quella ipotizzata per una stagione di pressa di 90 giorni richiederebbe tra i 3.400 e i 6.300 alberi di ulivo circa (TAB. 9). Ciò condurrebbe, con il sesto di impianto ritenuto più verosimile, a stimare le dimensioni della superficie coltivata a olivi necessaria per il funzionamento delle due presse del periodo VI tra i 10 e i 14 ettari. Si tratta ancora una volta non di un valore assoluto ma di un *range* di valori che sembra consigliabile ritenere solo indicativi della possibile estensione del fondo[40].

36. Comunicazione orale di S. Cremona. Fra i dati recuperabili dagli agronomi latini, il valore più prossimo a questo (il più basso in assoluto) è quello fornito da PALLAD., 18. Si parla di 15 *pedes*, ovvero m 4,44, con una densità di alberi/ha pari a 500) per un'area della penisola italica che deve probabilmente essere identificata con l'Apulia, cfr. MATTINGLY (1994), p. 93.

37. Non sono a conoscenza di eventuali progetti finalizzati alla determinazione dell'età degli ulivi di tal-Bidni, che al momento possono essere definiti millenari solo sulla base dell'esame autoptico. LOCATELLI (2005), *Apparati. 3*, fig. 9. Una tale densità trova rispondenze a livello archeologico nella piantagione messa in luce presso Passo di Corvo, in Apulia: cfr. MATTINGLY (1994), pp. 96-7 con bibliografia.

38. Ivi, pp. 91-3, per un approccio al problema.

39. Raccolti ivi, tab. 3.

40. Basti considerare che, potendo sostituire al valore di media che rappresenta

Conclusioni

Nel suo procedere l'argomentazione, partendo dalle caratteristiche tecniche rilevabili e da dati disponibili in letteratura, ha raggiunto un'ipotesi di lavoro sulla produttività dell'impianto e sull'ampiezza del *fundus* pertinente alla villa di San Pawl Milqi, presentando quelli che possono essere considerati elementi di riflessione su un possibile percorso per determinare la consistenza e lo sviluppo dell'economia agricola delle isole maltesi. Abbiamo visto che a San Pawl Milqi le attività legate all'olivicoltura costituiscono una voce consistente nell'economia del complesso, e che le caratteristiche degli impianti e le stime sulla loro produttività rendono inverosimile l'ipotesi di una produzione rivolta esclusivamente all'autoconsumo[41].

Cedendo alla tentazione di un'apertura *off-site*, è opportuno ribadire che la villa di San Pawl Milqi nel paesaggio rurale di Malta è solo un sito: in altre parole, le limitazioni imposte dal quadro di riferimento non permettono di cogliere il peso del *torcularium* esa-

la produttività olio/albero un valore ipotetico che consideri la resa potenziale di un albero per anni di raccolto eccezionalmente abbondante, il numero di olivi diminuirebbe in modo significativo. Indicativamente, a 10 kg olio/albero la superficie sarebbe di 2,7-5 ha, a 15 kg di 1,8-3,40 ha ca. La forchetta di valori 10-15 kg olio/albero in un anno di picco è quella proposta in MATTINGLY (1994), p. 103, per la Tunisia meridionale. Per la variabilità produttiva dell'olivo cfr. AMOURETTI, BRUN (1993b); MATTINGLY (1994); BRUN (2004).

41. Il quadro è valido non solo nell'ultima fase di vita della villa. Se gli elementi *in situ* indicano chiaramente la presenza di un oleificio, il rinvenimento di altri elementi riconducibili alla medesima attività sempre dallo stesso sito costituisce un chiaro indizio di un oleificio anche nelle fasi precedenti: cfr. LOCATELLI (2002). Non abbiamo gli elementi sufficienti per applicare l'algoritmo elaborato per il *torcularium* del periodo VI a un tale impianto; possiamo solo suggerire una proporzione delle stime ottenute (con i limiti sopra indicati) sulla base di alcuni indizi individuabili nel deposito archeologico in giacitura secondaria nella stratificazione o reimpiegati fra le strutture. Innanzitutto i frantoi, che, pur non contribuendo in alcun modo a determinare le capacità produttive in termini di quantità di prodotto, indicano comunque con un buon grado di attendibilità la presenza di un considerevole numero di presse attive nell'impianto: a fronte di un rapporto proporzionale macina/presse tra 1:2 e 1:3, si consideri che da San Pawl Milqi provengono almeno 5 *trapeta* (certo, nulla può confermare che fossero tutti in attività nello stesso momento). In secondo luogo, la consistente quantità di frammenti riconducibili a recipienti per lo stoccaggio rinvenuti in varie aree del complesso: un lavoro sulla ricerca degli attacchi e la disponibilità di dati sulla capacità dei *dolia* permetterebbero di valutare un ordine di grandezza delle possibilità di stoccaggio dell'impianto (ancora una volta, un dato che potrebbe costituire solo un supporto a stime derivabili da altri parametri).

minato nella scena della produzione olearia di Malta, né tanto meno di determinare il ruolo reale della produzione olearia nell'economia dell'arcipelago. L'unicità di San Pawl Milqi è legata solo al livello di approfondimento della ricerca, e in questo senso è "temporanea". Nell'attesa di nuove indagini sistematiche su realtà assimilabili, appare comunque già chiaro il carattere per così dire "guidato" del panorama rurale. Soprattutto nel caso di settori territoriali che accolgono veri e propri cluster di installazioni con analoghe vocazione e caratterizzazione (come quello del comprensorio di Burmarrad, in cui è San Pawl Milqi), deve essere considerata, nella documentazione archeologica maltese, l'impronta di un *managed settlement pattern*[42]: espressione che traduce in modo efficace il modello di controllo e sfruttamento pianificato del territorio proposto a suo tempo da Cagiano de Azevedo, che riconosceva nella densità di insediamenti a destinazione agricola nel comparto di San Pawl Milqi un indizio per la ricostruzione di un sistema di gestione delle risorse agricole articolato su più unità fittamente distribuite, e con una prevalente "vocazione olearia"[43].

Per concludere, anche se per Malta le fonti antiche sembrano ignorare l'economia dell'olivo e dei suoi prodotti, l'archeologia (quasi a fare da contraltare a questo silenzio) documenta eloquentemente tale settore produttivo[44]. L'impatto dell'olio maltese non avrà forse assunto le proporzioni descritte per la Betica della media età imperiale o per la Libia o la Tunisia del III secolo, ma l'alta densità di presse (in genere ritenuta indicatore eloquente dell'esistenza di una specializzazione regionale) lascia intravedere l'importanza della produzione olearia nell'economia locale. Tanto da chiedersi se la destinazione di buona parte del territorio di un piccolo

42. L'espressione è di Fentress (2001), in part. p. 264: nei paesaggi ancora controllati da Cartagine si assiste agli effetti di una politica dirigista che conduce alla nascita di un'economia basata sul *cash-cropping* di vino e olio, in cui il modello di occupazione rurale si articola su ville.

43. Cagiano de Azevedo (1964); (1966).

44. Quello del rapporto tra Malta e il suo olio è l'ennesimo caso in cui la generale invisibilità dell'economia antica, già sottolineata in letteratura e principalmente legata al silenzio delle fonti scritte, può condurre a sottovalutare le potenzialità economiche di un territorio in grado di produrre un "plusvalore commerciale" apprezzabile. Per le considerazioni generali sul fenomeno, tra gli altri, Schiavone (1996). Casi simili a quello dell'olio maltese si fanno via via più frequenti nella documentazione archeologica: (per Colonia e il suo rapporto con la cerealicoltura, invisibile base cruciale della vita economica della città, cfr. Eck (2007).

arcipelago alla coltivazione non abbia costituito l'esito di un orientamento preciso e voluto, ovvero una vera e propria politica colturale prevalentemente orientata ai mercati esterni[45]. Le condizioni ambientali sono ideali per l'olivicoltura[46]: ma per Malta deve essere la posizione centrale sulle direttrici che attraversano il Mediterraneo uno degli elementi in grado di trasformare delle condizioni ottimali in vere risorse. Anche qui, come altrove, la localizzazione lungo rotte commerciali sperimentate e stabili deve aver costituito uno stimolo determinante per la creazione di produzioni di olio d'oliva orientate al mercato. Questo può aver rappresentato un fattore importante per periodi più antichi, se, come sembra verosimile, la coltivazione a Malta può considerarsi di tradizione fenicia[47]. Successivamente, nella scelta di orientare decisamente la produzione agricola maltese all'olio, deve aver pesato ancor più la posizione delle isole sulle rotte che congiungendo Roma a Cartagine conducono prima il grano e poi l'olio africano in Italia e che assumono importanza crescente nel corso del I secolo[48].

45. Quasi un'anticipazione di scelte che hanno caratterizzato le epoche successive: nel Medioevo e durante la dominazione dei Cavalieri è evidente la preferenza per la coltivazione di *cash-crops*, come il cotone o su scala minore il cumino, in grado di arricchire i diretti produttori anche se a prezzo di una quasi totale dipendenza collettiva dall'esterno per le forniture di cereali, ovvero di pane. Una strategia molto simile a quella adottata dagli abitanti di Jerba a partire dal II secolo a.C.: cfr., per il quadro e le motivazioni, FENTRESS (2001), in part. p. 261. In proposito si rimanda anche alle fondamentali osservazioni in HORDEN, PURCELL (2000), pp. 224-30, sull'economia delle isole del Mediterraneo.

46. Il suolo alcalino permette la produzione di un olio a bassa acidità; grazie alla costante ventilazione che impedisce i ristagni di umidità e all'assenza di parassiti il sesto d'impianto può essere particolarmente fitto; il clima favorisce una lunga stagione di pressa, che si estende dalla metà di settembre alla fine di novembre. Per le caratteristiche fisiche dell'ulivo e le condizioni ambientali ad esso più favorevoli cfr. BRUN (1986), pp. 21-6; AMOURETTI (1986), pp. 41-6; GRIGG (2001), pp. 166 e 169 con bibliografia.

47. L'affermazione, che si basa sull'evidenza delle anfore maltesi di età arcaica, «verosimilmente destinate proprio al trasporto dell'olio»: cfr. BRUNO (2004), p. 61, attende ulteriori conferme.

48. Non è forse necessario attendere il I secolo d.C. per l'esplosione del fenomeno. È illuminante in questo senso il confronto con il caso della Tripolitania, dove la produzione olearia sembra assumere volumi rilevanti già negli ultimi secoli prima di Cristo, e dove deve essere considerato il ruolo-chiave di *Lepcis*, favorita dalla sua posizione. Cfr. MATTINGLY (1988a), pp. 35-8, 53-4.

Tabella 1: Stima della produttività massima di una pressa del Gebel (Tripolitania) a partire dalle caratteristiche dimensionali. Nella prima parte della tabella sono riassunti tutti i parametri ritenuti necessari (Mattingly, 1988c, pp. 191-2). La formula è quella utilizzata per ricavare il volume della massa sottoposta a pressione. L'ultima riga della tabella indica le stime di produttività per 1 pressa.

Parametri dimensionali			Altri parametri	
Altezza operativa trave minima (hmin)	m	0,70	% polpa su altezza complessiva della pila di sportini	50%
Altezza operativa trave massima (hmax)	m	1,40	Peso di 1 m^3 polpa	900kg
Superficie area di pressione	mq	≤1,40	Resa olio: frutto	20%
Ø sportini (min)	m	0,80	Ciclo di pressione	24h
Ø sportini (max)	m	1,00	Stagione di pressa	90gg

$(0{,}5\times h)\times((0{,}5\times Ø)^2\times\pi)$ = *factus* (volume in m^3)

Massimo rendimento annuo 6.300-12.600 kg

Tabella 2: Dati dimensionali delle aree di pressione rinvenute a San Pawl Milqi. Appare evidente che almeno una delle due presse era in grado di accogliere sportini di diametro superiore al metro. L'*area* 1 è quasi interamente conservata *in situ*, l'*area* 2 è stata rinvenuta per una porzione (poco più di un quarto) ributtata tra le strutture della pressa 2 (ric: ricostruito; nr: valore non rilevato o non computabile; +: misura massima conservata).

Area	Dimensioni in pianta (m)	Canale (cm)	Ø est (m)	Ø int (m)	Superficie (mq)
1	2,20×2,35(ric)×nr	6×5	1,40	1,28	1,30 ca.
2	0,70(+)×0,89(+)×0,30	5×nr	0,76 ca	0,71 ca	0,39 ca.

Tabella 3: Dati dimensionali degli elementi riconosciuti come contrappesi per argani. I dispositivi documentati a San Pawl Milqi indicano una preferenza per il verricello ancorato a un contrappeso fisso, costituito da blocchi parallelepipedi in calcare. Gli elementi sono in calcare a globigerine, litotipo caratteristico della geologia maltese. Il peso è calcolato considerando come peso specifico quello medio di un calcare tenero (2.000-2.400 kg/m³).

Contrappeso	Dimensioni (m)	Peso (ton.)
US 1124	1,96×0,78×0,93	2,8 ca
US 1126	1,98×0,77×0,90	2,7 ca
US 1140	1,87×0,725×0,80	2,2 ca

Tabella 4: Dati dimensionali e tecnici relativi agli elementi interpretati come serbatoi di raccolta dell'olio collegati ai sistemi di spremitura, definiti da partizioni realizzate con tratti di muratura più o meno conservati (nr: valore non rilevato o non computabile; nel caso di valori doppi si intende min-max).

Serbatoio	Dimensioni (m)	Prof. (m)	Capacità (lt)	Rivest. pareti	Pavimentazione
1	2,00×1,60	0,35-0,80	1.120-2.560	Malta idraulica?	Malta idraulica?
2	1,90×1,60	0,30-0,80	912-2.432	Non conservato	Malta idraulica?
3	1,65×0,95	0,90	1413	Malta idraulica	Malta idraulica e laterizi
4	1,50×1,25	0,90	1692	Malta idraulica	Malta idraulica
5	1,70×1,20	nr	nr	Malta idraulica?	Non conservato

Tabella 5: Dati dimensionali delle vasche di decantazione. Alle vasche indicate in tabella, attualmente conservate, deve essere aggiunta quella (forse più di una) che doveva trovare posto in linea con le altre nel settore meridionale dell'ambiente: se ne riconosce l'impronta sul pavimento, ed era forse in comunicazione con quelle scavate nel blocco US 1110.

Vasca	Dimensioni blocco (m)	Dimensioni vasche (m)	Prof. (m)	Capacità (lt)	Rivestimento
US 1108 A	0,98×1,00×0,85	Ø 0,83	0,73	400	–
US 1108 B	0,99×1,00×0,85	Ø 0,83	0,73	400	–
US 1108 C	1,45×0,97×0,60(+)	Ø 0,83	(0,73)	(400)	–
US 1337		Ø 0,83 (ric)	(0,50)	(270)	–
US 1336	1,20×0,95×0,60	0,50×0,30	0,26	39	–

Tabella 6 a-b: Stima della produttività massima delle due presse di San Pawl Milqi a partire dalle caratteristiche dimensionali e dai dati etnografici, sulla base dell'algoritmo presentato alla tabella 1.

a. **Potenziale produttivo pressa 1**

H massima trave		Superficie area di pressione per un Ø		% Polpa d'olive		Volume utile		Fattore conversione vol./polpa		Peso olive per *factus*		Resa media olive: olio		Olio prodotto per *factus*
m		*m*		%		*m3*		*m3/kg*		*kg*		%		*kg*
0,70						0,36				327,02				**65,40**
0,80						0,42				337,74				**74,75**
0,90						0,47				420,46				**84,09**
1,00	×	1,15	×	50	=	0,52	×	900	=	467,17	×	20	=	**93,43**
1,10						0,57				513,89				**93,43**
1,20						0,62				560,61				**112,12**
1,30						0,67				607,33				**121,47**

b. **Potenziale produttivo pressa 1**

H massima trave		Superficie area di pressione per un Ø		% Polpa d'olive		Volume utile		Fattore conversione vol./polpa		Peso olive per *factus*		Resa media olive: olio		Olio prodotto per *factus*
m		*m*		%		*m3*		*m3/kg*		*kg*		%		*kg*
0,70						0,10				89,02				**17,80**
0,80						0,11				101,74				**20,35**
0,90						0,13				114,45				**22,89**
1,00	×	0,60	×	50	=	0,52	×	900	=	127,17	×	20	=	**25,43**
1,10						0,16				139,89				**27,98**
1,20						0,17				152,60				**30,52**
1,30						0,18				165,32				**33,06**

Tabella 7: Valutazione della variabilità della resa di olio a partire dai dati presentati in Mattingly (1994), tab. 3. Le medie in kg sono calcolate sulla produzione per albero.

Olio	/	Olive	=	Resa
2,21±0,75	/	10,52±3,62	=	20,98±0,02%
Media kg		Media kg		Media %

Tabella 8 a-b: Variabilità dell'*output* potenziale dell'impianto di San Pawl Milqui in funzione di stagioni di pressa diverse.

a. **Potenziale produttivo pressa 1**

Olio prodotto per stagione		
1 mese	*2 mesi*	*3 mesi*
1962,13	3924,25	5886,38
2242,43	4484,86	6727,29
2522,73	5045,47	7568,20
2803,04	5606,08	8409,12
3083,34	6166,69	9250,03
3363,65	6727,29	10090,94
3643,95	7287,90	**10931,85**

b. **Potenziale produttivo pressa 2**

Olio prodotto per stagione		
1 mese	*2 mesi*	*3 mesi*
534,11	1068,23	1602,34
610,42	1220,83	1831,25
686,72	1373,44	2060,15
763,02	1526,04	2289,06
839,32	1678,64	2517,97
915,62	1831,25	2746,87
991,93	1983,85	**2975,78**

Tabella 9: Procedimento di calcolo per il range di alberi necessari al livello di produttività calcolato, e stima, espressa in termini di intervallo, dell'estensione di territorio coltivata a ulivo.

Olio prodotto per stagione totale kg	Resa media olio per albero kg	Alberi necessari	Sesto d'impianto 4×4	5×5	6×6	7×7	8×8
			alberi/ha 625	400	*278*	204	156
7.488,72		3.388,56	5,42	8,47	*12,19*	16,61	21,72
8.558,54		3.872,64	6,20	9,68	*13,93*	18,98	24,82
9.628,36		4.356,72	6,97	10,89	*15,67*	21,36	27,93
10.698,18	/2,21 =	4.840,81	7,75	12,10	*17,41*	23,73	31,03
11.767,99		5.324,88	8,52	13,31	*19,15*	26,10	34,13
12.837,81		5.808,96	9,29	14,52	*20,90*	28,48	37,24
13.907,63		6.293,05	10,07	15,73	*22,64*	30,85	40,34

Bibliografia

Amouretti M. C. (1986), *Le pain et l'huile dans la Gréce antique: de l'arraire au moulin*, Paris.

Amouretti M. C., Brun J. P. (éds.) (1993a), *La production du vin et de l'huile en Méditerranée – Oil and Wine Production in the Mediterranean Area*, «BCH», Suppl. xvi, Paris.

Amouretti M. C., Brun J. P. (1993b), *Les rendements*, in Amouretti, Brun (1993a), pp. 551-62.

Ashby T. (1915), *Roman Malta*, «JRS», v, pp. 52-66.

Blagg T. F. C., Bonanno A., Luttrell A. T. (1990), *Excavation at Hal Millieri, Malta*, Malta.

Blouet B. (1997), *The Story of Malta*, Malta, 6ª ed.

Bonanno A. (1976), *Distribution of Villas and Some of the Maltese Economy in the Roman Period*, «Journal of the Faculty of Arts», iv, pp. 73-81.

Bonanno A. (1976-77), *L'habitat maltese in età romana*, «Kokalos», 22-23, pp. 385-95.

Bonanno A. (1981), *Two Archaeological Sites recently discovered at L-Iklin*, «Hyphen», ii, 5, pp. 212-20.

Brun J. P. (1986), *L'oléiculture antique en Provence. Les huileries du departement du Var*, «RAN», suppl. xv, Paris.

Brun J. P. (2003), *Le vine et l'huile dans la Méditerranée. Viticulture, oléiculture et procédés de fabrication*, Paris.

Brun J. P. (2004), *Archéologie du vin et de l'huile dans l'Empire romain*, Paris.

Bruno B. (2002), *Economia e traffici a Malta in età tardo-repubblicana*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1063-71.

Bruno B. (2004), *L'arcipelago maltese in età romana e bizantina. Attività economiche e scambi al centro del Mediterraneo*, Bari.

Bruno B., Capelli C. (2000), *Nuovi tipi di anfore a Malta*, in C. D'Amico, C. Tampellini (a cura di), *Le scienze della terra e l'archeologia*, *Atti della 6ª giornata – Este 1999*, Este, pp. 59-65.

Cagiano de Azevedo M. (1964), *La villa detta di Publio*, in *Missione 1963*, pp. 139-42.

Cagiano de Azevedo M. (1966), *Testimonianze archeologiche della tradizione paolina a Malta* (Studi Semitici, 18), Roma.

Cassar J., Cefai S., Locatelli D. (2006), *San Pawl Milqi, Burmarrad, Malta – Presentation of a multi-cultural site in a changing landscape*, in *Monuments and Sites in their Setting-Conserving Cultural Heritage in Changing Townscapes and Landscapes. Proceeding of* ICOMOS *15th General Assembly and Scientific Symposium (Xi'an, 17-21 oct. 2005)*, t. II, Xi'an, pp. 782-800.

Ciasca A., Rossignani M. P. (2000), *Scavi e ricerche della Missione Archeologica Italiana a Malta*, «Malta Archaeological Review», 4, pp. 51-67.

De Vos M. (2007), *Olio d'oliva per Roma e per il mercato intraregionale*, in Papi (2007), pp. 43-57.

Eck W. (2007), *Das römische Köln. Wie deckt eine Provinzstadt ihren Bedarf?*, in Papi (2007), pp. 209-18.

Fentress E. (2001), *Villas, wine and kilns: the landscape of Jerba in the late Hellenistic period*, «JRA», 14, pp. 249-68.

Grigg D. (2001), *Olive Oil, the Mediterranean and the World*, «GeoJournal», 53, pp. 163-72.

Hitchner R. B. (1993), *Olive Production and the Roman Economy: the Case for Intensive Growth in the Roman Empire*, in Amouretti, Brun (1993a), pp. 499-508.

Horden P., Purcell N. (2000), *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford-Malden.

Locatelli D. (2002), *La ripresa delle indagini archeologiche nella villa di San Pawl Milqi a Malta*, in M. G. Amadasi Guzzo, M. Liverani, P. Matthiae (a cura di), *Da Pyrgi a Mozia. Studi sull'archeologia del Mediterraneo in memoria di Antonia Ciasca* (Vicino Oriente – Quaderno, 3/2), Roma, pp. 295-318.

Locatelli D. (2005), *Processi di trasformazione tra età ellenistica e media età imperiale a Malta. Il caso della villa di San Pawl Milqi*, Tesi di Dottorato, Università di Milano/Cattolica, Lecce, Trieste, Urbino, Dottorato di Ricerca, *Archeologia dei processi di trasformazione. Le società antiche*, ciclo XVI.

Locatelli D. (2006), Appendice II a M. P. Rossignani, *La ripresa delle indagini della Missione Archeologica Italiana a Malta. Nuovi dati dal san-*

tuario di Tas-Silg e dalla villa di San Pawl Milqi, «RPAA», LXXVIII, 2005-6, pp. 183-273.

MATTINGLY D. J. (1988a), *The olive boom. Oil surpluses, wealth and power in Roman Tripolitania*, «LibStud», 19, pp. 21-41.

MATTINGLY D. J. (1988b), *Oil for export? A comparison of Libyan, Spanish and Tunisian olive oil production in the Roman Empire*, «JRA», 1, pp. 33-56.

MATTINGLY D. J. (1988c), *Megalithic madness and measurement. Or how many olives could an olive press press?*, «OJA», 7, pp. 177-95.

MATTINGLY D. J. (1993), *Maximum Figures and Maximizing Strategies of Oil Production? Further Thoughts on the Processing Capacity of Roman Olive Presses*, in AMOURETTI, BRUN (1993a), pp. 483-98.

MATTINGLY D. J. (1994), *Regional variation in Roman oleoculture. Some problems of comparability*, in *Landuse in the Roman Empire Symposium held at the Danish Institute in Rome, January 1993*, «ARID», Suppl. XXII, Roma, pp. 91-106.

MATTINGLY D. (1996), *Olive Presses in Roman Africa: Technical Evolution or Stagnation?*, in *L'Africa romana XI*, pp. 577-95.

MATTINGLY D. J., HITCHNER R. B. (1993), *Technical Specification for some North African Olive Presses of Roman Date*, in AMOURETTI, BRUN (1993a), pp. 439-62.

Missione 1963, *Missione Archeologica Italiana a Malta: Rapporto preliminare della campagna 1963*, a cura di M. CAGIANO DE AZEVEDO *et al.*, Roma 1964.

Missione 1964, *Missione Archeologica Italiana a Malta: Rapporto preliminare della campagna 1964*, a cura di M. CAGIANO DE AZEVEDO *et al.*, Roma 1965.

Missione 1965, *Missione Archeologica Italiana a Malta: Rapporto preliminare della campagna 1965*, a cura di M. CAGIANO DE AZEVEDO *et al.*, Roma 1966.

Missione 1966, *Missione Archeologica Italiana a Malta: Rapporto preliminare della campagna 1966*, a cura di M. CAGIANO DE AZEVEDO *et al.*, Roma 1967.

Missione 1967, *Missione Archeologica Italiana a Malta: Rapporto preliminare della campagna 1967*, a cura di M. CAGIANO DE AZEVEDO *et al.*, Roma 1968.

Missione 1968, *Missione Archeologica Italiana a Malta: Rapporto preliminare della campagna 1968*, a cura di M. CAGIANO DE AZEVEDO *et al.*, Roma 1969.

PAPI E. (ed.) (2007), *Supplying Rome and the Empire. The Procedings of an International Seminar Held at Siena-Certosa di Pontignano on May 2-4, 2004 on Rome, the Provinces, Production and Distribution*, «JRA», Suppl., 69.

PENNACCHIETTI F. A. (1964), *Gli impianti agricoli*, in *Missione 1963*, pp. 135-8.

ROSSIGNANI M. P. (1965), *Lo scavo nella zona degli impianti agricoli*, in *Missione 1964*, pp. 141-54.

ROSSIGNANI M. P. (1966), *Note sui pressoi*, in *Missione 1965*, pp. 101-7.

SAID ZAMMIT G. A. (1997), *Population, Land Use and Settlement on Punic Malta. A contextual analysis of the burial evidence*, (BAR Int. Ser., 682), Oxford.

SCHIAVONE A. (1996), *La storia spezzata. Roma antica e Occidente moderno*, Roma-Bari.

WETTINGER G. (1981), *Agriculture in Malta in the Late Middle Ages*, «Proceedings of History Week», pp. 1-48.

Claudia Perassi

Il "Numidian Hoard" del Malta National Archaeological Museum

L'attività di valorizzazione dei beni culturali maltesi, avviata dalla Missione Archeologica Italiana a Malta alla ripresa delle proprie attività nel 1995[1], comprende anche la catalogazione delle circa 9.000 monete antiche della National Numismatic Collection, conservata presso il Malta National Archaeological Museum di Valletta[2]. Fra di esse è stato individuato un piccolo gruppo di monete numide, indicato come "Numidian Hoard" da un cartellino premesso alla busta contenente la prima moneta[3]. Ogni involucro riporta inoltre, come identificativo, in aggiunta al numero di inventario e alla specificazione "Numidia/Masinissa", una lettera "H", ad evidenza iniziale di *hoard*.

Le monete così denominate sono 84. Al momento dell'apertura, due buste sono però risultate vuote (cat. nn. 83-4)[4]. Tre esemplari

* Claudia Perassi, Istituto di Archeologia, Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano.

1. La Missione è costituita da Unità di ricerca dell'Università "La Sapienza" di Roma, dell'Università del Salento, dell'Università degli Studi di Foggia e dell'Università Cattolica di Milano, sotto la direzione di Maria Pia Rossignani. Le indagini archeologiche, avviate nel 1963, avevano subito una lunga interruzione a partire dagli inizi degli anni Settanta.

2. Il materiale numismatico è al momento depositato presso la National Bank della capitale maltese, in attesa del termine dei lavori di ristrutturazione del Medagliere.

3. Ho catalogato il piccolo nucleo monetale nel corso di un soggiorno a Malta nel maggio del 2006, finanziato con fondi COFIN 2003 (coordinatore scientifico prof. Alberto Cazzella). Desidero ringraziare la dott. Suzannah Depasquale, Curator of Archaeology presso la National Agency for Museum and Cultural Heritage, per l'operosa collaborazione. Le fotografie delle monete sono state eseguite da David Cardona.

4. L'appartenenza al "Numidian Hoard" delle monete che erano originariamente contenute nelle due buste è però certa, poiché anche su queste ultime è apposta la scritta "Numidia/Masinissa/H".

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 1375-1402.

sono stati ritrovati gravemente compromessi nella loro integrità, manifestazione evidente di una sindrome da "cancro del bronzo", che ha trasformato parti più o meno estese dei tondelli in una sottile polvere verde-azzurrognola (cat. nn. 12, 26, 80; FIG. 1)[5]. Non infrequentemente gli esemplari mostrano lungo il bordo un pronunciato codolo di fusione o/e un incavo più o meno profondo, entrambi conseguenti all'utilizzo di forme multiple per la fusione dei tondelli (FIG. 2)[6]. Un pezzo presenta, invece, un largo globulo in forte rilievo posizionato al centro del campo del D/ (cat. n. 3; FIG. 3): tale particolarità, segnalata anche in altri ripostigli numidi, attende ancor oggi una spiegazione soddisfacente, ma pare legata al processo di coniazione delle monete[7].

L'orientamento dei conii è pressoché costantemente di 360°[8]. Non sono stati individuati legami di conio, né esemplari in piombo[9]. Un solo pezzo reca la misteriosa scritta "172" (cat. n. 63; FIG. 8a), apposta a mano sul R/.

5. Preoccupanti tracce di cancro del bronzo sono state purtroppo riscontrate su non pochi altri esemplari, con grave pregiudizio per la loro futura conservazione, in mancanza di operazioni di restauro della superficie metallica, con applicazione di inibitori.

6. Le singole forme per la fusione erano cioè collegate tramite brevi canali, a loro volta uniti a un canale centrale. Tale matrice multipla, dalla struttura alberiforme, permetteva il fluire del metallo da una forma all'altra, con la fabbricazione simultanea di più tondelli monetali. I dischetti così ottenuti dovevano poi essere separati, con un colpo di sgorbia, dal metallo che si era solidificato nei canali di congiunzione. Se l'operazione di stacco non era eseguita con perizia, il bordo del tondello poteva essere intaccato o, viceversa, mantenere in parte il codolo di fusione. I due elementi possono coesistere sullo stesso esemplare. Su questo aspetto tecnico della produzione monetale antica, cfr. F. BARELLO, *Archeologia della moneta. Produzione e utilizzo nell'antichità*, Roma 2006, p. 98; per la sua applicazione nella monetazione numida, cfr. D. GÉRIN, *Un trésor de monnaies numides trouvé à Cherchel (?) à la fin du XIXe siècle*, «Trésors monétaires», 11, 1989, p. 14.

7. Ivi, p. 15. Meno netta è la presenza del globulo centrale anche su un secondo esemplare, piuttosto usurato (cat. n. 82; FIG. 7).

8. Sono state riscontrate quattro sole eccezioni: due esemplari presentano il R/ ruotato di 30° (cat. nn. 33, 65), due invece di 330° (cat. nn. 24, 59).

9. Ritrovamenti di esemplari numidi in questo metallo, o in piombo ricoperto da una pellicola di bronzo, sono frequenti, ma essenzialmente circoscritti alla zona dell'Algeria compresa fra Costantina e Algeri (cfr. J. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique antique [400 av. J.-C.-40 ap. J.-C.]*, Toulouse 2000, pp. 164-5). Secondo Gérin, *Un trésor de monnaies*, cit., p. 15, gli esemplari in piombo sarebbero precedenti a quelli in bronzo.

Composizione del "Numidian Hoard"

Le 82 monete pervenute raffigurano al D/ una testa maschile barbata, con corona di lauro, rivolta a sinistra, identificata come ritratto reale[10], e al R/ un cavallo al galoppo, anch'esso verso sinistra[11]. Sulla base della classificazione tipocronologica proposta da Jacques Alexandropoulos per la monetazione dei re numidi[12], il "Numidian Hoard" risulta composto da 12 esemplari della serie 12 (14% del totale) e da 70 esemplari della serie 18 (84% del totale)[13]. Questi ultimi sono così suddivisi: 23 pezzi del tipo 18, 46 del tipo 18 variante a, uno del tipo 18 contromarcato D (cfr. GRAFICO 1). Tutti gli esemplari del piccolo nucleo monetale appartengono dunque, secondo Alexandropoulos, alla produzione della zecca di *Cirta*, che utilizza sui propri nominali il tipo del ritratto reale laureato[14].

La serie 12[15] (cat. nn. 1-12) si caratterizza per la presenza sul

10. Il ritratto reale, con o senza diadema, compare sulla monetazione numida con le emissioni in bronzo e argento battute da Syphax e dal figlio Vermina (213-200 ca. a.C.; cfr. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., pp. 141-2). Il tipo sarà ripreso da Massinissa, nelle varianti con diadema e con corona di lauro, che sembrano dipendere dall'utilizzo di due zecche differenti, rispettivamente localizzate a *Siga* e a *Cirta* (ivi, p. 154; cfr. anche *infra*, nota 14). Per altre proposte identificative del soggetto monetale (Ercole, Melqart, Giove), oggi però superate, cfr. J. MAZARD, *Corpus nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris 1955, pp. 23-4; ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., p. 154; H. R. BALDUS, *Die Münzprägung der numidischen Königreiche*, in *Die Numider. Reiter und Könige nördlich der Sahara, Austellungskatalog Rheinisches Landesmuseum Bonn*, Bonn 1979, p. 191.

11. Sul soggetto del cavallo, che la monetazione numida ha in comune con quelle di Cartagine e dei sovrani mauri, cfr. MAZARD, *Corpus nummorum*, cit., pp. 25-6; BALDUS, *Die Münzprägung*, cit., pp. 192; 648; M. C. NICOLAU KORMIKIARI, *Numidian Royal Portrait*, in *XIII Congreso Internacional de Nunismática. Madrid 2003. Actas*, Madrid 2005, p. 352.

12. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit.

13. È ipotizzabile che rientrassero in una di queste tipologie anche le due monete oggi irrecuperabili (=2% del totale), in quanto le scritte identificative apposte sulle buste nelle quali erano originariamente contenute non differiscono da quelle rinvenute sugli altri involucri.

14. La localizzazione dell'attività di coniazione della monetazione numida a *Cirta* e a *Siga*, città "capitali" del regno, poste rispettivamente in *Massylia* e in *Masaesylia*, non esclude «l'existence momentanée d'ateliers parallèles officiels ou semi-officiels, et cela sans parler des ateliers vraisemblablement marginaux» (ivi, p. 151; cfr. anche *supra*, nota 10). Sulla zecca di *Siga*, cfr. anche J. P. LAPORTE, *Siga et l'île de Rachgoun. Annexe I. Numismatique*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 2571-7.

15. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., p. 396.

Grafico 1: Composizione del "Numidian Hoard".

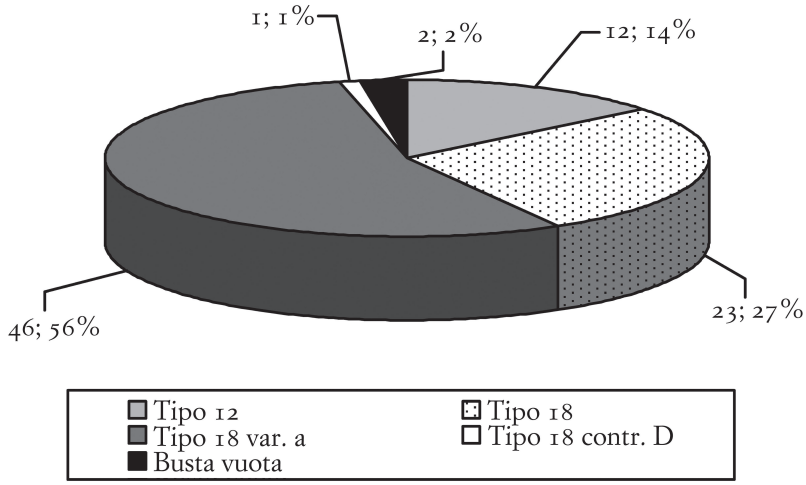
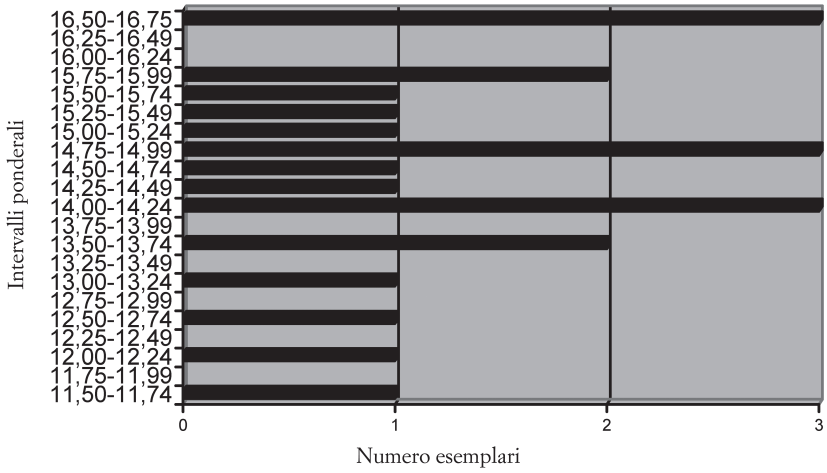


Tabella 1: Serie 18



R/, nel campo monetale sotto al corpo del cavallo, della scritta biletterale in punico MN (FIG. 4), interpretata come acronimo delle lettere iniziali e finali del nome reale, secondo l'uso della moneta-

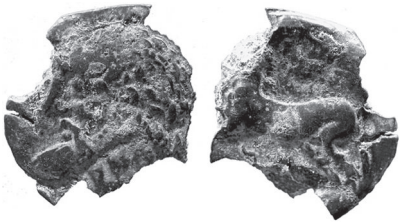


Fig. 1: "Numidian Hoard" (catalogo n. 12).



Fig. 2: "Numidian Hoard" (catalogo n. 42).



Fig. 3: "Numidian Hoard" (catalogo n. 3).



Fig. 4: "Numidian Hoard" (catalogo n. 9).

zione numida. Tenuto conto che le due lettere si addicono sia al nome di Massinissa, sia a quello del figlio Micipsa[16], Alexandropoulos attribuisce tale tipo di monetazione ai regni di entrambi i sovrani, dunque con un ampio *excursus* cronologico, dal 203 al 118 a.C.[17]. Il nominale viene interpretato come un'unità, con diametro compreso fra 25 e 28 mm e peso di 12,97 gr. La media ponderale degli undici esemplari integri del "Numidian Hoard" si attesta a 13,28 gr, leggermente superiore pertanto a quella indicata da Alexandropoulos, con una moda ancora maggiore[18].

La serie 18[19] (cat. nn. 13-35) ripete i soggetti della serie 12, ma è anepigrafe (FIG. 5). Nella variante "a" (cat. nn. 36-81) si arricchisce della notazione di un globetto al R/, collocato sotto al ventre del cavallo (FIG. 6). Un solo esemplare è dotato su questo lato di un simbolo accessorio in rilievo, costituito dalla testa di Ammone, rivolta verso il basso (cat. n. 82; FIG. 7)[20]. L'ambito cronologico proposto da Alexandropoulos per la serie 18, costituita ancora da un'unità[21], che avrebbe preso come modello le ultime

16. I nomi dei due sovrani in alfabeto punico sono infatti MSNSN e MKWSN.

17. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., pp. 153-5. Il lungo regno di Massinissa si estese dal 203 ca. al 148 a.C.; quello del figlio Micipsa, salito al trono insieme ai fratelli Gulussa e Mastanabal, morti entrambi al più tardi nel 140/139, terminò nel 118 (cfr. M.-R. ALFÖLDI, *Die Geschichte des numidischen Königreiches und seiner Nachfolger*, in *Die Numider*, cit., pp. 51-9; E. STORM, *Massinissa. Numidien im Aufbruch*, Stuttgart 2001). MAZARD, *Corpus nummorum*, cit., p. 32, ipotizza invece un'adozione della sigla MN anche da parte di altri sovrani, in quanto percepita ormai come tradizionale della monetazione numida.

18. N. ess. 11; peso min. 8,96; peso mass. 15,41; media: 13,28; mediana: 13,71; moda: 13,75-13,99; σ: 1,71.

19. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., pp. 397-8.

20. Cfr. ivi, pp. 166-7; MAZARD, *Corpus nummorum*, cit., p. 25. I simboli, che possono anche assumere la forma di una contromarca, sono costituiti, oltre che dalla testa di Ammone, dal "segno di Tanit", da un trofeo, un globulo, un occhio e una "S" rovesciata. L'adozione sulla monetazione numida della testa di Ammone richiamerebbe il culto di Alessandro Magno, secondo F. COARELLI, Y. THÉBERT, *Architecture funéraire et hellénisme numide*, «MEFRA», 100, 1988/2, pp. 812-3, mentre L.-I. MANFREDI, *Monete puniche. Repertorio epigrafico e numismatico delle leggende puniche*, (Bollettino di Numismatica. Monografia/6), Roma 1995, p. 197, ipotizza un legame con la popolazione dei Garamanti, dei quali Giove/Ammone costituiva la principale divinità.

21. I multipli, di valore forse quintuplo e doppio, sono rari (ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., p. 387, nn. 16-7); più abbondante è la coniazione di una frazione che pare corrispondere a $^1/_4$ dell'unità (ivi, p. 398, n. 19), seguita da pezzi corrispondenti a $^1/_8$ (ivi, p. 398, n. 20).



Fig. 5: "Numidian Hoard" (catalogo n. 20).



Fig. 6: "Numidian Hoard" (catalogo n. 47).



Fig. 7: "Numidian Hoard" (catalogo n. 82).



a

b

Fig. 8 a-b: "Numidian Hoard" (catalogo nn. 63, 72).



a

b

Fig. 9 a-b: "Numidian Hoard" (catalogo nn. 64, 18).

monete in bronzo di Cartagine[22], che – a suo avviso – sarebbero dei *trishekels* ridotti, è lo stesso della serie 12 (203-118 a.C.), pur non essendo ancora ben chiaro il rapporto ponderale fra l'emissione con legenda e quella anepigrafe e con la possibilità di una emissione per quest'ultima ben posteriore, fino al regno di Giuba I (60-46 a.C.)[23]. La media ponderale dei 67 esemplari integri del "Numidian Hoard" (14,08 gr)[24] è lievemente inferiore a quella indicata da Alexandropoulos (14,5 gr). Scindendo però gli esemplari senza globetto da quelli con globetto, si hanno medie ponderali differenti, più pesante per le monete prive di globetto (14,56)[25], di poco più leggera per le altre (13,86 gr) (cfr. TABB. 1-2)[26]. Una classificazione troppo ampia sembra dunque avere l'inconveniente – già segnalato peraltro da Alexandropoulos[27] – di raggruppare insieme monete che possono essere state coniate in momenti cronologici differenti, come sembra indicare la svalutazione ponderale evidenziata.

Pur nella esiguità del campione, le monete del "Numidian Hoard" pongono in risalto l'estrema varietà iconografica e stilistica dei soggetti utilizzati dalla monetazione numida. Le differenze sono molto evidenti nella raffigurazione della testa reale sul D/ degli esemplari[28]. La barba appuntita può essere dunque così esageratamente lunga da superare il contorno della perlinatura che circonda il campo monetale (FIG. 8a), ma anche tanto corta da aderire al profilo del mento (FIG. 8b). I capelli ondulati, da sofficemente mossi (FIG. 9a), possono trasformarsi in una regolare sequenza di

22. Cfr. ivi, pp. 159-62, sui motivi di contatto fra gli esemplari cartaginesi e quelli numidi: diametro, tipo di tondello, motivi iconografici. Il peso delle monete numide è invece più leggero (14,5 grammi contro 17,7).

23. La lunga coniazione delle serie sembra indiziata dalla degenerazione iconografia e ponderale che si riscontra fra gli esemplari (cfr. ivi, p. 163). Secondo Gérin, (*Un trésor de monnaies*, cit., p. 17), invece, le monete anepigrafi con globetto sarebbero anteriori a quelle con legenda biletterale al R/.

24. N. ess. 67; peso min. 8,90; peso mass. 17,59; media: 14,08; mediana: 14,2; moda trimodale (13,25-13,49; 14,50-14,74; 14,75-14,99); σ: 1,46.

25. N. ess. 22; peso min. 11,58; peso mass. 16,63; media: 14,56; mediana: 14,7; moda trimodale (14,00-14,24; 14,75-14,99; 16,50-16,75); σ: 1,36.

26. N. ess. 45; peso min. 8,90; peso mass. 17,59; media: 13,86; mediana: 13,81; moda: 13,25-13,49; σ: 1,45.

27. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., p. 163.

28. Per un'accurata suddivisione in sottotipi del soggetto, cfr. GÉRIN, *Un trésor de monnaies*, cit., pp. 12-3.



a

b

Fig. 10 a-b: "Numidian Hoard" (catalogo nn. 68, 53).



a

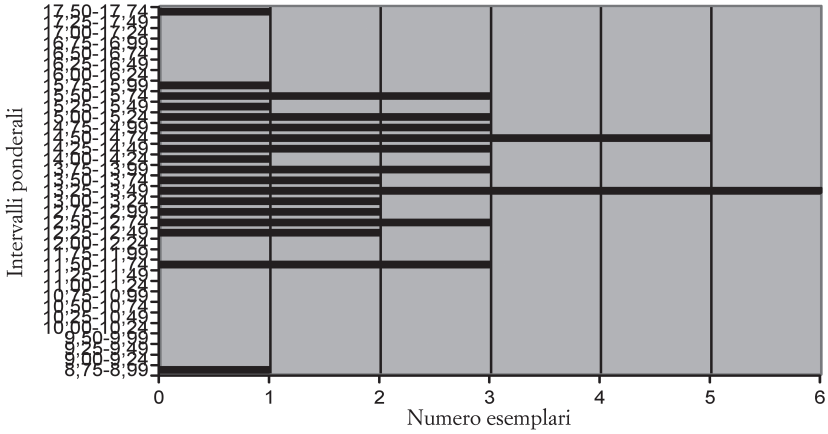
b

Fig. 11 a-b: "Numidian Hoard" (catalogo nn. 22, 81).



Fig. 12 a-c: "Numidian Hoard" (catalogo nn. 45, 16, 43).

Tabella 2: Serie 18a.



stretti e compatti ricci a lumachella (FIG. 9b)[29]. La resa stilistica muta da teste organicamente ben costruite (FIG. 10) a teste disarticolate, con un'anomala accentuazione dei tratti fisiognomici, che fanno assumere al ritratto reale un aspetto grottesco, quasi caricaturale (FIGG. 1 e 11). Per quanto riguarda il tipo del cavallo, l'animale è costantemente bardato, con le zampe posteriori ritte sulla linea di esergo, mentre il corpo si distende nello spazio con un movimento più o meno rampante (FIG. 12a-b). A differenza di quanto avviene per la testa barbata, le forme si mantengono sempre ben proporzionate, con punte di raffinata eleganza nella resa dell'animale in taluni conii (FIG. 12c).

Il "Numidian Hoard" è veramente un ripostiglio?

Resta ora da chiedersi se sia possibile considerare l'insieme di monete definite quali "Numidian Hoard" come un ripostiglio, su basi meno aleatorie del cartoncino premesso alla prima di esse[30]. I criteri che utilizzerò per cercare di rispondere a questo interrogativo sono di tipo esterno, ossia la consultazione dei dati di archivio e il confronto con ripostigli simili, e di tipo interno, dunque l'esame della patina che ricopre gli esemplari e la valutazione della coerenza numismatica di questi[31].

Lo spoglio delle annate del «Museum Annual Report», principale fonte documentaria per i ritrovamenti archeologici sul territorio maltese, non ha evidenziato alcuna notizia circa un ripostiglio formato da monete numide[32]. Il fascicolo relativo al 1908-09 segnala, invece, la

29. Segnalo anche il taglio del collo, più o meno evidentemente arcuato e le dimensioni della testa, che risulta talora così grande da essere quasi compressa entro il contorno perlinato.

30. L'esame grafologico della scritta non ha consentito ai responsabili della Soprintendenza maltese di risalire né al suo autore né all'occasione in cui fu apposta.

31. La perfetta sovrapposizione cronologica delle serie che compongono il "Numidian Hoard" non rende possibile impostare uno studio statistico del gruzzolo monetale basato sulla data di emissione delle monete. Come ben noto, in un ripostiglio, generalmente, le emissioni più antiche e quelle più recenti sono attestate da un numero minimo di esemplari: tale caratteristica conferisce alla distribuzione cronologica delle monete un andamento di tipo gaussiano (sui criteri per il riconoscimento di un ripostiglio, cfr. R. REECE, *The Normal Hoard*, in *Statistique et numismatique*, «PACT» V, 1981, pp. 299-308 = *Roman Coins and Archaeology. Collected Papers*, Wetteren 2003, pp. 283-8; GÉRIN, *Un trésor de monnaies*, cit., pp. 9-11).

32. Mi è gradito ringraziare il dott. Nathaniel Cutajar, Acting Superintendent of Cultural Heritage, per la sua collaborazione in tale ricerca archivistica.

donazione al National Archaeological Museum, nel marzo del 1909, della collezione numismatica di proprietà del prof. S. L. Pisani, in seguito alla morte del collezionista avvenuta nell'ottobre dell'anno precedente[33]. La descrizione del lascito, in forma più che essenziale, si limita a menzionare per l'età antica, oltre a un migliaio di esemplari monetali di età romana[34], una quantità imprecisata di monete puniche, costituita da esemplari di Cartagine e della zecca melitense «of a punic type with Phoenician, Greek or Roman inscription»[35], che – si precisa – furono trovati a Malta. Lo stesso Pisani aveva pubblicato nel 1896 un breve catalogo del proprio Medagliere, suddiviso per ambiti cronologici. Fra le monete cartaginesi venivano menzionati anche due esemplari ascritti a "Re della Numidia"[36]: nella raccolta Pisani, dunque, non vi era traccia del "Numidian Hoard", a meno di congetturare un ingresso nella collezione di quest'ultimo fra l'anno di pubblicazione del catalogo e la sua donazione all'istituzione museale maltese. Ma nemmeno la brevissima illustrazione della "Numismatic Collection" del National Archaeological Museum, pubblicata da P. H. K. Gray nel «Museum Annual Report» del 1955-56[37], accenna alla presenza di alcuna moneta numida, né tanto meno di un intero ripostiglio formato da esemplari emessi dai re della Numidia[38].

L'esame delle alterazioni subite dalla superficie metallica delle mo-

33. «Museum Annual Report», 1908-09, p. 2.

34. Si trattava di 388 esemplari repubblicani nei tre metalli e di 565 imperiali, in argento e bronzo. Il settore prettamente numismatico della raccolta comprendeva anche 927 monete dei Cavalieri di Malta in oro, argento e rame; 17 della Repubblica francese e 395 dei sovrani inglesi, da George III a Victoria I. Decorazioni e medaglie dei Cavalieri di Malta completavano la collezione (cfr. *ibid*.).

35. La monetazione della zecca di *Melita* ha avuto inizio dopo l'annessione dell'arcipelago maltese a Roma (datazione tradizionale: dal 211 al 15 a.C.: cfr. E. COLEIRO, *Maltese Coins of the Roman Period*, «NC», ser. VII, 11, 1971, pp. 67-91). Sulle diverse serie l'etnico d'appartenenza è espresso in punico, greco e latino. I soggetti attingono a un repertorio culturale molto vasto, con iconografie di tipo punico-egizio, greco-ellenistico, romano. Sulla monetazione melitense, cfr. da ultimo C. PERASSI, M. NOVARESE, *La monetazione di Melita e di Gaulos: note per un riesame*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 2377-404.

36. *Medagliere di Malta e Gozo dall'epoca fenicia all'attuale regnante S. M. la Regina Vittoria del Prof. S. L. Pisani, M. D., C. M. G., Medico Principale del Governo*, Malta 1896, p. V. Per una estesa citazione e un commento del passo, cfr. *infra*, p. 1395.

37. P. H. K. GRAY, *Numismatic Collection*, «Museum Annual Report», 1955-56, pp. 11-3.

38. Fra le "Ancient Sicily Coins" segnala invece «a fairly large hoard of small bronze coins of the so-called Siculo-Punic variety» (ivi, p. 11).

nete, a causa dei processi di corrosione chimica ed elettrochimica provocati dai fattori ambientali che possono aver agito su di esse (aria, acqua, natura del terreno, contatto con materiale organico o con altri metalli...)[39], consente di rilevare su tutti gli esemplari del "Numidian Hoard" la presenza di una patina variegata, composta principalmente da cuprite, che assume su taluni pezzi tonalità rosso intenso, alternata a strati più o meno estesi di malachite[40]. Si può pertanto ipotizzare un occultamento degli 82 esemplari nelle stesse condizioni ambientali, pur nella consapevolezza che anche le caratteristiche del luogo e la modalità in cui le monete vengono conservate dopo il loro ritrovamento influiscono sulla formazione della patina.

Lo stato di usura dei pezzi è piuttosto vario, e non sempre esattamente percepibile a causa dell'intensa corrosione di alcuni esemplari, così da non permettere osservazioni particolarmente significative sulla durata in circolazione dei singoli esemplari. Il grado di usura e quello di corrosione sono stati comunque indicati nel catalogo (voci U, C delle schede), utilizzando gli indici proposti per lo studio delle monete antiche dal «Groupe suisse pour l'étude des trouvailles monétaires»[41]. Per quanto riguarda lo stato di usura, prevalgono gli indici intermedi 2 e 3, che indicano monete leggermente consunte o consunte.

Quanto alla composizione, il gruppo di monete denominato "Numidian Hoard" appare coerente, senza la presenza di evidenti

39. Cfr. R. Mazzeo, *Patine su manufatti metallici*, in *Le Patine. Genesi, significato, conservazione*, (Kermes, Quaderni), Firenze 2005, pp. 29-43; molto utile, per quanto riguarda il materiale numismatico, è la consultazione del sito http://www.moneteantiche.org/patine/sesterzi.htm (a cura di R. Salati, L. Bassi; marzo 2007).

40. Si tratta del fenomeno detto di *bending*, probabilmente dovuto all'alternarsi di condizioni ambientali aerobie e anaerobie, nel quale la cuprite (ossido di rame) invade generalmente gli strati interni della moneta, mentre la malachite (carbonato di rame) quelli esterni.

41. Cfr. *Usure et corrosion. Tables de référence pour la détermination de trouvailles monétaires, Inventaire des trouvailles monétaires suisses*, Lausanne 1995. In una scala ascendente, il grado 1 indica una moneta non o poco usurata/corrosa, il grado 5 una moneta frusta/interamente corrosa. Sul rapporto esistente fra la durata in circolazione delle monete e l'usura delle loro superfici metalliche, cfr. G. Gorini, *Zum Münzumlauf in Nachrömischer Zeit in Oberitalien*, «Litterae Numismaticae Vindobonenses», 4, 1992, pp. 77-84; F. Delamare, *Le frai et ses lois ou de l'évolution des espèces*, Paris 1994; P. Serafin, *Sullo "stato di conservazione" delle monete*, in *Forme di contatto tra moneta locale e moneta straniera nel mondo antico*, *Atti del Convegno Internazionale (Aosta 1995)*, Rubano, pp. 131-6.

elementi di disturbo, per pondometria, tipologia, cronologia, zecca di emissione.

Il confronto con ripostigli simili deve tenere conto innanzitutto del fatto che non sappiamo se l'eventuale ripostiglio conservato presso il National Archaeological Museum di Valletta sia giunto fino a noi integro. Inoltre non sono purtroppo numerosi i ripostigli di monete numide editi[42]. Il censimento dei ritrovamenti di tale numerario in Africa settentrionale, pubblicato da Paolo Visonà nel 1989[43], ne segnala solo sei[44], ma di essi unicamente quelli rinvenuti a Costantina, nell'Oued Rummel, durante la prima guerra mondiale e nei dintorni della stessa città prima del 1927 possono essere avvicinati al "Numidian Hoard", in quanto costituiti unicamente da esemplari di produzione numida. Il primo se ne differenzia però nettamente, per l'elevata quantità di esemplari (2.011), per l'occultamento anche di numerosi nominali in piombo[45] e per un'estensione cronologica un po' più ampia, che si spinge, seppur con pochissimi pezzi, fino ad emissioni a nome di Adherbal (otto esemplari; 118-112 a.C.) e di Gauda/Gulussa (tre esemplari; 105-? a.C.)[46]. Il secondo, invece, del quale non è però nota l'esatta consistenza, che doveva essere comunque notevole, è composto, come quello maltese, da soli esemplari (tutti in bronzo?) assegnabili alla

42. Cfr. a tale proposito GÉRIN, *Un trésor de monnaies*, cit., pp. 15-6.

43. P. VISONÀ, *Finds of Numidian Coins (c. 204-148 a.C.) in North Africa*, «Trésors monétaires», 11, 1989, pp. 18-23.

44. Algeri (Algeria) 1941: monete di *Icosium* e numide (ivi, p. 19, n. 2); Costantina (Algeria) 1914 ca: 611 monete numide in bronzo e 1.400 in piombo (ivi, p. 20, n. 8h); Oued Rummel, presso Costantina (Algeria), ante 1927: numero imprecisato di monete numide in bronzo (ivi, p. 20, n. 8d); *Tiddis* (Algeria): due monete numide in un ripostiglio interrato nel 610-640 d.C. (ivi, p. 21, n. 22b); El Djem (Tunisia): circa 1.000 monete romane (I-III ca d.C.?), fra le quali almeno due numide in bronzo (ivi, p. 22, n. 29); Teboursouk (Tunisia): circa 1.000 monete numide e puniche, fra le quali una in piombo (ivi, p. 22, n. 38).

45. Cfr. G. THOMAS, *Sur une trouvaille des monnaies numides*, «RN», s. V, 11, 1949, pp. 114-9; M. THOMPSON, O. MØRKHOLM, C. M. KRAAY, *An Inventory of Greek Coin Hoard*, New York 1969, n. 2304 (con proposta per un occultamento tra il II e il I sec. a.C.). Il ripostiglio risulta composto da 1.400 esemplari in piombo e da 611 in bronzo. I primi sono tutti del tipo con legenda biletterale punica MN (Alexandropoulos 12); tre esemplari risultano contromarcati con testa di Ammone. I pezzi in bronzo assegnabili ai regni di Massinissa e Micipsa comprendono 318 esemplari con legenda biletterale MN e 281 con globulo (in un caso collocato sopra al cavallo). Pressoché la metà dei pezzi è contromarcata con il simbolo della testa di Ammone.

46. Corrispondono ai tipi Alexandropoulos 13, 13a, 14.

produzione di Massinissa/Micipsa. La concisa presentazione del ritrovamento, riportata da Antoine, si limita alla descrizione del soggetto dei R/ monetali, costituito dal consueto cavallo al galoppo, con una prevalenza di pezzi anepigrafi, a fronte di un numero minore di monete caratterizzate da «deux caractères puniques sous le cheval»[47]. Non si può escludere che fra i primi rientrassero anche esemplari contraddistinti dal globulo sotto al ventre del cavallo, non riconosciuto da Antoine. Quanto alle monete con legenda biletterale, la loro esatta identificazione rimane incerta, poiché pezzi di questo tipo possono recare, oltre alle lettere MN, anche l'abbreviazione HT[48].

A questi due ripostigli ne può essere aggiunto un terzo, ritrovato forse a Cherchel (Algeria) alla fine del XIX secolo, accuratamente ricomposto con notevole acribia da Dominique Gérin[49]. Formato da 80 monete, tutte in bronzo, ha dunque una consistenza numerica quasi identica a quella del "Numidian Hoard", ma presenta una maggiore varietà di tipologie[50], due delle quali appartengono, secondo la classificazione proposta da Alexandropoulos, alla pro-

47. Cfr. Général ANTOINE, *Numismatique africaine*, «Bulletin de la Société archéologique de Sousse», 23, 1927, p. 33. La brevissima notizia è riportata all'interno del censimento delle circa 500 monete che l'autore poté raccogliere nel corso di un suo soggiorno di quattro anni in Tunisia. Fra un «assez grand nombre de bronzes de la série Micipsa/Massinissa», si specifica, dunque, che «la plus grande partie de ces deux sortes de pièces» (R/ cavallo ovvero cavallo con legenda biletterale punica) proviene da un rinvenimento dai dintorni di Costantina.

48. VISONÀ, *Finds of Numidian Coins*, cit., p. 20, definisce infatti le monete del ritrovamento dall'Oued Rummel come «similar to *SNGCop*. 504-510» (cfr. G. K. JENKINS (ed.), *Sylloge Nummorum Graecorum. The Royal Collection of Coins and Medals. Danish National Museum*, fasc. 42, *North Africa: Syrthica-Mauretania*, Copenhagen 1968). La legenda HT costituisce l'abbreviazione dell'attributo *hmmlkt*, termine astratto che significa "regalità", usato sulle monete nel senso concreto di "re, principe" (cfr. A. M. BISI, *Monete con legenda punica e neopunica del Museo Nazionale di Napoli*, «AIIN», 16-17, 1969-70, pp. 113-4; MANFREDI, *Monete puniche*, cit., pp. 98-9).

49. GÉRIN, *Un trésor de monnaies*, cit.; sulla complessa opera di riconoscimento degli esemplari che formavano il ripostiglio, donato nel 1894 al Cabinet des médailles di Parigi da Victor Waille (1852-1907), professore alla Facoltà di Lettere di Algeri e autore di scavi sul sito di Cherchel, cfr. ivi, pp. 9-11.

50. Il ripostiglio comprende 11 esemplari della serie con tipo del R/ cavallo, palma e legenda MN (ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., p. 398, n. 23; zecca di *Siga*); 18 della serie con tipo del R/ cavallo e stella (ivi, p. 399, n. 25; zecca di *Siga*); 3 della serie con al D/ legenda MN e al R/ cavallo con legenda HT (ivi, p. 396, n. 11); 48 con tipo del R/ cavallo/cavallo con globetto (ivi, p. 39, nn. 18-18a).

duzione della zecca di *Siga*, mentre non contiene nessuna moneta con tipo del cavallo e legenda biletterale MN al R/. La serie maggiormente attestata, con 48 pezzi, è, anche in questo ripostiglio, quella con cavallo al galoppo verso sinistra, con o senza globetto. Nemmeno il ripostiglio da Cherchel (?) include esemplari successivi alle serie attribuibili a Massinissa/Micipsa.

Ripostigli ingenti, dalla complessa composizione che raduna insieme nominali numidi, punici, greci e romani (talora anche con forme premonetali), provengono invece dal territorio croato[51]. I consistenti nuclei di monete numide presenti nei ripostigli di Gračac, Mazin e Štikada, i soli per i quali si dispone di cataloghi dettagliati, sono formati in netta prevalenza da esemplari del tipo cavallo con o senza globetto al R/ (93%; 81%; 86%)[52]. La serie con legenda MN al R/ è anch'essa attestata, ma con un numero notevolmente minore di pezzi (5%; 14%; 11%)[53]. I tre segmenti di numerario numida si completano con pochissimi esemplari appartenenti ad altre serie (2%; 5%; 3%)[54].

Un ultimo confronto può essere indicato con due gruzzoli di monete numide dal territorio italiano[55]. Si tratta di due ritrova-

51. Si tratta dei ripostigli cosiddetti "Mazin type", dal nome della località dove venne rinvenuto nel 1896 il più consistente di essi: cfr. I. MIRNIK, *Circulation of North African etc. currency in Illyricum*, «Arheološki Vestnik», 38, 1987, pp. 369-92, con il censimento dei dodici rinvenimenti. La presenza tanto abbondante di moneta numida in quest'area assai ristretta dell'Illirico occidentale non sembra aver trovato fino ad oggi una spiegazione soddisfacente (cfr. ivi, p. 373; GÉRIN, *Un trésor de monnaies*, cit., p. 16). Il suo occultamento secondo MIRNIK, *Circulation of North African*, cit., pp. 373-4, sarebbe da mettere in relazione con gli scontri fra Iapodi e Romani, avvenuti fra il 129 e il 78/76 a.C. Di origine illirica è forse anche il ripostiglio Evans conservato a Oxford, composto da 76 pezzi, dei quali 74 del tipo cavallo con o senza globulo e con legenda MN (almeno quattro) e 2 con scritta MN al D/ e scritta HT al R/ (cfr. GÉRIN, *Un trésor de monnaies*, cit., p. 16).

52. Ripostiglio di Gračac: 202 pezzi, dei quali 11 contromarcati con testa di Ammone (*ibid.*); ripostiglio di Mazin: 216/7 pezzi (*ibid.*); ripostiglio di Štikada: 91 pezzi, dei quali 5 contromarcati con testa di Ammone (*ibid.*).

53. Ripostiglio di Gračac: 11 pezzi; ripostiglio di Mazin: 39 pezzi; ripostiglio di Štikada: 12 pezzi (ivi, p. 17).

54. Ripostiglio di Gračac: due pezzi con al R/ cavallo e astro, due pezzi con legenda GN, un pezzo con legenda MN al D/ e HT al R/ (ivi, p. 16); ripostiglio di Mazin: 10 pezzi con al R/ cavallo e astro, quattro o cinque con legenda MN al D/ e HT al R/ (*ibid.*); ripostiglio di Štikada: uno o due pezzi con legenda MN al D/ e HT al R/, un pezzo con legenda GN (*ibid.*).

55. Sono debitrice delle preziose segnalazioni a Paolo Visonà, Associate Profes-

menti ottocenteschi, noti pertanto in modo sommario. Il primo ritrovamento avvenne intorno al 1862 «dans le territoire de Viterbe ou dans les terres qui s'etendent un peu au delà»: l'esiguo nucleo monetale, entrato poi nella collezione Lovatti, fu brevemente descritto da Raffaele Garrucci[56]. Risulta, dunque, formato da tredici pezzi, tutti del tipo testa barbata/cavallo al galoppo. Uno solo è in bronzo (= Alexandropoulos 23, zecca di *Siga*)[57], nove sono in piombo (= Alexandropoulos 12) e tre in stagno (uno = Alexandropoulos 18 a; due = Alexandropoulos 12). Anche l'*excursus* cronologico del ripostiglio da Viterbo non scende dunque oltre la produzione monetale assegnata a Massinissa/Micipsa.

Del secondo rinvenimento si ha notizia grazie a Carlo Rinaldini, che vi dedicò una rapida attenzione riferendo di «scavi d'Ancona», effettuati fra il 1863 e il 1864[58]. L'occasione della scoperta fu data da lavori di «spurgo del porto»: le «molte monete [...] tutte di bronzo fuso, e d'un egual tipo» sarebbero pertanto «per qualche occasione cadute nel mare». Rinaldini attribuisce erroneamente gli esemplari alla zecca di Panormo[59], ma la sua descrizione permette di assegnarli alla produzione numida. Si tratta ancora una volta di pezzi caratterizzati al R/ dal tipo del cavallo al galoppo, nelle varianti con o senza legenda biletterale e con o senza globetto.

sor Adjunct presso l'Art Department dell'Università del Kentucky: a lui si deve il merito di aver riportato all'attenzione degli studiosi i due nuclei monetali e l'esatta comprensione del secondo (cfr. *Foreign Currency in Etruria circa 400-200 b.C.: Distribution Patterns*, in W. Heckel, R. Sullivan (eds.), *Ancient Coins in the Graeco-Roman World. The Nickle Numismatic Papers*, Waterloo 1984, pp. 227; 231, nota 17). Al prof. Visonà vanno anche i miei ringraziamenti per l'attenta lettura del mio testo.

56. R. Garrucci, *Notice sur quelques plombs antiques*, «RN», n.s. VII, 1862, pp. 410-6. L'autenticità della scoperta fu ribadita l'anno successivo dallo stesso Garrucci, *Chronique. Plombs antiques*, ivi, n.s. VIII, 1863, p. 289.

57. Secondo la relazione di Garrucci (ivi, pp. 412-3), infatti, il capo reale è cinto dal diadema e dietro al corpo del cavallo è raffigurata una palma, inclinata verso destra. Manca l'esplicita segnalazione della presenza al R/ della legenda biletterale MN, tipica della serie, ma essa può essere dedotta dalla descrizione generale del gruzzolo monetale (ivi, p. 413).

58. Cfr. C. Rinaldini, *Scavi d'Ancona*, «Bullettino dell'Instituto di Corrispondenza Archeologica», 1865, p. 12.

59. L'inesatto riconoscimento è ribadito ancora da S. Piattelli, *Ricerche sulla circolazione monetaria nelle Marche in età antica*, in *Ricerche sui materiali e studi tipologici*, Roma 1996, p. 2, e da R. Rossi, *La moneta greca nelle Marche: nuovi dati e critiche riflessioni*, ivi, p. 30.

Massinissa, l'isola di *Melita* e il *fanum Iunonis*

Se la natura di ripostiglio del gruppo di monete definito "Numidian Hoard" può essere dunque ipotizzata con qualche fondamento, pur rimanendo irrisolvibili i dubbi sulla sua integrità, resta ancora da chiedersi se sia ipotizzabile un suo ritrovamento sul territorio maltese, che fu possedimento dapprima fenicio, poi cartaginese[60] e dal 218 a.C. romano[61]. La comprensione dell'area di circolazione delle monete di Massinissa e dei suoi successori è uno dei tanti aspetti ancora irrisolti della monetazione numida[62]. Ripostigli ed esemplari isolati sono stati ritrovati non solo da un capo all'altro del Maghreb, dal Marocco alla Tunisia[63], ma anche in ambiti territoriali molto distanti dalle coste africane, come attestano i censimenti di Brigitte Fischer[64], di Marc Bar[65] e di Giovanni Gorini[66], che segnalano il rinvenimento di monete numide sporadiche rispettivamente in *Gallia*[67], in *Gallia*

60. Il periodo corrispondente all'occupazione fenicio-punica delle isole, a partire dalla fine dell'VIII secolo a.C., si può ricostruire essenzialmente sulla base della documentazione archeologica, poiché le fonti scritte sono a tale proposito quasi silenti (cfr. B. BRUNO, *L'arcipelago maltese in età romana e bizantina. Attività economiche e scambi al centro del Mediterraneo*, Bari 2004, p. 17).

61. Secondo LIV., XXI, 51, la conquista romana avvenne nel 218 a.C., per opera del console Ti. Sempronio Longo, nel corso di operazioni preliminari alla seconda guerra punica. La testimonianza di Nevio (*Bell. Pun*., IV, 37), epitomato da Orosio, (IV, 8, 5), riferisce di un'incursione devastatrice da parte della flotta romana già durante il primo scontro fra Roma e Cartagine (nel 257 o 255 a.C., secondo le diverse ricostruzioni della storiografia moderna), che non avrebbe avuto però conseguenze politiche (cfr. F. P. RIZZO, *Malta e Sicilia in età romana: aspetti di storia politica e costituzionale*, «Kokalos», 22-23, 1976-77, pp. 173-214; A. BONANNO, *Roman Malta/ Malta Romana. The Archaeological Heritage of the Maltese Islands*, Roma 1992, pp. 62-3; BRUNO, *L'arcipelago maltese*, cit., pp. 17-8).

62. Cfr. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., p. 169; BALDUS, *Die Münzprägung*, cit., p. 301: segnala che monete numide circolavano in Africa in grande quantità ancora in età imperiale (vedi *supra*, nota 44).

63. Cfr. *ibid*.; VISONÀ, *Finds of Numidian Coins*, cit.

64. B. FISCHER, *Les monnaies antiques d'Afrique du Nord trouvées en Gaule*, «Gallia», Suppl. 1987, pp. 108-29.

65. M. BAR, *Monnaies grecques et assimilées trouvées en Belgique*, Bruxelles 1991.

66. G. GORINI, *La presenza greca in Italia settentrionale: la documentazione numismatica*, in *Griegos in Occidente*, Sevilla 1992, pp. 91-114.

67. Per esemplari del tipo testa maschile/cavallo al galoppo a sinistra, cfr. FISCHER, *Les monnaies antiques*, cit., p. 108, n. 52 (Avène, Hérault); p. 111, n. 54 (Ceilhes-et-Rocozels, Hérault); p. 113, n. 56 (Huelgoat, Nord-Finistère; globetto?); p.

Belgica[68] e sulle due sponde dell'Adriatico[69]. Per l'area occidentale della penisola italiana richiamo l'attenzione su due recenti segnalazioni di ambito ligure, che riguardano un esemplare da Perti, nell'entroterra di Finale Ligure (Savona), del tipo cavallo, legenda biletterale MN[70], e un esemplare dagli scavi 1945-76 condotti ad *Albium Intemelium* (od. Ventimiglia)[71], della serie testa maschile MN/cavallo HT. Gli scavi di Cosa hanno invece restituito una moneta con testa maschile al D/, cavallo al R/[72].

114, n. 58 (Izernore, Ain; esemplare in piombo); p. 115, n. 59 (Jublains, Mayenne; simbolo: testa di Ammone); p. 120, n. 64 (Lyon, Rhône; numero imprecisato; un esemplare in piombo); 123, n. 68 (Marseille, Bouches-du-Rhône); p. 125, n. 70 (dintorni di Penmarc'h, Sud-Finistère; legenda biletterale punica); p. 126, n. 72 (Riez, Alpes-de-Haute-Provence); pp. 127-8, n. 74 (Vielle-Toulouse, Haure-Garonne; legenda biletterale punica AL).

68. Per esemplari del tipo testa maschile/cavallo al galoppo a sinistra, cfr. BAR, *Monnaies grecques*, cit., p. 41, n. 11 (Clavier-Vervoz, Huy, esemplare in piombo), p. 49, n. 18.02 (Flavion, Philippeville; simbolo: testa di Ammone?).

69. Sono segnalati esemplari del tipo testa barbata/cavallo al galoppo da Ancona, Spalato, Zara, Aquileia e dal Veneto (cfr. GORINI, *La presenza greca*, cit., p. 104; ID., *La collezione numismatica*, in *I Musei di Aquileia* = «Antichità Altoadriatiche», 24, 1984, p. 292, nn. 9-10; ID., *La circolazione in ambiente adriatico*, in *La monetazione dell'età dionigiana*, *Atti dell'VIII Convegno del Centro Internazionale di Studi Numismatici (Napoli, 29 maggio-1 giugno 1982)*, Roma 1993, pp. 282-3; VISONÀ, *Foreign Currency in Etruria*, cit., p. 231, nota 17). Recenti scavi sul promontorio croato di Ploča hanno restituito un esemplare della serie Alexandropoulos 18a: cfr. M. BONAČIČ MANDINIČ, *The Coin Finds at Ploča Promontory*, in *I Greci in Adriatico, 2. Supplemento del Convegno Internazionale (Urbino, 21-24 ottobre 1999)*, Roma 2004, p. 156. Per attestazioni dal territorio slovacco, tedesco e greco, cfr. MIRNIK, *Circulation of North African*, cit., p. 372.

70. Cfr. G. MURIALDO, *Le monete*, in AA. VV., *Perti. Un territorio rurale nel Finalese tra preistoria e l'età moderna*, Finale Ligure 1996, pp. 54-5; G. FEA, *Presenze numismatiche preromane nel Piemonte meridionale*, in *Forme di contatto*, cit., p. 118.

71. Cfr. L. M. BERTINO, *Monete nordafricane del III-I secolo a.C. da Ventimiglia*, in *L'Africa romana XVI*, p. 1642, n. 3 (gr 7,5; mm 23). Non è invece accertabile la provenienza locale di quattro monete numide, due di Massinissa/Micipsa (= Alexandropoulos 18 a), una di Adherbal (= Alexandropoulos 25c) e una in argento di Giuba I, confluite nel Museo di Palazzo Rosso a Genova dalle collezioni private Viviani e Caccianotti (cfr. R. PERA, *Monete di Numidia nelle Collezioni di Palazzo Rosso a Genova*, in *L'Africa romana XII*, pp. 1329-34).

72. Cfr. B. T. BUTTREY, *Cosa: the Coins*, «MAAR», 34, 1980, p. 40, n. 24 (cfr. anche VISONÀ, *Foreign Currency in Etruria*, cit., p. 227). Per il territorio siciliano, le indagini archeologiche condotte a Morgantina fra il 1955 e il 1962 hanno portato alla luce un esemplare della serie Alexandropoulos 18, con contromarca al D/ (occhio?), S rovesciata e O sul R/ (cfr. *Morgantina Studies*, II, *The Coins*, Princeton 1989, n. 484).

Molto più rari sono invece i ritrovamenti in aree lontane dal territorio africano di monete numide riunite in ripostigli. Essi paiono limitati ai grandi accumuli croati, al modesto gruzzolo da Viterbo e a quello più consistente da Ancona, dei quali si è appena detto.

Anche l'isola di Malta sembra inserirsi in questo complesso quadro di rinvenimenti isolati[73]. Il catalogo della collezione Pisani, come poco sopra indicato, classifica infatti fra gli esemplari cartaginesi due monete che raffigurano al D/ una «Testa maschile con ghirlanda», identificata con quella di un "Re della Numidia"[74]. Pisani descrive il primo pezzo, un bronzo di «media grandezza», come caratterizzato al R/ da un cavallo in corsa. Sotto, compare la scritta «in lettere fenicie ...? L»[75]: si dovrebbe pertanto trattare di un esemplare del valore di un'unità, emesso dal figlio di Micipsa, Adherbal, fra il 118 e il 112 a.C. Tali emissioni recano infatti al R/ proprio la legenda biletterale onomastica >L[76]. Il soggetto apposto sul R/ della seconda moneta, indicata come un «bronzo grande», è costituito invece, secondo le parole dello stesso Pisani, da un cavallo in piedi dietro cui è un caduceo, mentre sotto è apposta «un'epigrafe fenicia quasi illeggibile»[77]. L'esemplare dovrebbe essere dunque un pezzo del valore di due unità, coniato da Massinissa o da Micipsa, con diametro di 34-35 mm[78].

Poiché la notizia relativa alla donazione della raccolta Pisani al National Archaeological Museum – come già osservato – indica per il gruppo di monete cartaginesi una provenienza dal territorio maltese, mi pare ipotizzabile un ritrovamento locale anche per i

73. Per un analogo ambito insulare, cito la presenza di un esemplare numida nella Collezione Belvisi di Pantelleria (Alexandropoulos 18a), vedi M. R. VIOLA, *Catalogo delle monete puniche*, in E. ACQUARO, B. CERASETTI (a cura di), *Pantelleria punica. Saggi critici sui dati archeologici e riflessioni storiche per una nuova generazione di ricerca*, Bologna 2006, pp. 291-2, n. 43. Una moneta della serie Alexandropoulos 18 è documentata anche nell'Antiquarium della Chiesa di Santa Restituta a Lacco Ameno, sull'isola di Ischia (vedi L. PEDRONI, *Le monete conservate nell'Antiquarium della Chiesa di S. Restituta*, «BNum», 32-33, 1999, p. 160, n. 20).

74. *Medagliere di Malta e Gozo*, cit., p. V.

75. *Ibid.*

76. Cfr. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., p. 396, n. 13 (zecca di *Siga*): sotto alla testa reale sul D/ sono le lettere puniche HT, non riportate dal Pisani nella descrizione del proprio esemplare.

77. *Medagliere di Malta e Gozo*, cit., p. V.

78. Cfr. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., p. 397, n. 17 (il R/ non reca in realtà alcuna scritta sotto al cavallo, che, d'altra parte, anche lo stesso Pisani fatica a vedere sul pezzo della propria collezione).

due esemplari numidi, catalogati dal loro proprietario fra quelli emessi da Cartagine. Anche le monete numide descritte da Pisani devono essere confluite nella National Numismatic Collection: ritengo si possa forse trattare di due esemplari assegnati a Micipsa nello scarno elenco stilato in occasione del recente deposito della raccolta presso la Central Bank of Malta di Valletta[79]. Solo una loro visione autoptica potrà però confermare o smentire tale attribuzione.

Rapporti fra Massinissa e l'arcipelago maltese difficilmente definibili però nella loro esatta natura, sono attestati da Cicerone (*Verr.*, II, 4, 103-4) e da Valerio Massimo (1, 2, ex. 8)[80]. I due autori narrano di uno sbarco della flotta di Massinissa sulle coste dell'isola di *Melita*[81], non lontano dal *fanum Iunonis*, nel corso del quale il *praefectus classis* numida asportò dal tempio delle zanne di elefante di incredibile grandezza. Ritornato in Africa, ne fece dono a Massinissa. Il re dapprima accettò il regalo, ma, conosciuta in seguito la provenienza delle zanne, le rimandò a Malta su una quinqueremi, con uomini fidati. Esse vennero così ricollocate nel tempio di Giunone con un'iscrizione giustificativa in punico, nella quale si affermava che il re Massinissa, ignaro, aveva accettato le zanne, ma, avendone compresa l'origine, si era preoccupato di farle portare indietro e risistemare[82].

Il *fanum Iunonis* è oggi identificato con l'area santuariale di Tas-Silġ, nella parte sud-orientale dell'isola, affacciata sull'ampia

79. Box 11 "Numidia, Kings, Micipsa". È ipotizzabile che tale sia la scritta apposta sul contenitore delle due monete, che il compilatore dell'elenco si deve essere limitato a copiare. Più difficile mi sembra che gli esemplari possano essere identificati con le due monete mancanti del "Numidian Hoard", proprio a causa della differente dicitura.

80. I due passi sono stati esaminati da J. BUSUTTIL, *Ivory Tusks*, «Melita Historica», 5, 1970, pp. 248-50 (cfr. anche BRUNO, *L'arcipelago maltese*, cit., p. 18). Sulla dipendenza del testo di Valerio Massimo da quello dell'Arpinate, cfr. BUSUTTIL, *Ivory Tusks*, cit., pp. 248-9.

81. Poiché Massinissa è definito *rex* sia da Cicerone sia da Valerio Massimo, l'episodio si deve collocare fra il 203 e il 148 a.C., ma più probabilmente nel II secolo a.C. (ivi, p. 249).

82. *Regem Masinissam imprudentem accepisse, re cognita reportandos reponendosque curasse* (CIC., *Verr.*, II, 4, 104): lo stile dell'iscrizione riportata da Cicerone è quello tipico del linguaggio religioso, ricco di assonanze e allitterazioni (ivi, p. 249). Secondo l'oratore, le zanne sarebbero poi state trafugate per ordine di Verre, insieme con una grande quantità d'avorio e molti ornamenti, fra i quali una statua di *Victoria* (ivi, p. 248).

baia di Marsaxlokk, il principale porto antico dell'arcipelago. Il tempio, che sorge su un preesistente luogo cultuale megalitico dell'età del rame (3100-2600 a.C., fase di Tarxien), fu dedicato dapprima alla dea fenicia Astarte, assimilata in seguito a Hera/Giunone[83]. Joseph Busuttil, a quanto mi risulta il solo studioso moderno che ha dedicato un'attenzione specifica all'episodio delle zanne asportate dal *fanum Iunonis*[84], escludendo che lo sbarco della flotta numida a *Melita* possa aver avuto il carattere di una visita di cortesia e di uno sbarco occasionale, lo colloca all'interno di un più vasto piano militare di Massinissa, volto alla conquista degli ex possedimenti cartaginesi passati in mano romana[85]. I Romani non si sarebbero opposti a tali mire espansionistiche fino a quando rimasero circoscritte nell'ambito del territorio africano, ma le ostacolarono nel momento in cui coinvolsero «islands and places elsewhere especially if these belonged to other Provinces»[86].

Nella vicenda narrata dalle fonti latine mi pare si possa percepire un atteggiamento di profondo rispetto da parte di Massinissa non tanto per la potenza di Roma, quanto per la potente dea titolare del grande santuario internazionale melitense[87], così da fare intravedere una rete di rapporti fra il regno numida e l'arcipelago maltese più profondi e duraturi di un singolo sbarco a scopo di

83. Sul tempio, oggetto delle indagini archeologiche della Missione Italiana fin dall'inizio delle proprie attività sul territorio maltese nel 1963, cfr. da ultimo *Un luogo di culto al centro del Mediterraneo: il santuario di Tas-Silġ dalla preistoria all'età bizantina*, *Atti della Giornata di Studio tenuta all'Università degli Studi di Roma "La Sapienza" (Roma, 21 marzo 2005)*, «Scienze dell'Antichità», 12, 2004-5, pp. 231-386. Sulla fase fenicio-punica, costituita da almeno due fasi costruttive (VI-V a.C.; IV-II a.C.), cfr. anche A. CIASCA, *Documenti di architettura fenicia e punica a Malta*, in *Atti del II Congresso Internazionale di Studi fenici e punici*, Roma 1991, pp. 755-8; BRUNO, *L'arcipelago maltese*, cit., pp. 106-7.

84. Il passo di Cicerone è riportato anche da F. DECRET, M. FANTAR, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité. Histoire et Civilisation (des origines au Ve siècle)*, Paris 1981, pp. 112-3, in quanto testimonianza dell'interesse al possesso di una flotta militare, oltre che commerciale, da parte di Massinissa.

85. Cfr. BUSUTTIL, *Ivory Tusks*, cit., p. 250; tale ricostruzione è accolta anche da BRUNO, *L'arcipelago maltese*, cit., p. 103.

86. Secondo BRUNO, *L'arcipelago maltese*, cit., p. 103, nota 26, la versione deformata dei fatti, tramandata da Cicerone, avrebbe avuto lo scopo di accentuare la colpevolezza di Verre.

87. Sul prestigio goduto in area mediterranea dall'*antiquum fanum Iunonis* (CIC., *Verr.*, II, 4, 103) fin dall'epoca preromana, cfr. ivi, p. 115.

conquista[88]. La versione dell'epigrafe riportata da Valerio Massimo connota, infatti, la restituzione delle zanne come un atto di riparazione verso la dea: *libenter deae reddidisse*[89]. In questo intreccio di relazioni potrebbe trovare giustificazione anche la presenza sul territorio maltese del piccolo nucleo di monete numide, individuato nella collezione nazionale[90].

Catalogo

Massinissa (203-148 a.C.) o Micipsa (148-118 a.C.); AE; 1 unità; zecca di *Cirta* (e altre indeterminate della *Massylia*)
D/ Testa del re a s., con corona di lauro. Bordo perlinato
R/ Cavallo al galoppo verso s.; sotto al ventre, lettere puniche MN. Bordo lineare
Alexandropoulos, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., n. 12

1. n. inv. 4146; 15,41 gr; 26,5 mm; 360°; U = D/ 2, R/ 1; C = 2
2. n. inv. 4141; 14,35 gr; 26 mm; 360°; U = 2; C = 2
3. n. inv. 4149; 14,21 gr; 26 mm; 360°; U = D/ 4, R/ 3-4; C = 2; FIG. 3
4. n. inv. 4129; 13,99 gr; 26,5 mm; 360°; U = 2-3; C = 1

88. Sul sito di Tas-Silġ, per il periodo compreso tra la fine del III secolo a.C. e il successivo, le anfore di produzione nord-africana «sembrano rappresentare [...] poco più di un terzo delle presenze» (cfr. ivi, p. 116). Sull'attestazione in altri siti maltesi di contenitori da trasporto nord-africani, adibiti al commercio di olio e *garum*, per la fase fine III a.C.-fine I a.C., cfr. ivi, pp. 142-3. La documentazione monetale proveniente dalle indagini archeologiche condotte dalla Missione Italiana a Malta nelle campagne di scavo 1963-70 a Tas-Silġ non ha restituito numerario numida (cfr. M. NOVARESE, *Monete puniche e siciliane dal santuario di Tas-Silġ a Malta [campagne di scavo 1963-1970]*, «RIN», 107, 2006, pp. 49-79).

89. Per il culto di Astarte in ambito numida, cfr. STORM, *Massinissa*, cit., pp. 152-3.

90. Sul significato della diffusione della monetazione numida in territori anche molto lontani dall'Africa (cfr. *supra*), fenomeno che rientra nel più ampio quadro della presenza di moneta greca in ambiti geografici posti ben al di fuori della propria area di produzione, sono state avanzate le più diverse giustificazioni. Mentre Fischer considera le monete africane rinvenute in Gallia come specie effettivamente circolanti, in momenti caratterizzati da penuria di moneta divisionale dopo la conquista romana (*Les monnaies antiques*, cit., pp. 147-52; cfr. anche le osservazioni di BAR, *Monnaies grecques*, cit., pp. 235-41; MANFREDI, *Monete puniche*, cit., p. 197), il numerario greco ritrovato in Italia settentrionale è invece considerato da Gorini quale strumento di prestigio, ovvero mezzo di accumulo di ricchezza, ovvero offerta votiva (cfr. *La presenza greca*, cit., pp. 94, 96). Complementare a tale problematica è il ruolo giocato dal mercenariato africano nella diffusione di moneta numida nel bacino mediterraneo (cfr. MANFREDI, *Monete puniche*, cit., p. 197; G. GORINI, *Circolazione monetale*, in *Archeologia nelle Marche. Dalla Preistoria all'età Tardoantica*, Firenze 2003, p. 383).

5. n. inv. 4142; 13,95 gr; 26 mm; 360°; U = 1-2; C = 2
6. n. inv. 4148; 13,94 gr; 28 mm; 360°; U = 2-3; C = 2-3; R/ tracce delle lettere puniche
7. n. inv. 4160; 13,48 gr; 26,5 mm; 360°; U = 3-4; C = 2; R/ tracce delle lettere puniche
8. n. inv. 4151; 13,37 gr; 26,5 mm; 360°; U = 3-4; C = 2
9. n. inv. 4152; 12,67 gr; 25,5 mm; 360°; U = 2; C = 2; FIG. 4.
10. n. inv. 4122; 11,74 gr; 23×25 mm; 360°; U = D/ 4, R/ 3; C = 2
11. n. inv. 4143; 8,96 gr; 24,5 mm; 360°; U = 4; C = 1; R/ lettere puniche?
12. n. inv. 4128; 8,28 gr (fr.); 21×24,5 mm; 360°; U = 2; C = 3-4; FIG. 1

Massinissa (203-148 a.C.) o Micipsa (148-118 a.C.); AE; 1 unità; zecca di *Cirta* (e altre indeterminate della *Massylia*)
D/ Testa del re a s., con corona di lauro. Bordo perlinato
R/ Cavallo al galoppo verso s. Bordo lineare
Alexandropoulos, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., n. 18
13. n. inv. 4096; 16,63 gr; 27 mm; 360°; U = 2-3; C = 2
14. n. inv. 4133; 16,57 gr; 26 mm; 360°; U = D/ 3, R/ 2; C = 2
15. n. inv. 4167; 16,57 gr; 27,5 mm; 360°; U = 2-3; C = 2
16. n. inv. 4112; 15,81 gr; 28,5×26,5 mm; 360°; U = D/ 4, R/ 2-3; C = 3; FIG. 12b
17. n. inv. 4126; 15,81 gr; 25×26 mm; 360°; U = D/ 3-4, R/ 3; C = 2; R/ tracce del tipo
18. n. inv. 4111; 15,73 gr; 29×26,5 mm; 360°; U = D/ 1, R/ 2; C = 2; FIG. 9b
19. n. inv. 4102; 15,48 gr; 26,5 mm; 360°; U = 3; C = 1
20. n. inv. 4134; 15,19 gr; 26; 360° mm; U = 2; C = 2; FIG. 5
21. n. inv. 4166; 14,92 gr; 27; 360° mm; U = 2-3; C = 2
22. n. inv. 4162; 14,84 gr; 25,5; 360° mm; U = 2; C = 2; FIG. 11a
23. n. inv. 4137; 14,77 gr; 26,5; 360° mm; U = 3; C = 2
24. n. inv. 4145; 14,63 gr; 23×24,5 mm; 330°; U = 2-3; C = 2
25. n. inv. 4139; 14,35 gr; 24×25,5 mm; 360°; U = 3; C = 2
26. n. inv. 4155; 14,24 gr (fr.); 24×27 m; 360°; U = 3-4; C = 4
27. n. inv. 4168; 14,21 gr; 26 mm; 360°; U = D/ 3, R/ 2-3; C = 2
28. n. inv. 4104; 14,19 gr; 27 mm; 360°; U = 3-4; C = 2
29. n. inv. 4153; 14,11 gr; 25,5 mm; 360°; U = 3-4; C = 2
30. n. inv. 4105; 13,66 gr; 26 mm; 360°; U = 3; C = 2
31. n. inv. 4120; 13,55 gr; 26×24 mm; 360°; U = 3; C = 2
32. n. inv. 4144; 13,03 gr; 27,5 mm; 360°; U = 1-2; C = 2
33. n. inv. 4100; 12,79 gr; 26,5 mm; 30°; U = 2; C = 2
34. n. inv. 4169; 12,23 gr; 24,5 mm; 360°; U = 4; C = 1; D/ R/ Tipo quasi evanido
35. n. inv. 4136; 11,58 gr; 26 mm; 360°; U = 3; C = D/ 3, R/ 2-3

Massinissa (203-148 a.C.) o Micipsa (148-118 a.C.); AE; 1 unità; zecca di *Cirta* (e altre indeterminate della *Massylia*)
D/ Testa del re a s., con corona di lauro. Bordo perlinato
R/ Cavallo al galoppo verso s.; sotto al ventre, globetto. Bordo lineare
Alexandropoulos, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., n. 18, var. a

36. n. inv. 4176; 17,59 gr; 27,5 mm; 360°; U = D/2-3, R/ 3; C = 1
37. n. inv. 4164; 15,94 gr; 26 mm; 360°; U = D/ 3, R/ 2-3; C = 2
38. n. inv. 4095; 15,66 gr; 26 mm; 360°; U = 3; C = 2
39. n. inv. 4106; 15,65 gr; 26,5 mm; 360°; U = 3; C = 2
40. n. inv. 4154; 15,60 gr; 25×27 mm; 360°; U = 2; C = 2
41. n. inv. 4113; 15,46 gr; 25,5 mm; 360°; U = D/ 4, R/ 2-3; C = 3
42. n. inv. 4107; 15,24 gr; 26 mm; 360°; U = 2; C = 2; FIG. 2
43. n. inv. 4150; 15,12 gr; 26,5 mm; 360°; U = D/ 3, R/ 2; C = 2; FIG. 12c
44. n. inv. 4135; 15,11 gr; 25,5 mm; 360°; U = 3; C = 3
45. n. inv. 4132; 14,93 gr; 24×26 mm; 360°; U = D/ 2-3, R/ 2; C = 2; FIG. 12a
46. n. inv. 4130; 14,89 gr; 26 mm; 360°; U = 1-3; C = 1
47. n. inv. 4119; 14,85 gr; 27,5×26 mm; 360°; U = D/ 3, R/ 2; C = 2; FIG. 6
48. n. inv. 4147; 14,72 gr; 26 mm; 360°; U = 3-4; C = 2
49. n. inv. 4170; 14,70 gr; 25×25,5 mm; 360°; U = D/ 3, R/ 2-3; C = 2
50. n. inv. 4117; 14,69 gr; 26 mm; 360°; U = 2; C = 2
51. n. inv. 4114; 14,65 gr; 25,5 mm; 360°; U = 2-3; C = 2
52. n. inv. 4094; 14,50 gr; 27 mm; 360°; U = 3; C = 2
53. n. inv. 4110; 14,36 gr; 26 mm; 360°; U = 2-3; C = 2; FIG. 10b
54. n. inv. 4156; 14,36 gr; 26,5 mm; 360°; U = D/ 3, R/ 2; C = 2
55. n. inv. 4099; 14,25 gr (fr.); 26 mm; 360°; U = 1; C = 2
56. n. inv. 4101; 14,15 gr; 26 mm; 360°; U = D/ 2, R/ 3; C = 2
57. n. inv. 4163; 13,88 gr; 26 mm; 360°; U = 3; C = 2
58. n. inv. 4161; 13,81 gr; 26,5 mm; 360°; U = 2-3; C = 2
59. n. inv. 4165; 13,76 gr; 25×25,5 mm; 330°; U = D/ 3, R/ 2-3; C = 2
60. n. inv. 4173; 13,62 gr; 26 mm; 360°; U = 3-4; C = 1
61. n. inv. 4131; 13,52 gr; 25,5 mm; 360°; U = 2-3; C = 2
62. n. inv. 4140; 13,48 gr; 26 mm; 360°; U = 3; C = 2
63. n. inv. 4157; 13,45 gr; 27 mm; 360°; U = D/ 1, R/ 2; C = 1; sul R/ la scritta 172; FIG 8.
64. n. inv. 4123; 13,43 gr; 25,5 mm; 360°; U = D/ 1-2, R/ 2; C = 2; FIG. 9a
65. n. inv. 4109; 13,40 gr; 26 mm; 30°; U = 2; C = 2
66. n. inv. 4171; 13,38 gr; 25 mm; 360°; U = 3; C = 2
67. n. inv. 4097; 13,29 gr; 28 mm; 360°; U = D/ 3-4 (o conio stanco?); R/ 2; C = 2
68. n. inv. 4115; 13,17 gr; 26 mm; 360°; U = 2-3; C = 2; FIG. 10a
69. n. inv. 4116; 13,07 gr; 26 mm; 360°; U = 2-3; C = 2

70. n. inv. 4108; 12,93 gr; 24×27 mm; 360°; U = 2; C = 2
71. n. inv. 4159; 12,92 gr; 26,5 mm; 360°; U = 2-3; C = 2
72. n. inv. 4103; 12,70 gr; 26 mm; 360°; U = 2-3; C = 2; FIG. 8b
73. n. inv. 4158; 12,53 gr; 25 mm; 360°; U = 3-4; C = 1; R/ globetto?
74. n. inv. 4177; 12,53 gr; 25 mm; 360°; U = 2-3; C = 1
75. n. inv. 4175; 12,35 gr; 25 mm; 360°; U = 3; C = 1
76. n. inv. 4138; 12,28 gr; 26 mm; 360°; U = 3; C = 1
77. n. inv. 4172; 11,67 gr (fr.); 25×26,5 mm; 360°; U = 3; C = 2
78. n. inv. 4127; 11,66 gr; 26 mm; 360°; U = 1-2; C = 2
79. n. inv. 4174; 11,62 gr; 26 mm; 360°; U = D/ 3-4, R/ 3; C = 1
80. n. inv. 4098: 11,02 gr (fr.); 27 mm; 360°; U = 1-2; C = 4
81. n. inv. 4118; 8,90 gr; 23×25 mm; 360°; U = 3; C = 2; FIG. 11b

Massinissa (203-148 a.C.) o Micipsa (148-118 a.C.); 1 unità; zecca di *Cirta* (e altre indeterminate della *Massylia*)
D/ Testa del re a s., con corona di lauro. Bordo perlinato
R/ Cavallo al galoppo verso s.; sotto al ventre del cavallo, testa di Ammone in rilievo. Bordo lineare
Alexandropoulos, *Les monnaies de l'Afrique*, cit., n. 18, contr. d
82. n. inv. 4121; 13,04 gr; 25,5 mm; 360°; D/ 3-4, R/ 3; C = 2; FIG. 7

"Numidia/Masinissa"
83. n. inv. 4124 (moneta irreperibile)
84. n. inv. 4125 (moneta irreperibile)

Antonio Bertino

Monete antiche di Alessandria e di Cartagine attestate in Liguria e in Luni nei secoli I-VII

Fra le monete antiche nordafricane[1] rinvenute negli scavi archeologici effettuati in Liguria sono presenti monete di Alessandria e di Cartagine dei secoli I-VII d.C. Esse provengono da *Luna* (La Spezia), dalla piccola *insula Tyrus* di fronte alla *statio* di *Portus Veneris* (La Spezia), dalla *villa mansio* di Albisola superiore e da *Albintimilium* (Ventimiglia, Imperia). Altre monete sono nella collezione numismatica "C. Queirolo" dell'antica *Vada Sabatia* (Vado Ligure, Savona).

Ad Alessandria appartengono monete imperiali (greche e romane) ed inoltre un peso monetale (*exagium*) ed un dodecanummo bizantini del VI secolo. Di Cartagine sono attestati bronzi imperiali del III-IV e bizantini del VI-VII secolo, ed infine una moneta d'argento (mezza siliqua) del VI secolo.

Tutte queste monete testimoniano rapporti commerciali e fiorenti traffici marittimi tra l'Africa e la Liguria ed in particolare con la città di *Luna* (assegnata in età augustea dalla *Liguria*, *regio IX*, all'*Etruria*, *regio VII*) soprattutto in epoca bizantina[2].

Zecca monetale di Alessandria

1) VESPASIANO (69-79)
D/ [AVTOKKAIΣΣ]EBAOVEΣΠAΣIANOV Testa laur. a d.
R/ Busto del dio infernale Serapide a d. con *taenia* e *modius*; a d., L^{B}. Il tipo riproduce la celebre opera dello scultore Briasside del IV secolo a.C.
Tetradracma; BL. Dat.: 69-70.

* Antonio Bertino, già Soprintendente regg. della Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria, Genova.

1. A. BERTINO (1998), n. 2; L. M. BERTINO (2006), pp. 1641-7.

2. Abbreviazioni adottate nel catalogo: D/: diritto; R/: rovescio; AE: bronzo; AR: argento; BL: biglione; d.: destra/o; sin.: sinistra/o; diad.: diademato/a; drapp.: drappeggiato/a; lor.: loricato; pal.: paludato; rad.: radiato/a. Le lettere e le parole poste tra parentesi quadre si riferiscono ad elementi evanidi o fuori conio.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1403-1410.

Bibl.: *BMC,GC, Egypt-Alex.*, n. 252; DATTARI (1901), n. 397; A. BERTINO (1973), n. 38, tav. 230.
Da Luni, inv.: CM. 2078.

2) ADRIANO (117-138)
D/ AYTKAI TPAIAΔPIAC∈B Testa laur. a d., con egida.
R/ Demetra stante di prospetto con testa velata e con *modius* a d., drapp., ha nella d. lunga fiaccola e nella sin. abbassata spighe di grano con papaveri. Nel campo, L-IA.
Tetradracma; BL. Dat.: 126-127.
Bibl.: *BMC,GC, Egypt-Alex.*, n. 684.
Da Luni, inv.: CM. 13611.

3) GIULIA AQUILIA SEVERA (220-221)
D/ IOYΛIA[AKYΛIAC∈Y HPA]C∈B Busto drapp. a d. di Giulia Aquilia Severa, seconda e quarta moglie di Elagabalo.
R/ Il Nilo seduto a sin. su roccia, con corona di fiori di loto, con mantello sul lato sin., canna nella d. e cornucopia nella sin. Di fronte, LΔ (= 4° anno di Elagabalo).
Tetradracma; BL. Dat.: 220-221.
Bibl.: *BMC,GC, Egypt-Alex.*, n. 545/46; FRONDONI (1995), n. 40.
Dal Tino, inv. n. 106.

4) SEVERO ALESSANDRO (222-235)
D/ [AKAIMAPAVPC∈VHP AΛ∈ΞANΔPOC-∈VC∈B] Busto laur., lor. e pal. a d.
R/ Aquila di prospetto con testa a sin. con corona nel rostro. Nel campo, a sin., ramoscello di palma obliquo; di fronte, LΓ (= 3° anno di regno).
Tetradracma; BL. Dat.: 223-224.
Bibl.: *BMC,GC, Egypt-Alex.*, n. 1698; FRONDONI (1995), n. 41.
Dal Tino, inv. n. 107.

5) PROBO (276-282)
D/ AKMAYPΠPOBOCC ∈B Busto lor., testa laur. a d.
R/ Aquila stante di prospetto con ali aperte e testa a d., con corona nel rostro; nel campo, L (Δ) (= 4° anno di regno di Probo).
Tetradracma; AE. Dat.: 278-279.
Bibl.: DATTARI (1901), n. 5561; A. BERTINO (1998), n. 261.
Da *Vada Sabatia*.

6) DIOCLEZIANO (284-305)
D/ [AKΓ]OYAΛΔIOKΛHTIANO CEB Busto laur., lor. e pal. a d.
R/ *Elpis* (la *Spes*) diad. procedente a sin. con bocciolo di fiore nella d., solleva con la sin. un lembo del chitone; nel campo, a sin., LA.
Bronzo greco-imperiale; AE; Dat.: 284-285.
Bibl.: DATTARI (1901), n. 5669; A. BERTINO (1988), n. 41, p. 197.
Da Albisola superiore.

7) MASSIMIANO ERCULEO (285-305)
D/ [IMPCMA]MAX[IMI]ANVSPFAVG Busto lor. e pal. di tre quarti, testa rad. a d.
R/ CONCORDIAMIL [I]TVM; B; in esergo, ALE(?); l'imperatore lor. e pal. stante a d. riceve una piccola Vittoria, con corona nella d. alzata, su globo, da Giove nudo stante a sin. con lungo scettro verticale nella sin.
Fraz. di *follis*; AE.; II officina. Dat.: ca. 296-297.
Bibl.: *RIC*, VI, n. 46, b.; A. BERTINO (1998), n. 267.
Da *Vada Sabatia.*

8) MASSIMIANO ERCULEO
D/ IMPCMAMA[X]IMIANVS(PFAVG) Busto lor. e pal., testa rad. a d.
R/ CONCORDIA[M]IL ITVM; Γ; in esergo, ALE; l'imperatore lor. e pal. stante a d. con scettro nella sin., riceve una piccola Vittoria, con corona e ramo di palma, su globo, da Giove nudo stante di prospetto, testa a sin., con lembo del mantello pendente dal braccio sin., con lungo scettro verticale nella sin. Moneta forata.
Fraz. di *follis*; AE.; III officina. Dat.: 296-297.
Bibl.: *RIC*, VI, n. 46, b.; A. BERTINO (1998), n. 268.
Da *Vada Sabatia*.

9) GALERIO MASSIMIANO Cesare (293-305)
D/ GALVALMAXIMIANVSNOBCAES Busto rad., lor.e pal. a d.
R/ CONCORDIA MILITVM; Δ; in esergo, ALE; il Principe lor. e pal., con corto scettro nella sin., stante a d., riceve una piccola Vittoria da Giove stante a sin. appoggiato con la sin su lungo scettro.
Frazione di *follis*; AE; IV officina. Dat.: 296-297.
Bibl.: *RIC*, VI, n. 48, b; L. M. BERTINO (2006), pp. 1641-7.
Da Ventimiglia, inv. W. 52204.

10) Divo COSTANTINO I
D/ DVCONSTANTI NVSPTAVGG Testa velata a d. del divo Costantino I, *Pater Augustorum* (=PTAVGG).
R/ Costantino I drappeggiato *velato capite*, stante a d. su quadriga al galoppo, tende la destra alla mano divina tesa su di lui; in esergo, SMALΔ.
Follis rid.; AE; IV officina. Dat.: 9/IX/337-ante IV/340.
Bibl.: *RIC,* VIII, n. 12; A. BERTINO (1998), n. 295.
Da *Vada Sabatia*.

11) COSTANTE I (337-350)
D/ DNCONST ANSPFAVG Testa a d. con diadema di perline.
R/ VOT/XX/MVLT/XXX in corona di alloro con borchia in alto; sotto, (S)MALΔ.
Follis rid.; AE; IV officina. Dat.: 347-348.
Bibl.: *RIC*, VIII, n. 34. A. BERTINO (1998), n. 355.
Da *Vada Sabatia*.

12) GIUSTINIANO I (527-565)
D/ [DNIVSTINI AN]VS[PPAV] Busto di prospetto, testa diad. a d.; cerchio perlinato.
R/ Numerale I+B; in esergo, AΔEΞЄ; grosso cerchio a rilievo.
12 nummi; AE. Dat.: 527-565.
Bibl.: *MIB*. 165/2; A. Bertino (1998), n. 434.
Da *Vada Sabatia*.

13) GIUSTINIANO I
D/ Sigle N Γ (*Nomismata tria*) sormontate da una croce greca, entro corona, il tutto inciso. Punto del tornio al centro; bordi rilevati.
R/ liscio.
Exagium o peso campione di 3 solidi, in bronzo, di forma circolare.
Questo *exagium* viene assegnato a Giustiniano I e alla città di Alessandria confrontando il numerale Γ riportato su monete bronzee emesse solo da questa zecca e nel periodo 538-565: ΛΓ (33 nummi-*MIB* 164) e Γ (3 nummi-*MIB* 167).
Bibl.: Dürr (1964), p. 74, n. 124, tav. 11; A. Bertino (1976), n. 161.
Da Luni, inv. CM. 2741/2.

Zecca monetale di Cartagine

14) MASSIMIANO ERCULEO (285-305)
D/ [IMPC] MAXIMIANVS[AVG] Busto rad., pal. e lor. a d.
R/ VOT X•X FK in corona di alloro.
Fraz. di *follis*, AE. Dat.: 303 ca.
Bibl.: *RIC*. VI, n. 37, b; A. Bertino (1973), n. 87.
Da Luni, inv. CM. 129/1.

15) COSTANZO CLORO Cesare (293-305)
D/ CONSTANTIVSNOBCAES Testa laur. a d.
R/ [FELIXAD]V ENTAVGGNN; in esergo, PKS; l'Africa drapp. stante, a sin. ha in testa protome d'elefante, nella d. uno stendardo e nella sin. una zanna d'elefante (il resto evanido).
Follis; AE; II officina. Dat.: 297-298 ca.
Bibl.: *RIC*, VI, n. 24, a; A. Bertino (1973), n. 89.
Da Luni, inv. C. 330/1.

16) GALERIO MASSIMIANO Cesare (293-305)
D/ GALMAXIMIANVS NOBCAES Testa laur. a d.
R/ SALVISAVGGETCAESS FELKART Cartagine stante con frutti nelle due mani.
Follis; AE. Dat.: 299-303.
Bibl.: *RIC*, VI, n. 32, b. L. M. Bertino (2006), pp. 1641-7.
Da Ventimiglia, inv. C. 63594.

17) GALERIO MASSIMIANO Cesare
D/ GALVALM(AX)IMIANVSNOBC Busto lor. e. pal., testa rad. a d.
R/ VOT/X/FK (FK = *Felix Karthago*) in corona.
Fraz. di *Follis*; AE. Dat.: 299-303.
Bibl.: *RIC*, VI, n. 35, b. L. M. BERTINO (2006), pp. 1641-7.
Da Ventimiglia, inv. C. 58376 T.

18) GALERIO MASSIMIANO Cesare
D/ GALVALMAXIMIANVSNOBC Busto lor. e. pal., testa rad. a d.
R/ VOT/X/FK in corona.
Follis; AE. Dat.: 299-303.
Bibl.: *RIC*, VI, n. 35, b.; RESTAGNO (1957), n. 7.
Da Albisola superiore, moneta ora dispersa.

19) GIUSTINIANO I (527-565)
D/ DNIVSTINIANVS PP AVG Testa diad. a d.
R/ K affiancata a sin. da croce; sopra e sotto la K, una stella.
20 nummi; AE. Dat.: 537-538.
Bibl.: *MIB*, n. 187; REMEDI (1884) n. 1021.
Da Luni.

20) GIUSTINIANO I
D/ [DNIVSTI NIANVSPPAVG] Testa diad. a d.
R/ Croce; ANNO/I/XII[I] o XII[II]/CA[R].
10 nummi; AE. Dat.: 539/540 (se XIII anno) o 540/541 (se XIIII).
Bibl.: *MIB*, n. 199; A. BERTINO (1983), n. 4.
Da Luni, inv. T. 713.

21) GIUSTINIANO I
D/ DNIVSTI NIANVSPPAVG Testa diad. a d.
R/ Croce; ANNO/I/XX/CAR.
10 nummi; AE. Dat.: 546-547.
Bibl.: *MIB*, n. 199; REMEDI (1884), n. 1022.
Da Luni.

22) GIUSTINO II (565-578)
D/ DNIVSTI NVSPPA Busto a d.
R/ Croce; P R /X/ANNO/stella; CAR.
10 nummi; AE. Dat.: 565-566.
Bibl.: *MIB*, n. 78; ROSSI (1978), n. 12.
Da Luni.

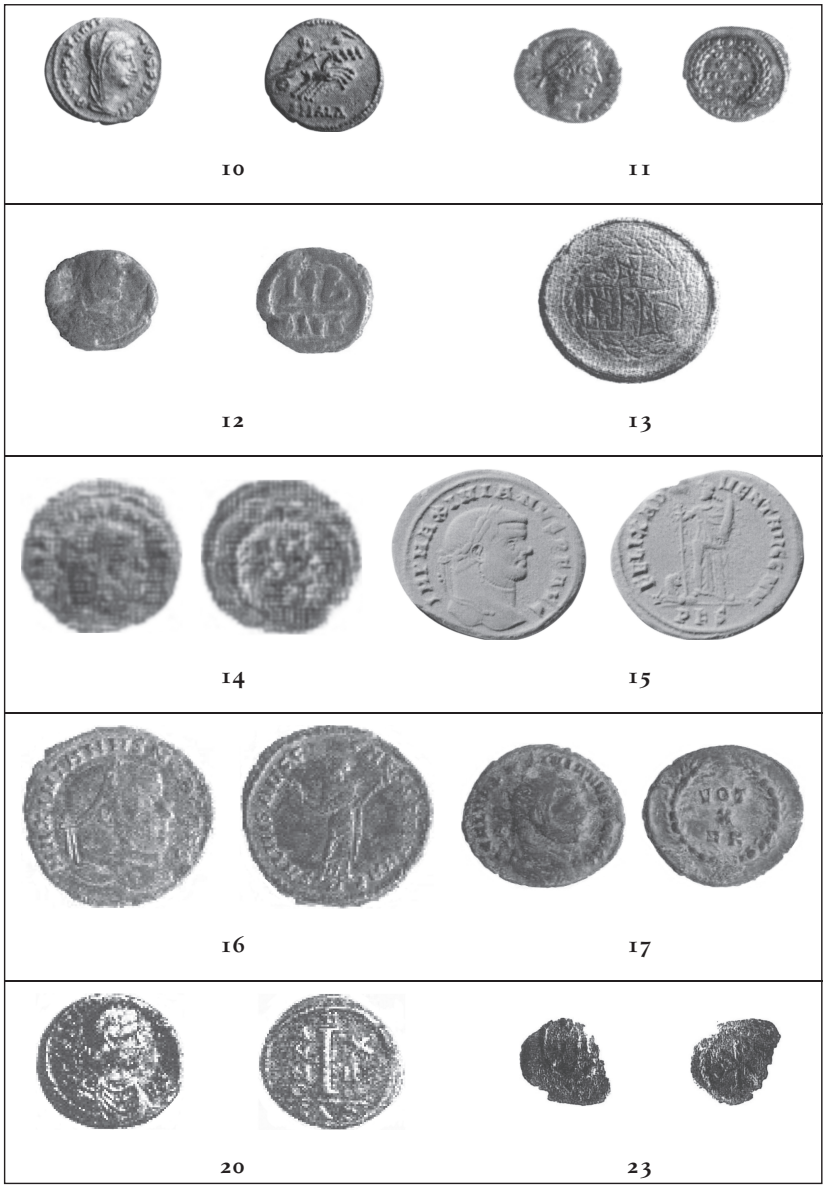
23) TIBERIO II (578-582)
D/ DmtibconstantPPAVC Busto diad. a d.
R/ *Chrismon* in corona.
$^{1}/_{2}$ siliqua. AR. Dat.: 578-582.
Bibl.: *MIB*, n. 21.
Da Luni, inv. X. 681.

24) COSTANTE II (641-668)
D/ [DNCON]STAN[TINVSPP] Busto diad. a d.
R/ Globetto/stella/globetto; C/croce/T/XX.
20 nummi; AE. Dat.: 652-657.
Bibl.: *MIB*, n. 198; Rossi (1978) n. 31.
Da Luni.

25) COSTANTE II
D/ [DNCONSTANTINVSPP] Busto diad. a d.
R/ Globetto/stella/globetto; C/croce/T/XX.
20 nummi; AE. Dat.: 652-657.
Bibl.: *MIB*, n. 198; Rossi (1978), n. 32
Da Luni.

26) COSTANTE II
D/ [DNCON]STANTINVS[PP] Costante II e Costantino stanti di prospetto.
R/ Croce tra i busti di Eraclio e di Tiberio/XX.
20 nummi; AE. Dat.: 663-668.
Bibl.: *MIB*, n. 199; Rossi (1978), n. 33.
Da Luni.





10 11

12 13

14 15

16 17

20 23

I numeri sotto le monete corrispondono a quelli del catalogo Zecca monetale di Alessandria e Zecca monetale di Cartagine.

Le monete qui descritte, rinvenute principalmente negli scavi di tre città liguri, *Luna*, *Vada Sabatia* e *Albintimilium*, sono importanti perché ci forniscono dati preziosi per la ricostruzione di alcune fasi della loro vita politica ed economica. Sono altresì rilevanti perché ci ricordano, della generosa e civilissima terra d'Africa, le due splendide e fiorenti città di Alessandria e di Cartagine che, cadute nelle mani degli Arabi (nel 642 la prima e nel 698 la seconda), spopolate e disfatte, non furono più riedificate.

Bibliografia

BERTINO A. (1973), *Monete*, in *Scavi di Luni, relazione preliminare delle campagne di scavo 1970-71*, a cura di A. FROVA, Roma, coll. 837-882, tavv. 230-3.

BERTINO A. (1977), *Monete*, in *Scavi di Luni II, relazione delle campagne di scavo 1972-74*, a cura di A. FROVA, Roma, pp. 679-707, tavv. 344-8.

BERTINO A. (1983), *Monete attestate in Luni dal IV al IX secolo*, in *Atti del Congresso "I Liguri dall'Arno all'Ebro"*, «RSL», anno XLIX, pp. 265-300.

BERTINO A. (1988), *Albisola Superiore (Savona), Monete rinvenute nella villa romana negli scavi archeologici dal 1957 al 1976*, «Bollettino di Numismatica», pp. 195-8.

BERTINO A. (1998), *Monete antiche da Vada Sabatia*, Savona.

BERTINO L. M. (2006), *Monete nordafricane del III-I secolo a.C. da Ventimiglia*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 1641-7.

BMC,GC: Egypt British Museum Coins, R.S. POOLE, *The Ptolemies Kings of Egypt*, rist. Bologna 1963.

DATTARI G. (1901), *Monete imperiali greche-Numi Augg. Alexandrini*, Cairo.

DÜRR N. (1964), *Catalogue de la Collection L. Naville au Cabinet de Numismatique du Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, «Genava», XII, pp. 65-106.

FRONDONI A. (1995), *Archeologia all'isola del Tino - Il monastero di San Venerio*, Genova.

HAHN W., *MIB, Moneta Imperii Bizantini*, I-III, Vienna 1973-1981.

REMEDI A. (1884), *Catalogo di vendita delle monete romane consolari ed imperiali e delle zecche italiane, medievali e moderne e delle medaglie componenti la Collezione del Marchese Angelo Remedi di Sarzana*, a cura di C. LUPPI, con prefazione di G. SAMBON, Milano.

RESTAGNO D. (1957), *Monete romane di Albisola*, «Atti della Società Savonese di Storia Patria», XXIX, pp. 211-3.

RIC, VI: *The Roman Imperial Coinage*, C. H. V. SUTHERLAND, *From Diocletian's Reform to the death of Maximinus A.D. 294-313*, London 1967.

RIC, VII: *The Roman Imperial Coinage*, P. M. BRUUN, *Constantine and Licinius, A.D. 313-337*, London 1966.

RIC, VIII: *The Roman Imperial Coinage*, J. P. C. KENT, *The Family of Constantine I, A.D. 337-364*, London 1981.

ROSSI G. (1978), *Monete bizantine, gote e longobarde del Civico Museo della Spezia*, «Annali del Museo Civico della Spezia», pp. 251-64.

Lucia Maria Bertino

Terra sigillata africana decorata dalla Villa romana del Varignano Scavi archeologici 1967-1986

Fra i numerosi reperti ceramici e marmorei provenienti dagli scavi archeologici per la messa in luce della Villa romana del Varignano in territorio del Comune di Porto Venere (l'antica *statio* di *Portus Veneris*, a poche miglia dalla *colonia* di *Luna*, sulla rotta fra Roma e la Gallia), sono frammenti di vasi e di lucerne prodotti da officine dell'Africa settentrionale.

La villa, centro di un vasto *fundus* collinare e marittimo, era del tipo rustico-residenziale sulla riva dell'omonima insenatura (nel Golfo della Spezia), con ambienti termali, un impianto per la frangitura delle olive e la lavorazione dell'olio ed inoltre una grandiosa *contecta cisterna* d'acqua potabile, a quota superiore, di forma rettangolare a due navate, in laterizio intonacato, con sette speroni nel lato a valle per contenere l'enorme spinta dell'acqua.

Il complesso edilizio è databile fra gli ultimi decenni del II a.C. e la fine circa del VII secolo, con varie fasi costruttive e trasformazioni, con periodi di splendore e di decadenza e poi di sopravvivenza attiva seppure in tempi avversi, nei secoli VI e VII, per le mutate vicende politiche ed economiche, dominazioni e guerre[1].

La produzione della terra sigillata africana, quasi sempre di buona qualità e ricoperta in tutto od in parte da vernice rosso-arancione (con vari gradi di brillantezza) e talora decorata con varie tecniche, perdurò per oltre sei secoli e divenne la ceramica fine da mensa più diffusa nella parte occidentale dell'impero. Per lo studio di questa sigillata ho seguito le classificazioni elaborate da N. Lamboglia[2], da J. W. Hayes[3] e dall'*Atlante delle forme ceramiche*[4].

* Lucia Maria Bertino, Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria, Genova.

1. Vedi A. BERTINO articoli vari citati in bibliografia.
2. N. LAMBOGLIA, citato d'ora in poi con LAMB.
3. J. W. HAYES, citato d'ora in poi con H.
4. Citato d'ora in poi con *Atlante*.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1411-1426.

Nella Villa del Varignano sono attestati frammenti di:
1) Sigillata africana tipo A, caratteristica della regione di Cartagine. Costituisce la produzione più antica e copre un arco cronologico dalla fine del I d.C. al III secolo. Fra i numerosi reperti è stato possibile distinguere i prodotti tipici delle due "fabbriche" in cui usa suddividere tutta la produzione: la cosiddetta A^1 (con forme di vasi che riecheggiano le ultime forme dell'artigianato gallico e tardo-italico: H. 3B, 8B, 9B, 21) e la cd. A^2 (caratterizzata da forme nuove e più grandi, con le forme H. 3C, 8B, 9B, 14A-B, 16, 17). Con l'inizio dell'attività di quest'ultima avviene la definitiva affermazione e diffusione dei prodotti delle fabbriche africane sui mercati del bacino del Mediterraneo occidentale e in alcuni centri di quello orientale e da lì verso l'interno dell'Europa. L'esportazione di questa sigillata continuò fino verso la fine del III primi del IV secolo, quando iniziò la produzione di tipo D che dominerà i mercati per ben tre secoli.
2) Sigillata africana tipo A/D: fine del II-III secolo. Essa veniva prodotta probabilmente nelle regioni dell'attuale Tunisia centrale e meridionale. L'argilla di questi vasi, in genere di grandi dimensioni, è di color arancio scuro, ricca di inclusi ed è associata ad una vernice arancione scuro, densa e brillante che spesso non copre tutta la superficie del vaso. Sono attestate al Varignano le forme H. 27 e Ostia I,16.
3) Sigillata africana tipo C: inizi del III-seconda metà del V secolo. Essa era prodotta nell'area intorno al porto di *Hadrumetum*, in *Byzacena* (attuale Tunisia centro-orientale). Nella produzione delle fabbriche della C si distinguono cinque sottoclassi per i vari tipi di argilla e vernice. Si tratta di coppe e di piatti di straordinaria finezza da somigliare per sottigliezza e solidità alle stoviglie in metallo. Al Varignano sono attestate le seguenti forme: C^{1-2}: H. 44, 49; C^3: Lamboglia 40bis = H. 50, H. 50B, 53B; C^4: H. 73B.
4) Sigillata africana tipo D, della fine del III-VII secolo, prodotta in varie officine poste nell'area intorno a Cartagine, dal cui porto si imbarcavano per raggiungere le coste del Mediterraneo, dell'Atlantico e dell'Europa continentale. Dopo un periodo di grande attività e grande diffusione dei prodotti ceramici tra la metà del IV e la metà del V a seguito della dominazione vandalica (429-533), le fabbriche subirono una notevole flessione ma tuttavia continuarono a lavorare sino circa alla presa araba di Cartagine nel 698, producendo solo alcuni tipi di piatti e scodelle. I tipi attestati al Varignano sono: H. 32/58; 58B (fine III-inizi IV); H. 59, 59B, 61A-B, 67, (IV-V); H. 79 (V); H. 91A-B, 92 (fine IV-fine V); H. 91C; 99C; 105 (fine VI-fine VII).

5) Sigillata africana tipo E: seconda metà del IV-metà del V secolo. Prodotta nella fascia costiera dell'attuale Tunisia meridionale. Legata alla contemporanea ceramica di tipo D, di cui imita forme e decorazioni, fu scarsamente importata nel Mediterraneo. Argilla di color bruno-rossiccio tendente anche al marrone, a grana fine; essa è associata a vernice sottile ed opaca che copre l'interno e la fascia esterna sotto l'orlo del vaso. È attestata al Varignano la forma H. 70.

Sono qui di seguito presentati il vasellame fine da mensa e le lucerne decorate.

Il vasellame fine da mensa

Il vasellame fine da mensa era decorato in vari modi:

A. Decorazione *à la barbotine*
Questa tecnica di decorazione, diffusa nella sigillata italica, gallica e a pareti sottili, perdurò nella sigillata africana di tipo A[I].

1) Piccolo piatto del tipo H. 3B, imitante la forma Drag. 36A gallica di prima età imperiale, con orlo ricurvo su cui si dispone la decorazione a foglie d'acqua. Argilla arancione, granulosa; vernice arancione più chiara dell'argilla, fine e brillante.
Dataz.: fine I-metà ca. II. Diam.: 16 cm; h. cons.: 3,5 cm.
Inv. 414/5 (FIG. 1).

B. Decorazione a rotella
Questo tipo di decorazione, presente su tutta la produzione di sigillata africana, è frequente soprattutto nel tipo A[I], raramente nella C e poi su alcuni vasi della D.

2) Coppa di sigillata A[I], di forma H. 8A, con rotellatura a elementi fitti, che si dispongono sull'orlo ingrossato, e con altri elementi, più radi, che sottolineano la carena. Argilla arancione, granulosa; vernice arancione leggermente più chiara dell'argilla, fine e brillante.
Dataz.: fine I-metà ca. II. Diam.: 15 cm; h. cons.: 3,5 cm.
Inv. 565/5 (FIG. 2).

3) Coppa di sigillata A[I], di forma H. 9A, con rotellatura ad elementi fitti che si dispone sotto l'orlo, entro due scanalature. Argilla arancione, granulosa; vernice arancione leggermente più chiara dell'argilla, fine e brillante.
Dataz.: fine I-metà ca. II. Diam.: 13,8 cm; h. cons.: 4,8 cm.
Inv. 74/13 (FIG. 3).

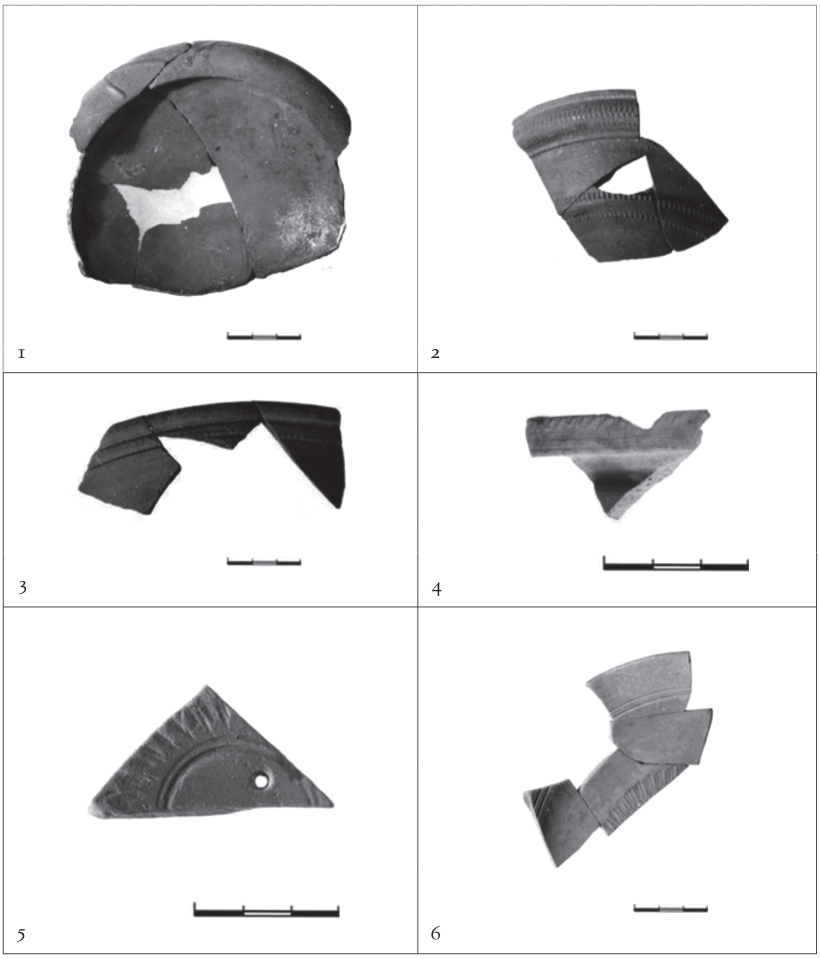
4) Zuppiera di sigillata A[1], di forma H. 21, di cui si sono conservate parte dell'orlo verticale e parte del collo con incavo interno destinato a fissare il coperchio. La decorazione a rotellatura ad elementi fitti si dispone sul bordo superiore. Argilla arancione, granulosa; vernice arancione leggermente più chiara dell'argilla, fine e brillante.
Dataz.: fine I-metà ca. II. Diam.: 15 cm; h. cons.: 2,4 cm.
Inv. 2399 (FIG. 4).

5) Fondo frammentario di scodella di sigillata africana di tipo D, probabilmente forma H. 79. La decorazione è composta da palmette a raggiera, disposte intorno al tondo centrale privo di decorazione. Il frammento presenta un foro eseguito per il restauro in antico della scodella. Argilla granulosa di color arancio; vernice evanida.
Dataz.: V ca. d.C. Dim.: 13,8×3,7 cm.
Inv. 145/10 (FIG. 5).

C. Decorazione a stampo
Questo tipo di decorazione ottenuta imprimendo dei punzoni, secondo vari schemi decorativi, sull'argilla prima della cottura, si disponeva principalmente sul fondo di larghi piatti o di scodelle. Essa ricorre soprattutto nella sigillata africana D, ma anche nella C[3] e nella E. L'ampia diffusione iniziò a partire dal secondo decennio del IV e perdurò sino alla fine del VI.

6) Coppa frammentaria di sigillata africana C[3] (forma H. 53B) con fondo interno decorato da una fitta serie di baccellature (H. 125) poste una vicina all'altra a formare un grande fiore. L'argilla è rosso-arancione, fine e molto depurata, rivestita da vernice arancio scuro brillante.
Dataz.: primi decenni del IV-metà ca. del V. Diam.: 13,2 cm; h.: 6 cm.
Inv. 171/1 (FIG. 6).

7) Fondo frammentario di scodella di sigillata africana D (probabilmente forma H. 59A), decorato da motivi vegetali disposti a formare una complessa composizione: attorno ad una stella, costituita da rami di palma (H. 1) con agli apici rosette (H. 44), è, tra due fasce di scanalature, una serie di uguali rosette. Argilla granulosa di color arancio scuro; tracce della vernice di colore arancione, brillante, poco aderente all'argilla.
Dataz.: metà IV-metà ca. del V. Dim.: 13,5×6,5 cm.
Inv. 189/29 (FIG. 7).



Figg. 1-6: 1) Fr. di piatto di TSA/A[1] decorato sull'orlo con foglie d'acqua; 2) Fr. di coppa di TSA/A[1] decorata sull'orlo e sulla carena con rotellature; 3) Fr. di coppa di TSA/A[1] decorata sotto l'orlo con rotellatura; 4) Fr. di zuppiera di TSA/A[1] decorata sul bordo superiore con rotellatura; 5) Fr. di piatto di TSA/D decorato sul fondo con serie rotellature disposte a raggiera; 6) Fr. di coppa di TSA/C[1] decorata da fitta serie di motivi ovaliformi sovrapposti.

8) Frammento di fondo di scodella di sigillata africana D (probabilmente forma H. 61A) decorato da rosetta (H. 44) tra due coppie di sottili scanalature. Argilla granulosa di color arancio scuro; minutissime tracce della vernice di colore arancione.
Dataz.: metà IV-metà ca. del V. Dim.: 5,5×5 cm.
Inv. 292/24 (FIG. 8).

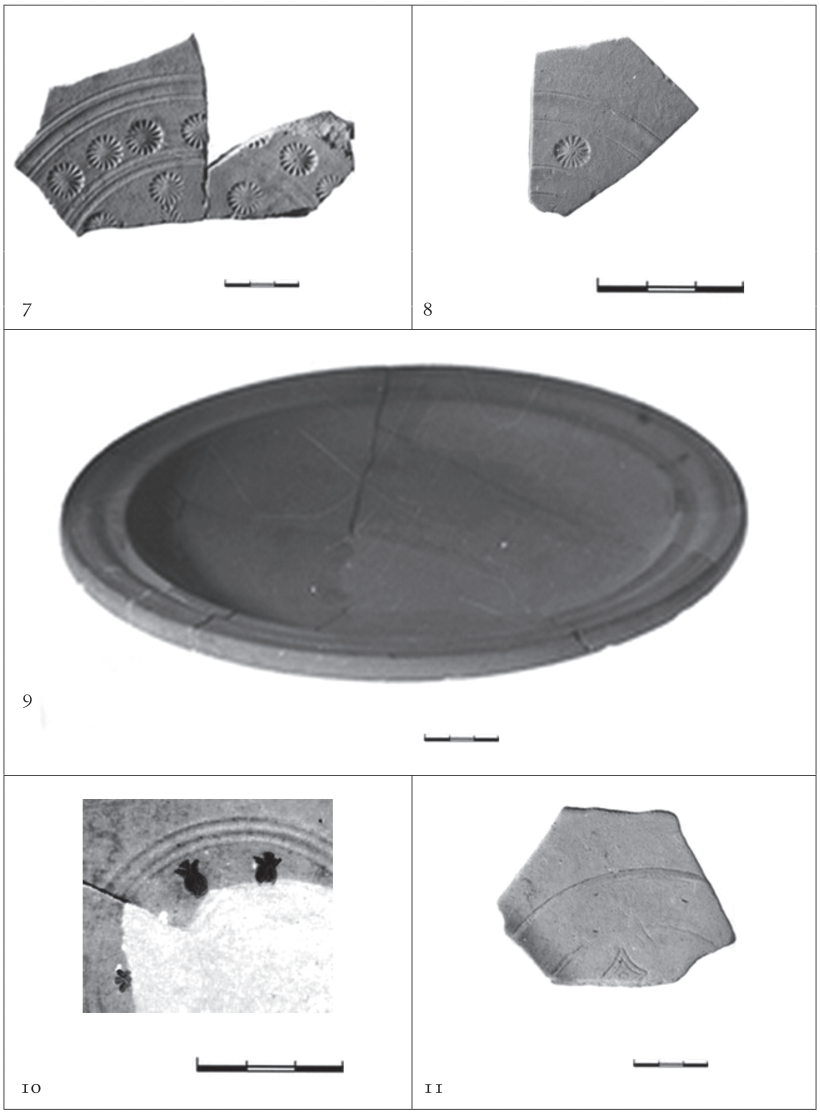
9) Scodella quasi integra di sigillata africana D (riconducibile alla forma H. 67). Sul fondo, delimitato da due scanalature, sono disposti otto piccoli bolli a forma di fior di loto (ricordano il tipo H. 121). Argilla poco granulosa di color arancio scuro; tracce della vernice di colore arancione, sottile, poco visibile all'esterno.
Dataz.: seconda metà IV-V. Diam.: 28 cm; h. cons. 3,5 cm.
Inv. 198/6 (FIGG. 9-10, quest'ultima è un particolare del fondo con alcuni bolli ingranditi).

10) Fondo frammentario di scodella di sigillata africana D di cui si è conservata parte di una decorazione costituita da un rombo con i lati arcuati verso l'interno e con cerchietto al centro (motivo incompleto dell'H. 78?). Argilla granulosa di color arancio; vernice abrasa.
Dataz.: IV. Dim.: 10,2×7,6 cm.
Inv. 404/19 (FIG. 11).

11) Frammento di fondo di scodella di sigillata africana E di cui rimane parte della decorazione costituita da 3 rami di palma (H. tipo 3) disposti attorno a circoli concentrici (H. tipo 24). Argilla di color bruno-rossiccio, a grana fine; tracce di vernice sottile ed opaca che copre solo l'interno del vaso.
Dataz.: seconda metà IV-metà V. Dim.: 4×2,5 cm.
Inv. 174/2 (FIG. 12).

12) Fondo frammentario di scodella di sigillata E (H. 68, n. 1) decorato da rami di palma (H. 3) disposti a stella al centro, entro grossa fascia a spina di pesce eseguita a rotella ("double rouletted band"). Argilla a grana fine di color bruno-rossiccio; tracce di vernice sottile e opaca solo sull'interno del vaso.
Dataz.: metà IV-metà V. Dim.: 4×2,5 cm.
Inv. 171/61 (FIG. 13).

D. Decorazione a tacche in incavo
Questa decorazione, tipica della sigillata D[1], secondo lo Hayes è contemporanea a quella a stampo ed era legata all'influsso dei prodotti metallici di lusso in uso nel Tardo Impero.



Figg. 7-11: 7) Fr. di scodella di TSA/D decorata da rami di palma e rosette; 8) Fr. di scodella di TSA/D, decorata da rosetta; 9) Scodella di TSA/D decorata sul fondo da otto piccoli fiori di loto; 10) Part. del fondo interno della scodella 9; 11) Fr. di scodella di TSA/D decorata sul fondo da rombo con lati arcuati.

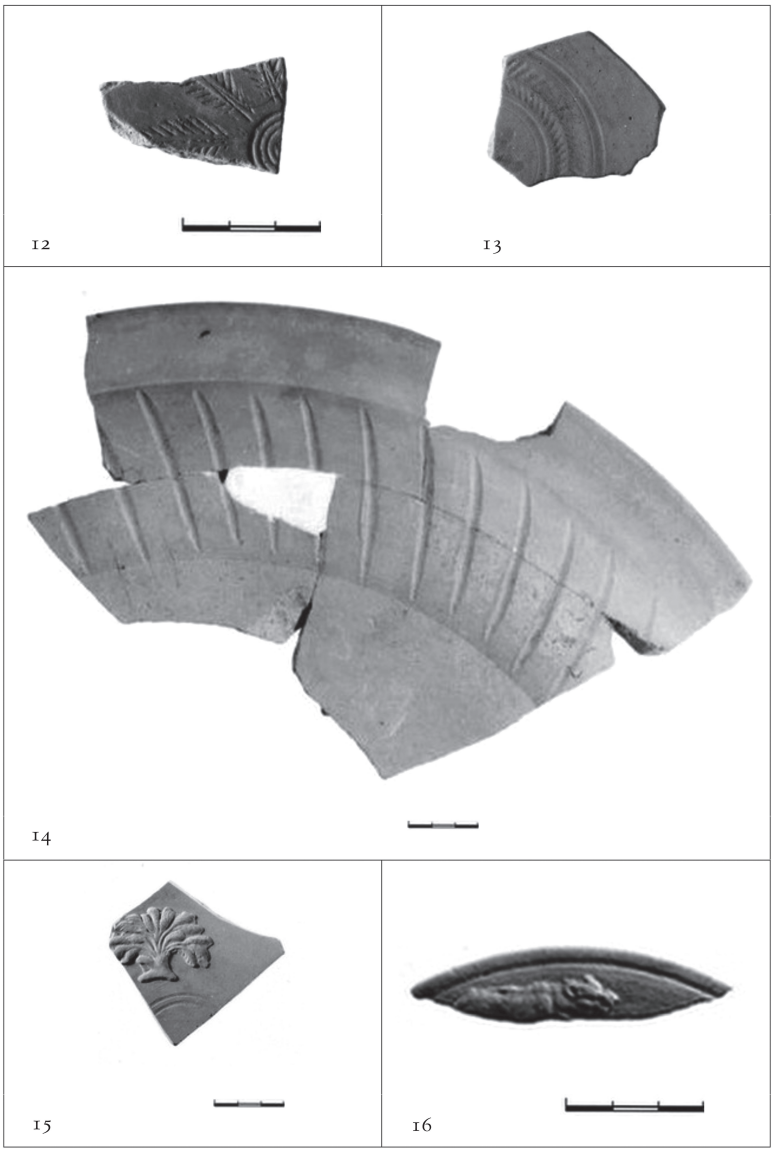
13) Largo piatto di forma Lamb. 51A / H. 59 con sulla parete esterna serie di nervature leggermente oblique e ovaleggianti, in incavo, poste a distanza regolare, ravvicinate e parallele tra di loro, con corrispondenti colmature all'interno. Argilla abbastanza depurata; vernice opaca, liscia. Al Varignano sono numerosi i frammenti di questo tipo di piatto di grandi dimensioni.
Dataz.: IV-prima metà del V. Diam.: 38 cm; h. 4 cm.
Inv. 198/4 (FIG. 14).

E. Decorazione a rilievo applicato
Questo tipo di decorazione, attestato già in età antonina su sigillata africana A, divenne più frequente sui vari tipi di C e perdurò sino al V secolo. La figurina veniva applicata sul vaso già ingobbiato e prima della cottura finale.

14) Fondo frammentario di piatto di sigillata C^3 (probabilmente H. 53A), decorato da alberello (*Atlante* n. 38) posto sopra due scanalature concentriche che segnano il centro del vaso. Argilla rosso-arancione, fine e molto depurata, rivestita da vernice arancio scuro.
Dataz.: prima metà IV-metà V. Dim.: 6,6×7,1 cm.
Inv. 174/3 (FIG. 15).

15) Frammento di orlo largo di piatto di sigillata C^3 (Lamb. 35/H. 52B n. 22) decorato da una leonessa in corsa a destra. (H. tipo 64). Argilla poco depurata, di colore arancione; vernice abrasa.
Dataz.: seconda metà IV. Diam.: 24×2,7 cm.
Inv. 616 (FIG. 16).
A. Bertino (1978), p. 58, n. 23.

16) Frammento di orlo di piatto di sigillata C^3 (Lamb. 35 / H. 52B n. 22) con parte di decorazione: locusta a sin. Trattasi della riproduzione di una *locusta migratoria*, diffusa specialmente in Africa ed in Asia. Dell'insetto mancano il capo con le antenne e i primi due segmenti del torace con le quattro zampe cursorie, mentre si sono conservati il metatorace con le due zampe saltatorie ed il grosso addome sotto le ali membranose. Questa decorazione si trova riprodotta per cinque volte sulla spalla convessa di una lucerna bilicne di sigillata africana (Antiquarium Comunale, Roma, Inv. 1234,



Figg. 12-16: 12) Fr. di scodella di TSA/E decorata sul fondo da rami di palma attorno a cerchi concentrici; 13) Fr. di scodella di TSA/E decorata da rami di palma entro fascia a spina di pesce; 14) Parte di largo piatto di TSA/D1 decorato all'esterno da nervature oblique; 15) Fondo fr. di piatto di TSA/C3 decorato da alberello; 16) Orlo fr. di piatto di TSA/C3 decorato da leonessa in corsa a d.

FIG. 18). Argilla fine e molto depurata, di colore arancione; vernice arancio scuro.
Dataz.: seconda metà IV. Diam.: cm 6×2,7.
Inv. 930 (FIG. 17).
A. Bertino (1978), p. 58, n. 24.

Le lucerne fittili

Gli scavi della villa del Varignano hanno restituito lucerne fittili costituenti un repertorio quasi completo delle più comuni tipologie dalla fine del II a.C. (tipo Esquilino 2 e "a decorazione radiale") alla metà circa del VI secolo, tra le quali sono presenti anche quelle cosiddette "africane". Parallelamente all'affermarsi della sigillata africana, le lucerne, prodotte dalle stesse officine della ceramica nell'odierna Tunisia centrale, invasero anch'esse il mercato italico. L'esportazione dei tipi principali (*Atlante*: forme VIII e X), iniziata verso la metà del IV secolo, proseguì sino circa la seconda metà del VII.

Alcune lucerne presentano una decorazione a rilievo sulla spalla e sul disco, costituita da simboli e tipi cristiani (*Chrismon*, colomba ed agnello) relativi all'esistenza già da tempo in Africa della nuova religione e quindi poi alla sua diffusione ovunque nel resto del mondo romano.

17) Lucerna del tipo *Atlante* VIII D7, di cui si è conservato in parte il lato sinistro. La decorazione a rilievo del disco si estende alla spalla ed è costituita da una fila di cinque grossi globuli appilati che affiancano una colonnina con alto plinto e capitello sorreggente un arco a sesto ribassato che racchiude un *Chrismon* (tra due *infundibula*) a bastoncello.
Dataz.: fine IV-fine V ca. Dim.: 6,5×4,2 cm.
Inv. 245/3 (FIG. 19).
Atlante, p. 195; Ennabli (1976), tav. LV, n. 1009 (per il motivo architettonico); L. M. Bertino (1986) p. 369, n. 43.

18) Lucerna del tipo *Atlante* X A1a, di cui si è conservata parte della spalla, del serbatoio e del becco a canale allungato. Sulla spalla, entro bordo è racchiusa la decorazione costituta da foglie cuoriformi (H. 173) alternate a foglie di quercia con piccoli punti all'interno (*Atlante*, tav. CLX, nn. 2a, 3). Argilla rosso vivo, ben depurata, vernice arancione brillante.
Dataz.: IV-metà VI ca. Dim.: 3,7×1,8 cm.
Inv. 184/3 (FIG. 20).

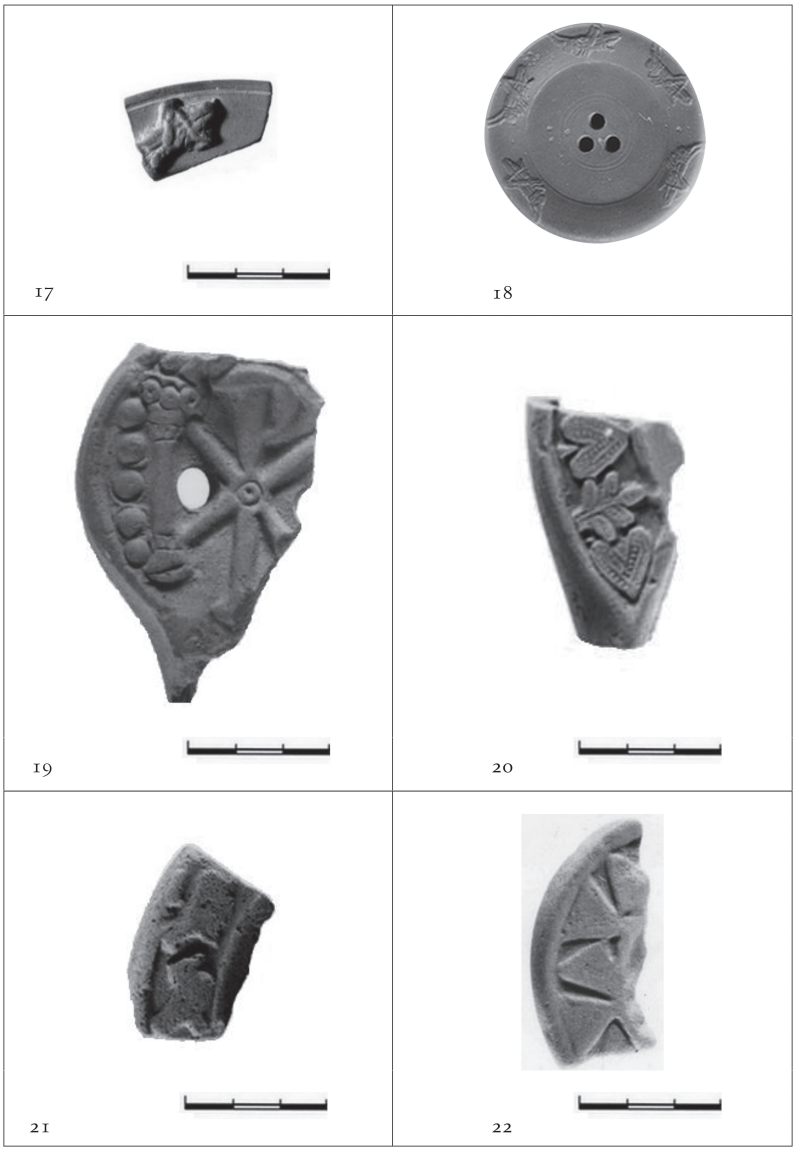
Ponsich 1961, tav. XXVII, n. 374; *Atlante*, p. 200; Mercando, tavv. V e XIV; L. M. Bertino (1986) p. 368, n. 40.

19) Lucerna del tipo *Atlante* X A1a, di cui si è conservata parte della spalla e del serbatoio. Sulla spalla, entro bordo, è racchiusa la decorazione costituta da triangoli (lisci?) posti vicini alternati per il vertice e per la base (*Atlante*, tav. CLX, n. 7). Argilla rosso vivo, mal depurata, vernice abrasa.
Dataz.: IV-metà VI. Dim.: ca. 5×2,5 cm.
Inv. 184/2 (FIG. 21).
Ponsich 1961, tav. XXVII, n. 369; Ennabli (1976), tav. XXVI, n. 489; L. M. Bertino (1986) p. 368, n. 41.

20) Lucerna del tipo *Atlante* X A1a, di cui si è conservata parte della spalla decorata, entro un bordo, da figure di animali affrontati: colomba (H. 194) ed agnello (H. 364). Argilla rosso vivo, mal depurata, con inclusi bianchi, vernice evanida.
Dataz.: IV-metà VI ca. Dim.: 4,1×2,2 cm.
Inv. 119/1 (FIG. 22).
L. M. Bertino (1986) p. 368, n. 42.

Al Varignano, oltre alla terra sigillata, giungevano dalle stesse aree del Nord-Africa la ceramica ad uso domestico (casseruole, marmitte, scodelle, piatti-coperchio) e le anfore che insieme venivano commercializzate. Della ceramica da cucina, prodotta ed esportata in larga scala da fabbriche africane probabilmente già dagli inizi del I sino a tutto il V secolo (allorché la loro produzione cessò a seguito dell'occupazione vandalica) sono testimoniate le classi dei tegami a patina cenerognola, con il caratteristico orlo bifido e fondo convesso striato ed inoltre presenti i piatti-coperchio ad orlo annerito, prodotti soprattutto nella regione attorno a Cartagine. Sono infine attestati piatti e scodelle di ceramica polita a strisce o a bande, prodotti tra il II ed il IV secolo da officine operanti probabilmente solo nell'area ora della Tunisia centrale.

Attestata dall'età severiana al IV-V secolo anche la presenza di anfore nord-africane (dall'odierna Tunisia) per l'esportazione di olio, salse di pesce, pesce conservato e probabilmente vino: l'Africana piccola e poi l'anfora di maggior dimensioni: l'Africana II. Ed ancora, tra il IV ed V secolo, dalla regione tunisina arrivarono contenitori cilindrici di medie dimensioni (Keay XXV) e, dalla fine del IV al VI-VII, piccoli contenitori dalla forma affusolata (*spathia*) utilizzati per molteplici prodotti: olive, resina e forse anche vino.



Figg. 17-22: 17) Fondo fr. di piatto di TSA/C[1] decorato da locusta; 18) Particolare di una lucerna decorata da cinque locuste; 19) Parte di lucerna fittile con *Chrismon* entro elemento architettonico; 20) Parte di lucerna decorata da foglie gemmate alternate: cuoriformi e a cinque lobi; 21) Parte di lucerna decorata da triangoli alternati; 22) Parte di lucerna decorata da figure di animali affrontati: colomba ed agnello.

Le quantità e le varietà di vasellame rinvenuto, sia quello fine da mensa e sia quello d'uso comune, le lucerne e le anfore (dal II a.C. al VII d.C.), indicano la grande vitalità e persistenza della villa almeno sino al VI e forse anche a tutto il VII secolo. Sono presenti infatti: la ceramica a vernice nera di fine II-I a.C., la ceramica a pareti sottili, la terra sigillata italica e tardo italica, la terra sigillata della Gallia e le varie produzioni galliche di media e tarda età imperiale ed inoltre la ceramica corinzia a rilievo di II-III secolo, la sigillata africana e la sigillata focese di metà IV-metà V. Sono attestati vasi d'uso comune, oltre a quelli d'importazione nord-africana, prodotti da manifatture locali, compresi quelli tipici d'età longobarda (introdotti dopo il 568)[5].

Poi la villa, abbandonata e disfatta, fu ricoperta da uno spesso strato di terreno agricolo, passando nel sistema economico curtense dell'alto Medioevo e per circa tredici secoli se ne perdette il ricordo, pur restando in una zona in ogni epoca molto frequentata. Segno della sua passata grandezza solo due ruderi emergenti: un muraglione pseudoreticolato da terrazzamento ad est e la cisterna romana ad ovest, invasa da tre povere casette moderne inglobate e sovrapposte ad essa, abitate regolarmente da gente del luogo.

Bibliografia

Atlante delle forme ceramiche I, suppl. *EAA*, Roma 1981: *Ceramica africana – Terra sigillata: vasi*, a cura di A. CARANDINI, pp. 11-183; *Terra sigillata: lucerne*, di L. ANSELMINO, C. PAVOLINI, pp. 184-208.

BARBERA M., PETRIGGI R. (1993), *Museo nazionale romano le lucerne tardoantiche di produzione africana*, Roma.

BERTINO A. (1976), *Varignano*, in *Archeologia in Liguria I. Scavi e scoperte 1967-75*, Genova, pp. 61-78.

BERTINO A. (1978), *La Villa Romana del Varignano*, in *Quaderno 3 del Centro Studi Lunensi*, Sarzana, pp. 47-64.

BERTINO A. (1985), *Varignano*, in *Archeologia in Liguria II. Scavi e scoperte 1976-81*, Genova, pp. 51-62.

BERTINO A. (1990 a), *La Villa Romana e l'Antiquarium del Varignano*, Sarzana.

BERTINO A. (1990 b), *Varignano*, in *Archeologia in Liguria III.2. Scavi e scoperte 1982-86*, Genova, pp. 251-9.

BERTINO A. (1995), *Torcularium e cella olearia nella villa romana del Varignano*, in *Splendida civitas nostra*, Roma, pp. 183-90.

5. Cfr. articoli vari citati in bibliografia di A. BERTINO e L. M. BERTINO.

Bertino A. (1998), *La Villa Romana e il fondo rustico del Varignano*, in *Sessant'anni di istruzione postelementare alle Grazie di Porto Venere*, *La Scuola Media "Giovanni di Giona"*, La Spezia, pp. 107-22.

Bertino L. M. (1976), *Ceramiche del V-VII sec. d.C. dalla Villa del Varignano*, «Giornale Storico della Lunigiana e del territorio Lucense», n.s., aa. XXVI-XXVII, gennaio-dicembre 1975-76, pp. 275-89.

Bertino L. M. (1985), *Ceramica aretina, tardo italica e sud-gallica dalla Villa romana del Varignano*, in *I Liguri dall'Arno all'Ebro*, in *Atti del Congresso: I liguri dall'arno all'Ebro*, II, «RSL», a. XLIX (gennaio-dicembre 1983), n. 1-4, pp. 168-78.

Bertino L. M. (1986), *Una pisside decorata a rilievo nell'Antiquarium del Varignano*, «RSL», a. LI (ottobre-dicembre 1985), n. 4, pp. 385-91.

Bertino L. M. (1987), *Lucerne fittili dell'Antiquarium del Varignano*, «RSL», a. LII (gennaio-dicembre 1986), n. 1-4, pp. 345-69.

Bertino L. M. (1990), *Varignano: L'Antiquarium*, in *Archeologia in Liguria III 2-Scavi e scoperte 1982-86*, Genova, pp. 260-4.

Bertino L. M. (1995), *Ceramica sud gallica decorata dalla Villa Romana del Varignano*, «Memorie della Accademia Lunigianese di Scienze "Giovanni Capellini". Scienze storiche e morali», vol. LXIV-LXV (1994-95), pp. 93-110.

Bertino L. M. (2001), *Ceramica a pareti sottili decorate dalla Villa romana del Varignano Vecchio (campagne scavi 1965-1986)*, in *Da Luna alla diocesi*, *Atti della giornata di studi*, «Giornale storico della Lunigiana», n.s., aa. XLIX-LI, (gennaio-dicembre 1998-2000), n. 1-4, pp. 113-38.

Ennabli A. (1976), *Lampes chrétiennes de Tunisie*, Paris.

Gandolfi D. (1998), *Ceramiche fini di importazione di VI-VII secolo in Liguria. L'esempio di Ventimiglia, Albenga e Luni*, in *Ceramica in Italia: VI-VII secolo*, *Atti del convegno in onore di J. W. Hayes (Roma, 11-13 maggio 1995)*, a cura di L. Saguì, Firenze, pp. 253-74.

Gandolfi D., Murialdo G. (2004), *Produzione e circolazione della ceramica in Liguria tra età tardoantica e altomedioevo*, in *Produzione e circolazione dei materiali ceramici in Italia settentrionale tra VI e X secolo*, *Atti del II incontro sulle ceramiche tardoantiche e altomedioevali (Torino, 13 e 14 dicembre 2002)*, Mantova, pp. 225-45.

Grassi M. T. (2000), *La diffusione della ceramica africana nell'Italia settentrionale*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1585-99.

Hayes J. W. (1972), *Late Roman Pottery*, The British School at Rome, London.

Hayes J. W. (1980), *Late Roman Pottery (Supplement)*, London.

Lamboglia N. (1958), *Nuove osservazioni sulla "Terra sigillata chiara" I. Tipi A e B*, «RSL», XXIV, pp. 257-330.

Lamboglia N. (1963), *Nuove osservazioni sulla "Terra sigillata chiara" II. Tipi C, lucente e D*, «RSL», XXIX, pp. 145-212.

Martini C. (2003), *Lucerna fittile bilicne (n. 40)*, in *387 d.C. Ambrogio e Agostino. Le sorgenti dell'Europa*, a cura di P. Pasini, Catalogo della mostra a

Milano, Museo Diocesano, Chiostri di Sant'Eustorgio, 8 dicembre 2003 - 2 maggio 2004, Milano, p. 361, fig. n. 40, p. 261.

MERCANDO L. (a cura di) (1962), *Lucerne greche e romane dell'Antiquarium Comunale*, Roma.

PAVOLINI C. (1998), *Le lucerne in Italia nel VI-VII secolo d.C.: alcuni contesti significativi*, in *Ceramica in Italia: VI-VII secolo*, *Atti del convegno in onore di J. W. Hayes (Roma 11-13 maggio 1995)*, a cura di L. SAGUÌ, Firenze, pp. 123-35.

PONSICH M. (1961), *Les lampes romaines en terre-cuite de la Maurétaine Tingitane*, (Publications du Service des Antiquités du Maroc, fasc. 15), Rabat.

Luigi Gambaro

Importazioni di merci africane nelle aree rurali dell'estremo Ponente ligure tra l'età tardo-repubblicana e la tarda antichità

La ricerca riguarda lo studio di tutte le ceramiche di produzione nord-africana di epoca romana, con datazione compresa tra la tarda età repubblicana e la tarda antichità (dal II secolo a.C. al VII secolo) documentate in una cinquantina di contesti archeologici rurali di quella parte della Liguria occidentale, oggi compresa nella provincia di Imperia e in età romana occupata dal *municipium* di *Albintimilium* e della parte più occidentale di quello di *Albingaunum*[1].

Tale approfondimento ceramologico è stato preceduto da una indagine topografica protrattasi dal 2002 al 2005 e denominata "Progetto Ponente", avente la finalità di studiare per una migliore conoscenza e valorizzazione i siti rurali di età antica del territorio della provincia di Imperia. Lo studio si è sviluppato in questi anni sotto forma di una collaborazione tra la Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria e l'Università di Genova, incentrata su due principali filoni; dal 2002 al 2004 con l'insegnamento di Etruscologia (prof. Marco Rendeli) si è avviato il censimento sistematico dei siti d'altura della provincia di Imperia, cioè di quella particolare tipologia abitativa, conosciuta anche con il termine di "castellaro" e ritenuta rappresentativa dell'insediamento umano durante la seconda età del Ferro e la romanizzazione anche in questa parte della Liguria costiera[2]; dal 2004 al 2006 insieme alla Catte-

* Luigi Gambaro, Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria, Genova.

1. Sulla città romana di *Albintimilium* e i suoi confini territoriali cfr. G. MENNELLA, *Regio IX-Liguria. Albintimilium*, in *Supplementa Italica*, n.s. 9, Roma 1992, pp. 102-5; L. GAMBARO, *La Liguria costiera tra III e I secolo a.C. Una lettura archeologica della romanizzazione*, Mantova 1999, pp. 81-7; G. SPADEA, *Edilizia abitativa ad Albintimilium*, in *Abitare in città. La Cisalpina tra impero e medioevo*, *Atti del Convegno, (Roma 1999)*, Wiesbaden 2003, pp. 121-31.

2. La ricerca condiretta oltre che dallo scrivente dal collega dott. Angiolo Del Lucchese e dal prof. Marco Rendeli con la partecipazione degli studenti della Scuola

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1427-1470.

dra di Metodologie della ricerca archeologica (prof.ssa Maura Medri) si è sviluppato un progetto di ricerca sul popolamento costiero del comprensorio sanremese in età romana, con particolare riferimento al sistema delle ville attestato in questo territorio [3].

Partendo dalla val Roia ed estendendosi progressivamente verso oriente fino alle valli di Imperia e all'alta valle Arroscia sono stati sottoposti a ricognizione archeologica tutti i principali crinali che delimitano i solchi vallivi dei bacini idrografici dell'Imperiese. Per il censimento sistematico di tali siti si poteva contare su una notevole quantità di dati rimasti tuttavia quasi totalmente inediti, raccolti nel corso dei decenni precedenti in particolare dal Gruppo Ricerche della se-

di Specializzazione in Archeologia e del corso di laurea in Beni Culturali dell'Università di Genova, si è avvalsa del determinante supporto finanziario e logistico dei Comuni di Riva Ligure e Castellaro per quanto riguarda le attività annuali di ricerca sul terreno, nell'ambito di una convenzione, sottoscritta da Università, Soprintendenza e i due suddetti Comuni, stipulata a partire dal 2002 e rinnovata nei due anni successivi. Nel 2005 il progetto è continuato dalla sola Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria. Per un riassunto dello *status quaestionis* delle problematiche sviluppate poi nel corso del progetto si rimanda a: A. Del Lucchese, L. Gambaro, M. Ricci, *Aspetti della seconda età del Ferro nell'estremo Ponente Ligure*, in *Ligures celeberrimi. La Liguria interna nella seconda Età del Ferro*, *Atti del Convegno Internazionale, (Mondovì 2002)*, a cura di M. Venturino Gambari, D. Gandolfi, Bordighera 2004, pp. 289-99. Prime notizie del progetto in G. Montinari, *Archeologia del paesaggio, territori e siti d'altura nell'estremo Ponente Ligure tra Età del Ferro e romanizzazione*, Tesi di Specializzazione in Archeologia (Archeologia classica), Università degli Studi Genova, a.a. 2002-3; L. Gambaro, A. Del Lucchese, M. Rendeli, *Il "Progetto Ponente"*, in *Ancora sui Liguri. Un antico popolo europeo tra Alpi e Mediterraneo*, a cura di R. C. de Marinis, G. Spadea, Genova 2007, pp. 117-20; L. Gambaro, M. Rendeli, A. Del Lucchese, *Forme di occupazione del territorio e indicatori di traffici commerciali nell'estremo Ponente ligure tra IV e II sec. a.C.*, in *L'uomo e la terra ligure*, *Atti della tavola rotonda (Genova, 10-11 febbraio 2005)*, a cura di darficlet Università degli Studi Genova, cds.; L. Gambaro. M. Rendeli, A. Del Lucchese, *Il "Progetto Ponente". La carta archeologica dei siti d'altura dell'Imperiese*, in *Archeologia in Liguria. Anni 2004-5,* n.s. 1, a cura di L. Gambaro, A. Del Lucchese, Genova 2008, pp. 254-6; C. Raffelini, M. Ferrero, G. Montinari, E. Piccardi, *Metodologie di indagine per uno studio globale del territorio: il progetto Ponente*, in *Teoria e pratica nell'Analisi e Interpretazione della Cultura Materiale Antica*, *Atti del I Convegno degli Studenti di Archeologia (Napoli, 2003)*, cds.

3. La ricerca condiretta dallo scrivente e dalla prof.sa Maura Medri è stata normata da una convenzione triennale stipulata nel 2004 tra Soprintendenza, Università di Genova e Comune di Sanremo, che ha previsto oltre ad una serie di attività di valorizzazione dei siti anche due campagne di scavo in ognuna delle due aree, precedute da prospezioni geofisiche. Prima notizia del progetto in L. Gambaro, M. Medri, *Ricerche archeologiche nelle ville romane di Sanremo*, in *Archeologia in Liguria*, cit., pp. 242-4.

zione sanremese dell'Istituto Internazionale di Studi Liguri sotto l'impulso dell'archeologo imperiese Nino Lamboglia, anche se sussistevano ancora ampi dubbi sulla cronologia di gran parte di tali insediamenti, appena individuati in base alla dispersione superficiale di sporadico materiale ceramico, a volte associato a ruderi di murature a secco e al toponimo ancora vivente di "Castellaro" o voce similare, e solo in pochissimi casi interessati da scavi archeologici, perlopiù compiuti negli anni Cinquanta e Sessanta del secolo scorso[4].

Rispetto alla mezza dozzina di abitati già noti dalla bibliografia archeologica si è giunti in pochi anni a censire oltre 30 insediamenti, di ognuno dei quali sono state documentate eventuali strutture a vista, raccolte ceramiche affioranti in superficie e redatte dettagliate schede topografiche georiferite, inserite nel sistema informativo territoriale dell'Ufficio catalogo della Soprintendenza. Tale ricerca ha comportato inoltre un approfondimento all'interno di un'area campione, corrispondente al crinale montuoso orientale della bassa valle Argentina, nei comuni di Riva Ligure e Castellaro[5]; in due di tali abitati d'altura

4. Sugli scavi di Monte Bignone, condotti da N. Lamboglia nei primi anni Cinquanta, e di Monte Colma, diretti da M. Ricci agli inizi degli anni Sessanta, entrambi nel comprensorio di Sanremo, si rimanda alla bibliografia raccolta in GAMBARO, *La Liguria costiera*, cit., pp. 53-4. Studi più recenti sono stati condotti dall'Istituto Internazionale di Studi Liguri sul sito di Monte Follia (D. GANDOLFI, G. STABILE RE, *Un sito d'altura del Ponente ligure. Il Monte Follia (Pietrabruna, Imperia)*, in *Ligures Celeberrimi*, cit., pp. 419-24; D. GANDOLFI, *Il caso di Monte Follia (Pietrabruna – Imperia)*, in *I Liguri. Un antico popolo europeo tra Alpi e Mediterraneo*, Catalogo della mostra, a cura di R. C. DE MARINIS, G. SPADEA, Milano 2004, pp. 489-92. L'unico scavo di emergenza condotto dalla Soprintendenza archeologica negli anni Ottanta a Monte Mucchio delle Scaglie risulta ancora sostanzialmente inedito (G. P. MARTINO, *Vicos et castella*, in *La pietra a secco. Studio, tutela e valorizzazione delle opere in pietra a secco, Atti del V Convegno Internazionale sulle opere in pietra a secco (Pontedassio 1996)*, Imperia s.d., pp. 11-30).

5. All'interno di questi due Comuni è stata condotta una ricerca di "archeologia globale" del territorio mediante ricognizione archeologica sistematica ed intensiva, avente la finalità di ricostruire le modificazioni nel lungo periodo delle scelte insediative e delle forme di sfruttamento di una fascia di territorio, che può essere considerato significativo per la Liguria, abbracciando la costa, la fascia collinare retrostante fino ai pascoli di alta quota lungo una antica via di crinale. L'attività di ricognizione è stata integrata da un'analisi e datazione delle tecniche murarie e degli elementi strutturali medievali e post-medievali impiegati nei due centri storici di Riva Ligure e Castellaro. Una prima sintesi dei risultati di tale parte della ricerca con la predisposizione di una carta archeologica dei due Comuni è contenuta in C. RAFFELINI, *A mari ad montes. Archeologia del paesaggio tra Riva Ligure e Castellaro*, Tesi di Specializzazione in Archeologia (Archeologia classica), Università degli Studi Genova, a.a. 2002-3; L. GAMBARO, M. RENDELI, A. DEL LUCCHESE, *Carta archeologica dei comuni di Castellaro e Riva Ligure*, in *Archeologia in Liguria*, cit., pp. 244-5.

(Monte Rocche e Monte Sette Fontane) sono state programmate delle verifiche di scavo dopo aver redatto accurate piante di visibilità e di concentrazione dei materiali rinvenuti in superficie nel corso di ripetute ricognizioni infra-sito[6].

La ricerca sulle ville romane di Sanremo ha permesso mediante una serie di campagne di scavo di precisare la cronologia e di chiarire funzione e sviluppo planimetrico dei due complessi archeologici, già noti da tempo ma trascurati da oltre un quarantennio, fornendo nel contempo una serie di dati indispensabili per poter avviare un articolato progetto di allestimento e di sistemazione finalizzato ad una loro apertura al pubblico.

1
Le ceramiche di importazione africana[7]

1.1. L'età tardo-repubblicana (II-I secolo a.C.)

I contenitori da trasporto

Le testimonianze ascrivibili ad anfore di "tradizione punica" provenienti da più siti della provincia di Imperia, sotto forma di fram-

6. A Monte Rocche la Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria ha condotto una campagna di prospezioni geo-archeologiche e due campagne di scavo programmato nel 2003 e nel 2005 (L. GAMBARO, A. DEL LUCCHESE, *Monte Rocche, Monte Grange (Castellaro, Riva Ligure)*, in *Archeologia in Liguria*, cit., pp. 245-7), mentre a Monte Sette Fontane sono state realizzate in collaborazione tra Soprintendenza e Università di Genova due campagne di scavo nel 2003 e 2004 ed una campagna di rilievo nel 2005.

7. Sotto tale termine si riuniscono il vasellame da mensa (sigillata chiara A,C,D), la ceramica da cucina africana, tradizionalmente comprendente la ceramica verniciata "a strisce", i piatti-coperchi ad orlo annerito e i tegami/casseruole a patina cenerognola, le anfore e le lucerne di produzione africana. I riferimenti abbreviati alle tipologie usate sono: H. (= Hayes) e Lamb. (= Lamboglia). Negli ultimi decenni l'unico sito del territorio imperiese interessato da studi sulle ceramiche africane è stato *Albintimilium* in particolare per quanto riguarda la sigillata chiara D (cfr. D. GANDOLFI, *La terra sigillata chiara D proveniente dagli scavi di Albintimilium*, «RSL», XLVII, 1981 [1983], pp. 53-149; D. GANDOLFI, *Ceramiche fini di importazione di VI-VII secolo in Liguria. L'esempio di Ventimiglia, Albenga e Luni*, in *Ceramica in Italia: VI-VII secolo*, *Atti del Convegno in onore di J. W. Hayes (Roma 1995)*, a cura di L. SAGUÌ, Firenze 1998, pp. 254-9). Nel resto della Liguria diverse pubblicazioni hanno riguardato anche ceramiche africane da Albenga (GANDOLFI, *Ceramiche fini*, cit., pp. 260-5), Corti (D. GANDOLFI, *Ceramica africana*, in *Dalla villa al villaggio*, a cura di B. MASSABÒ, (Quaderni della Soprintendenza archeologica della Liguria, 6), Genova 1999, pp. 118-24, con bibliografia relativa

menti – per lo più di orli – raccolti nel corso di *survey*, sono attestate in maniera ben percepibile a partire almeno dalla fine della seconda guerra punica, accanto ai contenitori da trasporto italici, e si inseriscono in un panorama noto di riscontri regionali[8].

Frammenti di orlo riconducibili alla tipologia Mañá C1 (sottotipo C1b, prevalente forma Ramon T-7.4.1.) provengono dai siti di Torre Alpicella (FIG. 1,1) e di Punta delle Scaglie (FIG. 1: 2-3); un esemplare da Monte Colma, che si discosta in parte da queste morfologie, sulla base di confronti a Luni e sulla costa tirrenica (Pompei e Settefinestre) sembrerebbe delineare un orizzonte cronologico seriore (che giunge fino all'età augustea) e una possibile diversa area produttiva (forse la *Byzacena*) (FIG. 1: 4).

anche ai ritrovamenti di Savona; Genova (M. MILANESE, *Genova romana. Mercato e città dalla tarda età repubblicana a Diocleziano dagli scavi del colle di Castello (Genova – San Silvestro II)*, Roma 1987, pp. 96-104; 283-91, figg. 42-43; 92-93), Luni (GANDOLFI, *Ceramiche fini*, cit., pp. 265-71) e Filattiera in Alta Lunigiana (*Filattiera-Sorano: l'insediamento di età romana e tardo-antica. Scavi 1986-1995*, a cura di E. GIANNICHEDDA, Firenze 1998, pp. 105-13, 148-54, figg. 80-83, 106-108; *Le ricerche archeologiche in Provincia di Massa-Carrara*, a cura di E. GIANNICHEDDA, R. LANZA, Firenze 2003, pp. 64-8, figg. 1-2, tav. I-III).

8. Per un preliminare quadro generale delle attestazioni di contenitori da trasporto di tradizione punica nella provincia di Imperia si veda: L. GAMBARO, M. FERRERO, G. MONTINARI, E. PICCARDI, C. RAFFELINI, *Importazione, produzione e circolazione di ceramiche nell'estremo Ponente ligure tra seconda età del Ferro e romanizzazione*, in *Ancora su i Liguri*, cit., pp. 131-40; per i materiali del sito di Monte Rocche cfr. DEL LUCCHESE, GAMBARO, RICCI, *Aspetti della seconda età del Ferro*, cit., p. 293, fig. 4, 8-11. Esemplari ascritti a Mañá C1b da Luni e Genova (cfr. *Scavi di Luni I*, a cura di A. FROVA, Roma 1973, tav. 76,4, CM 1914; *Scavi di Luni II*, a cura di A. FROVA, Roma 1977, tav. 140, 16 CM 4463, tav. 140, 14-15 CM 7799, CM 6644; MILANESE, *Genova romana*, cit., fig. 104,657, entro uno strato datato al II-I a.C. con elementi anteriori). La tipologia Mañá C2 (la cui gamma potrebbe interessare anche le tipologie di Ramón T-4.2.1.4 p. 432 e quella T-7.3.1.1.) trova riscontri a Luni (fra II e prima metà del I secolo a.C.: *Luni II*, pp. 228-32, in particolare tavv. 140, 14-15-16; 140,26; 141,2. *Luni II*, pp. 229-30) e a Lattes (cfr. *Dicocer². Corpus des céramiques de l'Âge du Fer de Lattes (fouilles 1963-1999)*, 2, a cura di M. PY, A. M. ADROHER AUROUX, C. SANCHEZ, (Lattara, 14), Lattes 2001, pp. 245 ss., nn. 1296, 1297 e 1299 datate stratigraficamente fra 175 e 125 a.C., fra 175 e 150 a.C., e fra 125 e 100 a.C.). Per le "Tripolitane antiche" si confrontino gli esemplari da Lattes: per i reperti da Monte Colma, *Dicocer², forma TR-A* – bd 3, 1343 (datato verso il 50 a.C.), frr. 1336, 1332, 1334 (rispettivamente datati al 150-100 a.C., 50-25 a.C.; 25-1 a.C.), bordo TR-A Bd 3, frr. 1328-1335 (fra 125 e 1 a.C.), da Rocca di Drego, *ibid.*, orlo TR-A Bd 2, 1334 (ultimo quarto del I secolo a.C.), da Torre Alpicella, *ibid.*, fr. 1330, TR-A bd2 e 1328-1335 (125-75 a.C. e 125-1 a.C.).

I contenitori afferenti alla tipologia già designata come Mañá C2 (sottotipo C2a; riconducibili essenzialmente alle forme Ramòn T-7.4.2.1 – con sottotipi vari – e T-7.4.3.1) presentano una gamma di orli svasati e più o meno modanati (A-PUN C2a Bd1, A-PUN C2a Bd2) e sono documentati sui siti di Monte Rocche (FIG. 1: 5-10) – il nucleo più cospicuo – e di Punta delle Scaglie (FIG. 1: 11).

Testimonianze di prodotti più tardi sono costituite dalle "Tripolitane antiche" – stratigraficamente datate in contesti della Francia meridionale fra la fine del I secolo a.C. e i primi decenni del secolo seguente –: si trovano a Torre Alpicella, a Monte Colma, alla Grotta dell'Arma, a Rocca di Drego (FIG. 1: 12-15); quest'ultimo sito costituisce, ad oggi, il punto più all'interno e più elevato raggiunto dai prodotti di tradizione punica nell'Imperiese.

Accanto a queste testimonianze se ne registrano alcune, sempre riferibili a produzioni di tradizione neopunica, ma non attribuibili a tipologie morfologicamente definite: puntali cavi, di differenti dimensioni, anse "ad orecchia" (rispettivamente, provenienti dai siti di Monte Rocche, Croce di Padre Poggi, Castiglione di Camporosso) cui si aggiungono alcuni nuclei di pareti (siti di Monte Olivastro, Monte Alto, Monte Osaggio, Monte Semoigo).

E. P.[9]

1.2. La prima e media età imperiale (I-III secolo)

Ceramica da mensa

In quasi la metà dei contesti analizzati (25 su 54) compare la sigillata chiara A, che si conferma come il vasellame da mensa di produzione africana più diffuso.

A San Lorenzo Appio in val Roia sono attestate una mezza dozzina di forme con datazione tra II e III secolo: una coppa con orlo indistinto ed arrotondato leggermente arcuato simile ad una variante della forma H. 14A (=Lamb. 3a)[10] (FIG. 2:1), una coppa con orlo verticale simile alla forma H. 14B[11] (FIG. 2:2), una sco-

9. Questo sottopar. sui contenitori da trasporto è di Eliana Piccardi.

10. *Atlante delle forme ceramiche, I. Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo impero)*, *EAA*, Suppl., 1981, p. 32, tav. XVI, 9 con datazione tra II e III secolo.

11. Trova confronti in particolare con la forma H. 14B, n. 11 datata tra la fine del II e la prima metà del III secolo (*Atlante*, I, p. 33, tav. XVII, 2).

della carenata con orlo obliquo avvicinabile alla forma H. 16[12] (FIG. 2: 3), due esemplari di coppa ad orlo verticale tagliato obliquamente verso l'interno avvicinabili alla forma H. 14B, n. 8 (=Lamb. 3b[1]) (FIG. 2: 4-5)[13]. Infine un orlo obliquo e rastremato è simile alla forma H. 31 (FIG. 2: 6).

In Val Nervia presso la chiesa di S. Pietro di Camporosso sono documentate tre forme[14]: la coppa H. 8B (=Lamb. 1c)[15] (FIG. 2: 9), il piatto H. 3C (=Lamb. 4/36B)[16] (FIG. 2: 10), la coppa ad orlo indistinto e verticale avvicinabile alla forma H. 14B (FIG. 2: 11).

A Castiglione di Camporosso sono attestate cinque forme: una carena con doppia decorazione a rotella è attribuibile alla coppa H. 8A (= Lamb. 1a-b) (FIG. 2: 12), mentre una scodella con orlo a tesa orizzontale, che presenta una scanalatura sulla superficie superiore, è identificabile con la forma H. 6B (=Lamb. 23)[17] (FIG. 2: 13); sono presenti anche una coppa con orlo verticale arrotondato (forma H. 14B?) (FIG. 2: 14), il piatto H. 3B (=Lamb. 4/36A) decorato a foglie d'acqua sull'orlo[18] (FIG. 2: 15) e la coppa H. 8B (=Lamb. 1c), con due esemplari che tendono a perdere l'articolazione dell'orlo deformandosi (FIG. 2: 16-17).

12. *Atlante*, I, p. 32 con datazione tra seconda metà del II e III secolo. Una forma parzialmente simile è attestata a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 10, 13). È presente anche a Marsiglia (*Fouilles à Marseille. Les mobiliers (Ier-VIIe siècles ap. J.-C.)*, a cura di M. BONIFAY, M. B. CARRE, Y. RIGOIR, (Études Massaliètes, 5), Lattes-Paris 1998, p. 75, fig. 54, n. 30).

13. Si condivide l'identificazione con la forma H. 14B, n. 8 della coppa con orlo smussato obliquamente verso l'interno (cfr. *Atlante*, I, p. 33, tavv. XVI, 16, XVII, 1 con datazione alla prima metà del III secolo; GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 10, 11), anche se da altri viene identificata con il tipo H. 15 (cfr. M. BONIFAY, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford 2004, pp. 157-9, fig. 85: "bord en biseau" con datazione molto avanzata che si prolunga oltre il III secolo).

14. F. PALLARES, *La chiesa di S. Pietro di Camporosso*, «RSL», LIX-LX, 1993-94 [1995], fig. 23, nn. 1-3.

15. *Atlante*, I, p. 26, tav. XIV, 6-7; si ritiene essere una variante che raggiunge il III secolo. È documentata anche a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 10, 6).

16. *Atlante*, I, p. 24, tav. XIII, 14. La forma avente cronologia tra fine II-III secolo è presente con un esemplare anche a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 10, 2).

17. Ivi, p. 25, tav. XIII, 18.

18. Ivi, p. 24, tav. XIII, 13 con datazione da età flavia ad età antonina. La forma è documentata con un esemplare anche a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 10, 1).

A Monte Santa Croce compaiono la coppa ad orlo arrotondato e verticale, forse avvicinabile alla forma H. 14B (FIG. 2: 18) e quella ad orlo tagliato all'interno H. 14B, n. 8 (FIG. 2: 19); un esemplare con due scanalature esterne potrebbe riferirsi ad una variante della forma H. 9B (=Lamb. 2b), datata nella seconda metà del II secolo[19] (FIG. 2: 20).

Il sito che ha restituito in assoluto più materiale a livello provinciale dopo *Albintimilium* è Monte Colma; la forma più rappresentata con quasi una trentina di esemplari è la coppa di forma H. 9A (=Lamb. 2a) con datazione nell'ambito del II secolo[20] (FIGG. 2: 21-26; 3: 1-4); la compresenza di diverse varianti nella decorazione e nello sviluppo dell'orlo permette di ipotizzare una lunga continuità produttiva di questa forma. Due soli esemplari sono riferibili alla variante non decorata H. 9B (=Lamb. 2b) (FIG. 3: 5-6), mentre altri due esemplari si riferiscono alla forma H. 8A nella variante con lobo poco pronunciato ed arrotondato (=Lamb. 1a) con datazione nel II secolo[21] (FIG. 3: 7). La seconda forma più documentata con quattro esemplari è la coppa H. 14B, n. 8 (=Lamb. 3b[1]) ad orlo smussato verso l'interno (FIG. 3: 8-10). Meno attestate entrambe con due esemplari sono la coppa carenata H. 14A (=Lamb. 3a)[22] (FIG. 3: 11-12), e la coppa con orlo verticale, probabile variante della forma H. 14B (FIG. 4: 1-3); risultano presenti anche la coppa con orlo

19. Ivi, p. 24, tav. XIV, 11: datazione nella seconda metà del II secolo. La forma è presente anche a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 10, 8-9).

20. Ivi, p. 27, tav. XIV, 9-10; viene riportata la datazione proposta da Hayes alla prima metà del II secolo (100-160), ripresa ancora recentemente nel caso dei ritrovamenti di Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., p. 122, tav. 10, 7); tuttavia ad Ostia risulta presente in contesti della seconda metà del II secolo. Una datazione della forma estesa all'intero II secolo è ribadita in *Fouilles à Marseille*, cit., p. 74, fig. 54, n. 22. La forma è ben attestata nella villa di San Vincenzino presso Cecina (Livorno) (G. BEJOR *et al.*, *Lo scavo della villa romana di S. Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1984*, «Rassegna di Archeologia», 5, 1985, fig. 43, 1-2; F. DONATI *et al.*, *Lo scavo della villa romana di S. Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1985* «Rassegna di Archeologia», 6, 1986-87, fig. 9, n. 3) e a Segesta con ben 16 attestazioni comprensive anche della variante non decorata (V. GAGLIARDI, M. C. PARRA, *Ceramiche africane dal Foro di Segesta: dati preliminari*, in *L'Africa romana XVI*, p. 1619, fig. 3, nn. 1-5).

21. Cfr. BONIFAY, *Etudes*, cit., p. 156, che riprende la datazione di Lamboglia già alla prima metà del II secolo; la forma compare anche a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 10, 4).

22. *Atlante*, I, p. 32, tav. XVI, 7-8. Ben presente a Marsiglia (*Fouilles à Marseille*, cit., p. 75, tav. 54, n. 23).

affusolato H. 14C (= Lamb. 3b²)[23] (FIG. 4: 4) ed il piatto H. 3C (= Lamb. 4/36B)[24] (FIG. 4: 5). Decisamente rara almeno a livello provinciale è la presenza in associazione tra loro di due forme non verniciate all'interno con datazione entrambe nell'ambito del II secolo fino agli inizi del III secolo: si tratta della zuppiera H. 21 (= Lamb. 19 bis)[25] (FIG. 4: 6-7) e del coperchio decorato con rotellatura H. 22, nn. 1-2 (= Lamb. 19)[26] (FIG. 4: 8). Si conservano anche due graffiti realizzati dopo cottura sulla parete esterna di forme non determinate, consistenti in entrambi i casi nella lettera M (FIG. 4: 11-12).

Nel territorio sanremese a Punta delle Scaglie compare una forma piuttosto precoce, come la coppa H. 3A con tipica scanalatura all'interno dell'orlo e decorazione a barbotina, costituita da foglie d'acqua[27] (FIG. 4: 13), e la coppa di forma H. 8A (= Lamb. 1a-b) decorata a rotella (FIG. 4: 14).

Anche nella frazione di San Lorenzo è attestata la coppa H. 8A (FIG. 4: 15) insieme ad un orlo a tesa orizzontale piuttosto massiccio con solcatura sul margine superiore, forse una variante della forma H. 6B (FIG. 4: 16).

La forma H. 8A (= Lamb. 1a-b) con tipica rotellatura è presente anche in due contesti urbani (Battistero – FIG. 5: 1 – e chiesa Luterana), mentre dallo scavo della Canonica di S. Siro sono attestate le coppe H. 14B, n. 8 (FIG. 5: 3) ed H. 9A (= Lamb. 2a); quest'ultima forma compare anche nel sito soprastante la grotta della Madonna dell'Arma.

Alla villa della Foce oltre alla forma H. 8A, nella variante considerata più antica (Lamb. 1a) (FIG. 5: 4), sono documentate le coppe H. 9A (= Lamb. 2a) (FIG. 5: 5-6) ed H. 9B (= Lamb. 2b) (FIG. 5: 7) oltre che il piatto H. 3B (= Lamb. 4/36A) con tracce di decorazione a foglie d'acqua (FIG. 5: 8). A Poggio Radino due orli verticali ed indistinti sono simili a varianti della forma H. 14B (FIG. 5: 11-12).

Nella bassa valle Argentina a Monte Sette Fontane ricorre la

23. Ivi, p. 33, tav. XVII, 3-4. Attestazioni nella prima metà del III secolo anche se da Hayes è ipotizzata una datazione già alla fine del II secolo.

24. *Fouilles à Marseille*, cit., pp. 74-5.

25. *Atlante*, I, pp. 29-30, tav. XV, 5-6 con datazione nell'ambito del II secolo.

26. Ivi, p. 28, tav. XIV, 16.

27. Ivi, p. 24, tav. XIII, 12 con datazione tra 60 e 90.

coppa con doppia decorazione a rotella di forma H. 8A (= Lamb. 1a-b) (FIG. 5: 13).

A Monte Rocche l'unica forma identificata è il piatto ad orlo pendente di forma H. 3C (= Lamb. 4/36B) (FIG. 5: 14), mentre una parete carenata con due solcature parallele all'esterno e priva di vernice all'interno è assai probabilmente riferibile alla coppa di forma H. 34 (= Lamb. 6)[28] (FIG. 5: 15).

A Riva Ligure-Capo Don è presente una forma piuttosto antica, la coppa di forma H. 3B (= Lamb. 4/36A) con orlo decorato a foglie d'acqua (FIG. 5: 17).

A Rocca di Drego in alta valle Argentina e più ad est a Linguelietta di Cipressa l'unica forma identificata è la coppa H. 14B, n. 8 (FIG. 5: 18).

Nell'insediamento alla foce del Prino ad Imperia la sigillata chiara A è presente con una forma piuttosto antica e rara; si tratta della coppa H. 7 (= Lamb. 7) decorata con rotellatura, attestata già in età flavia[29]. Sono documentate anche le coppe H. 3A (FIG. 5: 19), H. 3B (= Lamb. 4/36A) con decorazione a foglie d'acqua sulla tesa incurvata (FIG. 5: 20) ed H. 8A (= Lamb. 1a-b) decorata a rotella (FIG. 5: 21); un orlo con doppia scanalatura, forse privo di decorazione sebbene presenti superficie usurata mal conservata, sembra riferirsi alla coppa H. 9B (= Lamb. 2b) (FIG. 5: 22); infine compare la coppa H. 14B, n. 8 (= Lamb. 3b[1]), caratterizzata da notevole spessore e vernice opaca e scura, elementi a favore di una sua cronologia piuttosto avanzata (FIG. 5: 23).

Ceramica da cucina

Come è già stato notato per altre località del Ponente ligure, che hanno restituito ceramiche africane, si rileva la scarsità di tale classe di materiali, presente solo in 18 su 54 contesti esaminati, quasi sempre in associazione con la sigillata chiara A[30]. Tra i siti oggetto

28. Ivi, p. 29, tav. XV, 3.

29. Ivi, p. 26, tav. XIV, 1-2. La decorazione a rotella piuttosto fine permette di ipotizzare un confronto forse con la variante H. 7A, anche se un esemplare simile da Segesta è stato attribuito alla variante H. 7B (GAGLIARDI, PARRA, *Ceramiche africane*, cit., p. 1624, fig. 5, n. 2).

30. A Corti la ceramica africana da cucina è rappresentata solo da 9 frr. su un totale di ben 336 frr. di ceramica africana (anfore escluse); tale bassa presenza viene spiegata sia ipotizzando un ruolo concorrente di ceramiche da cucina di produzione locale più diffuse in quanto più economiche sia per le caratteristiche proprie del con-

di scavi quello più ricco e rappresentativo anche per questo tipo di ceramica è Monte Colma; alla consueta associazione di piatti-coperchio "ad orlo annerito" nella variante classica con orlo poco sviluppato (forma H. 196 = Ostia III, fig. 332)[31] (FIG. 6: 1-2) e di casseruole a "patina cenerognola" (forma H. 197 = Ostia III, fig. 267)[32] (FIG. 6: 3-5) si aggiungono due forme meno documentate, caratterizzate da una vernice interna che le apparenta alla sigillata chiara A; si tratta del tegame H. 23A (=Lamb. 10B)[33], datato da epoca flavia ma con maggiori attestazioni dal II secolo con continuità fino alla prima metà del III secolo (FIG. 6: 6), e la casseruola H. 23B (=Lamb. 10A)[34], che compare nella prima metà del II secolo fino al IV secolo (FIG. 6: 7-8).

Oltre agli esemplari di "orlo annerito" a Castel d'Appio (FIG. 6: 9-10), Cima Tramontina (FIG. 6: 11) e Torre Alpicella (FIG. 6: 12) si segnala la presenza da Monte Santa Croce di un esemplare di scodella ad orlo verticale indistinto con politura a bande, avvicinabile ad una variante tarda della forma H. 181 (FIG. 6: 13)[35].

A Sanremo (Battistero di S. Giovanni; FIG. 6: 14-17) e nel suo comprensorio (Punta delle Scaglie; FIG. 6: 18) ritorna in quasi tutti i contesti l'associazione tra i piatti-coperchi e le casseruole "a patina cenerognola". La ceramica verniciata internamente compare nello scavo della Canonica di S. Siro (probabile scodella di forma Lamb. 9A) e in quello del Battistero di S. Giovanni (casseruola Lamb. 10A). Una rara presenza di ceramica comune africana è co-

testo, in cui il periodo di diffusione di tale classe ceramica coincide con una contrazione e stasi dell'insediamento (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., p. 120).

31. Cfr. *Atlante*, I, tav. CIV, 1-2-3; Hayes distingue due varianti a secondo della presenza o meno del piede (J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972, p. 208).

32. Cfr. *Atlante*, I, pp. 218-9, tav. CVII, 6-7 con datazione dal II al IV secolo; per BONIFAY, *Etudes*, cit., p. 225 tale forma sembra avere una prevalente datazione tra II e III secolo. La forma è documentata a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., p. 120, tav. 15, 10-11).

33. *Atlante*, I, p. 217, tav. CVI, 12-13.

34. Ivi, p. 217, tav. CVI, 10. Sembra avere una lunga continuità produttiva ed una evoluzione morfologica comportante il graduale sviluppo del labbro interno e della carena. La forma è presente anche a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, tav. 15,7).

35. Cfr. BONIFAY, *Etudes*, cit., pp. 213-4, fig. 114; si propone per tale variante una datazione che raggiunge il IV-V secolo.

stituita da un fondo con piede ad anello di probabile brocca (Canonica di S. Siro) (FIG. 6: 19).

Nella villa della Foce compaiono esemplari di piatti-coperchi con orlo non distinto dalla parete (Ostia I, fig. 324) o poco sviluppato di datazione piuttosto antica (FIG. 6: 20-24), nonché la casseruola di forma Ostia III, fig. 324 con datazione da età flavia alla metà del II secolo[36] (FIG. 6: 25), ed il tegame ad orlo bifido di forma Ostia II, fig. 306, datato da età flavia fino ad età traianeo-adrianea (FIG. 6: 26)[37].

Anche nel sito presso la grotta della Madonna dell'Arma ritorna l'associazione dei soliti piatti-coperchi e casseruole (FIG. 7: 1-4).

Anche a Riva Ligure (Capo Don) oltre ai piatti-coperchi nella variante con orlo appena ingrossato (forma H. 196 = Atlante, tav. CIV, 1-2) (FIG. 7: 5-6) e alle casseruole a patina cenerognola compare la ceramica verniciata internamente (casseruola Lamb. 10A) con un piccolo orlo ingrossato ed uniformemente annerito all'esterno (FIG. 7: 7).

Ad Imperia (foce del Prino) ritorna l'associazione di piatti-coperchi con esemplari ad orlo appena ingrossato (FIG. 7: 8), patine cenerognole, casseruole di forma Lamb. 10 A, nonché il tegame ad orlo bifido di forma Ostia II, fig. 306; potrebbe riferirsi a ceramica comune africana un orlo obliquo ed ingrossato con superficie marrone, che trova parziali confronti con una brocca rinvenuta a Marsiglia (FIG. 7: 9)[38].

Contenitori da trasporto

Le anfore africane risultano capillarmente attestate in quasi tutti i contesti presi in esame (45 su 54), pur ammettendo per una mezza dozzina di essi, dove non sembra esserci continuità in età imperiale, che le pareti di anfore appartengano a contenitori di tradizione punica.

Il sito di Monte Colma è quello che ha restituito le anfore africane di età imperiale più antiche; un esemplare con tozzo orlo a doppio gradino è riferibile alla forma Tripolitana I, datata tra I e II secolo[39] (FIG. 7: 10), mentre altri due orli, a sezione quasi circola-

36. *Atlante*, I, p. 219, tav. CVII, 5.

37. Ivi, p. 216, tav. CVI, 7.

38. *Fouilles à Marseille*, cit., p. 63, fig. 46, n. 74 attribuito ad una "cruche".

39. BONIFAY, *Etudes*, cit., p. 105, fig. 55a con datazione da età augustea alla metà del II secolo. Nei contesti del Testaccio a Roma risulta alta la sua presenza nel

re, sono avvicinabili ai tipi Ostia XXIII e Ostia LIX, definiti precursori dei tipi africani classici (FIG. 7: 11-12)[40]. La forma in assoluto più documentata è quella detta Africana I (= Keay 3), che compare anche a Monte Santa Croce, a Torre Sapergo (FIG. 8: 1), a Sanremo (Battistero) (FIG. 8: 2), a Monte Sette Fontane (FIG. 8: 3) e a Monte Rocche (FIG. 8: 4)[41]; cinque dei sei esemplari di Monte Colma sono riferibili alla variante "ad echino" con faccia interna piatta (Africana IA = Keay 3 A), ritenuta più antica con datazione a partire dalla metà del II secolo[42] (FIG. 7: 13-17), mentre un solo esemplare è riferibile alla variante con la faccia interna concava (Africana IB), che sembra avere maggiore continuità nel corso del III secolo ed oltre (FIG. 7: 18)[43].

Due orli rinvenuti nella villa romana della Foce (FIG. 8: 5) e nel sito soprastante la Grotta dell'Arma a Sanremo (FIG. 8: 6) si

corso del II secolo variando dal 35% a ben il 92% delle anfore africane (A. AGUILERA MARTÍN, V. REVILLA CALVO, *Novedades de epigrafia anfòrica norteafricana en el Monte Testaccio (Roma)*, in *L'Africana romana XV*, pp. 1452-3).

40. BONIFAY, *Etudes*, cit., p. 101, fig. 53. Sono state trovate somiglianze con un esemplare da Corti, ritenuto un variante della forma Africana I (L. GRASSO, *Anfore*, in *Dalla villa al villaggio,* cit., p. 159, tav. 30, 7). Sulla forma Ostia XXIII, datata a partire dai primi decenni del II secolo con sviluppo nel corso del secolo cfr. *Ostia III*, (Studi miscellanei, 21), Roma 1973, pp. 573-4, fig. 195. Sulla forma Ostia LIX con datazione da età flavia e in particolare adrianeo-traianea con decremento nella seconda metà del II secolo cfr. *Ostia III*, cit., pp. 571-2, fig. 386). La loro presenza al Testaccio in contesti di II secolo non è particolarmente elevata, pari all'11% delle anfore tunisine e al 7% di quelle africane. (AGUILERA MARTÍN, REVILLA CALVO, *Novedades*, cit., pp. 1452-4).

41. Sulla forma in generale cfr. BONIFAY, *Etudes*, cit., p. 107, fig. 56. Essa è presente ai *Vada Volterrana* (attuale San Gaetano di Vada – Rosignano Marittimo – Livorno) con 59 esemplari, pari all'11,7% delle attestazioni, una parte dei quali sulla base delle analisi minero-petrografiche presentano una compatibilità con le produzioni dell'antica *Sullechtum* nella Tunisia centrale costiera (M. PASQUINUCCI, C. CAPELLI, A. DEL RIO, S. MENCHELLI, M. VALLEBONA, *Analisi archeologiche ed archeometriche sulle anfore nordafricane rinvenute a Vada Volaterrana (I-VII sec. d.C.)*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1102, 1109-10, fig. 1, nn. 1 e 6). La forma compare anche a Corti (Savona) con tre esemplari (GRASSO, *Anfore*, cit., p. 159, tav. 30, 5-6) e a Marsiglia dal relitto scavato nel porto (*Fouilles à Marseille*, cit., p. 95, fig. 72, nn. 147-148).

42. L'anfora tunisina più attestata intorno alla metà del II secolo al Monte Testaccio con l'83% di presenze è la forma Africana IA, che raggiunge il 52% di tutte le anfore africane (J. REMESAL RODRÍGUEZ, *L'Afrique au Testaccio*, in *L'Africa romana XV*, p. 1084; AGUILERA MARTÍN, REVILLA CALVO, *Novedades*, cit., p. 1452).

43. Sul Monte Testaccio a Roma la forma Africana IB è il contenitore di origine tunisino dominante in un contesto del 252-265 d.C. (AGUILERA MARTÍN, REVILLA CALVO, *Novedades*, cit., pp. 1458-59).

avvicinano alla forma Africana IIA "con gradino" (= Keay 5), datata tra tardo II e fine del III secolo[44].

Un orlo di anfora da Torre Alpicella è riconducibile alla forma Tripolitana III (= Keay 11 A) con datazione prevalente nel III secolo (FIG. 8: 7)[45].

Anse "ad orecchia" genericamente riferibili a forme antiche (Africana I o II) compaiono a Sanremo (Canonica di San Siro e villa della Foce; FIG. 8: 8).

1.3. L'età imperiale avanzata e la tarda antichità (IV-VII secolo)

Ceramica da mensa

La sigillata chiara C è presente in appena 6 contesti, quasi esclusivamente con la forma H. 50A, documentata a San Lorenzo Appio (FIG. 8: 9-12), Monte Santa Croce, Sanremo (frazione San Lorenzo), Monte Rocche, Riva Ligure (Capo Don); si tratta di un indicatore cronologico di grande importanza in quanto permette di ipotizzare una continuità di vita di tali siti nel III secolo/prima metà del IV secolo. A Punta delle Scaglie compare il fondo di una piccola coppa di forma non determinata (FIG. 8: 13).

Anche la sigillata chiara D è caratterizzata da una evidente flessione di attestazioni, essendo documentata in soli 9 dei 54 contesti studiati. Essa compare a San Lorenzo Appio in val Roia con due soli esemplari diagnostici; si tratta di un orlo a tesa avvicinabile alla forma H. 58B, di datazione piuttosto antica già attestata nel IV secolo[46] (FIG. 8: 14), ed un orlo piuttosto massiccio avvicinabile alla forma H. 104A con datazione nell'ambito del VI secolo (FIG. 8: 15)[47].

44. S. J. KEAY, *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean. A typology and economic study: the Catalan evidence*, (BAR Int. Ser., 196), Oxford 1984, pp. 114-5; tale anfora è presente a Marsiglia da un relitto affondato nel porto (*Fouilles à Marseille*, cit., p. 95, tav. 72, n. 149) e ai *Vada Volterrana* (PASQUINUCCI, CAPELLI, DEL RIO, MENCHELLI, VALLEBONA, *Analisi archeologiche*, cit., p. 1102, fig. 1, nn. 2-3).

45. L'esemplare presenta corpo ceramico duro a tre strati con nucleo rosato, superficie beige ed annerimento superficiale. Al Testaccio a Roma nei contesti di III secolo predominano nettamente le produzioni tripolitane, documentate soprattutto dalla forma Tripolitana III (AGUILERA MARTÍN, REVILLA CALVO, *Novedades*, cit., p. 1457).

46. Forma presente a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 12, 1).

47. Mackensen ipotizza una lunga durata della forma, che sembrerebbe prodotta nella fornace di El Mahrine a partire dal periodo 2 fino al periodo 4 b, cioè dal terzo quarto del V fino alla seconda metà del VI secolo; tale datazione si basa tuttavia

In val Nervia a S. Pietro di Camporosso un fondo con tipica decorazione a rotellatura è probabilmente riferibile ad un vaso a listello di forma H. 91[48] (FIG. 8: 16), mentre un piccolo orlo ingrossato potrebbe essere riferito alla coppa H. 99C, già attestata nel V secolo con continuità in gran parte del VI secolo[49] (FIG. 8: 17).

Nel comprensorio di Sanremo una dei pochi esempi di continuità insediativa anche in età tarda è rappresentato dal sito d'altura di Punta delle Scaglie, dove risulta documentata la scodella con orlo a tesa orizzontale H. 59, già prodotta nel IV secolo con continuità fino agli inizi del V secolo[50] (FIG. 8: 18), e la grande scodella H. 76, n. 6, una forma di V secolo, che presenta due scanalature sul margine esterno dell'orlo ed una decorazione a tacche sulla parte superiore del labbro[51] (FIG. 8: 19); sono presenti anche una variante della scodella di forma H. 61B classica, anch'essa databile nell'ambito della

non su dati stratigrafici ma grazie all'attribuzione a tale forma di una serie di fondi che presentano vari tipi di decorazione impressa. Non sembra chiaro se alle due varianti individuate corrisponda una differente cronologia. Viene respinto il rapporto di filiazione diretto di questa forma dalla H. 87A, che risulta peraltro essere stata prodotta in atéliers diversi come quello di Sidi Khalifa (cfr. M. MACKENSEN, *Die spätantiken Sigillata-und Lampentöpfereien von El Mahrine (Nordtunesien). Studien zur nordafrikannischen Feinkeramik des 4. bis 7. Jahrhunderts*, München 1993, pp. 346-50, tavv. 68, 7-11; 69, 1-10). Tra il materiale di Segermes sono stati rinvenuti molti esemplari attribuiti alla forma H. 104A e a sue quattro varianti (J. LUND, *Hellenistic, Roman and Late Roman Fine Wares from the Segermes Valley. Forms and Chronology*, in *Africa Proconsularis. Regional Studies in the Segermes Valley of Northern Tunesia*, II, a cura di S. DIETZ, L. LADJIMI SEBAÏ, H. BEN HASSEN, Copenaghen 1995, pp. 533-4, fig. 15-16 con datazione della forma tra 430/460 e 530/550). La forma è attestata a Marsiglia nel periodo 2 A dei sondaggi 11-12 dello scavo della Borsa, datato alla fine del V o al più tardi all'inizio del VI secolo (*Fouilles à Marseille*, cit., p. 177, fig. 149, 26-27). A favore di una comparsa della forma già nel V secolo sono i dati del sito bizantino di Sant'Antonino di Perti, dove la forma è attestata da un solo esemplare (*S. Antonino. Un insediamento fortificato nella Liguria bizantina*, a cura di T. MANNONI, G. MURIALDO, Istituto Internazionale di Studi Liguri, (Collezione di monografie preistoriche ed archeologiche, XII), Bordighera 2001, p. 331, tav. 24, 78. Compare anche Corti con un esemplare (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 15, 6). Un esemplare simile al nostro è presente a Luni (GANDOLFI, *Ceramiche fini*, cit., fig. 12, n. 10).

48. PALLARES, *La chiesa di S. Pietro*, cit., fig. 20, n. 6.

49. In LUND, *Hellenistic, Roman and Late Roman Fine Wares*, cit., p. 520 viene proposta una datazione molto ampia tra 400/450 e 580/620.

50. Forma documentata a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 12, 3).

51. *Atlante*, I, pp. 89-90, tav. XXXIX, 3. La forma compare anche a Marsiglia (*Fouilles à Marseille*, cit., p. 266, fig. 224, 2).

prima metà del V secolo[52] (FIG. 8: 20), e uno stampo che riproduce un motivo vegetale stilizzato (Atlante 137 = H. 73)[53] (FIG. 8: 21).

Dallo scavo del Battistero di Sanremo è documentata una scodella con orlo a fascia verticale, solcato da tre scanalature orizzontali, avvicinabile ad una variante della forma H. 61B con datazione nell'ambito del V secolo[54] (FIG. 8: 22), mentre dalla canonica di S. Siro proviene un vaso a listello di forma H. 91; la stessa forma ricorre nella villa di Foce nella variante antica H. 91A-B (FIG. 8: 23) insieme alla scodella H. 104A (FIG. 8: 24) e ad un fondo decorato a stampo con motivo del quadrato a reticolo, ripetuto due volte (tipo Atlante n. 31 = H. 69) nello stile A (ii)-A(iii)[55] (FIG. 8: 25).

Passando alla situazione della bassa valle Argentina è documentata a Campo Marzio una coppa ad orlo ingrossato, probabile variante tarda della forma H. 99C che sembra raggiungere il VII secolo[56] (FIG. 8: 26), e a Rocca di Drego una scodella con breve orlo a tesa avvicinabile alla forma H. 58B (FIG. 8: 27).

Infine la situazione di Riva Ligure-Capo Don, dove è documentata una importante fase tardo-antica, si presenta più ricca ed articolata; tra le forme più antiche sono comprese la coppa H. 80A con orlo obliquo e labbro solo leggermente ingrossato ma non distinto, segnato da debole scanalatura esterna, datata entro il V secolo (FIG. 9: 1), e la scodella H. 67 nella variante di dimensioni ridotte, datata tra 360 e 425/450[57] (FIG. 9: 2). Una scodella con orlo orizzontale provvisto di labbro rivolto verso l'alto è simile alla forma H. 95, n. 3, datata tra V e VI secolo[58] (FIG. 9: 3), mentre un piccolo orlo triangolare potrebbe essere una variante della forma H. 61B (FIG. 9: 4). Un fondo presenta una decorazione a cerchi concentrici ripetuti (stampo Atlante 12 = stampo H. 28)[59] (FIG. 9: 5). Più tarde sono

52. M. BONIFAY, *Sur quelques problèmes de datation des sigillées africaines à Marseille*, in *Ceramica in Italia*, cit., pp. 71-7, fig. 1, n. 3. Cfr. anche *Atlante*, I, tav. XXXV, 6. Tale variante è presente anche a Corti (GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., tav. 12, 5).

53. *Atlante*, I, p. 128, tav. LVIII (a), 11.

54. Cfr. analogie con forma H. 61B (variante 2) dal relitto di Port-Miou (BONIFAY, *Sur quelques problèmes*, cit., p. 74, fig. 1, n. 4).

55. *Atlante*, I, p. 125, tav. LVI (b), 49-51.

56. *S. Antonino*, cit., pp. 323-5 sulla forma e le sue varianti.

57. GANDOLFI, *Ceramica africana*, cit., p. 119, tav. 13, 4 (esemplare da Corti anch'esso di piccole dimensioni).

58. *Atlante*, I, pp. 102-3, tav. XLVII, 9.

59. Ivi, p. 125, tav. LVI, 23-24, stile A(ii).

la coppa con orlo a mandorla H. 99A, documentata da due esemplari, che fa la sua comparsa già nel V secolo ma si diffonde nei primi decenni del VI secolo con continuità per gran parte del secolo[60] (FIG. 9: 6-7), ed il vaso a corto listello atrofizzato, probabilmente riferibile ad una variante della forma H. 91D datata tra VI e VII secolo (FIG. 9: 8). Due esemplari di coppa con orlo ingrossato a fascia, che presenta sulla parete esterna una decorazione a rotellatura multipla piuttosto grossolana, sono attribuibili alla forma Fulford 27, che probabilmente raggiunge il VI secolo[61] (FIG. 9: 9-10).

Alla foce del Prino ad Imperia sono documentate per il momento due sole forme; si tratta della scodella H. 60, nn. 1-2 con scanalatura sul margine superiore dell'orlo, prodotta già nel IV secolo con continuità nel secolo successivo[62] (FIG. 9: 11), e del piatto H. 61A con orlo inclinato all'interno, avente leggero gradino esterno[63] (FIG. 9: 12).

Ceramica da cucina

A Riva Ligure (Capo Don) compare un esemplare di piatto-coperchio con orlo ingrossato e distinto, ritenuto di età tarda, simile alla forma Ostia IV, fig. 61[64] (FIG. 9: 13).

Contenitori da trasporto

Anfore tarde sono documentate nella piana di Latte, in val Roia (San Lorenzo Appio), a Torre Alpicella, nel comprensorio di San-

60. Recentemente è stata ribadita la seguente datazione; per la forma H. 99A dal 400/450 fino al 530/540, mentre per la forma H. 99B dal 450/470 fino a 550/610 (LUND, *Hellenistic, Roman and Late Roman Fine Wares*, cit., pp. 526-7).

61. BONIFAY, *Etudes*, cit., p. 201, fig. 107. La forma è attestata anche ad *Albintimilium* (cfr. N. LAMBOGLIA, *Gli scavi di Albintimilium e la cronologia della ceramica romana. Campagne di scavo 1939-1940*, (Collezione di monografie preistoriche ed archeologiche, II), Bordighera 1950, figg. 68,3, 80,48). È ravvisabile una forte affinità con la forma H. 84 in C 5, dalla quale tuttavia si differenzia per la mancanza delle tipiche scanalature sull'orlo e per il tipo di vernice e di matrice). Sulla sua datazione si rimanda a M. G. FULFORD, *The red-slipped wares*, in *Excavations at Carthage. The British Mission 1,2. The avenue du President Habib Bourguiba, Salammbo: the Pottery and other ceramic Objects from the site*, a cura di M. G. FULFORD, D. P. S. PEACOCK, Sheffield 1984, p. 57, fig. 14.

62. *Atlante*, I, pp. 84-5, tav. XXXV, 8.

63. Ivi, p. 83, tav. XXXIV, 3.

64. Ivi, p. 212, tav. CIV, 9-10 con datazione tarda tra IV e V secolo.

remo (Battistero di S. Giovanni, Monte Bignone, Pian del Re) e nella bassa valle Argentina (Riva Ligure).

Dall'insediamento nella piana di Latte due anfore nord-africane sono attribuite a forme tarde; si tratta di un'ansa avvicinata al tipo Keay 25 e un esemplare parzialmente ricomposto che trova un puntuale confronto con il tipo Keay 40/41, una probabile evoluzione tardiva della forma Keay 35 con diffusione particolarmente nella seconda metà del V secolo[65] (FIG. 9: 14).

A San Lorenzo Appio un orlo estroflesso e rastremato, non differenziato dal collo e caratterizzato da annerimento esterno uniforme, si avvicina alla forma Keay 27B (= Ostia IV, fig. 583) con datazione compresa tra IV e metà del V secolo[66] (FIG. 9: 15).

Un piccolo orlo da Monte Santa Croce potrebbe avvicinarsi ad uno *spatheion* (FIG. 9: 16).

Tra i materiali tardi di Sanremo un orlo a sezione triangolare dall'area del Battistero con strozzatura nella parte mediana del collo è simile alla forma Keay 62A con datazione nell'ambito del VI secolo (FIG. 9: 17). Sono presenti anche un orlo leggermente estroflesso e non distinto dalla parete con annerimento superficiale da Monte Bignone, forse una variante della forma Keay 27B con datazione tra IV e V secolo (FIG. 9: 18), mentre da Punta delle Scaglie una massiccia ansa potrebbe riferirsi ad un contenitore da trasporto di grandi dimensioni (FIG. 9: 19). Da Pian del Re è stata recuperata una isolata attestazione di anfora di forma Keay 25C con datazione tra tardo IV e metà del V secolo[67] (FIG. 9: 20).

Da Riva Ligure-Capo Don un orlo estroflesso ad alta fascia con margine superiore leggermente ispessito e gola appena accennata di separazione dal collo potrebbe essere una variante della forma Keay 61(C?), datata dall'avanzato VI a tutto il VII secolo[68] (FIG. 9: 21).

65. G. P. MARTINO, C. BRACCO, *Viabilità ed insediamenti di epoca romana nel territorio di Albintimilium: nuovi elementi per la conoscenza*, in *Archeologie. Studi in onori Tiziano Mannoni*, a cura di N. CUCUZZA, M. MEDRI, Bari 2006, p. 83, fig. 18; l'esemplare viene attribuito alla forma Keay 35 A. È stato invece trovato un puntuale confronto con un esemplare da Marsiglia (*Fouilles à Marseille*, cit., p. 262, fig. 220, n. 69).

66. KEAY, *Late Roman Amphorae*, cit., pp. 219-24. Un esemplare attribuito alla forma Keay 27B da Corti (GRASSO, *Anfore*, cit., p. 159, fig. 31,3).

67. KEAY, *Late Roman Amphorae*, cit., p. 194. Ai *Vada Volterrana* nel Livornese è la forma più attestata con 128 esemplari, pari al 25% delle attestazioni, una parte dei quali potrebbero essere stati prodotti a *Sullechtum* (PASQUINUCCI, CAPELLI, DEL RIO, MENCHELLI, VALLEBONA, *Analisi archeologiche*, cit., pp. 1102, 1110, fig. 2, n. 13).

68. In genere tale forma presenta il gradino di demarcazione tra orlo e collo

Lucerne

Da Riva Ligure-Capo Don proviene anche l'unica attestazione di lucerna africana; si tratta di una parete non tipologizzabile in sigillata chiara.

2
Considerazioni su circolazione di merci e popolamento rurale

Il trasporto delle anfore africane di età tardo-repubblicana si inserisce in una delle diverse rotte commerciali transmarine attive nella Liguria costiera occidentale tra la seconda età del Ferro e la romanizzazione. Sulla base dello studio preliminare di almeno una decina dei siti d'altura più antichi è documentata una limitata circolazione di ceramica a vernice nera di produzione attica e massaliota, databile non anteriormente alla fine del V ed in particolare nel corso del IV secolo a.C., rinvenuta per ora solo ad *Albium Intemelium* e a Monte Rocche. Ben più attestati sono i prodotti massalioti tra IV e III secolo a.C., rappresentati da ceramica "à pâte claire", *mortaria* e soprattutto anfore (in particolare il tipo Bertucchi 4), ai quali si affiancarono nel corso del III secolo a.C. seppure in maniera più puntiforme merci da area centro-italica (vernice nera dell'"Atelier des Petites Estampilles" e nord-etrusca), attestate a Monte Rocche, Monte Colma, Madonna dell'Arma e probabilmente anche ad *Albium Intemelium*.

Una svolta radicale nel commercio fu portata dalla romanizzazione dell'area; a partire dal II secolo a.C. si registra in molti di questi siti un notevole incremento delle merci italiche da area campano-laziale, comprendenti vernice nera di varia produzione; ben documentata è la campana A del golfo di Napoli con forme pertinenti alla "fase classica" di produzione, databile al II secolo a.C., aventi però almeno in parte lunga continuità produttiva anche nel secolo successivo, mentre minoritarie sono le presenze di vernice nera prodotta nella Campania settentrionale (campana B-oide) con datazione tra la seconda metà del II secolo a.C. e l'intero I secolo a.C., come pure di vernice nera a pasta grigia, databile nel-

molto marcato, tuttavia esistono varianti simili al nostro esemplare (cfr. *S. Antonino*, cit., p. 261, tav. 8, nn. 8-9). Parziali somiglianze anche con la forma Keay 8A, anch'essa di datazione tarda, che però presenta in genere un ingrossamento maggiore della parte superiore dell'orlo (cfr. *S. Antonino*, cit., pp. 267-9, tav. 10, nn. 48-52).

l'ambito del I secolo a.C. Una capillare diffusione è registrata anche dai contenitori da trasporto italici, in particolare dalle anfore vinarie greco-italiche, con prevalenza della variante tarda, databile tra l'avanzato III e la prima metà del II secolo a.C., e Dressel 1A e B datate tra II e I secolo a.C. Assai meno rappresentate sono le importazioni da area iberica tra II e I secolo a.C. (ceramica grigia della costa catalana e "sombreros de copa"), che tuttavia allineano l'estremo Ponente ligure con quanto è noto nel resto della Liguria costiera. Fino ad ora isolata a Monte Rocche è la presenza di ceramica megarese decorata a rilievo con datazione nella seconda metà del II secolo a.C. Nel corso del I secolo a tali prodotti si aggiungono ceramiche verniciate di ambito regionale e provenzale che imitano le vernici nere a diffusione "universale", coeve alle prime attestazioni di anfore provinciali da area spagnola e gallica[69].

Durante la prima e media età imperiale, che corrisponde al periodo di più intensa frequentazione abitativa di questo territorio, si conserva alto il flusso di merci centro-italiche (sigillata italica e tardo-italica, vasi potori a pareti sottili, ceramiche comuni da area vulcanica centro-sud-italica, anfore tirreniche di prima età imperiale, in particolare di forma Dressel 2-4), affiancato da una progressiva crescita dei prodotti provinciali; significative sono infatti le presenze di anfore spagnole sia da area tarraconense (in particolare la forma Dressel 2-4 vinaria) che betica con alte presenze dell'anfora olearia Dressel 20 e con attestazioni anche di altri contenitori da trasporto sud-ispanici, come l'anfora da *garum* Dressel 7-11; anche diversi esemplari di vasi potori a pareti sottili, in particolare con decorazione alla barbotina, provengono dalla penisola iberica. Significativo è anche il flusso di merci da area gallica, documentate da sigillata sud-gallica, spesso anche decorata, anfore a fondo piatto e ceramiche da mensa "engobée" e da fuoco "modelée varoise"; ad anfore galliche a fondo piatto, peraltro documentate in diversi siti dell'Imperiese, si ispira la morfologia di anforette riferibili a probabili officine locali, che dovevano produrre pure ceramiche comuni acrome e verniciate nonché ceramiche grezze da fuoco. Completano il quadro sporadiche ma significative presenze di classi meno rappresentate, come le lucerne, la ceramica grigia di età imperiale, le invetriate di prima e media età imperiale, le anfore prodotte in area padano-adriatica.

69. Prima sintesi in GAMBARO, FERRERO, MONTINARI, PICCARDI, RAFFELINI, *Importazione, produzione e circolazione*, cit., pp. 131-40.

Capillare e quantitativamente significativa si sta rivelando anche la presenza di vasellame da mensa, da cucina e da trasporto di origine nord-africana databile nel corso della prima e media età imperiale, che rappresenta spesso l'unico indicatore cronologico per stabilire le fasi più tarde di occupazione dei siti[70].

Anche se ogni tentativo di ricostruire il popolamento dell'estremo Ponente ligure tra la seconda età del Ferro e l'età romana non può che considerarsi preliminare e parziale in considerazione della scarsità di dati e della fase iniziale delle ricerche, sembra possibile già intravedere alcuni elementi qualificanti. Nel corso della seconda età del Ferro tra IV e II secolo a.C. gli abitati sono spesso ubicati in posizione arroccata e sommitale, distribuendosi lungo i crinali principali, aventi in genere direzione ortogonale alla costa, che dividono i diversi comprensori vallivi afferenti ai due gruppi dei Liguri Intemelii ed Ingauni; una valenza anche militare di controllo del territorio, avvalorata dalla sopravvivenza in alcuni casi di opere di difesa, quali mura e fossati, dovette tuttavia integrarsi strettamente con una finalità di sfruttamento agro-silvo-pastorale del territorio. Mentre gli abitati costieri spesso ubicati alla foce dei fiumi e in prossimità di rade ed insenature dovevano avere anche una funzione di terminali commerciali tra le merci di importazione e le materie prime dell'entroterra, per la maggior parte degli altri abitati d'altura sulla base di una serie di indicatori ambientali, come la modesta acclività di almeno uno dei versanti, in genere ben esposti e ricchi di sorgenti e falde acquifere, come pure le fasce altimetriche preferenziali per l'insediamento, si può ipotizzare un utilizzo agricolo permanente delle aree a loro contermini; essendo spesso ubicati lungo antichi percorsi di crinale, utilizzati ancora fino a pochi decenni fa per la transumanza ma anche come vie di transito e di collegamento tra la costa mediterra-

70. Per quanto riguarda la sigillata chiara A e la ceramica da cucina numerosi sono i confronti con analoghe associazioni di materiali in diversi contesti archeologici tirrenici; nella Sardegna meridionale interna (Comuni di Villacidro e Serramanna) prevalgono le forme di sigillata chiara A ascrivibili alla fine del II-inizi III secolo (forme H. 3B, 3C, 6B, 8A, 8B, 9A, 14A, 14B, 16), accompagnate dal pentolame (forme H. 23A, 23B, 196, 197) (C. TILLOCA, *Importazioni nordafricane da una zona interna della Sardegna: il caso del territorio di Villacidro (Cagliari)*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1260-4, figg. 1-4). In Sicilia a Segesta sono alte le presenze di sigillata chiara A (forme H. 3, 7B, 8A, 9A, 9B, 14B, 34) (GAGLIARDI, PARRA, *Ceramiche africane,* cit.). In alta Lunigiana presso Filattiera sono documentate tutte le principali forme di sigillata chiara A datate da età flavia alla prima metà del III secolo (forme H. 3A, 3B, 6B, 8A, 9A, 9B, 14A, 14B, 14B n. 8, 27) (*Filattiera-Sorano,* cit., pp. 105-6, fig. 80).

nea e il Piemonte meridionale, non va sottovalutato anche il loro ruolo di supporto al periodico trasferimento del bestiame verso i pochi abitati di alta quota, di prevalente vocazione pastorale e con una occupazione di tipo stagionale.

La continuità insediativa documentata in molti di questi abitati nel corso della romanizzazione fin verso la media età imperiale sembra dimostrare che il sito d'altura si qualifica come una forma di insediamento di lunga durata, tipica della componente indigena romanizzata della popolazione, che si contrappone ma nel contempo si integra con altre tipologie abitative più tipicamente romane e concentrate lungo la fascia costiera, come il centro urbano sede di *municipium*, il *vicus, la mansio* collegata alla viabilità e la villa sia rustica che residenziale di tipo marittimo.

In base all'evidenza offerta dalle ceramiche, in particolare dalle merci di importazione africana, sembra evincersi una drastica riduzione dei siti con persistenza abitativa oltre il III secolo a conferma di una parziale destrutturazione del popolamento delle campagne durante la media età imperiale[71]. La sigillata chiara C e D, come pure le anfore africane tardo-antiche sono documentate per ora in non più di una mezza dozzina di siti ubicati a ridosso del centro capoluogo di *Albintimilium* (S. Pietro di Camporosso e San Lorenzo Appio) o corrispondenti a quelle località che assumeranno un ruolo di coagulo del popolamento come Sanremo o una prevalente funzione liturgica-funeraria (come *Costa Balenae* e ancora Sanremo) o militare (Campo Marzio e Rocca di Drego), sebbene una certa continuità insediativa si registri ancora in alcune delle grandi ville costiere di età imperiale (Foce a Sanremo) e negli insediamenti rurali minori in genere più prossimi alla costa (Punta delle Scaglie, San Lorenzo entrambi in comune di Sanremo), mentre l'entroterra montuoso sembra interessato da un fenomeno di spopolamento nel corso della tarda età imperiale.

71. Nel caso di Monte Colma, dove sono rappresentate quasi una ventina di forme diverse di ceramica nord-africana, è stato possibile circoscrivere molto probabilmente nella prima metà del III secolo l'abbandono dell'insediamento; infatti ben quattro forme di sigillata chiara A (H. 8A, 8B, 9A, 14A) sono qualificanti contesti tipici dei primi decenni del III secolo da stratigrafie del porto di Marsiglia (fase III del sondaggio DY09) (*Fouilles à Marseille*, cit., fig. 42, nn. 19-21). Nell'area del relitto insabbiato scavato all'interno del porto di Marsiglia, l'associazione delle ceramiche di importazione africana, assai simili a quelle documentate a Monte Colma, riconduce al 220-230 la formazione del deposito stratigrafico contenente il relitto (*Fouilles à Marseille*, cit., pp. 73-5, 78-81, 95, 101).

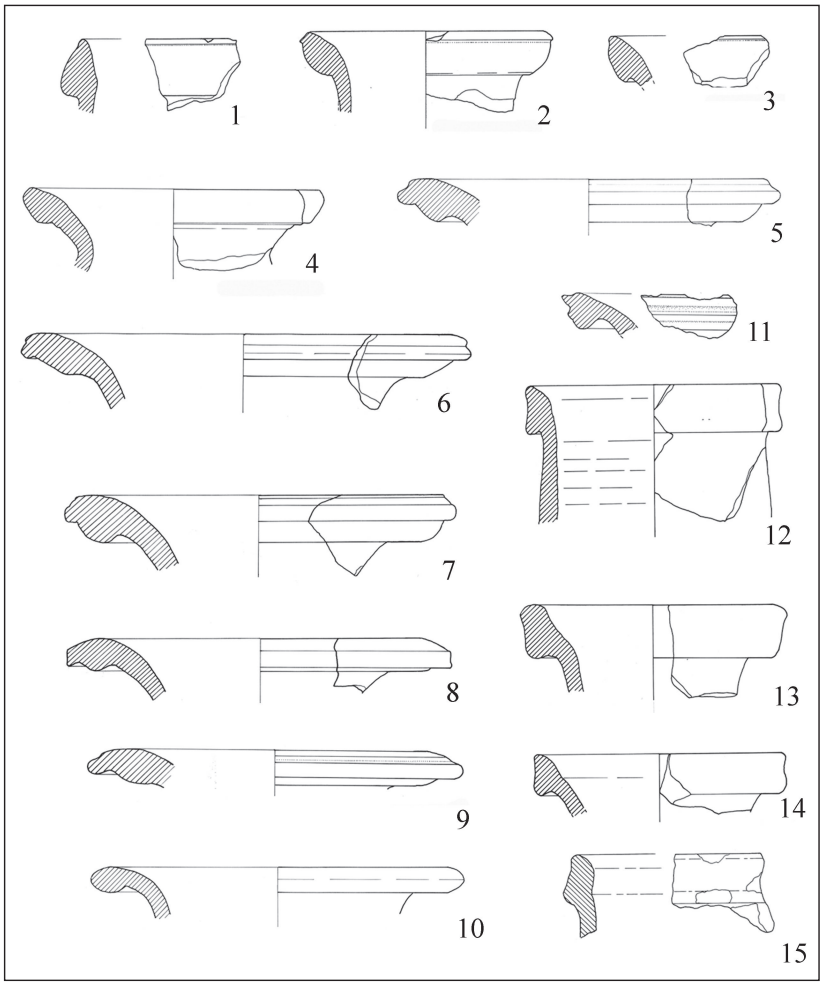


Fig. 1: Anfore di "tradizione punica": 1) Torre Alpicella; 2-3) Punta delle Scaglie; 4) Monte Colma; 5-10) Monte Rocche; 11) Punta delle Scaglie; 12) Torre Alpicella; 13) Monte Colma; 14) Madonna dell'Arma; 15) Rocca di Drego (scala 1: 4).

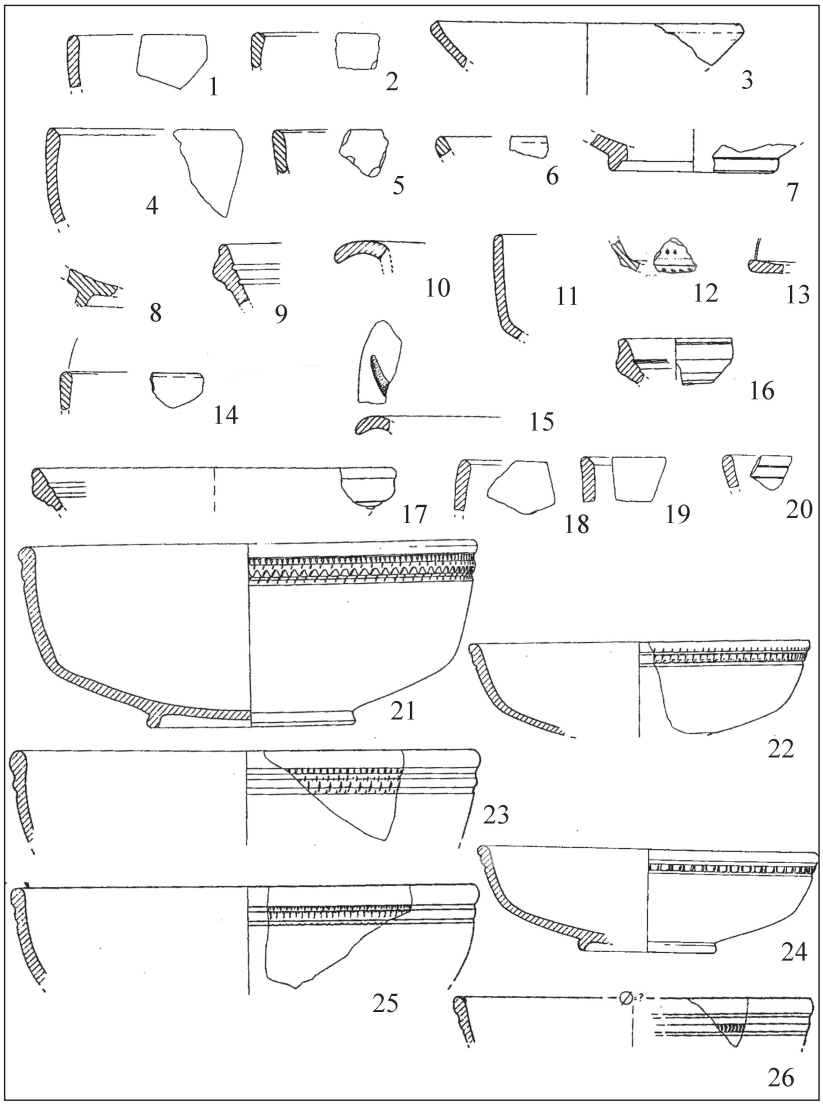


Fig. 2: Sigillata chiara A: 1-8) San Lorenzo Appio; 9-11) S. Pietro di Camporosso; 12-17) Castiglione di Camporosso; 18-20) Monte Santa Croce; 21-26) Monte Colma (scala 1:3).

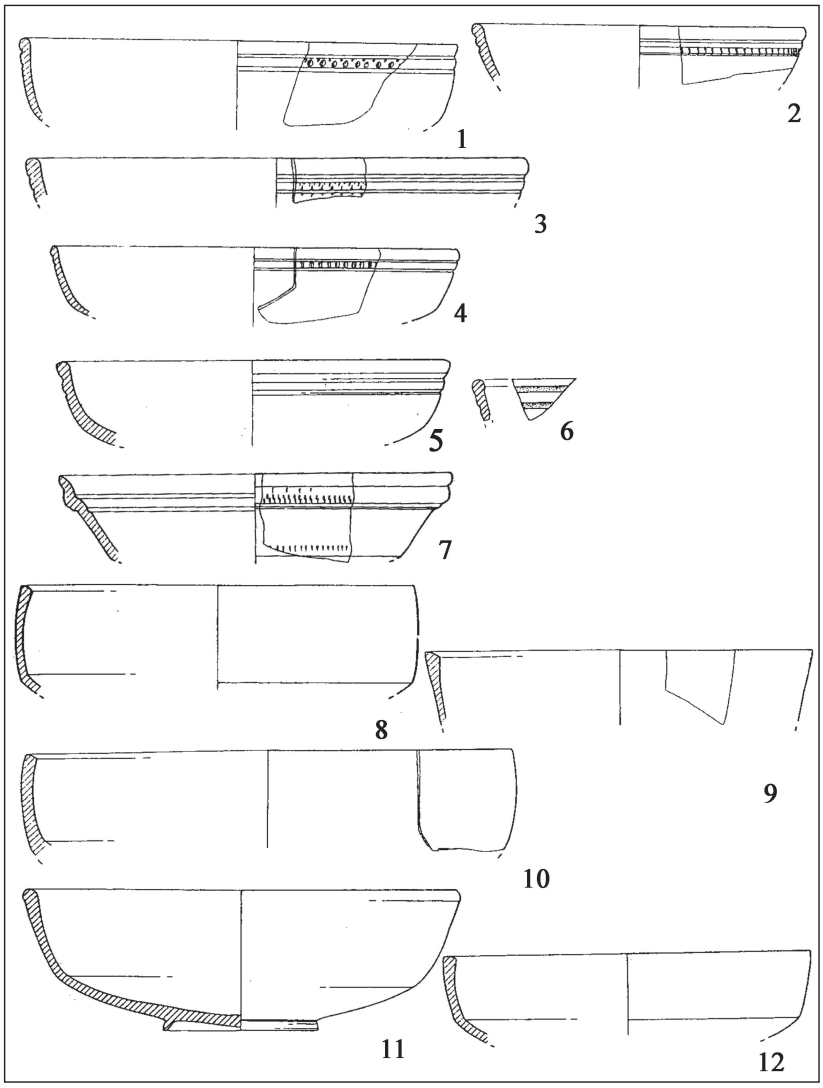


Fig. 3: Sigillata chiara A: 1-12) Monte Colma (scala 1:3).

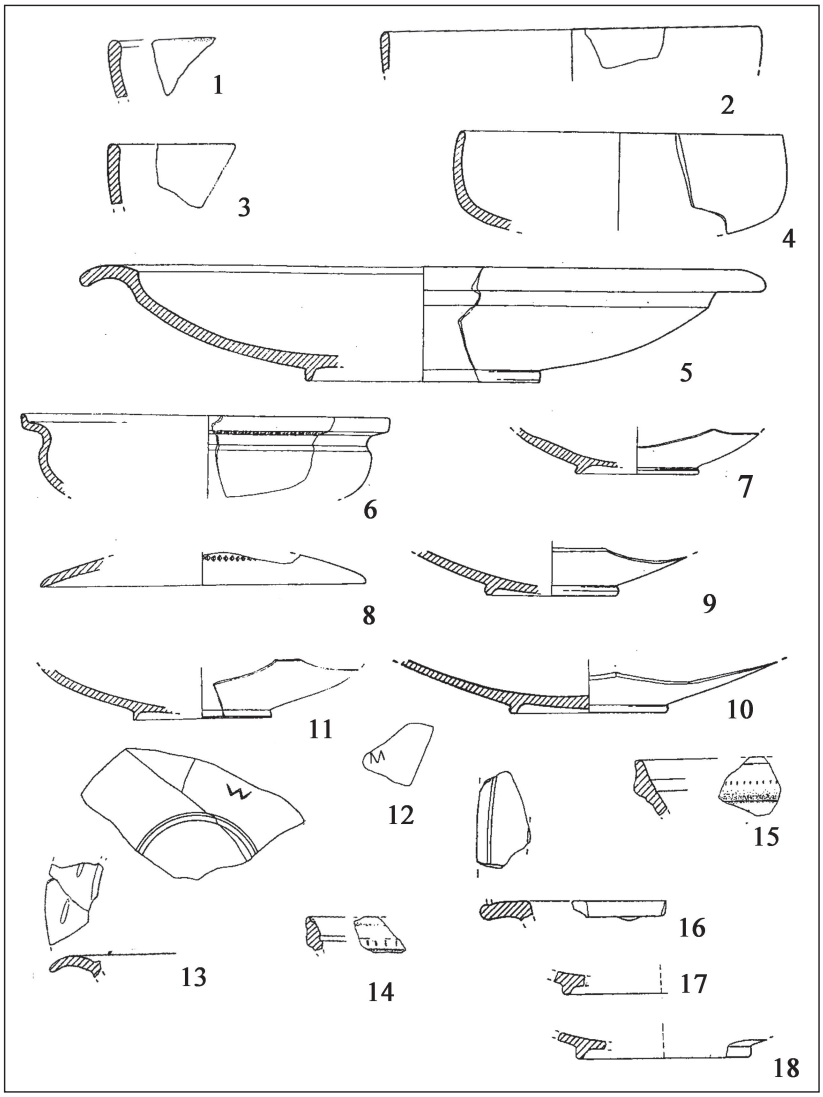


Fig. 4: Sigillata chiara A: 1-12) Monte Colma; 13-14) Punta delle Scaglie; 15-18) Sanremo-S. Lorenzo (scala 1:3).

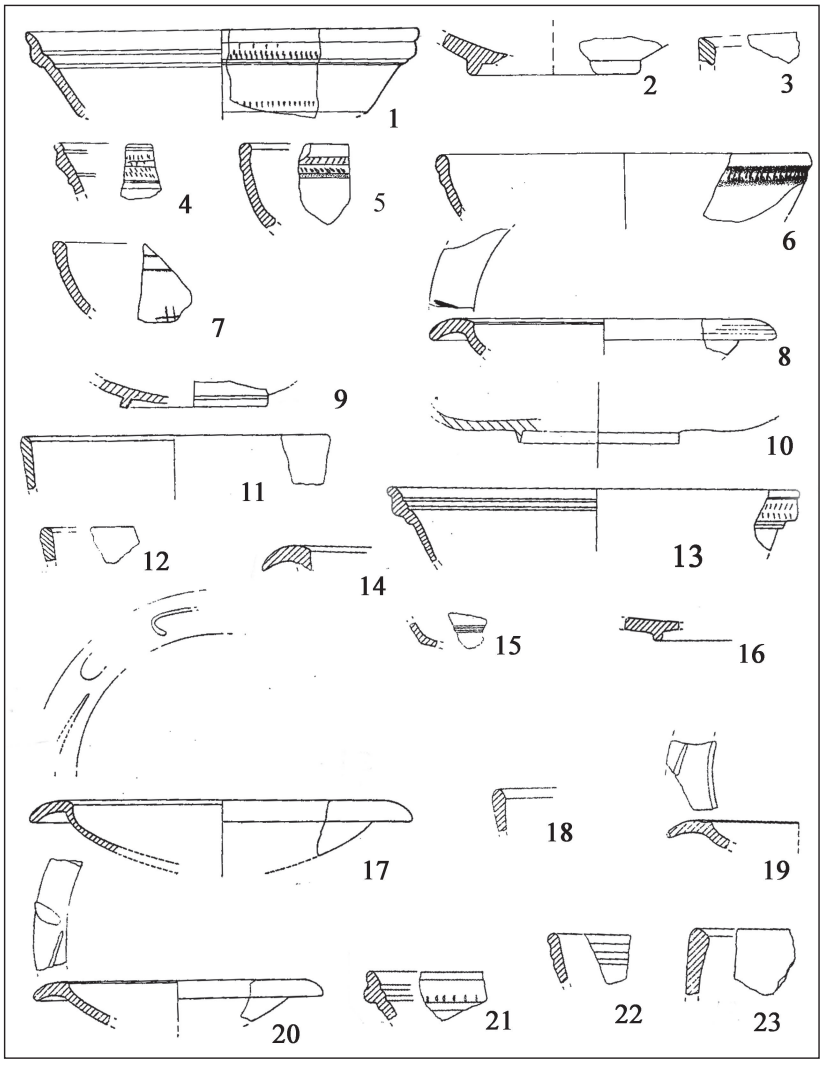


Fig. 5: Sigillata chiara A: 1-2) Sanremo-Battistero; 3) Sanremo-Canonica; 4-10) Sanremo-villa Foce; 11-12) Poggio Radino; 13) Monte Sette Fontane; 14-16) Monte Rocche; 17) Riva Ligure-Capo Don; 18) Linguelietta; 19-23) Imperia-Prino (scala 1:3).

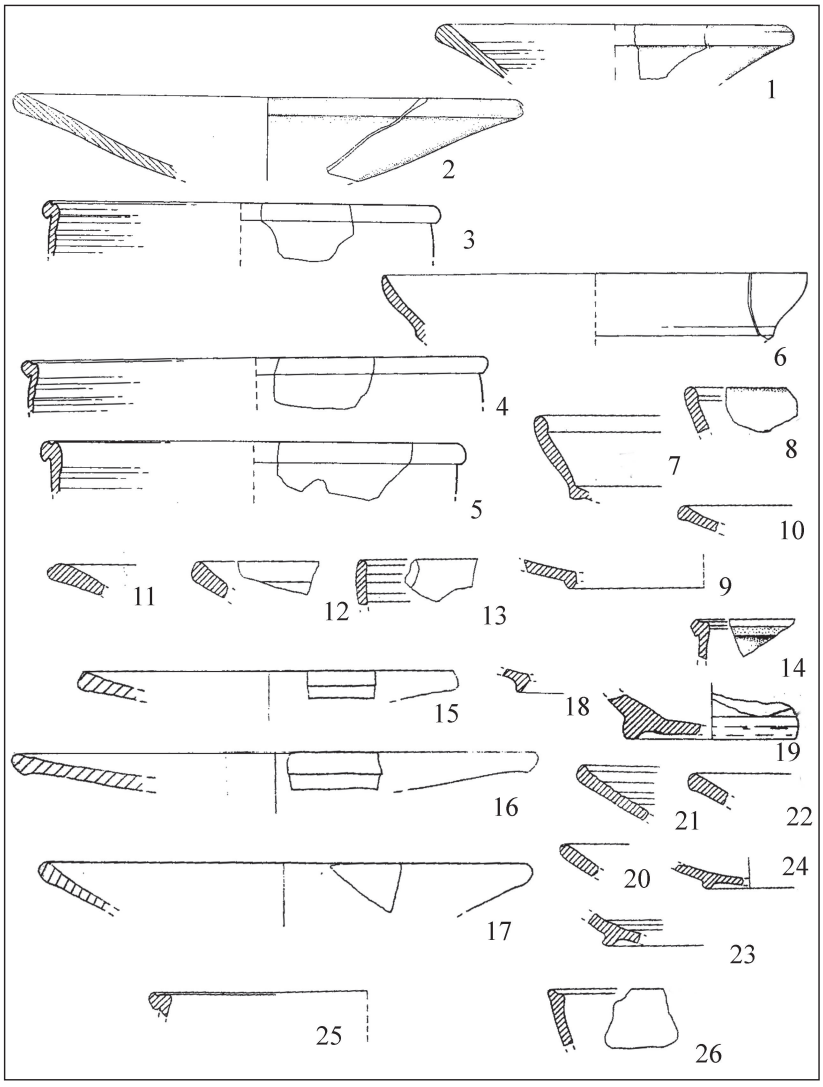


Fig. 6: Ceramica da cucina: 1-8) Monte Colma; 9-10) Castel d'Appio; 11) Cima Tramontina; 12) Torre Alpicella; 13) Monte Santa Croce; 14-17) Sanremo-Battistero; 18) Punta delle Scaglie; 19) Sanremo-Canonica; 20-26) Sanremo-villa Foce (scala 1:3).

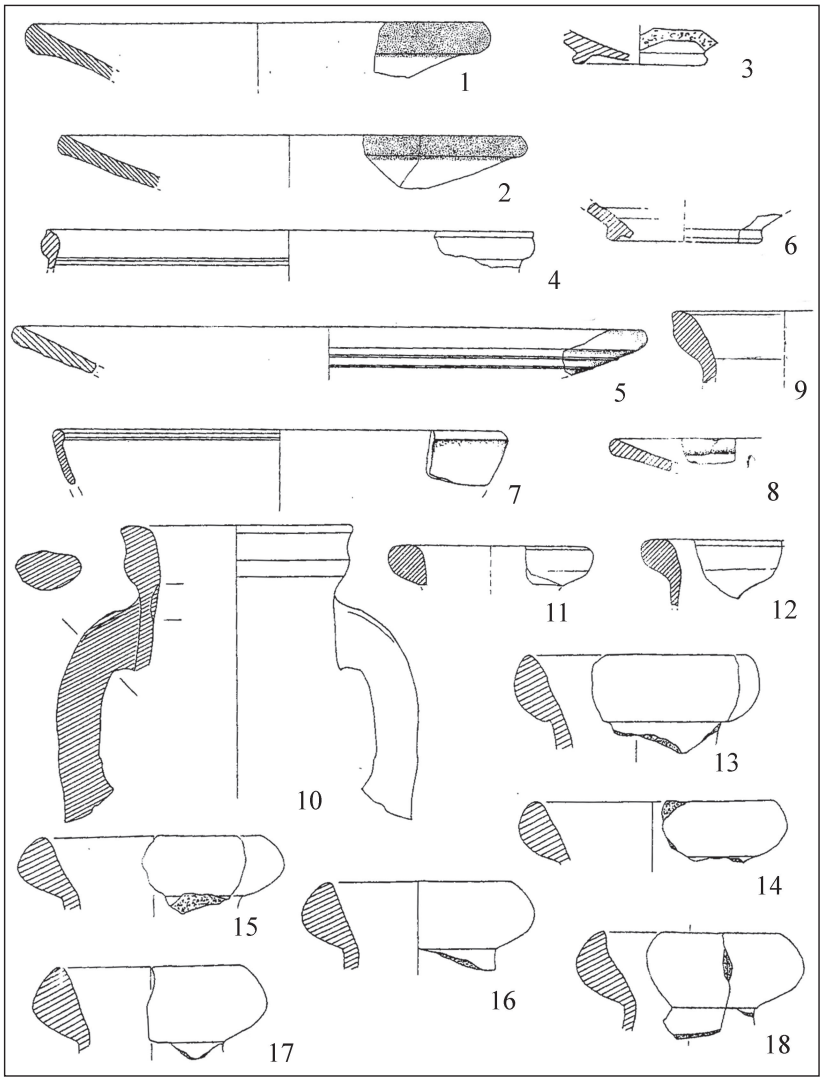


Fig. 7: Ceramica da cucina: 1-4) Sanremo-Madonna dell'Arma; 5-7) Riva Ligure-Capo Don; 8-9) Imperia-Prino. Anfore: 10-18) Monte Colma (nn. 1-8 scala 1:3; nn. 9-18 scala 1:4).

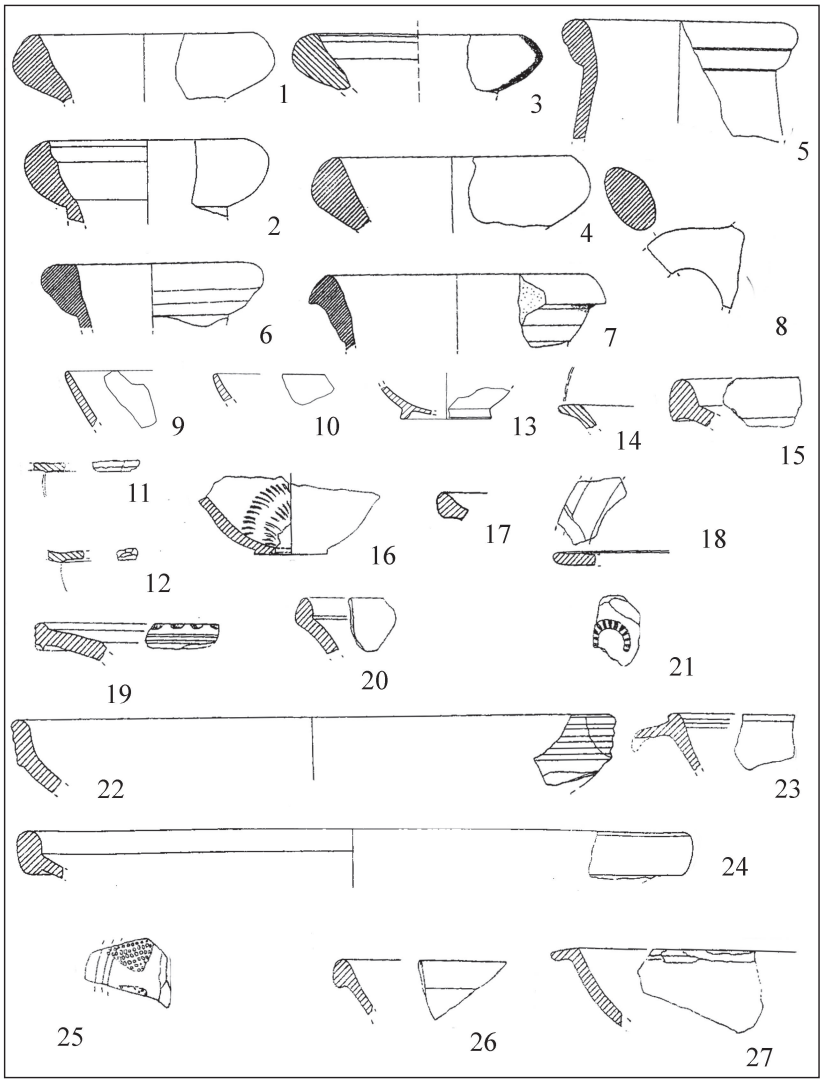


Fig. 8: Anfore: 1) Torre Sapergo; 2) Sanremo-Battistero; 3) Monte Sette Fontane; 4) Monte Rocche; 5 e 8) Sanremo-villa Foce; 6) Sanremo-Madonna dell'Arma; 7) Torre Alpicella. Sigillata chiara C: 9-12) San Lorenzo Appio; 13) Punta delle Scaglie. Sigillata chiara D: 14-15) San Lorenzo Appio; 16-17) S. Pietro di Camporosso; 18-21) Punta delle Scaglie; 22) Sanremo-Battistero; 23-25) Sanremo-villa Foce; 26) Campo Marzio; 27) Rocca di Drego (nn. 1-8 scala 1:4; nn. 9-27 scala 1:3).

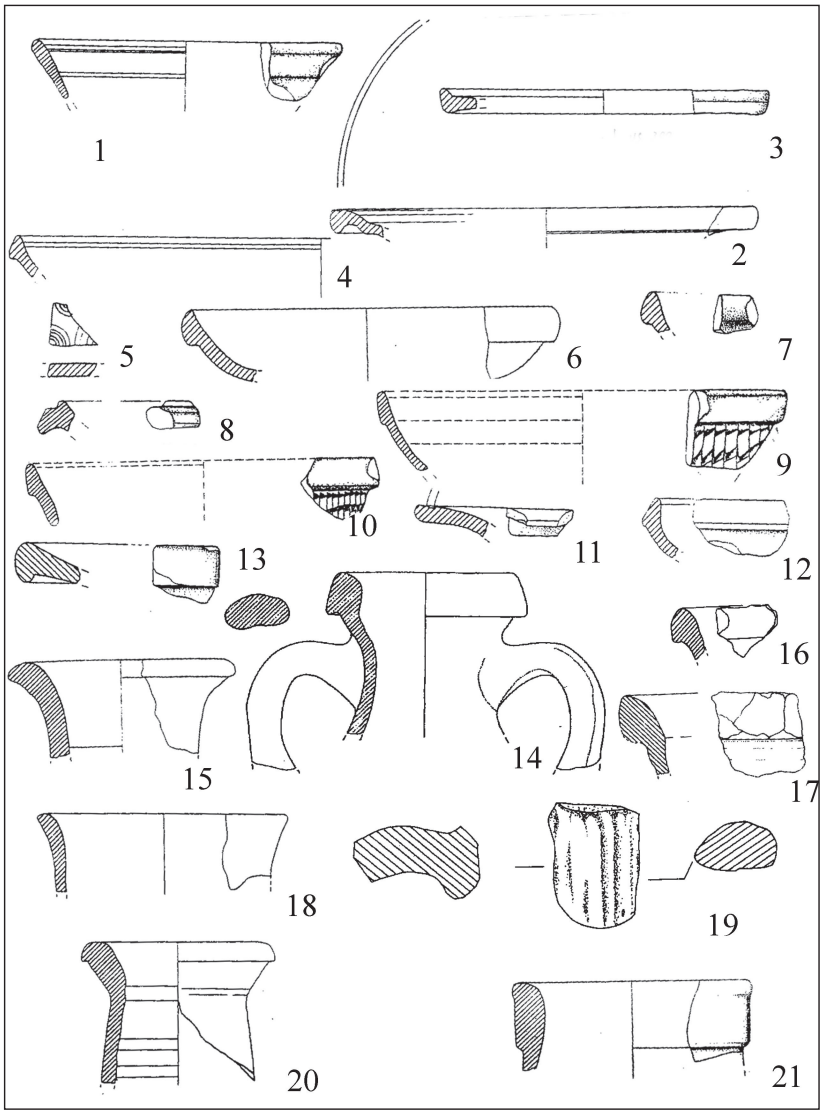


Fig. 9: Sigillata chiara D: 1-10) Riva Ligure; 11-12) Imperia-Prino. Ceramica da cucina: 13) Riva Ligure-Capo Don. Anfore: 14) Latte; 15) San Lorenzo Appio; 16) Monte Santa Croce; 17) Sanremo-Battistero; 18) Monte Bignone; 19) Punta delle Scaglie; 20) Pian del Re; 21) Riva Ligure-Capo Don (nn. 1-13 scala 1:3; nn. 14-21 scala 1:4).

Appendice

Si presenta una preliminare schedatura dei soli siti rurali di età romana dell'Imperiese citati nell'articolo, che hanno restituito reperti significativi di produzione africana, seguendo un ordine geografico da occidente verso oriente ed accompagnando un succinto inquadramento topografico con una preliminare presentazione del contesto ceramico e della sua datazione[72] (FIG. 10).

a) *Le valli Roia, Nervia e Vallecrosia*

Latte (FIG. 10, 3)
Nel 2000 presso villa Eva, via delle Rose non lontano dal percorso della via *Iulia Augusta* sono state scavate alcune murature, attribuite alla *pars rustica* di una villa marittima[73].

È documentata ceramica a vernice nera (produzioni B-oidi), imitazione della vernice nera, sigillata italica e tardo-italica, sigillata sud-gallica anche decorata (forma Drag. 37), ceramica verniciata, ceramica comune; i contenitori da trasporto comprendono anfore galliche e nord-africane.

Datazione: viene proposta una cronologia compresa tra il I secolo a.C. e il V secolo.

Castel d'Appio (Ventimiglia) (FIG. 10, 4)
L'altura poi occupata da una fortificazione, eretta tra XII e XIII secolo, si trova lungo la dorsale tra la costa e Monte Magliocca poco ad ovest del nucleo medievale di Ventimiglia.

Sono documentate anfore di produzione tirrenica, ceramica grezza da cucina ed anfore probabilmente iberiche meridionali. Dei seguenti materiali permane dubbia la reale provenienza, forse confusa col vicino sito di San Lorenzo Appio: anfore massaliote e tirreniche, ceramiche grezze, ceramica a vernice nera (campana A), sigillata italica e sigillata chiara A, ceramica comune, ceramica da cucina africana, anfore iberiche meridionali ed africane.

72. Una prima presentazione sistematica dei soli siti d'altura è contenuta in L. GAMBARO, G. MONTINARI, *Le valli Roia, Nervia e Vallecrosia*, in *Ancora su i Liguri*, cit., pp. 121-4; L. GAMBARO, A. DEL LUCCHESE, *Il comprensorio sanremese e la valle Argentina*, in *Ancora su i Liguri*, cit., pp. 125-9. Si veda anche limitatamente ai siti editi GAMBARO, *La Liguria costiera,* cit., pp. 51-5 e DEL LUCCHESE, GAMBARO, RICCI, *Aspetti della seconda età del Ferro*, cit., pp. 289-92. Per i tre contesti urbani di Sanremo si rimanda alla loro pubblicazione preliminare in L. GAMBARO, *Archeologia urbana e territoriale a Sanremo (2001-2005),* in *Archeologia in Liguria*, cit., 153-234.

73. MARTINO, BRACCO, *Viabilità ed insediamenti*, cit.; viene presentata solo una selezione parziale dei reperti ritenuti più significativi.



Fig. 10: Carta distribuzione dei siti archeologici della seconda età del Ferro e dell'età romana in provincia di Imperia. 1) Monte Bellenda; 2) Capo Mortola; 3) Latte; 4) Castel d'Appio; 5) San Lorenzo Appio; 6) Colla di Bevera; 7) Monte Pozzo; 8) Le Maure; 9) Colla Sgarba; 10) Castiglione di Camporosso; 11) S. Pietro di Camporosso; 12) Ciaixe; 13) Monte Baraccone; 14) Cima d'Aurin; 15) Cima Tramontina; 16) Cima Castellà; 17) Monte Olivastro; 18) Monte Alto; 19) Monte Santa Croce; 20) Torre dell'Alpicella; 21) Monte Semoigo; 22) Colla Bernauda; 23) Monte Osaggio; 24) Torre Sapergo; 25) Colla Merello; 26) Cima Ferrissoni; 27) Punta delle Scaglie; 28) Croce di Padre Poggi; 29) Pian del Re; 30) Monte Bignone; 31) San Lorenzo; 32) Sanremo-villa della Foce; 33) Sanremo; 34) Poggio Radino; 35) Monte Colma; 36) Sanremo-villa di Valle Armea; 37) Sanremo-villa di Bussana; 38) Madonna dell'Arma; 39) Punta Pistorin; 40) Castello di Taggia; 41) Campo Marzio; 42) Rocca di Drego; 43) Monte Follia; 44) Monte Sette Fontane; 45) Monte Rocche; 46) Riva Ligure-Capo Don; 47) Riva Ligure-pieve di S. Maurizio; 48) Santo Stefano al Mare (loc. Porsani); 49) Linguelietta; 50) Piani di Imperia; 51) Foce del Prino (Imperia).

Datazione: sicuramente da età tardo-repubblicana (o forse prima) con ipotetica continuità fino alla media età imperiale (III secolo?).

San Lorenzo Appio (Ventimiglia) (FIG. 10, 5)
Lungo lo stesso crinale dove è ubicato il sito precedente a poche centinaia di metri più a nord è stato recentemente identificato un probabile insediamento rurale.

Il materiale più antico è costituito da anfore di produzione massaliota, anfore tirreniche (forma Dressel 1B) e vernice nera (campana A, campana B-oide), ceramica grezza di produzione tirrenica (olle, mortai, tegami o piatti-coperchi). La continuità nel corso della prima età imperiale è confermata dalla sigillata italica, dalla sigillata tardo-italica decorata, dalla sigillata sud-gallica, dai vasi potori a pareti sottili, da ceramica verniciata, dalla ceramica grezza, tra cui si distingue anche la "modelée varoise", e comune. Tra i contenitori da trasporto sono documentate le anfore galliche ed ispaniche (tarraconensi, betiche). La media e tarda età imperiale è documentata dalle sigillate africane (chiara A, C, D), dalla sigillata lucente e dalla ceramica da cucina africana, oltre che da una cospicua presenza di anfore africane.

Datazione: dal III-II secolo a.C. con continuità per tutta l'età imperiale fino almeno al V-VI secolo.

Castiglione di Camporosso (FIG. 10, 10)
Il sito è ubicato lungo la dorsale che separa la val Roia dalla val Nervia e consta di un poggio con due sommità divise da una sella.

Significativa è la presenza di anfore tirreniche, anche ad impasto fortemente vulcanico, di età tardo-repubblicana, comprese anfore greco-italiche; alla stessa epoca potrebbe riferirsi la ceramica da fuoco di importazione tirrenica (olle con orlo a mandorla e mortai) e uno sporadico esemplare di anfora neo-punica. L'età imperiale è rappresentata da sigillata italica e tardo-italica (o sud-gallica) oltre che da ceramica comune. Risulta documentata anche la "modeleé varoise" e la sigillata chiara A oltre alla ceramica da cucina africana (piatti-coperchi e casseruole). Tra le anfore oltre alle importazioni iberiche (tarraconensi con forma Dressel 2-4 e forse betiche) prevalgono le produzioni nord-africane.

Datazione: dalla romanizzazione (II-I secolo a.C.) con continuità almeno fino alla media età imperiale.

S. Pietro di Camporosso (FIG. 10, 11)
Durante lo scavo eseguito all'interno della chiesa romanica nel 1967 furono recuperati reperti ceramici, attribuiti ad un insediamento rurale di fondovalle di età romana[74].

74. PALLARES, *La chiesa di S. Pietro*, cit., pp. 425-40, figg. 19-27. Anche in questo caso viene presentata solo una selezione dei reperti.

I materiali più antichi identificati sono la ceramica a vernice nera (campana A), le anfore tirreniche tardo-repubblicane (forme Dressel 1A e 1B), le imitazione della vernice nera, il pentolame da fuoco di importazione tirrenica (mortai e forse olle); da area iberica giungono i "sombreros de copa" e la ceramica grigia della costa catalana. L'età imperiale è documentata da sigillata italica, vasi potori a pareti sottili, lucerne, vetri, sigillata chiara A, ceramica comune, "modelée varoise", anfore galliche. Una continuità di vita tarda viene confermata dalla presenza di sigillata chiara D.

Datazione: sulla base dei materiali viene ipotizzata una cronologia dell'insediamento compresa tra il II secolo a.C. e la fine del II secolo d.C., anche se si considera probabile la perdita del deposito stratigrafico più recente, come confermerebbe il ritrovamento anche di ceramiche tardo-antiche.

Cima Tramontina (Dolceacqua) (FIG. 10, 15)
Il sito ubicato ancora più a nord del precedente e in posizione dominante è caratterizzato dalla presenza di anfore tirreniche tardo-repubblicane con orli di greco-italica, vernice nera, imitazione della vernice nera e ceramica grezza, che permettono di datare la prima frequentazione umana all'epoca della romanizzazione (o forse già nella seconda età del Ferro). Una continuità in età imperiale è confermata dall'attestazione di sigillata italica, vasi potori a pareti sottili (decorata alla barbotina), ceramica comune, sigillata chiara A, ceramica da cucina africana (piatti-coperchi), "modelée varoise". Tra i contenitori da trasporto oltre ad anfore a fondo piatto di piccole dimensioni e a sporadiche ma dubbie presenze di anfore galliche, sono attestate le anfore di produzione spagnola sia dalla Tarraconese che dalla Betica (forma Dressel 20) e di produzione nord-africana, oltre che di produzione non determinata.

Datazione: forse dalla seconda età del Ferro (III-II secolo a.C.) con continuità almeno fino alla media età imperiale.

Monte Santa Croce (Vallecrosia) (FIG. 10, 9)
Il sito è ubicato sulle pendici nord-occidentali del monte sul crinale tra la val Nervia e la Vallecrosia non lontano dalla costa in prossimità di una poderosa sostruzione muraria in grandi blocchi a secco.

Vi è documentata ceramica a vernice nera di diversa produzione (campana A, campana B-oide, altre produzioni?) insieme ad anfore tirreniche tardo-repubblicane (orli di greco-italiche tarde), ceramica grezza locale e di importazione tirrenica. Sono attestate anche sigillata italica, tardo-italica e sud-gallica quest'ultima anche decorata, vasi potori a pareti sottili, ceramiche comuni, ceramica verniciata (o imitazione della vernice nera), sigillata chiara A e C, derivata della paleocristiana, ceramica da cucina africana (piatti-coperchi ed A a strisce). Tra le anfore imperiali ben documentate risultano le anfore tarraconensi (forma Dressel 2-4) e quelle betiche; risultano presenti anche quelle tirreniche di prima età imperiale (forma Dressel

2-4) e quelle nord-africane (forma Africana 1A), nonché *dolia*, anfore di produzione non determinata e laterizi.

Datazione: dall'età tardo-repubblicana (II-I secolo a.C.) con continuità fino alla media-tarda età imperiale (III-IV secolo).

Torre dell'Alpicella (Perinaldo) (FIG. 10, 20)
Sullo stesso crinale ma più a nord e in posizione dominante è il sito, che presenta sui versanti una fase insediativa di età antica seguita dalla costruzione di una torre d'avvistamento in età medievale.

Le anfore massaliote sono presenti con alcuni frammenti; meglio rappresentata è invece la vernice nera campana A (coppa Lamb. 31) ed altre produzioni a vernice nera, come pure la ceramica grezza locale e di importazione tirrenica (mortai); alta è la presenza di anfore tirreniche tardo-repubblicane (orli di greco-italiche tarde e di Dressel 1), nonché un orlo ad impasto micaceo, forse una imitazione gallica di anfore tirreniche. Completano il quadro delle attestazioni tardo-repubblicane esemplari di anfore neo-puniche (forma Mañá C1b e tripolitana antica). Alcuni frammenti sono riferibili a prodotti tardi di imitazione della vernice nera. Sono attestate inoltre la sigillata italica, le sigillate tardo-italica e sud-gallica anche decorate, le ceramiche comuni, la sigillata chiara A, la ceramica da cucina africana (piatti-coperchi e casseruole). Tra le anfore imperiali sono documentate le produzioni spagnole (tarraconensi e betiche) e quelle nord-africane, nonché anforette di produzione non determinata.

Datazione: probabile prima frequentazione già nella seconda età del Ferro (dal III secolo a.C.?) con continuità nel corso della tarda età repubblicana e dell'età imperiale (almeno fino al III secolo).

Torre Sapergo (FIG. 10, 24)
L'altura, denominata anche il Colletto, sorge alle spalle di Bordighera e presenta una struttura muraria a grandi blocchi che insieme alla concentrazione di reperti antichi, individuati sul versante ovest, permette di ipotizzare una occupazione antica.

Oltre ad anfore tirreniche tardo-repubblicane sono rappresentate anfore imperiali di produzione spagnola (tarraconensi e betiche) ed anfore africane, nonché anfore di incerta produzione, *dolia* e laterizi. Attestate sono anche la ceramica da cucina africana (piatti-coperchi) e la ceramica comune.

Datazione: dalla romanizzazione (II-I secolo a.C.) con continuità fino alla media età imperiale.

b) *Il comprensorio sanremese*

Punta delle Scaglie (Sanremo) (FIG. 10, 27)
L'insediamento, ubicato più ad oriente del precedente non lontano dalla costa, è stato interessato anche da uno scavo di emergenza, che ha permesso di rintracciare alcune strutture murarie. Tra il materiale più antico è do-

cumentata la vernice nera con attestazioni di campana A (forme Lamb. 27b, Lamb. 31 e Lamb. 33) e di altre produzioni, le anfore tirreniche tardo-repubblicane (orli di greco-italiche tarde e di Dressel 1), le anfore di tradizione punica (forme Mañá C1b e Mañá C2), la ceramica grezza locale (olle e ciotole) e quella di importazione tirrenica. Sono documentate anche coppe di imitazione della vernice nera, sigillata italica, tardo-italica, sud-gallica e ceramiche comuni, nonché anfore provinciali (tarraconensi e galliche) e di produzione non determinata (anche padane) ed anforette a fondo piatto. Tra il vasellame di produzione africana vi sono: sigillata chiara A, C e D ed anfore. È presente anche pietra ollare tardo-antica.

Datazione: dalla romanizzazione (II-I sec. a.C.) con sicura continuità fino all'età tardo-antica, almeno fino al V secolo.

Pian del Re (Apricale) (FIG. 10, 29)
Presso il tumulo protostorico presenza di anfore greco-italiche e di anfore africane di età imperiale.

Datazione: in assenza di scavi è solo ipotizzabile una frequentazione dell'area tra romanizzazione e tarda età imperiale.

Monte Bignone (Sanremo) (FIG. 10, 30)

Sulla vetta del più alto rilievo del comprensorio sono state individuate e scavate negli anni Cinquanta del secolo scorso due strutture quadrangolari a secco, che in associazione a un possente doppio aggere ad andamento curvilineo sembrano aver avuto una funzione strategico-militare di controllo di una via di crinale.

Ad una fase insediativa principale nel corso della seconda età del Ferro e romanizzazione, caratterizzata da sporadica ceramica a vernice nera, anfore massaliote, anfore tirreniche e abbondante ceramica grezza, seguì una frequentazione meno rilevante anche nel corso dell'età imperiale, come confermano gli sporadici frammenti di vasi potori a pareti sottili e di anfore africane tardo-imperiali.

Datazione: prima fase insediativa nella seconda età del Ferro (almeno dal III secolo a.C.) e nel corso della romanizzazione con possibile interruzione e ripresa di una sporadica frequentazione nel corso dell'età imperiale (dal I secolo).

San Lorenzo (Sanremo) (FIG. 10, 31)
Sulla altura della frazione San Lorenzo, conosciuta anche col toponimo Castellaro e già sede di ritrovamenti durante il secolo scorso, una occupazione antica è confermata dal ritrovamento di materiale in superficie. I reperti tardo-repubblicani sono costituiti unicamente da anfore tirreniche (greco-italica tarda), mentre si riferiscono alla prima-media età imperiale: la sigillata italica, la sigillata sud-gallica liscia e decorata (forma Drag. 37), la sigillata chiara A, la sigillata chiara C, la ceramica comune, la grigia imperiale, la ceramica da cucina africana (A a strisce). Tra le anfore imperiali sono do-

cumentate produzioni spagnole (betiche e tarraconensi) ed africane. È attestata anche la pietra ollare tardo-antica.

Datazione: dalla romanizzazione (II secolo a.C.) con continuità almeno fino alla media-tarda età imperiale (III-IV secolo) se non oltre.

Villa della Foce (Sanremo) (FIG. 10, 32)

Le ricerche archeologiche, riprese dopo un'interruzione di oltre quarant'anni, si sono concentrate in un'area adibita a parcheggio ad ovest dei resti monumentali, dove tra il 2002 e il 2003 è stato condotto sotto la direzione della Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria lo scavo di alcune murature riferibili ad una prima fase di vita dell'insediamento, databile ad età augustea/giulio-claudia; inoltre due campagne di scavo nel 2004 e 2005, condotte da Soprintendenza ed Università di Genova nell'ambito di una convenzione triennale sottoscritta con il Comune di Sanremo, hanno permesso di continuare l'esplorazione archeologica del complesso monumentale, individuando una serie di condutture per l'adduzione delle acque e nuove murature di varia epoca, e chiarendo funzione e sviluppo planimetrico di altre parti già note[75].

La prima età imperiale è ben documentata da sigillata italica liscia e decorata (a matrice e barbotina) di età augusteo/giulio-claudia, sigillata tardo-italica liscia e decorata (forma Drag. 29), sigillata sud-gallica liscia e decorata (forma Drag. 37), vasi potori a pareti sottili lisci e decorati (acromi, verniciati, sabbiati, decorati alla barbotina), grigia di età imperiale, ceramica verniciata. Sono documentate anche sigillata chiara A, sigillata chiara B, sigillata chiara D, derivata della sigillata paleocristiana, ceramica da cucina africana (piatti-coperchi, tegami, casseruole), vetri, ceramica comune e grezza, ceramica da fuoco di importazione tirrenica (pentole con orlo a tesa, coperchi e mortai). Tra le anfore sono attestate produzioni tirreniche di prima età imperiale (Dressel 2-4), spagnole (sia tarraconensi che betiche, quest'ultime con la forma Dressel 20) ed africane.

Sanremo città (FIG. 10, 33)

– **Canonica di S. Siro**

I saggi di scavo all'interno del medievale palazzo dei Canonici, facente parte del complesso ecclesiastico della concattedrale di S. Siro sono stati condotti nel 2002 dalla Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria[76].

Le ceramiche più antiche sono la vernice nera (probabile produzione B-oide), le anfore tirreniche tardo-repubblicane (forma Dressel 1) e la cerami-

75. Sullo scavo del 2002-2003 cfr. GAMBARO, *Archeologia urbana*, cit., p. 184; sulle due campagne di scavo 2004-2005 cfr. la notizia preliminare in GAMBARO, MEDRI, *Ricerche archeologiche*, cit., pp. 242-4. Si veda inoltre la recente sintesi: *La villa romana della Foce Sanremo (Imperia)*, a cura di M. MEDRI, Sanremo 2006.

76. Notizia preliminare in GAMBARO, *Archeologia urbana*, cit., pp. 169-73.

ca da cucina di importazione tirrenica (tegami ed olle). Seguono le anfore tirreniche di prima età imperiale, la sigillata italica e tardo-italica, quest'ultima decorata, la sigillata sud-gallica decorata, i vasi potori a pareti sottili (produzioni lisce, sabbiate e alla barbotina), le verniciate, i vetri anche tardi (forma Isings 111) e la ceramica comune, comprendente anche della "modelée varoise". Oltre ad anfore ed anforette non determinate e contenitori da trasporto di area gallica e spagnola, in particolare dalla Tarraconense (forma Dressel 2-4), mentre meno attestati sono quelli betici (forma Dressel 20), compaiono prodotti nord-africani, documentati dalle sigillate chiare A e D, dalla ceramica da cucina (piatti-coperchi e verniciate), dalla ceramica comune e dalle anfore.

Datazione: dal I secolo a.C. all'età tardo-antica (V-VI secolo).

– **Battistero di S. Giovanni**

Lo scavo è stato effettuato negli anni Cinquanta del secolo scorso da N. Lamboglia.

Imateriali più antichi sono costituiti da sporadica ceramica a vernice nera (probabile produzione B-oide), anfore tirreniche e imitazioni della vernice nera. Riferibili ad età imperiale sono: sigillata italica e tardo-italica anche decorata, sigillata sud-gallica anche decorata a matrice (forma Drag. 37), vasi potori a pareti sottili (decorati ad impressione e alla barbotina), sigillata chiara A, sigillata chiara B, sigillata lucente, sigillata chiara D, ceramiche comuni, grezze e verniciate, grigia di età imperiale, ceramica da cucina africana (piatti-coperchi, casseruole), lucerne e vetri.

Tra i contenitori da trasporto oltre ad anfore tirreniche forse anche di prima età imperiale sono documentate anfore provinciali di produzione spagnola, betiche (Dressel 20) e tarraconensi (forma Dressel 2-4), anfore galliche e probabili importazioni da area adriatica; sono attestate inoltre anfore africane (forma Africana I).

Datazione: dal I secolo a.C. all'età tardo-antica (V-VI secolo).

– **Chiesa Luterana**

Il recupero di materiale archeologico di età classica è avvenuto nel 2004 nel corso dell'assistenza archeologica diretta dalla Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria durante il restauro del luogo di culto[77].

Sono presenti sigillata italica e sud-gallica, ceramiche verniciate, sigillata chiara A, ceramiche comuni e anforette. Tra i contenitori da trasporto risultano anfore tirreniche, spagnole (tarraconensi e betiche) ed africane.

Datazione: prima e media età imperiale.

Poggio Radino (Sanremo) (FIG. 10, 34)

Il sito è ubicato su un crinale secondario collegato con la dorsale che si distacca ad oriente da Monte Bignone.

77. Notizia preliminare in ivi, pp. 179-81.

Un'isolata presenza di anfora massaliota come pure una parte delle pareti di anfore tirreniche permettono di ipotizzare una prima frequentazione del sito tra la seconda età del Ferro e la romanizzazione, anche se manca totalmente la vernice nera. Una continuità di vita anche nel corso dell'età imperiale è confermata dalla presenza di anfore tirreniche di prima età imperiale (Dressel 2-4), sigillata sud-gallica, ceramica comune e mortai tirrenici a fondo piano, accompagnati da anfore provinciali di origine spagnola (forma Dressel 20 di produzione betica e forma Dressel 2-4 di produzione tarraconense). Tra i prodotti nord-africani è presente la sigillata chiara A accanto ad alte attestazioni di anfore africane.

Datazione: possibile prima fase insediativa a partire da seconda età del Ferro/romanizzazione (dal III-II secolo a.C.?) con prevalenti attestazioni di materiali databili nel corso della prima e media età imperiale (almeno fino al III secolo).

Monte Colma (Sanremo – Ceriana) (FIG. 10, 35)
Sulla dorsale che si diparte da Monte Bignone verso oriente si incontra questo importante sito, oggetto di scavi negli anni Sessanta del secolo scorso, dove si conservano ancora poderosi resti di mura in parte probabilmente di età antica.

È ben attestata una prima fase di vita nel corso della seconda età del Ferro e della romanizzazione con significative presenze di ceramiche a vernice nera ("Atelier des Petites Estampilles", campana A, campana B-oide, vernice nera a pasta grigia), anfore massaliote e tirreniche (orli di greco-italiche), ceramica grezza indigena (olle e ciotole) e di importazione tirrenica (olle con orlo a mandorla). Senza apparente soluzione di continuità la vita dell'insediamento continua per tutta la tarda età repubblicana, come confermano le produzioni di imitazione della vernice nera e probabili anfore orientali, e nel corso dell'età imperiale almeno fino al III secolo. Alte sono le presenze di tutte le principali classi ceramiche di I-II secolo, come la sigillata italica, la tardo-italico liscia e decorata e in particolare la sud-gallica liscia e decorata, i vasi potori a pareti sottili, le lucerne, la ceramica invetriata, la sigillata chiara A, la ceramica da cucina africana, le ceramiche grezze e comuni comprendenti molta "modelée varoise". Oltre a contenitori da trasporto italici della prima età imperiale (forma Dressel 2-4) alte sono le percentuali di presenze di anfore provinciali, in particolare spagnole, tra le quali predominano le produzioni della Betica (in particolare la forma Dressel 20), mentre meno attestate sembrano quelle della Tarraconense (forma Dressel 2-4); significative sono anche le presenze di anforette galliche, mentre tutta una serie di forme di piccolo formato e a fondo piatto potrebbero riferirsi ad imitazioni regionali. Alte sono anche le attestazioni in termini percentuali delle anfore di produzione africana (in particolare della forma Africana I).

Datazione: l'insediamento si sviluppa a partire dalla seconda età del

Ferro (almeno dal III secolo a.C.) con continuità nel corso di tutta la tarda età repubblicana fino alla media età imperiale (metà del III secolo).

Madonna dell'Arma (Sanremo) (FIG. 10, 38)
Si tratta di un sito pluristratificato, affacciato sul mare e soprastante una grotta già frequentata durante il Paleolitico; la copiosa documentazione archeologica desunta da recenti scavi ha permesso di ipotizzare una fase abitativa anche in età romana, quando venne edificata probabilmente una villa.

Il materiale più antico è costituito da anfore massaliote e vernice nera nord-etrusca con prevalente datazione nell'ambito del III secolo a.C., seguito da attestazioni di anfore tirreniche (greco-italiche tarde), vernice nera campana A (coppa Lamb. 31), probabilmente vernice nera B-oide, ceramica grezza indigena e di importazione tirrenica (tegami e piatti-coperchi), databili tra II e I secolo a.C.; alla tarda età repubblicana si riferiscono anche la vernice nera, a pasta grigia (patera Lamb. 7), le imitazioni della vernice nera, la lucerna di tipo "Vogelkopflampe" e le anfore nord-africane "tripolitane antiche".

I materiali di età imperiale comprendono sigillata italica, sigillata sud-gallica, sigillata chiara A, vasi potori a pareti sottili, ceramica comune, con alte attestazioni di "modelée varoise" e sporadiche presenze di grigia di età imperiale, ceramica da cucina africana (piatti-coperchi e casseruole), nonché anforette di incerta produzione. Tra i contenitori da trasporto sono compresi oltre che anfore tirreniche di prima età imperiale (Dressel 2-4) anche prodotti provinciali da area spagnola sia tarraconense (forma Dressel 2-4) che betica (forma Dressel 20), nonché africana (forma Africana IIA).

Datazione: prima frequentazione già nella seconda età del Ferro (almeno dal III secolo a.C.) con continuità nel corso della tarda età repubblicana e dell'età imperiale almeno fino al III secolo.

c) *La valle Argentina*

Campo Marzio (Taggia) (FIG. 10, 41)
Il sito di preminente interesse strategico posto a controllo della bassa valle Argentina presenta tracce monumentali di fortificazione attribuibili in gran parte ad età medievale.

Oltre a ceramica grezza e comune, comprendente anche "modelée varoise", è documentata tra il vasellame da mensa la sigillata chiara D insieme ad anfore di produzione nord-africana, anche scanalate, e pietra ollare.

Datazione: mentre non è possibile confermare per ora una prima occupazione già nel corso della seconda età del Ferro od età imperiale romana, sicura è una fase insediativa in età tardo-antica dal V-VI secolo, tradizionalmente riferita ad un *castrum* facente parte del sistema limitaneo bizantino della *Maritima Italorum*.

Rocca di Drego (FIG. 10, 42)
Il sito si trova in alta valle Argentina su uno sperone roccioso strapiombante verso ovest ed è stato interessato da alcuni sondaggi in epoca non recente e da ripetute raccolte di materiale archeologico in superficie.

Anfore tirreniche, comprendenti anche greco-italiche recenti, e ceramica grezza di tradizione protostorica (olle e scodelle), nonché coppe di imitazione della vernice nera ed anfore nord-africane di tradizione punica (forma "tripolitana antica") consentono di ipotizzare una prima frequentazione dell'area già nel corso dell'età tardo-repubblicana. Una continuità per tutta l'età imperiale è confermata dal ritrovamento di sigillate africane (chiara A e chiara D), anfore spagnole (betiche) ed anfore africane.

Datazione: dalla romanizzazione (II secolo a.C.) con continuità fino alla tarda età imperiale (IV-V secolo?). Si segnala il ritrovamento di tre monete, delle quali due sono state attribuite a Claudio II (268-270) e la terza all'imperatore Costante (333-350).

Monte Sette Fontane (Castellaro) (FIG. 10, 44)
Il sito, ubicato poco a sud di quello precedente vicino all'importante valico di San Salvatore, occupa un pianoro sommitale, circondato da una poderosa cinta muraria, ritenuta di epoca preromana; tuttavia ripetute raccolte di superficie e tre campagne di scavo e di rilievo archeologico, condotte tra il 2003 e il 2005 in collaborazione tra Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria ed Università di Genova, hanno permesso di precisare la datazione iniziale dell'insediamento nella prima età imperiale. I materiali più antichi sono costituiti da sigillata italica e tardo-italica quest'ultima decorata, sigillata sud-gallica anche decorata (forma Drag. 37), vasi potori a pareti sottili, accompagnati da anfore tirreniche di prima età imperiale (Dressel 2-4) e da anfore provinciali di origine spagnola (forma Dressel 20 di produzione betica e produzioni tarraconensi) e gallica. Oltre a ceramica grezza e molta ceramica comune, anforette di produzione non determinata, forse anche regionale, sono presenti ceramiche nord-africane, tra cui sigillata chiara A, anfore di forma Africana I e ceramica da cucina (piatti-coperchi).

Datazione: dal I secolo fino alla media età imperiale (III-IV secolo).

Monte Rocche (Castellaro) (FIG. 10, 45)
Il rilievo è ubicato sulla stessa dorsale montuosa a sud dell'abitato di Castellaro immediatamente a nord di Monte Grange e da esso diviso tramite una stretta sella. Ripetute raccolte di superficie hanno permesso di raccogliere una imponente quantità di ceramiche. I materiali più antichi sono costituiti da ceramica attica a vernice nera di IV secolo a.C., ceramica "pseudo-attica" massaliota a vernice nera, anfore vinarie etrusche; a tali classi di materiali si aggiungono ceramica a vernice nera dell'"Atelier des Petites Estampilles" e di produzione nord-etrusca, anfore massaliote in grande quantità, ceramica "à pâte-claire" anche dipinta, mortai massalioti ed una imponente presenza di ceramica grezza da fuoco (olle), da mensa (bicchieri, scodelle, tazze) e da

conserva (piccoli *dolia*). La tarda età repubblicana è documentata da ceramica a vernice nera (in prevalenza campana A ma anche B-oide, campana C siceliota e a pasta grigia), ceramica di imitazione della vernice nera, ceramica megarese, ceramica grigia della costa catalana, anfore italiche tardo-repubblicane (greco-italiche tarde e Dressel 1) e neo-puniche. Una continuità anche nel corso dell'età imperiale viene confermata dalla presenza di sigillata italica e tardo-italica, quest'ultima anche decorata, sigillata sud-gallica, vasi potori a pareti sottili, sigillata chiara A e C, ceramica verniciata. Numerose sono le forme di ceramica comune da mensa e dispensa, comprendenti anche materiale di importazione tirrenica. Tra le anfore sono presenti produzioni tirreniche di prima età imperiale (forma Dressel 2-4), produzioni galliche e forse anche regionali di anforette a fondo piatto, produzioni spagnole sia da area tarraconense (Dressel 2-4) che betica (Dressel 20), produzioni africane (forma Africana 1).

Datazione: sembra ipotizzabile una continuità insediativa dal IV secolo a.C., se non prima, fino alla media età imperiale (III-IV secolo).

Riva Ligure – Capo Don (FIG. 10, 46)

Tra il 2001 e il 2003 due sondaggi di scavo a sud-ovest rispetto al complesso cultuale e funerario tardo-antico di Capo Don, già noto da tempo ed oggetto di diverse campagne di scavo, hanno permesso di rintracciare murature riferibili ad una villa di età romana con probabile annesso *balneum*, caratterizzata da diverse fasi edilizie con continuità d'uso fino ad epoca tardo-antica.

I materiali più antichi sono costituiti da una sporadica ma significativa presenza di vernice nera (campana A), imitazione della vernice nera, anfore tirreniche tardo-repubblicane e ceramica da cucina di importazione tirrenica (olle e relativi coperchi). Alla prima-media età imperiale si riferiscono: sigillata italica e tardo-italica, sigillata sud-gallica, vasi potori a pareti sottili (acromi, decorati alla barbotina) anche tardi (boccalini "a collarino"), lucerne (a volute e "Firmalampen"), ceramica grigia di età imperiale, sigillata chiara A, sigillata lucente, ceramica da cucina africana (piatti-coperchi e pentole), ceramica comune, ceramica grezza comprendenti anche olle ad orlo sagomato e decorazione incisa, "modelée varoise". Tra i contenitori da trasporto sono documentate produzioni tirreniche di prima età imperiale (forma Dressel 2-4), adriatiche, galliche, spagnole (tarraconensi e betiche con attestazioni della forma Dressel 20).

La tarda antichità è rappresentata, oltre che da ceramica invetriata tardo-antica, da vetri (forma Isings 111) e da alcuni frammenti di anfore orientali (Late Roman 2 e 3), da una significativa presenza di ceramica di produzione nord-africana, comprendente vasellame da mensa (sigillata chiara C e sigillata chiara D), anfore e una singola presenza di lucerna in sigillata di tipologia non determinabile.

Datazione: dalla tarda età repubblicana (II-I secolo a.C.) fino all'età tardo-antica (VI-VII secolo).

d) *Le valli di Imperia*

Linguelietta (Cipressa) (FIG. 10, 49)
Nell'area sottostante la chiesa parrocchiale non lontano dal castello feudale nel 2002 durante una assistenza archeologica a lavori stradali, condotta dalla Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria, sono state rinvenute in giacitura secondaria poche decine di frammenti di ceramica di età romana, che attestano l'esistenza di una fase abitativa anche in età antica. Sono presenti sigillata tardo-italica decorata (forma Drag. 29), sigillata chiara A, ceramica verniciata, ceramica comune, "modelée varoise"; tra le anfore risultano produzioni tirreniche di prima età imperiale, produzioni spagnole sia tarraconensi che betiche, produzioni galliche (forma Gauloise 4), nord-africane e non determinate[78].

Datazione: prima e media età imperiale (dal I al III secolo).

Imperia (foce del Prino) (FIG. 10, 51)
Il sito individuato nel luglio 2006 e sottoposto a scavo archeologico dal settembre dello stesso anno si trova non lontano dalla foce del torrente Prino sulla sua sponda sinistra lungo l'estuario del paleo-alveo del fiume, che lo scavo ha permesso di rintracciare più ad est dell'attuale corso. La parte scavata dell'insediamento portuale si sovrappone ad un tratto di strada, pertinente assai probabilmente alla via *Iulia Augusta*, costruita previo consolidamento della riva del fiume per mezzo di palificate, riporti di ghiaie e limo, scarichi di anfore intere riutilizzate.

Particolarmente ricca è la documentazione archeologica: sono attestate sigillata italica e tardo-italica anche decorata (forma Drag. 29), sigillata sud-gallica anche decorata (forma Drag. 37), vasi potori a pareti sottili (acromi e decorati con sabbiatura e alla barbotina), sigillata chiara A, sigillata chiara D, ceramica invetriata di età imperiale, ceramica comune anche verniciata, ceramica grigia imperiale, ceramica grezza di produzione locale e regionale, ceramica da cucina africana (piatti-coperchi e casseruole), ceramica da fuoco e da cucina tirrenica (mortai, piatti-coperchi, olle, tegami ad orlo bifido, tegami a vernice rossa interna), lucerne a volute e a becco tondo, vetri. Tra le anfore si distinguono produzioni tirreniche di prima età imperiale (forma Dressel 2-4), produzioni galliche comprendenti anche anfore a matrice micacea, varie produzioni spagnole tra cui sicuramente anfore tarraconensi (forma Dressel 2-4) e betiche (Dressel 20) nonché anfore da *garum* (forma Dressel 7-11); sono presenti anche contenitori da trasporto di produzione nord-africana e di produzione non determinata. Abbondante è la presenza di laterizi.

Datazione: dall'età augustea fino al IV-V secolo.

78. Notizia preliminare sullo scavo e i reperti in *Linguelietta. Arte, storia e tradizioni di un borgo del Ponente ligure*, a cura di A. SISTA, Imperia 2005, pp. 26-7.

Fulvia Donati

Importazione e impiego di marmi colorati di provenienza africana negli arredi della villa di San Vincenzino nell'Etruria costiera

Probabilmente commercializzati insieme al vasellame da mensa e ai contenitori per olio e salse di pesce, arrivano su suolo italico marmi ed elementi marmorei, parzialmente lavorati, da cave dell'Africa settentrionale per il rivestimento di ambienti di lusso e con funzioni di rappresentanza nell'edilizia privata, a partire dal I e soprattutto dal II secolo d.C.

La villa di San Vincenzino a Cecina (Livorno), nell'Etruria settentrionale costiera, spicca nel quadro delle testimonianze del genere note nel territorio di Volterra, in qualità di vasto impianto residenziale, in posizione ben collegata via mare tramite il corso fluviale del Cecina e il sistema portuale dei "*Vada volaterrana*", e via terra con gli assi viari dell'Aurelia e *Emilia Scauri*. Sorta con vocazioni legate anche all'economia produttiva alla fine dell'età repubblicana, la villa presenta una continuità di vita praticamente ininterrotta attraverso tutta l'età imperiale romana, contrassegnata nelle sue diverse fasi da forme del lusso privato evidenti nei moduli architettonici impiegati, fino alla tarda antichità (V secolo inoltrato) (FIG. 1). Interessata infine da un'intensa spoliazione dopo l'abbandono e la distruzione dell'edificio, l'area della villa conosce ancora frequentazioni sporadiche, e forse una rioccupazione più stabile negli anni del basso Medioevo, che prelude al moderno borgo di Cecina[1].

* Fulvia Donati, Dipartimento di Scienze Archeologiche, Università degli Studi di Pisa.

1. Delle ricerche condotte in continuità sul sito della villa romana di San Vincenzino da parte del Dipartimento di Scienze Archeologiche dell'Università di Pisa a partire dal 1983, sono edite diverse relazioni di taglio preliminare, per cui cfr. G. BEJOR *et al.*, *Lo scavo della villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1983*, «SCO», 34, 1984, pp. 197-243; G. BEJOR, F. DONATI, M. PAOLETTI, M. C. PARRA, *Lo scavo della villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1984*, «Rassegna di Archeologia», 5, 1985, pp. 235-44; F. DONATI, L. LUSCHI,

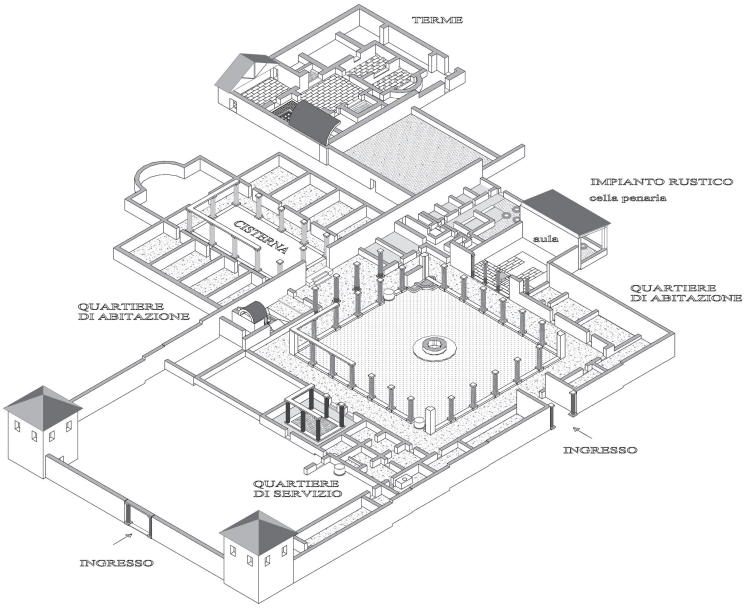
L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1471-1484.

La presenza del materiale marmoreo affiorante da sempre costituisce un po' la nota costante della ricchezza e del prestigio riconosciuto a questo impianto fin dalle prime segnalazioni «sul colle di San Vincenzino, coperto di macerie stritolate dal tempo, fra le quali erano marmi di ogni qualità e pezzetti di mosaico», prima ancora che gli scavi rivelassero l'esistenza della villa romana[2]. Ciò, unitamente alla lettura delle fonti, aveva contribuito di certo ad alimentare la tradizione della villa come dimora dell'illustre personaggio politico della tarda antichità, prefetto di Roma, Decio Albino Cecina che proprio qui avrebbe ospitato l'amico Rutilio Namaziano (417)[3].

M. Paoletti, M. C. Parra, *Lo scavo della villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1985*, «Rassegna di Archeologia», 6, 1986-87, pp. 327-88; Idd., *Lo scavo della villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1986, 1987, 1988*, «Rassegna di Archeologia», 8, 1989, pp. 263-400; Idd., *La villa romana di San Vincenzino a Cecina. Guida breve al Parco e alla Mostra*, Cecina 1997; Idd., *La villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto preliminare di scavo (campagne 1989, 1993, 1995, 1997-98)*, «SCO», 47, 2, 2000 pp. 403-76; F. Donati *Il territorio dell'Etruria settentrionale costiera in età romana e la villa di San Vincenzino*, «Rassegna di Archeologia», 18, B, 2001, pp. 51-74; Ead., *La villa romana di San Vincenzino. Stato delle ricerche*, in *Rete archeologica. Provincia di Livorno. Valorizzazione e ricerche*, *Atti del Convegno (Livorno, 7 dicembre 2004)*, a cura di C. Marcucci, C. Megale, Firenze 2005, pp. 69-82; per la fase medievale vedi infine F. Donati, V. Gagliardi, L. Galoppini, *Insediamento umano e attività produttive presso il corso del Cecina nel Medioevo. Nuovi dati preliminari dallo scavo della villa di San Vincenzino*, in *Il medioevo nella provincia di Livorno. I risultati delle recenti indagini*, *Atti del Convegno (Livorno, 16 dicembre 2005)*, a cura di C. Megale, C. Marcucci, Pisa 2006, pp. 55-74; è attualmente in corso un'edizione in forma più estesa della villa con lo studio complessivo dei materiali.

2. Secondo l'espressione di Leonetto Cipriani, primo scavatore della villa negli anni 1849-50, le cui memorie sono raccontate in forma autobiografica in L. Cipriani, *Avventure della mia vita* (a cura di L. Mordini), Bologna 1934, II, p. 25 ss. L'affiorare di frammenti marmorei era del resto evidenziata fin nelle prime segnalazioni sull'area, per cui cfr. G. Targioni Tozzetti, *Relazioni di alcuni viaggi fatti in diverse parti della Toscana per osservare le produzioni naturali e gli antichi monumenti di essa*, Firenze 1770, 2ª ed., IV, pp. 396, 427.

3. Sulla tradizione che identifica precocemente nei resti della villa la residenza dell'ultimo prefetto di Roma *Caecina Decius Acinatus Albinus* menzionata dal poeta Rutilio Namaziano (*De red*. I, 453-478), cfr. F. Donati, M. C. Parra, *Adolphe Noël des Vergers e gli scavi di Leonetto Cipriani a San Vincenzino (Cecina)*, in *Adolphe Noël des Vergers (1804-1867), Un classicista eclettico e la sua dimora a Rimini*, a cura di R. Copioli, Rimini 1996, pp. 425-36, F. Donati, *Il fiume Cecina tra navigazione costiera e fluviale. La villa romana di San Vincenzino a Cecina e l'origine del toponimo Albini Villa*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 811-20.



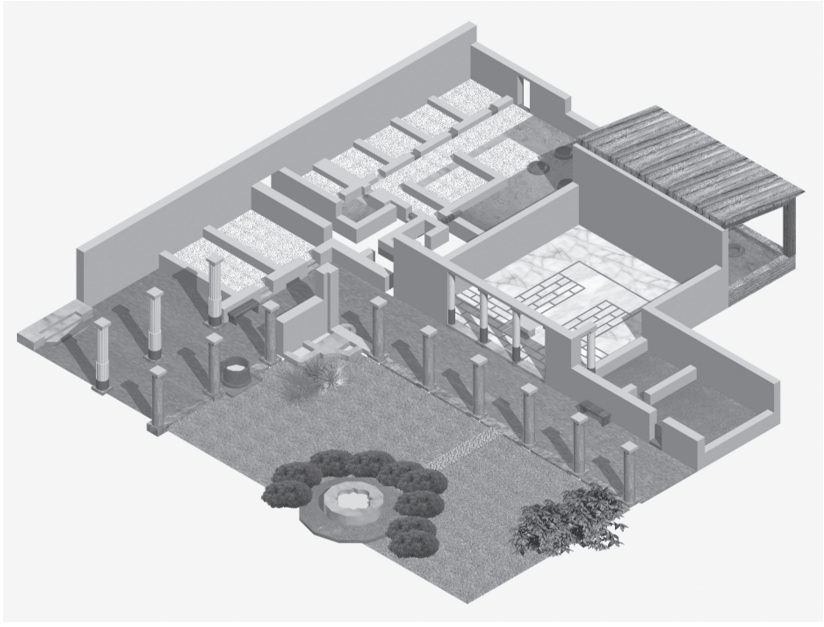


Fig. 1: La villa di San Vincenzino, Cecina (Livorno) con le sue parti (planimetria generale e ricostruzione parziale di M. C. Panerai).

L'abbondanza e la grande varietà tipologica di elementi marmorei, sia per l'arredo e il rivestimento architettonico di pavimenti e pareti, non ha cessato di riproporsi nel proseguire delle ricerche più recenti[4], nonostante la massiccia spoliazione intervenuta nella tarda antichità e la dispersione di molti materiali frutto dei precedenti scavi sul sito.

Dei diversi depositi di marmi colorati spoliati e ammassati, rinvenuti per lo più fuori contesto, nei vari settori della villa e sulla possibile ricostruzione della decorazione di alcuni ambienti di particolare prestigio pertinenti alle fasi di ristrutturazione dell'edificio attribuite all'età severiana, tra cui le sale con funzione termale (es. il frigidario) e il triclinio estivo con ninfeo, si è trattato già in altra sede[5]; in particolare si espone qui quanto è emerso dalle ultime campagne di scavo (2003-05) condotte dall'Università di Pisa in un settore finora non indagato (Area 13, FIG. 2).

Ci riferiamo al caso di una grande aula quadrangolare (ambiente 1: 11×11,50 m ca.) aperta sul loggiato settentrionale del peristilio, al culmine della sequenza che connotava con notevole enfasi il percorso ascensionale – articolato su tre quote pavimentali sfalsate – da sud a nord della villa. Lo scavo ha individuato per ora circa metà dell'ambiente affacciato sul giardino porticato, con fontana circolare quadrilobata al centro, mediante un'apertura tripartita da colonne (FIG 1). Questo appartiene ad una fase di ristrutturazione e monumentalizzazione tarda del quartiere residenziale, riferibile all'età costantiniana, in funzione di rappresentanza, come sala per il ricevimento e forse di grande *coenatio*, affiancata ai lati da altri tre ambienti, caratterizzata da un massiccio impiego di marmi per il rivestimento[6].

4. Dopo gli scavi ottocenteschi del conte Cipriani (vedi nota 2), l'area di San Vincenzino è stata interessata da campagne dirette dalla Soprintendenza Archeologica della Toscana (1966-70), sotto la guida dell'allora ispettore Giorgio Monaco e condotte in loco da Mario Failli con un cantiere bracciantile. Gran parte del materiale marmoreo allora rinvenuto, per lo più pertinente allo scavo del quartiere termale della villa, fu depositato presso il Museo Archeologico locale ed è stato in gran parte classificato da F. DONATI, *Repertorio degli elementi della decorazione marmorea*, in DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana*, cit., pp. 309-39.

5. Una prima analisi dei depositi di marmi del rivestimento architettonico della villa in F. DONATI, *Ricercando sui sectilia della villa di San Vincenzino*, in *Atti VI Colloquio AISCOM (Venezia, 20-23 gennaio 1999)*, Ravenna 2000, pp. 329-40.

6. La tipologia di aule quadrangolari aperte su quadriportici colonnati, caratterizzate da rivestimenti marmorei è frequente negli apparati tardo antichi delle ville, cfr. tra gli altri esempi quello di Villa Palombara a Roma, nota come Villa di Plinio, per cui X.

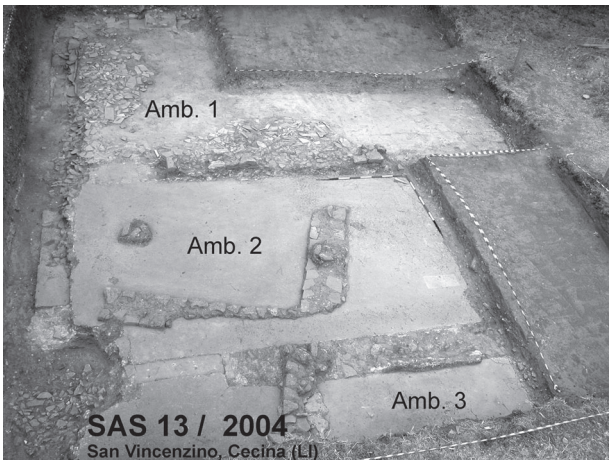


Fig. 2: Cecina, San Vincenzino, lo scavo dell'Area 13: la grande Aula (amb. 1) con gli ambienti adiacenti e i depositi marmorei (foto F. Donati).

Parte delle lastre, di grande modulo e forma rettangolare, di cui solo una intera (1,42×0,38 m ca.), rimane ancora *in situ* sul pavimento, che nel resto della stanza è stato smantellato, a descrivere un riquadro (1,42×1,17 m max) in corrispondenza di una base quadrata in muratura, collocata al centro dell'apertura in prossimità di questo (FIG. 3). Chiaramente le lastre sono state scalpellate in antico e in prossimità della porzione superstite sussistono altri frammenti dello stesso tipo sicuramente pertinenti che potrebbero consentire un parziale restauro.

Anche la base (71×70 cm, h. max 15 cm; US 1313) conserva ancora il rivestimento in lastre dello stesso marmo, riconoscibile nella qualità nota come "greco scritto", di colore grigio chiaro con chiazze minute e vene capillari più scure, talvolta bluastre, di notevole eleganza, risultante dalla lavorazione per taglio perpendicolare alla vena-

LAFON, *Villa Maritima. Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine*, Rome 2001, p. 274, e la cosiddetta Villa di Orazio a Licenza; cfr. I. BALDINI LIPPOLIS, *La domus tardoantica. Forme e rappresentazioni dello spazio domestico nelle città del Mediterraneo*, Imola 2001, pp. 57-8; L. ROMIZZI, *La villa romana in Italia nella tarda antichità: un'analisi strutturale*, «Ostraka», XII, 1, 2003, pp. 43-87, in part. pp. 46-51. Per gli impianti di ville connotati dal massiccio impiego di specie marmoree in area laziale cfr. E. CURTI, E. MOSCETTI, *"Marmi" colorati in alcune ville romane tra le vie Nomentana e Tiburtina*, «Annali Associazione Nomentana di Storia e Archeologia», 2, 1996, pp. 23-35.



Fig. 3. Cecina, San Vincenzino, lo scavo dell'Area 13: la grande Aula (amb. 1), base quadrangolare in muratura con rivestimento in marmo greco scritto (foto F. Donati).

tura naturale del bigio/bardiglio proveniente da Ippona (*Hippo Regius*) in Algeria. Le lastre verticali della base si raccordavano al pavimento mediante una modanatura a quarto di cerchio in stucco bianco, mentre una stuccatura sottolineava anche i commenti fra le lastre marmoree. Tale riquadro, con lastre orientate lungo i lati dell'elemento murario, doveva raccordarsi al restante pavimento, ormai distrutto, di cui rimane il sottofondo di malta pavimentale (US 1317), di consistenza compatta e granulometria fine grigiastra, in cui sono visibili sporadici ritagli di marmo, resti della lavorazione, inseriti per livellare

il piano di posa, e rare impronte per lo più in senso longitudinale, per l'allettamento della stesura in *sectile*.

Questo presentava forse una tessitura a schema unitario di grandi lastre, in cui potevano essere inseriti pannelli a motivo composito, a sottolineare lo spazio e i percorsi funzionali all'interno della stanza[7]. Dagli elementi ormai decontestualizzati rinvenuti (cfr. *infra*) si può prevedere anche la presenza di motivi curvilinei listellati di porfido verde e rosso.

Su due lati della stanza, in corrispondenza delle murature perimetrali sud ed est, lo scavo ha restituito consistenti depositi di elementi del rivestimento marmoreo parietale e pavimentale (US 1309, FIGG. 2-3), lì ammassati in seguito all'opera di spoliazione tardo antica, rimasti poi inasportati e sigillati dagli ultimi crolli dell'edificio. In qualche caso si osserva l'azione del fuoco che ha sfarinato e praticamente calcinato la consistenza materica di alcuni marmi, in particolare il verde antico.

In essi è presente un esteso campionario di forme, oltre che di varietà e taglio – tuttora in corso di studio – fra cui si riconoscono alcuni dei litotipi più comuni scelti per tale impiego, che attestano il conformismo dominante nel gusto della classe romana di età imperiale, oltre al grado di disponibilità economica del committente[8], in cui predominano il giallo antico e il marmo pavonazzetto, il verde antico, i porfidi verde e rosso, il portasanta, il fiordipesco, l'africano, il bigio antico (quasi assenti invece il cipollino verde o i lunensi bianco e bardiglio); ma anche qualità più rare come gli alabastri, rappresentati in numero percentualmente rilevante, nelle diverse specie, la breccia corallina, il broccatello, ecc.[9].

7. F. GUIDOBALDI, *Pavimenti in opus sectile di Roma e dell'area romana: proposte per una classificazione e criteri di data*zione, in P. PENSABENE (a cura di), *Marmi Antichi. Problemi d'impiego, di restauro e d'identificazione*, (Studi Miscellanei, 26) Roma 1985, pp. 171-233, in part. pp. 176-80.

8. P. PENSABENE, *Marmi e committenza negli edifici di spettacolo in Campania*, «Marmora», 1, 2005, pp. 69-71.

9. Si osserva come l'associazione con marmi di altre provenienze a Cecina rimanda a litotipi meno comuni e noti per essere impiegati nel mondo romano in età imperiale avanzata (severiana e oltre), es. il marmo Iassense (o Cipollino Rosso) con cui sono realizzati alcuni fusti per piccole colonne dallo scavo del quartiere termale della villa, per cui cfr. esemplari identici nei depositi di Ostia antica: M. BRUNO, in M. DE NUCCIO, L. UNGARO (a cura di), *I Marmi colorati della Roma imperiale*, Catalogo della mostra, (Roma, 28 settembre - 19 gennaio 2003), Venezia 2002, pp. 414-5,

Se le condizioni stratigrafiche non assicurano che il materiale recuperato, vista anche la sua eterogeneità tipologica, si riferisca a un unico contesto, tale attribuzione tuttavia è fortemente indiziata in considerazione dell'ampiezza dell'aula 1 (126 mq ca.) e del suo carattere di apparato, all'interno di un quartiere abitativo prospiciente il giardino che mostra invece negli ambienti adiacenti più modesti pavimenti in cocciopesto e rivestimenti di intonaco dipinto. L'accostamento di specie marmoree differenti, ma con macchiatura dello stesso colore, corrisponde del resto all'uso tipico nella tarda età imperiale di associare elementi diversi, di taglio e spessore disuguale, livellati poi nello strato di malta, risultanti spesso dal riutilizzo di materiale marmoreo di diversa pezzatura.

In particolare, fra i marmi di importazione dalle regioni nord africane[10], molto rappresentato è senz'altro il giallo antico di Chemtou in Tunisia (*marmor Numidicum*) anche nella varietà brecciata[11], del resto fra i più diffusi e apprezzati nel mondo romano, e diverse qualità di alabastro[12], fra cui il tipo fiorito dall'Egitto e quello a pecorella (?) dalle cave di Orano in Algeria, che invece è più raro e sembra diffuso solo in area centro mediterranea[13]; probabilmente riconoscibile anche la presenza di elementi in alabastro da Gebel Oust dalla Tunisia, accanto ad altre specie di più incerta definizione (es. l'astracane dorato?).

Importante per il suo uso in Africa e la sua esportazione in Italia e nelle province ispaniche il bigio/bardiglio di Ippona (Cap de Garde) che, tagliato perpendicolarmente alle venature più scure dà luogo al "greco scritto" usato per le lastre di rivestimento, mentre tagliato parallelamente ad esse dà luogo a una specie di cipollino grigio usato sia per le colonne (come il fusto di una colonnina dal triclinio della villa) che per i rivestimenti[14].

nn. 122-123; ma pure il broccatello, esportato in non grande quantità dalla Spagna, e il Fior di Pesco o *Marmor Chalcidicum*.

10. L. Lazzarini (a cura di), *Pietre e Marmi Antichi. Natura, caratterizzazione, origine, storia d'uso, diffusione, collezionismo*, Padova, 2004, pp. 103-9.

11. Il giallo antico è presente a Cecina anche in forma di spesse lastre per elementi architettonici, es. un frammento di soglia con incasso per cardine proviene dal complesso delle Terme.

12. Cfr. i depositi della *domus* imperiale del Gianicolo, M. De Angelis d'Ossat, *Gli alabastri*, in *I Colori del Fasto. La domus del Gianicolo e i suoi marmi*, Catalogo della mostra (Palazzo Altemps, 17 dicembre 2005 - 18 aprile 2006), a cura di F. Filippi, Milano 2005, pp. 80-7.

13. Lazzarini, *Pietre e Marmi*, cit., p. 107.

14. Le cave di tale marmo sono situate a circa 12 km da Annaba, l'antica *Hippo*

Considerato un marmo di sostituzione, rispetto ai marmi grigi asiatici più pregiati, si riscontra tuttavia in contesti d'apparato di età imperiale avanzata, di frequente tagliato in grandi lastre, anche nel rivestimento parietale (cfr. *infra*), come avviene ad esempio nella ben più fastosa "Sala Marmorea", all'interno di un quartiere residenziale di Efeso, area certo non sprovvista di cave di marmi grigi [15].

Oltre a estese parti del pavimento con la base muraria sopra ricordata, il greco scritto era usato anche per moduli del rivestimento parietale, come mostra un frammento di lastra modanata, probabilmente per fascia orizzontale (altezza ricostruibile ca. 38-40 cm, FIG. 4) lungo lo zoccolo, piuttosto che lesena, con serie di riquadri sottolineati da cornice (*kyma reversa*) con motivo iscritto ricostruibile come stella a quattro punte alternata a clipeo (o doppia pelta?). Esso trova confronti abbastanza puntuali, anche per la specie marmorea usata, a Ostia (*Domus* del Ninfeo e Terme del Nuotatore) [16] e nel complesso delle Terme di Teseo a *Telesia* (Benevento) [17], che restituiscono esempi analoghi per tipologia e rapporto dimensionale, contesti per lo più attribuibili al IV secolo.

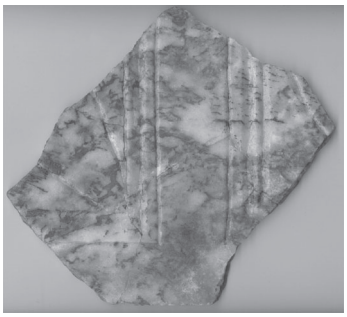
Alcuni elementi marmorei, di cui è stato possibile il recupero di porzioni ancora in connessione, appaiono costituiti da serie di listelli accostati poggiati su sottofondo di frammenti laterizi (FIG. 5), che ap-

Regius, sul promontorio di Cap de Garde in Algeria. Documentato a Roma dall'età imperiale avanzata (Severiana); cfr. BORGHINI, *Marmi antichi*, cit., p. 237, n. 83.

15. Grande ambiente (Amb. 31) all'interno dell'abitazione di un quartiere di Efeso, interessata da ristrutturazioni tardo imperiali, con largo impiego del marmo greco scritto, per cui K. KOLLER, *Die Pilasterkapitelle aus dem Marmorsaal der Wohnheit 6. Bemerkungen zu Dekoration und Zeitstellung*, in F. KRINZINGER (hrsg.), *Das Hanghaus 2 von Ephesos. Studien zu baugeschichte und chronologie*, «Archäologische Forschungen», 7, 2002, pp. 119-36, tavv. 71, 101.

16. BORGHINI, *Marmi antichi*, cit., p. 237, n. 83; cfr. anche P. PENSABENE, *Scavi di Ostia VII. I Capitelli*, Roma 1973, p. 155, n. 637, p. 185, tav. LX, fig. 637 (fr. di lesena in marmo di Ippona dalle Terme del Nuotatore); ID., *Sull'impiego del marmo di Cap de Garde. Condizioni giuridiche e significato economico delle cave di età imperiale*, (Studi Miscellanei in memoria di G. Becatti, 22), Roma 1976, pp. 179-90, in part. p. 185, tav. L, 4.

17. Frammenti di lastre per rivestimento parietale in marmo greco scritto decorate in bassissimo rilievo con motivi di rombi a lati concavi e pelte entro riquadro, in A. SIMONELLI, *Sectilia parietali da Telesia*, in *Atti XI Colloquio AISCOM (Ancona, 16-19 febbraio 2005)*, a cura di C. ANGELELLI, Tivoli 2006, pp. 547-62, nn. 4-12, figg. 8-14; vedi anche lastre in giallo antico con motivo di quadrato a lati concavi dalla *domus* delle Sette Sale, in F. BIANCHI, M. BRUNO, A. COLETTA, M. DE NUCCIO, *Domus delle Sette Sale. L'opus sectile parietale dell'aula basilicale: studi preliminari*, in *Atti VI Colloquio AISCOM (Venezia, 20-23 gennaio 1999)*, Ravenna 2000, pp. 351-60, fig. 19.



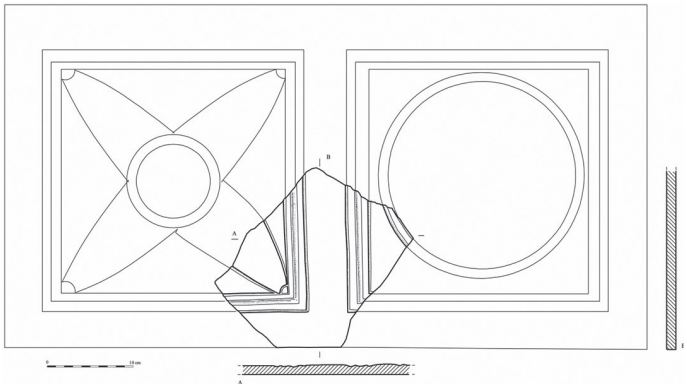


Fig. 4: Lastra di rivestimento parietale in marmo greco scritto (originale e disegno ricostruttivo di M. Epifani).

partengono con molta probabilità a partizioni verticali della decorazione parietale, probabilmente per motivo di lesene (o semicolonne) che separavano la successione dei grandi pannelli specchiati, come si riscontra in contesti analoghi [18], e secondo la proposta ricostruttiva d'insieme fornita per il nostro ambiente (FIG. 6). In uno di questi si osserva successione di listello bianco con gola incavata alternato a listello in pavonazzetto pure con scalanatura al centro, listello piano in marmo verde antico (*marmor thessalicum*), cui seguono simmetricamente listello in pavonazzetto e listello pure in pavonazzetto ma a predominante macchiatura bianca, con gola. Si osserva chiaramente

18. Cfr. ad esempio apparati marmorei da Ostia (Sede degli Augustali) e Roma (*Domus Aurea*); ma anche lesene in *opus sectile* costituite da elementi accostati in marmo pavonazzetto e rosso antico dal deposito del Gianicolo, per cui cfr. *I colori del Fasto*, cit., pp. 36-49, in part. p. 43, fig. 11.



Fig. 5: Modulo della decorazione parietale (lesena?) in *opus sectile* (foto F. Donati).

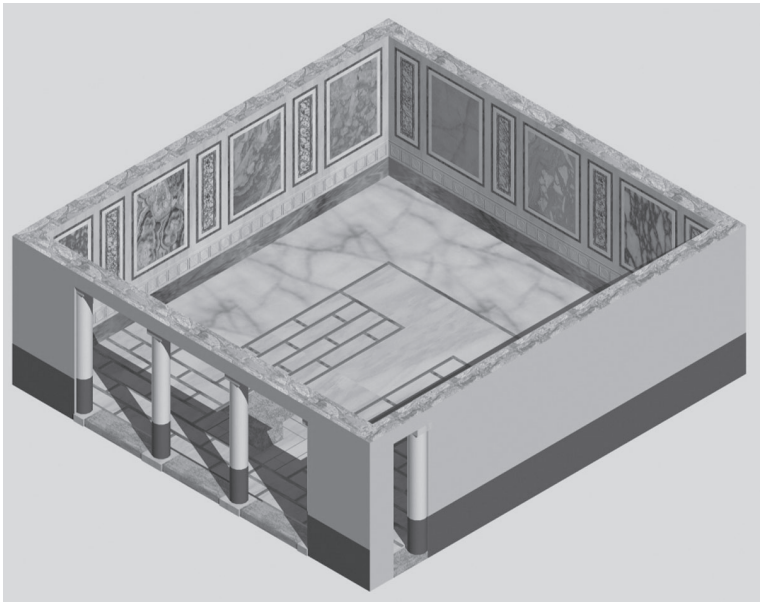


Fig. 6: Proposta ricostruttiva della grande aula della villa con i suoi rivestimenti marmorei (elaborazione e rendering di M. C. Panerai).

come la successione degli elementi avvenga con leggera sfalsatura dei piani per dare l'effetto del rilievo, a cui contribuiva anche l'accostamento delle specie marmoree in chiaroscuro (dove il listello verde accentuava l'effetto del piano ribassato).

Asportati tramite velatura per mantenere integra la connessione dei listelli con il relativo supporto laterizio e arenaceo, è stato possibile osservare sul rovescio l'adesione a questi di porzioni rettangolari allungate (fette, 15 cm ca.) di pareti di anfore, appositamente segate, o in qualche caso di laterizi che, allettati nella malta, fungevano da sostegno rigido per la messa in opera di tali moduli.

Avremmo qui impiegata per il *sectile* parietale la tecnica, a suo tempo osservata da F. Guidobaldi nella prefabbricazione dei moduli pavimentali (formelle)[19], con elementi evidentemente precomposti da più listelli tenuti insieme dalla malta di allettamento utilizzando le parti piatte del corpo del vaso, ma non quelle troppo sottili, per garantire una maggiore robustezza. Da una prima osservazione dei frammenti anforacei, presenti in discreto numero in tutto il deposito marmoreo, questi risultano appartenere per lo più ad esemplari africani, evidentemente non più in uso come contenitori, assegnabili per lo più tra la fine del II e il III secolo, seppure in qualche caso sembrino riconoscibili anfore africane di forma tubolare allungata, di produzione più tarda (IV secolo), utilizzate per salse di pesce, come denotano i segni di affioramento calcareo superficiale.

Ciò lascia presupporre che, oltre all'utilizzo di frammenti ceramici o in marmo presenti a intervalli regolari nella malta di allettamento del rivestimento parietale (come visibile ad esempio nel frigidario delle terme cecinesi[20]) o nei piani pavimentali, era possibile una vera e propria precomposizione effettuata a rovescio entro

19. F. Guidobaldi, A. Guiglia Guidobaldi, *Pavimenti marmorei di Roma dal IV al IX secolo* (Studi di Antichità Cristiana del Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana, XXXVI), Roma 1983; Guidobaldi, *Pavimenti in opus sectile di Roma*, cit. La stessa cosa è stata di recente osservata anche a proposito dei *sectilia* parietali realizzati con cruste di notevole finezza dalla Casa delle Mensole di Apamea sull'Oronte, per cui cfr. J. Balty, *L'opus sectile pariétal de la Maison aux Consoles d'Apamée*, «Musiva et Sectilia», 1, 2004 (2005), pp. 159-83, in part. p. 171, fig. 10: l'Autrice osserva come frammenti allungati (20-30×8 cm) tagliati dalla pancia di grandi anfore a pareti striate erano fissati al muro in verticale, accostati gli uni agli altri, legati da una malta sottile.

20. Donati, *Ricercando sui sectilia*, cit., pp. 332-3, fig. 3.

casseforme, per moduli già assemblati che doveva agevolare la messa in opera, specie per composizioni di modulo minuto. Risulta chiaro infatti come le "fette" anforacee aderiscano bene al retro dei listelli in marmo adattandosi al profilo di questi piuttosto che fare corpo con la parete retrostante; per la porosità naturale e rugosità superficiale, i frammenti fittili avrebbero in ogni caso consentito una migliore presa al supporto murario.

Mentre per il mosaico policromo tardo antico l'uso di cartoni dal Nord Africa e la circolazione di maestranze da quella provincia è generalmente accettata, non affrontata è la questione per i pavimenti in *opus sectile* marmoreo; anche se, per quanto riguarda il caso di *emblèmata* pavimentali in *sectile*, si è comunque ipotizzata[21] un'area di produzione nella fascia costiera del Nord Africa, da Cartagine ad Alessandria.

Se ormai note sono le officine per la lavorazione del marmo presso il campo militare di *Simitthus* in Tunisia, attive per tutta l'età imperiale romana[22], sappiamo che in età adrianea viene attrezzato il porto di Tabarka da cui partivano le merci alla volta di Roma, e di altri mercati del Mediterraneo, fra cui di certo i marmi di cui l'Africa era la principale fornitrice, se non anche centro collettore anche per marmi di altra provenienza.

In tale quadro può inserirsi il caso di singoli moduli per il rivestimento parietale, come quelli analizzati, che potevano arrivare a destinazione tramite Roma/Ostia negli scali portuali esistenti in prossimità della villa, viaggiando insieme a carichi di derrate alimentari destinate ai mercati italiani, forse già precomposti, o in masse da tagliare e adattare in loco da parte di manodopera specializzata. Ciò in aderenza alle richieste di un'edilizia residenziale di livello elevato, come quella rilevata a San Vincenzino, dove del resto non è estraneo l'influsso africano o il ricorso a maestranze formatesi in quell'ambito, anche per quanto riguarda le composizioni e il ritorno – tra età severiana e IV secolo – al mosaico policromo, sviluppatosi lungo la direttrice tirrenica.

21. GUIDOBALDI, *Pavimenti in opus sectile di Roma*, cit., pp. 220, 232.

22. M. MACKENSEN, *Erster Bericht über neue archäologische Untersuchungen im sog. Arbeits-und Steinbruchlager von Simitthus/Chemtou (Nordwesttunisien)*, «Römische Mitteilungen», 107, 2000, pp. 487-503.

Bibliografia
(opere non citate nelle note)

Barresi P. (2003), *Province dell'Asia Minore. Costo dei Marmi, architettura pubblica e committenza*, Roma.

Bianchi F. (2002), *Il marmo negli spazi della vita pubblica e privata*, in *I Marmi colorati della Roma imperiale*, a cura di L. De Nuccio, L. Ungaro, Venezia, pp. 401-2.

Bruto M. L., Vannicola C. (1990), *Ricostruzione e tipologia delle crustae parietali di età imperiale*, «Archeologia Classica», 42, pp. 325-76.

De Sena E. C., Dessales H. (a cura di) (2004), *Metodi e approcci archeologici: l'industria e il commercio nell'Italia antica*, (BAR Int. Series, 1262), (art. di F. Demma sulla decorazione marmorea dell'anfiteatro di Pozzuoli, pp. 243-61), Oxford.

Filippi F. (a cura di) (2005), *I Colori del Fasto. La domus del Gianicolo e i suoi marmi*, Catalogo della mostra (Palazzo Altemps, 17 dicembre 2005 - 18 aprile 2006), Milano.

Krinzinger F. (a cura di) (2002), *Das Hanghaus 2 von Ephesos. Studien zu baugeschichte und chronologie*, «Archäologische Forschungen», 7.

Lazzarini L. (2002), *La determinazione della provenienza delle pietre decorative usate dai Romani*, in *I Marmi colorati della Roma imperiale*, a cura di L. De Nuccio, L. Ungaro, Venezia.

Pensabene P. (1976), *Sull'impiego del marmo di Cap de Garde. Condizioni giuridiche e significato economico delle cave di età imperiale*, (Studi Miscellanei in memoria di G. Becatti, 22), Roma, pp. 179-90.

Pensabene P. (1997), *Marmi d'importazione, pietre locali e committenza nella decorazione architettonica di età Severiana in alcuni centri delle province di Syria e Palestina e Arabia*, «Archeologia Classica», 49, pp. 275-422.

Pensabene P. (1990), *Contributo per una ricerca sul reimpiego e il recupero dell'antico nel medioevo. Il reimpiego nell'architettura normanna*, «RIA», 13, 1990, pp. 5-118.

Roffia E. (1997), *Le ville romane sul Lago di Garda*, Brescia.

Vanessa Gagliardi

Circolazione delle merci: importazioni e imitazioni di ceramica africana dalla villa romana di San Vincenzino

Il lavoro presentato in questa sede prende in esame[1] il vasellame da mensa prodotto nella Proconsolare e rinvenuto nella villa romana di San Vincenzino, presso Cecina[2] (FIG. 1). Si tratta di una delle più interessanti realtà insediative dell'Etruria settentrionale costiera, in quanto scenario di diverse fasi storiche[3] che la interessarono a partire dalla tarda età repubblicana fino al basso Medioevo. Vista la sua importanza, si è ritenuto opportuno prendere in esame un aspetto

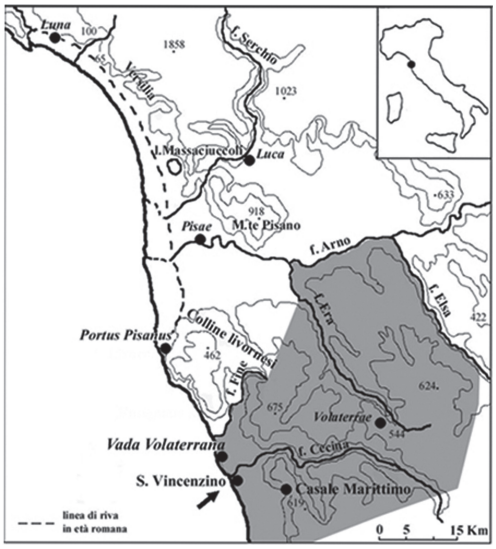
* Vanessa Gagliardi, Dipartimento di Scienze Archeologiche, Università degli Studi di Pisa.

1. Occorre precisare che lo studio si basa sostanzialmente sul riesame del materiale edito nelle diverse relazioni di scavo per le quali cfr. G. BEJOR *et al.*, *Lo scavo della villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1983*, «SCO», 34, 1984, pp. 197-243; G. BEJOR, F. DONATI, M. PAOLETTI, M. C. PARRA, *Lo scavo della villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1984*, «Rassegna di Archeologia», 5, 1985, pp. 235-343; F. DONATI, L. LUSCHI, M. PAOLETTI, M. C. PARRA, *La villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1985*, «Rassegna di Archeologia», 6, 1986-87, pp. 327-88; IDD., *La villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto 1986, 1987, 1988*, «Rassegna di Archeologia», 8, 1989, pp. 263-400; IDD., *La villa romana di San Vincenzino presso Cecina (Livorno). Rapporto preliminare di scavo (campagne 1989, 1993, 1995, 1997-98)*, «SCO», 47, 2, 2000, pp. 403-76. Al materiale edito si aggiungono i dati assolutamente preliminari del lavoro che è in corso su tutto il vasellame fine da mensa importato. Dunque è inevitabile considerare la possibilità che quanto affermato nelle pagine seguenti sarà soggetto anche a radicali cambiamenti dovuti agli ulteriori approfondimenti della ricerca.

2. Per ricerche e considerazioni ulteriori su questo insediamento cfr. F. DONATI, *Il territorio dell'Etruria settentrionale costiera in età romana e la villa di San Vincenzino*, «Rassegna di Archeologia», 18, B, 2001, pp. 51-74.

3. Per una sintesi sulle diverse fasi di vita della *villa* cfr. F. DONATI, V. GAGLIARDI, L. GALOPPINI, *Insediamento umano e attività produttive presso il corso del Cecina nel Medioevo. Nuovi dati preliminari dallo scavo della villa di San Vincenzino*, in *Il Medioevo nella provincia di Livorno. I risultati delle recenti indagini*, *Atti del Convegno, Livorno 16 dicembre 2005*, a cura di C. MEGALE, C. MARCUCCI, Pisa 2006, pp. 55-74.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 1485-1498.



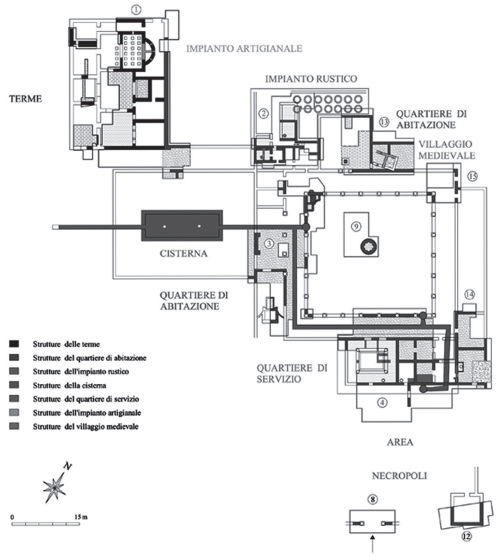


Fig. 1: Carta dell'Etruria settentrionale costiera con l'*ager Volaterranus* (in grigio) e l'ubicazione della villa di San Vincenzino (da Genovesi, Paoletti, 2007); sotto, planimetria della villa (disegno M. C. Panerai).

decisamente rilevante della cultura materiale, con l'intento di dare a questo un alto valore rappresentativo dell'economia della *villa* in età imperiale e tardoantica, inserendola infine nel quadro tracciato non molti anni fa sulla circolazione di merci africane nell'area[4].

Il confronto con le realtà più vicine al sito ha consentito di individuare una corrispondenza particolarmente significativa con l'andamento delle importazioni nell'insediamento di *Vada Volaterrana*. Infatti è stato possibile verificare una indiscutibile coincidenza tra i rapporti quantitativi delle diverse produzioni: sia a *Vada* che a San Vincenzino, si rileva la presenza di una percentuale minima di produzioni orientali, rappresentate in particolare dalla sigillata pergamena e dalla LRC[5] (forma Hayes 1972, fig. 63c e forma Hayes 3E), a fronte di una supremazia assoluta del vasellame da mensa importato dall'Africa[6].

All'interno delle diverse qualità di TSA, dominante è la produzione D, anche se risulta decisamente importante la presenza della sigillata A, che annovera peraltro forme di rara circolazione, datate a partire dalla seconda metà del I secolo. Si tratta delle coppe Lamboglia 4/36 A[7] con decorazione a foglie d'acqua e le coppe Hayes 6A[8], a cui si associano e seguono, con tutte le varianti rela-

4. M. Pasquinucci *et al.*, *Circolazione di merci africane nel Tirreno settentrionale (I-VII sec. d.C.)*, in *L'Africa romana XII*, pp. 1401-21; a questo lavoro si può aggiungere il contributo sulle anfore africane rinvenute a *Vada Volaterrana*, per le quali cfr. M. Pasquinucci, C. Capelli, A. Del Rio, S. Menchelli, M. Vallebona, *Analisi archeologiche ed archeometriche sulle anfore africane rinvenute a Vada Volaterrana (I-VII sec. d.C.)*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1105-13.

5. Bejor, Donati, Paoletti, Parra, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., p. 271, US 225, n. 1, fig. 21, n. 1; Donati, Luschi, Paoletti, Parra, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., pp. 348-9, US 219, n. 1, fig. 12, n. 5; Idd., *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 310, US 320, n. 1, fig. 27, n. 2.

6. M. Pasquinucci *et al.*, *La ceramica di VI-VII secolo da Vada Volaterrana (horrea in loc. S. Gaetano di Vada)*, in *Ceramica in Italia: VI-VII secolo, Atti del convegno in onore di J. W. Hayes, Roma 11-13 maggio 1995*, a cura di L. Saguì, Firenze 1998, pp. 617-23, in partic. p. 619; per la circolazione di sigillate orientali sempre nei contesti degli *horrea* di *Vada Volaterrana* e, più in generale, dell'Etruria settentrionale costiera cfr. S. Menchelli, M. Pasquinucci, *Ceramiche orientali nell'Etruria settentrionale costiera (II sec. a.C. - VI sec. d.C.)*, «RCRF», 36, 2000, pp. 371-8. Per le anfore cfr. A. Del Rio, S. Menchelli, C. Capelli, G. Puppo, *Anfore orientali nell'Etruria settentrionale costiera (II sec. a.C. - VII sec. d.C.)*, «RCRF», 36, 2000, pp. 449-57.

7. Bejor *et al.*, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1983*, cit., p. 218; Donati, Luschi, Paoletti, Parra, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 362, US 558, n. 1, fig. 64, n. 1.

8. Riferimenti a frammenti appartenenti a questa forma si hanno in Donati, Luschi, Paoletti, Parra, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 364.

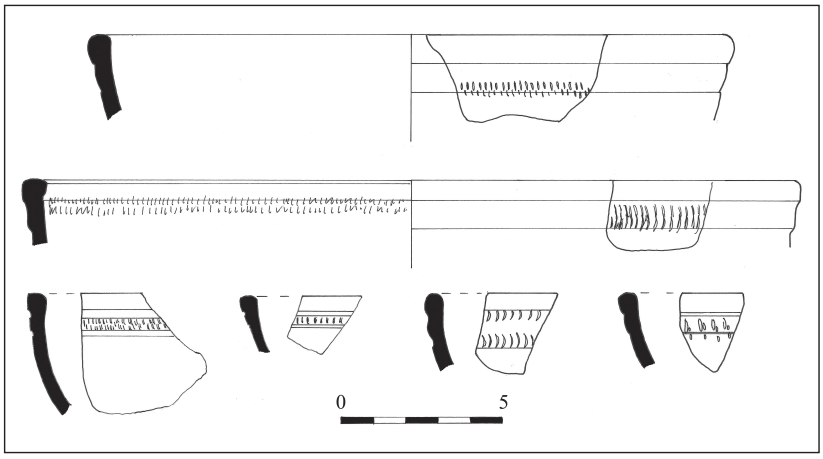


Fig. 2: Coppe Lamboglia 2.

tive all'evoluzione della forma, le coppe Lamboglia 1a, 1b, 1c, prodotte come è noto dalla fine del I, fino al III secolo d.C.[9]. Non mancano i tipi che caratterizzano la produzione in A2, come la coppa Hayes 14A, B e C, la cui presenza è piuttosto consistente[10]. Ma la forma che riscuote il maggiore successo è la coppa Lamboglia 2 (FIG. 2), attestata da un numero rilevante di esemplari[11] che

9. Sulla cronologia delle varianti cfr. da ultimo M. BONIFAY, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford 2004, p. 156. Per le coppe già edite, appartenenti a questa tipologia, cfr. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 282, US 127, n. 4, fig. 11, n. 5; p. 356, US 532, n. 1, fig. 59, n. 4; IDD., *La villa romana... Rapporto 1989, 93, 95, 97-98*, cit., p. 427, US 3167, n. 7, tav. XIII, n. 8.

10. BEJOR, DONATI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., p. 250, US 230, n. 1, fig. 10, n. 6; p. 274, US 221, n. 1, fig. 21, n. 5; p. 308, US 274, n. 1, fig. 44, n. 4; DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 337, US 358, n. 1, fig. 8, n. 1; p. 340, US 361, nn. 2-3, fig. 8, nn. 6-7; p. 346, US 363, n. 5, fig. 12, n. 1; p. 367, US 302, n. 2, fig. 25, n. 2; riferimenti a frammenti appartenenti a questa forma si hanno sempre: ivi, pp. 342 e 346; IDD., *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 369, US 584, n. 2, fig. 68, n. 2; p. 372, US 598, n. 1, fig. 69, 2; IDD., *La villa romana... Rapporto 1989, 93, 95, 97-98*, cit., p. 425, n. 6, tav. XII, n. 6; p. 427, n. 5, tav. XIV, n. 3. Si rileva una consistente presenza di questa forma anche negli *horrea* di S. Gaetano di Vada per i quali cfr. PASQUINUCCI *et al.*, *Circolazioni*, cit., p. 1405.

11. BEJOR, DONATI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., pp. 305-6, US 266, nn. 1-2, fig. 43, nn. 1-3; DONATI, LUSCHI, PAOLETTI,

testimoniano una notevole varietà morfologica. In particolare si segnala la presenza costante delle rotellature, tipiche della Lamboglia 2a, sulle coppe appartenenti al tipo più tardo 2b che ha comunque una discreta circolazione a Cecina e più in generale nelle *villae* dell'Etruria costiera[12]. Diversamente dalla TSA A, scarse sono le attestazioni relative alla produzione A/D, rappresentate dalla coppa Salomonson A23b e dalla scodella Hayes 27[13].

Dunque, sulla base di questi dati, relativi alle prime produzioni della Proconsolare, la *villa* risulta ben inserita da subito nei circuiti commerciali che vedono il graduale imporsi dei prodotti africani sui mercati del Mediterraneo occidentale, come prova anche un'altra classe oltremodo significativa ai fini di questo discorso, cioè le anfore[14]. Consistenti risultano le attestazioni dei contenitori anforici africana I e II che coprono l'arco cronologico sostanzialmente coevo alla TSA A e A/D, così come importante è la presenza delle Keay 25 di tipo 1 e 3 che si datano dalla fine del III fino al V secolo d.C.

Nello stesso arco cronologico si collocano le forme principali della TSA C, che compare a partire dalla prima metà del III, con la Lam-

PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 340, US 362, n. 6, fig. 9, n. 3; riferimenti a frammenti appartenenti a questa forma si hanno sempre: ivi, p. 342.

12. A titolo d'esempio cfr. i consistenti rinvenimenti della *villa* di Poggio del Molino, presso Piombino per la quale cfr. G. DE TOMMASO (a cura di), *La villa romana di Poggio del Molino (Piombino – LI). Lo scavo e i materiali*, «Rassegna di Archeologia», 15, 1998, pp. 119-348, in partic. p. 203. Anche negli *horrea* di S. Gaetano di Vada la percentuale relativa alla presenza di queste coppe è rilevante rispetto al totale delle attestazioni di vasellame in TSA A. Per questi dati cfr. PASQUINUCCI *et al.*, *Circolazione*, cit., p. 1405.

13. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 346, US 363, n. 4, fig. 11, n. 6; riferimenti ad un frammento appartenenti a questa forma si hanno sempre: ivi, p. 346, US 363; IDD., *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 368, US 574; p. 368, US 584, n. 1, fig. 68, n. 1; IDD., *La villa romana... Rapporto 1989, 93, 95, 97-98*, cit., p. 427, n. 9, tav. XIV, n. 4.

I dati quantitativi relativi alla circolazione di forme in TSA A/D negli *horrea* di S. Gaetano di Vada sono molto differenti, poiché testimoniano la presenza, anche rilevante, di questa qualità di sigillata, in forme quasi del tutto assenti nei contesti stratigrafici della *villa* di S. Vincenzino.

14. Per i dati relativi alla circolazione di contenitori anforici a San Vincenzino cfr. M. PAOLETTI, S. GENOVESI, *Le anfore tardoantiche e l'economia della villa di S. Vincenzino a Cecina (III-V sec. d.C.). Un possibile modello per le ville dell'Etruria settentrionale costiera*, in *Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean. Archaeology and Archaeometry* II, *Atti del convegno, Aix-en-Provence-Marseille-Arles, 13th-16th April 2005*, a cura di M. BONIFAY, J. C. TRÉGLIA, Oxford 2007, pp. 387-97.

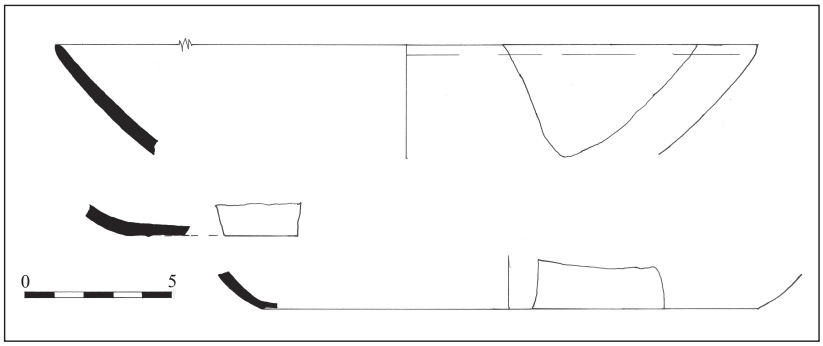


Fig. 3: TSA C: piatti Hayes 50.

boglia 40bis[15], o con la ancora più rara produzione in C1- C2 di El Aouja, rappresentata da un frammento di parete di forma chiusa con rilievo applicato costituito da un ramo di quercia. Tuttavia le richieste relative alla TSA C sono praticamente indirizzate verso una sola forma, la Hayes 50[16] (FIG. 3), con varianti che rimandano ai tipi cronologicamente successivi, come la Hayes 50B: la consistente presenza, che fa di questo piatto la forma più diffusa tra le stoviglie destinate alla mensa "cecinese", potrebbe essere giustificata dal fatto che essa è rappresentativa della TSA C. Ma non si esclude che gli abitanti della *villa* ne abbiano fatto particolarmente richiesta, senza comunque scartare *in toto* le altre forme, rappresentate, sebbene in modo molto limitato sul piano quantitativo, dal piatto Lamboglia 41[17], dalla scodella Lamboglia 42[18], ed infine dalla più tarda Hayes 73B[19], che occupa con le sue varianti la parte centrale del V secolo.

Tuttavia, come è stato già anticipato, è la TSA di qualità D a

15. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., pp. 346-7.

16. Da sottolineare la coincidenza con i dati quantitativi degli *horrea* di S. Gaetano di Vada per i quali cfr. PASQUINUCCI *et al.*, *Circolazione*, cit., p. 1405.

17. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 346, US 363, n. 3, fig. 11, n. 5; riferimenti ad un frammento appartenente a questa forma si hanno sempre: ivi, pp. 369-70, US 309.

18. *Ibid.*, US 363, n. 6, fig. 12, n. 4; p. 374, US 500, n. 1, fig. 31, n. 1; riferimenti a frammenti appartenenti a questa forma, in particolare alla scodella Hayes 45B si hanno sempre: ivi, p. 342.

19. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 282, US 127, n. 5, fig. 11, n. 6.

dominare nelle stratigrafie di San Vincenzino che, come a *Vada*[20], si concentra soprattutto nel corso del IV e per tutto il V secolo d.C. Il dato coincide con il quadro mediterraneo dove le merci africane raggiungono la fase culminante tra la seconda metà del IV e la prima metà del V sec. d.C., periodo in cui in Italia la TSA ha la sua massima diffusione[21]. A questo arco cronologico è possibile attribuire le grandi scodelle Hayes 58B, Hayes 59A[22], la variante della Hayes 63, con doppia scanalatura poco sotto l'orlo, prodotta forse a Bordj el Djerbi[23], i vasi a listello Hayes 91A e B[24], le scodelle Hayes 67[25], nelle varianti A e B, distinte da Bonifay e datate tra la fine del IV e la prima metà del V d.C. e, infine, le più tarde, seppur di poco, scodelle Hayes 76[26] e 79[27].

20. PASQUINUCCI *et al.*, *Circolazioni*, cit., p. 1407. Particolarmente significativo è il grafico che illustra la distribuzione delle forme, mettendo in luce una sostanziale coincidenza con S. Vincenzino dove, come si vedrà in seguito, dominanti risultano le forme Hayes 61, 67 e 91.

21. Per questi dati cfr. da ultimo S. TORTORELLA, *La sigillata africana in Italia nel VI e nel VII secolo d.C.: problemi di cronologia e distribuzione*, in *Ceramica in Italia: VI-VII secolo*, a cura di L. SAGUÌ, Firenze, pp. 41-69, a cui si può aggiungere D. GANDOLFI, *Sigillate e ceramiche da cucina africane*, in *La ceramica e i materiali di età romana*, a cura di D. GANDOLFI, Bordighera 2005, pp. 195-232, che traccia un quadro riassuntivo dello stato delle ricerche.

22. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 368, US 571.

23. M. MACKENSEN, G. SCHNEIDER, *Production centres of African red slip ware (3rd-7th c.) in northern and central Tunisia: archeological provenance and reference groups based on chemical analysis*, «JRA», 15, 2002, pp. 124-58, fig. 2, n. 6. Ulteriori e più stretti confronti si hanno con alcuni esemplari rinvenuti a Saint-Blaise per i quali cfr. M. T. CAVAILLÈS-LLOPIS, L. VALLAURI, *Les cèramiques fines importées*, in *L'oppidum de Saint-Blaise du Ve au VIIe siècle*, a cura di G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, Paris 1994, pp. 86-116, dove si sottolinea la rarità della forma.

24. BEJOR, DONATI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., p. 268, US 207, n. 1, fig. 20, n. 1; riferimenti a frammenti appartenenti a questa forma si hanno sempre: ivi, p. 250 a cui si aggiunge DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., pp. 357-8, US 13.

25. BEJOR, DONATI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., p. 306, US 273, n. 1, fig. 44, n. 1; DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 282, US 127, nn. 6-7, fig. 11, nn. 7-8; p. 346, US 516, n. 2, fig. 53, n. 3; riferimenti a frammenti appartenenti a questa forma si hanno sempre: *ibid.*, p. 354, US 517.

26. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 282, US 127, n. 3, fig. 11, n. 4.

27. BEJOR *et al.*, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1983*, cit., p. 238, US 50, n. 1, tav. X, n. 12.

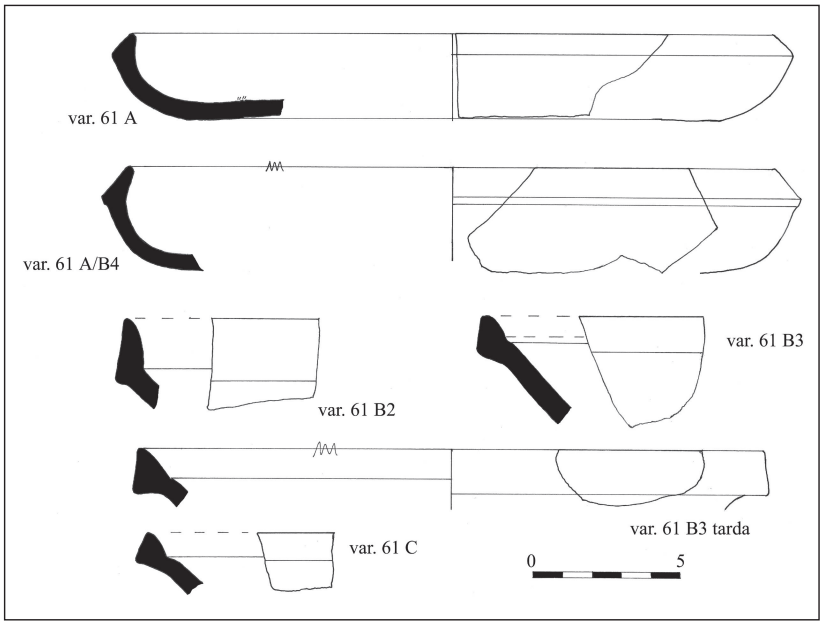


Fig. 4: TSA D: piatti Hayes 61.

È evidente la notevole ricchezza delle forme importate a Cecina, tuttavia è possibile segnalare la particolare frequenza di una di esse. L'elevato numero degli esemplari consente addirittura di seguirne l'evoluzione morfologica: si tratta della scodella Hayes 61[28] (FIG. 4). A San Vincenzino infatti sono stati rinvenuti gli esemplari appartenenti alla fase iniziale della produzione, corrispondenti al tipo Hayes 61A, a cui seguono le varianti di transizione tra questo e l'altro importante tipo di riferimento cioè l'Hayes 61B. In particolare è stato possibile individuare, grazie al lavoro di Bonifay[29], la variante A/B4, datata al primo terzo del V secolo.

28. Si contano in tutto n. 20 esemplari a cui si aggiungono quelli editi per i quali cfr. *ibid*., US 50, n. 2, tav. X, n. 9; BEJOR, DONATI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., p. 248, US 227, n. 1, fig. 10, n. 5; riferimenti a frammenti appartenenti a questa forma si hanno in DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 337, US 358; p. 367, US 302; IDD., *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 292, US 159.

29. BONIFAY, *Etudes sur la céramique*, cit., p. 167.

Per quanto riguarda la scodella Hayes 61B, sono state distinte un numero maggiore di varianti, in particolare la B2 della prima metà del V, la successiva B3, collocata intorno al 450 e infine la B3 tarda attribuita alla seconda metà dello stesso secolo. La predilezione per questa forma forse giustifica la persistenza della stessa che continua ad essere richiesta anche nella versione indicata come Hayes 61C, che secondo Bonifay[30] è sostanzialmente coeva della variante B3 tarda, dalla quale del resto si distingue con una certa difficoltà.

La notevole varietà morfologica evidenzia il perdurare della scodella che è numericamente superiore, seppur di poco, rispetto alle altre forme di TSA D sostanzialmente coeve, come l'Hayes 67 o il vaso a listello Hayes 91. Questo dato può trovare ancora una volta una spiegazione nelle preferenze espresse dagli abitanti della *villa*, soprattutto se si considerano due elementi assai significativi in questo senso: il valore sostitutivo e/o complementare assunto dalla scodella nei confronti della forma più diffusa e ad essa corrispondente in termini di funzione, cioè l'Hayes 50; l'imitazione frequente di questa all'interno della produzione regionale a vernice rossa[31], anche se la ripresa non è fedelissima e gli esemplari risultano di dimensioni decisamente più ridotte.

Successivamente, e in particolare dalla fine del V secolo, si registra una notevole riduzione delle importazioni, anche se non manca la produzione tarda rappresentata dalla TSA C5 di Sidi Marzouk Tounsi, in particolare la coppa Hayes 85[32], che dalla metà del V secolo raggiunge il primo quarto del VI, e le scodelle Hayes 82[33] e Gouvest E3[34], appartenente probabilmente al medesimo arco cronologico.

A questo stesso periodo[35] è possibile attribuire una serie di forme che coprono anche buona parte del VI sec., come le coppe

30. Ivi, p. 171.

31. Alcuni esempi di questa produzione in cui è chiaramente visibile l'intento di "copiare" le più diffuse forme in TSA sono anche a Vada per le quali cfr. PASQUINUCCI *et al.*, *Circolazioni*, cit., p. 1411.

32. A questo si può aggiungere la parete di Hayes 82B per la quale cfr.: BEJOR, DONATI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., p. 261.

33. BEJOR *et al.*, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1983*, cit., p. 218.

34. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 306, US 301, n. 1, fig. 27, n. 1. Per questa forma cfr. BONIFAY, *Etudes sur la céramique*, cit., p. 166.

35. All'elenco di forme che segue è possibile attribuire con qualche dubbio la scodella Hayes 95, forse in TSA E, per la quale cfr. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., pp. 370-1, US 584, n. 3, fig. 68, n. 3.

Hayes 12/110, le scodelle Hayes 88[36], i vasi a listello Hayes 91C[37], in particolare una variante[38] rinvenuta a Piazza Armerina e datata agli inizi del VI, senza escludere quella più tarda[39] proveniente da Sperlonga e assegnata alla fine del VI – inizi VII sec. Tra le forme principali prodotte proprio nel corso del VI si segnalano le scodelle 99B[40], 104A[41], e la coppa Hayes 80B a cui si aggiunge un fondo (FIG. 5: 1) con decorazione spatolata a spirale che presenta notevoli affinità morfologiche con la forma Hayes 109, datata dal 580 al 680/700 d.C.[42]. Questo ultimo rinvenimento sembrerebbe prolungare la frequentazione del sito di San Vincenzino fino a tutta l'età tardoantica, ma si richiede una notevole cautela nel formulare questa ipotesi, soprattutto se basata solo su un frammento ceramico.

Difatti le considerazioni su tutte le classi importate dall'Africa non consentono di andare oltre il VI secolo d.C. Per esempio le lucerne[43] (FIG. 5: 2), realizzate in TSA, danno le stesse indicazioni. Si tratta di pochissimi esemplari, la maggior parte dei quali appartenenti alla forma VIII dell'Atlante, ben rappresentata da una lucerna tipo A1a con *chrismòn* semplice entro motivo circolare, databile, sulla base di stretti confronti, tra il 440 e il 460/470.

36. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 338, US 360, n. 1, fig. 8, n. 2. Si tratta della variante A, datata da BONIFAY, *Etudes sur la céramique*, cit., p. 177, al secondo quarto-seconda metà del VI sec. a.C.

37. IDD., *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 282, US 127, n. 2, fig. 11, n. 3.

38. *Atlante* XLIX, 12

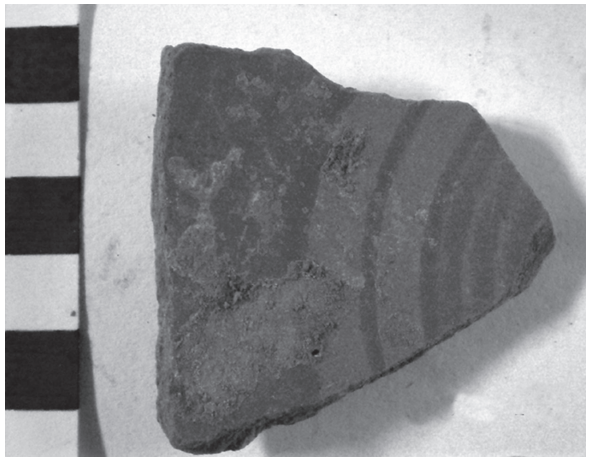
39. *Atlante* XLIX, 10.

40. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 367, US 302, n. 3, fig. 25, n. 3; IDD., *La villa romana... Rapporto 1989, 93, 95, 97-98*, cit., p. 425, n. 9, tav. XII, n. 3.

41. BEJOR, DONATI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., p. 293, US 109, fig. 31, n. 4; è possibile aggiungere, ma con qualche dubbio, l'esemplare per il quale cfr. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 311, US 331, n. 7, fig. 27, n. 10.

42. Un esemplare con una decorazione molto simile è stato rinvenuto a *Pheradi Maius* per il quale cfr. M. BEN MOUSSA, *La production de sigillés africaines, Recherches d'histoire et d'archéologie en Tunisie septentrionale et centrale*, Barcelona 2007, p. 211, fig. 80. 6.

43. Anche per quanto riguarda le anfore il quadro è identico, sebbene non manchino tipi che circolano soltanto a partire dal VI sec. a.C. come la Keay LIXII A per la quale cfr. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1985*, cit., p. 367, n. 4, fig. 26, n. 1.



1



2

Fig. 5: 1) Fondo di Hayes 109; 2) Lucerna in TSA, *Atlante* forma VIII.

Allo stato attuale delle ricerche, si segnala un solo esemplare di Africana classica[44], ovvero della forma Atlante X, rappresentata da una lucerna tipo XA2, con decorazioni sul disco e sulla spalla che richiamano i motivi di una tavoletta – repertorio proveniente da Sidi Marzouk Tounsi[45], databile nei decenni centrali del V d.C.

44. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 311, US 331, n. 4, fig. 27, n. 14.

45. M. MACKENSEN, *New evidence for Central Tunisia red slip Ware with stamped Decoration (ARS style D)*, «JRA», 11, 1998, pp. 355-70.

Il quadro sinora definito non sembra subire grossi cambiamenti neanche se si considerano le classi ceramiche provenienti dalla parte orientale dell'Impero: le anfore, per esempio, sembrano non andare oltre il VI d.C. con le importazioni dei contenitori LRA 5/6[46] a cui è possibile associare in maniera oltremodo significativa la presenza di scodelle Hayes 3F, datate alla prima metà o agli anni centrali dello stesso secolo.

Dunque la sigillata africana riveste un ruolo dominante nell'ambito della cultura materiale della *villa* di San Vincenzino, sottolineato non solo dalla sua diffusione nei diversi contesti stratigrafici, ma anche e soprattutto dal processo imitativo a cui dà origine. La tradizione manifatturiera, ben testimoniata nell'*ager Volaterranus* dal rinvenimento di numerose fornaci[47], si impegnò nella realizzazione di una produzione che aveva come modelli quelli della TSA, per rispondere in maniera forse più economica alle richieste di un mercato fortemente condizionato dalla presenza del vasellame importato. In realtà quanto accade nelle basse valli del Fine e del Cecina è una versione regionale di un fenomeno che investe tutta l'Italia e, più in generale, il Mediterraneo: recente è una messa a punto[48] sulle diverse produzioni locali di TSA, indirizzata soprattutto verso quelle che hanno una diffusione interregionale, tanto da consentire di parlare di esportazioni, seppure a breve raggio. Nel caso del vasellame rinvenuto a Cecina, esso può a buon diritto essere inserito all'interno della produzione a vernice rossa volterrana[49], non solo per le corrispondenze morfologiche, che risul-

46. BEJOR, DONATI, PAOLETTI, PARRA, *Lo scavo della villa romana... Rapporto 1984*, cit., p. 271. Si segnala la presenza anche della LRA 1 per la quale cfr. DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 310, US 320, n. 3, fig. 28, n. 3, considerata come Dressel 44.

47. L. CHERUBINI., A. DEL RIO, *Le produzioni ceramiche della bassa valle del Fine e del Cecina*, in *Archeometria e ceramica romana*, a cura di G. OLCESE, Firenze 1994, pp. 217-23; EAED., *Appunti su fabbriche del territorio pisano e volterrano*, «ASNP», 25, 1-2, 1995, pp. 351-88; EAED., *Officine ceramiche di età romana nell'Etruria settentrionale costiera: impianti, produzioni, attrezzature*, «RCRF», 35, 1997, pp. 133-42.

48. S. FONTANA, *Le ceramiche da mensa italiche medio – imperiali e tardo – antiche: imitazioni di prodotti importati e tradizione manifatturiera locale*, in *La ceramica e i materiali di età romana*, a cura di D. GANDOLFI, Bordighera 2005, pp. 259-78,

49. S. LUPI, *La ceramica a vernice rossa nel Volterrano*, in *Ceramica in Italia: VI-VII secolo, Atti del convegno in onore di J.W. Hayes, Roma 11-13 maggio 1995*, a cura di L. SAGUÌ Firenze 1998, pp. 625-8, per una prima analisi della produzione con indicazioni relativi alle forme e alla loro diffusione.

tano per altro ovvie visti i modelli comuni, ma soprattutto per le caratteristiche tecniche che consentono di distinguere almeno due produzioni. Senza entrare nel merito di queste, quello che preme ai fini del discorso generale, è mettere in evidenza le "manifestazioni africane" della vernice rossa, ovvero le forme, per individuare le analogie con i modelli di riferimento. Così a Cecina giungono[50] per completare e arricchire il servizio da mensa, le scodelle che riproducono non solo la D, ma anche la TSA di qualità A: oltre alla già menzionata Hayes 61[51], si segnala l'imitazione della coppa Hayes 14A[52] che indicherebbe un tentativo piuttosto precoce di ripresa del vasellame importato, tra l'altro indirizzato verso una forma che ha una discreta diffusione a San Vincenzino nella versione originale. A questi esemplari si aggiungono quelli che imitano le scodelle in TSA D, Hayes 59 e 58B[53], Lamboglia 51, 51A[54], Hayes 104[55].

Alle forme aperte si accompagnano quelle chiuse[56] che, allo stato attuale della ricerca, sono rappresentate solo dalla comune dipinta di rosso, destinata dunque a essere dal punto di vista funzionale l'unica classe per contenere e versare liquidi. Non si registrano infatti frammenti relativi a forme chiuse in TSA, fatta eccezione per tre esemplari appartenenti alle produzioni A e C a rilievo applicato di cui si è detto già in precedenza. Anche in questo caso si sono riscontrate notevoli somiglianze con il vasellame rinvenuto negli *horrea* di San Gaetano di Vada[57], a testimonianza del perfetto e com-

50. Per una prima analisi della ceramica depurata dipinta di rosso, rinvenuta a Cecina cfr. V. Gagliardi, *I materiali del SAS 3*, in Donati, Luschi, Paoletti, Parra, *La villa romana... Rapporto 1989, 93, 95, 97-98*, cit., pp. 431-2.

51. Donati, Luschi, Paoletti, Parra, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 310, US 320, n. 2, fig. 27, n. 3.

52. Gagliardi, *I materiali*, cit., pp. 427-8, n. 11, tav. XIV, n. 6.

53. Ivi, cit., p. 426, n. 11, tav. XI, n. 6.

54. Ivi, p. 422, n. 11, tav. VII, n. 1.

55. Donati, Luschi, Paoletti, Parra, *La villa romana... Rapporto 1986, 1987, 1988*, cit., p. 310, US 319, n. 1, fig. 27, n. 16.

56. Gagliardi, *I materiali*, cit., p. 424, n. 2, tav. X, n. 2; p. 430, nn. 5-6, tavv. XVI-XVII, nn. 4 e 2.

57. M. Pasquinucci, S. Menchelli, *Il vasellame d'uso comune (I-VII sec. d.C.) rinvenuto negli horrea di S. Gaetano di Vada (Rosignano M.mo LI): ricerche archeometriche, morfologiche ed analisi quantitative*, «Archeologia e Calcolatori», 7, 1996, pp. 497-514; cfr. anche Pasquinucci *et al.*, *La ceramica*, cit., pp. 622-3; Pasquinucci *et al.*, *Circolazione*, cit., p. 1411, per la presenza di questa classe, in particolare le imitazioni delle scodelle Hayes 61, dei piatti Hayes 104A e dei vasi a listello Hayes 91.

pleto inserimento della *villa* nei circuiti commerciali della regione fino ad età tardoantica, ovvero fino alla fine del VI secolo d.C.

Questo infatti sembra essere il termine ultimo indicato dalla cultura materiale dell'insediamento che è ancora molto vitale nel corso del V e sicuramente agli inizi del VI, sebbene il calo delle importazioni sia indicativo di un forte momento di crisi che investe le *villae* dell'Etruria settentrionale costiera[58], lo stesso scalo portuale di Vada[59] e più in generale la circolazione delle merci africane nel Mediterraneo[60].

Recenti considerazioni sulla durata della "vita organizzata della *villa*"[61] propongono, come termine della stessa, il momento della conquista vandala, ammettendo la possibilità di "occasionali frequentazioni successive". Ma se si tengono nel dovuto conto i dati cronologici e materiali forniti dalla ceramica importata, cioè dalla sigillata (africana e orientale) e dalle anfore, risulta piuttosto difficile ammettere che una modalità insediativa occasionale potesse fare richiesta di queste merci e, soprattutto, che potesse essere, nel corso di tutto il V secolo, al centro di un'attività produttiva quale quella destinata alla realizzazione delle cd. anfore di Empoli[62].

58. G. CIAMPOLTRINI, P. RENDINI, *L'agro cosano fra tarda antichità e alto medioevo: segnalazioni e contributi*, «AM», XV, 1988, pp. 519-34.

59. PASQUINUCCI *et al.*, *La ceramica*, cit., p. 618.

60. Su tutta la problematica relativa alla produzione e circolazione di ceramica africana in età vandalica cfr. TORTORELLA, *La sigillata*, cit., pp. 41-69.

61. L. LUSCHI, *La villa di San Vincenzino nella transizione dall'età imperiale all'Alto Medioevo. Crisi e abbandono*, in DONATI, LUSCHI, PAOLETTI, PARRA, *La villa romana... Rapporto 1989, 93, 95, 97-98*, cit., pp. 459-60.

62. PAOLETTI, GENOVESI, *Le anfore tardoantiche*, cit.

Alessia Morigi

Impianti circolari e modelli importati: sulla presunta mutuazione degli schemi insediativi tra Africa e Sicilia

L'approfondimento delle ricerche di urbanistica fenicio-punica e i nuovi dati disponibili su alcuni dei maggiori centri indagati hanno recentemente riacceso l'interesse per i modelli insediativi e per la matrice culturale che essi esprimono. In particolare, nell'ambito di una fisionomia urbana tuttora in attesa di definizione, la rivitalizzazione dell'attività di scavo a Mozia ha rinvigorito il dibattito sugli impianti circolari, sia dal punto di vista della implementazione che da quello della eventuale mutuazione tra contesti culturalmente vicini. Si è quindi introdotto spontaneo il parallelismo tra Mozia e Kerkouane, delle quali è stata recentemente sottolineata l'affinità delle tipologie architettoniche, l'uniformità delle soluzioni insediative e, soprattutto, l'espressione della medesima forma urbana[1]. Allo sviluppo di questa ipotesi, al momento ancora in attesa di conferma, è rivolto questo lavoro.

1
Il problema metodologico

Gli studi sulla forma urbana si scontrano metodologicamente con il problema della definizione dei caratteri propri dell'urbanistica fenicio-punica, tuttora in attesa di conferma. La storia delle indagini sul tema è infatti piuttosto recente, e muove dai lavori di Barreca[2]

* Alessia Morigi, Dipartimento di Filologia Classica e Medievale, Università degli Studi di Parma.

1. M. L. Famà, *L'abitato*, *Mozia. Gli scavi nella "zona A" dell'abitato*, Bari 2002, p. 33.

2. F. Barreca, *La città punica in Sardegna*, «Bollettino del Centro di Studi per la Storia dell'Architettura», 17, 1961, pp. 27-43.

L'Africa romana xvii, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 1499-1516.

ed Isserlin[3], l'uno rivolto all'area sarda, l'altro allargato al Mediterraneo centro-occidentale. Entrambi mirano a restituire un profilo articolato della città, dei suoi elementi compositivi, delle cerniere strutturali e infrastrutturali, dei settori funzionali, fino a ricomporre lo schema tipo tuttora comunemente attribuito alla cultura fenicio-punica[4]. La progressione degli studi ha quindi consentito di distinguerlo da quello di altri epicentri diffusori di modelli urbani, in particolare quelli greco[5] e italico[6]. In tal senso, gli schemi regolari di molte città nord-africane, siciliane e sarde sono stati ricontestualizzati ad ambito punico, superando così la tradizionale attribuzione ad influssi di matrice ellenistico-ippodamea[7]. Più recentemente, interventi di dettaglio hanno puntualizzato aspetti specifici dell'organizzazione urbana, dal punto di vista sia delle scelte strutturali[8] che della dislocazione funzionale degli edifici[9], anche con tentativi di valutazione comparata degli elementi acquisiti[10].

La prima fase della ricerca[11], pionieristicamente concentrata sul riconoscimento di una specificità insediativa fenicia e punica, l'ha ravvisata nell'assetto sostanzialmente non regolare dei centri più noti, caratterizzati da una pratica disorganica, apparentemente priva di una programmazione urbana nell'organizzazione per plessi indipendenti, coordinati da una rete viaria non modulare, solitamente orientata a raggiungere il porto oppure di raccordo dei maggiori complessi monumentali. Nell'ambito di una realtà piuttosto fluida ed eterogenea, l'irregolarità dello schema urbano avrebbe quindi rappresentato il principale fattore distintivo delle città fenicio-

3. B. S. J. Isserlin, *Some Common Features in Phoenician/Punic Town Planning*, «RStudFen», 1, 1973, pp. 135-50.

4. G. Markoe, *Phoenicians*, London 2000, pp. 68-87.

5. A. Mezzolani, *Urbanistica regolare nel mondo punico: note introduttive*, in L. Quilici, S. Quilici Gigli (a cura di), *Opere di assetto territoriale ed urbano*, Roma 1994, pp. 147-58.

6. A. Mahjoubi, *L'urbanisme de l'Afrique préromaine*, in *L'Africa romana II,* pp. 201-11.

7. Mezzolani, *Urbanistica regolare*, cit., pp. 147-58.

8. F. Verga, *Alcune riflessioni sulle tecniche edilizie adottate negli insediamenti punici d'Occidente*, «Byrsa. Rivista di arte, cultura e archeologia del Mediterraneo punico», 1, 2003, pp. 129-59.

9. F. Verga, *L'organizzazione urbana e la collocazione degli edifici di culto nei centri punici del Nord Africa*, «RSP», 1, 2000, pp. 273-334.

10. F. Verga, *Tharros e Cartagine, due metropoli a confronto: note topografiche*, «RStudFen», 22, 2, 1994, pp. 263-8.

11. Barreca, *La città punica*, cit.; Isserlin, *Some Common Features*, cit.

puniche, che si sarebbero poi ulteriormente connotate per la ricorrenza di alcuni elementi topici, come il tofet e le attrezzature portuali, e di tipologie architettoniche specifiche, come i complessi santuariali e le unità abitative. Questo primo sforzo di identificazione della forma urbana, che peraltro si sviluppava nel contesto di una documentazione modesta e lacunosa, attribuiva sostanzialmente l'archetipo delle esperienze insediative occidentali al modello precedentemente maturato in madrepatria: l'atipicità dello schema urbano, mutuata dalla Fenicia, si giustificava quindi, in questa lettura, come diretta emanazione delle esperienze urbanistiche proprie delle città orientali. Come effetto collaterale, risultavano interpretati come allogeni tutti i coefficienti di regolarità nella pianificazione della città, di volta in volta attribuiti all'apporto greco o romano.

Il prosieguo degli studi[12] ha ridimensionato questa lettura bipolare dell'assetto urbano, cercando di superare gli automatismi critici in favore di una interpretazione più filologica dei dati disponibili. In questo senso, la frequente ricorrenza di elementi riconducibili ad un qualche piano regolatore, espressi soprattutto dalla rete infrastrutturale, ha introdotto dubbi sulla loro effettiva matrice allogena. I presunti apporti urbanistici e poliorcetici greco-romani hanno così visto ridimensionata la loro incidenza, e si è invece preso, sempre più frequentemente, a parlare di una progressiva maturazione delle competenze locali, in caso con riproposizione in chiave originale delle prescrizioni ellenistiche.

Nelle letture più recenti, soprattutto se scaturite da lavori di sintesi, riscuote tuttavia ancora consenso una visione manichea delle tendenze insediative, con forte opposizione di una città ippodamea con maglia urbana modulare a una realtà indigena punica legata invece al "contour-planning", ovvero all'adattamento lineare ai caratteri geomorfologici del terreno[13].

Dal punto di vista metodologico, è evidente che si tratta di operazioni di frontiera, condotte in assenza di dati sufficienti a delineare un quadro completo nelle colonie e nel silenzio della documentazione archeologica nella madrepatria. Manca il supporto documentario che costituisce altrove una griglia orientativa per l'attribuzione di alcune soluzioni edilizie, lo studio delle quali non muove quasi mai dalla loro ricognizione autoptica, ed è invece per lo

12. MEZZOLANI, *Urbanistica regolare*, cit., pp. 147-58.

13. MARKOE, *Phoenicians*, cit., p. 79, con esempi di "contour-planning" a Monte Sirai, Tharros, Kerkouane e nella Cartagine punica.

più il risultato di una sintesi di dati a vario titolo acquisiti alla tradizione degli studi. L'urbanistica fenicio-punica si configura quindi, spesso, come una disciplina di risulta, che raccoglie dati recuperati in tempi diversi e con diverse finalità, viziati spesso dall'appartenenza a periodi pionieristici dell'indagine strutturale e stratigrafica. Nei contesti, più periferici, dove la ricerca archeologica si scontra con i condizionamenti imposti dagli attuali ordinamenti politici, la stessa identificazione della maglia urbana è interamente affidata ai resoconti passati, e i dati disponibili diventano inutilizzabili ai fini dell'indagine modernamente intesa. La scarsità di informazioni utili ha inoltre spesso costretto a dilatare l'indagine oltre i confini culturali antichi, ribaltando artificialmente i rapporti tra le diverse aree di influenza. Importanti lavori di censimento e monitoraggio hanno quindi favorito l'appiattimento irreale di situazioni tra loro molto diverse e di tecniche e strutture scandite dal solo discrimine morfologico. Non si è infine quasi mai preventivato il necessario aggiornamento dei dati alle acquisizioni recenti, con filologica riconduzione al loro effettivo significato nel contesto di appartenenza.

Un sostanziale limite all'indagine topografica ed urbanistica in senso moderno deriva anche dall'incoerenza della filiera critica dalla quale scaturisce la valutazione finale. L'ovvia conseguenzialità tra esegesi tecnico-strutturale, lettura tipologica e valutazione urbanistica, è stata infatti minata dalla debolezza dei primi due passaggi, e di conseguenza del terzo. Nel caso delle tecniche edilizie di ambientazione orientale, molti dei tradizionali indicatori cronologici vengono meno, e non sempre valgono le prescrizioni maturate altrove, siccome morfologia e cronologia stabiliscono rapporti reciproci solo limitatamente al sito indagato: sono invece più generalmente ammesse generalizzazioni ed estensioni di concetti acquisiti in altre aree di applicazione, fuori delle quali la correttezza metodologica non dà garanzie sull'esattezza dei risultati[14]. Se si consi-

14. La storia degli studi sull'approccio alle tecniche edilizie di ambito fenicio-punico può rapidamente riassumersi, in ordine cronologico, in P. De Socio, *Appunti per uno studio dei materiali da costruzione nella Sicilia e Sardegna fenicio-punica*, in *Atti del I Congresso Internazionale di Studi fenici e punici (Roma, 5-10 novembre 1979)*, Roma 1983, pp. 97-106; J. Elayi, *Remarques sur un type de mur phénicien*, «RStudFen», 8, 2, 1983, pp. 165-80; A. Mezzolani, *Persistenza di tecniche edilizie puniche in età romana in alcuni centri della Sardegna*, in *L'Africa romana XI*, pp. 993-1000; F. Prados Martínez, *El almohadillado de sillares: una técnica arquitectónica mediterránea*, «Revista de Arqueología», 222, 1999, pp. 30-9; Id., *Una aproximación a los influjos tecnológicos y tipológicos de la arquitectura púnica en el mundo ibérico*, «Reppal. Centre

derano la plurimillenaria continuità di vita dei siti di cultura vicino-orientale, il conservativismo delle tecniche edilizie, a volte anche trasversale alle diverse *facies*, e, infine, il reimpiego, che si somma spesso al recupero della messa in opera, si ha una buona prospettiva delle interpolazioni alle quali va soggetta l'indagine sulla forma urbana[15]. La difficoltà di individuare tipologie edilizie specifiche deriva dall'impossibilità di definirne la fisionomia architettonica nelle fasi originarie di implementazione nel Mediterraneo occidentale e, soprattutto, in Fenicia. Nella successiva sovrapposizione delle *facies* insediative, il forte impatto razionalizzante della romanizzazione determina ovunque una netta prevalenza della forma urbana romana su quella precedente, con conseguente obliterazione dell'apporto contenutistico fenicio-punico. È questa la realtà della gran parte dei maggiori insediamenti coloniali, ove l'indagine topografica passa tuttora per la ricostruzione di plessi isolati e manca, invece, di un saggio diacronico ed esaustivo sulla forma urbana[16]. Resta infine ampiamente disatteso uno studio urbanistico che utilizzi i molteplici strumenti della topografia modernamente intesa, dall'inquadramento geomorfologico del contesto alla ricostruzione dell'idrografia, fino alla valutazione dell'impatto paleoambientale sulla formazione della città antica[17].

d'études de la civilisation phénicienne-punique et des antiquités libyques», 12, 2002, pp. 79-102; VERGA, *Alcune riflessioni*, cit., pp. 129-59; A. MORIGI, *Tecniche edilizie di ambientazione punica: cultura e cronologia delle strutture*, «Byrsa. Rivista di arte, cultura e archeologia del Mediterraneo punico», cds.

15. Sullo sviluppo cronologico dell'opera a telaio nei centri fenicio-punici cfr. MEZZOLANI, *Persistenza di tecniche edilizie puniche*, cit., pp. 993-1000 e bibliografia pregressa; per esempi di applicazione in complessi a lunga continuità di vita cfr. A. MORIGI, *Tharros cristiana*, in E. ACQUARO *et. al.* (a cura di), *Tharros Nomen*, La Spezia 1999, pp. 159-78; E. ACQUARO, M. T. FRANCISI, A. MEZZOLANI, *L'approvvigionamento idrico a Tharros: analisi e funzionalità conservativa*, in *In Binos Actus Lumina, Metodologie per lo studio della scienza idraulica antica. Atti del Convegno (Ravenna, 13-15 maggio 1999)*, Ravenna 2002, pp. 57-78; PRADOS MARTÍNEZ, *Una aproximación a los influjos tecnológicos*, cit., pp. 79-91; A. MORIGI, *Le terme n. 1 di Tharros*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1193-216; EAD., *Lettura topografica*, in *Scavi e ricerche a Mozia. 1*, La Spezia 2004, pp. 103-36 e bibliografia pregressa. In M. FANTAR, *Survivances de la civilisation punique en Afrique du Nord*, in *L'Africa romana VII*, p. 68, l'opera africana viene infine rintracciata a ridosso del mondo islamico fino al IX sec. d.C.

16. Tra le eccezioni, ad esempio, la ricostruzione di Cagliari in A. M. COLAVITTI, *Cagliari. Forma e urbanistica*, Roma 2003.

17. Utili suggerimenti metodologici si possono trarre, ad esempio, da P. L. DAL L'AGLIO, *Topografia antica e geomorfologia*, «RTopAnt», 4, 1994, pp. 59-68 e da ID.,

2
I dati archeologici

In un contesto critico così fluido, la valutazione degli impianti circolari necessita di una verifica archeologica che chiarisca i processi di formazione del disegno urbano e la compatibilità cronologica di un'eventuale mutuazione.

2.1. Mozia

2.1.1. *Il quadro storico*

Se si eccettua la frequentazione ad opera di popolazioni indigene tra Bronzo Antico e Medio, comprovata dai dati materiali[18], a Mozia le prime notizie di Tucidide a proposito delle più antiche fasi della presenza fenicia in Sicilia coincidono con la documentazione archeologica ed i materiali di epoca storica, che assegnano l'arrivo dei Fenici sull'isola all'ultimo quarto dell'VIII sec. a.C.[19]. Alcuni documenti ceramici coevi, con rispondenze fra classi di vasi di importazione a Mozia e Pitecusa, hanno indotto a riconoscere legami diretti tra i Fenici di queste due isole, nell'ambito di un'economia basata sullo scambio di manufatti e tecnologie sviluppatasi entro l'impresa coloniale d'Occidente[20]. Alla fine del VI sec. a.C. l'insediamento dovette essere al centro di scontri legati ai tentativi di infiltrazione degli Spartani di Dorieo in area cartaginese, come sembrano attestare i gravi danni subiti dalle fortificazioni[21]. Sulla fine

Geomorfologia e topografia antica, in G. BONORA *et al.*, *La topografia antica*, a cura di P. L. Dall'Aglio, Bologna 2000, pp. 177-92. L'attualità del tema dell'adeguamento tra studi classici ed orientali è segnalata anche in F. MILLAR, *Classical West and Ancient East. Problems of method and approach*, «Ancien West and East», 1, 2002, pp. 9-12.

18. La bibliografia completa è riassunta in A. MORIGI, *La città punica. Topografia e urbanistica*, Lugano 2007, pp. 110-21. Indicazioni sulle culture di epoca preistorica si trovano in F. SPATAFORA, *La ceramica preistorica dalla zona E dell'abitato di Mozia*, in *Terze Giornate Internazionali di Studi sull'area elima (Gibellina-Erice-Contessa Entellina, 23-26 ottobre 1997)*, Pisa 2000, pp. 919-56, con bibliografia precedente.

19. L'apparato delle fonti letterarie ed epigrafiche relative all'isola è interamente raccolto in FAMÀ, *L'abitato*, cit.

20. L'ipotesi è proposta in A. CIASCA, *Considerazioni su Mozia fenicia,* in *Da Mozia a Marsala. Un crocevia della civiltà mediterranea. Atti del Convegno (Marsala, 4-5 aprile 1987)*, Roma 1990, p. 121; EAD., *Fenici*, «Kokalos», 21-25, 1988-89, p. 82.

21. Le fonti archeologiche degli scontri sono ben delineate in A. CIASCA, *Mozia: sguardo d'insieme sul tofet*, «Vicino Oriente», 8, 1992, pp. 113-55.

del V sec. a.C., Diodoro riferisce che Annibale, durante la guerra tra Greci e Cartaginesi, avrebbe ancorato le sua flotta nel golfo di Mozia. Stando alle risultanze archeologiche e alla sua testimonianza, l'insediamento era florido e fittamente occupato da edifici[22]. Sempre Diodoro descrive ampiamente l'assedio e la conquista siracusana del 397 a.C., quando Mozia cade, per essere poi riconquistata l'anno successivo dai Cartaginesi[23]. Pur in un clima ormai decadente, la città continuò tuttavia ad essere abitata fino al III sec. a.C., ma scarsissime sono le testimonianze dell'occupazione romana e, successivamente, araba[24].

2.1.2. *L'insediamento*

Le recenti indagini sull'abitato e una prima valutazione diacronica dei risultati acquisiti hanno potuto chiarire alcuni aspetti della sua strutturazione in senso urbano[25].

In ordine cronologico, fin dalle prime fasi insediative fenicie sembra essere la fascia costiera settentrionale ad accogliere i principali servizi per la collettività, ovvero il tofet[26], la necropoli[27] ed il santuario di Cappiddazzu[28]. L'inizio del VII sec. a.C. vede anche l'installazione, in questo tratto di costa, di alcune attività artigianali[29], mentre la riva meridionale si apre ad un quartiere a vocazione commerciale, nell'area successivamente occupata dalla porta Sud e

22. DIOD., XIV, 48; le testimonianze archeologiche sono proposte in B. S. J. ISSERLIN, *Motya: Urban Features*, in *Phönizier im Westen, Die Beiträge des Internationalen Symposium über "Die phoenizische Expansion im westlichen Mittelmeerraum" (Köln, 24-27 aprile 1979)*, Maiz am Rhein 1982, pp. 119-20.

23. La narrazione di Diodoro è ben indagata, anche nei suoi aspetti eccessivi ed incongruenti, in G. GARBINI, *La caduta di Mozia*, in *Studi sulla Sicilia occidentale in onore di Vincenzo Tusa*, Padova 1993, p. 70.

24. Il quadro storico nel quale si sviluppa l'insediamento è stato recentemente sintetizzato in M. L. FAMÀ, *Il quadro storico*, in EAD. (a cura di), *Mozia. Gli scavi nella "zona A" dell'abitato*, Bari 2002, pp. 21-2.

25. Si è fatto qui riferimento alla più recente ed aggiornata pubblicazione di sintesi su Mozia in FAMÀ, *L'abitato*, cit., pp. 24-5.

26. CIASCA, *Mozia: sguardo d'insieme*, cit., con bibliografia precedente.

27. V. TUSA, *La necropoli arcaica e adiacenze. Relazione degli scavi eseguiti a Mozia negli anni 1972, 1973, 1974*, in *Mozia-IX*, Roma 1978, pp. 9-90, con bibliografia precedente.

28. V. TUSA, *Il "Cappiddazzu". Lo scavo del 1971* in *Mozia-VIII*, Roma 1973, pp. 7-31, con bibliografia precedente.

29. TUSA, *La necropoli arcaica*, cit., con bibliografia precedente.

dal *cothon*, ora identificato con la piscina sacra del tempio antistante[30]. Già in quest'epoca, la distribuzione degli edifici più antichi non è affatto univoca, ed essi si spalmano piuttosto lungo i tratti costieri est, sud ed ovest, e non risparmiano neppure il centro dell'isola[31]. Intorno alla metà del VI sec. a.C., il centro urbano si organizza nella sua forma definitiva mediante la realizzazione delle più importanti opere pubbliche[32], ovvero la strada marina, la cinta muraria, alcuni sacelli, il tofet, il santuario di Cappiddazzu, lo stesso quartiere artigianale, sviluppatosi dal nucleo più antico verso il mare[33]. Se si considerano le ampie porzioni di tessuto urbano ancora non scavato, è assai probabile che esso conservi ulteriori tracce della strutturazione in senso monumentale della città di VI sec. a.C.: alla fine del V sec. a.C. il recinto che racchiude l'abitato sembra infatti fittamente occupato da edifici pubblici e residenziali, nel frattempo variamente modificati e ristrutturati. La documentazione archeologica restituisce anche la frequentazione successiva alla distruzione, quando, tra IV e III sec. a.C., la comunità moziese si riorganizza in forme di occupazione più modeste, circoscritte ad alcune parti dell'abitato ed al tofet.

2.1.3. *La forma urbana*

La storia delle ipotesi sulla forma urbana di Mozia si sviluppa parallelamente a quella delle acquisizioni sul sito (FIG. 1).

Nel 1974, B. S. J. Isserlin[34] aveva rilevato due diversi orientamenti, l'uno parallelo alla linea di costa, che sembrava condizionare l'allineamento dei complessi architettonici affacciati sul mare, l'altro, all'interno, per un sistema di arterie stradali rettilinee in senso nord-est/sud-ovest. Nei due sistemi stradali si volle rilevare il riflesso di un delta temporale: ad un impianto periferico arcaico si

30. B. S. J. ISSERLIN, J. DU PLAT TAYLOR, *Motya. A Phoenician and Cathaginian City in Sicily*, Leiden 1974, pp. 50-68, con aggiornamenti in B. S. J. ISSERLIN, *Motya. Some urban aspects reconsidered*, in *Atti del V Congresso Internazionale di Studi fenici e punici (Marsala-Palermo, 2-3 ottobre 2000)*, Palermo 2005, pp. 593-4.

31. M. L. FAMÀ, *Testimonianze del VII sec. a.C. nell'abitato di Mozia*, «Sicilia Archeologica», 23, 1990, pp. 13-8.

32. CIASCA, *Fenici*, cit., p. 84.

33. G. FALSONE, *Struttura e origine orientale dei forni da vasaio di Mozia*, Palermo 1981; ID., *Zona K. La quarta campagna di scavo*, «Sicilia Archeologica», 22, 1989, pp. 51-63.

34. ISSERLIN, DU PLAT TAYLOR, *Motya*, cit., pp. 31-9, pp. 5-87, tav. 7.



Fig. 1: Mozia.

sarebbe integrato, in epoca classica, un più efficace sistema stradale centralizzato. Quest'ultimo si sarebbe organizzato a comporre una griglia regolare di vie tra loro ortogonali, come sarebbe risultato dalla fotografia aerea. La tesi Isserlin era fortemente condizionata dalle due sole arterie allora note, ovvero quella che collega il Cappiddazzu a porta Nord e quella che occupa il settore centrale dell'isola.

I dati scaturiti da un trentennio di scavi e ricerche hanno portato ad una rettifica di questa lettura, troppo automatica e poco aderente alla varietà delle risultanze archeologiche. La più recente ricostruzione della forma urbana[35] non sembra indicare una pianificazione unitaria, e la città pare anzi svilupparsi secondo direttrici diverse. Nel dettaglio, l'impianto di assi stradali rettilinei, con andamento nord-ovest/sud-est, è attestato nei settori centrale e meridionale dell'isola, ma con una notevole oscillazione. Rispetto all'orientamento convenzionale, queste zone presentano infatti una sintassi assai eterogenea, con numerose variazioni di inclinazione. Le vie orientate in senso nord-est/sud-ovest, quelle di porta Nord e della zona A, non sono parallele, così come non risultano allineamenti tra le strade rilevate in senso nord-ovest/sud-est.

35. FAMÀ, *L'abitato*, cit., pp. 24, 31-3.

Gli stessi dati metrologici derivati dall'analisi delle sedi stradali sono disomogenei e non forniscono elementi sufficienti per l'identificazione dei moduli urbani: le arterie stradali rispondono infatti ad almeno cinque parametri diversi.

Strettamente connesso con le strutture di porta Ovest, è stato recentemente messo in luce un ulteriore tracciato con andamento est-ovest, diretto al centro dell'isola ma non assimilabile a quelli già noti e di incerta attribuzione cronologica[36].

È quindi inevitabile concludere che mancano, all'oggi, dati per riconoscere a Mozia una griglia regolare di strade ortogonali[37], e che la realtà insediativa moziese scaturisce da una serie di variabili paleoambientali sulle quali potrà forse far luce la ricostruzione dell'assetto geomorfologico antico[38].

La cronotassi delle fasi di occupazione del sito è, all'oggi, affidata ad un primo tentativo di periodizzazione della fasi edilizie sulla base delle tecniche costruttive, operato su base stratigrafica in

36. G. Rossoni, *Zona F. La porta ovest*, in L. Nigro (a cura di), *Mozia-x. Zona C. Il Kothon. Zona D. Le pendici occidentali dell'acropoli. Zona F. La porta ovest. Rapporto preliminare della xxii campagna di scavi 2002 condotta congiuntamente con il Servizio beni archeologici della Soprintendenza regionale per i beni culturali e ambientali di Trapani*, Roma 2004, p. 368.

37. L'aggiornamento sui settori urbani è garantito da Famà, *L'abitato*, cit., p. 25 (settore centrale), pp. 26-8 (zona A), pp. 28-30 (zona B), pp. 30-1 (zona E) e bibliografia precedente. Le scoperte nelle zone C, D ed F sono segnalate in L. Nigro, *Nuovi scavi a Mozia dell'Università di Roma "La Sapienza" (xxii campagna, agosto-ottobre 2002)*, «Sicilia Archeologica», 36, 2003, pp. 85-98; Id. (a cura di), *Mozia-x. Zona C. Il Kothon. Zona D. Le pendici occidentali dell'acropoli. Zona F. La porta ovest*, cit., L. Nigro, G. Rossoni, *"La Sapienza" a Mozia. Quarant'anni di ricerca archeologica (1964-2004)*, cit., Università di Roma La Sapienza, Facoltà di Scienze Umanistiche, Museo dell'Arte Classica 2004, Roma 2004; L. Nigro (a cura di), *Mozia-xi. Zona C. Il Tempio del Kothon. Rapporto preliminare delle campagne di scavi xxiii e xxiv (2003-04) condotte congiuntamente con il Servizio beni archeologici della Soprintendenza regionale per i beni culturali e ambientali di Trapani*, Roma 2005. I risultati della missione di scavo presso la c.d. Casa dei Mosaici sono stati pubblicati in G. Savio, *Lo scavo del 2003*, in *Scavi e ricerche a Mozia*. 1, cit., pp. 35-46; A. Morigi, *Gli studi*, ivi, pp. 9-16; Ead., *Lettura topografica*, cit., pp. 103-33. E. Acquaro, C. Del Vais, R. Secci, *Mozia. La Casa dei mosaici. Scavi 1985. Edizione dei materiali ceramici*, «Byrsa. Rivista di arte, cultura e archeologia del Mediterraneo punico», 3-4, 2004-05, pp. 25-228. Un quadro di sintesi è riassunto in A. Saitta, *Mozia riscoperta. Ricognizioni e ipotesi ricostruttive*, Palermo 2004.

38. G. Savio, M. Bombace, *Mozia. Un progetto dedicato ad Astarte*, in *Scavi e ricerche a Mozia. 1*, cit., pp. 17-24.

occasione dei recenti scavi, e alla cronologia della cinta muraria, chiarita da una serie di missioni archeologiche puntualmente pubblicate.

La periodizzazione delle tecniche edilizie è stata proposta in relazione alle strutture della zona A[39]. Sono state qui rintracciate sette tipologie di messa in opera, spalmate dalla prima metà del VII sec. a.C. al IV sec. a.C., successivamente alla conquista dionigiana. L'indagine, condotta per campionatura in un contesto circoscritto, può tuttavia essere soltanto orientativa del lungo arco di vita dell'isola.

La valutazione dei caratteri tipologici e cronologici della cinta urbana è più diagnostica, sia perché essa si distribuisce a seguire la linea di costa, ed è quindi quella che determina la circolarità dell'impianto, sia perché gli scavi, condotti a più riprese, hanno consentito di distinguere con chiarezza le fasi costruttive, e quindi il momento preciso nel quale le mura hanno assunto lo sviluppo circolare[40]. Esse sono risultate caposaldate a quattro fasi costruttive, che non interessano però tutto il circuito, ma tratti a volte molto

39. M. L. FAMÀ, M. P. TOTI, P. VECCHIO, *Le tecniche edilizie*, in FAMÀ (a cura di), *Mozia. Gli scavi nella "zona A" dell'abitato*, cit., p. 56; l'analisi delle strutture murarie moziesi tramite la realizzazione di una scheda USM è stata proposta anche in F. BISTOLFI, *La scheda USM per l'analisi delle strutture murarie moziesi,* in *Atti delle Seconde Giornate Internazionali di Studi sull'area elima (Gibellina, 22-26 ottobre 1994)*, Pisa-Gibellina 1997, pp. 163-172; la periodizzazione delle strutture della c.d. Casa dei Mosaici è stata aggiornata in MORIGI, *Lettura topografica*, cit., pp. 103-33.

40. Progressive sintesi delle acquisizioni delle missioni di scavo sono state proposte in A. CIASCA, *Fortificazioni di Mozia (Sicilia). Dati tecnici e proposta preliminare di periodizzazione*, in *La fortification dans l'histoire du monde grec. Actes du Colloque International "La fortification et sa place dans l'histoire politique, culturelle et sociale du monde grec" (Valbonne, décembre 1982)*, Paris 1986, pp. 221-7; EAD., *Mozia in Sicilia: un esempio di cinta urbana in area coloniale fenicia,* in *Lixus. Actes du Colloque organisé par l'Institut des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine de Rabat avec le concours de l'École française de Rome (Larache, 8-11 novembre 1989)*, Rome 1992, pp. 78-84; EAD., *Sulle mura di Mozia*, in *Studi sulla Sicilia occidentale in onore di Vincenzo Tusa*, cit., pp. 27-31; EAD., *Il sistema fortificato di Mozia (Sicilia),* in *Actes du IIIe Congrès International des Études phéniciennes et puniques (Tunis, 11-16 novembre 1991)*, 1, Tunis 1995, pp. 271-8; EAD., *Mozia: fortificazioni dell'insediamento fenicio,* in *Scavi e ricerche archeologiche dell'Università di Roma «La Sapienza»*, Roma 1998, pp. 207-9; EAD., *Tecniche murarie e fortificazioni puniche in Sicilia*, in *Fenicios y territorio. Actas del II Seminario Internacional sobre temas fenicios (Guardamar del Segura, 9-11 abril 1999)*, Alicante 2000, pp. 57-70.

distanziati[41]. La sequenza relativa, che scaturisce dall'indagine stratigrafica, fatica tuttora a sfociare in una cronologia assoluta, anche per la scarsezza di dati storici puntuali sulla città e sugli avvenimenti bellici che la coinvolsero.

Le fasi edilizie si collocano tuttavia in un delta tra la metà del VI sec. a.C. e gli inizi del IV sec. a.C., con distruzione delle mura nel 397 a.C., in occasione della conquista siracusana, e loro conseguente disattivazione. La dotazione continuativa di un unico muro, senza altri apprestamenti all'interno, a diretto contatto, in più punti, con installazioni o settori dell'abitato a varia funzione, dalle necropoli ai quartieri artigianali ai santuari ai complessi residenziali, conferma peraltro l'unitarietà della cinta, per la quale è stata ripetutamente suggerita la mutuazione di conoscenze tecniche di tradizione asiatica[42].

2.2. Kerkouane

2.2.1. *Il quadro storico*

Le più antiche vestigia urbane messe in luce risalgono al VI sec. a.C., epoca nella quale, stando alle risultanze materiali, l'insediamento corrispondeva ad un villaggio libico, che si sviluppò grazie ai suoi contatti con l'ambiente cartaginese[43]. A questa ipotesi concorrono soprattutto indizi onomastici trasmessi dalle epigrafi e vasellame di importazione, espressione di un contesto raffinato ed evoluto.

Le fondamentali tappe della storia insediativa si coagulano intorno a due invasioni, quella di Agatocle nel 310 a.C. e quella di Regolo, durante la prima guerra punica. Per la città si pensa tradizionalmente ad un abbandono nel 253 a.C. L'impianto si sviluppa quindi urbanisticamente tra IV e III sec. a.C., senza sovrapposizioni di età romana.

41. La mappa dettagliata è proposta in CIASCA, *Mozia in Sicilia*, cit., fig. 1.

42. Cfr. ivi, p. 83.

43. La bibliografia completa sul sito è segnalata in MORIGI, *La città punica*, cit., pp. 127-9. Per un quadro orientativo cfr. la sintesi in M. FANTAR, *Africa settentrionale*, in *I Fenici*, Catologo della mostra a Venezia, Palazzo Grassi, 6 marzo-6 novembre 1988, dir. scientifico S. MOSCATI, Milano 1988, p. 176; sulla datazione cfr. J. P. MOREL, *Kerkouane, ville punique du Cap Bon. Remarques archéologiques et historiques*, «MEFRA», 81, 1969, pp. 473-518.

2.2.2. *L'insediamento*

La città non vanta una grande estensione, e, tuttavia, presenta elementi caratterizzanti una fisionomia urbana che va oltre il livello medio di un semplice agglomerato.

L'impianto[44] si organizza per un reticolo di strade regolari, ad eccezione dell'arteria lungo la costa, che ne segue l'andamento a mezza luna. La città è dotata di un circuito murario esclusivamente nel suo quadrante più interno, considerandosi per il resto efficace la protezione garantita dall'affacciamento a mare. Le dotazioni urbane comprendono abitazioni di livello, di svariate tipologie ed assetto architettonico[45], attrezzature di lusso, una capillare rete idraulica[46], un santuario punico di ampie proporzioni, impianti produttivi coroplastici.

2.2.3. *La forma urbana*

La forma della città si distingue per la regolarità implicita nella disposizione modulare degli isolati e nello sviluppo ortogonale delle strade (FIG. 2). Ad eccezione della "rue de l'Apotropaion", che sembra conformarsi all'andamento semicircolare delle strutture appoggiate al muro di cinta, si sviluppano parallelamente rispettivamente la "rue du Temple" e la "rue du Collecteur", orientate ad intersecare ortogonalmente la via paracostiera. Questi assi stradali sono a loro volta tagliati verticalmente rispettivamente dalle "rue des Deux Places", "rue des Artisans", "rue du Sphinx", "rue du

44. Sulla topografia e l'urbanistica locale cfr. M. FANTAR, *Kerkouane, cité punique du Cap Bon (Tunisie)*, 1, Tunis 1984; ID., *Kerkouane. Cité punique du Cap Bon (Tunisie)*, 2. *Architecture domestique*, Tunis 1985; ID., *Kerkouane. Cité punique du Cap Bon (Tunisie)*, 3. *Sanctuaires et cultes. Société, économie*, Tunis 1986; per proposte di sintesi, cfr. ID., *Kerkouane. Une cité punique au Cap Bon*, Tunis 1987; ID., *Kerkouane. Cité punique*, «Archeologia», 249, 1989, pp. 23-37; ID., *Kerkouane. Une cité punique au Cap Bon (Tunisie)*, «Messana», 19, 1994, pp. 23-41; ID., *L'urbanisme et l'architecture puniques. Le cas de Kerkouane,* in *Fenicios y territorio. Actas del II Seminario*, cit., pp. 71-88.

45. M. FANTAR, *Pavimenta punica et signe dit de Tanit dans les habitations de Kerkouane*, «Studi Magrebini», 1, 1966, pp. 57-65; A. MAHJOUBI, *L'architecture domestique à Kerkouane et la maison de l'insula* 1, «Africa», 5-6, 1978, pp. 71-85.

46. M. FANTAR, *L'eau dans le monde punique*, in *Alimentation et évacuation*, *L'eau et les hommes en Méditerranée et en mer Noire dans l'antiquité, de l'époque mycénienne au règne de Justinien. Actes du Congrès International (Athènes, 20-24 mai 1988)*, Athènes 1992, pp. 319-37.



Fig. 2: Kerkouane.

Verrier", tra loro parallele. Stando alla funzione di bisettrice dell'abitato e asse di collegamento alla costa, la "rue du Temple" sembra giocare il ruolo di maggiore arteria urbana, codificato da un edificio templare a marcare il quadrivio di intersezione con "rue de l'Apotropaion".

I caratteri assai coerenti del sistema viario e la dotazione di una rete di infrastrutture fognarie capillare e funzionale hanno fatto propendere per l'ipotesi di un impianto urbano unitario e pianificato. In questo senso si sono espressi nel 1984 M. Fantar[47] e nel 1995 A. Mezzolani[48]. Entrambi gli autori sono inclini all'attribuzione culturale del modello ad ambito punico, confermata da vari elementi: la disposizione decentrata delle piazze, sganciate dal nodo centrale delle vie urbane ed espressione di istanze commerciali, diversamente dalla tradizione ippodamea che le vede punto di con-

47. Fantar, *Kerkouane* 1, cit..
48. Mezzolani, *Urbanistica regolare*, cit., p. 149.

vergenza degli assi viari e delle funzioni della vita pubblica; la morfologia non modulare degli isolati, ispirati a un criterio di maggior varietà di quanto non avvenga per le *insulae* romane; gli elementi strutturali ed architettonici di ascendenza libica e vicino-orientale.

3
Impianti circolari e modelli importati

I dati raccolti consentono alcune valutazioni sinottiche sugli impianti urbani in esame.

A Mozia la cinta fortificata pare strettamente legata alla conformazione geologica del sito, che offre un terreno pianeggiante e a livello del mare, senza asperità e rilievi. L'opera fortificata, non potendo sfruttare scoscendimenti naturali, è quindi interamente costruita, ed il suo percorso è obbligato, dettato dalla necessità di inglobare tutto il terreno dell'isola, per non avanzare in esterno settori sgombri recuperabili ad eventuali manovre di assedio. Ne è prova il fatto che le successive cortine realizzate nel corso dei secoli si addossano le une alle altre, abitualmente all'esterno della prima linea edificata. Dal punto di vista cronologico, la colonia, fondata nell'VIII sec. a.C., si cinge di un sistema continuo di mura solo nel corso del VI sec. a.C. avanzato, quando l'isola non costituisce più una garanzia sufficiente alla difesa e in un periodo in cui l'abitato si dà il carattere di vera e propria città. È infatti questa l'epoca nella quale sorgono importanti opere di carattere pubblico, dalla strada di collegamento con la terraferma al potenziamento di importanti santuari come il tofet ed il Cappiddazzu, che esprimono la crescente importanza nel Mediterraneo ma anche il carattere urbano assunto dall'abitato. Lo stesso sistema difensivo si riscontra peraltro, sempre in periodo arcaico e sempre nella parte a mare, sull'altra sponda del Canale di Sicilia, a Cartagine[49].

A Kerkouane la circolarità dell'impianto è garantita soprattutto dalla linea di costa, all'andamento della quale si adatta lo sviluppo delle fortificazioni. La cinta è qui costituita da due cortine, collega-

49. F. RAKOB, *Zur Siedlungstopographie des punischen Karthago*, «Römische Mitteilungen», 94, 1987, pp. 333-4, tav. 146. Osservazioni sul ruolo di intermediazione dell'isola anche in C. A. DI STEFANO, *Motye. A bridge between Carthage and the Tyrrhenian sea*, in *Sea routes. From Sidon to Huelva. Interconnections in the Mediterranean 16th-6th century B.C.*, Athens 2003, pp. 194-5.

te tra loro da un ampio corridoio di passaggio e attribuibile a due fasi cronologiche distinte: quella più esterna riporta infatti al III sec. a.C., mentre la datazione di quella interna è molto complicata da ripristini e restauri. Pur nell'ambito dell'unitarietà del progetto, la muratura interna contiene elementi, come le torri, riconducibili a modelli greci del V sec. a.C., che hanno fatto ipotizzare una cronologia poco più tarda per l'intero impianto urbano, non comprovata, per ora, da altri rinvenimenti coevi[50]. Anche per quanto riguarda la nascita dell'insediamento, non è affatto chiaro se la città di VI sec. a.C. sia una fondazione cartaginese, un centro punico che si aggrega intorno ad un nucleo autoctono, una colonia fenicia proiettata verso nuovi mercati[51].

Pur nell'incertezza dei riferimenti cronologici, è evidente la difficoltà di mettere in relazione la prassi africana con quella siciliana. La fondazione di Mozia si caposalda infatti culturalmente alla colonizzazione fenicia, mentre Kerkouane scaturisce più probabilmente da successive esperienze puniche. Scade, conseguentemente, anche l'ipotesi di un archetipo orientale della città circolare[52], eventualmente veicolato dal consueto tramite nord-africano[53]. Peraltro, nei

50. FANTAR, *Kerkouane* 1, cit., pp. 125-79.

51. Cfr. ivi, p. 79.

52. MARKOE, *Phoenicians*, cit., p. 79.

53. La natura e le modalità dei rapporti tra Africa e Sardegna sono peraltro state a più riprese indagate e confermate, ad esempio, in S. STUCCHI, *Le piante delle terme romane d'Africa ed i loro rapporti con quelle di Roma e dell'Europa* in *Atti del V Convegno Nazionale di Storia dell'Architettura (Perugia, 23 settembre 1948)*, Roma 1955, pp. 177-86; S. ANGIOLILLO, *Osservazioni sul patrimonio musivo della Sardegna*, «Studi Sardi», 24, 1975-77, pp. 183-99; L. PANI ERMINI, *Antichità cristiane ed alto Medio Evo in Sardegna attraverso le più recenti scoperte archeologiche* in *La cultura in Italia fra tardo antico ed alto Medioevo. Atti del Convegno CNR (Roma, 12-16 novembre 1979)*, II, Roma 1981, pp. 907-11; S. ANGIOLILLO, *Il mosaico romano in Sardegna: modelli e maestranze*, in *Atti del III Colloquio Internazionale sul Mosaico Antico (Ravenna, 6-10 settembre 1980)*, Ravenna 1984, pp. 451-60; A. MASTINO, Le *relazioni tra Africa e Sardegna in età romana: inventario preliminare*, in *L'Africa romana II*, pp. 27-89; L. PANI ERMINI, *La Sardegna e l'Africa nel periodo vandalico*, ivi, pp. 105-22; R. ZUCCA, *I rapporti tra l'Africa e la Sardinia alla luce dei documenti archeologici. Nota preliminare*, ivi, pp. 93-104; D. MUREDDU, G. STEFANI, *La diffusione del mosaico funerario africano in Sardegna: scoperte e riscoperte*, in *L'Africa romana III*, pp. 339-55; C. TRONCHETTI, *I rapporti di Sulci (Sant'Antioco) con le province romane del Nord Africa*, ivi, pp. 333-8; F. VILLEDIEU, *Relations commerciales établies entre l'Afrique et la Sardaigne du IIe au VIe siécle*, ivi, pp. 321-32; G. NIEDDU, *Tipologia delle terme romane in Sardegna: rapporti con l'Africa*, in *L'Africa romana V*, pp. 439-52; E. ACQUARO, *Tharros tra Fenicia e Cartagine* in

maggiori insediamenti fenici della madrepatria si tende recentemente ad evidenziare un impulso urbanistico rispondente ai dettami della cosiddetta pianificazione ippodamea[54], e quindi meno coerente con la circolarità propria di Mozia e Kerkouane. La coesistenza di più impianti all'interno di ciascun centro urbano e la compresenza di schemi ortogonali e soluzioni conformate alla geomorfologia locale impediscono tuttavia all'oggi, nella maggior parte dei casi, di pronunciarsi definitivamente sui modelli insediativi, stante anche l'assenza di una periodizzazione della forma urbana e delle sue componenti[55]. In questo contesto assai fluido, la circolarità degli impianti è peraltro meglio inquadrabile delle addizioni ippodamee, siccome non deriva da schematismi meccanici ma dalla naturale adesione alla conformazione del terreno. Anche laddove chiaramente leggibile, essa non è infatti teorica e programmatica, bensì il prodotto di una pianificazione "border-line", che marca i confini naturali del sito, spesso rappresentati dalla linea di costa e dalla sua prosecuzione sulla terraferma. Ne è buona prova l'applicazione anche in centri come Tharros[56] e Monte Sirai[57], profilati

Atti del II Congresso Internazionale di Studi fenici e punici (Roma, 9-14 novembre 1987), Roma 1991, pp. 547-58; ID., *Tharros, Cartagine di Sardegna*, «Rendiconti dell'Accademia dei Lincei», 6, 1995, pp. 523-41.

54. Cfr. ad esempio, i casi di Dor, Akko, Tel Sukas, Al Mina, Sidone, Biblo e Sarepta individuati in MARKOE, *Phoenicians*, cit., p. 79.

55. Cfr., in proposito, le osservazioni proposte in MORIGI, *Tecniche edilizie*, cit.

56. Per l'inquadramento di Tharros sotto il profilo urbanistico cfr., in ordine cronologico, le sintesi in G. PESCE, *Tharros*, Cagliari 1966; E. ACQUARO, C. FINZI, *Tharros*, Sassari 1986; E. ACQUARO, *Modelli urbani in area mediterranea. Il Mediterraneo centrale e occidentale*, in *La Formazione della Città in Emilia-Romagna*, 1, Bologna 1987, pp. 15-28. M. FALCHI, *Analisi della configurazione urbana di Tharros. La ricerca urbanistica*, in *Tharros*, Nuoro 1991, pp. 23-37; A. MEZZOLANI, *Riflessioni sull'impianto urbano di Tharros*, «Ocnus», 2, 1994, pp. 115-27; F. VERGA, *Tharros e Cartagine, due metropoli a confronto: note topografiche*, «RStudFen», 22,2, 1994, pp. 263-8; EAD., *L'urbanistica della città ed il rapporto con il territorio*, in E. ACQUARO *et al.* (a cura di), *Progetto Tharros*, Roma 1997, pp. 107-20; sul rapporto tra topografia e geomorfologia cfr. quindi P. CANUTI, N. CASAGLI, R. FANTI, *Le condizioni di dissesto idrogeologico nell'area archeologica di Tharros*, ivi, pp. 81-94.

57. Per l'inquadramento di Monte Sirai sotto il profilo urbanistico cfr., in ordine cronologico, le sintesi in P. BARTOLONI, *Monte Sirai*, Sassari 1989; P. BARTOLONI, S. F. BONDÌ, L. A. MARRAS, *Monte Sirai*, Roma 1992; P. BARTOLONI, *L'insediamento fenicio e punico di Monte Sirai. Note sulla cronologia e sulla topografia dell'abitato*, «Sardegna Antica», 2, 1992, pp. 20-1; ID., *L'impianto urbanistico di Monte Sirai nell'età repubblicana*, in *L'Africa romana X,* pp. 817-29; ID., *Monte Sirai*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes B SHRDN, I Fenici in Sardegna*, Ori-

dai condizionamenti geomorfologici ed orografici del contesto. In questo senso, il modello circolare non appartiene alla prassi feniciopunica, e scade anzi nella sua veste formale riducendosi ad una delle più comuni istanze della pianificazione urbana antica, che vede nell'adattamento al terreno la naturale applicazione di una sapienza topografica ed ingegneristica cronologicamente e culturalmente trasversale[58]. Il caso non è quindi quello di una mutuazione, bensì di acquisizioni comunemente condivise dalla gran parte delle civiltà antiche strutturate in forma urbana, che, talora con ampio scarto geografico e cronologico, ma sulla spinta di uguali esigenze, sviluppano autonomamente analoghe modalità di interpretazione e uso dello spazio.

stano 1997, pp. 84-9; sul rapporto tra topografia e geomorfologia cfr. quindi A. Mureddu, *La geologia di Monte Sirai. Considerazioni evolutive e paleoambientali*, «RStudFen», 26, 1998, pp. 21-9.

58. Cfr., ad esempio, P. Sommella, *Italia antica. L'urbanistica romana*, Roma 1988, pp. 227-39. Sul rapporto tra topografia e geomorfologia cfr. Dall'Aglio, *Topografia antica*, cit., pp. 59-68; per esempi applicativi di contesti urbani paracostieri che confermano l'interconnessione tra linea di costa ed assetto urbano cfr. S. Melis, *Cenni geoarcheologici sulle variazioni delle linee di costa nel bacino del Mediterraneo. L'esempio di Nora (Sardegna meridionale)*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 129-38; A. M. Colavitti, G. Deplano, *Evoluzione della forma urbana di Carales nel contesto morfologico-ambientale e delle relazioni economico-culturali dell'area mediterranea,* ivi, pp. 1117-28; M. Pasquinucci, E. Pranzini, S. Silenzi, *Variazioni del livello marino ed evoluzione della costa toscana in epoca storica. Opportunità di porti ed approdi*, in *Evolución paleoambiental de los puertos y fondeaderos antiguos en el Mediterráneo occidental, 1 seminario. El patrimonio arqueológico submarino y los puertos antiguos (Alicante, 14-15 novembre 2003)*, Soveria Mannelli 2004, pp. 87-102.

Lietta De Salvo

Produzioni e flussi commerciali fra l'Africa e la Sicilia in età imperiale e tardoantica

La centralità mediterranea della Sicilia, sulla quale giustamente si è più volte insistito negli studi recenti [1], centralità che dura fino all'età vandalica [2], ha fatto sì che Sicilia e Africa, poste l'una di fronte all'altra nel *Mare nostrum*, fossero da sempre legate da interscambi culturali e commerciali [3].

Come ha rilevato D. Vera [4], «si può dire che Sicilia e Africa coprano ruoli sostanzialmente diversi, ma complementari e interdipendenti» nei riguardi di Roma. Per il tramite della Sicilia, si era stabilito un profondo nesso, ben evidenziato da M. Mazza [5], «costruito dalla grande aristocrazia romano-siciliana», fra Roma, Sicilia e Africa settentrionale [6].

* Lietta De Salvo, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Facoltà di Lettere, Università degli Studi di Messina.

1. Cfr., fra gli altri, L. Cracco Ruggini, *La Sicilia tra Roma e Bisanzio*, in Aa. Vv., *Storia della Sicilia*, III, Napoli 1980, pp. 3-96, in partic. pp. 7 ss.; Ead., *Sicilia III/IV secolo: il volto della non città tra III e IV secolo d.C.*, in *Città e contado*, «Kokalos», 28-29, 1982-83, pp. 477-515, in partic. pp. 479 ss.; M. Mazza, *Economia e società nella Sicilia romana*, «Kokalos», 26-27, 1980-81, pp. 292-353, in partic. pp. 296; Id., *La Sicilia fra Tardo-antico e Altomedioevo*, in *La Sicilia rupestre nel contesto delle civiltà mediterranee*, *Atti Sesto Convegno Internazionale di studio sulla civiltà rupestre medievale nel Mezzogiorno d'Italia* (*Catania-Pantalica-Ispica, 7-12 sett. 1981*), Galatina 1986, pp. 43-84, in partic. pp. 46 ss.; pp. 71 ss.; Id., *L'economia siciliana tra Impero e Tardoimpero*, in Aa. Vv., *Contributi per una storia economica della Sicilia*, Palermo 1987, pp. 15-62, in partic. pp. 47 ss.

2. M. Mazza, *I Vandali, la Sicilia e il Mediterraneo nella Tarda Antichità*, «Kokalos», 43-44, 1997-98, pp. 107-38, in partic. pp. 108 ss.

3. Ho in parte affrontato il problema in una relazione tenuta anni fa al XIV Convegno sull'Africa romana, cfr. L. De Salvo, *La Sicilia e le province occidentali in età imperiale e tardoantica*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1601-16.

4. D. Vera, *Fra Egitto ed Africa, fra Roma e Costantinopoli, fra annona e commercio: la Sicilia nel Mediterraneo tardoantico*, «Kokalos», 43-44, cit., p. 37.

5. Mazza, *L'economia siciliana tra Impero e Tardoimpero*, cit., p. 52.

6. Il nesso profondo fra Sicilia e Africa è stato più volte sottolineato, cfr., ad

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 1517-1526.

L'Africa era, com'è noto, dal I secolo alla metà del V, la principale fornitrice di Roma in campo frumentario, mentre in Sicilia prosperava il commercio libero del grano[7]. La Sicilia, anch'essa tradizionalmente produttrice di grano e a lungo fornitrice di Roma, presenta una notevole crescita economica soprattutto fra il IV secolo e la prima metà del V[8]. L'estensione della cultura frumentaria in Sicilia si ha soprattutto in seguito alla fondazione di Costantinopoli, avvenimento che determina lo smistamento del grano egiziano verso questa città[9]. La Sicilia però non era solo produttrice di grano, derrata che non ha nessun ruolo nei rapporti fra Sicilia a Africa, ma anche di merci di vario tipo, come dimostrano i continui ritrovamenti archeologici. Molti di questi prodotti venivano esportati verso l'Africa.

Assai utili per documentare i legami fra Sicilia e Africa sono i dati che si ricavano dalla ricerca epigrafica. Infatti, i documenti epigrafici conservano la testimonianza di diverse famiglie interessate ai traffici commerciali fra le due province. Tali dati sono stati studiati soprattutto dalla Bivona[10]. Si tratta di testimonianze relative alle *gentes* di Sicilia in rapporto con quelle omonime dell'Africa[11]. È

es., *Sicilia ed Africa*, *Atti del III Convegno Internazionale di Studi sulla Sicilia antica* (*Palermo-Tunisi 1972*), «Kokalos», 18-19, 1972-73, in partic. il contributo di G. CH. PICARD, *Rapports de la Sicile et de l'Afrique pendant l'empire romain*, pp. 108-19; cfr. anche G. SALMERI, *Sui rapporti tra Sicilia e Africa in età romana repubblicana e imperiale* , in *L'Africa romana III*, pp. 397-412.

7. VERA, *Fra Egitto ed Africa*, cit., pp. 37 ss. La Sicilia riprende il ruolo annonario dopo il 429, al momento del passaggio in Africa dei Vandali di Genserico, mentre l'Africa ne esce nel 455.

8. Cfr. R. M. BONACASA CARRA, *Ceramiche di produzione locale e ceramiche d'importazione nella Sicilia tardoantica*, «Kokalos», 43-44, cit., p. 380 e n. 10.

9. VERA, *Fra Egitto ed Africa*, cit., p. 56, cfr. p. 59 e ID., *Aristocrazia romana ed economie provinciali nell'Italia tardoantica: il caso siciliano*, «QC», 10, 1989, p. 160 ss.

10. L. BIVONA, *Appunti di onomastica termitana*, in *Scritti sul mondo antico in memoria di F. Grosso*, a cura di L. GASPERINI, Roma 1981, pp. 39-53, in partic. pp. 46 ss.; EAD., *La gens Cassia fra Africa e Sicilia*, in *L'Africa romana IV*, pp. 489-92; EAD., *Un nuovo quaestor p(rovinciae) S(iciliae) e curator R. P. a Lilibeo: L. Cassius Manilius c. v.*, «Kokalos», 33, 1987, pp. 11-23; EAD., *Africa e Sicilia: prospettive di ricerca nel campo dell'epigrafia*, in *Magna Grecia e Sicilia. Stato degli studi e prospettive di ricerca*, a cura di M. BARRA BAGNASCO, E. DE MIRO, A. PINZONE (Pelorias, 4), Messina 1999, pp. 439-45; EAD., *Ancora sui Cestii d'Africa*, in *L'Africa romana III*, pp. 97-100.

11. Interessanti i rapporti fra le *gentes* di Sicilia e quelle omonime dell'Africa soprattutto per la menzione della tribù, che in Sicilia e Africa appare uguale, mentre è diversa in altre zone dell'Italia e delle province, cfr. BIVONA, *Africa e Sicilia*, cit., p. 440.

questo in particolare il caso della *gens Cestia* e della *gens Grania*, attestate a *Thermae* e molto diffuse in varie zone della costa africana (Numidia, Mauretania, Proconsolare), le cui fortune si erano formate con il commercio del vino e del grano. Ancora, la *gens Maesia*, nota in Sicilia da numerose iscrizioni, poco attestata in altre province, ma abbondantemente in Africa[12], segno dei frequenti rapporti commerciali fra l'Africa e la Sicilia occidentale. E inoltre la *gens Cassia*. Un personaggio di tale *gens*, noto da un'iscrizione di Mazzara[13], *L. Cassius Manilianus*, e attestato anche a *Furnos* nella Proconsolare, sembra originario di Lilibeo. Sebbene la *gens Cassia* sia poco nota in Sicilia, tuttavia in alcune *tegulae sulfuris* agrigentine è attestata l'*officina Cassiana*, certamente da collegare con la suddetta *gens*; tale *officina* è associata alla famiglia degli *Annii*, che aveva il monopolio nell'estrazione dello zolfo. La famiglia dei *Cassii Manilii*, originaria della *Proconsularis*, con tutta probabilità si era trasferita in Sicilia perché anch'essa interessata all'estrazione dello zolfo, una delle materie prime che venivano esportate in Africa.

Oltre allo zolfo, la Sicilia dovette esportare verso l'Africa sale[14], legname[15], allume delle Isole Eolie[16], probabilmente zafferano[17], miele, cuoio, delle cui esportazioni non rimangono però tracce materiali, tessuti, la cui produzione ed esportazione sono te-

12. L. Bivona, *Note sulla gens Maesia nella Sicilia occidentale*, in *Φιλίας Χάριν*, *Miscellanea di studi classici in onore di E. Manni*, vol. I, Roma 1980, pp. 233-42.

13. Bivona, *Un nuovo quaestor p(rovinciae) S(iciliae)*, cit.

14. Il sale era prodotto nelle due varietà di minerale e marino. Della prima varietà esistevano almeno due miniere, una nei pressi di Agrigento e una vicino a Centuripe (Plin., *nat.*, 31, 85 e 86). Dovevano esserci numerosi stabilimenti anche di sale marino, tra cui quello di Gela, quello di Pachino e quello del lago *Cocainus*, forse vicino ad Agrigento (Plin., *nat.*, 31, 86, per Gela; Sol., 5, 18, per Pachino; Plin., *nat.*, 31, 73, per Agrigento).

15. La Sicilia era ricca di boschi, che, tra le altre funzioni trattenevano le acque fluviali. Il legname, fra l'altro, veniva utilizzato nei cantieri navali, cfr. B. Pace, *Arte e civiltà nell'Italia antica*, Città di Castello 1958, vol. I, p. 407. Esso veniva esportato sicuramente in Africa, come dimostra l'antica testimonianza di Cesare, il quale, agli inizi del 46 a.C., inviò *litteras in Siciliam nuntiosque..., ut sibi gratis materiemque cogerent ad arietes, cuius inopia in Africa esset* (*Bell. Afr.*, 20). Sappiamo che l'esportazione continuò anche in epoca musulmana, cfr. M. Lombard, *Le bois dans la Méditerranée musulmane*, «AnnalesESC», 14, 1959, p. 23.

16. Cfr. Salmeri, *Sicilia ed Africa in età romana*, cit., p. 403 e n. 34.

17. Lo zafferano era importantissimo nell'antichità come colorante naturale, cfr. Pace, *Arte e civiltà nella Sicilia*, cit., p. 408.

stimoniate dai piombi mercantili[18], ceramica Campana C, un tipo di ceramica di colore grigio all'esterno, coperta da una patina di vernice nera, la cui esportazione è confermata da ritrovamenti, oltre che in altre province, anche in Africa[19]. Ma la merce maggiormente esportata era il vino[20], oggetto di intensa attività commerciale, testimoniata soprattutto in età imperiale e tardoantica. A Cartagine sono state ritrovate diverse anfore contenenti vini siciliani molto pregiati[21]. L'esportazione di vino dalla Sicilia potrebbe risalire alla tarda repubblica; essa, in ogni caso, continuò fino all'età tardoantica, come attesta la diffusione di un tipo di contenitore, che per molto tempo era stato attribuito all'area orientale[22], e che sembra invece essere di produzione magnogreca[23]. Si tratta delle anfore di tipo Keay LII, che, ampiamente attestate in Sicilia e Calabria, sono diffuse in tutta l'area mediterranea, e sono presenti, come si è detto, a Cartagine, a testimonianza di esportazioni vinarie della Sicilia verso l'Africa[24]. Questa delle Keay LII è una preziosa testimonianza delle esportazioni di vino siciliano in età tardoantica. Ma tali esportazioni, come si è accennato, dovevano essere abituali per la Sicilia a partire dall'età ellenistica, per tutta l'età repubblicana e imperiale. Fra i più noti vini siciliani erano il *Tauromenitanum* e il *Mamertinum*. I contenitori erano in un primo momento le anfore greco-italiche, la cui origine siciliana è ormai riconosciuta, sostituite poi dalle Dressel 1 e dalle Dressel 2-4 e 6, e in seguito, come si è detto, dalle Keay LII.

Nei commerci marittimi fra la Sicilia e l'Africa, un posto conside-

18. Ivi, pp. 418 s.

19. R. J. A. WILSON, *Sicily under the Roman Empire*, Warminster 1990, p. 251.

20. Ivi, pp. 275 ss.

21. V. SCRAMUZZA, *Roman Sicily*, in *ESAR*, ed. by T. FRANK, Baltimore 1937, p. 350 s.; P. ROMANELLI, *Storia delle province romane d'Africa*, Roma 1959, p. 217 s.

22. S. J. KEAY, *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean* (BAR Int. Ser., 136), Oxford 1984, pp. 267 s.

23. P. ARTHUR, *Some observations on the economy of* Bruttium *under the Later Roman Empire*, «JRA», 2, 1989, pp. 133-42. La presenza di fornaci sulla costa orientale della Sicilia, a *Naxos*, in contrada Mastrociccio e in varie località della costa calabra (Pellaro-Fiumara di Lume, Lazzàro Vecchio, Marina di S. Lorenzo) rende indubbia la produzione nell'area dello Stretto di questo tipo di anfore.

24. Cfr. L. DE SALVO, *Il vino dello Stretto* in *Archeologia del Mediterraneo. Studi in onore di E. De Miro*, Roma 2003, pp. 271-3; EAD., *Il commercio in età romana e tardoantica*, in *Lo Stretto di Messina nell'Antichità*, a cura di F. GHEDINI, J. BONETTO, A. R. GHIOTTO, F. RINALDI, Roma 2005, pp. 175 ss.

revole spetta a Pantelleria, l'antica *Cossyra*, che, per la sua posizione costituiva un 'ponte' nel Canale di Sicilia, un punto nevralgico nel collegamento fra la Sicilia e Cartagine[25], così come lo era Caucana nella Sicilia sud-orientale[26]. Tale posizione favoriva, naturalmente, gli scambi commerciali. Importanti erano nell'isola, com'è noto, le officine ceramiche, a cui, negli ultimi tempi, si sta riservando maggiore attenzione, produttrici, fra il I e il VI secolo, di oggetti di uso comune (scodelle, piatti, pentole), particolarmente resistenti al fuoco, attestati, oltre che in Sicilia, a *Leptis*, a Djerba e in tutta la costa africana, da *Sabratha* a Cartagine[27]. A tale Pantellerian Ware è stato dato particolare rilievo in alcune relazioni del XIV Convegno sull'Africa romana, alle quali rinvio[28]. Recentemente questo tipo di ceramica è stato ritrovato nel relitto di Scauri, messo in luce in una campagna di scavi effettuati dalla Soprintendenza di Trapani[29]. Il relitto, databile al IV secolo, contiene per la maggior parte tre tipologie di oggetti: pentole cilindriche a fondo arrotondato e lati convessi, scodelle troncoconiche con base piatta e orlo rivoltato, e coperchi con presa a disco; sono presenti, anche se in misura minore, anfore del tipo Late Roman 2 ed africane grandi nonché alcuni frammenti di piatti in ceramica sigillata africana D. La presenza di quest'ultimo tipo di ceramica potrebbe indicare – anche se, per il momento si tratta solo di ipotesi – un porto di partenza africano, uno scalo a Pantelleria, per caricare la Pantellerian Ware, e un probabile proseguimento verso la Sicilia[30]. Com'è stato osservato[31], «il relitto rafforza la visione del vivace dinamismo che sottende alla diffusione di questa ceramica nel

25. STRAB., 2, 5, 19; 6, 2, 11.

26. G. UGGERI, *Itinerari e strade, rotte, porti e scali nella Sicilia tardoantica*, «Kokalos», 43-44, cit., p. 333.

27. WILSON, *Sicily*, cit., pp. 257 ss.; A. MOSCA, *Cossyra fra Africa e Sicilia. Aspetti della sua economia*, in *L'Africa romana XII*, pp. 1469-78; cfr. anche G. UGGERI, *Relazioni tra nord Africa e Sicilia in età vandalica*, *ibid*., p. 1465.

28. Si tratta degli interventi di A. MONTI, S. MASSA, R. BALDASSARRI E S. FONTANA, S. SANTORO, tutti in *L'Africa romana XIV*, rispettivamente alle pp. 935-42; 943-52; 953-90; 991-1004; cfr., anche, per tutti i problemi relativi a questo tipo di ceramica, *Pantellerian Ware. Archeologia subacquea e ceramiche da fuoco a Pantelleria*, a cura di S. SANTORO BIANCHI, G. GUIDUCCI, S. TUSA, Palermo 2003.

29. Cfr. la relazione di S. TUSA alla XIV Rassegna Internazionale di Archeologia subacquea di Naxos (ottobre 2000).

30. S. TUSA, *Archeologia subacquea nell'area del porto di Scauri*, in S. SANTORO BIANCHI, GUIDUCCI, TUSA, *Pantellerian Ware*, cit., pp. 48-51.

31. TUSA, *Archeologia subacquea*, cit., p. 51.

Mediterraneo» e in particolare lungo la rotta Sicilia-Pantelleria-Africa. Da Pantelleria era esportata verso l'Africa anche la pietra vulcanica; basalto di *Cossyra* è attestato a *Thuburbo Maius* e lungo la costa della Tunisia da *Utica* a *Thapsos*[32].

In direzione inversa, dall'Africa verso la Sicilia le attestazioni appaiono più abbondanti. L'Africa, com'è noto, cominciò ad esportare una gran quantità di prodotti agricoli, in particolare grano e olio, a partire dal I secolo; contemporaneamente, riuscì ad inserire nei mercati i suoi prodotti artigianali, come le ceramiche[33]. Questo processo si intensificò nei secoli II e III e particolarmente nel tardo impero. Soprattutto l'olio divenne il prodotto di punta dell'economia africana[34]. A partire dalla media età imperiale l'olio e il *garum* provenienti dalle province africane soppiantarono progressivamente quelli della penisola iberica[35].

Inoltre, riscossero molto successo in Sicilia le lucerne prodotte dagli ateliers africani. Fra le merci esportate dall'Africa in Sicilia, infatti, erano in primo luogo le lucerne della Proconsolare[36], che, com'è stato osservato, a partire dal II secolo, ebbe il predominio in tutti i campi del commercio in ambito mediterraneo[37]. La percentuale maggiore delle lucerne rinvenute in Sicilia, il 27,08%, riguarda forme che, dal II secolo, sono prodotte da officine africane, come sembra dedursi dalle firme riconosciute; fra il II e il III secolo si ha

32. MOSCA, *Cossyra fra Africa e Sicilia*, cit., p. 1477.

33. C. PANELLA, *Le anfore di Cartagine: nuovi elementi per la ricostruzione dei flussi commerciali nel Mediterraneo in età imperiale romana*, «Opus», 2, 1983, pp. 53-74. È interessante osservare, come ha fatto D. Vera (*Tra Egitto ed Africa*, cit., p. 53), che «i centri di produzione delle ceramiche africane coincidono con le aree olivicole e nel tardoantico si spostano gradualmente dalle coste verso l'interno della Proconsolare e della Bizacena insieme agli impianti oleari», cfr. H. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger 1953; C. PANELLA, *Merci e scambi nel Mediterraneo tardoantico*, in *Storia di Roma. L'età tardoantica*, a cura di A. CARANDINI, L. CRACCO RUGGINI, A. GIARDINA, vol. III, 2, Torino 1993, p. 628.

34. Cfr. VERA, *Aristocrazia romana ed economie provinciali*, cit., p. 165; ID., *Produzioni e flussi commerciali*, cit., p. 71 e n. 154.

35. M. DENARO, *La distribuzione delle anfore ellenistico-romane in Sicilia (III sec. a.C. - III sec. d.C.)*, «Kokalos», 41, 1995, p. 208.

36. Cfr. L. ANSELMINO, *Le lucerne tardoantiche: produzione e cronologia*, in *Società romana e impero tardoantico*, a cura di A. GIARDINA, Roma-Bari 1986, p. 229; C. PAVOLINI, *La circolazione delle lucerne in terra sigillata africana*, *ibid*., p. 243.

37. A. CARANDINI, *Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale*, «Studi Miscellanei», 15, 1970, pp. 95-119; PANELLA, *Merci e scambi*, cit., pp. 624 ss.

un 4,34% di lucerne con becco a cuore in ceramica comune, ma anche in terra sigillata A, proveniente da officine della Tunisia centrale; fra III e V secolo prevalgono altri tipi di lucerne dal becco arrotondato, quelle africane di forma VIII e soprattutto quelle tripolitane. Il momento di maggiore importazione di lucerne si ha fra V e VII secolo con la forma X, la africana classica[38]. Tali lucerne, come anche le tegole, riportano delle scritte; interessante appare soprattutto un gruppo di lucerne rinvenuto a Marsala, che presentano firme particolarmente diffuse nell'Africa settentrionale. Così nelle tegole della Sicilia occidentale appare il nome di *Quoddeusvult*, riconducibile all'area africana; inoltre è notevole la presenza in Sicilia di una tegola col nome di *L. Minicius Natalis*, personaggio che aveva possedimenti in Africa[39]. Considerevole è pure l'importazione dall'Africa in Sicilia di ceramiche fini da mensa. Per i primi tre secoli dell'impero abbondante appare l'importazione di terra sigillata A; nel IV-V secolo prevale la terra sigillata D, seguita da forme più tarde della terra sigillata C. I centri di produzione della terra sigillata D si trovano principalmente nella Tunisia settentrionale, nella valle del Bagradas (a *Thuburbo Minus*, ad *Uthina*, a *Pheradi Maius*); ma anche nella Tunisia centrale, che ha invece l'esclusiva della terra sigillata C. Nella Tunisia centrale e meridionale erano ubicate le officine della terra sigillata A e D[40]. Per quanto riguarda le ceramiche comuni da mensa, esse appaiono in parte importate dall'Africa, in parte prodotte localmente in Sicilia con le stesse caratteristiche tipologiche[41]. I centri di produzione sono localizzabili in Mauretania e soprattutto in Proconsolare; le botteghe si concentravano nella Tunisia settentrionale, in aree costiere, vicino ai porti più importanti[42]. Un'interessante testimonianza dell'importazione di merci africane di questo tipo viene da una recente scoperta a Lipari: si tratta di un vaso, databile al II secolo, in sigillata chiara A, una raffinata produzione tunisina, del tipo Hayes II, indizio, fra l'altro, del tenore di vita piuttosto elevato di cui godeva la classe agiata dell'isola[43].

38. BONACASA CARRA, *Ceramiche di produzione locale*, cit., pp. 383 ss.

39. BIVONA, *Africa e Sicilia*, cit., pp. 442 ss.

40. PANELLA, *Merci e scambi*, cit., p. 629, n. 60.

41. BONACASA CARRA, *Ceramiche di produzione locale*, cit., pp. 388 ss. Sulla importazione di ceramiche africane in Sicilia, cfr. anche WILSON, *Sicily*, cit., pp. 254, 258.

42. Cfr. M. BALZANO, A. CAVILLI (a cura di), *Ceramica romana. Guida allo studio*, vol. II, Roma 1995, pp. 21 ss.

43. A. OLLÀ, *Un esemplare di forma Hayes II a Lipari*, in *Nuovi studi di archeologia eoliana*, a cura di U. SPIGO, M. C. MARTINELLI, Messina 2000, pp. 87-9.

Segno del benessere raggiunto dalla Sicilia sono anche le grandi produzioni musive, che ne ornavano le ville; ed è cosa nota la forte influenza delle maestranze africane nell'esecuzione dei mosaici nelle ville siciliane a partire dal II secolo[44].

Ma per avere un'idea più completa delle dimensioni del commercio fra l'Africa e la Sicilia non si può non tener conto dei dati provenienti dall'archeologia subacquea. Molte sono infatti le attestazioni di merci africane nei relitti rinvenuti nei mari della Sicilia, anche se, naturalmente, bisogna tener conto che non tutte le navi avevano come destinazione la Sicilia. Ricordiamo i principali relitti che attestano la presenza di merci africane nei mari di Sicilia: il relitto Plemmirio B, nei pressi di Siracusa, databile al 200 d.C., che contiene materiale ceramico ed anforico, proveniente dalla Tunisia e da altre province africane[45]; il relitto di Camarina A, databile al 175-200, con un carico di anfore di tipo Africana I, contenenti vino e salsa di pesce dalla Proconsolare, insieme a due colonne e blocchi di marmo giallo dalle miniere di Chemtou[46]; il relitto individuato ad Ustica in occasione delle indagini per il noto disastro aereo, a 3.200 m. di profondità, con un carico di anfore africane databili al III secolo[47]; il relitto di Lampedusa, databile al 300-350, con un carico di anfore, molte delle quali del tipo Africana II[48]; il relitto di Seccagrande, nei pressi dell'antica *Heraclea Minoa*, nel

44. Cfr. A. Di Vita, *La villa di Piazza Armerina e l'arte musiva in Sicilia*, «Kokalos», 18-19, 1972-73, pp. 251-61; S. Settis, *Per l'interpretazione di Piazza Armerina*, «MEFRA», 87, 1975, pp. 873-994; Mazza, *Economia e società nella Sicilia romana*, cit., p. 347; Wilson, *Sicily*, cit., pp. 247 ss.; Panella, *Merci e scambi*, cit., p. 636 e n. 88.

45. D. J. L. Gibbins, A. J. Parker, *The Roman Wreck of c. AD 200 at Plemmirio near Syracuse (Sicily): interim Report*, «IJNA», 15, 1986, pp. 267-304; D. J. L. Gibbins, *The Roman Wreck of c. AD 200 at Plemmirio near Siracuse (Sicily): second interim Report*, «IJNA», 18, 1989, pp. 1-25; Id., *The Roman Wreck of c. AD 200 at Plemmirio near Siracuse (Sicily): Third Interim Report*, «IJNA», 20, 1991, pp. 227-46; A. J. Parker, *Ancient shipwrecks of the Mediterranean and the Roman provinces* (BAR Int. Ser., 580), Oxford 1992, nr. 834; R. J. A. Wilson, *Archaeology in Sicily*, «AR», 42, 1995-96, p. 69.

46. A. J. Parker, *Il relitto romano delle colonne a Camarina*, «Sicilia Archeologica», 30, 1976, pp. 25-9; Id., *Ancient shipwrecks*, cit., nr. 163; G. Di Stefano, *Camarina 1990. Nuove ricerche e recenti scoperte nella baia e nell'avamporto*, in *V Rassegna di archeologia subacquea (Giardini-Naxos, 19-21 ottobre 1990)*, Messina 1992, pp. 196-205; Id., *Antichi relitti nella baia di Camarina*, *Catalogo della mostra archeologica permanente nel museo regionale di Camarina*, Ragusa 1991, p. 9; Wilson, *Archaeology in Sicily*, cit., p. 71.

47. Wilson, *Archaeology in Sicily*, cit., p. 106.

48. Parker, *Ancient shipwrecks*, cit., nr. 567.

quale sono stati rinvenuti oggetti ceramici di pregevole fattura, fra cui un frammento di sigillata nordafricana. Proprio questo frammento, appartenente ad un piatto, presenta un Bacco ottenuto con l'impressione di un punzone; la stessa figura, sovrapponibile, è conservata nel Museo del Bardo e risale al V secolo d.C.[49]. Ancora: molti relitti nei pressi di Marsiglia attestano il commercio di prodotti nord-africani (anfore cilindriche per salagioni e olio, sigillata chiara D)[50], che probabilmente giungevano in Narbonese dopo aver costeggiato la Sicilia e seguito la rotta attraverso le Bocche di Bonifacio. È stato peraltro osservato che gli stessi prodotti africani commercializzati in Sicilia sono attestati anche in Sardegna[51]. Di tali importazioni è traccia non solo nei ritrovamenti *in situ*, ma anche nei relitti lungo la coste o nei mari prospicienti le due isole. Ulteriore testimonianza del commercio di transito dall'Africa verso Roma è un relitto, rinvenuto a grande profondità nello Stretto di Sicilia, denominato «Isis», databile, grazie ad una moneta di Costanzo, alla metà del IV secolo; la nave, di dimensioni piuttosto ridotte, trasportava olio e salsa di pesce[52].

Da quanto si è detto emerge la notevole vivacità degli scambi interregionali tra Africa e Sicilia, le quali, oltre a commerciare molto intensamente fra loro, erano anche coinvolte nei flussi dei traffici che dalle province portavano a Roma. Le testimonianze fornite dall'archeologia subacquea nei mari intorno alla Sicilia provano, molto di più che non le fonti storiografiche, l'esistenza di un considerevole commercio di transito che dovette interessare l'isola, relativo a merci che in massima parte provenivano dall'Africa. E si trattava di merci, quali il grano, l'olio, il *garum*, le ceramiche, i marmi, di indubbia importanza sia per quanto riguarda le importazioni dirette tra Africa e Sicilia, sia per quanto riguarda gli approvvigionamenti di Roma.

49. D. MACALUSO, *Frammenti di storia dal mare di Seccagrande*, «Archeologia Viva», 78, nov.-dic. 1999, pp. 82-5.

50. L. LONG, *Un aspect de l'économie antique à travers les vestiges archéologiques sous-marines recensés autour de Marseille*, in *Musée des Docks Romains*, Marseille, s.d., p. 41.

51. R. J. A. WILSON, *Sardinia and Sicily under the Roman Empire*, «Kokalos», 26-27, 1980-81, pp. 232 ss.

52. A. M. MCCANN, J. FREED, *Deep water archaeology. A Late-Roman ship from Carthage and an ancient trade-route near Skerki Bank off Northwest Sicily*, «JRA», suppl. 13, 1994; cfr. G. VOLPE, *Archeologia subacquea e commerci in età tardoantica*, in ID. (a cura di), *Archeologia subacquea*, Firenze 1998, pp. 574 ss.

Rossella Giglio

Nuovi dati da Lilibeo (Marsala): mosaici e decorazioni pittoriche tra Africa e Roma

Lilibeo, l'odierna Marsala, sita sul vertice occidentale della Sicilia, il Capo Boeo, si può considerare, ieri come oggi, un punto nevralgico negli scambi e i rapporti con l'Africa; la città, fondata a partire dal 397 a.C. dai superstiti dell'isola di Mozia, diventò in breve tempo una inespugnabile base militare cartaginese.

Le ricerche e gli studi fin qui condotti hanno ribadito la peculiarità punica della città, ampiamente confermata. È ormai condivisa l'opinione per la quale Cartagine si mosse in Sicilia misurandosi subito con una realtà locale molto articolata, fra presenze indigene ben strutturate e colonie greche [1].

Presenterò in questa sede qualche spunto di riflessione sulla base dei nuovi dati provenienti dalla ricerca archeologica più recente, da me coordinata, in merito al ritrovamento di mosaici e decorazioni pittoriche, in un contesto urbano molto articolato dalla fondazione all'età tardo imperiale, nell'ambito dei rapporti tra Africa e Roma (FIG. 1).

1
Cenni storici

Secondo alcune fonti letterarie il nome della città deriva dal suo rapporto con il promontorio su cui sorse, che era chiamato Λιλυβάιον per la vicinanza con la Libia [2].

* Rossella Giglio, Soprintendenza BB.CC.AA. di Trapani, Servizio per i Beni Archeologici.

1. S. F. BONDÌ, *Obiettivi e modalità dell'azione militare di Cartagine in Sicilia*, in *Quinte Giornate Internazionali di Studi sull'area Elima e la Sicilia Occidentale nel contesto mediterraneo – Workshop "G. Nenci" – Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec. a.C.) (Erice, 12-15 ottobre 2003)*, Pisa 2006, pp. 131-8.

2. *BTCGI*, s.v. *Lilibeo* [S. DE VIDO], IX, 1991, pp. 42-76. Con bibliografia di riferimento: R. GIGLIO, *Attività di ricerca archeologica nella provincia di Trapani*, in

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 1527-1548.



Fig. 1: Marsala e la laguna dello Stagnone, veduta aerea (riduzione dalle ortofotocerte AIMA 1997).

Lilibeo costituì fin dalla sua fondazione la grande base per i Cartaginesi[3].

Fra il 76 ed il 75 a.C. Cicerone, questore a Lilibeo, ricorda la *splendidissima civitas*, in cui fervevano traffici e commerci, che manteneva il ruolo strategico di avamposto nei confronti dell'Africa. Elevata al rango di colonia, visse il periodo di massimo splendore fino al III secolo d.C.; poco dopo fu abbandonata a causa di un grave terremoto (365 d.C.) e dell'incursione vandalica (440 d.C.), che aprirono la storia della conquista araba, che porterà all'attuale Marsala, "porto di Allah"[4].

2
Recenti ricerche archeologiche

Oggi è accertata l'esistenza di tre bacini portuali al servizio di Lilibeo[5]: l'importanza strategica della città è evidentemente collegata all'esistenza di porti sicuri[6].

«Kokalos», XLIII-XLIV, 1997-1998, Palermo 1997, II, 2, pp. 793-869, figg. 1-24, tavv. CLXXXVII-CXC; EAD., *La città punica e romana. L'ipogeo dipinto di Crispia Salvia. La necropoli tardo-romana e paleocristiana: recenti rinvenimenti archeologici*, in M. G. GRIFFO (a cura di), *Marsala*, Marsala 1997, pp. 63-96. Per confermare la vicinanza all'Africa è conosciuto nella tradizione letteraria un aneddoto (STRAB., VI, 267; AELIAN., *varia hist.*, XI, 13; VAL. MAX. I, 8 estr. 14; PLIN., *nat.*, VII, 85) secondo cui persone dalla vista particolarmente acuta, da un'altura presso Lilibeo, potevano vedere la costa africana.

3. Qui infatti sbarcarono, già nel 341 a.C., Asdrubale ed Amilcare per affrontare Timoleonte di Siracusa (DIOD., XVI, 77). Il dominio assoluto del mare dei lilibetani rese vani i tentativi di Pirro che fu costretto, dopo due mesi di assedio, ad abbandonare la città. Il ruolo di testa di ponte verso l'Africa caratterizzò Lilibeo nel corso della prima guerra punica. Il porto di Lilibeo costituì la base per la gran flotta romana, composta circa da cinquecento navi, guidata da Scipione contro Cartagine. Durante la seconda guerra punica, Lilibeo romana continuò a mantenere incontrastato il ruolo di porto eccellente, testa di ponte verso l'Africa, come in occasione della spedizione di Scipione contro Cartagine.

4. Per la rassegna delle fonti: *BTCGI*, s.v. *Lilibeo*, cit.

5. G. SCHMIEDT, *Contributo della fotografia aerea alla ricostruzione della topografia antica di Lilibeo*, «Kokalos», IX, 1963, pp. 49-72; G. FALSONE, M. M. BOUND, *Archeologia subacquea a Marsala*, «BdA», suppl. 3, nn. 37-38, 1986, pp. 161-76. Si veda anche, C. A. DI STEFANO, *Lilibeo Punica*, Marsala 1993, pp. 13-7.

6. R. GIGLIO, *Problemi di archeologia urbana: Marsala, il "parco archeologico" di Capo Lilibeo e le attività di ricerca*, «Sicilia Archeologica», XXXIV 99/2001 (2002), pp. 67-83; EAD., *Riflessioni su problemi di archeologia urbana: Marsala e il "parco archeologico" di Capo Lilibeo,* «Architettura Città», 6, 2002, pp. 111-5; R. GIGLIO, P. F. VECCHIO, *Nuovi dati su Lilibeo ellenistica*, in *Ostraka, Atti del Convegno Sicilia Elle-*

Gli scavi archeologici nell'attuale centro urbano di Marsala hanno documentato l'assetto urbano (viario, abitativo e difensivo) e la localizzazione della necropoli dell'antica Lilibeo, con numerosi rinvenimenti riconducibili a varie fasi cronologiche, dalla fondazione della città (fine IV secolo a.C.) ad epoca alto-medievale.

Recenti ricerche dirette da chi scrive avevano arricchito notevolmente le conoscenze sulle testimonianze monumentali lilibetane: il ritrovamento dell'ormai noto ipogeo dipinto di *Crispia Salvia*, contraddistinto da una vivace decorazione policroma e in uso almeno fino al IV secolo d.C.; la documentazione del riuso degli ipogei punici in età paleocristiana (vicolo Evangelista Pace) e delle splendide pitture policrome del Complesso catacombale dei Niccolini arricchito da mosaici pavimentali[7].

Altre indagini effettuate sul margine costiero della città, in occasione di interventi di emergenza e di indagini sistematiche nel *decumanus maximus*, hanno confermato la presenza di un complesso sistema difensivo non rettilineo che segue la linea di costa e che ebbe vita breve, ben presto obliterato dalla costruzione di strade e abitazioni, aperte verso il mare, appena dopo la fine della prima guerra punica.

3
Mosaici e pitture a San Giovanni: la statua di Venere

La novità delle ultime ricerche si basa sulla verifica del sito più emblematico della città, la chiesa di San Giovanni Battista al Boeo; essa ingloba nella parte sotterranea una polla sorgiva d'acqua dolce, che è stata considerata un dato topografico essenziale per la scelta del sito per la fondazione della città.

L'intervento di restauro conservativo della chiesa, diretto da chi

nistica, Consuetudo Italica alle Radici dell'architettura ellenistica d'occidente, (Spoleto, 5-7 novembre 2004), Roma 2006, pp. 123-31, figg. 1-23. Per una visione d'insieme della città: R. GIGLIO, *Mozia, Lilibeo. Un itinerario archeologico*, Trapani 2001.

7. Si tratta in particolare dell'area della necropoli in via M. D'Azeglio, in via Gramsci e nel vicino vicolo E. Pace, nella grande aerea di Santa Maria della Grotta e del complesso dei Niccolini, per le quali si rimanda a: R. GIGLIO, *Attività di ricerca archeologica nella provincia di Trapani*, «Kokalos», XLIII-XLIV, 1997-1998, *Atti del IX Congresso Internazionale di Studi sulla Sicilia antica,* Palermo 1997, II/ 2, pp. 793-869, figg. 1-24, tavv. CLXXXVII-CXC; EAD., *La città punica e romana. L'ipogeo dipinto di Crispia Salvia. La necropoli tardo-romana e paleocristiana: recenti rinvenimenti archeologici*, AA.VV., *Murex*, Marsala 1998, pp. 63-96, con bibl. prec.



Fig. 2: Marsala, area di San Giovanni, statua di Venere.

scrive, ha previsto uno scavo archeologico stratigrafico nell'area perimetrale esterna, che ha consentito l'eccezionale rinvenimento della statua di Venere[8]. La statua, riutilizzata in una struttura medievale, rappresenta una figura femminile acefala, nuda, stante, che reggeva con la mano sinistra abbassata l'*himation* (seconda metà II sec. d.C.) (FIG. 2).

La continua frequentazione dell'area collegabile alla presenza della sorgente, è generalmente riferita all'esistenza di un culto oracolare dell'acqua, la cosiddetta "grotta della Sibilla". La grotta, posta oggi a –4,80 m dal piano campagna, comprende un vano centrale di forma circolare con la sorgente d'acqua; seguono due ambienti di forma rettangolare, uno a Nord e l'altro ad Ovest. Gli

8. Importante il ritrovamento di un grande timpano, riutilizzato come soglia, con una iscrizione in lingua latina (I sec. d.C.) con dedica a Venere posta da un personaggio di rango senatorio, il cui nome è perduto. R. GIGLIO, *Scavi nel parco archeologico di Lilibeo: il ritrovamento della statua di Venere*, «Sicilia Archeologica», 102/XXXVII, 2004, pp. 91-6. EAD., *Lilibeo (Marsala). La chiesa di San Giovanni Battista al Capo Boeo: nuove scoperte archeologiche*, in *Atti del XII Colloquio AISCOM (Padova-Brescia, 14-17 febbraio 2006)*, cds.

ambienti rupestri erano decorati di pavimenti musivi e di pitture parietali. I lacerti pavimentali presenti nell'ambiente circolare centrale della grotta datati fra la fine del II e il III secolo d.C. richiamano analoghi esempi africani: il mosaico è realizzato con tessere policrome e presenta una decorazione che raffigura pesci. I contorni del mosaico presentano una cornice a treccia.

Dai nuovi dati, attualmente in corso di studio, è confermato che l'antro fu utilizzato molto verosimilmente come *specus aestivus* ambiente sotterraneo e fresco in comunicazione con un edificio superiore. Ad epoca successiva, inquadrabile fra la fine del IV e la prima metà del V secolo d.C., si daterebbe il pavimento dell'ambiente nord, con fiori stilizzati blu e rossi su fondo bianco, che conosciamo soltanto dagli acquerelli.

Accertare la presenza in un luogo di culto dedicato a Venere a Lilibeo aprirebbe nuovi orizzonti, collegabili alla *Venus Erycina* di Erice[9] e di Roma[10], oltre che alla nord-africana *Sicca Veneria*[11].

Il tipo callipige della statua trova il suo confronto più immediato con la cosiddetta Venere Landolina di Siracusa (prima metà II sec. d.C.) ritrovata nel 1804 a Siracusa, fra i ruderi di un ninfeo. La nostra statua, che sarebbe contemporanea ai lacerti pavimentali presenti nell'ambiente centrale della grotta poteva avere lì il suo posto.

Questa affermazione trova una ulteriore conferma grazie alla notizia, che ci viene fornita da fonti ottocentesche, che la statua era collocata nell'ambiente centrale della grotta[12].

9. Conosciamo la magnificenza e la ricchezza straordinaria del tesoro di questo santuario, in occasione della visita della delegazione ateniese a seguito della richiesta alleanza da parte di Segesta ad Atene, nel 415 a.C.: TUC. VI, 6, 46; POL., I, 55, 7-8; DIOD., IV, 78, 83; TEOCR., *idill.*, XV, 101; APOLLONIO RODIO, *Argonaut.*, IV, 915; STRAB., VI, 2; CIC., *Div. in Caec.*, 17. Nel 212 a.C. il console Quinto Fabio Massimo dedicò a Venere Ericina un tempietto a Roma, sul Campidoglio; un altro tempio alla dea fu fatto erigere, nel 181 a.C., dal console L. Porcio Licinio, negli Orti sallustiani: LIV., XXII, 9, XL, 34, 4.

10. Fra tutte le emissioni monetali ericine resta fondamentale per gli scavi di Lilibeo una moneta di G. Considio Noniano del 60 a.C., che riproduce sul *recto* l'immagine di un tempio tetrastilo, unica testimonianza iconografica esistente del santuario realizzato sotto gli imperatori Tiberio e Claudio: TAC., *ann,* IV, 43; SVET., *Claud.*, 25.

11. AELIAN, *nat. an.*, IV, 2; SOL., XXVII, 8, VAL. MAX., II, 6, 15.

12. J. SCHUBRING, *Motye und Lilybaeum*, «Philologus», XXIV, 1867, pp. 79-80: «Al fianco della camera centrale si trovano due nicchie, una contiene l'altare del santo, dietro il quale sul pavimento è visibile un buco misterioso e buio nel quale si è scoperta la testa di una statua».

4
Altri mosaici

Altri importanti mosaici pavimentali ritrovati alla fine dell'Ottocento[13] offrono iconografie interessanti: uno a tessere bianche e nere, con una inquadratura centrale raffigurante Teseo e il Minotauro, per il "*disegno*" e la "*policromia ricercata*" è datato dal Pace ad età augustea[14]. Il secondo mosaico presenta quattro medaglioni raffiguranti quattro busti virili che sono idealmente le quattro stagioni dell'uomo, con ricca decorazione geometrica[15].

Numerosi sono i rinvenimenti riferibili all'abitato di fase tardo-repubblicana e proto-imperiale: pavimentazioni in *opus signinum*[16], cocciopesto[17], *crustae* policrome[18], per le quali si rimanda alla ricca bibliografia.

13. Giornali di scavo, conservati presso l'archivio storico della Soprintendenza BB.CC.AA. di Palermo; E. Gabrici, *Sicilia. Rinvenimenti nelle zone archeologiche di Panormo e di Lilibeo: suppellettile archeologica varia*, «NSc», 7°, xi, 1941, pp. 273-5.

14. B. Pace, *Arte e Civiltà della Sicilia Antica*, t. ii, Milano-Genova-Roma-Napoli 1935, p. 182, fig. 169; D. Von Böselager, *Antike mosaiken in Sizilien*, Roma 1983, pp. 142-3.

15. Von Böselager, *Antike mosaiken in Sizilien*, cit., pp. 146-8 e ivi bibl. prec.

16. In un'area lungo il viale Nazario Sauro sono stati scoperti resti di un edificio datato alla fine del iii secolo a.C., con sovrapposizioni del i secolo d.C.: C. A. Di Stefano, *Marsala: ricerche archeologiche dell'ultimo quadriennio*, «Kokalos», xxvi-xxvii, ii/2, 1980-1981, p. 874, tav. ccxxx. In un'area sita fra la via Sibilla e la via S. Lorenzo, sono stati messi in luce resti di un'abitazione con grandi stanze, distribuite intorno ad un atrio tetrastilo (dal ii secolo a.C., in uso fino alla tarda età giulio-claudia). L'atrio era provvisto di una pavimentazione in *signinum*, con tessere bianche a motivo a losanghe. L'*impluvium* era limitato da lastrine marmoree inserite verticalmente ed era provvisto di un pavimento a mosaico con piccole tessere bianche. Gli ambienti posti intorno all'atrio, piuttosto ampi, erano provvisti di pavimenti in *signinum*. C. A. Di Stefano, *Marsala (Lilybaeum). Nuove scoperte lungo la via Sibilla*, «Sicilia Archeologica», 24-25, 1974, pp. 21-7; Id., *Marsala: scoperte archeologiche effettuate negli anni 1972-1976*, «Kokalos», xxii-xxiii, 1976-77, pp. 768 ss.; Id., *Fase romana. L'abitato*, in *Lilibeo. Testimonianze archeologiche dal iv sec. a.C. al iv d.C.*, Catalogo della mostra, 1984, p. 104.

17. Di Stefano, *Fase romana*, cit., pp. 104, 107: un'abitazione privata del ii secolo a.C. è stata ritrovata in un'area fra la via Sibilla e la via delle Ninfe: resti riconducibili a due ambienti adiacenti ad un ambulacro. I pavimenti delle due stanze presentavano due livelli di cocciopesto: il più recente è costituito da tessere bianche che compongono un motivo a losanghe. Un altro esempio viene da via Sarzana dove è stata rimessa in luce parte di una pavimentazione (ii sec. a.C.) a mosaico costituito da tessere di cotto e tessere marmoree bianche, distribuite in un conglomerato di cocciopesto.

18. In via Cammareri Scurti in un complesso edilizio (fine ii-inizi i sec. a.C.) il

Per quanto riguarda l'abitato di età imperiale romana, le testimonianze più consistenti provengono dall'*insula*, ritrovata fin dal 1939[19].

La decorazione pavimentale del complesso presenta notevoli mosaici policromi. Nella zona di rappresentanza sono da notare la scena di *cave canem* entro un pannello quadrangolare, la raffigurazione di Medusa entro una cornice geometrica (FIG. 3); il vano triclinare ha una semplice pavimentazione con tappeto policromo centrale che presenta agli angoli le figure delle stagioni: da notare, nell'angolo NE, la raffigurazione dell'Estate, con la falce; negli ambienti termali, figure di animali in lotta (FIG. 4).

Il ritrovamento di questa lussuosa abitazione ha confermato l'alto livello di vita della città in età romano-imperiale.

Contemporanei sono altri pavimenti, uno con triangoli e pelte distribuiti intorno ad un medaglione ornato da un fiore ad otto petali, il secondo decorato con scene di *venatio* entro riquadri delimitati da un meandro e treccia policromi: un cavaliere che si accinge a finire con la lancia un leone e un cacciatore incita un cane che insegue un cervo[20].

pavimento è costituito da un conglomerato bianco a piccole scaglie irregolari di pietra con *crustae* policrome (pietra rossa di Trapani, pietra schistosa verde-azzurra, pietra gialla e grigio-bruna) di diverse dimensioni. Entro questa pavimentazione era inserito un pannello di *opus sectile*. DI STEFANO, *Marsala scoperte ... 1972-76*, cit., pp. 769 ss.; ID., *Testimonianze archeologiche lilibetane del tempo di Cicerone*, «Ciceroniana», IV, n.s., 1980, p. 150.

19. Si tratta di un grande edificio provvisto di ambienti spaziosi con pavimenti a mosaico, distribuiti intorno ad un atrio tetrastilo e ad un vasto peristilio; nella parte orientale del complesso erano ubicati un impianto termale ed i servizi. Nel corso di scavi successivi è stato possibile accertare che l'impianto del complesso aveva subito due diverse ristrutturazioni: alla fase più tarda, della fine del II - inizi III secolo d.C., preesisteva una fase edilizia più antica, presumibilmente del II - I secolo a. C., in cui forse l'*insula* era occupata da due distinte abitazioni. Resti di altre due abitazioni sono stati messi in luce a sud dell'*insula*. J. BOVIO MARCONI, *Marsala. Villa romana*, «Le Arti», XVIII, 1939-1940, pp. 389-91 figg. 23-26; ID., *Mosaici romani*, «FA», IX, 1954, n. 4935; *EAA*, s.v. *Lilibeo* [J. BOVIO MARCONI], IV, 1961, p. 267; A. M. BISI, *Ricerche archeologiche*, «NSc», XX, 1966, pp. 310-47; C. A. DI STEFANO, *Marsala: Ricerche archeologiche al Capo Boeo*, «Sicilia Archeologica», 32, 1976, pp. 25-31; ID., *Marsala: scoperte ... 1972-76*, cit., pp. 763-5; R. J. A. WILSON, *Sardinia and Sicily during the Roman Empire. Aspects of Archaeological Evidence,* «Kokalos», XXVI-XXVII, 1980-81, pp. 219-42. Da ultimo: R. GIGLIO, *Rassegna dei mosaici di Lilibeo e rinvenimenti recenti,* in *Atti del IV Colloquio AISCOM*, (*Palermo 9-13 Dicembre 1996),* Ravenna 1997, pp. 123-36; VON BÖSELAGER, *Antike mosaiken in Sizilien*, cit., pp. 144-46, tavv. 93-94.

20. A. M. BISI, *Lilibeo (Marsala). Ricerche archeologiche al Capo Boeo*, «NSc»,



Fig. 3: Marsala, *insula* di Capo Boeo, pavimentazione a mosaico con testa di Medusa.

Un altro esempio, da viale Isonzo, rappresenta entro *emblema* limitato da una treccia policroma, uno stambecco (IV-inizi V d.C.).

5
Altre pitture

Unico esempio oggi noto a Lilibeo è l'ipogeo dipinto di *Crispia Salvia* con scene figurate e motivi decorativi policromi[21] (FIG. 5).

La camera funeraria trapezoidale, con accesso a *dromos*, presenta sei deposizioni, di cui due arcosoli, le rimanenti in casse rettangolari, entro nicchie rettangolari; per i riti in onore dei defunti era posta al centro una piccola ara ed erano scavate nel piano pavimentale quattro cavità circolari, in corrispondenza delle quattro tombe[22].

8°, XXI, 1967, p. 399. Nel 1972, furono effettuati saggi di scavo, poi ricolmati, in un'area adiacente alla chiesa di San Giovanni: DI STEFANO, *Marsala: scoperte ... 1972-76*, cit., pp. 767-8, tav. CLXXV, fig. 2, tav. CLXXVI, figg. 2, 3.

21. R. GIGLIO, *Lilibeo: l'ipogeo dipinto di Crispia Salvia*, «Quad. BCA Sicilia», 20, 1996; EAD., *Marsala: recenti rinvenimenti archeologici alla necropoli di Lilybeo. L'ipogeo dipinto di Crispia Salvia*, «Sicilia Archeologica», 90-91-92, 1996, pp. 31-51.

22. Per i confronti, GIGLIO, *Marsala*, cit.



Fig. 4: Marsala, *insula* di Capo Boeo, pavimentazione a mosaico con scena di lotta fra animali.

La tomba n. 2 presenta una scena dipinta sulle pareti: su uno sfondo di fiori rossi, cinque figure maschili incedono verso destra, in direzione di una flautista seduta; ciascuna delle cinque figure unite in corteo, a capo scoperto, poggia un braccio sulla spalla di quella che la precede. Anche i due lati brevi della nicchia sono decorati uniformemente con fiori rossi e una scena di banchetto con le cinque figure maschili sedute intorno ad un tavolo a ferro di cavallo, su uno *stibadium*. Le figure indossano lo stesso tipo di abbigliamento di quelle della scena precedente e sono a capo scoperto. Le parti nude delle figure sono di colore rosa carico, la linea di contorno di tutte le figure è ocra, ripassata in alcuni tratti in nero; le braccia presentano una spessa linea di ombreggiatura rossa (FIG. 6). Sulla parete frontale della tomba n. 3, del tipo entro nicchia rettangolare, decorata con i soliti fiori, sono due figure alate che reggono un festone; la scena non è perfettamente centrata, ma è spostata verso Est, in quanto in alto, ad Ovest, in un incasso della parete, è inchiodata una lastra fittile con iscrizione latina, che indica con il nome di *Crispia Salvia* la defunta, morta a circa quarantacinque anni

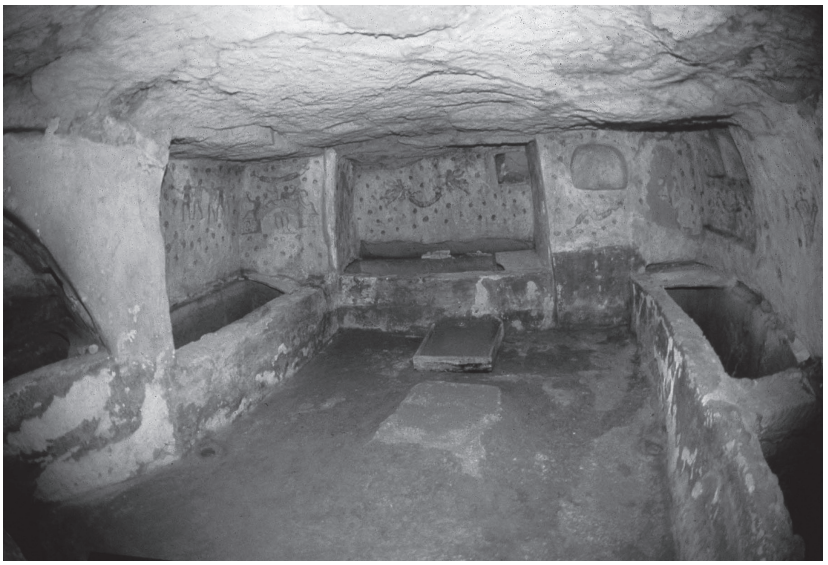


Fig. 5: Marsala, ipogeo di *Crispia Salvia*, veduta generale.

di età, a cui il marito, *Iulius Demetrius*, avendo vissuto con lei quindici anni, dedica il suo pensiero, attestato dall'epigrafe[23] (FIG. 7).

La lastra fittile iscritta, datata al II sec. d.C., era cementata con l'intonaco del fondo della parete ed era fissata con quattro chiodi di ferro. Sulla parete si trovano infissi altri chiodi simili usati probabilmente per appendere ghirlande di fiori freschi, come è documentato in molti esempi[24].

Su ciascuno dei lati brevi della nicchia della tomba n. 3 è raffigurato di profilo un pavone maschio caratterizzato dalla corona di piume sul capo e una femmina contornata da dieci melagrane, en-

23. *Crispia Salvia / vixit annos / plus minus XLV / uxori dulcissimae / Iulius Demetri/us maritus quae / vixit cum suo / marito annis XV / libenti animo*: L. BIVONA, *L'iscrizione di Crispia Salvia*, in *Epigrafai*. Miscellanea Epigrafica in onore di Lidio Gasperini, a cura di G. PACI, Tivoli (Roma) 2000, pp. 83-93; L. BIVONA, *La documentazione epigrafica latina in area elima*, in *Atti delle Terze giornate di studi sull'area elima (Gibellina, Erice, Contessa Entellina 23-26 ottobre 1997)*, Pisa-Gibellina 2000, pp. 153-66, in part. p. 160; L. BIVONA, *L'epigrafia latina*, (Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, IV. Quaderni, 1), Pisa 2000, pp. 113-27, in part. pp. 117, 120.

24. Per l'uso di appendere alle pareti delle tombe utensili ed altri oggetti della vita domestica: A. M. BISI, *Influenze italiote e siceliote sull'arte tardo-punica: le stele funerarie di Lilibeo*, «ArchClass», XXII, 1-2, 1970, pp. 92-130, tavv. XXXII-LV, 122.



Fig. 6: Marsala, ipogeo di *Crispia Salvia*, tomba n. 2, particolare delle scene dipinte.



Fig. 7: Marsala, ipogeo di *Crispia Salvia*, tomba n. 3, particolare delle scene dipinte.

trambi su alto *kalathos*. La parete Ovest, con due sepolture contigue, è decorata con una colomba che si libra in volo da un alto cesto, una ghirlanda, due pavoni simmetricamente contrapposti e un *kalathos* fra due ghirlande.

L'uso della camera funeraria è documentato per almeno due secoli. Il primo impianto dell'ipogeo è databile, dalla grafia dell'iscrizione e dai dati di scavo, nel pieno II secolo d.C.; ultima in ordine di tempo (IV sec. d.C.) la n. 1, la cui metà ricade addirittura fuori la camera ipogeica.

La ricchezza della decorazione pittorica, realizzata da maestranze locali, testimonierebbe l'elevato ruolo sociale della famiglia[25]. Diversi dati testimoniano la particolare importanza delle cerimonie funebri consumate presso la tomba: la presenza dell'altare e dei vasetti murati al pavimento; infine, i chiodi affissi alla parete utilizzati con ogni certezza per appendere fiori e ghirlande votive[26].

6
Confronti

Dopo i tedeschi Führer e Schultze[27], Biagio Pace[28] dà notizia di rinvenimenti di camere ipogeiche accessibili attraverso una scala e contrassegnati da "edicolette" in pietra arenaria stuccate e dipinte[29]. Il gruppo delle edicole dipinte, rinvenuto nel 1895, di provenienza

25. L'onomastica della donna riporta a due *gentes* di notevole importanza: *Salvius* è un gentilizio già attestato a Lilibeo, *Crispius* recentemente anche a Segesta; anche il gentilizio del marito *Iulius Demetrius* riporterebbe a personaggi di alto rango sociale e notevoli possibilità economiche, la cui presenza è documentata nella Sicilia occidentale in vari esempi. Nella stessa Lilibeo, a *Thermae Himeraeae*, a Panormo e a Segesta: BIVONA, *L'iscrizione di Crispia Salvia*, cit., pp. 91-3.

26. R. M. CARRA BONACASA, *Nota lilibetana. A proposito dei cimiteri tardoantichi di Marsala*, in *"Domum tuam dilexi". Miscellanea in onore di A. Nestori*, Città del Vaticano 1998, pp. 143-54; R. GIGLIO, *Lilibeo. L'ipogeo dipinto di Crispia Salvia: iconografia e riti funerari*, in *Atti del Simposio Nécropoles - Sémata. Pratiques funéraires en Mediterranée de 1100 av. J.-C. jusq'à 400 ap. J.-C.*, (*Rodi, 24-28 giugno 2000*), cds.

27. J. FÜHRER, V. SCHULTZE, *Die altchristlichen Grabstätten Siziliens*, Berlin 1907, p. 11.

28. B. PACE, *Arte e Civiltà della Sicilia Antica*, vol. III, Genova-Roma-Napoli-Città di Castello 1945, pp. 711-12.

29. Ivi, p. 712. Un unico esemplare fu rinvenuto nel 1882 in una collinetta definita Timpone S. Antonio nei pressi della località "Fossa della Nave", dove è stata ipotizzata la ubicazione del tophet di Lilibeo: A. M. BISI, *Edizione archeologica della Carta d'Italia al 100.000. Foglio 256 (Isole Egadi)*, Firenze 1974, p. 28.

ignota, fu acquistato dal Salinas per il Museo di Palermo: le edicole – documenti di botteghe locali di pittori ancora di tradizione ellenistica – in mancanza di dati di scavo, sono state variamente datate fra il II secolo a.C. ed il I secolo d.C.[30]. I tipi attestati in un maggior numero di esemplari sono il *naiskos* distilo prostilo *in antis* su alta base a parallelepipedo e l'edicola con decorazione architettonica più o meno semplificata (FIG. 8); è documentata inoltre la presenza di stele ad edicola, colonne e cippi di varia forma (FIG. 9).

Otto di quelli a forma di *naiskoi* ripetono generalmente la stessa raffigurazione del defunto recumbente su *kline*, nell'atto di porgere un'anfora a una donna seduta; davanti alla *kline* è una *trapeza* sulla quale sono poste le vivande. Sul fondo sono dipinti oggetti d'uso, quali ventagli, specchi, cembali, *kalathoi*; sulle pareti laterali sono raffigurati, in dimensioni minori, servi oppure alcuni oggetti; la decorazione è talvolta arricchita da riempitivi floreali. Questi temi figurativi compaiono nelle scene dipinte dell'ipogeo di *Crispia Salvia*; più precisamente alcuni degli elementi decorativi, come le melagrane, le ghirlande, i *kalathoi*, la *trapeza*[31], ampiamente rappresentati nelle edicole, sono da intendere come espressione di un comune repertorio che è possibile ritrovare, senza sostanziali differenze tecniche, in sepolcreti pagani e cristiani[32]. Infatti, gli stessi temi sono stati meglio documentati in vicolo E. Pace dove sono stati rimessi in luce grandi ambienti catacombali (IV sec. d.C.)[33] e un arcosolio decorato nella lunetta con fiori rossi e una ghirlanda floreale verde.

Anche nell'area dell'ex Stabilimento Curatolo[34] sono state ri-

30. C. A. DI STEFANO, *Lilibeo punica*, Marsala 1993, p. 39 ss. e ivi bibl. prec.

31. J. M. DENTZER, *Relief au banquet dans la moitié orientale de l'empire romain: iconografie hellénistique et traditions locales*, «Revue Archéologique», 1, 1978, pp. 63-82. Si veda anche M. T. COUILLOD, *Le monuments funéraires de Rhénée. Le banquet funéraire*, «Exploration archéologique de Délos», XXX, 1974, pp. 299-304, pl. 61-62.

32. G. AGNELLO, *La pittura paleocristiana della Sicilia*, Città del Vaticano 1952, pp. 138-40, fig. 35, 144.

33. R. GIGLIO, *Attività di ricerca archeologica nella provincia di Trapani*, «Kokalos», XLIII-XLIV, 1997-8, 1997 II 2, pp. 793-866, figg. 1-24, tavv. CLXXXVII-CXC.

34. La faseIIa dei contesti tombali ha restituito una moneta di Gordiano III. R. GIGLIO, *Lilibeo (Marsala). Indagini archeologiche nell'area dell'ex Stabilimento Curatolo: rapporto preliminare,* in *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici, (Palermo-Marsala, 2-8 ottobre 2000)*, Palermo 2005, II, pp. 755-66; EAD., *Nuovi dati sulla topografia e sui sistemi di fortificazione di Lilibeo*, in *Quinte Giornate Internazionali di Studi sull'area Elima e la Sicilia Occidentale nel contesto mediterraneo – Workshop "G. Nenci"*, cit., I, pp. 267-81, tavv. 61-89.



Fig. 8: Edicola Salinas. Museo archeologico regionale Baglio Anselmi, Marsala.



Fig. 9: Colonna con tabella funeraria. Museo archeologico regionale Baglio Anselmi, Marsala.



Fig. 10: Marsala, area dei Niccolini.

messe in luce pitture: nel complesso funerario semi ipogeico con cinque complessi tombali, alcune lastre erano intonacate e dipinte con soggetto floreale, rosette realizzate con tratto sommario, gambo e foglioline, affiancate da un motivo a ghirlanda in ocra-arancio.

Altri testimonianze di pitture rupestri (fiori, ghirlande, festoni, melagrane) provengono dall'area di latomie del Complesso dei Niccolini, dove era nota già da tempo la presenza di complessi sepolcrali paleocristiani[35] (FIG. 10). Sul parapetto dell'arcosolio A è una scena di caccia, con un cane che insegue una lepre, e un paesaggio di sfondo reso schematicamente con alberi e una serie di arbusti; la decorazione dell'arcosolio B rappresenta un edificio colonnato, di scorcio; tracce di colore verde di varia tonalità, al di sotto del co-

35. R. GIGLIO, *Lilibeo (Marsala): nuove scoperte archeologiche nell'area di Santa Maria della Grotta e del Complesso dei Niccolini*, «Sicilia Archeologica», 93-94-95/XXX, 1997, pp. 45-58. EAD., *Rassegna dei mosaici di Lilibeo e rinvenimenti recenti*, in *Atti del IV Colloquio AISCOM, (Palermo, 9-13 dicembre 1996)*, Ravenna 1997, pp. 123-36, in particolare pp. 129-31, figg. 9-10; R. GIGLIO, P. VECCHIO, *Lilibeo (Marsala). Area di Santa Maria della Grotta e Complesso dei Niccolini: recenti rinvenimenti archeologici*, in *Terze Giornate Internazionali di Studi sull'Area Elima (Gibellina-Erice-Contessa Entellina, 23-26 ottobre 1997)*, Pisa-Gibellina 2000, pp. 655-80, tavv. CVI-CXI.



Fig. 11: Marsala, area dei Niccolini, pavimento a mosaico.

lonnato su fondo azzurro chiaro, sembrano richiamare la scena di un paesaggio acquatico. Il pavimento dell'ambiente è costituito da un mosaico policromo; al centro, un pannello con un vaso biansato policromo dal cui interno sgorgano zampilli d'acqua (FIG. 11).

Dai dati di scavo, i complessi funerari si possono ascrivere ad un'unica fase, il cui abbandono può collocarsi alla fine del IV secolo d.C.[36]. In Sicilia, l'esempio più antico di festoni e figure danzanti proviene dagli affreschi di un sacello pagano nella "regione C" della catacomba di S. Lucia a Siracusa, datati fra la fine del III e il I secolo a.C.[37]; alcuni esempi di affreschi di ipogei pagani e cristiani di età post-costantiniana, di carattere popolaresco, sono noti a Siracusa ed in altri centri della Sicilia[38].

36. Parrebbe delinearsi la presenza di rito misto pagano e cristiano, come è possibile rilevare per varie altre zone sepolcrali, ad esempio nel suburbio romano: CARRA BONACASA, *Nota lilibetana*, cit., pp. 111-22.

37. N. BONACASA, *L'ellenismo e la tradizione ellenistica*, «Sikanie», 1985, p. 337.

38. Cfr. PACE, *Arte e Civiltà*, cit., pp. 20-35, 142-201, 312-4, 383-404. Per una visione d'insieme: J. FÜHRER, *Forschungen zur Sicilia sotterranea*, München 1897. A Siracusa, nel Parco di Villa Maria, sono documentati due arcosoli contigui, uno a rito pagano, uno cristiano, di età costantiniana: S. L. AGNELLO, *Scavi e scoperte negli ulti-*

L'uso di decorare i monumenti funerari con fiori, e in particolare con rose, è abbastanza diffuso. Le rose erano considerate pegni di eterna primavera nella vita dell'oltretomba, e il compito delle loro riproduzioni nelle pitture sembra perpetuare nel corso dell'intero anno le offerte delle vere rose, spesso effettuate in relazione alla Festa delle Rose, *Rosalia*, che si svolgevano a maggio e giugno, nel momento in cui, nei paesi mediterranei esse sono al colmo della loro fioritura[39]. La rappresentazione di elementi floreali (petali, boccioli, ghirlande e festoni) generalmente riferita ai Campi Elisi, è documentata anche nei successivi monumenti cristiani. Il motivo del cane che insegue la lepre è documentato in due pavimenti a mosaico esposti a Tunisi, al Museo del Bardo: il primo proviene dall'*oecus* n. 33 della Villa dei *Laberii* da Oudna (fine del III - inizi IV secolo d.C.)[40], l'altro da El Jem (fine del III secolo d.C.)[41]. Una analoga scena di caccia è rappresentata su un terzo pavimento a mosaico da *Althiburos* (fine del III secolo d.C.)[42]. Nella produzione africana i soggetti figurati nei mosaici sono in gran parte estrapolati dal repertorio comune a tutto il mondo romano, anche se nella scelta di essi si possono individuare delle preferenze nell'ambito delle stesse province africane[43]. Nell'Africa

mi dieci anni in Sicilia, in *Atti del II Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana*, (*Matera, 25-31 maggio 1969)*, Roma 1971, pp. 45-58.

39. *RE*, s.v. *Rosalia*.

40. M. P. GAUCKLER, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique. Afrique Proconsulaire*, Paris 1910, p. 127, n. 375; M. YACOUB, *Chef-d'oeuvre des musées nationaux de Tunisie*, Tunis 1978, pp. 139-42. M. YACOUB, *Le musée du Bardo - Départements antiques*, Tunis 1993, p. 195, fig. 66.

41. G. FRADIER, *Mosaïques romaines de Tunisie*, Tunis 1982, p. 88.

42. *Sols de l'Afrique romaine*, Paris 1995, fig. 132.

43. P. ROMANELLI, *Di alcune testimonianze epigrafiche sui rapporti tra l'Africa e Roma*, «CT», 31, 1960, p. 6. Una particolarità stilistica della scena di caccia della catacomba dei Niccolini, che potrebbe rimandare ad un cartone di mosaico africano, è il modo di rappresentare il paesaggio. Se è assodato che nei mosaici di caccia africani il paesaggio è rappresentato in modo sommario e semplificato, esso si distingue da quello raffigurato nei mosaici di manifattura romana per una diversa impostazione degli elementi: nei mosaici romani gli elementi paesaggistici rispondono a criteri naturalistici e gli elementi vegetali sono rappresentati ancorati al terreno; nel mosaico africano invece, si ha una disposizione casuale, *en plein air*, della flora e degli alberi, che rimangono fluttuanti nel vuoto. Si veda: C. SALVETTI, *Il mosaico tardo antico da S. Bibiana: alcuni spunti per una rilettura*, «Musiva e Sectilia», 2005, pp. 89-109, in part. p. 98.

Proconsolare e nella Tripolitania, maggiormente diffuse erano le rappresentazioni di scene di genere e di caccia[44].

Per quanto riguarda la decorazione del parapetto dell'arcosolio B, con edificio colonnato, anche se la parte inferiore della scena non è perfettamente leggibile, ma è comunque riferibile a un paesaggio acquatico, sembra percorribile come ipotesi di lavoro il riferimento alle scene nilotiche; il gusto paesistico di influenza alessandrina infatti, entrato a far parte della cultura artistica romana, continua per diversi secoli, anche se privato del contesto e utilizzato per se stesso[45]. La nostra rappresentazione infatti non descrive esattamente l'organizzazione reale di una città, né si riferisce ad un centro particolare; sembra pertinente però il confronto con mosaici africani, che in numerosi casi di scene nilotiche presentano scorci di edifici colonnati[46].

Il confronto con analoghi esempi africani sembra inevitabile, considerato che i rapporti fra la Sicilia occidentale e l'Africa, dall'età punica sino all'occupazione bizantina dell'isola, non si sono mai interrotti[47], come per altro è avvenuto anche in Spagna[48] e in

44. Il ricco repertorio delle scene di caccia raffigurate nei mosaici africani si divide in due tipologie: le scene di caccia privata e le scene di *venationes* che rimandano alle rappresentazioni classiche della cattura delle fiere per i giochi nell'anfiteatro. Al primo gruppo si collegano le scene col ricco signore impegnato col suo cane, provvisto di collare e guinzaglio, nella caccia alla lepre: queste scene sono particolarmente frequenti nei mosaici di Tripolitania e Cirenaica, ma anche in quelli di Madama: S. AURIGEMMA, *L'Italia in Africa. Le scoperte archeologiche. Tripolitania*, I-II, Roma 1960; S. GERMAIN, *Les mosaïques de Timgad, étude descriptive et analytique*, Paris 1968; M. PICCIRILLO (a cura di), *I mosaici di Giordania*, Bergamo 1991. Altre raffigurazioni di caccia degne di essere menzionate e confrontabili con queste di fattura africana si trovano anche nel Codice Marciano greco 479, contenente i quattro libri del Cinegetico di Oppiano, codice del X-XI secolo ma il cui archetipo risale al IV-V secolo: P. PANCERA, *Sulle scene di caccia*, «Felix Ravenna», 20, 1956, p. 31.

45. J. BALTY, *Thèmes nilotiques dans la mosaïque tardive du Proche-Orient*, in *Alessandria e il mondo ellenistico-romano. Studi in onore di Achille Adriani,* III, Roma 1984, pp. 827-34. Sulla propagazione dei temi nilotici nell'arte romana: A. ADRIANI, *Repertorio d'arte dell'Egitto greco-romano* A II, Palermo 1961, p. 61 ss.

46. K. M. D. DUNBABIN, *The mosaics of Roman North-Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978, pl. XXXIV, 88 (Dougga); XLIV 111, 112, 113; LXXV 193 (Tabarka); XLIX 123 (*Hippo Regius*).

47. L. FOUCHER, *Les mosaïques nilotiques africaines*, in *La mosaïque gréco-romaine, (Paris, 29 Août - 3 Septembre 1963), Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique (Sciences humaines)*, Paris 1965, p. 137-44.

48. X. BARRAL, I. ALTET, *Mensae et repas funéraires dans le nécropoles d'époque chrétienne de la peninsule ibérique*, in *Atti del IX Congresso Internazionale di Archeologia Cristiana (Roma, 21-27 settembre 1975)*, Città del Vaticano 1978, pp. 49-68.

Sardegna[49]. Un esempio che conferma, pur in una fase più antica, l'analogo collegamento alla precedente cultura figurativa punica proviene da Sabratha, nelle scene dipinte della tomba della Gorgone[50].

Un ulteriore confronto per lo schema iconografico è individuabile in un mosaico di Apamea in Siria, proveniente dall'edificio detto "a triclinio", datato al secondo quarto del IV secolo d.C.[51]. A questo proposito, sembra opportuno un riferimento con la classe di lucerne con disco decorato con scena di pesca, su sfondo di edifici[52].

Un altro esempio proviene dalla necropoli dell'Isola Sacra, a Ostia: una scena nilotica pavimenta il recinto della tomba 16, nello spazio antistante la porta della cella[53]. Confrontabili con questo dipinto sono le scene bucoliche e di vita quotidiana nei mosaici tripolitani. In questi si conferma l'origine alessandrina dei motivi di paesaggio a piccole figurette rapidamente schizzate[54], in cui la caratterizzazione paesaggistica è data dalla copiosa rappresentazione di edifici prevalentemente colonnati nel tentativo di raffigurare l'ambiente dei *potentiores*[55].

49. A. M. GIUNTELLA, G. BORGHETTI, D. STIAFFINI, *Mensae e riti funerari in Sardegna. La testimonianza di Cornus*, Taranto 1985.

50. Di Vita si riferisce alla «corrente di popolaresco espressionismo che affonda le sue radici nella cultura figurativa punica, [...] che in Tripolitania [...] denuncia l'opera di pittori e mosaicisti locali»: A. DI VITA, *Elementi alessandrini a Sabratha. A proposito di due nuove tombe dipinte d'età protoimperiale*, in *Alessandria e il mondo ellenistico-romano*, cit., pp. 858-73.

51. Si tratta della rappresentazione di una scena di pesca, che si svolge su uno sfondo di edifici: J. BALTY, *Thèmes nilotiques dans la mosaïque tardive*, cit., pp. 827-34, tav. CXXXIII, 5.

52. Sono note diverse varianti, con datazione oscillante fra il I secolo d.C. (Joly, Guarducci) e l'età severiana (Bailey, Deneauve). Anche per quanto riguarda i centri di produzione (romano-ostiensi o africani), nonché la genesi della scena decorativa del disco, gli studiosi non hanno raggiunto posizioni concordi. Cfr. R. GIULIANI, *Una nuova lucerna con scena di pesca su sfondo di edifici dalla Catacomba detta ex Vigna Chiaraviglio sulla via Appia*, «Rendiconti della Pontificia Accademia Romana d'Archeologia», LXIV, 1991-92, pp. 215-24.

53. I. BRAGANTINI, *La decorazione a mosaico nelle tombe di età imperiale: l'esempio della necropoli dell'Isola Sacra*, in XL *Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, 1993, pp. 53-74, in part. p. 65.

54. AURIGEMMA, *L'Italia in Africa*, cit.; *Rom in Karthago. Mosaiken aus Tunisie. Ausstellung des Romischen Germanischen Museum der Stadt Koln*, Berlin 1964; GERMAIN, *Les mosaïques de Timgad*, cit.

55. È il caso del mosaico di *Thabraca*, di quello cartaginese del *Dominus Iulius*, dei mosaici di *Costantina*, di quelli da Dar Buc Ammena (III-IV d.C.); ROMANELLI, *Riflessi di vita locale nei mosaici africani*, cit.

Sono stati individuati numerosi altri esempi di motivi nilotici[56], anche in mosaici di edifici sepolcrali[57]. Certamente più complesso è il tentativo di ricostruire i modelli iconografici e i contenuti simbolici che stanno dietro alla utilizzazione del motivo del vaso biansato nel nostro mosaico[58]. Per questo rimando ad uno studio più approfondito, limitandomi in questa sede a qualche confronto.

La rappresentazione di un *kantharos* simile al nostro era stata individuata, nella stessa area di cui oggi ci occupiamo, alla fine del secolo scorso, nella decorazione dipinta della lunetta di un arcosolio, successivamente distrutto[59].

Come per le scene dipinte, numerosi esempi provengono dal nord-Africa[60]. In particolare, il confronto più stringente proviene dalla Basilica paleocristiana di *Furnos Minus* (Bordj el Joudi), in Tunisia: si tratta del noto mosaico tombale con epitaffio di *Fl. Vitalis* vescovo, in cui è raffigurato un cratere a grandi anse a cui si abbeverano volatili (fagiani, colombe), con zampilli d'acqua che fuoriescono dall'orlo[61]. Altri esempi di raffigurazioni del cratere si ritrovano a Kelibia, in Tunisia e a Chebersas, in Algeria, datati alla fine del IV - prima metà V secolo d.C.[62].

56. L. IBRAHIM *et al.*, *Kenchreai. Eastern Port of Corinth, II. The Panels of opus sectile in Glass*, Leyde 1976, pp. 120-63.

57. M. BLAKE, *Mosaics of the Late Empire in Rome and Vicinity*, «MAAR», 17, 1940, p. 81 ss.

58. D. MANACORDA, *Un'officina lapidaria sulla Via Appia. Studio archeologico sull'epigrafia sepolcrale d'età giulio-claudia a Roma*, «Studia archeologica», 26, 1979, pp. 90-2.

59. Si tratta di uno dei numerosi motivi decorativi che componevano la raffigurazione del Buon Pastore, di cui esiste oggi una riproduzione in acquerello presso il Museo Archeologico Regionale "A. Salinas" di Palermo: M. A. LIMA, *Sul perduto affresco del Buon Pastore di Marsala*, «Sicilia Archeologica», XV, 1982, pp. 73-81, 75 e 79 nota 23.

60. P. A. FÉVRIER, *Mosaiques funéraires chretiénnes datées d'Afrique du Nord* in *Atti del VI Congresso Internazionale di Archeologia Cristiana (Ravenna 1862)*, Città del Vaticano 1965, pp. 432-56.

61. Il mosaico (dim.: 2,28 m x 1,14 m) è oggi esposto al Museo del Bardo (nn. 257-260). M. P. GAUCKER, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique. Afrique Proconsulaire*, II, Paris 1910, pp. 172-5, n. 522; Si veda anche: N. DUVAL, *Observations sur l'origine, la technique et l'histoire de la mosaïque funéraire chrétienne en Afrique*, in *II CMGR*, Paris 1975, pp. 63-101. Altri mosaici con temi analoghi provengono da Tabarka (303 n. 940), da Sousse (63 n. 163). Per *Furnos Minus*, si veda anche: DUVAL 1975, cit., tav. XXXV, fig. 1; ID., *La mosaïque funéraire dans l'Art Paléochrétien*, Ravenna 1976, p. 65 ss., fig. 35.

62. DUVAL, *La mosaïque funéraire*, cit., 1976, p. 19, fig. 4 (Kelibia), 52, fig. 24

Il *kantharos* con zampilli d'acqua è noto anche da contesti abitativi, come, ad esempio, nel mosaico pavimentale di Dair Solaib[63] e in quello di Elles, in Tunisia oggi esposto al Bardo, datato al III secolo d.C.[64]. Il vaso è adoperato come emblema in mosaici delle tombe della necropoli dell'Isola Sacra, a Ostia, come simbolo del *refrigerium*[65]; si deve però sottolineare che, a differenza del nostro pavimento, la pavimentazione musiva nella necropoli dell'Isola Sacra, come avviene in ambiente africano, è molto diffusa per ricoprire le sottostanti sepolture.

Sono documentati però in necropoli africane anche casi di pavimentazione a mosaico[66]. È il caso della Tomba n. 226 nella necropoli settentrionale di Cirene, denominata Tomba del Mosaico ad Arcobaleno, datato tra la fine del II d.C. e gli inizi del III secolo d.C. Un ultimo cenno merita la presenza di tessere di pasta vitrea, il cui uso è generalmente piuttosto limitato; ad esempio, nei mosaici del tardo impero a Ostia, le paste vitree sono introdotte con estrema parsimonia[67].

(Chabersas). J. MARCILLET-JAUBERT, *Mosaïque tombale chrétienne du Port-Romain*, «Libyca», 3, 1955, pp. 281-6.

63. D. PARRISH, *Variations in the Iconography of the Winter Season in roman Mosaic*, in *IV CMGR*, Paris 1984, pp. 39-46, tav. X, fig. 3.

64. Dal vaso, che imita tipi metallici, sgorga acqua ribollente che si alza a getto doppio verso l'esterno. Cfr. G. PICARD, *Le couronnement de Vénus*, «Mélanges d'archeologie et d'histoire», LVIII, 1941/6, pp. 43-108, figg. 3-5.

65. G. BECATTI, *Mosaici. Scavi di Ostia,* IV, Roma 1961, p. 357, tavv. LXVI, n. 190, CCI, n. 216. Simile al nostro mosaico è il pavimento della tomba 42, dove è raffigurato un vaso dal quale escono fiori: cfr. BRAGANTINI, *La decorazione a mosaico*, cit., p. 64.

66. È il caso della Tomba n. 226 nella necropoli settentrionale di Cirene, denominata Tomba del Mosaico ad Arcobaleno, datato tra la fine del II d.C. e gli inizi del III secolo d.C.: A. SANTUCCI, *La Tomba cirenea N 226: dal monumento ellenistico alla riformulazione architettonica romana*, «QAL», 17, 1995, pp. 54-61.

67. BECATTI, cit., pp. 250-1.

Sommario

Volume primo

v Jean-Paul Morel, *Présentation*

1 *xvii Convegno internazionale di studi su «L'Africa romana». Calendario dei lavori*

19 *Elenco dei partecipanti*

27 Marc Mayer, *Saludo/Salutation*

29 Vanni Beltrami, *Saluto*

31 Attilio Mastino, *Saluto*

39 Raimondo Zucca, Angela Donati, *Le ricchezze dell'Africa*

49 Wolfgang Kuhoff, *Presentazione del volume di J. Eingartner*, Templa cum porticibus. Ausstattung und Funktion italischer Tempelbezirke in Nordafrika und ihre Bedeutung für die römische Stadt der Kaiserzeit

53 Simonetta Angiolillo, *Presentazione dei volumi di S. Ferdi,* Corpus des mosaïques de Cherchel*, e* Mosaïques romano-africaines. Culture et nature à Cherchel, IIIe-VIe siècle après J.-C.

59 Johannes Eingartner, *Présentation du livre de M. Mackensen*, Militärlager oder Marmorwerkstätten. Neue Untersuchungen im Ostbereich des Arbeits- und Steinbruchlagers von Simitthus/Chemtou. Simitthus III

61 Javier Verdugo Santos, Juan Carlos Jiménez Barrientos, Mehdi Zouak, *El Plan Estratégico de la zona patrimonial de* Tamuda

67 José María Blázquez Martínez, *La riqueza de África a través de los mosaicos*

85 Francisco J. González Ponce, Periplo de Hanón *18, Estrabón XV, 1, 56 y Eliano* N A*, XVI, 21: ¿un nuevo paralelismo literario?*

97 Hlima Ghazi-Ben Maïssa, *A propos des* Lixitains *de Hannon*

115 Mariachiara Angelucci, *Le ricchezze africane in Agatarchide di Cnido e nel* Periplus Maris Erythraei

125 Amel Soltani, *Nouvel apport à la numismatique punique dans la collection du Musée National des Antiquités d'Alger*

135 Raimondo Secci, *Il ruolo di Cartagine nel Mediterraneo centrale: nuovi dati e prospettive alla luce della documentazione ceramica*

151 Linda-Marie Günther, *Catos Feigen aus Karthago: Zur Interpretation einer Anekdote (Plutarch*, Cato maior*, 27, 1)*

157 Zohra Chérif, *La coiffure à plumes, sa diffusion et son expansion*

171 Antonella Mezzolani, *Nota sull'edilizia di età punica a Cartagine: i materiali litici da costruzione e le relative aree di approvvigionamento*

183 Abdelaziz Bel Faïda, *Le culte de la fertilité en Afrique romaine* Tellus-Terra Mater

195 Clara Gebbia, *Le* ferae*: una ricchezza dell'Africa*

203 Giulia Baratta, *La produzione della pelle nell'Occidente e nelle province africane*

223 Arbia Hilali, In vino veritas: *la vérité sur une richesse africaine à l'époque romaine*

237 Ari Saastamoinen, *Some Observations on the Authorship of Building Inscriptions*

253 Javier Andreu Pintado, *Notas a la política edilicia de los emperadores flavios en las provincias africanas*

261 Adeline Pichot, *Théâtres, amphithéâtres et cirques des Maurétanies romaines*

273 Isabella Bona, *Piante esotiche, una ricchezza dell'Africa in Plinio il Vecchio*

285 Gabriella Amiotti, *Il* garum *fra produzione industriale e moda gastronomica*

291 Ridha Kaabia, Epitheta deorum *et richesse agricole en Afrique romaine*

307 Zakia Ben Hadj Naceur-Loum, *La circulation monétaire au IIIe siècle en Afrique: crise ou stabilité économique?*

319 Mustapha Lakhlif, *La richesse et les stratégies matrimoniales en Afrique au Haut-Empire: Aemilia Pudentilla, épouse d'Apulée de Madaure*

327 Paloma Aguado García, *Propaganda imperial de la dinastía Severa en el Norte de África*

337 Fatima-Zohra El Harrif, *Le trésor des Roches-Noires (Casablanca): données sur la politique monétaire augustéenne en Occident*

357 Daniele Foraboschi, *Ricchezze, doni e monete in Mauretania*

365 Ida Mastrorosa, *La* citrus *dei* Mauri *e l'*insania mensarum *dei Romani: ricchezze africane e paradigmi suntuari*

379 Silvia Bussi, *Élites mauretane e le loro ricchezze: alcuni casi*

387 Abdelmohcin Cheddad, *Pêche et industries annexes en Péninsule Tingitane*

405 Mauricio Pastor Muñoz, *Aspectos económicos y sociales de Mauritania Tingitana durante el Alto Imperio romano*

417 Rachid Mueden, *Aspectos económicos de la comarca de* Tingis *(Mauritania Tingitana)*

425 Hicham Hassini, *Réflexions économiques et chronologiques sur le site de* Cotta

441 Néjat Brahmi, *Les autels du culte domestique à* Volubilis

461 Layla Es-Sadra, *Nouvelles données chronologiques sur l'urbanisme de* Volubilis

475 Mathieu Leduc, *Les* pistrina *volubilitains, témoins majeurs du dynamisme économique municipal*

507 Séverine Leclercq, *De l'apparence de la richesse: les imitations de céramiques fines à* Volubilis

521 Isabel Chacón del Pino, *Reflexiones acerca de la representación del navío en el mosaico del* navigium Veneris *de* Volubilis

535 Layla Es-Sadra, *Sur le vocabulaire de l'architecture domestique: l'exemple de* Volubilis

549 Sidi Mohammed Alaioud, *La vie religieuse à* Banasa*: témoignages archéologiques*

559 Hakim Ammar, *À propos du nymphée de* Sala

571 Manuel Aragón Gómez, Maria Pilar Fernández Uriel, *Economía de* Rusaddir *(Melilla) a través de los últimos hallazgos arqueológicos*

595 Enrique Gozalbes Cravioto, *La economía exótica en el África occidental en época romana*

609 Virginie Bridoux, *Les «imitations» de céramiques à vernis noir en Numidie et en Maurétanie (IIIe-Ier siècles av. J.-C.): état des recherches*

637 Sabah Ferdi, *La notion de l'*otium *dans les mosaïques de Cherchel*

641 Youcef Chennaoui, *Les théâtres de la Maurétanie Césarienne: étude comparative*

657 Brahim Boussadia, *Les établissements antiques côtiers de la limite occidentale de la basse vallée de Chlef (Mostaganem, Algérie)*

669 Djahida Mehantel, *Note sur le site d'El Bahia à Aïn Kebira (Mauretanie Sitifienne)*

675 Salim Drici, *Réflexions sur les maisons romano-africaines et sur quelques éléments décoratifs de l'Algérie antique*

685 Saïd Deloum, *Le trésor monétaire de Guelma*

693 Naïma Abdelouahab, *La représentation de la coquille sur les mosaïques d'Hippone (Algérie): créativité ou influence?*

703 Corinne Boulinguez, Joëlle Napoli, *Hippone, port de l'annone: la contribution de l'iconographie*

733 Emilio Coppolino, Castellum etiam villam potuisse appellari *(Aug.,* cons. evang. *3, 25, 71): riflessioni su alcuni aspetti socio-economici dell'*Africa Proconsularis

745 Lisa Nevett, *Castles in the Air? The Julius Mosaic as Evidence for Elite Country Housing in Late Roman North Africa*

759 Emanuela Cicu, *Le gemme romane della Tunisia*

Volume secondo

777 Samira Sehili, *L'huile de la Byzacène*

793 Paola Zanovello, *Produzione e commerci: aspetti del culto di Mercurio nel Nord-Africa romano*

811 Habib Baklouti, *Les "citernes de la Malga" à Carthage. La chambre de distribution des eaux*

857 Annapaola Mosca, Giovanni Di Stefano, *Una fontana a cascata a Cartagine: considerazioni sulla sistemazione urbanistica dell'area la Malga*

879 Amel Tekki, *L'artisanat métallurgique punique à Carthage: l'exemple des ateliers de réduction du fer et du cuivre*

893 Silvia Bullo, *Echi di tradizioni orientali nel santuario di* Caelestis *a Cartagine*

907 Elisa Panero, *L'entroterra di Cartagine: produzioni e organizzazione territoriale*

917 Naïdé Ferchiou, *Un sanctuaire de sommet à* Furnos Maius*, note préliminaire*

935 Sihem Aloui Naddari, *Cérès et céréaliculture à travers le secteur méridional du Haut Tell tunisien*

951 Thomas J. Morton, Meninx*: The Luxury of the Purple Dye Industry and the Richness of Architecture*

963 Fouad Essaadi, *Les productions de plomb en Tunisie ancienne*

969 Catherine Dobias-Lalou, *Richesse et onomastique dans la Cyrénaïque antique*

977 Maria Paola Del Moro, *Le calcare a Cirene: "luoghi di distruzione" e "officine di costruzione". Per una rilettura dei contesti tardoantichi della* polis

991 Virginie Delrue, *Les gisements de sel du désert dans l'Antiquité*

1009 María Paz García-Gelabert Pérez, *La cría y exportación de caballos en la Península Ibérica y en el Norte de África en época romana*

1025 Paola De Vita, *Mozia, Kerkouane e Cartagine: le arule fittili*

1037 Francesca Arianna Ossorio, *Immagini dall'Africa: ricerche iconografiche sulla sigillata africana*

1049 Rosalba Arcuri, *Il "buono" e il "cattivo" uso delle ricchezze nell'Africa romana tardoantica: due modelli di* euerghesìa *a confronto*

1063 Mariagrazia Arena, Divites *ed* euerghetai *nell'Africa dei* carmina latina epigraphica

1073 Chiara O. Tommasi Moreschini, *Splendore e ricchezza dell'Africa vandalica nel giudizio delle testimonianze letterarie coeve*

1081 Lilia Palmieri, *I Vandali e l'olio: produzione e commerci nell'Africa del* V *secolo d.C.*

1091 Lucietta Di Paola, *Immagini tardoantiche dell'Africa a confronto: note di lettura*

1111 Vincenzo Aiello, *La marina vandala e il commercio mediterraneo, un problema storiografico*

1127 Claudia Neri, *Rendite private e donazioni di beni nel cenobitismo africano*

1139 Elena Caliri, *La* penuria cultorum *nel patrimonio ecclesiastico africano in età gregoriana e l'utilizzazione dei* daticii

1151 Hanène Ben Slimène Ben Abbès, *La production de la monnaie d'or en Afrique byzantine au* VIIe *siècle: étude statistique*

1165 Vanni Beltrami, *Miseria ricchezza e nobiltà dei Tubu del Sahara centro-orientale*

1171 Iván Fumadó Ortega, *Arqueología postcolonial en Cartago. Un camino por recorrer*

1181 Salvador Bravo Jiménez, Rafael Dorado Cantero, Miguel Vila Oblitas, Antonio Soto Iborra, *La Segunda guerra púnica en la costa occidental malagueña. El hallazgo de Cerro Colorado Benahavís (Málaga)*

1187 Carlos Gozalbes Cravioto, Enrique Gozalbes Cravioto, *Sobre algunas monedas africanas descubiertas en el Sur de España*

1199 Ildefonso David Ruiz López, *Las relaciones económicas entre* Baelo Claudia *y la* Mauretania Tingitana

1209 Eva María Morales Rodríguez, *Algunas consideraciones sobre relaciones prosopográficas entre* Mauretania Tingitana *y* Baetica

1221 Lluís Pons Pujol, Eduard Garrote Sayó, Xavier Soria Rincón, *La captación del aceite annonario en Bética y África, un análisis comparativo*

1247 Sabine Armani, *Un* sobrinus *chez des Carthaginois de Barcelone: influence locale?*

1263 Javier Cabrero Piquero, *La riqueza de las villas de la Meseta a través de los mosaicos romanos*

1275 Pedro Rodríguez Oliva, José Beltrán Fortes, Villae *romanas de la costa malacitana frontera al África. Las* villae *de Torrox-costa y de la Torre de Benagalbón*

1289 Javier Ángel Domingo Magaña, *Los capiteles norteafricanos e hispanos (IV-VII d.C.): dos excepcionales ejemplos en Medina Sidonia y Plà de Nadal*

1299 Mercedes Durán Penedo, *Dirce y Antiope: dos imágenes de valores contrapuestos del ciclo tebano en los mosaicos hispano-romanos*

1323 Macarena Oncala Mellada, *Algunas consideraciones sobre la tecnología del mosaico romano: generalidades técnicas de pavimentación en las provincias occidentales*

1333 Pedro A. Carretero Poblete, *Arqueología toponímica: traslación de algunos topónimos norteafricanos a Turdetania*

1341 Silvia Cappelletti, CIL *VIII, 8499. La presenza ebraica in Mauretania*

1351 Davide Locatelli, *L'oro verde di Malta. Stime sulla produzione olearia nella villa San Pawl Milqi*

1375 Claudia Perassi, *Il "Numidian Hoard" del Malta National Archaeological Museum*

1403 Antonio Bertino, *Monete antiche di Alessandria e di Cartagine attestate in Liguria e in Luni nei secoli I-VII*

1411 Lucia Maria Bertino, *Terra sigillata africana decorata dalla Villa romana del Varignano. Scavi archeologici 1967-1986*

1427 Luigi Gambaro, *Importazioni di merci africane nelle aree rurali dell'estremo Ponente ligure tra l'età tardo-repubblicana e la tarda antichità*

1471 Fulvia Donati, *Importazione e impiego di marmi colorati di provenienza africana negli arredi della villa di San Vincenzino nell'Etruria costiera*

1485 Vanessa Gagliardi, *Circolazione delle merci: importazioni e imitazioni di ceramica africana dalla villa romana di San Vincenzino*

1499 Alessia Morigi, *Impianti circolari e modelli importati: sulla presunta mutuazione degli schemi insediativi tra Africa e Sicilia*

1517 Lietta De Salvo, *Produzioni e flussi commerciali fra l'Africa e la Sicilia in età imperiale e tardoantica*

1527 Rossella Giglio, *Nuovi dati da Lilibeo (Marsala): mosaici e decorazioni pittoriche tra Africa e Roma*

Volume terzo

1549 Alberto Ciotola, *Alcuni contesti con lucerne africane di Roma*

1561 Adele Federica Ferrazzoli, Marco Ricci, *Scambi commerciali fra l'Africa settentrionale e la Cilicia in età tardoromana e protobizantina sulla base del materiale ceramico dallo scavo di Elaiussa Sebaste*

1573 Lorenza-Ilia Manfredi, *Dal minerale al metallo monetato nella Sardegna e nel Nord Africa punico*

1581 Lorenza Campanella, *Matrici puniche per gioielli da* Sulci*: funzionalità e iconografia*

1595 Piero Bartoloni, *Nuovi dati sulla cronologia di* Sulky

1607 Elisa Pompianu, *Bracieri ellenistici dall'area della necropoli punica di* Sulcis *(Sant'Antioco)*

1619 Massimo Botto, *Forme di interazione e contatti culturali fra Cartagine e la Sardegna sud-occidentale nell'ambito del mondo funerario*

1633 Michele Guirguis, *Nuovi dati dalla necropoli fenicia e punica di Monte Sirai (Sardegna): la tomba 248*

1653 Laura Napoli, *Le armi fenicie in Sardegna: alcune considerazioni interpretative*

1665 Jacopo Bonetto, Andrea Raffaele Ghiotto, Andrea Roppa, *Variazioni della linea di costa e assetto insediativo nell'area del foro di* Nora *tra età fenicia ed età romana*

1697 Peter van Dommelen, Natasja de Bruijn, Helen Loney, Rosamaria Puig Moragón, Andrea Roppa, *Ceramica punica dal sito rurale di Truncu 'e Molas (Terralba)*

1707 Anna Chiara Fariselli, *Tipologie tombali e rituali funerari a* Tharros*, tra Africa e Sardegna*

1719 Carlo Tronchetti, *I rapporti di* Nora *(Pula, Cagliari) con l'Africa settentrionale*

1731 Donatella Salvi, *La sigillata africana a Pill' 'e Matta: contesti chiusi e datazioni, nuovi elementi dagli oltre duecento corredi della necropoli*

1749 Giovanna Pietra, *La ceramica sigillata africana D in Sardegna: dinamiche storiche ed economiche tra Tardoantico e alto Medioevo*

1777 Antonietta Boninu, Antonella Pandolfi *et alii*, Colonia Iulia Turris Libisonis*. Dagli scavi archeologici alla composizione urbanistica*

1819 Eugenio Muroni, Giampiero Pianu, *La Cala del Vino (Alghero). Problemi di navigazione antica*

1831 Marco Agostino Amucano, Olbia, Phausiana, Africani iudices. *Viabilità e* limites *nel comprensorio olbiese fra tarda antichità ed età proto-bizantina: nuove acquisizioni e ipotesi preliminari*

1855 Paola Grandinetti, *Presenze greche in Corsica: qualche osservazione*

1861 François Michel, Baslel Turbeli f(ilius) Gallinaria Sarniensis. *Questions d'onomastique et d'*origo

1873 René Rebuffat, *Inscriptions libyques chez les Elymes*

1901 Manfred G. Schmidt, *Inscriptions from* Madauros *(*CIL *VIII, 28086-28150)*

1913 Lotfi Naddari, Cillium-*Kasserine: relecture d'une dédicace en l'honneur d'Antonin le Pieux et les siens retrouvée (*AE*, 1957, 77)*

1927 Nabil Kallala, *Un nouveau* praefectus equitum *d'Afrique*

1943 Joyce Reynolds, *The Inscriptions of Roman Tripolitania and the Inscriptions of Roman Cyrenaica*

1949 Andrea Blasina, *Geografie africane in Eschilo*

1961 Michele R. Cataudella, *A proposito del confine nordoccidentale dell'Africa*

1969 Gabriella Ottone, *Atlanti senza sogni. Fortuna di un* paradoxon *africano nella letteratura antica, da Erodoto a Bar Hebraeus*

1983 Sergia Paola Rossetti Favento, *Qualche prospettiva inedita d'interpretazione storica: inquadramento critico dell'impresa di Annibale nella Penisola iberica (Liv., XXI, 1-15, 2)*

1993 Mohamed Kheir Orfali, *Notes sur quelques stèles de tradition punique provenant de* Tipasa

2005 Abdellatif Rhorfi, *Le rang d'Etat-Cité des villes maurétaniennes: le témoignage des monnaies*

2017 Sabine Lefebvre, *La tournée du procurateur-gouverneur en Maurétanie Césarienne*

2037 Michel Christol, *La procuratelle du patrimoine de* Lepti Minus

2081 Andreina Magioncalda, *La sentenza del proconsole Marcello fra gli* Aunobaritani *e* Iulius Regillus *(osservazioni su* ILAfr*, 591* = ILBardo*, 369)*

2099 Joaquín de la Hoz Montoya, *África en la política neroniana: los seis señores y el tesoro de Dido*

2109 Sabino Perea Yébenes, *Buscando a uno de los asesinos del emperador Caracalla:* L. Aurelius Nemesianus *y la inscripción de Aïn-Schkour (*Mauretania Tingitana*)*

2117 Rosario Rovira Guardiola, *A Family of Traders Reconsidered: The* Mevii

2125 María Luz Neira Jiménez, *Acerca de algunas representaciones de esclavos en mosaicos romanos del Norte de África y Sicilia*

2139 Carolina Cortés Bárcena, *Reflexiones sobre la política territorial romana en* Mauretania *según los* termini CIL *VIII, 8812 e* ILS*, 9832*

2147 Eleonora Salomone Gaggero, *Metello Pio in Liguria o in Africa? (in margine ad Appian.,* bell. civ.*, I, 80, 365)*

2157 David L. Stone, Coloni *and the Imperial Cult in the Countryside of* Sitifis

2171 Antonio Chausa, *Los* praefecti gentium *en el contexto del África romana*

2179 Stefano De Angeli, Stefano Finocchi, *Sviluppi romani in Algeria e Tunisia del sistema idrico delle* foggaras

2197 Jean-Louis Podvin, *Lampes isiaques africaines: production et échanges*

2213 Alberto Gavini, *I culti orientali in* Zeugitana*: «étude préliminaire»*

2233 Francesca Cenerini, *Il culto di Livia Augusta tra* Cirta *e* Leptis Magna

2243 Fathia M'charek, *Un temple à Saturne à* Furnos Maius

2253 Nabil Kallala, Joan Sanmartí, Joan Ramón Torres, *Présentation du projet tuniso-catalan sur le site d'*Althiburos *et sa région*

2265 Lea M. Stirling, *One Foot in the Grave: Evidence for Footwear in the Graves of Roman North Africa*

2275 Jennifer Moore, *Common Pottery Traditions of Tripolitania and* Byzacena

Volume quarto

2287 Gabriele Cifani, Federica Severini, Fabrizio Felici, Massimiliano Munzi, Leptis Magna*: una tomba a camera nel suburbio occidentale (wadi Rsaf)*

2317 Massimiliano Munzi, Fabrizio Felici, *La villa del wadi er-Rsaf (*Leptis Magna*): stratigrafia e contesti*

2339 Antonella Polito, *Ceramiche fini da mensa a* Leptis Magna *tra v e vii secolo*

2355 Serena Ensoli, *Per i cinquant'anni di attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene: il Santuario di Apollo sulla Terrazza della* Myrtousa *(1957-2007)*

2383 Concepción Fernández Martínez, *La difícil frontera entre la prosa y el verso:* CILASE *1013 y* CIL*, viii 646*

2397 Esther Sánchez Medina, *Antalas o los pactos incumplidos: política imperial en el África de la primera mitad del siglo vi*

2403 Simona Antolini, Gianfranco Paci, *Le ricerche sull'epigrafica greca e romana della Cirenaica dell'ultimo venticinquennio e nuova edizione del decreto di* Philoxenos *figlio di* Philiskos

2473 Wolfgang Kuhoff, *Konstantin der Große: Von der eigenen Selbstdarstellung zur Erinnerungskultur der Gegenwart*

2501 Sedra Moulay Driss, *La ville de* Sala *au lendemain de l'islamisation du Maroc: pour une relecture des sources arabes*

2517 Manuel J. Parodi Álvarez, *Pelayo Quintero de Atauri: un arqueólogo en las dos orillas del* Fretum Gaditanum

2527 Antonio Santana Santana, Trinidad Arcos Pereira, *África según Plinio: una aproximación cartográfica*

2533 Lisa Meloni, *Le* nundinae *nel Nord Africa: produzione, merci e scambi nell'economia dei* vici

2547 Guadalupe López Monteagudo, *Las riquezas de las aguas en los mosaicos. Aspectos de la economía hispano-romana*

2569 María Pilar San Nicolás Pedraz, *Los frutos de la tierra como* xenia *en los mosaicos hispano-romanos*

2589 Sebastián Vargas Vázquez, *El mito de Medusa en los mosaicos hispano-romanos*

2601 Michele Bueno, Federica Rinaldi, *Influssi nord-africani nella produzione musiva geometrica dell'Italia centro-settentrionale tra l'età severiana ed il* IV *secolo?: una proposta di revisione*

2619 Andrea Raffaele Ghiotto, Caterina Previato, *La disposizione dei monumenti onorari nel foro di* Nora

2631 Giovanna Falezza, *La ceramica sigillata africana dallo scavo del foro di* Nora. *La dinamica delle importazioni*

2639 Andrea Roppa, *Evoluzione insediativa di un paesaggio rurale sardo tra età cartaginese ed epoca romana imperiale: il caso del transetto 17 nel* Riu Mannu survey

2657 Fabrizio Delussu, *L'insediamento romano di Sant'Efis (Orune, Nuoro), scavi 2004-06. Nota preliminare*

2673 Daniela Rovina, Elisabetta Garau, P. Mameli, *Attività metallurgiche presso l'insediamento tardo antico di Santa Filitica a Sorso: dati preliminari archeologici e archeometrici*

2697 Vincenzo Fannini, *La mia Africa (romana)*

2701 René Rebuffat, *Intervento conclusivo*

2705 Marc Mayer, *Intervento conclusivo*

2709 Nabil Kallala, *Intervento conclusivo*

2711 Attilio Mastino, *Intervento conclusivo*

2717 Abbreviazioni

2731 Indici

Questa XVII edizione dell'*Africa romana*, pubblicata per iniziativa del Dipartimento di Storia e del Centro di studi interdisciplinari sulle province romane dell'Università degli Studi di Sassari, della Consejería de Cultura de Andalucía e dell'Universidad de Sevilla, contiene i testi delle quasi 150 comunicazioni presentate a Sevilla tra il 14 ed il 17 dicembre 2006, in occasione del Convegno internazionale dedicato al tema «Le ricchezze dell'Africa, risorse, produzioni, scambi», cui hanno partecipato oltre 300 studiosi da 16 paesi europei ed extra-europei, svoltosi sotto l'alto patronato del Presidente della Repubblica italiana Giorgio Napolitano e con il patrocinio dell'Association Internationale d'épigraphie grecque et latine. Delineati gli aspetti generali, una sessione del convegno è stata dedicata alle relazioni tra Nord Africa e le altre province ed in particolare con le *Hispaniae* e una invece alle nuove scoperte epigrafiche. Questa edizione sviluppa una varietà di temi che certamente non potrà non sorprendere il lettore e si apre tra il lato iberico delle Colonne d'Eracle e il *Lixus flumen*, sul Giardino delle Esperidi sull'Oceano dove il dio aveva compiuto una delle sue più celebri fatiche.

In passato diversi modelli interpretativi sono stati di volta in volta applicati all'economia dell'Africa romana. A fronte della tesi di un sottosviluppo dell'Africa antica, si contrappone ora una più equilibrata visione dei modi e dei tempi di un'evoluzione dell'economia africana, inserita in un quadro mediterraneo ed atlantico. Tale visione convince sulla necessità di analisi territoriali articolate in diacronia onde cogliere la curva delle risorse, delle produzioni, degli scambi delle varie *provinciae* dell'Africa, fino alla straordinaria vitalità dell'età tardo antica.

«En fait, *L'Africa Romana* – scrive Jean-Paul Morel – est devenue […] le rendez-vous incontournable des chercheurs qui souhaitent, dans le cadre d'une réunion scientifique, trouver aussi une occasion de contacts et d'échanges avec des collègues de tous horizons […]. Les communications, bien sûr, mais aussi les présentations de nouvelles publications, la session expressément consacrée aux découvertes et études épigraphiques, les posters, les exposés concernant la sauvegarde et la mise en valeur de monuments ou de sites, les excursions ciblées sont autant d'apports scientifiques, culturels et humains. Ces multiples facettes font de *L'Africa romana* un grand marché des informations et des idées, un lieu où se retrouver ou faire connaissance entre gens qu'habite la passion de l'Afrique antique».

«Nel clima di tensione creatosi dopo l'11 settembre 2001 e l'11 marzo 2004 – scrive Attilio Mastino – questo incontro è stato un esempio di collaborazione internazionale, un modo per mobilitare amicizie ed intelligenze, per non rinunciare ad essere uomini di buona volontà, impegnati per la pace, contro le guerre, il razzismo, l'integralismo, l'intolleranza. E insieme una grande impresa internazionale, che nella sua complessità ha costituito e continuerà a costituire un'occasione irripetibile di crescita, di maturazione e di impegno per una nuova generazione di studiosi, più aperti al confronto, più rispettosi degli altri e più consapevoli dei valori delle diverse identità».

ISBN 978-88-430-4833-5



€ 115,90
(prezzo dei quattro volumi indivisibili)

In copertina: L'arco costruito nel 100 d.C. da Traiano a *Thamugadi* (foto di Attilio Mastino).

Progetto grafico: Jumblies (Giovanni Lussu)

ISSN 1828-3004